

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES

LE PAYSAN CAMBODGIEN

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PRÉSENTÉE PAR

JEAN DELVERT

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Agrége de l'Université

IMPRIMERIE NATIONALE

1961

2



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LE PAYSAN
CAMBODGIEN

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN LITTÉRATURE

PRÉSENTÉE PAR

JEAN DELVEAT

MAÎTRE DE LA CHAIRE DE LITTÉRATURE CAMBODGIENNE

À LA FACULTÉ DES LETTRES

IMPRIMERIE NATIONALE

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DES LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES

LE PAYSAN CAMBODGIEN

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

PRÉSENTÉE PAR

JEAN DELVERT

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Agrége de l'Université

IMPRIMERIE NATIONALE

1961

UNIVERSITE DE PARIS
FACULTE DES LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES

LE PAYSAN CAMBODGIEN



THÈSE POUR LE DOCTORAT ES LETTRES

PRÉSENTÉE PAR

JEAN DELVERT

À PARIS, LE 15 OCTOBRE 1961

Devant le jury composé de :

IMPRIMERIE NATIONALE

IN MEMORIAM

Colonel DESSERT Louis commandant le 6^e Régiment d'Infanterie
Coloniale
tué à Thanh-Hung le 20 janvier 1946.

Soldat NOURY du 1/6^e R.I.C. tué à Nhatrang

Soldat ASTRUC du 1/6^e R.I.C. tué à Phu-Vinh (Nhatrang)

Aspirant GOUNIOL du 1/6^e R.I.C. tué à Phu-Vinh (Nhatrang)

Sous-Lieutenant GASSIER. du 1/6^e R.I.C. tué à Hanoï

Aspirant BOURGUIGNON. du 1/6^e R.I.C. tué à Hanoï

Sous-Lieutenant LEANDRI du 1/6^e R.I.C. tué à Hanoï

Capitaine THOREL du 1/6^e R.I.C. tué à Hanoï

Lieutenant HUET du 1/6^e R.I.C. tué à Hanoï

Sous-Lieutenant CHEVRIER ... du 11/6^e R.I.C. tué au Laos

Sous-Lieutenant MALAVAL du 1/6^e R.I.C. tué à Tuyen Quang

Aspirant SEVENET du 1/6^e R.I.C. tué à Tuyen Quang

Lieutenant MATHEY ancien du 1/6^e R.I.C. tué à Nam-Dinh

Sergent-Chef BAUDONNET, ancien du 1/6^e R.I.C. tué à Luc-Nam

Tous les Autres...

NOTE

1. — Les *données bibliographiques* (ci-dessous) sont assez maigres. Peu a été écrit, sur la géographie du Cambodge. En outre, presque tout ce qui a été publié est ancien (antérieur à 1910) et, de ce fait, difficilement utilisable. Enfin monographies et documents d'archives ont disparu en grand nombre entre 1945 et 1954, en particulier lors du coup de force japonais (9 mars 1945). Cependant des renseignements précieux se trouvent dans la série du « *Bulletin Économique de l'Indochine* » (B.E.I.), dans quelques articles du « *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient* » (B.E.F.E.O.) et du « *Bulletin de la Société des Études Indochinoises* » (B.S.E.I.).

Le pays est encore mal connu. Les *cartes topographiques* au 1/100 000^e du Service Géographique de l'Indochine, si elles couvrent bien toute la région étudiée, contiennent de nombreuses erreurs, notamment de toponymie, car les dessinateurs étaient Vietnamiens. Une très faible partie de notre région a été *cadastrée*, de sorte que limites et superficies des khum sont souvent erronées. A fortiori, l'étendue des cultures est-elle mal connue. Les *statistiques agricoles* sont incomplètes, insuffisantes, parfois fausses. Aucun *recensement de population* sérieux n'a eu lieu depuis 1921, la population est généralement évaluée par les autorités locales en multipliant par 4 le nombre des inscrits à l'impôt (hommes âgés de plus de 18 ans). L'état-civil n'existe pas dans la pratique : naissances et décès ne sont que rarement déclarés ; les actes de naissance sont faux dans la plupart des cas.

2. — Nous avons travaillé presque exclusivement par questionnaires et enquêtes personnelles : mais la longue période de guerre et d'insécurité (1947-1954) n'a pas facilité nos recherches.

Nous avons diffusé en 1951 parmi les instituteurs cambodgiens des *questionnaires* par khum ; nous avons reçu en réponse des descriptions précises de près de 500 khum. Nous tenons à remercier ici tous ceux qui nous ont répondu, les directeurs d'école et instituteurs du Royaume ainsi que nos amis MM. les Inspecteurs Primaires qui ont réuni et coordonné les réponses. Nous avons contrôlé personnellement ces réponses dans 85 khum, en interrogeant maîtres d'école, mékhum, bonzes, paysans. MM. PUNG PENG CHENG, HY TONG, CHUK MENG MAO, THUY BOUNSO, NOP CHOM, HO TONG HO, ont bien voulu nous accompagner. Des questionnaires identiques ont été remis à certains de nos élèves du Lycée Sisowath, du Lycée Descartes, de l'École Militaire khmer. Des enquêtes plus précises ont été menées, sur nos indications, par nos élèves de l'École Royale d'Administration (Cycle de Perfectionnement 1956-1957 — Hauts Fonctionnaires, Promotion 1957-1959 — Hauts Fonctionnaires, Promotion 1959-1961).

Nous avons pu dépouiller grâce à M. J. F. DOMERGUE toutes les fiches familiales (1 828) établies par les enquêteurs lors d'une *Enquête par sondage*

menée par les Services de la Statistique du Haut-Commissariat de France en Indochine avec le concours du Ministère de l'Agriculture du Gouvernement Royal sous les auspices de « Food and Agriculture Organization » en 1948-1949. Cette enquête portait sur 6 khum (Chamcar-Samrong, Kauk-Khum, Loloksar, Krala, Roang, Pongro), mais nous n'avons pu retrouver que certaines des fiches de Loloksar.

Nous avons utilisé les résultats, encore inédits, de l'*Enquête Démographique* par sondage menée dans tout le Cambodge en 1958 par la Direction de la Statistique et des Etudes Economiques du Gouvernement Royal. Nous devons ces résultats à l'amabilité de M. VAINNO KANNISTO, expert de l'O.N.U. auprès de cette Direction.

Nous avons utilisé également les documents de la Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge (M.C.) aimablement mis à notre disposition par Mme E. PORÉE-MASPERO. Les documents cadastraux nous ont été fournis par M. TEP YOUTH.

Pour l'étude des conditions naturelles nous avons consulté les spécialistes de ces questions : pour le climat, M. H. MAUDUIT — pour les sols et la végétation, MM. J. HUET, B. ROLLET et HO TONG LIP — pour l'hydrographie, M. CHU VAN MAU. Des analyses chimiques ont été faites par Mme CHAMPAGNE et M. BREDILLET. Nous sommes particulièrement reconnaissants de cette aide qui nous a été si généreusement apportée.

Enfin des personnalités compétentes ont accepté de lire nos textes et de nous donner conseils et avis :

Monsieur Ch. MEYER a revu notre introduction.

Monsieur H. MAUDUIT, le Chapitre I^{er} (les pluies).

Monsieur CHU VAN MAU, le Chapitre II (le relief des plaines et l'inondation).

Madame CHAMPAGNE, le Chapitre III (les sols).

Monsieur J. HUET, le Chapitre III (les sols).

Monsieur HO TONG LIP, le Chapitre III (les sols).

Monsieur O. DE TERVES, le Chapitre III (les sols).

Monsieur M. SCHMID, le Chapitre III (les sols).

Monsieur J. HUET, le Chapitre IV (les paysages végétaux).

Monsieur B. ROLLET, le Chapitre IV (les paysages végétaux).

Monsieur HO TONG LIP, le Chapitre IV (les paysages végétaux).

Monsieur PUNG PENG CHENG, les Chapitres V, VI et VII.

Monsieur R. LAFONT, le Chapitre VI (pêche).

Monsieur le Docteur SAPHON, le Chapitre VIII (élevage).

Monsieur le Docteur LEBON, le Chapitre VIII (élevage).

Monsieur le Docteur R. BARADAT, le Chapitre VIII (élevage).

Monsieur PUNG PENG CHENG, les Chapitres IX (artisanat rural) et X (le thnôt).

Monsieur Ch. MEYER, les Chapitres IX (artisanat rural) et X (le thnôt).

Monsieur le Docteur A. RICHE, le Chapitre XI (démographie).

Monsieur J. DIXON, expert de la F.A.O., le Chapitre XII (le neak srè).

Monsieur O. DE TERVES, le Chapitre XIII (le neak chamcar).

Monsieur J. VALERY, le Chapitre XIII (le neak chamcar).

Monsieur J. MARINET, le Chapitre XIII (le neak chamcar).

Monsieur A. CALZARONI, le Chapitre XVII (emprise commerciale et niveaux de vie).

Monsieur GALARNEAU, le Chapitre XVIII (provinces de l'Est).

Monsieur O. DE TERVERS, le Chapitre XIX (la région de Kg-Cham).

Révérénd Père VENET, le Chapitre XX (Kompong-Thom).

Monsieur ANG SU, le Chapitre XX (Siemréap).

Monsieur TAU HING, le Chapitre XX (Siemréap).

Monsieur CALZARONI, le Chapitre XX (Battambang).

Monsieur HO TONG HO, le Chapitre XX (Battambang).

Monsieur E. ROBBE, la conclusion.

Monsieur MOSCA, la conclusion.

Nous les en remercions chaleureusement.

3. — Le cambodgien n'a pas été l'objet de *romanisation officielle*. Plusieurs romanisations savantes ont été proposées dont celle de l'École Française d'Extrême-Orient. Nous avons préféré reproduire les mots cambodgiens dans leur orthographe romane usuelle, même si celle-ci est approximative ou même erronée. Mlle M. PIAT, agrégée de l'Université, a bien voulu revoir notre texte pour que l'orthographe adoptée soit aussi homogène que possible. Toutefois pour trois mots, au moins, il n'a pas été possible d'atteindre cette homogénéité : les mots *Beng* (étang), *Stung* (rivière) et *Teuk* (eau) s'écrivent en effet avec la même voyelle cambodgienne : nous avons conservé l'orthographe usuelle, populaire, bien qu'elle soit absurde. Les mots cambodgiens ont été laissés invariables.

Pour simplifier l'exposé nous avons adopté les expressions suivantes : « à » = « dans le khum de »...; « en » = « dans le srok de... »; « dans » = « dans la province (khet) de »... Ainsi « à Koh Sautin, en Koh Sautin, dans Kompong-Cham » signifie dans le khum de Koh Sautin, srok de Koh Sautin, khet Kompong-Cham. M. R. MALLERIN, agrégé de l'Université, a revu l'ensemble de notre texte pour en rectifier la correction.

La monnaie a changé durant notre séjour (1949-1959) de valeur et de nom. En 1949 avait cours la piastre indochinoise dont la valeur théorique était de 17 francs. Cette piastre a été dévaluée en mai 1953 (nouvelle valeur : 10 francs). Elle a cédé la place en 1955 au « riel » qui vaut théoriquement 10 francs et pratiquement 7 francs. Par convention, nous parlerons de « piastres (à 17 francs) avant 1953 et de « riel » (10 francs) après 1953, bien que le riel n'ait remplacé la piastre qu'en 1955. Le mot riel a d'ailleurs toujours été le mot populaire pour désigner la monnaie.

*Principales mesures utilisées (en dehors du système métrique)***LONGUEUR :**

1 triangham	= 1 doigt	
1 hat	= 1 coudée	= 0 m 40 (environ)
1 phiem	= 5 hat	= 1 brasse = 2 mètres à 2 m 20
1 seun	= 20 phiem	= 40 à 44 mètres.

SURFACE :

1 kong (Takéo) ou 1 ray Battambang	= 0,16 hectare (environ).
1 kansang (Kandal)	= 0,40 hectare (environ)

QUANTITÉ :

1 dambar	= 4 gerbes de (plants de paddy).
1 phlôn	= 10 dambâr = 40 gerbes (de plants) ou 40 fruits ou 40 gousses (de kapokier).
1 slek	= 10 phlôn = 400 ou 480 gerbes.

CAPACITÉ :

1 thang	= 40 litres environ — soit 20 à 22 kg de paddy).
1 rothé (charrette)	= 8 thang.

POIDS :

1 tao	= 15 kilogrammes (environ).
1 hap ou picul	= 60 kilogrammes.
1 niel	= 0,600 kilogramme.
1 meul	= 2 niel 1/2 = 1,500 kilogramme.
1 mau	= 4 kg (mesure utilisée pour le coton).
1 peang	= 36 kgs (mesure utilisée pour le sucre de palme).

INTRODUCTION

Nombreuses ont été, surtout depuis 1863, date de l'établissement du Protectorat Français, les œuvres consacrées au Royaume du Cambodge. Œuvres d'Histoire, d'Histoire de l'Art, d'Archéologie. Explorateurs, marins, administrateurs qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, firent connaître ce pays, furent d'abord sensibles au puissant intérêt d'une histoire mystérieuse et à la séduction d'une admirable civilisation disparue : ainsi MOUHOT, DOUDART de LAGRÉE, Francis GARNIER, L. DELAPORTE, A. PAVIE. Les mêmes sentiments inspirèrent plus tard les savants de l'École Française d'Extrême-Orient : L. FINOT, PARMENTIER, GOLOUBEV, MM. COEDÈS, STERN, MARCHAL et tout récemment MM. BOISSELIER, B. Ph. GROSlier, Mlle GITEAU. Études juridiques également : Adhémar LECLERC traduisit les Codes cambodgiens. Études de Linguistique de M. F. MARTINI. Études d'Ethnologie de G. GROSlier, de M. J. PORÉE et de Mme E. PORÉE-MASPERO. Mais peu a été écrit sur la vie même des hommes. Presque seuls et bien qu'intéressés surtout par les monuments d'Angkor, J. MOURA et E. AYMONIER nous ont donné, il y a bien longtemps, puisqu'ils écrivirent entre 1874 et 1901, une description du pays et de ses habitants. Nous voudrions précisément étudier dans les pages qui suivent la vie du peuple cambodgien.

Quelques notions très générales ne sont peut-être pas inutiles ici. Le Royaume du Cambodge a une superficie d'environ 180 000 km². Jusqu'en juin 1957 (Carte n° 1) le Royaume était divisé en 14 provinces (Khet) ; deux nouvelles provinces ont été créées à cette date, portant le total à 16 ; Phnom-Penh forme une circonscription autonome. Les 16 provinces sont les suivantes :

Battambang	Prey-Veng
Kandal	Pursat
Kampot	Siemréap
Kompong-Cham	Svay-Rieng
Kompong-Chhnang	Stung-Treng
Kompong-Thom	Koh-Kong
Kompong-Speu	Takeo
Kratié	Ratanakiri

Chaque province est divisée en cantons (srok) ; chaque canton compte un certain nombre de communes (khum). La terminologie administrative a changé à plusieurs reprises ; les actuels « srok » correspondent aux anciennes « provinces » (khet) et furent un moment appelés « khand ».

La population peut, selon nous, être évaluée (année 1957) à 4 600 000 habitants ; la dernière estimation officielle était de 4 359 000 habitants en 1956 ; une enquête démographique en avril 1958 donne 4 740 000 habitants. Sur ce chiffre on compte environ 4 millions de Cambodgiens proprement dits ou Khmer. Les Khmer sont vraisemblablement des « proto-indochinois » ; ils ont subi de nombreux métissages, notamment avec des Chinois. La langue khmer est apparentée au môn ; son origine est encore mystérieuse (austro-asienne) ; elle contient nombre de mots usuels sanscrits et quelques mots savants d'origine pâlie. Quelques emprunts de vocabulaire moins importants, à d'autres langues : au malais (Kompong : l'appontement — la berge — où on accoste — le port), au cantonnais (« louye » : l'argent), voire au français. Langue gutturale, sans ton, au vocalisme très riche. Les mots sont courts : purement kmer ils ne peuvent avoir plus de deux syllabes. Le vocabulaire est riche en termes concrets ; manque de mots exigeant la moindre abstraction ; il est très hiérarchisé. La syntaxe est, contrairement aux langues indiennes, d'une extrême simplicité : syntaxe de position (sujet-verbe-complément). Pas de mode. Le temps n'est indiqué que par deux adverbes dont l'un marque le passé, l'autre le futur. Ni genre, ni nombre ; les mots sont invariables. Le verbe ne s'emploie qu'à l'infinitif, le sujet à la 3^e personne.

L'écriture, alphabétique, est d'origine indienne ; deux variétés de consonnes, les timbres des voyelles variant selon que la consonne initiale est sourde ou sonore. Elle n'est pas parfaitement adaptée à la langue ; dans celle-ci la numération s'arrête à 5, tandis que les chiffres vont jusqu'à 9. Cette écriture n'a jamais été l'objet d'une *romanisation officielle*. L'essentiel de la civilisation vient aussi de l'Inde : notamment la littérature, les thèmes artistiques et la *religion*, le Bouddhisme Theravàda ou Hinayaniste (Petit Véhicule). Il y a quelques milliers de cambodgiens chrétiens, notamment à Phnom-Penh et Battambang, descendants pour la plupart de Philippins ou de Portugais.

Notre but étant ici d'étudier le peuple cambodgien, nous laisserons de côté, d'une part, les régions vides ou trop peu peuplées, d'autre part, les populations non khmer.

* * *

Les régions vides ou peu peuplées sont les régions périphériques, généralement élevées, les « terres hautes » qui bordent presque de tous côtés la cuvette cambodgienne.

Les plateaux du Nord-Est.

A l'Est d'une ligne Nord-Sud qui suivrait le cours du Mékong de la frontière laotienne à Chhlong et serait prolongée de Chhlong à Krek, s'étendent d'immenses régions : presque totalité des provinces de Stung-Treng, de Kratié et srok de Mimot (province de Kompong-Cham). Sur 45 000 km², la population n'atteint certainement pas 100 000 habitants presque tous concentrés au Sud ou dans les vallées (évaluation de 1958 : 97 500 habitants dont 26 000 pour le seul srok de Mimot) ; densité donc à peine supérieure à 2 habitants au km². Elle est, en réalité, beaucoup plus basse presque partout ; de bons observateurs (MM. FARINAUD et PROST — « le paludisme chez les Phnongs » — B.E.I. — 1939 — n^{os} 332-344) estimaient à 9 570 les habitants du Haut Chhlong pour une superficie de 10 000 km². Quelques noyaux un peu plus peuplés (Bokham : 26 habitants au km²) ne sont qu'exceptions.

Région de bas plateaux (40 à 200 m.). Au centre ils restent déprimés ; au Nord du remarquable confluent des trois rivières (Srépok-Sésan-Sékong), par contre, ils s'élèvent vers les frontières lao et vietnamienne ; au Sud enfin ils montent plus rapidement vers le *Haut-Chhlong* (1 108 m. au Nam-Lyr) qui déroule entre 400 et 1 000 m des croupes presque horizontales séparées d'interfluves à peine marqués et domine assez brutalement les vallées du Prek Chhlong et de ses affluents.

Bas plateaux de grès gris, (grès inférieurs) subhorizontaux ; ils laissent par endroits apparaître le socle cristallin (région de Bokham). Quelques lambeaux de grès « supérieurs » (liasiques ou crétacés) subsistent sous forme de buttes témoins. Tout à fait au Sud, dans la région du Prek Chhlong, la roche est masquée par des alluvions anciennes. Des coulées *volcaniques* récentes s'étendent sur d'assez vastes surfaces : à *Bokéo* — à *Snoul* (1 911 m.) et *Krek-Mimot* (1 811 m.) — enfin et surtout au Haut-Chhlong.

Région de forêt claire, à peu près partout ; le cours moyen du Prek-Chhlong cependant est peuplé d'une magnifique forêt dense, objet d'une exploitation intensive. C'est la principale source de bois d'œuvre du Cambodge. Des plantations d'hévéas ont été établies à Snoul (3 000 hect.), Mimot (5 300 hect.) et Krek (2 160 hect.), sur les terres basaltiques. Le plateau du Haut-Chhlong, est couvert de hautes herbes d'où son nom de Yok Lach « plateau des herbes » ; la forêt n'y subsiste que par bandes dans les thalwegs.

Peu nombreuses, les populations sont pour la plupart des « Khmer Loeu » selon la terminologie officielle : c'est-à-dire Khmer du Haut ou montagnards. Au nombre de 30 000 environ, ils ont la nationalité cambodgienne. Ce sont des « proto-indochinois », parlant des dialectes môn-khmer. Les Cambodgiens de Kratié les appellent *Phnong*, les Laotiens de Stung-Treng, *Kha*. La distinction n'est pas sans valeur car si les diverses tribus Kha ont fortement subi l'influence civilisatrice des Lao, les Phnong, au contraire, sont restés pratiquement insoumis jusqu'en 1933. Les Phnong sont installés de part et d'autre de la frontière khmero-vietnamienne : on les désigne plus communément sous le nom de « Mnong » : l'un et l'autre mots sont dérivés du terme par lequel les intéressés se désignent eux-mêmes (« Bunong », bu signifiant individu). Les différents groupes « Bu-nong » sont : au Sud les Rohong ; sur le plateau du Haut-Chhlong, les Bu-Nor (Nor signifiant terres rouges) et dans la zone de forêt claire jusqu'à la Srépok, les *Biet*. Ils vivent par endroits de rizières mais surtout de « rays » ; la forêt claire convenant mal au ray, les hameaux Biet souffrent chaque année de disette et vivent pendant deux ou trois mois de cueillette et de chasse ; la région située entre la frontière vietnamienne et le Tioba est spécialisée dans la capture des éléphants (d'après M. Charles Meyer). Toutes ces populations sont décimées par le paludisme. La vie des Phnong rappelle celle de leurs frères « Moïs » ou montagnards du Sud-Vietnam, mais ils sont beaucoup plus primitifs. Les « Kha » comprennent également plusieurs groupes : au Sud, entre Srépok et Sésan, les Tampuon ; à l'Ouest les Krung et Braou ; au Nord de la Sésan et jusqu'au Laos : les Krâvet. [Carte Ethnolinguistique de la région de Vœune-Sai (Cambodge) par P. BITARD B.S.E.I. — Tome XXVII — n° 1, 1^{er} trimestre 1952]. Par les vallées cependant pénètrent d'autres populations. De l'Est, de part et d'autre de la Srépok, les *Jaraï*, de langue Cham (Malayo-Polynésienne). Du Nord et de l'Ouest les *Lao* dont l'influence est dominante ; au nombre de 20 000 environ ils peuplent toutes les vallées ; leurs moines

ont atteint Ban Se Mat. Migration assez récente ; ils seraient installés à Vœune-Sai depuis un siècle. Migration de célibataires venus du Bas-Laos qui assimilent peu à peu les villages montagnards. Les Laotiens cultivent le riz gluant, élèvent bœufs et buffles, pêchent et surtout commercent (éléphants, peaux). Le Lao est langue véhiculaire. La province de Stung-Treng n'est d'ailleurs rattachée au Cambodge que depuis 1904. Bien que « nationaux cambodgiens », les Lao ont gardé leurs caractères originaux.

Du Sud viennent les Cambodgiens ; mais en dehors de fonctionnaires et de militaires, ils ne pénètrent que bien timidement dans la vallée du Mékong en amont de Kratié jusqu'aux rapides de Préapatang par quelques villages de colonisation ; ils ne sont majoritaires qu'au Sud dans le srok de Mimot. Quelques centaines de Birmans, tailleurs de zircons, vivent à Bokéo.

Les monts du Sud-Cambodge.

Le Sud-Ouest du Cambodge est occupé essentiellement par un massif montagneux, généralement appelé massif des Cardamomes (Phnom-Kravanh) [la cardamome est une « zingiberacée » (*Amomum Kravanh* Pierre) utilisée par la pharmacopée chinoise] ; cependant les Cambodgiens n'appliquent ce terme qu'à la partie centrale et occidentale, la partie orientale formant le plateau de Kirirom et la chaîne de l'Éléphant. Il nous paraît donc préférable de parler de « Monts du Sud-Cambodge ». La chaîne est précédée au Nord et à l'Est de collines ; elle domine sur le Golfe de Siam une côte basse, plate et marécageuse sauf à Ream, Kompong-Som et Cheko, et une mer sans profondeur. L'ensemble est presque désert : 3 habitants au km² environ, y compris la zone côtière ; si l'on exclut le petit centre de Leach, le srok de Phnom-Kravanh a 0,8 habitant au km² ; beaucoup de khum ont moins de 1 habitant au km² ; la côte même est déserte à l'exception de Ream et depuis 1956 du nouveau port de Kompong-Som (Sihanoukville).

Massif mal connu, même topographiquement. Le point culminant est le Phnom Aural (1 813 m.), isolé et vigoureux au Nord-Est de la chaîne ; plusieurs sommets s'individualisent aussi au Nord-Ouest (Sangker : 1 744 m., Tumpor : 1 563 m.) ; de même à l'Est les hauteurs de Srang (728 m.) et du Préas (780 m.). Ailleurs dominent les surfaces tabulaires : (Khngang). Elles sont constituées par des « grès supé-

rieurs », de couleur claire, dont l'épaisseur est énorme (1 000 m. au Bokor). Les grès atteignent la mer à Cheko et Kompong-Som ; ils constituent au Nord de la chaîne le plateau de Kompeng (400 m). Les Cardamomes du Nord-Ouest et du Nord-Est, les hauteurs de Srang et du Préas et, d'une façon générale, toutes les *collines* qui précèdent les monts du Sud-Cambodge sont, au contraire, de terrains variés : terrains cristallins (granites du Mont Aural) terrains primaires plissés (grès sombres du Tadet et de Srang, etc...)

Les monts du Sud-Cambodge sont difficilement pénétrables. La plus grande partie du massif, et notamment la partie méridionale, est, par suite de pluies très abondantes (plus de 4 m), le domaine de la forêt dense de type maritime aux arbres généralement médiocres mais serrés, au sous-bois de palmiers nains, de rotins, de fougères. Le versant « intérieur » est revêtu de forêt claire ; les sommets sont dénudés ou, comme à Kirirom, couverts de pins. La plaine littorale est occupée par la mangrove à palétuviers et palmiers d'eau, par l'arrière-mangrove à « *Melaleuca Leucadendron* » et à hautes herbes aquatiques.

Le peuplement cambodgien a pénétré ce massif, sous forme de misérables hameaux, notamment à l'Est dans les hautes vallées de la rivière Stung Thnot ; il semble même que le peuplement y était il y a cent ans plus dense qu'aujourd'hui ; quelques hameaux également au centre sur de minuscules nappes basaltiques. Cambodgiens, Siamois et Birmans, tailleurs de pierres précieuses, habitent la cuvette de Païlin et exploitent une zone de terres basaltiques plus étendue et riche d'avenir. La haute vallée du Stung Pursat est peuplée de « Pear » que l'Administration range parmi les « Khmer Lœu ». Proto-indochinois, de types ethniques très variés, y compris, semble-t-il, des types négroïdes ; ils sont plus petits et plus sombres que les Khmer ; ils étaient 1 500 environ en 1936. Ils vivent misérablement de quelques « rays » cultivés en riz hâtif et en légumes, de cueillette (manioc sauvage), de chasse et surtout de la vente à l'Administration des cardamomes qu'ils récoltent ; jusqu'en 1897 ils devaient livrer leur récolte au Roi dont ils étaient les esclaves et dont ils recevaient le riz. Les Pear ont été l'objet de belles études de MORIZON (la province de Pursat, Paris 1936) et surtout de R. BARADAT (Les Samrès ou Pear — population primitive de l'Ouest du Cambodge — B.E.F.E.O. — Tome XLI, 1941, page 1 à 148). Ils sont aujourd'hui très khmérés. Dans la chaîne de l'Éléphant subsisteraient en outre des primitifs (Snaoch?) sur lesquels les légendes les plus invraisem-

blables circulent. La zone côtière a une population très mélangée : Cambodgiens, Chinois de Haïnan, Vietnamiens, Thaïs et Malais. 9 000 hectares de rizières sont cultivés à Prey-Nop grâce à des casiers aménagés par l'Hydraulique Agricole. Quelques poivrières et plantations. Surtout la pêche à l'aide de barrages : sardines et plathou (*Scomber Brachysoma*), crevettes...

Toute la région Sud-Ouest du Cambodge est actuellement sans intérêt économique. La construction par l'Aide Economique Française du port de Kompong-Som peut changer cet état de choses.

Le Nord-Cambodge.

Il est sans doute beaucoup plus discutable de laisser en dehors de cette étude le Cambodge Septentrional. Cette immense région qui s'étend au Nord d'une ligne qui joindrait Svay-Chek à Kratié, jalonnée par le Phnom Koulen (499 m) et le Phnom Santuk (215 m), jusqu'aux Dangrek qui forment frontière avec la Thaïlande est, en effet, peuplée de Cambodgiens, à l'exception des Kouy du Phnom-Dek. Et la partie occidentale, à l'Ouest du Stung-Sreng, a quelque population : la densité y atteint 10 habitants au km² et parfois plus. En outre ce Nord-Cambodge a été région de grande civilisation à l'époque angkorienne ; qu'il suffise de nommer les très importants groupes monumentaux de Banteay-Chhmar, Beng Mealea, Koh Ker, Préah Vihear. Préah Khan (de Kompong-Svay) et Sambor Prey-Kuk. Mais l'ensemble du pays est peu peuplé : sur 35 000 km² la population est de l'ordre de 100 000 habitants soit 3 au km².

Région de bas plateaux. L'altitude moyenne est inférieure à 100 mètres ; la pente générale est du Nord (200 m) au Sud (35 m), mais peu marquée : les rivières, même les plus grandes (Stung Sen, Stung Sreng) décrivent des méandres et abandonnent de faux bras. Des *collines* alignées du Sud-Est au Nord-Ouest, parsèment la région. Les bas plateaux sont, enfin, « fermés » au Nord par la falaise verticale et quasi rectiligne des *Dangrek* ; elle s'allonge d'Est en Ouest sur près de 200 kilomètres. La crête n'est pas très élevée : le point culminant est à 756 mètres mais l'altitude générale est de 500 mètres. Crête plate qui n'est que le rebord du plateau thaïlandais de Korat ; mais rebord quasi vertical, la dénivellation pouvant dépasser 600 mètres pour une distance de 4 kilomètres C'est par un immense escalier qu'on accède au célèbre temple de Preah Vihear. Pas de vrais cols mais des passes difficiles.

Les bas plateaux sont constitués par des grès gris « inférieurs » et par des coulées volcaniques anciennes. La roche en place est masquée dans toute la partie occidentale par les sables des alluvions anciennes, peu épais (5 à 10 m) et latéritisés à faible profondeur. Les collines du centre sont formées, pour la plupart, de terrains très variés primaires ou cristallins. Le Santuk et les Koulen au Sud, le Tbeng et le Sandak au centre de même que le Charey au Nord-Est sont des buttes tabulaires de grès « supérieurs ». Ceux-ci forment de même la falaise monotone des Dangrek.

Terrains très arides dans l'ensemble. Les seules terres favorables seraient celles d'une petite nappe basaltique au Sud de Koh Ker. La forêt claire couvre quelque surface : arbres rabougris, clairsemés et tapis de graminées. Mais la forêt dense domine. Claire ou dense la forêt est giboyeuse : éléphants, gaurs, bœufs et buffles sauvages et même le célèbre « Koprey » : (Bos Sauveli).

La population est, comme nous l'avons dit, cambodgienne dans sa très grande majorité. Les Samrè, si tant est qu'ils aient jamais formé une population distincte des Khmer, ce que M. F. MARTINI met fortement en doute (« Note d'Étymologie Khmère » B.S.E.I. — Tome XXVI, n° 2, 2^e trimestre 1951) n'ont plus aujourd'hui aucun caractère particulier. Les *Kouy* au nombre de 3 000 environ ont une personnalité très affaiblie. Ils peuplent en majorité ou même en totalité quelques communes au Sud du Phnom-Dek (montagne de fer) notamment Tralek. Traditionnellement les Kouy étaient des forgerons : ils devaient encore, il y a 50 ans, payer au Roi un tribut annuel, par fondeur, de 25 livres de fer fondu et martelé. Ils sont aujourd'hui très khmérés, s'habillent comme les Khmer, ont des pagodes et incinèrent leurs morts. Ils n'aiment pas qu'on les distingue des autres Cambodgiens ; ils vivent de cultures sur brûlis et ont aussi quelques belles rizières (comme celles de Prani).

Les Cambodgiens eux-mêmes vivent de cultures sur brûlis. Les brûlis sont faits en forêt dense, aux environs des rivières ou des mares ou encore sur les terres basaltiques ; ils sont cultivés en riz gluant, en patates, en mûriers et cotonniers. D'après M. J. Sonolet certains habitants travaillent comme bûcherons et transporteurs de bois ; d'autres vivent du ramassage des sous produits forestiers ; d'autres enfin, à demi nomades, de cueillette, de piégeage et de chasse à l'arbalète. Populations malheureuses qui souvent ne savent pas pêcher, font cuire leur nourriture sur des pierres, consomment beaucoup de patates douces et de maïs. Ailleurs par contre, notamment à l'Ouest du Stung

Sreng on trouve des genres de vie paysans ; des rizières sont aménagées dans les cuvettes ; la pêche est pratiquée à l'aide de longues piques dans mares et étangs ; l'élevage est assez développé ; les habitants savent tisser et fabriquer les instruments de travail essentiels ; les hameaux de 30 à 100 habitants sont parfois entourés de bambous et gardés la nuit ; mais ils sont peu stables : 14 sur 49 ont été abandonnés dans le canton de Samrong. Même à l'Ouest du Stung Sreng, le Nord-Cambodge est un pays misérable : la population régresse par émigration vers le bas pays ; l'élevage a beaucoup diminué ; la piraterie sévit à l'état endémique ; elle a été particulièrement redoutable de 1947 à 1954. Les conditions naturelles expliquent mal le rôle historique du Nord-Cambodge du ix^e au xiv^e siècle.

Nord-Est, Nord et Sud-Cambodge représentent environ 125 000 km² soit les deux tiers du pays. Sur ces 125 000 km² ne vivent guère plus de 300 000 habitants, en partie non Cambodgiens. Il n'y a donc pas grande difficulté à ne pas étudier ces régions. Ainsi peut être défini dans ses grandes lignes un « Cambodge non peuplé », mal connu d'ailleurs, et inversement un « Cambodge peuplé : 55 000 km², 4 300 000 habitants — 90 % de la population sur 30 % du territoire. Les limites du « Cambodge peuplé » sont évidemment un peu arbitraires, car elles correspondent à des faits humains plus qu'à des distinctions physiques : encore avons-nous pu voir que, contrairement aux Vietnamiens, les Cambodgiens pénétraient en « zones hautes » ; on passe donc peu à peu des zones peuplées aux zones non peuplées, sans l'opposition brutale qui existait, par exemple, au Nord Vietnam. Pour plus de simplicité nous avons suivi en grande partie les limites administratives. Pour d'autres raisons exposées ci-dessous, nous laisserons en outre en dehors de notre étude les plaines de Kampot et Kompong-Trach ainsi que le srok de Chhuk (160 000 habitants ?). La région étudiée est ainsi comprise entre une ligne Kuttassal — Kratié — Krek au Nord et une ligne Kuttassal — Kompong-Chhnang — Tonhon au Sud (carte n° 1). On trouvera en annexe n° 1 la liste des circonscriptions étudiées.

* * *

Le « Cambodge peuplé » n'est pas habité uniquement par des Khmer. On y trouve trois importantes minorités : les Khmer Islam, les Vietnamiens et les Chinois.

Les Khmer Islam.

Les « *Khmer Islam* », comme leur nom officiel l'indique sont des nationaux cambodgiens, de religion musulmane. Ils sont soumis aux mêmes charges que les Khmer ; ils ont les mêmes droits. Cependant leur religion en fait des citoyens qui vivent à part, en communautés assez fermées. Ils ont gardé des traits propres, des mœurs et coutumes particulières étudiées récemment par M. Marcel NER (les « Musulmans de l'Indochine Française » B.E.F.E.O., Tome XLI, 1941, fasc. 2 notamment pages 165 à 197). Leur costume seul permettrait déjà de les différencier : longue tunique recouvrant le « sarong » de couleur des femmes, sarong, toque blanche ou fez noir des hommes. Les Khmer Islam sont 90 000 environ ; notre carte montre leur répartition. Deux régions essentielles d'habitat : la région de Kampot et surtout les berges du Mékong et du Tonlé-Sap. Berges du Mékong entre Kratié et Phnom-Penh, sur la rive gauche surtout et notamment berges du srok de Krauchmar où ils sont en majorité, avec une très grosse communauté à Tréa ; berges du Tonlé-Sap entre Phnom-Penh et Kompong-Tralach avec les gros centres de Chréang Chamrès, Khleang Sbek et Kompong-Luong. Il y a quelques villages khmer islam le long du Bassac (Prek Thmey notamment) ; aucun le long du Mékong en aval de Phnom-Penh. Les Khmer Islam sont installés également sur les plateaux des srok de Tbaung-Khum (Roka Popram, Kor, Phum Stung) et de Chamcar-Lœu (Mésaprey) et dans les zones forestières des provinces de Kompong-Chhnang (Au Russeg, Chhouk Sar) et de Pursat (Bamnak, Roleap) ; ils ont également une forte communauté à Phnom-Penh (7^e quartier, presque île de Chruï Changvar) une petite communauté à Battambang, un village dans la province de Kompong-Thom, trois dans celle de Takéo (Smong, Chikmar, Kompong Yol).

Le peuple cambodgien appelle « Cham » les Khmer Islam. Ceux-ci comprennent en effet une très grande majorité d'immigrants Cham. A une minorité d'immigrants « Malais » est réservé le nom de « Cham Chvea » ou de « Malayou ». Les Cham sont venus de la côte d'Annam, après la destruction de leur empire, le Champa, par les Vietnamiens. La principale immigration aurait eu lieu au début du XIX^e siècle avec le roi Po Chouchan ; leur migration se poursuit encore aujourd'hui sur une très petite échelle. Ils ont conservé leur langue bien que presque tous parlent le Khmer. Les premiers « Malais »

(Chvea) sont arrivés très tôt (XIII^e siècle ?) ; ils sont depuis longtemps installés dans la presqu'île de Chruï Changvar qui leur doit probablement son nom (F. MARTINI. Notes d'Étymologie Khmère, B.S.E.I., Tome XXVI n° 2, 1951, page 220) ; l'immigration, d'abord collective, s'est poursuivie ensuite individuellement. Les « Chvea » semblent en majorité des Menangkabau de Sumatra ; les Malayou viennent de la péninsule malaise. Aujourd'hui Cham et Malais sont mélangés : c'est ainsi, par exemple, que dans le khum de Pongro (Kratie) une enquête a permis de dénombrer, mêlées, 21 familles cham, 22 familles malaises et 8 familles javanaises. Il semble cependant que les Malais habitent surtout la plaine de Kampot et aussi la presqu'île de Chruï Changvar ; ailleurs les Cham l'emportent.

Pour les Cambodgiens, Cham et Malais sont d'abord des Musulmans. Musulmans orthodoxes sunnites, de l'école chafeite, fervents. Toute agglomération importante a une mosquée. Malgré les progrès récents de l'enseignement officiel, les parents préfèrent encore envoyer leurs enfants aux écoles coraniques ; ils y apprennent quelques rudiments de malais ou d'arabe littéraire ; cette dernière langue n'est d'ailleurs connue que des « guru » (maîtres) et de quelques instituteurs ; le malais ou même le cham sont plus souvent employés dans l'enseignement religieux, les commentaires du Coran ou les rites. Les « Hadji », au nombre de plus de 500, jouissent de la considération unanime : les plus cultivés ont fait de longs séjours à la Mecque. Les prescriptions concernant la consommation de l'alcool et de la viande de porc sont rigoureusement observées, ce qui ne manque pas de soulever les quolibets des Khmer. Les femmes ne sont pas voilées mais vivent plus retirées que les Cambodgiennes, et portent toujours une écharpe sur la tête.

Les genres de vie sont variés. Sur les berges des fleuves les Cham sont pêcheurs, transporteurs, colporteurs, commerçants. Ils pratiquent une pêche familiale, bien qu'à but commercial, avec des engins modestes. Ce sont d'habiles piroguiers ; des transporteurs et commerçants en bois. Leur plus grande spécialité est cependant le commerce des bœufs pour l'embouche et l'abattoir. Ailleurs ils sont riziculteurs notamment en Tbaung-Khmum, dans Kompong-Chhnang ou dans Kampot. En zone forestière enfin ils sont bûcherons et exploitants forestiers (Pursat, Kompong-Thom, etc...). Les femmes tissent le coton et surtout la soie : leurs « sarong » de couleurs vives, brochés et lamés d'argent, sont justement renommés.

Les Vietnamiens (Yvon).

L'Annuaire Statistique du Cambodge donne pour 1950 : 319 000 Vietnamiens ; le Bulletin Économique de l'Indochine les estime en 1951 à 250 000. Nous pensons que ce chiffre est un maximum et que leur nombre doit se tenir aujourd'hui autour de 230 000. De nombreux départs ont eu lieu depuis 1945, notamment dans les srok de Lœuk Dek et Peamchor, par suite de la guerre puis par suite des difficultés politiques entre Vietnam et Cambodge : 4 000 Vietnamiens ont quitté le srok de Lœuk Dek en 1956. Par ailleurs les pêcheurs sont moins nombreux depuis 1956 à la suite de démêlés avec la population cambodgienne ; et ils ont toujours constitué une population assez nomade.

Les Vietnamiens sont nombreux d'abord à Phnom-Penh : 100 000 ; boutiquiers tonkinois du quai Piquet, au cœur de la ville (cordonniers, tailleurs) ; petits commerçants (photographes, coiffeurs, détaillants, etc...), secrétaires, employés de toutes sortes établis un peu partout ; ouvriers et pêcheurs du quartier industriel de Russey-Keo au Nord de l'agglomération. Il y a également des Vietnamiens dans presque toutes les villes notamment à Kampot, à Kompong-Chhnang (un tiers de la population), à Kratié, à Svay-Rieng et dans le gros centre de Banam (presque la moitié de la population). En dehors des villes, les Vietnamiens peuplent presque entièrement les berges du Mékong et du Tonlé Tauch (Song-Bé) en aval de Banam (srok de Peamchor dans Prey-Veng et de Lœuk Dek dans Kandal), ainsi que les rives de la rivière de Chaudoc et de la rivière de Takéo en aval de cette ville. Le long du Mékong les Vietnamiens sont cultivateurs ; ailleurs pêcheurs. Ils sont, de même, pêcheurs dans les gros villages installés en forêt inondée ou sur les Lacs à proximité de la rive, souvent au débouché d'une rivière : villages « flottants » de maisons bâties sur radeaux, auxquels viennent s'adjoindre en saison sèche les sampans de familles venues du Cambodge oriental et avant 1954 de Cochinchine. La moitié des ouvriers des plantations d'hévéas (provinces de Kompong-Cham et Kratié), soit 6 800 en 1955, sont vietnamiens, ce qui représente quelque trente mille individus,¹ vivant dans leurs villages, avec leurs églises, pagodes et écoles.

Les Vietnamiens du Cambodge sont presque tous originaires du Sud ; seuls les boutiquiers de Phnom-Penh et des villes ainsi que les ouvriers des plantations sont originaires du Nord (en 1955 on compte 4 640 Tonkinois sur les plantations). L'immigration vietna-

mienne remonte au XIX^e siècle dès les premières interventions de l'Annam au Cambodge et très tôt les Vietnamiens furent nombreux à Phnom-Penh. Toutefois ils ont beaucoup profité du Protectorat. A la fin du XIX^e siècle ils se sont infiltrés en Lœuk Dek et Peamchor dont ils ont éliminé les Khmer (chap. XVIII). Ils ont été aidés par la Mission Apostolique qui a installé des Chrétientés et a procuré, moyennant ferme, des terres aux immigrants : pour un quart environ, les Vietnamiens sont catholiques. Enfin l'Administration française a favorisé leur introduction dans les villes, en les employant comme secrétaires ou comme domestiques.

Les Vietnamiens sont des étrangers au Cambodge. Ils ont leurs journaux, quelques écoles privées (une vingtaine, officiellement, avec 2 500 élèves). Ils ont gardé leurs coutumes, leurs fêtes (notamment le Têt), leur costume (notamment le costume féminin) ; ils habitent des maisons à terre de torchis ou de planches avec de grands toits de chaume à deux pans. Ils ne songent pas à s'assimiler et réciproquement les Autorités cambodgiennes ne songent pas à les assimiler. Les mariages avec les Khmer et les métissages sont rares. Ils représentent pour le Cambodgien une minorité politiquement dangereuse et généralement peu aimée.

Les Chinois (Chen).

Vietnamiens et Cham forment des minorités assez aisées à définir parce que restées réfractaires à toute assimilation. Il n'en est pas de même des Chinois ; ceux-ci vivent en effet mêlés intimement à la vie cambodgienne. L'immigration chinoise est très ancienne ; elle remonterait aux premiers siècles de notre ère et les commerçants chinois étaient nombreux à Angkor au XIII^e siècle, si nous en croyons TCHEOU TA KOUAN. Dès cette époque ils avaient l'habitude de prendre femme cambodgienne ; les métissages ont été et sont encore très nombreux. Nous reviendrons sur cette importante question. Dans les villes surtout, et particulièrement dans les familles de commerçants ou de fonctionnaires, beaucoup de Cambodgiens ont un ou plusieurs ancêtres chinois, souvent rapprochés. Lorsqu'il s'agit d'un ascendant direct, on parle de « Sino-Cambodgiens ». Voici deux exemples pris l'un dans une grande famille commerçante, l'autre dans une famille de grand fonctionnaire :

A-Père chinois, mère sino-cambodgienne, femme métisse sino-

cambodgienne ; le fils aîné, de nationalité cambodgienne, a fait toutes ses études à l'école chinoise.

B - Père chinois Trieu-Chau né en Chine, mère métisse sino-cambodgienne ; a pris, tout jeune, la nationalité cambodgienne après des études françaises ; a été un haut fonctionnaire.

Ces familles sino-cambodgiennes, si elles sont loyales à l'égard du Royaume, sont cependant très marquées par les mœurs chinoises. Elles fêtent le Têt chinois, rendent le culte aux Ancêtres. Les enfants sont élevés parfois dans des écoles chinoises (ainsi les deux fils de tel député). Des mariages sont recherchés avec des femmes purement chinoises, contrairement au processus originel, pour renouveler l'apport honorifique de sang chinois. Il est difficile de dire si on a affaire à des Cambodgiens ou à des Chinois : le critère le plus sûr est encore celui des funérailles à la mort ; si le mort est enterré, il était resté chinois ; s'il est incinéré, il était devenu cambodgien : B. a fait enterrer son père et brûler sa fille.

Il y a mieux cependant. Encore tout récemment, le Chinois, très fier de sa civilisation, était par contre peu sensible à l'aspect juridique de sa nationalité ; il prenait facilement une nationalité différente, surtout annamite avant 1945, cambodgienne depuis ; il lui suffisait pour cela de se faire délivrer une carte d'identité de la nationalité qui lui convenait ; de même pour ses enfants. Voici un exemple pris, cette fois, dans une famille modeste :

H Chinois de Trieu-Chau, né au Cambodge.

LK Chinoise de Canton, née en Chine. 4 enfants :

A Carte d'identité vietnamienne, et depuis 1954 cambodgienne.

T Carte d'identité vietnamienne, et depuis 1957 chinoise.

A Carte d'identité vietnamienne.

Y Carte d'identité chinoise.

Ainsi de quatre enfants authentiquement chinois, un est considéré comme vietnamien et un autre comme cambodgien. On arrive parfois à des situations bizarres : nous connaissons deux frères, dont l'un était commerçant et chef de congrégation chinoise à Battambang et l'autre, de nationalité cambodgienne, Gouverneur de province. Inversement d'ailleurs, le plus grand commerçant du Cambodge, de père et mère sino-cambodgiens, a très longtemps gardé la nationalité chinoise qui lui facilitait les relations avec Hong-Kong et Singapour.

Dans ces conditions, il faut se contenter de dire qu'environ 220 000 individus de nationalité chinoise habitent au Cambodge. Le

chiffre officiel de 1950 était de 218 000 ; les Chinois, en réalité, sont sensiblement plus nombreux. Jusqu'en 1957, ces Chinois, originaires presque tous de la Chine du Sud, étaient groupés en cinq « congrégations » d'après leur lieu d'origine et le dialecte parlé : Canton (ville de Canton et Nord-Ouest du Kouang-Toung) — Trieu-Chau (Est de la province de Kouang-Touang en particulier Swatow) — Foukien — Haïnan — Akkas (cette congrégation groupe tous les Chinois d'origine mal définie) ; chaque congrégation se choisissait un chef qui localement traitait avec les autorités. Cette organisation mise au point par le Protectorat Français, a été abolie en 1958. Les Chinois ont leurs écoles privées, qui groupaient officiellement plus de 11 000 élèves en 1952 et leurs journaux.

Un premier groupe, fort important, habite Phnom-Penh où on compterait 110 000 Chinois. Ils occupent en particulier le centre de la ville, du port sur le Tonlé-Sap jusqu'au grand marché ; dockers, tisserands, réparateurs de bicyclettes, brocanteurs, détaillants, cuisiniers, restaurateurs, hôteliers, et aussi propriétaires de rizeries, de chaloupes ou d'autocars, commerçants en gros, « compradores » des grosses sociétés européennes. Restaurateurs ou hôteliers sont haïnanais ; domestiques et artisans cantonnais ; mais la majorité de ces Chinois sont des « Trieu-Chau ». Beaucoup sont d'immigration récente (1934 et surtout 1949). Les femmes sont nombreuses. Cette population ne s'assimile plus. Le centre de Phnom-Penh est une ville chinoise, aux rues à angle droit ; ville de « compartiments » : boutique au rez-de-chaussée, logement au-dessus ; de nombreux hôtels. Ville grouillante et animée, brillamment illuminée au début de la nuit.

Des quartiers chinois existent dans toutes les villes du Royaume mais, sauf peut-être à Kompong-Cham et à Kampot, les Chinois, généralement Trieu-Chau et Foukien, y vivent beaucoup plus proches des Cambodgiens : les chefs de congrégation de Battambang parlent plus aisément entre eux en cambodgien qu'en cantonnais. A plus forte raison les Chinois qui vivent dans tous les centres commerciaux du Royaume (en particulier Takhmau et Banam) et ceux qui vivent dans les plus petits marchés. Partout où il y a un embryon de vie commerciale, il y a un Chinois, au moins. Mais ce Chinois vit en véritable symbiose avec le paysan cambodgien. Son rôle est capital et nous aurons l'occasion d'en reparler.

Enfin on trouve des groupements chinois cultivateurs : ce sont d'abord les maraîchers de la banlieue Sud de Phnom-Penh (Takh-

mau) ; ce sont surtout les ouvriers des poivrières de la région de Kampot-Kompong-Trach ; ils habitent des villages typiques (par exemple Damnak Changœur ou Pong Tuk) aux maisons à terre contiguës, avec des murs de pisé, des toits à deux pans ; ils portent le costume traditionnel notamment le grand chapeau en feuilles de latanier. Ils sont pour la plupart originaires de Haïnan.

Le Cambodgien a toujours considéré les Chinois comme une minorité utile quoique onéreuse économiquement. Il n'en a jamais eu peur. Mais cette minorité prend depuis peu conscience de sa nationalité et de très graves problèmes peuvent se poser.

*
* * *

Il est évident d'après ce qui précède, qu'en éliminant les étrangers de notre étude nous éliminerons également un grand nombre d'activités fort importantes où les étrangers jouent, aujourd'hui encore et *malgré une évolution* sensible depuis quelques années, un rôle dominant.

D'abord les cultures commerciales de plantation ; poivre et hévéa. La culture du *poivre* a été l'objet d'un très beau travail de M. Jacques MARINET « Étude économique et culturelle du poivre au Cambodge », (L'Agronomie Tropicale 1955, n° 3, p. 279-360). Elle est localisée dans la province de Kampot (300 000 lianes dans le srok de Kampot et 700 000 dans le srok de Kompong-Trach en 1946 ; de 1948 à 1954 de nombreuses poivrières furent établies à l'Ouest de Kampot en zone vietminh). La culture du poivre aurait été introduite dans cette région de climat favorable (la saison sèche n'y est pas trop marquée) au milieu du XIX^e siècle par des Chinois de Haïnan. D'après des statistiques déjà anciennes (1942), la plupart des propriétaires de poivrières seraient cambodgiens (2 846 sur un total de 3 366) ; les Chinois cependant possédaient 44 % des lianes. Et la plupart des soi-disant propriétaires cambodgiens sont en réalité des Chinois naturalisés de fraîche date. Les méthodes de culture, très minutieuses encore que peu scientifiques (— plantation par bouturage sur billons — « conduite » de la liane sur tuteurs morts — sarclages — arrosages apports de fumier et de terre) sont chinoises ; méthodes d'ailleurs onéreuses : le poivre du Cambodge est au-dessus des cours mondiaux ; les plantations sont vieilles et atteintes de maladies (phytophthora de Muller) ; la production tombée de 3 500 à 1 000 tonnes est en pleine crise. La main-d'œuvre qualifiée, caporaux et ouvriers, est

haïnanaise ; et, plus que pour tout autre produit, le commerce est entre les mains des Chinois. En même temps que cette culture largement « étrangère », nous laisserons de côté toute la *région de Kampot* (srok de Kampot, Kompong-Trach, et Chhuk). Région très individualisée par son climat plus humide. La population est nombreuse dans les deux premiers de ces srok (100 000 habitants environ) avec dans la plaine de Kampot des densités de l'ordre de 150 au km², mais c'est une population très mélangée (Chinois, Vietnamiens, Cham, Cambodgiens) et le Cambodgien s'y sent mal à l'aise. C'est enfin une région d'économie très particulière : à côté des belles rizières, des cocotiers et des palmiers à sucre de Kampot, le poivre, la pêche maritime et les salines sont très importants. De même nous laisserons de côté le srok forestier de Chhuk, et la petite plaine bien cultivée qui est en son centre.

Plus étrangère encore au Cambodgien est la culture de l'hévéa. D'introduction récente (à partir de 1921) elle couvre 31 500 hectares dans les provinces de Kompong-Cham (Plantations de Chamcar Andong, Prekkak, Chup, Peamchang, Krek et Mimot), et de Kratié (Plantation de Snoul). Établies aux dépens de la forêt dense, en terres rouges basaltiques, dans des régions désertes, les plantations sont l'œuvre de pionniers français. L'exploitation très scientifique (graines sélectionnées, arbres greffés et traités aux hormones) et très efficace (rendement de 2 tonnes de latex à l'hectare), le traitement en usine avec tendance à la spécialisation (latex centrifugé), sont menés sous la direction de techniciens français. Les plantations appartiennent à quelques très grosses sociétés européennes (Camé-kong — Compagnie du Cambodge — Société Financière), où les capitaux sont français en majorité. La main-d'œuvre enfin est pour près de la moitié vietnamienne, et pour un tiers khmer islam : sur 15 000 ouvriers on compte, en effet (1955) : 6 826 Vietnamiens, 4 021 Khmer Islam, et 4 247 Cambodgiens. Encore faut-il ajouter que cette proportion relativement forte de Cambodgiens est toute récente : en 1951 pour un effectif, insuffisant, de 8 380 ouvriers, on comptait 5 807 Vietnamiens et 697 Chinois contre 880 Cambodgiens. Depuis leur création les plantations n'utilisaient guère que de la main-d'œuvre tonkinoise recrutée sous contrat ; c'est pour cette main-d'œuvre importée qu'avait été fait un gros effort sanitaire et social. Les événements de 1945-1954 ont pratiquement rendu impossible le recrutement au Nord-Vietnam, cependant qu'à partir de 1954, le Gouvernement cambodgien poussait à l'emploi de ses natio-

naux. L'hévéaculture permet une production de 30 000 tonnes annuelles (27 000 tonnes en 1955) presque entièrement exportée et qui, certaines années, a représenté la première exportation du pays. Des tentatives sont faites actuellement pour développer l'hévéaculture familiale.

L'exploitation *forestière*, très importante (200 000 m² de bois d'œuvres — 400 000 tonnes de bois de feu) notamment sur le Prek Chhlong, est entre les mains d'exploitants chinois et sino-cambodgiens, la main-d'œuvre étant généralement khmer islam.

Les eaux douces du Cambodge sont les plus poissonneuses du monde (8 tonnes de poisson au km²) et la grande pêche commerciale, objet de très belles études (notamment P. CHEVEY et LE POULAIN — « La pêche dans les eaux douces du Cambodge », Travaux de l'Institut Océanographique de l'Indochine) y est fort importante : 100 000 tonnes de poisson par an. Mais les pêcheurs professionnels sont vietnamiens et à un moindre degré cham. La langue vietnamienne est seule employée sur les lieux de pêche. Il n'y a d'exception que dans l'Ouest du Cambodge où on trouve quelques villages de pêcheurs cambodgiens (chap. VI). La pêche en mer beaucoup moins importante (3 à 5 000 tonnes de poisson séché — 1 000 tonnes de poisson frais) est pratiquée par Vietnamiens, Siamois et Malais.

L'*industrie* est peu importante dans le Royaume. En dehors des salines de Kampot, des fours à chaux, des tuileries et briqueteries, il n'y a guère que des usines de transformation de produits agricoles (rizeries, distilleries, saumureries, manufactures de tabac), des scieries, deux tissages de soie, deux usines de boissons gazeuses, des usines électriques, une usine de montage d'automobiles (Citroën). Presque toutes ces usines appartiennent à des Européens (Distilleries de l'Indochine — Bastos — Manufacture indochinoise de Cigarettes, etc...) ou à des Chinois (rizeries et scieries); il y a quelques industriels cambodgiens tous métis sino-cambodgiens. La main-d'œuvre est en grande partie vietnamienne ou chinoise, notamment presque tous les spécialistes. La Société française des Distilleries de l'Indochine, dans son usine de Russey-Kéo, n'employait en 1956 que 60 % de personnel cambodgien, et encore cette forte proportion n'était-elle due qu'à une prédominance considérable du personnel journalier sans spécialité. Les tissages de soie S. T. (1956) n'ont que 25 % de personnel khmer. L'artisanat urbain sous toutes ses formes (sauf les bijoutiers) est vietnamien ou chinois. Des lois récentes,

cependant, interdisent certains métiers aux étrangers pour favoriser la main-d'œuvre nationale : elles ont surtout abouti à de très nombreuses demandes de naturalisation.

Le *commerce* consiste en ramassage et exportation de produits de l'agriculture, de l'élevage, des forêts et de la pêche — en importation et distribution de produits fabriqués. « L'Import-Export » est entre les mains de grosses maisons européennes, soutenues par les Banques. Ces maisons travaillent par l'intermédiaire des « compradores » chinois avec les gros commerçants chinois. Le transport est effectué par des chaloupes et des camions qui de même que les autocars appartiennent à des Chinois. Le commerce de détail (chap. XVII) est chinois, sauf le commerce du bétail qui est cham. Il y a *de brillantes exceptions* ; mais la plupart sont le fait d'une seule famille : le chef de famille, la plus grande fortune du Cambodge, est de grands-parents chinois, de père et mère sinocambodgiens.

Une seule activité est vraiment nationale : l'agriculture. Le *Cambodgien est un paysan*. Il a laissé aux étrangers pratiquement tous les autres métiers ou presque. Inversement il est le seul à cultiver la terre. Il est assez rare, pensons-nous, de trouver au monde spécialisation professionnelle aussi marquée. Le Cambodgien, quand il cesse d'être paysan, devient fonctionnaire...

Les villes sont donc en grande partie de population étrangère. Il n'y a qu'une grande ville *Phnom-Penh*, admirablement située au confluent des « Quatre Bras » ; les Cambodgiens s'y trouvaient en 1950 en minorité : 150 000 sur 363 000 habitants ; la population est aujourd'hui (1958) estimée à 450 000 habitants ; les Khmer y sont sans doute plus de 200 000 ; mais on ne compte que 65 000 inscrits sur les listes électorales, 130 000 personnes ; beaucoup de Khmer sont des paysans venus temporairement travailler en ville. Les quartiers cambodgiens, au Sud et à l'Ouest de la ville, ont d'ailleurs une allure rurale : maisons sur pilotis au milieu des arbres fruitiers ; souvent un lopin de terre et des animaux domestiques ; beaucoup d'habitants cultivent des potagers, voire des champs ou des rizières, élèvent des porcs ; ils se contentent de travaux urbains élémentaires (« coolies-cyclos », débardeurs) parfois temporaires... Il en est de même à plus forte raison dans les autres villes du Royaume, dont la plus grande, Battambang, n'a que 30 000 habitants. A l'exception de deux ou trois marchés (Takhmau, Banam), ces villes sont les capitales provinciales ; elles comprennent toutes un quartier administratif, un quar-

tier commerçant chinois qui leur donnent allure urbaine ; autour s'agglomèrent de véritables villages cambodgiens... Même en ville, le Cambodgien reste un campagnard. Le développement des villes et de la population cambodgienne de ces villes est d'ailleurs un fait récent. En 1942, Phnom-Penh n'avait que 120 000 habitants dont 47 000 Cambodgiens. Sous l'effet de l'insécurité (1947-1954), et également du développement de l'enseignement, des transports, la population urbaine du Cambodge s'est accrue et notamment la population urbaine cambodgienne (fonctionnaires de toutes sortes paysans réfugiés, paysans travailleurs temporaires). On peut estimer en 1958 à 600 000 individus la population urbaine du Cambodge. La moitié soit 300 000 sont cambodgiens. Ces 300 000 « urbains » ne représentent que 8 % de la population cambodgienne. Celle-ci est composée à 92 % de ruraux.

Etudier les Cambodgiens c'est donc étudier le paysan cambodgien.

PREMIÈRE PARTIE

LE MILIEU

LES PLAINES CAMBODGIENNES

LES PLUIES

I. — CLIMAT TROPICAL DE MOUSSON

Le Cambodge a un climat tropical de mousson : chaud ; — pluvieux pendant une moitié de l'année, et sec pendant l'autre moitié.

La chaleur.

Climat chaud. La moyenne annuelle dans les plaines est supérieure à 27°.

Phnom-Penh 27°4

Battambang 26°9

Le Cambodge est plus chaud que le Sud-Vietnam où la moyenne de Saïgon est de 26°9 et que le delta de Ménam (Bangkok 26°5).

Climat uniformément chaud pendant l'année ; aucun mois vraiment très chaud (moyenne d'avril à Phnom-Penh : 29°4) ; *aucun mois froid* (moyenne de décembre à Phnom-Penh : 25°5).

L'amplitude annuelle est donc faible :

3°8 à Phnom-Penh

4°7 à Battambang

plus forte toutefois qu'au Sud-Vietnam où elle n'atteint que 3°1.

Certaines matinées de novembre, décembre et janvier peuvent être fraîches quand souffle le vent du Nord-Est ; la température peut s'abaisser à 16° ou 17° ; le thermomètre est descendu à 13°3 le 12 janvier 1955 à Phnom-Penh ; le minimum absolu de Battambang serait de 10°4. (?) Fraîcheur très sensible aux humains : l'Européen la trouve agréable ; par contre le Cambodgien la supporte assez mal et craint surtout le

vent ; la nuit et au petit matin (vers 5 heures), les paysans grelottent, mal protégés par les légers tissus de calicot et les minces couvertures de coton ; les troubles pulmonaires sont fréquents. En zone forestière en particulier, cette fraîcheur est pénible : peu avant le lever du soleil hommes, femmes et enfants se lèvent et se rassemblent au pied de la maison autour d'un grand feu. Cependant il est rare que le vent du Nord souffle plus de huit jours consécutifs et en outre il faiblit en fin de la matinée : la température se relève rapidement et les après-midi sont chaudes.

Les journées de mars, d'avril et de mai sont généralement pénibles. La moyenne des maxima d'avril est de 34°8 à Phnom-Penh, de 35°6 à Battambang. Le maximum absolu est de 40°5 à Phnom-Penh (avril) ; de 39°9 à Battambang (mars) : les maxima se situent aux premières heures de l'après-midi (12 à 15 heures). L'amplitude diurne reste faible (10°3 en avril à Phnom-Penh), ce qui rend la chaleur plus pénible à supporter, un peu de fraîcheur ne venant que tard dans la nuit (vers 2 heures). Le mois d'avril est dans tout le Cambodge un mois de *repos* et de fêtes : le mois du Nouvel An.

La constance de la chaleur, d'une façon plus générale, rend le travail et l'effort pénibles. Même en décembre ou janvier la sieste est une coutume respectée ; aux premières heures de l'après-midi les campagnes sont désertes : chacun dort sous un arbre ou dans la maison ; les animaux (bœufs et buffles) souffrent d'ailleurs autant que les hommes.

Par contre la constance de la chaleur dispense de lutter contre le froid : alimentation, vêtement, habitation et chauffage s'en trouvent grandement simplifiés. Par ailleurs cette même constance de la chaleur permettrait normalement des cultures en toutes saisons : la *température nocturne*, en particulier, n'est jamais vraiment faible, (minimum absolu à Phnom Penh : 13°3).

La chaleur est à peu près partout la même dans les plaines cambodgiennes. Elle diminue évidemment dans les régions hautes mais celles-ci, désertes, sont hors du cadre de notre étude.

Les saisons

Les pluies tombent de mai à novembre, soit pendant 6 à 7 mois de l'année ; elles sont très peu abondantes de décembre à avril. Phnom-Penh reçoit en 7 mois (1^{er} mai-30 novembre) : 1 218 mm de pluies, en 5 mois (1^{er} décembre-30 avril) : 181 mm de pluies.

L'opposition entre une « saison des pluies » et une saison sèche est générale dans tout le Cambodge, comme en témoignent les graphiques joints (fig. 1 à 9). Le mois le plus sec est généralement janvier où la sécheresse est presque absolue (Phnom-Penh 7 mm — Battambang 6 mm) ; parfois février (Takéo 8 mm — Svay-Rieng 11 mm). Le mois le plus pluvieux est soit septembre (région des Lacs : Siemréap 281 mm — Battambang 255 mm), soit octobre (région centrale et orientale : Phnom-Penh 257 mm — Svay-Rieng 317 mm).

En saison des pluies « *rdauv vossa* » ou « *rdauv plieng* » les pluies tombent sous forme d'orages ou d'averses sans éclairs dans l'après-midi et la première partie de la nuit ; orages et averses sont précédés d'un violent coup de vent de direction variable mais à prépondérance Ouest ou Sud ; ils cessent ordinairement avant 0 heure¹. Les matinées par contre sont claires et assez agréables ; la pluie y est exceptionnelle. Des journées de chaleur lourde très pénible s'intercalent entre les jours de pluie surtout de mai à la fin août. Le passage d'un typhon au large des côtes d'Annam amène parfois plusieurs jours de pluie ininterrompue en septembre et octobre. Dès septembre mais surtout en octobre — début novembre, certaines pluies durent toute la nuit et se prolongent même en début de matinée ; elles sont précédées par quelques coups de vent du Nord et des premières heures de temps frais et sec. Septembre et octobre sont la période de retraite des moines (retraite dite « *vossa* ») et l'époque de la Fête des Morts (Prachum Ben).

La saison sèche débute en novembre par une période de temps frais coïncidant avec le vent du Nord ou du Nord-Est, c'est la *saison fraîche* des Cambodgiens « *rdauv rongué* », la plus belle saison de l'année. Au premier souffle de ce vent, l'air devient lumineux, le ciel bleu et clair. Les couchers de soleil sont admirables, les nuits limpides. A la période de recueillement de la fin du Vossa, succèdent les fêtes de la « Sortie du Vossa », les Kathen (offrandes des habits aux bonzes) et bientôt les « Salutations à la Lune », qui coïncident avec « la Fête des Eaux » ; pour la première fois depuis de longs mois la pleine lune est dans toute sa splendeur. Reprenant des traditions religieuses, les enfants font voler des cerfs-volants. Quelques rares

¹ La fréquence maxima des précipitations et orages a été en 1957 : entre 15 et 16 heures en mai ; entre 17 et 19 heures en juin ; de 14 à 21 heures en juillet ; de 16 à 23 heures en août ; de 17 heures à 1 heure en septembre (Phnom-Penh).

pluies fines avec temps couvert certaines nuits ou dans la matinée (nuits des 2, 3 et 4 janvier 1955 à Phnom-Penh par exemple)² suivent des jours chauds, lourds, accompagnés de brises du secteur Sud et marquent le retour des vents du secteur Nord. Mais dans l'ensemble la période est très sèche ; la nébulosité tombe à 3,5 (janvier à Phnom-Penh), l'insolation atteint 79 % (243 heures en décembre, 261 heures en janvier), circonstance très favorable pour la principale récolte, celle du riz. Cette saison agréable ne dure toutefois que 2 à 3 mois.

Lui succède une période de temps chaud qui est la saison « chaude » des Cambodgiens « *rdauv prang* » : période où la sécheresse est, en soi, moins marquée mais où elle est aggravée par la température. Dès début février le vent du Nord-Est ne se fait plus sentir que par intermittence : bientôt il cesse à peu près complètement et il n'y a pratiquement plus qu'une très faible brise nocturne du Sud et du Sud-Est. Jours monotones, lourds, orageux. Le ciel est d'un bleu très pâle, parfois presque blanc ; l'atmosphère est trouble ; les couchers de soleil blafards. L'air est surchargé d'électricité et, le soir, des orages magnétiques strient souvent le ciel d'éclairs violets. Les nuits restent chaudes jusque vers minuit-deux heures. Quelques pluies cependant : Phnom-Penh reçoit 10 mm en février, 40 mm en mars et 76 mm en avril ; Battambang respectivement 17 mm, 47 mm et 85 mm. Entre mi-février et début mars une pluie fine avec temps couvert ou même un orage qui peut être violent (nuit du 1^{er} au 2 mars 1959 à Kompong-Cham) suit et surtout précède un coup de vent du Nord inopiné qui peut durer plusieurs jours. Le langage populaire a appelé cette pluie qui ne se produit qu'une fois ou deux fois durant cette période « *pluie des mangues* » : « *plieng kâk phkâr svay* » ou pluie qui fait éclore les fleurs des manguiers³ Fin mars⁴ et en avril quelques orages (on compte en moyenne 6 jours de pluie en avril) ; exceptionnellement une tornade (à Battambang le 10 mars 1953, avec vent soufflant à 50 km-heure, pluie et grêle). La fin de la saison chaude est comme nous l'avons dit une période de repos.

² Ou encore nuits du 19 et du 21 novembre 1958, du 19 décembre 1958.

³ Il a ainsi plu à Phnom-Penh le 1^{er} février 1958 à 24 heures, puis surtout le 10 février ; la pluie fut suivie de 5 jours de vent du Nord. De même il a plu le 25 février 1959 à 19 h 30, puis dans la nuit du 1^{er} au 2 mars cependant que les 3 et 4 le vent soufflait du Nord.

⁴ Nuit du 24 au 25 mars 1959 à Phnom-Penh — matinée du 28 mars — matinée du 28 avril — soirées des 29 et 30 avril.

Il y a donc bien une saison sèche et une saison des pluies, mais la saison sèche est dans la réalité divisée en deux selon que se manifeste ou non le vent du Nord.

II. — NUANCES DE SÉCHERESSE

Le climat des plaines cambodgiennes se caractérise, toutefois, par rapport aux pays voisins de l'Asie du Sud-Est par des nuances de sécheresse.

I. — Les précipitations.

La quantité d'eau tombée est faible pour un pays tropical, surtout situé si près de l'Équateur. Phnom-Penh reçoit 1 405 mm de pluie par an ; la moyenne des précipitations se tient entre 1 200 et 1 600 mm pour la plupart des stations (Saïgon reçoit près de 2 m de pluie par an, Bangkok, 2 m). L'indice d'aridité de Phnom-Penh est un indice de pays presque aride : 19 (Saïgon 27,5). ^{4 bis}

Les pluies sont *acides* : (le pH est de 5,9 d'août à octobre, à Siemréap). Elles sont chargées d'ozone (O³) et d'azote, sous forme d'azote nitreux 0,035 mg/litre, d'azote nitrique, 0,460 mg/litre, d'azote ammoniacal 0,590 mg/litre (mesures prises à Siemréap) ⁵.

$$\text{Indice calculé selon la formule } Ar = \frac{\frac{P}{T + 10} + \frac{12 p}{t + 10}}{2}$$

⁵ Un pH de 5,1 en mai et 5,5 en octobre a été calculé par Mme CHAMPAGNE, à Phnom-Penh. Dans des analyses dont il a bien voulu nous donner les résultats, M. BREDILLET de l'Institut Pasteur a obtenu à Saïgon les résultats suivants :

pH MOYEN ANNUEL	TENEUR MOYENNE ANNUELLE EN ION NO ²	TENEUR MOYENNE ANNUELLE EN ION NO ³	TENEUR MOYENNE ANNUELLE EN ION NH ⁴
1958 6,1	0,029 mg/litre soit 0,009 mg/litre azote nitreux.	0,445 mg/litre soit 0,100 mg/litre azote nitrique.	0,523 mg/litre soit 0,406 mg/litre azote ammoniacal.

D'après AUFRAY, les pluies annuelles apportaient au Tonkin :

N nitrique (NO³H) de 15,480 à 70,380 kgs/ha. par an

N ammoniacal (NH³) de 5,400 à 18,490 kgs/ha. par an.

Les recherches ont été poursuivies de 1902 à 1909 (Cité par CARTON dans son cours de Météorologie — Climatologie à l'ESAAT — Nogent-sur-Marne).

La carte des isohyètes (carte n° 2) montre une grande homogénéité de la zone que nous étudions. La plus grande partie des plaines cambodgiennes reçoit autour de 1 400 mm de pluie par an :

Prey-Veng	1 512 mm
Kompong-Thom	1 577 mm
Siemréap	1 477 mm
Battambang	1 360 mm
Pursat	1 338 mm

Svay-Rieng, tout à fait à l'Est, est un peu plus favorisé (1 724 mm) et aussi Kompong-Chhnang (1 817 mm).

Il y a cependant quelques zones où les pluies sont *nettement moins abondantes* (moins de 1 200 et même de 1 000 mm) :

1° La région située au *Sud de Phnom-Penh* en particulier de part et d'autre du Bassac, surtout à l'Ouest de ce fleuve : Chambak (1 026 mm), Lœuk Dek (820 mm) et Kompong-Kantuot (811 mm) ; Lœuk Dek n'a reçu en 1931 que 294 mm de pluie, ce qui représente sans doute le minimum absolu au Cambodge. Non loin Tani, dans un cadre de collines, n'accuse, lui aussi, qu'une faible pluviosité (1 112 mm).

2° La région de *Ponley* (949 mm) : cette station est presque enfermée dans un cadre montagneux. Le spectacle est d'ailleurs classique quand on va au matin, en mai, de Phnom-Penh à Battambang par avion : le ciel est clair au départ, il sera clair au-dessus de Ponley ; mais il y a généralement nuages et pluie au-dessus de Kompong-Chhnang.

3° La région située à l'Ouest des Lacs autour de Moung (1 024 mm) et de Kralanh (1 232 mm) bien que les minima soient ici moins accusés.

Il y a par contre une *zone de pluies beaucoup plus abondantes* (plus de 2 m de pluie par an) : la *région des plateaux de Kompong-Cham* : Thmar Pitt (2 473 mm) — Peamchang (2 278 mm) — Krek (2 153 mm) — Chamcar Andong (3 077 mm) ⁶. Des conditions locales expliquent ces abondantes chutes d'eau. Essentiellement l'altitude : le plateau de Chup s'élève à 80 mètres, celui de Chamcar-Lœu à 200 mètres. Aussi

⁶ La station même de Kompong-Cham, à l'abri, dans la vallée du Mékong, ne reçoit que 1.578 mm.

peut-être le couvert forestier : la forêt favoriserait les précipitations. Le plateau de Chamcar-Lœu est particulièrement arrosé, car les orages qui remontent la vallée du Mékong, bifurquent habituellement à hauteur de Krauchmar pour revenir sur le plateau.

Si les pluies sont assez faibles dans presque tout le Cambodge peuplé, elles sont beaucoup plus abondantes, par contre, sur la côte du golfe de Siam et la chaîne des Cardamomes : Kampot (1 963 mm) Val d'Émeraude (5 m 40) — Kompong-Som (plus de 4 m). Le Nord-Est du Royaume est aussi bien arrosé (Le Rolland 2 757 mm — Vœune Sai 2 255 mm). Ces phénomènes sont à mettre en rapport avec l'obstacle qu'opposent les Cardamomes aux masses d'air équatoriales humides : l'air doit s'élever en abordant la chaîne ; au delà il est descendant donc sec ; une avancée locale de la chaîne à Kompong-Chhnang favorise cette station. Mais d'une façon générale, les plaines cambodgiennes sont « à l'ombre de la pluie ».

2. — *Longueur et sévérité des mois secs.*

La saison sèche donne sa personnalité au climat cambodgien. Elle est bien marquée. Le tableau ci-dessous montre les quantités d'eau reçue en saison sèche et en saison des pluies dans quelques stations :

	du 1 ^{er} décembre au 1 ^{er} mai	du 1 ^{er} mai au 1 ^{er} décembre
Svayrieng	240 mm	1 515 mm
Takéo	216 mm	1 405 mm
Pursat	144 mm	1 294 mm
Kompong-Thom	159 mm	1 410 mm
Siemréap	125 mm	1 352 mm
Battambang	182 mm	1 183 mm
Thmar Pitt	296 mm	2 177 mm

Les mois de janvier et de février ont des minima très accusés : la moyenne de Kompong-Kantuot est de 1 mm en janvier ; à Lœuk Dek en 1933 les précipitations ont été nulles pendant 5 mois (janvier, février, mars, novembre, décembre).

Les quelques pluies de janvier et février ne sont d'ailleurs pas toujours favorables aux cultures : elles sont en effet suivies généralement, comme nous l'avons dit, de plusieurs jours de vent du Nord-Est qui provoque une évaporation intense⁷.

⁷ La pluie fine du 10 février 1958 à Kompong-Cham suivie de 5 jours de vent du Nord a, par exemple, été plutôt néfaste au tabac par suite de l'éva-

En mars-avril les lits des rivières sont presque tous à sec ; les plaines d'herbes et les rizières en chaume forment une immense paillasse qui souvent brûle ; la forêt claire est sinistre avec ses herbes jaunies, ses arbres maigres aux troncs fissurés, son sol jonché de larges feuilles rouges et luisantes qui craquent sous les pas. Le pays tout entier, hommes et bêtes, souffre du manque d'eau : les mares sont taries. A Phnom-Penh d'immenses cortèges de « tireurs d'eau » viennent aux rares fontaines remplir des tonnelets qu'ils transportent dans toute la ville.

Si nous appliquons la formule de F. BAGNOULS et H. GAUSSEN⁸ et appelons « mois sec », un mois « où le total des précipitations (en mm) est égal ou inférieur au double de la température exprimée en centigrades » ($P < 2T$), la *plupart des stations cambodgiennes comptent 4 mois secs* (décembre, janvier, février, mars). Ce que révèlent aussi les courbes ombro-thermiques (fig. 10 à 14). Svay-Rieng n'a que 3 mois secs, ce qui rapproche le climat de cette saison de celui de Saïgon. Kompong-Kantuot et Ponley ont 5 mois secs. Ces indications confirment celles données par les courbes isohyètes. En résulte une conséquence géographique capitale : sauf cas exceptionnels, il n'y a pas de culture possible de décembre à avril. Les courbes ombro-thermiques cambodgiennes ne sont cependant pas très différentes de celles de Saïgon. Mais il y a une différence marquée entre les indices « xérothermiques » : l'indice xérothermique qui définit « le nombre de jours biologiquement secs au cours de la période sèche » est de 78 à Phnom-Penh et Battambang, de 87,5 à Siemréap et de 67,2 seulement à Saïgon. Ceci tient essentiellement à ce que les mois secs sont plus nombreux au Cambodge (à l'exception de Svay-Rieng) qu'au Sud-Vietnam.

En effet *l'humidité relative* reste élevée au Cambodge en toute saison : elle ne s'abaisse jamais au-dessous de 69,6 % à Phnom-Penh, de 70,7 % à Battambang, de 74,1 % à Siemréap, de 72,6 % à Svay-Rieng, au mois de mars où elle est la plus faible (Saïgon 76 %). En moyenne pendant l'année elle est toute proche de 80 % : 78,1 à Phnom-Penh — 79,4 % à Battambang ; ce qui n'est guère

poration intense provoquée par le vent. Inversement le très fort orage du 1^{er} au 2 mars 1959, avec des chutes d'eau inusitées, a augmenté le rendement en quantité mais nui à la qualité de la récolte de cette plante.

⁸ F. BAGNOULS et H. GAUSSEN — « Les climats biologiques et leur classification ». Ad. G. n° 355 — LXVI^e année — mai-juin 1957 — pages 193 à 220.

moins que le Sud-Vietnam (81,8 %). Un tel degré hygrométrique rend le climat assez pénible à supporter. Il n'efface pas l'impression de relative sécheresse due aux faibles précipitations et surtout à la longueur des mois secs. D'autres facteurs interviennent encore.

Les jours de pluie sont *relativement peu nombreux* : de 100 à 120 par an, soit moins d'un jour sur trois. Ce caractère est absolument général pour toutes les stations de la zone étudiée :

Phnom-Penh	121	jours de pluie par an	
Prey-Veng	97	—	—
Svay-Rieng	125	—	—
Takéo	100	—	—
Battambang	113	—	—
Pursat	110	—	—
Siemréap	105	—	—
Kompong-Thom	101	—	—
Thmar Pitt	99	—	—

On compte 124 jours de pluie à Kampot, 166 au Bokor, 170 au camp Le Rolland. Saïgon même a 153 jours de pluie par an.

La *nébulosité* est nettement moindre qu'au Sud-Vietnam :

Phnom-Penh	5,3
Battambang	6,1
Saïgon	6,7

L'*insolation*, par conséquence est forte : 2 492 heures annuelles ce qui fait de Phnom-Penh une des stations les plus ensoleillées de la Péninsule Indochinoise ; cette insolation est particulièrement marquée du 1^{er} décembre au 1^{er} mai (plus de 240 heures mensuelles sauf en février). Saïgon n'a que 1.983 heures de soleil et la différence est particulièrement sensible en saison sèche (en janvier : 196 heures de soleil à Saïgon et 261 à Phnom-Penh). La différence de luminosité du ciel cambodgien et du ciel vietnamien est sensible même au touriste.

L'insolation favorise l'évaporation.

Phnom-Penh :	1 066 mm
Battambang	1 169 mm
(Saïgon	955 mm).

L'évaporation atteint 518 mm à Phnom-Penh pendant les 5 mois de saison sèche — 595 mm à Battambang ; elle n'est respectivement

que de 438 mm et 574 mm pendant la période des pluies. Cette évaporation en saison sèche *aggrave considérablement* les conditions de cette saison, l'eau ayant tendance à remonter du sol par capillarité.

III. — AUTRES DÉFAUTS DU CLIMAT CAMBODGIEN

I. — *Retard des premières pluies.*

Il est d'autres traits du climat cambodgien. Et d'abord le retard et l'irrégularité des premières pluies.

Les pluies ne commencent pas avant mai. Avril n'est nulle part un mois « sec » au sens de BAGNOULS et GAUSSEN ; mais les pluies n'y atteignent à peu près jamais 100 mm, sauf exceptions (Svay-Rieng : 123 mm — Chamcar Andong : 129 mm), pour 5 à 6 jours de pluie.

Le mois de *mai* n'est pas encore très pluvieux : 134 mm de pluie à Phnom-Penh, 155 mm de pluie à Battambang avec moins de 15 jours de pluie : Phnom-Penh, 14 jours, Battambang 13 jours.

Ces pluies, sous forme d'orages, sont très irrégulières. Ainsi en mai 1951, il y eut à Phnom-Penh 12 jours de pluie mais 7 jours consécutifs de sécheresse ; en mai 1952, 9 jours de pluie avec 2 périodes sèches de 7 et 5 jours consécutifs⁹. Une seule exception est remarquable, celle des plateaux de Kompong-Cham où mai est très pluvieux (Chamcar Andong : 417 mm).

Si les pluies sont plus abondantes en juin, elles restent irrégulières¹⁰. Or les pluies de mai et juin sont d'une extrême importance, car elles conditionnent les labours et les semailles pour quelques-unes des principales cultures (riz, maïs de saison des pluies). Il suffit de 16 à 20 mm de pluie pour que la charrue puisse faire un labour léger ;

⁹ Relevé des pluies en mai 1950 à Bek-Chan (Battambang) :

1 ^{er} mai	1,5 mm	20 mai	8 mm
6 —	11,5 —	23 —	3,5 —
7 —	1 —	24 —	18 —
9 —	8,5 —	25 —	18 —
10 —	16,5 —	29 —	5 —
11 —	88,5 —	30 —	2,5 —
12 —	6 —	31 —	4 —
13 —	1 —		

¹⁰ Pendant le mois de juin 1959, aucune pluie n'est tombée du 9 au 21 à Phnom-Penh. Fait d'ailleurs exceptionnel.

mais la charrue cambodgienne ne pouvant labourer plus de 20 ares par jour, les périodes de sécheresse sont graves, le sol durcissant à nouveau. Il en résulte que très généralement les labours sont assez tardifs.

2. — *Petite saison sèche.*

Le retard des premières pluies est aggravé par ce que l'on appelle couramment la « petite saison sèche ». On entend par là qu'en juillet et août les précipitations sont moins importantes qu'en mai et juin et qu'elles peuvent cesser pendant plusieurs jours consécutifs, voire pendant une semaine ou deux (graphiques). Quelques stations (en particulier Kompong-Chhnang) ne connaissent pas ce phénomène, qui cependant est général. Les chutes de pluie sont plus faibles en juin et juillet dans la région située au Sud des Lacs ; partout ailleurs en août. Il ne s'agit pas d'une sécheresse biologique au sens où l'entendent F. BAGNOULS et H. GAUSSEN : les courbes ombro-thermiques n'indiquent pas de « petite saison sèche » sauf celle de *Kompong Kantuot* avec un mois « subsec » ($P < 3T$) : le cas est le même, non loin, à Lœuk Dek.

L'amplitude de cette petite saison sèche est très inégale mais peut être importante : elle est de 30 mm environ dans la plupart des stations ; elle atteint 40 mm au Sud de Phnom-Penh (Takéo), et 90 mm sur les plateaux de Kompong-Cham ; à Chamcar Andong elle atteint même 175 mm.

Le nombre de jours de pluie est généralement inférieur à 1 sur 2 et la sécheresse peut durer une ou deux semaines¹¹. Cette « petite saison sèche » prend sa vraie valeur dans le cadre de la principale culture, celle du riz. D'après les agronomes (Y. HENRY) il faut au paddy, en août, une quantité d'eau correspondant à 415 mm de pluie. A l'exception des plateaux de Kompong-Cham aucune station ne reçoit cette quantité. Par contre huit stations reçoivent *moins de* 130 mm notamment au Sud de Phnom-Penh (Kompong Kantuot : 67 mm — Lœuk Dek : 69 mm). Il y a donc un déficit considérable qui est sans doute le principal handicap de la culture du riz au Cambodge (chap. XII).

¹¹ A Phnom-Penh, en août 1959, il n'a pas plu du 3 au 12.

3. — Les grandes pluies de septembre et octobre.

Mai, juin, juillet et août, les quatre premiers mois de la saison des pluies, ont finalement des pluies irrégulières et pas très abondantes :

Phnom-Penh	600 mm
Battambang	615 mm.

Pendant ces mêmes mois Saïgon reçoit 1 134 mm soit près du double. Par contre les pluies sont très abondantes et régulières en septembre et octobre :

Phnom-Penh	481 mm
Battambang	474 mm

Les pluies de septembre et d'octobre permettent une bonne poussée des plants de riz. Mais elles coïncident avec le maximum de la crue du Mékong (chap. II) et provoquent parfois des crues brutales des rivières cambodgiennes, crues qui sont désastreuses. En outre ces pluies sont généralement plus acides ; elles contiennent peu d'éléments fertilisants ; elles détrempe et lessivent les sols. Les orages de mai et juin, et mieux encore ceux — rares — de saison sèche sont plus riches ¹².

¹² D'après les analyses de M. BREDILLET à Saïgon : les pluies de mai ont apporté :

en 1956	$\left\{ \begin{array}{l} 0,059 \text{ mg/litre NO}^2 \\ 0,75 \text{ mg/litre NO}^3 \\ 0,88 \text{ mg/litre NH}^4 \end{array} \right.$	en 1957	$\left\{ \begin{array}{l} 0,022 \\ 0,638 \\ 0,685 \end{array} \right.$	en 1958	$\left\{ \begin{array}{l} 0,033 \\ 0,826 \\ 0,630 \end{array} \right.$
---------	--	---------	--	---------	--

les pluies de septembre ont apporté :

en 1956	$\left\{ \begin{array}{l} 0,035 \text{ mg/litre NO}^2 \\ 0,41 \text{ mg/litre NO}^1 \\ 0,66 \text{ mg/litre NH}^4 \end{array} \right.$	en 1957	$\left\{ \begin{array}{l} 0,016 \\ 0,233 \\ 0,484 \end{array} \right.$	en 1958	$\left\{ \begin{array}{l} 0,022 \\ 0,348 \\ 0,446 \end{array} \right.$
---------	--	---------	--	---------	--

La teneur en éléments fertilisants en septembre n'est donc que les 2/3 environ de ce qu'elle est en mai. Les chiffres sont beaucoup plus forts en janvier, février ou mars :

janvier 1957	$\left\{ \begin{array}{l} \text{NO}^2 : 0,340 \text{ mg/litre} \\ \text{NO}^3 : 3,00 \text{ mg/litre} \\ \text{NH}^4 : 2,50 \text{ mg/litre} \end{array} \right.$
(pluie d'1 mm)	

Les pluies de septembre-octobre sont généralement plus acides :

pH mai 1956 : 6,2	mai 1957 : 6,3
septembre 1956 : 5,7	septembre 1957 : 5,9

mais il n'en est pas toujours ainsi :

mai 1958 : 5,8	septembre 1958 : 6,0
----------------	----------------------

Les plaines cambodgiennes ont encore des pluies non négligeables en novembre, sauf sur leur bordure septentrionale :

140 mm à Phnom-Penh

198 mm à Svay-Rieng

169 mm à Takéo

147 mm à Pursat

Ces pluies sont indispensables en début de mois ; mais en fin de mois elles seraient parfois nuisibles ; elles surviennent en effet à la floraison du paddy, (15 novembre-1^{er} décembre), floraison qui a été activée par l'atmosphère sèche et lumineuse des premiers coups de vent du Nord ; s'il pleut la nuit, ce qui est fréquent, les fleurs ouvertes sont mouillées et non fécondées : le pollen est « lavé » Plus tardives encore, les pluies alourdissent les épis et provoquent la *verse*. Cependant, sur les « terres de berge », recouvertes et renouvelées chaque année par la crue du Mékong (chap. II), ces averses tardives, postérieures à la crue, érodent les sols à peine découverts.

4. — *Irrégularité des pluies.*

Les pluies cambodgiennes tombent le plus souvent sous forme d'*orages*, précédés d'un violent coup de vent. Trombes d'eau, très limitées dans l'espace, véritables « colonnes » vues d'avion, qui peuvent s'arrêter sur quelques dizaines de mètres. Il n'est pas rare qu'en ville une avenue sépare une zone de pluie intense d'une zone qui reste sèche. Ces orages ont des trajets variables : il en résulte une assez grande irrégularité des pluies, pour chaque station, d'une année sur l'autre. Trajets si variables et si incertains que le marchand chinois *parie sur la pluie*. Montés sur le toit des immeubles, dans les quartiers commerçants, des spécialistes scrutent l'horizon et ouvrent des paris ; la foule informée dans la rue joue à son tour le pronostic de tel ou tel¹³. Les irrégularités sont sensibles d'une année sur l'autre : Prey-Veng n'a reçu en 1933 que 958 mm, alors que la moyenne est de 1 520 mm et que, en 1938, les précipitations ont atteint 1 794 mm ; entre 1930 et 1931 la différence est de 767 mm, à Siemréap. De 1929

¹³ Cette pratique est aujourd'hui interdite.

à 1938, par exemple, certaine stations ont pu connaître des années de sécheresse presque absolue et désastreuse :

Kralanh	314 mm de pluie en 1938 (moyenne 1 011)
Kg-Trabec	296 mm de pluie en 1931 (moyenne 1 405)
Lœuk Dek	294 mm de pluie en 1931 (moyenne 852)
Ponley	273 mm de pluie en 1937 (moyenne 88)

Il y a parfois des pluies trop abondantes, provoquant notamment en septembre et octobre des inondations :

Krakor	a reçu 2 088 mm en 1938 (moyenne 1 481)
Svaiopol	a reçu 2 135 mm en 1936 (moyenne 1 528)
Skoun	a reçu 2 283 mm en 1936 (moyenne 1 611)

Le Cambodge, par contre, est à l'abri des *typhons*. On peut cependant citer celui, exceptionnel, des 20, 21 et 22 octobre 1952 qui fit d'impressionnants dégâts : Phnom-Penh reçut dans la seule journée du 21 octobre 108 mm de pluie ; un volume d'eau évalué à 139 000 mètres cubes se répandit dans les quartiers bas du Palais Royal et de la rue Ohier où pendant huit jours il fut impossible de circuler autrement qu'en barque.

D'une année à l'autre, surtout, les conditions moyennes peuvent être bouleversées. La « *petite saison sèche* » par exemple, est fréquemment décalée : au lieu d'août elle eut lieu en juin à Siemréap (1934), en juin à Svay-Rieng (1933), en juillet à Kompong-Thom (1934), en juillet à Prey-Veng (1933). Elle peut disparaître : à Prey-Veng (1929), Baray (1931), Takéo (1937), Skoun (1937). Elle peut être très aggravée : Siemréap ne reçoit que 75 mm de pluie en juillet 1934, Svay-Rieng 65 mm en août 1938, Prey-Veng 24 mm en juillet 1937, Lœuk-Dek 12 mm, en août 1933, Chambak 19 mm en août 1932.

De même les grandes pluies de fin de saison peuvent se prolonger plus ou moins tardivement avec les inconvénients déjà signalés : Chipou reçoit 170 mm de pluie en décembre 1930, Banam 186 mm en décembre 1930, Kompong-Tralach 208 mm en décembre 1930. Inversement elles peuvent cesser très tôt ce qui est désastreux. C'est ainsi qu'en 1958, les pluies ont pratiquement cessé le 29 octobre. La sécheresse qui a suivi aurait compromis la récolte à 60 %. La sécheresse presque absolue des mois d'octobre et novembre 1954 (13 mm en octobre — zéro en novembre) dans la province de Battambang succédant à un mois de septembre particulièrement plu-

vieux (244 mm) et cause d'inondation, fit baisser le rendement en paddy de 50 à 75 %.

Les inconvénients particuliers de la pluviosité cambodgienne se trouvent ainsi aggravés. *Ces inconvénients sont sérieux* : sévérité de la saison sèche et irrégularité des pluies ; « petite saison sèche » de juillet-août ; pluies peu abondantes (certaines cultures, comme celle du cocotier, sont assez mal adaptées). Quelques nuances dans cet ensemble homogène : la région de Kompong-Cham est favorisée par de fortes pluies et l'hévéaculture y trouve de bonnes conditions ; les plaines de l'Est sont favorisées par une saison sèche moins longue (indice xérothermique de Svay-Rieng : 67,2). Toutes les circonstances défavorables sont par contre réunies au Sud de Phnom-Penh (Kompong-Kantuot) : peu de pluies, saison sèche de près de 6 mois, petite saison sèche marquée.

LE RELIEF DES PLAINES ET L'INONDATION

Les 55 000 km² du « Cambodge peuplé » sont constitués essentiellement par des plaines ; ces plaines sont plus ou moins inondées chaque année sur environ 20 000 km², plus du tiers de leur surface.

I. — LE RELIEF DES PLAINES

L'altitude des plaines atteint 30 à 35 mètres à l'Ouest et au Nord à la lisière des bas plateaux du Cambodge septentrional, ou en bordure de la chaîne de l'Éléphant. Elle est de 10 mètres vers le confluent du Mékong et du Tonlé-Sap, de 3 mètres à la frontière Sud-vietnamienne. Régions basses donc avec une pente faible du Nord et de l'Ouest vers le Sud et l'Est : Sisophon, 18 mètres ; Battambang, 18 mètres, Siemréap, 18 mètres, Kg-Thom, 13 mètres, Phnom-Penh, 12 mètres, Takéo 8 mètres, Tukméas, 4 mètres, Prabat Chean Chum, 3 mètres, Svay-Rieng 3 mètres.

Les seules hauteurs qui sont également les seuls accidents topographiques notables sont d'une part les plateaux volcaniques de la région de Kompong-Cham, d'autre part les « phnom ».

Les phnom.

Le mot « phnom » est un mot vague qui désigne toute « hauteur » : montagne — plateau — ou colline. En plaine il s'applique à des collines qui, telles des îles, surgissent brusquement du plat pays ; elles sont un élément essentiel du paysage.

Elles sont inégalement réparties (carte n° 3). Particulièrement

nombreuses entre la chaîne de l'Éléphant et ses abords (Phnom Aural — montagnes de Srang — Phnom Damrey Romeil) d'une part et d'autre part la ligne Tonlé-Sap-Bassac.

La présence de ces collines rocheuses au milieu de la plaine alluviale prouve que la roche en place, dans la plus grande partie du pays, est proche de la surface (— 15 m de profondeur à Phnom-Penh) : les alluvions sont peu épaisses sauf sans doute dans l'Est (au delà du Mékong provinces de Prey-Veng et Svay-Rieng).

Les phnom sont formés de terrains très divers. Quelques-uns sont constitués par les *grès supérieurs* (du lilas ou du crétacé), terrains sédimentaires les plus récents : Phnom Batheay et Chhœung Prey, Santuk, Phnom Bakheng, Bauk, Kombang et aussi les Phnom Koulen de la région de Siemréap : *buttes-témoins* d'une couverture disparue. D'autres sont constitués par des *grès bleus*, permien ou triasiques, notamment le Chisor et le phnom Angkor-Borrey. Les collines de Tukméas au Sud et celles de Battambang (Phnom Sampeou), Mongkolborrey et Sisophon sont formées de *calcaires* permien plissés : elles se dressent en falaises presque verticales, sont ciselées en surface de lapiez, parfois creusées de grottes. Enfin des roches éruptives (*granites*, *rhyolithes*) constituent la plupart des autres phnom notamment au Nord de Phnom-Penh.

Ces phnom ont joué un important rôle historique : le *Baphnom* fut sans doute au cœur de la capitale founanaise de Vyadhapura ; des sanctuaires founanais avaient été aménagés dans le roc du Phnom Da près d'Angkor-Borrey. Le Phnom *Bakheng*, malgré sa faible altitude fut le centre de la première ville d'Angkor (ix^e siècle). Beaucoup de ces phnom ont un nom qui commence par la syllabe « Ba » (père, mâle) ; ils portent tous un sanctuaire (Batheay, Basset... etc.). « Ces collines étaient des montagnes sacrées, protectrices de villes dont elles occupaient le centre¹⁴ ». Des temples en ruines couronnent également le Chisor (ii^e siècle), le Phnom Krom (ix^e siècle) le Phnom Kombang ; les « stupas » royaux des xix^e et xx^e siècles, les collines d'Oudong.

Aujourd'hui presque toutes les collines portent une pagode ; elles sont souvent un lieu de pèlerinage, ou de réunion et de fête : les habitants de la région de Battambang se réunissent au Nouvel An (13 avril) dans la grotte du Phnom Sampeou. De très anciennes légendes

¹⁴ F. MARTINI — « De la signification de « Ba » et « Mè » dans France Asie — Tome XII — n° 117 — Février 1956 — page 663.

concernent tous ces phnom (ainsi le Phnom Neang Kangrey, dont la forme allongée représenterait la jeune Kangrey amoureuse de Chauv Rithisen ; le Phnom Sampeou renfermerait un trésor).

Ces collines jouent encore un rôle dans la localisation de l'habitat (villages de pied de phnom) ; elles sont parfois un terrain de pâture, ou permettent à leur pied des cultures arbustives. Enfin elles sont presque toutes utilisées pour des carrières (pierres à meules de Batheay, cailloux d'empierrement du Phnom Krom, du Phnom Openou, pierres à chaux de Tukméas, de Sampeou, etc...).

Les plateaux de Kompong-Cham.

Le Nord-Est du Cambodge peuplé est constitué de *bas plateaux* coupés par la vallée du Mékong au tracé deux fois « coudé » (à Chhlong et à Prek Kak).

1^o L'altitude de ces plateaux est peu élevée : le Phnom Têt, point culminant, est à 207 mètres ; plus généralement l'altitude est inférieure à 50 mètres. Morphologiquement, ils constituent l'extrémité méridionale des bas plateaux du Cambodge Septentrional et Nord Oriental sur lesquels la zone que nous étudions mord légèrement. Cependant le soubassement de grès n'apparaît que par très rares taches : à la limite Nord du massif de Chamcar-Lœu, dans la cuvette de Speu, au phnom Hanchey, au phnom Sampor Kaley (147 m), au phnom Preas près Chhlong (49 m). Ailleurs les grès sont masqués soit par des alluvions anciennes, soit par des basaltes. Deux régions doivent ainsi être distinguées : à l'Est des bas plateaux recouverts d'une terrasse d'alluvions anciennes ; à l'Ouest deux massifs basaltiques séparés par le Mékong, le massif de Chup et celui de Chamcar-Lœu.

Au Nord du Mékong le plateau de grès revêtu d'alluvions anciennes atteint 104 mètres ; au pied du point culminant, il est largement échancré : un ancien cours du Mékong, vraisemblablement, a aménagé une zone confuse de collines et de plaines d'alluvions récentes (20 à 25 m)¹⁵.

Au Sud du Mékong le « *plateau de Damber* », limité à l'Est par le Prek Chhlong et le massif volcanique de Krek-Mimot, se tient généra-

¹⁵ Ces plaines abandonnées par le fleuve sont plus hautes que la plaine alluviale actuelle. On a donc affaire à une terrasse.

lement à une altitude inférieure à 50 mètres, son point culminant (pointement de terrain cambro-silurien) atteignant cependant 62 mètres.

Plus importants pour le géographe sont les plateaux basaltiques de l'Ouest : le *plateau de Chup* se tient entre 60 et 80 mètres, et culmine à 100 mètres (Phnom Peamchang). Il dessine quatre lobes : au Sud Peamchang ; au centre Chup ; au Nord Tapao ; à l'Est Kauk Srok ; entre le massif de Chup et celui de Kauk Srok, la dépression de Kor allongée Nord-Sud sur 12 km (altitude 23 m). Le plateau de *Chamcar Lœu* (nous préférons cette appellation à celle de plateau de Kompong-Cham qu'emploie Y. HENRY), qui culmine au Phnom Têt, a une altitude générale de 75 à 100 mètres ; l'altitude n'est que de 25 mètres sur les bords Nord (Stung Chinit), Ouest et Sud (Kompong-Cham) ; elle s'élève à 82 mètres sur le bord Est où la falaise blanchâtre de Prek Kak domine de 70 mètres le lit du fleuve ; au centre elle dépasse généralement 100 mètres. Plus vaste que le plateau de Chup, le Chamcar Lœu est aussi plus élevé. Entre Kompong-Cham et Troeung, le Phnom Pros (montagne des Hommes) et le Phnom Srey (montagne des Femmes), débris d'un ancien cratère, s'élèvent respectivement à 107 et 114 mètres. La forme générale serait celle d'un fer à cheval, les massifs de Prek Kak au Nord, de Chamcar Lœu et Chamcar Andong au Sud, enserrant la cuvette de Speu (40 m).

Le plateau de Chup et celui de Chamcar Lœu sont constitués par une masse considérable de basalte d'âge quaternaire. Ce basalte est plus ou moins décomposé en surface : de là des aspects et surtout des sols très différents : terrains rocheux, terres rouges, brunes et noires (chap. III).

En profondeur il est en état de décomposition plus ou moins avancée forme un tuf, blanchâtre, bien visible à la falaise de Prek Kak ; il recouvre une nappe d'argile plastique gris clair, imperméable.

2° Alluvions anciennes et basaltes sont coupés par le Mékong (Tonlé Thom, dont la vallée est large de 4 kilomètres à Kratié, de près de 20 kilomètres à hauteur de Hanchey, de 6 kilomètres à Kompong-Cham. La vallée est symétrique à travers les terres grises d'alluvions anciennes. Mais à travers les basaltes, à Prek Kak, où le fleuve décrit un coude à angle droit, la dénivellation dépasse 70 mètres ; le fleuve en effet attaque de façon classique sa rive concave, très abrupte tandis qu'il alluvionne sur la rive convexe basse (10 à 16 m). De phum Preah Ang à Kompong-Cham, le fleuve longe le

plateau basaltique de Chamcar Lœu ; la plaine alluviale se développe sur la rive gauche. On trouve trace d'anciens méandres du fleuve, sur la rive droite. Les trois coudes à angle droit du Mékong, à Chhlong, à Prek Kak-Krauchmar et à Chihè (au Sud de Kompong-Cham), n'ont pas encore été morphologiquement expliqués.

A Kratié la vallée du fleuve est classique, le fleuve coulant en contrebas de la plaine alluviale (22 m). En aval de Kratié par contre la plaine alluviale présente l'aspect que nous retrouverons au Sud de Kompong-Cham et décrirons plus longuement. Le fleuve coule entre deux bourrelets qui contiennent les plus hautes eaux. La crue est très forte de Kratié à Kompong-Cham (12 à 15 m) ; le sommet du bourrelet domine les eaux à l'étiage d'à peu près cette hauteur, avec une altitude absolue de 23 mètres à Kratié, 21 mètres à Chhlong, 17 mètres à Krauchmar, 16 mètres à Kompong-Cham. De part et d'autre du bourrelet, en contrebas, s'étendent des *dépressions* : 14 mètres à Chhlong, 6 mètres à Krauchmar. Sur la rive droite elles sont occupées par des étangs notamment dans les anciens méandres abandonnés ; sur la rive gauche en aval de Chhlong par un faux bras du fleuve qui, sous des noms divers, se suit de Chhlong à Peamchikang. Ces dépressions sont inondées aux hautes eaux. Le Tonlé-Thom qui reçoit sur sa rive gauche deux importantes rivières, improprement appelées *prek*, le Tè et le Chhlong¹⁶, est un travailleur puissant : il a construit de nombreuses îles : Koh Chreng, Koh Hanchey, Koh Phal, Koh Pi, Koh Samrong. Il remanie constamment îles et berges : l'île de Koh Samrong a ainsi complètement changé de forme en moins de 50 ans et l'érosion y a enlevé sur la face occidentale 100 hectares d'excellentes terres en 6 ans, tandis que des terres nouvelles se créaient sur la face orientale.

La vallée du Mékong unit la région des Plateaux étroitement aux Plaines, mais la région de Kompong-Cham garde une puissante originalité.

Dans les plaines une série de *phnom* à hauteur de Kompong-Chhnang (*Phnom Spong*) permet de séparer deux régions : la plaine des Lacs à l'Ouest, la plaine des Quatre-Bras à l'Est.

¹⁶ Le mot qui désigne une rivière est le mot « *stung* ». Le « *prek* » est un cours d'eau de type particulier (voir ci-dessous).

LA PLAINE DES LACS

1. — *Les lacs.*

La plaine occidentale du Cambodge s'étend des bas-plateaux du Cambodge Septentrional (25-200 m) et des collines qui précèdent les Cardamomes jusqu'aux Lacs qui en occupent le centre. Les Lacs dont la forme générale serait celle d'un violon (l'image est de MOUHOT), couvrent aux plus basses eaux 2 700 kilomètres carrés. Ils s'allongent de Prek Tol à Kompong-Chhnang sur 160 kilomètres du Nord-Ouest au Sud-Est. Le Grand Lac, au Nord-Ouest, a la forme d'un losange presque régulier ; sa longueur est de 80 kilomètres ; sa largeur maxima de 35 kilomètres ; sa profondeur à l'étiage ne dépasse pas 2 mètres ; à son extrémité Sud-Est, au lieu dit « les tigres traversant », sa largeur est réduite à 12 kilomètres par l'avancée des deux deltas du Stung Pursat au Sud, des Stung Chikreng et Stoung au Nord ; ce dernier delta, en voie de progression rapide, semble-t-il, a isolé du lac toute une série de lagunes étroites et parallèles et le grand étang du Tonlé-Chhmar. Au delà, le Petit Lac est presque triangulaire ; sa longueur est de 40 kilomètres ; sa largeur maxima de 28 kilomètres ; à son extrémité Sud il est pratiquement fermé au seuil de Snoc-Trou par l'alluvionnement du Stung Sen, la plus grande des rivières cambodgiennes. Entre Snoc-Trou et Kompong-Chhnang la « plaine de boue » (*Veal Pok*) est formée d'une série de bras fluviaux au tracé confus qui s'écartent et se rejoignent, enserrant des îles basses ; la « plaine de boue » est allongée sur 40 kilomètres, large de 12 kilomètres. Une zone semi amphibie, parsemée d'étangs (*beng*), qui gardent de l'eau même en pleine saison sèche, entoure les Lacs.

2. — *Les plaines.*

Du bord des Lacs (7-9 m), les *plaines* s'élèvent jusqu'à 25-30 mètres, jusqu'aux bas-plateaux du Cambodge septentrional, jusqu'aux hautes plaines parsemées de collines du Cambodge méridional ; la transition est topographiquement insensible entre plaines et bas-plateaux. *Cependant la pente n'est pas partout la même* par suite de la position même des Lacs : le fond de la cuvette qu'ils occupent est orienté presque Ouest-Est ; eux-mêmes sont alignés Nord-Ouest-

Sud-Est. Les rives du Grand Lac sont assez proches des bas-platteaux au Nord dans la province de Siemréap et les rives du Petit Lac très proches des collines au Sud dans la province de Pursat : 22 kilomètres de Kg-Phloulk au pied du Phnom-Bakheng (Siemréap), 15 kilomètres de Kg-Luong des Lacs au pied du Phnom Kompeng (Pursat).

Par contre la distance est beaucoup plus grande des rives du Grand Lac vers l'Ouest et le Sud-Ouest (province de Battambang) et des rives du Petit Lac vers le Nord et l'Est (province de Kompong-Thom) : 105 kilomètres de Prek Thol à Kuttassal (Battambang), 63 kilomètres de Phat Sanday à Tang Krassang (Kompong Thom).

La pente des plaines est plus forte quand elles sont plus étroites, ce qui est le cas dans Siemréap et Pursat, et plus faible quand elles s'élargissent (Battambang-Kompong-Thom)¹⁷.

La « Plaine des Lacs » présente deux grandes étendues planes, l'une à l'Ouest (Battambang : largeur moyenne 80 km et à un moindre degré srok de Kralanh et Puok dans Siemréap) — l'autre à l'Est (Kompong-Thom : largeur moyenne 60 km, et à un moindre degré srok de Chikreng dans Siemréap) ; et par contre des étendues beaucoup plus réduites au Nord (centre de Siemréap : largeur moyenne 30 km) et au Sud (srok de Bakan dans Pursat, largeur moyenne 30 km) ; à hauteur de Kompong Luong des Lacs, la plaine disparaît presque complètement, réduite à moins de 15 kilomètres.

Les grandes étendues planes de Battambang et Kompong Thom sont des régions basses ; à hauteur de Prek Thol (Battambang), il faut 29 kilomètres pour atteindre la cote 14 mètres ; et à hauteur de Peam Bang 27,500 km pour atteindre la cote 13 mètres. Or les cotes 14-16 mètres sont des cotes limites normales de la crue ¹⁸. Les plaines de Battambang et de Kompong-Thom comprennent donc une grande étendue de terres soumises, à l'inondation. Au contraire les « plaines d'inondation » sont peu étendues dans Siem-

¹⁷ *Siemréap* : pente de 9 pour 10 000 au droit de Siemréap.

Siemréap : pente de 11 pour 10 000 au droit de Roluos.

Pursat : pente de 6,3 pour 10 000 au droit de Pursat.

Battambang : pente de 2 pour 10 000 au droit de Bavel.

Kompong-Thom : pente de 1 pour 10 000 au droit de Kompong Chen
pente inférieure à 1 pour 10 000 au droit de Kompong Thom.

¹⁸ Dans Siemréap : 14 à 17 mètres.

A Kg-Luong des Lacs : 11,5 à 13 mètres.

Snoc-Trou : 10,5 à 12,5 mètres.

réap et dans Pursat : la cote 14 est atteinte en 4 kilomètres à Siemréap, la cote 13 en 7 kilomètres à Kompong-Phlouk ; la cote 14 en 9 kilomètres à Reangtil (Pursat) ; à 3 kilomètres au Sud de Kompong-Luong, la cote est déjà de 19 mètres.

3. — *Les stung.*

Le réseau hydrographique est à l'origine de reliefs peu marqués mais dont le rôle humain est très important. Ce réseau est simple. Une série de rivières (*stung*) viennent converger dans les Lacs, issues des collines du Nord et des Dangrek ou des Cardamomes, un peu comme les rayons d'une roue. Rivières à peu près parallèles entre elles. Au Nord des Lacs les *stung* coulent Nord-Sud ; au Sud : Sud-Nord.

Chacun des cours d'eau n'a que peu d'affluents. A l'Ouest seulement existe un véritable réseau : né au Phnom Tadet, le *stung Sangker* reçoit à l'aval de son cours, à Bacpréa, le *stung Mongkolborrey* né lui aussi dans les Cardamomes, grossi du *stung Sisophon* qui vient de l'Ouest et de son affluent le *stung Svay Chek* qui vient du Nord ; puis à Peamsema (Peam signifie confluent) le *stung Sreng* né dans les Dangrek. Remarquable confluence : il est très probable qu'elle résulte de captures successives à la suite du retrait vers l'Est des eaux du Lac : à Mongkolborrey, le *stung* qui porte ce nom, à Peamsema, le *stung Sangker*, dessinent des coudes caractéristiques à angle droit : le Grand Lac s'étendait certainement autrefois jusqu'à Mongkolborrey et Sisophon (jusqu'où il s'étend d'ailleurs aux hautes eaux ce qui confirme l'hypothèse d'un rétrécissement des Lacs).

En dehors des *stung* principaux, existent un grand nombre de cours d'eau plus ou moins intermittents, à sec très généralement de janvier à mai, auxquels les Cambodgiens donnent habituellement le nom de « Au » (ruisseaux) ; à leur embouchure quand ils parviennent jusqu'aux Lacs ces « au » sont remontés par les eaux de crue, leur cours est donc inversé, ce qui leur vaut le nom de « *prek* »¹⁹. Ils sont surtout nombreux dans les plaines au Sud des Lacs. Ces ruisseaux intermittents correspondent à d'anciens lits abandonnés par la plus grande partie des eaux.

D'une façon générale le drainage est très incertain. Presque tous les *stung* (sauf lorsqu'ils ont été canalisés par les hommes comme le *Stung Siemréap* et le *Stung Roluos*) ont de nombreux *défluentes* (*stung*

¹⁹ Le *stung Sangker* lui-même s'appelle *Prek Tôl* à son embouchure.

ou « au », selon les cas) dont les cours s'entremêlent, se rejoignent, se perdent dans des *beng* (étangs) ou se terminent dans les lacs sous le nom de « *prek* ». Le Stung Sangker a ainsi un défluent l'*au Dambang* (stung Chas-Prek Longong) qui était autrefois le bras le plus important « stung Chas » : la « vieille rivière », et fut barré par les Siamois à la fin du XVIII^e siècle (MOUHOT)).

La partie la plus basse des plaines est encore drainée par de très courts ruisseaux qui tous prennent une grande largeur à leur embouchure et s'appellent eux aussi *prek* (ils sont remontés de mai à septembre par les eaux de crue).

Dans leur partie aval, à travers les plaines basses les stung et éventuellement les « au », défluent ou indépendants, coulent à peu près au ras de la plaine ; ils débordent aux hautes eaux ²⁰. En amont, au contraire, à travers les plaines hautes, stung et « Au » sont encaissés de plusieurs mètres (en basses eaux) ; les plus hautes eaux ne débordent normalement pas. Dans leur partie aval les stung sont peu sinueux ; à l'amont ils ont de nombreux méandres, généralement de faible ampleur. Seul le Stung Sen est très sinueux en amont de Kompong-Thom ; on compte 30 méandres entre Kompong Chhœuteal et Phum Changho Andeng ; de nombreuses lagunes de part et d'autre du fleuve sont des méandres abandonnés ; en amont de Kompong-Thom le Stung Sen a d'ailleurs aménagé aux dépens des alluvions anciennes une véritable *vallée* ; les alluvions anciennes (a¹) sont à 19-22 mètres d'altitude ; la « plaine d'inondation » de la rivière est à 13-17 mètres. Il y a là et là seulement une véritable « *terrasse* ». Ailleurs le contact des alluvions anciennes et des alluvions récentes ne se marque pas dans le relief. Il n'y a pas non plus de « terrasses » parmi les alluvions récentes. *Les plaines sont très régulières*. Dans la « plaine d'inondation », cependant, subsistent par place des mamelons (*tuol*) de 2 ou 3 mètres de haut, ce qui suffit pour les exonder aux hautes eaux : quand ils ne sont pas les témoins d'une ancienne digue, ces *tuol* sont les débris de cônes de déjection ou de « bourrelets » fluviaux.

Ce sont là reliefs de détail ; au milieu de plaines monotones basses ou hautes, seules les berges des stung en plaine haute constituent des lieux privilégiés.

²⁰ « Les lits de tous les affluents des lacs, nettement accentués au delà des limites de l'inondation, deviennent de plus en plus faibles et indécis se rapprochant du lac. Ces rivières mesurent souvent 100 à 200 mètres de largeur, 8 à 15 mètres de profondeur ; et pourtant ces lits sont insuffisants ; les eaux débordent sur les plaines » (A. AYMONTIER).

LA PLAINE DES QUATRE-BRAS

La topographie de la plaine orientale du Cambodge est plus variée ; elle est commandée par le réseau hydrographique. Pour cette raison nous proposons de l'appeler « Plaine des Quatre-Bras ».

1. — *Le réseau hydrographique.*

Un immense K dont le centre est à Phnom-Penh, au lieu dit « les Quatre-Bras » est dessiné par le Mékong (*Tonlé-Thom* ou Grand Fleuve) qui décrit un grand coude vers l'Ouest, son défluent le Tonlé-Bassac et le fleuve Tonlé-Sap (Fleuve d'Eau Douce) ; les caractères du Mékong en aval de Phnom-Penh sont quelque peu différents de ce qu'ils sont en amont, de sorte qu'il y a bien à Phnom-Penh face au Palais Royal quatre fleuves différents. Pour éviter toute confusion avec les parties du fleuve situées hors du Cambodge, nous appellerons Tonlé-Thom supérieur le Mékong entre Kratié et Kompong-Cham, Tonlé-Thom moyen le Mékong entre Kompong-Cham et Phnom-Penh, Tonlé-Thom inférieur le Mékong au Sud de Phnom-Penh. Le Tonlé-Thom moyen a, entre Kompong-Cham et Phnom-Penh, une longueur de 85 à 90 kilomètres avec une largeur qui varie de 0,800 km à 7 kilomètres au maximum (à Koh-Sautin et à Koh-Lovéa) ; sa profondeur atteint 30 mètres dans certaines fosses et même 50 mètres à Kompong-Cham. Le Tonlé-Thom inférieur, des Quatre-Bras à la frontière vietnamienne a une longueur de 100 kilomètres, une largeur de 0,900 km à 4 kilomètres (Banam). Le Bassac, très sinueux, a une longueur de 100 kilomètres environ en territoire cambodgien, mais sa largeur n'est que de 400 à 600 mètres en moyenne, atteignant 2,500 km quand le fleuve enserme des îles (Koh Thom). Le Tonlé-Sap enfin, entre les Quatre-Bras et Kompong-Chhnang, a une longueur de 95 à 100 kilomètres, avec une largeur de 500 mètres environ, mais il englobe de très grandes îles qui portent sa largeur à 5 kilomètres à Kompong-Tralach. Les « Quatre-Bras » ont donc, à peu près la même longueur. A 9 kilomètres en aval de Kompong-Cham, à Peam Prathnos, le *Tonlé-Tauch* « Petit fleuve » recoupe le grand arc décrit par le Mékong et va rejoindre ce dernier à Banam ; il a parcouru lui aussi plus de 100 kilomètres mais sa largeur ne dépasse pas 30 à 50 mètres. Ce n'est pas un vrai fleuve : il transporte simplement sur un trajet plus court une partie des eaux du

Mékong²¹; à Banam, une partie des eaux ne regagne pas le Mékong mais s'écoule par le Prek Banam qui se partage lui-même en Song-Bé, (Petit fleuve en vietnamien) ou Tonlé-Tauch parallèle au Mékong et en Prek Kompong Trabek ; les eaux de ces deux rivières défluentes du Mékong vont se perdre au Vietnam dans la Plaine des Joncs. A 30 kilomètres en aval de Kompong-Cham mais sur la rive droite, cette fois, à Peam Chikang puis à Saukong et à Roca Koy, les prek Peam Chikang, Saukong, Koy et Rocakong, amènent les eaux du Mékong au Prek *Muk Kompul* qui, presque parallèlement au fleuve, va rejoindre le Tonlé-Sap à 15 kilomètres en amont de Phnom-Penh : le Muk Kompul n'est alimenté par le Mékong qu'aux hautes eaux.

Le Tonlé-Sap a comme affluents, sur sa rive orientale des « stung » nés sur le plateau du Chamcar-Lœu abondamment alimentés et longtemps indécis : le stung Khya, les stung Chinit et Tang-Krassang, le stung Slap ; ces 4 stung confluent avec le Tonlé-Sap, 10 kilomètres en aval de Kompong-Chhnang, après avoir longtemps serpenté dans une zone marécageuse : sur sa rive occidentale, 2 affluents nés sur les contreforts du Phnom Aural, le stung Chrey-Bac, le stung d'Oudong ; ils ont de l'eau en toute saison, ce qui les rend précieux pour l'irrigation ; comme il est habituel au Cambodge pour de petites rivières ils portent des noms variés tout le long de leurs cours.

Le *Tonlé-Bassac* reçoit à Takhmau (12 km de Phnom-Penh) le stung (appelé Prek dans son cours inférieur) Thnot, né entre Kirirom et Aural. A Prek-Koy une partie des eaux rejoint le Prek Ambel par ailleurs alimenté par des beng. Le Prek Ambel coule parallèlement au Bassac sous des noms divers : au Sud d'Angkor-Borrey il prend le nom de « rivière de Chaudoc » et a été vraisemblablement canalisé. Au contraire « la rivière de Takéo » est une vraie rivière alimentée par plusieurs stung dont le principal est le stung Slaku.

De part et d'autre des Quatre-Bras et entre chacun d'eux, le drainage est mal assuré ; de très nombreux étangs (beng) subsistent même en saison sèche.

A l'extrémité Sud, le srok de Banteay Meas est drainé par la rivière de *Tonhon* qui se jette dans la rivière de Hatien, en territoire vietnamien.

Enfin à l'Est, les plaines sont parcourues par les *Vaïcos*, mal séparés d'ailleurs du réseau du Mékong. Les *Vaïcos* sont très probablement alimentés par des eaux infiltrées du Mékong ; ils reçoivent lors des

²¹ Et une partie des eaux du Prek Moat Khnong.

plus grandes crues les eaux d'inondation du grand fleuve. Le Vaïco Occidental naît en effet à 9 mètres d'altitude au beng Khney, sous le long de « Anlong Thom ». Nées plus au Nord, vers également 9 mètres d'altitude, plusieurs rivières, dont la principale est le stung Krassaing, forment le Prek Taté (rivière de Kompong Trach) qui sera en territoire vietnamien le Vaïco Oriental; le stung Anlong Key est un de ses affluents.

2. — *Les berges.*

a) *Le schéma.*

Le réseau des Quatre-Bras donne à la plaine cambodgienne du Mékong son allure particulière. Cette plaine s'abaisse assez régulièrement du Nord vers le Sud et de l'Ouest vers l'Est. Mais le relief est accidenté par les *bourrelets* naturels qui longent les fleuves et dont l'altitude relative est un élément essentiel du paysage.

Le schéma est le suivant : les fleuves coulent à une altitude aux basses eaux voisine de 2 mètres : 2,80 m à Kg-Cham, 2 mètres à Phnom-Penh, 1,70 m à Neak Luong.

Ils ont construit de part et d'autre de leurs rives des « *bourrelets* » dont l'altitude est de 16 mètres à Kompong-Cham, 12 mètres à Phnom-Penh, 8 mètres à Neak Luong.

À l'intérieur de deux bourrelets, le lit majeur du fleuve n'est rempli qu'aux hautes eaux; aux basses eaux les « *berges* », sont découvertes pendant la plus grande partie de l'année. Elles ne sont cultivables que si elles sont en pente douce.

Le *sommet du bourrelet* est situé plus ou moins haut au-dessus du niveau des hautes eaux; il est donc constitué de terres exondées; il peut cependant parfois être submergé : lors de très fortes crues, ou même en année normale, là où exceptionnellement il est plus bas.

Le *Revers du bourrelet* et l'*Arrière-berge* amènent par une pente plus ou moins douce vers une zone de *dépressions* occupées par des « *Beng* » (étangs) dont les eaux subsistent toute l'année. La terminologie habituelle ne distingue pas « *Revers du bourrelet* » et « *Arrière-berge* » qui ne forment effectivement qu'une même surface du sommet vers le beng; nous emploierons cependant ces expressions qui permettent de distinguer des sols différents. En outre si la berge, le sommet du bourrelet et l'arrière-berge résultent de la seule action naturelle du fleuve, par contre le revers du bourrelet est généralement

l'œuvre des hommes qui ont provoqué le « colmatage » de l'arrière-berge par les dépôts du fleuve (chap. XII, fig. 20 et 21).

Les beng dessinent des lignes plus ou moins parallèles. Certains sont de très vastes dimensions : le beng Veal Samnap (20 000 hect.), en face des Quatre-Bras, le beng Thom de Roca Koy, etc... Les beng sont souvent reliés par des bras d'eau ; telle est l'origine du Muk Kompul ou du Prek Ambel. Ils communiquent plus ou moins bien avec le fleuve par des *Prek*. Le mot « prek », intraduisible en français ²², désigne des cours d'eau, naturels ou artificiels qui ont la particularité de couler vers le fleuve en temps normal et du fleuve vers l'intérieur en période de crue. La plupart des prek ont été creusés par les hommes, afin de permettre aux eaux du fleuve d'envahir les dépressions de l'arrière-berge et d'y déposer des limons ; dans ce cas le fond du prek est à une altitude assez nettement supérieure à celle des basses eaux du fleuve ; les premières eaux de crue n'y pénètrent pas mais seulement les eaux limoneuses de la grande crue. Ces prek artificiels, dits souvent « prek de colmatage », sont à sec aux basses eaux. Mais il existe aussi des *prek naturels*. Il peut suffire d'un ruissellement un peu actif pour créer un prek par affouillement continu du bourrelet de berge au même endroit. La plupart des prek naturels cependant sont le débouché de masses d'eau importantes ; ainsi le prek Peamchiléang bien alimenté par les eaux venues du plateau de Chup — le prek Peamchikang qui reçoit l'eau des grands beng de Roca Koy — le Prek Koy de Rocakong et le prek Rocakong alimentés par le Muk Kompul, le Prek Koy de Saang alimenté par le Tonlé Chœung Long. Certaines véritables rivières sont appelées « prek » et non « stung » par la population : elles sont remontées aux hautes eaux par le flot de crue ; le terme employé pour le fleuve inférieur a ensuite été attribué au fleuve tout entier de façon erronée.

Au delà des dépressions parallèles au fleuve, le terrain se relève peu à peu : on trouve d'abord « *la plaine d'inondation* » dont le niveau est inférieur à celui des hautes eaux du fleuve (c'est-à-dire inférieur au Nord, vers Kompong-Cham à 15 mètres, au centre à 12 mètres, au Sud à 8 mètres) ; puis des « *plaines basses non inondées* », enfin des « *plaines hautes* », plaines hautes et plaines basses se distinguant non seulement par leur altitude relative mais par la nature de leur sol : les plaines hautes sont sableuses, les plaines basses argileuses.

²² Etymologiquement, il signifierait « coupure ».

Dans le lit même du fleuve, les eaux enserrent des îles (Koh) ; chaque île comporte un ou plusieurs bourrelets séparés par des dépressions et des beng. Les îles comportent une proportion très importante de terres exondées de sommet de bourrelet et aussi de terres de « berges » ; l'arrière-berge y est peu étendue. Cette considération est importante parce que les terres du sommet de bourrelet et les terres de la berge sont les plus favorables à l'homme ; les îles du Mékong constituent un lieu de choix pour l'installation humaine.

Cette description n'est cependant qu'un schéma : chaque fleuve a construit des berges qui lui sont particulières. Il faut tenir compte en effet de la puissance d'alluvionnement du fleuve, très variable et aussi de son tracé et de son travail d'érosion. Le fleuve lorsqu'il décrit des méandres, alluvionne dans le méandre de rive convexe et érode dans le méandre de rive concave. Seules les berges de rive convexe peuvent être cultivées. Sur le Mékong lui-même, le travail peut être considérable — à Veal Sbauv (au PK 9,5 sur la route de Saïgon) la berge recule de 7 mètres par an — inversement la presqu'île de Chruï-Changvar, face à Phnom-Penh, ne cesse de progresser vers le Sud, rendant difficile la passe des Quatre-Bras. Le lit du fleuve se déplace donc ; il abandonne d'anciens lits ; ces lits restent marqués par des beng allongés appelés « *khpop* » et par d'anciens bourrelets qui représentent par endroits un élément essentiel du paysage. Rien n'est plus caractéristique à cet égard que la « presqu'île » de Chbar Ampeou entre Mékong et Bassac, immédiatement au Sud des Quatre-Bras : cette presqu'île comprend un bourrelet le long du Mékong et un autre le long du Bassac ; entre les deux le relief est constitué par une série d'anciens bourrelets orientés presque perpendiculairement aux bourrelets actuels : ces bourrelets dessinent une série de rides semi-circulaires (*tuol*) entre lesquels s'allongent des *khpop* ; chaque *tuol* correspond à un ancien bourrelet du Mékong.

b) *Berges du Tonlé-Thom moyen.*

Entre Kompong-Cham et les Quatre-Bras, le relief de berge est vigoureux. Le sommet du bourrelet se tient entre 16 et 17 mètres. Le niveau du fleuve aux hautes eaux étant de 14 mètres, il peut y avoir, exceptionnellement, submersion. Le niveau moyen de l'eau à l'étiage se tient entre 2 mètres et 2,80 m. ; il s'agit donc d'une région de berges hautes (10 à 13 m de dénivellation). Le sommet du bourrelet domine les dépressions de 6 à 10 mètres.

Le fleuve est, dans cette partie de son cours, sinueux, Il décrit

5 grands méandres : Koh Sautin-Chihé, Saukong, Prek Por, Roca Kong, Bak Kheng-Lovea. Il en décrivait un sixième, aujourd'hui abandonné et jalonné par un bras mort à Koh Andet. A chacun de ses méandres le fleuve creuse puissamment sa rive concave et crée sur sa rive convexe de très belles berges basses favorables aux cultures. A Chihé, par exemple, il a fallu déplacer à plusieurs reprises le marché sous l'effet de l'érosion ; inversement, il y a 5 îles à l'intérieur du méandre de rive concave : Koh Mit, Koh Roka, Koh Tontim, Koh Sautin, Koh Thmey. Chacune de ces îles comprend au moins 2 bourrelets, Koh Sautin en ayant 3. Une coupe à travers Koh Tontim et Koh Sautin montrerait 6 bourrelets successifs constituant autant de sites privilégiés de villages. L'alluvionnement continue : Koh Roka est maintenant rattachée au rivage ; Koh Mit, Koh Sautin et Koh Thmey communiquent entre elles par des plages de sable qu'elles dominent comme des vaisseaux de haut bord ; les îles ne sont plus séparées qu'aux hautes eaux ; enfin, à son extrémité Sud, l'île ne cesse de s'étendre.

c) *Berges du Tonlé-Thom inférieur.*

Au Sud des Quatre-Bras, le bourrelet de la berge domine le fleuve aux basses eaux de 6 à 8 mètres en amont de Neak-Luong, de 4,50 m. à la frontière vietnamienne : la berge est moins haute qu'en amont (à l'exception du centre du srok de Kien-Svay).

Le sommet du bourrelet domine les dépressions de 3 mètres en moyenne avec un maximum de 6 mètres à Dey Eth. Les dénivellations étant moins fortes, les terres de berge et d'arrière-berge *découvrent plus lentement à la décrue*. Par ailleurs le bourrelet de berge est étroit sur toute la rive gauche (300-400 m en moyenne) et très étroit sur les deux rives au Sud de Neak Luong (200 m au maximum). Le fleuve est moins sinueux dans cette partie aval qu'en amont ; un seul méandre accusé à Samrong Thom. Partout ailleurs le fleuve coule entre des berges assez abruptes, presque incultivables.

Quelques îles : les principales sont Koh Kéo, Koh Tachor, Koh Chounrœun au Nord du bac de Neak Luong, Koh Dach et Koh Peam-nang au Sud.

Enfin en deux endroits seulement d'anciens lits du fleuve avec leurs bourrelets : à khum Koh Kéo (rive gauche) et surtout à hauteur de Koki, au cœur du srok de Kien-Svay, où trois bourrelets dessinent une sorte de fuseau ; la largeur au centre dépasse 3 kilomètres.

d) *Berges du Bassac.*

Le Bassac est un fleuve moins puissant et moins riche en alluvions.

Le bourrelet de berge domine le fleuve de 5 mètres à 11 mètres : les berges du Bassac sont plus hautes que celles du Mékong inférieur : à la frontière vietnamienne la dénivellation est encore de 5,50 m. (Binh Gi), de 7,50 m. (prek Mong You). Le sommet du bourrelet est de 4 mètres en moyenne au-dessus des dépressions.

Le bourrelet de berge est *naturellement étroit* (moins de 200 m à Takhmau), mais les hommes ont multiplié les prek de colmatage élargissant ainsi le revers du bourrelet aux dépens des dépressions de l'arrière-berge, de sorte qu'aujourd'hui le bourrelet a généralement 1 kilomètre à 1,500 km.

Le fleuve est sinueux ; la longueur de chacune de ses berges est de 100 kilomètres environ alors qu'à vol d'oiseau la distance de Phnom-Penh à Binh Gi n'est que de 70 kilomètres. Il décrit 5 grands méandres.

Dans chaque cas le fleuve érode sa rive concave ; mais il n'y a pas d'alluvionnement dans la rive convexe : il n'y a pratiquement aucune berge douce tout le long du Bassac. Celui-ci coule entre deux rives abruptes, couvertes de roseaux et de « treng ». Le travail de creusement du fleuve dans les méandres a, par contre, isolé cinq îles dont la plus pittoresque est Koh Anlong Chen, longue et mince, qui se tord en même temps que le fleuve. Chacune de ces îles comprend deux bourrelets et l'ensemble des terres de berge atteint de ce fait une grande épaisseur (plus de 5 km à Koh Thom).

D'anciens méandres abandonnés se traduisent également par un relief de bourrelets et de dépressions et une grande profondeur de terres de berge.

e) *Berges du Tonlé-Sap.*

Les cotes du sommet de bourrelet diminuent du Sud vers le Nord, de 14 mètres à Prek Phnau, à 9 mètres à Kompong-Chhnang.

Le plan d'eau du fleuve est à 2 mètres à Phnom-Penh, 2,60 m à Kompong-Tachès, 2,70 m. à Kg-Chhnang.

La dénivellation diminue donc de 10 à 12 mètres à Phnom-Penh (rive gauche) jusqu'à 6,30 mètres en amont à Kompong-Chhnang. La rive droite est *sensiblement moins élevée* et le bourrelet ne domine jamais le fleuve de plus de 7 mètres. Les hautes eaux dépassant 11,75 m à Kompong-Taches et Kompong-Chhnang, les bourrelets de berge sont *submergés dans toute la partie amont du fleuve*.

Sauf immédiatement au Sud de Kompong-Chhnang où s'étend une grande cuvette à 6 mètres en contrebas du fleuve, le bourrelet est donc peu en relief sur la rive gauche (2 m environ) ; *il n'y a pas de bourrelet sur la rive droite*. Le relief est ici beaucoup moindre. Par ailleurs, le bourrelet — là où il existe — est *très étroit* (à peine une *centaine de mètres*) et discontinu.

Le fleuve coule entre deux « berges » abruptes. En amont de Kompong-Luong il enserre de nombreuses îles, mais ces îles sont à peu près plates, avec des bourrelets très peu marqués. Les rives du Tonlé-Sap, rives basses, submergées, sans grand relief au-dessus de la plaine, ressemblent davantage aux rives du Veal Pok qu'à celles du Mékong.

3. — *Les plaines.*

Au delà des dépressions, le niveau du terrain se relève : successivement des plaines d'inondation, des plaines basses non inondées, puis des plaines hautes sans qu'on puisse généralement parler de « terrasse ». Ce schéma toutefois mérite d'être précisé.

a) *La Mésopotamie Sud.*

Entre Tonlé Thom inférieur et Bassac, la « Mésopotamie » est une grande cuvette très mal drainée par le prek Lœuk Dek. Si l'on excepte la partie Nord composée de terres plus hautes (région de Koki), cette cuvette est très basse (3 m en moyenne) ; elle est occupée par de grands beng.

b) *La Mésopotamie Nord.*

Le paysage est un peu plus complexe entre Tonlé-Sap et Tonlé-Thom moyen. On peut y distinguer 3 zones du Sud vers le Nord. A l'extrémité Sud qui se termine dans la presqu'île de Chruï-Changvar, un plan légèrement incliné mène du Mékong (13-14 m), vers le Tonlé-Sap (12-10 m) avec en son milieu la gouttière où coule le Muk Kompul. Au centre, une zone de même altitude absolue, mais qui correspond à un niveau plus élevé des hautes eaux et qui est donc plus inondée, forme une vaste dépression unissant normalement le Mékong au Tonlé-Sap ; les travaux des hommes (construction de la Route Nationale n° 6, aménagement du casier de Chhœung-Prey) ont empêché le drainage normal du Mékong vers le Tonlé-Sap, drainage qui ne se fait plus que par la brèche du PK 54. Enfin, au Nord du massif de Chhœung-Prey, le terrain s'élève très lentement à l'Est du Tonlé-

Sap jusqu'au pied du plateau de Chamcar-Lœu : les plaines de Baray sont inondées (altitude : 9-10 m), surtout dans la « cuvette » qui se trouve immédiatement au Sud de ce chef-lieu. La Route Nationale n° 6 arrête le flux normal des hautes eaux qui, sinon, atteindraient le pied même du plateau.

c) *Les plaines de Prey-Veng et Svay-Rieng.*

À l'Est du Mékong aussi, le niveau du terrain ne se relève que très lentement à partir des dépressions qui longent le fleuve, de sorte que les deux provinces du Sud-Est sont composées de plaines de faible altitude, en partie inondées aux hautes eaux (plaines basses et plaines d'inondation). La cote 14 mètres n'est atteinte nulle part et il faut aller presque jusqu'à la frontière de la province de Kompong-Cham et de la province de Tay-Ninh (Vietnam) pour trouver des plaines un peu plus hautes : région de Komchay Méas (altitude 10-12 m).

Ces plaines s'abaissent très sensiblement du Nord (altitude 10-13 m) vers le Sud (altitude minima : 2 m). Les rivières suivent cette pente générale. Au Nord, leurs lits sont assez encaissés (Tonlé-Tauch dans la région de Prek Sandek, Vaïco Oriental à Kompong-Krassang et à Kompong Trach) — au Sud au contraire le Vaïco Occidental en aval de Svay-Rieng, le stung Prey Chhor et le stung Kompong Trabek en aval de ce petit centre coulent au ras de la plaine, dans d'immenses lits majeurs mal définis où les eaux circulent très lentement.

Le relief présente toutefois quelques accidents. Ce sont des dépressions inondées chaque année, orientées grossièrement Nord-Sud. À l'Ouest dépression (8 m), où serpente le Tonlé-Tauch ; il coule jusqu'à Kompong-Chrey entre des bourrelets ; ensuite les bourrelets disparaissent et le lit du fleuve est fort indécis au milieu des beng. Une *deuxième* dépression est jalonnée par le stung Snaipol. Une *troisième* par le stung Krung, le stung Romlich, le grand beng de Prey Veng ; elle rejoint les précédentes vers Banam. Une *quatrième* se suit de Prek Changran jusqu'au Sud du Baphnom ; de Prek Changran à Prey Phnou elle est soulignée par un bourrelet dont le dessin en S correspond à une berge haute de rive concave d'un méandre (photo 11) ; elle se poursuit ensuite par le beng de Khsach Sar. Une *cinquième* dépression correspond au cours supérieur du Vaïco Occidental et de son affluent le Stung Beng Préas et se prolonge dans le cours supérieur de Stung Prey Chhor ; une *sixième* se suit depuis Lové (bord du Tonlé-Tauch) jusqu'au cours supérieur du Vaïco Oriental puis

par le beng Por, le beng Moream, à la région de Mukda, où elle rejoint la précédente. Tout à fait à l'Est une *septième* zone déprimée de Koki Som à Chantrea est jalonnée par le Beng Khong et se prolonge dans la Plaine des Joncs. Des cours d'eau, des beng ou encore des étendues de forêt de « Melalencia leucadendron » marquent ces dépressions. Des bois fossiles et de la tourbe ont été trouvés dans le beng Khong. Tout porte à croire que la plaine est accidentée par *d'anciens cours du Mékong*.

d) *Les plaines à l'Ouest du Tonlé-Sap et du Bassac.*

A l'Ouest du Tonlé-Sap et du Bassac, le terrain se relève au contraire rapidement. De Kompong-Chhnang à Phnom-Penh le long du Tonlé-Sap on passe sans transition des dépressions qui bordent le fleuve (8 m) à des « plaines hautes » d'altitude de 13-15 mètres ; pas de plaines basses ; et les alluvions récentes qui constituent les plaines hautes forment une « terrasse » assez bien marquée au-dessus de la plaine d'inondation du fleuve. Sauf immédiatement au Sud de Kompong-Chhnang, cette plaine d'inondation est étroite (1 à 2 km) ; à Peam Lovek et Kompong Tralach la plaine d'inondation n'existe pas et le fleuve est au contact des plaines hautes.

Les dépressions d'arrière-berge sont plus larges le long du Bassac (Tonlé Choëung Lœung) ; au delà le sol monte à travers d'étroites plaines basses. Elles atteignent une largeur de 13 kilomètres au Sud de Takhmau (9 m), disparaissent pratiquement dans le srok de Bati, ont 2 à 3 kilomètres de large dans le Nord du srok de Prey-Krabas (5-6 m). Plus au Sud cependant, autour du *phnom d'Angkor Borrey*, s'étend une grande cuvette (2 à 3 m) fortement inondée ; les eaux du Prek Bat Rokar et du Stung Slaku s'y rassemblent ; les plaines basses de Prey-Krabas y dessinent deux tertres (tuol) jalonnés de villages. On trouve encore des dépressions et des plaines basses plus au Sud, de Kus à Tinh-Biên, de Tukméas à Tonhon, autour du beng Tonlap enfin.

Par ailleurs la région située à l'Ouest du Tonlé-Sap et du Bassac est constituée de « *plaines hautes* ». Ces plaines s'élèvent assez rapidement d'Est en Ouest jusqu'au pied des collines qui précèdent la Chaîne de l'Éléphant, le plateau de Kirirom et le Phnom Aural ; en 20 ou 30 kilomètres l'altitude s'élève de 6-12 mètres à 40 mètres, altitude où pratiquement *s'arrêtent cultures et peuplement*.

Ces plaines hautes s'abaissent aussi beaucoup plus lentement, du Nord vers le Sud. Elles sont faiblement accidentées par les thalwegs des

stung (pérennes ou intermittents) qui se jettent dans le Tonlé-Sap et le Bassac ; ils dessinent des bandes grossièrement orientées Ouest-Est séparées par des croupes surbaissées ; le thalweg du Stung Chrey Bac est à 13 mètres entre des croupes de 20 mètres environ ; le stung Teuk Lak, bien modeste cependant, est à 12 mètres entre des croupes de 18 mètres, le stung Anlong Tba à 14 mètres entre des croupes de 16 mètres ; la rivière d'Oudong à 12 mètres entre des croupes de 19-20 mètres. Ce paysage de « croupes » s'atténue vers le Sud où Stung Thnot et Stung Tauch coulent à 4 mètres en contrebas des plaines hautes, le Stung Slaku à 3 mètres.

Au Sud de Takéo, le relief se complique quelque peu : des « alluvions anciennes » forment trois « hauteurs » boisées (24-28 m et 10 m) qui dominent les plaines de 10 mètres environ (Banteay Angko, Prey Lœu, Phnom Krel), cependant que, comme nous l'avons dit, les zones déprimées sont plus fréquentes.

II. — L'INONDATION

Les plaines sont en partie inondées aux mois d'août, septembre et octobre. Le phénomène résulte avant tout de la crue du Mékong.

LA CRUE

1. — Les stung cambodgiens.

Les stung cambodgiens, même les plus grands, sont des rivières médiocres (Stung Sen : 450 km). Leurs débits ne sont pas connus, en général. Celui du Stung Sangker est normalement de 30 à 35 m³/s, avec un minimum absolu de 1,63 m³/s et un maximum absolu connu de 1 500 m³/s (7 septembre 1937). Le Stung Siemréap a un débit qui varie de 1 m³/s à 400 m³/s. Ces chiffres de crue qui ne sont pas négligeables doivent être cependant comparés au débit du Tonlé-Sap, en période de crue, lorsqu'il transporte les eaux du Mékong, soit 8 400 m³/s au maximum, débit qui se maintient pendant plusieurs semaines. On estime que sur une capacité des Lacs aux plus hautes eaux, de 80 milliards de mètres cubes, 34 milliards de mètres cubes seraient fournis par les fleuves qui drainent le bassin des Lacs, 46 milliards de mètres cubes venant du Mékong dont 38 milliards de mètres cubes par le Tonlé-Sap. Le rôle des stung n'est pas sans

importance dans la plaine des Lacs. Il est faible par contre dans la « Plaine des Quatre-Bras ».

Les stung, tributaires des Lacs ou des « Quatre-Bras » sont des cours d'eau irréguliers, de type torrentiel. Les courbes du Stung Pursat et du Stung Sangker sont en dents de scie, avec des montées d'eau extrêmement brutales (le Stung Pursat est monté entre le 8 et le 11 mai 1946 de 0,56 m à 4,36 m ; le Stung Sangker de 2,40 m à 6,90 m entre le 1^{er} et le 3 septembre 1937, etc...). Ces montées sont suivies de descentes également brutales ; le seul mouvement assez régulier est la décrue finale. L'amplitude de la crue est forte : 4,50 m pour le Stung Pursat, 6,30 m pour le Stung Sangker, de sorte que lors de ces brusques poussées, des masses d'eau considérables peuvent être transportées. D'une année sur l'autre, il y a de grandes variations non dans l'allure des crues mais dans leur date : le Stung Pursat a une crue en mai 1946 et une autre fin août-début septembre 1946 qui n'existent ni en 1947 ni en 1948. On pourrait multiplier les exemples. Cependant c'est en août, septembre et octobre que se produisent généralement les crues. Par contre en saison sèche les Stung n'ont presque plus d'eau. Ils ne sont alimentés en effet que par les orages violents qui tombent sur les Cardamomes ou les Dangrek. Le stung Sen plus puissant et plus long est également un peu plus régulier ; l'ampleur de la crue est plus grande encore (8,16 mètres en 1946) et d'une année sur l'autre la date de la montée des eaux varie (15 mai 1946, fin juin 1947, août 1948).

A leur arrivée en « plaine », ces rivières sont assez fortement encaissées, de sorte que les hautes eaux restent dans le lit ; mais peu à peu la hauteur des berges diminue et vers l'aval le stung sort régulièrement de son lit. Les *inondations* sont presque toujours *désastreuses* à cause de leur *brutalité*. L'effet est particulièrement néfaste en amont : dans ce cas ce sont des rizières à riz normal qui peuvent être brusquement inondées et noyées alors que le paddy vient d'être repiqué et est encore bas. Le Stung Pursat déborde assez souvent en amont de Pursat, inonde les plaines moyennes et basses, coupe la route et la voie ferrée ; de même le Stung de Moung. Dans la Plaine des Quatre-Bras, le Stung Thnôt ravage presque chaque année les rizières de la région de Kompong Kantuot au point que la plaine est dite « Veal Kok Troun », « la plaine où on se bat la poitrine » (de crainte de voir la crue dévaster la rizière). Ces crues des stung sont particulièrement désastreuses en cas de pluies très violentes, comme ce fut le cas lors du passage d'une queue de typhon, en octobre 1952.

2. — *La crue du Mékong au Cambodge.*a) *Caractères généraux.*

D'une toute autre importance cependant est la *crue du Mékong*.

Le graphique fig. 15 permet d'avoir une idée du régime du Mékong à Phnom-Penh (2 km en *amont des Quatre-Bras*). La crue a une grande *amplitude* : la différence entre l'étiage et les plus hautes eaux est en moyenne de 8 mètres (6,80 m en 1955, 8,85 m en 1947). La vitesse du courant en crue est considérablement accentuée. Des mesures effectuées du 1^{er} septembre 1949 au 31 août 1950 ont permis d'obtenir les résultats suivants ²³ :

la vitesse moyenne minima à l'étiage est de 0,14 m/s (9 février 1949) ;
la vitesse moyenne maxima en crue est de 1,85 m/s (1^{er} septembre 1949).

En conséquence il n'est pas étonnant que le débit en crue soit considérablement plus fort (20 fois plus fort) que le débit à l'étiage. En 1949 les chiffres, ont été les suivants :

débit maximum	34 000 m ³ /s (1 ^{er} septembre),
débit minimum	1 700 m ³ /s (9 février),
débit moyen	10 700 m ³ /s

Les débits caractéristiques auraient été les suivants pour une période allant de 1940 à 1951 :

débit à l'étiage (minimum de la période) 1940-51	1 230 m ³ /s
débit moyen d'étiage	1 700 —
débit moyen	11 000 —
débit moyen pendant les crues (de 1929 à 1950)	39 000 —

Enfin lors de la grande crue de 1937, le débit se serait élevé à 42 600 m³/s ; une énorme masse d'eau se trouve ainsi disponible à Phnom-Penh lors des hautes eaux.

Les eaux commencent à monter assez rapidement entre le 1^{er} et le 20 juin, puis en juillet la montée se ralentit et il y a par-

²³ Note explicative de M. CHU VAN MAU « Hauteur et Débits à 2 kilomètres en amont des Quatre-Bras pendant la période du 15 juillet 1948 au 19 septembre 1949 ». Royaume du Cambodge — Travaux Publics — Hydraulique Agricole — Inédit.

fois une légère baisse. La montée se poursuit ensuite presque régulièrement et assez lentement jusqu'au maximum qui se situe entre le 15 septembre et le 15 octobre, la date moyenne étant le 1^{er} octobre, avec des écarts aussi fréquents, de part et d'autre ; puis la décrue commence, plus rapide que la crue et plus régulière. Le fleuve est à l'étiage du 1^{er} mars au 15 mai. La crue comporte généralement une pointe fin juin. Cette pointe est due vraisemblablement aux apports de la fonte des neiges au Thibet, le maximum des eaux en septembre-octobre étant dû aux grandes pluies d'été sur les montagnes du Sétchouen, du Haut-Laos et de la Chaîne annamitique. La cote importante à Phnom-Penh est celle de 8 mètres (correspondant à un débit de 20 800 m³/s) ; à cette cote l'eau envahit le pays par les « Prek ». Cette cote est dépassée en moyenne pendant 2 mois et demi à 3 mois, du 15 août au 15 novembre. L'inondation est donc en retard de 3 mois à 3 mois et demi par rapport aux premières pluies : une culture est possible en *avant crue* ; une autre est d'ailleurs possible à la décrue si les sols s'y prêtent (chap. III).

La montée des eaux est *lente* : 150 jours pour 8 mètres, soit 0,054 m par jour en moyenne ; il y a presque toujours, comme nous l'avons dit, une pointe en juin-juillet et cette pointe est assez brusque : en 1945, près de 4 mètres en 25 jours soit 0,16 m par jour ; mais rien des brusques accès de violence d'un fleuve comme le Fleuve Rouge ou même d'un Stung Sangker ; en outre cette pointe de fin juin atteint rarement 8 mètres et par conséquent n'affecte guère la vie rurale dans la région de Phnom-Penh puisque les eaux restent dans le lit majeur. La lenteur de la crue fait qu'elle n'est pas désastreuse pour les habitants ni même pour les cultures.

La crue est *régulière* en général. Les hommes ont donc pu prendre toutes dispositions pour se protéger de cette montée lente et prévisible des eaux et aménager leur activité en conséquence.

b) *Irrégularités de la crue.*

Il y a cependant quelques irrégularités d'une année sur l'autre ; ces irrégularités ont sur la vie paysanne une influence très importante.

Il y a d'abord des variations d'ampleur de la crue : en 1955, année de très faible crue, le niveau atteint a été 8,47 m ; en 1956 : 10,25 m. De même le Mékong qui avait atteint la cote 10,65 m en 1952 n'est monté qu'à 9,30 m en 1953. La différence est donc sensible. On peut considérer la cote de 1955 (8,47 m) comme une des plus basses, du moins depuis 30 ans. Les cotes les plus hautes ont été

celles de 1937 et 1939, aux époques récentes : 11,05 m. La crue de 1937 est d'ailleurs restée célèbre. Le maximum absolu aurait été de 11,78 m en 1894. D'une façon générale on considère qu'une crue est faible quand le niveau n'atteint pas 9,75 m à Phnom-Penh ; qu'une crue est forte quand le niveau dépasse 11 mètres ; qu'une crue est exceptionnelle au-dessus de 11,25 m. Il y aurait une crue forte d'après la tradition populaire, tous les 9 ans. En réalité il semble qu'il y ait une crue « dominante » à des intervalles de 5 ans à 9 ans. Mais le Mékong n'a plus une seule fois atteint 11 mètres depuis 1940 (en 17 ans). Les très fortes crues causent de gros dommages aux récoltes : la crue de 1937 aurait compromis 80 % de la récolte de paddy ; *mais les crues trop faibles, plus fréquentes, sont très dommageables* : l'inondation s'étend moins et les terres ne sont pas renouvelées.

La date de début de crue est assez variable en particulier la date à laquelle le fleuve atteint à Phnom-Penh la cote de 8 mètres. La première montée des eaux peut être entre le 10 et le 20 juin (1945) ou entre le 10 et le 20 juillet (1949). La cote 8 mètres est atteinte le 10 août en 1956 mais n'avait été atteinte que le 8 septembre en 1955 ; en 1950, le 28 juillet ; en 1954, le 5 septembre. Cette montée plus ou moins rapide des eaux rend aléatoires les cultures pratiquées par les paysans avant la crue, notamment celle du maïs.

La décrue est plus régulière et se produit à peu près tous les ans en même temps ; cependant il peut ici encore y avoir des différences sensibles : en 1955 (année exceptionnelle d'ailleurs), le fleuve était à 8 mètres le 15 octobre ; en 1957 le 15 novembre ; en année normale le 10 novembre. Une décrue trop tardive compromet les récoltes de saison sèche (décembre-mars) en retardant le début des travaux. Mais une décrue précoce diminue la durée de l'inondation.

Celle-ci est variable. La cote 8 mètres n'a été dépassée en 1955 que pendant un mois environ, alors qu'elle a été dépassée pendant près de 3 mois en 1956, pendant 2 mois et demi en 1957, pendant près de 4 mois en 1950 : la moyenne se tient autour de 3 mois. Ce fait est d'une importance capitale : l'effet bienfaisant de la crue, tel qu'il sera défini plus loin est proportionnel en effet à la durée de l'inondation ; une très courte crue comme celle de 1955 ne produira que des effets de fertilisation très réduits. Les années 1953, 1954 et 1955 ont été mauvaises pour les terres de berge avec des durées de crue trop réduites : 2 mois en 1953, moins de 2 mois en 1954, 1 mois en 1955.

c) Régimes en amont et en aval de Phnom-Penh.

Les courbes de Kratié et Kompong-Cham en amont de Phnom-Penh, et de Neak Luong en aval, permettent de compléter ces données sur le régime du fleuve ²⁴ (fig. 16 à 19).

En amont de Phnom-Penh, la crue a une ampleur plus considérable : la différence des hautes eaux et des basses eaux est de 15 mètres en moyenne à Kratié, 10,50 m en moyenne à Kompong-Cham avec, dans les années récentes, un maximum exceptionnel de 16,39 m en 1952 à Kratié, de 12 mètres à Kompong-Cham la même année. Le débit maximum du Mékong à Kratié a été estimé à 60 000 m³/s.

La crue est plus précoce comme il est normal : les eaux commencent à monter au 10 mai à Kratié, entre le 15 mai et le 10 juin à Kompong-Cham. Le maximum est atteint au 15 septembre à Kratié, entre le 1^{er} et le 30 septembre à Kompong-Cham, toujours avant le 1^{er} octobre.

La crue est plus rapide : la montée des eaux est, en moyenne, de 0,10 m par jour à Kratié, de 0,07 m par jour à Kompong-Cham ; la crue étant plus rapide et plus précoce, les récoltes faites en terres inondées avant la crue sont plus difficiles, et une culture comme celle du riz flottant est pratiquement impossible. La décrue est également plus rapide.

La crue est donc de moindre durée, et également l'inondation qui en est la conséquence. A Kompong-Cham où la cote importante est la cote 10 mètres, la crue ne dure en moyenne que 2 mois et demi

	1950	Durée Phnom-Penh (8 m)	120 jours	Kg-Cham (10 m)	110 jours
1951		104	—		95 —
1952		113	—		107 —
1953		62	—		64 —
1954		60	—		55 —
1955		32	—		55 —
1956		83	—		75 —
1957		75	—		68 —

²⁴ Les courbes de Kompong-Cham, Phnom-Penh et Neak Luong sont comparables entre elles, car les échelles de crue de ces 3 postes sont rattachées au même système de nivellement qui est la moyenne des basses mers à Mui-Nai (Hatien-Sud Vietnam). L'échelle de Kratié n'est pas rattachée au même système.

La décrue est non seulement plus rapide mais plus précoce. Les terres sont plus rapidement libres des eaux et il est plus aisé de faire, en saison sèche, des cultures à longue durée d'évolution (coton, tabac) qui bénéficient des dernières pluies et arrivent à maturité avant les pluies de mai.

Plus ample, plus précoce, plus courte, la crue est également plus *irrégulière* : les courbes de crue et même de décrue à Kompong-Cham et surtout à Kratié sont en dents de scie, avec de brusques pointes. Il y a souvent plusieurs pointes (en 1952 par exemple le 19 août et le 9 septembre à Kompong-Cham) et il y a un maximum secondaire assez marqué au début juillet qui n'apparaît guère à Phnom-Penh et peut dépasser à Kompong-Cham la cote 10 mètres (1951 ou 1957) provoquant une première inondation nuisible pour les cultures d'avant-crue ; ce maximum est suivi d'un creux également très marqué.

Enfin les irrégularités d'une année sur l'autre sont plus marquées qu'à Phnom-Penh ; entre 1955 et 1956, la différence a été de 2,80 m à Kratié, de 2,15 m à Kompong-Cham, de 1,78 m à Phnom-Penh.

En *aval de Phnom-Penh*, on constate des phénomènes inverses. L'ampleur de la crue est *moindre* à Neak Luong qu'à Phnom Penh : 6 mètres en moyenne, alors que la distance n'est que de 60 kilomètres environ ; en 1955 la crue n'a pas atteint 5 mètres. Le niveau maximum des hautes eaux n'atteint jamais 8 mètres. La crue est plus *tardive*, comme il est normal : les eaux ne montent pas avant le 15-20 juin et le maximum se situe dans les dix premiers jours d'octobre. Par contre la décrue est également plus tardive ²⁵ : les eaux ne baissent vraiment qu'après le 1^{er} novembre.

La crue est plus *lente* et de même la *décrue*. Les eaux ne montent en moyenne que de 0,04 m par jour et ne baissent que lentement (0,038 m en moyenne du 12 octobre au 31 décembre 1950) : la courbe de crue est presque symétrique et très aplatie. Il est aisé de faire en terres inondées, des cultures aux premières pluies de mai avant la crue ; par contre les cultures de décrue sont plus difficiles à mener à bien avant les premières pluies.

La crue est par ailleurs longue (plus de 3 mois) ; la montée et la descente des eaux sont régulières. Enfin les différences d'une année

²⁵ L'influence de la marée se fait déjà sentir à Neak Luong ; cette influence retarde la décrue. A Phnom-Penh, la marée dont l'ampleur ne dépasse pas 0,50 m, n'est sensible qu'à l'étiage.

sur l'autre sont atténuées : entre 1955 et 1956, la différence à Neak Luong est de 1,55 m. Ces caractères s'accroissent jusqu'à la frontière vietnamienne : à Tan-Chau, l'ampleur de la crue n'est plus que de 4 mètres.

Ainsi de Kratié à la frontière vietnamienne et surtout de Kompong-Cham à Neak Luong, la crue du Mékong s'est-elle atténuée et régularisée ; le Cambodge a joué le rôle de régulateur.

L'INONDATION

La montée des eaux.

Une énorme masse d'eau se répand du mois d'août au mois de novembre, dans la Plaine des Quatre-Bras et dans la Plaine des Lacs. Phénomène grandiose. Le cœur du pays est absolument différent en septembre de ce qu'il est en janvier ou en mai. Sous un ciel gris, des eaux grises couvrent le pays sur 2 millions d'hectares environ ; seul émerge le long des fleuves le sommet des bourrelets de berge ses habitations et ses arbres. *Le Mékong en effet ne submerge généralement pas ses berges.* En 1937 cependant le bourrelet de rive gauche entre Chihè et Prek Ampil a été recouvert par l'eau ; il y eut submersion, de même, en 1958, dans la région de Kompong-Cham. Le bourrelet de rive droite est régulièrement recouvert en aval de Roca-Kong, presque jusqu'à Chruï-Changvar.

a) Une partie des eaux du Mékong envahit les beng de l'arrière-berge par l'intermédiaire des « Prek », brèches, naturelles parfois mais plus souvent canaux creusés par la main des hommes. Les beng, déjà gonflés par les pluies, débordent alors sur toute la région de « forêt lacustre » puis de terres cultivées qui les entourent. L'envahissement des prek se produit dès la première montée des eaux du fleuve (juillet) lorsqu'il s'agit de prek naturels ; elle n'a pas lieu avant que le fleuve ait atteint la cote 10 mètres à Kompong-Cham, la cote 8 mètres à Phnom-Penh, pour les prek artificiels, de beaucoup les plus nombreux ; les hommes les ont creusés intentionnellement assez peu profonds pour que précisément la première crue ne les atteigne pas ²⁶. Cette crue risque en effet de noyer les cultures d'avant crue. Pour la même raison les prek sont souvent barrés.

²⁶ La cote du fond des Prek est très variable ; dans la région du Beng Veal Samnap, on a :

Prek Kong Van (artificiel) : 6 mètres.

Ainsi toutes les dépressions qui longent le cours du Mékong de Kratié à la Cochinchine se gorgent-elles d'eau, au point que seul émerge le sommet du bourrelet de berge. Il en est de même le long du Bassac : la cuvette d'Angkor Borrey est inondée par l'intermédiaire du Prek Ambel. La construction des routes a fortement réduit l'invasissement des eaux, en particulier sur la rive occidentale du Mékong antérieur de Phnom-Penh à Neak Luong. La « Mésopotamie-Sud » entre Mékong et Bassac n'est plus inondée par l'eau du fleuve en amont de Neak Luong, *sauf par endroits* (canaux de Samrong-Thom et Koki-Thom) depuis que la *route nationale n° 1* renforcée fait digue (les travaux qui ont supprimé les ponts de bois de la route primitive ont été effectués vers 1930) ; ce sont des eaux stagnantes, eaux de pluie s'ajoutant aux eaux permanentes des beng qui envahissent alors cette région, du Sud vers le Nord : on les appelle les « *Eaux Noires* ». Ce sont des eaux acides et stérilisantes qui demeurent longtemps sur les terres.

A ces exceptions près dues aux hommes, le fleuve se répand dans les beng qui le bordent. De Kratié à Kompong-Cham, l'inondation se borne même à ce seul phénomène.

b) *En aval de Kompong-Cham*, une partie des eaux quitte le fleuve à Peamprathnos par le *Tonlé-Tauch*. Cette rivière est profonde de 1 mètre en saison sèche, de 7-8 mètres en crue. Le Tonlé-Tauch est, dans sa partie amont, longé par des beng, avec lesquels il communique par des prek : ses eaux, par les prek, envahissent les beng. En aval de Prek Chrey, les berges plus basses, sont submergées et les eaux se répandent dans les *immenses cuvettes situées devant Prey-Veng*. Dans cette partie aval de cours, les eaux « descendantes » rencontrent des eaux qui remontent la rivière à partir de Banam (confluent avec le Mékong) ; les dépressions de Prey-Veng sont donc envahies par un double courant. Une partie des eaux du fleuve, infiltrée, vient probablement gonfler alors les stung de la région de Prey-Veng-Svay-Rieng : le Stung Prek Melou qui envahit la cuvette de Kompong Snè et les *Vaicos* qui remplissent à l'aval leurs immenses lits majeurs mal définis puis débordent.

Prek Krabau (artificiel) : 5 mètres.

Prek Thong (embouchure) : 1 mètre

Prek Po (naturel) 1 km amont de l'embouchure : 1 mètre
2 km 2,50 m

Cf. J. ARRIGHI DE CASANOVA. — Aménagement du périmètre du Beng Veal Samnap. Rapport de Mission préliminaire (Inédit).

En aval de Peamprathnos, une autre masse d'eau (8 milliards de m³ ?) quitte le Mékong sur la rive droite, par une série de prek importants (Prek Peamchikang, Prek Saukong, Prek Koy de Roca-Kong) et va former deux importants cours d'eau, l'un le *prek du kilomètre 54* rejoint le Tonlé-Sap à Khla Krahim, l'autre le *Muk Kompul* se subdivise en deux branches qui rejoignent le Tonlé-Sap à Kompong Os et à Peam Muk Kompul. Ces bras d'eau sans drainage en saison sèche, submergent leurs rives et inondent la plus grande partie de la « Mésopotamie Nord » entre Mékong et Tonlé-Sap. Les eaux franchissent même les bourrelets du Mékong et du Tonlé-Sap (Kompong Os). Avant 1927, une masse plus importante encore se dirigeait vers le Tonlé-Sap par ce déversoir, d'une quarantaine de kilomètres de long ; la construction de la route nationale n° 6 (ex-route coloniale n° 1 bis) en 1927 a formé une digue qui empêche les eaux de passer sauf au pont du PK 54 dont la brèche large de 132 mètres est insuffisante pour assurer l'écoulement des eaux : celles-ci s'y déversent avec un très fort courant. L'écoulement des eaux par le Tonlé-Tauch, les Vaïcos et le Muk Kompul qui provoque l'inondation du Nord-Ouest de la province de Prey-Veng et de la « Mésopotamie Nord », explique l'atténuation déjà nette de la crue entre Kompong-Cham et Phnom-Penh (au Nord des Quatre-Bras).

c) Le phénomène le plus remarquable se situe cependant aux « Quatre-Bras », en face de Phnom-Penh. Une part des eaux s'écoule par le Tonlé-Thom inférieur et par le Bassac ; mais une part importante refoule les eaux du Tonlé-Sap *qui renverse son cours*. Ce fleuve coule normalement du Nord vers le Sud, et sert de déversoir aux Lacs et à leurs affluents d'octobre à juin. Dans les premiers jours de juin le courant du Tonlé-Sap devient nul sous la pression des eaux du Mékong ; puis 4 ou 5 jours plus tard (le 12 juin en 1950, généralement du 10 au 20 juin) et jusqu'aux premiers jours d'octobre, les eaux du Mékong coulent dans le *Tonlé-Sap* qui prend alors un cours Sud-Nord des Quatre-Bras vers les Lacs. En même temps, avec un léger décalage, le Tonlé-Sap entre en crue. La masse d'eau transportée par le fleuve envahit à son tour les beng et surtout les *Lacs*.

La courbe des crues du Tonlé-Sap à *Phnom-Penh* (à 3 kilomètres en amont des Quatre-Bras) suit avec un léger décalage la courbe des crues du Mékong. En 1949 le Tonlé-Sap ne commence à débiter vers le Grand Lac que le 30 juin avec un plan d'eau à 2,77 m alors

que son niveau avait commencé à monter déjà 9 jours plus tôt ²⁷. La crue est semblable à celle du Mékong et présente, elle aussi, une grande ampleur : en moyenne 8 mètres (avec maximum autour du 1^{er} octobre). Le débit est considérable ; des calculs (en 1949-1950) ont révélé que le débit moyen du Tonlé-Sap pendant la crue est de 4 250 m³/s, avec un minimum de 2 000 m³/s et un maximum de 8 400 m³/s (pour un plan d'eau de 8,46 m). En crue normale, l'écoulement vers les Lacs dure, à Phnom-Penh, 110 jours par an ; on a estimé à 38 milliards de m³ la masse d'eau qui passe alors à Phnom-Penh vers les Lacs. La vitesse des eaux et le débit ne concordent pas avec l'altitude des eaux : le débit est maximum début août, le courant s'immobilise aux environs du 20 septembre pendant 4 ou 5 jours, alors que le Tonlé-Sap est en pleine crue ; enfin, aux environs du 1^{er} octobre, le fleuve commence à couler vers le Sud cependant que pendant une vingtaine de jours encore le niveau se maintient très élevé et même progresse : le maximum de crue se situe toujours après le renversement du courant ²⁸. La crue dans le Tonlé-Sap à Phnom-Penh suit de très près la montée des eaux dans le Mékong avec un léger décalage toutefois ; elle est lente et assez régulière avec souvent une pointe en début juillet. La durée de la crue est la même. On note d'une année sur l'autre les mêmes différences que sur le Mékong, avec les mêmes conséquences (la montée des eaux a eu lieu en 1951, 50 jours plus tôt qu'en 1955).

Cependant, comme nous l'avons vu, les berges du Tonlé-Sap cessent d'être élevées au Nord de Kompong Luong et ne le sont nulle part ou presque sur la rive orientale. Il en résulte que dès *Kompong Taches sur sa rive occidentale et dès le Nord immédiat de Phnom-Penh sur la rive orientale, le Tonlé-Sap déborde* ; il est alors possible de circuler en pirogue à travers la « presqu'île » entre Tonlé-Sap et Mékong. Une partie des eaux s'engouffre par le Sud dans le Prek Muk Kompul et va rencontrer le flot « descendant » venu directement du Mékong ; le Muk Kompul déborde lui aussi.

²⁷ « Tonlé-Sap. Hauteurs et débits à Phnom-Penh à 3 kilomètres en amont des Quatre-Bras ». Note explicative par M. CHU VAN MAU. Travaux Publics. — Hydraulique agricole.

²⁸ En 1949 le courant s'immobilisa à partir du 1^{er} octobre, se renversa vers les Quatre-Bras, en pleine crue, 5 jours plus tard, avec le niveau 10,22 m. La pointe maxima de crue : 10,37 m (*id.*) fut atteinte 7 jours plus tard. Maximum de crue : 11 mètres à Phnom-Penh en 1937 et 1939.

A *Snoc-Trou*, au débouché du Petit Lac, la crue est décalée : le maximum au lieu d'être atteint au 1^{er} octobre n'est atteint qu'aux environs des 15-20 octobre, à un moment donc où le fleuve coule déjà vers les Quatre-Bras. Mais l'ampleur de la crue n'est pas atténuée ; elle dépasse 8 mètres à Snoc-Trou ; elle dépasse 9 mètres, entre Phnom-Penh et Snoc-Trou à Kompong-Taches et à Kompong-Chhnang.

Le Tonlé-Sap en crue envahit tout le Veal Pok. La cote décisive qui est ici 7 mètres (altitude du Veal Pok aux basses eaux) est atteinte dès le 1^{er} août ; l'inondation commence dès *cette époque* ; elle est particulièrement forte puisqu'il est fréquent que le fleuve atteigne la cote 12 mètres ; la montée des eaux est plus régulière qu'à Phnom-Penh et *elle est très lente* (0,043 m par jour en moyenne).

A *Kompong-Luong des Lacs* où la crue n'atteint son maximum que vers le 20 octobre, la hauteur du plan d'eau peut atteindre 13 mètres (12,92 m en 1952) avec une amplitude de 7,50 m à 8 mètres. L'altitude moyenne de la plaine à Kompong Luong des Lacs étant de 12 mètres, l'inondation y est tardive et de peu d'ampleur. Il n'en est pas de même à l'Est du Petit Lac (Kompong-Thom) et à l'Ouest du Grand Lac (Battambang) où les plaines sont basses ; elles sont envahies sur d'immenses surfaces avec de fortes profondeurs, fig. 23.

Les Lacs, qui ne couvrent guère que 270 000 hectares aux basses eaux, s'étendent alors sur 1 000 000 d'hectares, envahissant de grandes étendues de « forêt lacustre » et de « plaines » : grande nappe grise, véritable mer, profonde de 14 mètres en son centre, agitée par des vagues et des tempêtes parfois violentes ; à la périphérie émergent les arbres de la forêt submergée.

La décrue.

Avant même que le niveau de l'eau ait cessé de monter dans le fleuve, et avant donc que le niveau du Mékong ait commencé à baisser (4 ou 5 jours avant) le Tonlé-Sap reprend le cours Nord-Sud qui sera le sien pendant 255 jours. Courant rapide : les piroguiers l'utilisent au mieux lors des régates de la Fête des Eaux ; contrairement au Mékong, le Tonlé-Sap débite beaucoup plus en décrue qu'en crue, à niveau égal ; pendant les 255 jours d'écoulement Nord-Sud et surtout pendant les mois de novembre et décembre, le Tonlé-Sap restitue au Mékong, ce que celui-ci a apporté d'eau aux Lacs et en outre l'apport propre des tributaires des Lacs, en tout quelque 75 milliards de mètres cubes. La forêt qui entoure les Lacs se vide peu à peu ;

les Lacs retrouvent peu à peu leur superficie habituelle. L'inondation cependant se prolonge : à Snoc-Trou la cote 7 mètres n'est franchie que *début février* et l'inondation se poursuit jusqu'à cette date ; les parties basses de la plaine des Lacs sont inondées plus tardivement et plus longtemps que le reste du pays (à Snoc-Trou l'inondation dure plus de la moitié de l'année, jusqu'à 190 jours, bien que dès la mi-février le seuil de Snoc-Trou ait émergé et que le courant devienne très faible). A Phnom-Penh, le Tonlé-Sap est à l'étiage en mars : cours très lent et débit très faible (moins de 1 000 m³/s.)

En même temps par tous les prek le long du fleuve, le long du Tonlé-Sap et le long du Bassac, les beng se vident. Comme le Tonlé-Sap, les prek ont donc un courant alterné, vers les beng en crue, des beng vers le fleuve en décrue ; le Tonlé-Sap n'est finalement qu'un grand prek et les Lacs un grand beng. L'époque du renversement de courant dans les prek varie selon leur profondeur. A peu près partout, cependant, au Nord de Phnom-Penh cette décrue a lieu en novembre ; au Sud de Phnom-Penh, dans la « Mésopotamie Sud », les cuvettes d'Angkor Borrey et Takéo, ainsi que dans la partie Nord du Tonlé-Sap et la plaine des Lacs (courbes de Kompong Luong des Lacs), la décrue est plus tardive et l'inondation se prolonge plus longuement (courbe de Neak Luong). Enfin les « eaux noires » de la Mésopotamie Sud restent très longtemps sur les terres qu'elles stérilisent.

La plus grande fête de l'année, la *Fête du « Retrait des Eaux »*, en même temps qu'elle est une grande fête de la lune, célèbre la décrue, la libération du sol par les eaux et à Phnom-Penh le renversement du cours du Tonlé-Sap, bien que cette fête fixée d'après la lunaison ait lieu 20 à 30 jours après ce renversement : le Roi coupe symboliquement le cordon qui était censé retenir les eaux du Tonlé-Sap pour leur permettre de s'échapper vers la mer. De grandes réjouissances populaires se mêlent aux cérémonies ; désormais la pêche est possible et aussi les cultures sur les terres libérées par les eaux.

Phénomène essentiel de la géographie du Cambodge.

EFFETS DE L'INONDATION

I. — *Étendue inondée.*

La carte ci-jointe indique approximativement la limite moyenne des régions inondées (carte n° 3). Limite influencée par les travaux des hommes, en particulier par la construction des routes ainsi qu'il a déjà été dit. Route nationale n° 1 entre Phnom-Penh et Neak Luong, route nationale n° 6 entre Phnom-Penh et Kompong-Luong et surtout entre Prek Kdam et Skoun. Autour des Lacs, de Sisophon à Kralanh, de Sisophon à Moung, de Baray à Skoun, les routes sont construites en zone faiblement inondées (moins d'un mètre) : l'inondation normalement devait s'étendre plus avant.

Dans la *Plaine des Lacs*, le flot d'inondation s'étend au Sud jusqu'à une ligne Sisophon-Battambang-Pursat-Kompong-Chhnang, à peu près exactement limitée par la route nationale n° 5. Autour de Moung et Pursat, les Stung Moung et Pursat provoquent des inondations locales, au Sud de la route qui est submergée presque tous les ans. Entre Sisophon et Battambang, il arrive que la crue franchisse la route nationale n° 5 mais ceci est exceptionnel. Au Nord, l'inondation atteint la route nationale n° 6 entre Sisophon et Kralanh ; mais entre Puok et Kompong-Thom, sauf exception (à Stoung notamment), le flot reste bien au Sud de la route qui est construite presque entièrement en zone exondée. Au Sud de Kompong-Thom l'inondation parvient jusqu'à la route nationale n° 6 (sauf au Phnom Santuk et immédiatement au Nord de Skoun) : ainsi que nous l'avons dit, sans la construction de la route, le flot eût pénétré plus loin.

Dans la *Plaine des Quatre-Bras*, il n'y a qu'une inondation assez peu étendue à l'Ouest de la ligne Tonlé-Sap-Bassac où le flot se heurte assez vite à la « terrasse » de plaines hautes. Le flot reste sensiblement à l'Est de la route nationale n° 5 (5 à 10 km) de Kompong-Chhnang à Kompong-Luong ; au Sud de Kompong-Luong il s'étend à l'Ouest de la route ; plusieurs canaux (Ponhéa Lu, Prek Taten, Prek Phneou) permettent au flot de s'étendre notamment immédiatement au Nord de Phnom-Penh (région du Beng Kâk). Au Sud l'inondation reste à 15-20 kilomètres du Bassac, très en deça de la route nationale n° 2 ; par contre toute la cuvette d'Angkor Borrey, mal drainée par les rivières de Takéo et Chaudoc, est inondée jusqu'à

Takéo, ville protégée artificiellement et, jusqu'à la route Takéo-Prabat Cheanchun (RN 2). Entre Mékong et Tonlé-Sap (Mésopotamie Nord), le flot parvient à une ligne Skoun-Prey Totung (route nationale n° 7) et jusqu'aux digues du casier de Chhœung Prey ; de Batheay aux deux fleuves, tout est inondé. Mais la plus grande zone d'inondation est celle des provinces de Prey-Veng et Svay-Rieng à l'Est du Mékong. Tout l'Ouest de la province de Prey-Veng est sous les eaux ; la ville de Prey-Veng est artificiellement protégée par des remblais ; la route nationale 15, entre Banam et Prey-Veng comporte de très nombreux ponts métalliques qui permettent aux eaux de se répandre vers l'Est. L'inondation gagne le Vaïco Oriental ; quand à la partie méridionale de la province de Svay-Rieng, elle est inondée par les eaux du Vaïco Occidental.

Ces limites ne sont pas les mêmes tous les ans ; la carte figure 23, établie par le Service de l'Hydraulique Agricole (Travaux Publics) dans la Plaine des Quatre-Bras montre la différence qui peut exister entre une crue normale (1934) et une crue exceptionnellement forte (1937). On peut estimer en moyenne à 2 000 000 hectares la superficie inondée chaque année, ce qui représente plus du tiers de la superficie de nos plaines.

La profondeur des eaux est inégale : ceci a une grosse importance puisqu'il est possible de cultiver même du riz normal si la crue ne dépasse pas un mètre. Les plus grandes profondeurs s'observent dans le centre de la plaine des Lacs (9 m d'eau au débouché du Stung Sen), à proximité même du rivage et dans la basse région immédiatement à l'Ouest de Prey-Veng où la profondeur atteint 5 mètres.

La profondeur d'eau est d'autant plus grande que la plaine est plus basse et le fleuve ou les Lacs plus proches. A ses limites extrêmes la profondeur de l'eau n'excède pas 0,50 m à 1 mètre.

On doit tenir compte de la rapidité de la *montée des eaux* et de la *vitesse du courant* ; en cas de courant rapide et de montée brutale des eaux, certaines cultures comme celle du riz flottant sont, en effet, impossibles. La montée des eaux ne peut être connue avec précision : elle est rapide dans les cuvettes de Prey-Veng et Angkor Borrey, et aussi dans la « Mésopotamie-Nord » ; elle est lente au contraire dans le Sud de la province de Prey-Veng (Kompong Trabek), dans la « Mésopotamie-Sud », dans la région de Kompong-Thom et l'Ouest de la Plaine des Lacs sauf lors des crues brutales des stung affluents. Le courant est d'autant plus rapide que la montée des eaux est plus brutale : il est de 0,50 m/s entre Mékong et Tonlé-Tauch, de 0,25 m/s

dans la région du Muk Kompul ; mais il atteint en crue 2,50 m/s sous les ponts de la route de Banam à Prey-Veng, fig. 23.

2. — Colmatage et limonage.

L'inondation joue un rôle capital dans la géographie du Cambodge. La limite de l'inondation a imposé la position de presque toutes les capitales de province, situées à la limite extrême du flot (Kompong-Thom, Siemréap, Battambang, Pursat, Kompong-Chhnang, Takéo, Prey-Veng) ; l'inondation a imposé des conditions particulières à la vie des hommes (habitat) et à leurs cultures. Elle rend normalement impossible la *culture principale et traditionnelle*, celle du « *riz vossa* » (de saison des pluies repiqué) dans toute la zone où elle s'exerce et où d'autres cultures devront être pratiquées. Surtout elle modifie *les sols* sur lesquels elle s'étend.

1° Les eaux du Mékong sont *neutres* ou même *alcalines* en période de crue : pH 7,7 à Phnom-Penh en août, 8,3 en octobre ²⁹. Partout où elles se répandent et surtout à proximité même du fleuve elles neutralisent les terres (notamment les terres d'arrière-berge qui ont un pH souvent très bas : 4,5-5). En même temps les eaux, notamment sur la berge proprement dite, précipitent les sels minéraux qui sont remontés en saison sèche sous l'effet de l'évaporation et provoquent la floculation de l'argile. Cette action chimique des eaux est *capitale* sur les berges mêmes du fleuve. Elle s'atténue avec l'éloignement ; il ne semble pas que le flot d'inondation des Lacs joue un rôle analogue. Les eaux venues du Mékong perdent peu à peu leur pH élevé au contact des eaux des stung qui sont acides (les eaux du Stung Siemréap par exemple ont un pH de 5,8-5,9).

2° Les eaux du Mékong transportent en crue des *matières solides* qu'elles déposent. « Les moyennes limoneuses varient de 0,250 kg à 0,300 kg par mètre cube de juin à octobre avec des variations considérables selon la situation du débit... En décembre elle (la

²⁹ pH du Mékong à Kompong Cham d'après F. ROULE. « Les conditions de la production du maïs dans le Sud Indochinois », art. cit.

15/7	1/8	15/8	1/9	15/9	1/10	15/10	1/11	15/11
7,15	6,35	6,98	7,00	7,13	6,88	7,05	7,30	7,4

teneur) n'est plus que de 0,100 kg à 0,050 kg, 1/5^e de la matière étant organique et le reste minéral »³⁰.

Des analyses précises faites à Koki-Thom, en septembre, octobre et novembre 1943 donnent une teneur en limon de l'eau de 0,260 kg par mètre cube. Des études dans le Tonlé-Sap, à Phnom-Penh, donnent les résultats suivants (note de M. CHU VAN MAU du 11 octobre 1950), pour la période du 12 juin 1950 au 23 septembre 1950 (période où le Tonlé-Sap coulait vers les Lacs) :

débit solide moyen	0,85 t/s
débit liquide de	4 250 m ³ /s
teneur	0,200 kg/m ³ /seconde
débit solide maximum	3,48 t/s (19 août 1949)
teneur maximum	0,440 kg (31 juillet 1950) ³¹

D'autres mesures faites également dans le Tonlé-Sap depuis 1951 par les Travaux Publics ont permis de mesurer les teneurs maximales suivantes :

1952 17 septembre	0,321 kg/m ³ /seconde
1953 22 octobre	0,275 —
1954 4 octobre	0,289 —
1955 29 septembre	0,195 —

(cité par J. ARRIGHI DE CASANOVA)

D'après M. J. MARINET, très bon observateur, la teneur dans le Mékong varierait de 0,100 kg à 0,600 kg/m³/seconde. Sur le Bassac, elle serait aux hautes eaux de 0,240 kg/m³.

On peut donc dire qu'en crue, la teneur se tient autour de 200 grammes par mètre cube, et, au maximum, 400 grammes par mètre cube à hauteur de Phnom-Penh. Les concentrations les plus fortes se trouvent un peu avant le maximum de crue. Ces valeurs pour élevées qu'elles soient, sont très inférieures cependant à celles d'autres grands fleuves : (Nil 1 500 grammes par mètre cube, Mississipi, 1 750 grammes par mètre cube, Gange 1 950 grammes par mètre cube).

³⁰ COYAUD (Y.). « Le Riz ». Archives de l'Office Indochinois du Riz. Saïgon 1950.

³¹ Cf. également les chiffres donnés par G. DUPOUY en 1913 « Études minéralogiques sur l'Indochine Française. Paris, p. 352.

Les premières eaux de crue (fin mai-fin juillet) sont pures, si l'on en croit les mesures de M. CHU VAN MAU (sur le Tonlé-Sap) :

0,007 kg au 15 juin 1950

0,062 kg au 29 juillet 1950.

Il faut attendre le 31 juillet pour avoir une forte teneur qui est d'ailleurs maxima pour la période considérée (0,440 kg/m³). Les prek de colmatage sont donc creusés assez nettement au-dessus des basses eaux, de façon à n'être envahis que par des eaux limonneuses.

D'une façon générale le *limon est neutre* (pH de 6,8 à 7,3). La matière déposée le long des berges du Mékong est essentiellement alcaline (pH de 8 à 8,5). Elle est particulièrement riche en chaux, d'après les mesures suivantes citées par R. BARADAT :

	CHAUX %	pH
<i>Chœung-Prey :</i>		
n° 34.975	3,94	6,87
34.976	5,12	7,81
34.977	3,04	7,48
<i>Koki-Thom :</i>		
n° 34.978	6,17	7,76
34.979	4,35	7,48
34.980	3,51	6,97
34.981	4,93	7,78

3° Les alluvions contenues dans les eaux boueuses et jaunâtres du Mékong en crue se déposent. D'abord des sables, au débouché des prek ; ensuite des limons proprement dits ; finalement des éléments fins (argiles). Les alluvions du fleuve en amont de Kompong-Cham *contiennent une proportion considérable d'éléments grossiers, de sables ;* ces sables se déposent notamment en amont des îles. Au Sud du Bac de Neak Luong l'alluvionnement est compact, très argileux, les matières transportées étant de plus en plus fines. La région comprise entre Kompong-Cham et Neak Luong est favorisée par le dépôt d'éléments moyens.

4° Il n'y a un limonage important qu'à proximité du lit même du Mékong. Les berges du fleuve au Sud de Kratié et surtout de Kompong-Cham (lit moyen) sont les régions où ce limonage est le plus important et ces berges sont particulièrement fertilisées. Dans les zones basses de l'arrière-berge, le dépôt de limon cesse très rapidement, les eaux étant très rapidement freinées. Des mesures précises ont été effectuées à l'ouvrage de Koki-Thom en 1943. La décantation de l'eau, favorisée par un épais rideau de broussailles à 1 300 mètres de l'ouvrage, est rapide : la teneur de l'eau en limon qui est de 260 g/m³ à l'entrée de l'ouvrage (en période de crue), tombe à 20-40 g/m³ à 1 500 mètres de celui-ci. Il n'y a aucun dépôt au delà de deux kilomètres de l'ouvrage. Par contre une zone de 200 hectares s'étendant sur deux kilomètres de profondeur et sur un kilomètre de largeur a reçu, pendant une seule crue, un limonage dont la teneur en chaux varie de 500 kilogrammes à 1 000 kilogrammes par hectare. Il se constitue ainsi, au débouché de chaque prek dans l'arrière-berge, une zone de limonage et de colmatage, où les alluvions du fleuve, déposées chaque année, renouvellent chimiquement les sols et même les *exhaussent* (0,30 m en une saison à Koki-Thom). Ces sols exhaussés sont, à la décrue, plus facilement et plus rapidement drainés. Ils sont non seulement plus fertiles mais plus faciles à cultiver. Mais pour chaque prek la zone de colmatage est très réduite : 200 hectares pour le canal de Koki-Thom qui est fort important. Cette zone tend à se réduire d'année en année, les eaux étant freinées par les dépôts déjà en place et les limons se déposant de plus en plus près du débouché du prek³². La teneur en limon des eaux d'inondation diminue donc rapidement : les eaux qui à 15 kilomètres de Roca-Kong atteignent les digues de Chhœung-Prey sont *claires*, figure 22.

Le plus important des prek est le Tonlé-Sap. Des calculs faits en 1949-1950 montrent qu'à Phnom-Penh, en une saison le Mékong a déversé dans le Tonlé-Sap 7 673 000 tonnes de limon. Mais cette énorme masse d'alluvions se dépose, semble-t-il, rapidement. Les matières charriées par les eaux du Tonlé-Sap au Nord de Kompong-Luong sont composées de particules *fin*es et il n'y a entre Kompong-Luong et Kompong-Chhnang que des dépôts d'éléments fins. Le

³² Le colmatage serait influencé par le vent du Nord-Est qui souffle à la décrue : à Koki-Thom l'alluvionnement est surtout important sur la rive Sud du canal.

Mékong verse finalement dans le fleuve Tonlé-Sap à Phnom-Penh 3 millions de tonnes d'alluvions, puisqu'il a apporté quelque 7 600 000 tonnes et que le Tonlé-Sap lui ramène 4 500 000 tonnes. Ces 3 millions de tonnes participent sans doute à l'*envasement* lent des Lacs. Mais beaucoup moins qu'on ne le dit : nous pensons qu'une grande partie de ces alluvions ne parvient pas aux Lacs et se dépose avant, constituant notamment la « Plaine de Boue ». D'autre part surtout, nous pensons que ces alluvions venues du Mékong parviennent sous forme d'éléments fins dont l'action fertilisante est faible ³³.

Les eaux des Lacs sont, comme l'on peut en juger d'après leur couleur jaunâtre aux hautes eaux et à la décrue, très chargées en éléments solides. Mais les eaux du Tonlé-Sap à Snoc-Trou sont claires encore en plein mois de juillet. D'après de bons observateurs (M. CHU VAN MAU), la plus grande part des dépôts dans les Lacs viendrait des stung tributaires. D'après DUPOUY, le Stung Pursat aurait aux hautes eaux une teneur de 140 g/m³ à Pursat, le Stung Sen à Kompong-Thom une teneur de 97 g/m³, le Stung Krang Ponley une teneur de 85 g/m³; on a évalué la teneur maxima du Stung Siemréap à 100 g/m³. Or les stung tributaires, rivières brutales originaires de régions gréseuses, transportent des alluvions qui n'ont nullement les qualités chimiques ni physiques de celles du Mékong; les eaux de la rivière de Siemréap très riches en silice colloïdale transportent surtout des sables; seuls les Stung Sangker et Mongkolborrey, originaires de montagnes à sols variés (calcaires, basaltes) ont, semble-t-il, des alluvions fertilisantes. Les analyses de DUPOUY montrent pour le Stung Pursat et le Stung Sen notamment une très faible teneur en chaux : respectivement

³³ A l'appui de cette opinion, citons les faits suivants :

Le 15 juillet 1959, un survol aérien permet de constater que si les eaux du Lac sont très troubles, par contre elles sont bleues à Snoc-Trou au débouché du Veal-Pok : les eaux venues du Mékong sont donc claires.

Le 20 juillet 1959, un prélèvement effectué à Prek-Kdam (30 kilomètres au Nord de Phnom-Penh) donne une eau relativement claire.

Contre cette opinion, on notera la forte teneur des eaux du Tonlé-Sap à Kompong-Chhnang donnée par DUPOUY (290 g/m³), ainsi que la composition des eaux de ce fleuve qui, en ce même endroit, sont très voisines des eaux du Mékong. Mais DUPOUY ne tient pas compte de la composition physique des alluvions et d'autre part *Kompong-Chhnang est encore séparé des Lacs par le Veal-Pok*. Nous pensons qu'une grande partie des éléments fins venus du Mékong se dépose entre Kompong-Chhnang et Snoc-Trou dans le Veal-Pok.

6 et 11 milligrammes par litre alors que la teneur dans les eaux du Mékong est de 31 milligrammes à Phnom-Penh. *Il y a donc peu d'alluvionnement fertilisant dans les zones inondées des Lacs* ³⁴.

Il semble qu'on doive admettre que l'action fertilisante du Mékong se limite à une étroite zone en bordure de ce fleuve (2 km quand il y a un prek) et soit, en particulier, à peu près nulle dans la zone inondée des Lacs. Les sols créés par les alluvions du Mékong représentent les terres les plus fertiles du pays.

³⁴ Par contre il y a, incontestablement, envasement. Cet envasement est dû aux apports du Mékong (surtout dans le Veal Pok) et surtout aux apports des stung. Favorisé par certains procédés de pêche (samra), cet envasement deviendrait inquiétant (Cf. John BARDACH « Etude sur la pêche au Cambodge », Phnom-Penh juin 1959). L'importance historique de cet envasement des Lacs ne peut être négligée.

LES SOLS

Les sols du Cambodge n'ont été l'objet d'aucune étude. Nous ne possédons à leur sujet que quelques très rares données sans lien entre elles. Nous nous bornerons donc ici à quelques notions simples et sommaires. Il ne s'agit nullement d'une étude pédologique. Nous distinguerons quatre types de sols, les sols sableux, les sols argileux, les « sols de berge » et les sols basaltiques, carte n° 4.

I. — LES SOLS SABLEUX (dey khsach)

Toutes les « plaines hautes » et certaines plaines basses même sont à forte prédominance de *sable*. Il s'agit soit d'alluvions anciennes (a¹) soit d'alluvions récentes (a²).

« *Terres grises* ».

Des terres semblables aux « terres grises » de Cochinchine se trouvent à la lisière orientale de la Plaine des Quatre-Bras à l'Est d'une ligne Kanchrieh-Smong-Kompong-Trach, dans le Sud de la province de Kompong-Cham, l'extrême Est de Prey-Veng et l'extrême Nord de Svay-Rieng. Il s'agit « d'alluvions anciennes » apportées par le Mékong. Elles sont ainsi décrites par E. SAURIN : « siliceuses ou argilo-siliceuses, elles sont associées à des formations latéritiques plus ou moins développées ; leur teneur en débris organiques et en humus varie avec la végétation qu'elles supportent. Dans ces terres perméables, les nappes phréatiques s'abaissent très bas pendant la saison sèche et l'eau remonte mal par capillarité »³⁵. « Structure gru-

³⁵ E. SAURIN. — Notice sur la feuille de Saïgon. Carte géologique de l'Indochine-Hanoï 1937, p. 57.

La carte géologique donne à ces terres une extension qui ne correspond pas à nos observations.

meleuse ou sableuse en surface, texture sablo-argileuse en profondeur » (SCHMID). Terres sableuses donc, de couleur gris sombre, mais qui toutefois ne sont pas complètement dépourvues d'argile. Elles n'ont pas grande valeur agricole sans être cependant stériles : elles portent les plus belles forêts du Cambodge (réserve de Damber).

Sols roses et blancs.

Les autres sols sableux proviennent de la décomposition des grès « supérieurs » et sont encore plus médiocres. Leur couleur est rose ou blanchâtre. Ils sont constitués soit par des alluvions dites « anciennes » soit par des alluvions dites « récentes » ; il ne semble guère y avoir de différence entre les unes et les autres, si ce n'est que les alluvions anciennes contiennent des formations « latéritiques » : on trouve en effet à profondeur variable (1 m à 4 m) une couche discontinue, molle, aisée à découper, devenant par dessiccation à l'air, dure et vacuolaire : thmar bay-kriem ou pierre « riz brûlé » avec lequel les Khmer construisirent le gros œuvre de leurs monuments³⁶. Les sols d'alluvions anciennes constituent à une altitude supérieure à 20 mètres la lisière Nord de la Plaine des Lacs, d'Angkor au Santuk et la lisière Ouest de la Plaine des Quatre-Bras ; ils se trouvent en massifs isolés au Sud de Takéo (forêts de Prey-Lœu et Banteay Angko). Ils couvrent de même sans solution de continuité de vastes surfaces dans la zone des bas plateaux qui précède les Dangrek et dans la zone des collines qui précède la chaîne de l'Éléphant. L'homme a ainsi mordu sur des terres déjà hautes qui, au Tonkin, par exemple, sont restées longtemps presque vides. Les alluvions récentes sableuses succèdent aux alluvions anciennes dans le centre des deux plaines : elles sont particulièrement étendues de Siemréap à Kompong-Thom et à Kompong-Thmar, de Kompong-Chhnang à Phnom-Penh et à la lisière Sud de la Plaine des Lacs (carte).

³⁶ « Les alluvions anciennes contiennent aussi de la latérite, soit en blocs compacts mais discontinus, soit à l'état de pisolithes ferrugineux. Parfois la latérite compacte forme localement une véritable « cuirasse continue ». — E. SAURIN. — Notice sur la feuille de Khong. Service géologique de l'Indochine. Hanoï 1944, page 26.

Voir également E. SAURIN et E. ROCH. Observations sur des formations latéritiques au Cambodge et au Vietnam (Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences, t. 247, pages 1358-1360, séance du 27 octobre 1958).

Anciennes ou récentes, ces terres sont composées essentiellement de *sable fin* (éléments inférieurs à 0,2 mm et supérieurs à 0,02 mm) ; en surface se forme, à la saison sèche, une petite croûte argileuse très mince qui se craquelle car il s'agit de terre à colloïde dispersé. La teneur en argile augmente en profondeur et peut atteindre près de 50 % vers un mètre ³⁷ du moins dans les alluvions anciennes.

Les sables d'alluvions récentes, notamment les sables blancs ou gris des provinces de Kompong-Chhnang et Kompong-Speu sont

³⁷ Alluvions « anciennes » :

Beng MEALEA (Siemréap pour 100 g de terre séchée à l'air).

PROFONDEUR	SABLE GROSSIER 2 mm < 0,2	SABLE FIN 0,2 < 0,02	LIMON 0,02 < 0,002	ARGILE < 0,002
surface	10	68	10	12
0,50 m	3	45	10	42
1 m	3	42	7	48
surface	5	74	13	7
surface	13	72	7	8
0,50 m	13	72	5	10
1 m	7	34	7	52

d'après BILLAUX. — Division de Chimie des Recherches Agronomiques. Centre de Recherches Scientifiques et Techniques. Saïgon 1953.

SNENG km 24 de Battambang sur la route de Pailin
terre desséchée à 100° (méthode de la Theeprofstation).

Alluvions récentes :

PROFONDEUR	CAILLOUX	GRAVIER	SABLE	FRACTION MOYENNE LIMON	ARGILE
Surface	0	0	16,9	75,4	7,7
0,70 m-0,80 m	0	0	8,5	67,5	24,00

d'après PHILIPPE. Office Indochinois du Riz. Section de Chimie et d'Agrologie, n° 188. Saïgon 1932.

Les deux résultats ne sont pas absolument comparables, les méthodes employées n'étant pas exactement les mêmes.

assez perméables ^{37 bis} et donc médiocres pour la culture du riz. Dans la région de Siemréap, notamment, les sables d'alluvions anciennes sont relativement imperméables par suite de la présence d'argile compacte et donc d'une nappe phréatique à faible profondeur : des mares n'y sont pas rares en saison des pluies. Cette circonstance est favorable à la culture du riz ; elle a handicapé, par contre, certains essais d'arboriculture.

En revanche tous les sols sableux sont profonds, homogènes, sans horizons différenciés, bien qu'on y note souvent la présence de pisolithes. Ils sont meubles, *faciles à travailler* même avec des instruments rudimentaires. Mais ils se tassent d'eux-mêmes après les labours (*terres battantes*).

Chimiquement les sols sableux sont *acides* (pH voisin de 5,5) et extrêmement pauvres en éléments utiles ; ils contiennent jusqu'à 90 % de silice pure ³⁸. Ils ont, en effet, été lessivés par les eaux de

^{37 bis} Cependant, après 4 jours, un sable de Prasat Andet contient encore 14 % de l'eau qu'il a absorbée (Siemréap).

³⁸ Thnay-Totung (Kg-Speu) surface pH 5,6
 Siemréap (près du terrain d'aviation) surface pH 6,4
 Trapeang Sap surface pH 5,3 — 5,4 (sol forestier)

	CaO	P ² O ⁵	
Thnay-Totung (surface)	Traces indosables	Traces indosables	pour 100 g de terre séchée au soleil
Siemréap (surface)	»	»	
Trapeang-Sap (Takéo-surface)	0,126 %	0,039 %	(sol sous couvert forestier)

Analyses d'après PHILIPPE :

SNENG (surface).

AZOTE TOTAL	HUMUS	SUBSTANCES ORGANIQUES	P ² O ⁵ ASSIMILABLE	K ² O	MAGNÉSIE	CHAUX	INDIGE D'HUTCHINSON
0,036 %	0,171 %	0,35 %	0,002 %	trace	0,036 %	0,059 %	0,024

pluie : tous les sels solubles ont disparu. A Siemréap, en surface, immédiatement au Sud du Baray Occidental, le sol ne contient guère que de la silice ; c'est un sable à peu près pur. Il n'est, d'ailleurs, pas impossible qu'il s'agisse dans ce cas précis d'un apport éolien ³⁹. Les terres sableuses sont à peu près totalement dépourvues d'humus et de matières organiques, phénomène assez général parmi les sols tropicaux.

Ces terres sont en partie cultivées. Ce sont cependant des terres sans vocation agricole qui auraient dû être laissées à la végétation spontanée.

II. — LES SOLS ARGILEUX (dey eth) ET ARGILO-LIMONEUX (lobay eth)

Sols argileux (dey eth).

La plus grande partie des plaines basses (carte), plus ou moins inondées, bien que certaines soient normalement à l'abri de l'inondation, sont formées de sols à prépondérance argileuse. Il en est de même des thalwegs dans les régions de sol sableux (Stung Chrey Bac, Stung Oudong, Stung Thnot). Ces plaines argileuses sont particulièrement développées à l'Est des Lacs (Kompong-Thom) ; dans la plaine du Mékong elles constituent la plus grande partie des provinces de Prey-Veng et Svay-Rieng, s'étendent dans la Mésopotamie Nord (Chilea), en Prey-Chhor (Kompong-Cham), en Prey-Krabas et Kirivong (Takéo). Ce sont des sols d'alluvions récentes. Il y a des alluvions récentes sableuses. Mais les alluvions récentes argilo-sableuses à prépondérance d'argile constituent la plus grande partie des plaines cultivées en rizières. Ce sont des terres de couleur *claire*, blanchâtres ou ocre. En surface se trouve un horizon relativement assez meuble auquel les paysans donnent le nom de « *dey lobay* » (terre limoneuse) ou de « *dey lobob* » (terre d'inondation, molle). Cet horizon est de nature très diverse, généralement argilo-limoneuse, parfois sableuse (Svay-Rieng), en tout cas composée d'éléments

³⁹ Sur le petit temple de Prasat Andet se trouvent déposés sur une épaisseur de 0,10 m des dépôts fins à grains légèrement polis dont on ne voit pas bien quelle pourrait être l'origine. Nous avons personnellement constaté par vent du Nord la formation de tourbillons de sable ascendants et leur déplacement.

assez fins. Au-dessous, une *argile* très compacte, grise ou rougeâtre, criblée le plus souvent de concrétions ferrugineuses pisolithiques. L'origine des concrétions pisolithiques prête à discussion⁴⁰. Cette argile compacte, très imperméable, kaolinique sans doute, *est extrêmement dure dès qu'elle est sèche : les racines du riz ne peuvent pas la traverser*; elles doivent s'étaler. De bons rendements sont impossibles dans ces conditions. Terre « morte », *sans vie organique*, c'est la terre à brique proprement dite ou « *dey eth* ». Les terres argileuses ont une qualité précieuse pour la culture du riz, leur *imperméabilité*. Mais par ailleurs leur fertilité tient essentiellement à la *plus ou moins grande profondeur de la couche d'argile compacte*. Si cette couche est à moins de 0,30 m les terres restent médiocres, quelle que soit par ailleurs la valeur de la couche supérieure; si l'argile compacte est à plus de 0,30 m-0,40 m, on a des terres profondes et bonnes. Mais à de très rares exceptions, partout *l'argile compacte est proche de la surface* :

Prey-Veng (sortie de la ville)	0,20 m
Kg-Chamlong (Kandal), bords du Tonlé-	
Tauch	0,30 —
Tonlé-Bati (Takéo)	0,30 —
Kompong-Kantuot (Kandal)	0,20 —
Chilea (Kompong-Cham)	0,20 —
Prey-Chhor (Kompong-Cham)	0,40 —
Kg-Thkau (Siemréap), route de Kg-	
Phlouk	0,30 —

Il faut tenir compte aussi de la composition physique de la couche supérieure. Celle-ci est généralement meuble parce que riche en éléments moyens (limons); mais elle peut aussi être très argileuse. Quand

⁴⁰ Il semble toutefois qu'il s'agisse d'une nappe de cailloux déposée par les eaux après érosion de croûtes latéritiques.

A Kompong-Kantuot (Khsach Kandal), dans le fond du thalweg du Stung Thnot, la couche meuble a 20 centimètres; l'argile très dure à concrétions ferrugineuse, 80 centimètres; au-dessous on trouve du sable. A Teukchor (16 km Est de Sisophon), l'argile compacte repose à 4 mètres, sur une couche d'argile smact.que.

Dans la province de Prey-Veng à Prey-Kla au PK 19 sur la route de Chup, de même qu'à Theay, l'argile compacte est imprégnée de concrétions pisolithiques arrondies. Cette couche est si dure que, même en début de saison sèche (novembre), il est très difficile de l'attaquer avec des instruments en fer. Ces concrétions rondes et luisantes se trouvent dans toute la partie

elle est trop argileuse en surface, elle est difficile à travailler : lorsqu'il a plu, elle devient glissante et la charrue de bois patine.

D'une façon générale tous les sols argileux sont très durs en saison sèche et impossible à travailler à cette époque ; il faut attendre des *pluies abondantes* pour les labourer.

Chimiquement ces terres argileuses sont de valeur inégale mais généralement médiocre⁴¹. Elles sont, en majorité, acides⁴². Les terres de l'exploitation rizicole de Chipou sont presque neutres (pH 6,5).

occidentale de la province de Prey-Veng elles tapissent de façon caractéristique le remblai de la route Prey-Veng-Chup, remblai qui a été édifié avec de la terre prise sur place ; elles tapissent de même le fond de la cuvette de Kompong-Snè là où la terre a été prise pour la construction du barrage. Les mêmes concrétions se trouvent autour de Chilea sur la route nationale n° 6.

A Pursat, l'argile contient de très nombreuses concrétions dans un ciment en partie sableux.

Dans Svay-Rieng, sur les bords du Beng Khoun, à proximité de Chipou, en surface, on trouve un sol sableux grisâtre léger, à 0,15 m et sur une très grande profondeur, une argile blanchâtre, très dure, à allure de kaolin, dans laquelle les racines ne pénètrent pas et qui a 10 mètres d'épaisseur.

⁴¹ A l'origine ces terres argileuses de plaine basse étaient sans doute toutes inondées. Aujourd'hui la construction des routes (région de Chilea) et peut-être une diminution de la crue du Mékong font que certaine ne reçoivent plus guère que des eaux de pluie (Prey Kla dans Prey-Veng). La différence est importante ; non pas seulement à cause d'un limonage qui, si loin du Mékong, est faible, mais parce qu'en général les eaux du Mékong sont neutres tandis que les eaux de pluie sont acides (pH 5,5) et celles des stung en général aussi (Stung Siemréap : pH 5,8-5,9).

⁴²

Terres non inondées :

Route de Takéo à Kbal Po	pH 5,3
Phum Veal (route de Prey-Veng à Komchay-Meas	pH 5,4
Svay-Rieng (entre Svay-Rieng et la limite de Prey-Vedg)	pH 5,6-5,7
—	pH 5,3-5,4

Terres inondées par les Stung :

Kg-Chambong (Tonlé-Tauch)	pH 5,5-5,6
Kg-Kantuot (Stung Thnot)	pH 5,5-5,6

Terres inondées par les Lacs :

Kg-Thkau (Sauthnikom-Siemréap)	pH 5,8-6
--------------------------------	----------

Les sols argileux sont très pauvres en humus, très pauvres en acide phosphorique et en chaux ⁴³. Ils sont plus favorables que les sols sableux à la culture du riz parce qu'ils sont imperméables. Mais ils restent bien médiocres dans l'ensemble. A Chipou (Svay-Rieng) le sol de surface est, en outre, *abrasif*; en lisière de la Plaine des Joncs, le sol serait « aluné » (Sud du srok de Kompong-Trabec; Est du srok de Svay-Teap); dans les mêmes provinces de Svay-Rieng et Prey-Veng signalons des sols de tourbières.

Sols argilo-limoneux de Battambang (dey lobay-eth).

Ce sont des sols à prépondérance argileuse qui constituent les « plaines de Battambang », de Mongkolborrey à Moung (carte). Ces sols sont de couleur assez sombre, bruns et non plus grisâtres. Leur teneur en éléments moyens est beaucoup plus forte. Quoique lourds ils sont beaucoup plus *meubles*, beaucoup moins compacts; ils s'imprègnent bien; ils peuvent être travaillés après des pluies modérées.

43

P ² O ⁵	Phum Veal (surface)	0,005 %	(Mme CHAMPAGNE)
	Svay-Rieng (1)	traces	—
	(2)	0,01 %	—
	Kompodg-Chamlong	0,025 %	—
	Route de Takéo à Kbal Po	0,003 %	—
	Kompong-Kantuot	0,01 %	—
	Kompong Thkau	traces	—
	Baray	0,002 %	—
CaO	Phum Veal	0,07 %	—
	Svay-Rieng (1)	0,043 %	—
	(2)	0,066 %	—
	Kompong-Chamlong	0,025 %	—
	Route de Takéo à Kbal Po	0,038 %	—
	Kompong-Kantuot	0,076 %	—
	Kompong-Thkau	0,168 %	—
	Baray	0,093 %	—

Ce sont des sols argilo-limoneux (« lobay eth », disent les paysans) ⁴⁴. Ils sont, en outre, *profonds* (1,20 m - 1,40 m à Thmar Kol ; 2 m à Anlong-Veal) : on trouve en maints endroits à des profondeurs variables (0,20 m - 0,30 m) des pisolithes parfois abondants mais sans que ceux-ci forment une couche dure ; la teneur en argile augmente à distance de la surface mais sans que l'on ait affaire à une argile compacte, du moins à faible profondeur. Sols vivants et homogènes.

Chimiquement ces sols sont souvent presque *neutres*, ainsi que l'indiquent les chiffres ci-joints donnés par PHILIPPE ⁴⁵. Une analyse faite à Vat Ek (Peam Ek) a donné un pH de 6,8.

Sols pauvres en humus, en acide phosphorique et en azote ⁴⁶.

⁴⁴ D'après PHILIPPE (O.I.R. Méthode de la Theeprofstation résultats pour 100 % de terre desséchée à 100°).

	GRA- VIER	0,15 mètre < 2 mm			GRA- VIER	0,70 mètre < 2 mm		
		SA- BLE	LI- MON	AR- GILE		SA- BLE	LI- MON	AR- GILE
Reang Kessey	3	3,6	75,4	21		0,7	40,5	58,8
Moung (3 km Ouest de ce centre)	0,14	3,6	63	33		3,3	47,6	49,1
Battambang		2,1	52,7	45,2		1,7	37,6	60,7
Thmar-Kol		1,1	61,7	37,2		1,3	54	44,7
Mongkolborrey (3 km au Sud du centre)		1,6	56,6	4,8		1,8	45,6	52,6

⁴⁵ Reang Kessey (Battambang)		pH 6,03	(d'après PHILIPPE)
Plaine de Moung (surface)	1S	pH 6,13	—
—	2S	pH 6,27	—
—	3S	pH 6,34	—
—	4S	pH 6,09	—
—	5S	pH 6,06	—
—	6S	pH 6,29	—
— à 0,70 m	6SS	pH 7,31	—

⁴⁶ Toutefois une analyse faite à Vat Ek a donné une teneur en acide phosphorique sensiblement supérieure (0,042 %).

60 échantillons analysés dans Battambang par PHILIPPE donnent les résultats suivants :

P ² O ⁵	minimum	0,001 %
	maximum	0,013 %
Azote	minimum	0,019 %
	maximum	0,16 %

(pour 100 g de terre naturelle desséchée à 100°).

Mais les teneurs en chaux sont relativement élevées atteignant même 0,66 %⁴⁷. La teneur en potasse, serait variable mais généralement satisfaisante, de 0,004 % à 0,025 %. Les terres de Battambang sont donc des terres en partie limoneuses, neutres, assez riches en chaux et en potasse. Ce sont de bonnes terres. Il semble que cette richesse particulière soit due aux apports des stung Mongkolborrey et Sangker qui drainent un arrière-pays basique (basaltes de Pailin et surtout calcaires de l'arrière-pays de Battambang) ; le calcaire se trouve d'ailleurs à faible profondeur dans toute la plaine et apparaît dans les phnom. Au pied de ces mêmes phnom et dans les lapiez se trouve une terre *argileuse* de décomposition, *noirâtre*, très riche en humus et en chaux (Phnom Sampeou-Phnom Tauch) : il en est de même dans la région de Tukméas (Banteay-Méas, Kampot) ; cette terre est fertile.

III. — LES SOLS DE BERGE (dey lobob)

Le long des berges du Mékong, du Bassac, à un moindre degré du Tonlé-Sap, du Tonlé-Tauch, s'étendent des terres fécondes dont la fertilité est renouvelée chaque année par les eaux de crue. Ces terres sont dites « *lobob* » par le paysan. Elles couvrent environ 500 000 hectares.

Les eaux déposent d'abord les éléments grossiers. Ainsi se constituent, dans les parties les plus basses des berges de rive convexe et à l'amont des îles au Nord de Phnom-Penh, des dépôts de gravier (pointe Nord de Koh Samrong-Rocakong-Prek Luong-Koh Dach-Prek Takau-PK 13 et PK 20 le long du Bassac) et surtout des *plages de sable* pur (photo de Koh Sautin). Ces plages restent presque toujours incultes ; elles ne peuvent être cultivées avant d'être enrichies par des dépôts ultérieurs d'éléments fins.

Après les sables, les eaux déposent des terres limono-sableuses (*lobob khsach*), des terres limoneuses (*lobob-lobay*), enfin des terres argileuses (*lobob-kandeng*). Le long du Mékong, les dépôts sont surtout

⁴⁷ Vat Ek	0,66 %	(Mme CHAMPAGNE)
Moung	0,295 %	(PHILIPPE)
Moung à 0,70 m	0,585 %	—
Kompong-Preah à 0,70 m	0,313 %	—
Thmar-Kol à 0,70 m	0,292 %	—
Beng Pring à 0,70 m	0,483 %	

sableux en amont ; ils sont limoneux au centre ; ils deviennent de plus en plus compacts vers le Sud et l'argile est prépondérante au Sud de Neak Mong.

Terres lobob-khsach.

Les terres lobob-khsach couvrent environ 20 000 hectares. Elles constituent souvent le sommet du *bourrelet de berge* ; on les trouve également le long des prek, au débouché des prek dans les beng, ainsi que sur les plages de berge bordant le fleuve, partout où le courant est relativement fort ; mais cette localisation n'est pas rigoureuse. Ce sont des terres *légères*, à prédominance d'éléments grossiers (plus de 80 %) avec moins de 4 % d'argile ⁴⁸.

Très meubles, elles sont sensibles à la sécheresse, mais l'eau y remonte en saison sèche par capillarité de sorte que les racines des arbres peuvent s'y approvisionner. Chimiquement ce sont des terres légèrement alcalines, à pH égal ou supérieur à 8,3 ⁴⁹. Elles sont classées par le cadastre en première catégorie ; elles ne sont pas inondées ou le sont très faiblement ; elles portent donc les habitations et les cultures arbustives et sont, à ce titre, très précieuses.

48

	SABLE 2 mm << 0,05	LIMON 0,05 << 0,002	ARGILE < 0,002
Hanchey (0,30 m)	87,7	10	2,3
Koh Pi (0,30 m)	86,7	11,2	2,1
Beng-Pruol (0,30 m)	80,5	16,4	3,1
Setbau (Bassac) (0,30 m)	77,4	19,9	2,7
Prek Koy (Bassac) (0,30 m)	82,9	15,1	2

D'après J. MARINET, renseignements inédits. L'échelle adoptée est la même que celle de PHILIPPE mais est différente de celle de BILLAU ; les *résultats ne doivent donc pas être comparés* sans précaution.

49

Hanchey	8,34	(J. MARINET)
Koh Pi	8,54	
Beng Pruol	8,38	
Setbau	8,35	
Prek Koy	8,35	

Terres lobob-lobay.

Ce sont les plus belles et les plus riches terres du Cambodge. Elles sont parfois confondues avec les précédentes sous la dénomination de terres lobay-khsach. Terres à éléments moyens, donc limoneuses : le pourcentage de sable, notamment de sable grossier est plus faible que dans les terres lobob-khsach (30 à 60 %), le pourcentage d'argile plus fort (4 à 20 %). Quand la teneur en argile est forte, elle est souvent compensée par une teneur forte en sable. Les éléments (argile colloïdale, matière organique et humus) sont finement divisés. La couleur est « chocolat clair ». Terres profondes, épaisses et homogènes⁵⁰. Ce sont des terres « *franches* » à composition physique presque parfaite. L'eau y circule bien. Elle s'infiltre facilement ; *elle remonte en saison sèche par capillarité* : à la fin des pluies, en novembre, le mouvement descendant de l'eau cesse ; le sol connaît alors une brève période de déséquilibre qu'accentue l'action desséchante du vent du Nord, période délicate à franchir ; puis l'eau des beng s'infiltre à travers le bourrelet vers le Mékong ; un siphon est alors amorcé

⁵⁰ ANALYSES d'après M. JACQUES MARINET (inédites)

			SABLE	LIMON	ARGILE %
Kratie	Phum Thmey	0,30 m	60,1	23	16,9
		0,70 m	64,5	23,3	12,2
	Tamao	0,30 m	29,5	49,7	20,8
		0,70 m	63,9	28,6	7,5
Kg-Cham (Mékong)	Hanchey	0,40 m-0,70 m	55,1	39,6	5,3
	Koh Pi	0,30 m	41	50,8	8,2
	Beng Pruol	0,30 m	51,6	41	7,4
	Chihé	0,30 m	28,5	61,9	9,6
	Kandal Koh Sautin	0,30 m	31,4	60,4	8,2
	Sambour Méas	surface	25,1	65,3	9,6
		surface	26,4	67,5	6,1
		0,10 à 0,30	41,4	54	4,6
		surface	19,6	73,8	6,6
Kandal (Bassac)	Tonlé-Bet	surface	33,9	59,9	6,2
		surface	38	54,3	7,7
	Setbau	surface	54,4	37,3	8,1
	Prek Koy	surface	48,3	47,3	4,4
	Loeuk Dek	0,40 m	5,8	84,1	10,1

et l'eau remonte par capillarité jusqu'à proximité même de la surface. Ces sols conservent ainsi de l'humidité en pleine saison sèche à faible profondeur (1 à 2 m) ; ils *peuvent donc être exceptionnellement cultivés à cette époque* ; assez hauts ils peuvent également être cultivés en saison des pluies avant la crue. Ils conviennent mal, par contre, à cause de leur perméabilité, à la culture du riz. Les plus belles terres lobob-lobay se trouvent entre Kompong-Cham et Phnom-Penh ; elles sont plus sableuses en amont ; plus compactes en aval.

La nature chimique est également très favorable. Ce sont des terres très légèrement *alcalines* avec un pH voisin de 8 ⁵¹.

La teneur en éléments utiles est *élevée* notamment pour la chaux (plus de 0,6 %, le minimum étant de 0,415 %) ; la teneur en azote

51

Khet Kratié	Phum Thmey	0,30 m	pH
			8,16 (d'après MARINET)
Khet Kandal	Tamao	0,70 m	8,01
		0,30	7,87
		0,70 m	8,54
	Hanchey	0,40 m-0,70 m	8,56
	Koh Pi	0,30 m	8,04
	Beng Pruol	0,30 m	8,34
	Chihè	0,30 m	8,28
			8,34
	Kandal Koh Sautin	0,30 m	8,54
			8,54
	Sambour-Méas	surface	8,09
		surface	8,58
		0,10 à 0,30	8,41
	Tonlé-Bet	surface	8,35
		surface	8,27
		surface	7,91
	Setbau	surface	8,34
	Prek Koy	surface	8,41
	Lœuk Dek	0,40 m	8,14

Des chiffres identiques sont donnés par M. BARADAT

Tableau XIX

Khet Kompong-Cham	8,58
—	8,09
Kandal (Bassac)	8,35
—	8,41
Kandal (Mékong)	8,35
Kandal —	8,14

est de 0,06 à 0,14 % ; en acide phosphorique assimilable de 0,03 % ⁵². Ce sont donc des terres riches, à condition qu'elles ne soient pas érodées par des pluies abondantes immédiatement après le dépôt d'alluvions.

Les terres « lobob-lobay » se déposent en zone de faible courant et d'eau calme. Elles constituent les « Berges » proprement dites, et le « Revers » du bourrelet lorsque le limonage en a créé un. Les îles du Mékong au Sud de Chhlong et les îles du Bassac sont formées presque entièrement de sols « lobob-lobay » et sont de ce fait particulièrement fertiles. Classées en 2^e et 3^e catégories, les terres lobob-lobay *couvriraient d'après le cadastre 70 000 hectares*, chiffre qui nous paraît inférieur à la réalité.

Terres lobob-kandeng.

L'arrière-berge est de sols plus lourds, plus compacts, riches en éléments fins et surtout en argile (plus de 15 % et jusqu'à 45 %) ⁵³.

52

	CHAUX	AZOTE TOTAL	ACIDE PHOSPHO- RIQUE ASSIMI- LABLE	POTASSE ASSIMI- LABLE	(%)
Khet Kompong-Cham	0,662	0,109	0,031	0,016	D'APRÈS BARADAT TABLEAU XXIX
Khet Kompong-Cham	0,668	0,143	0,025	0,056	
Khet Kandal Bassac	0,680	0,062	0,022	0,010	
Bassac	0,608	0,084	0,023	0,012	
Bassac.	0,415	0,081	0,028	0,010	

53

		SABLE	LIMON	ARGILE	(%)
Tamao	0,30 m	20	58,3	21,7	D'APRÈS J. MARINET
Beng Pruol	0,30 m	3,5	53	43,5	
Koh Prak	0,30 m	10,6	63,8	25,6	
Sambour	surface	12,7	72,5	14,8	
Méas	0,80 m	14	64	22	
Tonlé-Bet	0,40 m-0,70 m	9	68	28	
Lœuk Dek	0,40 m-0,60 m	4,3	71,7	24	

Les terres lobob-kandeng et kandeng sont de natures assez variées. Mais toutes sont compactes et ne peuvent être cultivées en période sèche ; elles sont basses, ne découvrent que tardivement à la décrue et sont soumises tôt à l'inondation. Elles ne peuvent donc être cultivées qu'en saison des pluies, pendant un court laps de temps entre les premières pluies de mai et la crue d'août-septembre. Elles sont difficiles à mettre en valeur.

Le pH accuse de fortes variations : les terres envahies régulièrement par l'eau du Mékong sont à peu près *neutres* (Sambour-Méas) ; les cuvettes quasi fermées ou envahies surtout par l'eau des stung sont acides (cuvette d'Angkor Borrey) ⁵⁴.

Les terres lobob-kandeng sont généralement assez riches en éléments fertiles, la teneur moyenne étant, selon des analyses de J. BARADAT, de 0,3 % pour la chaux, de 0,1 % pour l'azote, de 0,02 % pour l'acide phosphorique assimilable ⁵⁵. Difficiles à cultiver, elles portent, sous une forêt-taillis inondée très médiocre, un tapis de « Paragrass » (*Brachiaria mutica*) et de « Bermuda grass » (*Cynodon dactylon*) qui constitue une excellente prairie.

⁵⁴	pH		pH
Tamao	5,48	d'après Vinh-Hoa (Song Bé)	4,90
	J. MARINET	Kompong-Cham	6,18
Beng Pruol	4,91		d'après M. BARADAT
Koh Prak	7,32	Kompong-Cham	4,91
Sambour-Méas	6,18	Kandal (Bassac)	7,89
Tonlé-Bet	6,74	Prey-Veng	4,73
Lœuk-Dek	5,99	Takéo (Angkor Borrey)	4,50-5,12-4,90

⁵⁵	CHAUX	AZOTE TOTAL	ACIDE PHOSPHO- RIQUE ASSIMI- LABLE	POTASSE ASSIMI- LABLE	%
Kompong-Cham ..	0,598	0,106	0,046	0,015	d'après BARADAT
—	0,217	0,109	0,005	0,010	
Kandal (Bassac) ..	0,466	0,095	0,090	0,022	
Prey-Veng	0,341	0,0131	0,039	0,017	
Takéo (Angkor- Borrey)	0,296	0,0565	0,026	0,025	
Takéo (Angkor Borrey)	0,250	0,068	0,020	0,046	
Takéo (Angkor- Borrey)	0,175	0,027	0,005	0,016	

La fertilité des terres de berge, leur teneur élevée en éléments utiles sont dues uniquement à ce qu'elles sont renouvelées chaque année par les limons du Mékong. Lorsque l'eau du fleuve ne les recouvre pas, elles sont beaucoup moins riches : les cuvettes quasi fermées au centre des îles de Koh Sautin ou de Koh Samrong ont perdu beaucoup de leur valeur. L'arrière-berge du srok de Kien-Svay, qui n'est plus guère inondée par l'eau du Mékong depuis la construction de la route nationale n° 1, est en partie stérile.

IV. — LES SOLS BASALTIQUES

Très différents sont les sols des plateaux basaltiques de Chup et de Chamcar-Lœu. On peut penser qu'ils ne sont pas très différents des sols du Darlac, objet de la belle étude de M. SCHMID, P. de LA SOUCHÈRE et D. GODARD ⁵⁶. Ils ont un grand intérêt économique.

La roche mère est un basalte quaternaire que recouvre très généralement une couche d'argile de décomposition, compacte, gris clair, ou gris bleuté. Sous l'argile le basalte vacuolaire est plus ou moins décomposé et donne finalement un tuf blanchâtre (falaise de Prek Kak). Au-dessus de l'argile on trouve soit des sols rocheux, de basalte non décomposé (sols de cheires), soit des sols rouges, bruns ou noirs. Les sols rocheux occupent d'importantes surfaces dans le Chamcar Lœu, le Nord du plateau et la région de Trœung à Kompong-Cham (Phnom Pros-Phnom-Srey), dans le Chup la région du Phnom-Peam-chang et la bordure occidentale des plateaux de Chup et Tapao. Cheires, bombes, blocs de lave ou conglomérats ne sont couverts que d'une forêt claire médiocre, avec bambous épineux dans les thalwegs, qui souffre de la sécheresse, la nappe phréatique étant profonde. Des parcelles de « terre noire » se sont constituées dans les creux et permettent de belles rizières. Les plateaux rocheux, tel celui qui s'étend entre Trœung-Bos Khnor et Kompong-Cham— sont peu favorisés.

⁵⁶ M. SCHMID, P. DE LA SOUCHÈRE, D. GODARD. « Les sols et la végétation au Darlac et sur le plateau des Trois Frontières ». Centre de Recherches Scientifiques et Techniques. Saïgon 1951.

Les terres rouges.

D'un tout autre intérêt sont les célèbres « *terres rouges* ». Nous ne donnerons ici que quelques indications, ces terres ayant été très bien étudiées dans tout le Sud-Indochinois. Six massifs principaux (carte) :

dans le Chamcar-Lœu	{ Chamcar-Andong (95 m)
	{ Chamcar-Lœu (130 m)
	{ Prek Kak (140 m)
dans le Chup	{ Chup (80-100 m)
	{ Peamchang
	{ Chukh

Terres profondes : leur épaisseur qui atteint en moyenne 15 à 20 mètres, serait de 60 mètres à Chamcar Andong. Elles reposent sur l'argile grise compacte par l'intermédiaire de matériaux basaltiques divers. Elles seraient dues à la décomposition de basaltes plus friables ou de cendres volcaniques. Elles ont une couleur rouge très caractérisée. Elles sont pulvérulentes et donnent, en saison sèche, une poussière adhésive.

1° La *constitution physique* montre une prédominance d'éléments fins. Mais les éléments moyens et même les sables sont suffisamment importants pour que la structure puisse être considérée par M. SCHMID comme « *bonne* » pour les terres rouges de Chup, et « *excellente* » pour celle de Chamcar-Lœu ⁵⁷.

57

ANALYSES d'après SCHMID (cité par J. MARINET)	SABLE GROSSIER	SABLE FIN 2 mm << 0,05	LIMON 0,05 << 0,002	ARGILE < 0,002	POUR 100 g
<i>Plateau de Chamcar-Lœu</i>					
n° 1 0,10 m-0,20 m.....	2	12	22,8	63,2	
0,50 m-0,60 m.....	2	6	14,8	77,2	
n° 2 0,10 m-0,20 m.....	4	12	19,2	64,8	
0,30 m-0,40 m.....	4	14	21,2	60,8	
0,60 m-0,70 m.....	3	19	19,2	58,8	
1,10 m-1,20 m.....	2	12	16,8	69,2	
1,40 m-1,50 m.....	2	8	16,8	73,2	
1,80 m.....	2	6	16,8	75,2	

La proportion d'argile est donc très forte : 60 % en surface, 70 % à 0,60 m. Malgré cette forte teneur l'importance des matériaux moyens (10 à 20 %) et du sable (autour de 10 %) donne des terres « ouvertes » où l'eau circule bien, où les échanges gazeux sont intenses. Ce sont des terres perméables et qui « se drainent très bien ». Il se produit dans ces terres, en fin de saison des pluies, des phénomènes assez semblables à ceux évoqués ci-dessus en terres lobob-lobay. Après une période critique de déséquilibre, liée au souffle desséchant du vent du Nord, s'amorce une remontée d'eau par capillarité qui permet aux arbres de ne pas trop souffrir de la saison sèche. Mais la nappe phréatique, liée à la présence de l'argile grise, est généralement profonde (15 à 20 m) de sorte que ces terres ne conviennent guère à la culture du riz⁵⁸. Enfin ce sont des terres lourdes, difficiles à travailler pour une charrue en bois telle que la charrue khmère.

⁵⁷ (Suite)

ANALYSES d'après SCHMID (cité par J. MARINET)	SABLE GROSSIER	SABLE FIN 2 mm << 0,05	LIMON 0,05 < < 0,002	ARGILE < 0,002	POUR 100 g
<i>Plateau de Chup</i>					
n° 4 0 m-0,15 m.....	4	10	16,8	69,2	
0,20 m-0,30 m.....	2	18	12,8	67,2	
0,50 m-0,60 m.....	3	11	10,8	75,2	
1,00 m-1,10 m.....	2	14	8,8	75,2	

ANALYSES d'après Y. HENRY	GRAVIER SABLE GROSSIER	SABLE 2 à 0,05	0,05 à 0,005	ARGILE —0,005	POUR 100 g
<i>Chamcar-Krauch</i>					
n° 4 0,60 m.....	0	6,1	20,9	73	
<i>Plateau de Chup</i>					
n° 9 Sud-Ouest 0,60 m.	1,4	6,5	22	71,5	
n° 10 Centre 0,60 m.	1	6,4	23,4	70,2	

« Nos observations nous conduisent cependant à considérer que les terres rouges de la région de Chamcar-Andong présentent une structure excellente... » M. SCHMID, cité par J. MARINET, « Etude économique et culturelle du poivre au Cambodge. »

⁵⁸ Elles sont cependant cultivées en riz dans la région de Krek.

2° Terres légèrement *acides* : pH entre 6 et 6,5 en surface, entre 5 et 5,5 en profondeur, dans le Chamcar-Lœu, de 5,5 à 6 dans le Chup⁵⁹.

Elles contiennent des éléments fertiles et surtout de l'*acide phosphorique*. Peu de chaux par contre (de 0,05 % à 0,15 %). La teneur en azote est moyenne, la teneur en potasse moyenne ou faible⁶⁰.

⁵⁹ Analyse d'après SCHMID :

n° 1	Chamcar-Lœu	0,50 m-0,60 m	4,8
n° 2	—	0,10 m-0,20 m	6,5
		0,30 m-0,40 m	7,4 (neutre)
		0,60 m-0,70 m	6,9 (neutre)
		1,10 m-1,20 m	6,2
		1,40 m-1,50 m	5,1
		1,80	5,4
n° 4	Chup	0 m-0,15 m	6,7
		0,20 m-0,30 m	4,9
		0,20 m-0,30 m	4,9
		1,00 m-1,10 m	4,7

⁶⁰ Acide phosphorique (P²O⁵) :

d'après Yves HENRY :

n° 4	0,383
n° 9	0,104
n° 10	0,128

d'après SCHMID :

n° 1	0,15
n° 2	0,14 à 1,144

Chaux :

d'après Yves HENRY :

n° 4	0,155
n° 9	0,091
n° 10	0,080

d'après SCHMID :

n° 1	0,078
n° 2	0,095 à 0,126
n° 4	0,05

Azote :

d'après Yves HENRY :

n° 4	0,109
n° 9	0,111

Potasse :

n° 10	0,095
-------	-------

d'après Yves HENRY :

n° 4	0,042
n° 9	0,030
n° 10	0,027

d'après SCHMID :

n° 1	0,012
n° 2	0,017 à 0,02

L'humus est peu abondant ⁶¹ (M. SCHMID cité par J. MARINET).

En outre les échanges gazeux faciles provoquent lorsque ces terres sont découvertes une combustion rapide de l'humus. Les terres rouges sont des terres *fragiles*. Elles ne peuvent conserver leur fertilité qu'à condition d'être livrées à des cultures arbustives (hévéa, bananier, cultures fruitières) ou à enracinement profond (cotonnier). Les cultures qui ne maintiennent aucun couvert à la surface du sol, qui exigent le labour, aboutissent à un appauvrissement rapide par lessivage et surtout par érosion.

Les terres « brunes ».

En bordure des massifs de terre rouge et en lisière des terres alluviales on trouve des terres de couleur brune. Elles sont particulièrement développées dans la région de Prey-Totung au Sud du Chamcar-Lœu ; de Tangkawk (entre Sampong Chey et Romlong) à l'Ouest du Chamcar-Lœu ; d'Au Reang Au, au Sud du massif de Peamchang dans le Chup. La terminologie est ici mal définie ; il semble qu'Yves HENRY les range dans « les terres mixtes ». Ce sont des terres relativement élevées faisant transition entre les terres rouges d'une part et d'autre part les terres noires ou les terres alluviales. Elles comprennent à la fois, des alluvions sableuses ou argileuses et des éléments basaltiques charriés qui donnent au sol une couleur chocolat clair. Elles sont encombrées en surface de bombes volcaniques. M. SCHMID a bien voulu nous les définir comme des « sols juvéniles, passant parfois à des lithosols avec présence d'éléments volumineux jusqu'au voisinage de la surface, pouvant renfermer quelques concrétions mais ne présentant à aucun niveau d'horizon hydromorphisé ».

Ces terres sont moins riches en argile (30 à 50 % environ) que les terres rouges. Elles sont moins cohésives et surtout *moins lourdes*, grâce à une teneur plus élevée en sables et éléments grossiers (30 %). Elles sont donc plus faciles à travailler que les terres rouges. La nappe phréatique étant plus proche, elles peuvent être cultivées en riz ⁶².

⁶¹ L'opinion de Yves HENRY décrivant la terre rouge de Chamcar-Lœu comme « riche en humus » est donc erronée.

⁶² Voir p. 110.

Chimiquement ces terres sont généralement riches, de *nature proche de celle des terres rouges* si la proportion d'éléments basaltiques est

62

D'après Y. HENRY	GRAVIER > 2 mm	SABLE 2 mm < < 0,05	LIMON 0,05- 0,005	ARGILE < 0,005	POUR 100 g DE TERRE
1. — « terres basaltiques » échantillon n° 8-0,30 m près de Mien (Sud du Chamcar-Lœu)	0	43,2	26,1	36,7	
n° 7-0,60 m près de Krabao (Sud du Chamcar-Lœu)	18	25,4	21,6	53	
n° 41-0,60 m près d'Andong Po (Ouest du Chamcar-Lœu)	31,1	53,1	20	26,1	
2. — « terres mixtes » échantillon n° 39-0,30 m (Ouest du Chamcar-Lœu)	0,2	51,5	13,6	34,9	

D'après M. SCHMID cité par J. MARINET	SABLE GROSSIER 2 mm < < 00	SABLE FIN 0,02 < < 0,0	LIMON 0,02 < < 0,002	ARGILE < 0,002	EN % DISPER- SION TOTALE
échantillon n° 3-terre gris beige :					
0 m-0,05 m	4	22	19,6	50	
0,20 m-0,30 m	2	18	12,8	66	
0,50 m-0,60 m	3	16	16,8	64	
1 m-1,10 m	2	14,4	15,6	66	
Chamcar-Lœu :					
échantillon n° 5, Terre gris beige plantation CaC. (Chup)					
0 m-0,15 m	0	23,2	16	60	
0,40 m-0,50 m	0	25	12	60	
1,20 m-1,30 m	1	19	11	68,8	
1,50 m-1,60 m	0	20,8	12	66,8	

forte ⁶³. Elles sont d'une réelle valeur agronomique. Le pH, est voisin de 5. L'acidité de ces terres est donc assez marquée ⁶⁴.

Les terres « noires ».

Les terres noires constituent des sols particulièrement intéressants. On les trouve dans les plaines basses en bordure des massifs de terres rouges et en particulier :

— à l'Ouest du Chamcar-Lœu dans les plaines de Tangkauk et du Stung Khya ;

— au centre du Chamcar-Lœu dans la cuvette de Speu ;

— au centre du Tbaung Khmum : plaines de Suong, Kôr, Roka Popram ;

— au Sud du Tbaung-Khmum : plaine de Kong-Chey.

Elles résultent surtout, semble-t-il, de la décomposition de cendres, de bombes ou de terres rouges en milieu très humide et souvent inondé. De là leur couleur due à l'excès d'eau.

63

	ACIDE PHOSPHO- RIQUE	AZOTE	POTASSE	CHAUX
D'après Y. HENRY				
n° 7	0,279	0,091	0,046	0,236
n° 8	0,546	0,17	0,038	0,279
n° 41	0,309	0,18	0,030	0,285
n° 39	0,06	0,081	0,014	0,458
D'après M. SCHMID				
n° 3 surface	0,052	0,017	0,02	0,098
0,80 m-0,90 m	0,046		0,014	0,05

(cité par J. MARINET)

⁶⁴ D'après M. SCHMID :

échantillon n° 3 pH à	0,05 m	5,6
	0,50 m-0,60 m	4,9
	0,80 m-0,90 m	5,1
échantillon n° 5	0 m-0,15 m	5,8
	0,40 m-0,50 m	4,7
	1,20 m-1,30 m	4,6
	1,50 m-1,60 m	4,7

(cité par J. MARINET)

Situées en contre-bas des massifs de terres rouges qui se drainent bien malgré leur texture argileuse et reposant sur la nappe phréatique ici particulièrement bien fournie grâce à l'imperméabilité de l'argile grise sous-jacente, ce sont des terres *très riches en eau*. L'argile grise se trouve généralement à moins de 5 mètres de profondeur, la nappe phréatique à moins de 2 mètres. Ces terres sont donc « gorgées d'eau » en saison des pluies ; en saison sèche l'eau remonte par capillarité. Toutes conditions très favorables à la culture du riz ⁶⁴. Nous pensons, en outre, que l'argile des terres noires est de type montmorillonite ce qui leur donne une grande capacité de rétention d'eau ; autre élément favorable.

Terres assez riches en éléments fertiles. Elles ont une teneur assez bonne en *chaux* : 0,296 et 0,218 %, une faible teneur en potasse : 0,019 et 0,018 %, une teneur moyenne en azote : 0,152 et 0,131 % et sont riches en acide phosphorique : 0,217 et 0,290 % ⁶⁵.

Elles sont *acides* avec un pH voisin de 5,5 (Krauch pH 5,4-5,5).

Ces terres noires, cependant, présentent l'inconvénient d'être parfois trop abondamment pourvues en eau. On doit rapprocher des terres noires, les *terres « grises basaltiques »* de M. SCHMID qui comportent toujours à un certain niveau un lit d'argile grise plus ou moins continu, au moins un horizon moucheté, des lits de concrétion, parfois un niveau de cuirasse « caractérisant une hydromorphie assez poussée résultant de la présence, au moins en saison humide, d'une nappe phréatique » battante « au voisinage de la surface »... Les terres « grises » sont de richesse très variable.

*
* *

⁶⁴ Analyse d'après Yves HENRY (1 km - Nord de Kôr) :

	SABLE GROSSIER	SABLE FIN	LIMON	ARGILE
n° 56	20,8	41,6	14,5	43,9
n° 85	0,1	12,6	39,2	48,2

⁶⁵ Analyse d'après Mme CHAMPAGNE, échantillon pris en surface à Krauch (Chamcar-Lœu) — P₂O₅ : 0,072 % — CaO : 0,115 %.

Dans l'ensemble, les sols du Cambodge apparaissent peu favorables. Ils sont presque dépourvus de matières organiques. Les sols riches (terres basaltiques, terres de berge, terres argilo-limoneuses) ne représentent guère que 1 000 000 d'hectares environ sur 6 millions, dans la région que nous étudions. Encore faut-il ajouter que les terres argileuses et surtout les terres rouges sont des terres lourdes qui exigeraient des instruments aratoires assez puissants, ce qui n'est pas le cas de la charrue khmer. Le paysan cultive des terres, sableuses notamment, qui n'ont aucune vocation agricole et devraient être laissées en forêt. Par contre, il a laissé longtemps incultes les terres rouges basaltiques et il laisse encore incultes de bonnes terres argilo-limoneuses notamment dans Battambang, entre Moung et Mongkolborrey. Paradoxe qu'il nous faudra expliquer.

LES PAYSAGES VÉGÉTAUX

Dans cette description du milieu où vit le paysan cambodgien il est nécessaire de dire un mot des paysages végétaux⁶⁶. Ce sont des formations secondaires. L'occupation humaine a été déjà longue dans les plaines cambodgiennes : les formations végétales primitives n'existent plus ; plus de forêts primaires, par exemple, alors que celles-ci subsisteraient sur le versant maritime de la Chaîne des Cardamomes et dans les îles du Golfe de Siam. Certaines formations secondaires sont, en outre *dégradées* par l'action actuelle et continue de l'homme.

Ces formations secondaires, dégradées ou non, couvrent de vastes surfaces du Cambodge peuplé : 3 700 000 hectares environ, ce qui, avec les 300 000 hectares occupés en permanence par les eaux⁶⁷, représente les deux tiers du pays. La *forêt* (prey) l'emporte : même dans sa partie peuplée, le Cambodge est un pays forestier.

Nous distinguerons les paysages suivants : forêt dense à Dipterocarpacees, forêt à Dipterocarpacees dégradée, forêt dense à Légumineuses et Méliacées, forêt semi-dense à *Lagoerstromia*, forêt claire, forêt inondée, forêt de smach, savanes et steppes (veal), (carte n° 5).

Forêt dense à Dipterocarpacees.

La forêt dense à Dipterocarpacees, qui s'étend le plus souvent sur des sols sableux profonds, en particulier en alluvions anciennes,

⁶⁶ Voir notamment l'étude de Marcel BEJAUD. « La Forêt cambodgienne » (inédit).

⁶⁷ Les eaux ont, elles aussi, une végétation : J. BLACHE. « Aperçu sur le plancton des eaux douces du Cambodge » *Cybiurn* n° 6, année 1951, page 65 : « Les bengs possèdent une végétation submergée arrivant à une densité étonnante dans les parties permanentes. Le groupement le plus souvent rencontré est formé de zones concentriques : *Nelumbium nelumbo* au centre, ceintures de *Nymphaea* et *Limnanthemum*, puis zones de flore submergée où les diverses espèces d'*Utricularia* jouent le plus grand rôle... »

présente l'aspect classique des forêts tropicales. « Formation fermée comprenant plusieurs (généralement 4) classes de végétaux ligneux » (M. SCHMID)⁶⁸. L'étage supérieur correspond à une futaie d'arbres de grandes dimensions pouvant atteindre 40-45 mètres ; les étages moyens sont composés d'arbres plus petits et de lianes (var). Le sous-bois est dépourvu de végétation herbacée et le sol apparaît nu entre les feuilles mortes. Il s'agit en effet d'une forêt « semi-caducifoliée » (M. SCHMID). A ce caractère lié sans doute à la sévérité de la saison sèche, il faut ajouter le petit nombre d'épiphytes et le nombre réduit de contreforts ailés. La forêt est donc rarement impénétrable. Ce qui rapprocherait, d'après M. R. SCHNELL, ce type de forêt des forêts « mésophiles » plutôt que des forêts « ombrophiles » de l'Ouest africain. La vie animale est peu développée sans être absente : peu de grands animaux (cervidés, bovidés, fauves) à l'exception de troupeaux d'éléphants transhumants et de hardes de sangliers ; par contre des petits mammifères (porcs-épics, pangolins, écureuils, civettes et surtout des singes), des reptiles (lézards, serpents), des sangsues et de très nombreux insectes notamment de beaux papillons.

Les espèces sont variées mais moins que dans beaucoup de forêts tropicales : elles sont, en particulier, moins variées que dans les forêts du Cambodge maritime dont certaines sont primaires. Les essences les plus caractéristiques de l'étage supérieur sont des Dipterocarpees, les « *Chhœuteal* » : Chhœuteal teuk (*Dipterocarpus alatus*), chhœuteal preng (*Dipterocarpus turbinatus*), chhœuteal chhngar (*Dipterocarpus dyeri*), chhœuteal bangkoi (*Dipterocarpus costatus*). Ils ont comme caractère commun de fournir une *oléorésine*, qui est l'objet d'une exploitation intensive ; les arbres ne sont pas abattus tant qu'ils sont productifs et l'on peut penser que leur grand nombre est en partie une conséquence de cette attitude de l'homme à leur égard (leurs graines en outre peuvent être transportées par le vent à de longues distances). Le chhœuteal preng est le plus fréquent dans la réserve de Damber mais au parc d'Angkor le chhœuteal teuk (*alatus*) est prédominant : arbre magnifique, de diamètre supérieur à un mètre, au fût parfaitement droit et libre, d'écorce grise ou brun clair, avec au sommet des branches grisâtres presque horizontales, formant parasol. Le Koki (*Hopea Odorata*),

⁶⁸ M. SCHMID. « Note sur les formations végétales des hauts plateaux du Centre Vietnam et des régions limitrophes. » L'Étude de la Végétation tropicale. Actes du colloque de Kandy, 1956, pages 183-194.

objet d'une exploitation intensive, est devenu rare ; par contre les *Sralao* (*Lagœrstromia* Sp.), au tronc blanc cannelé, sont nombreux. Parmi les principales espèces, citons encore le *Phdiek* (*Anisoptera* *Glabra*), le Popel mosau et le Popel thmar (*Shorea* *harmandii* et *Shorea* *cochinchinensis*), le Samrong (*Sterculia* *lychnophora*), le Bey Sanlek (*Tarrietia* *Javanica*) et les arbres cités dans la liste jointe qui n'est pas exhaustive ⁶⁹. La plupart des espèces vivent dispersées spora-

⁶⁹ Principales espèces de forêt dense à Dipterocarpacees d'après BEJEAUD et M. Jean HUET :

	NOM SCIENTIFIQUE		NOM VERNACULAIRE
<i>Dipterocarpacees</i>	<i>Dipterocarpus</i>	<i>alatus</i>	Chhœuteal Teuk
	<i>Dipterocarpus</i>	<i>turbinatus</i>	Chhœuteal preng
	<i>Dipterocarpus</i>	<i>dyeri</i>	Chhœuteal chhngar
	<i>Dipterocarpus</i>	<i>costatus</i>	Chhœuteal bangkoi
	<i>Anisoptera</i>	<i>glabra</i>	Phdiek
	<i>Hopea</i>	<i>odorata</i>	Koki (rare actuelle- ment)
	<i>Shorea</i>	<i>harmandii</i>	Popel mosau
	<i>Shorea</i>	<i>Cochinchinensis</i>	Popel thmar
	<i>Shorea</i>	Sp.	Lumbor
	<i>Shorea</i>	<i>vulgaris</i>	Chorchong
<i>Sterculiacées</i>	<i>Vatica</i>	<i>astrolicha</i>	Chramas
	<i>Sterculia</i>	<i>lychnophora</i>	Samrong
	<i>Tarrietia</i>	<i>javanica</i>	Bey Sanlek ou Spon
<i>Irvingées</i>	<i>Irvingia</i>	<i>harmandii</i> , <i>oliveri</i>	Chambak
<i>Lauracées</i>	<i>Haasia</i>	<i>cuneata</i>	Neang Phoeak
	<i>Litsea</i>	<i>vang</i>	Beloi
<i>Lythracées</i>	<i>Lagœrstromia</i>	<i>anisoptera</i>	Trabek Prey
	<i>Lagœrstromia</i>	Sp.	Sralao
<i>Sapindacées</i>	<i>Xerospermum</i>	<i>microcarpum</i>	Mean Ambok
	<i>Euphoria</i>	<i>pallens</i>	Mean Prey
<i>Légumineuses</i>	<i>Erythrina</i>	<i>Indica</i>	Roluo Prey
	<i>Pterocarpus</i>	Sp.	Thnong
	<i>Dialium</i>	<i>Cochinchinensis</i>	Kralanh
	<i>Xylia</i>	<i>dolabriformis</i>	Sokram
<i>Hypericacées</i>	<i>Cratoxylon</i>	<i>prunifolium</i>	Longnieng
<i>Myrtacées</i>	<i>Eugenia</i>	Sp.	Pring
<i>Combrétacées</i>	<i>Terminalia</i>	Sp.	Sramar Prey
<i>Guttifères</i>	<i>Mesua</i>	<i>ferrea</i>	Bosneak
	<i>Callophyllum</i>	Sp.	Phaong Kouk Phaong Teuk

diquement; chhœuteal, phdiek, lumbor, chramas, c'est-à-dire les principales Dipterocarpacees ainsi que Sralao et Bosneak forment des groupements plus ou moins importants... Le sous-bois serait constitué essentiellement d'Euphorbiacées, Annonacées, Ebenacées. La forêt est plus dense le long des stung où elle se développe en forêt-galerie particulièrement riche en bambous (russey) et en rotins (phdau, ropeak, Calamus divers).

Relativement « sèche », sur un sol argilo-sableux ou sableux assez perméable, dans des zones où les pluies n'atteignent généralement pas deux mètres par an, la forêt dense à Dipterocarpacees en plaine *ne semble pas très malsaine*. Des chiffres fournis à l'exposition d'avril 1952 par l'Organisation Mondiale de la Santé donnaient pour les bas plateaux du Nord Cambodge, situés en dehors de notre étude mais couverts par cette même forêt, les proportions de paludéens suivantes : srok de Chep 2,5 % srok de Chhœung Khsan 29 % srok de Rovieng 2 % ⁷⁰. Cette forêt de plaine n'est pas parcourue par des eaux vives; il n'y séjourne que des eaux troubles; le soleil ne pénètre guère jusqu'au sol (l'anophèle « minimus » aime les eaux ensoleillées). Enfin elle est sèche de mai à novembre.

Les plus belles forêts sont situées tout à fait à l'Est de notre région, sur les alluvions anciennes de Srè-Nghiet, Konh Batong, Au Khos au Nord du fleuve, Damber au Sud. Les forêts de Damber et de Kraybey-Kriek ont, sur 39 000 hectares, un peuplement dense et homogène : un comptage portant sur 10 hectares y dénombrait (1950) 120 chhœuteal, 120 chramas, 65 neang phaek, 78 sralao dans l'étage supérieur...

⁶⁹ (Suite)

	NOM SCIENTIFIQUE		NOM VERNACULAIRE
<i>Annonacées</i>	: Xylophia	Vielana	Kray Kraham
	Xylophia	Pierrei	Kray Sar
<i>Euphorbiacées</i>	: Sapium	bacchatum	Sat tatrau ou Dambang tatrau
<i>Ebenacées</i>	: Diospyros	Helferi	Trayung
<i>Sapotacées</i>	: Payena	elliptica	Srakom
<i>Rosacées</i>	: Parinarium	annamensis	Thlok
<i>Rhizophoracées</i>	: Carallia	lucida	Trameng

⁷⁰ Ces chiffres ne doivent d'ailleurs être accueillis qu'avec de grandes réserves.

Ailleurs les forêts sont quelque peu dégradées par une exploitation abusive. A la frontière des provinces de Kompong-Cham, Prey-Veng, Svay-Rieng et de Tay-Ninh (Sud-Vietnam) la division de *Peam-Metrey* compte encore 50 000 hectares de forêts dans les réserves de Koki-Thom, Svay-Thom et Komchai-Méas ; mais les essences y sont variées et en majorité médiocres ; les espèces de valeur ne se trouvant qu'à l'état de gaulis.

Ailleurs la forêt dense à Dipterocarpacees a pratiquement disparu de la Plaine des Quatre-Bras sauf dans quelques petites réserves. Dans la Plaine des Lacs, elle est pratiquement inexistante au Sud sauf en *forêt-galerie* ; au Nord on la trouve dans les réserves de Toap-Siem et du Parc d'Angkor et en forêt-galerie le long des Stung Sen, Srakomone, Stoung (forêt de Popok : 25 000 ha).

Forêt à Dipterocarpacees dégradée.

Ainsi, dans la zone que nous étudions, les forêts denses à Dipterocarpacees encore existantes sont des réserves forestières où une certaine surveillance limite l'exploitation abusive et les cultures sur brûlis. Surveillance de plus en plus difficile : le parc d'Angkor lui-même est très menacé. Ailleurs, ces forêts, lorsqu'elles sont seulement « protégées », ont fait place à des formations très dégradées, difficiles à définir et à nommer (photo n° 2). L'étage supérieur est réduit à quelques arbres isolés, répartis de-ci de-là. Certains de ces arbres sont des Dipterocarpacees, en particulier des *Chhœuteal teuk* (*Dipterocarpus alatus*) et des *Lumbor* (*Shorea Sp.*) ; mais l'arbre le plus caractéristique est le *Chambak* (*Irvingia harmandii* et *oliveri*, Irvingées), de taille moyenne (8-10 m), au tronc gris ou beige légèrement cannelé, au feuillage vert sombre en plumet, en pinceau ou en boule ; son bois est très dur. Au-dessous une strate basse (2-3 m), frutescente, presque fermée. Parmi les arbustes une espèce d'apparition récente (50 ans environ) : « *Eupatorium odoratum* » ou fausse ramie très envahissante, d'où son nom vernaculaire d'*antreang khet* (envahisseur des provinces). La végétation herbacée est peu développée ; les termitières nombreuses. Cette formation résulte d'une dégradation récente, parfois actuelle, de la forêt à Dipterocarpacees, sous l'effet des brûlis et de l'émondage : nous avons pu assister à la dégradation du massif forestier de Chhœung Prey entre 1949 et 1959. Lorsque le paysan défriche une forêt à Dipterocarpacees pour y établir des cultures sur brûlis (chamcar), il laisse en place les arbres les plus gros et les

plus précieux : ainsi s'explique le maintien de *Dipterocarpus alatus*, fournisseurs d'huile de bois ; mais il laisse aussi les arbres dont le bois est trop dur : tel est le cas d'*Irvingia* dont le bois émousse certains fers. Le chambak est en outre émondé ce qui lui donne son allure particulière ; les arbustes frutescents sont de même émondés, pour le feu ou la nourriture des bestiaux. La forêt n'a pas le temps de se reformer avant de nouveaux chamcar. Il ne s'agit donc plus ici d'une forêt mais d'une véritable *jachère forestière*. Cette formation occupe, à l'exception des réserves forestières, la plaine Nord des Lacs jusqu'à la route nationale n° 6 et même s'étend souvent plus au Sud (Roluos) ; elle couvre aussi la région sableuse au pied du Phnom Santuk et le massif de Chhœung Prey ; au Sud des Lacs la région de Bakan ; dans la Plaine des Quatre-Bras une grande partie des srok de Samrong Tong, Kong Pissey et Tramkâk ; enfin, à l'Est la région de Komchay-Méas. Elle fournit du bois au paysan et est un bon terrain de parcours pour les troupeaux.

Forêt dense à légumineuses et méliacées.

Les plateaux de Chup et Chamcar-Lœu portent encore, sur leurs massifs de terres rouges, des forêts denses, de nature quelque peu différente des forêts à Dipterocarpacees. A vrai dire, depuis 1921, ces forêts sont fortement entamées par les défrichements : elles ont en partie cédé la place aux plantations d'hévéas et plus récemment aux cultures paysannes sur brûlis (chap. XIX). Elles subsistent cependant à l'Est et au Nord du plateau de Chup et surtout au Nord du Chamcar-Lœu. Formation fermée à 4 classes de végétaux ligneux, M. SCHMID l'a définie au Vietnam comme une « forêt dense semi caducifoliée à Méliacées, Sapindacées, Lauracées ». Elle est plus serrée que la forêt à Dipterocarpacees avec un sous-bois plus fourni et des lianes plus nombreuses. Au Cambodge les principales espèces sont des Légumineuses (peut-être favorisées par l'homme) et des Méliacées. Parmi les premières citons le sokram (*Xylia dolabriiformis*), le kranhung (*Dalbergia Cochinchinensis*), le krakas (*Sindora Cochinchinensis*) ; parmi les secondes, le Pongre (*Disoxylon arborescens*), le Bangkeou (*Aglaiia gigantea*, *Aglaiia tetrapetala*). Très fréquent est le *sampong* (*Tetrameles nudiflora*) ou faux fromager au tronc gris-blanc pâteux, aux énormes contreforts et aux immenses racines. Sa silhouette disgracieuse domine encore les chamcar récents, car il brûle mal (photo 27). Cependant bien d'autres espèces se trouvent

encore dans ces forêts y compris des espèces communes aux forêts à Dipterocarpacees et en particulier des Sralao (*Lagœrstromia*) ⁷¹. Dans les clairières, l'*Imperata Cylindrica* (sbauv).

Après défrichement, les terres rouges sont envahies par des bananiers sauvages (chek-prey) ou par des bambous (russey prey, russey atinh, russey thnga, russey pok). La vie animale y est assez semblable à ce qu'elle est en forêt à Dipterocarpacees : parmi les mammifères, les sangliers sont particulièrement nombreux. Mais la forêt de terres rouges est *extrêmement malsaine*. Le défrichement en 1925 de 1 500 hectares de forêts à Prek Kak pour la création de plantations d'hévéas coûta un millier de vies humaines. D'après une enquête de l'Organisation Mondiale de la Santé (13 décembre 1951), l'indice plasmodique des enfants à Svay-Teap (Chamcar-Lœu) était de 87 % ⁷² ; d'après la même organisation on aurait compté en 1951 64 % de paludéens dans le srok de Chamcar-Lœu. Sur 1 500 habitants examinés dans la région de Koh-Ker (également en Terres Rouges) en 1951,

⁷¹ Espèces les plus caractéristiques des forêts denses de terres rouges au Cambodge (d'après BEAUD et des renseignements que M. Jean HUET a bien voulu nous fournir) :

	NOM SCIENTIFIQUE		NOM VERNACULAIRE
<i>Légumineuses</i>	:	Xylia dolabriformis Dalbergia lanceolaria Dalbergia Cochinchinensis Dalbergia Bariensis Sindora Cochinchinensis Pahudia Cochinchinensis Albirria lucida	Sokram Leang Kranhung Neang Nuon Krakas Beng Po Beng
<i>Méliacées</i>	:	Disoxylon Louteiri Disoxylon arborescens Aglaia gigantea, tetrapetala Walsura villosa Walsura robusta Toona febrifuga	Moras Proeou Pongre Bangkeou Sdok Sdo Pous Thkang Chhamchha
<i>Dipterocarpaceés</i>	:	Shorea Sp.	Lumbor
<i>Sterculiacées</i>	:	Sterculia campanulata	Chan Tompéang
<i>Burseracées</i>	:	Garuga pinnata	Kantuot Prong
<i>Rutacées</i>	:	Aegle Sp.	Phneou Ros
<i>Dasticacées</i>	:	Tetrameles nudiflora	Sampong

⁷² Le paludisme y a, aujourd'hui (1959) pratiquement disparu.

1 400 étaient impaludés. Cette insalubrité tiendrait, en particulier, à la présence sur le plateau de nombreuses sources aux eaux vives, gîtes d'anophèles. Par ailleurs la forêt de terres rouges est presque constamment humide, les pluies étant très abondantes sur le plateau (plus de 2 m) et l'eau remontant en saison sèche par capillarité. Enfin la présence d'un nouvel et dangereux vecteur, *Anopheles Læcosvirus Balabacensis* a été mise en évidence sur les terres rouges de Krek, Mimot, Snoul (en dehors de notre étude mais les conditions étaient sans doute les mêmes sur le Chamcar-Lœu). Ce vecteur a la particularité de vivre en forêt, ce qui rend particulièrement difficile la lutte contre lui; il ne séjourne pratiquement pas dans les demeures ce qui rend le D.D.T. inopérant.

Forêt à *Lagœrstromia*.

« Les formations végétales de terres brunes », écrit M. SCHMID, « sont des forêts denses caducifoliées, très puissantes parfois mais dont la structure est moins complexe que celle de la forêt dense sur terres rouges (moins de 4 classes de tiges). Même en été le sous-bois est un peu éclairé ». Lorsque le sol est profond les espèces sont à peu près les mêmes, semble-t-il, que celles données par M. SCHMID pour le Vietnam : Lythracées (*Lagœrstromia*), Légumineuses (*Pterocarpus*, *Pahudia*, *Sindora*, *Xylia*), Combrétacées (*Anogeissus* *Terminalia*), Dasticacées (*Tetrameles*)⁷³. Mais lorsque le sol est plus ou moins

⁷³ Principales espèces :

	NOM SCIENTIFIQUE		NOM VERNACULAIRE
<i>Légumineuses</i>	:	Dalbergia Bariensis	Neang Nuon
		Dalbergia lanceolaria	Leang
		Dalbergia Cochinchinensis	Kranhung
		Pterocarpus Sp.	Thnong
		Pahudia Cochinchinensis	Beng
		Sindora Cochinchinensis	Krakas
		Xylia dolabriformis	Sokram
<i>Combrétacées</i>	:	Terminalia Sp.	Sramar Prey
		Anogeissus Pierrei	Soy Nhi
<i>Sapindacées</i>	:	Schleichera trijuga	Pongro
<i>Dasticacées</i>	:	Tetrameles nudiflora	Sampong
<i>Lythracées</i>	:	Lagœrstromia angustifolia	Sralao
		Lagœrstromia Duperreana	

D'après M. SCHMID, l'étage frutescent comprendrait des Rubiacées (*Ixora*, *Psychotria*), des Euphorbiacées (*Croton*), des Zingibéracées (*Amonum*).

encombré de débris volcaniques rocheux, ce qui est fréquent, le Sralao (*Lagærstromia*) devient dominant. Il forme parfois des groupements à peu près purs : il représente 60 % des arbres classés dans la réserve de Chamcar-Lœu ; 50 % dans la réserve de Veal Ri. Le Sralao est un arbre de taille petite ou moyenne (15 m), au tronc blanc, cannelé, au feuillage clair, à feuilles caduques ; il donne un bois léger, facile à travailler et peu attaqué par les termites, excellent bois utilisé en particulier pour les cloisons. Dans les clairières, comme d'ailleurs sur terres rouges, règne *Imperata* (sbauv-herbe paillette).

Forêt claire.

La forêt claire qui couvre de si vastes surfaces dans l'Indochine méridionale (Moyen et Bas Laos — Plateau de Korat — Cambodge Oriental), a été définie par M. SCHMID comme « une formation ligno-herbacée où les végétaux ligneux jouent le rôle le plus important. Le tapis herbacé est toujours assez clair, continu ou non ; il peut manquer dans les cas extrêmes. Les cimes des arbres peuvent se toucher mais s'interpénètrent rarement. Le couvert qu'il soit continu ou non laisse toujours filtrer largement la lumière. Les essences les plus caractéristiques ont des feuilles coriacées »... Elle est, dans nos plaines, particulièrement pauvre. Un seul étage de végétation arborée : futaie très ouverte, aux arbres espacés, de taille et de dimensions médiocres (15 à 20 m de hauteur, 0,20 m de diamètre au maximum) ; le matériel ligneux est donc de faible importance (20 à 100 m³ à l'ha). Le sol encombré de termitières est couvert de graminées, parfois de Bambusées (*Arundinaria*). La strate supérieure homogène est constituée d'essences tropophiles qui, à quelques exceptions près (*Xylia dolabriformis* ou sokram, *Dipterocarpus intricatus* ou trach) ne se trouvent pas en forêt dense. Presque toutes les espèces sont des *Dipterocarpacees*, à l'épaisse écorce crevassée, aux feuilles luisantes, comme vernissées, pour lutter contre la sécheresse. La forêt se présente sous trois types : une forêt à espèces variées : phchek (*Shorea obtusa*), khlong (*Dipterocarpus tuberculatus*), chhlik (*Terminalia Tomentosa*), Reang Phnom (*Pentacme Siamensis*), et deux types homogènes : la forêt de *trach* (*Dipterocarpus intricatus*) et la forêt de *Tbeng* (*Dipterocarpus obtusifolius*). Cette dernière est la plus fréquente dans nos plaines : le tbeng est un arbre laid, de petite taille, au tronc mince et fendillé, gris, aux feuilles larges. Il forme des peuplements

à peu près purs ⁷⁴. Dans Kompong-Thom et Pursat, à la limite de la zone étudiée, on trouve aussi, curiosité botanique, des formations de pins (sral : *Pinus Merkusii*) dont la présence n'a pas encore été expliquée ⁷⁵. Des *Eugenia* divers (Prinh bai, Prinh oul, Myrtacées); le *Morech Ansai*, arbuste qui rappelle la bruyère (*Baekea frutescens*, Myrtacée), couvre quelque superficie. Le tapis herbeux comprend surtout des Graminées; *Aristida species*, *Cymbopogon*, rarement *Imperata cylindrica* (sbauv), *Pteridium*, *Desmodium*, etc...

Les espèces arborées sont des espèces à feuilles caduques : à partir de février le sol est jonché de larges feuilles grises et rouges. L'aspect de la forêt claire est sinistre : des troncs décharnés, pas d'ombre, pas d'eau ; une herbe jaune et sèche. Des « *feux de brousse* » dévastent la forêt, allumés par les paysans pour la *chasse*. Aux premières pluies, une herbe drue et tendre pousse partout tandis que des feuilles réapparaissent aux arbres. Les essences sont des essences de lumière, pyrophiles. Elles poussent rapidement après les défrichements. Elles sont par ailleurs très robustes, vivant sur des sols très pauvres, capables de supporter la sécheresse et le feu. Elles donnent des bois extrêmement durs, difficiles à travailler, mais peu attaquables aux termites ;

⁷⁴ Principales espèces de forêt claire (d'après BEJAUD, M. B. ROLLET et J. HUET).

	NOM SCIENTIFIQUE	NOM VERNACULAIRE
<i>Dipterocarpacees</i> :	<i>Dipterocarpus obtusifolius</i>	Tbeng (peuplement homogène)
	<i>Dipterocarpus intricatus</i>	Trach (peuplement homogène)
	<i>Dipterocarpus tuberculatus</i>	Khlong
	<i>Shorea obtusa</i>	Phchek
	<i>Pentacme Siamensis</i>	Reang Phnom
<i>Combrétacées</i> :	<i>Terminalia tormentosa</i>	Chhlik
	<i>Terminalia chebula</i>	Sramar
	<i>Terminalia mucronata</i>	Pram Damleng
<i>Anacardiacees</i> :	<i>Melanorrhœa laccifera</i>	Krocul
<i>Ternstrœmiacées</i> :	<i>Anneslea fragrans</i>	Roeunh
<i>Guttifères</i> :	<i>Ochiocarpus Siamense</i>	Sophi

⁷⁵ On note 3 bandes successives de pins sur la piste de Kompong-Thom à Rovieng; orientées d'Ouest en Est elles ont 30 kilomètres de long sur 3 kilomètres de large; la bande la plus éloignée est à 45 kilomètres de Kompong-Thom. Plus à l'Ouest on trouve des pins au Nord de Stoung (Phnom-Popok); dans Pursat entre Bamnak et Pursat.

le Phchek, « bois de fer », est utilisé comme colonne pour les maisons. Ce sont également de bons bois de feu.

La forêt claire occupe presque toute la lisière méridionale de la Plaine Sud des Lacs jusqu'aux collines qui précèdent les Cardamomes : elle est là assez riche en espèces de valeur (phchek, trach, sokram) ; au Nord des Lacs, elle est rare du moins dans la zone que nous étudions et médiocre, avec de vastes clairières et des sujets rabougris (khum de Pralay, Trea, Daung dans le srok de Stoung). L'autre grande étendue de forêt claire se trouve sur le rebord occidental de la Plaine des Quatre-Bras, à la lisière des collines, sur sols sableux, notamment dans Kompong-Chhnang et Kompong-Speu : la densité est de 200 à 250 arbres à l'hectare et le nombre des arbres utilisables comme bois d'œuvre est très réduit. Il y a encore quelques lambeaux de forêt claire dans l'Est de la Plaine des Quatre-Bras, en bordure des zones de forêt dense (Réserve de Tramoung). L'origine de la forêt claire est un problème passionnant mais très controversé⁷⁶.

Un peuplement très médiocre d'arbustes couvre également la plupart des « phnom » : Tbeng de mauvaise venue sur le phnom d'Oudong par exemple dont les basses pentes sont en forêt dense, fermée, à espèces de petite taille.

Les sols de basalte non décomposé (plateau de Troëung, plateau entre Kompong-Thmar et Chamcar-Andong) ont un peuplement très clair de Phchek, Reang-Phnom, Chhlik, Sramar, Khlong avec une strate inférieure de Graminées ou de bambous nains (Russey-Prech). Le long des ruisseaux, les bambous, généralement de médiocre venue, prennent une grande extension.

Des *taillis de bambous* sont également fréquents dans Kompong-Thom, à la lisière de la zone inondée, de part et d'autre de la route nationale n° 6 ; le sol est couvert d'une herbe courte ; les termitières sont nombreuses. Formation très dégradée, issue probablement de la forêt claire.

Forêt inondée lacustre (Prey roneam).

La forêt inondée, « lacustre » ou « fluviale », couvre de 600 000 à 700 000 hectares, autour des Lacs et en bordure des fleuves (Mékong, Tonlé-Sap, Tonlé-Tauch). Masse considérable en bordure Ouest du

⁷⁶ Voir notamment B. ROLLET. « Étude sur les forêts claires de l'Indochine. »

Grand Lac (largeur : 40 km) et en bordure Est du Petit Lac (largeur : 32 km au droit de Phat Sanday) ainsi que dans le Veal Pok. De part et d'autre des fleuves, on trouve la forêt inondée autour de tous les beng. Elle était importante entre Kratié et Kompong-Cham : forêt du Prek Chlong, de Tonlé-Bet (rive gauche), de Dey Dos (rive droite) ; le long du moyen et du bas Tonlé-Tauch ; le long du Tonlé-Sap (20 km de large au droit de Kompong-Chhanng) ; dans la Mésopotamie Nord (rives du Muk Kompul : 20 000 ha. entre Skoun et le Mékong) et dans la Mésopotamie Sud. Mais un peu partout, elle est très dégradée par les coupes de bois.

Les aspects sont assez divers : tantôt il s'agit d'une formation frutescente plus ou moins continue ; tantôt d'une futaie ouverte d'arbres de taille inégale aux troncs gainés de boue dominant des arbustes, des buissons et des lianes ; tantôt enfin d'un taillis fermé d'épineux très difficilement franchissable. De hautes herbes chargées d'une boue noirâtre pendent aux arbres, aux arbustes, aux lianes, laissées là par l'inondation et formant une sorte de carapace. L'ensemble est infesté de serpents. Les essences sont des essences spéciales ne redoutant pas l'eau dont la profondeur dépasse souvent 5 mètres. Les plus connues sont le « *Reang teuk* » (*Barringtonia acutangula*, Myrtacée), le taour (*Terminalia chebula*), le krabau (*Hydnocarpus*)⁷⁷.

⁷⁷ Principales espèces de forêt inondée :

	NOM SCIENTIFIQUE		NOM VERNACULAIRE
<i>Légumineuse</i>	: <i>Crudia</i>	<i>chrysantha</i>	Sdey
<i>Apocynacée</i>	: <i>Wrightia</i>	<i>annamensis</i> indéterminé	Day Khla Phtuo
<i>Guttifère</i>	: <i>Garcinia</i>	<i>Loureiri</i>	Sandan
<i>Celastracée</i>	: <i>Lophopetalum</i>	<i>Wightianum</i>	Sdar Kradam
<i>Lauracée</i>	: <i>Cryptocarya</i>	<i>oblongifolia</i>	Sdar Sar
<i>Combrétacée</i>	: <i>Terminalia</i>	<i>chebula</i>	Taour
<i>Homaliacée</i>	: <i>Homalium</i>	<i>brevidens</i>	Roteang
<i>Homaliacée</i>	: <i>Humaliom</i>	<i>annamensis</i>	Ateang
<i>Bivacée</i>	: <i>Hydnocarpus</i>	<i>anthelmintica</i>	Krabau phlè-thom
<i>Bivacée</i>	: <i>Hydnocarpus</i>	<i>Saigonensis</i> indéterminé	Krabau phlè-tauch Tasieou
<i>Loganiacée</i>	: <i>Strychnos</i>	<i>nux vomica</i>	Sleng
<i>Verlénacée</i>	: <i>Gmélina</i>	<i>ariatica</i>	Anchenh
<i>Bubiacée</i>	: <i>Uncaria</i>	<i>homonalla</i>	Sangko

Les arbres sont pour la plupart sans valeur sauf comme bois de feu ; les troncs servent de gîtes à d'innombrables larves d'insectes notamment des éphémères (Palingeniidae) ; l'huile de krabau (*Hydnocarpus*) passe pour guérir la lèpre. Mais lorsque cette forêt est envahie par les eaux, d'août à novembre, lorsque seules émergent quelques cimes rondes, les arbres, arbustes et lianes par leurs branchages constituent une magnifique zone de *frayère* pour les poissons : repos, ombrage, abri ; la forêt est en outre un véritable *réservoir* à plancton (microflore et microfaune) en particulier de *Microcystis*⁷⁸. A la forêt inondée les eaux douces cambodgiennes doivent d'être les plus poissonneuses du monde. Une partie en est pour cette raison constituée en réserve ichtyologique, notamment entre Petit Lac et Tonlé-Chhmar. Tout le pourtour des Lacs est interdit au défrichement, au moins théoriquement. La forêt comprend des arbres assez élevés (10 m) dans sa zone de plus beau développement, au Nord des Lacs. Ailleurs elle a été dégradée par les défrichements et les coupes de branchage : les branches sont utilisées en particulier pour édifier dans les Lacs et les beng, aux basses eaux, de faux buissons appelés « samra » où les poissons se réfugient.

Sous l'étage arboré et frutescent discontinu, le sol est couvert d'une herbe courte, drue et grasse « chea plang », « amp eou diep », nourrissante. Le « paragrass » (*Brachiaria*) en particulier aurait tendance, d'après BARADAT, à envahir la région Sud des Lacs ; le vend du Nord-Est apporte des graines qui, au retrait des eaux, germent naturellement. Entre Mékong et Bassac, et dans la cuvette d'Angkor-Borrey, la forêt « fluviale » a été en partie défrichée et il subsiste essentiellement une « prairie » avec quelques buissons et quelques arbres ; « Paragrass » couvre les 3/5^e de la superficie, soit environ 110 000 hectares au Sud de Phnom-Penh, Des mares (trapeang) et même des étangs (beng) subsistent, même en pleine saison sèche dans la forêt inondée, De ce fait celle-ci fournit aux animaux, à l'époque la plus critique de l'année, des conditions de vie exceptionnelles : les éléphants, les cervidés de toutes sortes y émigrent en troupeaux, mais ces conditions peuvent aussi être favorables à l'élevage.

Peuplement de Smach (Prey trok).

Les dépressions méridiennes très humides des provinces de l'Est (Prey-Veng Svay-Rieng) énumérées ci-dessus (chap. II) et égale-

⁷⁸ Sur cette question, J. BLACHE.

ment certains lits majeurs fluviaux (celui du Stung Prey-Chhor à la frontière des deux provinces, par exemple) sont occupés par une formation de *smach* (*Melaleuca Leucadendron*). Elle est particulièrement développée autour de Chiploch (Prey-Veng) et dans le khum de Prey-Svay (en Romeas Ek-Svay-Rieng), ainsi qu'à la frontière du Vietnam (région de Banteay Chakrey-Prey-Veng et de Kompong Rau-Svay-Rieng). Le flux pénètre ici au moins aux grandes marées en période de basses eaux et l'eau d'inondation qui demeure longtemps (fin décembre) est donc parfois quelque peu saumâtre.

Formation frutescente discontinue, constituée essentiellement de buissons et d'arbustes de petite taille (de 0,50 m à 1,50 m). L'espèce dominante est le *Smach* en peuplement presque pur (*Melaleuca Leucadendron*, Myrtacée) qui couvre tout l'Ouest de la Cochinchine (« Tram » en vietnamien). Dans les plaines du Cambodge cette espèce au tronc blanchâtre n'a qu'une taille réduite ; elle est de peu d'utilité sauf comme bois de feu. Elle est appelée généralement « smach tachak » (dans l'arrière-mangrove littorale on l'appelle « smach chanluos »). On trouve également, mais moins fréquemment, des « prasak » (*Bruguiera* sp.) de la famille des Rhizophoracées. Enfin, à ces associations s'ajoutent des peuplements de petits joncs (Kâk) dans les étangs. Les buissons de smach peuplent des fonds humides, de sol noirâtre, où vivent des vers appelés « trok ». De là le nom que les Cambodgiens donnent à cette formation.

Veal (photo n° 3).

À côté des forêts, subsistent de grandes étendues nues, que les Cambodgiens appellent « Veal ». Ces formations n'ont pas été étudiées au Cambodge⁷⁹ ; il ne nous est guère possible d'en donner une description précise. Ce sont des formations herbacées. Herbes courtes parfois (0,10 m) tel le *Smau anchea* : (*Cynodon Dactylon*), notre chiendent sur sols plus ou moins sableux, encombrés de termitières, avec quelques arbres de loin en loin. Herbes plus hautes (0,40 m à 1 m de hauteur), de couleur ocre ou brune, qui sont généralement des Graminées en particulier « *Smau phleang* » (*Pseudo-pogonatherum*

⁷⁹ Par contre M. SCHMID a publié une très importante étude : « Flore agrostologique de l'Indochine » — *Agronomie Tropicale* 1958, 6 numéros.

sp.), aux fleurs rousses⁸⁰. Rarement le *Sbauv* (*Imperata Cylindrica*) ; des peuplements continus de roseaux très minces qui bruissent au vent (*treng*) ; et aussi des « Cyperacées », en particulier à proximité des mares, des *joncs* (Kâk) ; également des petits bambous (*prik*). Sur plus de 20 kilomètres à l'Ouest de Baray dans Kompong-Thom jusqu'au Stung Slap, s'étend ainsi une véritable mer d'herbes jaunes, dont la hauteur dépasse parfois celle d'une Jeep, sans un arbre... La plaine de « Veal Trea » est ainsi décrite⁸¹ (Battambang) : des Cyperacées : Kâk Moul (*Hchocharis*) — Kâk Chrung (*Cyperus* sp.) — Kâk Angkep, Smau Phnek Kdam (*Fimbristylis* sp.) — Smau Kachay Teuk ; quelques Commelinacées ; Slap Tea (*Commelina* sp.) ; surtout des Graminées : Smau Chœung Kra — Smau Bek Kbal (*Echinochloa crusgalli*)⁸², Smau Kantuy Sès (*Themeda* sp.). Smau Ker Rolok (*Panicum luzoneuse*)... Ces herbes sont chaque année brûlées par des *feux* que les paysans allument sporadiquement. Elles reverdissent et fleurissent aux premières pluies (mai).

Ces savanes sont, presque partout, mises en culture dans la Plaine des Quatre-Bras : il en subsiste des lambeaux (*Veal Sbauv* de San-long aux confins de Kampot et Takéo — *Veal Phneou* de Prey-Veng — *Veal* du Stung Prey-Chhor - *Veal* du Stung Kompong Trabec et surtout *veal* de la Mésopotamie Nord, dans les *srok* de Chhœung

⁸⁰ *Pseudopogonatherum* sp.

« Genre très voisin du type *Eulalia*. Herbes végétant par touffes, de hauteur moyenne ou faible (moins de 1 m) ; feuilles très étroites » (M. SCHMID, *Flore Agrostologique de l'Indochine*, pages 166).

⁸¹ D'après un rapport inédit de M. MANPOK et des identifications de M. HO-TONG-LIP.

⁸² *Themeda* sp.

« Graminées de port très variable, à feuilles linéaires »... Les *Themeda* ont une grande importance dans les paysages graminéens. Leur apparition témoigne généralement d'une certaine dégradation d'ordre chimique ou d'ordre physique du sol »...

(M. SCHMID. — *Flore Agrostologique de l'Indochine*, page 230).

Echinochloa :

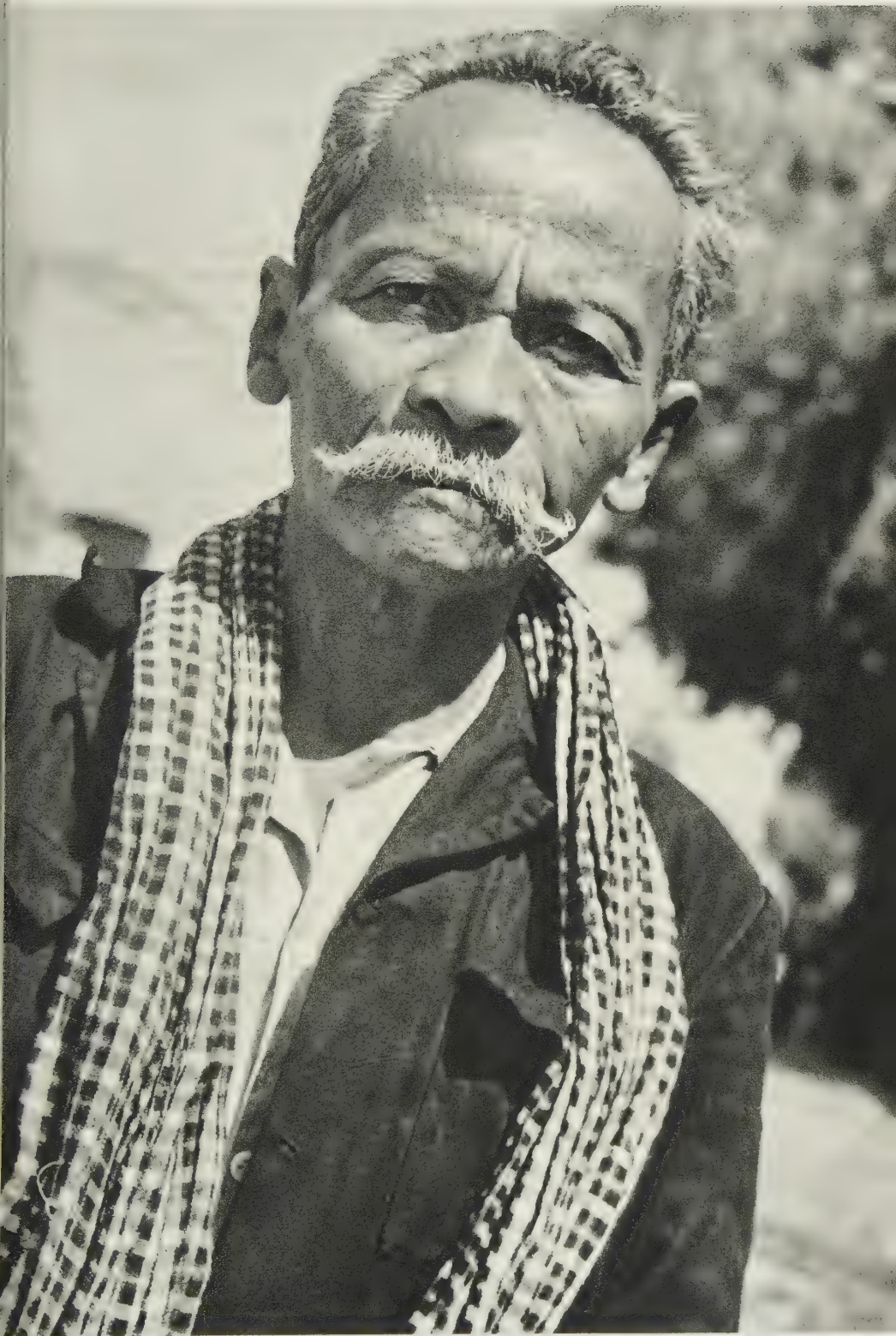
« Herbes de port très variable, dressées ou couchées, à feuilles généralement linéaires, assez larges (1-2 cm) »...

Echinochloa crusgalli : Herbe peu robuste, très polymorphe (M. SCHMID *id.* pages 319-320).

Panicum :

« graminées de port très variable »

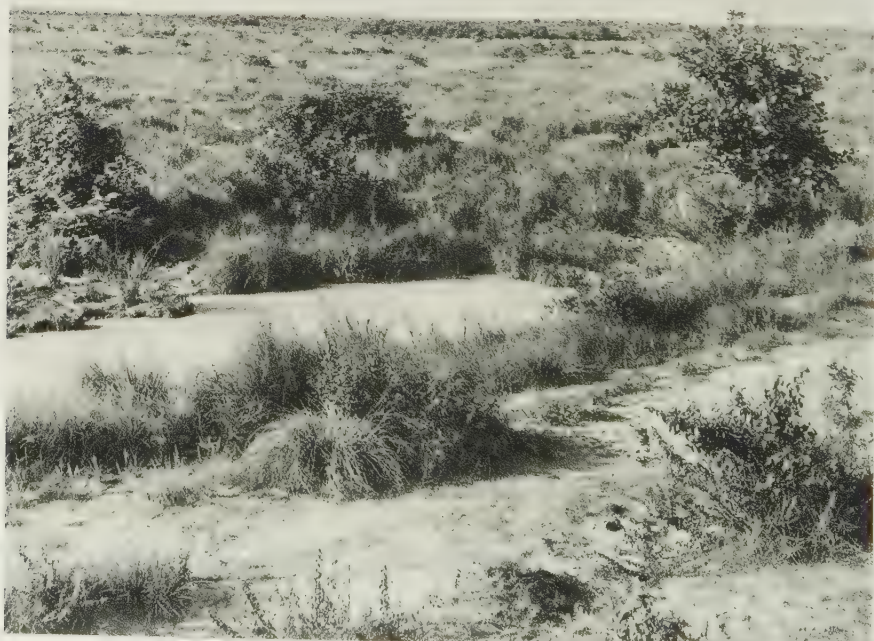
Panicum luxoneuse : « feuilles linéaires ou linéaires lancéolées » (M. SCHMID, *Flore Agrostologique de l'Indochine*, pages 361-366).



. Paysan cambodgien.



2. Forêt dégradée à Chambak (arbres en pinceau au-dessus des broussailles).



3. Veal (zone d'herbe).

Clichés Nguyen van Han

Prey et de Baray). Par contre elles sont très étendues dans la Plaine des Lacs (500 000 ha) : entre Kompong-Thom et Kompong-Chen au Sud de la route nationale n° 6 (35 000 ha), Veal Aplok entre Kompong-Chen et Kompong Chikreng (12 000 ha) ; elles disparaissent presque dans le centre de la province de Siemréap, s'élargissent au delà de Puok dans Kralanh, Teukchor, Sisophon, Mongkolborrey, Battambang (Veal Trea, Veal Aur Sangké), Moung Russey, c'est-à-dire dans tout l'Ouest de la Plaine ; vers le Sud, elles se rétrécissent à l'Est de Svay-Daunkéo et disparaissent en Krakor.

L'existence des Veal pose un difficile problème de géographie botanique. S'agit-il d'une formation originelle ou d'une formation secondaire due à l'action de l'homme ? Il faut pencher vers cette seconde solution car les Veal ont été cultivés à une période que nous ne pouvons malheureusement pas dater. Les photos aériennes montrent sans discussion possible, que des rizières y ont été installées : petites parcelles dont les diguettes apparaissent très visibles, bien différentes des grandes parcelles actuelles ; de nombreux étangs (tra-peang) sont en réalité des réservoirs (baray) : ainsi le Beng Thom de phum Au (Battambang-srok Sangker). Des canaux, des routes sont visibles (10 km Nord-Ouest de Kompong-Chen). Les Français à leur arrivée ont décrit ces plaines d'herbe. L'écologie cependant est peu favorable aux arbres. Les « Veal » s'étendent entre les forêts exondées et les forêts inondées, dans une zone soumise à inondation annuelle (0,50 m à 3 m) ; l'eau n'empêche pas l'existence de la forêt puisqu'il existe une forêt inondée là où les eaux sont même sensiblement plus profondes. D'autre part les « Veal » sont établis sur sols argileux avec, toute proche de la surface (0,20 m-0,50 m), une couche d'argile très compacte et très dure en saison sèche ; cette couche, riche en concrétions pisolithiques⁸³, n'empêche pas absolument les racines des arbres de pénétrer mais elle leur fait obstacle. Enfin chaque année les Veal sont parcourus par le *feu*, qui facilite la chasse et favorise la repousse de l'herbe aux premières pluies, mais tue les jeunes arbres. Il rend la régénération des espèces ligneuses pratique-

⁸³ A l'Ouest de Baray (Kompong-Thom), la couche argileuse à concrétions serait à 0,05 m et affleurerait parfois (rapport de M. CHU VAN MAU).

Le mot « Baray » signifie réservoir et s'applique à des réservoirs anciens, souvent d'époque khmer classique. La répartition du mot est donc archéologiquement intéressante. Mais il en résulte que de nombreux lieux habités s'appellent « baray ». Le plus grand est le chef-lieu du srok du même nom dans la province de Kompong-Thom.

ment impossible. On peut donc concevoir que les « Veal » étaient autrefois couverts d'une forêt inondée assez médiocre ; ils ont été défrichés jusqu'à la limite où une inondation trop abondante et trop longue rendait aléatoire toute culture du riz ; par la suite les conditions de sol et le *feu* sans parler des tentatives de défrichement ont rendu difficile un repeuplement forestier.

* * *

Les diverses formations que nous venons de décrire brièvement ne sont pas primaires. Elles ont subi l'influence humaine. Il nous est impossible de savoir qu'elles étaient les formations originelles. Lorsque le paysan cambodgien a pu, à la fin du XIX^e siècle, grâce à la paix française, repartir à la conquête de son pays, il a trouvé, en tout cas, les formations actuelles (forêt dense à Dipterocarpacees, forêt dense à Légumineuses, forêt dense à Lagerstromia, forêt claire, savane), mais sensiblement plus étendues. Ces formations ne lui offraient pas des conditions identiques de peuplement ; elles ne lui offrent pas aujourd'hui des ressources semblables. Les formations forestières semblent les plus hostiles. La forêt claire n'offre rien que des terrains de chasse, de parcours, des bois de feu et quelques bois de construction (phchek) : elle n'a guère été colonisée : elle est aujourd'hui encore une zone de répulsion. Les forêts inondées lacustres offrent d'immenses possibilités de pêche et, en saison sèche, de bons pâturages ; rien pour l'agriculture ; aujourd'hui ne s'y trouvent que des villages de pêcheurs ; les paysans n'y viennent qu'en transhumance. La forêt dense semble plus hostile encore. Et pourtant à voir l'étendue des « forêts dégradées » et aussi l'étendue des rizières gagnées sur la forêt, on peut affirmer que la *forêt dense à Dipterocarpacees a été la grande zone de colonisation*. Fait de civilisation sur lequel nous reviendrons. Elle fournit des bois de charpente (sokram), de menuiserie (sralao) et surtout des oléo-résines et produits de cueillette ; elle se prête aux cultures sur brûlis. La *forêt dense à Légumineuses* des terres rouges a été, par contre, longtemps un pôle de répulsion, parce qu'elle était beaucoup plus malsaine et qu'elle n'offrait pas les mêmes ressources ; les arbres à huile en sont absents et les belles espèces d'ébénisterie (kranhung, boeng, krakas, etc...) n'intéressaient guère le paysan qui vit sans grand mobilier. En outre les sols y sont lourds et convenaient mal à la riziculture traditionnelle. Le peuplement y est tout récent (1920). Les Veal enfin semblent

les endroits les plus favorables ; ils sont plus aisés à défricher ; leur sol est imperméable et plus riche que les sols forestiers sableux ; Les Veal cependant couvrent encore de grandes étendues ; la *colonisation paysanne* les a, en partie, dédaignés. Il y a là également un fait de civilisation (chap. XIII).

La vie agricole rencontre dans les plaines cambodgiennes des conditions qui ne sont pas, toutes, favorables. Il n'y a pas d'obstacle de relief et la température permet des cultures en toutes saisons. Le climat est sain dans l'ensemble. Mais la saison sèche est sévère ; l'inondation crée un milieu très particulier partout où elle se manifeste ; les sols sont généralement médiocres et le pays a une vocation forestière.

Cependant les sols différents, les formations végétales diverses permettent bien des nuances voire des oppositions dans la vie des hommes. Le grand agent de différenciation est cependant le Mékong, créateur des sols les plus riches : le Cambodge est un don du Mékong ; le « Grand Fleuve » lui a donné, outre l'opulence ichtyologique, la région la plus vivante, celle des Berges (5^e partie).



DEUXIÈME PARTIE

LA CIVILISATION AGRAIRE

Dans le cadre que nous nous sommes efforcé de définir, s'est développée une civilisation rurale originale. Son originalité éclate aux yeux du voyageur : maisons sur pilotis ; agglomérations plus ou moins lâches autour d'une pagode au toit cornu ; charrues sommaires portées sur l'épaule ; petites charrettes au timon relevé ; pirogues et métiers à tisser ; peu de porcs et de volailles mais des buffles et surtout des bœufs en grand nombre ; et, comme un symbole du pays khmer, les silhouettes empanachées des palmiers à sucre.

L'homme lui-même est original.

L'HOMME

I. — LE TYPE PHYSIQUE

D'une étude toute récente (1956) le docteur Georges OLIVIER⁸⁴ tire les conclusions suivantes que nous lui empruntons (p. 146) : « Les Khmers ont une *stature* (161 cm) moindre qu'il n'est dit classiquement. Ils sont caractérisés par une *peau brun clair*, des *cheveux ondulés*, une brachycéphalie accentuée (*indice céphalique* 84,5), une face large (*indice facial* à 84,0), un nez plus épais que les populations voisines (*indice nasal* à 79,5), un *type facial particulier*, intermédiaire entre celui des Européens et celui des Jaunes, enfin un type corporel voisin des Mélando-Indiens et des Européens. La formule sanguine est O 30%, A 24%, B 39% ... » Les yeux sont horizontaux et non bridés, donc ouverts. Dans l'ensemble le type physique est *beau*. L'homme est bien charpenté, les épaules larges, la taille et les hanches étroites. La femme est plaisante : épaules rondes, belle poitrine, œil profond, sourire éclatant ; l'habitude de marcher pieds nus et de porter sur la tête l'a cambrée et lui donne parfois un port superbe ; tantôt trapue ; tantôt, au contraire, svelte et élancée. Certains traits d'ailleurs mériteraient d'être précisés. C'est ainsi que « la couleur foncée du paysan est en partie due au soleil car la peau du ventre, du bassin et du haut des cuisses toujours abritée par le sampot est plus claire que tout le reste du corps » (G. GROSLIER). Constatation que le docteur G. OLIVIER confirme : les couleurs observées à l'aisselle sont plus claires qu'au front. Ce type ethnique rappelle, pour l'essentiel,

⁸⁴ Docteur Georges OLIVIER. « Les populations du Cambodge. » Paris 1956. La parenté ethnique des Khmer et des Phnong est confirmée par les travaux du Professeur L. Brumpt sur les hémoglobines.

et tout jugement esthétique mis à part, le type décrit au ^{III}^e siècle par un historien Tsin : « Les hommes sont tous laids et noirs, leurs cheveux sont frisés. » Les Khmer sont parents des populations restées primitives du Sud-Indochinois ou Proto-Indochinois, (Phnong, Kha, Kuy, Pear du Cambodge, Moïs du Vietnam, Kha du Laos) et plus particulièrement, semble-t-il, de celles qui parlent le Môn-Khmer ; ils sont également proches des Proto-Malais (Dayak de Sumatra et Batak de Bornéo). Ils ne sont pas ethniquement très différents même des Malais et des Cham... Mais ce fonds lui-même assez peu homogène a été altéré par des métissages (Indiens, Portugais, Espagnols, Lao, Thaïs, Vietnamiens, Français) et surtout par l'apport chinois seul réellement important. Cet apport a été inégal. Dans les régions de rizières éloignées des centres et des voies de communication où les commerçants chinois sont peu nombreux, le type humain est resté sinon pur, ce qui ne signifie pas grand chose puisque les « Proto-Indochinois » eux-mêmes ne sont pas purs, du moins très marqué. Le docteur G. OLIVIER a constaté, par exemple, que les habitants de la province de Kompong-Speu étaient plus sombres que la moyenne. Dans les petits centres ruraux au contraire (phsar) et, *a fortiori*, dans les villes, l'apport chinois est très marqué : couleur plus claire, cheveux raides, yeux bridés. Dans les villes et notamment à Phnom-Penh, la presque totalité de la population à demeure (en dehors de la population flottante) a des ancêtres chinois : le physique des collégiens ou lycéens le prouve très suffisamment. Nous avons déjà signalé que toutes les familles influentes, familles de fonctionnaires ou de commerçants, sont d'origine chinoise souvent très récente (père ou grand-père chinois). Dans les campagnes la proportion de sang chinois varie, essentiellement selon l'éloignement des voies de communication. Sont très sinisées les *berges des fleuves* (Mékong, Bassac, Tonlé-Sap, Tonlé-Tauch). Certains villages en particulier sur le Bassac au Sud de Phnom-Penh (Chak Angrè, Takhmau, Setbau) sont tellement sinisés qu'on peut se demander si la population y est chinoise ou khmer. Non seulement les traits sont plus ou moins mongoloïques, mais le vêtement est en partie chinois (les femmes portent le pantalon). Le professeur L. BRUMPT a pu déceler parmi les populations des berges une maladie sanguine caractéristique de la race mongoloïque. Sont également très sinisées les *berges des stung* tributaires des Lacs (Kompong-Chen sur le stung Stoung signifie « le port des Chinois ») ; la population de Battambang est métissée de Chinois et de Sino-Thaïs.

II. — LES TRAITS DU CARACTÈRE

Il est assez vain de vouloir décrire le caractère d'un peuple, le caractère étant essentiellement individuel. On peut toutefois souligner quelques traits dont l'importance apparaîtra par la suite.

Le paysan cambodgien est *gai*. Chansons et contes, sont joyeux. Il a un sens remarquable du comique. Son sourire et son rire frappent dès l'abord. Il aime les fêtes et réjouissances de tous ordres : le mois d'avril, mois du Nouvel An, se passe en fêtes : le mois de mai est celui de la Fête du Sillon Sacré ; le mois d'octobre celui des Fêtes de Kathen, le mois de novembre celui de la Fête du Retrait des Eaux ; ceci sans parler de l'Anniversaire du Roi (Tang-Toc), des cérémonies purement religieuses et des cérémonies privées. Tout est prétexte à réjouissance. La vie économique s'en ressent.

Le Cambodgien est sensuel. Les contes, les proverbes, les poèmes populaires témoignent d'une robuste gaillardise ; et les chants des piroguiers lors de la Fête des Eaux ; et surtout le théâtre populaire : l'homme et la femme y échangent des propos d'une rare verdeur ; le vainqueur sera celui qui aura le dernier mot. Cependant, comme tous les Asiatiques de l'Est, le Cambodgien est pudique, la nudité l'offusque. Surtout, la *vie familiale* est, dans les campagnes, parfaitement régulière. Le paysan est *monogame* ; la polygamie est légale mais elle n'existe que chez de riches familles des villes et elle exclut d'ailleurs la cohabitation des épouses sous le même toit. Dans les campagnes le mari n'a qu'une épouse : « la rizière de celui qui a deux femmes est grande comme un van, son pague large seulement comme un boyau de poule... » La femme joue un rôle très important. Elle est maîtresse de la maison ; ses avis sont écoutés ; on pourrait même dire qu'ils sont suivis. Elle est souvent plus active et plus ambitieuse que son mari ; elle s'entend mieux aux affaires. Elle hérite dans les mêmes conditions que l'homme. Elle garde son propre nom. Son importance dans la vie économique est considérable. Le plus souvent les jeunes époux s'installent à côté de la maison des parents de la femme, mais non chez eux ; le jeune ménage a tout de suite son autonomie. *La famille est donc d'un type conjugal très proche du type européen.* Paysan et paysanne sont de bons parents, avec une tendance à laisser les enfants faire ce qu'ils veulent, tendance surprenante pour qui connaît la famille vietnamienne. Ainsi conçue et très unie la famille est la *véritable cellule économique de la vie rurale.*

Piété.

Le Cambodgien est *pieux*. Ainsi que nous l'avons dit, la religion des Cambodgiens est, aujourd'hui, le Bouddhisme Theravada dit du Petit Véhicule⁸⁵. Plus qu'une religion il est une méditation sur la douleur et l'abolition de la douleur à partir du dogme de la *Transmigration*. Pour échapper aux réincarnations successives et à la douleur qui les accompagne il est nécessaire de *se détacher* de toutes choses notamment du « moi ».

La piété du paysan se marque par l'*observance des jours saints* « thngay sel » (qui ne sont pas absolument fixes mais sont généralement le premier et le huitième jour de la lune croissante, le premier et le huitième jour de la lune décroissante) : les paysans et surtout les paysannes se rendent nombreux à la pagode ; les femmes apportent des offrandes⁸⁶. La piété se marque encore par la *participation aux nombreuses fêtes religieuses* : naissance et Illumination de Bouddha (Visakbaucha — 2^e quinzaine de mai) ; mort de Bouddha (Meakbaucha — 2^e quinzaine de février) ; Fête des Morts (Prachum Ben). Et surtout *Fêtes de Kathen* données dans les pagodes après la période de retraite du « Vossa », période des grandes pluies et saison sainte (15 juillet-15 octobre) ; et destinées à fournir aux bonzes leurs vêtements. *Mariages et funérailles* sont accompagnés de cérémonies religieuses. Les mariages ne peuvent avoir lieu qu'à certains mois de l'année et sont en particulier proscrits pendant la saison de vossa ; ils sont toujours célébrés en présence de bonzes qui récitent des prières. De même les funérailles : on sait que les Cambodgiens incinèrent leurs morts encore qu'il y ait quelques cas d'enterrements au moins provisoires⁸⁷. Point de fête familiale (anniversaire, etc...) sans présence des bonzes, présence qui se révèle souvent fort onéreuse pour le budget paysan. On verra plus loin (chap. XVII) quelle part impor-

⁸⁵ Il y a dans les campagnes, trois villages chrétiens. Rappelons qu'à l'époque angkoriennne le Cambodge a pratiqué presque simultanément les religions brahmaniques (Çivaïsme, Vishnouïsme) et le Bouddhisme du Grand Véhicule).

⁸⁶ F. MARTINI. — « Le Bonze cambodgien ». « L'organisation du clergé bouddhique au Cambodge. » in *Présence du Cambodge France Asie*. Tome XII. Novembre-Décembre 1955, page 415. On se reportera à ces articles pour tout ce qui concerne le clergé bouddhique.

⁸⁷ Nous avons vu des tombes à Vat-Ek (khum Peam Ek-Battambang). En zone de forêt inondée les défunts sont mis jusqu'à la fin de l'inondation dans des cercueils déposés dans les arbres.

tante de son revenu est consacrée chaque année par le paysan aux fêtes religieuses. La piété populaire se marque plus encore par les dons faits aux pagodes : depuis dix ans en particulier des sommes considérables ont été dépensées pour la construction de pagodes dans les plus humbles hameaux : on ne compte pas moins de 2 803 pagodes dans le Royaume, les plus récentes en béton armé, laides trop souvent.

Enfin et surtout le paysan fournit l'essentiel du « clergé bouddhique ».

Clergé très nombreux : on dénombre officiellement 68 145 *moines bouddhiques* ou bonzes (Bikhous) en 1956. Les théories de toges jaunes, au matin, sur les diguettes, à travers les rizières vertes ou les chaumes, sont un aspect essentiel du paysage. *Le bikhou ne prononce pas de vœu perpétuel* : la plupart des moines ne le sont que pour un temps assez court ; ils peuvent quitter la robe, comme ils l'ont prise, à leur gré. Presque tous les jeunes gens, traditionnellement, font un stage à la pagode : ils y restaient autrefois de un à trois ans, ce qui leur permettait d'apprendre quelques rudiments de lecture, d'écriture, de calcul. Le clergé bouddhique ne constitue donc pas une caste. Il est ouvert à tous les hommes sous réserve qu'ils prononcent le *vœu* d'observer les Dix Commandements de l'Église bouddhique. Ce n'est même pas un « ordre », puisque les vœux sont temporaires. On peut donc dire des bonzes que, dans leur grande majorité, ils ne sont que des paysans qui font une « retraite » prolongée. Certains cependant sont bikhous durant toute leur vie. La femme ne peut entrer en religion : quelques vieilles vêtues de blanc (daun chi), rasées, rendent service à la pagode ; mais ce ne sont pas des religieuses.

Le bonze doit suivre les Dix Commandements de la loi bouddhique ⁸⁸,

-
- ⁸⁸ « Ne pas supprimer la vie
 Ne pas voler
 Ne pas commettre de péché contre la vertu
 Ne pas commettre de mensonge
 Ne pas boire de liqueurs enivrantes
 Ne pas manger en dehors du temps permis
 Ne pas assister à des spectacles qui excitent les sens, tels que la danse, le chant, la musique
 Ne pas faire usage de cosmétiques, de parfums, de parures, ni s'orner de fleurs
 Ne pas occuper de siège élevé ni de grand lit
 Ne toucher ni à l'or ni à l'argent. »

(F. MARTINI, page 411).

Il mène une vie austère. Il ne doit rien posséder ; il ne peut même pas toucher l'argent.

Le bikhou *n'est pas un prêtre*. Il n'officie pas. Il se borne à des prières, récitées en chœur, monotones ; à des sermons à partir de l'enseignement du Bouddha et à la *méditation*. Son activité est des plus limitée. Traditionnellement il *enseigne* ; et jusqu'à la fin du XIX^e siècle l'enseignement donné dans les pagodes était le seul dont pût bénéficier la population : lecture, écriture ; les quatre opérations ; récitation des textes sacrés. Le Protectorat français pour toucher la masse rurale entreprit de réglementer et de moderniser cette instruction rudimentaire : il créa les Écoles de Pagode « Rénovées »⁸⁹. Grâce à ces écoles le nombre des analphabètes est assez réduit parmi les hommes adultes. En 1945 les écoles de pagodes rénovées comptaient 53 000 élèves et les écoles publiques 32 000. Mais ce rôle qui restait modeste tend encore à diminuer relativement : en 1957, 1 465 écoles de pagode rénovées reçoivent 85 895 élèves (tous garçons) tandis que les écoles publiques comptent 305 000 élèves. Or, il n'y a que 6 525 instituteurs alors qu'il y a plus de 65 000 bonzes. Les bonzes ne font aucun travail manuel à l'exception de la construction ou de l'entretien de la pagode. Rien qui rappelle ici le rôle des moines défricheurs de la Chrétienté médiévale.

Or, on compte 17 moines environ pour 1 000 habitants ; soit 34 pour 1 000 hommes et, comme on ne peut être bonze avant 20 ans, environ 78 moines pour 1 000 hommes adultes. Chiffre effarant : pratiquement du fait de la « retraite » bouddhique *un paysan sur 10 ou presque est économiquement improductif*.

La piété paysanne correspond à une Foi vive. La croyance en la Transmigration est particulièrement ferme. Foi vive sans intolérance. Foi vive, ce qui ne signifie pas qu'elle soit dogmatiquement pure : il est certain que pour le paysan, Bouddha est bien un dieu. Le Bouddhisme en outre cache mal nombre de croyances qui lui sont antérieures. L'appel aux devins est général. Aucun acte important n'est décidé sans consultation des astres. La croyance en l'existence d'orientations bonnes et mauvaises est générale : le Cambodgien dort la tête au Sud ; il oriente sa maison vers l'Est ; la direction Nord-Est est bénéfique ; l'orientation à l'Ouest est toujours funèbre. Cer-

⁸⁹ Œuvre en particulier de M. Louis MANIPOUD.

Sur ce sujet J. DELVERT, « L'œuvre Française d'Enseignement au Cambodge » in « Présence de la France en Asie », France Asie, 1956.

tains pirates célèbres, nombre de soldats ne portaient jamais au combat sans porter un gilet protecteur couvert de signes cabalistiques. Il semble que le tatouage, fréquent sur le haut de la poitrine, ait également valeur de protection religieuse. Les rites agraires étudiés par Mme Porée MASPERO, la construction des maisons et des barques étudiée par M. Pierre BITARD révèlent la croyance générale aux génies. De même le culte des « *Neak Ta* ». Le « *Neak Ta* » est un génie foncier. « C'est à lui qu'on s'adresse s'il y a quelque épidémie, si des épizooties ravagent le bétail, si le pays est troublé ; c'est à lui surtout qu'on demande la pluie et des récoltes abondantes⁹⁰ ». Le *Neak Ta* habite une petite hutte sur pilotis, adossée à un arbre ; parfois cette hutte contient une racine, un fragment de pierre sculptée, voire une statue. Certains *Neak Ta* ont des noms de divinités brahmaniques. Traces indiscutables d'un culte de la nature et de la végétation ; traces peut-être d'un culte des ancêtres (« *Neak Ta* » signifie le « Vieux Monsieur ») ; traces aussi de cultes brahmaniques. Le peuple cambodgien mêle à sa religion bien des superstitions. Ces superstitions sont révélatrices d'un état d'âme d'homme encore proche d'une nature souvent hostile.

Quoique impur, le Bouddhisme a de fort importantes conséquences d'ordre économique. Il prêche le désintéressement, le détachement des biens de ce monde, la nocivité de l'action qui enchaîne l'homme aux choses. Au Bouddhisme le paysan doit en partie sans doute cette franchise et cette honnêteté qui font un de ses plus grands charmes. Le paysan cambodgien est un des seuls au monde en particulier qui ne convoite pas la terre avec âpreté (la terre est d'ailleurs généralement abondante). A un peuple qui a un certain fond de violence primitive, le Bouddhisme a imposé la doctrine de la non-violence et l'amour de toute vie. Mais le Bouddhisme également a découragé chez le Khmer, qui n'y était sans doute pas très porté, le goût de l'effort. On conçoit dans ces conditions que le Bouddhisme ait fait du Cambodgien un être mal adapté aux rigoureuses conditions économiques modernes : il croit l'effort mauvais et est peu intéressé par le profit.

Le Khmer, avons-nous dit, est pieux. Il obéit généralement aux cinq premiers des Dix Commandements, les seuls que le laïc soit

⁹⁰ Cf. Evelyne PORÉE-MASPERO, « les *Neak Ta* », Présence du Cambodge, pages 375-377 et Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge. « Cérémonies des Douze mois », page 27.

tenu d'observer. *Il répugne en conséquence à tuer les animaux.* Cette observance, liée bien évidemment à la croyance en la Réincarnation, a des conséquences économiques d'une extrême importance. Nous le verrons à chaque instant au cours de cette étude.

Gai, sensuel, pieux, joueur aussi, le paysan passe en outre pour *indolent*. Certains y ont insisté. Ni la nature qui rend l'effort pénible par la chaleur et peu efficace à cause de la faible valeur des sols — ni le Bouddhisme n'encouragent au travail. Nous aurons l'occasion de voir tout au long de cette étude de quel travail le paysan cambodgien est effectivement capable. Il reste d'ailleurs à savoir dans quelle mesure ici l'indolence n'est pas une forme de sagesse. Le Cambodgien a la sagesse profonde, quelque peu résignée, de tous les paysans du monde : « Ne discutez pas avec les femmes, ne commercez pas avec les Chinois, n'ayez pas de procès avec les fonctionnaires »⁹¹.

⁹¹ Solange BERNARD. — Sagesse du Cambodge, in « Présence du Cambodge », pages 436-439.

VÊTEMENT ET NOURRITURE

I. — VÊTEMENT

Humanité vêtue de *noir*.

Les habits.

Les vêtements de travail sont essentiellement des *cotonnades teintes en noir*. Pour l'homme une culotte ou un pantalon court, serré à la taille par un élastique, ou roulé ; le torse est souvent nu ou recouvert d'une petite veste, blanche ou noire, à manches larges, sans col, boutonnée au milieu et dite « veste chinoise ». Sur les berges du Mékong le port du « sarong » de soie à carreaux verts et blancs, ou du « sarong » de cotonnade imprimée, est fréquent ; mais ce sarong est surtout un vêtement d'intérieur d'origine malaise ; c'est une pièce d'étoffe dont les deux bouts sont cousus. Pour la femme une pièce d'étoffe rectangulaire, de 2 mètres sur 0,80 mètres, dont les deux extrémités sont cousues, formant jupe : le « *sampot* »⁹² ; cette jupe s'arrête à 10 ou 15 centimètres du sol ; elle est de couleur noire ; mais dans les zones de rizières de l'Ouest (Plaine des Lacs) et de l'Est (Prey-Veng-Svay-Rieng), la paysanne porte encore très souvent le « *sampot* » *châng Khen* traditionnel : de taille double de la jupe, le *châng Khen*, également noir est posé sur les reins en son milieu, ramené en avant et noué ; les deux extrémités sont roulées ensemble,

⁹² Je n'ai jamais entendu appeler cette pièce d'étoffe « Sarong », contrairement à ce que dit G. GROSLIER, « Recherches sur les Cambodgiens ». La jupe serait une acquisition ancienne (du VII^e siècle).

passées entre les jambes et rentrées entre le bord supérieur de l'étoffe et le dos, formant ainsi une sorte de culotte bouffante, peu seyante à vrai dire. Le « sampot » relevé aurait été introduit parce que plus pratique que la jupe lors des travaux de la rizièr⁹³. La Cambodgienne porte des corsages ou chemisiers blancs ou encore la veste noire sans col comme l'homme ; également une tunique à manches longues et étroites serrées au poignet qui tombe bas sur la jupe et est légèrement entr'ouverte au col ; la tunique est notamment revêtue pour la moisson : les manches longues permettent de ne pas s'écorcher les bras avec les tiges de paddy. Les garçons sont habillés d'une culotte et d'une chemisette ; les fillettes comme leurs mères ; les tout petits enfants vont nus.

Vêtement sans grand caractère. La pièce la plus originale est finalement le *Krama* (photos). Écharpe de coton fin de 0,60 m sur 1 mètre au minimum. Le krama est tissé avec des fils blanc, bleu marine et rouge sombre. Le dessin est le plus souvent « écossais » à petits carreaux. Le krama sert à tout. Écharpe, turban pour protéger la tête, ceinture, pagne pour les travaux ou pour le bain ; lors de déplacements le krama sert encore de sac à provisions ; les soldats en campagne y mettent la boule de riz ; il sert encore de hamac pour les bébés.

Hommes, femmes et enfants marchent généralement pieds nus.

Il n'y a pas de coiffure spécifiquement khmer. Les hommes se couvrent de chapeaux très variés, avec une prédilection marquée pour les vieux feutres européens (photo) ; mais ils utilisent aussi des « chapeaux de brousse » militaires, le chapeau conique vietnamien en feuilles de latanier (duon) dans les provinces de Prey-Veng et Svay-Rieng notamment, le chapeau rond siamois également en feuilles de latanier, (duon) surtout dans les provinces de Battambang et Siemréap. La coiffure la plus utilisée est cependant le krama noué en turban sur le dessus de la tête. Le krama est, de même, la seule coiffure de la femme. La paysanne porte les cheveux courts : en brosse à la mode Siamoise pour les plus âgées ; à la « garçonne », ou de plus en plus, ondulés et bouclés, pour les plus jeunes. Le krama est porté de différentes façons : en voile tombant de part et d'autre de la tête le long du corps ; les deux pans croisés sur le devant de la tête et retombant par derrière en un nœud lâche ; ou encore en turban comme les hommes mais les oreilles étant couvertes.

⁹³ Pour certains travaux comme la moisson, la paysanne porte le pantalon.



4. Bœufs attelés.

Cl. SFI



5. Fabrication du *Prahoc* (Femmes coupant des poissons).



6. Pilon à paddy.

CI. SFI



Arrettes transportant des marmites.

CI. SFI

Vêtement terne sauf aux jours de fête, où les femmes portent le sampot « *hol* » ou le sampot « *chorphum* » de couleur vive, l'écharpe de soie, des bijoux et parures et s'abritent sous des ombrelles blanches...

La teinture au Macklœu.

Les vêtements de fête ou de cérémonie (sampot, phamuong, hol chorphum et écharpes de soie) sont tissés ; dans certaines régions (srok Siemréap, Puok, Teukchor) les femmes tissent pour les besoins familiaux ; plus souvent cependant elles achètent les étoffes aux régions spécialisées dans le tissage de la soie (srok de Kandal-Stung, Bati, berges du Tonlé-Tauch, chap. IX). Les étoffes étant précieuses les procédés de teinture sont délicats et utilisent des colorants végétaux ⁹⁴.

Sont également tissés par la paysanne les sarong de soie et les krama. Pour les sarong, les fils sont teints avec des colorants chimiques. Pour les krama, les fils sont teints en bleu et en rouge également avant tissage : la teinture rouge est le plus souvent chimique ; la teinture bleue est obtenue par l'*indigo*. L'indigotier (*trôm Indigofera tinctoria*), est cultivé sur les berges du Mékong, notamment dans le srok de Muk Kompul au Nord de Phnom-Penh, sur la rive droite du fleuve (khum de Bak Kheng) ⁹⁵.

Les vêtements de travail autres que le krama et le sarong sont des *cotonnades importées* (1 407 t en 1951, 3 060 t en 1956, 3 435 t en 1957), à un moindre degré des tissus de rayonne (54 t en 1951, 338 t en 1957). La teinture en *noir* se fait au Cambodge. Le noir est obtenu à partir des fruits du « *macklœu* » (*Diospyros embryopteris*, *Diospyros mollis*) ⁹⁶. Arbre de petite taille qui serait originaire du Siam, mais a été importé de longue date au Cambodge. Il existe sous deux variétés : le macklœu

⁹⁴ Particulièrement délicats sont les procédés dits « Tkat » (spécifiquement khmer) et Batik (probablement d'origine malaise), le sampot « phamuong » est un sampot de cérémonie, uni, la couleur étant différente pour chaque jour de la semaine.

⁹⁵ Également Peamchiléang. Les branches sont coupées 3 fois dans l'année (ou 2 fois seulement si le terrain est inondé), ce qui donne 32 à 68 tonnes de tiges à l'hectare ; elles sont mises à macérer dans des cuves à raison de 150 kilogrammes de tiges pour 180 litres d'eau ; après 24 heures de fermentation, de la chaux est ajoutée : l'indigotine précipite ; l'ensemble est décanté dans une tranchée.

⁹⁶ M. BLANDIN. — Le macklœu (arbre à teinture). B.E.I. n° 86, 1910, page 604.

plouk (plouk signifie ivoire) et le macklœu kaëk (kaëk signifie corbeau) : les fruits de la première espèce, sphériques, deviennent jaunâtres en mûrissant ; ceux de la seconde espèce, plus allongés, restent toujours verts : cette espèce dont le rendement en fruits est plus faible, donne par contre des fruits plus riches en matière colorante et plus recherchés des teinturiers. Le macklœu se multiplie par graines, rejets et marcottes ; il produit au bout de 8 ans et est en pleine production à 12 ans ; il fleurit de mars à juillet ; les fruits sont mûrs de mai à septembre. La récolte se poursuit jusqu'en janvier ; elle consiste à tailler les branches au coupe-coupe⁹⁷. La récolte est faite soit par les paysans-propriétaires soit par des commerçants chinois qui achètent les fruits sur l'arbre. Le macklœu est planté surtout dans deux régions : les srok de Kandal-Stung, Phnom-Penh, Kong-Pissey et Samrong-Tong d'une part, d'autre part les berges du Mékong supérieur notamment les srok de Khsach-Kandal et Muk Kompul.

Les fruits sont utilisables pendant quatre ou cinq jours après la cueillette ; ils sont broyés au pilon à main dans un mortier puis mis à tremper. Les tissus sont en général teints à l'indigo, puis trempés dans une solution qui sert de mordant (eau mélangée de cendres de gousses de kapokier, de cendres de coquillages) ; ils sont enfin trempés 4 ou 5 fois dans l'eau de macklœu, contenue dans des jarres ; battus, essorés, mis à sécher au soleil pendant quinze jours : les longues bandes noires sont étendues au soleil à proximité de quelque marché. On évite donc de teindre par temps incertain. Mode de teinture spécifiquement khmer. Pour les élégantes, des feuilles, tubercules ou racines odoriférants sont ajoutés à la teinture. Les centres de teinture sont soit les gros marchés urbains de Takhmau et de Banam, soit des marchés campagnards : Thnay-Totung (à la frontière de Kandal et de Kompong-Speu), Prek Koy (chef-lieu du srok de Saang), Prek Tameak (chef-lieu du srok de Khsach-Kandal) et Prek Asap (même srok). Le travail s'effectue en ateliers d'une dizaine de personnes (hommes et femmes), les jarres étant disposées sous un modeste appentis et généralement enterrées. A Takhmau ou à Banam les

⁹⁷ Le rendement est extrêmement variable. Voici quelques chiffres datant de la récolte 1939 :

Lovéa (Muk Kompul)	variété plouk de 28 à 137 kg par arbre
Koh Dach (Muk Kompul)	variété kaëk : 38 kg
	variété plouk de 32 à 104 kg
Prek Ampil (Khsach-Kandal)	variété plouk de 45 à 110 kg
Prek Luong (Khsach-Kandal)	variété plouk de 80 à 120 kg

ouvriers sont payés par le commerçant chinois qui les emploie ; il s'agit généralement de paysans très pauvres, dépourvus de terre. A Prek Tameak le travail est fait par des paysans qui travaillent à façon pour des commerçants de Phnom-Penh ; paysans aisés qui se sont faits une spécialité de cette teinture ; ils achètent le macklœu à leurs voisins, travaillent avec leurs familles et des salariés, pauvres gens désœuvrés. La teinture au macklœu occupe ainsi en mai 1956, 100 personnes à Prek Tameak (phum Svay At) et 100 autres à Prek Asap. C'est une activité assez rémunératrice : la teinture de 20 mètres de tissu rapporte 100 riel (1 000 fr) (décembre 1953) et 4 personnes peuvent teindre 100 pièces de 20 m en 20 jours, ce qui leur rapporte 10 000 riel dont il faut défalquer le prix des fruits.

II. — NOURRITURE

La nourriture paysanne est simple. Le paysan boit de l'eau, parfois de thé de Chine, sans parler d'alcool de riz (sra).

L'eau.

L'eau de boisson est tirée des *puits* ou des fleuves et rivières. Le long des berges la paysanne va chercher l'eau au fleuve, parfois dans des touques de pétrole portées au fléau d'épaule, beaucoup plus souvent dans des cruches (kaâm) portées sur la tête ; en pleine saison sèche c'est un rude travail car le fleuve est très en contrebas du sommet de bourrelet (6 à 15 m) et la pente est souvent abrupte ; lorsque la berge est en pente douce, le travail n'en est pas simplifié pour autant : cette berge basse s'étend très largement et le fleuve est loin ; les habitants de Koh-Sautin creusent alors des petits puits temporaires dans les parties basses du lit majeur du fleuve ; mais il faut parfois aller chercher l'eau dans des cruches transportées en charrettes. Le long des stung il est aisé de se ravitailler en eau sauf lorsque certains stung sont secs en février, mars ou avril : dans ce cas les paysans creusent des puits provisoires dans le fond du stung.

En dehors des berges, l'eau vient des *puits*. Le puits est souvent individuel ou commun à plusieurs familles, situé devant une maison ; il y a également des puits collectifs communs à tout un hameau (phum). Le nombre des puits communs a été augmenté par la construc-

tion de nombreux puits modernes munis de pompes depuis 1951 par l'Aide Économique Américaine. Les puits sont peu profonds : de 3 à 8 mètres selon les régions ; ils n'ont pas de revêtement de maçonnerie, sauf exception. En fin de saison sèche ces puits se révèlent insuffisants et le paysan souffre parfois gravement : la menace de la disette d'eau est telle que depuis 1957 le chef du Gouvernement Royal a entrepris une campagne systématique de creusement de puits et d'aménagement de réserves d'eau.

Il y a plus grave : toute la région située immédiatement à l'Ouest de Phnom-Penh (srok de Phnom-Penh) est *dépourvue de nappe potable*, du moins à faible profondeur. C'est ainsi qu'après dix tentatives infructueuses, les services de l'Éducation de Base travaillant dans le khum de Kan Tol réussirent à trouver de l'eau à 16 mètres de profondeur ; mais l'eau trouvée s'est révélée à l'analyse non potable. A Treà (Kandal-Saang) et au Petit Takéo (près Phnom-Penh) des puits ont été creusés à 30 mètres sans rencontrer l'eau ; à Pochentong (Phnom-Penh) à 75 mètres ⁹⁸. Force est donc dans cette région d'avoir recours à l'eau de pluie : cette eau peut être recueillie par les familles dans des jarres. Mais la méthode traditionnelle est cependant l'aménagement d'une réserve d'eau, commune à plusieurs familles ou à un hameau, un *sras* ⁹⁹. C'est un réservoir rectangulaire, de petites dimensions, généralement situé près d'une pagode. Le *sras* ne peut pas servir à l'irrigation car il est *creusé* ; contrairement au « *tanub* » actuel (qui est un barrage) ou aux Baray de l'époque Angkorienne dont les murs de retenue s'élevaient au-dessus de la plaine. Le *sras* permet le ravitaillement en eau des hommes et des bêtes à la saison sèche, mais il faut aller la puiser. Les rizières cambodgiennes et plus particulièrement celles situées à l'Ouest et au Sud de la capitale sont littéralement « truffées » de *sras*. L'initiative paysanne n'en est pas seule responsable : dès 1937 un programme de creusement de 32 mares avait été mis au point dans la province de Kandal ; en 1943 on dénombrait déjà 14 mares de fortes dimensions (18 000 m³ en moyenne) dans les zones rizicoles de Kandal. Aujourd'hui (1958) c'est une véritable politique de construction de *sras* que poursuit le Gouvernement Royal (Conclusion). Dans les *sras* poussent des *lotus* ;

⁹⁸ De même le creusement de puits par l'Administrateur de Kandal en 1935 n'avait donné que de médiocres résultats.

⁹⁹ Le trapeang est une mare naturelle, le beng, un étang.

le lotus clarifie l'eau. Mais il a bien d'autres utilités ; les feuilles servent pour l'emballage ; les pétioles sont consommés comme légumes ; les graines comme friandises. Les graines de lotus représentent d'ailleurs pour le Royaume une importante exportation. De ce fait il est parfois l'objet d'une véritable culture : la graine de semence est entourée d'un peu de glaise et tombe au fond de l'eau ; dans les beng à lotus, le paysan laboure pour éliminer les jacinthes d'eau.

Quel que soit le procédé employé pour puiser de l'eau, l'eau ramenée est mise dans de grandes jarres en ciment ; un peu d'alun y est ajouté.

La cuisine.

Le Cambodgien se nourrit, comme tous ses voisins, essentiellement de riz, encore que le maïs blanc soit parfois consommé. Manger se dit « si bay » ce qui signifie littéralement « manger du riz ». Aliment unique. Les autres mets ne font que l'*accompagner* encore qu'il nous paraisse un peu excessif de qualifier ces mets de « condiments »¹⁰⁰. Le riz est bouilli à l'eau ou cuit à la vapeur, sauf le riz gluant cuit dans des feuilles de bananier pour faire une sorte de gâteau. Exceptionnellement le riz peut être grillé ce qui en fait une sorte de galette. Il est servi blanc. Chacun y ajoute des aliments cuisinés. La cuisine cambodgienne qui a subi sans doute l'influence indienne emploie épices et forts parfums. Deux types de cuisine : une cuisine aristocratique, très savante, très compliquée, faisant une large part à l'esthétique ; une cuisine populaire. Celle-ci utilise herbes parfumées — *piment*, ail, oignon, poivre, — *fruits acides* : citron, fruits de l'*ampil* (tamarin, Cassia Siamea), du mâkak (*Anthyllis Indica*), du krassang (*Polygonum odoratum*), du pring ; feuilles du Reang (*Pentacme Siamensis*) mangées comme légumes, pousses astringentes ou feuilles amères (*sdau* ou faux sycomore).

Les principaux mets servis en même temps que le riz sont d'abord des *soupes* : la plus célèbre est le « *samlor mâchou* », soupe de poisson acidulée avec les fruits du krassang ; également le « *samlor krauchmar* », soupe de poisson trey Sugor au citron. Des plats cuisinés avec de la viande de bœuf rarement, de la viande de porc plus souvent, coupée en petits morceaux, assaisonnée de condiments divers ; également

¹⁰⁰ F. MARTINI. — La cuisine cambodgienne, in « Présence du Cambodge », France-Asie, pages 399-402.

du poulet mangé désossé avec des graines de lotus, ou préparé avec une sorte de carry moins épicé que le carry indien et où intervient beaucoup d'arachide. Des abats au gingembre. Des oiseaux divers (passereaux), des tortues, des grenouilles farcies à la viande hachée, parfumées à la citrouille et aux feuilles d'orange, des grillons remplis d'œufs (chang roet dông) peuvent compléter le repas ; également des œufs de poule (pong moan), plus rarement de cane (pong tiè).

Le principal « condiment » du riz est le *poisson*. Poisson *frais*, aussi souvent que possible ; poisson gras comme le Trey Sanday (Wallogo attu) ; poisson maigre comme le Trey Râs (Ophic ephalus striatus), le Trey Chhdor (Ophic ephalus micropeltes), le Trey Damrey à la chair succulente, préparé au court bouillon avec oignon et fines herbes. Il est des préparations plus compliquées comme le poisson au caramel (trey kho). *Poisson sec et salé* : surtout le *Trey Pra* (Pangasius). *Poisson fumé*, surtout le *Trey Kès* (Cryptopterus apogon). Enfin les pâtes de poisson. Et d'abord le *prahoc*. Le prahoc est en quelque sorte le mets national, pour le campagnard, celui qui accompagne le plus souvent le riz. C'est une pâte de couleur rosâtre, à odeur très forte. Le prahoc le plus commun se prépare à partir de poissons de petite taille auxquels les Cambodgiens donnent le nom générique de « *Trey Changvar* ». Les espèces sont en réalité très nombreuses ; les principales sont « *Cirrhinus julieni* » (Trey Riel ?), long de 70 à 165 millimètres et « *Thynnichthys thynnoïdes* » (Trey Lenh, long de 100 à 170 mm) ; mais CHEVEY et LE POULAIN ont distingué 17 autres espèces¹⁰¹. La préparation du prahoc se fait, partie sur le lieu de pêche, partie à la maison. Sur le lieu de pêche, le poisson est étêté et placé dans un panier en osier (cheal) ; il y est piétiné ce qui « l'écaille par frottement et le vide par écrasement » (Chevey), lavé, comprimé sous des feuilles de bananier maintenues par des pierres. Le poisson est retiré du cheal après vingt-quatre heures et *salé* à raison de 2 à 3 kilogrammes de sel pour 20 à 30 kilogrammes de poisson ; il est ensuite étendu au soleil sur des nattes pendant une journée et une nuit ; une très forte odeur règne alors sur les lieux de pêche. Après quoi il est empilé dans le cheal et rapporté à la maison. Il est alors pilé au pilon à main ou au pilon à pied, pendant une vingtaine de minutes ; le paysan goûte de temps à autre pour voir si le degré de salaison est

¹⁰¹ Le Cambodgien donne le nom de *Trey Riel* à plusieurs poissons différents ; outre *Cirrhinus*, *Amblirhynchthys truncatus*, *Albulichthys Krempfi* ; de même pour *Trey Lenh* : outre *Thynnichthys*, *Dangila Siamensis*.

convenable. « On entasse ensuite la pâte grossière obtenue dans des jarres en terre cuite de 60 kilogrammes. Ces jarres sont mises ouvertes au soleil ; le soir elles sont recouvertes pour éviter les vers. La fermentation se produit alors et le jus apparaît progressivement au-dessus de la pâte. On recueille ce jus tous les jours. Les Cambodgiens l'utilisent comme « nuoc-mam » et lui donnent le nom de « *teuk trey* ». On enlève ce jus jusqu'à épuisement. L'opération peut durer un mois ». (P. CHEVEY et F. LE POULAIN). Il faut 2 kilogrammes de poisson frais pour faire un kilogramme de prahoc.

Le prahoc peut être préparé avec de gros poissons : « prahoc trey thom ». Les poissons sont étêtés, écaillés, vidés, lavés puis découpés en morceaux qu'on fait macérer dans l'eau pendant deux ou trois jours ; ces morceaux sont mis à sécher au soleil pendant un jour ou deux, salés puis mis en jarres. Il n'y a pas de pilonnage. La fermentation dure quatre mois. Ce prahoc se conserve pendant un an ou deux.

Une analyse chimique du prahoc, d'après M. le Docteur THIOUM, donne les résultats suivants : humidité 52,94 %, cendres 19,38 %, azote total 3,78 % dont : azote organique, 1,712 % azote titrable 1,176 %, azote aminé 0,726 %, chlorure 17 %.

D'après M. R. LAFONT ¹⁰² : azote 3,5 %, chlorure de sodium 13 à 15 %, eau 55 %.

La qualité du prahoc varie selon les régions : celui de la région de Siemréap (Kompong-Phlout) est particulièrement renommé.

Le *pha-ak* est une sorte de gâteau de poisson et de riz gluant soumis à fermentation alcoolique. Le *pha-ak kraham* (rouge) se fait avec le fruit du mâkak ; le *pha-ak* « chau » avec du riz ou du maïs grillé et réduit en poudre. Les poissons sont le *Trey-Pruol* (*Cirrhinus amatus*) et le *Trey Klang hai* (*Belodontichthys dinema*). Le « *pha-ak pong trey* » est une sorte de caviar préparé avec les œufs du *Trey-Chhdor* (*Ophicephalus micropeltes*) et du *Trey-Râs* : 60 kilogrammes d'œufs mélangés à 10 kilogrammes de sel ; après séchage on ajoute 4 kilogrammes de riz grillé et on met en jarre pendant deux mois. Le « *pha-ak Krapœus* » est un mélange de petites crevettes, de riz grillé et

¹⁰² R. LAFONT. — Formes d'utilisation pour l'alimentation des produits de la pêche dans les eaux continentales du Cambodge, in « Communications présentées aux 1^{re} et 2^e sessions du Conseil Indo-Pacifique des Pêches ». Phnom-Penh 1950, page 111.

pilé, de papaye. Les crevettes servent aussi à faire une galette frite « Krapoeus tien masau ». Elles sont encore mangées crues avec des légumes, du jus de citron et du piment finement haché « plea krapoeus » ; si elles sont cuites le mets s'appelle « gniom krapoeus ». Le « mam » est une pâte salée fabriquée avec le Trey Shveat (*Pangasius macronema*). Le « mam caloc » est fabriqué avec les filets du Trey Chhdor, Enfin le paysan consomme parfois le « nuoc mam » vietnamien surtout dans le Sud (Kompong Trabek, Banteay-Méas).

Le paysan mange encore les *fruits* des quelques arbres qui sont autour de la maison. La production des vergers prend une réelle importance sur les *berges des fleuves* (chap. XIII) et le long des *stung affluents des Lacs* (chap. XIX). Le lait de la noix de coco sert à la préparation de nombreux gâteaux. Le paysan consomme peu de *sucre*, essentiellement du sucre du palmier Borassus (Thnôt, chap. X).

Il convient enfin de dire un mot des *stimulants*. Le principal est le *tabac*, introduit probablement au ^{xvii}e ou ^{xviii}e siècle (Chap. XIII). Les feuilles sont hachées vertes, à maturation complète : la teneur en nicotine est de ce fait élevée ; en outre la fermentation est insuffisante. De là un tabac âcre, lourd, très fort, qui est parfois chiqué avec le bétel, plus souvent roulé dans une feuille de bananier et fumé comme une cigarette. L'odeur de la cigarette paysanne est aussi caractéristique que celle du prahoc. L'usage de la cigarette proprement dite tend cependant à se répandre ¹⁰³. Le *bétel* n'est plus guère chiqué que par les vieux notamment par les vieilles femmes. Sa consommation, très importante autrefois, a beaucoup diminué depuis vingt ans. On sait que la « chique de bétel » est constituée par une *noix d'arec*, soupoudrée de chaux et enroulée dans une feuille de bétel. La mastication produit un jus rouge très désagréable d'aspect ; mais la chique fortifie les dents et est un bon tonique. Le bétel a gardé une valeur symbolique : le consentement de la jeune fille au mariage se traduit par l'offrande de la chique de bétel au prétendant. L'*aréquier* (*sla*) est cultivé un peu partout au Cambodge (1 000 ha) et surtout sur les *berges des stung* (Stung Pursat, Stung Battambang, Stung Siemréap, chap. XIX) et le long des *berges du Mékong* et du Bassac ; il a une importance particulière dans la région de Takhmau. Le long

¹⁰³ Trois manufactures à Phnom-Penh :

Compagnie Khmère des Tabacs (Bastos)

Manufacture de Cigarettes (M.A.C.)

Manufacture Khmère des Tabacs.

des berges il est cultivé sous une dizaine d'espèces différentes dont la plupart ont été importées, si l'on en croit leur nom, d'autres régions du Cambodge (sla Kampot, sla Battambang) ou de l'étranger (du Siam, du Sud-Vietnam). L'aréquier est planté très serré, à intervalle d'un mètre environ, de sorte que les vergers sont sombres et donnent de l'ombre. L'arbre fleurit de janvier à juin et fructifie d'avril à juillet ; c'est l'époque de la récolte, les noix pouvant être récoltées soit vertes soit mûres (et alors de couleur rouge ou jaune) ; elles sont de même consommées soit vertes soit mûres dans la chique de bétel. Les noix d'arec séchées étaient avant 1945 l'objet d'une grosse exportation vers le Tonkin et l'Annam.

Le *bétel* (Melou) est l'objet d'une culture très soignée. La *liane* est accrochée soit sur tuteur vivant (et c'est alors le tronc de l'aréquier), soit sur tuteur mort. Les tuteurs sont plantés serrés, à un mètre d'intervalle environ. Les lianes doivent être arrosées tous les jours. Pendant toute sa jeunesse la liane est protégée par un abri de paille. Le bétel est cultivé depuis peu (1957) auprès de la maison en culture de jardin dans certaines régions de rizières (région d'Angtassom, en Tramkâk, Takéo) ; il est surtout cultivé en vergers plus étendus sur les berges de certains stung (Stung Siemréap en particulier : les feuilles sont vendues aux pêcheurs khmer de Kompong-Phlouk). Mais la principale région de culture est la rive droite du Bassac, à Chak Angrès et Takhmau immédiatement au Sud de Phnom-Penh. Le bétel ainsi produit est vendu dans tout le Cambodge ; les feuilles sont expédiées sèches vers Battambang. Phénomène paradoxal, le bétel est cultivé ici par des *maraîchers chinois*. Or le Chinois ne chique pas le bétel. Il le cultive donc pour le vendre au Cambodgien. Les commerçants chinois ont développé cette culture parce qu'elle leur donnait, à une époque où la monnaie était moins fréquemment utilisée qu'aujourd'hui (milieu du XIX^e siècle) un *moyen d'échange idéal avec les paysans* : facile à transporter, objet de grosse consommation, le bétel était un remarquable produit de *troc*.

Le riz est la base de l'alimentation cambodgienne. On sait que le riz, surtout le riz blanc, tel qu'il est consommé de plus en plus n'est pas un aliment très riche. Les 50 variétés de riz blanc analysées ci-dessous sont du Sud-Vietnam ; on peut penser qu'elles ne sont pas très différentes des variétés cambodgiennes ¹⁰⁴ :

¹⁰⁴ Y. COYAUD. — Le riz — Archives de l'Office indochinois du Riz — n° 30, 1950, page 257.

eau	13,84 %
matières azotées.....	7,36 %
matières grasses	0,52 %
amidon et sucres.....	77,55 %
cellulose.....	0,18 %
cendres.....	0,72 %

Le Khmer consomme *de fortes quantités de riz* : 600 à 700 grammes environ par personne et par jour, soit 220 kilogrammes en moyenne par an. La culture du riz sera étudiée ci-dessous (chap. XII).

La consommation de *viande* est faible. Phénomène général en Asie Orientale. Mais également conséquence du Bouddhisme. La religion bouddhiste interdit non seulement de tuer les animaux mais même de les engraisser en vue de la boucherie : « Tu n'élèveras pas les animaux pour qu'on fasse commerce de leur viande. » Par contre la religion n'interdit pas de manger de la viande d'un animal tué par un autre. Il ne s'agit donc pas ici d'un *système végétarien*. La viande de *bœuf* est très peu consommée. M. BARADAT évaluait en 1946 à 4 grammes par personne et par jour la quantité de viande de bœuf consommée au Cambodge, y compris les villes, soit 1,5 kg par personne et par an. Une famille de 10 personnes à Baray (Treang-Takéo) consomme 20 kilogrammes de viande de bœuf par an soit par personne 2 kilogrammes par an et c'est une famille aisée. En 1946 il était abattu annuellement un bœuf pour 75 habitants : 7 000 bovins soit 750 tonnes dans les chefs-lieux et les gros bourgs, 35 000 bovins (surtout des femelles) soit 2 000 tonnes en abattage non contrôlé dans les villages ¹⁰⁵. On ne sacrifie guère dans les campagnes que les bêtes accidentées ou malades, les vaches âgées ou les génisses ; et ce dans des abattoirs clandestins tenus par des bouchers chams ou chinois. Le paysan cambodgien *ne consomme pas de lait*. Lait et beurre étaient consommés dans le Cambodge angkorien : la stèle de Ta Prohm parle d'offrandes de lait caillé et de beurre fondu. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les vaches donnent d'ailleurs très peu de lait (0,50 litre à un litre par jour environ). « Une logique

¹⁰⁵ *Abattages contrôlés en 1955 (Service Vétérinaire) :*

A l'exception de Phnom-Penh : 26 530 bœufs
170 vaches
1 820 buffles.

Il faut ajouter au moins 20 000 vaches et génisses abattues clandestinement.

sentimentale, confuse mais tenace », écrit le Docteur PROM TEP SAVANG » lui (au Cambodgien) interdit, avant toute notion religieuse de manger ses « compagnons » de travail ou de leur enlever le lait nécessaire à leurs petits... De plus ce lait sorti du pis de la vache ne lui semble pas un produit des plus purs ni des plus tentants ; ce n'est qu'une sécrétion animale »¹⁰⁶.

La viande de *porc* est également peu consommée. On estimait en 1946 (BARADAT) qu'un Cambodgien consommait 16 grammes de viande de porc par jour et par personne soit un peu moins de 6 kilogrammes par personne et par an. Ce chiffre nous semble même un peu fort en ce qui concerne les paysans car beaucoup de porcs sont abattus dans les chefs-lieux ou gros bourgs où la population est très métissée de Chinois. En 1946, il était abattu annuellement 1 porc pour 10 personnes, 110 000 porcs soit 4 000 tonnes dans les chefs-lieux et gros bourgs, 250 000 porcs soit 7 500 tonnes en abattage clandestin dans les villages¹⁰⁷. Des enquêtes précises permettent de dire que la consommation paysanne est de l'ordre de 4 kilogrammes de porc par personne et par an : une famille de 10 personnes à Baray (Treang-Takéo) consomme 20 kilogrammes de viande de porc, soit 2 kilogrammes par personne et par an ; une autre famille consomme 20 kilogrammes à 5 personnes soit 4 kilogrammes par personne et par an.

Le Docteur PROM TEP SAVANG estime à 5 kilogrammes (4 kg de porc, 1 kg de bœuf) la viande de boucherie consommée par personne et par an. Nous pensons que le chiffre de 6 *kilogrammes* doit être plus proche de la vérité.

Il faut ajouter quelques *poulets* : de 1 à 4 poulets par personne et par an (Baray : 15 poulets pour 10 personnes, Prey-Chhor : 5 poulets pour 20 personnes). Mais les poulets sont surtout élevés pour être sacrifiés lors de cérémonies agraires¹⁰⁸.

On peut par contre estimer à 20 kilogrammes par personne et par an la consommation moyenne de *poisson* ce qui représenterait environ 80 000 tonnes de poisson. A Baray (Treang-Takéo), une famille de 10 personnes consomme 250 kilogrammes de poisson soit 25 kilo-

¹⁰⁶ Dr PROM TEP SAVANG. — Facteurs sociaux et religieux dans l'élevage au Cambodge. Thèse de Doctorat Vétérinaire. Toulouse 1954.

¹⁰⁷ Abattages en 1955 (sauf Phnom-Penh) : 195 520 porcs sous contrôle.

¹⁰⁸ Dans les régions forestières il faudrait tenir compte de l'appoint fort important de la *chasse*.

grammes par personne ; 150 kilogrammes proviennent de la pêche familiale ; à Prey-Chhor, une famille de 5 personnes consomme 80 kilogrammes de poisson soit 16 kilogrammes par personne. Mais cette consommation est très inégale selon les régions.

Nous verrons plus loin que le paysan cambodgien est rarement sous-alimenté. Cependant son alimentation en moyenne manque de protéines et surtout de matières grasses.

III. — L'ÉLEVAGE DU PETIT BÉTAIL

Faible importance.

Un des traits les plus marquants de la campagne cambodgienne est la *faible importance du petit bétail*. Il s'agit là d'un fait de civilisation. La raison capitale en est, en effet, l'interdiction de tuer et l'interdiction d'élever pour tuer, que formule la *religion bouddhique*. « Un éleveur est celui qui embrasse un métier plus ou moins honni », écrit le Docteur PROM TEP SAVANG¹⁰⁹. Partout où la pratique religieuse est fervente, il y a une tendance nette à délaisser l'élevage des porcs devant les critiques des fidèles et des bonzes.

Le paysan cambodgien élève peu de porcs (chrouk) : 1 pour 10 habitants (400 000 porcs pour 4 millions d'habitants) : 387 000 porcs d'après une estimation de 1955, 438 000 porcs d'après une estimation de 1956.

En moyenne, moins d'un porc par famille paysanne. Le paysan cambodgien élève peu de gallinacées (coqs, poules) : quelques poules et un coq ou deux par famille ; très peu de canards, cet élevage étant laissé aux Chinois *sauf exceptions* récentes.

Quelques chiffres peuvent permettre de préciser, d'après les enquêtes assez sérieuses (enquête agricole faite pour la F.A.O. en 1949-1950) :

Srok de Kompong-Siem	2 794	porcins,	13 000	volailles	8 920	familles
Srok de Bakang	5 044	—	33 000	—	16 000	—
Srok de Chhlong	1 500	—	17 000	—	4 860	—

¹⁰⁹ Dr Prom Tep Savang. — Facteurs sociaux et religieux dans l'élevage au Cambodge. Thèse de Doctorat Vétérinaire. Toulouse 1954.

Dans le srok de Kompong-Siem, les volailles seraient à peine plus nombreuses que les bovins (13 000 pour 12 000). Ces chiffres restent très largement hypothétiques mais ils peuvent être facilement contrôlés par de nombreux sondages ¹¹⁰.

Ce petit élevage constitue cependant une ressource non négligeable pour les villages de pêcheurs cambodgiens des Lacs (Bacpréa-Kompong Phloulk-Kompong Khleang).

L'élevage des porcs.

L'élevage des porcs serait vraiment très réduit s'il n'existait que la clientèle paysanne. Dans la plupart des régions du Cambodge le paysan élève un porc de temps en temps ; il le vend au boucher chinois à qui par contre il achète la viande de porc dont il a besoin à certains moments, notamment les jours de fête.

Mais il existe d'autres marchés de vente. *Phnom-Penh* tout d'abord : 85 000 porcs y ont été abattus en 1945, soit 4 120 tonnes de viande ; 109 000 en 1955, soit 5 500 tonnes, et à un moindre degré, des villes comme Battambang ou Kompong-Cham ; les *plantations d'hévéas* de la région de Kompong-Cham dont les coolies, en majorité vietnamiens, sont gros consommateurs. Enfin jusqu'en 1955, le grand centre de *Saigon-Cholon* se ravitaillait en partie au Cambodge qui exportait ainsi 60 000 porcs par an.

De ce fait quelques régions ont un élevage porcin un peu plus développé, sans parler de la région de Kampot où une forte proportion de la population est chinoise (57 000 porcs), ni des centres et marchés à forte population sino-cambodgienne (Siemréap, Roluos, Puok) ¹¹¹.

¹¹⁰ Dans l'île de *Koh Samrong* (en Kompong Siem, dans Kompong-Cham) on compte (1955) 1 250 volailles et 150 porcs pour 890 familles et 6 400 habitants.

— A Roang : 80 porcins et 1 200 volailles pour 399 familles.

— A Pongro (en Chhlong dans Kratié) : 196 porcins, 5 000 volailles pour 545 familles exploitantes étudiées,

— A Loloksar (en Bakan, dans Pursat) : 262 porcins, 1 850 volailles pour 600 familles exploitantes.

— A Kauk Khmum (en Battambang, dans Battambang) : 353 porcs pour 434 familles.

— A Sangkhoar et Sangker (Svay-Rieng), région assez grosse productrice, les familles ont 1 à 2 porcs en moyenne, de 5 à 30 volailles.

¹¹¹ Un paysan de Roluos a 5 truies ; il élève 25 porcs par an dont la vente lui rapporte 15 000 riel.

Dans la province de Kompong-Cham, les khum de Tumnup, Tangkrassang, Sandek, Trap (en Chhocung Prey) ; le centre de Speu (Chamcar Loeu), le centre de Prey Totung, le khum de Prey Chhor (Prey-Chhor), le centre de Suong ; la production est destinée surtout aux plantations d'hévéas. (Chamcar Andong, Prek Kak, Chup). Dans la province de Battambang, les khum voisins de cette ville (Anlongveal, Audambang, Chhoeuteal). Dans Takéo, de très nombreux khum notamment Trapeang Thom (Tramkâk, Sla, Samrong, etc...). Enfin et surtout dans les provinces de Prey-Veng et Svay-Rieng, les sroks de Baphnom (Chiploch, Speu), et de *Kompong Trabek* (Thkau, Prasath, Prey Chhor), de Romduol, de Svay-Rieng ; la province de Prey-Veng est celle qui compte le plus de têtes (65 000) ; le seul centre de Svay-Rieng expédiait, par l'intermédiaire de commerçants vietnamiens, chinois ou sino-cambodgiens, plus de 3 000 porcs par mois vers Saïgon avant 1955 (3 100 porcs en janvier 1953).

Dans Takéo et le Sud de Kandal le paysan achète chaque année ou un deux porcelets et revend les porcs quand ils ont atteint 70 kilogrammes ; les porcelets sont achetés à d'autres paysans qui ont une truie et parfois au Chinois. Le bénéfice réalisé pour chaque porc est de l'ordre de 800 riel, un porcelet valant selon le poids une centaine de riel (140) et un porc de 70 kilogrammes 940 riel (dans le meilleur cas).

Dans *Prey-Veng et Svay-Rieng* le système est différent ; c'est celui du « *prôvas chrouk* » (métayage des porcs). Les propriétaires de truies, généralement commerçants ou paysans aisés, confient les porcelets nouveau-nés à des paysans pauvres ; ceux-ci les nourrissent à raison de 2 ou 3 porcs par famille ; à la vente le revenu est partagé à moitié entre l'éleveur et le propriétaire. Le bénéfice est dans ce cas beaucoup plus faible pour l'éleveur ¹¹². Cette différence dans l'élevage des porcins entre les provinces de l'Est et la région de Takéo est révélatrice de différences humaines très sensibles : le paysan de Takéo a su se libérer en partie de la tutelle des commerçants.

¹¹² Prix de vente du porc (1955-1957) c'est-à-dire après l'arrêt des exportations vers le Vietnam :

9 à 12 riel (90 à 120 fr) le kilogramme vif.

500 à 750 riel (5 000 à 7 500 fr) le picul de 60 kilogrammes vif.

800 à 1 000 riel un porc normal vif.

Ce prix, bas, rendrait peu rentable un élevage de type industriel (d'après M. R. LAFONT).

L'élevage des porcs est pratiqué par les Cambodgiens les plus pauvres : à Krala (Kompong-Siem, Kompong-Cham) N... Y... qui n'a que sa maison nourrit 11 porcs ; à Kauk Khmum le coolie M... M... en élève 3 ; à Kus (Tramkâk, Takéo) O... E... qui élève 3 à 4 porcs par an et a une truie, ne possède pas 1 hectare de terrain... Le fait est général, sauf en ce qui concerne les Chinois. Les truies au contraire appartiennent le plus souvent à des paysans plus aisés ou à des Chinois.

Les porcs sont très médiocrement nourris : ils absorbent essentiellement des « troncs de bananiers (chek namvar) » hachés, pilés dans des mortiers et mélangés de son ou de déchets de riz (kântork) ; ces gros animaux au poil presque noir sont d'ailleurs sales et mal tenus.

L'élevage des volailles.

1° Les *gallinacés* (nous parlerons de poulets pour simplifier) sont peu nombreux. Les poulets ne sont pas élevés pour la vente, ni même vraiment pour la consommation, mais seulement pour les avoir sous la main lors de la célébration de certaines cérémonies (offrandes aux génies tutélaires, offrandes aux mânes des ancêtres, mariages, etc...). Presque toujours en particulier les rites agraires supposent le sacrifice d'un poulet. Chaque paysan a ainsi 1 ou 2 poulets. Les poules sont peu nombreuses : rien ne s'opposerait cependant à la consommation des *œufs*, dont le paysan fait un usage modéré ; les pondeuses n'étant pas sacrifiées devraient au contraire être nombreuses. Il ne faut pas incriminer ici la religion mais la négligence et le manque d'hygiène qui favorisent les *épizooties* (choléra, peste, diphtérie...); de là une très forte mortalité des poussins d'abord, des adultes ensuite, qui rebute le paysan. L'élevage des poules et poulets est en effet mené *sans aucun soin* : le paysan ne se soucie que de son coq de combat quand il en a un ¹¹³ ; poules et poulets se perchent tant bien que mal, le soir, sous la maison, sur quelque tige de bambou ; dans la journée ils vivent en liberté ; pas de poulailleur, pas de nourriture : ils se nourrissent comme ils peuvent ; ils mangent en particulier fourmis et termites entre les colonnes du pilotis et rendent à cet égard service au paysan. Quelques efforts sont faits

¹¹³ Le Bouddhisme n'a pas réussi à empêcher les combats de coq qui constituent pourtant un spectacle particulièrement répugnant.

actuellement pour développer l'élevage avicole ¹¹⁴. *Mais il n'y a guère de marché pour cet élevage au Cambodge, la population des villes, chinoise ou très sinisée ne consommant ni poulets ni œufs de poules.* Le seul marché a été avant 1955 celui de Saïgon-Cholon vers lequel le Cambodge exportait 800 000 volailles par an. La province de Svay-Rieng avait de ce fait un élevage de gallinacés plus important que les autres provinces : le marché du chef-lieu expédiait en 1953, 17 000 volailles par mois (janvier) ¹¹⁵.

2° — Le paysan cambodgien n'élève généralement pas de *canards*, qui sont élevés par des Vietnamiens et surtout des Chinois. C'est ainsi que la plus grande région d'élevage du canard est la région de Chilea-Batheay (Chhoeung Prey-Kompong-Cham), région à demi-inondée où il y a de l'eau en permanence. Les éleveurs sont Chinois, au nombre de 20 à 30. Ils achètent des canetons à un « couveur » chinois de Phnom-Penh ; le couveur travaille dans un compartiment et achète les œufs de cane, un peu partout (2 riel pièce) ; il met les œufs dans des couveuses artificielles pendant 20 jours à un mois ; ces couveuses sont composées d'un bâti cylindrique en bois où la température est maintenue artificiellement grâce à des sacs de jute et à des couvercles en lattes de bambou ; de temps en temps on vérifie à l'œil l'état de l'œuf. Le couveur peut avoir 3 200 œufs soit 80 couveuses. Les canetons sont vendus aux éleveurs (5 riel pièce) ; ceux-ci les font garder par des domestiques cambodgiens qui les surveillent tandis qu'ils barbotent dans les mares et les ramènent le soir au village. Les canards, très disciplinés, se déplacent par troupeaux. Les propriétaires ont jusqu'à 500 et même 1 000 canards.

Mais il y a un important marché tant pour le canard que pour les œufs de cane : Phnom-Penh en particulier avec sa très forte population vietnamienne et surtout chinoise (250 000 habitants). On sait que les Chinois consomment beaucoup de canards et surtout des œufs de cane frais ou couvés. Cet élevage est donc très rémunérateur.

Il s'est développé, tout récemment, dans la région basse, bien pourvue en eau située au Sud de Takéo (srok de Tramkâk et de Tréang). Le srok de Tréang (région de Prey Sandek) est essentiellement producteur d'œufs de cane, qui représentent un gros profit,

¹¹⁴ Station avicole de Pochentong. Quelques particuliers ont réussi récemment à développer un élevage avicole prospère.

¹¹⁵ Prix d'un poulet : 15 riel soit 150 fr.

une cane pouvant donner en moyenne 20 œufs par mois (à 1,50 fr l'œuf) ¹¹⁶. La région comprise entre Kus et Tani est plutôt productrice de canards : de part et d'autre de la route qui sépare ces deux centres, s'étendent, en toute saison des mares clôturées de haies en feuilles de palmiers Borassus (thnôt). Les canetons sont achetés à Phnom-Penh (5 riel pièce), mais il y a aussi des couveuses sur place (11 couveuses à Srè Ronong, dont chacune peut faire éclore 1 500 à 2 500 canetons tous les 5 jours) ; les canetons sont nourris de son et de petites crevettes ; les canards plus grands avec du paddy jeté dans les mares. Les canards sont gardés le plus souvent par des enfants portant une sorte de drapeau : ils suivent passivement le drapeau. Certains éleveurs sont Chinois : ce sont eux qui ont introduit cette spéculation. Mais la plupart sont des paysans cambodgiens. En 1948, il n'y avait à Srè Ronong qu'un éleveur chinois ; depuis 1953 les paysans l'ont imité et on compte 85 éleveurs cambodgiens ayant des troupeaux de 250 à 1 000 têtes. Deux systèmes sont pratiqués : élevage après achat des canetons ; élevage en « prôvas », le « couveur » recevant la moitié du prix de vente des canards. Il faut de trois mois à six mois pour faire un canard adulte de 2 kilogrammes (30 à 40 riel). Le rapport est donc excellent ¹¹⁷.

IV. — LA PÊCHE FAMILIALE

Ainsi que nous l'avons vu, le paysan consomme beaucoup de poisson.

Pêche familiale et grande pêche.

Or les eaux douces du Cambodge sont parmi les plus poissonneuses du monde ¹¹⁸. Leur production est de l'ordre de 100 000 à 120 000 tonnes par an, dont les deux tiers pour les Lacs. Cette pêche a été étudiée notamment par P. CHEVEY et F. LE POULAIN ¹¹⁹.

¹¹⁶ La poule ne donne que 12 à 15 œufs puis elle couve pendant un mois.

¹¹⁷ Il est de l'ordre de 20 à 30 riel par canard en 3 mois.

¹¹⁸ La pêche maritime sur les côtes du Golfe de Siam présente un intérêt limité et n'intéresse nullement le paysan qui ne consomme pas de poisson de mer.

¹¹⁹ Citons également le n° 6 de « Cybium » (année 1951), numéro spécial publié avec le concours financier de l'Institut des Recherches Piscicoles en Indochine.

Mais les pêcheurs *ne sont pas Cambodgiens* : habitants d'un pays poissonneux, gros consommateurs de poisson, les Cambodgiens ne sont pas pêcheurs professionnels, sauf exception. La plus grande partie de la production est le fait de pêcheurs vietnamiens et, à un moindre degré, cham. Si dans la Plaine des Lacs les pêcheurs vietnamiens vivent entre eux, dans la Plaine des Quatre-Bras, il y a souvent véritable *symbiose* entre pêcheurs cham ou vietnamiens et cultivateurs cambodgiens : quelques pêcheurs vietnamiens occupent ainsi de leurs maisons flottantes le débouché d'un prek ; les cultivateurs s'y ravitaillent en poisson par troc, ou par achat.

La richesse du Cambodge en poisson est due à l'envahissement par les eaux du Mékong en crue de la zone de la forêt inondée. En même temps que les eaux, des poissons, en particulier des femelles pleines et des milliers d'alevins, quittent le Tonlé-Thom et remontent le Tonlé-Sap vers les Lacs et les prek vers les beng ¹²⁰. Le Mékong est peu poissonneux en aval de Phnom-Penh ; de même le Bassac ; la pêche y est rare. Par contre les poissons trouvent dans la forêt inondée qui entoure les beng et surtout les Lacs des conditions très favorables. L'époque de la ponte correspond à cette migration ; c'est en juin qu'elle est la plus forte. La forêt inondée est à la fois une *frayère* par ses arbres (notamment le tros et le reang) et une *zone d'alimentation remarquable par son plancton*. A partir de novembre, les poissons quittent la forêt pour se retrouver dans beng et Lacs puis regagner le fleuve. Mais cette nouvelle migration n'est pas continue. Elle est limitée à quelques jours (7 ou 8) des mois de novembre, décembre, janvier, février, mars et avril, *en rapport avec les phases de la lune* : migration intense et courte qui débute le 6^e ou le 7^e jour de la lune croissante lorsque celle-ci commence à répandre une lumière visible ; le mouvement est maximum le 12^e jour et cesse le 14^e jour juste avant la pleine lune. Sur le Tonlé-Sap et les prek, le mois de janvier est le plus productif et la migration cesse en février. Dans les Lacs et au Sud de Phnom-Penh, elle se prolonge en mars et avril. Le mouvement des poissons, semble affecter principalement certaines espèces dont le trey-pruol (*Cirrhinus duratus*), et surtout le trey-lenh, le trey-riel et le trey-ach-kok (*Dangila*) qui sont les principales espèces à prahoc ¹²¹. Il est considérablement diminué et même arrêté si le

¹²⁰ En particulier des œufs et alevins de *Pangasius* (Trey Pra) ; l'espèce aurait son principal lieu de ponte dans le Mékong au Sud de Stung-Treng.

¹²¹ D'après M. John BARDACH, certains poissons seraient sensibles à la lumière lunaire par suite de la présence, au milieu du front, d'une fontanelle.

ciel est nuageux ou s'il pleut aux jours fastes de la lune croissante. Dans ce cas, heureusement assez rare, la pêche est compromise. Cependant les beng ne se vident pas complètement car au débouché de chaque prek un seuil empêche l'écoulement complet de l'eau : il est donc possible de pêcher dans les beng en avril et mai. De même dans les Lacs de février à mai.

Les méthodes de la grande pêche, très variées, sont adaptées à ces conditions particulières¹²². L'État est intervenu pour protéger cette immense richesse. Il a interdit aux défrichements une partie de la zone de forêt inondée qui entoure les Lacs. Par l'Ordonnance Royale sur les Pêcheries, de 1920 et par un arrêté du Résident Supérieur de 1939, il a interdit la pêche du 1^{er} juin au 1^{er} octobre au Nord du parallèle des Quatre-Bras et du 1^{er} juillet au 1^{er} novembre au Sud des Quatre-Bras.

L'État et les Provinces afferment des « lots de pêche » . Les barages sur les prek, les samra, les portions de forêt inondée cloisonnées avec chambres de capture, les days constituent des « lots de pêche » ; ces lots sont mis aux enchères tous les deux ans (pour deux campagnes successives) et adjugés au plus offrant ; pendant ces deux ans le fermier, généralement vietnamien, qui verse un cautionnement de 10 % a l'exclusivité de la pêche dans son lot de pêche. Sont en particulier exclus les paysans riverains.

Ceux-ci ne peuvent donc pratiquer la pêche familiale que dans des espaces restreints. Ils peuvent pêcher pratiquement dans le Mékong, le Bassac, sauf à la senne, et la plupart des rivières (stung). Mais, contrairement à une opinion trop répandue, ces fleuves et rivières ne sont pas très poissonneux en période de pêche, puisque à cette époque, les poissons sont dans les zones de forêt inondée ; fleuves et rivières ne sont poissonneux qu'au début de la crue ; ils transportent alors alevins et femelles pleines. La tentation est forte pour le paysan de pêcher précisément à ce moment et c'est ce qu'il ne manque pas de faire. Il peut en outre pêcher dans tous les beng qui ne sont pas affermés, nombreux notamment sur la rive Nord des Lacs, en particulier le grand beng dit Tonlé-Chhmar. Il peut pêcher dans les mares

¹²² Ceci n'est naturellement qu'un résumé très succinct. Nous renvoyons par ailleurs aux études déjà signalées. Également Jean DELVERT. La pêche au Cambodge in « Techniques animales », octobre - novembre 1956, pages 3-4.

qui subsistent, souvent boueuses, jusqu'en pleine saison sèche ; Le paysan peut prendre des poissons même dans la boue : certains poissons cambodgiens ont des embryons de poumon. Enfin le paysan pêche dans ses rizières. Cependant ces ressources sont limitées : il en résulte pour le paysan la *tentation permanente de la fraude* : pêche en période de fermeture ¹²³, pêche dans les lots affermés. Avec la période d'insécurité (1946-1954) et l'accroissement rapide de la population cette fraude *a pris des proportions inquiétantes* : on lui attribue la diminution très sensible du rendement de la pêche depuis 1955 et, en particulier, la proportion de plus en plus forte d'espèces de petite taille. Depuis cette date, le Gouvernement Royal a, en outre, remis à la disposition de la population paysanne des lots de pêche (par exemple les lots IA et 16 B dans Kompong-Chhnang).

Instruments de la pêche familiale.

Le paysan ne peut pas — théoriquement — pêcher n'importe où. Il ne peut utiliser, en outre, que des instruments traditionnels dont les dimensions sont limitées (Arrêté du 7 juillet 1939). Ces instruments sont variés ¹²⁴ mais peu efficaces.

1^o *Lignes (santuch)*. — La ligne à main est très grossière : un bambou, une ficelle et un hameçon très simple, parfois remplacé par une arête ; un grain de riz sert d'appât. L'utilisation de la ligne du fond ou palangre n'est pas autorisée en principe à la pêche paysanne.

2^o *Nasses*. — La nasse la plus commune est le *Trou* qui signifie précisément nasse en khmer (fig. 24) ; elle est de petites dimensions et ne devrait pas, en pêche familiale, dépasser 0,80 m de long et 0,30 m de large. Elle se pose horizontalement. La forme est toujours plus ou moins cylindrique mais présente d'assez nombreuses variétés. La plus petite est le « Trou liaou » (nasse laotienne) utilisée pour pêcher les crevettes et les petits poissons. Elle est plus souvent en petit rotin (ropeak) qu'en bambou fendu. Citons également le

¹²³ C'est la fraude la plus fréquente. Certain village pêche dans un beng à la grande nasse (lop) de mai à août en pleine période de ponte.

¹²⁴ Cf. P. CHEVEY et F. LE POULAIN. — « La pêche dans les eaux douces du Cambodge ».

J. L. LEMASSON. — Engins et procédés de pêche utilisés dans les eaux continentales du Sud Vietnam in « Communications présentées aux 1^{re} et 2^e sessions du Conseil Indo-Pacifique des Pêches », Phnom-Penh 1950, pages 71 à 99.

pong (en forme de carafe), le praom, le sâmpan, le « *chitt* » qui ne prend qu'un poisson à la fois.

Le « *lop* » est une nasse de grande taille qui est utilisée surtout dans la grande pêche. Le lop est grossièrement cylindrique avec une extrémité un peu relevée (fig. 25)¹²⁵ ; il se pose horizontalement. Le « *srayên* » est également et surtout un engin de la grande pêche ; engin cylindrique : une ouverture en V est ménagée sur toute la longueur du cylindre ; le *srayên* se pose verticalement.

3° *Paniers*. — Un des instruments les plus populaires de la pêche paysanne est « *l'angrout* » (fig. 26). Sorte de cloche ; les lamelles de bambou taillées en pointe vers le bas permettent au pêcheur d'enfoncer facilement l'engin. Le paysan plaque vigoureusement l'angrout dans la vase ; si un poisson se trouve emprisonné il s'agite contre les lames de bambou ; l'homme passe alors le bras dans une ouverture supérieure et retire le poisson. Très populaire et aussi rudimentaire est le *Chhnéang* petit panier en bambou et rotin de 0,60 m sur 0,40 m, relevé d'un côté et plat de l'autre, muni sur les côtés de deux anses permettant sa manœuvre avec les deux mains. Les enfants, principaux utilisateurs, en *raclent* les mares, en tirant vers eux. Le *chhnéang* et l'angrout servent surtout à pêcher le *Trey Ras* (*Ophiocephalus striatus*) et le *Trey Chhdor* (*Ophiocephalus micropeltes*) ; tous deux possèdent une chambre respiratoire au-dessus de leurs branchies et peuvent donc vivre dans la vase. Le « *chhnéang aus* » est un panier en treillis métallique sur montant triangulaire en bambou ; instrument récent inventé par les éleveurs de canards pour prendre les très petites crevettes dont on nourrit les canetons. Le « *chhnéang tram* » (ou « *lea* ») est un grand panier en bambou ayant grossièrement la forme d'un sabot (fig. 27). La longueur est de 2 à 3 mètres ; la hauteur voisine de 1 mètre à l'avant, de 0,60 m à l'arrière. L'engin est muni de deux brancards, souvent joints à leur extrémité ; ces brancards passant sous le panier servent en même temps de patins. Le « *chhnéang tram* » est rempli de branchages. On le plonge dans l'eau en le faisant glisser le long des berges abruptes et on le retire, au besoin à l'aide d'un tourniquet rudimentaire. Le « *chhnéang tram* », panier-piège, prend surtout le *Trey Chloch*, sorte d'anguille jaune et noire. Citons encore l'*anchutt*, panier rond de 1,50 m de diamètre, muni d'une barre transversale.

¹²⁵ Cette base piriforme permet de s'assurer facilement que le lop est bien posé.

4° *Poches de filet*. — Le « *Thnang* » est une épuisette dont la poche de filet est suspendue entre deux fourches. Dans la pêche familiale l'écartement des deux fourches à leur extrémité ne doit pas dépasser 2 mètres, non plus que la profondeur de la poche. Il existe de nombreuses variétés de *Thnang* : généralement le filet est en ramie ; pour pêcher petits poissons et crevettes, il est en tulle de moustiquaire. Le « *sâp* » est une épuisette en bambou tressé, utilisée elle aussi pour pêcher les crevettes (dans Takéo).

Le « *Chhnoch* » est un carrelet ; la poche de filet qui mesure environ 2 mètres sur 2 est fixée aux extrémités de quatre bambous recourbés et réunis au sommet ; un cinquième bambou permet de porter l'engin. On ne prend avec le carrelet que de petits poissons que le pêcheur place dans une jarre suspendue à l'épaule. Le « *Thnang* » et le « *Chhnoch* » de plus grandes dimensions sont utilisés dans la grande pêche ; ils sont alors fixés à l'avant des embarcations (radeaux ou sampans).

5° *Filets*. — Le filet le plus fréquemment employé est le « *mong tiei* » (appelé aussi *mong dek*, *mong way* et, quand il est plus grand, « *anchang* »). Petit filet rectangulaire de 3 à 10 mètres de long, de 2 mètres de haut, à petites mailles de 1 à 2 centimètres ; il est attaché par son extrémité supérieure à une corde tirée par deux bâtons et munie de flotteurs en bois ; à son extrémité inférieure il est alourdi par une chaîne de fer ou des pierres : deux hommes ou deux enfants même tirent le « *mong tiei* » (de là son nom) ; arrondi en arc de cercle, il racle le fond des mares ou des étangs. Le « *samnanh* » est un épervier que le pêcheur lance de la pirogue dans un geste d'une rare élégance.

Le paysan fabrique lui-même ses instruments de pêche. Il achète les bambous fendus dont il fait claies, nasses, angrouit. La vente des bambous fendus, aux paysans et surtout aux pêcheurs professionnels, est une grosse ressource des habitants des khum forestiers de la zone Nord des Lacs. Les filets sont faits avec des écheveaux de ramie, teints ensuite à l'écorce de smach (*Melaleuca leucadendron*).

Méthodes de la pêche familiale.

Le paysan emploie ces instruments de façon assez habile. Il pêche partout où il peut, presque toujours à pied.

1° *Pêche en rizière*. — Elle se pratique aux plus hautes eaux et en début de décrue. Pêche des poissons et aussi des crabes, crevettes, etc... Aux plus hautes eaux, pêche à la *ligne* (*santuch*) : en septembre et

octobre, sur les diguettes, hommes, femmes, enfants, pantalons retroussés, tête couverte du krama, un petit panier en bandoulière, font tremper leurs lignes dans les rizières. A cette même époque, dans Svay-Rieng, les paysans font des pièges fort ingénieux : ce sont des plans inclinés, encadrés sur les côtés et montés sur pilotis et dont la partie inférieure plonge dans l'eau ; la partie supérieure est abritée et on y dispose des branchages : le poisson saute hors de l'eau vers les branchages où on va le ramasser. A la même époque encore, dans Siemréap et Kg-Thom notamment. Les paysans pêchent, à la nuit tombée, à la lueur des *torches*. Lorsque la pluie cesse et que souffle le vent du Nord, l'eau se retire de la rizière. Les paysans favorisent cette « décrue » en ébréchant les diguettes. Pêche au « *Trou liaou* » : la nasse est placée dans la brèche d'une diguette, abritée sous des feuilles. Pêche au *Prouol* (barrage) : des *barrages* en claies de bambou barrent les plus minuscules rigoles ; le barrage renforce le courant ; le poisson est entraîné et pris dans des nasses (Trou et quelquefois lop ou srayên). Les bords des routes sont un lieu de choix pour cette pêche : claies et nasses sont disposées au débouché de chaque petit pont parfois en pièges assez compliqués rappelant les procédés de la grande pêche ; ou encore dans les fossés qui longent toujours, en contrebas, le talus de la route. Pêche au *trou à poisson* (*anlong*) générale dans tout le pays. « L'*anlong* » est un trou de forme grossièrement elliptique, de 0,5 m à 1 mètre de fond, entouré de murettes ; il est aménagé auprès d'une diguette, à un endroit où l'eau est animée d'un petit courant. Le poisson en arrivant à la diguette cherche une issue et saute dans l'*anlong* dont il ne peut plus sortir. Généralement la diguette est surmontée par des feuilles de *Borassus* plantées verticalement qui désorientent le poisson ; des claies munies de nasses complètent l'ensemble qui s'appelle alors *anlong-prouol*.

2^o *Pêche dans les stung*. — Les *stung* ne sont généralement pas très poissonneux. La pêche la plus importante a lieu à la baisse des eaux, après les dernières pluies (novembre). C'est une pêche *par barrage* (*Prouol*). Elle se pratique sur de nombreux *stung* ; sur les *prek* affluents du Bassac. Barrage très simple de claies, en lattes de bambou fendues, maintenues par des pieux et éventuellement des jambes de force. Non seulement il arrête les poissons mais encore il est, en partie, étanche à l'eau ; celle-ci s'écoule avec un fort courant par une ou deux brèches où sont déposées des nasses ; le poisson y est entraîné et pris en grande quantité ; un passage est laissé libre pour la circulation des pirogues. Sur ces *stung* peu poissonneux

on prend, aux périodes fastes de la lune, des petits poissons, essentiellement du Trey Real et du Trey Lenh. La pêche ne dure que quelques jours. Le barrage est généralement édifié, plus ou moins clandestinement, par une famille ; d'autres familles peuvent participer à la pêche après accord verbal. Le « Trey Real », pêché dans le Stung Sangker, sert à faire du *prahoc* ; le « Trey Lenh » (*Dangila siamensis*) est *fumé* ¹²⁶. Le Stung Sangker de Bacpréa à Baydamran est un centre renommé de *poisson fumé*.

En toutes saisons mais en particulier aux basses eaux, on pêche dans les stung peu profonds au *harpon* : l'homme suit la berge et de temps en temps lance le harpon au ras de l'eau dans les trous de la berge. L'épuisette thnang, l'épervier, les filets sont également utilisés ; dans certains stung à berges abruptes, le « chhnéang tram » (Stung Tauch, défluent du Stung Pursat par exemple, bas Stung Roluos).

En bien des endroits le paysan empoisonne l'eau à l'écorce de strychnos. Sur la rivière de Kompong-Trach, les Vietnamiens mais aussi les Cambodgiens utilisent la marée : ils font des abris de branchages (*samra*) à marée basse ; les poissons s'y installent à marée haute ; on les y prend lors du reflux.

3° *Pêche dans les fleuves*. — Les fleuves ne sont pas le lieu d'une pêche familiale active. Ou ils sont peu poissonneux (Bassac, Mékong inférieur), ou ils sont surtout exploités par la grande pêche. La pêche a lieu en toutes saisons sauf aux plus hautes eaux. Les paysans utilisent surtout les *filets* mong, néam et l'*épervier*. Le long des berges du Mékong de Kratié à la Cochinchine et le long des berges du Bassac, du Tonlé-Tauch, chaque maison riveraine a son *chhneang-tram*. On pêche aussi au srayên, et à l'épuisette thnang : l'homme, debout sur la rive, jette l'épuisette, agite l'eau avec sa main droite et relève lentement l'engin.

4° *Pêche dans les étangs et les mares (trapeang)*. — C'est une pêche de saison sèche qui se poursuit très avant. Pêche à l'épuisette (thnang) ; pêche à l'épervier quand il y a encore beaucoup d'eau. Pêche au carrelet (chhnoch) quand il n'y a plus beaucoup d'eau ; le carrelet est projeté contre le fond de la mare et les poissons sont pris à la main. Pêche au *samra* : le paysan forme avec des branchages au

¹²⁶ Le poisson fumé vaut 13 piastres la touque de 20 litres, soit 221 fr (chiffre de 1952).

milieu de la mare des buissons artificiels ; les poissons retrouvent là un habitat semblable à celui de la forêt inondée et viennent s'y réfugier : il suffit alors d'entourer le samra de filets ou de claies et de prendre les poissons à la main, au panier, ou à la nasse. Quand les eaux ont baissé, les trapeang sont raclés au filet mounng tiei ou *angkanh*, tandis qu'hommes et enfants marchent en sens opposé faisant du bruit traînant lianes, et branchages pour effrayer le poisson. C'est également l'époque où, par bandes entières, les familles viennent pêcher au *chhneang* ou à l'*angrout*. Les enfants se servent encore de ces instruments en fin de saison sèche dans de petites nappes de boue : au complet ahurissement des Européens, ces enfants, plus ou moins nus, couverts de boue, réussissent, aux heures les plus chaudes du jour, à prendre *Trey Ras* ou *Trey Chhdor* qui, comme nous l'avons dit, vivent dans la vase ¹²⁷. Certaines mares, notamment dans la région de Prey-Veng, sont vidées à l'aide de paniers à cordelettes ou même de norias à pédales : la pêche se fait ensuite au *chhneang*. Dans le beng Thom de Muk Da (*Romeas Ek* dans Svay-Rieng), les paysans, au plus fort de la saison sèche, quand il n'y a plus d'eau, creusent des trous qu'ils remplissent de branchages ; en crue, eau et poissons y pénètrent ; à la décrue il ne reste qu'à vider les trous et à prendre le poisson qui s'y est réfugié.

Ces procédés sont ceux d'une « cueillette ». La pêche familiale ne donne que des résultats *médiocres* encore que, dans certains cas, elle procure la plus grande partie du poisson consommé (Ch. XVII) 150 kg sur 250 kg consommés dans une famille de Baray (Treang-Takéo). Si l'on tient compte des quelques 700 000 familles paysannes, le tonnage global du poisson ainsi pêché est important (50 à 70 000 t. ?)

La recherche du prahoc (carte n° 6 et photo n° 5).

Il est une région particulièrement déshéritée, celle des rizières hautes des provinces de Takéo, Kompong-Speu, Kandal et Kompong-Chhnang. Peu de beng, peu de trapeang ; en saison sèche il n'y a d'eau que dans les « sra » ; les rivières permanentes sont rares et peu poissonneuses, par exemple le Stung Thnot venu du plateau de Kirirom ou la rivière de Chhœung Kreav. Faute de pouvoir manger du poisson frais, ce qui lui est pratiquement impossible même avec le développement récent des transports rou-

¹²⁷ Ces poissons peuvent même, dit-on, traverser une route en sautant.

tiers (le poisson ainsi transporté revient trop cher), il faut que le paysan aille, au moins, chercher les modestes quantités de *prahoc* qui lui sont indispensables : dans les villages de Kompong-Speu, la consommation est de l'ordre de 70 kilogrammes de prahoc par an et par famille. La région située immédiatement au Sud de Phnom-Penh, dans les srok de Phnom-Penh (Kandal) et Kong-Pisse (Kompong-Speu) est particulièrement pauvre en poisson ; par contre la berge du Tonlé-Sap en amont de Phnom-Penh est particulièrement riche en Trey Changvar ; la pêche au *day*, filet meurtrier pour les petits poissons groupés sous le nom de Trey-Changvar n'est autorisée que dans le Tonlé-Sap entre Phnom-Penh et Kompong-Luong. Entre les srok de Phnom-Penh et Kong-Pisse d'une part et les villages riverains du Tonlé-Sap, d'autre part, Russey-Kéo (faubourg Nord de Phnom-Penh), Chreang Chamrès, Prek Phnau, se produisent les déplacements les plus importants du Cambodge. Déplacements remarquables : entre le Kilomètre 12 et le Kilomètre 42 sur la route de Kampot, nous avons croisé le 1^{er} décembre 1954 plus de 350 *charrettes*. Le déplacement est important puisqu'il y a de 20 à 40 kilomètres à faire des villages aux lieux de pêche. Ainsi qu'il a été dit la pêche dans les days est fructueuse surtout pendant cinq jours des mois de décembre, janvier et février, les 5 jours de la lune montante qui précèdent immédiatement la pleine lune. Les pêcheurs vietnamiens (Russey-Kéo) ou cham (Chreang-Chamrès) disposent alors de quantités considérables de petits poissons *dont il leur faut se débarrasser très rapidement*. Les paysans, à partir du 7^e jour de la lune croissante, se mettent en route avec leur charrette, à partir des khum de Doeum-Rokar, Preah-Nipphear, Beng-Chram (Kong-Pisse), Kantok, Ang-Popel, Chombau, Prey-Puoch (Phnom-Penh, etc...) Il y a trois migrations : une en décembre, une en janvier une en février. Le paysan charge sa charrette : paddy (3 picul soit 200 kg environ), paille pour les bœufs, la paille étant disposée sur le roof ; à l'extérieur, marmites, bois pour le feu, quelques menus objets fabriqués (paillotes, paniers, corbeilles), etc... La préparation sur place du prahoc exige en très peu de temps une *main-d'œuvre abondante* pour un travail fastidieux mais peu fatigant : le paysan emmène toute sa famille, les petits enfants pouvant fort bien étêter les poissons. Ainsi les villages entiers partent-ils de très bonne heure le matin. De longs cortèges de charrettes grinçantes s'étirent sur la route nationale n° 3 de Tram-Knar jusqu'à Phnom-Penh ; les plus vieux conduisent les charrettes ; les jeunes suivent

à pied ; tous de noir vêtus. Après un parcours qui est généralement fait en une journée, les charrettes se regroupent en ville ; des bivouacs s'établissent, autour du Monument aux Morts en particulier ; puis les paysans gagnent les villages de pêcheurs. Là ils s'installent sur la berge, sur des terrains que le propriétaire du terrain qui est souvent aussi le propriétaire du day leur accorde gratuitement.

Le paysan troque son paddy contre du sel et du poisson ; il se procure le sel chez le marchand, le poisson auprès du pêcheur. Le sel est troqué au pair : un panier de 5 kilogrammes de sel pour le même panier de paddy. Le cours du poisson varie suivant le cours du paddy et surtout suivant l'abondance du poisson : le 16 janvier 1954, le paysan, à Russey-Kéo, pour un panier de paddy, put avoir 3 paniers de poisson, cours très avantageux ; le 18 janvier, par contre, le poisson étant très rare (5^e et dernier jour de pêche), le cours était inversé : 3 paniers de paddy pour un panier de poisson : cours très élevé¹²⁸. En mauvaise journée, le cours est en moyenne d'un panier de poisson pour un panier de paddy. La situation est très mauvaise pour le paysan, lorsque, par malheur le ciel est nuageux ou qu'il pleut pendant les cinq jours fatidiques de décembre, janvier ou février. Les poissons ne sortent pas. La pêche est très médiocre. Le cours du poisson est très élevé ou même il n'y en a pas. Ainsi en a-t-il été en décembre 1954, en janvier et en février 1955 : le 8 décembre 1954 les charrettes sont retournées, vides, vers les villages.

En décembre, lorsqu'il n'a pas encore fait sa récolte, le paysan apporte de l'argent, ou des objets de vannerie (paniers, balais, feuilles de thnôt) qu'il vend au marché avant d'aller trouver les pêcheurs. Dans ce cas il achète le poisson. Une fois le troc terminé, le prahoc est préparé sur place, comme il a été indiqué ci-dessus. Les femmes et les enfants étêtent ; les hommes foulent au pied.

Puis, après quelques achats en ville, les paysans repartent.

Cette migration est aujourd'hui moins fréquente qu'autrefois ; des camions transportent le Trey changvar vers les centres ruraux ; ou, au contraire, les paysans se déplacent en voiture pour se procurer le poisson, en une seule journée. Enfin les pêcheurs vietnamiens ou cham viennent parfois vendre leur poisson sur place aux paysans (Ang Kanh en Prey Lovea, Takéo, par exemple).

¹²⁸ Chom Chau (1958) (en Phnom-Penh-Kandal) : 60 kilogrammes de poisson pour 22 à 30 kilogrammes de paddy.

Des déplacements identiques de moindre envergure existent en bien d'autres endroits du Cambodge ; la plupart intéressent surtout les srok situés à l'Ouest et au Sud de Phnom-Penh qui vont se ravitailler aux pêcheries du Tonlé-Sap ou du Bassac (carte n°6). Les paysans de Babaur-Ponley se rendent à *Snoc-Trou* (en mars, avril, mai : époque de la grande pêche au débouché du Petit-Lac) ; ceux du srok d'Oudong (Bat Deng) à Kompong-Luong ; ceux des srok de Treang et Banteay-Meas (Tani) à Kompong-Yol (pêcheurs cham) et Romenh (Vietnamiens) ; ceux de Kirivong à Tonléap. On note également des déplacements pour le prahoc sur la rive orientale du Mékong : des rizières de Damber vers Krauchmar, de Komchay-Méas vers Prek Sandek (sur le Tonlé-Tauch), des rizières de Khsach-Kandal vers Arey-Khsat et Sarikakeo, du srok de Baphnom vers Banam et Knar-Sar. Avant 1945, les paysans du srok semi-forestier de Romeas-Ek allaient chercher du trey Changvar à prahoc jusque dans la province de Chaudoc au Sud-Vietnam ; ces grands déplacements ont été rendus impossibles par l'insécurité puis par l'existence d'une frontière politique.

Dans la *Plaine des Lacs* les déplacements pour le troc ou l'achat du Trey-Changvar sont moins fréquents : les cultivateurs aisés de Tasnauk (en Bakan-Pursat) se déplacent cependant vers les villages vietnamiens de Reang-Til et Neak Ta Thom (khum Kompong Sam-long) où ils restent deux ou trois jours.

Les habitants des srok de Siemréap et Sauthnikom se procurent eux aussi le poisson par troc : ils échangent aux pêcheurs cambodgiens de Kompong Phlout et de Kompong Khleang le poisson contre des fruits ou des légumes ; c'est ainsi que les « jardiniers » du phum Treang vont acheter du prahoc tout préparé aux pêcheurs de Kompong-Phlout. En 1957 un kilogramme de prahoc s'échange par exemple contre un ananas (le marché est très avantageux pour le jardinier car le kilogramme de prahoc vaut normalement 7 riel, et l'ananas 4 riel¹²⁹).

Les paysans pêcheurs de la région Nord des Lacs (carte n° 6).

Si la région qui se trouve à l'Ouest et au Sud de Phnom-Penh est en effet très défavorisée, la région Nord des Lacs est au contraire favorisée. Il se trouve, en effet, tout au moins à l'Est (srok de Santuk,

¹²⁹ En mai 1958, les paysans troquent 10 kilogrammes de paddy pour 5 kilogrammes de prahoc tout préparé à Kompong-Phlout.

Kompong-Svay, Stoung et Chikreng) et à l'Ouest (srok de Kralanh, Teukchor, Sangker), une vaste zone de forêt inondée où subsistent des beng très poissonneux dont la plupart ne sont pas allotis. C'est notamment le cas du beng Tonlé-Chhmar (le Lac du Chat) et des beng qui l'entourent (beng Veal-Tung, beng Veal-Ha) entre Grand et Petit-Lac, du beng Damrey-Slap, non loin de Kompong-Khleang et d'un grand nombre de « beng Riel ». La forêt inondée est vide. Les paysans habitent à 20 ou 25 kilomètres au Nord, au contact du Veal et de la forêt et même très souvent en zone forestière défrichée ; dans ces régions relativement hautes, les ressources en poisson sont médiocres, les stung venus des Dangrek n'en apportant guère. Les paysans de ces régions se déplacent donc vers les beng non pour y acheter du poisson mais pour y *pêcher* et ces déplacements sont de plus grande ampleur et surtout beaucoup plus longs que ceux des paysans de Kong-Pisse. Les paysans pendant un mois ou deux changent de vie et se font *pêcheurs*. La migration a lieu en février, lorsque la récolte du paddy est terminée. Certains villages se déplacent alors complètement, hommes, femmes et enfants ; seuls quelques vieillards demeurent pour garder les maisons. Les écoles sont fermées pendant trois mois (Msar-Krang en Stoung, Kompong-Thkau en Kralanh, etc...). Déplacements en charrette, dans laquelle on a mis, outre les ustensiles de cuisine, du sel ; les paysans installent près du beng de petites cabanes sur pilotis (ktom) et restent là pendant trois mois. Les eaux sont basses ; la pêche dans les beng peut être pratiquée même avec les faibles moyens dont disposent les paysans. Ce déplacement se combine parfois avec la culture du riz flottant : l'absence dure de février à mai (M'sar-Krang), le labour des rizières à riz flottant commençant en avril. Le déplacement peut aussi se terminer par une culture de haricot.

Le poisson pêché sert à la fabrication du *prahoc*, du pha-ak, du mam, mais il est également fait de très importantes quantités de *poisson sec*. Le poisson sec est surtout fabriqué avec le Trey Pra (Pangasius). Le poisson est étêté, ouvert, vidé, lavé et salé à raison de 35 kilogrammes de sel pour 100 kilogrammes de poisson séché ; puis rincé, disposé sur des claies pendant un ou trois jours au soleil pour y sécher ; pendant ce temps il est retourné à plusieurs reprises, et brossé pour faire disparaître les vers ; durant la nuit il est ramassé et recouvert de nattes¹³⁰. Tout à fait à l'Ouest, les habitants de Kom-

¹³⁰ Cf. R. LAFONT. — « Les industries de la pêche au Cambodge. Poisson salé, séché, poisson fumé, condiments azotés », in *Cybiu* n° 6, 1951, pages 41 à 61.

pong-Thkau font également du poisson *fumé* (de même dans la région de Stoung). Le poisson fumé se prépare surtout à partir du Trey-Kès (*Cryptopterus apogon*) ; les poissons sont enfilés par la tête, sans avoir été vidés, sur des baguettes, les queues se collent grâce au mucus qui recouvre la peau ; ils sont disposés sur une claie de bambou, sous laquelle on étale des braises ; au début on emploie beaucoup de braise pour obtenir une dessiccation rapide, puis le fumage se poursuit pendant trois jours à feu réduit.

En avril-début mai, les paysans repartent vers le Nord, leurs charrettes pleines. Le prahoc est destiné à la consommation familiale, mais une grande partie du poisson salé et séché est vendue. Ce sont les hommes qui pêchent : au filet (*angchang*), par barrages de claies (*prouol*), au *samra*, ou encore à l'*angrout* ; les femmes préparent le poisson salé et fumé.

Les habitants de Kralanh, Kompong Thkau, vont ainsi s'installer autour de Bacpréa, Peamsema (30 km), ceux de Puok dans le Veal Roneam (15 km), ceux de Kompong-Kdey-Chikreng au beng Kompheng et au beng Tonlé-Chhmar (30 km), de même que ceux de Stoung ; ceux de Kompong-Svay (Srayau) aux beng Sasarmony et Kopreah. *Ces déplacements permettent également aux buffles et bœufs de trouver une herbe fraîche et abondante à une époque de l'année où les rizières desséchées n'offrent plus aucune possibilité de pâture.*

Avant 1939, venaient vers ces lieux de pêche, des paysans siamois, d'origine cambodgienne. M. R. BARADAT, dans un rapport du 8 décembre 1936, a décrit ces convois venus dès la baisse des eaux de Sourin et Korat ; chaque convoi était dirigé par un « neairoy » ; des villages « laotiens » leurs servaient de points d'étape. Dès 1936, cette activité était bien diminuée : BARADAT comptait 280 charrettes alors qu'en 1926, 4 000 charrettes seraient venues du Siam et avant 1907, quand la province de Battambang était encore siamoise, jusqu'à 10 000 charrettes.

Des déplacements de paysans pour la *pêche* s'observent aussi dans la région Sud des Lacs : c'est ainsi qu'à Tasnauk, si les paysans aisés se contentent d'aller troquer leur paddy, les paysans pauvres vont pêcher pendant un à deux mois au Beng Sâr Krapœu, installant leurs abris dans les arbres à cause des éléphants. Les habitants de Svay Daun Keo se déplacent eux aussi ; les jardiniers d'Anlong Veal (Battambang) s'en vont pendant une semaine ou deux pêcher à Prek Tol.

Quelques déplacements de cet ordre aussi, mais plus rares, dans la

Plaine des Quatre-Bras : les riziculteurs de Prey-Chhor (Kompong-Cham) se rendent au Beng Thom de Roca Koy. Les principaux mouvements ont lieu dans la région Ouest de Prey-Veng, des rizières vers les beng ; à Chhœu-Kach, en avril, 8 familles (surtout les femmes) se dirigent vers le « Beng Chhpéas » où elles restent pendant une semaine ; le beng est divisé en 5 par des levées de terre puis on assèche à l'écope chaque partie ; les poissons sont conservés frais dans des touques ; mais il est fait aussi du poisson séché et salé.

Les pêcheurs professionnels cambodgiens.

Ainsi que nous l'avons signalé la grande pêche n'est guère pratiquée par les Cambodgiens. Il y a cependant quelques exceptions et nous croyons utile de dire quelques mots des pêcheurs professionnels cambodgiens. Ce ne sont plus des paysans mais ils sont très proches des paysans et vivent en symbiose avec eux.

Il n'y a pratiquement aucun pêcheur cambodgien professionnel dans la Plaine des Quatre-Bras. La pêche est là le monopole exclusif des Vietnamiens et des Khmer-Islam ¹³¹.

Mais dans la zone de pêche de la Plaine des Lacs, c'est-à-dire dans la zone de la forêt inondée et surtout dans le Nord-Ouest de cette forêt inondée, dans les provinces de Battambang, Siemréap et à un moindre degré Kompong-Thom, on trouve des villages entiers de pêcheurs cambodgiens ¹³². Sur le bas Stung Stoung, Peam-Pra-keap, Provoey et Dam-Sdang sont peuplés de Khmer. Kompong-Khléang plus à l'Ouest « l'Appontement des Magasins » est une très grosse agglomération (6 000 habitants) presque entièrement cambodgienne ; sur le Stung Roluos il en est de même de *Kompong-Phlouk* (2 400 Cambodgiens, 100 Vietnamiens), renommé pour la saveur de son prahoc et la beauté de ses filles ; sur le Stung Siemréap, les phum Vat Pô Banteay Chi et Vat Aranh (khum de Siemréap) sont peuplés de pêcheurs ; plus à l'Ouest, sur le bas Stung Sangker, Prek-Thol, Peam-Sema et Bacpréa, villages de pêcheurs, ont une partie de leur population khmer. Ces pêcheurs sont souvent très actifs : ceux de Siemréap et de Kompong-Phlouk exploitent pratiquement les pêcheries de Kbal-Tol, au Sud du Grand-Lac. Ils vivent dans des maisons

¹³¹ A Roang sur 529 familles khmer dénombrées, on compte quatre familles de pêcheurs, gens misérables, qui ne possèdent même pas le terrain de leur maison.

¹³² De même dans le Veal Pok (sur le Stung Kambot, par exemple).

serrées, sur pilotis très hauts (5 m de haut) ; nombreux et minces, très différents des belles colonnes régulières des maisons paysannes¹³³. Maisons assez misérables d'ailleurs : murs en lattes de bambou ou en feuilles de thnôt, toits de chaume. Les maisons se groupent sur une hauteur naturelle ou artificielle (tuol) ; elles sont très serrées, ce qui donne au village un aspect pittoresque. La pêche commence en février et se poursuit jusqu'en juin. Les procédés employés sont ceux de la grande pêche : pêche dans les *chambre de capture* de la forêt inondée — pêche aux *samra* (à Kompong-Khléang) — pêche à la ligne de fond qui peut porter jusqu'à 1 000 hameçons — pêche au lop isolé — pêche aux barrages à lop, en mai-juin (rive Nord des Lacs). Le *barrage à lop* (lok-lop ou nhor) est constitué par une claie longue de 100 mètres ou plus, perpendiculaire au rivage ; deux autres claies obliques viennent, de gauche et de droite, converger avec la claie médiane vers une chambre de capture de 6 mètres sur 2 mètres qui communique avec un lop de grande dimension. La pêche au filet « mong-hum » et « uon-hom » est quelque peu pratiquée mais non la grande pêche à la senne qui reste une spécialité vietnamienne. Également sont employés le carrelet (chhnoch) monté sur radeau, l'épervier, la ligne¹³⁴. Récemment (depuis 1953-1954) s'est développé l'élevage des poissons en vivier, en particulier l'élevage du *Trey-Pra* (*Pangasius*), le poisson étant nourri avec de plus petits poissons. Le poisson pêché est transformé parfois en *prahoc* (à Kompong-Phlouk), échangé avec les paysans, riziculteurs ou jardiniers contre du paddy et des légumes et surtout en poisson salé et séché ; Bacpréa fabrique aussi du poisson fumé. La vie est dominée par le rythme des eaux et de la pêche : dès la fin des pluies, les pêcheurs préparent leurs engins ce qui représente un gros travail : à Bacpréa chaque homme doit confectionner 20 à 30 grandes nasses (lop) en lattes de bambou ; à Kompong-Khléang on confectionne des claies en bambou fendu (chaque claie vaut 1 500 riel). Il se fait une très grosse consommation de bambou fendu, venu des régions forestières du Nord. Début février, sauf lorsque le phum est situé trop à l'intérieur des terres (Bacpréa, Provoey, Peam Prakeap), les pêcheurs se déplacent

¹³³ Les pêcheurs vietnamiens des Lacs vivent au contraire dans des « maisons flottantes » construites sur radeau ou sur des sampans.

¹³⁴ La construction d'un barrage à lop revient, taxes comprises, à 600 000 riel ; d'un samra de 20 hectares à 100 000 riel (un samra de cette taille emploie 50 à 60 « coolies »).

en pirogues avec leurs familles ; le village est complètement abandonné ; les maisons fermées ; les classes interrompues ; un *nouveau village* de cabanes sur pilotis est construit dans le Lac, au ras des eaux ; les Cambodgiens n'habitent pas comme les Vietnamiens ou les Chinois dans des maisons flottantes ou dans des sampans. Un petit marché s'installe. Les habitants vivent, pêchent, salent et font sécher le poisson jusqu'à la fermeture de la pêche (juin) ; puis c'est le retour. Quelques ressources agricoles viennent s'ajouter à la pêche. Elevage des canards, et à un moindre degré des poules et des porcs : les porcs vivent dans de petites cages flottantes. A Bacpréa les pêcheurs cultivent un peu de maïs et des légumes (courges, aubergines) de mai à juillet (le village de Bacpréa ne se déplace pas ; les champs sont cultivés à la houe ; l'essentiel de l'entretien est fait par les femmes). A Kompong-Khléang, outre cette même culture du maïs avant la crue, quelques centaines d'habitants vivent surtout de la culture des citrouilles, courges, concombres, pastèques, haricots qu'ils pratiquent de janvier à mars ; en décembre des chapelets de petites boîtes cylindriques en feuilles de palme sont suspendues aux terrasses des maisons : les graines de pastèque y germent avant d'être repiquées, les champs sont travaillés à la houe. Dans tous les villages, la chasse (sangliers, éléphants, cigognes, mouettes, hérons), la cueillette (ramassage du miel d'abeilles sauvages dans les arbres), l'exploitation du bois de chauffage complètent les ressources. En dehors des fermiers des lots de pêche, sino-cambodgiens généralement, adjudicataires grâce à l'argent prêté par de gros commerçants chinois, les habitants sont soit les salariés des fermiers (en 1957 à Kompong-Phloul, un salarié gagne 600 à 1 200 riel par mois) soit des pêcheurs qui travaillent pour leur propre compte notamment à Kompong-Phloul où les habitants font preuve d'une belle solidarité¹³⁵. Les salariés travaillent aux chambres de capture et aux samra. Les pêcheurs « libres » aux barrages à lop, lignes de fond, etc... ; mais leur pêche est souvent frauduleuse : pêche aux barrages à lop en juillet, pêche aux filets « mong-hum » et « uon-hom » aux alentours des samra affermés avant qu'ils ne soient clôturés (les samra ne sont clôturés que pendant un mois au maximum) ce qui ne va pas sans conflit

¹³⁵ Des phénomènes identiques se produisent aux lisières du Veal Pok : certains habitants de Samrong s'en vont pêcher pendant trois mois sur les bords du Stung Sen où ils installent de misérables huttes. Pêche aux barrages (Prouol) avec lop et chambres de capture, pour la fabrication du prahoc et du poisson séché.

avec le fermier. Quelques habitants *sous-louent* également de petits lots aux principaux fermiers et les exploitent à leur compte. En saison de pêche les habitants sont renforcés par des immigrants venus des régions forestières et qui travaillent comme salariés.

Ces villages de pêcheurs ont une vie très particulière : ils vivent 4 mois de l'année sur 5 mètres d'eau ; il est impossible notamment de brûler les cadavres à ce moment ; les cercueils sont suspendus au sommet des arbres et sont brûlés (ou parfois enterrés) à la saison sèche suivante¹³⁶.

La question se pose de savoir pour quelle raison on trouve des pêcheurs cambodgiens dans l'Ouest du Grand-Lac et nulle part ailleurs au Cambodge. On dit généralement que les Cambodgiens ne pêchent pas parce que le *Bouddhisme* interdit de tuer les êtres vivants ; cependant ce précepte n'empêche pas la pêche familiale ; le paysan calme en effet sa conscience en se disant qu'il ne tue pas le poisson, qu'il se contente de le sortir de l'eau, après quoi le poisson meurt de sa belle mort... Et les pêcheurs de Bacpréa, Kompong-Phlouk ou Kompong-Khléang sont Bouddhistes. Il semble donc qu'il faille nuancer quelque peu l'explication classique. Nous pensons que les faits sont assez complexes. On pourrait penser qu'un renouveau du Bouddhisme, depuis 1920 notamment, avec le courant dit « moderniste », aurait amené les Cambodgiens à négliger la pêche. En même temps l'immigration vietnamienne s'était beaucoup développée, et les Vietnamiens — dont beaucoup n'étaient d'ailleurs que des immigrants temporaires — ne vivaient que de la pêche. Le Cambodgien aurait trouvé commode et aussi moins fatigant de laisser faire par un étranger un métier que ses moines par ailleurs lui déconseillaient. Le renouveau bouddhique a pris naissance à Phnom-Penh. Il n'a pas gagné, ou a gagné beaucoup plus tardivement les régions lointaines et en particulier les villages de pêcheurs de l'Ouest des Lacs. La pêche y avait toujours été active et certains procédés — la pêche au samra en particulier — semblent bien khmer. La concurrence vietnamienne jouait beaucoup moins. Les pêcheurs vietnamiens sont moins nombreux. Ils sont plus loin de leur pays. Moins influencé par les bonzes, moins concurrencé par le pêcheur vietnamien, vivant par ailleurs dans un pays agricole moins riche et par conséquent obligé de trouver des ressources, le cambodgien

¹³⁶ CHEVEY et LE POULAIN signalent à Kanteay-Krom des associations de pêcheurs qui mettent en commun leurs filets, séchoirs, etc...

aurait continué à pêcher. Il reste, cependant, un fait essentiel : d'après Mouhot et Aymonier, les pêcheurs des Lacs étaient déjà, en majorité, Vietnamiens au milieu du XIX^e siècle. Ils avaient mis la main sur cette activité négligée des Khmer pour des raisons religieuses mais aussi démographiques (faible peuplement de la Plaine des Lacs). Les Vietnamiens s'organisaient mieux, étaient plus solidaires ; leurs procédés de pêche étaient peut-être plus efficaces (pêche par barrages ?) Mais l'Ouest de la Plaine des Lacs est éloigné et, de plus, est resté sous domination siamoise jusqu'en 1907, ce qui ne favorisait pas l'immigration vietnamienne. Si le Cambodgien n'est pêcheur que dans quelques villages de Siemréap et Battambang la raison en est peut-être autant historique ou économique que religieuse. Interrogés, aujourd'hui, les pêcheurs khmer de Kompong Kleang ou de Bacpréa, se bornent à dire que le pays où ils vivent n'offre pas de ressources agricoles et qu'il leur faut pêcher pour manger. Nous pensons qu'effectivement le Khmer n'aime pas pêcher et ce, par atavisme, par tradition autant et plus que par scrupule religieux. Il pêche assez mal. Rappelons-nous que les Cambodgiens des « hautes régions », au pied des Dangrek, ne savent pas pêcher. Le Khmer ne pêche que parce que cela lui est indispensable (les plus riches habitants de Tasnauk achètent le poisson, les pauvres pêchent...). La fraude est pratiquée surtout par les plus misérables. Or, l'Ouest de la Plaine des Lacs manque régulièrement de ressources.

LA MAISON ET LE PHUM

I. — LA MAISON (pteah)

L'habitation est la maison familiale. Chaque famille conjugale, ou presque, a la sienne. Le nombre des maisons est généralement un peu inférieur à celui des ménages : à Koh Samrong, île du Mékong, au Nord de Kompong-Cham, on compte 720 maisons pour 890 familles. Les vieux parents logent quelquefois chez leur fille et le gendre habite parfois chez son beau-père. *Le mari vient habituellement habiter près des parents de sa femme*¹³⁷. Autrefois il était même courant qu'avant le mariage, le prétendant construise une demeure près de celle de ses beaux-parents et travaille un certain temps sous la direction de son beau-père. « L'usage veut encore que le nouveau ménage demeure quelque temps à proximité du logement des parents de la jeune femme pour recevoir leurs conseils » (J. THIERRY, page 123). Il était fréquent également que le gendre offre une maison à ses beaux-parents à l'occasion du mariage : on signale encore aujourd'hui l'existence de cette maison « *matrimoniale* »¹³⁸.

Construction en hauteur.

1° *Plancher et colonnes.* — La maison paysanne est construite « *sur pilotis* ». Nous emploierons cette expression qui est commode.

¹³⁷ « On établit les filles, au moins dans les premiers temps de leur union, à côté de la maison paternelle; mais il est de règle que la plus jeune, si elle s'établit, reste avec les parents ainsi que son mari ». (J. MOURA. — Le Royaume du Cambodge, page 347).

¹³⁸ Cf. J. THIERRY. — « L'évolution de la condition de la femme en Droit privé cambodgien. » Phnom-Penh 1955, pages 123-148.

R. OLIVIER. — La maison matrimoniale dans la coutume cambodgienne, Royaume du Cambodge, Recueil judiciaire 1955, n° 4, 3^e trimestre.

Mais il est plus juste de dire que la maison est construite *en hauteur* à distance du sol ; le plancher le plus souvent, en effet, ne repose pas sur des pilotis, il est suspendu aux colonnes. Cette maison se distingue absolument des maisons à terre chinoises ou vietnamiennes. Du sol on y accède *toujours* par une échelle raide dont le nombre de marches est impair : 5, 7 ou 9. Un nombre de marches pair exposerait le propriétaire à des malheurs. L'échelle est placée devant la maison ; toutefois dans le Sud du Cambodge (srok de Banteay-Méas en particulier) elle est placée *sous* la maison, dans laquelle on pénètre par une ouverture dans le plancher ; l'échelle est enlevée la nuit : protection, semble-t-il, contre les voleurs et pirates. L'échelle est parfois remplacée par une simple poutre à entailles. La hauteur au-dessus du sol est variable. Dans la plupart des cas, elle est d'un peu plus de 2 mètres : un homme se tient aisément debout sous le plancher ; il s'agit donc d'un « pilotis haut » ; les maisons pauvres sont beaucoup plus basses (0,50 m - 1 m) ; en particulier les misérables abris des zones forestières. La construction paysanne en hauteur est absolument générale¹³⁹. Il n'y a d'exception que dans le cas de familles très métissées de Chinois (région de Takhmau), dans quelques villages frontaliers du Vietnam (Bavet) ou chez des familles cambodgiennes originaires de Cochinchine installées dans la province de Battambang depuis 1924 et surtout 1936 (Reang-Kessey, Rong Chrey, Beng Pring) ; ces « Khmer Krom » selon la terminologie officielle, c'est-à-dire « Khmer du bas », habitent, à la mode sud-vietnamienne, de petites maisons en torchis, cachées au milieu d'une haie carrée de bambous.

Le plancher de la maison est fixé très simplement sur les *colonnes* qui supportent également la charpente du toit et les murs : des poutres traversent les colonnes à 2 mètres de haut, dans le sens de la longueur ou dans le sens de la largeur ; sur ces poutres reposent des planches ou des lattes ; ce mode de fixation est le plus fréquent mais il arrive aussi que les poutres soient chevillées aux colonnes préalablement entailées.

Les *colonnes* sont l'élément essentiel de la maison. Leur pose est

¹³⁹ Une enquête d'avril 1958 révèle que 87 % de la population rurale en comprenant Chinois et Vietnamiens, vit dans des maisons sur pilotis, le minimum étant de 76 % à Kampot. Dans les provinces purement Khmer (Siemréap, Kompong-Thom), le pourcentage est de 99 % et de 94 %.

accompagnée de rites. Elles étaient autrefois posées dans des trous ; le choix de l'homme qui creusait les trous était déterminé rituellement. Aujourd'hui les colonnes reposent très souvent sur de petits soubassements en ciment ou en grès de Batheay, qui isolent le bois du sol. Les colonnes supportent la charpente du toit¹⁴⁰. Elles sont cylindriques, ou équarries et taillées en biseau, ou encore, plus rarement, carrées. Sauf pour les maisons les plus pauvres, le bois choisi est un bois très dur, imputrescible, difficilement attaquable par les termites : Sokram (*Xylia dolabriformis*). Phchek (*Shorea robusta*), Trach (*Dipterocarpus intricatus*) Chhlik '(*Terminalis tormentosa*) ; également le Krâkas (*Sindora Cochinchinensis*), plus rarement le Tbeng (*Dipterocarpus obtusifolius*), le Khlong (*Dipterocarpus tuberculatus*), le Chramas (*Vatica*), le Sralao (*Lagoerstromia*). La coupe du bois, le choix des colonnes sont accompagnés ici encore de rites, de conseils, d'interdits : les colonnes sont le plus souvent *au nombre de 12*, soit trois rangées de quatre ; toutefois, selon le type de maison et selon les dimensions ce nombre peut être plus élevé, multiple de trois (15 ou 18) ou multiple de quatre (16 ou 20). La présence accessoire d'une véranda, par devant, ou d'une cuisine à hauteur de la maison, par derrière, augmente le nombre de colonnes. Selon la forme du toit et le détail de la charpente, deux ou quatre colonnes sont plus hautes que les autres : ce sont les colonnes médianes. Les colonnes médianes ont normalement 8 mètres de haut pour un diamètre de 0,15 m à 0,33 m (rarement moins de 6 m ; rarement plus de 9 m) ; les colonnes latérales ont 6 mètres pour un diamètre de 0,15 m à 0,33 m. Douze colonnes (4 grandes et 8 petites, le plus souvent) forment ce que le paysan appelle un « Kronong » ; le chiffre douze est bien le chiffre normal des colonnes d'une maison.

Les maisons pauvres ont des colonnes minces et maigres, de bois médiocres ; les poutres qui soutiennent le plancher sont parfois de simples branches ; elles ne sont pas fixées aux colonnes ; celles-ci sont de petits troncs fourchus et les branches reposent sur les fourches. L'ensemble est évidemment peu solide ; il lui arrive de pencher dan-

¹⁴⁰ Sur l'aspect religieux et ethnographique de la construction des maisons, voir la traduction par P. BITARD du « Traité de la construction des maisons » B.S.E.I., Tome XXX, n° 2, 2^e trimestre 1955, pages 139 à 151 ; et surtout le travail encore inédit de Mme E. Porée de MASPERO « Krôn Pâli et Rites de la maison ».

Une fois la maison construite, il est interdit de couper des colonnes au niveau des solives du plancher, pour une transformation quelconque. Ce serait trancher une partie d'un tout considéré comme parfait.

gereusement ; pour l'étayer et le soutenir le paysan renforce les colonnes par des *pilots de soutien*.

A proximité des villes et dans les marchés ruraux, les paysans aisés construisent leur maison sur des pilots en briques, les colonnes étant dressées sur le sommet de ces soubassements de brique : procédé commode mais peu esthétique. De plus en plus également sont utilisés des pilots cylindriques en ciment (fabriqués en particulier à Batheay).

L'espace compris entre les colonnes ou les pilots, lorsque le « pilotis » est suffisamment haut, sert à la fois d'étable, de poulailler, de remise, de grenier, voire d'atelier. *Etable* où les bœufs sont garés la nuit : une mangeoire rectangulaire en lattes de bambou y est souvent installée. *Poulailler* : les poules se perchent elles-mêmes sur quelque poutre. *Porcherie* parfois et dans ce cas un petit enclos de branchages est aménagé. *Remise* pour les instruments aratoires (charrue, herse, faucilles), la charrette et éventuellement la pirogue et aussi le moulin rond à paddy (Tbal Ken). *Grenier* grâce à la présence d'un grand panier cylindrique en lamelles de bambou avec revêtement intérieur de feuilles de palmier (Krâng) : le paddy y est conservé. *Atelier* enfin dans les régions d'artisanat : on y trouve le *métier à tisser* en région de tissage ; c'est là que les femmes fabriquent les poteries (à Kompong-Chhnang par exemple), ou leurs objets de vannerie. Tous les biens du paysan sont ainsi entreposés sous lui.

2° — La construction en hauteur est un fait de civilisation ¹⁴¹. Le Cambodge fait partie d'une vaste région où les maisons sont construites sur pilotis : plateaux du Vietnam-Sud, tous les pays Thaïs (Thaïlande, Laos, Haute région tonkinoise), Birmanie, pays Malais (Malaisie, Indonésie, Philippines), Polynésie, Japon. Il n'est pas de notre propos d'expliquer ce phénomène de civilisation. Nous voudrions simplement attirer l'attention sur quelques faits proprement cambodgiens.

La construction sur pilotis de la maison paysanne n'est pas une conséquence de l'inondation annuelle comme on pourrait le croire ¹⁴². L'inondation, nous l'avons vu, n'affecte qu'une partie du Cambodge, importante il est vrai ; la majorité de la population rurale vit en terres *exondées*. En régions inondées les paysans habitent toujours des

¹⁴¹ NGUYEN VAN HUYEN. — Introduction à l'étude de l'habitation sur pilotis dans le Sud-Est asiatique, Paris 1934.

¹⁴² FRANCIS GARNIER avait déjà parfaitement souligné ce point (Voyage d'exploration en Indochine, Paris 1873, p. 154).

lieux élevés pour que l'eau ne parvienne pas au pied même du pilotis ; le long des fleuves ils habitent le sommet du bourrelet de berge qui est normalement exondé ; à Peamlovek (Kompong-Tralach) le long du Tonlé-Sap ils ont même surélevé le sommet du bourrelet et ce cas n'est sûrement pas unique ; dans les plaines basses de Prey-Veng (Nord-Ouest et Sud de la province) ils groupent leurs maisons sur des *tertres naturels* qui sont les débris d'anciennes berges fluviales. Ailleurs ils utilisent d'anciennes digues Khmer (Vat-Ek, Battambang). Dans tout le Cambodge, la maison est régulièrement construite sur un petit tertre rectangulaire ¹⁴³. Tout se passe comme si le Cambodgien craignait l'eau ¹⁴⁴. Il est parfaitement possible d'habiter en terres inondées des maisons à terre : les Vietnamiens des srok de Lœuk Dek et Peamchor vivent pour la plupart dans des maisons à terre ; quand ils habitent sur pilotis, il s'agit d'un pilotis très bas. A Russey-Kéo, faubourg Nord de Phnom-Penh, les Vietnamiens habitent en bordure même du Tonlé-Sap des maisons dont le pilotis est haut, côté fleuve, mais on pénètre de plain-pied dans la maison à partir de la route qui est en remblai. De même dans certaines maisons chinoises de Kompong-Thom. Au contraire *il faut toujours monter pour pénétrer dans une maison cambodgienne* et, comme nous l'avons dit, le nombre de marches a importance religieuse.

La construction en hauteur n'a pas pour but essentiel comme en France de faire vivre le paysan au-dessus de ses biens et de ses animaux. Dans la pratique c'est le plus souvent ce qui se passe et il est probable que la hauteur au-dessus du sol (2 m) a été calculée précisément pour abriter animaux et instruments et pour que l'homme puisse y circuler. Mais les maisons pauvres ne sont pas suffisamment surélevées pour que quoi que ce soit puisse y être mis à l'abri.

Les avantages de la maison sur pilotis sont évidents. Elle est plus fraîche, l'air circulant facilement à travers les lattes du plancher ;

¹⁴³ Le choix du terrain est considéré comme fort important. Il est déterminé essentiellement par des raisons religieuses.

¹⁴⁴ Les maisons des pêcheurs cambodgiens des Lacs construites, elles, pour protéger de l'inondation ont, avec leur très grands et très nombreux pilotes, une allure toute différente des maisons paysannes. Il faut cependant ajouter que l'habitation sur pilotis est fort ancienne au Cambodge. Au ^{ve} siècle, à l'époque Founanaise donc, les Chinois remarquaient que « le peuple habite aussi dans des habitations surélevées » (P. PELLIEROT. — Histoire des T'sin méridionaux, page 261) ; les fouilles d'Oc Eo ont révélé que les Founanais construisaient sur pilotis. Or le Fou-Nan s'étendait essentiellement sur des plaines inondées.

c'est un avantage dans un pays de fortes chaleurs ; ce serait au contraire un inconvénient s'il faisait froid en quelque saison : en décembre et janvier, au petit matin, vers quatre heures, quand souffle le vent du Nord, les habitants des zones forestières quittent la maison et viennent se réfugier autour d'un feu, à terre ; mais c'est là, cas exceptionnel. La maison sur pilotis est à l'abri de l'*humidité*, avantage considérable dans une région où les pluies sont abondantes pendant six mois et où *l'humidité remonterait dans les murs par capillarité*. Elle est à l'abri des bêtes : insectes, reptiles, rats, fauves (sangliers, tigres, panthères). Moins humide et à l'abri des rats elle est également plus saine : lors d'une épidémie de peste à Svay-Rieng il a été remarqué que les victimes étaient des Chinois ou des Vietnamiens qui vivent à terre. La maison surélevée est bien adaptée aux conditions de vie dans un pays chaud et humide. Mais elle est particulièrement bien adaptée dans un pays *forestier* où l'humidité est plus forte, les bêtes plus nombreuses et plus dangereuses. La forêt fournit le bois indispensable pour l'édification d'une telle maison : le Cambodge est un pays forestier où le bois est généralement abondant. Les « Khmer Krom » de Reang-Kessey (Battambang) construisent leur maison à terre non pas tant au souvenir de leurs demeures de Cochinchine que faute de bois de construction : les riches ont des maisons en hauteur. Nous pensons que la construction sur pilotis au Cambodge est surtout liée à des habitudes de vie en *pays forestier*. Le Cambodgien actuel est encore un homme de la forêt¹⁴⁵.

Plan et toiture.

1° *Caractères généraux.* — La maison est rectangulaire, le petit côté étant toujours sous *pignon*. L'ouverture est tantôt sur le petit côté, tantôt sur le grand ; mais elle est traditionnellement à l'*Est* (keut) ; cette orientation est considérée comme faste. Il est aussi

¹⁴⁵ L'habitude de percher la demeure dans les arbres était courante encore à la fin du XIX^e siècle parmi les habitants proto-indochinois du Cambodge : « ils avaient pour établir leurs cases », écrit L. DELAPORTE en 1880, décrivant un village Kouy, « coupé la partie supérieure des arbres et appuyé leurs habitations sur les troncs ainsi étêtés ». MOURA signale également ce mode d'habitation chez les Pear. M. CH. MEYER a vu certains Phnong le pratiquer. On sait la parenté ethnique de ces populations avec les Khmer. On peut se demander si l'origine de la construction sur pilotis ne serait pas là. Chez les proto-indochinois l'habitat sur pilotis est général, sauf lorsque le terrain est accidenté, dans ce cas la maison est construite à terre.

permis de croire que les rayons du soleil levant sont les bienvenus lorsque le matin est frais ce qui est le cas en décembre-janvier, notamment en forêt. De nos jours d'ailleurs, la maison est souvent orientée différemment ; installée le long d'une rivière et, de plus en plus, le long d'une route, elle fait face à la rivière et à la route. Mais il est très rare qu'elle regarde à l'Ouest (lich), direction néfaste par excellence, direction du déclin et de la mort ; l'orientation à l'Ouest serait d'ailleurs désagréable, les rayons du soleil frappant les murs à un moment où il fait déjà très chaud.

Les dimensions sont variables : dans une maison normale, 8 à 12 mètres pour le grand côté, 6 à 7 mètres pour le petit. Les maisons riches sont agrémentées de vérandas qui les agrandissent. Les maisons pauvres sont sensiblement plus petites (2 m sur 3 m). La hauteur normale du bâtiment est de 6 mètres, non compris les pilots ¹⁴⁶. La maison est, presque toujours, complétée par une *cuisine* (pteah bay) située dans un petit bâtiment également sur pilotis ; selon le plan du bâtiment principal la cuisine est sur le côté ou derrière. L'intérieur de la maison comprend toujours au moins deux pièces, séparées par une cloison : salle commune et chambre ; ceci permet de sauvegarder l'intimité de la famille conjugale ; les grands enfants dorment dans la salle commune. La porte est sur le devant de la maison. Elle est constituée par un panneau de bois ou de « pailote » coulissant ; ainsi qu'il a été dit, dans certaines maisons, notamment du Sud-Cambodge, il n'y a pas de porte ; on entre dans la maison par une ouverture dans le plancher. La porte est généralement encadrée de deux fenêtres ; d'autres fenêtres en nombre variable existent sur les deux faces perpendiculaires à la façade ; les fenêtres sont constituées par de simples panneaux de bois ou de pailote qu'on ouvre en les soulevant par le bas et en les maintenant par un morceau de bois. Toutefois portes et fenêtres en bois « à la Française » sont de plus en plus utilisées.

¹⁴⁶ Il semble que les dimensions soient généralement des multiples de la brasses, « *phiem* », qui vaut environ 2 mètres :

hauteur du pilotis	: 1 <i>phiem</i>
hauteur de la maison	: 3 <i>phiem</i>
hauteur totale	
(colonne médiane)	: 4 <i>phiem</i>
longueur	: 4 à 6 <i>phiem</i>
largeur	: 2 <i>phiem</i>

La charpente du toit, portée par les colonnes, est *simple* et *légère* ; les arbalétriers sont fixés au faite des colonnes médianes ; des pannes reposent sur les arbalétriers et supportent les chevrons. Deux types selon que le toit repose dans le sens transversal sur trois colonnes, cas le plus fréquent, ou sur 4 colonnes (Figures). Dans le premier cas, les arbalétriers peuvent ne pas être soutenus, lorsqu'il s'agit de maisons très modestes ; généralement toutefois, ils sont étayés aux deux pignons par des moises clouées à l'entrait là où celui-ci croise la colonne médiane ; les entrails sont uniques et traversent les colonnes ; ou encore ils sont doubles et chevillés de part et d'autre. Quand il y a quatre colonnes transversales pour supporter le toit, deux grandes (médianes) et deux petites (latérales), la charpente est un peu plus compliquée : des moises horizontales sont chevillées aux colonnes et supportent un poinçon qui soutient la poutre faîtière. Tout cet ensemble est assemblé avec des *chevilles de bois*. Cette construction simple est faite par la famille, elle-même, aidée de voisins, parents et amis. Il n'y a pas de charpentier dans les khum.

D'après la forme du *toit*, les Cambodgiens distinguent trois types de maisons : pteah Kantaing (toit à 2 pentes), pteah Pet (toit à 4 pentes), pteah Rôngdôl (toit à 3 pentes dont une « décrochée », ou à 4 pentes dont deux « décrochées »).

2° *Pteah Rôngdôl* (figure n° 31). — Le toit a le plus souvent 3 pentes : 2 pentes latérales symétriques par rapport à la ligne de faite ; une petite pente sous le pignon qui a l'aspect d'un auvent en bas d'un tympan triangulaire. Le toit est comme cassé. Mais il y a aussi très souvent un deuxième auvent, derrière la maison, de sorte que la toiture est symétrique. Ce toit « rôngdôl » couvre une maison allongée dont la longueur est presque toujours double de la largeur. La façade protégée par l'auvent, est sur le petit côté et donc sous pignon. Transversalement 3 ou 4 colonnes. A l'intérieur, la longueur est coupée en deux par une cloison en bambou ce qui donne deux pièces presque carrées : la première est la salle commune ; la seconde est subdivisée par une cloison dans le sens de la ligne de faite : chambre à coucher pour les époux et petits enfants, chambre pour les femmes non mariées ou magasin. La cuisine est une paillote sur le côté droit de la maison quand on la regarde. Il y a d'ailleurs bien des nuances dans ce plan interne. Pteah rôngdôl se rencontre surtout dans les campagnes isolées.

3° *Pteah Pet* est, sans doute, aujourd'hui le type de maison le plus répandu. Type dominant en particulier sur les berges des fleuves

et le long des routes (photo n° 9). Le toit a quatre pentes, deux grandes pentes en forme de trapèze isocèle, deux petites en forme de triangle. La maison « pet » est plus trapue que pteah rôngdôl : le petit côté est égal à peu près aux deux tiers du grand. La porte et donc la façade, sont le plus souvent sur le grand côté sans qu'il y ait de fenêtres. Les colonnes sont au nombre de 12, dix petites et deux grandes ; la charpente du toit est, de ce fait, assez simple ; il est plus rare de trouver 16 colonnes (soit 4 transversalement). La cuisine est derrière et s'abrite sous un toit à quatre pans parallèles au toit principal. La disposition interne est variable la porte ouvrant toujours sur une salle commune que des cloisons légères en feuilles de palmier (*Borassus*) séparent des chambres. Les murs sont presque toujours en planches verticales (fig. n° 32).

4° *Pteah Kantaing*. — La maison « kantaing » a un toit très simple à deux pentes rectangulaires, symétriques et égales. Deux types différents : d'abord *toutes les maisons misérables*, entièrement construites en feuilles de palmier (murs et toits) ; pilots minces et nombreux dont beaucoup de pilots de soutien ; pilotis assez bas. Porte sur le grand côté. Une cloison sépare la demeure en deux ; la cuisine est souvent absente et la femme prépare les repas sur le sol ; mais il arrive aussi que la cuisine soit sous un appentis, sur le côté de la maison, ce qui donne à l'ensemble un faux air de Pteah Rôngdôl. Ces demeures sont peu différentes des cabanes provisoires (*ktom*) que les paysans édifient lorsque leur lieu de travail est trop éloigné de leur maison (fig. n° 33).

Mais il y a aussi des Pteah Kaintaing, de belle apparence, à toits de tuiles et murs de planches horizontales imbriquées. Les dimensions sont variables. Le nombre des colonnes est multiple de trois, généralement douze (4 grandes et 8 petites). Le pilotis est relativement bas. La porte est sur un grand côté. La cuisine est latérale. Cette maison Kantaing est localisée presque exclusivement dans la Plaine Nord des Lacs, entre Kompong-Chen (Stoung) et Sisophon : à Siemréap, depuis le centre urbain jusqu'au Phnom-Krom toutes les maisons sont « Kantaing » à quelques exceptions près ; de même le village de Pradak, à l'Est des monuments d'Angkor ; de même Damdek, Kralanh, etc...

5° Nous n'avons donné ici que des types de maisons simples. Il y a souvent dans la réalité quelques complications. Présence fréquente d'une estrade devant la porte. Présence d'une *véranda*, dans les maisons aisées, devant la façade : cette véranda est abritée par

l'avancée du « petit » toit dans le cas d'une maison rôngdôl ; elle est placée sous un toit parallèle au toit principal et à même hauteur dans le cas de Pteah Pet et surtout de Pteah Kantaing : on a ainsi une maison à double toit dite « Pteah Pet Pour » ou « Pteah Kantaing Pour ». La maison « Kantaing Pour » est très fréquente : quand il n'y a pas de véranda, le premier toit abrite la salle de réception, le second les chambres ; la construction du second toit a été nécessitée par l'agrandissement de la maison. Il n'y a pas de second toit dans le cas de Pteah Rôngdôl : il suffit en effet pour agrandir la maison de la prolonger vers l'arrière démunie d'auvent en ajoutant une travée¹⁴⁷.

En dehors de la région Nord des Lacs, où domine Pteah Kantaing il n'y a pas de répartition géographique de ces types de maison. C'est ainsi qu'à Peam-Lovek, sur 23 maisons en bois-tuiles, on trouve côte à côte 4 Pteah Rôngdôl, 14 Pteah Pet et 14 Pteah Kantaing.

D'après tous les renseignements que nous avons pu recueillir l'authentique maison cambodgienne est Pteah Rôngdôl. Celle-ci existe surtout dans les villages reculés, où les traditions se sont mieux conservées¹⁴⁸. C'est ce type de maison que représentent le plus souvent les dessins des ouvrages de MOURA (p. 193) et d'AYMONNIER (Stoung). Le toit des pagodes est un toit « Rôngdôl ». Autrefois, le toit, comme celui des pagodes, était très aigu dans sa partie supérieure, à deux pentes, et élargi dans sa partie inférieure à quatre pentes, comme s'il s'agissait d'un toit à deux pentes prolongé par quatre auvents. AYMONNIER le décrit ainsi : « toit à pente très aiguë dans le haut pour abriter la partie intime de l'habitation et qui s'élargit en pente douce dans le bas pour couvrir véranda, cuisine et salle à manger placées un peu en contrebas. » Pteah Pet est une maison moderne, de plus en plus adoptée parce que plus facile à construire : de là sa prépondérance dans les régions bien desservies par les voies de communication, qui évoluent plus vite. Pteah Kantaing comprend deux types, avons-nous dit. La maison pauvre est construite avec un toit à deux pentes ; il ne faut pas s'en étonner : ce type de toit est de beaucoup le plus simple à construire. Problème plus délicat par contre pour la maison Kantaing en bois. D'après tous les Cambodgiens interrogés « Pteah Kantaing » signifie « maison cantonnaise » ; son

¹⁴⁷ On nous a cité le cas d'une maison rôngdôl agrandie jusqu'à 7 fois dans le sens de la longueur.

¹⁴⁸ C'est aussi toujours le type de maison habitée par les Khmer-Islam.

Il existe encore, en très petit nombre, des maisons dites « pteah Kroeung » à deux toits superposés : un véritable toit et sous ce toit deux auvents latéraux.

toit serait la copie du toit des maisons chinoises ; celles-ci effectivement ont un toit à deux pentes. Cependant la prépondérance de ce type de maison dans la région Nord des Lacs nous amène à penser qu'il serait peut-être d'origine siamoise, les Siamois eux-mêmes ayant pu s'inspirer de modèles chinois.

Matériaux et mobilier.

1^o *Les matériaux.* — La maison cambodgienne est construite sur ses colonnes. Nous avons vu qu'elles étaient choisies avec soin, à partir d'espèces très dures et peu attaquées par les termites (sokram, phchek, trach). La charpente du toit (arbalétriers, pannes, chevrons, entrails, moises) est en Chhoeuteal, en Tbeng, en Trach, en Sralao, en Phdiek. Le plancher est en planches ou plus souvent en lattes de bambou de 0,10 m de large, espacées de façon à laisser passer l'air ; lattes ou planches sont souvent passées à l'*huile de bois* (oléo-résine de Chhoeuteal, ou autres Diptéracarpus de forêt dense) ce qui donne l'impression qu'elles sont vernies. Le plancher est toujours très propre.

Les murs ne supportent rien ; ils n'ont pas à protéger du froid : ils sont donc en matériaux très légers. Dans les maisons aisées, les murs sont en planches disposées verticalement (Pteah Pet) ou parfois horizontalement et dans ce cas imbriquées (Pteah Kantaing). Planches de bois léger, le plus souvent de *Sralao*, peu attaquable par les termites. Les maisons modestes ont des murs en palme (anh cheang slek) : palmes de cocotier, soigneusement tressées et maintenues par des lattes de bambou, notamment dans Siemréap et Kampot — feuilles de latanier (Treang, *Corypha loeris*) notamment dans Kratié — et surtout palmes du *Borassus Flabellifer* (Palmier à sucre ou Thnôt) ; les palmes de *Borassus* sont rouies pendant 8 jours dans la boue ; on en forme ensuite un panneau (Slek Kandop) ; les panneaux sont vendus à raison de 60 riel le cent. Exceptionnellement les murs peuvent être en torchis (anh cheang dey) en Svay-Teap et Svay-Rieng dans Svay-Rieng.

La toiture des maisons aisées est de tuiles plates et rondes, achetées par le paysan ; des nervures en ciment blanchies à la chaux soulignent les arêtes du toit ; des cornes en ciment aux coins et des pointes au-dessus des pignons agrémentent l'ensemble. Les maisons pauvres ont des toitures de « paillote ». On entend par là soit du chaume (Battambang), soit des palmes de *Borassus*, soit de l'herbe paillote (*sbauv-Imperata*) tressée. L'herbe paillote, coupée, est pliée et liée

autour de petits bâtons de 0,30 m de long environ : une plaquette est ainsi formée ; les plaquettes de sbauv sont imbriquées comme des tuiles ou des ardoises. Dans Kratié des feuilles enfilées sur un bambou sont utilisées.

La terminologie officielle distingue ainsi les maisons en « paillote » et les maisons en « bois-tuiles », selon les matériaux des murs et du toit. Distinction d'ordre économique : entre maisons aisées et maisons modestes. De khum à khum, le nombre des maisons « *bois-tuiles* » et des paillotes varie selon la richesse des habitants et l'ancienneté du peuplement. D'après une enquête récente (1958) : 16,9 % des paysans habitent des maisons sur pilotis en bois-tuiles et 70,4 % des maisons sur pilotis en « paillote ». La maison en bois-tuiles est fréquente sur les berges des fleuves : elle représente au moins 30 % des demeures ; en Peareang où 48 % des paysans cambodgiens vivent dans des maisons en bois-tuiles, elle l'emporte même sur la paillote. Elle est également assez fréquente dans quelques srok de rizières (Prey-Krabas, Baray, Rolea-Peir, Babaur) et le long des stung dans la plaine des Lacs ¹⁴⁹.

¹⁴⁹ Voici quelques chiffres :

		BOIS-TUILES	PAILLOTES	TOTAL DES MAISONS SUR PILOTIS (%)
		%	%	
		—	—	—
Berges des fleuves				
Srok de	Kang-Méas	39 %	51 %	90 %
	Koh Sautin	31	61	92
	Srey-Santhor	47	47	94
	Kompong-Siem	40	53	93
	Stung-Trang	32	65	97
	Krauchmar	44	48	92
	Koh Thom	36	54	90
	Kien-Svay	33	62	95
	Lovea-Em	30	66	96
	Muk Kompul	36	58	94
	Khsach Kandal	34	54	88
	Peareang	48	46	94
	Chhlong	30	66	96
	Sithor-Kandal	39	41	88
Rizières				
Srok de	Prey-Krabas	26	64	90
	Rolea-Peir	27	68	95
	Babaur	26	70	96
	Baray	28	60	98

La quantité de bois nécessaire à la construction dépend de la nature de la maison et de ses dimensions ¹⁵⁰. Elle est de 4,40 m³ pour

Provinces de Battambang	12	78	90
Kompong-Thom	22	72	94
Siemréap	9	90	99
Pursat	9	81	90
Takéo	15	73	88
Kompong-Speu	4	79	83
Kg-Chhnang	18	74	92
Svay-Rieng	4	73	77
Prey-Veng	20	69	89

et quelques exemples :

KHUM	MAISONS BOIS-TUILES	PAILLOTES	PROPORTION DES MAISONS BOIS-TUILES
Phsar Dek (Ponhéa-Lu-Kandal)	212	667	30 %
Veal-Sbauv (Kien-Svay-Kandal)	105	386	30 %
Trea (Kandal-Stung-Kandal)	42	242	15 %
Chambâk (Svay-Rieng)	42	711	5 %
		(y compris torchis)	
Peam Lovek (Kg-Tralach-Kg-Chhnang)	32	359	10 %
Pradak (Siemréap)	0		0

¹⁵⁰ A Stoung, pour deux Pteah Kantaing de 8 mètres sur 10 mètres, les besoins sont les suivants :

Paillote :

4 colonnes de Chramas	8 m × 0,15 m × 0,15 m
8 colonnes de Chramas	6 m × 0,15 m × 0,15 m
4 moises de Tbeng	10 m × 0,18 m × 0,05 m
4 moises de Tbeng	6 m × 0,15 m × 0,05 m
8 arbalétriers	6 m × 0,20 m × 0,08 m
12 pannes	8 m × 0,15 m × 0,05 m
30 chevrons et lattes	6 m × 0,07 m × 0,07 m
60 planches	6 m × 0,20 m × 0,02 m

soit : 5,45 m³

en outre : 1 500 feuilles de paillote.

Bois-tuiles :

4 colonnes de Krakas	8 m × 0,20 m × 0,20 m
8 colonnes de Krakas	6 m × 0,20 m × 0,20 m
12 moises de Tbeng	10 m × 0,18 m × 0,07 m
6 moises de Tbeng	8 m × 0,18 m × 0,07 m
8 arbalétriers de Tbeng	6 m × 0,20 m × 0,08 m
4 poinçons (?)	3,50 m × 0,15 m × 0,15 m
12 pannes	8 m × 0,15 m × 0,05 m
32 chevrons	8 m × 0,08 m × 0,08 m
100 lattes de Tbeng	6 m × 0,03 m × 0,03 m
200 planches de Tbeng	6 m × 0,20 m × 0,02 m

soit : 12 mètres cubes.

une maison en paillote de 6 mètres sur 8 mètres (Kompong-Chen), de 5,45 m³ pour une Pteah Kantaing en paillote de 8 mètres sur 10 mètres (Kompong-Chen), de 10 mètres cubes pour une maison bois-tuiles (Pteah Pet) de 6 mètres sur 9 mètres (Kompong-Thom), de 12 mètres cubes pour une maison bois-tuiles (Pteah Kantaing) de 8 mètres sur 10 mètres (Kompong-Chen), de 16 mètres cubes pour une maison bois-tuiles (Pteah Pet) de 5 mètres sur 8 mètres (Kompong-Thmar).

Le prix de revient d'une maison dépend essentiellement de la quantité de bois employée, qui est fonction de la dimension et de la nature de la maison. Il est donc variable. Mais il faut aussi tenir compte du prix du bois. Celui-ci dépend de la distance à laquelle le paysan se trouve de la zone d'exploitation forestière.

En 1955, une belle colonne de *Phchek* coûte à Prek-Taten (Ponhéa Lu — Kandal — 25 kilomètres au Nord de Phnom-Penh) 270 riel (soit 2 700 fr), une colonne de Sokram : 290 riel (soit 2 900 fr). Le bois est acheté au marchand cham ou chinois. Cependant le paysan lorsqu'il habite les régions forestières, peut avoir le bois à meilleur compte. Il bénéficie en effet de *permis de coupe* dit « *Permis A* » dans les forêts « protégées » : il peut notamment aller couper lui-même en forêt le Sokram, le Phchek, le Tbeng ou le Trach, pour ses colonnes ; or les colonnes représentent à elles seules le cinquième du coût de la construction. Dans le cantonnement de Chhuk (Kampot), les titulaires de « *Permis A* » ont ainsi exploité en 1951, 118 colonnes de 1^{re} catégorie, 13 colonnes de 2^{me} catégorie, 22 pièces équarries de 1^{re} catégorie, 24 pièces équarries de 2^{me} catégorie ; la même année dans le cantonnement de Kompong-Cham rive droite (Chamcar-Loeu et Stung-Trang) les habitants ont débité régulièrement 300 mètres cubes de bois d'œuvre. Dans ce cas le paysan s'entend avec le contrôleur des Eaux et Forêts : en 1957 un paysan peut acheter un « *Kronong* » de 12 colonnes, 1 200 riel.

En 1957, à Srayau (Kompong-Svay — Kompong-Thom), en zone de veal, à 30 kilomètres environ des zones d'exploitation forestière, une belle maison Pet Pour (à 2 toits) en bois-tuiles revient à 20 000 riel (200 000 fr). Non loin à la Chrétienté de Kompong-Kô, une belle paillote revient à 8 000-10 000 riel (80 000 à 100 000 fr). On peut estimer qu'une maison paysanne revient entre 60 000 fr (paillote) et 200 000 fr (maison bois-tuiles). Le prix de la main-d'œuvre n'intervient pas, le travail est effectué par la famille et les voisins

qu'on se contente de nourrir : il faut 4 à 5 jours à 15 hommes pour édifier une demeure ¹⁵¹.

Tous ces matériaux (colonnes, planches, paillotes, tuiles) sont *légers*. La maison assemblée sur les colonnes avec des chevilles de bois est en outre facile à démonter. *Elle peut ainsi être facilement déplacée*. Il est fréquent de voir sur les routes, des paysans transporter leur demeure en pièces détachées dans plusieurs charrettes ¹⁵². Pendant la période d'insécurité (1948-1954), comme nous le verrons, de très nombreuses maisons ont été déplacées : 2 000 entre le 15 juillet et le 31 octobre 1952 dans la seule région de Chhuk.

2° — *Le mobilier*. — Cette maison construite sur colonnes ne peut avoir qu'un mobilier réduit : il est pratiquement impossible de mettre des meubles lourds sur le plancher en lattes de bambou. Le mobilier est donc très *simple*. Pas de lit le plus souvent. Des *nattes* sont étendues par terre. Nattes en Koeunh, ou en feuilles de Borassus. Plus souvent nattes de jonc multicolores, fraîches et agréables, tressées à Prek Tameak (Kandal Stung-Kandal) ou à Kompong-Tralach (Kompong-Chhnang) — Les lattes du plancher ne sont pas très dures et on se couvre d'une couverture de coton épais, rouge, imitant l'écosais dont l'île de Koh-Sautin est le grand fournisseur. Le Krama sert parfois de hamac pour les enfants. Ni table, ni chaise, mais également des nattes (nattes en Phaa) sur lesquels les plats sont disposés : on s'accroupit pour manger. Pas d'armoire non plus : les vêtements sont rangés dans un *coffre* ¹⁵³, fabriqué par un membre de la famille, ou encore accrochés à des cornes de cerfs ou autre « portemanteaux ». Les meubles de style européen sont cependant de plus en plus employés (tables, chaises, armoires, bas-flancs et même lits).

¹⁵¹ A Stoung (Kg Thom) en 1951 une paillote revient à 3 000 piastres une maison bois-tuiles à 8 000 piastres soit respectivement 51 000 et 136 000 fr.

La même année à Kompong-Thmar (Kompong-Thom), le seul prix du bois pour une maison bois-tuiles était de 9 800 piastres, ce qui élevait le prix total à 13 000 piastres environ (221 000 fr). A Kompong-Thom le prix d'une paillote aurait été de 2 400 piastres, le prix d'une maison en bois-tuiles de 11 500 piastres (dont 9 000 piastres de bois).

Des maisons bois-tuiles reviennent à 40 000 riel (400 000 fr) à la plantation de Chamcar-Andong. Elles permettent de loger deux familles.

¹⁵² C'est ainsi qu'en janvier 1956 nous avons vu une famille de Svay-Chal (Kong Pissey-Kg-Speu) transporter sa maison à Pong-Veng (Kandal Stung-Kandal), à 25 kilomètres de là.

¹⁵³ Ce coffre était connu à l'époque angkorienne. Il reste le meuble essentiel, « coffre à vêtement, malle à linge, trésor, armoire ». G. GROSLIER.

Dans la cuisine, le *fourneau* (*chongkram*) en terre cuite, cuvette en forme de 8, munie d'un trépied dans sa partie la plus petite. Instrument simple, léger, facile à déplacer, qui donne une bonne protection contre le feu et de surcroît de forme élégante. Les *marmites* (*chhnang*), rondes, également en terre cuite et dont il existe une grande variété : marmite à riz (*chhnang bay*, *chhnang bay tauch*), marmite pour le *samlôr machou* (*chhnang samlôr*), marmite trouée en son fond pour la cuisson, à la vapeur, du riz gluant (*chhnang chamhoy*), marmite de voyage, plus petite (*chhnang kbach*), marmite à gâteaux (*chhnang nom kraka*, *chhnang phoeung*), grandes marmites dites *thlang* pour la cuisson du maïs. Les *cruches* (*Kââm*), rondes, à col. *Kaâm thom* et *Kaâm tauch* pour rapporter l'eau à la maison ; *Kaâm skor* pour le sucre ; *Kaâm kambor* pour la chaux ; *Kaâm puoch* rempli d'eau et de fleurs les jours de fête. Les *carafes* (*dap*) : *dap teuk*, *dap s'am*. Les *bols* (*chan*) : *chan kantung*, *chan kun*, *chan choeung damrey* ; la jarre à eau (*Ang*), le vase pour les feuilles de bétel (*Ang Melou*). Fourneaux, marmites, cruches, carafes, bols, dont G. GROS-LIER a donné une description précise accompagnée de dessins, sont en terre cuite ; utilisés depuis l'époque classique, ils sont fabriqués dans quelques régions spécialisées (*Kompong-Chhnang*, *Damnak Chambok*, *Ang Kokruos*, etc...) et donnent lieu à un commerce actif. Il faut y ajouter des ustensiles plus modernes (assiettes), surtout la grande jarre d'eau en terre cuite ou en ciment qui prend place sous la maison : les jarres en terre cuite sont fabriquées par des Chinois notamment à *Kien Khléang* dans la presqu'île qui fait face à *Phnom-Penh*.

On trouve également dans la maison des corbeilles et paniers en vannerie (petit rotin « *ropeak* » ou lamelles de bambou) : corbeille en écorce de bambou tressée et colorée (*kânceu*) ; panier rond en *ropeak* avec couvercle (*kântrak* ou *lâey*) ; panier rectangulaire pour le marché, en écorce de bambou ou en tronc de bananier ou en feuilles de *thnôt*, avec 2 anses, sans couvercle ; panier à poisson (*cheal*), tamis (*kanchrieng reng angkâr*), van (*châng-e*) : ces objets sont pour la plupart fabriqués dans quelques régions spécialisées (*srok de Kong Pissey*, *Kandal-Stung*, *Bati*, *Siemréap*). Il faut ajouter les *Phtêl*, belles coupes hémisphériques en cuivre poli ou plus rarement en argent, qui servent à puiser l'eau dans la jarre et surtout à contenir des offrandes ; le modeste *talok*, sorte de gobelet fait d'une noix de coco coupée en deux ; la *boîte à bétel* en bois de *thnôt* ; le *teap*, coupe à pied et couvercle, en bois léger où sont pliés écharpes et sampots de cérémonie et le *taok*

identique mais sans couvercle ; et enfin à côté de ces objets traditionnels, la *lampe à pétrole* ¹⁵⁴.

La cour-verger.

1° — *La maison paysanne n'est jamais accolée à ses voisines.* Elle en est séparée par un espace généralement clôturé d'une haie vive d'Hibiscus, d'épineux (cactus), de palmiers nains, de tamariniers d'eau (Ampil-teuk — Inga dulcis) qui forme enclos ; depuis quelques années l'habitude s'est prise, d'ordre de l'Administration, de remplacer la haie par une petite barrière en bois que l'on badigeonne à la chaux ; au milieu de cette barrière, la porte. Dans l'enclos, il n'y a, le plus souvent, qu'une maison ; mais il peut y en avoir deux : maison du gendre, maison du beau-père.

¹⁵⁴ Voici à titre d'exemples, quelques inventaires de maisons paysannes pris dans la province de Pursat en 1938 (document inédit du Chauvay-Khet) :

Maison 1.

1 lit, 1 petite armoire
2 mallettes (coffres)
vaisselle de 68 pièces
5 phtel, 3 lampes dont 1 à incandescence du type Tito Landi.

Maison 2.

1 mallette
vaisselle de 25 pièces
3 phtel
2 petites lampes à pétrole

Maison 3.

1 petite valise en rotin
10 assiettes et 4 marmites
3 phtel
1 lampe à pétrole et 1 à huile de poisson

Maison 4.

2 mallettes
20 assiettes et 4 marmites
2 phtel
2 lampes à pétrole.

Maison 5.

3 lits, 2 lits de camp
1 armoire
1 table et 1 chaise
2 valises
150 pièces de vaisselle
6 phtel
30 verres, 3 lampes dont 1 Tito Landi.

2° — La maison est donc entourée d'une sorte de cour qui est plus exactement une *cour-verger*. On y trouve en effet des *arbres fruitiers* : bananiers (chek), manguiers (svay), sapotilliers, papayers (lohong), jacquiers (khnôr), goyaviers (trabek), cocotiers et aussi des aréquiers avec quelques lianes de bétel, agrumes : citronniers (krauch), pamplemoussiers (Krauch Tlong). Manguiers, sapotilliers, papayers, jacquiers sont dispersés autour de la maison ; les *cocotiers* ¹⁵⁵ forment souvent autour de la cour une sorte de haie haute : de loin on aperçoit un toit rouge ou gris au milieu d'un bouquet de palmes ; trait caractéristique du paysage en région d'habitat dispersé.

L'absence de ces arbres fruitiers est une preuve d'installation récente : les maisons « regroupées » sous pression des autorités administratives et militaires pendant la période d'insécurité se reconnaissent aisément. Ces arbres n'intéressent que la consommation familiale. Les vergers cependant prennent une plus grande extension sur les berges des fleuves (Chapitre XIII) et les berges des stung (orangers de Pursat et surtout de Battambang, aréquiers de Siemréap — Chapitre XX). Dans Prey-Krabas et Kirivong (Takéo) ainsi que dans Banteay-Meas (Kampot), le mûrier est également cultivé dans les jardins ¹⁵⁶.

3° — Dans la cour on trouve, outre les arbres fruitiers, quelques médiocres cultures de *légumes* : ail (khtim sâr), oignon (khtim kraham), aubergine (trâp), tomate (ping pâs), piment (mtés), concombre (ronong), courge (khlouk). Ces cultures ne prennent quelque importance que sur les berges du Mékong à proximité de Phnom-Penh et de Kompong-Cham (Chapitre XIII).

Devant la maison le puits, s'il y a lieu ; le pilon à pied et le mortier en bois. Les instruments agricoles, ainsi qu'il a été dit, sont rangés

¹⁵⁵ Cocos nucifera linné. — Les variétés cultivées au Cambodge se distinguent par leurs noix à côtes plus ou moins saillantes et d'une forme ovoïde ou allongée.

¹⁵⁶ Voici, à titre d'exemple, le nombre d'arbres fruitiers de ces cours-vergers, pour quelques maisons :

Roang Krom (Roang en Kompong-Siem dans Kompong-Cham, Berge du Mékong) :

1° — maison de 40 m² : 11 aréquiers, 3 agrumes, 5 manguiers,
10 bananiers, 1 sapotillier.

2° — maison de 40 m² : 1 aréquier, 17 agrumes, 3 manguiers,
30 bananiers, 7 jacquiers.

3° — maison de 73 m² : 1 cocotier, 5 kapokiers, 6 bétel, 8 agrumes,
30 bananiers, 5 jacquiers, 2 macklœu.

entre les pilots. Bœufs ou buffles sont également logés sous la maison ; toutefois quelques maisons ont une étable séparée ; celle-ci est de règle sur les berges du Mékong entre Kratié et Kompong-Cham : étable très particulière, constituée de quatre médiocres colonnes placées sur un tertre de terre, et supportant une petite réserve de paille ou de foin (Chapitre VIII). Enfin dans l'Ouest du Cambodge (srok de Stoung, Kompong-Svay, Baray dans Kompong-Thom — provinces de Battambang et de Siemréap), un *grenier à paddy* (tchnoungrouk) indépendant est construit à côté de la maison : petit édifice (4 à 10 m²) rectangulaire, à toit à double pente, sur pilotis bas (0,50 m environ), les murs sont en torchis, mélange de boue et de paille séchée, pour que les rats ne pénètrent pas. Le toit est souvent en tuiles. On trouve aussi des greniers dans Prey-Veng et Svay-Rieng mais non dans les provinces du centre (Takéo, Kandal, Kompong-Speu). La présence de ce grenier est liée à une exploitation rizicole relativement forte. Dans les khum étudiés (Kauk-Khmum), ce sont les paysans les plus riches qui ont un grenier, les pauvres n'en ayant pas ¹⁵⁷.

II. — PHUM

Les maisons se répartissent dans le paysage d'une façon qu'il n'est pas facile de décrire ; encore moins d'analyser.

Instabilité de l'habitat.

La maison est aisée à démonter, facile à transporter. Ses matériaux d'autre part sont de durée limitée. L'habitation n'a donc pas la permanence des maisons de pierre ou de brique ou même simplement de torchis, comme les maisons Tonkinoises et plus généralement Vietnamiennes : le mur de torchis est plus durable et il ne peut être transporté. L'habitat n'impose donc pas au paysage une marque aussi forte qu'ailleurs. Le Cambodgien au surplus a un caractère quelque peu nomade : il se déplace facilement pour des raisons d'ordre économique, d'ordre familial et surtout, peut-être, d'ordre religieux. Avec lui le paysan déplace sa maison et la rebâtit. Il le fait pour se rapprocher

¹⁵⁷ A Ta Svay (Kauk Khmum-Battambang) sur 39 exploitants étudiés, 6 ont un grenier. A Au Mat (*ibidem*), sur 39 exploitants, 19 ont un grenier. A Au Mat, les 10 propriétaires de plus de 5 hectares ont chacun un grenier.

d'un centre prospère ; il le fait pour quitter un lieu habité qu'il croit maudit ; il le fait enfin simplement pour aller habiter au village de sa femme : spectacle fréquent que celui de plusieurs charrettes transportant colonnes et poutres pour permettre au mari d'aller installer la demeure dans le village de son épouse distant parfois de dizaines de kilomètres. Démontage, déplacements et reconstruction ne demandent que quelques jours. Des hameaux peuvent ainsi disparaître ¹⁵⁸. Enfin au cours des années de guerre (1948-1954), des *déplacements d'une très grande importance* ont eu pour cause l'insécurité : les autorités militaires furent amenées dans les provinces de l'Est ravagées par le Vietminh (Kampot, Takéo, Kompong-Cham, Prey-Veng, Svay-Rieng) à pratiquer une politique systématique de groupement des habitations dans les centres situés près des routes et faciles à défendre ; plus tard les paysans sont venus spontanément se grouper autour des points défendus ou le long des routes. Nous avons vu ainsi, en moins de 10 ans, l'habitat paysan complètement bouleversé dans les provinces de l'Est cambodgien, les plus densément peuplées. Il serait donc vain d'espérer qu'une étude de l'habitat rural se révèle aussi féconde que dans des pays où cet habitat est stable.

Le Khum.

Une autre difficulté vient de ce que la plus petite unité administrative, le Khum, est une création artificielle. Le « *Khum* » (Commune) n'est pas une réalité historique ou géographique, marquant fortement les rapports des hommes avec le terroir sur lequel ils vivent. Rien de comparable ici à la commune française qui, même dans les pays d'habitat dispersé, a succédé à l'ancienne paroisse et traduit des liens anciens entre la terre et les hommes. Rien non plus de comparable à la commune tonkinoise décrite par M. Pierre GOUROU. Le khum a été défini sous le Protectorat Français par deux Ordonnances Royales. L'Ordonnance du 5 juin 1908 crée le khum et établit le principe de l'éligibilité du chef de la commune, le « Mékhum ». L'Ordonnance de 1919 prévoit dans le khum une représentation proportionnelle de

¹⁵⁸ Ainsi le hameau de Ak Pong du khum de Prey-Chhor, fondé vers 1830 par deux couples originaires d'autres hameaux voisins en forêt dense sur terres brunes ; il dut être, après un premier essor, déplacé de 50 mètres par suite d'un incendie ; en 1949 cependant il comprenait 26 maisons, 15 en bois-tailes et 11 en pailote et était entouré d'une clôture ; en 1954, quatre ans après, ce phum n'existait plus sauf sur la carte.

chaque agglomération rurale ou *Phum* par l'intermédiaire de « conseillers » (*kromchumnum*) et prévoit également un budget communal. Dans la réalité, le Mékhum qui aurait dû être élu, était désigné par l'Administration provinciale ; il l'est encore, presque toujours, malgré les décisions prises en 1955 par le Gouvernement et qui prévoient son élection. Le khum a donc été créé par une décision de l'autorité supérieure. Il a des limites sur la carte, limites qui ne sont pas toujours bien précises d'ailleurs¹⁵⁹. Il est territorialement défini. Mais les limites, également, ont été fixées par l'Administration. Le territoire communal est d'étendue très variable : le plus petit khum a 3,3 km² (Kong-Noy — Kandal Stung-Kandal) ; le plus grand (dans la région que nous étudions) 599 kilomètres carrés (Preah Mlu-Bakan-Pursat). Différences importantes : elles traduisent des différences de densité de population lors de l'établissement des limites de khum : les grands khum ont été créés en 1908 dans des régions peu peuplées ; les petits dans des régions qui, à cette époque, étaient déjà fortement peuplées. Les petits khum sont presque tous situés dans la Plaine des Quatre-Bras, notamment dans la région qui se trouve immédiatement au Sud de Phonm-Penh (Chapitre XIV). Le khum a un nom et un chef-lieu où se trouve la salakhum (mairie) ; le nom est presque toujours celui du chef-lieu ; toutefois quand dans un khum une agglomération récente est devenue importante au point que le chef-lieu y ait été transporté, le khum garde cependant le nom de l'ancien chef-lieu (Exemple : le khum de Sautip a pour chef-lieu Stoung, le khum de Chrey-Vien, Prey Totung)¹⁶⁰. Indication intéressante mais source de complication dans une terminologie qui n'est déjà pas simple. Les khum sont aujourd'hui trop *grands* et, par suite de l'augmentation de la population, trop *peuplés*. Ils devraient être comparés à nos cantons plutôt qu'à nos communes : la plupart des khum ont plus de 3 000 habitants. De là de très graves inconvénients administratifs. Il est difficile de diriger 3 000 personnes ; les mékhum, illettrés pour la plupart, en sont bien incapables. Dès lors on ne s'étonnera pas qu'il n'y ait ni recensement, ni état civil, ni statistique d'aucune sorte, établis sérieusement.

¹⁵⁹ Les limites des khum de la province de Kompong-Thom, telles qu'elles sont données par le Cadastre (Plan au 1/100 000^e) sont erronées.

¹⁶⁰ Quand un khum a un autre nom que son chef-lieu on peut donc en conclure que ce chef-lieu est d'extension récente. C'est le cas pour Prey-Totung et Skoun dont le développement est postérieur à 1930.

Le *khum* ne correspond à aucune réalité humaine. Il englobe un nombre très variable d'agglomérations dans un cadre territorial qui leur fut imposé. Au gré du pouvoir central, à la suite de l'augmentation de la population, ou pour de simples commodités administratives le *khum* peut être scindé ; au contraire deux *khum* peuvent être unis en un seul. Tout ceci montre assez ce qu'a d'*artificiel* cette commune créée il y a 50 ans *ex nihilo*. On ne saurait adresser de reproches à l'Administration française du Protectorat. Cette Administration se trouvait en effet devant le néant : une *masse paysanne inorganisée*, inorganique même, dans le vague cadre historique du *srok* (à l'époque appelé Khet), qui était une principauté féodale dirigée par un haut mandarin ou donnée en apanage à un membre de la famille royale. Ailleurs la communauté paysanne s'est définie elle-même, s'est imposée au pouvoir central. Au Cambodge, la cellule de base n'existait pas ; elle n'existe toujours pas. Là est peut-être le problème le plus grave de la vie politique du pays. Depuis 1947, les paysans cambodgiens votent et élisent des députés ; mais les *khum* sont encore (1958) dirigés par des *mékhum* que désigne l'Administration provinciale, sauf exception. Un effort est fait actuellement pour donner une plus grande vie au *khum*. Il se heurtera à de grosses difficultés, dues au caractère artificiel de cette cellule.

Le Phum.

Chaque *khum* contient un certain nombre de *Phum* ; mais le « *Phum* » n'est pas une véritable unité « administrative ». Il n'a pas, en effet, de limite ; il ne correspond pas à une unité territoriale, mais à une agglomération mal définie. Le terme est *vague* et prête à grave confusion. En Cambodgien, le mot « *Phum* » signifie, semble-t-il, tout lieu habité. Il y a dans chaque *Khum*, un certain nombre de « *phum* ». Mais le mot ne désigne pas la même réalité pour l'Administration communale et pour le paysan qui tous deux l'emploient. Pour l'Administration, il s'agit d'un certain nombre de maisons, groupées sous le terme de « *Phum* » parce qu'elles sont situées dans la même partie du *Khum* et peuvent donc former une sous-division administrative, bien que cette sous-division, répétons-le, n'ait pas de limites précises : le *mékhum* très souvent hésite sur le nombre de ses *phum*, et leur position exacte. Le nom même n'est pas certain : un *phum* peut en porter plusieurs. A la tête de cette subdivision il y a généralement un *Méphum*. Ce « *Phum* » administratif a été défini par la Loi. L'article 17

de l'Ordonnance Royale de 1919 prévoyait en effet : « Chaque hameau ou phum sera déterminé par le Résident (Français) sur la proposition du Gouverneur » (Cambodgien). Les termes même montrent une *confusion* puisqu'il s'agit de « déterminer » une circonscription administrative que l'on qualifie de « hameau », alors que le hameau est une forme de peuplement qui doit « se déterminer » elle-même. Le phum devait être dirigé par un méphum et le conseil du khum devait comprendre, comme nous l'avons dit, de 8 à 16 conseillers ou « kromchumnum », au prorata du nombre de « hameaux » ou « phum » ; il y a là à nouveau la même confusion entre une forme de peuplement et une sous-unité administrative.

Pour le paysan, le mot « *Phum* » désigne *tout lieu habité, quel qu'il soit et quel que soit le nombre de ses maisons* ¹⁶¹ ; le mot se retrouve d'ailleurs dans l'expression de « *deyphum* », la « terre du phum » que nous traduisons par le terme français de « *terrain d'habitation* ». Le mot s'applique donc à la cellule élémentaire d'*habitat*. Cellule différente selon les cas ; d'innombrables Phum « *Svay* » (manguier) ont 2 maisons ; mais il y a des Phum qui ont cent maisons. Ce Phum paysan correspond à la *réalité du peuplement* ; il est donc de premier intérêt pour nous ; mais il est difficile à définir : « village » ; ou « hameau » ; ailleurs « écart ». Le mot « Phum », dans son sens populaire, est pratiquement intraduisible en français. Et il ne correspond ni à une forme définie d'*habitat* ni à un terroir.

Phum administratif et phum paysan peuvent, dans certains cas, coïncider, lorsque le peuplement paysan est effectivement un peuplement de hameaux ¹⁶² ; le cas est assez fréquent et c'est ce qui explique que les administrateurs aient essayé de donner, dans le cadre formel du khum, une vie administrative à ce qui leur semblait être la cellule rurale de base ; il est seulement dommage qu'ils n'aient pas donné à ce « phum — hameau » une vie plus réelle en essayant d'en définir les limites territoriales et en y créant des organismes d'administration (conseil municipal, maire, etc...). Mais en bien d'autres endroits, « phum administratif » et « phum paysan » ne coïncident pas : c'est le cas notamment toutes les fois que l'on a affaire à un habitat de maisons

¹⁶¹ D'après Mme E. Porée MASPERO le mot « phum » s'emploie même s'il n'y a qu'une maison.

¹⁶² Exemple phum Preah Nippean (Kong Pissey-Kg-Speu) : l'enquête faite auprès du mékhum donne 26 phum de 30 à 50 maisons. Sur la carte on compte 29 « lieux habités ». Il y a coïncidence à peu près parfaite.

isolées ou de très petits hameaux ; dans ce cas le mékhum groupe dans un seul « Phum », toute une série de « Phum paysans ».

Le mot « Phum » (administratif) ne définit donc pas une forme d'*habitat*. Lors d'une enquête faite en 1952 dans la province de Prey-Veng, le chauvaysrok (chef de canton) de Baphnom donne les indications suivantes :

— khum de Chiphloch : 13 phum dont phum Chiphloch *aggloméré*
phum Yeang « hameaux »

tous les autres phum : « maisons éparpillées à plusieurs centaines de mètres les unes des autres ».

A Roneam (Treang-Takéo), l'Administration compte 7 « Phum » ; il y a 37 lieux habités. A Trapeang Krassang (Bati-Takéo), le mékhum déclarait 16 « Phum » en 1951 ; il y avait au moins, à l'époque, 100 « écarts ».

La toponymie est d'une extrême simplicité¹⁶³. Les *mêmes noms reviennent toujours* : noms d'arbres (Svay, Sla, Reang, Samrong, etc...), noms communs : Prey (forêt), Beng (étang), Trapeang (mare), Stung (rivière), Prek, Anlong (fosse), Tuol (Tertre), Krang (tertre en vieux khmer), Kbal (tête), Chong (extrémité — le Nord), Koh (île), Tbaung (Tête — le Sud). Le nom du Phum se compose le plus souvent de deux mots dont le deuxième qualifie le premier : adjectif tel que Thmey (nouveau), Chas (vieux) Thom (grand), Tauch (petit), Sâr (blanc), Krâham (rouge), etc... ou nom d'une personne. En quelques régions seulement, les noms sont plus solennels : Vihear (le temple), Suor (le Paradis), Reangsey (la lumière), Ponhea (noble), Nippea (Nirvana), Putt (Bouddha), Preah (Sacré), Siemréap (défaite des Siamois). Ces noms solennels sont localisés à proximité d'anciennes capitales (Siemréap — Babaur — Lovek — Oudong — Vihea Suor) et aussi au Sud de Phnom-Penh dans les srok de Kong-Pissey, Kandal-Stung et Bati, région d'ancien peuplement (ch. XVIII).

En résumé, l'habitat rural au Cambodge se présente ainsi : la Commune (Khum) est une création artificielle ; elle est divisée en « Phum » qui n'ont pas, sauf exception, d'existence très définie, pas de limites et ne sont qu'un groupement de maisons sur le papier ; quant au « Phum » réel, le Phum paysan, fréquemment confondu avec l'autre, il désigne tout lieu habité, sans préciser la forme du peuplement et sans être en aucune façon lié à un terroir. Ce lieu habité n'a aucune

¹⁶³ Sur cette question : Mlle POU SAVEROS.

permanence dans le temps. On ne saurait mieux dire que pour le paysan, le mode d'habitat ne présente pas une grande importance. Différence fondamentale avec les paysans extrême-orientaux. *La maison est ici l'élément essentiel.*

L'habitat dispersé.

Le « Phum » se présente sous des formes variées. On peut distinguer plusieurs types d'habitat : un habitat dispersé, un habitat groupé et un habitat étiré.

1° — *La maison isolée et « l'écart »*. — Il existe encore, malgré les « regroupements » opérés entre 1948 et 1954, un habitat dispersé presque pur avec soit la maison isolée soit « l'écart » de 2 ou 3 maisons, le plus souvent 2. *La maison isolée* est assez peu fréquente. On en trouve quelques exemples dans la région de Battambang entre Moung et Mongkolborrey. Il s'agit, semble-t-il dans ce cas précis, d'un peuplement récent car la maison n'est pas abritée d'arbres (Kauk-Khum — carte n° 18). On en trouvait également avant 1953 des exemples dans la plaine de Prey-Chhor (Kompong-Cham) carte n° 15. Quelques cas à l'Ouest de Kompong-Thom. Dans le srok de Tramkâk, dans le srok de Chhuk. Les *écarts* sont plus fréquents. Ils se cachent dans un cercle de cocotiers, ou parfois de bambous, complété d'une haie basse de cactées à l'ombre de quelques palmiers à sucre. Une piste y mène parfois ; pas toujours, la maison ou *l'écart étant entourés des propres rizières du paysan* ; il lui suffit pour gagner la piste charrettière de traverser ses propres terres avec sa charrette ou de circuler sur les diguettes, la charrue sur l'épaule. Quand il y a deux maisons à l'intérieur d'une même enceinte de cocotiers, elles sont très proches l'une de l'autre ; presque toujours l'une des maisons est celle des parents, l'autre celle d'une des filles et de son mari. Quand il y a trois maisons, les trois familles qui les habitent sont également parentes. Nous trouverons ce type d'habitat particulièrement net sur le plan de *Trapeang-Krassang* (Bati-Takéo — carte n° 16), plan qui date de 1936 : on peut y dénombrer 250 maisons et 110 « lieux habités ». Six petits hameaux très serrés, en outre : ils sont dus au *groupement*, autour de la maison paternelle, des maisons des enfants après la mort du père et le partage des biens. Les maisons sont réparties de façon presque régulière sur toute l'étendue du khum.

L'habitat dispersé était de règle dans tout le Sud du Cambodge, à l'Ouest du Bassac : provinces de Takéo (srok de Bati-Samrong —

Tramkâk), de Kompong Speu (Kong Pissey) et de Kampot (Banteay Meas — Chhuk). C'est une région de plaines hautes, *homogènes*. La réaction normale du Cambodgien est d'y vivre seul, en famille. Immédiatement au Nord, la région de Kandal (Kandal Stung-Ponhéa Lu) a, au contraire, un habitat de hameaux ou de villages.

L'habitat était également dispersé dans les provinces de l'Est : région de Chiploch (province de Prey-Veng) et srok de Romduol et Svay-Rieng (province de Svay-Rieng) : les maisons, isolées, se sont installées avec les palmiers à sucre dans ces provinces basses sur les interfluves laissant nues de vastes étendues de rizières basses que l'inondation menace chaque année.

A la suite des regroupements décrits ci-dessous, l'habitat dispersé par écarts a en partie disparu des srok de Bati, Samrong, Tramkâk et Banteay-Méas et dans une large mesure de la région de Chiploch, des srok de Romduol et Svay-Rieng.

2° — *Le Phum-hameau*. — Les maisons peuvent être réunies, *par hameaux*. Hameaux serrés lorsqu'ils sont très petits, plus lâches lorsqu'ils atteignent une vingtaine de maisons. *Roneam* (Treang, Takéo) est un assez bon exemple de cet habitat. Le plan cadastral de 1934 et les photos aériennes permettent d'y dénombrer 294 maisons en dehors des pagodes ; nous avons compté 36 lieux habités, soit une moyenne de 8 maisons par lieu habité. Ces 294 maisons se répartissent en 7 gros hameaux totalisant 188 maisons ; gros hameaux en ordre lâche, non clos, composés généralement de groupes de 2 ou 3 maisons. On compte en outre 9 petits hameaux de 3 à 6 maisons, assez serrés soit 43 maisons ; les 63 autres maisons sont groupées par 2 ou isolées. Hameaux et maisons ne se répartissent pas uniformément sur toute la surface de la commune ; ils sont nettement localisés. Il y a 3 lignes très nettes d'habitations, toutes, en plaine haute anciennement forestière, en lisière de la plaine basse ; la plaine basse couverte de rizières est vide. Les maisons se succèdent, au milieu des arbres (Krassang, Pring, Reang, etc...), témoins de la végétation arbustive en partie disparue.

L'habitat par hameaux de 10 à 50 maisons est un des plus typiques du Cambodge. On le trouve dominant aussi bien dans les provinces de *Kompong-Chhnang* et *Kandal* (Phnom-Penh, Kandal-Stung) que dans celles de Prey-Veng (Komchay-Méas, Kanchrieh) et de Svay-Rieng (Roméas Ek). Il n'a pas été trop bouleversé par les regroupements. On le retrouve également dans la province de Pursat. Deux types principaux de localisation : en plaine haute, au contact de la plaine basse

comme à Roneam, — en plaine haute, en bordure d'un ancien lit de stung, lit abandonné mais qui se remplit d'eau de pluie en saison de Vossa et où de belles rizières peuvent être créées. (Kandal-Stung) : dans ce dernier cas la localisation de l'habitat est liée à *la recherche de l'eau*. Tel est le cas en particulier en Phnom-Penh et Kandal-Stung où il n'y a pas de nappe potable.

Les terres ne sont pas toutes autour ou à proximité de la maison. Autour des maisons on trouve de très petits terrains, pépinières à paddy ou petits champs et de nombreux *Sra* emplis de lotus. Chaque paysan a ses terres réparties un peu plus loin, notamment dans les plaines basses (Lovéa — paysan D : 3,48 hectares en 12 parcelles — carte n° 15).

Il n'est pas toujours aisé de distinguer l'*habitat par écarts de l'habitat par hameaux*. Il y a souvent coïncidence des deux : le khum de Lovéa en donne un bel exemple ; on y voit côte à côte 7 hameaux dont le plus gros a 63 maisons et le plus petit 12 et de très nombreuses maisons isolées ou par groupe de deux. La plupart des phum et notamment les plus gros sont situés en plaine haute, en lisière de la dépression fortement inondée, occupée par la forêt lacustre.

Pour quelle raison le paysan établit-il sa maison tantôt seule, tantôt au sein d'un petit hameau ? — On peut penser que l'habitat par hameaux témoigne d'un peuplement originellement dispersé en maisons mais *ancien* : de chaque maison, par le jeu des naissances, serait né un hameau. Et certes le cas se produit parfois : les quelques petits hameaux vus dans Trapeang-Krassang, *hameaux très serrés, sont bien le résultat de l'installation autour de la maison paternelle des fils ou des gendres* (carte n° 16). Mais le cas ne peut pas, semble-t-il, être généralisé. La différence essentielle semble la suivante : dans le cas d'écarts, l'habitat se répartit indifféremment sur toute la surface de la commune ; dans le cas de hameaux, l'habitat est localisé. Il semble donc qu'on puisse admettre en règle générale un peuplement individuel ; lorsque le terrain est homogène, chaque famille s'installe isolément ; la multiplication de la famille donne naissance à des écarts ou à de très petits hameaux serrés ; lorsque le terrain n'est pas homogène, lorsqu'il y a en particulier opposition entre une plaine haute sableuse plus ou moins forestière et une plaine basse ou un thalweg argileux et plus ou moins inondé, le paysan installe ses maisons au contact des deux terrains mais *toujours en terre haute* et de ce fait naissent les hameaux si typiques du Cambodge. Le paysan cambodgien n'aime pas vivre dans les zones basses même si les eaux de pluie ou l'inondation n'y amènent qu'une

faible épaisseur d'eau ; il aime s'installer en sol sain. Preuve nouvelle que la construction sur pilotis n'est pas, pour lui, une protection contre l'inondation.

Partout où règne l'habitat dispersé, par maisons ou par hameaux lâches, la conquête du sol s'est faite de façon individuelle. Le processus a été très bien décrit par Ch. BELLAN en 1904 dans la province de Kompong-Speu : (Monographie de Kompong-Speu — S.E.I. — 1904) : « Le Cambodgien très indépendant de caractère s'installe au milieu de ses champs. Quand la famille augmente, quand les enfants se marient, on édifie la paillote des nouveaux-mariés, à côté de la demeure et c'est ainsi que se forment après 2 ou 3 générations des petits hameaux de quelques cases, disséminés dans toute l'étendue du canton. Distants les uns des autres quelquefois de plusieurs kilomètres, leur existence est révélée par ces bouquets d'arbres fruitiers, de cocotiers et de thnôt, de manguiers principalement à l'ombre desquels s'installent les maisons et qui apparaissent comme des îlots de verdure au milieu de la plaine des rizières... Le défrichement se fait un peu dans tous les sens, les individus cherchant les terrains qui leur paraissent être les meilleurs, de sorte qu'en parcourant cette région, on se croirait dans une immense forêt dont toutes les clairières seraient cultivées. Comme dans Samrong-Tong, il n'y a, à proprement parler, pas d'agglomérations, chacun demeurant au milieu de ses rizières ». BELLAN parlait d'une région forestière très homogène où l'« écart » est de règle. Dans les petits phum, tous les habitants sont parents ; mais il en est aussi de même dans de nombreux phum plus gros : un peu partout les enquêtes de la Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge révèlent que les habitants des hameaux sont de même famille ou de familles proches.

Les regroupements.

A vrai dire cet habitat dispersé que nous venons de décrire a été profondément bouleversé à la suite des événements politiques et militaires de 1947-1954. Les bandes Vietminh ont commencé à se manifester dans l'Est du Cambodge en 1948 ; avec elles l'insécurité se développa. Contre ces bandes généralement peu nombreuses et difficiles à saisir, les autorités militaires Franco-Cambodgiennes procédèrent à un « regroupement » des habitants. Expression d'ailleurs peu heureuse, cette population n'ayant jamais été groupée auparavant. Il s'agissait, pour soustraire les paysans à la propagande et au pillage

ennemis, de les grouper en gros villages, fortifiés, de préférence sur les axes de communication (routes, pistes, etc...). La défense de ces villages devait être assurée par les paysans eux-mêmes auxquels il était désormais facile de porter secours. Ce regroupement n'eut lieu que dans les provinces de l'Est et uniquement dans les régions rizicoles, celles où l'habitat dispersé était, comme nous l'avons vu, le plus répandu et celles aussi où le danger était le plus grand. Il y eut des regroupements dans Svay-Rieng (Bohmon par exemple à la frontière Vietnamiennne) et quelque peu dans Prey-Veng (phum Veal sur la route de Prey-Veng à Komchay-Méas) ; il y eut des « regroupements », peu heureux d'ailleurs, dans Kompong-Chhnang, sur la R.N. 5, en pleine zone de forêt-clairière et de sables inféconds. Mais les principaux regroupements eurent lieu dans les provinces de Kampot, de Takéo et de Kompong-Cham. Ils commencèrent dès la fin de l'année 1950 dans la province de *Takéo*, où ils eurent une ampleur considérable. — 53 000 maisons furent regroupées, avec une population de 282 000 habitants. Au lieu des maisons isolées et des « écarts » qui étaient de règle dans Bati ou Tramkâk, au lieu des hameaux de Samrong et Treang, de très gros villages furent ainsi créés, allongés sur les pistes et les routes ; les maisons s'y alignent très régulièrement ; quelques bananiers devant les maisons et aussi quelques papayers mais aucun grand arbre ; le village regroupé est dépourvu de la douceur de vivre du phum cambodgien... A l'écart, dans toute la campagne, des bouquets de cocotiers indiquent l'emplacement des anciens phum. Tonlé-Bati qui groupe 303 maisons et 1 323 habitants a été le modèle du village regroupé. Le khum de Trapeang-Krassang ne comprend plus désormais que 4 gros phum, dont 2 sur les pistes ; le plus gros a 345 maisons et 1 565 habitants ; il y avait 100 phum en 1936 ; le nombre des maisons a d'ailleurs considérablement augmenté par rapport à cette date, des maisons de khum voisins ayant été repliées sur Trapeang-Krassang. Dans tout le srok de Bati où l'habitat était particulièrement dispersé, on ne compte plus désormais que 45 « phum » pour 8 867 maisons soit une moyenne de 197 maisons par phum ; il n'y a plus que 98 « phum » dans Tramkâk, autre région d'écarts, pour 8 058 maisons : la moyenne par phum est de 80 maisons...

Une œuvre analogue a été exécutée dans la province de *Kampot*, plus tardivement, de juillet à novembre 1952. En pleine saison des pluies, quelque 30 000 habitants transportèrent leurs demeures. Les regroupements portèrent essentiellement sur le srok de Chhuk dont 2 000 maisons furent réinstallées de part et d'autre de ce centre sur



8. Maison sous les cocotiers.



9. Hameau. Maisons couvertes de toits à quatre pentes (pteah peut).

Cl. Nguyen van



10. Hameau. Maisons couvertes de toits à deux pentes (pteah kantain).

8 kilomètres et sur le Nord du srok de Banteay-Méas où la population (10 000 habitants) quitta ses écarts pour faire de la route de Kus à Tani une rue de 10 kilomètres de long... Dans la province de Kompong-Cham, le « regroupement » fut surtout mené dans le srok de Tbaung-Khum, srok en partie forestier où se trouvent les plus grandes plantations d'hévéas du Cambodge. Il y eut d'ailleurs quelques excès. A dire vrai l'habitat n'y était pas partout dispersé, puisqu'il existait déjà au contact des terres brunes ou rouges des plateaux basaltiques, et des terres noires des rizières basses de gros villages (Suong) ; l'habitat dispersé était celui des petits hameaux de la zone forestière (en terre rouge) et surtout celui des hameaux des forêts claires de l'Est du srok. Des villages furent créés ; d'autres, modestes hameaux, devinrent de gros phum. Deux pôles d'attraction : la route nationale entre Tonlé-Bet et Krek — les plantations de Peamchang et Chup autour desquels les nouveaux phum dessinent une sorte de couronne. Les écarts ont été repliés ; certains Khum (Veal Molu) vidés de leurs habitants. Les nouveaux phum carrés ou rectangulaires sont enfermés dans leurs palissades. Les 8 villages sur la route ont recueilli les habitants de 7 khum ; les gros villages de Kbal-O et Sampeou Phtos ont recueilli les habitants de 5 khum. De très grosses agglomérations rurales ont été ainsi créées : Kbal-O a 8 000 habitants, Khnar 9 000. Kandol Chrum 6 500 et Phum Stung 10 000. Le regroupement a touché de 30 à 40 000 paysans. Il n'y avait à *Phum Stung* en 1950 qu'un petit marché et 500 mètres au Nord à Phum Thmey un assez gros hameau Cham, soit 1 000 habitants environ ; les habitants des autres Phum du même Khum et ceux même de 3 autres Khum sont venus les rejoindre. Leur installation s'est faite systématiquement : les paysans de chaque khum abandonné ont été groupés ensemble dans un gros village carré, entouré de palissades, où se croisent deux pistes perpendiculaires. La pagode a été amenée avec les habitants ; quelque 40 puits ont été creusés ; les paysans de 2 Khum sur 4 ont dû pour un temps abandonner leurs rizières trop éloignées, et vivre misérablement comme coolies ou en faisant des cultures sur brûlis... Dans Kompong-Cham, également, mais de l'autre côté du Mékong on a assisté dans la plaine de Prey-Chhor et le plateau de Troeung à un regroupement des maisons le long de la Route Nationale n° 7, devenue pratiquement entre 1953 et 1955 une rue de 50 kilomètres : mais le regroupement ici s'est fait spontanément, en dépit même de l'Administration à qui il créait des difficultés : il fallait creuser des puits ce qui dans le plateau basaltique de Troeung n'allait pas sans difficulté.

Ainsi en quelques années (4 ans) l'habitat dispersé a fait place en grande partie à un habitat très groupé. Il est trop tôt encore pour juger de l'influence de ce « regroupement » sur la mentalité paysanne. On peut toutefois souligner que les *paysans sont restés dans les villages, la paix revenue*. Rares sont ceux qui sont retournés à leurs demeures. L'avantage principal à leurs yeux ne résulte pas tant d'ailleurs du groupement en lui-même que du groupement sur une voie de communication ; désormais ils bénéficient de tous les avantages de la circulation. Et sans doute doit-on noter avec intérêt que c'est dans la province de Takéo que les paysans résistent le mieux désormais à l'emprise du commerçant chinois.

L'habitat groupé.

Le phum peut aussi être un village, groupant sur un espace assez restreint, un nombre élevé de maisons (plus de 100). A peu près jamais, lorsqu'il s'agit de phum paysan, ce village n'est très serré, chaque maison gardant son individualité mais il s'agit cependant d'agglomérations beaucoup plus nettes que les hameaux décrits ci-dessus.

Villages en zone d'habitat dispersé. — On rencontre des villages en zone d'habitat dispersé dominant. Ce sont le plus souvent des marchés petits centres commerçants dont nous dirons un mot plus tard. Mais il y a aussi des villages paysans dont la présence n'est pas toujours facile à expliquer et peut être due à des circonstances historiques locales ¹⁶⁴.

Cependant le plus beau type de villages en zone d'habitat dispersé nous est donné par les lignes de villages qui jalonnent le thalweg du Stung Thnot. (Kandal-Stung-Kandal.) Quelques villages étirés le long de la berge de cette rivière ou de son défluent, le Stung Tauch, et surtout deux lignes de gros villages au milieu des palmiers Borassus. A notre sens cette agglomération de l'habitat s'explique surtout par des raisons naturelles. La plaine basse, créée par le Stung Thnot et le Stung Tauch est dite « Veal Kôk Troun » c'est-à-dire « la plaine où on se frappe la poitrine » de peur de l'inondation. C'est une région fertile mais sous la menace des crues violentes des deux rivières qui, chaque

¹⁶⁴ A 1 500 mètres au Nord des hameaux et maisons isolées de Lovéa, le phum du Prey-Chhor a 150 maisons, assez serrées ; aujourd'hui c'est un centre presque purement rural, mais il a été autrefois (il y a 30 ans) un centre commercial et surtout administratif : il était chef-lieu du srok du même nom.

année, sortent de leur lit. Les villages se sont établis, à l'abri de l'inondation, sur une sorte de talus, sableux et naturellement boisé, correspondant à des alluvions plus anciennes.

Villages serrés de contact et de zone inondée. — Il semble bien que des préoccupations analogues expliquent le véritable peuplement de villages que l'on rencontre en certaines parties du Cambodge.

1° — Nous trouvons en effet des villages le long de la ligne de contact entre plaines hautes et plaines inondées, dans la région située à l'Ouest de la ligne Tonlé-Sap-Bassac. Ainsi les villages situés au Nord-Ouest de Kompong-Chhnang. Ainsi, en Prey-Krabas, deux lignes de gros villages, qui jalonnent la ligne de contact de la plaine basse de Prey-Krabas (6-8 m.) généralement peu ou pas inondée, avec les cuvettes (2 m.) fortement inondées du Prek de Bat Rokar à l'Ouest et du Prek Ambel à l'Est. Chacun de ces villages est bien enfermé au milieu des thnôt et des cocotiers et les maisons y sont assez serrées. Tout autour les plaines d'inondations sont nues. Le centre de la plaine de Prey Krabas, qui n'est pas inondé, a un habitat de hameaux.

Même habitat en bordure de la cuvette d'Angkor-Borrey. Dans Kompong-Cham le très gros village de *Speu* dont les 3 phum ne forment qu'une seule agglomération, s'est installé en lisière des terres grises sableuses et forestières (46 mètres) tandis qu'un peu en contrebas (42 m.) la riche plaine de terres noires est chaque année couverte d'un mètre d'eau. Site encore identique que celui des villages installés sur les dernières pentes forestières de terres brunes qui dominent les cuvettes de terres noires de Kôr et de Suong (srok de Tbang Khmum)¹⁶⁵.

Des villages placés dans les mêmes conditions se trouvent aussi dans la cuvette des Lacs, à la limite de la zone fortement inondée (Dauntri dans Moung) mais ce n'est pas dans cette région un habitat typique. Il nous paraît certain que le paysan qui n'aime pas les plaines d'inondation s'est installé de préférence à l'extrême limite des plaines hautes, étendant ses rizières dans les parties basses qui sont plus fertiles mais moins faciles à habiter.

2° — Préoccupations analogues dans la plus grande zone d'habitat groupé du Cambodge : la zone de plaines nues qui s'étend dans le Nord de la province de Prey-Veng (Sithor-Kandal — Pearang-Kanchrieh) et déborde sur la province de Kompong-Cham (Srey Santhor) et celle de Kandal (Khsach-Kandal). L'habitat groupé

¹⁶⁵ Le gros village de Suong est dit « village accompli ».

est ici de règle sur une vaste étendue. Les villages de dimension moyenne (40 à 100 maisons) mais toujours groupés au milieu des arbres se sont installés sur des « *tuol* ». On appelle ainsi des éminences naturelles, sableuses. Ces *tuol* sont parfois renforcés par les paysans eux-mêmes qui leur apportent de la terre. Le mot « *tuol* » revient très fréquemment dans la toponymie. Toute cette région est en effet généralement inondée, presque toujours sur une faible profondeur (0,50 m à 1 m.) par les eaux du Mékong. Un site de choix est offert par les *tuol* qui jalonnent des méandres de rive convexe d'anciens lits du Mékong : ainsi Prey Doeum Thbeng — Prey Tung — Pauti (photo). Les 3 villages du khum de Baray (en Srey Santhor) se sont installés chacun sur un tertre (Baray Kamphlak : 250 maisons ; Baray Sya : 150 maisons ; Baray Banteay : 100 maisons).

Ce type de village de « *tuol* » est fréquent dans les plaines basses : on le trouve par exemple à Baray (dans Kg-Thom) où Baray Peachi, Baray Thom, Baray Banak et Chett Lok s'avancent bien groupés sur des tertres sablonneux au milieu des palmiers à sucre, au-dessus de la plaine argileuse inondée. Les villages méridionaux de Prey-Veng et Svay-Rieng à la lisière de la Plaine des Joncs sont installés de même.

Dans la Plaine des Lacs, ce type de village n'est pas inconnu non plus : ainsi Phum Takom (Khum Peam Ek — srok Battambang) au Nord de Battambang ; mais le *tuol* ici n'est pas naturel ; c'est la portion d'une digue qui fermait un réservoir de l'époque Angkorienne.

Ces villages groupés sont entourés d'arbres plantés (cocotiers, palmiers à sucre). Quelques pistes charretières permettent d'y circuler entre les *thnôt* et les barrières de branches épineuses qui séparent les cours de chaque maison.

Villages lâches de pied de Phnom.

La plupart des *phnom* de la plaine Cambodgienne ne sont plus couverts aujourd'hui que de taillis et de buissons ; mais à leur pied subsiste souvent une bande forestière correspondant à des terres de couleur noire riches en humus. C'est un site typique d'habitat groupé. Une série de gros villages, aux maisons éparpillées parmi les arbres où se mélangent harmonieusement espèces domestiques et sauvages, entoure le pied de la colline. Ainsi au Phnom Chilea, au Phnom Batheay¹⁶⁶, au Baphnom avec le gros centre de Chhoeu-Kach, au

¹⁶⁶ A Batheay le phum Batheay a 442 maisons, le phum Svay Pok 67, Pring 102 maisons, Tuol 109 maisons.

Santuk, au Phnom Krapoeu et Phnom Sampeou, au Phnom Tauch (Moungkolborrey), au Phnom Prahnet (Prahnet Preah en Teukchor, etc.) Les villages sont plus étendus si la plaine autour des phnom est plus basse ; les avantages du site sont alors multiples : abri de l'inondation ; sol humifère où les arbres fruitiers poussent bien ; taillis du phnom qui procurent un terrain de parcours pour les troupeaux, en même temps que du bois de chauffage ; ceci sans parler du caractère sacré qui s'attache à toutes ces collines, caractère que souligne la présence au sommet d'une pagode. En outre presque tous ces villages sont aussi des villages de *carriers*, de *tailleurs de pierre*. Les plus beaux exemples de villages de ce type se trouvent toutefois dans le Sud de la province de Takéo, à la frontière vietnamienne dans le srok de Kirivong. Au pied du massif de Tonléap, du massif de Kirivong, du massif de Dop Kantout, les gros villages dessinent une véritable couronne. Ils sont installés exactement au contact de la forêt qui couvre encore ces massifs et de la plaine qui est ici très basse ; villages peu serrés, aux maisons disséminées dans les arbres. En contrebas du village les pépinières et les rizières de saison (Srè Vossa) ; un peu plus haut des vergers et des champs conquis sur la forêt ; dans la plaine basse inondée les rizières à riz flottant ou à riz de saison sèche. Les maisons ne pénètrent pas à l'intérieur des zones boisées du massif. Un type d'habitat identique se rencontre de l'autre côté de la frontière, autour des monts de Triton où la population est entièrement cambodgienne. Tout à fait caractéristique est le petit phnom Det Day qu'entoure entièrement le phum Chea Pdey.

Autour de ces villages, en plaine ou en piedmont, la structure agraire est quelque peu différente de ce qu'elle est en zone d'habitat dispersé. Les terres de chaque propriétaire sont assez dispersées ; (— carte d'Anlong Romiet —). La dispersion des terres en plusieurs parcelles est à la fois une conséquence de la concentration des maisons et du jeu des héritages. Il n'y intervient aucune pratique communautaire. Ces phum — villages, qui comme nous l'avons dit, n'ont pas de terroir particulier bien défini, pas plus que les hameaux de l'habitat dispersé, n'ont pas non plus de terres communes. Puits ou « sra » sont souvent communs à tout le village. Mais en zone d'habitat dispersé également, on trouve des mares ou des puits communs aux habitants de plusieurs phum. Le village n'est qu'un groupement de maisons dans des conditions géographiques particulières.

L'habitat des berges (cartes nos 19 et 20).

1° — Reste un dernier type d'habitat rural, le plus fréquent peut-être au Cambodge. Celui des berges des rivières et des fleuves. Habitat bien localisé, en bordure des cours d'eau ; habitat « en chapelet » : les maisons s'alignent sur des dizaines parfois des centaines de kilomètres, les unes à côté des autres, le long d'une « piste de berge », qui suit les points les plus hauts ; une ou deux rangées de maisons ; chacune au milieu de son verger, faisant face à la piste de berge dans un charmant décor d'arbres fruitiers, de touffes de bambou, d'arbres de la forêt (Chhoeuteal, Koki), de « Banyan » sacrés (*Ficus religiosa*). Même disposition sur l'autre rive du fleuve. Stung ou Tonlé coulent ainsi entre des frondaisons et des maisons, avec de temps à autre une pagode entourée de ses Koki... Paysage, au charme « polynésien », le plus séduisant du Cambodge. Habitat de « Sommet de Bourrelet » des rives du Mékong de Kratié à la Cochinchine sur 250 kilomètres ; du Bassac ; du Tonlé-Sap (de Phnom-Penh à Kompong-Tralach) ; du Tonlé-Tauch¹⁶⁷. Habitat des îles de chaque fleuve (photo n° 16 Prek Luong). Mais habitat typique aussi des provinces de l'Ouest. *Tous les stung* affluents des Lacs, dans leur partie moyenne, là où leur cours est encaissé, et où la rivière ne submerge pas ses rives, sont longés de maisons. Il n'est pas besoin d'ailleurs d'une rivière importante pour provoquer cette localisation de l'habitat. Dans le Sud de la Plaine, les « Au » suffisent parfois : le médiocre « Au » Kien Kès attire sur ses berges la presque totalité des maisons du khum de Kauk Khmum. Par contre l'habitat de berges est pratiquement inconnu le long des stung de la Plaine des Quatre-Bras, en dehors des berges des fleuves.

Par endroits, le peuplement s'interrompt : c'est le cas chaque fois que le bourrelet cesse d'être insubmersible ; le paysan ne s'établit pas là où le bourrelet de berge, trop bas, est submergé aux hautes eaux. Ce qui explique le caractère discontinu de l'habitat le long du Tonlé-Tauch, où les villages sont étirés, mais bien séparés les uns des autres (Prek Chrey, Prek Anteas, etc...). Le long des fleuves intervient un élément nouveau de localisation « *le Prek* », c'est-à-dire la « brèche » le plus souvent artificielle qui fait communiquer le

¹⁶⁷ Sur le charme des berges du Tonlé-Tauch, lire G. GROSLIER, « Eaux et lumières ».

fleuve avec les « beng » de l'arrière-berge, et où l'eau change de direction suivant la crue. Une bonne moitié des phum porte ici le nom de « Prek ... » avec un qualificatif quelconque, nom d'un arbre, nom du constructeur du prek, généralement un vieillard « ta » (Prek Ta Ten, Prek Ta Prum, etc...) sans compter les Prek Luong (Prek Royal), Prek Cham, Prek Barang (Prek Français), et les innombrables Prek Thmey (Prek neuf). Le khum de Prek Taten sur le fleuve Tonlé-Sap comprend ainsi 6 phum qui se succèdent sans interruption sur le bourrelet de berge ; il est impossible à un étranger de les distinguer ; quatre d'entre eux cependant s'individualisent par un groupement plus fort des maisons autour d'un prek ; non seulement les maisons sont là plus nombreuses mais elles y sont plus belles ; à mi-chemin entre deux prek, les maisons s'espacent au contraire et sont plus pauvres. L'habitat s'allonge également sur chacune des berges du Prek (photo de Prek Luong). Ces *prek* sont presque toujours œuvre individuelle ; ils sont cependant œuvre collective le long du Bassac dans les srok de Saang et de Koh Thom (chap. XIII). Ils permettent aux eaux des fleuves de pénétrer dans l'arrière-berge et d'y déposer des alluvions, créant ainsi des terrains cultivables. On s'explique donc que l'initiative d'un homme dans la plupart des cas, l'initiative d'un groupe, le long du Bassac, aient permis l'agglomération des maisons, la construction d'un phum. Ce phum s'il n'est pas toujours individualisé, groupe toutefois des paysans qui ont des intérêts communs (l'entretien du prek).

Dans les îles du Mékong ou du Bassac, le village a une individualité plus grande due aux conditions très particulières de la topographie. Ces îles sont constituées par deux ou plusieurs bourrelets longitudinaux ; entre eux des terres basses ; aux hautes eaux les terres disparaissent sauf les bourrelets qui portent chacun un village. Ce village est désigné par le terme de « Koh » c'est-à-dire « l'Ile » ; chaque bourrelet a un nom différent ; ainsi dans l'île de Koh Samrong, il y a trois bourrelets ; l'un porte le village de Koh Chrouk (l'île du Sanglier), l'autre le village de Koh Luong (l'île du Roi) ; le troisième le village de Koh Samrong (l'île du Samrong). Quand le bourrelet est long, ce qui est souvent le cas (le bourrelet de Koh Samrong a 7,500 km de longueur), il est subdivisé traditionnellement en deux ou trois « phum : en amont le phum dit Kbal Koh (la tête de l'île), au centre le phum dit Kandal Koh (le milieu de l'île), en aval le khum dit Chong Koh (l'extrémité de l'île). En dehors de ces gros villages alignés, égrenés, mais très délimités, des bourrelets intercalaires formant tertre peuvent porter

quelques maisons... Le bourrelet qui porte Koh Chrouk est subdivisé encore davantage : il comprend l'île du grand sanglier (Koh Chrouk Thom) divisée en trois phum (Kbal, Kandal, Chong) et l'île du petit sanglier (Koh Chrouk Tauch). L'habitat est ici, pour des raisons géographiques, assez bien défini (photo n° 13).

2° A cet habitat de berges, correspondent deux structures agraires différentes. Le long des stung, chaque maison est entourée d'un deyphum (jardin-verger) qui se prolonge derrière la maison par un verger plus important que d'ordinaire ; au delà on trouve les rizières dans lesquelles les parcelles sont dispersées sans grand ordre. Il en est de même le long du Tonlé-Tauch. Au contraire le long des berges du Mékong, du Bassac, du Tonlé-Sap, la *structure agraire est toute différente* : sur le sommet du bourrelet de berge, on ne trouve que les maisons et leurs deyphum ; mais les terres, inondées et renouvelées chaque année de la Berge et du Revers de bourrelet, sont partagées en fines et minces lanières « chamcar », parallèles entre elles (chap. XIII). Chaque paysan a un chamcar devant sa maison et un derrière ; contrairement à ce qui se passe en région de rizières c'est-à-dire dans la plus grande partie du Cambodge, le terroir est ici *ordonné*. Les partages se font toujours dans le sens de la longueur. La colonisation a été réalisée dans des conditions topographiques très particulières, mais également selon des procédés différents, car il est impossible de concevoir ici une colonisation de caractère purement individuel (chap. XIII).

3° Les villages des berges n'ont pas eux non plus une vie collective très développée. Les Phum, même les mieux définis (ceux des îles) n'ont pas de « terroir ». Pas de propriété collective. Guère de pratiques communautaires. Quelques exceptions cependant : dans les khum du Tonlé-Tauch et aussi les khum riverains du Mékong entre Phnom-Penh et Prek Por (rive gauche, au Nord de Phnom-Penh), tous les phum ont leur « conseil des anciens ». Ce conseil non reconnu officiellement est très important : il donne des avis pour la construction des maisons, la vente des bestiaux, etc... Il y a mieux cependant : le long du Bassac, dans les srok de Saang et de Koh Thom existent des *associations paysannes* ayant pour but le creusement et l'entretien d'un prek et la répartition entre les paysans des terres conquises à la culture par suite du colmatage. Associations dirigées par un « méprek » choisi par ses compatriotes et imposant ses décisions aux individus. Ces intéressantes associations, uniques au Cambodge, seront étudiées ci-dessous (chap. XIII). Elles

sont liées à des conditions de travail très particulières. Elles renforcent notre impression que l'habitat et la structure agraire sur les berges des Fleuves ont un caractère *organisé* qui n'existe pas ailleurs.

Un dernier trait doit être souligné, en ce qui concerne cet habitat des berges, trait d'ordre ethnique. Sans aucune exception, toutes les berges de tous les fleuves ou rivières sont très fortement *sinisées*. Les Chinois y sont encore aujourd'hui très nombreux et les paysans cambodgiens y ont tous, à échéance plus ou moins lointaine, du sang chinois.

Le phum phsar.

Le « phsar », malgré son nom d'origine arabe (bazar), transmis par les Malais, est une création chinoise ; encore aujourd'hui c'est un type d'habitat chinois. Il est nécessaire d'en dire un mot, quoique la fonction du « village-marché » soit essentiellement commerciale : ces petits centres ruraux sont en effet indispensables à la vie paysanne ; c'est là que le paysan livre ses récoltes ; c'est là qu'il se procure les produits qui lui sont nécessaires. Il y a des boutiques chinoises jusque dans le plus modeste Phum ; mais les centres ruraux ont une autre importance. Ils sont pour la plupart récents ou tout au moins leur développement est récent : leur nom souvent n'est pas le nom du khum où ils sont situés. Ils sont installés le long des fleuves, sur une berge abrupte de rive convexe et sont dans ce cas des appontements : Krauchmar, Chihé, Peamchikang, Prek Por, Roca-Kong, etc... Ils sont installés sur les stung, à l'endroit extrême où les hautes eaux permettent la navigation des jonques et ce sont aussi des appontements : Kompong-Thmar, Tangkrassang, Kompong-Chen, Kompong-Chikreng, sans parler des centres urbains (Kompong-Thom, Siemréap, etc...) Ils sont installés un peu partout à des carrefours de route (Prey-Totung, Skoun, Angtassom, etc...). Ils sont fréquentés d'ignobles *chiens*, efflanqués et galeux que personne ne nourrit, mais que personne ne tue. Prey-Totung est un assez bon type de « phsar ». Il fait partie du khum de Chrey-Vien. Il compte (en 1950) 500 maisons ; la majeure partie sont des « compartiments » en maçonnerie installés au carrefour de la route nationale n° 7 (Phnom-Penh, Kompong-Cham) et d'une route provinciale allant des bords du Mékong (Peamchikang) à Pakham sur la route nationale n° 6 en bordure du plateau de Chamcar-Loeu, au contact aussi des terres brunes et des rizières ; les compartiments s'alignent

sur 200 mètres environ sur chacune des branches du carrefour. Ce type d'habitat classique en Extrême-Orient comprend boutique au rez-de-chaussée et habitation à l'étage. Ce sont des demeures chinoises ; des compartiments et des boutiques en bois s'étendent au delà du centre, habités par des Chinois pauvres. Plus loin on trouve des maisons de style cambodgien mais compliquées de vérandas, doubles toits, etc... ; ce sont des maisons de riches Sino-Cambodgiens ; grandes maisons sur pilotis de briques ou de ciment ; murs de planches vernies ; toits de tuiles. Au delà seulement on trouve des maisons de paysans, généralement aisés. A la sortie du village vers Phnom-Penh se trouve la *salasrok*, Prey-Totung étant devenu chef-lieu du srok de Prey-Chhor. Le centre vit du petit commerce et de l'artisanat. Les Chinois sont marchands, maraîchers, éleveurs de porcs, charcutiers ; les Sino-Cambodgiens sont spécialisés dans l'artisanat (15 tailleurs, 7 bijoutiers, 2 bons menuisiers, 4 réparateurs de bicyclettes, 4 coiffeurs, 1 fondeur). Le centre est fréquenté par les petits commerçants des khum voisins et par les paysans des berges du Mékong et du Chamcar-Loeu qui viennent y vendre leurs produits. Il est depuis peu pourvu de l'électricité ¹⁶⁸.

Habitat et peuplement, La pagode.

Que les *phum* soient minuscules ou qu'ils groupent plusieurs centaines de maisons, un fait apparaît certain : l'absence d'une communauté rurale. Pas de maison commune. Pas de terrain commun. Le paysan cambodgien cependant n'est pas jalousement individualiste. *Les formes d'entr'aide sont très fréquentes.* Entr'aide pour les travaux des champs, des rizières et des chamcar-loeu : les labours sont souvent faits, notamment sur les berges des fleuves, avec plusieurs attelages appartenant à plusieurs familles ; le repiquage et la moisson sont également faits en commun, à plusieurs familles (« provâs day » ou prêt de la main). Entr'aide pour la construction de la maison. Les animaux se livrent à la *vaine pâture* sur les rizières après la récolte : ils pâturent sur les terres de tous ; et plusieurs familles mettent leurs bêtes sous la garde d'un berger commun ; il y a également troupeau commun dans certains cas de transhumance (notamment lorsque les bêtes se déplacent en saison des pluies, car il faut alors que le plus grand nombre possible d'adultes restent au travail de la rizière).

¹⁶⁸ Sont de même pourvus de l'électricité Skoun, Tangkauk, Kompong-Thmar, Kompong-Chen, Angktassom, Suong, Chihé etc...

Les cas ne sont pas rares de travaux exécutés en commun en particulier la construction des réserves d'eau (sra) et de petits barrages réservoirs pour la culture du riz de saison sèche (Srè Prang) : les habitants de Vihea-Suor ont ainsi édifié en commun des « tanub » (réservoirs) pour la culture du riz de saison sèche. De même ceux de Phnom Chilea. Nous avons cité plus haut des cas de pêche en groupe. Mais il s'agit toujours, si l'on excepte le cas particulier des associations de *prek*, d'une *entraide consentie, entre voisins et généralement entre proches*. Il ne s'agit là nullement de pratiques rendues obligatoirement par la collectivité. Cette *entraide* a pour cadre le « phum » lorsque celui-ci est petit, écart ou hameau ; lorsqu'il s'agit d'un village, l'*entraide* ne s'applique qu'entre familles voisines. Citons encore, si caractéristique, la présence, presque dans chaque agglomération, d'une *sala*, édifice sur pilotis, simple et généralement sans murs, élevée par tous pour accueillir les voyageurs : le Khmer ne tient pas à ce que des étrangers viennent s'abriter sous son toit... Mais il n'y a pas de *communauté villageoise, quelle que soit la forme de l'habitat* ^{168 bis}.

Une vie paysanne, autre que la vie familiale, existe cependant. La pagode (Vat) en est le centre. Les pagodes sont très nombreuses ; on en compte 2 803. Leur toit doré aux coins relevés, leur parure de Koki (*Hopea species*), grands et beaux arbres droits, sont l'élément le plus pittoresque de l'habitat cambodgien. Ces pagodes sont réparties sans ordre net. Il y a généralement plusieurs pagodes par khum ; quand l'habitat est groupé, ou le long des berges il y a une pagode par phum ; souvent même les phum se définissent, aux yeux des paysans, par leur pagode (à Siemréap, phum Vat Damnak phum Vat Svay, phum Vat Po, phum Vat Aranh Sakor, etc...). Mais certains grands phum (Phum Loeu à Koh Sautin) peuvent avoir deux pagodes. Inversement les petits phum n'ont qu'une pagode pour plusieurs d'entre eux : à Roneam, il y avait 5 pagodes pour 36 « phum ».

Il n'y a donc pas coïncidence entre Pagode et Phum ¹⁶⁹. La Pagode

^{168 bis} Pour développer un sentiment communautaire l'Éducation de Base (sous le patronage de l'U.N.E.S.C.O.) crée des *greniers communs* (Krabey Riel en Siemréap-Tbaung Krapoeu en Kompong Svay), etc...

¹⁶⁹ Dans l'île de Koh Samrong, pagodes et phum se répartissent ainsi :

Khum Kbal Koh Samrong	{	phum Koh Chey	pas de pagode
		phum Kbal Koh Samrong	pas de pagode
		phum Koh Chrouk Thom	Vat Entea Visal
		phum Koh Chrouk Tauch	Vat Chtea Kosey

n'est pas à l'origine du « phum ». Elle est, au contraire, une création d'un ou plusieurs phum. Les pagodes sont primitivement désignées par le nom des phum où elles ont été construites ; par suite elles peuvent prendre un nom savant, d'origine pâli, à signification religieuse ; c'est ce qui arrive en particulier quand un haut personnage fait une donation à une pagode ou la prend en charge.

Le nombre de pagodes dépend non seulement du nombre d'habitants mais également de leur richesse, car le désir le plus cher du paysan est de faire œuvre pieuse en participant à la construction d'un monastère ou à l'entretien de moines.

Chaque pagode — il vaudrait mieux dire monastère — comprend un sanctuaire (Vihear) où ont lieu les cérémonies et les cases des moines, maisons très simples en bois sur pilotis. Le tout dans une cour, entouré de beaux arbres, avec une pièce d'eau emplies de lotus. Un grand calme y règne, troublé seulement par le son de gong à l'heure de la prière.

La pagode est le centre de la vie rurale. Les moines sont pour la plupart enfants du pays. L'incinération a toujours lieu à la pagode. C'est à la pagode qu'on se réunit lors des grandes fêtes. Dans la province de Siemréap on édifie au jour de l'An (Chaul Chhnam) dans la cour du monastère les traditionnels « monts de sable ». C'est à la pagode que les paysans se retrouvent pour les danses, réjouissances de toutes sortes ou même pour écouter la radio dont la plupart des monastères sont maintenant dotés. C'est à la pagode que les plus petits enfants vont d'abord apprendre les rudiments de l'instruction et aujourd'hui, c'est à l'école publique construite dans l'enceinte du monastère qu'ils continuent à s'instruire. La pagode, pour les paysans, est un lieu de retraite, un lieu de recueillement, un lieu de réunion : c'est une vraie maison commune.

Khum Chong Koh Samrong	{	phum Koh Luong	Vat Serey Kong Kea
		phum Tuol Kdey	Vat Samret Sri Chouk
		phum Lœu	pas de pagode
		phum Chay Koh Samrong	Vat Chri Neati

OUTILS ET CHEPTEL

Le paysan utilise des outils très simples, encore que souvent élégants et pittoresques et fait appel au travail animal : bœufs et buffles sont nombreux.

I. — *LES INSTRUMENTS*

Instruments pour travailler la terre, pour irriguer, pour faire la récolte, pour la transformer, enfin instruments de transport.

Travail de la terre.

L'instrument essentiel est la charrue (fig. 28).

La *charrue* (Nongkeal). — Elle est en bois, sans roues, tirée par un attelage de deux bêtes. Pour reprendre la terminologie d'André G. HAUDRICOURT et M. Jean Brunhes DELAMARRE ¹⁷⁰, c'est une « charrue manche-sep sans étauçon à timon long et joug double ». Le sep triangulaire est dissymétrique : son côté droit, plus grand est incurvé et forme *versoir* ; la terre est donc non seulement fendue mais versée et toujours à droite. Toutefois il est possible que ce soit modification récente : l'instrument que nous présente J. MOURA (p. 417) est en effet à soc symétrique et A. MAGEN affirmait ¹⁷¹ « elle (la charrue) dérive directement d'un araïre primitif avec un soc plat tenant plutôt du fer de bêche que du soc ; elle arrache la bande de terre plutôt qu'elle

¹⁷⁰ André G. HAUDRICOURT et M. Jean Brunhes DELAMARRE. — *L'homme et La charrue*, Paris 1956.

¹⁷¹ A. MAGEN. — *Perfectionnement de la charrue cambodgienne*. B.E.I., 1911, pages 258 à 259.

ne la coupe ; quant au versoir il se réduit à un plan incliné latéral qui rejette sur le côté la bande de terre sans la retourner, laissant les herbes complètement à découvert ». Par contre le Docteur C. THOREL déclare que la charrue « est formée d'un soc muni d'un versoir taillé dans le même morceau de bois »¹⁷². A l'exception du versoir qu'il estimait lui aussi d'invention récente G. GROSLIER pense que la charrue est la même que celle utilisée à l'époque Angkorienne.

Le *sep* (Phnieng) est une pièce de bois, le plus souvent fait d'une grosse branche fourchue, retaillée, soigneusement polie, d'un arbre résistant : par exemple le Thnong (Ptérocarpus Sp.) ; elle est parfois enduite de laque brune ou d'huile de bois. Le flanc droit incurvé, qui forme versoir (*Slap Phnieng*) est le plus souvent nu ; parfois cependant, notamment sur les berges, il est revêtu d'une plaque d'acier. A l'avant le soc (Phal), triangulaire et long de 0,10 m environ est presque toujours recouvert d'acier (nongkeal Bet) ; le paysan se contente parfois de le protéger de pièces de poêles cassées ou de morceaux d'assiettes. Certains villages sont spécialisés dans la fabrication des socs de charrue (Ta An, Kralanh, Siemréap). Mais il arrive que le soc ne soit pas protégé, que la charrue soit une « nongkeal arat ».

Le *mancheron de direction* (Yiem) est unique. Simple pièce de bois, épaisse, longue de 0,80 m environ (2 coudées ou « hat »), enfoncée dans le sep. Tantôt courbe et dans ce cas courbée vers l'arrière, tantôt droite et alors traversée près du sommet par une autre pièce de bois qui permet de la déplacer facilement. Le mancheron ne sert qu'à diriger la charrue ; le paysan n'appuie pas dessus.

Le *timon* (Dông Nongkeal) est fixé au mancheron qu'il traverse aux deux tiers de sa hauteur environ (à partir du bas). Il est long de 2 mètres à 2,80 m (5 à 7 « hat » ?), recourbé à l'avant en une courbe gracieuse.

Le *joug* double (Nim) est un simple bambou attaché sur le timon à 0,80 m environ de son extrémité ; une corde de fibres de palmier Borassus tordues suffit comme attache ; pour que le joug ne glisse pas, une encoche a été faite dans le timon.

Nongkeal, Phal, Yiem sont des mots sanscrits : la « nong-keal » est sans doute d'origine indienne. A l'exception du soc et parfois du versoir, la charrue est fabriquée par le paysan lui-même. Cette charrue, en bois de Thnong ou de Trach (*Dipterocarpus Intricatus*)

¹⁷² Dr C. THOREL. — Agriculture et horticulture de l'Indochine dans F. GARNIER, « Voyage d'Exploration », page 354.

est *légère* : 10 à 12 kilogrammes. Pour la transporter le paysan la pose à plat sur une sorte de travois triangulaire fait de deux branches liées au sommet et maintenues à la base par une troisième ; ou encore il la porte sur l'épaule. Ceci n'est pas sans avantage quand rizières ou champs sont éloignés.

Instrument peu efficace ; elle égratigne plus qu'elle ne laboure : elle ne retourne guère le sol que sur 0,10 m de profondeur au maximum. Les racines des plantes ne peuvent donc utiliser qu'une couche meuble très superficielle et non renouvelée. Il ne serait d'ailleurs pas possible d'utiliser une charrue à labour profond dans la plupart des sols *argileux* : la couche superficielle argilo-limoneuse est en effet peu profonde ; à 0,20 m de profondeur se trouve une argile très compacte, souvent chargée de concrétions pisolithiques, rigoureusement infertile ; il est préférable de ne pas la ramener en surface. Les sols sableux sont légers et la charrue les retourne facilement. Mais elle travaille difficilement en sol *argileux* : les sols argileux (dey eth et même dey «lobob Kandeng») sont très durs en saison sèche et la charrue ne peut pas les pénétrer ; tout travail y est donc impossible de janvier à mai : il faut 15 à 20 millimètres de pluie pour que la « nongkeal » puisse faire un labour léger dans ces terres. Dans les mêmes sols, elle patine parfois. Les sols argileux des plaines basses qui sont les meilleurs pour la culture du riz se prêtent mal au travail de la « nongkeal ». Il en est de même des terres noires. Quant aux terres rouges, elles sont trop lourdes pour être travaillées à la charrue : les paysans les travaillent à la houe ou encore au khveou-bauk (sorte de houe en fer de lance qu'on traîne derrière soi). La charrue est peu résistante : elle casse sur les pierres, heureusement peu nombreuses ; elle ne peut servir que trois ou quatre ans. Enfin, par suite cette fois de l'efficacité médiocre de l'attelage (deux buffles ou deux bœufs attelés au joug de garrot), elle ne peut labourer plus de 20 ares par jour.

La *herse* (Roneas). Également très sommaire, la herse se compose d'une pièce de bois, munie d'une seule rangée de dents, en bois également ; les dents sont espacées (0,15 m), rondes, épaisses d'un doigt en région de rizière (Roneas Srè), plus longues et effilées en régions de champs (Roneas Chamcar) ¹⁷³. Le rateau est tiré grâce à un timon long de 2 mètres, muni d'un joug comme le timon de la charrue. La plupart du temps, le paysan monte sur la herse pour l'alourdir, un pied sur le rateau, un pied sur le timon (photo n° 21). La herse

¹⁷³ Roneas day est le rateau.

divise les mottes, brise et enfouit les tiges des plantes spontanées ; elle n'émiette pas les mottes. Sur les berges des fleuves, pour la culture du tabac, le paysan utilise un *rouleau émotteur* cylindrique en bois (Roneas Angkoup), muni de pointes qui rend la terre beaucoup plus fine. Tirée par un attelage double, la herse cambodgienne permet de herser un hectare en un jour et demi soit 66 ares par jour environ.

Instruments à main. — Pour les travaux de jardinage mais surtout dans « les chamcar forestiers » (champs sur brûlis) et notamment en terre rouge, le paysan utilise le *bâton à fouir* (chô) et la *houe* (Châb Kab). Pour le jardinage également une petite *bêche* (Châb Chik) qui n'est qu'un bâton de bois ou un bambou muni d'une plaque de fer demi cylindrique, très courte. La pelle (Châb Chok est d'importation européenne.

Instruments d'irrigation.

Le paysan cambodgien pratique peu l'irrigation : en rizières de saison sèche, en pépinières de riz de saison des pluies, en cultures maraîchères et vergers. Ses efforts pour la maîtrise de l'eau ont été limités à quelques travaux assez médiocres : réservoirs à digue submersible ou *tanub* ou *tomnup* (en Chhlœung Prey — autour de Vihea Suor en Khsach Kandal — en Sauthnikom) — petits réseaux de canaux comme à Siemréap (voir chap. XIX). Rien qui rappelle les admirables travaux d'hydraulique réalisés par les rois d'Angkor¹⁷⁴. Pour cette très modeste irrigation le Cambodgien utilise quelques instruments simples, sans grande originalité.

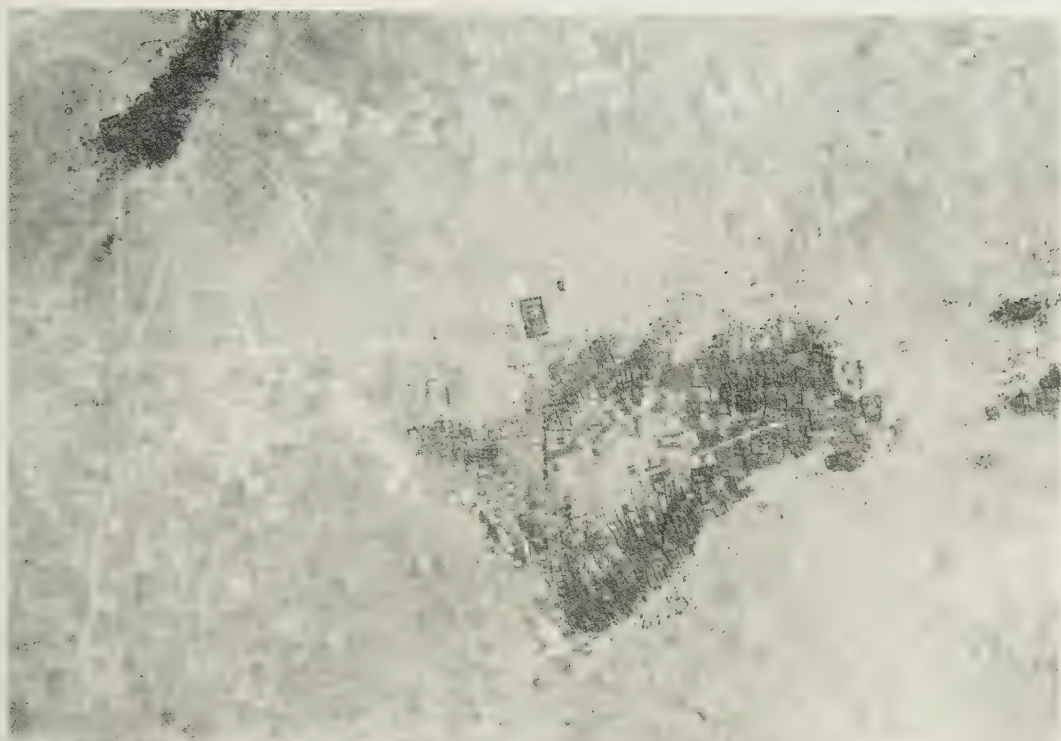
Le *panier à cordelettes* (snach yaung) est d'utilisation rare. C'est un panier en bambou tressé, quelquefois une touque à pétrole, muni de deux cordes au bord supérieur, de deux cordes au bord inférieur ; les cordes se terminent par une poignée en bois ou en bambou. L'instrument est manié par deux personnes qui le plongent dans l'eau, le retirent et le font basculer.

L'*écope à trépied* (snach) est l'instrument le plus fréquent notamment pour la mise en eau et l'irrigation des pépinières. A un trépied de trois bambous est suspendue à l'aide de cordes, l'écope : Un tronc

¹⁷⁴ Sur cette passionnante question : V. GOLOUBEV, « L'hydraulique urbaine et agricole à l'époque des rois d'Angkor », B.E.I. 1941, Fascicule 1.

B. Ph. GROSLIER. — Angkor, hommes et pierres. Paris 1957.

B. Ph. GROSLIER. — Angkor et le Cambodge au XVI^e siècle, d'après les sources portugaises et espagnoles, Paris 1958.



11. Prey Tung (Prey Veng).

CI. IGN



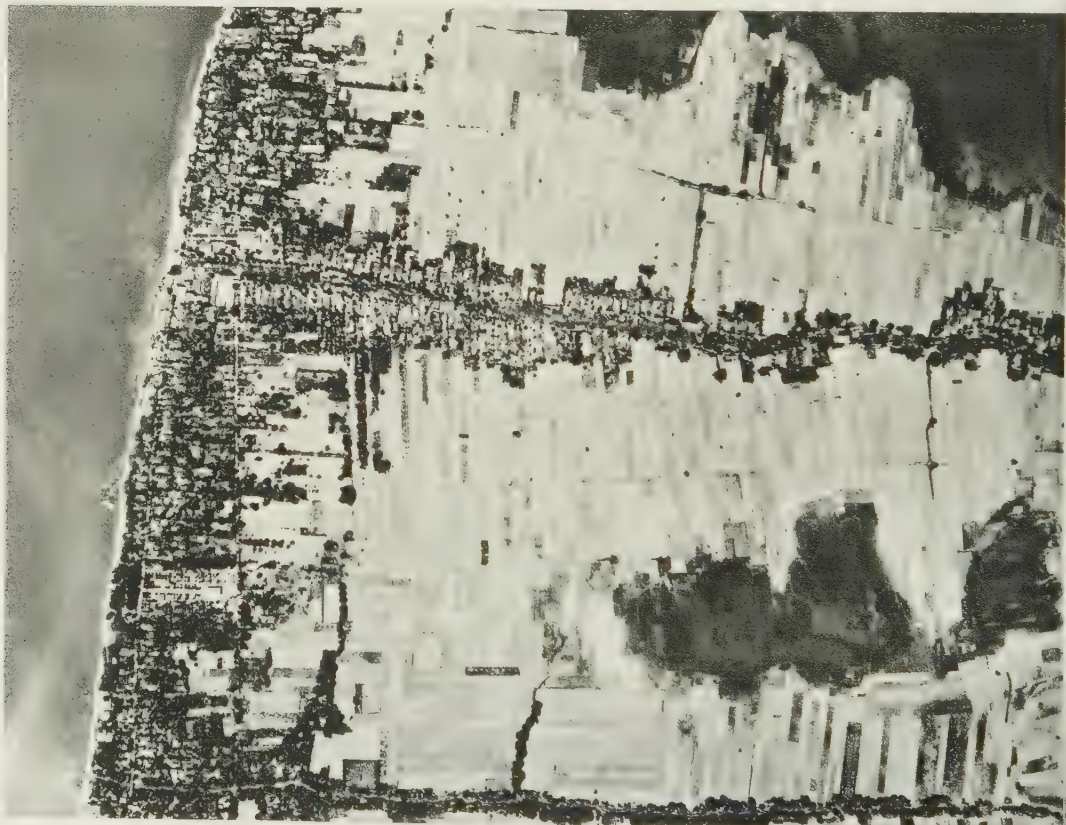
12. Route de Kus (Takeo) à Tani (Kampot).

CI. IGN



13. Koh Sautin-Chihé.

Cl. IGN



14. Prek Luong.

Cl. Service Géographique du Cambodge

creusé (tronc de palmier à sucre), traversé par un axe auquel sont attachées les cordes de suspension ; un manche. Le trépied est placé au coin de la pépinière, dans une mare ; le paysan plonge l'écope puis la soulève en appuyant sur le manche et la pousse brusquement en avant, projetant l'eau dans la pépinière, par-dessus la diguette. Le débit atteint au maximum 60 litres à la minute.

L'*écope à balancier* (Thlœung) est utilisée pour l'irrigation des rizières de saison sèche notamment dans la province de Takéo. Un tronc d'arbre long et creux est fixé à son extrémité la plus étroite sur la diguette ; de l'autre côté qui est fermé, il est suspendu à une hauteur un peu supérieure par deux forts piquets, une corde, un long bambou muni d'un contrepoids. En tirant sur la corde le paysan fait descendre l'écope dans l'eau ; en la lâchant il libère le contrepoids qui ramène l'écope à sa première position, tandis que l'eau s'écoule.

La *noria à pied* (Rohat Teuk) est un instrument d'origine vraisemblablement chinoise ou vietnamienne. Elle est constituée d'une caisse de bois placée obliquement contre la digue ou la diguette ; une chaîne sans fin y traîne des planches rectangulaires ; la chaîne est mue par des pédales en bois ; elle trempe dans l'eau à l'extrémité inférieure ; et les planches montent l'eau dans la caisse. La chaîne peut également être munie de godets : il n'y a, alors, pas de caisse. La *noria à pied* est utilisée pour l'irrigation des rizières de saison sèche dans la province de Prey-Veng et dans la région voisine de la province de Kandal (srok de Khsach Kandal et Lovéa Em) à l'Est du Mékong. La *noria à pied* élève l'eau de 1,20 m en moyenne ; elle peut l'élever de 2,25 m ; une combinaison de deux « rohat teuk » permet d'atteindre 3,45 m.

La *noria*, photo n° 28 — L'instrument d'irrigation le plus perfectionné est la *noria*, telle qu'il en existe sur la rivière de Siemréap. Grande roue en bois dont les rayons portent à leur extrémité des palettes ; la roue est généralement unique. Les palettes poussées par le courant font tourner la roue grinçante ; elles sont munies de godets en bambou qui s'emplissent d'eau ; l'eau ainsi soulevée se déverse au sommet de la trajectoire dans des troncs d'aréquiers évidés qui forment canalisation ; ces canaux franchissent la piste charrettière ou la route et viennent déboucher dans les vergers. Les *norias* peuvent être, non en bois, mais en bambou et dans ce cas la roue est dédoublée ; les palettes sont parfois remplacées par des feuilles de thnôt tressées. La *noria* est suspendue dans la rivière près de la rive sur des pieux verticaux

ou en X. Elle est complétée par un barrage de claies de bambous serrés, que maintiennent des pieux. La claie fait retenue : une brèche permet à l'eau de s'échapper avec force ; là est installée la noria. Un passage de 4 mètres de large est laissé au centre pour la navigation des pirogues ; il est normalement fermé par des branchages. Les norias sont mises en place en décembre ; elles sont démontées en juin, de même que les barrages. Seuls subsistent les pieux-supports. Le paysan achète la roue de la noria au charron (coût : 1 000 riel à Siemréap en 1954) et fabrique les autres pièces ; quand la roue est en bambou le paysan fait tout lui-même. En dehors de la rivière de Siemréap où elles sont nombreuses, on ne trouve des norias que sur quelques rares cours d'eau : Stung d'Oudong (près de la gare de Tbeng Khpos), Stung Chhoeung Kreav, Stung Pursat (Phsar Krom, Syar). Sur le Stung d'Oudong et le Choeung Kreav les norias, très peu nombreuses et mal entretenues, irriguent des rizières de saison sèche. Sur le Stung Pursat et le Stung Siemréap elles irriguent des potagers et des vergers. Sur le Stung Pursat la plupart sont utilisées, non par des Cambodgiens mais par des maraîchers chinois. On peut se demander pourquoi cet instrument, le plus efficace sans nul doute, n'est pas plus utilisé et pourquoi il est ainsi localisé. Il faut des conditions naturelles assez précises : de l'eau toute l'année en quantité suffisante (ce qui n'est pas le cas de la rivière de Roluos, par exemple, voisine du Stung Siemréap, qui est à sec dès le début février), des rives peu élevées (ce qui est le cas pour le Stung Pursat à Pursat ou pour le Stung Siemréap à Siemréap mais non pour le Stung Sangker à Battambang), enfin des cultures suffisamment rémunératrices pour justifier le travail (ce qui est le cas des vergers et potagers). Nous pensons cependant que les norias pourraient être plus nombreuses sur les Stung de la Plaine des Lacs et qu'elles seraient fort utiles. La localisation actuelle de ces instruments est peut-être due à des raisons historiques (proximité des anciennes capitales d'Angkor, Babaur, Lovek, Oudong ; influences Siamoises à Siemréap?).

Instruments de récolte.

La principale récolte, celle du riz, s'effectue à la *faucille* (fig. 29). C'est une faucille « coudée » munie d'un « bras » (ou d'une « aile ») dans lequel la paysanne recueille et groupe les gerbes de paddy avant de les couper. L'emploi d'une faucille à « aile » n'est pas particu-

au Cambodge. Les Vietnamiens, les Muongs ¹⁷⁵ utilisent une faucille à aile. La faucille Khmère (Kandieu Khmer — *Kandieu Trakan* — Kandieu man champas) est cependant particulièrement élégante. Elle a la forme d'un cobra redressé, forme que vient encore préciser la tête de naga sculptée à la partie antérieure du manche. Elle comprend ainsi : un manche semi-circulaire (Phlouk ou Kol Kandieu), une « aile » ou « bras », effilée (Champas Kandieu), enfin la lame de fer dentelée, longue de 10 centimètres et large de 3 centimètres, fixée au sommet de l'aile (Phlè Kandieu). Deux pièces de bois jointes constituent l'une le manche, l'autre l'aile. Le manche est parfois passé à l'huile de bois ou teint en rouge ; il est orné de sculptures ou d'anneaux métalliques (fer, étain). L'aile est faite d'une branche courbée d'un arbre résistant comme le goyavier sauvage (Trabek Prey, *Lagoestroemia anisopitea*) ou le Phaong (*Calophyllum* sp.) : la branche est chauffée, fléchie, séchée au soleil, enfin percée d'un trou où la lame est fixée. Le paysan fabrique le manche et l'aile de sa faucille ; il achète le fer au forgeron ou au commerçant ; le commerçant lui-même se procure des fers de faucille dans les villages spécialisés (Trapeang Krassang, Trapeang Sap, Krang Leao, en Bati, Takéo). Instrument élégant, commode : l'aile permet de le porter sur l'épaule. *Peu de fer est utilisé* : avantage apprécié dans un pays où il a toujours été assez rare. La faucille Trakan n'est utilisée que pour la moisson d'épis couchés, soit que les épis aient versé naturellement soit que le paysan les ait couchés dans le sens des vents dominants à l'aide d'une perche (verse forcée). Le paysan ramasse dans l'aile quelques épis dont il fait une gerbe tout en les ramenant vers lui ; il place la gerbe dans la saignée du bras gauche ou la saisit de la main gauche, retourne la faucille d'un coup de poignet et coupe les épis, en ramenant à nouveau vers lui. Pour un paddy couché l'avantage est évident par rapport à une faucille sans aile : il n'est pas nécessaire de se baisser beaucoup pour moissonner ; le groupement en gerbe est fait par le « bras » de la faucille, non par celui du moissonneur. Mais cet avantage n'existe que pour un riz couché ; la faucille Trakan n'est pas pratique avec un riz debout. La faucille Trakan a peut-être été conçue pour des paddy versés ce qui est un cas fréquent au Cambodge. Par la suite l'habitude se serait prise de coucher les épis

¹⁷⁵ J. CUISINIER. — « Les Muongs, géographie humaine et sociologie », Paris 1948, page 141.

à la fois pour discipliner la verse et pour utiliser au mieux la faucille.

Cette faucille Trakan est cependant à peu près inemployée dans l'Ouest du Cambodge (Kompong-Thom, Siemréap, Battambang, Pursat) : au Nord des Lacs sa limite d'emploi est un peu au delà de Baray (Kg-Thom). Dans la Plaine des Lacs on utilise une faucille toute simple « Kandieu Trakat » ou « Kandieu Siem » (Siamoise) : manche droit et lame courbe semi-circulaire ; forme d'une « corne de buffle ». La lame est chauffée au rouge et enfoncée dans un manche de bois. Cette faucille que vend le commerçant chinois se répand aux dépens de la faucille « Trakan » dans la Plaine des Quatre-Bras, le long des axes routiers ; elle est d'utilisation plus facile pour des épis à tige raide. Mais elle est d'emploi immémorial dans la Plaine des Lacs : elle y serait liée, d'après les paysans, à la culture du riz flottant. On ne peut pas couper le riz flottant avec la faucille Trakan, les tiges étant trop longues et emmêlées. La culture du riz flottant est effectivement très ancienne dans la Plaine des Lacs.

La faucille, Trakan ou Trakat, est un instrument peu efficace : il faut dix jours pour moissonner un hectare de paddy.

Une petite faucille à manche droit est également utilisée pour couper l'herbe sur les berges ; pour le maïs une sorte de faux fabriquée sur place (khveou Trou).

Signalons encore le couteau à lame large (*Kambet*) utilisé pour couper les plants de tabac et les tiges de maïs. Pour couper le bois, le coupe-coupe (*Kambet Kâchet*), la hache (*Pouthao*) et surtout le *Phkeak*, hachette à très long manche. Le *Phkeak* a un manche droit dans l'Est, un manche recourbé vers le haut dans l'Ouest, ce qui permet de le porter sur l'épaule ; un instrument très semblable est utilisé par les populations Proto-Indo-chinoises.

Moulins et pilons.

Pour décortiquer le paddy, le paysan utilise le moulin ou « Thbal Ken ». Il comporte deux cylindres superposés en terre de termitière, mouillée, pétrie, puis séchée, dans laquelle ont été enfoncées de minces lamelles de « longanier sauvage » (*Mean Prey-Euphoria pallens*) ; le longanier sauvage a un bois très dur ; la terre de termitière sèche est également très dure. Les lamelles de bois sont généralement disposées en « rayons ». L'ensemble est maintenu par une arma-

ture de bambou tressé. Le cylindre supérieur est percé d'une trémie par où le paddy descend entre les meules ; son poids est de 20 à 25 kilogrammes. Il tourne autour d'un axe fixé dans le cylindre inférieur. Le mouvement est donné par un « bras » horizontal. Le grain, peu à peu poussé vers l'extérieur, est décortiqué par les lamelles de bois. Le rendement est de 100 à 150 kilogrammes de paddy par jour. Mais il y a beaucoup de brisures par suite d'une friction trop forte. Le Thbal Ken est parfois fabriqué dans le village même par quelque habile paysan ; mais il existe aussi des villages spécialisés dans sa fabrication (Kompong-Popil, Pearang, Prey-Veng, voir chap. IX). Un Thbal Ken ne dure en effet que trois ou quatre ans et il faut chaque année renouveler des lamelles. De plus en plus cependant le Thbal Ken familial est concurrencé par de *petites décortiqueteries mécaniques* et même par des rizeries qui depuis 1954 se multiplient dans les campagnes.

Après décortilage le paysan blanchit généralement le paddy, en enlevant, sur une plus ou moins grande épaisseur, les couches externes de l'amande. Ce travail se fait au *pilon*. Le pilon à main (Thbal Lok) est un simple madrier de bois de deux mètres de long avec lequel le grain est frappé dans un mortier également en bois, grossièrement équerri ; mortier et pilon à main sont utilisés aussi pour achever la fabrication du *prahoc*. Le *pilon à pied* (Thbal Tchan) est un madrier, muni à un bout d'une masse de bois dur ; à l'autre bout, il est fixé à un axe transversal maintenu par deux tourillons ; il suffit de monter sur cette extrémité pour soulever madrier et masse qui retombent de leur propre poids dans un mortier en grès ou en ciment. L'instrument, d'origine vietnamienne ou chinoise, peut-être, est manœuvré généralement par des enfants. Il faut 800 à 3 000 coups de pilon pour blanchir 20 à 30 kilogrammes de riz (1 thang), c'est-à-dire de une demi-heure à deux heures.

Instruments de transport.

La *charrette* (fig. 30). — Le paysan cambodgien dispose d'un remarquable instrument de transport, la *charrette* (Rotès) appelée plus précisément charrette à bœufs (Rotès Kô) parce qu'elle est le plus souvent tirée par des bœufs (photos). Fort élégante, elle est un élément de pittoresque dans les campagnes. Petit véhicule à deux roues qu'il faudrait donc appeler char. Le timon se redresse à l'avant en une courbe

harmonieuse et est orné (tête de naga, incrustations diverses) ; un joug double permet d'atteler deux animaux couplés de front ; lorsque la charrette est dételée une fourche maintient le timon horizontal. Cette charrette est non seulement jolie mais extrêmement pratique ¹⁷⁶.

L'écartement des roues est uniforme : 0,60 m environ (30 à 35 travers de doigt) pour éviter de verser dans les ornières. La caisse (Krang Rotès) ne repose pas directement sur l'essieu (Thnôl) mais sur deux longerons (Touk Rotès) formant fourche, réunis à hauteur du joug ; ces longerons eux-mêmes sont portés par un berceau rectangulaire : deux barres droites parallèles à l'essieu (Prêk Trang Rotès) et deux barres en forme de patin de traîneau (Prêk Ngô), parallèles au corps de la charrette, extérieures aux roues, maintiennent l'essieu et sont l'élément le plus original du véhicule. La largeur de ce berceau est uniforme, elle aussi : environ 2 mètres, soit un phiem (brasse) ou 5 hat (coudées) : toutes les charrettes peuvent ainsi emprunter les mêmes pistes en forêt. Longerons et berceau forment ressort entre l'essieu et la caisse, donnant à la charrette une certaine souplesse. Le berceau lui procure en outre assise et équilibre et la charge se trouve bien répartie. Les *barres latérales* enfin maintiennent solidement les roues et empêchent la charrette de verser. Elles peuvent jouer le rôle d'un véritable traîneau lorsqu'en terrain mou les roues n'atteignent plus le fond de l'ornière ou sont enlisées : le fait, signalé par G. GROSLIER, nous a été confirmé. Les bêtes sont placées juste devant les roues : le conducteur peut faire éviter à la roue tout obstacle rencontré par l'animal ; en savane « le bœuf prépare la route à la roue » (G. GROSLIER). La charrette enfin est légère : soutenue par quelques outres gonflées, elle peut flotter à travers les stung.

La charrette est quelque peu différente selon les régions : elle est plus haute et plus lourde dans Battambang. Les caisses sont assez diverses : caisse basse à rebords incurvés, caisse rectangulaire, en bois, souvent sculptée, haute de 0,50 m (srok de Chhloeung Prey Prey Chhor, Kompong-Siem, et srok de Baray en terres basaltiques et sur leurs bordures) pour le transport des légumes, des haricots, du maïs, des bananes — caisse carrée et roof en feuilles de thnôt

¹⁷⁶ Cf. les très pertinentes remarques de G. GROSLIER. Recherches sur les Cambodgiens, chapitre X. Voir aussi le Dr THOREL.

(Kandal, Takéo, Kompong-Speu). Le roof est généralement mobile : double treillis de rotin emprisonnant des feuilles de thnôt ; il forme bec en avant pour abriter le conducteur. Le corps de la charrette est en sralao ou en phdiek ; les rayons des roues au nombre de 12 en Kranhung et Neang-Nuon, le moyeu et les jantes en bois très durs (Trach, Phchek, Sokram). Le paysan assemble lui-même la charrette avec des ligatures de rotin ; les roues sont achetées au charron ; elles sont tantôt nues, tantôt ferrées. En 1955 à Stoung (Kompong-Thom) où les charrons sont nombreux deux roues nues valent 1 150 riel deux roues ferrées 1 500. Mais la charrette peut aussi être achetée tout entière (3 500 riel à Sram en Chhloeung-Prey en 1958, 1 500 à 2 000 riel à Kompong-Kô en Kompong-Svay) et certains villages sont spécialisés dans la fabrication des charrettes.

La charrette cambodgienne se retrouve au Laos et en Thaïlande (Laos siamois). Elle est fort ancienne : elle figure telle quelle sur les bas-reliefs du Bayon ; elle serait vieille de 15 siècles au moins, d'après G. GROSLIER. Bien que proche du char indien, elle est originale et remarquablement adaptée au pays. Mais *elle est de capacité limitée* : la mesure de capacité appelée « Rotès », contenance moyenne d'une charrette, est de 8 thang soit 320 litres ; tirée par des bœufs la charrette porte de 150 à 180 kilogrammes ; par des buffles de 180 à 240 kilogrammes.

Dans les terres à maïs de la province de Kandal (Kien-Svay et Lœuk Dek), le paysan utilise un char grossier, à caisse allongée et *roues pleines* ; dans le srok de Svay-Teap (Svay-Rieng) la charrette Khmer cède la place au char cochinchinois plus haut, plus grand, plus grossier et plus lourd. Dans les régions inondées enfin (srok de Stoung et Kompong-Svay dans Kompong-Thom, partie basse du srok Bakan, bords du Tonlé-Tauch), pour la récolte, un travois (Keav) lui est parfois substitué : deux longerons de bambou unis à une extrémité, écartés à l'autre où ils portent claie ; deux bambous plus courts, placés en oblique, qui forment patins. Cet instrument aurait été destiné originairement au transport du riz à repiquer (THOREL, p. 359). Il était très fréquent autrefois. Aujourd'hui il est surtout utilisé par ceux qui sont trop pauvres pour avoir une charrette.

La pirogue. — Le paysan se déplace presque autant sur l'eau que sur terre, notamment le long des fleuves ou des stung. Sur les berges des fleuves chaque famille a sa pirogue utilisée pour les déplacements, pour la pêche, pour le ravitaillement des hommes et des bêtes lors

de l'inondation. La *pirogue* cambodgienne (Tuk Komrol)¹⁷⁷ est traditionnellement d'un seul tronc d'arbre évidé, dilaté au feu et élargi en son centre ; de nos jours les côtés sont surélevés par une ou deux virures pour augmenter la hauteur du bordé ; et dans le type le plus petit, la proue et la poupe sont faites de deux pièces de bois rapportées. Enfin actuellement la pirogue vietnamienne en planches est de plus en plus utilisée : les beaux arbres se font rares. La pirogue est large en son centre et effilée aux deux bouts qui se relèvent. Les caractéristiques d'une pirogue de 3,50 m de long sont : largeur 0,80 m, creux 0,40 m. Pas de gouvernail : la pirogue est manœuvrée à la pagaie ou encore à l'aide d'une seule rame fixée à l'arrière et que le rameur ment, debout. Le tirant d'eau est faible (0,15 m, allège, pour une grande pirogue de 9 m de long) : l'embarcation peut passer partout. Le Koki (*Hopea Odorata*) était l'arbre traditionnel dans lequel était creusée la pirogue ; mais cette essence est devenue rare. Le Phchek (*Shorea Obtusa*) et le Trach (*Dipterocarpus intricatus*) sont les plus employés : également le Popel, le Khlong, le Thnong. La préparation de la coque est une opération délicate : le tronc est fendu puis creusé et évidé ; placé au-dessus d'un brasier : les parois sont alors dilatées par la chaleur ; quand la forme a été obtenue, les faces internes et externes sont rabotées et polies jusqu'à ce que l'épaisseur moyenne soit de trois centimètres. Un enduit, mélange de résine de Phchek et d'huile de Chhoeuteal ou de Trach sert à calfater. Les rames sont en sralao (*Lagoerstromia*), en Phdiek ou en Tbeng. Dans les pagodes le long des berges du Mékong, les paysans conservent de belles et longues pirogues de course de 25 mètres de long pour 1,80 m de large au maximum. Elles sont enduites de résine de Krœl (*Moréak*) mélangée à l'oléo-résine de *Dipterocarpus* et ont une belle couleur noire ; de fins motifs dorés les décorent. Elles sont montées par 17 rameurs qui se mesurent lors de la Fête des Eaux.

Le paysan se sert encore, notamment dans les plaines au Sud de Phnom-Penh, du « Tuk Doeum Thnôt » qui n'est qu'un palmier à sucre évidé ; la base du palmier renflée et arrondie forme l'avant ; l'autre extrémité coupée à angle droit est fermée par une planche. La longueur est en général de 2,50 m, la largeur de 0,40 m. Embarcation très instable, dirigée à la pagaie et utilisée sur les beng.

¹⁷⁷ J. L. LEMASSON et A. LASSALLE. — « Embarcations utilisées au Cambodge pour la pêche dans les eaux continentales » in Communications présentées aux 1^{re} et 2^e sessions du Conseil Indo-Pacifique des Pêches, Phnom-Penh 1950, pages 60 à 62.

A la charrette et à la pirogue, il faut enfin ajouter la *bicyclette*, instrument idéal pour circuler sur les pistes notamment les pistes de berge. La multiplication des bicyclettes depuis une dizaine d'années est le signe le plus évident d'un enrichissement de la paysannerie (ci-dessous : Chap. XVII).

II. — LE CHEPTTEL

Le cheptel, instrument de travail.

1° *L'attelage.* — Le paysan cambodgien fait un large appel au travail animal (photo n° 4.)

Contrairement aux paysans vietnamiens, il porte peu et seulement pour de petits déplacements¹⁷⁸. Le fléau d'épaule est peu employé (transport de l'eau). La femme porte *sur la tête* des cruches et de menus objets. Les transports sont assurés par la traction animale qui fournit exclusivement l'énergie nécessaire aux labours et hersages (le Tonkin connaît le hersage par traction humaine).

L'élevage du cheval (3 400 chevaux en 1956) ne cesse de régresser. Bœufs et buffles seuls sont donc attelés. Traction de la charrue, de la herse par bœufs ou buffles. Traction de la charrette par les bœufs. Dépiquage du paddy par bœufs et buffles. « Vol de bestiaux ou contagion, dit un proverbe, coupent à l'homme bras et jambes ».

Les bêtes sont attelées *par deux* et l'un des soucis principaux du paysan est d'avoir un attelage aussi harmonieux que possible : même taille, même stature, même couleur de robe. Les bêtes sont attelées au joug double de garrot. Le *joug* (*Nim*) est une pièce de bois léger ou encore de bambou, d'une longueur d'environ 4 coudées (1,60 m). Aux deux extrémités se trouvent deux trous où passent les « *Kam Nim* », clous de bois ou de bambou. Le joug est posé sur le cou des animaux et fixé par des « sous-gorges » (*Khsè Tam*), en lianes tressées. Un bridon (*Kanloh*) passé dans les naseaux permet de diriger les bêtes ; fait avec des fibres de tronc de thnôt, serré derrière les cornes, il est rattaché aux guides qui sont généralement de simples cordes. Quand les bœufs sont attachés à la charrette, ils portent au collier

¹⁷⁸ Le portage est peut-être moins fréquent aujourd'hui qu'autrefois. La langue khmer est d'une grande richesse pour qualifier les diverses façons de porter.

clochette ou grelots. On fixe aussi parfois une cloche à l'extrémité du joug et à celle du timon (photo).

Bien des traits traduisent l'importance exclusive attachée par le paysan au travail du bétail. Il est très soucieux à l'achat de la valeur au travail des animaux : « Garde-toi, dit l'éleveur sage, d'acheter le bœuf à queue molle, aux ongles écartés, aux côtes distantes au point d'y loger deux doigts. Peu important sa taille et sa musculature, il sera tôt fatigué et tu auras beau l'aiguillonner, la poussière qu'il soulèvera sur les pistes ne viendra pas s'accumuler sur le timon où tu es assis. » (R. BARADAT. La Foire de Prek Khpop au Cambodge. Bulletin Économique de l'Indochine 1939).

Cependant ce travail animal est *peu efficace*. L'attelage au joug de garrot est une technique médiocre ; il n'utilise qu'une faible part de la force de l'animal. Le joug de tête, tel qu'il est encore utilisé en France méridionale est d'un meilleur rendement ¹⁷⁹.

Le bœuf cambodgien est un bel animal mais de poids réduit (maximum 500 kg) et donc de force limitée. Il est en outre utilisé tardivement : de croissance lente il n'est guère attelé avant 4 ou 5 ans et ne travaille que pendant trois ans, en rizière. Plus lourd et plus fort, le buffle travaille plus longtemps : 8 ans.

Les labours s'effectuent en mai et juin, période de grosse chaleur (moyenne de mai et juin égale ou supérieure à 28° ; en 1957 la température à l'ombre a atteint 35°5 le 31 mai et 35°2 le 1^{er} juin). Bœufs et buffles ne peuvent guère travailler que de 5 heures à 9 heures du matin et de 15 heures à 19 heures dans l'après-midi, soit 8 heures au maximum avec repos obligatoire aux heures chaudes de midi. Les buffles sont d'ailleurs beaucoup plus sensibles à la chaleur que les bœufs. Dans ces conditions le couple de bœufs ou de buffles attelé à la charrue ne peut pas *labourer plus de 20 ares par jour*, les buffles étant d'ailleurs plus lents que les bœufs. La seule mesure agraire encore fréquemment utilisée au Cambodge est le « ray » qui vaut 16 ares ¹⁸⁰. Il n'est pas interdit de penser que ce ray était la surface usuellement labourée avec une paire de bœufs ou de buffles en une journée. La France médiévale du Nord avait une mesure appelée

¹⁷⁹ Il faut noter cependant l'extrême sensibilité de la tête du bœuf cambodgien. De ce fait il ne semble pas qu'on puisse fixer un joug aux cornes de l'animal.

¹⁸⁰ Ray dans les provinces de l'Ouest, Kong dans Takéo = 1 600 mètres carrés, soit 1 seun ou 20 brasses (phiem) au carré. Le seun vaut 40 mètres.

acre, arpent, journal, etc... qui équivalait à ce qu'un attelage de chevaux pouvait labourer à cette époque en une journée ; le journal vaut normalement 40 ares. Le paysan Khmer dispose d'un instrument de travail moitié moins efficace que celui dont disposait en France le « laboureur » médiéval. *Ce simple fait domine le problème de la modernisation de l'agriculture cambodgienne.*

Avec la herse, le couple attelé peut façonner 66 ares par jour. Mais compte tenu des deux labours et des deux hersages nécessaires, un observateur particulièrement averti, M. Jacques MARINET estime qu'une paire de bœufs ou de buffles *ne peut pas travailler utilement plus de 4 hectares* dans l'année ; pour 4 hectares : deux labours demandent 40 jours de travail ; 2 hersages demandent 12 jours de travail, sans compter le temps utilisé à la préparation de la pépinière, au semis, etc... Il faut donc compter au moins 2 mois pour les mener à bien. Le labour ne commençant guère avant le début juin, les travaux de préparation du sol se termineraient début août, période où il est temps de commencer à repiquer. Si le paysan ne dispose que d'un attelage, son exploitation sera obligatoirement limitée à cette superficie (4 ha).

2° *Importance du cheptel.* — Le paysan dispose d'un important cheptel, *trait essentiel de sa civilisation.*

Dans le Cambodge entier, le cheptel, serait de 1 200 000 têtes (1955) ou 1 300 000 (1956), soit :

en 1955 :	921 000 bovins (Kô)	en 1956 :	980 000 bovins
	279 000 bubalins (Krabey)		321 000 bubalin
	1 200 000 têtes		1 301 000 têtes.

Il semble que ces chiffres soient sous-estimés. D'après M. R. BARADAT¹⁸¹, le cheptel était en 1946 sous-estimé dans la proportion de 15 à 20 %. Mais le chiffre de 2 300 000 têtes (BEI 1936, p. 328) est, au contraire sur-estimé).

En s'en tenant aux chiffres officiels, le cheptel s'élèverait en 1956, pour une population paysanne cambodgienne de 3 700 000 individus environ, à 1 300 000 têtes. La quasi-totalité de ce troupeau (1 100 000 têtes) se concentre sur les quelques 55 000 kilomètres carrés qui intéressent notre étude, soit une densité kilométrique peu inférieure à 20 têtes au kilomètre carré. Le tableau joint montre que s'il y a de

¹⁸¹ R. BARADAT. — « Notes sur l'exploitation du cheptel cambodgien » 1^{er} juin 1956, inédit.

grosses différences dans la densité du cheptel au kilomètre carré (3 dans Pursat, 30 dans Prey-Veng, 32 dans Kandal), par contre le cheptel est, avec des nuances, proportionnel au nombre des *habitants*, à raison d'une tête de bétail pour 2 ou 3 *habitants* ¹⁸².

Le cheptel se répartit selon la densité de la population et donc de façon inversement proportionnelle aux étendues disponibles. L'extension de l'élevage trouve donc en elle-même sa propre limite. Takéo a 35 têtes au kilomètre carré, Svay-Rieng 31, l'optimum étant de 20 à 30 bœufs au kilomètre carré sur ces terres. D'ores et déjà certaines régions souffrent d'un « surpeuplement » en bétail, ainsi qu'il apparaîtra plus loin.

3° *Bœufs (Kô) et buffles (Krabey)*. — Le paysan emploie soit des bœufs, soit des buffles.

L'emploi prépondérant du *bœuf par rapport au buffle est un trait caractéristique de la civilisation rurale cambodgienne* ¹⁸³. Dans les deltas voisins du Mékong (Vietnam Sud) ou du Ménam, le buffle est presque seul utilisé. Mais le Cambodge n'est pas un delta. Dans ce pays de climat plus sec, de sols plus hauts et généralement plus légers, le bœuf est mieux adapté. D'après les derniers chiffres, on dénombre 3 fois plus de bœufs que de buffles au Cambodge.

La proportion des buffles ne cesse en effet de diminuer. En 1921, on comptait 480 000 buffles pour 747 000 bovins

Si le troupeau bovin augmente avec une certaine lenteur, le trou-

182

(1955)	CHEPTEL	POPULATION APPROXIMATIVE	CHEPTEL PAR HABITANTS	CHEPTEL PAR KM ²
Province de				
Kandal...	125 000	600 000	1 tête pour 3,1	32
Takéo.....	127 000	380 000	1 tête pour 2,2	36
Svayrieng...	71 000	200 000	1 tête pour 2,8	24
Prey-Veng..	141 000	400 000	1 tête pour 2,8	30
Kg-Cham..	141 000	650 000	1 tête pour 4,1	15
Kg-Speu...	74 000	200 000	1 tête pour 2	10
Kg-Thom..	80 000	240 000	1 tête pour 2,5	5
Siemréap...	89 000	200 000	1 tête pour 2,5	22
Pursat.....	43 000	140 000	1 tête pour 2,3	3
Battambang.	133 000	450 000	1 tête pour 2,1	7
Kg-Chhnang	64 000	200 000	1 tête pour 3	11

¹⁸³ D'après TCHEOU TA KONAN les Khmer n'employaient le bœuf que pour l'attelage à la charrette et non à la charrue.

peau bubalin diminue. La perte depuis 1920 a été de 37 % environ. Plusieurs causes, d'ordre physiologique, contribuent à cette décadence du troupeau bubalin. Les jeunes buffles résistent très mal *aux conditions particulièrement sévères de la longue saison sèche*. Le buffle a besoin d'eau ; en avril on peut le voir se vautrer dans la moindre mare. Il a fallu abandonner l'élevage du buffle sur les terrains sablonneux. Les femelles sont peu fécondes (61 % de produits par femelle et par an contre 72 % pour la vache) ; elles ne donnent généralement que deux petits en trois ans, alors que les vaches ont un petit tous les ans ; le nombre de mâles entiers est insuffisant et il y aurait une « timidité » (*sic*) particulière à l'espèce qui fait que les saillies au pâturage sont peu nombreuses. Certains buffles en outre étant élevés en zone forestière, les rapt de jeunes par les félins sont fréquents et peuvent atteindre 40 % des buffletins dans certains villages. L'espèce est sensible à divers parasitismes ; et surtout très sensible à la peste bovine. En 1945 la mortalité par épidémie et contagion dont 75 % par peste bovine a atteint 21 000 bubalins, et 24 000 bovins alors que le troupeau bovin était déjà près de 3 fois plus nombreux.

A ces raisons, s'ajoutent des raisons d'ordre économique. Les défrichements, très importants, ont abouti à une désaffection du paysan pour le buffle qui est préféré en terrains forestiers. D'autre part les conquêtes récentes sur terres de berge sont des conquêtes en terres légères où le bœuf travaille plus vite que le buffle et souffre moins de la sécheresse. Par ailleurs l'élevage du buffle est devenu moins intéressant depuis que l'exportation des buffles adultes vers les pays voisins comme animaux de trait a diminué (moyenne annuelle des exportations : 6 200 buffles de 1921 à 1930, 3 300 de 1931 à 1940, 4 200 de 1941 à 1945, 4 607 de 1945 à 1955). Les Philippines qui avaient été un débouché particulièrement intéressant (achat de 50 000 buffles de 1911 à 1940) cessèrent d'acheter des buffles cambodgiens en août 1940. Quant à l'exportation vers la Cochinchine, client traditionnel (80 000 buffles de 1911 à 1940), elle fut gravement compromise par la guerre, l'insécurité et l'abandon des rizières du Transbassac.

Dans les conditions de sol qui prévalent au Cambodge (sols légers prédominants), bœufs et buffles permettent de façonner (labour et hersage) à peu près la même superficie ; mais le bœuf, bon trotteur, est un meilleur attelage à la charrette ; or la paire de buffles est traditionnellement plus chère (36 piculs de paddy) que la paire de bœufs (27 piculs) : un paysan de rizière amortit une paire de bœufs

en une demi-année ; il faut $\frac{2}{3}$ d'année pour amortir une paire de buffles. Le buffle travaille plus longtemps (8 ans) que le bœuf (3 à 4 ans) mais le buffle vieilli ne peut guère se vendre ; le bœuf de 8 ans fait encore un excellent bœuf d'embouche. Il est donc plus avantageux pour le paysan d'élever des bœufs que des buffles. Toutefois la diminution du troupeau bubalin est très regrettable car les buffles peuvent travailler dans des régions où le bœuf est pratiquement inemployable.

La proportion bovins-bubalins varie selon les provinces. A Svay-rieng on emploie presque autant de buffles que de bœufs : respectivement 34 000 et 37 500 (chiffres de 1955) ; de même à Prey-Veng (62 700 et 78 000). Les bubalins l'emportaient très largement il y a 35 ans : en 1921 on comptait à Svayrieng 46 000 buffles pour 17 800 bœufs, à Prey-Veng 80 000 buffles pour 40 000 bœufs. Les deux provinces orientales sont des provinces basses avec prédominance des terres argileuses lourdes.

Les buffles sont nombreux dans Pursat et Kompong-Thom : Pursat 17 000 bubalins, 27 000 bovins ; Kompong-Thom, 30 000 bubalins, 50 000 bovins ; dans ces deux provinces les bubalins étaient plus nombreux en 1921 que les bovins, surtout dans Kompong-Thom (70 000 bubalins pour 27 000 bovins). La plus grande partie des terres cultivées dans Kompong-Thom sont des plaines inondées (plaines de Tangkauk, du bas Stung Sen, du bas Stung Stoung) ; en outre le buffle était élevé dans les zones forestières d'où il a, en grande partie, disparu.

Enfin les buffles sont encore assez nombreux dans Kompong-Cham (100 000 bovins, pour 40 000 bubalins en 1955 ; 67 000 bovins pour 80 000 bubalins en 1921). L'élevage du buffle est en effet traditionnel dans les plaines basses de Chilea (en Chhoeung Prey), Prey Chhor (où aujourd'hui les bœufs l'emportent) et Suong (en Tbaung Khmum).

Dans toutes les autres provinces peuplées ¹⁸⁴, le nombre des bœufs l'emporte largement. L'élevage du buffle est presque inexistant d'une part dans les provinces de « berges » (Kandal : 5 000 bubalins pour 120 000 bovins en 1955 avec une proportion presque identique en 1921 : 13 000 pour 102 000), d'autre part dans les provinces situées

¹⁸⁴ Dans Kratié et Stung-Treng les buffles sont nombreux, parce que ce sont des régions forestières.

immédiatement au Sud et à l'Ouest de Phnom-Penh, provinces de « plaines hautes » où l'utilisation du bœuf est traditionnelle :

Takéo 4 000 bubalins pour 123 000 bovins en 1955, 19 000 bubalins pour 172 000 bovins en 1921 ; Kg-Speu 3 800 bubalins pour 70 000 bovins en 1955, 18 000 bubalins pour 101 000 bovins en 1921.

Les buffles sont donc élevés à la fois dans les régions forestières (*Krabey-loeu* ou buffles de région haute, très rustiques) et dans les plaines basses ou inondées (*Krabey-beng* ou buffles des étangs, plus massifs).

Il y a toutefois une *importante exception* : les plaines basses de Battambang (plaines de Moung, Battambang et Mongkolborrey) emploient plus de bœufs que de buffles : à Kauk-Khum on compte 593 bœufs pour 349 buffles ; dans le srok de Battambang : 15 500 bœufs pour 2 800 buffles. Les plaines de Battambang sont déficitaires en bétail et il est plus économique d'acheter des bœufs que des buffles, bien que les conditions de travail soient plus favorables aux buffles ; traditionnellement les rizières de Battambang étaient cultivées avec des buffles ; mais à la suite des grands défrichements récents, quand il ne fut plus nécessaire d'avoir des attelages lourds et quand les jachères offrirent un pâturage mieux composé, le buffle fut abandonné au profit du bœuf.

Dans la plus grande partie du pays donc on élève surtout des *bœufs*. Quand dans un même village il y a bœufs et buffles, les bœufs sont employés pour la traction des charrettes, les buffles pour le façonnage de la terre.

Techniques de l'élevage.

Le Cambodgien, bouddhiste, a de l'affection pour ses animaux qu'il traite avec douceur. Il leur dispense régulièrement les soins ordinaires : il les abreuve en les menant aux mares ou aux fleuves ; il les lave à midi, après le travail ou la pâture du matin et le soir après le travail ou la pâture de l'après-midi (bain, pansage). Il sait ménager le bétail « réduire la durée des attelées à la cadence souhaitable pour la rumination » (5 à 8 heures par jour) (BARADAT). Il connaît bien son bétail et a d'excellentes qualités d'observation.

Il aménage une *étable* (Kraûl) pour ses bêtes : généralement entre les pilotes de la maison. Construction très sommaire. Quelques perches horizontales et quelques pieux délimitent l'enclos qui est réservé aux animaux. Tous les soirs pour protéger les bêtes des moustiques

de grands feux sont allumés, feux de bois et de bouse séchée. En quelques villages des berges, on les protège par des *moustiquaires* (srok de Khsach-Kandal).

Cependant le paysan n'est pas un éleveur au sens propre : ses soins se limitent aux bêtes de travail ; il n'a pas souci de la *sélection* et n'a pas su, malgré de louables efforts, tirer tout le parti souhaitable du pays pour *nourrir* le cheptel. Il est responsable en outre d'un dangereux *déséquilibre du cheptel bovin*.

1° *Déséquilibre du cheptel bovin*. — Dans le troupeau bovin, les mâles (626 000) sont beaucoup plus nombreux que les femelles (354 000).

Ce fait ne semble pouvoir s'expliquer que par une mortalité plus forte chez les jeunes génisses objets de moins de soin, et surtout *par l'abattage clandestin des génisses*, abattage qui doit atteindre quelques 20 000 têtes par an : 10 000 génisses de 2 ans, 10 000 génisses de 3 et 4 ans¹⁸⁵. Ces abattages étant interdits par les lois sont clandestins, mais ils sont confirmés par les arrivages de peaux de vachettes aux tanneries de Phnom-Penh, et par la consommation du veau dans les restaurants de la capitale (il s'agit toujours de femelles).

Ce fait très important s'explique aisément : la vache qui *ne donne pas de lait et qui n'est qu'un instrument de travail très médiocre n'intéresse pas le paysan*. Il la sacrifie plus volontiers que le bœuf. Mais il préfère sacrifier les jeunes vaches ; à cause du cours élevé de leur peau pour la fabrication du box-calf — par commisération bouddhique : le sort de l'animal déjà âgé après de nombreux accouchements l'attendrit — et enfin parce que si la vache est un médiocre instrument de travail, la génisse, elle, mange et ne travaille pas du tout. Il en résulte que la génisse coûte 3 à 4 fois moins cher que le veau mâle ou le jeune bœuf. Ce déséquilibre du troupeau est beaucoup moins marqué pour les bubalins (mâles : 192 000, femelles : 182 000 en 1946). La bufflesse, en effet, peut être attelée et conserve une force de travail appréciable.

Ce mépris du paysan pour la femelle a de graves conséquences : le nombre insuffisant des vaches et surtout des vaches en état de procréer (3 à 7 ans) par suite de l'abattage excessif des génisses, nuit au développement du troupeau. Un autre déséquilibre apparaît : celui des adultes (plus de 3 ans : 700 000) et des jeunes (460 000). Les jeunes ne représentent que 40 % du troupeau, et ce, bien que

¹⁸⁵ Ceci d'après des estimations de M. R. BARADAT.

les veaux mâles ne soient jamais livrés à la boucherie. La fécondité des femelles est satisfaisante (72 %) mais leur nombre est insuffisant. D'autre part la mortalité des jeunes est forte par suite de la pratique généralisée de la nourriture par pâturage et du manque de soins. Le paysan *ne s'intéresse pas au troupeau d'élevage qui mange et ne travaille pas*. Ceci est à l'opposé d'un élevage rationnel ¹⁸⁶ et le troupeau bovin ne se développe que lentement.

Cette mentalité paysanne se traduit de curieuse façon : un peu partout dans le Cambodge, l'élevage proprement dit, c'est-à-dire l'alimentation et l'entretien des femelles et des jeunes, est pour partie importante réservé *aux paysans les plus pauvres*. Inversement, d'ailleurs, les pauvres n'élèvent guère que des vaches.

A *Krala* (Kompong-Siem-Kompong-Cham) 40 % des vaches et 30 % des jeunes sont élevés par une douzaine de gens pauvres sur 168 familles. A *Kauk Khmum* (Battambang) on compte 84 vaches pour 83 bœufs dans les exploitations de moins de 2 hectares ¹⁸⁷.

Ces « pauvres » ne sont généralement pas propriétaires des animaux, mais locataires. Le système employé est désigné sous le nom

¹⁸⁶ C... S..., à Angkanh (Prey Krabas-Takéo) garde, en saison sèche, ses bœufs à l'étable et les nourrit de paille. Il laisse la vache et les jeunes se livrer à la vaine pâture sur les maigres chaumes.

¹⁸⁷ Précisons par quelques exemples (Enquête de 1948) *Khum Krala*. — (Kompong Siem — Kompong Cham).

Phum Prey-Chakrey :

Ch... K..., coolie, n'a que sa maison
élève 2 vaches — 1 veau.

M... H..., coolie, n'a que sa maison
élève 3 vaches — 1 veau.

O... Ch..., exploitant et marchand de jus de palme sans propriété,
élève 2 vaches — 1 veau.

Kh...C..., usufruitier de 0,03 hectare
élève 2 bœufs — 2 vaches — 1 veau.

B... M..., coolie, propriétaire de 0,045 hectare
élève 5 vaches — 2 veaux — 2 bufflesses, 2 bufflons.

Veuve N... T., marchande au détail, propriétaire de 0,02 ha
élève 2 vaches — 2 veaux.

Kauk Khumm :

Phum Au-Mat :

M... C..., coolie, élève 2 vaches — 1 veau.

Ch... H..., locataire de 1,28 ha., élève 2 vaches — 2 veaux.

Phum Chreaneang :

N... P..., propriétaire de 0,24 ha., élève 4 vaches — 2 veaux.

N... Y..., Locataire de 1,6 ha., élève 2 vaches — 1 veau.

M... D..., locataire de 1,76 ha., élève 2 vaches — 1 veau.

de *prôvas* : la vache est élevée par le « métayer » qui partage avec le propriétaire de l'animal les petits selon des modalités variées. Le plus généralement le propriétaire prend le premier petit ; l'année suivante le métayer a le second et ainsi de suite ; ailleurs c'est le métayer qui a le premier et le propriétaire le second ; ailleurs (à Takhmau) 2 jeunes sur 3 reviennent au propriétaire contre un au métayer-éleveur ; ailleurs le métayer garde les génisses tandis que les veaux vont au propriétaire. La vache vieillie revient selon le cas au propriétaire ou plus rarement au métayer. L'éleveur utilise toujours la vache pour travailler. Si le propriétaire veut, à un moment quelconque, reprendre sa vache, il y a toutes sortes de possibilités : si chacun a eu un jeune, le propriétaire doit reprendre sa bête tout de suite après la naissance du second petit ; s'il laisse la vache et son petit un jour chez l'éleveur sans prévenir, l'éleveur peut garder la vache jusqu'à la naissance du 3^e veau qui lui appartiendra ; après cette naissance le propriétaire peut reprendre sa bête mais a également le droit d'exiger de l'éleveur qu'il garde la vache jusqu'à une quatrième naissance, etc...

Très souvent les paysans des rives du Mékong ou du Bassac ne conservent avec eux que leurs bœufs et confient les vaches et les jeunes à des cultivateurs de rizières, selon ce même système du *prôvas*.

2^o *La Sélection*. — Les préoccupations du cultivateur dominent celles de l'éleveur : le paysan n'a guère l'idée de la *sélection*. Il dispose cependant d'un bétail de qualité, vigoureux et rustique, assez bien adapté aux difficultés de la saison sèche.

Le buffle, notamment le *krabey-beng* est un animal vigoureux, près de terre, à encolure courte, garrot saillant, forte articulation, large poitrail. Il n'y a pas à proprement parler de bœuf particulier au Cambodge avec un type zootechnique bien défini. Le bœuf cambodgien descend du *Bos taurus* (Kô Prey) et relève de la famille Zébu (*Bos indicus*). Le bœuf à bosse est représenté sur les bas-reliefs du Bayon d'Angkor-Thom ; il est proche de l'espèce indienne dite ongol. Un bœuf sans bosse prédomine sur les terres de berge, où il atteint un format remarquable jusqu'à 500 kilogrammes. Animal à tendons fins, onglons légers, ce qui en fait un tracteur remarquable. Son épaule est droite et d'une grande mobilité. C'est un excellent laboureur et un excellent bœuf d'attelage. En outre un excellent bœuf de boucherie. Très rustique, enfin, il résiste bien à la peste bovine.

Nous avons déjà signalé les qualités d'observateur du paysan, qui sait reconnaître dans les animaux la valeur au travail. Mais des

préoccupations plus ou moins superstitieuses se mêlent curieusement à son jugement.

Et il ne se préoccupe guère de sélection à proprement parler ¹⁸⁸.

La *castration* (à 2 ou 3 ans) est très mal pratiquée. Les taureaux sont castrés par martelage des cordons testiculaires au moyen d'un bâton. Pour éviter trop de meurtrissure de la peau, les cordons sont entourés par des liasses de fil de coton. Les buffles entiers sont castrés par ablation des testicules. L'hémorragie est souvent mortelle. Le tétanos n'est pas rare. Des « castreurs » professionnels parcourent les villages de février à mai. Dans la province de Kompong-Chhnang avant 1939, ils étaient payés d'une petite somme d'argent, d'une corde en fibre de palme et d'une bouteille de choum. Plus généralement le paysan opère lui-même. De plus en plus cependant il s'adresse aux castreurs du Service Vétérinaire. Mal faite, la castration est souvent peu opérante ; il reste une proportion importante de vrais mâles et les bœufs gardent certains appétits sexuels. Le paysan éprouve rarement le besoin d'avoir de *vrais taureaux*. Ils ne figurent pas dans la plupart des statistiques. En 1938, dans 5 villages du srok de Saang, on a recensé 17 taureaux de 3 à 5 ans (JAUFFRET) ; dans le khum de Banteay Dek, 12. Dans le srok de *Bakan* qui comprend 16 khum, on ne signale de taureaux que dans 3 khum : un à Khnar pour 1 090 bœufs et 1 259 vaches, 4 à Loloksar, 44 à Preah Molou(?) Le Khmer n'attache aucune importance aux reproducteurs. Les animaux non castrés sont souvent les plus médiocres, ceux qui rendent les moins bons services au cultivateur. Celui-ci au contraire a tendance à castrer ses plus beaux animaux.

3° — *La nourriture du bétail*. — Le problème capital reste cependant celui de la *nourriture*. La base de cette nourriture est fournie presque toujours par le *pâturage* : les animaux se nourrissent eux-mêmes en se déplaçant. Ils sont gardés le plus généralement par des enfants. Mais très fréquemment en fin de saison sèche ils ne sont pas gardés du tout pendant toute la journée, ce qui rend les routes dangereuses. Le problème dramatique est celui de la nourriture des bêtes en *saison sèche*, particulièrement longue et sévère. Il est très remarquable que *ce problème n'est généralement pas celui qui préoccupe le plus le paysan*.

¹⁸⁸ Ce dont témoigne, par exemple, la présence des buffles « albinos » : ces bêtes sont plus sensibles à l'ardeur solaire, plus vite essouffées au travail ; elles sont cependant nombreuses, alors qu'elles n'existent pas parmi les buffles sauvages (krabey-prey) et sont une marque de dégénérescence.

Elevage en semi-liberté (Nord de Kompong-Svay, de Stoung, Pursat). Dans les régions où les parcours sont particulièrement abondants, en lisière de la *forêt claire*, dans les clairières de la forêt dense, en forêt dense dégradée, des provinces de l'Ouest est pratiqué un élevage en quasi-liberté. Élevage des *bœufs* : les habitants de Krayea et de Daung en Stoung (Nord des Lacs) laissent ainsi errer leurs importants troupeaux de bœufs (5 à 6 têtes par famille) dans les veal du haut stung Stoung sans leur donner de soins. Un gros éleveur de Kompong-Thom laisse ses 30 bœufs paître en forêt ; chaque soir un berger à cheval les rassemble. Élevage des *buffles*, en particulier au Sud des Lacs dans les forêts claires de la province de Pursat : ce sont des buffles demi-sauvage (Krabey-Rat). Ils vivent complètement à l'écart des hommes et des villages et se déplacent en saison sèche à la recherche des points d'eau, se nourrissant de feuilles d'arbres, d'herbes maigres. La capture des jeunes pour le dressage à la charrue ou la vente est une tâche rude et pittoresque. Ces troupeaux de buffles, ravagés par les épizooties s'accroissent peu et rapportent peu. Le retour des animaux domestiques, pendant une période de l'année, à un état de quasi-sauvagerie, est une pratique fréquente.

Le pâturage. — En région de rizières, la préoccupation essentielle du paysan est non pas de nourrir les bêtes en saison sèche, mais de les nourrir pendant la période où les rizières sont en culture, c'est-à-dire de la mi-août au début janvier. On ne peut en effet laisser les bêtes pâturer librement à cette époque, car elles détruiraient le paddy. Deux solutions sont alors employées : le pâturage sur les diguettes, sous la garde soigneuse des enfants, les bêtes étant entravées à l'aide d'une corde, le Khsè-Cham (longueur 9 à 10 m) ou le Khsè-Chap (longueur : 2,50 m), ou la nourriture des bêtes avec de la *paille de paddy* (Chambœung), parfois mélangée de sel, les bêtes étant *entravées* soit sous la maison, soit plus généralement sur de petits tertres ombragés « tuol ». Les paddy employés au Cambodge sont pour la plupart des paddy à tige fine, très herbacée : la paille constitue donc une nourriture sinon très satisfaisante du moins assimilable par le bétail. Dans les plaines basses de Battambang, Prey-Veng, Svay-Rieng, les bêtes sont souvent groupées nombreuses sur ces tuol, à l'abri d'un toit en chaume. Dès que la moisson est terminée (décembre-janvier) et jusqu'au repiquage (août-septembre), les terres sont livrées à la *vaine pâture*. Vaine pâture des chaumes tout d'abord ; le chaume est encore nourrissant en janvier-février ; piétiné, il n'est plus en mars et avril qu'un médiocre paillason. Les animaux souffrent

alors considérablement, font de l'autophagie, mangent leur graisse et leurs muscles. Elles souffrent de carences phosphocalciques, d'hypovitaminose. Les ventes sont très nombreuses en février-mars, le paysan trouvant commode de ne pas avoir à se préoccuper de nourrir ses animaux.

Les premières pluies (mai), tardives malheureusement, reverdissent la campagne. L'herbe qui pousse à cette époque est savoureuse et les bêtes reprennent du poids et de la force, ce qui est indispensable pour le début des labours. C'est une époque *d'achat de bétail* et de prix élevés. Durant toute cette période de vaine pâture les bêtes paissent au hasard *sans qu'interviennent le moindre souci de propriété*. Il y a pâturage le matin, et pâturage le soir ; entre deux une période de soins ; toutefois il arrive que les bêtes soient laissées toute la journée à la pâture ; elles trouvent à midi de l'ombre sous les arbres et les buissons. Quelquefois elles pâturent en toute liberté. Plus souvent ¹⁸⁹ les bêtes sont plus ou moins gardées par les enfants ou les adolescents. Le troupeau groupe le plus souvent les animaux d'un seul et même propriétaire, quelquefois ceux de plusieurs propriétaires voisins ; dans Kandal, après la moisson, les paysans réunissent leurs animaux avec ceux des villages voisins pour les laisser paître, formant un grand troupeau surveillé par des garçons de 15 à 16 ans ; sur les bords du Tonlé-Tauch, les bêtes sont réunies en troupeau commun par « phum » ; le gardiennage se fait par roulement entre les propriétaires.

Mouvements quotidiens (carte n° 6). — Chaque fois que le relief le permet, la pratique du pâturage se développe grâce à des déplacements quotidiens. Les bêtes quittent le village le matin et n'y reviennent que le soir (distance maxima : 5 à 6 km). Pratique constante en saison des pluies dans toutes les régions où existent des hauteurs ; pratique fréquente en saison sèche, quand les villages sont voisins d'étendues basses où l'eau se conserve longtemps dans des beng.

Dans les khum situés à proximité de collines, le déplacement

¹⁸⁹ « Tous les matins, vers 6 h 30, mon père et moi nous faisons sortir les bêtes de l'étable et nous les conduisons vers les rizières herbeuses qui se trouvent à proximité du village. Là je dois garder les troupeaux. A midi je les ramène à la maison : à ce moment, mon père et moi nous les attrapons et les faisons laver dans l'eau de la mare et les mettons à l'abri en leur donnant à manger de la paille séchée (foin ou chaume) que mon père a laissée dans une grande paillote. Vers 15 heures je conduis encore ces animaux au pâturage et à la tombée de la nuit je les ramène à l'étable » (M. REAT HING).

quotidien est de tradition en *saison des pluies*, soit parce que le khum est inondé à cette saison, soit surtout parce que *les terres sont entièrement occupées par le paddy*. C'est ainsi qu'à Sisophon, un troupeau commun gardé par les enfants monte tous les jours au Phnom Svay ou au Phnom Ancheang ; le même fait est attesté à Chrey Bac (en Rolea Peir, Kompong-Chhnang), Trangel (en Kompong Leng, ibidem) où les bêtes vont pâturer aux phnom Tuk Méas et Nang Kampeng, à 3 ou à 6 kilomètres, à Khvao (en Treang dans Takéo) où les bêtes de chaque propriétaire sont gardées par ses enfants, à Tonléap et Prey Romdeng (en Kirivong dans Takéo) : sur les phnom les bêtes se nourrissent de « smaou prich » et de feuilles d'arbres, gardées ici encore par les enfants — à Pha Ao (en Chhloeung Prey dans Kompong-Cham) vers le massif du Chhoeung Prey. — A Smong (Takéo), les habitants sont entrés en conflit avec un gros propriétaire qui avait acheté le Phnom et voulait le débroussailler pour y cultiver l'ananas ; ils ont fait valoir qu'ils avaient besoin des terrains du phnom pour le pâturage et ont obtenu satisfaction. Ces déplacements sont parfois liés à la culture de « chamcar » (champs) au pied des collines.

Ces déplacements, en saison des pluies, pratiqués essentiellement pour épargner les récoltes, ont lieu également dans les régions basses lorsqu'il y a, à proximité, non des hauteurs mais simplement des zones incultes ; à Speu (en Baphnom dans Prey-Veng) les bêtes quittent tous les jours le village à partir du *repiquage* (septembre) et vont dans une zone de smach, le « veal Ta Pronh », à 2 kilomètres de là. Cette pratique dure jusqu'à la moisson. Par contre il est exceptionnel qu'en *saison sèche* les bêtes soient emmenées vers les collines où elles pourraient cependant trouver une herbe sinon très nourrissante, du moins supérieure au chaume.

En *saison sèche*, certains paysans pratiquent des déplacements quotidiens vers la forêt inondée où l'herbe est encore verte, vers les veal, vers les beng. Le fait se répète de façon classique : dans Battambang, à Tamœun. Dans *Kompong-Cham*, à Pha Ao, Skoun, Batheay (vers les beng de Muk-Kompul), Prey-Totung (vers le beng Prey Roneam). En Prey Krabas (*Takéo*) à Angkanh vers le beng Khnot, à Po Romchak, à Kampeng vers le Prek Pleou Teuk : dans ce dernier village chaque famille emmène ses bêtes. Dans *Kompong-Chhnang*, à Chrey-Bac vers la plaine du Tonlé-Sap, à Trangel vers la même plaine où les bêtes sont laissées toute la journée en liberté : dans ces deux villages il y a donc déplacement en saison sèche et déplacement en

saison des pluies, de même à Pursat (Phsar Lœu, Anlong Thnot, Am Saudan). Les déplacements de *saison sèche* destinés à fournir au bétail eau et herbe fraîche à l'époque pénible de l'année, témoignent d'une technique sensiblement plus évoluée.

Longs déplacements (carte n° 6). — Les mouvements de troupeaux peuvent avoir une plus grande ampleur (plusieurs dizaines de km) et une plus longue durée (un à trois mois). Phénomènes qui parfois rappellent la « transhumance » bien que ces migrations saisonnières restent limitées dans l'espace et le temps. Il faut ici encore distinguer des déplacements en saison des pluies et des déplacements en saison sèche. Cependant dans beaucoup de villages des plaines basses au Nord des Grands Lacs, il y a à la fois déplacement en saison des pluies et déplacement en saison sèche.

En saison des pluies. — En saison des pluies les troupeaux se déplacent après les labours le plus souvent pour se mettre à l'abri de l'inondation et trouver facilement de la nourriture à une époque où les eaux recouvrent le village (juillet-août, à octobre-novembre). Le phénomène est très net pour certains villages des berges du Mékong, notamment pour les villages installés dans les îles. Lorsque l'inondation est trop forte pour que les talus aménagés près des maisons et décrits ci-dessous suffisent, les bêtes sont emmenées vers des régions hautes, après avoir traversé un des bras du fleuve et l'arrière-berge inondée. C'est ainsi qu'avant 1945, la moitié des habitants de Koh Samrong, en cas de forte crue, emmenaient leurs bêtes sur les collines de Hanchey (rive droite du fleuve) et surtout sur le plateau de Chup : les gardiens vivaient de pêche, de chasse et du ramassage des arbres « canards ». Le même fait se retrouve dans les villages de la rive droite du Mékong, dans le srok de Chhlong : les bœufs de Kanchor, les buffles de Chambak étaient conduits sur les plateaux de Srè-Nghiet. Mêmes faits à Prek Achi (srok de Krauchmâr) et Peamchiléang : les animaux de Peamchiléang vont à Tuol Trapeang, distant de 17 kilomètres, à Thmar Pitt, à Chhouk Sandal (plateau de Chup) ; dans ces villages vivent quelques *bowviers*. Les animaux de Koh Chœu (en Ponhéa Lu) vont à Samrong. A Kompong Kong en Koh Thom (Kandal) la transhumance n'est pratiquée que par les habitants pauvres qui n'ont pas de pirogues pour aller rechercher de l'herbe pour leurs animaux ; dans les khum de Samrong Thom et Koki Thom, au mois d'octobre, quand la crue est à son maximum, les habitants viennent se réfugier sur la route nationale avec leurs bœufs, et aménagent des cabanes (ktom) où ils vivent

pendant plusieurs semaines. Dans le srok de Lœuk Dek, d'après JAUFFRET, les animaux de chaque village (en majorité des buffles) étaient réunis en troupeaux importants, dès l'apparition de la crue vers la mi-juillet et, sous la conduite de jeunes gardiens, gagnaient des régions non inondées et ne retournaient au village qu'après le retrait des eaux vers la mi-novembre.

Cette migration qui n'est qu'une protection contre l'inondation se retrouve également dans certaines régions de *rizières basses* : les bêtes sont menées vers les *phnom* ; ainsi dans le Sud (Takéo et Kampot) à Phnom-Denh (Kirivong), à Baray et Sanlong (Treang), à Angkor-Borrey vers le phnom du même nom (uniquement femelles et jeunes), à Tuk-Méas, à Tang-Yap (Prey-Krabas) vers le phnom Chisor.

A Peng Santhan (Prey-Veng), ce sont des domestiques qui emmènent les bêtes.

Phénomène un peu différent dans les régions de *rizières basses* du pourtour des Lacs. Il ne s'agit pas seulement de fuir l'inondation mais aussi de protéger la récolte contre l'appétit des bestiaux ; ces régions sont cultivées en riz flottant ou en riz de saison de la mi-juin à janvier. Pendant ces mois les bêtes sont emmenées vers les régions forestières. Le fait a été décrit par BARADAT notamment dans Pursat et Battambang. Avec toutes sortes de variantes, cette transhumance est signalée dans les villages au Nord et au Sud des Lacs : à Syar (en Bakan-Pursat) vers Prey Sleik ; à Phniet (Sisophon) où seuls les pauvres emmènent leurs bêtes ; à Sangvoy (en Kompong Chikreng-Siemréap) vers la forêt dite Prey Leang Pong ; à Msa Krang (en Stoung-Kompong-Thom) vers la forêt dite Prey Lœu : ce sont les buffles qui se déplacent ; à Trapeang Russey (en Kompong-Svay). A Veal Vong (khum Tbeng en Kompong-Svay) des troupeaux de femelles et de jeunes sont confiés dès juillet-août par les habitants de la zone inondée à des jeunes bergers ; ceux-ci mènent les bêtes en forêt et les gardent à raison de 20 riel par tête pour deux mois. A Srayau (Kompong-Svay), après les labours les buffles sont confiés à des gardiens rétribués (100 riel pour une paire de buffles et pour un mois) qui les emmènent sur le phnom Santuk jusqu'à la fin du mois de septembre ; à phum Po Backar, bœufs et buffles, en période d'inondation partent à 20 kilomètres en zone forestière et on les confie à des habitants moyennant paiement en *paddy*. D'une façon générale les bêtes vivent en plein air, en quasi-liberté.

— Plus originaux sont les déplacements en *saison sèche* (janvier à avril) lorsque les bêtes sont amenées des régions dévastées par la

sécheresse vers les bas-fonds encore humides et les beng. Ces déplacements sont très fréquents dans toutes les zones de rizières qui ne sont pas séparées des étendues semi-lacustres par de trop grandes distances (20-30 km). Dans le Sud Cambodge les bœufs de Sanlong (Treang) vont au veal Roeung — les buffles de Smong (Treang) dans les plaines de Romenh. Ailleurs, par exemple à Bakou (Kandal Stung), à Soeung, à Sla (Samrong-Takéo), les bêtes sont confiées pendant plusieurs mois par les cultivateurs de rizières à des habitants des rives du Bassac (Koh Thom) où l'herbe reste abondante et savoureuse même en saison sèche ; de même à Koh Banteay (Rolea Peir-Kompong-Chhnang) où les bêtes sont confiées aux habitants des îles du Tonlé-Sap. Il s'agit là le plus souvent d'un service rendu gratuitement par le paysan des berges qui, à cette époque de l'année, utilise les animaux pour le travail des champs ¹⁹⁰.

Les déplacements sont nombreux dans la province de Prey-Veng : les grands beng (beng Khsar Sar, etc...) situés au Sud et à l'Ouest de la ville attirent des troupeaux du srok de Baphnom (Peng Santhan, Speu) ; les propriétaires font garder leurs bêtes par un domestique (tchnouol) muni d'un sac de riz et d'engins de pêche ; les animaux vivent en plein air et sont attachés chacun au bout d'une corde à un petit pieu. En général plusieurs propriétaires se réunissent pour n'envoyer qu'un gardien (neak khoearl kô) qui vit dans une petite cabane. Les habitants de la région de Chhkau à la limite de Prey Veng et Svay-Rieng envoient eux leurs bêtes vers les plaines situées au Sud, en bordure de la Plaine des Joncs (Beng Kratip, etc...).

Un exemple très remarquable de ces déplacements de bestiaux nous est donné par certains villages rizicoles du srok de Rolea Peir dans Kompong Chhnang (Chhoeung Kreav) : en saison sèche les bœufs du village sont confiés par les paysans à *quelques vieillards* qui vont garder les bêtes au bord du Tonlé-Sap : on donne à ces vieux 60 riel pour garder une bête pendant 2 mois ; chacun paie ces vachers. Il y a donc spécialisation de certains habitants dans cette activité pastorale.

Très fréquemment, en saison sèche, les bêtes, non seulement se déplacent mais vivent dans une quasi-liberté. En Chhoeung Prey, où les habitants sont fort occupés par l'exploitation des palmiers à sucre, les bêtes sont emmenées dans les veal situés à l'Ouest de la colline

¹⁹⁰ Les habitants des îles sont même amenés à prendre des bêtes en location à la mi-décembre pour la culture de leurs champs.

de Chhoeung Prey ou sur cette colline elle-même et vivent librement, sans que le paysan s'en soucie. Quelques garçons, payés en argent ou en nature par les propriétaires, les surveillent vaguement. Elles vivent à l'état presque sauvage, s'enfoncent dans les bois, se nourrissent d'herbe des clairières. C'est à ce moment qu'a lieu la reproduction. En juin, pour les labours, chaque famille envoie un ou deux de ses membres chercher ses bêtes que les gardiens seraient impuissants à ramener ; il faut souvent les capturer au lasso. Les vaches reviennent souvent avec un petit.

Dans Kompong-Svay, les habitants des zones basses lâchent complètement leurs buffles en saison sèche, sans gardien. Il arrive souvent qu'à cette époque, les buffles sauvages descendent des régions hautes et viennent se mêler au troupeau domestique ; et il est fréquent que les bufflesses soient fécondées par des animaux sauvages que les paysans ne chassent ni ne tuent.

Dans les plaines du Mékong, s'il y a déplacement des bestiaux, il n'y a pas par contre de déplacement des habitants puisque les animaux sont confiés à des *vachers*, soit domestiques, soit vieillards qui en tirent salaire. Au contraire dans la région des Lacs et surtout dans la *région Nord des Lacs*, les habitants *se déplacent avec leurs animaux*. En février, après la récolte, les villages des rizières se déplacent par convois de charrettes le plus souvent tout entiers avec femmes et enfants : les écoles sont alors fermées jusqu'en avril ; un nouveau village de cabanes est édifié auprès d'un beng. Les animaux sont ramenés pour les labours (fin avril-mai). Lorsque la distance est plus faible (10 km) les hommes seuls s'en vont, femmes et enfants restant au village (Kompong Kdey). Ainsi se déplacent les bœufs de Phsar Babaur, de Tang Krassang vers le Veal Pok — ainsi les troupeaux de buffles du srok de Kompong-Luong — ainsi les troupeaux de buffles des régions de rizières basses et les troupeaux de bœufs des rizières hautes au Nord des Lacs : du srok de Kompong-Svay vers le veal Ampil Banteay ; du srok de Stoung vers les beng du bas Stung Staung ; du srok de Chikreng vers le beng Komphen et le Tonlé-Chmar ; du srok de Puok (Sasarsdam) vers Méchrey, Samrong Yea, le Veal Romeam et Bacpréa ; du srok de Kralanh vers Bacpréa et Peamsema (carte) ; du srok de Sisophon vers le « veal ».

Cependant il serait erroné de croire que ces déplacements se fassent par souci de la nourriture des bêtes. Il s'agit en réalité d'un déplacement des *habitants pour la pêche*. Les paysans descendent des régions hautes, après la récolte du paddy ; ils s'installent autour des mares

ou des étangs où la *pêche est libre* pour fabriquer soit le *prahoc*, soit le poisson sec. Les bêtes accompagnent ces déplacements pour traîner les charrettes et aussi parce qu'il ne reste personne au village pour s'occuper d'elles. *Le souci des bêtes n'est pour ces paysans qu'un souci secondaire*. Ailleurs (par exemple à Phsar Babaur) c'est pour aller cultiver des champs de maïs et de haricots dans le Veal Pok que la population émigre de février à mai ; les bêtes se déplacent avec les hommes et en profitent pour bénéficier de bons pâturages.

Il ne faut donc point exagérer la valeur de ces déplacements de troupeaux ni parler d'une transhumance systématique : le paysan Khmer ne fait pas accomplir systématiquement à ses animaux ce que les bêtes sauvages font très régulièrement : les troupeaux sauvages de romeang, cerfs, etc... et surtout d'éléphants se déplacent au début de la saison sèche vers la forêt inondée, au début de la saison des pluies vers les forêts claires des régions hautes, plus peut-être pour des raisons de sécurité que par désir de trouver un pâturage abondant. Dans certains villages de la zone Nord des Lacs (Trapeang Russey, Msa Krang, Sangvoy, Samproch, Srayau, etc...), il y a bien double déplacement des bestiaux, mais ce n'est qu'en partie pour les besoins propres à ces bestiaux. D'ailleurs même dans la Plaine des Lacs, les paysans ne se déplacent pas toujours : à Roluos ils confient leurs bêtes à des bergers ; ceux-ci, au nombre de 2, gardent chacun plus de 1 000 bœufs et buffles pendant six mois ; on leur donne 50 riel pour une paire de bœufs ou de buffles ; 20 riel pour une paire de vaches ; ils ont édifié une étable où ils rassemblent les bêtes la nuit ; ils vivent en outre de quelques cultures (pastèque).

La stabulation. — Les conditions de l'élevage sont assez particulières *sur les rives* des fleuves (Mékong, Bassac, Tonlé-Sap, Tonlé-Tauch). *La densité des bêtes, dans ces régions très peuplées, est très élevée*. Or ces terres sont régulièrement inondées d'août à octobre-novembre. Seul l'étroit sommet du bourrelet est exondé, encore est-il toujours plus ou moins fangeux et, lors de crues exceptionnelles, envahi par l'eau. Dans ces conditions, si elles ne sont pas emmenées au loin, les bêtes ne peuvent vivre qu'à *proximité de la maison*. On leur aménage notamment entre Kompong Cham et Peamchiléang un tertre en blocs de lave, ou en terre tassée entourée de bambous, à une hauteur de 0,50 m environ, parfois plus. Les bêtes peuvent s'y réfugier. Au-dessus de ce tertre, sur de hauts et maigres pilots est dressé un petit abri en paillote qui sert de *grange*. Il faut en effet mettre de côté de quoi nourrir les bêtes. Ailleurs le paysan se contente

de construire des *meules* de paille de paddy que l'on surélève sur des pilotis : tel est le cas notamment le long du Tonlé-Sap et le long du Mékong, au nord du Prek Peamchiléang : la paille de paddy est celle des rizières de saison sèche. Ailleurs encore le paysan achète de la paille par argent ou troc : à Khsach Andet la charrette de paille vaut 50 riel. Ailleurs encore comme à Koh Samrong on a pris la peine, avant l'inondation, d'aller faucher de l'herbe que l'on a fait sécher : on a ainsi un véritable foin. Il faut parfois compléter cette nourriture avec des troncs de bananier hachés. Enfin, et c'est le cas le plus fréquent, le paysan va, en pirogue, couper de l'herbe aquatique, des liserons d'eau dans les beng (Kompong-Kong en Koh Thom, Prek Luong, etc...) ou sur des monticules non inondés (les paysans de Peamchiléang vont ainsi chercher de l'herbe au lieu dit « Tomb Krassaing ») ; mais ceci exige que le paysan puisse disposer d'une pirogue : à Kompong Kong (Koh Thom) les pauvres qui n'ont pas de pirogue ne peuvent nourrir leurs bêtes que *par migration*. De toute façon, la période de la crue est difficile pour le paysan des berges qui vend une partie de son bétail (juillet-août).

En saison sèche (décembre-mars) où les terres sont cultivées, les bêtes vivent entravées à côté de la maison, nourries avec de la paille et de l'herbe coupée fraîche. La situation est la même au début de la saison des pluies (mai-août), où les terres sont également cultivées.

Près de chaque maison, à l'ombre d'un arbre ou encore entre les pilotis, des mangeoires sont disposées en lattes de bambou ou en bois, rectangulaires ou circulaires. Chaque jour le paysan y apporte de l'herbe fraîche qu'il est allé couper, ou encore de la paille ¹⁹¹, ou encore

¹⁹¹ On donne aux animaux de 5 à 10 kilogrammes de paille par jour. La composition moyenne de la paille de paddy est la suivante d'après Y. COYAUD (page 249) :

	CHIFFRES DE KELLNER		O.I.R. BRUTS
	BRUTS	DIGESTIBLES	
Matières sèches	86,8		89,84
Matières azotées	5,5	2,5	4,45
Matières grasses	2,2	1,0	1,63
Extrait non azoté	33,5	10,7	31,96
Cellulose	35,3	20	36,8
Matières minérales	10,3		14,53

des tiges de maïs, du manioc, des patates. Ainsi donc sur les berges du Mékong et du Bassac le bétail est nourri *en stabulation*. Technique d'élevage la plus évoluée du Cambodge.

Cependant le paysan essaie aussi souvent que possible de faire profiter ses bêtes du pâturage. Au Nord de Phnom-Penh, sur les berges du Mékong supérieur, il n'y a guère de possibilité, car les terres sont ou inondées ou en culture ; les bêtes sont réduites à pâturer les chaumes de maïs ou de haricot ou surtout l'excellente herbe qui pousse à l'ombre des *Kapokiers*, en terres exondées. Mais au Sud de Phnom-Penh les terres d'arrière-berge sont peu cultivées en saison sèche et couvertes à cette époque d'un tapis de « Bermuda grass » (*Cynodon Dactylon-smau* ancien), ou de « Paragrass » (*Brachiaria Mutica*) qui constituent un excellent pâturage.

Types d'élevage.

Les techniques d'élevage présentent quelque variété malgré la prépondérance de l'élevage au pâturage. D'autres éléments viennent compliquer encore ces données. Si, dans l'ensemble le cheptel correspond aux besoins de la culture, certaines régions sont cependant déficitaires : tel est le cas de *Battambang* et surtout des *berges du Mékong et du Bassac* (R. BARADAT chiffrait à 11 000 et 42 500 le déficit en attelages de Kompong Cham et Kandal) : les besoins de la culture y sont considérables ; ils ont provoqué l'achat de bœufs ; la prépondérance des mâles est alors telle que le troupeau ne se renouvelle pas et qu'il faut continuer les achats. Par contre d'autres régions peuvent vendre des animaux, soit âgés (rizières de Kandal et Takéo), soit jeunes (plaines Nord des Lacs). Un autre élément intervient encore. Nous avons dit que le paysan cambodgien ne consommait guère de viande de bœuf. Cependant cette viande est d'excellente qualité et le bœuf cambodgien est un bel animal de boucherie. La ville de Phnom-Penh est un centre de consommation non négligeable : 6 000 têtes en 1946, soit 750 tonnes par an, 10 820 têtes en 1955. Surtout l'*exportation des bœufs cambodgiens* pour la boucherie est traditionnelle vers le gros marché de Saïgon-Cholon : 53 000 bœufs en 1921 ; 23 500 en 1938 ; 40 600 en moyenne de 1931 à 1945 avec un maximum de 54 700 en 1942 ; 35 000 en moyenne de 1945 à 1955 pour les besoins en particulier du Corps Expéditionnaire français avec un maximum de 50 800 en 1950. Il y avait là *un très important commerce entre les mains des Khmer Islam*. Ce commerce a presque

cessé depuis 1955, avec la quasi-fermeture de la frontière : 350 bœufs exportés en 1955, 225 en 1956, 4 731 en 1957¹⁹². Il avait permis le développement d'une *véritable activité d'embouche sur les berges du Bassac et du Mékong au Sud de Phnom-Penh*. Les ventes certaines années importantes, de buffles de travail pour les Philippines et la Cochinchine, n'ont pas donné lieu à une activité équivalente à cause de leur irrégularité (10 000 bubalins en 1949, 1 800 en 1952, 89 en 1953, 10 078 en 1957). Non plus que l'important commerce des peaux (111 000 peaux sèches et 22 570 peaux salées en 1947, 38 000 et 42 000 en 1954).

Deux types d'élevage différents peuvent donc être distingués.

1° — *Élevage de subsistance*. — Dans les régions rizicoles de la Plaine des Quatre-Bras, le paysan pratique un « élevage de subsistance » tout à fait élémentaire : chacun possède l'attelage qui lui est nécessaire et le nombre de femelles indispensable au renouvellement du troupeau. On compte ainsi, en ce qui concerne les bovins, un nombre toujours assez élevé de femelles.

(CHIFFRES DE 1955)	MALES (PLUS DE 3 ANS)	FEMELLES (PLUS DE 3 ANS)
Svay-Rieng	15 910	13 205
Prey-Veng	33 900	24 300
Takéo	55 910	31 724
Kompong-Speu	37 155	19 917

Cependant la situation n'est pas la même dans les rizières de l'Est (Prey-Veng-Svay-Rieng) et les rizières du centre. Les provinces de l'Est ont un élevage bubalin important : les buffles sont gardés jusqu'à leur mort ou vendus pour l'exportation. De même, par scrupule religieux on laisse souvent bœufs et vaches mourir de leur belle mort. Les animaux ne servent donc strictement qu'au travail. Cependant *le nombre de vaches étant élevé, le troupeau devrait se développer* ; or la province de Svay-Rieng aurait perdu 13 000 têtes entre 1945-1955 : il faudrait tenir compte ici des *ventes clandestines* vers le Sud Vietnam, ventes que, bien entendu, nous ne pouvons chiffrer, mais qui sont très importantes.

¹⁹² Il y a très certainement d'importants passages en *contrebande*.

Dans les rizières du centre (Takéo-Kompong-Speu, srok de Kandal-Stung et Phnom-Penh), seuls les bovins sont élevés. La densité kilométrique est très élevée (36 têtes à l'ha dans Takéo) à cause de la forte densité de population et de gros besoins en attelages. Le nombre des vaches est en général moins de la moitié de celui des bœufs (srok de Kandal-Stung 3 000 vaches pour 10 000 bœufs) et le troupeau se renouvelle tout juste. Cependant, par nécessité, *ces rizières sont vendeuses*. Tous les témoignages recueillis montrent que les familles paysannes vendent régulièrement leurs bœufs; elles les vendent généralement *âgés* (plus de 7 ans) lorsqu'ils ne peuvent plus guère labourer la rizière. Ces bêtes sont vendues par le paysan lui-même aux habitants des berges du Bassac ou du Tonlé-Thom inférieur; mais le paysan vend aussi, parfois, des animaux âgés seulement de 5 ans; c'est le cas notamment dans le *srok de Prey Krabas*, qui est renommé pour la beauté de ses bœufs et est un assez gros vendeur. Ces ventes se font surtout en novembre, époque du début des travaux sur les berges. Les paysans des berges viennent chercher les animaux sur place; ou, au contraire, ce sont les paysans des rizières qui viennent sur les berges et proposent leurs animaux; il y a, à ce moment d'assez importants déplacements sur la route nationale n° 2 entre Kompong Kantuot et Takhmau; les animaux se regroupent à proximité de ce centre. Mais nous n'avons plus trouvé trace des foires signalées avant 1939 à Phnom Chisor, Takéo, Tonléap, Tani, Tuk Méas. Ces ventes sont des nécessités pour les paysans: il en tire un profit certain et précieux dans une région surpeuplée; d'autre part il éprouve de grandes difficultés à nourrir ses bêtes à cause de leur trop grand nombre: faute d'herbe en saison sèche, les paysans de Kandal-Stung et Phnom-Penh sont tenus de vendre leur bétail ¹⁹³.

2° — *Les éleveurs*. — Si les plaines rizicoles de Takéo et Kandal fournissent l'essentiel des bêtes achetées par les paysans des rives du Bassac et du Tonlé-Thom inférieur, la plaine Nord des Lacs est le grand fournisseur de Battambang et des berges du Tonlé-Thom moyen: les srok de Teukchor (Battambang), Kralanh, Puok, Chikreng (Siemréap), Stoung, Kompong Svay et Santuk (Kompong Thom) vendent bœufs et buffles aux provinces déficitaires. La densité des bêtes, comme celle des hommes est peu élevée et les animaux

¹⁹³ A Angkanh les familles vendent des animaux âgés (7 ans) et des jeunes (2 ans et demi); chaque famille vend un jeune par an.

disposent de vastes terrains de parcours. Troupeaux nombreux ; *troupeaux bien équilibrés*, avec un fort pourcentage de femelles et de jeunes. Deux zones : la zone de forêt très dégradée au Nord et surtout, au Sud, les khum voisins de la forêt inondée qui garde en pleine saison sèche des beng et des pâturages verdoyants de Paragrass. Les misérables habitants de la région forestière au Nord de Kompong-Thom ont de grands troupeaux de bœufs avec nombre de jeunes ; les khum de Krayea et Daung (en Stoung) élèvent aussi des bœufs en grand nombre ; à Preah Damrey chaque paysan a 8 bœufs et 4 buffles ; de même les habitants des hameaux de la région de Beng Mealea (Tuk Lich) : il n'est pas rare de voir une dizaine de jeunes bêtes autour d'une misérable cabane ; Pradak (Siemréap) élève de même de nombreux jeunes. Cependant la saison sèche est sévère dans ces régions sableuses : le sol de la forêt même dense est sec : les habitants confient souvent leurs bêtes aux paysans des plaines basses (à Roluos) ou se déplacent. Mais très souvent aussi ils troquent leurs bêtes aux habitants du bas pays contre du paddy, après fixation de la corde nasale, castration, dressage. Les grands centres d'élevage et de vente sont ainsi les « khum » bas *et notamment les marchés comme Puok, Roluos, Stoung*, tant pour les buffles que pour les bœufs. De gros excédents sont disponibles, puisque à Roluos par exemple, chaque famille dispose de 6 à 7 têtes ¹⁹¹. Le khum de Srayau (Kompong-Svay) a vendu en six mois 200 buffles et 60 bœufs ; le troupeau il est vrai y atteint 11 500 têtes. Le srok de Sauthnikom vend chaque année 2 000 têtes de bétail. *Vente de buffles et de bœufs jeunes* (4 ans) pour les rizières de Battambang en Kralanh, Puok, Sauthnikom. *Vente de bœufs âgés* (7 ans) pour les berges du Mékong en Stoung et Kompong Svay. *Vente de bêtes âgées* (7 ans) pour la boucherie en Kralanh et Puok. Généralement les paysans tant de Battambang que des berges viennent acheter sur place : en 1955 un jeune bœuf se vendait 700 à 800 riel ; mais une très belle paire de bœufs valait 3 000 à 4 000 riel à Roluos en 1958, une paire de buffles 2 500 à 3 500 riel ¹⁹⁵. Toutefois les animaux de boucherie et même parfois les animaux de labour destinés

¹⁹⁴ A Roluos (Sauthnikom), le nommé S... P... a 4 bœufs et 6 vaches. Il dispose de 5 jeunes par an.

A Kompong-Thom, N... O... vend 4 paires de bœufs et 2 paires de buffles par an.

¹⁹⁵ Autres chiffres :

3 000 piastres à 17 F. en 1949, soit 51 000 F
5 000 riel à 10 F en 1954, soit 50 000 f.



Clichés SFI



15. 16. Récolte du jus de palme.



17. Tissage.

CI. SFI



18. Tissage des nattes.

CI. SFI

aux berges sont achetés par des Khmer Islam ou des Afghans. A Kompong Kdey les bêtes sont vendues dans Battambang par l'intermédiaire de courtiers de *Puok*. Enfin les paysans de Kralanh, Puok, Roluos se rendent chaque année en janvier et février à *Prek Khpop* pour vendre des animaux destinés aux rizières de Battambang et Moung : survivance de la foire qui jadis se tenait à cet endroit. R. BARADAT a décrit avec pittoresque les petits convois qui avant 1945 partaient de Puok et Siemréap vers Prek Khpop pour être vendus dans Battambang, dès le retrait des eaux. En 1938, 861 bœufs et 312 buffles sont venus ainsi à Prek Khpop du srok de Puok, 301 bœufs et 438 buffles du srok de Siemréap¹⁹⁶. Au Sud des Lacs le srok de Bakan (surtout Khnar et Pteah Sdok) est une région de vente. L'enquête agricole de 1949 révèle qu'un grand nombre de familles vivent de l'élevage : 110 familles dans le khum de Prey Chhoeuteal ; les animaux sont vendus vers 4 ou 5 ans.

L'arrière-pays de Kompong-Speu ((khum de Prey Thmey) est également pays de « naisseurs ». Enfin, les berges du Tonlé-Tauch autour de Kompong Chanlang (Kandal) et Kompong-Popil (Prey-Veng) sont une grande région d'élevage : sur 30 000 hectares autour du Beng Veal Samnap on ne compte pas moins de 12 000 têtes de bétail, le khum Sithor a 2 500 vaches. Vente de très jeunes entre 8 et 12 mois : le paysan vend les veaux les plus laids. Les autres sont gardés et la région participe également à l'activité d'embouche.

3° — *Les acheteurs.* — Battambang et les berges du Mékong achètent des bêtes.

a) Les rizières de la province de *Battambang* sont très largement *déficitaires*. Le nombre des mâles castrés l'emporte très largement sur celui des femelles de sorte que le troupeau bovin ne se renouvelle pas. C'est ainsi que dans le srok de Battambang, on compte (enquête agricole 1949) 6 116 mâles pour 3 725 femelles ; dans le khum de Kauk Khmum très caractéristique, la proportion est de 911 bœufs pour 397 femelles ; une enquête précise portant sur

196	Khum de Puck	503 bœufs	179 buffles
	Samrong Yea	201 —	73 —
	Krabey-Riel	75 —	244 —
	Khorat	115 —	31 —
	Chreao	80 —	85 —
	Siemréap	67 —	47 —
	Srangé	76 —	59 —
	Muh Pen	17 —	22 —
	Sauthnikom	36 —	33 —

434 familles donne 655 bœufs pour 294 vaches. Le nombre de jeunes est très faible par rapport au nombre des adultes : Kauk Khmum (enquête par fiches individuelles) : 228 jeunes pour 949 adultes. Les jeunes ne représentent donc que 20 % du troupeau ; Il y a dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres autour de Prek Khpop une zone de 30 000 hectares cultivés exploités grâce à un cheptel de 8 000 bœufs et 5 500 buffles, avec un troupeau de 2 000 vaches et 1 500 bufflisses seulement (chiffres de 1939). L'apport nécessaire annuel aurait été de l'ordre de 700 bœufs et 500 buffles en 1939. Les paysans se procuraient ces bêtes lors de la foire de Prek Khpop (srok de Sangker) sur un défluent du Stung Sangker à la limite extrême de la zone inondée, en saison sèche. En 1938, elle a duré du 15 février au 15 juin ; il y a été vendu 1 308 bœufs et 824 buffles. Les animaux étaient achetés par les habitants d'une vingtaine de khum des srok de Sangker et Battambang, surtout des berges du Stung Sangker.

Depuis 1947, il n'existe plus à Prek Khpop qu'un marché mais, comme par le passé, les paysans de Battambang doivent acheter bœufs et buffles en provenance surtout des régions Nord des Lacs. Ils achètent aujourd'hui surtout des bœufs ; ils partent, après la récolte, visiter les villages vendeurs et choisissent avec grand soin des bœufs fortement charpentés : la terre est lourde ; il est souvent nécessaire dans ces plaines où le riz est semé directement d'effectuer deux labours. Bœufs et buffles sont achetés adultes mais jeunes : 4 à 5 ans. Le déficit de cette région rizicole doit être mis aussi en rapport avec la colonisation récente (depuis 1920) de grandes étendues en friche (chap. XX).

b) Sur les berges du Mékong et du Bassac, on ne trouve pratiquement que des bœufs mâles adultes (castrés) ; ni femelles, ni jeunes. Le buffle n'est pas élevé. Le srok de Kompong-Siem (Kompong-Cham) comptait en 1956 : 8 865 mâles pour 2 622 femelles ; le khum de Phum Thmey (en Chhlong dans Kratié), 1 845 mâles pour 80 femelles ; le khum de Chong Koh Samrong, dans l'île de Koh Samrong et le khum de Romchek n'avaient pas une seule vache pour respectivement 544 et 662 bœufs.

Il est bien évident que dans de telles conditions le troupeau ne peut pas se renouveler (Kompong-Siem : 9 659 adultes pour 1 828 bêtes de moins de 3 ans). Il faut se procurer des bêtes à l'extérieur : les bêtes achetées sont des animaux déjà âgés (7 à 8 ans) jugés inaptes par le cultivateur de rizières ; mais en terre de berges, le travail est moins dur, les superficies cultivées sont moins étendues (0,50 ha à 1 ha au lieu de 2 ou 3), les terres généralement plus meubles, les travaux

mieux répartis dans l'année (2 périodes de labours au lieu d'une), de telle sorte que l'animal peut encore travailler une ou deux années. Au bout d'un an ou deux, ou même avant, il est vendu pour la boucherie. Les villages de berge de Kompong-Cham se ravitaillent en Stoung et Kompong-Svay ; les villages de berge de Kandal surtout dans Takéo (Prey Krabas) et Kompong-Speu.

Les conditions de l'élevage sont ici très particulières. Les besoins en attelages sont considérables, par suite d'une culture assez intensive. Les pâturages sont beaux : pâturages exondés à l'abri des kapokiers sur le sommet de bourrelet, pâturages inondés une partie de l'année et occupés par la forêt « lacustre » qui est plutôt un taillis avec un tapis herbeux, Paragrass ou Bermuda grass ¹⁹⁷. L'élevage cependant se fait surtout à l'étable et les bœufs sont bien nourris. Dans ces conditions le bœuf atteint 400 à 500 kilogrammes et, après un an ou deux, devient un bel animal de boucherie. Le paysan le revend aussi cher qu'il l'a acheté. Cet élevage souffre cependant de l'inondation. Celle-ci provoque pendant 3 mois (août, septembre, octobre) une très grave pénurie fourragère à laquelle le paysan remédie tant bien que mal ainsi qu'il a été dit plus haut. Très fréquemment il vend son bétail avant la crue (juillet, août), à la fin des travaux agricoles, et rachète à la décrue (novembre). Le prix du bœuf de boucherie est au plus bas en août-septembre et remonte considérablement en novembre-décembre. A Veal Sbauv (Kien-Svay), en septembre 1956, le troupeau bovin est réduit à 33 bœufs, 5 veaux 5 vaches alors qu'en saison normale, on compte normalement près de 800 têtes de bétail.

Les ventes de bétail des berges pour la boucherie sont donc très importantes. Mais les conditions ne sont pas les mêmes en amont de Phnom-Penh et en aval de Phnom-Penh (Tonlé-Thom inférieur et Bassac).

En amont de Phnom-Penh, les pâturages sont d'étendue très restreinte ; ils se limitent pratiquement à des prairies de Bermuda grass, à l'ombre des kapokiers. L'arrière-berge, en effet, tôt découverte par la crue, est livrée à d'importantes cultures de saison sèche (maïs-haricots) jusqu'à la zone de la forêt inondée. Les « terres d'embouche » sont évaluées par R. BARADAT à 35 000 hectares seulement. L'élevage se pratique donc dans des conditions *difficiles*. En outre la densité du bétail au kilomètre carré est élevée ; le srok de Kompong-

¹⁹⁷ M. R. BARADAT pense que la crue périodique, pourrait être un facteur d'assainissement des pâtures qui devraient être contaminées par une forte densité de bétail.

Siem compte en 1949 : 13 800 têtes pour 400 kilomètres carrés, soit en moyenne 34 têtes au kilomètre carré ; la densité peut atteindre 60 dans les îles du Mékong à très forte densité de population : Koh Samrong compte ainsi 1 280 têtes de bétail pour une superficie de 20 kilomètres carrés, soit 64 têtes au kilomètre carré. Il y a *surcharge pastorale*. Mais eu égard à la *très forte densité de la population* le nombre de têtes de bétail par habitant est souvent inférieur à la moyenne (1 tête pour 3 à 5 habitants) et on compte presque toujours moins de 2 têtes de bétail par exploitation ¹⁹⁸. Il y a *déficit d'attelages*. Très souvent les habitants de ces régions doivent emprunter des animaux aux khum de rizières, pour les travaux agricoles en saison sèche ; ces prêts ont déjà été signalés plus haut. Le paysan des berges n'a généralement pas à payer pour l'attelage emprunté parce qu'il le nourrit — et ce, à un moment difficile de l'année. Les animaux jeunes ou adultes sont achetés en Stoung, Kompong-Svay, dans Siemréap, parfois dans Svay-Rieng (île de Koh Sautin) — ou dans Kompong-Chhnang et dans Kompong-Speu (berges du Tonlé-Sap). Ils sont revendus plus âgés pour la boucherie sans que cette vente revête vraiment un caractère spéculatif : le paysan cherche à se débarrasser d'animaux qui ne lui rendent plus guère de services. Les bœufs sont élevés soigneusement ; ce sont de beaux animaux. Mais les berges en amont de Phnom-Penh ne sauraient passer pour une grande région d'élevage.

4° — *L'embouche*. — *En aval de Phnom-Penh*. — Les conditions sont très différentes le long du Tonlé-Thom inférieur et du Bassac, notamment dans les srok de Kien-Svay et Saang. Les terres susceptibles de servir d'embouche couvriraient près de 120 000 hectares. Il s'agit ici essentiellement de terres d'arrière-berge inondées aux hautes eaux, terres en friche ou surtout en jachère (chap. XIII) : la décrue étant tardive sur ces terres, elles ne peuvent être cultivées en saison sèche, (de décembre à mai), époque où elles constituent une prairie naturelle de « Paragrass » et de « Bermuda grass » ; cette prairie est particulièrement développée dans la Mésopotamie Sud jusqu'à 30 kilomètres en aval de Phnom-Penh où « Paragrass » couvre les 3/5^e du sol et dans la cuvette d'Angkor-Borrey ; de nombreux

¹⁹⁸ Srok de *Kompong-Siem* : 13 800 têtes pour 8 920 exploitations
 soit 1,5 tête par exploitation
 khum de Roang : 640 têtes pour 530 exploitations,
 soit 1,2 tête par exploitation
 île de Koh Samrong : 1 280 têtes pour 1 300 exploitations
 soit 1 tête par exploitation.

beng y persistent et permettent d'abreuver les bêtes. Un bœuf maigre peut y gagner en quatre ou cinq mois 1/6^e de son poids ; il se transforme complètement et le « bœuf des berges » est un très bel animal. Pendant trois mois, du 14 décembre au 15 mars, le Paragrass peut supporter 4 bœufs à l'hectare et imprime un essor rapide à l'embonpoint ; au delà l'herbe monte en graine, durcit et l'animal la délaisse ; Bermuda grass résiste mieux à la sécheresse, au piétinement, est généralement mieux apprécié du bétail et peut admettre 3 bœufs à l'hectare. Un bœuf peut ainsi gagner 100 kilogrammes en un an.

Les bêtes sont achetées dans les provinces limitrophes de Takéo, Kompong-Speu et Kandal. En 1938 on a pu vérifier que dans 30 villages des srok de Kien-Svay et Saang, sur 520 animaux vendus pour la boucherie, 425 avaient été remplacés, *moins de trois mois plus tard* par des bœufs plus jeunes achetés dans Takéo et Kompong-Speu. Cet achat a lieu en novembre-décembre. Le plein de l'herbage se fait de décembre à juin. En juillet-août, les terrains de pâture sont généralement occupés par des cultures diverses, maïs ou riz flottant : le bétail doit pâturer au piquet ou être tenu en laisse. En septembre-octobre, la période de crue se traduit par une grande pénurie fourragère : c'est une période de vente. Sur ces pâturages opulents quelques paysans parviennent à engraisser deux paires de bêtes de décembre à juillet, mais généralement la mise en condition exige toute une saison. Les meilleurs pâturages sont ceux des khum de Banteay-Dek (en Kien - Svay), de Svay Proteal et de Roka Khpos (en Saang). Le bœuf idéal pour l'embouche est l'animal venu des pâturages maigres (Kompong-Speu, Takéo, Kompong-Chhnang ¹⁹⁹.

C'est donc à une véritable activité d'*embouche* que se livre le paysan de Kien-Svay et Saang, activité peu onéreuse puisque la bête fournit son travail. La plupart du temps cette activité est dirigée et organisée par des Cham. Des courtiers, à leur solde, parcourent les provinces limitrophes de Kandal. Ils y achètent les bœufs de plus de 8 ans. Puis ils les vendent à des cultivateurs de préférence alliés ou amis qui les engraisserent tout en les faisant travailler, par élevage en stabulation, ou en pâture. Au bout d'un ou deux ans, le Cham rachète l'animal qui est ensuite mené à la boucherie. En vendant au Cham, le Khmer estime ne pas manquer aux préceptes de sa religion.

¹⁹⁹ A *Svay Rolum* : D... S..., à la fin des travaux champêtres et lorsque les eaux commencent à monter (juillet), vend sa paire de bœufs et en achète une nouvelle paire à bas prix, à des neak srè. Il va tous les jours en pirogue couper de l'herbe dans les beng pour ses bêtes. Les bêtes ne tardent pas à engraisser. Achetées 2 000 riel elles sont revendues 3 500 à 4 000 riel.



L'ARTISANAT RURAL

Non moins typiques que la charrue ou la charrette, sont les métiers à tisser, les poteries ou les autres témoins d'une activité artisanale, (carte n° 7).

I. — BOIS, PIERRE, MÉTAUX

Le bois ²⁰⁰.

Il y a peu à dire du travail du *bois*. Le paysan fait lui-même sa maison, ses coffres, ses outils, sa pirogue. Cependant il existe dans chaque marché (Phsar) quelques *menuisiers* et *charrons* à qui le paysan achète les roues de charrette et, de plus en plus, de mobilier de type moderne : Thmar Kor (Lovea Em) a 10 menuisiers ; Pongro 2 menuisiers cambodgiens, un Vietnamiens, un Chinois ; mais Krala, Roang (Kompong-Siem), Chamcar Samrong et Kauk Khmum (Battambang) n'en comptent pas un seul pour respectivement 168, 399, 269 et 434 familles étudiées. C'est assez dire que ces métiers du bois généralement ont peu d'importance. Il faut y ajouter des *scieurs* de long qui débitent des planches souvent pour le compte d'un marchand chinois. Cependant quelques khum vivent en partie du travail du bois : Svay-Chek (Sisophon), Samrong Yea (Puok), KokKralong (Moung Russey), Oudong fabriquent des charrettes ; Tangkauk et Romlong (Baray - Kompong-Thom) ont de nombreux menuisiers ébénistes. Le Khum de Trea (Stoung - Kompong-Thom) est spécialisé

²⁰⁰ Nous n'étudions pas ici l'exploitation forestière, peu importante à vrai dire dans notre région, ni la récolte des résines et sous-produits forestiers qui relève plutôt de la cueillette (voir Ch. XX — Les khum forestiers de Siemréap).

dans la fabrication des boîtes à bétel laquées (Prahop sla) qui occupe 100 familles : boîtes en bambou ou en palmier (Borassus), laquées avec une laque (moreach) produite par le krœl (Melanorrhœa usitata) ; également des bols en bambou tressé (sieu), des teap, des plateaux (spok) en roluos, etc... ²⁰¹. Le khum de Khnach (Kratié) est en partie peuplé de bûcherons et de charrons : il fabrique des colonnes de maison en phchek ou sokram et des roues de charrettes ²⁰².

La pierre.

Les carrières sont assez nombreuses, au pied des phnom, carrières de rhyolithe (Phnom Krom), de granite (Baphnom), de grès bleus durs (Phnom Openou - Phnom Chisor) pour l'empierrement des routes, carrières de calcaires et chaufourneries à Tukméas (Kampot), à Phnom Sampeou (Battambang), à Sisophon. De pauvres paysans y sont employés comme coolies. Quand l'exploitation est importante, un village de carriers vit au pied de la colline : village misérable de paillotes comme celui qu'on peut voir au Phnom Krom. Plus importantes sont les carrières de *Phnom Batheay* (139 m) en Chhoeung Prey (Kompong-Cham). Le grès de Batheay, dit « thmar Batheay », est un grès supérieur rose clair, dur, dont il est fait des meules, des pierres à aiguiser, des mortiers à paddy, des soubassements de pilots, des statues de Bouddha, etc... Ces produits sont vendus dans tout le Royaume par des commerçants chinois. Trois cents familles environ, soit la moitié du khum, *les moins pourvues de terres*, travaillent la pierre. Elles produisent chacune par an (1948) : 400 meules de remouleur, 200 mortiers, 100 supports de pilotis, 50 meules de moulin. La taille et la sculpture de la pierre se font dans la carrière même : travail pénible mais assez rémunérateur : une meule de moulin qui peut être faite en deux jours est vendue 150 riel en 1954, soit un gain quotidien de 75 riel ; une pierre à aiguiser est vendue 10 à 15 riel ; on peut en faire au maximum 5 ou 6 par jour, soit un gain de 50 à 90 riel. Travail continu, pratiqué pendant toute l'année ; mais le tailleur de pierre a généralement quelques rizières et des palmiers à

²⁰¹ Prix de vente du Prahop sla : 15 riel
 Teap : 50 riel
 Spok : 40 à 50 riel
 chaque maison fait 50 boîtes à bétel par mois.

²⁰² 1 colonne de sokram se vend sur place : 250 riel
 1 roue de charrette se vend sur place : 150 riel.

sucre ; une évaluation de 1951 donnait pour une famille moyenne de Batheay un revenu annuel de 7 000 riel dont 2 000 provenaient de la taille de la pierre.

Les métaux.

1. — *Le travail du fer.* — Le paysan utilise peu d'objets en fer. Il les achète soit au commerçant chinois soit aux *forgerons* des marchés (le khum de Pongro en compte 6 - Prey Totung 1) : socs et versoirs de charrue ; lames de faucille, de phkeak, de hache ; fers de pioche et de houe ; cercles des roues de charrettes. Quelques khum cependant sont spécialisés dans le travail du fer : phum Ta-An (Kralanh) fabrique des socs de charrue ; Roka Koh (Kong Pissey - Kompong-Speu) des lames de faucille ainsi que plusieurs villages du *srok de Bati* (Krang Leao²⁰³, Trapeang Sap, Trapeang Krassang, etc...). Dans ce dernier khum trois forges sont installées sommairement sous un petit abri en feuilles de Borassus ; fourneau en terre utilisant du charbon de bois ; forge en terre durcie. Le métal est acheté à Phnom-Penh ; la lame de faucille après avoir été forgée est aiguisée et dentelée à la lime ; elle est ensuite vendue au commerçant (2,50 riel). Chaque forge est la propriété d'un paysan qui fait travailler 5 ou 6 voisins ; les recettes sont ensuite partagées entre tous après défalcation du prix d'entretien du fourneau, du prix du charbon de bois ; les forgerons travaillent pendant les deux ou trois mois qui précèdent la moisson (octobre-novembre-décembre) ; le reste de l'année les forges sont inutilisées. Le *srok de Bati* était autrefois renommé pour la fabrication des armes.

2. — *Travail du cuivre.* — Le cuivre est utilisé pour faire des marmites, des urnes funéraires (kod), des cloches, clochettes et grelots, des pots à chaux et surtout ces bols ronds à fond plat, les *Phtel* qui servent en particulier pour les offrandes de riz aux bonzes. Ces objets sont employés dans tout le Cambodge. Deux centres : *Yol Tong* (khum de Sophi - Bati - Takéo) qui produit marmites, bols à pied, « Phtel » et *Phsar Dek* (Ponhea - Lu - Kandal) à la fabrication assez variée ; chaque phum y est spécialisé : marmites, Phtel et kod à phum Phsar Dek ; clochettes, grelots et « kanthuot » à phum Spean ; pots à chaux et boîtes à bétel à phum Kor. Pour la fabrication la plus importante, celle des Phtel et des marmites, le

²⁰³ Ce nom signifie le « Tertre Laotien » — Ce khum fabrique aussi des fers de pioche, hache, houe, coupe-coupe.

procédé utilisé est celui dit « à la cire perdue ». Procédé très courant aussi au Vietnam ²⁰⁴, mais le Vietnam fond des bronzes d'art (exception faite pour la marmite à riz tonkinoise), le Cambodge des objets d'usage courant. Les opérations sont les suivantes pour la fonte des Phtel à Yol-Tong (photo n° 20) : 1° — Fabrication du moule en terre durcie : avec l'argile du Phnom Chong Sleik. Le moule est soigneusement poli sur un tour lui-même en terre cuite et revêtu d'une couche de un centimètre de cire achetée au commerçant chinois. Ceci est le travail de l'homme. Le tout est recouvert d'un mélange grossier de terre glaise et de balle de paddy ; un petit orifice permettra à la cire de s'écouler : ceci est le travail de la femme. Cet ensemble est mis à cuire : la cire fond ; l'enveloppe de glaise et de balle de paddy durcit. Un moule creux est obtenu. 2° — Le cuivre en lingots grossiers est soigneusement pesé, fondu et coulé dans le moule par l'orifice d'écoulement de la cire. 3° — L'enveloppe est cassée et on obtient le bol ; il reste à le polir sur un tour en bois à axe horizontal, que la femme fait tourner avec une corde ; l'homme travaille au marteau, au maillet ou à la lime. Le fourneau utilisé pour la cuisson des moules et la fonte du cuivre est un petit fourneau en terre, rond, muni d'un soufflet : soufflet en bois à piston, soufflet en fer à manivelle. Ces procédés semblent étrangers, probablement chinois : l'usage du tour, notamment, est en effet inconnu du potier cambodgien.

Toutes les opérations se font en même temps pour toutes les familles du phum : c'est ainsi que le 1^{er} décembre 1954, le phum tout entier lime les bols sur le tour et prépare les moules ; les 50 familles se répartissent, sous les maisons, en une dizaine d'ateliers où les voisins travaillent en commun.

Le cuivre est acheté à Phnom-Penh, ce qui nécessite 3 ou 4 voyages par an à la capitale. La cire est également achetée et même le bois de chauffage (25 à 30 riel la charrette, sur place). L'artisan ne dispose que de l'argile. Le profit du travail est limité. Un petit bol est vendu 30 riel (1954), une marmite 170 riel (1954), 250 riel (1958), un grand Phtel 500 riel (1958) aux grossistes de Tramknar qui l'écoulent dans tout le Cambodge. Une famille d'artisans (K... Kh...) fabrique en moyenne 90 marmites ou chaudrons par an et 15 grands

²⁰⁴ M. Louis MALLERET « à propos d'analyses des bronzes archéologiques » — B. S.E.I. — Tome XXIX, 4^e trimestre 1954, n° 4, pages 297 à 307) et M. René MERCIER « étude de procédés de fonte artisanale au Vietnam » — B.S.E.I. — Tome XXXI, n° 2, 2^e trimestre 1956, pages 157 à 169).

Phtel à pied : ceci lui rapporte 31 000 riel ; la consommation de cuivre est de 375 kilogrammes, soit à 35 riel le kilogramme 13 125 riel, le bois de chauffage revient à 2 000 riel ; le bénéfice annuel est donc de 15 000 riel environ pour 3 adultes. Le profit serait d'ailleurs sensiblement plus grand si l'habitude ne s'était prise d'emprunter de l'argent au grossiste ; celui-ci se rembourse, à la fin de chaque mois en produits finis qu'il estime à 20 % au-dessous de leur valeur réelle ²⁰⁵. Le travail du cuivre constitue pratiquement l'activité unique des habitants de Yol Tong : les artisans ont des rizières mais très peu étendues (1 ha par famille), de rendement très médiocre (480 kg à l'ha), qui ne fournissent que le sixième environ des besoins ; les bêtes de labour doivent être louées (400 riel par an) et il faut employer des journaliers pour le repiquage et la récolte (20 journées d'ouvrier pour une famille). On peut se demander dans quelle mesure le maintien de cette activité à Yol Tong n'est pas lié à la pression démographique (densité de 100 habitants au kilomètre carré dans une région de sol très pauvre).

3. — *Orfèvrerie*. — Le paysan utilise peu d'objets en argent ; ceux-ci sont par contre l'objet d'une grande demande de la part des familles aisées ou riches de Phnom-Penh ; l'orfèvrerie cambodgienne en argent est de renommée universelle. Elle est l'œuvre en grande partie d'artisans cambodgiens (et Cham) de *Kompong Luong* (Ponhea Lu - Kandal) à 30 kilomètres au Nord de Phnom-Penh, ancien port de la capitale royale d'Oudong. Les artisans travaillent pour le compte des commerçants de Phnom-Penh (photo n° 19).

²⁰⁵ Voir ci-dessous, Chap. XVII.

Autre exemple : une famille H... K... :

vente de 10 grands Phtel	15 000 riel
70 chaudrons	14 000 —
	29 000 riel
achat du cuivre	7 750 riel
bois de chauffage	1 000 riel
	8 750 riel

Bénéfice : 29 000 — 9 000 (environ) = 20 000 riel.

Le prix du cuivre est variable : 35 riel le kg en 1958

7 à 15 riel le kg en 1954.

II. — LA POTERIE

L'industrie de la terre cuite est assez abondamment représentée au Cambodge : *briqueteries* ; *tuileries* ; fabriques de *jarres* à eau, à sucre ou à alcool (Pieng). Mais rien de spécialement original dans ces activités. Les produits, à l'exception des jarres, sont destinés surtout aux villes. Les jarres en terre sont fabriquées dans la banlieue de Phnom-Penh (Kien Khleang - Prek Phnau) par des ouvriers tandis que tuileries et briqueteries sont en partie dispersées dans les campagnes (notamment le long des berges des fleuves) et utilisent de la main-d'œuvre paysanne. La seule industrie de la terre originale est celle de la *poterie* faite pour la consommation paysanne, par des paysans ²⁰⁶.

Localisation (carte).

Les potiers sont surtout groupés dans la région de *Kompong Chhnang* où leur nombre est estimé à 2 400 ²⁰⁷ : phum du khum même de Kompong-Chhnang ; non loin Chrey Bac-Koh Banteay-Prey Kri. Quelques petits centres dans Takéo : Sla (phum Roluos et Tra-peang Sang) ; Rovieng ; Komareachea ; Chamlok Day et Suor autour du Phnom Chisor ; Khvao et Roneam (srok de Treang) ; Phnom Denh (Krivong) ; *Ang Kokruos* (khum Tuk Laak) en Kong Pissey (Kompong-Speu) ; *Damnak Chamlok* (khum Samrong - en Banteay Meas - Kampot). Ces centres et, en tout cas, Kompong Chhnang, « le port des marmites », sont très anciens. Cet artisanat est lié à la présence d'une *argile fine, très souple* une fois mouillée : les potiers de Kompong-Chhnang la trouvent au Phnom Krong Dey Méas (Mon-

²⁰⁶ Les habitants de Chhoeu Kach (Prey Veng) fabriquent des jarres en ciment.

²⁰⁷ On évaluait en 1942 à 1 000 les familles de potiers et leur production à 2 millions de marmites, cruches, etc... en 1899, à 200 le nombre des potiers de Kompong-Chhnang.

Voir :

— Les poteries de Kompong-Chhnang et de Prey Kri au Cambodge — B.E.I. — 1899, pages 236 à 240.

— Sur le centre de Damnak Chamlok — A. SOUYRIS-ROLLAND. « La poterie dans le Sud Cambodge. B.S.E.I., pages 307 à 311. Description précise et dessins.

tagne de la « Terre d'Or » - 502 m) ; ceux de Prey Kri au Phnom Chhdas (174 m) ; ceux de Damnak Chamlok au pied du Phnom Chruo Pok qui lui-même est calcaire ; ceux d'Ang Kokruos au Phnom Chik Dey ; ceux de Sla, Rovieng, Komareachea et Suor au pied du Chisor ; ceux de Roneam et Khvao sur les terres hautes de Banteay Angko et Prey Loeu. Dans ce dernier cas il s'agit d'alluvions anciennes ; pour le Chik Dey et le Chisor, l'argile viendrait de terrains anthracolithiques ; pour les autres bancs, ils proviennent de la décomposition de Rhyolithes et Dacites et passent pour contenir de l'or. Mais l'industrie de la poterie est localisée tout entière entre les monts du Sud Cambodge et les Quatre-Bras, alors que l'argile à modeler pourrait être trouvée en bien d'autres endroits du Cambodge.

Fabrication.

Les objets fabriqués sont nombreux : marmites rondes ou *chhnang*²⁰⁸, couvercles de marmites, marmites khvông et Thlang, cruches ou *Kâam*, pots ou Phoeung : Phoeung Phkar (vase à fleurs) ; Phoeung Melou (vase à bétel), fourneau ou *chong* : Chongkram (fourneau cambodgien allongé) et Chongkram tauch ; Chongkrong (fourneau chinois en hauteur), carafes ou *Dâp*, petites jarres ou *Ang*, tambourins ou *Skor* dont le corps, en forme de vase, est en terre, et muni d'une peau de buffle ou d'une peau de serpent, urnes funéraires.

La fabrication est simple et même primitive. Travail exclusivement féminin. — 1^o *Préparation de la terre.* — L'argile est à faible profondeur ; à Kompong-Chhnang on l'atteint par des trous de 2 ou 3 mètres. Tous les matins les hommes armés d'une pioche (Chab Chik) vont chercher la quantité de terre nécessaire au travail quotidien ; avant la saison des pluies, ils constituent des provisions, car les trous d'extraction se remplissent d'eau. C'est là le seul travail masculin. Les mottes d'argile sont brisées par les femmes ; la terre mise à sécher au soleil, pilée au mortier, débarrassée des pierres qu'elle contient ; à Damnak Chamlok les mottes sont placées sur la route : le pilonnage est fait par les voitures. Après un deuxième pilonnage, l'argile est tamisée ; à Kompong-Chhnang on mélange deux argiles différentes, l'une blanc-gris, l'autre jaune ; la potière invoque les Neak Ta puis ajoute de l'eau et pétrit : elle obtient un bloc de terre grise très souple. —

²⁰⁸ Voir le détail. Chap. VII.

2^o *Façonnage*. — Entièrement à la main car la *potière ignore le tour* ; elle tourne autour de la marmite qu'elle fabrique. Technique primitive qui est celle des populations proto-indochinoises. Dans le détail le travail varie selon l'objet fabriqué. Pour la marmite ou la cruche, la potière aplatit le morceau de pâte, lui donne la taille convenable, en fait un cylindre. Elle modèle le bord et la partie supérieure du col avec une feuille lisse (goyavier - bananier) pliée en deux et laisse sécher en s'occupant d'autres pots ; puis elle façonne le col et le corps de la marmite avec un petit tampon de terre dure qu'elle tient de la main gauche à l'intérieur du cylindre et un petit bâton qu'elle tient de la main droite, et dont elle frappe la terre ; elle laisse à nouveau sécher ; enfin elle modèle le fond : elle s'assied par terre, pose le col sur sa cuisse, fait tourner le cylindre et le ferme peu à peu. Avant de faire le fond, cependant, elle a décoré le haut de la marmite ou de la cruche, de dessins géométriques, avec une brosse et une fourchette : chaque potière a son type de décoration qui est, en même temps, une marque de fabrique et n'est pas sans rappeler certains tatouages. Les opérations sont évidemment quelque peu différentes pour les autres objets. Les couvercles de marmites sont façonnés beaucoup plus rapidement, uniquement avec les doigts. Pour le fourneau cambodgien (*Chongkram*), la potière façonne d'abord le corps allongé, de la même façon que la marmite ; puis elle ajoute le croisillon triangulaire... — 3^o *Cuisson*. — Après façonnage les poteries sont mises à sécher pendant un ou plusieurs jours : un appentis de claies de bambou ou de paille de sésame est aménagé à cet effet, sous la maison ou, parfois une petite cabane : les pots sont déposés à terre ou sur des planches formant étagères. La cuisson est des plus simples : *pas de four* sauf, exceptionnellement, à Damnak Chamlok où six fours sont utilisés en commun, chacun par 4 ou 5 familles ²⁰⁹. Les poteries sont *cuites en plein air*, au bois et à la paille de paddy, mélangée d'herbe ; l'herbe d'après les Cambodgiens, avive le rouge des poteries. Cinq ou six rangées sont ainsi disposées les unes au-dessus des autres. Après trois heures, la cuisson, imparfaite d'ailleurs, est terminée. Elle a généralement lieu vers midi.

²⁰⁹ A Damnak Chamlok, la cuisson au four se déroule comme suit : « Le village possède cinq ou six fours, soit un four pour quatre ou cinq potières. Chacun d'eux appartient en communauté à un groupe de familles de même origine, qui l'utilisent à tour de rôle. La durée de cuisson étant relativement courte, le même four peut être employé par chacune d'elles au cours de la journée » (A. SOUYRIS-ROLLAND, page 310).

Les seules régions de Kompong-Chhnang et Prey Kri produisent en année normale : 37 000 marmites, 12 000 fourneaux cambodgiens, 1 000 fourneaux chinois, 12 000 grandes marmites, 7 000 grandes cruches d'eau, 600 carafes, 22 000 petites cruches d'eau, 3 000 théières, 300 petits pots à fleurs.

Spécialisation.

Les phum de potiers sont assez spécialisés. Ang Kôkruo produit des chhuang et surtout des Kaâm. Damnak Chamlok des marmites ; Prey Kri 10 variétés différentes de poteries mais surtout des Kaâm ; Chrey Bac et Koh Bantheay des marmites ; Kompong-Chhnang 16 variétés différentes de poteries et chaque phum a sa spécialité : phum Khsam fabrique des fourneaux cambodgiens (Chongkram), phum Thmey des Kaâm, phum Pahé des fourneaux chinois et surtout des couvercles de marmites, phum Trok, de grandes marmites pour la soupe. Marmites et couvercles ne sont pas fabriqués dans les mêmes villages. Ceci s'explique assez aisément, la fabrication des deux objets n'étant pas la même. Mais ceci suppose que les dimensions respectives des marmites et des couvercles soient connues et respectées ; elles se transmettent traditionnellement de mère en fille (à Damnak Chamlok deux femmes sont réputées pour la fabrication des skor. Elles possèdent des mesures en lattes de bambou qui leur servent à donner les dimensions propres à chaque partie du skor). Chaque village ayant sa spécialité, et chaque objet se fabriquant d'une seule et même façon, les villageoises travaillent toutes en même temps : toutes les potières d'un même village battent la terre, la pétrissent, la façonnent à peu près au même moment. De même la cuisson a lieu au même moment.

A fortiori, chaque potière est-elle spécialisée dans une production précise. Sur 2 400 potières, dans le groupe de Kompong-Chhnang 1 100 fabriquent des marmites, 300 des fourneaux cambodgiens, 100 des fourneaux chinois, 300 de grandes marmites, 200 de grandes cruches à eau, 50 des carafes en terre cuite, 200 de petites cruches à eau, 100 des théières en terre, 50 des pots à fleurs.

La fabrication des poteries n'est pas la seule occupation des familles de potiers. Les hommes dont le travail est très réduit ont, en outre, une petite exploitation rurale. Dans son travail, la mère est, le plus souvent, aidée par ses filles ; mais il y a parfois des employées.

Une potière peut fabriquer (Kompong-Chhnang) ²¹⁰ : 10 fourneaux cambodgiens par jour, à 3 riel (1956), ou 10 fourneaux chinois par jour, à 3 riel (1956), ou 4 grandes marmites par jour, à 5 riel.

Ressource non négligeable pouvant procurer 900 à 1 000 riel par mois (9 000 à 10 000 fr théoriques), avec un matériel et des matières premières qui ne coûtent pratiquement rien.

Commerce.

Les poteries font l'objet d'un commerce assez actif. A Damnak Chamlok des commerçants viennent sur place, achètent les marmites, les emportent dans de vastes paniers suspendus aux extrémités d'un fléau ; ou encore achètent un lot complet et le transportent en *charrettes*. A Ang Kôkruos ce sont les paysans eux-mêmes qui transportent les cruches, en charrettes, vers le marché de Phnom-Penh : les cruches sont emballées soigneusement, avec de la paille de paddy dans des charrettes dont caisses et ridelles ont été enlevées et remplacées par des cages en bois.

Kompong-Chhnang est très favorisé par rapport aux autres centres ; la ville est en effet sur une importante voie navigable, le Tonlé-Sap, d'où les poteries peuvent gagner aisément les principaux centres du Cambodge. Un grand nombre de pots sont transportés par les paysans en charrettes tant vers le Sud (Phnom-Penh) que vers l'Ouest (Grands Lacs). Mais les paysans apportent surtout leurs poteries au marché de Vat Yea Teap situé sur le fleuve. Elles sont achetées là par des commerçants cambodgiens chinois, ou vietnamiens qui les chargent sur des jonques ; elles sont transportées ensuite par le fleuve et le lac dans tout le Cambodge et même à Saïgon : les jonques potières soutenues sur l'eau par des rondins flotteurs, s'y rendaient, avant 1955, en convois de vingt ou trente tirées par un remorqueur.

III. — LA VANNERIE

La vannerie.

Paysans ou citadins cambodgiens, commerçants chinois et pêcheurs vietnamiens utilisent nombre d'objets de vannerie (chap. VII) ; cor-

²¹⁰ A Khvao une potière peut faire 15 marmites par jour ; une marmite est vendue 2 à 3 riel.



19. Travail de l'argent.

Cl. SFI



20. Travail du cuivre à Yol Tong.

Cl. Delvert



21. Hersage de la rizière.

Cl. SFI



22. Repiquage du riz.

Cl. SS

beille plate (*kâanchreng*) où sont disposés les fruits, les œufs ; corbeille profonde (*kâncheu*) ; panier rond en ropeak avec couvercle (*Kân-trâk*) ; panier rond sans couvercle pour le poisson (*Cheal*) ; panier grossier pour le marché en écorce de bambou, en feuilles de thnôt, en lanières de tronc de bananier ; *tamis*, *van*. Également des petits paniers en ropeak, ronds, ovales ou rectangulaires, colorés de rouge et de bleu, ou vernis avec l'oléorésine (*Kâmphrong*) ; les Kâmphrong sont surtout vendus dans les villes comme sacs à main. Également les chapeaux en feuilles de latanier (chapeau vietnamien ou siamois) ; des nattes tressées en romchek, en rotin (pour les fêtes), en Pha-ao, en Run... La fabrication du moulin à paddy se rapproche du travail de vannerie. Et aussi celle de menus objets d'utilisation courante (petits balais en thnôt, etc...). Ces modestes objets sont souvent fort esthétiques. La matière première est surtout le *bambou* (Russey) dont on utilise des lattes, de fines lamelles ou encore l'écorce, le Phdau et le *Ropeak* (*Calamus usitatus*), petit rotin, pliant, épineux, très mince, qui croît dans les clairières de la forêt. Mais sont également utilisés, les palmes du palmier *Borassus* ou du cocotier, les « troncs » de bananier découpés en lanières et séchés au soleil, les feuilles du *Romchek*, etc...

La vannerie est pratiquée un peu partout au Cambodge. Nattes (Kântel) en Romchek à Chong Daun (en Baray-Kompong-Thom), nattes en rotin dans Battambang, nattes en Pha-ao et en Run dans Kompong-Thom et Siemréap, nattes en feuilles de thnôt dans Svay-rieng (Svaychrum) et Prey-Veng. Cependant cette activité ne présente une importance notable qu'en quelques points : à *Krabey Riel et Sranger* (Siemréap) où l'Éducation de Base a récemment (1956) encouragé la production des *paniers en Ropeak* et surtout de petits paniers Kâmphrong qui sont vendus aux touristes ou expédiés à Phnom-Penh ; à *Chhæung Kreav* et Peani (Rolea Peir - Kompong Chhnang) spécialisés dans la production des vans, tamis, paniers à paddy et des corbeilles plates (*Kâanchreng*) en écorce de bambou colorée ; enfin et surtout, *au Sud de Phnom-Penh*, en Kandal Stung (Kompong Tuol, khum Tbeng), Kong Pissey (Préah Nippean, Ang Popel), Treang (Sanlong, Roneam). A Krabey Riel et Sranger, le développement de la vannerie résulte d'une initiative de l'administration : initiative heureuse d'ailleurs ; la forêt productrice de Ropeak et d'oléorésine n'est pas loin (une dizaine de km) ; un marché de consommation est représenté par les touristes, enfin il y avait une main-d'œuvre disponible (densité au km² : 100), paysans et paysannes

venaient auparavant travailler à Siemréap comme coolies et domestiques. A Chhoeung Kreav et Peani, il n'est pas possible de donner d'explication valable de l'existence de cette petite activité si ce n'est la proximité de forêts et le surpeuplement (Chhoeung Kreav a 400 habitants au km² cultivé). Au Sud de Phnom-Penh, le voisinage d'un très gros marché de consommation a joué un rôle déterminant dans une région, par ailleurs, très peuplée (densité de Tbeng 90, Ang Popel 140, Préah Nippean 130) : chaque matin les autocars chinois transportent sur leur toit, vers la ville, des monceaux de paniers.

Activité de complément. Ce sont surtout les femmes et les jeunes filles qui travaillent, encore que le travail masculin ne soit pas inconnu : ce sont eux qui vont chercher en forêt le Ropeak ou le bambou, qui fendent les bambous, etc... A Préah Nippean, à Krabey Riel, tout le monde travaille, y compris les enfants. La période d'activité se place en saison sèche, après la récolte du paddy (février-avril). Activité qui peut employer toutes les familles d'un phum (200 familles au phum Chhoeung Kreav). Activité peu rémunératrice, en général : les articles sont très bon marché ; une corbeille se vend sur place 5 riel ; un Kâmphrong en Ropeak coloré 12 riel, en Ropeak vernis à l'oléorésine 20 riel ; un panier à provision 4 à 6 riel ; un panier rond Kantrôk de même. Une personne peut fabriquer 5 à 10 Kantrôk par jour (Preah Nippean), mais il faut aller chercher la matière première en forêt et se rendre en ville pour vendre les produits, ce qui représente pour les paysans des régions Sud de Phnom-Penh un assez long déplacement à pied jusqu'à la route puis en car (25 à 40 km). Ce sont toujours les familles les plus pauvres qui font de la vannerie : à Chhoeung Kreav les vanniers ne produisent que 30 piculs de paddy par an (1 800 kg), ce qui n'est même pas suffisant pour la consommation familiale. A la vannerie on peut joindre la corderie qui utilise la fibre du cocotier.

La fabrication des claies de bambou pour les pêcheries n'est pas un travail de vannerie. Mais cette activité occupe pratiquement pendant plusieurs mois de l'année (novembre à février) toute la population des villages forestiers dans la Plaine des Lacs.

La fabrication des thbal-ken.

Le Thbal-Ken a été décrit ci-dessus (chap. VIII). Il est parfois fabriqué au village par quelque vieux paysan, héritier d'anciennes traditions. Mais il est le plus souvent acheté. Quelques khum en

effet sont spécialisés dans cette fabrication ; ainsi Angkanh (Prey Krabas - Takéo), Poeus (Krauchmar - Kompong-Cham) et surtout *Kompong Popil* (Peareang - Prey-Veng), dont les maisons s'égrènent sur la berge du Tonlé-Tauch en un aimable décor de verdure.

A Kompong-Popil, ce sont les hommes qui fabriquent l'instrument devant ou sous la maison. Travail en série. Confection du cadre en bambou : les bambous sont divisés en lattes plates, larges et courtes (chac), en lattes longues et minces (bantuss), en lattes circulaires (van) ; elles sont tressées. Préparation de la terre : la terre de termitière est écrasée, mélangée d'eau et de sel ; déposée dans le lattis ; à l'aide d'un maillet, le paysan enfonce dans la terre encore molle des petites lattes de longanier sauvage (mean prey. *Euphoria pallens*) ; le longanier est acheté en morceaux de 0,60 m de long ; ces morceaux sont coupés à la hache de façon à faire des lattes de 5 millimètres environ d'épaisseur et de longueur variable (maximum : 0,20 m) ; les lattes sont disposées par rangées de 12, les plus longues vers la périphérie, les plus courtes vers le centre. En séchant, la terre devient extrêmement dure : la meule est faite. Un paysan peut fabriquer 2 thbal-ken par jour si les éléments sont préparés à l'avance. Plus généralement il n'en fait qu'un.

Ni le bambou, ni le « mean-prey » ne poussent à Kompong Popil. Le bambou, acheté 15 riel pièce, vient des forêts de Komchay Méas ; le mean-prey de la région du Phnom Peamcheang, partie méridionale du plateau de terre rouge de Chup ou encore du Phnom Baphnom : 1 stère de mean-prey débité coûte 400 à 450 riel ; le mean-prey est transporté en pirogue sur le Tonlé-Tauch ; la distance à vol d'oiseau est de 50 kilomètres.

Presque tous les ménages du phum Kompong-Popil et aussi du phum Tbong Damrey, situé dans le même khum, soit deux cents ménages environ, fabriquent des thbal-ken. Mais chacun possède aussi quelques rizières et des champs. Activité ancienne ; profit *faible*. Chaque moulin est vendu 35 riel (petit modèle) ou 50 riel (grand modèle) à un commerçant cambodgien du khum ; ou encore troqué dans les khum rizicoles de Srey Santhor ou Kanchrieh contre 3 « tao » de paddy (soit 1 thang et demi ou 30 kg), ce qui nécessite déplacement. Un moulin demande 1 jour de travail ; il faut 4 riel de lamelles de mean-prey (1 m³ de mean-prey débité permet de faire les dents de 100 moulins) et 15 riel de bambou (1 tronc pour faire une carcasse) : le gain est donc de l'ordre de 15 à 20 riel par jour soit 450 à 600 riel par mois. Cette activité, liée à d'anciennes

traditions (peut-être apportées ici par quelque Chinois) s'est développée semble-t-il, sous l'effet de la pression démographique : pour 8 500 habitants, Kompong Popil n'a que 1 600 hectares de cultures ²¹¹.

IV. — LE TISSAGE

L'écharpe (*Krama*) en coton ; le *Sarong*, jupe d'intérieur en soie et les vêtements des jours de fête (*Sampot*) sont tissés par les paysannes ainsi que le tulle de moustiquaire (en coton) et les couvertures (également en coton). Le centre urbain de Phnom-Penh constitue, pour ces tissus locaux un important marché.

Le métier à tisser (photo n° 17).

Métier de « basse lice » très simple : un bâti rectangulaire en bois ou en bambou, solidement tendu à une extrémité ; à l'autre, la « poitrine » et « l'ensoupleau » où s'attachent les fils de chaîne, le siège de la tisserande, une potence qui soutient les lices, des pédales pour manœuvrer les lices et changer les rémises. La navette est un tube de bambou dans lequel se déroule librement le fil de trame. Un grand peigne de bois permet de serrer le tissu au fur et à mesure de sa confection.

Après bobinage, teinture, ourdissage, l'ensouple est montée sur le métier ; les fils de chaîne sont étendus en nappes vers « la poitrine » ; la tisserande les sépare par des baguettes plates en deux nappes formées respectivement des fils pairs et impairs (envergure). Les fils de trame sont liés aux lices des rémises (remettage) de façon à *obtenir des dessins divers*. Les dessins des sampot de soie ne seraient normalement obtenus que par la broderie ; ils exigent un grand nombre de rémises ; la confection de l'étoffe est particulièrement lente car à chaque droite il faut changer de rémisse et donc de pédale. Le métier est installé entre les pilotis, à l'ombre. La femme y travaille à ses heures de loisir, en particulier pendant les heures chaudes et selon un rythme assez lent. La plupart des femmes cambodgiennes savent tisser plus ou moins. Là où elles tissent les sampot

²¹¹ Conditions assez identiques à Angkanh qui achète son bois à Srang, distant de 50 kilomètres.

de cérémonie ou les sampot hol, elles sont parfois instruites dans cette technique délicate par de vieilles femmes expérimentées.

Tissage du coton.

1^o — *Matière première.* — Le coton utilisé par la tisserande n'est que pour une très faible part produit au Cambodge. La production du Royaume s'est élevée en 1956 à 200 tonnes de coton non égrené dont une partie a d'ailleurs été exportée ²¹². Inversement il a fallu importer la même année 744 tonnes de *filés*. Situation relativement récente. Le Cambodge était au début du siècle, le plus important producteur de coton de l'Indochine : la culture du cotonnier y était traditionnelle *dans les îles du Mékong et sur les berges du fleuve* ; AYMONIER donne la production de coton brut comme s'élevant à plus de 8 000 tonnes en 1873. Le cotonnier couvrait 10 000 hectares dans la seule province de Kandal en 1900 pour une production de 7 200 tonnes ; 15 000 hectares dans le Royaume en 1923 avec une production de 5 000 à 8 000 tonnes ; mais 6 000 hectares seulement en 1940 ; 23 000 hectares en 1944-1945, à la suite de mesures prises par le Protectorat pour développer cette culture et ravitailler l'Indochine bloquée par la guerre : la culture s'était étendue aux terres rouges de Chamcar-Lœu (5 000 ha). La Société Cotonnière de Nam-Dinh achetait le coton, le faisait égrener à Phnom-Penh et Koh-Lovéa et l'expédiait au Tonkin. Mais dès 1952 la superficie cultivée était tombée à 400 hectares, concurrencée par des plantes plus rémunératrices (tabac, kapokier) et par les filés importés. En 1956, elle est à peine de 200 hectares, avec un très faible rendement (chap. XIII).

Le cotonnier (Krabas) est peut-être d'importation indienne. On trouve au Cambodge un cotonnier arborescent (Krabas tchoeu tès - *Gossypium arboreum*) ²¹³, mais seul le cotonnier annuel (Krabas bay, *Gossypium hirsutum*) a quelque intérêt. Il donne une soie d'un blanc légèrement crémeux et de belle qualité mais à *fibres très courtes*. De la récolte de 1948-1949, 22 % des soies avaient 19 à 30 milli-

²¹² Exportation du coton non égrené vers Hong-Kong ; les graines sont utilisées dans les huileries. Il y aurait aussi une exportation frauduleuse vers la Thaïlande.

²¹³ L'arbre qui peut atteindre 4 mètres est planté à côté des maisons ; les paysans récoltent ce qui leur est nécessaire et laissent le reste sur l'arbre. Il semble, d'après TCHEOU-TA-KOUAN que ce cotonnier arborescent était seul cultivé à l'époque classique.

mètres, 37 % : 21 à 22 millimètres, 40 % : 23 à 24 millimètres. Ainsi s'explique un phénomène paradoxal : à Prek Luong (Khsach-Kandal) les paysans cultivent le coton et les femmes tissent du tulle de mousquetaire ; mais les paysannes consomment des filés achetés au marchand chinois et non le coton produit par leur mari ; celui-ci est à fibres trop courtes. La meilleure utilisation du coton local est la fabrication des couvertures : les tisserandes de Koh Sautin utilisent le coton de Koh Pen, île voisine ; mais c'est là un fait assez exceptionnel.

Le cotonnier est cultivé sur les berges du Mékong entre Kratié et Kompong-Cham, et à un moindre degré en aval de cette ville (carte n° 7) ²¹⁴.

Quelques détails sur cette culture en pleine décadence seront donnés au chapitre XIII. La culture du cotonnier avait été introduite après 1930 sur les terres rouges du Chamcar-Loeu. Elle a été abandonnée. Mais des essais de culture scientifique viennent d'obtenir des résultats particulièrement remarquables tant sur berges que sur terres rouges et laissent présager un nouveau développement du cotonnier dans cette région ²¹⁵ (chap. XX).

Le coton local est filé à domicile par les tisserandes, au rouet et au dévidoir : le rouet est en très minces lattes de bambou ou de bois : l'homme le fait tourner tandis que la fileuse avec ses doigts extrait les fils des gousses de coton. A Phum Loeu dans l'île de Koh-Sautin, le coton brut non égrené est acheté à Koh Pen à raison de 8 riel le kilogramme de coton (le prix de revient du coton égrené serait ainsi de 24 riel environ) et est traité sur place. Certaines régions avant la crise actuelle de la culture étaient spécialisées dans l'égrenage et la *filature du coton* ²¹⁶.

²¹⁴ srok de Chhlong Russey Keo — Chambak — Tamau (rive droite du phm) u
srok de Krauchmar Poeus (Koh Thmey) — Roca Khnor (Koh Roka)
Chumnik (Koh Tasu)

srok de Stung Trang Dey Dos
srok de Tbaung Khmum Peamchiléang — Beng Pruol — Chiro
srok de Koh Sautin Koh Pen
srok de Kang Méas Kang Taneng
srok de Srey Santhor Pteah Kandal (Koh Svay) — Prek Por
srok de Khsach Kandal Prek Krabau — Prek Luong.

²¹⁵ Œuvre de Mr. DE TERVERS, expert de la Mission Française d'Aide Économique et Technique — Le rendement obtenu est de 3 tonnes de coton longue fibre à l'hectare.

²¹⁶ Les paysans de Kien-Svay achetaient (1948) du coton dans le srok de Srey-Santhor, le dégrainaient, le filaient. De même de nombreuses femmes du srok de Lovea-Em (en particulier Beng Krum et Lovéa Sar) étaient spécialisées dans la filature du coton.

Mais la plupart des filés sont importés de l'étranger notamment des États-Unis, du Japon et de France. En 1955, les filés sont vendus aux tisserands de Koh-Sautin 370 riel le « mau » de 4 kilogrammes, soit 90 riel le kilogramme environ (en 1956, 80 riel). Le prix de revient est donc supérieur à celui du coton local mais le coton importé est de meilleure qualité et peut seul être utilisé pour certaines fabrications, en particulier le tulle de moustiquaire.

2° — *Tissage*. — Trois produits principaux : le *Krama* ou écharpe — le tulle de moustiquaire — les couvertures. Le tulle de moustiquaire est fabriqué avec des fils blancs. Les *Krama* et les couvertures utilisent en outre des fils rouges et bleus. La teinture est une teinture chimique sauf pour l'indigo (*Indigofera tinctoria* - *Doeum trôm*).

Le coton est tissé essentiellement sur les rives du Mékong entre Chhlong et Neak Luong avec des centres importants dans les srok de Koh Sautin, de Kang-Méas et de Kien-Svay. *Nous donnons en annexe la liste des principaux khum de tisserands.*

Un recensement précis des métiers à tisser n'a jamais été fait de sorte qu'il est difficile de préciser davantage, sauf pour *quelques khum* :

à Pongro (Chhlong, 1949) : 158 métiers ont été dénombrés pour 545 familles khmer étudiées, 30 % de la population tisse.

à Koh Sautin (1954) : 1 500 métiers pour 1 500 familles 100 % de la population tisse,

à Veal Sbauv (1956) : tissage dans 350 maisons sur 491, 70 % de la population tisse.

En 1943, on estimait à 10 000 le nombre des métiers dans la province de Kandal (monographie inédite) : le tissage, encouragé par les autorités administratives, était alors particulièrement développé et il y avait sans doute quelque 20 000 tisserandes en coton au Cambodge. Nous ne pensons pas qu'aujourd'hui, où cette activité est en crise, le nombre des métiers dépasse 5 000.

Quelques spécialisations : Prek Luong tisse des moustiquaires ; le srok de Kien-Svay surtout des *Krama* : sur la route nationale n° 1 de Phnom-Penh à Neak Luong, en saison sèche, les écheveaux de filés, blancs, rouges et noirs, pendent devant les maisons ; les couvertures sont une spécialité de Koh Sautin.

Activité de complément ; donc la femme tisse tandis que son mari travaille aux champs. Activité de type familial, la femme est aidée

par ses filles. Toutefois dans quelques khum, le tissage du coton peut être activité principale et même exclusive : à *Koh Sautin*, toutes les maisons (1214) ont un métier ; certaines en ont 2 ou 3 (puisqu'on dénombrait en 1955, 1 500 métiers) ; dans deux villages : phum Loeu et Koh Ei Chhoeung (364 maisons), les habitants *tissent pendant toute l'année* et le tissage du coton est leur seule ressource ²¹⁷ ; quelques-uns doivent même employer des ouvrières salariées ; il en est de même à Veal Sbau (Kien-Svay - Kandal), où elles sont payées à la tâche ²¹⁸.

L'île de Koh Sautin est le centre le plus important de tout le Cambodge. Ainsi qu'il a été dit 100 % de la population y tisse et 30 % environ ne vit que du tissage du coton. Deux tiers des tisserandes (1 000) font partie de la coopérative artisanale de Kompong-Cham qui groupait 1 195 sociétaires mais qui est actuellement en sommeil. La principale production est celle des *couvertures*, teintes en rouge, en gros coton, vendues dans tout le Cambodge ; elles ont un réel cachet artistique ; diverses tentatives ont été faites pour exporter le tissu de couverture pour l'ameublement (nappes, dessus de table, rideaux, etc...) mais sans grand succès ²¹⁹.

Une paysanne tissant le coton, en 1955 et 1956, peut rapporter à la famille de 55 à 75 riel en moyenne par jour, dont il faut déduire le prix du coton. En 1957, une paysanne et ses deux filles rapportent à la famille 3 500 riel *nets* par an (vente de 30 couvertures et de 60 Krama). Compte tenu de la modicité des ressources paysannes, le tissage du coton est d'un assez bon rapport.

²¹⁷ N..., vice-président de la coopérative de tissage, n'a pas de terre, mais possède une belle maison. Au contraire dans le phum de Kandal Koh, on tisse à temps perdu.

²¹⁸ Salaire d'une ouvrière à Veal Sbau en 1956 :

50 riel pour 100 mètres de tissu de moustiquaire

1 riel pour 1 Krama (nourriture non fournie).

Salaire d'une ouvrière à Koh Sautin en 1955 :

4 riel pour une couverture.

²¹⁹ Une couverture est vendue à *Koh Sautin* en 1955 de 55 à 65 riel (550 à 650 fr) ; une femme peut tisser 1 couverture par jour. Un Krama se vend 20 à 30 riel — 1 mètre de tulle de moustiquaire : 7 riel. A *Veal Sbau* en 1956, le mètre de tulle se vend 3,5 riel à 4 riel : une femme peut tisser en un jour 12 à 20 mètres de tissu (ce qui représente une somme de 60 riel) ; dans la réalité elle met 2 mois pour faire 300 mètres de tissu (revenu 600 riel par mois environ). Une femme peut tisser 2 à 4 grands Krama (de 2,20 m sur 1 m.) ou 10 petits Krama (1,60 m sur 0,80 m) par jour ; les grands Krama se vendent de 20 à 30 riel, un petit 12 à 15 riel ; le revenu par jour est de 75 à 120 riel selon le cas.

Comment expliquer la localisation du tissage du coton ? Tissage et culture sont assez localisés dans la même région, celle des berges du Mékong. Toutefois actuellement, dans le détail, il n'y a pas coïncidence. Nous avons déjà signalé le cas qui n'est pas isolé, de Prek Luong où les tisserandes méprisent le coton produit par leurs époux. Mais il faut tenir compte du recul considérable de la culture du coton depuis 1930 : Koh Kanchov (Kien-Svay) avait encore 280 hectares de coton en 1947 ; elle n'en a plus. Koh Sautin était grosse productrice de coton vers 1900 (AYMONNIER). Par ailleurs, certaines productions sont d'extension récente (moustiquaires, couvertures). Leur développement résulte d'une initiative de l'Administration en période de pénurie (1941-1945) ; Koh Sautin avant 1941 ne fabriquait que des Krama et des sampot hol de soie.

Les berges du Mékong sont région à fort peuplement (200 habitants au km² en moyenne) où les habitants doivent trouver des ressources variées : le tissage du coton est l'une d'elles. Il n'y a pas de rapport évident entre pauvreté en terre de la famille et pratique du tissage. C'est ainsi qu'à Pongro où 30 % des familles tissent, on compte sur 158 métiers :

46 métiers pour 205 familles ayant moins de 0,5 ha	= 23 %	des familles tissent
37 métiers pour 113 familles ayant de 0,5 à 1 ha	= 40 %	»
44 métiers pour 143 familles ayant de 1 à 2 ha	= 30 %	»
27 métiers pour 69 familles ayant de 2 à 5 ha	= 40 %	»
4 métiers pour 15 familles ayant plus de 5 ha	= 26 %	»

Il semble cependant que l'importance du tissage dans le srok de Kien-Svay et surtout dans Koh Sautin soit liée plus nettement à des phénomènes de *peuplement*. A Veal Sbau où toutes les familles tissent, la densité de la population n'est que de 200 au kilomètre carré mais la moitié de la superficie est improductive (étant occupée par des beng) : il y a en réalité plus de 420 habitants au kilomètre carré. Koh Sautin a 420 habitants au kilomètre carré et ainsi que nous l'avons vu, il y a des tisserands professionnels *qui n'ont pas de terre* (un tiers des maisons) : il s'agit donc là de façon typique d'un phénomène de surpeuplement qui se manifeste d'ailleurs par une émigration sporadique. Le tissage en grand des Krama ne remonte qu'à 30 ans, celui des couvertures à moins de 20 ans ; auparavant les tisserands actuels étaient cultivateurs de chamcar. Et il est probable que si l'Administration du Protectorat a choisi Koh Sautin comme centre de confection des couvertures, c'est aussi parce qu'il fallait trouver

de nouvelles ressources aux habitants. Le tissage du coton était lié sans doute aux zones de culture du cotonnier ; il s'y est maintenu après disparition de la culture comme activité de complément, parce que les berges sont peuplées et ont besoin de ressources multiples ; à Koh Sautin enfin il est devenu une activité prépondérante par suite de la très grande densité de la population et d'une intervention des autorités.

Tissage de la soie.

10 — *La culture du mûrier et la production de la soie.* — La culture du mûrier est d'introduction plus récente au Cambodge que la culture du cotonnier. D'après TCHEOU TA KOUAN, ce seraient les Siamois qui au XIII^e siècle auraient introduit au Cambodge l'élevage du ver à soie et le tissage de la soie. La sériciculture est peu importante au Cambodge et loin de suffire aux besoins du pays. La production annuelle de soie grège depuis 1950 se tient aux environs de 25 tonnes. Par contre le Cambodge a importé du Japon en 1951 40 tonnes de soie, en 1955 : 36 tonnes. Le mûrier était comme le cotonnier culture traditionnelle des berges du Mékong, mais surtout des berges méridionales (chap. XIII). Comme le cotonnier, il a subi maints aléas : en 1921 il couvrait 5 000 à 6 000 hectares (DELOCHE DE COMPOCASSO) ; en 1939 100 hectares. Avec la guerre et la pénurie de tissus, la sériciculture fut développée systématiquement pour atteindre 6 000 hectares, surtout sur les berges du Bassac et du Tonlé Thom inférieur, en *Koh Thom* (Kandal), *Loeuk Dek* (Kandal) et *Peamchor* (Prey-Veng) ; sériciculture et élevage du ver étaient pratiqués essentiellement par la population vietnamienne de ces srok. En 1947 et 1948, la culture du mûrier couvrait encore 6 000 hectares avec une production de 150 tonnes. Depuis elle n'a cessé de rétrograder, tandis que les srok producteurs étaient dévastés par la guerre et abandonnés en partie par leur population vietnamienne. La superficie cultivée est tombée à 200 hectares. Le Cambodgien répugne à élever le ver à soie : la religion bouddhique interdit en effet de tuer et il faut tuer le ver pour recueillir le cocon. Il est probable d'ailleurs que cette répugnance est, en grande part, le résultat du renouveau de piété bouddhique qui date des années 1930-1940. Les Cambodgiens n'élèvent plus le ver à soie sur les berges du Mékong ; ils l'élevaient jadis ; ils l'élèvent encore dans les régions de l'intérieur (Prey Krabas) et dans

les régions reculées (Phnom Srok en Teukchor) où l'influence bouddhique est moins forte.

Les khum sériciculteurs sont situés dans Takéo et le Sud de Kandal à la frontière de la Cochinchine ²²⁰ (carte n° 7).

On trouve encore la culture du mûrier dans quelques khum de l'intérieur (Phnom Srok en Teukchor, etc...). Les régions productrices sont donc très nettes : rives du Mékong inférieur — rives du Bassac et rizières dans le Sud et l'Est de Takéo et la partie voisine de Kampot (Banteay Méas). Le long des berges les cultivateurs sont vietnamiens ou parfois métis sino-cambodgiens, très sinisés ²²¹. Dans Takéo, ce sont des Cambodgiens qui pratiquent une petite culture familiale de *jardin* : à Prey Romdeng chaque paysan cultive le mûrier au pied du Phnom ; à Kampeng la production annuelle de soie est de 3 à 4 kilogrammes par famille. Souvent les paysans se contentent de produire les feuilles de mûrier qu'ils vendent aux éleveurs chinois ou vietnamiens.

La production paysanne de soie est donc réduite à quelques khum de Takéo. Elle serait susceptible d'une grande extension à condition de passer outre aux interdits religieux. Le plus généralement le tisserand doit donc acheter la soie au commerçant chinois (soie importée) ou au sériciculteur vietnamien. Les tisserandes de Tréa

220

srok de :

KG-CHAM KANDAL	Krauchmar	Koh Pi
	<i>Koh-Thom</i>	Tuk Veal
	Saang	Prek Ambel-Roca Khpos
	Lovea Em	Sambour — Thmar Kor — Koh Ras — Sarikakéo
TAKEO	Kien-Svay	Samrong Thom
	surtout <i>srok de</i>	Prek Dach — Prek Tonléap —
	<i>Loeuk Dek</i>	Sandar, etc...
	<i>Prey Krabas</i>	Angkanh — Ba Srè — Kampeng
	<i>Kirivong</i>	Champa — Angkor Borrey
	<i>Treang</i>	Phnom Denh — Prabat Chean
KAMPOT PREY-VEENG	Tramkak	Chum — Prey Romdeng
	Bati	Smong — Roneam — Khvao
	<i>Banteay Meas</i>	Trapeang Thom — Srè Romong
	<i>Peamchor</i>	Krang Leau
		Tani
		tous les khum

²²¹ A Tuk veal, culture par des métis sino-cambodgiens très sinisés : les femmes portent le pantalon — tous vivent dans des maisons en torchis, à terre.

Sur les Vietnamiens de Loeuk Dek et Peamchor, voir chapitre XVIII.

(Kandal), celles de Sla (Takéo) achètent la soie à Phnom-Penh ; celles de Kampeng (Takéo) au marché de Bat Rokar ; celles de *Prek Chrey* sur le Tonlé-Tauch aux Vietnamiens du srok de Peamchor. La soie utilisée pour les sampot est plus fine et plus chère que celle des sarong. Les prix varient (1954-1956) de 500 à 1 000 riel le « meul » (1,500 kg) ²²².

2° — *Le tissage*. — Il faut trois jours pour faire un Phamuong, dix à vingt jours pour un « Hol » qui exige un travail très délicat, trois ou quatre jours pour un sarong ; pratiquement une tisserande fait 40 sarong par an ²²³.

La localisation du tissage de la soie est extrêmement nette (carte). On peut distinguer 3 zones principales : 1° au Sud de Phnom-Penh les rizières de Kandal-Stung, Bati, Prey-Krabas, Samrong, Treang, Kirivong et Banteay-Méas qui forment la principale région de tissage et la plus renommée par la valeur de ses produits. On peut y rattacher la région de la berge occidentale du Bassac (Saang). — 2° La « zone du Tonlé-Tauch », c'est-à-dire les berges de cette rivière, berge Nord (Lové), berge Sud surtout (avec en particulier le gros centre de Prek Chrey), et la région comprise entre Mékong et Tonlé-Tauch dans le srok de Lovéa-Em. — 3° Quelques khum très isolés, en particulier dans le srok de Teukchor dans Battambang et en Samrong-Chongkal.

Aucun recensement sérieux n'a été fait des métiers à tisser. En 1942, on estimait à 1 500 le nombre des métiers, et à 2 800 le nombre de tisserandes. La production se serait élevée à 30 000 sampot et écharpes et à 300 000 mètres de tissus. Ces chiffres sont probablement très inférieurs à la réalité. Voici quelques précisions obtenues, par enquête orale, dans un certain nombre de khum : Sla : 400 métiers,

²²² Le « meul » mesure traditionnelle pour la soie, vaut 1,500 kg ou 2 « niel » et demi, le niel pèse 600 grammes.

²²³ Un sarong se vend de 150 à 200 riel (1 500 à 2 000 fr) ; un sampot de 400 riel (Phamuong) à 1 000 riel (très beau Hol). Le rapport du tissage de la soie est très variable selon le cours de la soie grège. A Sla (mai 1956) le sarong se vend 150 riel ; 1 meul de soie permet de faire 7 sarong et coûte 550 riel ; le bénéfice par sarong est de 70 riel ; le rapport annuel de 2 800 riel (soit 28 000 fr). A Trapeang Krassang (octobre 1954), la tisserande fait 8 sarong avec 1 meul de soie acheté 850 riel à Chambâk ; le sarong est vendu 150 riel ; chaque sarong rapporte 40 riel ; le revenu annuel est de 1 600 riel. Mais à Prek Chrey (Prey Veng — janvier 1956), 1 sarong se vend 200 riel. Pour faire 1 sarong, il faut 0,300 kg de soie (on fait 5 sarong avec 1 meul) à 1 000 riel le meul, il faut donc 200 riel de soie. Le tissage des sarong ne rapporte plus rien par suite du prix élevé de la soie et est presque abandonné.

Kampeng : 400 à 500 métiers, Trea : 15 métiers, Trapeang Krassang : 300 métiers.

Une enquête écrite donne 1 850 métiers en activité dans la province de Takéo.

On peut estimer à 3 000 le nombre des maisons où l'on tisse la soie au Cambodge. Cette activité traverse (1957) une crise grave due aux hauts cours de la soie grège en 1956, et à la concurrence des tissus importés : c'est ainsi qu'à Prek Chrey en janvier 1956, sur 60 maisons où il y avait des métiers, 4 femmes seulement tissaient.

Il y a généralement une spécialisation des villages : certains villages fabriquent des sampot *hol* (Trea-Thmar Kor-Koh Rah-srok de Samrong), d'autres des sampot Phamuong (srok de Prey Krabas), d'autres des sampot sin, d'autres des sarong (Trapeang Krassang, Sla, Tani, srok de Samrong).

Plus encore que pour le coton les traditions se passent de mère en fille. En général le tissage de la soie n'est qu'une activité de complément, pour la famille. La femme travaille surtout, en saison sèche, après la récolte du paddy. En outre dans la plupart des khum, une partie seulement des habitants se livrent à cette activité (Trapeang Krassang : la moitié des ménages). Cependant dans quelques khum, notamment en Prey Krabas et Samrong, le tissage devient l'activité principale : il occupe toutes les maisons à Kampeng. A Sla, un peu plus de la moitié des familles tisse et le tissage est pour elles une activité essentielle : chaque famille ne récolte en effet que 800 kilogrammes de paddy alors qu'elle en consomme 2 000 ; c'est la vente des sarong qui permet de vivre. A Trapeang Krassang, certaines maisons ont 3 métiers. A Prek Chrey enfin, sur les bords du Tonlé-Tauch, le tissage est la ressource presque unique et la crise met les habitants dans une situation tragique. Les tisserands de Prey-Veng sont groupés dans une coopérative qui réunit 454 sociétaires. Ceux de Kandal font partie, comme les tisserands en coton, de la coopérative qui groupe 1 678 sociétaires.

Comment expliquer la localisation du tissage de la soie ? Un rapport assez net existe avec les régions où l'on cultive le *mûrier* (carte n° 7). Le srok de Prey Krabas, les srok de Treang et de Kiri-vong, la région de Tani sont à la fois zones de culture du mûrier et zones de tissage. Pas de coïncidence absolue cependant : Samrong, Bati, Kandal Stung tissent sans produire de soie. Les paysans de Lovea-Em ne cultivent pas le mûrier ; ils achètent leur soie aux Vietnamiens de Sambour, Thmar Kor, Koh Rah, Sarikakéo. De même les tisse-

rands du Tonlé-Tauch achètent leur soie aux Vietnamiens du srok de Peamchor qui, eux, ne tissent pas. Certes, la culture du mûrier a beaucoup reculé : Treang, Bati, les berges du Tonlé-Tauch cultivaient le mûrier au début du siècle (AYMONNIER). Primitivement les zones de tissage ont été sans doute des zones de sériciculture : de même en des khum reculés subsistent production et travail de la soie (Phnom Srok en Teukchor). Le tissage s'est maintenu cependant là où la culture du mûrier disparaissait. Ici encore il faut faire appel sans doute à des raisons démographiques : Bati et Samrong ainsi que Kandal Stung sont très *peuplés*, respectivement 160-170 et 185 habitants au kilomètre carré. Les terres y sont médiocres. La population ne peut survivre sur ces propres rizières. Il lui faut des ressources supplémentaires : le tissage de la soie est l'une de ces ressources. L'extension du tissage de la soie y est d'ailleurs récente (1935-1940). Le long du Tonlé-Tauch, la situation est plus nette encore : les berges cultivables de cette rivière sont étroites ; au delà les terres sont inondées une grande partie de l'année. Activité traditionnelle, le tissage de la soie a subsisté *parce qu'étant une des seules ressources possibles*.

Tissage des nattes de jonc (Kântel Kâk).

Les nattes de jonc (Kântel Kâk) constituent l'essentiel de la literie paysanne. Elles sont fabriquées en quelques points seulement du Cambodge : *Kompong Tralach et Peam Lovek* (srok de Kompong Tralach - Khet de Kompong-Chhnang), *Prek Tameak, Preah Prasap et Prek Russey* (srok de Khsach Kandal-Kandal) (carte n° 7). On estimait qu'en 1942, 800 ouvrières fabriquaient 20 000 nattes par an. Il semble que là aussi les chiffres soient sous-estimés : dans le seul khum de Prek Tameak, 300 familles fabriquent des nattes (?).

Les *joncs* (Kâk) sont récoltés dans les terres basses d'arrière-berge, notamment dans les srok de Lovéa-Em et Khsach Kandal où ils font l'objet d'une véritable *culture*. Les plantes sont coupées sur place, leur sommet tranché ; à l'aide d'une lame de fer on enlève la moelle ; la tige est ensuite fendue en 2 ou 3 dans le sens de la longueur ; l'écorce ainsi obtenue est séchée au soleil : elle s'enroule sur elle-même et prend la forme d'un gros fil, long de 1 mètre à 1,50 m, de 5 millimètres de diamètre. Les fabricants de nattes ne produisent pas les joncs : à Prek Tameak, les joncs sont achetés aux commerçants chinois qui eux-mêmes se les procurent à Sarikakéo distant de

20 kilomètres par la piste de berge. Le prix du picul (60 kg) de joncs est de 330 riel (1954).

Le jonc est teint sur les lieux de tissage, en rouge, vert, violet, avec des teintures chimiques : autrefois (1921) Prek Tameak était renommé pour ses nattes rouges, teintées à l'écorce de *Sbeng*, ou noires, les joncs étant trempés dans la vase. La plupart des nattes fabriquées sont multicolores, les dessins étant assez variés et agréables à l'œil.

Le tissage (photo n° 18) se fait sur un métier très simple. Un bâti rectangulaire est monté, très bas, à 0,30 m - 0,50 m du sol : il se compose de quatre perches de bois ou de 4 bambous ; il a 3 à 4 mètres dans le sens de la longueur, 1,50 m à 2 mètres dans le sens de la largeur ; en largeur l'une des perches, celle qui est opposée à la tisseuse, est mobile de façon à permettre de régler la longueur de la natte. Une chaîne de fils de jute est tendue entre les 2 perches transversales ; les joncs sont placés en trame à l'aide d'une grosse aiguille assez semblable à celle utilisée pour le crochet. Un peigne de bois complète l'ensemble. Ce sont ici encore des femmes qui travaillent à 2 ou 3 par métier. L'une assise manie le peigne et serre les joncs ; les 2 autres accroupies de chaque côté lancent les joncs entre les fils de chaîne. Trois femmes peuvent faire en une journée 2 grandes nattes.

Activité complémentaire : les hommes à Prek Tameak cultivent le riz de saison sèche et la ramie, teignent les étoffes au mackloeu. Dans ce même centre cependant la crise de la ramie (1956) a provoqué une extension de la fabrication des nattes et une grande partie des 1 800 familles qui le peuplent, vit du tissage des nattes. On estimait que, fin 1952, une tisserande pouvait gagner par jour 30 piastres à 17 fr, soit 15 300 fr par mois ; cependant en 1954, un calcul a permis d'évaluer à 25 riel le bénéfice de la tisserande. Pour faire deux grandes nattes il faut 4 riel de jonc (2,400 kg) soit avec le prix de la teinture, 16 riel environ ; trois femmes font deux nattes en un jour, qu'elles vendent au commerçant chinois 90 riel. Il leur reste donc 74 riel à se partager en 3, soit 25 riel environ chacune. Elles gagnent donc chacune environ 750 riel par mois (7 500 fr).

Tels sont les métiers artisanaux pratiqués dans les campagnes cambodgiennes. Il est remarquable qu'ils soient concentrés exclusivement ou presque dans la *Plaine des Quatre-Bras*, et dans cette Plaine, à l'Ouest du *Tonlé-Tauch*. Localisation caractéristique. Cette région est celle où les traditions se sont le mieux conservées. *Mais c'est aussi la plus peuplée.*



LE THNOT

Dernier trait, le plus pittoresque, peut-être, du paysage cambodgien : le doeum Thnôt (*borassus flabelliformis* ou *flabellifer*), le palmier à sucre : haut tronc noir qui peut atteindre 20 mètres, droit ou légèrement arqué, à l'écorce striée ; plumet rond de palmes rigides vert sombre. Arbre national du Cambodge, en quelque sorte : son apparition sur la route de Saïgon à Phnom-Penh marque le passage de la frontière ; et il y a sans doute deux millions de thnôt dans le Royaume. Les palmes sont utilisées dans la construction des maisons ; les fruits, de la taille d'une grosse orange, renferment trois noyaux dont la pulpe est consommée fraîche ou employée comme médicament dans les maladies des yeux ; ils sont mangés mûrs ou servent à la préparation de gâteaux et de friandises ; le tronc, une fois l'arbre abattu, fournit solives, poutres, lamelles de plancher, ou, évidé, sert de pirogue ; des inflorescences est extrait un jus consommé frais, fermenté (vin de palme) ou transformé en sucre. Le thnôt n'est cependant pas indigène. Il est vraisemblablement originaire de l'Inde méridionale où il est fort exploité (Palmyra Palm) ; on le trouve aussi en Thaïlande et au Laos.

Répartition des thnôt. (Carte n° 8)

Présents partout, les Thnôt sont cependant inégalement répartis. Diverses évaluations, en 1938, donnaient les chiffres suivants qui doivent être accueillis avec réserves :

Kandal	217 000	Kompong-Chhnang	207 000
Kompong-Speu	90 000	Takéo	600 000
Kampt	66 000	Kompong-Thom	non donné
SVayrieng	65 000	Siemréap	50 000
Prey-Veng	120 000	Battambang	non donné

Kompong-Cham	75 000	Kratié	non donné
Pursat	53 000		

Chiffres imprécis. Ils confirment cependant ce que révèlent les photographies aériennes, ou de simples déplacements dans la campagne. Thnôt très abondants dans les « plaines hautes » de Kandal, Kompong-Speu, Kompong-Chhnang et Takéo où les peuplements forment parfois de véritables bois ; thnôt plus clairsemés dans les plaines basses de l'Est (Prey-Veng-Svayrieng) ; thnôt beaucoup plus rares, par plaques, aussi bien dans Kompong-Cham que dans la Plaine des Lacs (Pha-Ao dans Kompong-Cham — Kompong-Thmar et Tréa dans Kompong Thom — Sauthnikom, Pradak, Lovea Thmey dans Siemréap) ; pratiquement aucun thnôt dans Battambang ; la petite plaine de Kampot en est par contre couverte. Le thnôt est planté : le fruit est enterré à 0,10 m. de profondeur. Comme la plupart des arbres, il n'aime pas les zones inondées : il pousse difficilement dans les plaines menacées par l'inondation ; leur sol argileux, très compact à faible profondeur, lui convient mal ; il est ainsi absent de toutes les plaines au Nord-Ouest de Prey-Veng, sauf dans les villages, sur tertres sableux. Par contre, c'est un arbre de sols légers, frais et profonds ;²²⁴ les terrains sableux lui conviennent bien ; il aime les zones forestières de défrichement récent. Les thnôt sont nombreux sur les sols sableux de Pha-Ao, en bordure du massif forestier de Chhoeung Prey ; à 20 kilomètres de là la plaine (veal) de Prey Chhor est nue. Cependant dans la Plaine des Lacs et surtout dans Battambang, le Borassus est rare même en plaines hautes, sableuses ou limoneuses ; des arbres parsèment les rizières ; ce ne sont pas des thnôt, mais des arbres sauvages. L'Histoire peut être ici de quelque secours : une ordonnance royale de 1901 obligeait les paysans à planter un certain nombre de thnôt ; à cette époque la province de Battambang était encore siamoise et l'ordonnance ne pouvait y être appliquée. Cependant les faits sont plus complexes.

Exploitation du thnôt.

Le thnôt n'est pas partout exploité, ou tout au moins il n'est pas partout exploité pour la production du *jus* et du *sucre*. A peu près

²²⁴ Très rustique, il y a une remarquable aptitude à aller chercher l'eau à grande profondeur.

partout les paysans consomment les fruits et utilisent les palmes, ce qui est possible dès que le palmier a 10 ans d'âge. La fabrication des cloisons en feuilles de *thnôt*, partout pratiquée, est même une ressource importante pour les khum situés à proximité de Phnom-Penh, marché considérable ainsi à Preah Nippean, à une vingtaine de kilomètres au Sud de la capitale ; les « *slek kandop* » sont tressées, mises à tremper dans l'eau, puis vendues en ville 60 riel le 100. Par contre, le jus n'est pas partout récolté et le sucre n'est pas partout fabriqué. Jusqu'en 1938, les palmiers à sucre étaient soumis à une taxe (0 \$ 10) par arbre en exploitation, ce qui a rendu possible quelques statistiques ²²⁵.

Ces statistiques sont, de toute évidence, très incertaines : en 1956, on évalue à 600 000 le nombre des *thnôt* effectivement exploités pour une production de 35 000 tonnes de sucre (la production de 1942 était évaluée à 22 300 tonnes). Cependant deux conclusions peuvent en être tirées : les régions qui n'exploitent pas les *thnôt* pour le sucre en possèdent très peu ; tel est le cas de Kompong-Cham, Kratié et de toutes les provinces des Lacs sauf Siemréap. Ceci est d'ailleurs logique, le paysan ne plante pas un arbre qu'il n'utiliserait guère. Toutes les régions qui possèdent des *thnôt*, d'autre part, ne produisent pas le sucre (ainsi Takéo qui aurait 600 000 *thnôt* n'en exploiterait, au mieux, que 27 000.) Les *srok* de Rolea Peir, Oudong, Kong Pissey,

225

PROVINCES	THNÔT EXPLOITÉS (POUR LE SUCRE)	
	1938 (MAYRARGUE)	1942
Kandal	72 500	76 000
Kompong-Speu	37 000	22 000 (?)
Kompong Chhnang	10 000 (?)	70 000
Takéo	15 000 (?)	27 000
Kampot	14 800	35 000
Prey-Veng	4 000	39 000 (?)
Svayrieng	4 000	42 000 (?)
Kompong-Cham	1 800	26 700
Kratié	300	1 100
Kompong-Thom	1 000	10 400
Pursat	10 000	5 000
Siemréap	16 000	45 000
Battambang	non donné	non donné
	186 400	399 200

Phnom-Penh, Banteay-Méas sont les régions essentielles de culture et d'exploitation du thnôt. Ces faits contradictoires en apparence, s'expliquent par les conditions d'exploitation de l'arbre : la récolte du jus est *délicate et dangereuse* ; la fabrication du sucre exige du bois.

Récolte du jus de palme.

Pour récolter le jus produit par les inflorescences, il faut *grimper* jusqu'au panache de l'arbre soit à 10, 15 et parfois 20 mètres ; un bambou dont les branches latérales coupées forment échelle de perroquet (Bâng ông), est placé sur le tronc (photos 15 et 16) ; avant la récolte les paysans doivent donc se procurer des bambous qu'il leur faut parfois chercher fort loin ²²⁶. Un « Bang ông » vaut de 15 à 20 riel. La récolte commence aux premiers jours de novembre dès l'apparition des premières inflorescences : ce sont les fleurs, surtout les fleurs des arbres femelles qui donnent le jus. Elle se termine en mai ; elle coïncide donc avec la saison sèche, période de repos dans les régions de rizière, une fois la moisson terminée. Le sommet de l'arbre est débarrassé des feuilles gênantes ou mortes ; puis, pendant sept jours, les fleurs sont meurtries à l'aide de pinces en bois (Knieb) dont les branches sont plates pour les plantes mâles et rondes pour les plantes femelles ; les boutons prennent alors une teinte rouille ; l'extrémité de l'inflorescence est ensuite coupée, le bouton pétri à la main et introduit dans un tube rempli d'eau pendant deux ou trois jours. Après sept jours, la récolte est possible. L'homme remonte au tronc, sectionne chaque pédoncule floral, l'incline dans un tube de bambou creux, aux entrenœuds perforés et qui a été soigneusement *fumé* (Ampong) (photo) ; les ampong sont placés le matin de bonne heure, enlevés le soir et remplacés par d'autres ; il y a donc normalement deux récoltes par jour ; chaque fois la plaie est rafraîchie. Le jus est plus abondant la nuit et la récolte du matin est la meilleure. Il y a normalement deux ampong par arbre. Le paysan doit donc monter deux fois par jour, travailler à 15-20 mètres de haut et ceci pour chaque arbre exploité. Métier *dangereux* : autrefois l'homme qui montait au thnôt était dispensé d'impôt ; on le considérait comme un mort en puissance. Métier enfin qui demande une *longue* pratique : dans les phum, quelques hommes seulement savent exploi-

²²⁶ De Bakou (Kandal) au Phnom Srang (Kong Pissey), de Thnal-Totung aux forêts de Trapeang Kraleng, soit environ 40 kilomètres.

ter le thnôt ; et dans la plupart des régions personne n'est compétent : ce sont des spécialistes venus des grandes régions productrices (Kandal, Kompong-Speu, Kompong-Chhnang) qui font la récolte. Le paysan cambodgien n'aime pas monter au thnôt : il trouve cette tâche dure et dangereuse ; *il ne la pratique que lorsqu'il ne peut pas faire autrement*. Tel est le cas dans certains khum forestiers, au sol très pauvre, où les rizières sont rares : ainsi à Pradak (Siemréap) où pour 2 000 habitants, les rizières ne couvrent que 236 hectares. Par contre, là où les ressources sont abondantes et variées, les thnôt sont absents ou ne sont pas exploités : ainsi sur les berges du Mékong ou du Bas-sac. Dans les riches régions rizicoles, les paysans n'exploitent pas leurs borassus ; ils prétendent ne pas savoir ; en réalité ils ne veulent pas et n'en éprouvent pas la nécessité ; les paysans de Prey Chhor font récolter le jus de leurs palmiers par des gens misérables venus de Pha-Ao. Enfin dans les khum où le thnôt est exploité, ceux qui montent à l'arbre sont les plus pauvres : gens dépourvus de rizières. C'est ainsi que O... N... exploitant de thnôt à Ang Popel (Kong Pisey — Kompong-Speu) ne possédait en 1954 pour nourrir sa femme et ses 5 enfants que 50 ares de très médiocres rizières dont la production annuelle ne dépassait pas 400 kilogrammes alors que la consommation familiale était de 2 000 kilogrammes ; cet homme n'avait pas d'attelage et payait ses voisins (50 riel) pour le labour... *Ainsi le thnôt n'est-il exploité que par les plus pauvres paysans ou par les phum les plus déshérités*.

Utilisation du jus et fabrication du sucre.

Un Borassus donne environ 3 litres de jus chaque jour pendant les trois premiers mois de saison sèche (novembre-décembre-janvier), 1 litre à 1,50 pendant les trois derniers mois (février-mars-avril), soit à peu près 400 litres par an. Les arbres femelles donnent un jus plus riche ; les jus récoltés en début de matinée, aux heures les plus fraîches, sont meilleurs. Ce jus aurait très vite une réaction acide et fermenterait. Pour empêcher cette fermentation, un morceau d'écorce de Popel (*Vatica harmandiana*) est déposé dans l'ampong : il neutralise le liquide et retarde la fermentation. Ce jus très sucré est très apprécié des Cambodgiens. Les villes sont ainsi de grands centres de consommation, en particulier Phnom-Penh : tous les matins des mois de saison sèche, des paysans du srok de Phnom-Penh (Pochentong, Chomchau, etc...) se hâtent vers la ville, une dizaine d'ampong suspendus au fléau d'épaule ; d'autres empruntent le car chinois et les ampong

pendent par grappes aux portières et aux fenêtres du car. Le profit peut être assez élevé : à Kompong-Cham, un paysan qui exploite les thnôt de la Maison de France, récolte 8 ampong par jour ; il vend le jus de palme 1 riel le verre en ville et chaque ampong contenant 8 à 10 verres, il gagne de 40 à 80 riel par jour (décembre 1956).

Le jus peut être également transformé en vin de palme « teuk thnot chou » : deux grands pots de jus bouilli et tamisé sont versés dans une jarre de 30 à 35 litres environ ; y sont ajoutés un morceau de pétiole de Borassus et une ou deux racines de « ropeak » ; puis, après vingt-quatre heures de fermentation, une poudre faite de poivre à longs fruits, de poivre noir et de poivre sauvage, de gingembre et de cardamome. Après quoi le vin est filtré : il se vend 5 riel le litre ²²⁷.

Cependant le jus du thnôt sert surtout à la *préparation du sucre* (*skâr*). A cet effet il est versé dans une bassine en fonte d'une contenance de 30 litres environ, à travers un filtre en latis de bambou : ce filtre arrête les morceaux d'écorce de popel. La bassine est placée sur un four de torchis (Baya) et on allume un feu de bois. La cuisson dure 3 ou 4 heures, l'ébullition ayant commencé au bout de 15 à 20 minutes ²²⁸. Quand la concentration du sucre atteint 80 à 85 % du liquide, la cuisson est arrêtée et le sirop est brassé énergiquement à l'aide d'une palette de bois (Autork) : ce brassage qui dure une demi-heure favorise la cristallisation de la saccharose. Le sirop est ensuite versé soit dans une touque, soit dans une jarre, soit dans des moules ronds en feuilles de thnôt ; le sirop se solidifie en refroidissant : les moules donnent des pains de 80 à 120 grammes, généralement emballés par 10, ou des pains plus gros de 350 grammes environ. Le jus de Borassus contient d'après des analyses faites en Inde ²²⁹ 11,7 % de saccharose ; il faut 6 à 7 litres de jus pour faire 1 kilogramme de sucre ; un arbre peut donc donner 60 kilogrammes de sucre environ par an, ce qui est considérable.

Le sucre est plus ou moins clair (du blanc jaunâtre au brun foncé) et plus ou moins dur. Du noir animal ou de la chaux permettent de le blanchir. Dans le suc récolté à 6 heures du matin, les sucres non cristallisables ne représentent que 7 % ; ils représentent près de 50 % à midi. Le jus est moins riche en sucre cristallisable en début et surtout

²²⁷ Le vin de palme est le seul alcool typiquement khmer.

²²⁸ Dans la plaine de Kampot qui produit le sucre le plus estimé, la bassine est couronnée de palmes tressées, destinées à faire retomber l'écume.

²²⁹ Tad Gud Samachar, Volume II, avril-May 1956, n^{os} 8 et 9.

en fin de saison et à partir de mars la concentration du suc ne donne que des *mélasses* ²³⁰. La cuisson du jus de thnôt exige de grandes quantités de *combustible*. Et plus précisément de grandes *quantités de bois*. En effet la qualité du sucre dépend en partie de la rapidité de la cuisson qui doit être menée à bien en 3 ou 4 heures : il faut donc un bon combustible. Quand, faute de bois, le paysan utilise feuilles ou pétioles, la cuisson demande parfois 6 à 8 heures, ce qui favorise l'inversion de saccharose ; de là une mauvaise cristallisation du sucre et l'augmentation du taux de mélasse ; ces combustibles médiocres dégagent en outre de la fumée qui communique au sucre un goût assez désagréable. Dans ces conditions il est indispensable d'utiliser un combustible tel que le bois. Mais pour fabriquer une touque de 26 kilogrammes de sucre, il faut plus d'un *demi-stère de bois* (28 stères pour 1 240 kilogrammes ou 48 touques, soit 0,58 stère pour 26 kilogrammes d'après R. MAYRARGUE) ; 1 stère permet de fabriquer 42 kilogrammes de sucre. Lorsqu'il faut l'acheter, le bois peut représenter jusqu'à 40 % des frais d'exploitation (à l'exception de la nourriture de l'exploitant) ²³¹. On conçoit qu'il ne soit guère avantageux de fabriquer du sucre, *donc d'exploiter le thnôt, dans les régions qui manquent de bois*.

Modes d'exploitation.

Le Borassus est un arbre de croissance lente : jusqu'à 10 ans il ne peut être utilisé que pour ses palmes ; il ne produit du suc qu'à partir de 20 ou 25 ans. La plupart des paysans qui ont planté sont trop âgés à la maturité de l'arbre pour l'exploiter eux-mêmes. Ce sont leurs fils qui s'en chargent ou bien ils afferment les thnôt.

²³⁰ L'analyse de divers échantillons de sucres a donné :

taux d'humidité de 11 à 6,15 %

sucres non cristallisables de 5,5 à 16,12 %

sucres cristallisables de 64, 79 à 80 % (R. Mayrargue, pages 7 et 8).

Les jus subissent des transformations chimiques intenses, l'écorce de Popel n'étant qu'un antiseptique médiocre. Des ferments transforment la saccharose en glucose et levulose, sucres fermentescibles. Cette transformation est favorisée par la chaleur et la valeur sucrière du jus diminue rapidement.

²³¹ Prix du bois de chauffage à Anlong Romiet (bois de la forêt proche de Prey Chom) : 10 riel la charrette — avec 2 charrettes de bois (20 riel) on peut obtenir 1 peang (36 kg) de sucre qui se vend de 70 à 120 riel : le bois revient à environ 20 % du prix de vente.

Prix du *bois* à Roka Koh (Kong Pissey) : 1 stère de bois vaut 20 à 25 riel ; la charrette d'un demi-stère 10 à 12 riel.

La dépense de chauffage est une variable qui ne peut dépasser certaines limites ; au delà, le travail n'est plus rénuméré.

1° — Dans le premier cas, chaque famille est *propriétaire des arbres*. Tel est le cas dans les quelques khum sucriers de la Plaine des Lacs, *khum situés en lisière de la forêt* : Tréa (Stoung), Daunkéo et Tréa (Puok), Thmey (Kralanh), Pradak (Siemréap). A Pradak, la population tire l'essentiel de ses ressources de la fabrication du sucre, les rizières étant presque inexistantes. Ailleurs le sucre représente une source de revenu très importante. Tel est aussi le cas dans certains khum sucriers de la Plaine des Quatre-Bras. A Pha-Ao, tout proche de la zone forestière de Chhoeung Prey, hommes et jeunes gens fabriquent le sucre de novembre à mai cependant que femmes et jeunes filles se livrent à la culture du riz de saison sèche. Les jeunes montent aux arbres dès l'âge de 15 ans. Les paysans exploitent leurs propres arbres. Quelques cas rares de location cependant, moyennant un partage moitié-moitié du produit de la vente du sucre (Prôvas) : ce tarif est très élevé.

2° — La situation cependant n'est pas la même dans la grande zone sucrière de Kompong-Chhnang, Kompong-Speu, Kandal et dans une moindre mesure Takéo. Il y a des propriétaires-exploitants du thnôt mais le *mode d'exploitation normal y est l'affermage*. Le paysan qui possède des thnôt est souvent trop vieux pour les exploiter. En outre il possède des rizières et ses enfants répugnent à monter à l'arbre. Il loue donc les thnôt à un habitant pauvre spécialisé dans cette tâche. Les prix de location sont très variables : à Batheay, khum de tailleurs de pierre tout voisin de Pha-Ao mais où la fabrication du sucre est activité secondaire, la location est bon marché : 1 touque de sucre (26 kilogrammes de sucre soit 120 riel en 1954) pour 10 arbres, soit 12 riel l'arbre ; chaque arbre donne en moyenne 2 touques : la location s'élève à 5 % du rapport (contre 50 % à Pha-Ao). A Chom-Chau (en Phnom-Penh-Kandal) les jeunes paysans louent les thnôt 10 riel *par arbre* à des habitants plus vieux : ils n'ont eux-mêmes que des arbres encore jeunes qui ne produisent pas. Non loin, à Tréa (en Kandal-Stung — Kandal) le thnôt se loue 15 riel. A *Ang Popel* (en Kong Pissey — Kompong-Speu) 15 riel également, soit 1 jarre de 15 kilogrammes (60 riel) pour 4 arbres ; l'arbre pouvant rapporter 60 kilogrammes, le taux de location est d'environ 6 %. *En 1954-1955, un thnôt se loue donc de 10 à 15 riel (100 à 150 francs) par an, ce qui représente 5 à 6 % du revenu de l'arbre*. A Anlong Romiet (Kandal Stung) en 1957, 10 thnôt se louent pour deux « peang » de sucre, soit 72 kilogrammes (200 riel environ) ; à Preah Nippean (Kong Pissey — Kompong Speu), 6 thnôt pour 1 peang de 36 kilogrammes,

soit un taux de 10 % (6 thnôt donnent 360 kilogrammes de sucre). Un locataire exploite de 20 à 30 thnôt, ce qui exige de lui qu'il monte de 40 à 60 fois à l'arbre ²³².

Il y a cependant des propriétaires qui exploitent leurs propres thnôt mais ils ne sont généralement pas propriétaires du terrain où poussent les arbres : ceci à la suite de partages après décès. R. MAYRARGUE signale qu'en 1942 à *Trapeang Krassang*, sur 40 exploitants de palmiers, 10 sont propriétaires des arbres et non du sol, 10 possèdent le terrain et leur frères les palmiers (testament verbal), 1 a vendu ses palmiers (transaction verbale), 1 a acheté un terrain et laissé les thnôt au précédent propriétaire, 1 enfin a vendu les palmiers et conservé le terrain. Malgré l'absence de conventions écrites, les contestations sont d'ailleurs très rares.

3° — Enfin dans des khum où les thnôt exploités sont peu nombreux et où la population paysanne vit d'autres ressources, les palmiers sont loués *mais à des spécialistes étrangers* à la région et qui viennent simplement y passer les 6 mois de saison sèche. Ce sont de très pauvres gens originaires des régions sucrières : Kompong Speu, Kompong Chhnang, Pha-Ao, etc... C'est ainsi que la Maison de France de Kompong-Cham loue les thnôt de son parc à 4 hommes originaires de Pha-Ao, distant de 70 kilomètres ; il passent 7 mois de l'année à Kompong-Cham. De même des hommes de Kompong-Speu ou de Kandal viennent exploiter les rares palmiers de la plaine de Prey Chhor, de la petite plaine de Speu, de la région de Bos Khnor.

On estime qu'en 1954 le sucre de palme fournissait l'essentiel de leurs ressources à 40 000 familles.

Revenu de la fabrication du sucre.

Il est difficile de dire si la fabrication du sucre de Borassus est ou non une activité rémunératrice. Ceci dépend en grande partie des cours de ce sucre, *donc du commerce*. Comme presque tous les produits agricoles le sucre est livré au Chinois en remboursement des prêts faits par ce dernier ; il est livré en *jarres grossières* de 12 kilogrammes ou en touques de 26 kilogrammes. Une coopérative d'achat pour le sucre de Kandal créée sous les auspices de la Caisse de Crédit Agricole

²³² L'enquête agricole faite à Krala (Kompong Siem - Ko mpong Cham) en 1949 révèle un exploitant de 57 palmiers, ce qui paraît considérable. C'est un homme misérable qui ne possède même pas de maison ; il recueillerait par an 1 370 « ampong » de jus de palme qu'il vend en ville ; il ne fabrique pas de sucre.

a donné des résultats décevants. La mélasse est vendue aux distilleries, en particulier à la distillerie de Kompong-Tram (Kong Pissey) bien située près des khum producteurs. Les commerçants chinois vendent le sucre dans les villes et avant 1955 l'exportaient vers le Sud-Vietnam : cette exportation qui aurait été avant 1945 de 4 000 à 5 000 tonnes par an a atteint 20 000 tonnes en moyenne de 1949 à fin 1954. Depuis, l'exportation a baissé et les prix se sont affaîsés. Par ailleurs, l'exploitation est moins rentable s'il faut louer les palmiers ; elle l'est encore beaucoup moins s'il faut acheter du bois. Avant 1945, R. MAYRARGUE estimait qu'un exploitant de 20 palmiers pouvait à peine vivre bien que la location des thnôt ne représentât que 2 % des frais, l'achat du bois 20 % et bien que les cours du sucre aient été élevés par suite du manque de produits sucrés en cette période de guerre ²³³. Nous avons pu évaluer à 8 100 riel le rapport annuel de 30 thnôt à un paysan particulièrement actif du khum de Ang Popel (1954). Il faut défalquer de cette somme le prix de location des thnôt 480 riel (6 %) et celui du bois (environ 1 600 riel) ; il reste au paysan environ 6 000 riel pour nourrir sa famille de 7 personnes, alors que le seul prix du riz

²³³ *Détail de cette évaluation.*

Un ménage loue et exploite 20 palmiers (1942).

DÉPENSES	RECETTES
— Bassine 30 \$, amortissement sur 6 ans 5 \$00	Vente de 48 touques
— Construction du four, du fumoir : 4 journées de coolies à 0 \$60 = 2 \$40	soit 60 kg × 20 arbres
amortissement en 6 ans 0 \$80	= 1 240 kilogrammes
— Achat de 60 ampong à 7 pour 1 \$) = 9 \$	48 × 2 \$25 = 108 \$
d'un coupe-coupe à 0 \$40)	
amortissement en 3 ans 3 \$00	BÉNÉFICE
— Achat de bambous pour échelle	108
60 bambous à 1 \$ les 10 6 \$00	— 94
— Location de 20 palmiers pour la saison ... 2 \$00	14 \$
— Achat du bois non coupé pris en forêt	
28 stères à 0 \$65. 18 \$20	
— Transport de 48 touques à la route :	
5 charrettes à 1 \$ pour une distance de	
6 à 10 km 5 \$00	
— Achat de riz pour le ménage :	
0 \$15 × 360 kg = ... 54 \$00	
	94 \$00

(R. MAYRARGUE, p. 13)

nécessaire atteint 4 000 riel ²³⁴. A Trea (Kandal Stung) la vente du sucre de 28 thnôt produit 8 000 riel (1957), soit 140 jarres de 20 kilogrammes de sucre ; de cette somme il faut simplement déduire le prix de location de 10 thnôt soit 100 riel ; le paysan possède les autres palmiers ; il se procure du bois dans la forêt toute voisine (2 kilomètres) de Prey Phnom ; le gain est donc important d'autant plus que le paysan a 3 hectares de rizières qui lui procurent l'essentiel de sa nourriture. A Pha-Ao, enfin, un palmier rapporte 240 riel par an (2 touques de 26 kg de sucre) ; chaque paysan exploite 8 à 12 arbres ; le revenu est de 1 800 à 2 700 riel, somme assez importante qui correspond au quart des ressources ; le bois vient de la forêt de Chhoeung Prey ; les paysans possèdent leurs arbres ; enfin l'exploitation du thnôt est une activité complémentaire.

De ces quelques chiffres, on peut conclure que l'exploitation du thnôt est assez rémunératrice comme activité de complément et même comme activité principale, si le bois est abondant et s'il n'y a pas à louer les palmiers. Tel est le cas dans les khum forestiers (Pha-Ao, Pradak). Elle est peu rémunératrice comme activité principale ou unique, quand il faut louer les thnôt et surtout quand il faut acheter du bois. La région où les thnôt sont les plus nombreux est précisément celle où leur exploitation est aujourd'hui la moins rémunératrice.

Géographie du thnôt.

Il nous est maintenant plus facile de comprendre la géographie du thnôt. La fabrication du sucre et l'exploitation du thnôt sont normalement des activités paysannes en zone proche de la forêt, là où le bois est abondant. Dans la Plaine des Lacs, l'exploitation du Borassus est réduite à quelques khum forestiers riches en bois, pauvres en possibilités agricoles. Dans Svayrieng ²³⁵ et Prey-Veng, les thnôt ne sont pas très nombreux ; ils ne sont à peu près pas exploités pour le sucre, *faute de bois* ; les paysans de ces plaines rizicoles assez riches ne s'y intéressent pas. Un cas particulier est celui de la province de

²³⁴ O... N... produit une jarre de sucre par jour d'une valeur de 60 riel pendant 3 mois ; pendant 3 autres mois il ne produit qu'une demi-jarre (30 riel). Revenu annuel : 8 100 riel. Les thnôt sont loués à raison d'une jarre pour 4 arbres, soit pour 20 arbres, 480 riel ; nous estimons à environ 1 600 riel les prix d'achat du bois (à raison de 120 à 150 riel le tronc de thnôt).

²³⁵ A Sangker (Svayrieng), tous les habitants ont des Borassus mais un habitant sur 20 seulement fabrique du sucre.

Takéo. Les thnôt y sont très nombreux (600 000 en 1938). Peu sont utilisés (15 000 en 1938 ?) : la fabrication du sucre a été sans doute importante autrefois : elle a été, en partie, abandonnée, faute de bois, les forêts ayant presque disparu devant les défrichements et aussi les coupes abusives dues précisément à la production sucrière. *Trapeang Krassang* (Bati) comptait 40 exploitants de thnôt en 1942 ; il n'y en a plus aujourd'hui. Dans cette province très peuplée, où les rizières sont insuffisantes pour nourrir la population, la fabrication du sucre a été remplacée par le tissage de la soie. Une exception cependant : les abords de la *réserve forestière* de Prey Phnom (Bati) où l'activité sucrière demeure intense. Plus au Nord (khum d'Anlong Romiet en Kandal Stung), la pénurie de bois est telle que les paysans doivent utiliser feuilles et troncs de thnôt, branches de Sangker (*Combretum quadrangulare*) ; de plus en plus ils cessent de produire du sucre et se font travailleurs journaliers à Phnom-Penh. La grande région d'exploitation du thnôt est celle des srok de Kong-Pissey, Samrong-Tong, Rolea Peir, Phnom-Penh. Cependant le srok de Phnom-Penh est presque déboisé : il faut aller chercher le bois à 20 ou 30 kilomètres ; mais ce srok produit surtout du jus frais vendu en ville. Les autres srok, malgré des difficultés de plus en plus grandes, sont encore ravitaillés en bois.

Comparons la répartition des thnôt et celle de la population (carte n° 2). La zone où les thnôt sont les plus nombreux (Kandal, Takéo, Kompong-Speu — Kompong Chhnang) est une zone de densités assez fortes (100 habitants au km² en Kong Pissey) et de terres très médiocres, une zone menacée de surpeuplement. La fabrication du sucre était une ressource indispensable pour une population nombreuse : nous avons vu que le Khmer ne monte au thnôt que lorsqu'il ne peut faire autrement. C'était le cas. Activité peu rémunératrice mais il fallait vivre. Cette zone de thnôt nombreux ne coïncide plus avec la zone de grande production sucrière ; ici intervient le problème du bois. Là où il est vraiment trop difficile de se procurer du bois, le paysan a abandonné la production du sucre pour le tissage de la soie, ou, de plus en plus, l'émigration temporaire ²³⁶. Là où, malgré des difficultés, on peut encore trouver du bois (Kong Pissey, Samrong Tong, Rolea Peir) la fabrication du sucre s'est maintenue. Il est évidemment

²³⁶ S... S... à Tréa (Kandal Stung) a abandonné la production du sucre pour se faire charpentier à Phnom-Penh. Cette production lui rapportait cependant 800 riel par an.

difficile de préciser l'époque où s'était développée la culture du Borassus dans les provinces au Sud et à l'Ouest de Phnom-Penh. Il semble toutefois que ce ne soit guère avant le début de ce siècle (ce qui coïnciderait avec l'ordonnance royale de 1901). Aujourd'hui donc, la région où les Borassus sont les plus nombreux est une région de *trop fort peuplement*. Ce fort peuplement, déjà ancien (carte de 1874) sur des terres pauvres, a amené les paysans à planter des Borassus et à les exploiter. Mais le mode d'exploitation par affermage et surtout l'absence de combustible rendent la fabrication du sucre de moins en moins rentable. Déjà Takéo l'a abandonnée en grande partie au profit de l'industrie artisanale ; Kandal l'abandonne au profit de l'émigration temporaire. Les thnôt demeurent les témoins de ce surpeuplement.

*
* *

Dans ces grands traits la civilisation rurale nous paraît comme très homogène dans tout le Royaume. Vieille civilisation sans doute ; elle unit à un antique fonds autochtone, « *Proto-Indochinois* », (Maison sur pilotis, phkeak, métier à tisser, poterie), des apports *indiens* (charrue, attelage des bœufs par couple, utilisation du Borassus) et des apports chinois plus récents. Cette civilisation est la même, à quelques nuances près, dans toutes les parties cultivées. Cependant l'étude des industries rurales, celle surtout du thnôt nous ont montré l'influence sur certaines manifestations de cette civilisation, des *phénomènes démographiques*. Seuls ceux-ci peuvent expliquer la localisation des industries rurales ou de l'exploitation du thnôt. Car si la civilisation rurale est partout la même, si le paysan habite partout la même maison et utilise les mêmes outils, par contre la *population est très inégalement répartie*. Ce qui ne laisse pas d'être quelque peu paradoxal.

TROISIÈME PARTIE

POPULATION
ET ÉCONOMIE



LA POPULATION

I. — RÉPARTITION DE LA POPULATION

La population rurale est très inégalement répartie. Nous ne parlons bien entendu, que du Cambodge « peuplé » tel que nous l'avons défini ci-dessus. Que le plateau du Haut-Chhlong et la chaîne des Cardamomes soient vides, il n'y a rien là qui doive étonner, le fait étant classique en Extrême-Orient. Mais la population paysanne, elle-même, celle des plaines, est très inégalement répartie : un coup d'œil jeté sur la carte n° 12 suffit pour s'en convaincre. C'est là, sans doute, le caractère géographique le plus original de ce pays.

Carte des densités

Carte très approximative. Nous ne connaissons pas exactement la population du Cambodge. L'enquête démographique d'avril 1958 donne 4 740 000 habitants²³⁷. Une estimation de 1956 donnait 4 356 000. Nous avons estimé la population totale à 4 600 000 habitants en 1957, dont 600 000 non Khmer (Chinois — Vietnamiens — Khmer-Islam — Khmer Loeu) ; 300 000 Cambodgiens environ vivent dans les villes et 300 000 dans les régions que nous n'étudions pas ici ; la population « rurale » cambodgienne s'élève à 3 400 000 individus, répartis sur 55 000 kilomètres carrés, soit une densité moyenne de 61 ruraux au kilomètre carré. Dans l'établissement de la carte des densités, il nous a toutefois été impossible d'éliminer les populations chinoises, vietnamiennes et khmer-islam. Une comparaison avec

²³⁷ Estimation d'avril 1959, 4 845 000 habitants. (Direction de la Statistique et des Études Économiques).

la carte n° 1 permet de voir dans quels khum les fortes densités sont dues à des populations non khmer ²³⁸.

Fortes densités (supérieures à 100 habitants au km²).

Les différences de densité sont tranchées. Le khum purement rural de Kohé (Muk Kompul-Kandal) a 570 habitants au kilomètre carré ; le khum de Kompong Krassang (Koh Andet — Takéo) n'a pas d'habitants ; la densité y est nulle.

²³⁸ Le fonds de carte avec les limites des khum a été fourni par le cadastre. Des erreurs de détail, quand nous les connaissions, ont été redressées, les limites communales n'étant pas elles-mêmes parfaitement connues. La superficie de chaque khum nous a également été communiquée par la cadastre.

Nous avons essayé de serrer d'aussi près que possible les chiffres de population par khum. Nous nous sommes servis :

1° — De statistiques officielles fournies en 1952 par les Gouverneurs de province aux délégués du Commissariat de la République Française au Cambodge ; ces statistiques ont été assez sérieusement faites, à une époque où la lutte contre le Vietminh obligeait les autorités à connaître assez bien les points à défendre ; par contre certaines régions étaient, à cette époque, plus ou moins abandonnées ou sous contrôle ennemi ;

2° — Du tableau officiel des circonscriptions électorales du Royaume (Prakas n° 345 du 4 février 1958) pour les élections de février 1958 ; ce tableau a été dressé, en période de paix et sérieusement, semble-t-il, les mékhum n'ayant pas intérêt à diminuer le nombre des électeurs, alors qu'ils diminuaient régulièrement le nombre des « Inscrits » à l'impôt. Cependant les femmes votant pour la première fois, dans de nombreux khum, le chiffre des électrices n'est pas exact ; nous avons rectifié du mieux que nous avons pu. Par ailleurs nous avons estimé que le nombre d'électeurs était un peu inférieur à la moitié du nombre d'habitants, ce qui n'est, évidemment, qu'une approximation (les électeurs ont plus de 21 ans ; la population de moins de 18 ans est, selon les cas, de 45 à 50 %) ;

3° — Nous avons confronté les résultats obtenus avec les réponses à nos questionnaires envoyés aux instituteurs du Royaume ; nous avons eu ainsi des renseignements pour un tiers des khum environ ; nous avons également confronté avec les chiffres donnés aux enquêteurs de l'Agriculture pour 4 srok (Chhlong-Kompong Siem — Bakan — Battambang) lors d'une enquête officielle faite sous les auspices de la F.A.O. en 1949-1950. Chaque fois que nous avons pu nous avons essayé d'obtenir des renseignements par interrogations personnelles sur place (80 khum) ;

4° — Nous avons également confronté nos résultats avec ceux de l'Enquête Démographique d'avril 1958. Cette enquête, mise sur pied par le Service Technique du Ministère de l'Éducation Nationale et la Direction de la Statistique et des Études Économiques avec la collaboration des statisticiens de la F.A.O. et de l'O.N.U., a été menée de façon très sérieuse mais malheureusement par Phum (3 460 Phum visités) et non par Khum. Bien que le Phum

1. — Les densités supérieures à 500 habitants au kilomètre carré sont cependant *exceptionnelles* ; outre les centres urbains il s'agit le plus souvent de localités de banlieue (Chbar Ampéou : 625) ou de petits centres commerciaux (Prek Thmey, en Koh Thom, 680) — de villages de pêcheurs cham (Kompong Luong en Ponhea Lu : 1 050 habitants au km²) ou vietnamiens (Prek Khsay en Prey-Veng : 672 habitants au km²). Seuls, à notre connaissance, Peamprathnos (550), Koh Andet (500) et Kohé (570) sont des khum purement

n'ait pas de limite (chap. III), les résultats semblent sérieux ; mais ils ne peuvent guère être utilisés pour une carte par Khum ;

5° — Enfin nous avons confronté nos résultats avec ceux que M. Charles MEYER avait obtenus par une enquête personnelle et qu'il a bien voulu nous communiquer.

Les résultats obtenus sont loin d'être parfaits. L'exemple suivant, celui du khum de Koh Sautin, un des plus peuplés du Cambodge, illustrera les difficultés rencontrées. Voici les chiffres que nous avons successivement recueillis :

Statistique provinciale de 1949	8 514 habitants
Renseignement donné par le chauvaysrok en 1953	7 281 habitants
Statistique provinciale de 1953	9 892 habitants
Enquête personnelle auprès du mékhum en 1954	11 072 habitants
Enquête menée maison par maison par les instituteurs	
	en 1955 7 565 habitants
Électeurs de février 1958 : 4 087 électeurs, soit	8 300 habitants environ.

Le chiffre de 1955 obtenu dans des circonstances exceptionnellement favorables peut être considéré comme vrai et nous l'avons finalement adopté. Mais le pourcentage d'erreur pouvait atteindre 50 % ; il est vrai que dans le cas du chiffre de 1954, le mékhum nouvellement nommé avait fait une erreur grossière et multiplié par 4 un nombre d'inscrits qui ne tenait pas compte d'une très forte émigration. Imprécisions aussi dans le calcul des superficies. L'île même de Koh Sautin ne mesure que 11 kilomètres carrés mais il faut tenir compte des étendues fluviales ce qui porte la superficie à 18 kilomètres carrés. Le chiffre de 7 565 habitants que nous considérons comme vrai est assez proche du chiffre de 1953 et du chiffre de 1958 sur lesquels nous nous fondons habituellement et le pourcentage d'erreur, même avec le chiffre de 1958 n'aurait pas atteint 8 %.

Il semble qu'on ne puisse pas obtenir une précision plus grande ; d'autant moins qu'au cours de la période étudiée et notamment entre 1952 et 1958 la population s'est modifiée ; elle s'est presque partout accrue et dans des proportions notables (7 à 10 %). Il est donc assez vain, tant qu'un véritable recensement n'aura pas été fait, de vouloir obtenir des chiffres très précis. Nous estimons que, d'une façon générale, les chiffres d'après lesquels nous avons calculé les densités sont vrais à 10 % près pour l'année 1956. Pour diminuer les possibilités d'erreur, nous avons pris une échelle des densités telle qu'une erreur de 10 % ne puisse guère se faire sentir. Par ailleurs les erreurs sont à peu près partout les mêmes ; ce qui n'est pas trop grave puisqu'il s'agit de comparer. Nos chiffres de base sont, pensons-nous, faibles ; cette faiblesse générale n'empêche pas de faire des comparaisons valables.

ruraux où la densité dépasse 500 habitants au km². Tous trois sur les bords du Mékong.

2. — Nombreux sont les khum par contre qui ont de 200 *habitants* à 500 *habitants au kilomètre carré*. Suite presque ininterrompue le long du Mékong de Prek Kak (Stung Trang) à Neak Luong (Prey-Veng) : sur la rive droite dans le srok de Kompong Siem — puis surtout sur la rive gauche (en Koh Sautin ²³⁹, Srey Santhor, Khsach Kandal) — sur les deux rives de part et d'autre du fleuve (Kiensvay et Lovea Em) — Rive gauche (Ouest) du Tonlé-Sap de Phnom-Penh à Kompong Tralach — Rive droite (Ouest) du Bassac. Rives du Tonlé-Tauch supérieur. En dehors des rives des fleuves, des densités supérieures à 200 habitants au kilomètre carré ne se trouvent qu'exceptionnellement : — on compte cependant 14 khum ainsi peuplés dans la région située à l'Ouest et au Sud de Phnom-Penh — mais 4 seulement (dont Prey-Veng et Svayrieng) dans les provinces de l'Est — 2 seulement dans les rizières de la province de Kompong-Cham (Prey Totung et Suong qui sont d'ailleurs des marchés) — 4 seulement dans la grande Plaine des Lacs, dont 3 dans la banlieue immédiate de Battambang.

3. — De nombreux khum ont entre 100 et 200 habitants, ce qui est encore un chiffre élevé pour une population rurale, surtout si l'on tient compte de la médiocrité générale des terres cambodgiennes. On trouve cette fois encore ces fortes densités le long des fleuves : le long du Mékong de Chhlong à Neak Luong là où la densité ne dépasse pas 200 et notamment dans la région peuplée surtout de Cham entre Chhlong et Prek Achi sur la rive gauche du fleuve (srok de Krauchmar), en Kang-Méas et Muk Kompul ; également le long du Bassac. Mais la plus grande masse de ces communes fortement peuplées se trouve située à l'Ouest (srok de Phnom-Penh et Samrong Tong) et surtout au Sud (srok de Khsach Kandal, Bati, Kong Pissey, Tréang, Samrong, Prey-Krabas, Tramkâk, Banteay-Méas) de *Phnom-Penh* : masse de terres rizicoles à population dense et remarquablement homogène ; des densités de plus de 100 ne sont pas rares également au Nord de Phnom-Penh, dans la province de Kompong-Chhnang. On trouve des communes de plus de 100 habitants à l'Est du Mékong, notamment à la frontière des provinces de Kompong-Cham et Prey-Veng et surtout dans le centre de la province de Prey-Veng et l'Ouest de la province de Svayrieng (Sud du srok de Baphnom, Nord du srok de Kompong

²³⁹ Sur la rive gauche, l'île de Koh Sautin a 420 habitants au kilomètre carré.

Trabek, srok de Svayrieng et Romduol). Une deuxième masse un peu importante est constituée par les khum rizicoles entre Pha-Ao et Prey-Totung (Est du srok de Chhoeung Prey et srok de Prey Chhor). Ailleurs dans la province de Kompong-Cham et surtout dans la Plaine des Lacs, les densités supérieures à 100 habitants au kilomètre carré sont *exceptionnelles* ; dans cette dernière région elles sont localisées (18 khum) à quelques rives de stung (Stung Sen, Stung de Damdek, Stung de Siemréap, Stung de Mongkolborrey, Stung de Sangker, Stung Moug, Stung Pursat).

Moyennes et faibles densités.

Au-dessous de 100, les densités ne sont plus que moyennes ou faibles.

1^o — Les *densités moyennes* (50 à 100 habitants au km²) sont surtout nombreuses dans les provinces de Prey-Veng et de Svayrieng : elles occupent pratiquement tout le Nord de la première. Elles sont par contre exceptionnelles au Sud de Phnom-Penh (srok de Kirivong) ; un peu plus nombreuses à l'Ouest de Phnom-Penh (Oudong) et au Nord (srok de Rolea Peir). Elles sont nombreuses dans la province de Kompong-Cham (srok de Tbaung Khmum) et dans le srok de Baray. Dans la Plaine des Lacs, les densités moyennes elles-mêmes sont exceptionnelles et dispersées (le long des stung), avec cependant une zone de densité moyenne assez étendue dans le centre de la province de Siemréap (srok de Siemréap et Sauthnikom).

2. — Les zones peu peuplées (de 20 à 50 habitants au km²) couvrent donc de grandes étendues, au cœur même du Royaume, dans ce « Cambodge peuplé » que nous étudions. Peu de densités faibles cependant dans la Plaine des Quatre-Bras, très peu notamment à l'Ouest du Tonlé-Sap — Bassac, sauf l'extrême Sud de la province de Takéo (srok de Koh Andet et Sud du srok de Prey-Krabas) et l'Ouest des srok de Kompong-Tralach et de Rolea Peir. Guère de régions peu peuplées non plus à l'Est du Mékong, sauf au Sud, et à l'extrême Est en lisière de la Plaine des Joncs, et aussi aux confins des provinces de Kompong-Cham, Prey-Veng et Svayrieng (srok de Romeas Ek et Komchay Meas). Les Mésopotamies Sud (srok de Loeuk Dek) et Nord (Ouest du srok de Chhoeung Prey) sont faiblement peuplées. De même sont faiblement peuplés les plateaux basaltiques du Chamcar Loeu et de Chup. De même enfin et surtout de *très vastes étendues de la Plaine des Lacs notamment dans la province de Battambang* (srok de Moug, Sangker, Battambang et Mongkolborrey).

3° — Enfin, il est des régions *très faiblement peuplées et même vides* (moins de 20 habitants au km²), surtout dans la Plaine des Lacs, notamment dans la province de Battambang, en zone de forêt claire (khum Takot), de forêt inondée ou de veal et dans la province de Kompong-Thom en zone de forêt dense ou de veal. En dehors de la Plaine des Lacs, il n'est de zone vide que le Nord de la province de Kompong-Cham et les régions voisines de Kratié (zones forestières en terres grises de Stung Trang, de Krauchmar et de Chhlong) ainsi que la région de Peam Metrey, également forestière en terres « grises », aux confins du Sud-Vietnam.

Caractères généraux de la répartition de la population.

Cette analyse permet de distinguer plusieurs zones de très inégal peuplement :

1° — Une zone de fort peuplement correspond aux berges du Mékong depuis Chhlong jusqu'à Neak Luong, et aux berges du Bassac et du Tonlé-Sap, entre Phnom-Penh et Kompong-Tralach. Sur le Mékong la densité de la population dépasse en moyenne 200 habitants au km², sauf sur la rive droite du fleuve en amont de Prek-Kak. Il est d'ailleurs quelque peu factice de distinguer les khum qui ont de 100 à 200 habitants au km² et ceux qui ont plus de 200 habitants. Les régions de berge sont en effet hétérogènes, composées d'éléments variés (fleuve — berge — sommet du bourrelet — revers — arrière-berge — beng) et tout dépend de la proportion de ces divers éléments : les beng sont en effet inutilisables ; l'arrière-berge est difficile à mettre en valeur ; les khum où il y a de grands beng ou de grandes étendues d'arrière-berge ont une densité plus faible que ceux où il n'y a ni beng ni arrière-berge ; *d'une façon générale la densité au kilomètre carré est à peu près partout la même et est fort élevée* (200 à 600 au km²). Par contre les berges du Mékong au Sud de Neak Luong (srok de Loeuk Dek et de Peamchor) sont moins peuplées ; le peuplement y est d'ailleurs vietnamien.

2° — Une zone bien peuplée (moyenne comprise entre 100 et 200), la plus grande de tout le Cambodge, occupe la presque totalité des plaines hautes de Takéo, Kandal, Kompong-Speu, Kompong-Chhnang entre la Chaîne de l'Éléphant et la ligne Tonlé-Sap — Bassac. Cette région représente la *plus grande masse rurale du Cambodge*.

3° — A l'Est du Mékong, une zone bien peuplée, moins étendue, importante cependant, traverse en écharpe les provinces de Prey-

Veng et Svairieng ; mais ces deux provinces et notamment les plaines basses ne sont en général que de peuplement moyen (50 à 100 habitants au km²).

4° — Dans la province de Kompong-Cham (à l'exception des berges fluviales), les plateaux basaltiques ont un peuplement faible, les régions forestières en sol alluvial un peuplement nul. Seules les plaines rizicoles de Skoun, de Prey Chhor et de Suong sont bien peuplées.

5° — Dans la Plaine des Lacs, le peuplement est lié aux rives des *stung* ; entre les *stung* s'étendent de grandes étendues presque vides. Seule la région de Siemréap-Roluos présente une zone de densité moyenne assez étendue.

Le contraste le plus remarquable est d'ailleurs celui de la Plaine des Lacs, faiblement peuplée (30 habitants au km² en moyenne) et de la Plaine des Quatre-Bras, bien peuplée dans son ensemble.

Ces différences de densité sont capitales. Elles créent dans une société rurale généralement homogène des nuances intéressantes (4^e partie) ; elles sont la source de diversités régionales (5^e partie).

Elles ne sont cependant pas faciles à expliquer.

Il y a parfois à ces différences, des explications naturelles. La zone qui borde immédiatement les Lacs est vide ; elle est en effet occupée par la *forêt inondée* lacustre qui est une zone de répulsion pour l'homme ; l'inondation y est très forte (jusqu'à 10 mètres) ; les ressources faibles ; les arbres sans valeur ; serpents et moustiques nombreux. Région de pâture aux basses eaux ; réserve de plancton aux hautes eaux. Enfin la zone est en partie (région du Tonlé-Chhmar notamment) réserve ichtyologique et les défrichements y sont interdits ; il n'y a pas de paysans en zone inondée mais seulement de gros villages de pêcheurs, sur les *stung*, pêcheurs qui sont le plus souvent vietnamiens. Les zones de *forêt claire* sont également vides, la forêt claire étant également une zone de répulsion : pas d'eau, des bois médiocres, un sol squelettique. Mais ailleurs pas d'explication aussi aisée : la forêt dense est vide dans les *srok* de Chhlong, ou de Stung Trang (3 habitants au km² dans le khum Au-Molou) ; elle ne l'est pas en Chikreng (khum de Loveng Russey : 13 habitants au km²) ; sur les plaines hautes de Kandal, Takéo ou Kompong-Speu, elle a été presque complètement défrichée et a cédé la place à de forts peuplements.

Si les conditions naturelles peuvent dans certains cas expliquer facilement (*forêt inondée*, *forêt claire*) de faibles densités, elles n'expliquent pas les fortes densités. Rien apparemment n'explique que les provinces du centre (Kandal-Takéo) soient plus peuplées que celles

de l'Est : les terres argileuses de Prey-Veng sont meilleures pour le riz que les terres en majorité sableuses de Takéo : et cependant Prey-Veng n'a en moyenne que 70 habitants au kilomètre carré, Takéo 120. A plus forte raison, rien n'explique que les srok de Siemréap ou de Sauthnikom soient plus peuplés que celui de Battambang, où les terres sont beaucoup plus fertiles. Il y a mieux : la plus grande masse rurale du Cambodge vit dans la zone la plus défavorisée par ses sols et par son climat : sols sableux médiocres, climat à sécheresse très prononcée dans Kandal, Takeo, Kompong-Speu... : *il y a là un véritable paradoxe géographique aux graves conséquences...*

Il est intéressant de chercher à expliquer ces différences de peuplement.

II. — DÉMOGRAPHIE

La démographie ne nous sera pas ici d'un grand secours.

Une véritable étude démographique est impossible dans l'état actuel de nos connaissances. Non seulement nous ne disposons d'aucun recensement (depuis celui de 1921 !) mais encore l'état civil n'existe que théoriquement. Dans les campagnes une faible partie des naissances est déclarée au mékhum. Il n'est pas possible de savoir quelle est la proportion des enfants déclarés par rapport au total des naissances, car cette proportion varie selon les endroits ; les filles ne sont à peu près jamais déclarées ; quant aux garçons, une bonne partie est déclarée dans les khum bien desservis par les communications, très peu là où les communications sont mauvaises (en 1955, dans les villages du srok de Phnom-Penh, les éducateurs de l'U.N.E.S.C.O. comptaient 86 actes de naissance pour 2 009 individus). La religion bouddhique, d'autre part, ne connaît rien de comparable au baptême. Il est donc impossible de connaître statistiquement le nombre des naissances. Quand, au cours de sa vie, le jeune cambodgien a besoin d'un acte de naissance, il en fait faire un par le mékhum, en faisant figurer la date qui lui convient le mieux, compte tenu des besoins du moment ; nous savons d'expérience qu'à l'entrée en classe de Sixième du lycée, tous les actes de naissance présentés, sauf ceux des enfants des fonctionnaires, sont faux ²⁴⁰. Il n'est guère possible de connaître

²⁴⁰ Proviseur du Lycée Descartes pendant 9 ans, nous en étions arrivé à éliminer, d'après leur taille, les élèves trop âgés au concours d'entrée en sixième (l'âge maximum est 13 ans).

les décès, par mortalité normale et à plus forte raison par mortalité infantile (avant un an). Quant aux enfants morts-nés, ils ne sont déclarés ni comme nés, ni comme morts.

Une enquête sérieuse a été faite en avril 1958. En dehors de ses résultats, nous ne pouvons donner que des renseignements fragmentaires, obtenus par des recherches personnelles. Ils permettent de se faire une idée de la situation démographique de la paysannerie khmer.

Population jeune.

La population cambodgienne est très jeune. Fait commun à toute l'Asie. Cette jeunesse se traduit d'une part par un nombre très faible d'individus âgés de plus de 60 ans, d'autre part par une proportion très forte de moins de 20 ans.

L'enquête d'avril 1958 nous donne, pour tout le Royaume, les renseignements suivants, auxquels la Direction de la Statistique et des Études Économiques a joint une pyramide des âges. Ces renseignements sont approximatifs mais assez bons, l'âge de 14 ans, âge de la puberté, pouvant être assez facilement décelé :

AGE		PROPORTION
0 — 14 ans	2 119 000	44,71 %
15 — 64 ans	2 515 000	53,05 %
plus de 65 ans	106 000	2,24 %

Les normes habituelles étant toutefois de 0 - 20 ans, 20 - 60 et plus de 60 ans, les chiffres seraient les suivants :

AGE		PROPORTION
0 — 20 ans	2 583 000	54,5 %
20 — 60 ans	1 973 000	41,4 %
plus de 65 ans	185 000	03,9 %

54,5 % de la population a donc moins de 20 ans ; moins de 4 % plus de 60 ans. La population du Cambodge semble ainsi une des plus

²⁴¹ Une estimation de la Direction de la Statistique et des Études Économiques donne, pour avril 1959, les résultats suivants :

(Annexe)

0 — 14 ans	2 163 000	soit 44,6 %		0 — 20 ans	2.638.000	soit 54,4 %
15 — 64 ans	2 573 000	soit 53 %		20 — 60 ans	2.120.000	soit 43,5 %
plus de 65 ans	111 000	soit 02,4 %		plus de 60 ans	195.000	soit 02,1 %

jeunes du monde (Philippines 1956 : 44,1 % de la population a moins de 14 ans ; Pérou : idem ; Inde 1951 : 37,4 % ; Japon 1956 : 32,8 %).

La proportion des enfants (moins de 14 ans) est à peu près uniforme dans tous le Royaume, autour de 45 % : 44,7 % dans Kratié, 47 % dans Prey-Veng, 47 % dans Svayrieng, 45,1 % dans Takéo, 45,6 % dans Kampot, 45,5 % dans Pursat.

De même la proportion des vieillards (plus de 65 ans) : 2,2 % dans Kratié, 2 % dans Prey-Veng, 1,8 % dans Pursat, 2,2 % dans Takéo, 1,9 % dans Kampot, 3,2 % dans Kandal.

Quelques autres chiffres viennent confirmer ces données qui ne tiennent malheureusement pas compte de la présence d'éléments étrangers. L'enquête agricole de 1948-1949 faite maison par maison donne les résultats suivants, pour 3 khum du Cambodge :

FAMILLES		MOINS DE 15 ANS	DE 15 ANS A 60 ANS	PLUS DE 60 ANS	NOMBRE DE PERSONNES RECENSÉES
526 familles	Pongro (Chhlong- Kratié)	40 %	57 %	3 %	
168 familles	Krala (Kg-Siem- Kg-Cham)	46 %	51 %	3 %	930
434 familles	Kauk- Khmum	41 %	56 %	3 %	2 385

Ceci donnerait approximativement :

Pongro	50 % de moins de 20 ans
Krala	56 % de moins de 20 ans
Kauk-Khmum	51 % de moins de 20 ans

Une enquête également très sérieuse faite, maison par maison, à Koh Sautin (1954) donne les chiffres suivants :

MOINS DE 18 ANS	18 A 60 ANS	PLUS DE 60 ANS
43 %	50 %	7 %

La proportion de moins de 20 ans serait de 47 % environ.

Moins précis sont les chiffres donnés par le recensement fait en 1948-1949 en même temps que l'Enquête, chiffres fournis par les mékhum sans qu'un dépouillement fiche par fiche ait pu être fait.

	MOINS DE 15 ANS	15 ANS A 60 ANS	PLUS DE 60 ANS
Srok de Kg-Siem(12 khum)	41 %	52 %	7 %
Srok de Chhlong	50 %	44 %	6 %

La proportion de moins de 20 ans serait de 51 % environ pour Kompong-Siem, de 60 % pour Chhlong.

M. l'Administrateur P. BITARD a recueilli auprès des autorités, en 1952, les renseignements suivants dans la province de Siemréap :

	MOINS DE 18 ANS	18 ANS A 60 ANS	PLUS DE 60 ANS	NOMBRE D'INDIVIDUS
Srok de Sauthnikom.	42 %	52 %	6 %	43 000
Srok de Puok.....	47 %	47 %	6 %	37 400
Srok de Siemréap...	44 %	47 %	9 %	45 120
Srok de Chikreng ...	50 %	45 %	5 %	38 300

Les proportions de jeunes seraient, si on allait jusqu'à 20 ans :

Sauthnikom	46 %
Puok	49 %
Siemréap	47 %
Chikreng	54 %

Des enquêtes orales dans quelques khum nous donnent les précisions suivantes :

	MOINS DE 18 ANS	18 ANS A 60 ANS	PLUS DE 60 ANS
Koh Thom (Saang)	34 %	53 %	13 %
Chambâk (Svayrieng).....	36 %	60 %	4 %
Reang Kessey (Battambang	30 %	54 %	16 %
Koh Samrong (Kg-Siem).	47 %	45 %	8 %
Prabat Cheanchum (Kiri- vong).....	40 %	53 %	7 %
Khsach Andet (Chhlong) .	46 %	47 %	7 %

(moins de 15 ans)

Rapportées à 20 ans, les proportions seraient les suivantes :

Reang Kessey	35 %
Koh Thom	36 %
Chambâk	39 %
Prabat Cheanchum	43 %
Koh Samrong	50 %
Khsach Andet	51 %

427 familles étudiées dans 6 phum d'expérimentation par les maîtres de l'Éducation de Base sous les auspices de l'U.N.E.S.C.O. étaient ainsi composées :

	452 hommes adultes
	400 femmes adultes
	1 197 enfants
soit	2 049 personnes.

La proportion des enfants (âge non défini) s'élève à 58 %, chiffre élevé qui provient, sans doute, de ce que n'ont pas été dénombrés les *célibataires adultes* (les bonzes, à eux seuls, représentent dans l'ensemble du pays 1 % de la population !)

Le Bulletin des Statistiques Agricoles dans son numéro 2 de 1957 (Bureau Statistique Agricole — Direction de l'Agriculture — 18 octobre 1957) a effectué une enquête dans 720 familles « rizicoles » le résultat obtenu est :

- 53 % des individus ont moins que l'âge de la puberté (15 ans)
- 47 % des individus ont plus que l'âge de la puberté.

Proportion plus forte encore que celle que nous avons admise sans doute parce qu'ici encore les célibataires ont été laissés de côté. Les chiffres les plus forts sont obtenus pour la province de Takéo : 65 % de jeunes (moins de 16 ans) pour 88 familles (?) ; ce chiffre qui nous paraît exagéré, fausse sans doute le résultat final. De même le chiffre de Kampot (61 %) ; Battambang et Kompong-Speu auraient une proportion de 57 % et Kompong-Thom 56 % ; Pursat 54 %. Les chiffres les plus faibles seraient ceux de Siemréap et Kompong-Cham (46 % de jeunes), Kandal (45 %), Svayrieng (42 %), Prey-Veng (41 %) et Kompong-Chhnang (41 %). Il n'est guère possible de tirer des conclusions régionales de données aussi restreintes.

On peut donc affirmer que la proportion des moins de 20 ans est supérieure à 50 % de la population, ce que confirme d'ailleurs le nombre des électeurs qui, d'après de nombreux recoupements dans les khum,

forme moins de 50 % de la population. Quand les « jeunes » ne forment pas la moitié de la population il s'agit soit d'erreurs, soit de cas très particuliers ; la démographie du khum de Reang Kessey par exemple n'est pas normale du fait que ce khum, peuplé de Cambodgiens de Cochinchine, est un khum à forte proportion d'adultes et de vieillards immigrés.

La structure de la population rurale cambodgienne est donc, approximativement la suivante :

Jeunes	environ	54 %
Adultes	environ	42 %
Vieillards	environ	4 %

Natalité.

La jeunesse de la population est due d'abord et surtout à une forte natalité. Impossible, ici encore, de fournir des indications générales. Nous donnons les chiffres suivants que nous avons obtenus par des questions posées oralement aux mékhum. Chiffres très approximatifs :

KHUM	TAUX DE NATALITÉ	ANNÉE
Koh Sautin	33 ‰	1954
«	40 ‰	1952
Chong Koh Samrong	33 ‰	1954
Prek Taten	23 ‰	1955
Veal Sbau	45 ‰	1956
Koh Thom	45 ‰	1956
Srè Ronong	69 ‰ (?)	1956 (?)
Phnom Kông	35 ‰	Moyenne
Prey Chhor	42 ‰	—
Preah Nippean	57 ‰	1956
Anlong Romiet	50 ‰	1956
Srayau	48 ‰	1955
Sauthnikom	36 ‰	1949
Samrong Damdek	25 ‰	1953
Chamcar Samrong	50 ‰	
Svay Chrum	26 ‰	1952
Châk	64 ‰ (?)	1954
Chantrey	50 ‰	1950

KHUM	TAUX DE NATALITÉ	ANNÉE
<i>Chhoeung Kream</i>	30 ‰ 20 ‰	1954
Reang Kessey	35 ‰	1952
Sla	25 ‰	
Pha-Ao	38 ‰	
Vat Kor	45 ‰	Moyenne

Le taux de natalité n'est inférieur à 30 ‰ qu'exceptionnellement ; et il s'agit sans doute d'une année très particulière ; au contraire dans plus de la moitié des cas le taux serait supérieur à 50 ‰. En bref pour une population de 85 000 personnes, on a dénombré (dans des années différentes mais ceci ne fausse pas le résultat), 3 500 naissances soit un taux moyen de 40 ‰. Taux très élevé que vient confirmer une enquête faite dans les 3 petites chrétientés rurales peuplées de Cambodgiens existant dans le Royaume : grâce aux actes de baptême, le chiffre des naissances est ici parfaitement connu ; mais il s'agit d'un très petit nombre de familles ; on a ainsi :

à Krauchmar pour 36 familles (157 habitants) 8 naissances annuelles
Taux 53 ‰

à Choumar pour 16 familles (84 habitants) 4 naissances annuelles
Taux 47 ‰

Kompong Kô pour 300 habitants un taux de 50 ‰.

Il semble que le taux soit plus élevé chez les Chrétiens que chez les Bouddhistes, le paysan bouddhiste n'ignorant pas et pratiquant des méthodes abortives, peu efficaces d'ailleurs ²¹².

La Direction de la Statistique et des Études Économiques, à la suite de l'Enquête de 1958, évalue à 45 ‰ le taux de la natalité. Elle estime par ailleurs pour la période du 15 avril 1958 au 15 avril 1959 ce taux à 42 ‰. Nous pensons qu'il se tient entre 40 ‰ et 45 ‰. *Taux extrêmement élevé.*

²¹² L'équipe malariologique de l'O.M.S. travaillant en 1955, 1956 et 1957 dans la région de Snoul, située en dehors du cadre de notre étude, a dénombré en 34 mois, 960 naissances pour 6.904 habitants, soit un taux de natalité de 49 ‰.

Des conclusions analogues peuvent être tirées du nombre moyen d'enfants vivants par famille, encore qu'ici intervienne la mortalité et notamment la mortalité infantile. Nous donnons cependant les renseignements suivants, réunis en interrogeant (1^{er} trimestre 1954) les enfants de certaines écoles sur le nombre de leurs frères et sœurs :

Pour 3 367 élèves interrogés, on pouvait dénombrer 16 853 enfants, soit une moyenne un peu supérieure à 5 *enfants* vivants par famille. Les élèves interrogés étant jeunes, on peut supposer que la plupart de leurs frères et sœurs avaient moins de 20 ans. Une famille cambodgienne moyenne a donc 5 enfants vivants ²⁴³. La *fécondité féminine* est très forte. Pour 100 femmes entre 20 et 44 ans, on compte 117 enfants de moins de 5 ans (Pérou : 113 — France : 55).

La *natalité* est donc très élevée au Cambodge ²⁴⁴. Le Cambodgien aime les enfants. La présence dans les pagodes d'une part importante de la population masculine (68 000 sur 4 millions environ) ne semble pas jouer un rôle grave : la plupart des moines en effet ne prennent le froc que pour quelques mois.

Mortalité.

Nous avons beaucoup moins de renseignements encore en ce qui concerne la mortalité. La Direction de la Statistique et des Études Économiques évalue pour la période allant du 15 avril 1958 au 15 avril 1959 la mortalité à 20 ‰. A Reang-Kessey on comptait en 1951 143 décès pour 3 928 habitants, soit 15 ‰ : à Srè Ronong en 1956, 60 décès pour 5 000 habitants, soit 12 ‰ ; à Prey-Chhor, 15 décès pour 1 500 habitants, soit 10 ‰ ; à Prek Taten, 30 pour 3 000 soit également 10 ‰. D'une enquête faite dans la région de Snoul, pourtant impaludée, par l'équipe antipaludique de l'Organisation Mondiale de la Santé, il résulte que la mortalité est de 19,5 ‰ (Direction de la Statistique et des Études Économiques — le 20 novembre 1957). Nous pensons qu'effectivement la mortalité, dans la zone que nous étudions, doit être de l'ordre de 20 ‰, et plutôt inférieure.

²⁴³ D'une enquête faite en avril 1958, il résulte qu'on compterait pour 3 975 000 ruraux, 796 000 ménages, soit une moyenne de 5 personnes par ménage, ce qui serait sensiblement moins.

²⁴⁴ On notera cependant les chiffres anormalement bas de Roang (berges du Mékong, immédiatement en amont de Kompong-Cham) et de phum Stung (village regroupé en Tbaung Khmum, zone forestière).

Dans tout le Cambodge central, les grandes épidémies ont pratiquement disparu ; on signale chaque année quelques cas de peste et de choléra mais très limités. L'action entreprise par le Service de Santé à partir de 1885 a obtenu des résultats excellents. La tuberculose est redoutable dans les villes, beaucoup moins dans les campagnes. Il n'y a que peu de paludisme dans la partie du Cambodge que nous étudions. Les seules régions impaludées sont les forêts de la région de Kompong-Cham. On dénombrait (décembre 1951 — d'après le Ministère de la Santé) :

40 000 paludéens en Kirivong	soit 90 %
25 000 paludéens en Banteay Méas	soit 30 %
12 000 paludéens en Chamcar-Loeu	soit 66 %
50 000 paludéens en Tbaung-Khmun	soit 50 %
6 000 paludéens en Stung-Trang	soit 20 %
30 000 paludéens en Koh-Sautin	
(terres rouges et noires)	soit 40 %

Depuis le paludisme a été éliminé de Kirivong et de Banteay-Méas. C'est dans la région forestière de Kompong-Cham que le paludisme est non seulement le plus répandu mais aussi le plus nocif. Les populations des plateaux de terres rouges et brunes à l'exception des zones de Plantation) sont également atteintes par le *pian* et sont dans un état physiologique médiocre ²⁴⁵. Mais d'une façon générale, les paysans sont sains, nourris correctement et donnent une belle impression d'équilibre physiologique.

La mortalité infantile (avant un an) ne semble pas extrêmement forte, tout au moins pour un pays asiatique. Elle serait de l'ordre de 12 % des naissances, soit 0,5 ‰. Ici encore nous manquons presque complètement de documents. Une enquête à laquelle nous nous sommes déjà référés dans la région de Snoul, cependant impaludée, a permis d'obtenir un taux de 11,6 % (116 morts pour 1 000 naissances), dont 4,9 % avant un mois. D'après une estimation de la Direction de la Statistique et des Études Économiques, on aurait compté d'avril 1958 à avril 1959, 25 400 décès de moins d'un an, soit 12,7 % de naissances (127 morts pour 1 000 enfants de moins d'un an). Les accidents sont

²⁴⁵ De même les habitants des zones non étudiées. Dans le srok de Thbong (Kompong-Speu) de nombreux cas de cyrrhose du foie ont été constatés par suite d'insuffisance de protéines dans le régime alimentaire.



23. Moisson.

CI. SFI



24. Dépiquage.

CI. SFI



25. Préparation des meules.

CI. SFI

en effet nombreux lors de l'accouchement que la sage-femme pratique avec des moyens traditionnels, très rudimentaires. Les cas de tétanos lors de la section du canal ombilical sont fréquents. La mortalité infantile n'est vraiment très forte qu'en zone impaludée (plateau de Chamcar-Loeu par exemple). Il existe une *forte surmortalité féminine* aux âges de 15 à 44 ans, indicative d'une mortalité maternelle très élevée.

Le plus grand nombre de décès survient cependant au delà de 55 ans. A cette époque, hommes et femmes qui étaient restés très jeunes d'allure et de physionomie, vieillissent rapidement ; on appelle désormais les hommes « ta » c'est-à-dire « grand-père » et ils meurent généralement avant 60 ans. Il semble que la cause essentielle de cette mort sans maladie grave soit l'épuisement de l'organisme notamment par les amibes et autres parasites intestinaux. Les dysenteries, moins douloureuses que pour l'Européen, sont soignées empiriquement (avec des tisanes à l'écorces de « Phneou ») et non guéries. Mais il faut aussi, sans doute, incriminer le régime alimentaire qui est gravement déficient en matières grasses et dans certaines régions (Kompong-Speu par exemple) en protéines. Par ailleurs, certains progrès de la médecine sont trop récents pour avoir affecté profondément la structure de la population et augmenté le nombre des hommes âgés.

Dans l'ensemble cependant la population rurale cambodgienne est *parfaitement saine*, jeune, en voie d'accroissement rapide (2 % par an). Le navrant tableau dressé par MOURA (1884), ou par PANNETIER (1917) d'une population triste et accablée, en voie de régression, a cessé depuis longtemps d'être vrai.

Mais, dans l'état actuel de nos connaissances, il est vain de demander à la démographie d'expliquer les inégalités du peuplement. Seul le faible peuplement des plateaux de Kompong-Cham peut s'expliquer partiellement par leur insalubrité (paludisme, pian, forte mortalité infantile). Partout ailleurs, et sous quelques réserves, la population cambodgienne évolue, et évolue favorablement, dans des conditions assez identiques.

LE CULTIVATEUR DE RIZIÈRE (NEAK SRE)

Il y a, en réalité, deux paysans cambodgiens quelque peu différents : le *cultivateur de rizière* et le *cultivateur des « chamcar des berges »*.

La culture du paddy (srauv), essentiellement en rizières, demeure la principale culture du Cambodge. La surface cultivée chaque année est de 1 100 000 à 1 200 000 *hectares* pour une superficie cultivée totale de 1 400 000 à 1 500 000 hectares. Le Cadastre donne (1950) 1 369 000 hectares de rizières dans le Royaume ; mais d'après les statistiques de la Direction de l'Agriculture, la superficie moyenne cultivée en paddy pour les années 1952-1957 est de 1 150 000 hectares ²⁴⁶ : le Cadastre ne tient pas compte des rizières laissées chaque année en jachère (environ 200 000 hectares).

La production moyenne pour les années 1952-1957 est de 1 260 000 tonnes de paddy ²⁴⁷. Elle est évidemment variable. La valeur

246

SUPERFICIES	PRODUCTION	EXPORTATION
1952-53 1 112 000 ha	1 407 000 tonnes	1953 141 000 tonnes
1953-54 1 175 000 —	1 463 000 —	1954 293 000 —
1954-55 1 221 000 —	775 000 —	1955 101 000 —
1955-56 1 050 000 —	1 200 000 —	1956 70 000 —
1956-57 1 284 000 —	1 528 000 —	1957 231 000 —

Source : annuaire statistique rétrospectif du Cambodge (1937-1957) Phnom-Penh juin 1958.

Les exportations frauduleuses peuvent être estimées à 40-50 000 t en 1955, 100 000 t en 1956, 10-20 000 t en 1957.

²⁴⁷ Srauv désigne le paddy

Angka désigne le paddy décortiqué.

Bay désigne le riz cuit.

Dans ce qui suit nous emploierons indifféremment le mot « riz » et le mot « paddy » pour simplifier. Il est bien entendu qu'il ne s'agit que de *paddy*.

de cette production est évaluée à 2 384 millions de riel (le revenu national est évalué à 12 milliards de riel). En année normale, 100 000 à 200 000 tonnes peuvent être exportées (moyenne de 1952-1957 : 167 000 tonnes), ce qui représente la 1^{re} ou la 2^{eme} exportation du pays (avant ou après le caoutchouc selon les années) : la valeur de cette exportation a été, en moyenne, de 467 millions de riel.

Le riz, ainsi qu'il a été dit, constitue la base de l'alimentation. Manger se dit « manger du riz » : « si bay » ou « pissa bay ». « C'est le riz qui donne la force et qui la donne même au roi. Par conséquent, on ne peut pas mépriser le riz » (« Les codes cambodgiens » — traduction Adhémar LÉCLÈRE — Titre II, page 360).

D'après l'enquête d'avril 1958, 551 500 ménages vivaient de la riziculture, soit 2 776 000 personnes. Ce chiffre est peut-être un peu fort ; l'énorme majorité de la population rurale cambodgienne n'en vit pas moins de la culture du riz. Paysan se dit « *neak srè* », « l'homme de la rizièrre ». C'est assez dire que la riziculture est non seulement l'activité principale, mais également la plus ancienne, l'*activité traditionnelle*. Ce qui, au surplus, ne saurait surprendre.

I. — LES RIZIÈRES

Le riz pousse à l'état naturel au Cambodge : on trouve dans la région de Battambang un riz flottant sauvage à rhizome, « Srangnè » dont la tige atteint 6 ou 7 mètres et qui peut végéter là où l'eau est trop profonde pour le riz flottant cultivé, en plusieurs variétés plus ou moins précoces. La maturité a lieu principalement en novembre. Chaque année les pauvres gens vont récolter en barque. « L'égrenage se fait directement contre le plat bord de la barque et l'on peut récolter ainsi 40 litres par jour de ce riz rouge barbu ». ²⁴⁸

La culture du riz se fait essentiellement en *rizièrre* (srè). Cependant la culture sur brûlis n'est pas ignorée (*chamcar loeu*) ; elle est pratiquée par les paysans dans certaines zones de forêt dense plus ou moins dégradée : la dégradation de la forêt à Diptérocarpacées résulte d'ailleurs surtout de la pratique des *chamcar*. Mais cette pratique n'a d'importance que régionale : dans le srok de Romeas-Ek (Svayrieng), quelque peu et surtout dans la province de Siemréap ; elle sera donc étudiée au Chapitre XX.

²⁴⁸ Y. COYAUD. — Le Riz, page 11.

Le paddy est cultivé surtout en *rizière de saison des pluies*, *Srè Vossa* ou *Srè Passa*, 1 000 000 d'hectares environ. Le riz est repiqué (*srauv stoung*) ou, plus rarement, semé à la volée (*srauv prous*). Des rizières, sans diguettes, sans l'aspect classique en damier, portent le « *riz flottant* » (*srauv loeung teuk* — *srauv vea*) qui couvre 85 000 hectares (Bulletin Statistique Agricole du 31 janvier 1958). Enfin le paddy est aussi cultivé en saison sèche dans des *rizières de saison sèche* (*Srè Prang*) qui couvrent 60 000 hectares environ et éclatent de verdure quand la rizière Vossa, de janvier à avril, n'est plus qu'une immense pailleasse.

Srè vossa (srè passa).

1. — *Étendue* (carte n° 9). — Le Srauv Vossa est cultivé à partir des premières pluies (mi mai) jusqu'à une date plus ou moins avancée de la saison sèche (novembre à février). La rizière Vossa ne couvre pas tout le pays ; les autres rizières (*Srè Vea*, *Srè Prang*), les cultures de berge, enfin des terres incultes permettent de délimiter plusieurs régions (carte) :

— 280 000 hectares de *rizières* en majorité « basses » dans l'Est de la Plaine des Quatre-Bras : province de Svayrieng, province de Prey-Veng, sauf l'Ouest et le Sud ; rizières de Khsach-Kandal (Kandal) et de Srey Santhor (Kompong-Cham). Ces rizières sont généralement nues ou peu plantées d'arbres.

— 350 000 hectares de *rizières* en majorité « hautes », au cœur du Cambodge, dans la Plaine des Quatre-Bras, à l'Ouest de la ligne Tonlé-Sap — Bassac depuis la frontière vietnamienne jusqu'à Oudong (srok de Banteay Méas — provinces de Takéo, Kompong-Speu, Kandal) ; au delà de cette ville les rizières se prolongent par taches, en clairières au milieu de la forêt jusque vers Kompong-Chhnang. Ces rizières sont complantées.

— 110 000 hectares de rizières, morcelées en îlots, et en majorité « basses » dans la province de Kompong-Cham et la partie voisine de Kompong-Thom, entourant les plateaux basaltiques : rizières de Tangkauk en terres noires — de Prey Chhor en terres argileuses — de Suong en terres noires. Ce sont les plus belles rizières du Royaume.

— 140 000 hectares de belles rizières en majorité « basses » dans la province de Battambang, à l'Ouest de la Plaine des Lacs (srok de Moug, Sangker, Battambang et Mongkolborrey).

— 80 000 hectares de rizières, par taches, au Nord des Lacs, en majorité rizières « hautes » dans Siemréap (Puok - Damdek), en majorité rizières « basses » dans Kompong-Thom (Stoung - Kompong Svay).

— 40 000 hectares de rizières, à peine au Sud des Lacs, en majorité « hautes » autour de Babaur et de Pursat.

Nous ne parlons pas ici des petites rizières de Kampot, Chhuk et Prey Nop (province de Kampot).

Les rizières « hautes » dites parfois « *Srè tuol* » sont des rizières en terrain sableux. Elles ne sont alimentées que par l'eau des pluies. Les rizières « basses » dites parfois « *Srè Chumroeun* »²⁴⁹ sont des rizières en terrain à prépondérance argileuse ; bien qu'elles reçoivent surtout l'eau des pluies, elles peuvent être atteintes par l'extrême pointe de la crue. Les rizières hautes occupent donc les plaines hautes ; les rizières basses les plaines basses ; en plaines d'inondation on trouve le riz flottant, et plus bas encore, les rizières de saison sèche.

2. — *Semis direct (Srè Prous)*. — Les rizières basses sont, en partie, occupées par des *riz semés directement (Srauv Prous)* et non par des riz repiqués. Le semis direct, toutefois, n'est guère pratiqué que dans la *Plaine des Lacs*, surtout dans les provinces de Kompong-Thom et Battambang. Dans cette dernière province il s'agit d'une *pratique courante* et la rizière à semis direct couvre parfois toute l'étendue d'un khum (Reang-Kessey — Sangker) et a droit à l'appellation de « *Srè Srok* » (Rizière du Pays) réservée d'ordinaire à la rizière repiquée. Ces deux provinces ont des « plaines basses » étendues, en très faible pente vers les Lacs ; à leur limite, elles sont atteintes, par l'eau de crue qui les couvre, sur des profondeurs de 1 mètre-1,50 m. En septembre, quand cette crue est au maximum, si les paddys avaient été repiqués, ils seraient noyés ; les paddys semés (Prous) ont au contraire une taille suffisante pour ne pas être submergés. Le semis direct permet en effet de commencer plus tôt la culture : pour semer en plein champ, il faut moins d'eau que pour semer en pépinières. On peut se demander cependant pourquoi le semis direct du paddy n'est pas pratiqué dans la *Plaine des Quatre-Bras*, si ce n'est et, encore fort peu, dans le *srok* de Svay-Teap (Svayrieng) en lisière de la *Plaine des Joncs*. L'étendue des plaines inondées est plus réduite dans la *Plaine des Quatre-Bras* que dans la *Plaine des Lacs* et

²⁴⁹ Expressions employées notamment au Sud de Phnom-Penh dans le *srok* de Kandal-Stung.

surtout l'étendue des plaines « à la limite de l'inondation » ; la crue par ailleurs est plus rapide de sorte que le paysan en région vraiment basse cultive le riz flottant ou même le riz de saison sèche : le riz semé directement y serait en tout état de cause noyé. Cependant, ainsi que nous le verrons, les paysans de la Plaine des Quatre-Bras cultivent le riz repiqué dans des régions menacées chaque années par la crue, notamment par la crue brutale en septembre de certains stung (Stung, Thnot par exemple) ; ainsi par exemple dans le « veal Kok trou » d'Anlong Romiet, la « Plaine où l'on se bat la poitrine » de crainte de l'inondation ; il serait sans doute préférable de cultiver du riz semé qui serait plus haut au moment de la crue et donc moins exposé. Mais à conditions naturelles égales, un riz semé donne un moins bon rendement qu'un riz repiqué²⁵⁰ : la consommation de semences est beaucoup plus forte ; inversement il exige moins de main-d'œuvre. Le repiquage est donc normal dans une région fortement peuplée comme la Plaine des Quatre-Bras dans son ensemble ; par contre le semis direct est une pratique de pays peu peuplé comme la région de Battambang (ou comme le srok de Svay-Teap).

3. — *Paysages de rizières.* — La rizière repiquée présente des aspects divers. Elle peut être nue, sans arbres, ni buissons. Seuls de temps à autre les villages groupés au milieu des cocotiers, rompent la monotonie du paysage. Ce type de rizière se rencontre : au Nord, à l'Ouest et au Sud de la province de Prey-Veng — dans Battambang (au Nord de la route nationale n° 5) — dans Kompong-Thom (srok de Baray, Kompong Svay et Stoung au Sud de la route nationale n° 6) — et plus rarement par taches : dans Siemréap (rizières basses de Sauthnikom, Siemréap, Puok et Kralanh) — dans Kompong-Cham (plaines de Phnom Chilea, de Prey Chhor, Suong). Plus souvent cependant et dans la plus grande partie du Royaume, la rizière est parsemée d'arbres et de buissons. Arbres plantés. Ce sont d'abord et surtout les *thnôt*, installés sur les diguettes et qui donnent leur physionomie propre aux rizières cambodgiennes de Kandal, de Kompong-Speu, de Kompong-Chhnang. Au Sud de Phnom-Penh, dans le srok de Kandal Stung, la rizière présente un aspect coupé qui, lorsque le riz est encore vert, n'est pas sans rappeler certains paysages normands. Les diguettes sont en effet plantées d'arbres serrés, soigneusement alignés, formant haies : ce sont, pour la plupart des « *sangker* » (*Combretum quadrangulare*) et également des Treang, des Chrey : la région était, il y a 20 ans, produc-

²⁵⁰ Le repiquage permet, en particulier, d'éliminer les mauvaises herbes.

trice de stick-laque que des cochenilles tirent de cet arbre; cette activité a aujourd'hui disparu mais le paysage en porte encore fortement la trace.

Arbres ou buissons naturels, notamment dans l'Ouest du Cambodge. Les « rizières hautes » de Battambang, au Sud de la route nationale n°5, sont coupées d'arbres installés dans la rizière même; les rizières de Pursat et de Siemréap ont, elles aussi un aspect bocager car des buissons d'arbustes subsistent sur les diguettes et parfois même au milieu de la rizière. Les principaux de ces arbres sont le *Krassang*, petit, épineux, — le *Krâkas* (*Sindora Cochinchinensis*), — le *Pring*, — le *Reang* (*Pentacme Siamensis*), — le *Chambak* (*Irvingia* Sp).

Le thnôt est planté partout où il peut pousser : il est planté en grande quantité là où on l'utilise pour la fabrication du sucre, soit grâce au voisinage de la forêt, soit parce que la région ne présente guère d'autre ressource. La présence du *Sangker* s'explique de la même façon. Le *Sangker* a été l'objet d'une exploitation active pour la fabrication du stick laque dans une région très peuplée (180-200 habitants au km²) et dont les ressources sont limitées (rizières généralement très pauvres). Dans les rizières qui sont parsemées d'arbres ou de buissons, ces arbres ou ces buissons sont les témoins de la végétation préexistante. Ils ont été laissés en place par le paysan. Arbres ou buissons ont des inconvénients : ils font perdre du terrain ; leurs racines sont une gêne pour la culture ; leur ombre nuit au paddy. Par contre ils procurent ombrage et fraîcheur aux hommes et aux bêtes aux heures chaudes de la journée : lors des travaux pénibles du labour, du repiquage ou de la moisson, le paysan interrompt son travail entre 11 heures et 14 heures pour manger et se reposer sous les arbres. Il semble surtout qu'interviennent ici, au moins pour les arbres, des phénomènes religieux : lors d'un défrichement le Cambodgien n'aime pas abattre certains arbres auxquels les traditions locales accordent un caractère sacré ; il répugne à tuer les termites : beaucoup d'arbres sont installés sur les termitières. Certains arbres donnent des fruits comestibles qui servent notamment de condiment pour les soupes. Enfin arbres et buissons lorsqu'ils sont sur les diguettes permettent de préciser les limites des propriétés ; à cet égard l'arbre bien qu'il ne clôture pas joue un rôle un peu semblable à celui de la haie dans le bocage français ²⁵¹.

²⁵¹ D'après R. KLEINPETER « Le problème foncier au Cambodge », les cultivateurs donneraient un nom particulier à chacune de leurs rizières, notamment un nom d'arbre « *Srè Thnôt* », etc... Le fait ne nous a jamais frappé.

Les rizières « complantées » ont été gagnées à une époque plus ou moins récente sur la forêt. On voit nettement entre Siemréap et Angkor-Vat par exemple les rizières mordre sur le manteau forestier : la zone de contact est caractérisée par de petites rizières séparées par des zones de brousse assez épaisses. Peu à peu le paysan réduit la zone inculte ; mais il laisse subsister quelques arbres. Les régions où des arbres ont été plantés sont souvent aussi d'anciennes zones forestières mais colonisées depuis longtemps. Les rizières nues correspondent à des zones où les arbres avaient disparu au moment où la « reconquête paysanne » a commencé, à des zones de « veal » : le cas est particulièrement net pour les rizières de Svay-Teap, en lisière de la Plaine des Joncs, ou pour les *rizières basses* de Battambang et de Kompong-Thom qui s'étendent peu à peu aux dépens de veal encore largement incultes.

Les rizières sont parfois *régulières*, carrées ou rectangulaires, avec des diguettes étroites et peu de terrain perdu. Ainsi à Kauk Khmum (carte n° 18). Telles sont les rizières de Battambang, Kompong Thom, Svayrieng, Prey Krabas (Takéo), Prey-Veng Nord, Suong. Elles peuvent être au contraire de formes très diverses, carrées ou circulaires, semées de nombreuses mares (trapeang et sras) ; les diguettes sont larges : telles sont les rizières de Trapeang-Krassang, Preah Nippean, etc... (cartes n°s 16 et 17, photo n° 12). Lorsque la rizière est arrondie aux angles, beaucoup de place est perdue, mais le travail de la charrue est alors facilité : le labour se fait en tournant, et il n'y a pas besoin de renverser la charrue au bout de chaque sillon. La rizière irrégulière est de règle dans Siemréap, Pursat, Kompong-Chhnang, Kompong-Speu, Kandal, Takéo.

Les rizières nues sont toujours des rizières régulières : peu d'arbres, des diguettes minces. Les rizières complantées ou bocagères sont presque toujours de forme irrégulière, sauf exception : les rizières où subsistent des arbres dans Battambang ont une forme régulière. Il y a une liaison étroite entre paysage et forme des parcelles : ceci s'explique d'ailleurs ; plus subsistent d'arbres ou de buissons dans la rizière, plus les diguettes doivent être larges. Inversement plus les diguettes sont larges, plus il est facile d'y semer des arbres. La forme irrégulière des rizières semble donc liée à des terrains particuliers : terrains hauts, terrains de forêt, terrains sableux où la charrue laboure en tournant, terrains généralement secs où les paysans maintiennent des mares pour leur approvisionnement en eau. Au contraire, les rizières nues et régulières sont des rizières de veal, conquises sur des plaines d'herbe.

Les rizières irrégulières et boisées sont également les plus petites ; les rizières nues et régulières sont de taille plus grande : beaucoup de régions boisées, au Cambodge, ont été colonisées et peuplées avant des régions nues, au moins à l'époque contemporaine (Chapitre XIV).

Rizières à riz flottant (Srè Veà).

La culture du riz flottant (Srauv Veà ou Srauv Loeung Teuk) couvrirait au Cambodge 85 000 hectares ²⁵². Superficie relativement faible. Mais le riz flottant (*Oryza Fluitans*) joue un rôle économique important dans la vie du pays parce qu'il est presque toujours cultivé pour la vente. Il fournit donc une part importante des exportations de paddy du Cambodge.

Le riz flottant est cultivé en saison des pluies. Sa tige peut suivre une montée lente des eaux et s'accroître au fur et à mesure. Nous donnons en annexe la liste des principaux khum producteurs de riz flottant.

Le riz flottant occupe les régions basses, à proximité immédiate de la Cochinchine (Sud de Svay-Rieng — Prey-Veng et un peu Takéo) ainsi que l'arrière-berge du Bassac et du Mékong inférieur (au Sud de Phnom-Penh), les régions basses en bordure de la forêt inondée sur les rives Nord et Sud des Lacs et les rives du fleuve Tonlé-Sap à proximité des Lacs. Il est presque absent de la province de Siemréap ; il est au contraire assez développé dans Kompong-Thom et Battambang.

Répartition facile à expliquer. Le riz flottant est cultivé dans des zones basses, fortement inondées (de 1,50 m. jusqu'à 3 ou 4 mètres, voire 5 mètres — en moyenne : 2 mètres) où le riz normal ne peut pousser (le riz normal n'admet pas plus d'un mètre d'eau), c'est-à-dire dans la zone soumise aux débordements du Mékong et du Bassac, dans la zone inondée en bordure de la Plaine des Jones et enfin dans la zone en bordure de la forêt inondée des Lacs. La hauteur d'eau dans la plupart de ces régions ne dépasse pas 2 mètres. Le riz flottant n'est pas cultivé dans la région d'inondation du Mékong au Nord de Phnom-Penh (arrière-berge du fleuve entre Kratié et Phnom-Penh), non plus que dans l'arrière-berge du Tonlé-Sap entre Phnom-Penh et Kompong-Chhnang, non plus que dans les plaines basses de Siemréap et Pursat.

²⁵² Bulletin statistique agricole du 31 janvier 1958.

Le riz flottant ne peut être cultivé, en effet, que si la crue est *lente* (elle ne doit pas dépasser 0,10 m. en 24 heures) et si la montée des eaux se fait *calmement* sans qu'il y ait un courant trop violent. Entre Kratié et Phnom-Penh, *la crue est trop rapide* (Voir Chap. II) : en année moyenne entre le 1^{er} juillet et le 1^{er} septembre, les eaux montent à Kompong-Cham de 0,125 m par jour (en août 0,15 m. par jour) et le *courant est assez fort*.

La crue est moins rapide par contre à *Phnom-Penh* : entre le 1^{er} juillet et le 1^{er} septembre 0,083 m par jour. Sa vitesse est très atténuée à *Neak-Luong* : entre le 1^{er} juillet et le 1^{er} septembre (année 1950), 0,065 m par jour ; et à Kompong-Chhnang : entre le 1^{er} juillet et le 1^{er} septembre (année 1950), 0,061 m par jour.

Il est donc possible de cultiver le riz flottant dans les plaines basses au Sud de Phnom-Penh et à hauteur de Kompong-Chhnang ; ce n'est pas possible entre Kratié et Phnom-Penh, ni entre Phnom-Penh et Kompong-Chhnang. Ajoutons d'ailleurs qu'au Nord de Phnom-Penh non seulement la crue est trop rapide, mais la décrue est trop brutale, de sorte que la paddy risque de sécher sur pied.

De même il est possible de cultiver le riz flottant dans les plaines basses de Kompong-Thom et Battambang. Cela est à peu près impossible dans le centre de Siemréap et Pursat : dans ces deux dernières provinces les plaines hautes arrivent presque au bord du Lac ; les plaines basses sont peu étendues et en pente rapide ; elles sont plus rapidement submergées.

Enfin le riz flottant n'est pas cultivé dans les cuvettes de Takéo et de Prey-Veng où la hauteur de crue est trop élevée.

La culture du riz flottant serait très ancienne dans la Plaine des Lacs ²⁵³. Par contre, elle est sans doute d'introduction récente dans les régions basses du Sud de la Plaine des Quatre-Bras. Elle y aurait été introduite sous l'influence des autorités administratives à la fin du XIX^e siècle ²⁵⁴.

²⁵³ Toutefois nous pensons que TCHEOU TA KOUAN fait allusion au « srangnè » et non au riz flottant (p. 25). « Il y a en outre une espèce de champs naturels où le riz pousse toujours sans qu'on le sème ; quand l'eau monte d'une toise, le riz aussi croît d'autant »...

²⁵⁴ Vers 1870, à Kompong-Trabek, d'après un document de la Commission des Mœurs et Coutumes (M.C. 21.018) en 1902 dans la province de Prey-Veng d'après B.E.I., 1902, page 365.

Rizières de saison sèche (Srè Prang).

Le riz de saison sèche (Srauv Prang) cultivé, selon les régions, entre les mois de novembre et de mai, avec une durée d'évolution de 3 mois, représente une superficie de 60 000 hectares, en progression constante d'ailleurs. Ce riz dont la culture correspond à celle du riz du 5^e mois dans le Nord de l'Indochine, est cultivé notamment dans les khum dont la liste est donnée en annexe.

Le paddy de saison sèche est donc assez nettement localisé dans 3 zones :

— Les cuvettes qui longent le cours du Tonlé-Thom moyen et supérieur entre Kratié et Phnom-Penh, le cours du Tonlé-Tauch, le cours du Tonlé-Sap entre Phnom-Penh et Kompong-Chhnang et par voie de conséquence la « Mésopotamie Nord » (entre Mékong et Tonlé-Sap).

— Les dépressions qui s'étalent au Sud et à l'Ouest de Prey-Veng ainsi que celles qui s'étalent au Sud-Est de Takéo (rivière de Takéo) et en bordure de la zone inondée du Bassac (srok de Prey-Krabas).

— Les plaines basses des srok de Puok, Siemréap et Sauthnikom dans la province de Siemréap.

Le « Srauv Prang » est cultivé dans des régions très basses, autour des beng, dans des zones inondées. La « Srè Prang » a été gagnée généralement sur la forêt inondée.

La culture ayant lieu en pleine saison sèche, ne peut être pratiquée qu'à condition d'y apporter de l'eau. Il faut au paddy pendant 80 jours au minimum 1 litre d'eau/seconde à l'hectare. L'eau peut provenir des beng qui sont des réserves naturelles, de l'eau d'une rivière (rivière de Siemréap) ou encore de barrages, construits soit par les habitants (tanub) soit par les Travaux Publics.

Le « Srauv Prang » est cultivé soit là où la crue est très forte (plus de 3 m.), soit surtout là où elle est trop rapide. Le riz de saison sèche pourrait avantageusement être cultivé là où est semé du riz flottant, car le rendement du riz de saison sèche est meilleur. Mais il faut avoir une réserve d'eau en pleine saison sèche et irriguer, ce qui exige des efforts assez considérables auxquels le paysan cambodgien répugne quand il n'y est pas formellement contraint. En outre, la construction de réserves (tanub) est onéreuse, lorsqu'elle est entreprise par des particuliers : les paysans du srok de Chikreng affirment qu'ils ne cultivent pas de « Srauv Prang » parce qu'il n'y a pas dans leur srok

comme dans celui de Sauthnikom de riches susceptibles de construire des barrages.

Les rizières cambodgiennes sont donc assez variées. Très typique à cet égard est la province de Siemréap : rizières de saison des pluies conquises sur la forêt (par taches) : sur l'axe de la route nationale n° 6, — plus bas, à l'Est et à l'Ouest, rizières à riz flottant : au Sud de Kralanh, de Puok et de Chikreng, — plus bas encore, en forêt inondée, rizières de saison sèche, avec divers types d'irrigation : au Sud de Siemréap et de Roluos.

Ceci, sans parler des chamcar à paddy, en zone forestière (srok loeu).

II. — LA CULTURE DU PADDY

La culture du paddy, quelle qu'elle soit, est restée *très traditionnelle*. Assez bien adaptée à des conditions naturelles difficiles. Mais peu productive, le paysan n'ayant pas su vaincre les obstacles de la nature.

Choix des semences.

Il emploie de très nombreuses *variétés*. F. BAUDOUIN avait pu dénombrer dans la seule province de Kompong-Cham et uniquement pour les « Srauv Vossa », 180 espèces de paddys différents.

I. — *Espèces particulières.* — Le riz gluant et le riz flottant appartiennent à des espèces particulières. Le riz *gluant* (*Oryza Glutinosa*-Srauv domnop) est cultivé un peu partout en saison des pluies, en petite quantité. Il est cuit dans des feuilles de bananier pour obtenir une sorte de gâteau dont les enfants sont très friands. La première récolte coïncide avec la célébration d'une fête traditionnelle dite « Ak Ambok » (novembre), au cours de laquelle un vieillard prédit le régime des pluies. Il y a des riz gluants « noirs » (Domnop Khmaou) et des riz gluants blancs (Domnop Sâr).

Le paddy flottant (*Oryza fluitans* - Srauv Veà - Srauv loeung teuk) est également une espèce végétale particulière, adaptée à une inondation lente et régulière. Paddy à *longue durée d'évolution* : 9 mois. Il existe de nombreuses variétés, certaines adaptées à une faible inondation (Srauv Kgniol, Srauv Kângal : 1,50 m d'eau), d'autres à une forte inondation (Srauv Bangkâ, Srauv Pôk : 3 m et jusqu'à 5 m d'eau). Presque toutes sont des variétés dont le goût

n'est pas apprécié par le paysan pour sa consommation personnelle ; variétés à grains rouges ou qui rougissent très vite, ce qui oblige le paysan à changer de semence tous les 3 ou 4 ans ²⁵⁵.

2. — *Variétés selon la durée d'évolution.* — Les paddys de saison des pluies et de saison sèche (de même que les paddys de chamcar) appartiennent tous à la même espèce (*Oryza Sativa*). Mais les variétés sont très nombreuses. Elles se diversifient d'abord par leur *durée d'évolution*. La Direction de l'Agriculture distingue encore aujourd'hui, d'après les traditions de l'ancien Office Indochinois du Riz, lui-même influencé par la riziculture vietnamienne, des riz hâtifs, des riz de demi-saison, des riz de saison, des riz tardifs. Le paysan cambodgien distingue trois sortes de paddy, à la fois d'après la durée d'évolution et d'après le poids du grain, le grain étant d'autant plus lourd que la durée d'évolution est plus longue :

paddys légers (Srauv sral)
paddys moyens (Srauv kandal)
paddys lourds (Srauv thngon)

Paddys légers (Srauv sral). — Ce sont aussi des paddys hâtifs à courte durée d'évolution (4 à 6 mois du semis à la récolte). Ils sont aussi appelés « Srauv Konla » (riz « moitié »), Srauv Prapey, etc... En saison des pluies, le paddy léger est semé aux premières pluies (début mai) et récolté en septembre-octobre, mais il est, parfois, semé et donc récolté beaucoup plus tôt (juillet). Il est cultivé un peu partout sur de petites surfaces : il couvrirait en 1957, 42 400 hectares, soit un peu plus de 4 % de la superficie cultivée en « Srauv Vossa » ²⁵⁶. Il permet au paysan d'assurer la soudure avant la véri-

²⁵⁵ Au bout de la 2^e année on compte dans certaines régions (Trapeang-Russey-Kompong-Svay) 1 grain rouge pour 4 blancs ; au bout de la 3^e année, 2 grains rouges pour 3 blancs ; au bout de la 4^e année, la moitié de grains rouges. En juillet 1959 pour 1 000 riel on a à Trapeang-Russey 29 « mesures » de paddy blanc et 38 de paddy rouge.

Prix du picul (68 kg) de paddy rouge : 88 riel

Prix du picul (68 kg) de paddy blanc : 115 riel

(Phnom-Penh, 1^{er} février 1955).

²⁵⁶ Pour 720 familles de riziculteurs étudiées par la Direction de l'Agriculture, en 1957-1958, le « Srauv Sral » représentait 1,3 % des semences (y compris le riz flottant).

Pour 750 familles étudiées en 1957-1958 : « Srauv Sral » représentait 2 % des semences. La production du riz léger se serait élevée à 1,5 % de la production totale.

table récolte et est, de ce fait, cultivé davantage là où cette récolte est tardive, par exemple dans Svayrieng et Prey-Veng. Dans certaines exploitations il peut ainsi couvrir jusqu'à 16 % des terres. A Chhoeu Kach (Baphnom - Prey-Veng) le riz hâtif est cultivé en assez grandes quantités sur des terres tardivement inondées au pied même du Baphnom ; le riz est repiqué au 1^{er} juin et récolté début octobre avant la crue qui n'atteint sa pleine extension qu'à la mi-octobre ; c'est un cas très particulier de culture de paddy en *avant-crue* pratiqué également à Angkanh (Prey-Krabas - Takéo) et autrefois à Sranger (Treang - Takéo - M. C. 21 006). En outre *tous les riz cultivés en saison sèche* (60 000 ha?) sont des riz hâtifs ce qui s'explique puisqu'ils végètent à une période de sécheresse ; il y a donc intérêt à ce qu'ils végètent vite.

Paddys moyens (Srauv Kandal). — Ce sont les plus importants : ils représentent 50 à 60 % de la superficie cultivée (540 000 ha sur 985 000 en 1947-1948, 653 100 ha sur 1 225 800 en 1957-1958) : la *prépondérance des paddys moyens est une des caractéristiques de la riziculture cambodgienne* ; elle s'explique par la relative sécheresse du climat et la relative perméabilité des sols sableux : le paddy moyen qui végète en six mois-sept mois et demi et correspond donc aux « riz de mi-saison » et aux « riz de saison » des Services Agricoles, exige moins d'eau que le paddy lourd. Le paddy moyen est semé entre le 15 mai et le 1^{er} juin et récolté en décembre. Il domine dans toutes les « rizières hautes » (Kandal - Kompong Speu - Kompong Chhnang - Takéo - Svayrieng - Siemréap notamment).

Paddys lourds (Srauv Thhgon - Srauv Chamroeun). — Semés dans les rizières basses bien pourvues en eau ; semés en juin, récoltés en février ; durée d'évolution : huit à neuf mois. Tous les paddys à semis direct sont également des paddys lourds. Les paddys lourds repiqués ou semés représentent d'importantes superficies : 400 000 hectares en 1947 ; 446 000 en 1957, soit 30 à 40 % des superficies cultivées. Dans cette dernière évaluation sont compris les paddys flottants qui sont, eux aussi, toujours des paddys lourds. Les paddys « Vossa » lourds sont particulièrement importants dans *Prey-Veng* (72 000 ha en 1957-1958), *Svayrieng* en année normale (28 000 ha en 1957-1958, mais 80 000 en 1947-1948), *Takéo* (63 000 ha dans l'Est de la province, srok de Prey-Krabas), *Kompong-Cham* (plaine de Suong notamment) et *Battambang* (84 000 ha) où il s'agit surtout de paddys à semis direct. Le paddy lourd donne de meilleurs rendements que le paddy moyen ; mais il lui faut plus d'eau. En cas de sécheresse acci-

dentelle, la récolte peut être fortement compromise (ainsi dans Battambang où la récolte de 1954 - 1955 avec des semences à longue durée d'évolution distribuées par la Station Rizicole de Veal Treà a été particulièrement catastrophique). Dans certains khum (Theay - Baphnom - Prey-Veng) les « riches » cultivent le *paddy lourd*, les « pauvres » qui ne peuvent courir le risque, le *paddy moyen*.

Le paysan a donc su adapter les paddys cultivés à certains traits naturels de son pays. Il n'en demeure pas moins assez empirique dans ses choix. La superstition joue un grand rôle : il tient le plus grand compte de la Fête du Sillon Sacré ; il se renseigne auprès des bonzes : il sème le « Srauv Sral » si on lui prédit une fin de saison marquée par la sécheresse ; il sème le « Srauv thngon » si on lui prédit beaucoup de pluie en fin de saison (M.C. 21 065).

3. — De chaque variété de paddy (paddy gluant, paddy flottant, paddy Vossa semé directement, paddy Vossa lourd, moyen ou léger, paddy léger de saison sèche), le paysan emploie des sous-variétés très nombreuses, de taille, de forme, de couleur différentes (grains longs, grains courts, grains ronds, grains plats, etc...). Chaque variété a un nom populaire, qui se rapporte à la forme du grain, à sa couleur, ou est simplement un surnom poétique (Fleur de Popel, Jeune Fille blanche, Fleur d'aréquier, Aigrette, etc...). Un document de la Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge (M.C. 21 012) distingue dans la seule région de Roluos (Siemréap) 15 variétés de paddy gluant différentes ; un autre document (M.C. 21 004) distingue dans Siemréap 5 variétés différentes de paddy flottant. De même on dénombre (M.C. 21 012) dans la région de Roluos 15 variétés de paddy léger, 22 variétés de paddy lourd dont 10 moissonnées à 7 mois et 11 moissonnées à 8 mois. Nous donnons en note d'après F. BAUDOUIN la liste des principales variétés de paddys Vossa employés dans la province de Kompong-Cham ²⁵⁷.

²⁵⁷ D'après F. BAUDOUIN, principaux paddys de saison des pluies dans Kompong-Cham (orthographe et traduction sont de F. BAUDOUIN).

PADDYS TARDIFS

- | | |
|--------------------|----------------------|
| 1. — Chhmar sâr | Chat blanc |
| 2. — Chhmar kraham | Chat rouge |
| 3. — Anchom sek | Sourcil de perroquet |
| 4. — Anchom pravek | Sourcil de sarcelle |
| 5. — Banla Phdau | Épine de rotin |
| 6. — Buon Kuor | Quatre tiges |

La même variété existe parmi les paddys de chamcar (M.C.21 004).
Voici, à titre d'exemple, un paysan de Baray en Treang (Takéo),
M... K... qui utilise 11 espèces différentes de semences :

Paddy hâtif : 4 mois, récolte septembre-octobre

paddy normal (srauv khsay)	Angkok Chen	paddy blanc
	Krem Srok	paddy blanc
	Neang Pok	paddy roux
paddy gluant (srauv domnop)	Chhmar	paddy blanc
	Neang Yeng	paddy noir

257 (Suite).

PADDYS TARDIFS

7. — Phkar* Đông	Fleur de cocotier
8. — Kâ Pos	Cou de serpent
9. — Tong Chhuk	Tige de lotus
10. — (Domnop) Chaong Pos	Os de serpent (gluant)
11. — Kantuy Damrey	Queue d'éléphant
12. — Ansong Oeut	Œil d'iguane
13. — Damrey Chhor	Éléphant debout
14. — Phkar Sla	Fleur d'aréquier
15. — Krachac Chrouk	Ongle de porc
16. — Pram roi	Cinq cents
17. — Kaun trey	Petit poisson

PADDYS MOYENS

1. — (Domnop) Pong Téa	Œuf de cane	(gluant)
2. — Romang Somley	Flocon de coton	
3. — (Domnop) Khmau Krop	Graine noire	(gluant)
4. — (Domnop) Luong	Paddy gluant du roi	(gluant)
5. — Krop Krauch	Grain de citron	
6. — Srau Chen	Paddy chinois	
7. — (Domnop) Kaun Khmum	Petite abeille	(gluant)
8. — Chaong Mon	Os de poulet	
9. — Phnom Run	Montagne des joncs	
10. — Kraya	Aliment	
11. — Phdau	Rotin	

PADDYS HATIFS

1. — Kombo	Chaux	
2. — Pong Chap	Œuf de moineau	
3. — (Domnop) Sramoch	Fourmis	(gluant)
4. — Phkar Ampil	Fleur de tamarinier	
5. — Phkar Popel	Fleur de Popel	
6. — Kang Pol	Troupe de guerriers	
7. — Théang Chek	Feuille de bananier	



26. Chamcar forestier à Siemreap.

Cl. Nguyen van Han



27. Route de Troeung à Kg Thmar.

CI. SFI



28. Siemreap. Une noria.

CI. SF

Paddy moyen : 6 mois, récolte novembre-décembre

paddy normal	{	Neang Noy	paddy blanc
		Kong Pâr	paddy blanc
paddy gluant	{	Neang Stong	paddy blanc
		Sâk Sès	paddy blanc

Paddy lourd : 9 mois, récolte janvier-février

paddy normal	{	Phkar Sla	paddy blanc
		Phkar Sambri	paddy blanc

Paddy de saison sèche : semis novembre
(comme paddy hâtif) récolte février-mars

paddy normal	{	Angkok Chen
		Krem Srok
paddy gluant	{	Chhmar

Les différentes variétés ne sont pas employées au hasard. Il semble que le souci essentiel soit d'adapter à chaque type de sol la variété qui lui convient le mieux. Réflexe classique de sagesse paysanne. Mais le paysan tient compte également des qualités culinaires du riz ; il choisit des riz qui augmentent beaucoup de volume à la cuisson : tels sont à Veal (Kong Pissey - Kompong-Speu) par exemple les paddys sélectionnés Ansar Phnom Loeu et Chong Bânla. Il est sensible aussi à la finesse et à la saveur du riz ²⁵⁸. Les paddys « Neang Sâr » (la Jeune Fille Blanche) et Chhmar Proum sont renommés pour leur qualité. Des traditions locales interviennent également. Les espèces dites « chat blanc » et « chat rouge » sont cultivées dans le srok de Kompong-Siem (sols de terres noires et brunes, d'origine basaltique) mais non dans Chhoeung Prey (sols variés en majorité sableux), non plus que dans Srey Santhor (sols argileux). Chhoeung Prey, Muk Kompul et Khsach Kandal cultivent de préférence « Neang Sâr ». Dans le même ordre d'idées, le srok de Chhoeung Prey connaissait d'après BAUDOUIN 40 variétés de riz moyen, le srok de Khsach Kandal une seule.

Le paysan n'ignore pas quelques principes élémentaires de *sélection*. Il choisit toujours, lors de la récolte, les meilleures graines pour les semences à venir ; il les choisit lourdes ; il les jette dans l'eau et

²⁵⁸ Ces paddys qui gonflent sont dits « srau bay rung ».

élimine celles qui surnagent. « A Battambang, nous avons vu, » écrit R. BARADAT, « les paysans différencier avec virtuosité des espèces différentes de paddy, espèces multiples créées par mutations et hybridations naturelles, qui ne devaient presque rien à l'intervention du cultivateur ». Ce n'est pas là, bien entendu, sélection scientifique. Celle-ci serait œuvre utile : elle est poursuivie dans les Stations de Recherche et de Génétique notamment à *Veal Trea* (ou *Veal Beng Chan* - en Sangker - Battambang). Les résultats n'ont pas toujours été satisfaisants : c'est une œuvre délicate, de longue haleine, à cause, notamment, de l'irrégularité des pluies.

Le paysan pratique souvent un « *assolement des variétés* » ; il pense que la culture de la même variété sur un même terrain diminue le rendement. Cette idée est d'ailleurs erronée (Y. COYAUD, p. 226).

La diversité des semences permet, sans aucun doute, de diminuer les risques naturels de mauvaise récolte. Malheureusement elle présente, *aujourd'hui*, des inconvénients graves pour la commercialisation des produits. De plus en plus en effet, le paddy est décortiqué non plus au moulin mais à la machine ²⁵⁹. Or le commerçant chinois qui livre au *décortiqueur*, a mélangé les diverses espèces de paddy qu'il a reçues des paysans. Lors de l'usinage, il n'est pas possible de séparer les différentes variétés ; l'usinier emploie un réglage moyen qui a pour résultat de casser les gros grains : le riz cambodgien contient une quantité élevée de brisures. Malgré une valeur intrinsèque très correcte, il est dès lors *peu apprécié sur les marchés* voisins et son prix de vente s'en ressent ²⁶⁰.

Cycle des travaux.

Le cycle des travaux sera étudié pour le « Srauv Vossa » *repiqué* qui représente la plus importante des cultures du Cambodge. On lui donne également le nom de « Srauv Srok » « Paddy du Pays » parce qu'il représente la culture la plus traditionnelle et aussi celle qui se fait près des maisons.

²⁵⁹ Les petites décortiqueries se sont multipliées dans les campagnes depuis 1954. De nombreuses rizeries ont également été construites dans les marchés.

²⁶⁰ A titre indicatif voici les prix de la Mercuriale du 1^{er} février 1955 à Phnom-Penh :

prix du riz blanc n° 1	— 25 % de brisures : 340 riel le quintal
prix du riz blanc n° 2	— 60 % de brisures : 290 riel le quintal
brisures n° 1 de riz n° 1	— 260 riel le quintal.

1. — *Préparation de la pépinière. Labours.* — Le cycle des travaux s'ouvre aux premières pluies, c'est-à-dire en mai. Cependant dès le Chaul Chhnam (Jour de l'An, 13 avril), le paysan a transporté du fumier aux pépinières, dont il a aménagé les diguettes. Les premières pluies sont *tardives* : moins de 80 mm de pluie dans presque tout le Cambodge en avril, moins de 15 jours de pluie en mai avec 134 mm de pluie à Phnom-Penh contre 220 mm à Saïgon. Les premiers travaux à la campagne ne commencent guère avant le 15 mai : la date symbolique du début de l'année agricole est la fête du *Sillon Sacré* (plus exactement « l'Auguste Cérémonie Royale de l'Auguste Charrue : Chrat Preah Nongkeal »)²⁶¹. Cette fête est fixée au quatrième jour de la lune décroissante du mois de Visakh. Elle a eu lieu : en 1951, le 24 mai ; en 1952, le 12 mai ; en 1953, le 1^{er} mai ; en 1954, le 20 mai ; en 1955, le 10 mai ; en 1956, le 28 avril ; en 1957, le 17 mai ; en 1958, le 7 mai ; en 1959, le 26 mai.

Jadis le roi lui-même traçait les sillons dans la rizière sacrée et nul ne pouvait labourer ses rizières avant cette cérémonie.

Les travaux de la rizière commencent donc vers le 15 *mai* par le labour de la pépinière (thnal). Ce premier labour est dit « das thnal samnap » c'est-à-dire « réveiller la pépinière pour les semis ». Les paysans choisissent un jour faste pour ce premier travail, le Jour du Soleil (Thngai Atit, correspondant à notre dimanche) est considéré, dans certains traités, comme particulièrement propice. La pépinière est une parcelle de faible étendue (un are environ) située à proximité de la *maison* ou, dans un endroit bas et humide, riche en eau. La pépinière est labourée une première fois puis hersée « rondam thnal », « entrechoquer les pépinières » ; un second labour a lieu. Le labour de la pépinière se fait en tournant, la terre étant déversée vers la droite : tantôt la charrue part des diguettes et tourne en resserrant les raies vers le centre ; ce travail est dit « phyar puk troun » (labourer à trancher la poitrine) ; tantôt au contraire, la charrue part du centre et décrit des cercles de plus en plus larges : ce travail est dit « phyar lob pou » ; dans le premier cas, la terre s'accumule vers l'extérieur, dans le second cas vers le centre. Pour que la pépinière reste plane, on change de manière de tourner : on fait un labour dans un

²⁶¹ Cf. la description de cette fête dans E. PORÉE MASPERO, « Cérémonies des Douze Mois, Fêtes Annuelles cambodgiennes ». Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge.

sens, un dans l'autre (M.C. 21 028). Puis la terre est égalisée à la herse : celle-ci est renversée, les dents en l'air.

Après quoi, le paysan aménage soit avec la charrue, soit avec la herse toujours renversée et sous laquelle on a attaché une branche d'arbre (de « sangker » par exemple) des rigoles. Ces rigoles traversent la pépinière dessinant un faisceau et se rejoignent finalement en un ou deux points, où se forme une petite mare d'eau ; elles sont recoupées par une rigole plus profonde dite *rigole mâle*. Le paddy est semé sur les ados qui séparent les rigoles : il arrive qu'on sème des paddys différents sur chacun des ados. Les rigoles servent à l'irrigation de la pépinière ou au contraire au drainage s'il y a trop d'eau. Il suffit pour irriguer ou pour drainer d'une écope à trépied placée à l'intérieur pour le drainage, à l'extérieur pour l'irrigation.

Cependant la *semence* a été préparée ; les grains mis dans des sacs de jute ou des corbeilles à mailles très serrées, ont trempé pendant un à quatre jours et germé ; puis ils ont été mis au sec pendant une nuit.

Alors viennent les *semailles* (saap). La femme tenant à la main le sac ou la corbeille où sont les grains, les sème à la volée dans la pépinière. Elle accomplit parfois ce travail en marchant à reculons. Les semailles ont lieu un jour sans pluie, pour que l'eau n'entraîne pas les grains. Le riz léger est semé début mai ; le riz de saison à la fin mai ; le riz lourd en juin et même en juillet. Ainsi en 1947 dans le srok de Chhoeung Prey les riz hâtifs ont été semés du 5 au 25 mai, les riz de saison du 13 mai au 10 juin, les riz tardifs du 1^{er} au 30 juillet.

Il faut en moyenne 60 kilogrammes de semences pour une pépinière dont les plants seront repiqués dans un hectare de rizières ²⁶². Toutefois ce chiffre peut être plus faible (35 kg à Baray en Tréang-Takéo) ; ou au contraire sensiblement plus fort. Pour un semis direct, sans repiquage, il faut compter 80 à 90 kilogrammes.

Pendant quatre ou cinq jours après les semailles, la pépinière est laissée sans eau pour que l'enracinement se fasse bien ; s'il pleut, on s'efforce de drainer. Dès que les tiges sont bien prises, la pépinière doit rester toujours boueuse ; à cet effet, elle est éventuellement *irriguée* (on « noie les moineaux et les tourterelles »). L'appareil utilisé dans tout le Cambodge pour l'irrigation de la pépinière est l'*écope à trépied* (snach). Elle permet de donner à la pépinière au maximum

²⁶² Station de Battambang : 50 kilogrammes pour un hectare. Laboratoire de Génétique de Battambang : 60 à 70 kilogrammes pour un hectare.

M.C. 21.018 : 5 thang soit 110 kilogrammes.

60 litres d'eau à la minute. Plus rarement on emploie le panier à cor-delettes (snach yaung) manié par deux hommes.

Labours et hersage de la rizière. — Cependant, un mois environ après les semailles en pépinière (M.C. 21 027) commence le *labour de la rizière*. Il est fait choix d'un jour faste : Thngay Put soit mercredi ou Thngay Sok soit vendredi. Selon la nature des terres il y a un ou deux labours, suivis de 1 ou 2 hersages : en terre argileuse et forte (Kandeng) il n'y a qu'un seul labour ; en terre sableuse, légère, deux labours ; les terres sableuses sont en effet des terres battantes qui ont tendance à se tasser naturellement. Quand il y a deux labours, le premier est dit « das srè » (réveiller la rizière) ou « das dey » (réveiller la terre). On laisse un intervalle d'un à deux mois entre les deux labours pour que les mauvaises herbes pourrissent. Le deuxième labour se fait presque en même temps que le repiquage, car les terres, de sable fin, se tassent d'elles-mêmes sous l'eau, très rapidement.

Le labour de la rizière se fait de deux façons différentes : labour en tournant comme pour la pépinière ; dans ce cas le deuxième labour se fait en sens inverse du premier ; labour en raies droites, en retournant la charrue à chaque extrémité de raies ; il n'y a généralement qu'un labour ; en cas de deuxième labour il se fait perpendiculairement au premier. L'avantage du labour en tournant est évident puisqu'il évite d'avoir à retourner la charrue. Par contre, les angles de la rizière étant arrondis, les diguettes sont plus épaisses aux coins et il y a plus d'espace perdu. Le labour en tournant est pratiqué dans les terres sableuses les plus hautes ; le labour « droit » surtout dans les terres basses (Battambang). Chaque labour est suivi d'un hersage. Toutefois dans les terres sableuses, on ne fait souvent pas de 2^e hersage, sinon la terre durcirait. Ainsi qu'il a été dit, la herse étant très légère, le paysan monte dessus pour la rendre plus efficace.

Avec une paire de bœufs ou de buffles, les travaux de façonnage de la pépinière et de labours exigent, pour un hectare de rizières :

- 2 labours soit 10 jours de travail
- 2 hersages soit 3 jours de travail

Aménagement de la	
pépinière (semis, entretien)	soit 8 jours de travail
TOTAL :	21 jours de travail.

Si l'on tient compte des 30 à 60 jours de repos donnés à la rizière entre deux labours, et d'autre part de ce que cette première période

de travaux ne peut pas s'étendre sur plus de trois mois au maximum : juin-juillet-août (le repiquage doit être terminé au plus tard pour la Fête des Morts, en septembre), un paysan avec un attelage ne peut pas préparer, en supposant même que le semis soit mené à bien en même temps que labours et hersages, dans ce premier stade, plus de

$$\frac{90 - 30}{13} \text{ environ } 4 \text{ hectares}$$

Ce maximum est rarement atteint.

2. — *Repiquage*. — Le repiquage (*Stoung*) a lieu, selon les espèces semées, un mois à deux mois après les semailles (paddy léger : un mois ; paddy moyen : un mois et demi ; paddy lourd : 2 mois).

La date du *repiquage* des riz de saison est particulièrement importante, parce qu'elle conditionne, en grande partie, la récolte. *Le repiquage est tardif* : il faut en effet pour repiquer que les pluies aient été suffisantes pour permettre les labours ; il faut en outre qu'elles soient suffisantes pour permettre aux plants de franchir la période délicate de la reprise (l'optimum est de repiquer sous 6 à 12 centimètre d'eau d'après COYAUD). Or juillet et août ont des pluies irrégulières et des périodes de sécheresse pouvant durer une ou deux semaines ; les pluies de juillet et d'août sont très inférieures à ce qu'elles devraient être : d'après Y. HENRY, il faudrait dans ces deux mois 675 millimètres de pluie ; il n'en tombe en général que 330 à 400 (chap. I^{er}). Par prudence, le paysan retarde donc presque partout le repiquage, à mi-août et septembre. Cependant il y a d'importantes différences d'une année sur l'autre : en 1959, le repiquage est pratiquement terminé dans tout le Cambodge au 1^{er} septembre ; après un mois de juin sec, les pluies ont été abondantes en juillet et août. Par ailleurs les régions bien pourvues en eau sont très favorisées : c'est en particulier le cas des *terres noires*, en contrebas des massifs basaltiques : en 1959 le repiquage y est terminé le 1^{er} juillet (plaine de Tang Kauk par exemple) ; la même année le repiquage est en cours le 8 août en Siemréap, le 13 août en Kandal-Stung ; il n'est qu'en voie d'achèvement dans le srok de Phnom-Penh le 8 septembre.

Normalement le repiquage n'a lieu qu'en septembre dans les plaines hautes, pauvres en eau, sableuses, perméables, de Kandal, Kompong-Speu et Takéo : le paysan attend que les pluies aient vraiment gorgé ces terres battantes.

Le repiquage doit traditionnellement être terminé pour le « *Prachum Ben* » ou Jour des Morts qui tombe le dernier jour du mois de Photrobot (fin septembre - début octobre : en 1956, le 3 octobre ;

en 1957, le 23 septembre ; en 1958, le 12 octobre). Spectacle très caractéristique que le trajet en avion Phnom-Penh - Saïgon au mois d'août : le Sud-Vietnam est déjà tout vert, alors que les rizières cambodgiennes, grises et ocre, attendent les plants. Ce retard a d'importantes conséquences : il ne reste plus guère que deux mois de pluies (octobre et novembre) après le repiquage, ce qui est peu : les rizières cambodgiennes souffrent de sécheresse si les pluies s'arrêtent un peu tôt, ce qui est fréquent. D'autre part, la date de floraison étant à peu près fixe, le retard dans la date du repiquage amène une réduction de séjour sur le terrain et une diminution de rendement. Enfin les plants sont encore bas à la fin septembre, lorsque sous l'effet des grandes pluies, se produisent la plupart des pointes de crue des stung cambodgien : une crue un peu précoce et violente peut alors noyer les plants ; ce qui est fréquent de la part du Stung Pursat et du Stung Thnot notamment.

Le repiquage est un travail assez minutieux. Travail presque exclusivement féminin (photo). Il commence par l'arrachage des plants « *samnap* » de la pépinière. Les plants sont ensuite liés par gerbes de 2 ou 3 poignées (ces gerbes ont la grosseur du poing) ; *coupés en bout* de façon à ce qu'ils n'aient que 0,20 m à 0,30 m pour éviter tout déséquilibre ; frappés sur la plante du pied gauche pour détacher la boue ; trempés pendant une nuit dans l'eau ; assez souvent plongés dans une mare appelée thlok où des excréments de volaille, de la bouse de vache, des ossements ont été déposés ; puis exposés à l'air, sur des feuilles de cocotier (M.C. 21 023, dans Kompong-Speu). Il n'est pas interdit de voir dans cette pratique qui a peut-être une origine religieuse, un essai d'apport de matières organiques pour engraisser la terre ²⁶³.

Le repiquage proprement dit est précédé de diverses cérémonies rituelles dans la rizière : un bambou fendu au sommet est planté au coin Nord-Est de la rizière ; entre les lamelles de bambou le paysan place du riz gluant et un poulet bouilli pour donner l'âme au paddy « *oy prann srauv* ». Un peu plus tard en certaines régions, on jette dans la rizière des boules du « *ben* », sorte de gâteau de riz gluant constitué à l'occasion de la Fête des Morts : c'est ce qu'on appelle « donner du riz au paddy » (« *oy bay srauv* »).

Le repiquage a lieu, un jour choisi avec soin : « il faut cultiver le riz, dit le proverbe », « quand la terre est chaude et courtiser la fille

²⁶³ Ce serait aussi une protection contre les chenilles.

quand l'amour s'anime ». C'est également un jour faste (Thngay sok, le vendredi par exemple). Le repiquage débute de très bon matin, vers 4-5 heures, après que les repiqueuses aient prié les génies de leur épargner les crampes. Elles se placent en ligne, en travers de la rizièrre, à 2 mètres-2,50 m de distance de façon à prendre la rizièrre dans sa longueur ; elles se courbent pour enfoncer les tiges dans la terre molle et les buttent fortement pour qu'elles se tiennent droites ; elles se servent soit de leur pousse, soit d'un petit bâton appelé « cho-choran ». Travail pénible, bien qu'il se fasse au Cambodge, plus souvent dans la terre molle que dans l'eau et qu'il n'y ait donc pas réverbération. Les plants sont plantés *plus ou moins serrés* selon la valeur du sol : lorsque la terre est fertile (terres argileuses, molles), le paysan repique lâche à 0,30 m-0,50 m de distance ; lorsque la terre est peu fertile il repique serré, à 0,20 m et même 0,15 m de distance. Pratique judicieuse. Dans l'ensemble cependant, il y aurait intérêt à repiquer plus serré ²⁶¹. Les gerbes de plants sont comptées en « *slek* » de 400 gerbes pour repiquer un hectare il faut de 440 (1 *slek* et 1 *phlon*) à 800 gerbes (2 *slek*).

Toutes les familles voisines se prêtent main forte pour ce travail ; il faut 3 jours pour arracher et transporter les plants et 15 jours pour repiquer un hectare de rizièrre (soit 18 journées de travail au minimum).

Après le repiquage, le paysan n'a plus grand chose à faire jusqu'à la moisson ; il lui suffit de réparer les diguettes, de lutter contre les crabes de rizières, contre les moineaux. Pas de sarclage, ni d'écimage : on se borne à laisser parfois les canards barbotter parmi les tiges ; ils font un véritable sarclage.

Au bout de 2 mois après le repiquage pour les paddys légers, de 3 mois pour les paddys moyens et lourds, le paddy est « gros » ; alors vient la moisson qui suit d'environ 30 jours la floraison.

3. — *Moisson*. — L'eau doit en principe séjourner dans la rizièrre jusqu'aux premiers épis dorés. Après quoi il faut l'évacuer en faisant des brèches dans les diguettes. Pratiquement, pour les besoins de la pêche familiale, le paysan ébrèche les diguettes bien avant qu'il ne faudrait : le paddy en souffre gravement si les pluies s'arrêtent de bonne heure.

La moisson se fait à la faucille, faucille *khmer* décrite ci-dessus ou *faucille droite* (pour les tiges raides). Quand il s'agit de la faucille *khmer*, les épis sont préalablement versés avec un grand bâton

²⁶¹ Y. COYAUD, « Le Riz... », page 167.

(*cho pdek srauv*) en bambou (8 à 10 m de long), dans le sens du vent (vent du Nord-Est). Les épis sont coupés à 0,30 m-0,50 m de la panicle. La moisson a lieu en pleine saison fraîche : c'est un travail agréable et gai, fait en commun avec les familles voisines et qui s'accompagne de chants, de plaisanteries et de rires. Il faut *dix journées individuelles de travail en moyenne pour moissonner un hectare*. On laisse les épis sécher sur les diguettes (*srauv kal day*), puis on les lie en gerbes (*kandab srauv*). Ces gerbes sont ensuite mises, pour deux jours, en javelles de formes diverses ²⁶⁵. Le séchage se fait en constituant des murettes de moyettes ou parfois des meules.

Le plus généralement les gerbes sont transportées, en charrette, à la maison pour le *battage*. La moisson a souvent lieu le matin, le battage en fin d'après-midi. Il y a plusieurs procédés pour séparer le grain de la balle. Le paddy peut être *battu* sur une planche « bok ». Cette planche longue de 1,20 m, large de 0,50 m, est inclinée ; le paysan saisit chaque « moyette » dans une pince en bambou (*Trabiet*) et la frappe fortement sur la planche : le grain tombe. Ce procédé est employé presque uniquement dans les rizières de Kandal, Kompong-Speu et Takéo. Il est lié à une exploitation très petite (moyenne inférieure à 2 ha, chap. XV), exploitation qui ne dispose pas toujours d'animaux de travail. Le rendement est de 150 à 250 kilogrammes par jour ²⁶⁶.

Un peu partout, pour de petites quantités de paddy, notamment lors de la récolte du paddy léger, les *gerbes sont foulées au pied* par les hommes (Ben Srauv). L'homme se place, sous les pilotis de la maison, ou sous un arbre, ou encore sous un petit appentis, il s'agrippe à un bambou placé horizontalement et piétine les gerbes qui ont été disposées sur une natte. Les gerbes dessinent 2 rangées perpendiculaires. Le travail se fait souvent la nuit. Le foulage aux pieds est pratiqué par les très pauvres gens qui n'ont pas d'attelage et ne travaillent que de petites parcelles ou des *chamcar-loeu*. Il nous a paru fréquent dans certaines zones de terres brunes (Sampong-Chey-Kompong-Cham).

Dans presque tout le Cambodge, par contre, le paddy est « *dépiqué* » sous le pied des bœufs, voire des buffles « *banchoan* ». Une aire est aménagée « *lou lau* » à proximité de la demeure, ou à l'ombre d'un

²⁶⁵ Il serait préférable de mettre en meule dès la récolte (Le Riz, p. 240).

²⁶⁶ D'après MORIZON, on égrenait au fléau dans Pursat. Nous ne l'avons jamais vu faire.

grand arbre, ou plus rarement, quand les rizières sont éloignées du village, dans la rizière elle-même. Un terrain circulaire de 4 à 5 mètres de diamètre est choisi où la terre est aplanie à la houe, mélangée avec des excréments de buffle ou de bœuf (parfois avec de la latérite) puis mouillée et durcie au soleil : on a ainsi une belle surface plane. Les gerbes sont disposées soigneusement sur l'aire en meule (rieb) ; elles dessinent le plus souvent un cercle (rieb chonn damrey : meule circulaire en « pied d'éléphant »), parfois elles sont placées en deux rangées parallèles (rieb pratol phlé) ou perpendiculaires (rieb lav) ou encore en tas (rieb tun hor) ; puis elles sont mises les unes sur les autres jusqu'à hauteur du genou, les épis vers l'intérieur, la base des tiges vers l'extérieur ; le paysan fait alors tourner ses deux bœufs qui piétinent les gerbes ; un bambou long d'une « brasse » (ou « phiem », soit 2 m) et dit « banbay » sert à séparer, au fur et à mesure la paille des épis. On enlève les épis avec une petite raclette. Les grains cependant sont salis et le rendement est relativement faible (150 à 200 kg par animal et par jour).

Le foulage aux pieds ou le piétinement par les bêtes ne peut se faire en pleine après-midi, car la chaleur rend la paille dure. C'est par contre, un des spectacles les plus émouvants de la campagne cambodgienne que le tournoiement des bêtes, dans un nuage de poussière que dore le soleil couchant.

Après battage, le paddy est mis à *sécher* sur des *nattes*. Le séchage à l'ombre serait préférable ²⁶⁷. Puis il est nettoyé des grains vides et des brins de paille par *vannage* (roy). La femme vanne contre le vent à l'aide d'un grand van circulaire qu'elle secoue. Elle monte parfois sur un chevalet pour augmenter la hauteur de chute. Une partie de la récolte, celle qui est destinée à la consommation familiale (2 000 kg de paddy en moyenne par famille) est mise dans le grand *panier* tressé qui se trouve sous les pilotis (Krâng). Le jour de l'engrangement est soigneusement choisi : le jeudi Thugay Prahos est considéré comme faste « pour mettre quelque chose dans la maison ». Le reste de la récolte est livré au commerçant chinois qui l'enlève le plus souvent en vrac dans des camions, plus rarement dans des jonques et le met ensuite en sac. Dans Battambang Kg Thom et Siemréap mais aussi dans d'autres régions, le paysan dispose d'un *grenier* qui

²⁶⁷ Le paddy exposé au soleil atteint 45 à 55° pour les couches supérieures, ce qui amène des craquellements du grain. Les parties inférieures n'atteignent que 30°. Il est donc nécessaire de brasser. Un séchage immédiat à l'ombre diminuerait les brisures qu'augmentent la rosée et les rares averses.

lui permet de garder quelque temps sa récolte. De plus en plus, le paddy est livré aux petites décortiqueries des campagnes.

On compte trois jours de travail pour ces différentes opérations par hectare cultivé.

La date de la moisson varie naturellement selon le paddy qui a été semé. Le paddy hâtif est récolté à partir du 15 septembre, jusqu'à la mi-octobre, le paddy moyen est récolté de la mi-novembre à la mi-janvier, le paddy tardif (ou lourd) en janvier et même février.

De toutes façons la récolte du paddy est *tardive* au Cambodge puisque pour la très grande majorité de la récolte elle s'étage de la mi-novembre à février (la récolte a lieu début novembre en Cochinchine). Cependant la moisson s'effectue dans de bonnes conditions météorologiques, en début de saison sèche, par un temps lumineux et ensoleillé qui favorise la bonne maturité des grains et leur séchage. Les pluies au moment même de la récolte sont très rares.

La récolte du paddy moyen s'échelonne sur 2 mois (décembre et janvier) avec des différences assez sensibles d'une région à l'autre. Ainsi dans la « Plaine des Quatre-Bras », en moyenne, la récolte a lieu début décembre dans les srok de Chhoeung Prey (Kompong-Cham), Chamcar-Loeu, Prey-Chhor, Kompong-Siem, fin décembre-janvier dans les srok de Kandal-Stung, Phnom-Penh, Bati, Samrong, Treang.

D'une façon générale, les régions où la récolte a lieu plus tôt sont favorisées parce que les cours du paddy sont à ce moment plus élevés.

Le travail d'un hectare de rizière exige, pour une famille disposant de 2 bœufs, environ 60 *journées de travail par hectare*, partagées entre l'homme, la femme et même les enfants :

Soit 2 labours	: 10 journées de travail
2 hersages	: 3 journées de travail
Aménagement de la pépinière,	
semis, entretien	: 8 journées de travail
Arrachage, transport de plants	: 3 journées de travail
Repiquage	: 15 journées de travail
Récolte	: 10 journées de travail
Battage, transport	: 8 journées de travail
Séchage, engrangement	: 3 journées de travail ²⁶⁸
	: 60 journées de travail

²⁶⁸ (Voir note p. 348).

4. — *Autres cultures de paddy.* — Ce mode de culture s'applique avec quelques variantes aux autres types de rizières. Le *paddy à semis direct* (*Srauv Vossa Prous*) est un paddy lourd à évolution lente : le labour est précoce, du 1^{er} avril à fin mai (Battambang) ; après un labour et un hersage, les graines sont semées (1^{er} mai-fin juin). Un second labour permet d'enterrer les graines ; lorsque les semis sont envahis de mauvaises herbes, un troisième labour sans retournement est effectué peu avant les fortes pluies (fin août) et on fait si possible pénétrer à nouveau de l'eau dans la rizière ; les herbes reprennent mal avec l'arrivée des grandes pluies ; le paddy au contraire reprend rapidement ; parfois ce troisième labour est remplacé par un fort écimage. La récolte a lieu après celle du *Srauv Stoung*.

Le *paddy flottant* est lui aussi un paddy lourd : les soins culturaux commencent tôt. Parfois, par un débroussaillage en fin de saison sèche (mars) avec brûlis dans les zones de forêt inondée. Le labour a lieu fin avril début mai ; on laisse les herbes sécher pendant dix à vingt jours. Semailles à la volée du 1^{er} mai au 15 mai (Prey-Veng), du 1^{er} mai au 15 juin (Battambang). Puis hersage pour enterrer les graines (Prey-Veng) ; dans Battambang le hersage suit le labour et c'est un second labour après semailles qui permet d'enterrer les graines. La consommation de semences est sensiblement plus élevée qu'avec le riz repiqué : elle s'élève à 6 ou 7 thang (120 kg) pour un hectare de terre cultivée depuis longtemps et même à 10 thang (220 kg) lorsque la terre est cultivée pour la première fois. Très exceptionnellement le paddy flottant peut être repiqué (Prey-Veng) La rizière est inondée, à partir de juin ; les eaux atteignent la hauteur maxima en septembre-octobre. Il faut à ce moment empêcher les épaves

268 D'après F. BAUDOUIN :

2 labours	: 16 journées de travail (4 × 4)
2 hersages	: 8 journées de travail (4 × 2)
Aménagement de la pépinière, semis, entretien	: 2 journées de travail
Arrachage, transport de plants	
Repiquage	: 20 journées de travail
Récolte	: 20 journées de travail
Battage, transport	: 16 journées de travail
	<u>82 journées de travail</u>

D'après M. E. ROBBE, chef de la Mission Française d'Aide Économique et Technique : 70 journées de travail.

Ces chiffres ne sont valables que pour des exploitations groupées. Ils doivent être augmentés en cas de morcellement.

diverses (arbres flottants, etc...) de s'accumuler dans le riz, protéger celui-ci contre les poissons et les crabes. L'eau commence à se retirer en novembre et la moisson a lieu le plus souvent quand la terre est sèche, c'est-à-dire fin janvier à fin février, début mars (Battambang : 1^{er} février-20 mars, Prey-Veng : décembre-janvier). La rizière présente alors un aspect hirsute, les tiges étant couchées et entremêlées. F. BAUDOUIN rapporte que le riz flottant est moissonné en sampan, alors que les eaux ne sont pas encore écoulées. Nous ne l'avons jamais vu faire. Quoi qu'il en soit, la moisson a lieu sensiblement après celle du Srauv Vossa. Les épis sont coupés à 0,40 m 0,50 m de la panicule. Les tiges restent sur le sol pour la nourriture du bétail ; le paysan les incendie peu avant les pluies.

Le *paddy de saison sèche* est cultivé à une époque où il ne pleut pas. Mais la rizière est, le plus souvent, *labourée en saison des pluies avant l'inondation*, la terre est alors meuble. Le paddy est toujours un paddy léger, hâtif, évoluant en trois mois, trois mois et demi après semis, ce qui lui permet d'être moins exigeant en eau. Cependant il faut d'une manière ou d'une autre que la plante soit pourvue en eau : l'irrigation est une pratique normale sinon constante. Enfin la récolte ayant lieu à un moment où tout est sec, il faut prendre des précautions particulières contre les oiseaux (épouvantails, casse-roles suspendues à des fils qu'on agite). Le paysan distingue plusieurs types de paddy de saison sèche : « Srauv Bamdeng Teuk », « Srauv Chamlop », « Srauv Tanub », « Srauv Prang » proprement dit, selon les techniques de culture et la date des travaux. Mais ces appellations ont un caractère *régional* et il est difficile de systématiser. « *Srauv Bamdeng Teuk* », le paddy « qui chasse l'eau » est rare : il est cultivé autour des beng les plus bas ; au fur et à mesure que l'eau se retire, les « samnap » sont arrachés des pépinières et repiqués dans la vase molle sans labour ni hersage. Ces opérations, selon les cas, ont lieu tôt (novembre-décembre, en Prey Krabas, Takéo ou en Chhoeung Prey - Kompong-Cham) ou tard (février-mars au beng Snor de Veal Sbauv en Kien-Svay - Kandal). Le sol étant très humide, il n'y a pas lieu d'irriguer. La date de la moisson dépend de la date du repiquage : à Veal Sbauv elle est retardée jusqu'en mai-juin, de sorte que les premières pluies nuisent à la récolte.

Dans l'Ouest de la province de Prey-Veng, les paysans distinguent « *Srè Chamlop* » et « *Srè Prang* ». Les techniques sont à peu près les mêmes : labour avant l'inondation le plus souvent (juillet-août), — hersage avant le repiquage — irrigation. Cette irrigation utilise

soit l'eau des beng soit l'eau de barrages-réservoirs collectifs ou « tanub » : un réseau de canaux qui peuvent être fermés par des planches de bois, mène l'eau aux rizières (Prang Bangho)... Les rizières « Prang » sont situées en contrebas des rizières « Chamlop » ; elles sont cultivées beaucoup plus tard, non plus à la décrue (de décembre à mars) mais en pleine saison sèche (repiquage février, récolte mai) : les rizières Prang de Prey-Veng sont célèbres : lorsque les épis sont mûrs, dans la deuxième quinzaine d'avril, les *ortolans* (?) envahissent la région ; il faut leur faire une chasse énergique avec un instrument appelé « Krapah » : c'est un bambou coupé en deux dans le sens de la longueur ; une des branches est tendue par une corde qu'on lâche au moment opportun sur l'oiseau qu'elle frappe. L'irrigation des « Srè Prang » est plus soignée que celle des Srè Chamlop : elle exige toujours l'emploi de la *noria à pédales* (Rohat Teuk). Les Srè Chamlop appartiennent aux paysans ; les Srè Prang appartiennent à de riches propriétaires qui les font travailler par des métayers.

Dans le srok de Siemréap, les paysans distinguent les *Srè Tanub* et les *Srè Prang* ; l'une et l'autre ont été conquises sur la forêt inondée ce qui a exigé défrichement et brûlis (Krek dey). Labour et hersage ont lieu avant la montée des eaux (un ou deux labours en juin et juillet). Le semis a lieu à la décrue (novembre) en semences directes dans les terres riches ou, plus rarement, avec repiquage dans les terres pauvres. Pendant tout le cycle de végétation, il faut prendre des précautions contre les troupes d'éléphants sauvages. Le « Srauv Tanub » est un riz de décrue récolté en février-mars ; la culture du « Srauv Prang » est plus tardive avec récolte en avril (autour du Phnom Krom notamment). Les procédés d'irrigation ne sont pas les mêmes. *Srè Tanub*, comme le nom l'indique, utilise l'eau de *barrages réservoirs* ou tanub. Le Tanub ou tommup est composé de trois digues en terre, hautes de 1,50 m ou 2 mètres²⁶⁹ ; la plus grande digue est parallèle à la rive du Lac ; les deux autres lui sont perpendiculaires en direction de l'intérieur des terres. Les digues sont submergées lors de la crue ; à la décrue une partie de l'eau est retenue. Un réseau de rigoles, réaménagé chaque année, amène, par pesanteur, l'eau à la rizière. Dans le srok voisin de Sauthnikom où la culture du « Srauv Tanub » est importante, l'eau du Stung Roluos est aussi utilisée :

²⁶⁹ Il s'agit d'un réservoir surélevé selon une technique proche de celle qu'utilisèrent les rois d'Angkor pour construire leurs baray ; mais la technique du tanub est plus rudimentaire. Il ne s'agit pas d'une réserve creusée comme dans le cas d'un *Sras*.

le stung est barré pour faire des retenues-déversoirs. *Srè Prang* utilise l'eau du Stung Siemréap près de son embouchure grâce à trois canaux creusés en 1934 et 1935 par les habitants sous la direction de l'Administration : l'un part du kilomètre 1 au Sud du Marché Urbain ; l'autre du kilomètre 4 (Vat Atvea) ; le troisième du kilomètre 5 (Chney). Ces canaux irriguent la zone comprise entre les rizières Vossa et le Phnom Krom. Les *Srè Prang* appartiennent à des paysans de Siemréap ; les *Srè Tanub* appartiennent, en particulier celles de Roluos, à quelques riches propriétaires (commerçants, anciens fonctionnaires) qui les font cultiver par des métayers).

Le riz de décrue est cultivé encore dans la cuvette d'Angkor Borrey (Takéo), dans les cuvettes d'arrière-berge du Tonlé-Sap (srok de Pohnéa Lu et de Muk Kompul), dans les cuvettes d'arrière-berge du Tonlé-Thom moyen et supérieur. Les paysans emploient l'expression de « *Srè Prang* » ; l'expression de « *Srè Chamlop* » serait préférable : la récolte a lieu en février-mars. Le labour a lieu en décembre ; la réserve d'eau est constituée par les beng : un réseau de rigoles amène l'eau ; le paysan l'élève dans sa rizière à l'aide notamment de l'écope à balancier (Thloeung) dans Takéo ou dans le srok de Pohnéa-Lu. Le riz de décrue est cultivé également dans le srok de Chhoeung Prey (région de Batheay-Chilea), et entre Tonlé-Tauch et Mékong (srok de Khsach-Kandal) : l'expression de *Srè Tanub* conviendrait mieux puisque les paysans ont aménagé des « *Tanub* » : tanub de Trapeang Veng (Chhoeung Prey) pour l'irrigation de 300 hectares, tanub de Thnal Bat (idem) pour l'irrigation de 200 hectares, tanub du Beng Preah construit par une cinquantaine de paysans de Vihea Suor (Khsach Kandal). Ici les tanub sont l'œuvre collective des habitants ; les *Srè Prang* sont partagées entre tous. Le riz de décrue est encore cultivé grâce à des barrages construits par l'Administration : Bat Rokar (Takéo), Takéo, Kompong-Snè (Prey-Veng), ou à l'aménagement du Baray Occidental (voir conclusion). Enfin, mais c'est là cas très exceptionnel il est cultivé sur le bord de quelques stung grâce à l'emploi de *norias* (Stung Krang Ponley, Stung Chhoeung Kreav, Stung Pursat).

Dans les bas-fonds le long des fleuves la culture du « *Srauv Prang* » (au sens large) est ancienne : J. MOURA en parle (1884). Mais ailleurs, elle est au contraire récente : elle date de 1934-1935 à Siemréap (*Srè Prang* proprement dites) ; de 1935-1940 à Roluos (*Srè Tanub*) ; de 1950-1951 à Chilea (*Srè Tanub*) et à Vihea Suor. Dans le srok de Treang (Takéo) les premiers essais remonteraient à 1911, le long

du Stung « Kah Krop Bay » (khum Sangker) : en 1912 un nommé UM entreprend la culture du riz en saison sèche avec un labour avant crue ; auparavant la culture dominante dans les terres basses était un riz hâtif d'avant-crue (mai-juillet) : la date du labour a été maintenue mais la plante n'est cultivée qu'en décrue (M.C. 21 006 et 21 009). A peu près nulle part en tout cas l'irrigation *n'est soumise à une réglementation* : seules interviennent des ententes inter-familiales qui n'empêchent pas toujours les conflits.

Le paysan et les aléas cultureaux.

Le « Neak Srè » s'est adapté à des conditions naturelles difficiles. Il choisit, dans la majorité des cas, des paddys à durée d'évolution moyenne (6 mois) pour tenir compte d'une saison relativement courte (retard des premières pluies) et de pluies relativement peu abondantes ; il sélectionne empiriquement des graines très variées qui lui donnent le maximum de chances compte tenu de l'irrégularité du climat et de la valeur inégale des sols. Bien des traits montrent une grande sagesse liée à une longue expérience. Mais il n'a pas résolu les principaux problèmes.

I. — *Problème de l'eau.* — Nous avons déjà développé les conditions défavorables de la pluviosité au Cambodge (chap. premier). En nous plaçant au point de vue des besoins écologiques du riz, les pluies sont insuffisantes en quantité.

Le déficit (d'après les données assez théoriques de Y. HENRY) se tiendrait entre 170 millimètres (Svayrieng) et 370 millimètres (Battambang). Il serait encore plus accentué dans des zones de sécheresse comme Kompong Kantuot (déficit 740 mm), Ponley (déficit 609 mm) ou Moung (déficit 600 mm)²⁷⁰. Il est fréquent de voir des rizières *asséchées* de mai à septembre.

²⁷⁰ COYAUD estime à 10 000 tonnes (ou 10 000 m³) à l'hectare la quantité d'eau indispensable à la culture du paddy, soit une hauteur d'un mètre d'eau pendant la période végétative ; du 1^{er} mai au 30 novembre Phnom-Penh reçoit 1 218 millimètres, mais du 1^{er} juin au 30 novembre 1094 millimètres ; c'est dire que les plaines cambodgiennes reçoivent tout juste la quantité d'eau indispensable à la culture. Et cette quantité est mal répartie.

Philippe estime à 1 100 millimètres la quantité d'eau indispensable au paddy mais ce minimum n'est acceptable qu'avec une bonne répartition ce qui n'est pas le cas.

D'autres techniciens pensent que le riz exige 1 500 millimètres d'eau en cinq mois. Pour Y. HENRY il faut au paddy 1 250 millimètres de pluies de juillet à novembre.

Surtout les pluies sont mal réparties. Le déficit de la pluviosité ²⁷¹ par rapport aux conditions optima tient à une pluviosité insuffisante des mois de juillet et août, période de la « *petite saison sèche* ». Le paysan tient compte de ce fait et repique tard ; nous en avons indiqué les fâcheuses conséquences. Le cycle végétatif déjà retardé par suite du retard des pluies de mai, se trouve encore raccourci. Mais même ainsi le paysan n'est pas parfaitement à l'abri : lorsque la petite saison sèche est intense (Chambak n'a reçu que 19 mm, d'eau en août 1932) la préparation du sol ne peut se faire ; les pépinières sont perdues ; le paysan doit parfois recommencer ses semis avec des variétés de secours à courte durée d'évolution ²⁷². Les pluies de *septembre, d'octobre et novembre* sont plus que suffisantes : les pluies de septembre et octobre peuvent être trop abondantes et provoquer des inondations d'autant plus graves que les paddys, récemment repiqués, sont encore bas. Les pluies peuvent *s'arrêter trop tôt* (le 29 octobre en 1958) et le paddy souffre alors de sécheresse au moment de la floraison. Sécheresse d'autant plus redoutable qu'elle est aggravée par une forte évaporation due au vent du Nord. Or après la floraison, le paddy a encore besoin d'eau pour nourrir les grains en formation.

Insuffisantes les pluies sont de surcroît irrégulières. L'année 1954 a été catastrophique : Battambang reçut 1 036 millimètres de pluie au lieu de 1 365 millimètres et 13 millimètres en octobre-novembre au lieu de 306 millimètres ; la province produisit 57 000 tonnes au lieu de 230 000 tonnes en année normale. Non seulement les pluies furent insuffisantes au début et à la fin provoquant des sécheresses désastreuses, mais elles furent encore trop fortes en septembre, provoquant des inondations, notamment celles du Stung Mongkol-borrey. L'irrégularité des chutes totales et des précipitations mensuelles trouble le cycle normal d'évolution de la plante.

Il est difficile au paysan de lutter contre les crues brutales des stung. Par contre une *irrigation d'appoint* permettrait de remédier à la plupart des inconvénients signalés ci-dessus. Sur ce point, la

²⁷¹ Il faudrait également tenir compte de l'évaporation. PHILIPPE estimait en 1939 que la baisse de niveau d'eau par évaporation et infiltration dans une rizière correctement irriguée était de 0,005 m à 0,006 m par jour pendant le mois de novembre en supposant ce mois sec.

²⁷² Les périodes sèches de plus de 2 semaines endommagent la récolte. Or des sécheresses de 3 à 5 semaines ne sont pas exceptionnelles.

carence du paysan est à peu près totale ²⁷³. Le paysan aménage bien des « Sras » (chap. VI), mais ces Sras étant creusés au-dessous du sol, ne peuvent servir qu'à la consommation domestique, non à l'irrigation. L'Administration avait fait construire un barrage pour irrigation d'appoint à Bovel (Battambang) : il est hors service ; avec le concours de l'Aide Économique Américaine elle a aménagé le Baray Occidental d'Angkor pour pouvoir irriguer 20 000 hectares en appoint et a entrepris la construction d'un barrage-réservoir à khum-Kô (Prey-Chhor - Kompong-Cham) pour irriguer en appoint 20 000 hectares (cf. Conclusion). Seul le réseau d'irrigation du Baray est actuellement en mesure de fonctionner : il nous a paru que les paysans n'en tiraient guère parti. Le paysan se contente d'irriguer ou de drainer la pépinière à l'écope (Snach) ; il utilise parfois dans Prey-Veng la noria à pédale pour amener de l'eau à la rizière ; il a construit quelques norias sur le Stung Chhoeung Kreav, le Stung de Roméas, le Stung Babaur ; il a aménagé un canal à Baray (Kompong-Thom) de 2 kilomètres de long, parallèlement à la route nationale n° 6 ; un canal à Moung ; deux petits canaux sur le Stung Roluos à l'Ouest du Phnom Bauk, permettant d'irriguer 105 hectares de rizières des khum Bangkong et Ampil (Sauthnikom - Siemréap) : encore la section de ces canaux est-elle trop petite et le plafond trop élevé... Tout ceci est dérisoire. Rien ne rappelle les admirables travaux hydrauliques des rois d'Angkor. Une véritable politique de l'eau est *indispensable* (voir conclusion).

2. — *Problème des sols*. — Les sols de rizières sont, au Cambodge, médiocres ou mauvais (chap. III). Les sols *sableux* (rizières hautes) sont certes homogènes et meubles ; ils sont, le plus souvent, peu perméables ; mais composés d'éléments fins ils se tassent rapidement ; ils sont acides, très pauvres en éléments chimiques (jusqu'à 90 % de silice pure). Les sols *argileux* (rizières basses) reposent à faible profondeur (moins de 0,30 m) sur une couche d'argile très compacte et stérile que les racines du paddy ne peuvent pénétrer : la terre manque de profondeur ; ces sols sont eux aussi généralement acides, très pauvres en phosphore et en azote, pauvres en chaux. Ils sont incontestablement moins mauvais pour la riziculture que les sols

²⁷³ Il aggrave même, parfois, les conditions naturelles : par exemple en ébréchant les diguettes en novembre pour une pêche bien médiocre, à une époque où la sécheresse risque de s'instaurer.

sableux mais restent médiocres. Une seule véritable exception, les *sols argilo-limoneux de Battambang*, profonds, souvent neutres et assez riches en acide phosphorique, en potasse et surtout en chaux. Ni « les terres de berge », ni les « terres rouges » ne sont cultivées en paddy. Les « terres brunes » sont chimiquement riches et constituent d'assez bonnes rizières mais elles portent surtout des « chamcar loeu ». Les « terres noires » donnent les meilleures rizières du Cambodge (plaines de Suong, Speu, Tangkawk) ; les paddys y atteignent 1,80 m à 2 mètres de haut. Elles ont une bonne structure physique, sont assez riches en chaux, en acide phosphorique ; surtout elles sont très bien alimentées en eau grâce à leur position en contre-bas des massifs de terres rouges ; ceux-ci sont très arrosés et précocement (Chamcar Andong 417 mm de pluie en mai) ; ils se drainent bien et fournissent des sources abondantes aux plaines de terre noire. La culture sur les terres noires peut commencer plus tôt et se prolonger plus longtemps. Les terres noires sont si gorgées d'eau qu'elles sont couvertes d'un réseau de rigoles (Au) qui favorisent le drainage et l'évacuation des eaux. Mais ces très bonnes terres ne couvrent que quelques milliers d'hectares.

Le paysan fait bien peu pour améliorer d'aussi médiocres sols. Pour ne pas fatiguer la terre, il pratique assez largement la *jachère*. On estime que chaque année 200 000 hectares (soit 1/6^e) des rizières restent en jachère et ce, essentiellement dans les régions de sols pauvres : dans Siemréap, en région gagnée sur la forêt ; dans les plaines argileuses de Chilea où l'argile compacte est toute proche de la surface.

Le paysan fume assez souvent la pépinière avec les excréments des bovins mais sans aucune méthode (on fait tremper les samnap dans une mare). Quant à la rizière elle n'est l'objet d'aucun souci de ce genre sauf rares exceptions. En quelques provinces (Pursat-Kompong-Chhnang) le paysan met le feu aux chaumes ; mais la cendre obtenue est un bien médiocre fertilisant et il n'est pas sûr que le procédé ne soit pas plus nuisible qu'utile, car le feu tue les bactéries. En quelques rares endroits on enfouit dans le sol, lors du labour, de la *balle de paddy* pour aérer le sol et lui procurer un peu d'humus. En Samrong-Tong (Kompong-Speu), on porterait de la bouse de bœuf à la rizière, peu après le repiquage (M.C. 21 028). De même à Chom Chan, Prey Puoch, Pong Tuk (Phnom Peng).

Enfin les paysans des srok de Svayrieng et Romduol (khum de Chak - Svay-Chrum) utilisent depuis peu (1951) des *engrais chimiques* :

avant d'enfoncer dans le sol le plant de riz, le cultivateur le plonge dans un panier d'engrais. L'engrais utilisé est un engrais phosphaté « Agrophos » acheté à Svayrieng ou à Kompong-Chak (chef-lieu de Romduol) aux commerçants chinois qui eux-mêmes l'importent de Saïgon. Le paysan achète les engrais avec du paddy (un sac d'engrais pour 2 sacs de paddy en 1951, pour 4 sacs de paddy en 1955) ; ce sont surtout les paysans aisés qui emploient ces engrais. L'emploi de l'engrais fait passer le rendement à l'hectare de 50 thang (11 qx) à 80 et même 100 thang (22 qx, jusqu'à 30 qx) dans une terre naturellement très pauvre. Les engrais représentent, comme frais, près de la moitié du bénéfice réalisé (il faut 3 ou 4 thang d'engrais par hectare à *Chak*, soit la valeur de 15 thang de paddy alors que le rendement augmente de 30 à 50 thang à l'ha).

3. — *Les ennemis du paddy.* — Le paddy pousse au Cambodge dans de mauvaises conditions de pluviosité et de sol, cependant il a peu de maladies ; mais beaucoup d'ennemis.

D'abord les *animaux*. Le *crabe de rizière* (Kdam Sré) coupe les plants de paddy. Les crabes sont nombreux dans les rizières bien pourvues en eau (Srè-Sdok), on les prend dans des nasses où ont été disposées des feuilles de citrouille (Loloksar). Les *rats* (Kandor) sont un fléau constant notamment pour les riz flottants : pour échapper à l'inondation, les rats installent des sortes de nids au milieu des paddys auxquels ils causent des dommages considérables. Ils sont très dangereux aussi pour les Srè Prang (Prek-Taten : 70 % de dégâts en 1955). Heureusement les serpents leur font une rude guerre. Dans les zones proches de la *forêt*, sangliers et éléphants causent des ravages notamment aux riz de chamcar. Partout les oiseaux sont redoutables au moment de la *récolte*. Le paysan se protège de tous ces ennemis par des procédés rudimentaires : contre les crabes, il assèche la rizière pendant plusieurs jours successifs ; ou il les prend dans des nasses. Contre les rats il est pratiquement désarmé, de même contre sangliers et éléphants. Contre les oiseaux, il utilise des épouvantails (popâh-tan) et aussi divers instruments sonores en bambou : le « *prapeas* » est un morceau de bambou fendu en deux dont une lame est fixe et l'autre mobile ; le « *changhal* » en bois flexible ou en bambou sert à projeter, à distance, des mottes de terre dans la rizière : les enfants poussent des cris perçants pendant la trajectoire que décrit la motte. Ce sont les enfants, en effet, qui gardent les paddys mûrissants. Des nasses sont placées dans les arbres avec des épis de riz mûr ; les oiseaux viennent s'y faire prendre.

Le paysan est encore plus désarmé devant les insectes : *Kandaup* (les sauterelles) qui apparaissent tous les 7 ou 8 ans. *Khong*, une punaise ailée et noire qui s'abat sur les paddys vers la fin de la saison des pluies ²⁷⁴. Enfin les chenilles (*kra*) : *Kra phlœung kra teuk*, *kra phès* attaquent les jeunes tiges et les feuilles ; les *kra* des semis, attaque les semis notamment en période de sécheresse ; le *kra* des paddys attaque les racines ; le *kra srâng*, de couleur rouge, attaque les paddys en fleur, notamment les paddys de saison sèche ; la plus dangereuse de ces chenilles est la chenille noctuelle « *Spodoptera Mamita* » ²⁷⁵.

Contre le *kra* des semis, il suffit d'assécher la rizière pendant cinq à six jours ; contre le *kra srâng* le paysan répand parfois dans les rizières des écorces pilées de bois d'essence amère tel que le *sleng*, (noix vomique) ou le *sdau*.

Mais le plus souvent il se contente d'invocations aux génies telle celle-ci récitée quand les paddys flottants ont un « hat » (« une coudée - 0,40 m) de hauteur : « O Mesdames, O Messieurs, qui gardez cette partie de la terre et de l'eau. Maintenant comme vous nous offrez l'hospitalité, nous vous prions d'empêcher les crabes, les sauterelles, les termites qui sont vos enfants, de manger nos jeunes plants de riz ».

4. — *Les rendements*. — Dans ces conditions les rendements ne peuvent être que *médiocres*. La rizière cambodgienne donne en moyenne une tonne à l'hectare. Les chiffres officiels sont les suivants :

1934-1935-1938-1939	1 080 kg ha
1948-1949-1952-1953	1 140 kg ha
1954-1955	710 kg ha
1955-1956	1 115 kg ha
1956-1957	1 230 kg ha

Le maximum dépasse 2 tonnes dans les rizières les plus riches, atteint même 3 tonnes et 3,5 t à Phnom Sampeou (Battambang) et Suong (Kg Cham) ; mais dans les rizières sableuses de Kompong-Speu, le rendement ne dépasse pas 600 kilogrammes. En certaines régions forestières de Kompong-Thom, on ne récolte que 3 fois ce qu'on a semé. Les riz lourds (Vossa Stoung, Prous ou Vea) donnent

²⁷⁴ Commun. Texte cambodgien sur un insecte du riz « *Khong* » Office Indochinois du Riz, année 1934, n° 47.

²⁷⁵ Texte cambodgien sur « *Spodoptera* ». Office Indochinois du Riz, année 1934, n° 58.

de meilleurs rendements que les riz moyens : les riz de saison sèche donnent généralement des rendements satisfaisants. Les riz hâtifs de saison des pluies sont les plus médiocres. Dans l'ensemble, le rendement est de 20 à 100 thang selon les terrains (soit 450 à 2 000 kg) Annexe VI.

Le prix payé au paysan pour son paddy varie d'une année sur l'autre. En 1953, il était de 50 riel le thang (Prey-Chhor), en 1954 de 36 riel (*idem*) ; en 1956 de 40 riel (Baray) ; en 1957 de 30 à 40 riel le thang. Un hectare de paddy rapportait donc 3 000 riel (30 000 fr) en 1953, 2 000 riel en 1954, 2 400 riel en 1956 et ce, sur les meilleures terres. Ces chiffres sont très faibles ²⁷⁶.

III. — LE SYSTÈME DE CULTURE

La riziculture est peu intensive au Cambodge. Un point fort important doit être ici signalé : la même terre ne porte jamais qu'une récolte de paddy par an ²⁷⁷. Par ailleurs, cette activité est presque une monoculture.

Srauv vossa en monoculture.

Dans une grande partie du Cambodge, le paysan ne vit que de la culture du paddy de saison des pluies, cultivant selon les cas du paddy moyen ou du paddy lourd avec une petite quantité de paddy hâtif pour la soudure, plus un peu de paddy gluant. En dehors des rizières, on ne trouve que le « deyphum », ses arbres fruitiers et son potager et parfois un petit carré de tabac. Telles sont, essentiellement, les rizières de Svayrieng et de Prey-Veng d'une part, une partie des rizières de Battambang d'autre part. Dans ce dernier cas, il s'agit généralement d'une monoculture de riz à semis direct (*Srauv Prous*). La monoculture se traduit dans la monotonie du paysage. Des rizières tantôt nues, tantôt parsemées de buissons, d'arbres ou de thnôt non exploités ; une campagne qui, suivant étroitement le rythme de la culture du paddy, sera tantôt brune des labours, tantôt grise et recouverte d'une faible couche d'eau au moment du repiquage (août-septembre), tantôt verte lorsque les paddys poussent, puis jaune d'or pour la moisson et enfin pendant quatre longs mois (janvier-avril)

²⁷⁶ Baray. Takéo (1957), sur la base de 40 riel le thang, le rapport est de 1 200 riel à l'hectare (saison des pluies), 3.200 riel à l'hectare (saison sèche).

²⁷⁷ On nous a toutefois signalé le cas de deux récoltes de riz hâtif sur une même terre (région de Chhuk).

une pailleuse poussiéreuse et sinistre. Les phum entourés des dey-phum font des taches plus ou moins régulières.

Quelques chiffres illustrent cette *monoculture* :

KHUM ET SROK	SUPERFICIE EN SRAUV VOSSA	AUTRES CULTURES
<i>Province de Svay-Rieng :</i>		
Sangker (Romduol)	2 865 ha	9 ha évaluation cadastrale
Sangkhoar (Romduol)	1 772 ha	13 ha —
Châk (Romduol)	1 480 ha	8 — —
Ensemble du srok de Romduol	31 483 ha	107 — —
Svay-Chrum (Svay-Rieng)	2 906 ha	19 — —
Chambak (Svay-Rieng)	2 155 ha	17 — —
Ensemble du srok de Svay-Rieng	41 000 ha	203 — —
Prasaut (Svay-Teap)	2 854 ha	négligeable
Ensemble de srok de Svay-Teap	51 376 ha	178 ha —
<i>Province de Prey-Veng :</i>		
Srok de Kanchrieh	10 640 ha	125 ha —
Kancham (srok de Pearang) .	3 900 ha	40 ha —
Prey-Sniet —	1 235 ha	26 — —
Prey-Sralet —	2 680 ha	70 — —
Roka —	3 650 ha	50 — —
Srok de Sithor Kandal (moins Lovéa et Prey Chang-Kranh	16 500 ha	200 — —
<i>Province de Battambang :</i>		
Reang Kessey (srok de Sangker)	5 040 ha (uniquement riz semé direc- tement)	41 — —

Le paysan de ces régions a un cycle de travail qui suit exactement le cycle de la culture du *Srauw Vossa*. Nous l'illustrons par un exemple pris à Châk (Svay-Rieng) où la culture est celle du riz lourd. — 15 à 20 jours de travail pour une famille fin mai-début juin pour la préparation des pépinières, les semailles et le premier labour, puis repos (juillet). Une grosse période de travail en août et septembre pour le 2^e labour et le repiquage : pour épargner ses bêtes le paysan laboure le matin de sept heures à huit heures, l'après-midi il arrache les plants des pépinières, les transporte aux rizières déjà prêtes où les femmes repiquent. Après le repiquage, le cultivateur a deux mois de repos en attendant la moisson (octobre et novembre). C'est la période des fêtes. De décembre à février se poursuivent la moisson et le battage du riz lourd. Il s'agit cette fois d'un travail heureux. Au 15 mars, après vannage, le paddy est mis au grenier. Repos complet fin mars et avril : époque pénible des grosses chaleurs ; époque des grandes fêtes du Nouvel An (13 avril).

Travail peu absorbant. Un hectare de Srè Vossa demande 60 jours de travail par an à une famille ; celle-ci disposant, en général, de 2 à 3 hectares de terre, une famille fournit de 120 à 180 jours de travail par an, partagés à peu près également entre l'homme et la femme. Les soins donnés au verger et au potager sont à peu près nuls et la petite pêche familiale, toujours pratiquée, est laissée dans une large mesure aux enfants. Ceux-ci également s'occupent des bestiaux pendant la longue période où ils se livrent à la vaine pâture. En région de rizière, le *paysan a donc très peu de travail*.

Travail mal réparti, puisqu'il y a deux périodes d'activité assez intense : le repiquage et le 2^e labour — la moisson. Il est nécessaire soit que les familles s'entr'aident, soit qu'elles fassent appel à une main-d'œuvre d'appoint pour ces deux périodes. Par contre le paysan n'a rien à faire pendant deux mois de saison des pluies (octobre et novembre) et surtout pendant deux à trois mois de saison sèche. A cette époque dans Svayrieng, province typique de cette monoculture, les paysans émigrent pour se louer comme coolies — avant guerre dans le port de Saïgon — aujourd'hui vers Phnom-Penh.

Travail très peu rémunérateur. Un hectare de paddy rapporte 2 000 riel par an environ ; une exploitation rizicole moyenne 5 000 à 6 000 riel. La famille consomme la plus grande partie de sa récolte, soit 1 400 à 2 000 kilogrammes de riz ou 100 thang de paddy environ. Seul peut être vendu un tiers ou un quart de la récolte (50 thang, soit 2 000 riel environ) avec lequel la famille doit s'acheter tout le

superflu. Encore ne tenons-nous pas compte ici de ce qui est prélevé pour rembourser les prêts usuraires qui sont de règle. Dans ces conditions, les familles paysannes de Svayrieng, de Kompong-Trabek et Baphnom dans Prey-Veng ont développé entre 1945 et 1954 notamment l'élevage de porcs et de volailles dont l'entretien n'exige d'ailleurs d'elles aucun travail (Kanchrieh et Sithor Kandal ne pratiquent rien de semblable). Activité soumise à tous les aléas de la monoculture : mauvaise récolte (Svayrieng a récolté en 1954-1955, 65 000 t de paddy contre 152 000 t l'année précédente), baisse des prix : le thang de paddy valait 50 riel en 1953, 35 riel en 1954.

A de très rares exceptions près, le riz flottant et le riz de saison sèche ne sont pas cultivés seuls ²⁷⁸.

Association de plusieurs cultures de riz.

Guère plus productrice mais plus variée et plus sûre est l'activité du *riziculteur* partout où il peut combiner plusieurs cultures de paddy, soit dans le cadre de son khum, soit plus fréquemment, en possédant des terres dans des khum voisins, aux conditions naturelles différentes.

I. — L'association la plus fréquente est celle du *Srauv Vossa kandal* (moyen) soit avec le riz lourd non repiqué (Srauv Vossa Prous), soit avec le *riz flottant*. Srauv Kandal et srauv Prous surtout dans Battanbang, Srauv Kandal et srauv flottant dans Kompong-Thom, Siemréap (Kralanh et Chikreng). Dans le srok de Battambang, à Kauk Khmum, Rong Chrey, Prek Norin, les paysans cultivent du riz repiqué autour de leurs demeures (*srè srok*) et surtout du *riz à semis direct* dans la grande plaine basse. Il s'agit toujours d'une monoculture :

	SUPERFICIE EN RIZ VOSSA (SROK ET PROUS)	AUTRES CULTURES
Kauk Khmum	13 600 ha	180
Rong Chrey.....	12 300 ha	240
Prek Norin	3 825 ha	89
ensemble du srok de Battam- bang.	26 000 ha	420

²⁷⁸ Riz de saison sèche en monoculture : Babong (Khsach-Kandal). Riz flottant en monoculture : phum Kompong-Kô, khum Krapéang Russey, Kompong-Svay; dans ce dernier khum il y a quelques cultures secondaires de janvier à avril et de mars à juin.

Mais le travail est plus varié, le riz « prous » étant toujours un riz tardif, le riz « srok » un riz moyen.

Dans Kompong-Thom le riz flottant est cultivé dans les régions basses, inondées, d'où l'expression de « srè veal » ; les villages sont établis en région non ou peu inondée au milieu des srè vossa appelées ici « srè srok ». Les rizières à riz flottant sont donc situées loin des villages, à des distances variables (6-10 km). Le travail pour les 2 espèces de paddy se complète parce que le riz flottant est toujours un riz à longue évolution et que, dans ce cas le riz de saison est toujours un riz à durée moyenne (srauv kandal). Les travaux du riz flottant commencent les premiers (fin avril - début mai) : les cultivateurs se rendent dans les rizières à riz flottant avec leurs attelages ; ils vivent toute la durée des labours et des semailles, abrités dans leurs charrettes à roofs ; ils reviennent début juin pour les travaux du srauv kandal qui sont terminés en décembre (moisson dans la 2^e quinzaine de novembre). En janvier les paysans repartent avec femme et enfants cette fois pour la moisson du riz flottant qui se termine en février : le paddy est battu sur place, les grains rapportés en traîneau (keav) ou en charrette. Le paddy flottant est peu apprécié par le paysan qui le destine à la vente (il est en particulier utilisé pour les distilleries). Dans les khum qui pratiquent cette culture, les ventes sont ainsi très importantes, pouvant attendre 50 % de la récolte.

Autour du *Baphnom*, dans le srok du même nom (province de Prey-Veng), le paysan combine une culture de riz vossa hâtif (srauv konla) avant la crue, sur les terres les plus hautes (culture de mai à septembre : labours et repiquage en mai, récolte début septembre) et une culture de riz flottant avec labours en avril et récolte en février. Ceci n'est possible que grâce à l'arrivée tardive de la crue.

Dans les srok de Kien-Svay et Saang, le riz flottant est cultivé dans le cadre de l'économie des berges, en liaison avec les cultures de chamcar dont il sera parlé plus loin (chap. XIII).

2. — *Riz vossa et riz de saison sèche.* — Le riz de saison sèche n'est à peu près jamais cultivé seul. Le long des berges du Mékong supérieur, et du Tonlé-Sap, il est cultivé dans le cadre de l'économie des berges et sera étudié plus loin. Quand il le peut, le paysan associe culture de saison des pluies et culture du riz de saison sèche mais jamais sur la même rizière : il a rizières de saison sèche et rizières de saison des pluies. L'association srè vossa - srè prang est très fréquente : on la trouve notamment dans Takéo (Prey-Krabas - Kirivong), dans

Kompong-Cham (Chhoeung-Prey), dans Kandal (Khsach Kandal), notamment khum de Vihea Suor), dans Prey-Veng (Prey-Veng) et dans Siemréap (Siemréap et Sauthnikom). Elle présente pour le paysan plusieurs intérêts : les cycles des travaux se complètent puisque la culture du srè prang permet d'utiliser les longs loisirs de la saison sèche. La culture du srè prang permet également de parer dans une certaine mesure aux aléas cultureux de la récolte du srè vossa. Les rizières de saison sèche sont toujours situées assez loin du village, qui lui, est situé parmi les srè vossa. Quand les paysans se rendent sur les srè prang pour les travaux, ils construisent des cabanes provisoires (ktom) où ils passent parfois plusieurs semaines. A Kampeng (Prey-Krabas) les srè prang sont situées à 5 kilomètres du village, dans la région du Prek de Peam-Kbal : beaucoup de paysans possèdent de telles rizières, mais un grand nombre d'entre eux les donnent en location (tiouol) à des gens plus pauvres, car la distance les rebute.

A Roluos (Sauthnikom - Siemréap) les paysans cultivent des srè vossa et des srè « tanub ». Les srè tanub, groupés autour d'un étang, le Trapeang Trey Chhnay, couvrent 560 hectares. Elles appartiennent à 5 grands propriétaires dont l'ancien mékhum, un riche commerçant, etc... qui ont fait construire les barrages après 1940 et ont fait défricher les terres. Elles sont cultivées par des paysans pauvres originaires du village de Trapeang Thom dont les srè vossa sont insuffisantes, selon un *métayage* curieux : la moitié de la récolte revient au propriétaire et l'autre moitié doit lui être vendue au prix courant. Il s'agit d'ailleurs d'un riz léger, peu apprécié qui est exporté, et enrichit les commerçants qui ont eu l'idée de ce type de culture. Certains de ces commerçants, grands propriétaires, peuvent ainsi vendre de 2 000 à 6 000 thang (40 à 120 t de riz). Au contraire les « Srè Prang » de Siemréap dont le réseau d'irrigation a été construit par l'Administration appartiennent à des paysans de Siemréap même qui ont à la fois des rizières vossa et des rizières prang et sont propriétaires.

3. — *Trois cultures de paddy.* — Dans Prey-Veng (srok de Prey-Veng et Sithor Kandal) les paysans font 2 cultures en saison sèche et une (la principale) en saison des pluies. Srè Vossa à proximité du village en terres non inondées ; « srè chamlop » à la décrue de décembre à février dans les parties les plus hautes ; enfin « Srè Prang ». La culture de *Srè Prang* est tardive (labour et repiquage en janvier-février) quand les eaux de la cuvette de Prey-Veng et du Beng-Sâr

s'abaissent ; il ne subsiste plus à partir de février dans la cuvette de Prey-Veng qu'un canal assurant grâce à deux digues submersibles les communications avec le Tonlé-Tauch par Peam-Sdey. Des paysans viennent en janvier des villages de rizières voisins (Theay) ou des bords du Tonlé-Tauch avec leurs familles, leurs buffles, une noria à pédale. Ils établissent une modeste cabane, installent la noria, se mettent au travail. Ce sont pour la plupart des gens très misérables, qui vivent jusqu'en juin loin de leur village et font une récolte de srauv prang avant de s'en aller cultiver près de leur village les rizières de saison des pluies. La plupart ont loué les « srè prang » à des gens plus riches, par métayage (prôvas). Ils empruntent en outre de l'argent à des commerçants de la ville : quand la récolte est rentrée, il ne reste guère au paysan que de quoi vivre pendant trois mois.

Certains paysans peuvent aussi pratiquer une culture de srauv vossa, une culture de riz flottant, une culture de srauv prang, sur des terres différentes bien entendu ; srauv vossa occupe les terres hautes près du village, le riz flottant des terres inondées, en contre-bas, le riz prang des terres plus lointaines près de cuvettes. C'est ainsi qu'à *Phsar Dek* (Ponhea Lu - Kandal), le riz vossa occupe 300 hectares, le riz flottant 50 hectares (rive Est du Beng Samreth), le riz de saison sèche 250 hectares (berges du beng).

Les habitants de *Batheay* (Chhoeung Prey - Kompong-Cham) ont de même des rizières vossa autour de chez eux, des riz flottants à l'Ouest (phum Tuol et Chrek) et des riz prang immédiatement au Sud du khum, grâce à un barrage récemment construit et dans les cuvettes de l'arrière-berge du Mékong : ils aménagent les pépinières des srè prang en novembre, quittent à ce moment leurs demeures pour les bords des beng ; les maisons restent gardées par les vieillards et les enfants.

Dans les parties basses des srok de *Prey-Krabas et Kirivong* (Takéo) la combinaison est la suivante (Prabat Chean Chum-Angkanh) : riz voss : hâtif dit srauv konla (mai-septembre), cultivé sur les terres les plus hautes et récolté avant la crue qui, ici, est tardive ; les pépinières sont préparées à proximité de beng en saison sèche ; le repiquage a lieu aux premières pluies (mai) — riz flottant sur une grande partie de terres (2/5^e à Prabat Chean Chum : labour en avril, récolte en février-mars) — riz de saison sèche, près des beng (décembre à février).

Dans ce cas le travail du paysan est beaucoup plus intensif et l'oblige à plusieurs déplacements dans l'année ; seuls le mois d'octobre,

mois d'inondation et à un moindre degré le mois d'avril sont des mois de repos.

4. — *Riz vossa et riz de chamcar-loeu.* — Le riz de chamcar est rarement cultivé seul du moins dans la région qui nous intéresse ²⁷⁹. Les paysans de Kompong-Kdey, de Nokor Vat et de Kompong Trach (Svayrieng) ont à la fois des chamcar-loeu et des rizières. La préparation du chamcar a lieu avant le travail de la rizière ; de même la récolte (octobre) : le travail commence en mars-avril lorsque le paysan défriche la forêt, y met le feu et sème son chamcar ; puis il retourne au village pour s'occuper de ses rizières (mai-juillet). Il récolte en octobre le riz de chamcar qui est un riz de soudure, puis en décembre le riz de rizière. Les irrégularités du climat ont moins prise sur les cultures de chamcar que sur celles de rizières. La récolte est presque toujours bonne : souvent 2 tonnes à l'hectare et le riz est de meilleure qualité. Les chamcar n'exigent pas de labour, donc pas d'attelage : les pauvres cultivent surtout du riz de chamcar dans Siemréap.

Lorsque le paysan fait 2 ou 3 récoltes de riz dans son année, son travail est plus important et surtout beaucoup mieux réparti. Par ailleurs, l'homme est à l'abri d'une mauvaise récolte. Mais le travail n'est guère plus productif : la terre n'est cultivée qu'une seule fois dans l'année. Le rendement général à l'hectare reste faible. Et il reste soumis aux fluctuations des cours d'un *seul produit*. Dans quelques régions cependant le paysan complète la culture du paddy par des cultures secondaires.

Les cultures secondaires.

La plus importante des cultures secondaires en zone de rizières est celle du *thnôt* qui a été décrite plus haut (chap. X). Dans les khum « sucriers » de Kompong-Speu, Kompong-Chhnang, de Kandal (srok de Phnom-Penh), de même qu'à Pha-Ao ou à Pradak, la production du sucre de palme devient l'activité principale, la culture du riz n'étant qu'une ressource d'appoint.

En dehors du thnôt, le riziculteur produit parfois des *légumes* (maïs, concombres, patates, citrouilles, potirons, haricots, taro, pastèques, soja, courges) et des *fruits*. Il faut y ajouter le bétel, le

²⁷⁹ Le riz est cultivé en chamcar-loeu dans l'Est Cambodge (dans Krek et Mimot) et le Nord Cambodge.

kapokier et le *mûrier* (srok de Prey-Krabas, Kirivong et Banteay-Méas - Takéo). Ces cultures peuvent être menées à bien soit dans certaines rizières elles-mêmes, soit dans des terrains spécialisés qui pour le Cambodgien sont des jardins (chamcar). La rizière peut être livrée à une culture secondaire, soit *au début de la saison sèche* après la récolte (décembre-février), soit après les premières pluies et avant le repiquage (avril-juin) : ce sont les rizières les plus proches de la maison qui sont alors choisies et assez soigneusement cultivées ; les cultures secondaires servent surtout à satisfaire les besoins familiaux. Les chamcar, qui ne sont jamais cultivés en riz, peuvent être cultivés soit en saison sèche soit en saison des pluies ; ces chamcar sont installés sur des tertres circulaires sableux (« tuol » de Takéo) au milieu des rizières ; ou encore au pied des Phnom. Ces jardins prennent une grande extension sur les rives des stung de la Plaine des Lacs (chap. XX).

I. — *Modestes cultures de rizières ou de petits jardins.* — Dans les provinces de Takéo (srok de Bati, Samrong et surtout Treang et Tramkâk) et de Kandal (srok de Phnom-Penh et Kandal Stung), provinces très peuplées, le neak srè a quelques modestes cultures de pastèques, citrouilles, concombres, arachide, bétel... En *saison sèche* (à partir de décembre) la culture la plus fréquente est celle de la *pastèque* (Auv Loeuk) pratiquée le plus souvent sur des *tuol*. Après la moisson du paddy la terre est tournée et retournée à plusieurs reprises ; aménagée en billons (Khnau-ron) où sont creusées des petites fosses ; ces fosses sont remplies de fumier puis de terre grasse. Cependant les graines sont mises à germer pendant deux jours, après quoi, de l'index, le paysan fait un trou dans la terre meuble des fosses et y place 4 ou 5 graines. Deux semaines plus tard, la plante sort « en forme de patte de chien ». Il faut sarcler, ratisser, butter, mettre de la paille. La récolte a lieu en février.

D'autres plantes peu exigeantes en eau sont également cultivées sur de petites surfaces : tabac, patates, courges, concombres, potirons. Elles profitent des dernières pluies. En *saison des pluies*, entre les premières pluies et le repiquage, la culture la plus fréquente était celle de l'*arachide* ²⁸⁰. Elle couvrait en 1949, 200 hectares dans Takéo 250 hectares dans Kompong-Speu, 200 hectares dans Kompong-Chhnang, sur des terres sableuses légères. Semis en juillet-août ;

²⁸⁰ L'arachide est également cultivée en terres de berge et en terres rouges. Superficie totale : 5 000 hectares en 1957 production de l'ordre de 2 500 tonnes.

récolte d'octobre à décembre. Les arachides d'Oudong sont célèbres. Aujourd'hui il semble que le *haricot* (sandeak bay), le sésame, la citrouille, le maïs blanc, les patates et légumes divers l'emportent sur l'arachide ; la plupart de ces cultures demandent labour et hersage ; pour la citrouille cependant il suffit d'enterrer les graines (berge du Stung Thnot à Anlong Romiet). Durant toute l'année, depuis 1957, les paysans d'Angtassom et Kus (Tramkâk) soignent un petit enclos de bétel, bien abrité par des palmes de cocotier, près de la maison.

Ces cultures secondaires sont pratiquement inconnues dans l'Est du Cambodge et la Plaine des Lacs. Rien en saison sèche sauf quelques carrés de concombres et pastèques sur des rizières hautes, en terres grises sableuses dans le srok de Kompong-Svay (Kompong-Thom). En saison des pluies il faut faire une mention particulière de la culture du *soja*, et surtout du *haricot* et plus récemment du *jute* dans certains khum de la province de Battambang : à Chamcar-Samrong, dès le mois de mai les neak srè sèment du sandek bay qui est récolté au bout de deux mois et demi ; les tiges sont enfouies en engrais vert avant le repiquage du paddy ; les cultivateurs sont des métayers (provas) qui conservent pour eux la totalité de la récolte du sandek bay alors qu'ils ne gardent que la moitié de la récolte du paddy. La culture du *jute*, dans le srok de Battambang est toute récente (1959).

Tout ceci demeure cependant très modeste. Le développement des cultures secondaires serait aisé et fructueux.

2. — *Chamcar au pied des phnom*. — Ces cultures secondaires ont cependant un peu plus d'importance, surtout en saison des pluies, au pied des phnom. Elles y trouvent une terre humifère, noirâtre, due à la décomposition de la roche en place et à la présence de matières organiques d'origine forestière. Tel est le cas, en particulier dans le Sud du Cambodge, dans Banteay-Méas et Kirivong mais également presque partout où il y a un phnom (Chhoeung Prey, Santuk, Kompong-Seng, Phnom Sampeou, Phnom-Tauch, etc...). Les cultures pratiquées sont presque toujours des *cultures fruitières*, cocotiers aréquiers et surtout *bananiers* (chek) qui forment des jardins serrés au pied même des collines. A Prey-Romdeng (Kirivong), 110 hectares sont consacrés au maïs, à la patate, à l'arachide, à la banane, au mûrier et à une sorte de poivre dit « dey pley » (la rizière couvre 4 000 ha). A Prabat Chean Chrum, les chamcar s'étendent sur 360 hectares, soit 10 % des terres : noix de coco, canne à sucre, haricots, dolique, mangues alimentent la vente. A Tani (Kampt) au pied du

Phnom-Khong, les chamcar couvrent 620 hectares sur 5 700 soit 12 % ; ils portent deux récoltes, quand ils ne sont pas plantés en arbres fruitiers ou en mûriers. Après la moisson, le paysan plante : tabac, patates, concombres, pastèques, citrouilles et légumes, plantes qui n'ont pas besoin de beaucoup d'eau ; il récolte en mars-avril. Il fait une nouvelle culture aux premières pluies (mai) : haricot, *arachide* (300 ha dans Kampot), sésame, concombres, taro, dolique et maïs avant de commencer les grands travaux de la rizière (la récolte de l'arachide a lieu en août-septembre). Au pied du phnom Chisor, il n'y a que quelques médiocres chamcar. Au pied du Phnom-Tauch (Mongkolborrey), la terre humifère, riche en chaux parce que le phnom est calcaire, porte en saison des pluies quelques cultures de maïs ; mais sur la colline elle-même à chaque endroit où un peu de terre s'est accumulée dans un creux de la roche sont plantés quelques épis de maïs ou quelques grains de haricots. La terre n'appartient à personne et chacun peut planter. A Sisophon, les paysans ont quelques champs près de leurs maisons mais ils ont surtout des chamcar dans le Phnom-Svay (230 ha sur 1 500 ha de culture : 16 %). Ils y cultivent des manguiers, pommes-cannelières, papayers, mûriers et en outre le maïs (10 t), le haricot vert, la patate sur planches, les concombres, citrouilles, pastèques. Ces légumes semés par poquets ou en lignes sont soigneusement fumés.

Les paysans de Pha-Ao ont quelques chamcar dans le massif de Chhoeung-Prey : 130 hectares sur 980 hectares cultivés dans ce khum (14 %) ; ils y cultivent sur des terrains sableux mais humifères : la pastèque de janvier à mars, le maïs et le haricot vert (*sandek bay*) d'août à octobre.

Dans l'ensemble cependant ces cultures ne procurent aux paysans que des ressources très accessoires et ne sont qu'un correctif à la monoculture fondamentale du paddy. Il n'en est pas de même sur *les plateaux de terres rouges du Chamcar-Loeu et de Chup* où les paysans tirent un plus grand revenu de leurs chamcar que de leurs rizières et, dans certains cas, ne vivent même que des chamcar : ces régions très particulières seront étudiées ultérieurement (chap. XIX).

3. — *Vergers et jardins des stung*. — Enfin et surtout les arbres fruitiers (*vergers*) représentent un apport très important pour le paysan qui habite les berges des *stung* affluents du Grand-Lac. Ces rivières sont bordées de terrains frais, limoneux, qui restent relativement humides toute l'année ; sur ces terrains ont été développés des vergers à la très belle végétation. C'est un mélange : aréquiers

plantés régulièrement, *agrumes* en plantations également ; arbres très variés (cocotiers, longaniers, manguiers, jacquiers, etc...) ; les lianes du *bétel* s'agrippent au tronc des aréquiers et le bétel est une production importante de ces berges où se presse une population dense. Les cultures sont soignées et nous avons décrit ci-dessus le système d'irrigation du Stung Siemréap. Le Stung Stoung, le Stung Pursat et surtout le Stung Sangker et l'Aur Dambang sont célèbres par leurs orangers et leurs mandariniers. Le long du Stung Pursat la culture est très ancienne et l'orange (*krauch puttisat*) dérive du nom même de la ville.

La culture de l'*oranger* est plus récente mais plus importante encore à Battambang (le long du Stung Sangker, du Stung Anlong-Veal, etc...) où elle s'est beaucoup développée depuis l'occupation siamoise (1941). Culture assez soigneuse : les arbres sont plantés en lignes à distance de 5 mètres, par le procédé chinois du marcottage ; ils sont fréquemment greffés. Un arbre donne au moins 120 oranges par an ; un hectare d'orangers à raison de 400 arbres à l'hectare peut produire 40 000 à 48 000 oranges ; ce qui représente une somme variant de 25 000 à 70 000 riel par an ²⁸¹ (le phlon de 40 oranges vaut, selon la saison, de 25 à 70 riel). C'est donc une culture très rémunératrice ²⁸². En réalité peu de paysans ont un hectare d'orangers. *Seuls les plus riches ne vivent que des vergers*. Cependant à Siemréap les habitants de *Phum-Treang* de 200 maisons ne cultivent que leurs vergers (cocotiers, « mak prang », letchis, aréquiers, manguiers, mangoustaniers) et leurs potagers (choux, patates, haricots) ; ils louent leurs rizières très éloignées à des paysans des villages voisins et *troquent* fruits et légumes contre paddy et poisson.

Généralement les riverains des stung ont donc une activité mixte, à la fois riziculteurs et arboriculteurs ; ce n'est qu'exceptionnellement qu'ils se contentent de vivre d'arboriculture. Dans ce dernier cas, il s'agit d'un genre de vie différente.

Les superficies en chamcar sont les suivantes, pour les rives du Stung Sangker, du Stung Pursat et du Stung Siemréap, elles sont probablement sous-évaluées, les chamcar payant plus d'impôts que les rizières :

²⁸¹ Chamcar Samrong : 40 000 riel par an.

²⁸² Il y aurait 15 000 hectares d'agrumes au Cambodge.

Srok Sangker (Stung Sangker) :

Au Dambang	417 ha sur 2 475	18 %
Chhoeuteal	827 ha sur 3 130	25 %
Kantu	314 ha sur 2 130	14 %
Vat Tamin	460 ha sur 2 320	19 %
Anlong Veal	180 ha sur 800	20 %

Stung Pursat :

Pteah Rung	360 ha sur 1 100	30 %
Phsar Loeu	175 ha sur 1 780	10 %

Stung Siemréap :

Siemréap	316 ha sur 2 620	12 %
----------	------------------	------

A l'exception de ces régions privilégiées, le « neak srè » ne vit que du riz. Les autres cultures sont pratiquement négligeables. La culture du riz étant peu rémunératrice d'une part, et étant d'autre part une quasi-monoculture, la rizière cambodgienne est *une zone de faible productivité et ne peut pas normalement nourrir beaucoup d'hommes* ²⁸³.

²⁸³ Production moyenne de paddy à l'hectare : 1 000 kilogrammes. Consommation moyenne de paddy par personne : 250 à 300 kilogrammes. Un hectare de paddy ne peut nourrir que 3 ou 4 personnes en supposant, ce qui est absurde, qu'elles ne se nourrissent que de riz.

LE PAYSAN DES BERGES (NEAK CHAMCAR)

Le « neak chamcar » cultive les « chamcar des berges » du Mékong, du Bassac, à moindre degré, du Tonlé-Sap.

Le mot « chamcar » est un mot imprécis. Il signifie théoriquement « jardin » mais s'applique pratiquement à toute étendue cultivée qui n'est pas une rizière. Les vergers qui s'étendent le long des stung sont des chamcar ; les petits champs où le « neak srè » cultive pastèques ou arachides sont des chamcar. Mais sont aussi des chamcar les champs gagnés sur la forêt, où le Cambodgien de Siemréap cultive du riz, celui de Speu (Kompong-Cham) soja ou bananiers : à ces chamcar on réserve souvent le nom de « chamcar lœu », « jardins hauts ». En aucun endroit, les chamcar ne sont aussi étendus, aussi importants que *le long des grands fleuves*. Des conditions topographiques très particulières ont permis de développer des cultures autres que le riz, sur une grande échelle. Ces chamcar des berges du Mékong n'étaient sans doute à l'origine que des « jardins » ou des « vergers », au statut particulier, étendus sur un millier de kilomètres le long du fleuve, assez semblables à ceux que l'on trouvait le long des stung. Mais leur extension récente en a fait la région la *plus originale* et la *plus riche* du Cambodge.

Les « chamcar des berges » s'étendent sur 220 000 hectares environ (période 1952-1957), en y comprenant les rizières d'arrière-berge. M. J. MARINET estimait leur étendue à 260 000 hectares (1947) ; le cadastre donne en 1951 le chiffre de 190 000 hectares : il faut ajouter à ce chiffre les étendues cultivées dans les bas-fonds de l'arrière-berge en *riz de saison sèche*, ou dans l'arrière-berge en *riz flottant*, étendues qui sont comptées tout naturellement comme rizières,

bien qu'elles fassent partie de l'économie des berges ²⁸⁴. Ces 220 000 hectares nourrissent dans des conditions satisfaisantes 500 000 personnes, 1/6^e de la population paysanne du Cambodge : d'après une enquête d'avril 1958, 108 000 ménages d'agriculteurs soit 556 000 personnes vivraient d'une autre culture que celle du riz. Il s'agit essentiellement des cultivateurs des chamcar des berges. Ceux-ci pratiquent une *polyculture*, très variée, originale et rémunératrice.

I. — LA POLYCLTURE DES BERGES

Variété des cultures.

Les berges des fleuves portent des cultures très variées, comme le montrent les données officielles suivantes (moyenne 1954-1957) :

100 000 hectares de maïs roux	(production 110 000 t),
10 000 hectares de maïs blanc,	
80 000 hectares de haricot,	(production 25 000 t),
(sandeckbay, sandek preng)	
15 000 hectares de tabac	(production 5 500 t),
6 000 hectares de sésame	(production 2 000 t),
5 000 hectares d'arachide	(production 3 500 t),
5 000 hectares de kapokiers	(production 3 000 t),
1 000 hectares de ramie (thmey),	

de très importants *vergers* (bananiers, agrumes, aréquiers cocotiers, bétel, etc...),

d'importantes cultures maraîchères,

200 hectares de coton et 200 hectares de mûrier,

de la canne à sucre, du soja (sandeck sieng) ²⁸⁵.

Les cultures s'étendent sur une superficie supérieure (260 000 ha?) à celle des « chamcar » parce qu'une partie des « chamcar » porte

²⁸⁴ L'étendue cultivée a diminué dans l'arrière-berge entre 1947 et 1951 par suite de l'insécurité.

²⁸⁵ Chiffres de 1956-1957 :

maïs	110 000 ha	(30 000 tonnes)
haricot	110 000 ha	(30 000 tonnes)
tabac	3 777 ha	(1 700 tonnes)
arachide	5 625 ha	(1 800 tonnes)
sésame	4 000 ha	(1 000 tonnes)
kapokier	4 545 ha	(2 500 tonnes)

deux récoltes par an. Il faut en outre tenir compte des cultures « associées ».

Les cartes ci-jointes (1947) des srok de Kien-Svay (saison des pluies et saison sèche), de Lovéa Em (saison sèche), de Kompong Siem (saison sèche) illustrent l'extrême variété des cultures.

Rappelons les conditions naturelles très particulières des berges, telles qu'elles ont été définies *ci-dessus* (chap. II et III) : le Mékong, ainsi que le Bassac et à un beaucoup moindre degré le Tonlé-Sap coulent entre deux bourrelets de berge, dont la dénivellation par rapport aux basses eaux du fleuve est de 6 à 12 mètres en moyenne. Ce bourrelet comprend : (fig. 20 et 21)

— la *berge* ou lit majeur du fleuve qui est recouverte d'eau peu à peu lors de la crue (à partir de juillet jusqu'en fin octobre) ;

— le *sommet* du bourrelet qui n'est pas inondé, sauf lors de crues exceptionnellement fortes ;

— le *revers* que la crue recouvre avec retard (août) et que la décrue libère également avec retard (novembre-décembre-janvier) puisque l'eau doit traverser le bourrelet par les *prek* :

— l'*arrière-berge* puis des terrains marécageux et des *beng*.

Les îles peuvent être considérées comme des portions de bourrelet ;

L'ensemble représente 500 000 hectares (autour du Mékong, du Tonlé-Sap, du Bassac et du Tonlé-Tauch).

Les terrains marécageux et les *beng* ou autres étendues d'eau (faux bras, *khpop*, rivières aux cours incertains) couvrent environ 200 000 hectares et sont inutilisables pour l'agriculture, du moins sans travaux d'aménagement importants. Ces étendues improductives sont particulièrement situées entre Tonlé-Sap et Tonlé-Thom moyen (« Mésopotamie Nord », srok de Muk Kompul et Ponghéa Lu), entre Tonlé Tauch et Bassac (srok de Loeuk Dek, Peamchor et Koh Thom, « Mésopotamie Sud »). Berge, sommet de bourrelet et revers du bourrelet sont composés d'alluvions très fertiles, les terres dites « *lobob* » (déposées par le fleuve). Selon la proportion d'éléments grossiers qu'elles contiennent, elles sont *lobob khsach*, limono-sableuses, notamment au sommet du bourrelet de berge, et *lobob-lobay*, limoneuses. Les terres lobay sont de composition physique presque parfaite : l'eau y remonte par capillarité en saison sèche et elles demeurent humides à faible profondeur de la surface. Ce sont en outre des terres *neutres* et *chimiquement riches* à condition qu'elles soient effectivement renouvelées chaque année. Les terres lobob-khsach et lobob-lobay, traditionnellement classées dans les trois premières catégories de l'impôt

foncier, couvrent 90 000 hectares (chiffre de 1947). Les îles du Mékong dont la partie amont est sableuse surtout jusqu'à la hauteur de Krauchmar, sont ensuite formées presque exclusivement de terres lobob-lobay, ce qui explique leur fertilité. L'*arrière-berge* est composée de terres argileuses, renouvelées (lobob-kandeng). Elles sont, elles aussi chimiquement riches bien que plus acides. Mais leur composition physique laisse à désirer : elles sont imperméables et très compactes. Elles sont trop dures pour être cultivées en saison sèche, d'autant plus qu'étant très basses elles sont longtemps couvertes par les eaux. Elles ne peuvent être cultivées qu'après les premières pluies (mai) et avant la crue (août-septembre).

Ces conditions naturelles sont *loin d'être entièrement favorables*. Si les terres sont chimiquement riches, leurs qualités physiques sont inégales. Elles sont *difficiles à mettre en valeur*, puisqu'elles sont inondées 2 à 3 mois de l'année, précisément à la pleine saison des pluies ; elles sont découvertes de décembre à juillet, en moyenne, or de décembre à mai il ne pleut pratiquement pas. Le paysan trouvait donc *sur* les berges des conditions impératives, délicates. Il s'y est remarquablement adapté.

1. — Sur le sommet du bourrelet en terre exondée, se trouvent maisons et *vergers* (deyphum) : suite ininterrompue de maisons ; vergers particulièrement beaux et denses (manguiers, sapotilliers, jacquiers, papayers). Outre les arbres *fruitiers* disséminés, des *plantations* : bananiers, agrumes, aréquiers, bétel et *kapokiers*. Ce sont là cultures permanentes.

En outre des cultures quasi permanentes : le *mûrier* ; la *ramie* qui, si elle pousse en trois mois (saison des pluies) reste dans le sol cinq années ; la canne à sucre ; les *cultures maraîchères* qui se renouvellent pendant toute l'année (tomates, concombres, choux pommés, dolique bulbeux, salades, oignons, courges, piments, etc...).

Puis des plantes annuelles à *longue durée d'évolution* : ricin, coton. Le ricin ²⁸⁶, semé en septembre, récolté de février jusqu'en juillet-août reste dix mois et demi en terre ; le cotonnier est semé en septembre pour profiter des grandes pluies d'octobre ; il est récolté à partir du 15 décembre jusqu'au 15 mars : la récolte s'échelonne sur trois mois en pleine saison sèche. La durée d'évolution de la plante est assez longue : cent-dix jours des semailles à la récolte et quatre-vingt-dix jours environ pour la récolte.

²⁸⁶ Sans importance aujourd'hui.

Enfin sur de petites superficies, l'*arachide*, semée en mai et récoltée peu avant la crue de septembre et le *soja*, semé en juillet-août et récolté en novembre-décembre. Cultures de saison des pluies, évoluant en 4 mois à 5 mois.

Ainsi le paysan a-t-il réservé les terres du sommet de bourrelet soit à des cultures permanentes (cultures arbustives, cultures maraîchères, ramie) soit à des cultures à longue durée d'évolution (canne à sucre, ricin, coton). On trouve aussi sur le sommet du bourrelet les pépinières à tabac, ce qui permet de gagner deux mois dans la durée de cette culture. Les terres lobob-khsach du sommet de bourrelet sont moins fertiles que les terres lobob-lobay ; elles sont cependant plus précieuses encore et ont une plus grande valeur.

2. — *Sur la berge et le « revers de bourrelet »*, terres qui sont couvertes et découvertes rapidement (durée de l'inondation : deux à trois mois) et qui sont fertiles (terres lobob-lobay), le paysan pratique *deux cultures* :

— *Culture de saison sèche* (de décrue) depuis la décrue (octobre-décembre) jusqu'en pleine saison sèche (mars). Les pluies étant très faibles durant cette période (Phnom-Penh : 174 mm de pluies, Kompong-Cham : 160 mm, du 1^{er} décembre au 1^{er} mai), cette culture n'est possible que grâce à la remontée de l'eau par capillarité. Après les coups de vent desséchants du Nord qui *durcissent la terre en surface* et provoquent en profondeur un déséquilibre temporaire, un siphon s'amorce grâce à l'eau des beng et l'eau remonte ensuite par capillarité. Seules cependant des plantes n'exigeant pas trop d'eau peuvent être cultivées. Selon les cas et les régions, il s'agit :

- du tabac,
- du sésame, du maïs roux et blanc, du sandek bay,
- du coton (peu), de l'arachide (peu), du soja (peu),
- de certaines cultures maraîchères (tomates, dolique, concombres, pastèques, piment, courges).

Ces cultures sont donc très variées, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte par les cartes n^{os} 22, 23, 24, 25.

Lorsque ces plantes ont une durée d'évolution assez longue (tabac), des pépinières sont aménagées en terres exondées.

— *Culture de saison des pluies* (avant crue), depuis les premières pluies (mai) jusqu'à la crue (août-septembre) : *le paysan profite ici du décalage entre les premières pluies et la grande montée des eaux*. Mais seules peuvent être cultivées alors des plantes à courte durée

d'évolution, car le paysan ne dispose que de 4 mois, y compris la préparation du sol, pour mener à bien cette culture. Deux plantes répondent à ces conditions : le *maïs roux* qui évolue en 90 jours et le *sandek bay* (*Phaseolus aureus*) qui évolue en 80 jours.

Ils se partagent les terres lobay en saison des pluies, époque où les cultures sont ainsi beaucoup moins variées.

3. — Dans l'*arrière-berge*, composée de terres lobob-kandeng, deux types de cultures seulement sont possibles en *saison des pluies*, les terres étant trop compactes pour être cultivées en saison sèche :

— une culture d'*avant crue* de mai à septembre semblable à celle qui est pratiquée sur les terres plus hautes du revers de berge. Le *maïs roux* et le *sandek bay* sont ici encore les plantes cultivées. Mais la culture est beaucoup *plus aléatoire* car les terres d'*arrière-berge*, plus lourdes, sont labourées plus tard et, plus basses, sont inondées plus tôt ; il faut parfois faire la récolte dans l'eau et quelquefois même se servir de sampans pour récolter. Dans la province de Kandal qui, avant 1939, cultivait 100 000 hectares de maïs, certaines années, 30 000 hectares furent détruits par l'inondation. La récolte sur ces terres est une vraie « loterie », ce qui ne déplaît pas au paysan cambodgien, volontiers joueur. Cette culture du maïs en *arrière-berge* a été très développée entre 1930 et 1940 ; elle a beaucoup reculé depuis.

— une culture de *saison des pluies* d'avril à février qui, laissant la plante en terre pendant l'inondation, est celle du « *riz flottant* » ou plus rarement si l'inondation est faible, du riz à semis direct. Ce riz flottant est parfois mélangé au *maïs* (dans les srok de Saang et Koh Thom).

4. — A proximité même des *beng*, le paysan peut faire enfin dans une région qui reste inondée très longtemps, une culture de *saison sèche*, c'est la culture de riz de décrue qui s'est beaucoup développée depuis 1945.

Ce schéma permet de voir avec quelle ingéniosité le « *neak chamcar* » a adapté ses cultures, par le choix notamment des plantes cultivées, aux conditions particulières de la topographie et de l'hydrographie.

Un recensement très précis des cultures a été fait en 1947 par MM. Claude MARTIN et Jacques MARINET, dans le srok de Kien-Svay. Les résultats en sont les suivants :

Superficie totale du srok	: 35 150 hectares	
<i>Cultures de saison sèche (1^{er} mars-5 avril 1947)</i>		
Parties improductives du sol	: 8 494 hectares	
Superficie totale cultivable	: 26 655 —	
Cultures permanentes	:	
Deiphums	872 hectares	
Bananiers	721 —	
Kapokiers	196 —	
Mûrier	226 —	
	2 015 hectares	
Cultures saisonnières	:	
Cultures maraîchères	1 426 hectares	
Haricots-maïs associés	1 374 —	
Haricots	—	
Riz	—	
Maïs	—	
Coton	—	
Tabac	187 —	
Soja	83 —	
Arachide	56 —	
Canne à sucre	41 —	
	5 182 hectares	
Jachère	: 19 386 hectares	
<i>Cultures de saison des pluies (23 juin-31 juillet 1947)</i>		
Parties improductives du sol	: 3 845 hectares	
Parties enlevées par les eaux	: 3 —	
Total cultivable	: 31 423 —	
Cultures permanentes :		
Deiphums	1 276 hectares	
Bananiers	836 —	
Kapokiers	177 —	
Mûrier	238 —	
Bananiers-Kapokiers	9 —	
	2 536 hectares	
Cultures saisonnières :		
Cultures maraîchères	1 483 hectares	
Maïs	3 829 —	dont plus de 2 000 ha de maïs blanc)
Haricot	1 172 hectares	
Haricot-Maïs	1 044 —	
Riz	1 697 —	
Riz-Maïs	75 —	
Coton (improductif)	106 —	
Tabac	20 —	
Canne à sucre	60 —	
Arachide	140 —	
	9 626 hectares	
Superficie totale cultivée	12 162 —	
Jachère	19 262 —	
(en partie cultivée ultérieurement en riz repiqué.)		

Cette variété des cultures est à mettre en rapport avec la topographie du srok (cartes n^{os} 22 et 23).

1. — *Cultures permanentes*. — *Vergers* (872 ha) et *plantations de bananiers* (722 ha). Ils accompagnent les villages ; sur des terres *hautes* (sommet du bourrelet principal et des bourrelets secondaires).

Le *kapokier* est peu important (182 ha). Il est presque entièrement localisé sur la berge, large de plus d'un kilomètre de Kbal Koh, berge d'alluvionnement récent ; terres inondées mais faiblement (altitude : 15,40 m en bordure du fleuve) ; le kapokier peut en effet être cultivé dans des terres légèrement inondées (0,40 m environ).

Le *mûrier* est cultivé sur 260 hectares, à peu près exclusivement dans le khum de Samrong-Thom, sur les terres les plus hautes de ce khum, d'ailleurs très peu étendues, en bordure immédiate du Mékong.

2. — *Cultures de saison sèche*. — Les cultures caractéristiques sont les cultures maraîchères et la culture associée du maïs et du haricot.

Les *cultures maraîchères* et la canne à sucre couvrent 1 471 hectares. Importance due à la proximité du marché Phnompenhois : les 3 khum de Chba Ampeou, Veal Sbauv et Prek Eng, immédiatement voisins de la ville, produisent sur 600 hectares, aubergines, tomates, concombres, courges, piments, etc... Dans ces khum bas, normalement recouverts de 0,50 m à 1 mètre d'eau, la culture est pratiquée sur les « *tuol* » un peu plus élevés, notamment le long du Mékong et du Bassac et sur l'ados qui traverse toute la presqu'île ; certaines cultures maraîchères se succèdent toute l'année sur les « *tuol* » de Veal Sbauv et Prek Eng, de Samrong Thom et Banteay Dek. Par contre à Chba-Ampéou et Prek Thmey, la culture des tomates est une culture de saison sèche (les plants d'abord semés en pépinières en octobre, sont repiqués en novembre, récoltés en janvier et février) elle est donc pratiquée sur des terres de berge inondées (alt. 10 m) mais assez rapidement découvertes.

Maïs, *haricot* (sandek bay) et *maïs mêlé* au haricot constituent les *plus importantes cultures de saison sèche*. Il s'agit en grande partie de *maïs blanc*, consommé en particulier à Phnom-Penh. Trois zones productrices : la berge de Kbal Koh et Koki, le revers de berge de Samrong Thom (prédominance du sandek), le revers de berge de Koki Thom (prédominance du sandek) sur des terres « colmatées » grâce au canal construit par l'Hydraulique Agricole en 1942. Du maïs

blanc est également cultivé dans Chba Ampeou et Prek Thmey sur des terres apportées par les prek de colmatage.

Le *soja* couvre 83 hectares, en culture hâtive (3 mois et demi : semis en novembre, récolte en mars) sur la berge de Dey Eth. Terre inondée mais relativement haute et *qui découvre de bonne heure* car les semis doivent être terminés fin novembre. L'*arachide* occupe 56 hectares répartis un peu partout. Le *tabac* 187 hectares, dont la moitié environ (80 ha) sur la berge de Koki, tout proche des cultures de soja : le tabac est cultivé sur terres inondées mais tôt découvertes ; il est cultivé d'ailleurs dans des conditions *aléatoires*, car le labour doit avoir lieu en novembre, époque où la plus grande partie des terres, même les terres de berge (lobob-lobay) sont encore submergées. Le *coton* (284 ha) n'est cultivé que dans Koh Tachor, île qui comprend sur tous ses rebords des terres hautes, non inondées (sommet du bourrelet) ou à peine inondées et vite découvertes (berge et revers).

Enfin le *riz de saison sèche* (srè prang) couvre 484 hectares à proximité des beng et notamment à Dey Eth.

Les *jachères* occupent toute l'arrière-berge (19 385 ha) soit les 2/3 de la superficie cultivable.

3. — *Cultures de saison des pluies* (15 juin-31 juillet 1947). — Les *cultures maraîchères* couvrent 1 483 hectares. Elles occupent à peu près les mêmes emplacements hauts qu'en saison sèche et peuvent donc être considérées comme des cultures permanentes.

Le *maïs* (blanc et roux) est de loin la culture dominante soit seul (3 830 ha) soit associé au *haricot* (1 03 ha) ; le sandek bay seul couvre 1 172 hectares. Les zones cultivées en maïs et en sandek bay sont les mêmes qu'en saison sèche (terres lobob-lobay inondées de Samrong-Thom, Koki Thom et surtout de Kbal Koh-Koki) mais la culture a gagné des *terres d'arrière-berge* : arrière-berge de Chba Ampeou, Prek Eng, et Phum Thom (le sandek, en particulier, sur les tuol de Veal Sbauv). La crue n'atteint ici son maximum dans le fleuve qu'en *octobre*, l'arrière-berge n'est inondée qu'en octobre-novembre ; la récolte du maïs peut se prolonger jusqu'à la fin du mois d'août sans difficulté.

L'*arachide* couvre 140 hectares sur des terres hautes (la récolte de cette culture a lieu en septembre-octobre) ; la *canne à sucre* 60 hectares, exclusivement sur le sommet de bourrelet de Banteay Dek. L'étendue attribuée au cotonnier (105 ha) ne doit pas faire illusion : certains cultivateurs ont laissé, après la récolte, les plants en place

pour favoriser un colmatage plus intense des terres au moment de la récolte.

Le riz couvre une *surface non négligeable* (1 698 ha) et 75 hectares en association avec le maïs. Autour du Beng Snor (dans Veal Sbauv et Chba Ampeou) il s'agit d'un riz repiqué de saison sèche qu'on pourrait appeler un riz d'avant-crue ; repiqué très tardivement (en mars) il est récolté en juin (le recensement a été fait sans doute au moment de la récolte). A cette exception près, les étendues cultivées en riz représentent essentiellement des *riz flottants*, cultivés dans l'arrière-berge de Prek Eng, Phum Thom, Dey Eth, Banteay Dek ; il y a aussi quelques pépinières pour « srauv vossa ».

Les cultures de saison des pluies couvrent une superficie sensiblement supérieure aux cultures de saison sèche : 9 600 hectares au lieu de 5 200, ce qui est dû à la mise en culture de terres de l'arrière-berge dans la partie centrale du srok (autour de Koki). Par contre il n'y a pratiquement pas de culture dans l'arrière-berge méridionale (Samrong Thom - Koki Thom).

En saison des pluies encore l'étendue des terres en « jachère », — on devrait dire plus exactement en « friche » — représente 19 000 hectares. L'étendue cultivable est plus grande en juin qu'en mars, parce que l'étendue des beng a été réduite par l'évaporation d'avril et mai ; mais moins de 40 % de la superficie *cultivable* est *cultivée*. Cette faible proportion est due en partie à ce que les paysans ont abandonné dans l'arrière-berge la culture du maïs roux qu'ils cultivaient en 1930-1940 ; cet abandon est lié aux bas cours du maïs.

On peut ainsi distinguer, dans le srok de Kien-Svay :

— une zone amont de terres en majorité basses (Chba Ampéou-Veal Sbauv) : cultures maraîchères presque permanentes sur les terres les moins inondées, — maïs et sandek en saison des pluies, — riz de décrue dans les bas-fonds.

— une zone haute le long du Bassac : grande importance des vergers et de la culture du bananier.

— une zone centrale (autour du centre rural de Koki) avec prédominance de terres hautes (3 bourrelets à hauteur de Koki) et de terres de berge faiblement inondées (Kbal Koh, Koki, Phum Thom) : cultures arbustives très importantes : bananiers et kapokiers notamment ; cultures de saison sèche assez variées (maïs blanc, sandek, tabac, arachide) ; cultures de saison des pluies importantes : maïs roux et plus bas, *riz flottant*.

— une zone méridionale de terres presque toujours basses et même très basses avec prédominance de terres d'arrière-berge non renouvelées ; sauf exception (coton de Koh Tachor — mûrier de Samrong Thom — cultures maraîchères de Banteay Dek), on a : maïs et haricot en saison sèche, maïs en saison des pluies.

Les cultures du srok de Kien-Svay sont influencées par le voisinage de Phnom-Penh : de là, par exemple, l'importance, exceptionnelle, des cultures maraîchères. Un phénomène purement commercial intervient ici sur lequel nous aurons à revenir. Mais ces cultures sont surtout influencées par les conditions naturelles propres à ce srok. *Ce srok contient une forte proportion de terres basses d'arrière-berge (lobob kandeng) ; ces terres ne sont pas renouvelées par les eaux du Mékong depuis la transformation en route-digue de la route coloniale n° 1 (Phnom-Penh - Saïgon) : cette route comprenait primitivement (1915) de nombreux ponts en bois sur les prek ; entre 1930 et 1940, ils ont été supprimés et les brèches colmatées : la route en digue ne laisse plus passer l'eau d'inondation. L'arrière-berge, très étendue, est devenue stérile. Pour permettre une invasion partielle de ces terres par l'eau du fleuve, deux brèches ont été faites dans la digue et des canaux aménagés à Koki Thom (1942) et Samrong Thom (1953) ; mais le travail est encore insuffisant ; de là l'étendue des terres en jachère. La proportion de terres d'arrière-berge explique la faible importance des cultures de saison sèche (1/3 de la superficie exploitable est cultivé) : les terres d'arrière-berge ne peuvent en effet être cultivées en saison sèche.*

Le srok de Kien-Svay d'autre part est situé en aval des Quatre-Bras : la crue y est tardive. De là l'importance des cultures de maïs et de haricot en saison des pluies (avant-crue) : ces cultures peuvent être menées à bien sans trop de risque. Par contre la décrue est elle aussi tardive : en saison sèche les semis ne peuvent être faits que tardivement. Les plantes à longue durée d'évolution ne sont donc pas cultivées : elles ne pourraient pas profiter des dernières pluies, elles risqueraient d'arriver à maturité au moment des premières pluies, ce qui serait désastreux. Ainsi le coton et le tabac sont presque éliminés au profit des plantes à courte durée d'évolution (maïs, haricot). Les terres sont d'ailleurs trop compactes pour convenir à ces cultures.

Répartition géographique des cultures.

Mais ces conditions ne se retrouvent pas ailleurs sur les berges qui, comme nous l'avons vu, offrent une grande diversité (chap. II). Quelques points doivent être soulignés. Le bourrelet de berge diminue d'altitude de l'amont vers l'aval. Plus précisément il reste élevé sur le Tonlé-Thom de Kratié jusqu'aux Quatre-Bras (berges « hautes »). Il est plus bas le long du Bassac et surtout le long du Tonlé-Thom « inférieur » en aval des Quatre-Bras. Il n'y a pas de bourrelet de berge le long du Tonlé-Sap, au Nord de Kompong-Tralach sur la rive occidentale ; il n'y en a pratiquement pas sur toute la rive orientale. Chacun des Quatre-Bras qui forment l'X de Phnom-Penh a donc créé des conditions *topographiques particulières*. Quant au Tonlé-Tauch, ce bras plus petit n'a créé qu'un bourrelet d'étendue limitée ; les berges du Tonlé-Tauch ne créent qu'une *vie régionale* (chap. XVIII). Par ailleurs la crue est plus lente et plus tardive en aval qu'en amont des Quatre-Bras (chap. III) : les cultures d'avant-crue sont plus aisées, donc plus importantes. Inversement la décrue aussi est plus lente ; elle est d'autant plus lente que le bourrelet est plus bas. Au contraire en amont la décrue est d'autant plus rapide que le bourrelet est haut ; les terres découvrent vite : les cultures de saison sèche *peuvent bénéficier des dernières pluies* (novembre) et végéter plus longtemps ; les cultures délicates et à longue durée d'évolution (tabac, coton) trouvent leurs meilleures conditions sur le Mékong au Nord des Quatre-Bras.

Enfin, dans le détail, les conditions topographiques locales ont une grande importance. La *berge* n'est cultivable que si elle n'est pas abrupte ; sinon elle reste inculte, ce qui est le cas le plus général. De là l'importance des berges basses de rive convexe, lieux privilégiés que nous avons énumérés ci-dessus (p. 64) : cinq sur le Tonlé-Thom moyen ; une seule sur le Tonlé-Thom inférieur ; aucune ailleurs. Les rives du Tonlé-Thom supérieur sont privilégiées de ce point de vue. En outre, le fleuve contient dans cette partie un plus grand nombre d'îles (Koh Pi, Koh Samrong, archipel de Koh Sautin, Koh Roka, Koh Lovea) : or les îles composées presque exclusivement de terres lobob-khsach et lobob-lobay sont très fertiles ²⁸⁷. La région

²⁸⁷ Il semble que cette fertilité ait tendance à diminuer, beaucoup de terres n'étant plus renouvelées, sauf là où il se produit un alluvionnement récent (Est de Koh Samrong, Sud de Koh Sautin).

du Tonlé-Thom moyen et celle du Bassac sont de ce fait avantagées.

Tout ceci contribue encore à varier les cultures. Les cartes n^{os} 24 et 25 permettent de s'en rendre compte. Le srok de Lovea-Em, avec un bourrelet étroit entre Mékong et Tonlé-Tauch, a des cultures de saison sèche peu importantes et peu variées. Inversement les mêmes cultures sont à la fois importantes, variées et riches en Kompong Siem (carte de 1947, enquête de 1950) et à un moindre degré en Tbaung Khmum (enquête faite en 1948 sous la direction de M. Jacques MARINET).

Cultures de saison sèche (en Kompong-Siem)

Cultures saisonnières :

Cultures maraîchères, patates	233 hectares
Haricots-maïs associés	
Haricots	1 365 —
Riz	719 —
Maïs	2 434 —
Coton	435 —
Tabac	2 057 —
Arachide	954 —
Canne à sucre	66 —
Ramie	16 —
Jute	17 —
Sésame	410 —
Ricin	41 —
Dolique	59 —
	8 806 hectares
Jachère	2 071 —

Cultures de saison sèche en Tbaung Khmum (1948)

Coton	300 hectares
Canne à sucre	200 —
Maïs roux	300 —
Haricot	100 —
Arachide	200 —
Tabac	500 —
Soja	600 —

Total..... 2 200 hectares

En Kompong-Siem (en 1950), srok de terres hautes, favorisé par la présence de Koh Mit et Koh Tontim, la « jachère » ne couvre pas 1/5^e du sol en saison sèche ; le tabac et le coton occupent plus du

quart des terres cultivées. Conditions donc profondément différentes de celles de Kien Svay, sans parler de l'importance du riz de saison sèche.

Nous pouvons préciser ainsi la répartition des cultures de berge.

1. — *Culture de sommet de bourrelet*. — Les deypum s'étendent sur toute la longueur des berges. Et avec eux les vergers. Quelques spécialisations apparaissent cependant : les *agrumes* sont cultivés à Chhlong, Pongro, Khsach Andet (orangers) ; Koh Krabey Prek Thmey en Kien-Svay : (orangers) ; Krauchmar (citronniers), etc... ; les *cocotiers* (doeum doeun) à Prek Takou, Prek Ampil, Prek Krabau, Prek Luong (srok de Khsach Kandal) : les noix sont transportées à *Phnom-Penh* par pirogue (pour le marché urbain), et aussi à Setbau et Svay Rolum (srok de Saang) ; le *manguier* en particulier à Kompong-Treas (Krauchmar) ; le *longanier* (meân) est une spécialité des berges du Bassac autour de Takhmau ; le *sapotillier* est, depuis quelques années, la spécialité de Veal-Sbauv (Kien-Svay) pour le ravi-taillement de Phnom-Penh ; l'*aréquier* est cultivé un peu partout, mais particulièrement le long du Bassac (Saang) ; le *bétel* est produit en grand dans la même région entre Phnom-Penh et Takhmau dans les vergers très bien entretenus par une population très métissée de Chinois.

Les *bananiers* sont cultivés un peu partout. Ils sont particulièrement importants dans le srok de Kien-Svay, dans le srok de Saang (Setbau, Roka Khpos), au voisinage du centre de consommation de Phnom-Penh.

Le *kapokier* est cultivé en grand en Saang (très beaux et anciens peuplements de Setbau, Roka Khpos, Prek Koy et Tuk Veal), autour de Kompong-Cham surtout dans les îles (Koh Samrong : 100 ha, Koh Mit, Koh Sautin, Koh Pi).

Le *mackloeu* (*Dios pyros mollis*) est cultivé notamment en Khsach-Kandal, Muk-Kompul et Koh-Sautin (chap. VI). Nous avons indiqué au chapitre IX la localisation du mûrier et du cotonnier.

La *ramie* (thmey) n'est cultivée que dans quelques khum : surtout dans le srok de Khsach-Kandal (Prek Anchanh - Prek Tameak) où elle couvre 500 hectares (?) autour de Prek Tameak. Elle est également cultivée à Phum Khor (Muk Kompul), Koh Thom, Peamchikang et Roka Koy en Kang-Méas. Ce sont des régions de « berge haute » mais il n'est guère possible de préciser les raisons d'une localisation aussi nette. Cette culture est d'ailleurs en régression depuis 1954.

La canne à sucre est cultivée à Prek Ampil, Prek Luong, Prek Takau (Khsach-Kandal), à Banteay Dek (Kien-Svay) à proximité du marché de Phnom-Penh, en Tbaung Khmum (300 ha), à proximité du centre de Kompong-Cham.

2. — *Cultures saisonnières : saison sèche.* — Les cultures maraîchères permanentes ou saisonnières sont importantes dans le srok de Kien-Svay et sur la berge du Bassac à Chak Angrè, et Takhmau (chou, navet à Tuk Veal). Le ravitaillement de Phnom-Penh est assuré par ces khum situés au Sud de la Capitale. Les mêmes cultures sont également pratiquées de part et d'autre de l'important centre de Kompong-Cham, notamment à Roang et à Kienchrey où sont cultivés la tomate, le dolique bulbeux. L'ail rouge est une spécialité du srok de Lovéa-Em ; le navet de Koh-Kéo.

Le sésame est cultivé sur les berges au Nord de Phnom-Penh, mais surtout dans la région de Kompong-Cham (srok de Kompong-Siem : 410 hectares en 1948, srok de Krauchmar, en particulier Poeus) : la paille de sésame est en effet utilisée pour l'aménagement de séchoirs à tabac ; la culture du sésame se trouve, de ce fait, quelque peu liée à celle du tabac.

L'*arachide* (200 ha à Tbaung-Khmum) et le *soja* ne représentent, en culture de saison sèche, que de très faibles superficies (soja : Lovéa-Em - Tbaung-Khmum : 600 ha).

Le *tabac* est au contraire très important ; il est cultivé en terre lobob-lobay depuis Chhlong jusqu'à Phnom-Penh, le long du Mékong. Voici la liste des principaux khum de berge producteurs de tabac :

KHET	SROK	KHUM
KOMPONG-CHAM	Tbaung-Khmum 500 hectares	
	Kompong-Siem 2 060 hectares	Koh Samrong Kienchrey Koh Tontim Svay Meas Romchek Sambour Méas Koh Roka Peamchikang
	Kang Méas	Peamchikang Angkor Ban

KHET	SROK	KHUM
KANDAL	Koh Sautin	Koh Sautin
	Krauchmar	Krauchmar Kompong-Treas Prek Achi
	Srey Santhor	Prek Dambauk
	Khsach Kandal	
	Muk Kompul	Roca Kong

La province de Kompong-Cham est donc la *principale productrice* et notamment la région de Krauchmar, le srok de Kompong Siem (Koh Samrong - Koh Sautin), le srok de Kang-Méas. Dans Kandal le tabac n'est guère cultivé que dans Khsach Kandal et Muk Kompul au Nord des Quatre-Bras. Le tabac a une durée d'évolution assez longue, cinq mois à cinq mois et demi : or la récolte doit avoir lieu en principe avant la fin du mois de mars, avant que le degré hygrométrique ne soit trop élevé et avant les premières pluies d'avril qui seraient désastreuses car elles laveraient l'épiderme et lessiveraient la gomme des feuilles. Il faut donc que les premiers travaux (labours en particulier) puissent avoir lieu dès le mois de novembre ; il faut, en outre, pouvoir bénéficier des *dernières pluies*. Or, en novembre, au Sud de Phnom-Penh et sauf exception, les terres sont encore recouvertes par les eaux (la crue est maxima à Neak-Luong autour du 15 octobre et les eaux baissent très lentement : chap. II) : la culture du tabac ne descend guère au Sud de Phnom-Penh, où d'ailleurs, les terres sont trop compactes.

Au contraire, le *maïs roux* et le *sandek bay*, en « petite culture de saison sèche » sont cultivés surtout dans les berges au Sud de Phnom-Penh parce que ces plantes évoluent beaucoup plus vite que le tabac, et peuvent être cultivées un peu partout.

En saison sèche enfin, le riz de décrue est cultivé dans les bas-fonds mais à peu près uniquement au Nord de Phnom-Penh (chap. XII).

3. — *Cultures saisonnières : saison des pluies*. — Les cultures de saison des pluies en terre exondée sont l'arachide et le soja. L'arachide

dans la partie centrale du srok de Kien-Svay (1957), le soja dans les srok de Saang et de Kien-Svay.

Les cultures en terres inondées (berges, revers et arrière-berge) sont limitées, en dehors du riz flottant, au maïs roux et au sandek. Ces deux plantes sont cultivées partout. Les étendues cultivées équivalent à peu près à l'étendue des cultures de saison sèche, au Nord de Phnom-Penh : Koh Samrong cultive 1 100 hectares en saison sèche et 1 350 en saison des pluies (presque tout en maïs) ; au contraire elles sont sensiblement plus étendues au Sud de Phnom-Penh. Les srok de Saang, Koh-Thom, Kien-Svay, Loeluk-Dek sont et, surtout, ont été entre 1930 et 1940 les grands producteurs du maïs roux. En 1938, la culture du maïs roux couvrait dans les 4 srok situés au Sud de Phnom-Penh 70 000 hectares ; en 1943 : 50 000 hectares encore.

On peut donc distinguer 2 types de polyculture :

— Au Nord de Phnom-Penh (carte de Kompong-Siem), le long du Mékong, le paysan pratique une polyculture extrêmement variée avec des cultures arbustives et permanentes très importantes (en particulier le *kapokier*, la ramie), des cultures très variées, riches et étendues en saison sèche (*tabac*, *coton*, *arachide*), et en saison des pluies une culture de *maïs d'étendue limitée* (terres d'arrière-berge peu cultivées). Ces ressources sont complétées par la culture du *riz de décrue dans les bas-fonds*.

— Au Sud de Phnom-Penh (carte de Kien-Svay), le long du Mékong et du Bassac, le paysan pratique une polyculture sensiblement moins riche : les cultures arbustives sont moins importantes, les cultures de saison sèche surtout sont plus monotones avec pratiquement domination du maïs et du sandek bay, les cultures de saison des pluies sont beaucoup plus importantes avec l'arachide et le soja en terres exondées et surtout, le maïs roux, le sandek bay et le riz flottant en terres inondées.

Combinaison maïs, haricot et légumes en saison sèche et maïs en saison des pluies, avec une culture du riz de décrue dans les bas-fonds, dans les chamcar des *berges du Tonlé-Sap* (Prek Taten, Ponghéa-Lu, etc...) et à moindre degré dans les chamcar du Tonlé-Tauch dans la région de Banam.

On voit quelle est la variété des cultures sur les berges. Mais on peut aussi admirer l'*ingéniosité* de cette polyculture, la remarquable *adaptation* enfin des plantes cultivées aux conditions très particulières du sol, de la pluviosité, de la crue. Les plantes sont presque

toutes d'origine étrangère et sont presque toutes d'*introduction récente* dans le Royaume. Le mûrier (d'origine chinoise) aurait, si nous en croyons TCHEOU TA KOUAN, été introduit au Cambodge au XIII^e siècle. Les plantes d'origine américaine (maïs, tabac, arachide, tomate) qui couvrent aujourd'hui la plus grande partie du sol, sont d'introduction plus récente encore. Maïs, tabac ne sont pas encore mentionnés comme cultures dans le Royaume aux XVI^e et XVII^e siècles ²⁸⁸ ; il semble qu'on puisse admettre que le tabac, tout au moins, ait été apporté par des commerçants chinois aux XVIII^e ou XIX^e siècles, commerçants qui avaient eux-mêmes connu cette plante par l'intermédiaire des Espagnols des Philippines ou des Portugais de Macao. Le *soja*, d'origine chinoise, n'aurait été introduit au Cambodge que plus tardivement encore : vers 1900. Le kapokier, d'origine javanaise est également récent. Nous croyons enfin que le *cotonnier*, sous sa forme arbustive, dont le rôle dans la mise en valeur des berges a été capital, n'a été, lui aussi introduit que tardivement au Cambodge et sans doute par des Chinois : d'après TCHEOU TA KOUAN, les Khmer de l'époque classique utilisaient les fibres du *cotonnier arborescent*.

En tout état de cause, le « neak chamcar » utilise des plantes étrangères et non, comme le « neak srè », une plante traditionnelle qui croît au Cambodge à l'état sauvage. Ces plantes, d'origine étrangère, ne lui servent à rien dans son alimentation.

II. — LES CHAMCAR

Non seulement le paysan a choisi avec ingéniosité les plantes qu'il cultive, mais il a même *créé les terres*. Les « chamcar » en effet occupent essentiellement les terres lobob-lobay de la berge et du revers. Mais en berge proprement dite et sauf les exceptions que nous avons signalées (chap. II) les chamcar sont peu importants : la berge est le plus souvent abrupte (Mékong inférieur, Bassac, Tonlé-Sap). Si on excepte également les îles, les terres lobob-lobay sont presque partout des *terres de « revers »* (photo de Prek Luong). Or les terres de revers ne sont pas l'œuvre de la seule nature : elles sont *surtout l'œuvre contemporaine des hommes*.

²⁸⁸ B. PH. GROSLIER. — Angkor et le Cambodge au XVI^e siècle d'après les sources portugaises et espagnoles. Paris 1958.

Les Prek.

Ces terres sont le résultat d'un limonage et d'un colmatage partiels de l'arrière-berge par les eaux du Mékong (ou du Bassac ou du Tonlé-Sap) grâce au creusement, par les hommes, de *prek*. A de très rares exceptions près, les « *prek* » sont des canaux creusés par les paysans. La pente douce du revers du bourrelet et les beaux chamcar qui s'y trouvent sont bien l'œuvre du fleuve (chap. III, pp. 102-103). Mais son alluvionnement n'a été possible que parce que les hommes ont creusé des *prek* qui ont permis aux eaux du fleuve de se répandre dans l'arrière-berge. Œuvre récente qui ne remonte pas au delà du milieu du siècle dernier et était encore très peu avancée au début du ^{xx}^e siècle. Nous avons une idée de ce qu'étaient naturellement les berges du Mékong par un schéma de L. ACHARD ²⁸⁹ en 1904 : le bourrelet était symétrique entre le fleuve d'une part et les cuvettes d'arrière-berge de l'autre. Aujourd'hui ce bourrelet est presque partout dissymétrique : pente abrupte de la berge, pente douce du revers. « De toutes les terres périodiquement submergées que je viens d'étudier », écrit ACHARD, « celles des berges et celles du bourrelet sont seules occupées, les cultivateurs du Cambodge n'accordant de valeur qu'aux terrains annuellement enrichis par le colmatage. Les cuvettes où n'a lieu qu'un *faible dépôt terreux* ²⁹⁰ sont abandonnées » (...). (Sur les berges en pente douce) « les herbes, les broussailles, les restes de la culture forment filtre de sorte qu'au fur et à mesure qu'elle monte, l'eau se débarrasse de son limon, n'apportant au faite de la berge que des éléments très fins dont la précipitation est très lente (...) ». « La cuvette ne reçoit que très peu d'alluvions et son colmatage est très lent ; sa fertilité diminue des bords qui tiennent de la nature du bourrelet riverain jusqu'au centre ». A cette époque il y avait déjà des *prek* « coupures dans le bourrelet qui servent de déversoir » ; ^{290 bis} (*idem*) mais sans doute peu nombreux ; la preuve en est que, toujours d'après ACHARD, le bourrelet était submergé à peu près complètement, les eaux n'ayant pas d'exutoire suffisant. Avant le creusement systématique des

²⁸⁹ L. ACHARD. — « Notes sur les terres riveraines du Mékong ». B.E.I., 1904, page 375.

²⁹⁰ C'est nous qui soulignons.

^{290 bis} « Les seuils de ces déversoirs sont à un niveau plus élevé que le niveau de l'eau dans le fleuve en temps ordinaire ».

prek l'alluvionnement se faisait sur la berge, cependant que la plus grande masse des alluvions était emmenée par le fleuve. Nous pouvons également connaître l'allure des berges avant le creusement des prek par l'aspect qu'elles présentent encore aujourd'hui là où les hommes n'ont pas encore creusé de canaux : ainsi au Sud de Neak-Luong sur le Mékong (srok de Peamchor et Loeuk Dek), ou encore en amont de Prek Kak sur la rive droite du fleuve et même, sauf par endroits sur la rive gauche ; ou même enfin dans le srok de Lovea-Em (carte n° 25). Les chamcar se réduisent à une étroite bande cultivée et plantée sur le sommet du bourrelet, et à quelques plaques là où la berge est douce (voir chap. XVIII). *Le creusement des prek a été le fait essentiel dans la mise en valeur des terres de berge.* Sans les prek, les terres de berges seraient réduites au sommet du bourrelet qui ne porte que des cultures permanentes et à quelques points privilégiés (îles, berges basses). Le dépôt des alluvions s'est traduit par un colmatage qui a quelque peu modifié la topographie mais ce colmatage est réduit en surface. Il y a eu surtout *limonage*, dépôt de limon chaque année renouvelé. Le creusement des prek a permis d'autre part l'envahissement de l'arrière-berge par les eaux du fleuve et la *neutralisation* des sols. Les prek en outre facilitent l'évacuation des eaux ; ils permettent ainsi des cultures plus précoces en saison sèche ; ils permettent enfin aux eaux du fleuve de chasser « les eaux noires », stagnantes, chargées de dépôts organiques et nocives. On conçoit que, dans ces conditions, le mot « Prek » joue un tel rôle dans la toponymie (chap. VII).

Les plus anciens prek semblent remonter au milieu du XIX^e siècle²⁹¹ BARTHELEMY rapporte une légende qui attribuait à un Cham le creusement du premier prek, ce Cham ayant eu simplement pour idée de faire pénétrer sa pirogue dans les beng et ayant ensuite constaté les effets du limonage²⁹². Le Prek Thong (Prek Luong - Khsach Kandal) daterait de 1850 ; le Prek Takong de 1895 (Prek Tameak), le Prek Taten (Ponbéa-Lu) de 1920 ; le Prek Thmey de Roca Koy (Kang-Méas) de 1937 ; nous avons vu construire le Prek Po Yuon (Koh-Thom). Cependant, si nous en croyons BARTHELEMY, qui

²⁹¹ Si l'on excepte le « Prek Luong » (Canal Royal) creusé pour permettre l'accès à la capitale de Sithor (XVI^e siècle).

²⁹² BARTHELEMY (R.). Premières études des colmatages du Mékong. Phnom-Penh, 1912.

écrivait en 1912, peu de prek avaient été creusés à cette date ; les autorités cambodgiennes s'opposaient d'ailleurs à leur creusement, sous prétexte qu'ils entravaient la circulation sur la piste de berge. Il semble que l'*autorité française* ait joué ici un rôle important et notamment le Résident Supérieur Paul LUCE qui confia à BARTHELEMY « la mission de rechercher les points du fleuve se prêtant à des travaux de colmatage artificiel ». Plus tard, en 1944, le Protectorat devait également favoriser la constitution des associations paysannes destinées au creusement des prek. Toujours est-il que l'œuvre a pris de l'extension. Cinquante-sept prek auraient été creusés de 1952 à 1958. Il ne se passe pas d'années sans que les paysans en creusent de nouveaux. La province de Kandal comptait en 1943 plus de 370 prek ; ils sont particulièrement nombreux dans les srok de Saang et de Koh Thom ; on n'en compte pas moins de 22 sur la rive droite du Bassac entre Takhmau et Prek Ambel dont 8 dans le seul khum de Prek Koy : prek peu profonds et étroits que franchissent les ponts en bois de la route nationale n° 30. Au Nord des Quatre-Bras sur le Mékong les prek sont souvent de grandes coupures qui rendent les pistes de berge difficilement carrossables.

Presque toujours semble-t-il les prek sont *œuvre individuelle* : le Prek Thong de khum Prek Luong a été creusé par un vieillard nommé Thong, qui a ensuite partagé les terrains conquis entre ses enfants ; de même le Prek Taten aurait été creusé par un vieux Ten ; de même le Prek Ta Khong de Prek Tameak par un vieux Khong. Les « chamcar » étant, le plus souvent, perpendiculaires au fleuve, le prek devrait normalement passer sur le champ d'un seul individu. Celui-ci ne consent généralement pas à sacrifier son bien à la collectivité ; mais il peut prendre l'initiative du creusement si ce creusement lui rapporte : quand il a des terres en arrière-berge qui bénéficieront du limonage. Cependant dans les srok de Koh Thom et Saang, le long du Bassac, au Sud de Phnom-Penh, les prek sont le résultat d'une *œuvre collective*. L'initiative du creusement est paysanne et de même l'exécution : exemple tout à fait remarquable de solidarité. Une association paysanne se forme pour la construction d'un prek. Cette association élit un président (méprek) muni de forts pouvoirs, pouvant infliger des amendes. Voici le texte du serment prononcé par un de ces « méprek » (en 1920).

« Le 7^e jour de la lune décroissante du mois de Srap en 1920.

CHAU PONHEA AUSSAR, chef du creusement du prek de Kompong-Svay, demeurant au Phum Kompong-Sambaur, s'engage avec ses

associés à être révoqué au cas où il n'accomplirait pas son devoir de chef pendant la saison de culture.

En foi de quoi, CHAU PONHEA AUSSAR signe et remet cet engagement entre les mains de chacun de ses associés. »

Les paysans mettent en commun les terres susceptibles d'être colmatées. Le déblai est exécuté à la tâche ; l'unité, variable selon la longueur du canal et le nombre des associés est fixée à un certain nombre de mètres cubes. L'exécution de la tâche donne droit à un « *houn* », c'est-à-dire à une part de terrain fertilisé. L'attribution des parts a lieu après le retrait des eaux par voie de tirage au sort. Comme l'étendue des terres colmatées s'accroît d'année en année, il y a plusieurs tirages au sort. L'association fait l'objet d'un contrat signé par tous les participants qui prévoit le nombre de « *houn* » dont bénéficiera chaque associé ; ce nombre est fixé d'après le travail fourni, et également le nombre de parts à attribuer aux paysans-propriétaires dans la zone à colmater : ces paysans doivent, en effet, céder leurs terres après colmatage pour les incorporer dans la superficie à partager. Le contrat n'est définitif que lorsque chacun a fourni sa tâche ou le prix qu'elle représente. Par la suite il est interdit à chacun de creuser dans son lot des rigoles secondaires. Les lots sont perpendiculaires au *prek*. Dans la pratique il y aurait très peu de litiges. Toutefois un seul associé peut par son abstention empêcher la construction du *prek*. Un propriétaire de parcelles sises sur le tracé du canal peut se refuser à tout arrangement. Sur l'initiative des autorités provinciales de Kandal, l'Administration du Protectorat fit prendre en 1944 une Ordonnance royale pour favoriser la constitution de telles associations paysannes dont les premières remonteraient à 1895. Nous donnons ci-dessous le texte de l'Association paysanne constituée en 1928 pour la construction du *Prek Chhim* ²⁹³.

²⁹³ Ce texte nous a été aimablement fourni et traduit par M. le Directeur du Service du Cadastre. Nous avons trouvé des renseignements dans un rapport inédit du Résident de la province de Kandal en 1943.

Statut de l'Association du Prek Chhim

Le 16 décembre 1928

Nous, 59 et 61 membres de l'association du creusement.

Nous engageons de nouveau à désigner LEANG SMAUNH comme chef du *prek* en remplaçant le nommé Tu. Tout membre de l'association doit exécuter l'ordre du chef LEANG SMAUNH suivant les articles ci-dessous :

ARTICLE PREMIER. — Du 15^e jour de la lune croissante du mois de Chéas,

La nécessité de creuser systématiquement et collectivement des prek est sans doute apparue tôt aux paysans des rives du Bassac, parce qu'il n'y a pas de « berges » cultivables sur ce fleuve : toute extension des cultures hors du sommet de bourrelet exigeait donc un colmatage de l'arrière-berge. La présence des « Eaux Noires », d'autre part, en arrière-berge, obligeait à creuser des prek pour faciliter leur évacuation.

Le Service de l'Hydraulique Agricole prête son concours à la construction des prek : en 1944 il aida les paysans de Takhmau à creuser les canaux de Beng Tabel et de Beng Talong (long de 800 m) en 1946 les paysans de Tapou à creuser un prek. Le même Service a, en outre, construit des ouvrages plus importants dans le srok de Kien-Svay : le canal de Koki Thom en 1941-1943 (gain de 600 ha) et plus récemment avec le concours de l'Aide Économique Américaine le canal de Samrong Thom. Ces canaux permettent le colmatage de l'arrière-berge et en outre repoussent vers le Sud les « eaux noires » des beng de la Mésopotamie, très néfastes pour les cultures.

L'arrière-berge non colmatée est naturellement couverte d'un taillis de buissons et de petits arbres et reste inondée 4 à 5 mois. Elle fut cependant défrichée entre 1930 et 1940 notamment dans la « Mésopotamie ».

le travail dans le prek dit Dey Luong et le terrain de Khbal Chamcar doit être achevé. Dans le cas contraire les terrains seront retirés.

ARTICLE 2. — La coupe de la forêt doit être exécutée d'après l'ordre du chef sinon les terrains seront enlevés.

ARTICLE 3. — Les herbes de la berge et dans le prek doivent être enlevées et nettoyées proprement. Si un des associés laisse les débris du défrichement entraînés par le courant d'eau sur les terrains des autres, il sera amendé de 50 sous plus l'enlèvement de cette saleté.

ARTICLE 4. — La piste sur les deux berges doit être faite par tous les associés sinon contravention d'un riel. Celui qui creuse le terrain du prek selon son gré, perd son propre terrain qui doit être vendu aux autres associés.

ARTICLE 5. — Tout embranchement du prek doit être consenti par le chef et ses associés; en cas contraire, une contravention de cinq riel plus le comblement.

ARTICLE 6. — Tout terrain appartenant au chef doit être également mis en règle. S'il refuse, tous les associés peuvent porter plainte au gouvernement et retirer son terrain.

ARTICLE 7. — Pendant la saison de hautes eaux, tout associé doit faire le barrage, sinon contravention d'un riel. Celui qui est occupé, doit louer une autre personne et la présenter au chef.

ARTICLE 8. — L'arrachage des herbes de chaque terrain doit être fait seulement pendant les hautes eaux, sinon contravention d'un riel.

En foi de quoi...

potamie » au Sud de Phnom-Penh pour la culture du *maïs roux*. Les arbres ont été abattus, les herbes coupées avant l'inondation. Un premier hersage a permis de débarrasser le terrain et le feu a été mis éventuellement. Puis les terrains ont pu être labourés. Ce défrichement pour une culture très aléatoire n'a été la plupart du temps que provisoire. Aujourd'hui sur 200 000 hectares ainsi conquis, 100 000 environ sont retournés en friche.

Les champs.

1. — *Le terroir.* — Les conditions particulières de la topographie et de l'hydrographie dominant le *paysage*. Les *deyphum*, maisons et vergers, sont groupés sur le sommet du bourrelet de berge, en terrain non inondé, en très petites parcelles, chaque maison étant dissimulée au milieu des arbres. La piste charretière circule ainsi au milieu des cocotiers, aréquiers, manguiers, orangers, etc... dont les branches donnent de l'ombre et une demi-obscurité.

Au delà de cette ligne d'arbres, les *chamcar* proprement dits sont nus, avec de temps en temps un bouquet d'arbres ou de bambous sur le sommet d'un petit monticule ou *tuol* ; paysage beaucoup plus « campagnard », beaucoup plus européen que celui des rizières ; dans le lointain les eaux bleues des beng et leur ceinture de taillis, puis, à l'horizon la ligne des *thnôt* qui marquent l'avancée des rizières. Tout ce paysage est envahi par la crue pendant deux à trois mois.

Les « *chamcar* » les plus typiques sont ceux qui correspondent aux terres « *lobob-lobay* » de la berge et du revers, minces et longues lanières, parallèles entre elles et perpendiculaires à la ligne des *deyphum* (photos nos 13 et 14 ; cartes nos 19 et 20). Ils s'allongent dans le sens de la plus grande pente, si bien que parfois ils peuvent dessiner des lignes non plus perpendiculaires mais obliques par rapport au sommet du bourrelet (*Tuk Khléang*). D'autres sont perpendiculaires aux *prek* de colmatage. Ces champs ne peuvent être travaillés que par des labours en ligne. *Le terroir est remarquablement ordonné*. La largeur des *chamcar* est de 10 à 25 mètres, elle ne descend guère au-dessous de 4 mètres, rarement au-dessous de 10 mètres. La longueur est essentiellement variable ; mais elle peut atteindre 1 000 et même 1 100 mètres (ainsi à Koh Samrong dans le centre de l'île qui est composée presque exclusivement de terres *lobay*) ; les *chamcar* peuvent donc être 100 fois plus longs que larges. Il est assez remarquable que la largeur

soit souvent de 11 mètres, ou plus rarement de 22 mètres, soit 5 ou 10 « phiem » ; traditionnellement en effet la mesure de surface employée sur les berges est une mesure de longueur, le « phiem » ou brasse qui vaut 2 mètres à 2,20 m environ. Le champ n'est pas mesuré dans le sens de la longueur. Cette allure si caractéristique des chamcar est liée à la crue ; lors de la crue ces terres précieuses sont recouvertes par les eaux ; chaque parcelle est donc marquée en largeur par deux pieux de bois enfoncés sur le bord de la piste, au sommet du bourrelet de berge, en un endroit exondé ; ces pieux sont en bois de phchek. A partir de ces limites chacun trace ses sillons jusqu'à une limite traditionnelle qui est soit un « tuol », soit une étendue d'eau (« Au » ou beng) ; le paysan conduit son champ jusqu'à un obstacle naturel. Les *partages* lors d'héritages se font toujours dans le sens de la largeur ; ceci s'explique aisément, parce que les terres n'ont pas la même valeur dans le sens de la longueur, quand on s'éloigne du sommet du bourrelet vers les terres de l'arrière-berge (Cf. Roca Koy : propriété de P... Y... divisée entre ses 6 enfants, feuille 17, croquis). Sur la « Berge » proprement dite, la longueur des chamcar varie chaque année, le niveau des basses eaux n'étant pas exactement le même ; surtout des contestations s'élèvent avec vigueur entre riverains parce que, à la suite de l'érosion et de l'accumulation, les champs diminuent dans un khum et augmentent dans l'autre ; c'est ainsi que des chamcar disparaissent dans Chihé, et que les paysans de Koh-Sautin, sur l'autre rive, ont chaque année la possibilité d'allonger les leurs... Les contestations sont nombreuses sur ces terres très riches, de topographie mal définie et sans cesse modifiée. Une *organisation collective* a été nécessaire lors de l'aménagement du terroir, ce qui expliquerait la fréquence des champs d'*étendue identique*, ceci en dehors même des colonisations collectives par « associations de prek ». En 1912, BARTHELEMY écrivait : « dès qu'une île se forme, ils se la partagent avec parcimonie ; lorsqu'une berge s'élargit, par suite d'apports limoneux, de suite ils procèdent à une répartition et à une juste délimitation du précieux terroir producteur de coton » (p. 5).

Les chamcar et les rizières de l'*arrière-berge* ont une allure différente. Ce sont des pièces de terre également rectangulaires mais plus larges : la largeur étant le cinquième ou le dixième de la longueur. Elles sont disposées sans ordre jusque vers les endroits les plus bas ; l'allure générale des parcelles est plutôt parallèle que perpendiculaire aux lignes d'eau et notamment à la rive du fleuve ; mais le pay-

sage, non complètement conquis (il subsiste, en dehors même des nappes d'eau, des zones de brousse, de taillis) n'est pas ordonné. Il ne s'agit visiblement pas d'une colonisation agricole semblable à celle des terres lobob-lobay (Cf. plan de Roca Koy). De grandes parcelles très régulières attestent des conquêtes récentes, grâce au développement en particulier de la culture du maïs ou du riz de saison sèche (parcelles du Beng Kang Yea à Roca Koy).

2. — *Consistance de l'exploitation.* — Chaque paysan possède obligatoirement des parcelles sur le sommet du bourrelet, sur la berge et le revers de berge — enfin dans l'arrière-berge si celle-ci est mise en valeur.

La disposition la plus fréquente est la suivante : la maison, plus une parcelle de terrain « planté » dans le deypum — un chamcar sur la berge, en avant de la maison — un chamcar sur le revers de berge derrière la maison. Le paysan A., à Koh Samrong (carte n° 19) ²⁹⁴ possède 1,28 ha en 6 parcelles : 0,05 ha terrain d'habitation, 0,04 ha verger, 0,20 ha verger, 0,85 ha chamcar en terre lobob-lobay, 0,06 ha chamcar en terre lobob-lobay, 0,08 ha chamcar en terre lobob-lobay ; l'ensemble dessine une ligne, de part et d'autre du bourrelet, courte vers la berge, allongée vers l'arrière-berge.

Dans la même île, B... a 1,08 ha soit : 0,08 ha terrain d'habitation, 0,29 ha, 0,04 ha, pâturage, 0,64 ha 0,03 ha chamcar en terre lobob-lobay, ces 5 parcelles dessinent une ligne qui traverse l'île à son extrémité Sud dans toute sa largeur.

Cette régularité n'est pas partout aussi nette. Mais la présence d'une parcelle de deypum et d'un ou plusieurs chamcar en terre lobob-lobay est constante : ainsi à Chong Koh Samrong, la propriété de C comprend : 1,24 ha en 8 parcelles dont : 0,07 ha, terrain d'habitation, 0,06 ha, 0,05 ha, verger, 0,03 ha, chamcar, 0,40 ha kapokiers, 0,18 ha chamcar, 0,07 ha chamcar, 0,22 ha kapokiers.

On trouvera des exemples identiques dans l'île de Koh Tachor (khum de Koki Thom).

Le terroir rappelle ainsi quelque peu celui de certains villages « d'essart » européens.

Lorsque l'*arrière-berge* est cultivée, le paysan a presque toujours également des terres, plus éloignées dans l'arrière-berge (figure : Roca Koy Est) : ainsi à Roca Koy C (N... Ch...) cultive 1,54 ha en

²⁹⁴ Jean DELVERT. Une île du Mékong cambodgien. B.A.G.F. Avril 1956.

5 parcelles : un terrain d'habitation de 0,05 ha sur le sommet du bourrelet, 2 parcelles : 0,010 plantées en bananiers sur le sommet du bourrelet, 2 parcelles en arrière-berge (0,32 et 1,07).

A (N... C... et E... L...) possède 6 parcelles soit la maison en terre haute, un chamcar en terre lobob-lobay, 4 chamcar en arrière-berge.

B (H.... C... et N... L...) a 3,96 en 7 parcelles.

D (N.. C...) a 5,73 en 6 parcelles.

Dans l'ensemble le terroir est morcelé : les chamcar n'ont, à peu près jamais, 50 ares. Mais il y a des inégalités assez sensibles dans l'étendue moyenne des « chamcar » : la parcelle moyenne est de 15 ares à Koh Anlong Chen (Saang), elle serait de 76 ares à Beng Krom (Lovea Em)²⁹⁵. Il faut tenir compte pour expliquer ces différences de la proportion des divers éléments topographiques dans chaque khum : en effet les *parcelles sont beaucoup plus grandes dans l'arrière-berge* ; elles sont beaucoup plus petites sur la berge ou le revers et encore plus sur les terres exondées du sommet du bourrelet. Le morcellement est donc très poussé dans les khum où il n'y a pas d'arrière-berge, ce qui est le cas de *toutes les îles du Mékong et du Bassac* : dans ces îles composées uniquement de terres lobob-khsach et lobob-lobay, la parcelle moyenne n'est jamais supérieure à 30 ares.

Origine du système.

Ces quelques traits suffisent à montrer quelle est l'originalité de ces terres de berge. Leur mise en valeur est essentiellement différente de la culture traditionnelle et vivrière du riz. Il s'agit bien là de deux activités très différentes. *Les cultures de chamcar sont d'origine récente*. Rien ne permet de croire que les berges du Mékong aient été cultivées à l'époque Angkorienne. TCHEOU TA KOUAN n'en fait nulle mention et la plupart des plantes cultivées aujourd'hui (kapokier, maïs, arachide, tabac, soja) étaient inconnues au Cambodge. Aucune mention non plus dans les récits des Espagnols et des Portugais au XVI^e siècle²⁹⁶. Les berges n'ont pas été cultivées avant une époque assez proche de nous. Et nous avons vu que le grand développement des chamcar était très récent (1920-1941) avec d'une part

²⁹⁵ Voir ci-dessous chapitre XIV.

²⁹⁶ Cf. B. Ph. GROSLIER.

la mise en culture des terres colmatées et d'autre part le défrichement des terres d'arrière-berge cultivées en saison des pluies. Est-il possible de préciser davantage?

Les premiers récits français nous montrent les berges cultivées sur de petites surfaces, et cultivées d'une manière très particulière. « Les plus belles plantations (de coton) écrit THOREL en 1866, se voient surtout (.....) dans les terres alluvionnaires des îles du Cambodge » (in F. GARNIER, Voyage d'exploration en Indochine p. 398). « On y voit les riches cultures de *bétel*, de *coton*, de *mûrier*, d'*indigo* qui constituent un revenu notable pour le Gouvernement cambodgien » écrit E. AYMONIER en 1875 (« Notice sur le Cambodge », Paris, E. LEROUX). De même MOURA écrit en 1883 (pour des faits qui se passent en 1877) : « Les îles du Mékong dont les terrains sont les plus fertiles du Royaume sont louées par adjudications aux cultivateurs » (J. MOURA : « Le Royaume du Cambodge », Paris 1883, p. 265). D'après MOURA, il semble donc que seules les îles aient été cultivées en chamcar, produisant coton, mûrier, bétel, etc... BRANDA en juillet 1885 (P. BRANDA : « Ça et là, Cochinchine et Cambodge, L'âme khmère, Angkor, Paris 1887) décrit ainsi l'île de Koh Sautin : « L'île de Koh Sautin passe pour un pays fort riche. Pendant le temps qui s'écoule entre la descente et la montée des eaux, c'est-à-dire pendant l'émersion des terres, les habitants font trois récoltes sur le même sol : l'une de coton, l'autre de haricot, la troisième de maïs » ²⁹⁷ et déclare un peu plus loin : « les berges sont cultivées au fur et à mesure de la descente (des eaux) et les plantations suivent la baisse des eaux ». Nous trouvons quelques précisions en 1900 dans E. AYMONIER (« Le Cambodge », Paris) : dans Kompong-Siem « sur les anciens bras du fleuve que n'envahissent plus les hautes eaux, les petits jardins entourant les cases se continuent au loin sans interruption et souvent en plusieurs lignes parallèles »... dans Koh Sautin « les rives fertiles de ces îles appartiennent au domaine royal ; elles produisent beaucoup de mûrier, tabac, coton, indigo ». Dans Loek Dek « les rives du fleuve, en *bourrelet*, sont plantées d'arbres fruitiers, cultivées en bétel »... Surfaces réduites : BARTHELEMY en 1913 parle

²⁹⁷ Ceci est impossible en cultures successives, le cotonnier occupant le sol plus de six mois et l'inondation durant deux mois; le haricot et le maïs étaient vraisemblablement cultivés en cultures intercalaires, entre les plants de cotonniers, procédé fréquent aujourd'hui encore.

Dans les citations, les mots soulignés le sont par nous.

encore « d'étroite bande de terre »... de « petites superficies » A. LECLERE en 1904 (Monographie de la province de Kratié 1908) donne pour les actuels srok de Kratié, Chhlong, Stung-Trang, Tbaung-Khum, Krauchmar, Koh Sautin, et Kompong-Siem, une superficie de 307 hectares cultivés par 7 000 « jardiniers »²⁹⁸. Une « monographie de la résidence de Kandal » en 1905 estime à 2 320 hectares les chamcar de Saang, Ponhéa-Lu, Kien-Svay dont l'étendue est de 35 000 hectares aujourd'hui (dont une partie en friche). De ces données bien imprécises, on peut conclure qu'à l'arrivée des Français et jusque vers 1920, de petites surfaces étaient cultivées le long du Mékong et du Bassac ; ces surfaces étaient essentiellement les îles du Mékong, peut-être mises en valeur dans leur totalité, car elles sont composées presque exclusivement de terres lobob-lobay très fertiles et assez hautes donc découvertes tôt, et le long du fleuve, la *berge proprement dite* à condition d'être en pente douce ainsi que le *sommet du bourrelet*. On peut penser que la région essentielle de ces cultures était la rive du Tonlé-Thom supérieur où les îles et les « berges » basses sont les plus nombreuses. C'est ce qui ressort d'ailleurs des récits. Il s'agissait plus — d'après les contemporains — d'un « jardinage » que d'agriculture proprement dite.

Ces terrains qui appartenaient à la Couronne étaient *loués* chaque année par elle aux paysans, système très différent de celui des rizières, qui étaient théoriquement propriété royale mais qui étaient cultivées librement par le paysan sans autre redevance que l'impôt du riz. « Les terres de la seule île de Ko-Sutin comme toutes celle des rives du Mékong, sont, à titre de propriété royale, louées aux planteurs de coton à raison d'une livre d'argent en poids et par lot d'un hectare à peu près »... écrit MOUHOT en 1863 (p. 292). « Les lots sont mesurés par brasses (*phiem*) courantes de rive ; leur profondeur n'est pas fixée et dépend de la nature du terrain. Des lots de 12 brasses sont adjugés jusqu'à 60 ligatures par an. La location est faite en mai et en juin par les petits mandarins, serviteurs personnels du roi qui transmettent les listes aux alahk. Ceux-ci contrôlent ces listes et perçoivent l'argent soit immédiatement soit après la récolte en mars ou avril » (AYMONIER.

²⁹⁸	Kratié	2 villages	22 hectares	(circonscriptions de 1904)
	Kanh Chhor	2 villages	15 hectares	
	Chhlong	2 villages	31 hectares	
	Stung-Trang	5 villages	68 hectares	
	Tbaung Khmum	15 villages	169 hectares	
Aujourd'hui les chamcar couvrent 48 000 hectares.				

Notice sur le Cambodge, p. 39). « A une époque inconnue mais qui ne doit pas être très ancienne, les rois du Cambodge, en vertu de leurs droits régaliens de propriétaire éminent, mirent la main sur les berges fertiles du fleuve... Ils les louèrent annuellement aux cultivateurs » (AYMONIER). Ce système fut codifié par Ordonnance Royale de 1877 et dura jusqu'en 1884. Les « neak chamcar » n'étaient donc pas comme les « neak srè » des détenteurs de terre quasi-proprétaires mais des locataires du sol. Nous avons vu que le terroir ordonné suggérait une organisation. Cette organisation, à l'origine, était due au régime de la terre, du moins en ce qui concerne les berges du Mékong proprement dites. Par la suite, ces terres durent à leur caractère précieux d'être l'objet de partages comme l'indique BARTHELEMY.

Comment s'était créée cette culture de « jardins » ? Il n'est pas possible de répondre de façon ferme mais il est impossible de ne pas tenir compte du régime particulier de ces terres et de l'ordonnance du terroir. Il faut aussi noter un fait qui a frappé tous les voyageurs : « les bords et les îles du fleuve », écrit C. E. BOUILLEVAUX, « sont garnis de nombreuses maisons de Chinois adonnés à la culture du coton » (L'Annam et le Cambodge, p. 146, les faits se rapportent à 1852). « On rencontre des Chinois partout... partout » dit BRANDA. « A l'heure qu'il est les Chinois sont très utiles au Cambodge. Ce sont eux en effet qui exploitent les immenses poivrières que l'on peut voir sur toute la côte du Golfe de Siam ainsi que les champs de coton qui bordent les deux rives du Mékong, ils cultivent aussi le bétel, les légumes »... (MOURA en 1877, p. 451). « Les Chinois et les cultivateurs annamites s'emparent des meilleurs endroits et le gouvernement laisse faire pourvu que la location de la terre soit payée »... (*idem*, p. 453). Les berges du Mékong et du Bassac ont un peuplement très mélangé, avec un très *fort métissage chinois*. Ce métissage est particulièrement évident et visible dans la région de Takhmau sur le Bassac. Par ailleurs le mode de tenue de la terre — si particulier — suggère un statut particulier des « jardiniers », statut dont on peut penser qu'il a été à l'origine un statut d'étrangers. Nous pensons que les « chamcar de berge » ont été, à l'origine, une création chinoise. Cette création est peut-être contemporaine de l'installation des Chinois dans la région de Kampot (milieu du XVIII^e siècle) ; elle ne semble pas remonter, en tout état de cause, au delà des premières années du XIX^e siècle.

Il faut enfin tenir compte de la nature des cultures de chamcar vers 1860 : mûrier, indigotier, bétel, aréquier et *cotonnier*. Cultures permanentes sur le sommet de bourrelet ou cultures de saison

sèche. Cultures précieuses fournissant des produits chers mais faciles à transporter. La principale, de beaucoup, était le *coton* dont parlent tous les voyageurs. « La récolte de la seule petite île de Ko Sutin, située dans le Mékong, s'élève à la charge de cent navires pour la part fournie par les planteurs-fermiers du Roi du Cambodge » (MOUHOT, p. 312). Nous avons déjà signalé l'importance de cette culture. Nous pensons qu'il s'est passé sur les berges pour le *coton* et aussi la noix d'arec, l'indigo, ce qui s'est passé pour le bétel dans la région de Takhmau. Nous pensons, sur la foi de personnes âgées, *que ces cultures précieuses ont été introduites sur les îles et berges du Mékong* par les commerçants chinois. Elles leur fournissaient en effet les objets de *troc* qui leur était nécessaires vis-à-vis du *neak-srè*, en cette période où la monnaie était rare. Plus tard, sans doute, les Vietnamiens imitèrent les Chinois en cultivant le mûrier sur les berges du Tonlé-Thom inférieur (au Sud de Phnom-Penh) ; cependant que les Cham s'installaient ou étaient installés (première moitié du XIX^e siècle) sur la rive gauche encore déserte du Tonlé-Thom supérieur.

Nous pensons que la genèse de l'économie de berge peut se résumer ainsi. Création de « jardins » cultivés surtout en coton par des commerçants chinois, dans les îles et sur les berges du Mékong, pour les besoins du troc à la fin du XVIII^e siècle ou dans la première moitié du XIX^e siècle. Mainmise sur ces terres de la Couronne qui en organise l'exploitation par location. Par la suite et après accession à la propriété (1884) la paysannerie des berges, devenue sino-cambodgienne grâce aux métissages, étend les terres de berge par le creusement de *prek* ; elle est encouragée par l'Administration du Protectorat ; de nouvelles cultures sont introduites (tabac, maïs blanc, soja, etc...) ; cette œuvre est loin d'être achevée. Enfin entre 1930 et 1940, les « *neak-chamcar* » défrichent l'arrière-berge pour y développer la culture spéculative du maïs roux. Mais cette tentative n'a qu'un succès éphémère. Cependant bien des points mériteraient d'être éclaircis : en ce qui concerne particulièrement les berges du Bassac, on peut penser que le sommet du bourrelet y fut vite densément peuplé, par suite du voisinage de Phnom-Penh, gros marché qui facilitait l'écoulement des plantes commerciales (bétel, kapok, coton) et port d'arrivée des Chinois. Comme les conditions naturelles y sont peu favorables (pas de berges, bourrelet étroit, eaux noires dans l'arrière-berge) il était indispensable de conquérir de nouvelles terres. Cette nécessité absolue aurait amené les paysans à travailler collectivement.

III. — UNE ACTIVITÉ RÉMUNÉRATRICE

Cette polyculture, originale et ingénieuse, n'est pas réellement intensive mais elle est rémunératrice.

Les soins culturaux.

1. — *Les cultures arbustives.* — Le *kapokier* (*Cerba pentandra* - *doeum kôr*) peut atteindre jusqu'à 15 ou 20 mètres de haut, avec un diamètre supérieur à 1 mètre; il est généralement plus petit. Il n'est d'ailleurs pas cultivé uniquement sur les berges: on le trouve également dans de nombreux villages de rizières (région de Kompong-Thom notamment) et sur les terres rouges du Chamcar-Loeu; il est cependant un des éléments du paysage des berges, notamment dans la région de Kompong-Cham. Il existe sous deux espèces, le kapokier dit « local » planté au Cambodge depuis plusieurs décades à branches horizontales et le kapokier Togo, introduit de Java depuis les années 1939-1940, à branches obliques. Le kapokier Togo a un meilleur rendement mais le kapokier local donne des produits plus appréciés du consommateur européen, parce que les fibres sont plus longues. Le kapokier est semé en pépinières en saison des pluies, les grains étant espacés de 0,25 m à 0,30 m. Puis il est planté à la saison suivante: l'écartement le plus généralement adopté est de 5 mètres à 8 mètres entre chaque arbre dans chaque sens; mais l'intervalle peut être porté à 10 mètres; pendant les 6 ou 7 premiers mois de plantation, le sol doit être net de mauvaises herbes; par la suite des cultures intercalaires peuvent être pratiquées avant que cet arbre à croissance très rapide n'ait atteint son plein développement. Les premières capsules sont récoltées à 3 ans; à 6 ans un kapokier peut produire 300 à 400 fruits, soit 1,500 kg à 3 kilogrammes de fibre, lorsque l'arbre est planté assez serré; certaines belles plantations dans Setbau (Saang) donnent jusqu'à 5 kilogrammes de fibres par arbre. La production peut se maintenir jusqu'à l'âge de 14 à 16 ans. Vers cet âge l'arbre est souvent victime de larves d'un coléoptère longicorne (*Flocæderus obesus*) qui s'attaque au tronc et entraîne la mort de l'arbre. A partir de sa plantation l'arbre n'est plus l'objet d'aucun soin; il est *vecteur* de parasites. Aucun travail non plus pour la récolte: le paysan vend le plus souvent sa récolte sur l'arbre au commerçant chinois qui se charge de faire la cueillette.

Le prix est débattu selon les cours du produit. Le commerçant fait gauler (de mars à mai) les arbres par ses coolies, ramène la récolte dans de petits ateliers, fait ouvrir les capsules et sépare la graine des fibres ²⁹⁹. Celles-ci sont ensuite revendues aux exportateurs européens, les principaux marchés étant Kompong-Cham et Takhmau. Cette culture demande donc très peu de travail au paysan.

Le *cotonnier* (Krabas Bay - *Gossypium hirsutum*) ne couvre plus que 200 hectares en terres de berge. Le paysan sème dès que la parcelle est exondée en septembre (sommet de bourrelet) ou en octobre (terres lobob-lobay), avant les dernières pluies ; ce qui explique que la culture se limite aux terres à décrue hâtive (amont des Quatre-Bras). Le cotonnier cambodgien végète en 110 jours, en période de pleine sécheresse : il ne bénéficie alors d'aucune irrigation. La récolte dure deux à trois mois et est terminée avant les pluies de mai. Conditions écologiques peu favorables auxquelles le paysan s'est habilement adapté ; mais la culture est menée sans soin. C'est une tradition paysanne que pour le cotonnier il n'est pas nécessaire de labourer avant les semis ; le labour ferait perdre une quinzaine de jours, alors qu'il faut semer vite ; le paysan se contente de faire des trous au bâton à 0,60 m-0,80 m de distance ; les graines préalablement « pralinées » en les frottant avec de la terre sont déposées en poquets après avoir trempé pendant vingt-quatre heures. Le démariage n'est pas pratiqué, ni l'écimage ; sarclages et buttages sont très insuffisants. Le paysan se livre à des cultures intercalaires dont certaines (sésame et surtout maïs) sont néfastes au cotonnier. En outre le cotonnier est souvent cultivé dans des plantations de kapokiers : le résultat est désastreux, car le kapokier héberge les parasites nuisibles au cotonnier. Le maintien des pieds de cotonnier plusieurs années de suite a la même conséquence : les parasites n'étant plus détruits peuvent proliférer. Enfin le paysan ne récolte pas assez souvent ; il attend que le champ soit « blanc » : une partie du contenu des capsules tombe au sol ou est emportée par le vent. Les rendements dans ces conditions sont très médiocres : 200 à 300 kilogrammes de coton non égrené à l'hectare. Culture menée sans travail suffisant et de ce fait peu intensive.

²⁹⁹ Cette séparation se fait au moyen d'une corbeille en bambou dont le fond est percé de trous ; à l'intérieur on place deux pièces de bois en croix portées par un axe vertical, lequel traverse la base supérieure du cylindre. On imprime un mouvement de rotation à l'axe du cylindre qui brasse le kapok. Les grains se détachent, passent à travers le tressage du panier en bambou et sont éliminés. A Takhmau existent des égretoirs plus perfectionnés et même des machines à soufflerie.

Le *mûrier*, en terre de berge, n'est cultivé que par des Vietnamiens à de très rares exceptions près. Il sera dit un mot de cette culture au chapitre XVIII (srok de Peamchor et Loeuk Dek).

Le *bananier* (doeum chek). — La terre est retournée une fois, généralement dans la deuxième quinzaine de mars, Puis le paysan y aménage des trous de 20 à 30 centimètres de profondeur ; ces trous sont distants de 2 à 4 mètres : on compte 500 trous en moyenne à l'hectare ; aux mois de mai, juin ou juillet le paysan plante dans chaque trou les « drageons » (rejets) pris sur une tige qu'il a précédemment laissés dix jours à l'ombre pour les vider de leur sève. Par la suite il ne donne plus grand soin à ses bananiers ; il fait une première récolte au bout de 8 mois, coupe le « tronc » au ras du sol³⁰⁰ et ainsi de suite pendant une dizaine d'années jusqu'à ce que les arbres soient stériles. Chaque rejet, sur le tronc, peut donner un régime. Quand un régime est récolté, on coupe le tronc. Mais il faudrait aussi couper la plupart des rejets qui restent stériles et épuisent le sol. Il serait bien préférable aussi de replanter au bout de 5 ans environ. Il existe de très nombreuses variétés de bananes : chek teuk - chek pong moan « œufs de poule » (jaunes, grosses et courtes), chek krachâk neang (ongles de jeunes filles), petites, effilées et parfumées. La chair des chek pong moan et chek muon khloeung est particulièrement appréciée. Le bananier a de nombreuses utilités : outre les fruits (coupés avec le couteau dit Kakok) mangés tels quels et très employés dans les gâteaux, les feuilles sont utilisées pour fabriquer les cigarettes grossières que le paysan fume encore un peu partout ; le « tronc du « Chek namvar » (banane à cochons) » est donné haché aux cochons et parfois consommé comme légume ; l'écorce sert à faire des liens avec lesquels on confectionne les hamacs (M.C. 21 020 et 21 027) et des paniers.

Les autres arbres fruitiers sont nombreux et sont une importante source de rapport. Mais sauf exception. (oranges de Pongro, sapotilles de Takhmau), ils ne sont pas cultivés en plantations. Les arbres poussent sans soin, le Cambodgien estimant qu'ils doivent pousser seuls. La plupart du temps les fruits, notamment les oranges et les mangues sont vendues au commerçant sur l'arbre³⁰¹. De même la canne à sucre est vendue sur pied et coupée par l'acheteur (Takhmau).

³⁰⁰ Il ne s'agit pas en réalité du tronc mais d'un « faux tronc » constitué par les pétioles des feuilles ; la tige du bananier reste dans le sol.

³⁰¹ Ainsi à Pongro (Chhlong - Kratié), les oranges sont vendues à raison de 500 ou 600 riel l'arbre.

2. — *Le tabac*. — C'est la culture la plus soignée. Elle est concentrée presque exclusivement sur les terres lobob-lobay en amont des Quatre-Bras, surtout dans Kompong-Cham. La plante est semée en pépinière puis repiquée. Les pépinières sont situées sur le sommet du bourrelet ou le revers de berge parfois, près des maisons ; elles sont aménagées à la fin du mois de septembre et au début du mois d'octobre en plate-bandes larges de un mètre environ, séparées par des fossés profonds et larges de 30 centimètres qui facilitent l'écoulement des eaux de pluies. Il était d'usage, autrefois, dans la région de Rocakong, de choisir les coins de broussaille, les abords des haies de bambou pour établir les semis : ces lieux étaient couverts d'humus formé par la décomposition des feuilles mortes. Les graines, qui ont été successivement mises à sécher au soleil, puis conservées près du fourneau dans la cuisine, sont semées (M.C. 21 019). Le cultivateur répand parfois sur les semences une couche mince de cendres (contre les fourmis) et arrose matin et soir avec un arrosoir (petite boîte en tôle percée de trous, à manche de bois). En outre la terre est engraisée avec le terreau de la fiente de poulets et surtout de canards, parfois avec un mélange d'urine et d'eau. Le paysan protège parfois, en outre, ses semis, aux heures chaudes, par un abri de lattes de bambou et de paillette (M.C. 21 021) ; cet abri ne sera enlevé que lorsque les feuilles de tabac auront la taille d'une pièce de monnaie. Les paysans ont souvent leurs propres pépinières ; mais il existe également des *pépiniéristes* spécialisés dans ce travail ; ils sont particulièrement nombreux à Prek Chik et Koh Sautin ; ils utilisent souvent des terrains de pagode ; ils vendent leur production 30 à 40 riel les 1 000 plants.

La plantation a lieu au bout d'un mois environ quand la tige du plant est devenue rigide et porte au moins 4 ou 5 feuilles. La terre cependant, au fur et à mesure du retrait des eaux, a été très soigneusement labourée et hersée (2 labours, 1 hersage, 1 roulage avec le rouleau à pointes), le terrain doit être très meuble et bien « ressuyé ». Le premier labour est un labour de défonçage, le deuxième labour, croisé, empêche l'évaporation par capillarité en constituant une couche meuble mais homogène en surface. La veille du repiquage, la pépinière est arrosée ; puis les plants sont arrachés, rangés verticalement dans de grands paniers couverts de feuilles. Le repiquage a lieu de novembre à début janvier suivant les terrains, dans l'après-midi vers 17 heures : on ne repique jamais le matin pour éviter à la plante de souffrir de la chaleur et de l'insolation. L'alignement des

plants est assez correctement fait à l'aide de cordeaux marqués tenus par deux personnes : l'homme, armé d'un bâton, fait des trous ; la femme, tenant à la main, emballés dans des feuilles de bananiers de jeunes plants arrachés aux pépinières, met une plante par trou, bouche et arrose ; les trous sont profonds de 0,15 m, ce qui est insuffisant. Ils sont distants de 0,30 m à 0,80 m, les lignes étant séparées de 0,60 m à 0,80 m ³⁰² (: on a ainsi de 15 000 à 25 000 pieds à l'hectare, en moyenne 20 000 plants) : compacité normale pour une production de tabacs forts. *Il faut dix journées de travail pour repiquer un hectare*, le maximum journalier étant de 2 000 plants par jour.

Les plants sont arrosés pendant 2 ou 3 jours ; puis des sarclages sont soigneusement pratiqués ; le buttage est pratiquement inexistant ; le premier sarclage a lieu au bout de 15 jours ; deux autres sarclages sont faits en principe à 15 jours d'intervalle également. Les jeunes plants sont parfois, ombragés par des troncs de bananiers fendus en deux. Jusqu'à ce que la plante ait 0,30 m ou 0,40 m il faut lutter contre les *chenilles*, lutte menée très maladroitement : le paysan recueille les chenilles mais ne les tue pas ; il les jette au détour d'un chemin et elles s'empressent d'envahir le champ d'un voisin. Contre les courtilières, au moment du repiquage, le paysan ajoute du savon ou du pétrole à l'eau d'arrosage. Les plants sont *écimés de bonne heure* : l'écimage a pour résultat d'augmenter considérablement la *teneur des feuilles en nicotine* ; puis quand les plants dépassent la hauteur du genou ils sont ébourgeonnés (à l'exception de quelques porte-graines) ; la paysanne « pince les œilletons » à l'emplacement des bourgeons qui donneraient une saveur amère ³⁰³. En année pluvieuse, de nombreuses feuilles se trouent, on dit qu'elles ont attrapé la variole « koent ot ».

La récolte est faite de février à fin avril feuille par feuille. Elle commence par les feuilles basses « rah chou krom » ; puis au fur et à mesure les feuilles plus hautes sont cueillies. Les feuilles basses (1^{re} cueillette), les feuilles du milieu (2^e cueillette), les feuilles du sommet (3^e cueillette) donnent des tabacs différents : thnam chon kach — thnam chankeh kach — thnam me et thnam rou. Les derniers tabacs cueillis sont les plus forts, ceux que le paysan conserve pour son usage personnel (thnam chong sanlek). La récolte a toujours lieu à

³⁰² Ces distances varient selon la qualité du terrain : en bonne terre, les trous sont distants de 0,65 m à 0,70 m, les lignes de 0,80 m.

³⁰³ Les tabacs Virginie de la M.A.C. ne sont pas écimés et peuvent atteindre 2,40 m de hauteur, dans certains secteurs.

surmaturation quand les taches jaunes ont gagné toute la feuille : la *proportion de nicotine est ainsi très forte*. Les feuilles sont ramenées à la maison, lavées, disposées en piles d'une vingtaine de feuilles, pressées, enveloppées dans des feuilles de bananier et mises entre les pilotis pendant un ou deux jours (javelage) : généralement le paysan aménage, entre les pilotis, un petit réduit protégé par de la paille de sésame où les feuilles sont à l'ombre et au frais. Le tabac prend peu à peu une teinte jaune rouge, bien que la fermentation soit très peu poussée. Lorsque la couleur est jugée convenable, les côtes sont enlevées, les feuilles mises en boudin d'environ 10 centimètres de diamètre : elles sont laissées ainsi 24 heures à ramollir puis données au hacheur, le matin de préférence. Les *hacheurs* sont des *spécialistes, ouvriers nomades*, qui se déplacent le long des berges. Ils apportent avec eux tout leur matériel. On les paie 2 riel pour une « natte » de tabac coupé. Alors les feuilles roulées sont introduites dans le *hachoir* (chrunh) : c'est une pièce de bois dur (phchek ou sokram), percée d'un trou ; les rouleaux de feuilles sont amenés à ce trou dans une sorte de guillotine ; à la sortie du trou le hacheur coupe avec un tranchet ou un couteau. Travail long, délicat, payé cher³⁰⁴ : un hacheur ne peut hacher au maximum que 10 kilogrammes par jour. Après quoi le tabac est mis à sécher en couches minces au soleil sur des nattes ou des claies de bambou, de latanier ou de roseaux, cependant que la nuit il est exposé à la rosée ; il est retourné par les femmes jusqu'à ce qu'il soit d'une part sec tout en gardant souplesse et adhérence et d'autre part brun, coloré et d'odeur forte. Le séchage dure de 3 à 5 jours (72 à 120 heures) et demande une surveillance diurne et nocturne fastidieuse : les couches sont retournées deux ou trois fois par jour ; la natte a été préalablement lavée à l'eau salée pour empêcher l'adhérence. Les couches de hachures sont déposées à nouveau sur des nattes ; mises à la rosée elles se ramollissent : à Koh Andet, on recouvre les hachures d'une pièce d'étoffe et on les foule aux pieds pour leur donner de l'adhérence. Puis le paysan découpe des lamelles larges de 15 centimètres sur 1 mètre de long qu'il replie sur elles-mêmes pour former des « *tablettes* » : ces tablettes ont dans Kompong-Cham 8 centimètres de côté et 2 centimètres d'épaisseur et pèsent 25 grammes environ. Les tablettes sont ensuite mises en paquet.

Ce tabac, très peu fermenté, *très chargé en nicotine*, de mauvaise

³⁰⁴ En 1950, il est payé jusqu'à 20 piastres par jour.

Les feuilles écotées donnent le tabac « thnam sak »

Les feuilles non écotées donnent le tabac « thnam phack ».

combustibilité, a un goût très fort et ne peut guère être vendu que dans les campagnes cambodgiennes et, à moindre degré, dans les campagnes du Sud-Vietnam (les Cambodgiens du Sud-Vietnam chiquent du tabac avec le bétel)³⁰⁵. En outre il se conserve mal, ce qui oblige le cultivateur à s'en défaire peu après la récolte, avant les grandes pluies qui risqueraient de le faire pourrir. La culture du tabac est incontestablement une culture soignée, une culture qui exige beaucoup de travail. Mais le produit obtenu n'a qu'une valeur commerciale limitée.

Des efforts couronnés de succès ont déjà été faits à la fois pour obtenir des cultivateurs qu'ils produisent des *feuilles sélectionnées* permettant de fabriquer un tabac « léger »³⁰⁶ et pour moderniser la préparation des feuilles. *La Coopérative Agricole de Kompong-Cham*, s'est préoccupée à partir de 1948, de la production de *tabac brun*. Elle groupe 1 070 cultivateurs autour de cette ville dont (en 1955) :

105	dans les khum de Kienchrey et Romchek srok de Kg-Siem	
475	dans les 2 khum de Koh-Samrong	—
35	dans le khum de Sambour Meas	—
205	dans le khum de Koh Mit	—
17	dans le khum de Koh Sautin	srok de Koh Sautin
32	dans les khum de Daun Man et Tonlébet srok de Tbaung Khmum	
200	dans le khum de Beng Pruol	—

La coopérative distribue à ses membres des semences sélectionnées (en particulier des plants, type « Hongrie », qui donnent un tabac brun, léger) ; les paysans s'engagent à livrer leur récolte à la Coopérative et à la vendre à un prix fixé d'accord partie ; ils livrent le tabac en feuilles *sèches*, soit que chacun d'entre eux fasse sécher les feuilles de sa récolte dans un séchoir, généralement entre les pilotis de sa maison à l'abri de cloisons en paille de sésame, soit que la coopérative mette à leur disposition un séchoir moderne comme celui qui existe à Chong Koh Sam rong (phum de Koh Luong) ; dans ce cas chacun a une place réservée où faire sécher ses feuilles : il faut 20 jours pour le séchage. Le tabac ainsi obtenu est un tabac noir, de très bonne qualité. La production s'est élevée à 250 tonnes en 1956.

La « *Manufacture Cambodgienne de Cigarettes* » (M.A.C.), filiale de la M.I.C. ((Manufacture Indochinoise de Cigarettes de Cholon) s'est

³⁰⁵ On peut cependant, à la rigueur, mélanger ce tabac très fort avec d'autres tabacs pour faire du tabac à cigarettes.

³⁰⁶ Un tabac léger est un tabac pauvre en nicotine.

spécialisée dans la production de tabac blond, qui nécessite des fours. Elle passe avec les paysans un contrat de « location de terrain et d'exécution de travaux agricoles » : le cultivateur loue à la M.A.C. une parcelle de terrain, mais c'est une location de pure forme, à taux très faible (50 riel soit 500 francs l'hectare), pour la durée d'une période de culture. La Société fournit gratuitement les plants destinés à y être repiqués et qui sont des plants provenant de graines sélectionnées pures (Virginie) qui donnent un tabac léger, blond. Le cultivateur engage ses services en qualité « d'ouvrier agricole », accepte d'exécuter tous les travaux qui lui seront demandés par le représentant de la M.A.C. et suivant ses directives (procédés de culture, travaux, soins culturaux, etc...); il cultive de préférence des terres de revers moins fertiles que les terres de « berge » : le tabac obtenu est plus léger. Le travail du cultivateur est rémunéré par des avances qui peuvent lui être consenties au fur et à mesure de l'avancement des travaux et, compte tenu de ces avances, par l'achat des feuilles vertes à la récolte; le cultivateur s'engage à vendre ses feuilles vertes à la récolte à un prix qui a été fixé dans le contrat, lors de la signature, prix pour lequel il est d'ailleurs prévu une certaine variation. Les feuilles livrées vertes sont séchées dans des *fours* que possède la Société. Ce système, très bien adapté à la mentalité du paysan cambodgien, permet d'obtenir un tabac de qualité, qui est destiné à la Manufacture que la Société possède à Phnom-Penh. En 1954, la M.A.C. traitait avec 237 paysans; en 1956 avec 707 qui louaient 370 hectares à la Société : 80 hectares à Prek Chik, 80 hectares à Koh Mit (Koh Pen), 60 hectares à Kompong-Cham, 60 hectares à Koh Sautin, 48 hectares à Koh Samrong, 42 hectares à Peamchikang; elle soustraitait avec trois « fermiers » indépendants, lesquels faisaient travailler 291 familles, soit au total 798 familles — 472 hectares. En 1959 la Société traite avec 1 800 fermiers pour une superficie de 900 hectares et une production de 400 t.

La Société dispose de 70 *fours* (22 à Prek Chik — 18 à Peamchikang — 12 à Sambour-Méas — 12 à Koh Pen — 6 à Koh Samrong). En outre, elle achète du tabac sec à des cultivateurs riches qui ont leurs propres fours (41 fours).

Le tabac est une culture absorbante : la culture d'un hectare de tabac exige (en dehors du travail de la pépinière, fait le plus souvent, par des spécialistes) :

3 labours : 10 journées de travail.

1 hersage : 1 journée et demi + 1 roulage : 1 journée 1/3.

Plantation : 10 journées.

Sarclage, désherbage, binage et buttage à la houe : 5 journées.

Échenillage : 4 journées.

Cueillette : 25 journées.

Préparation : (hachage, séchage) : 40 journées.

3° — *La ramie* (Thmey — *Urtica nivea*). — La ramie blanche est cultivée ainsi qu'il a été dit sur les terres hautes de quelques khum ; c'est une culture permanente. Le sol est très soigneusement préparé dès le mois d'avril : 3 labours suivis de 3 hersages permettent d'ameublir et d'émotter le sol. La plantation se fait par éclat de souche. Les rhizomes sont plantés avec des écartements de 0,70 m. sur 0,70 m., ou de 0,80 m. sur 0,80 m. La plantation a lieu en mai. Trois binages sont effectués après la plantation. Puis vient une première coupe, au bout de 3 mois (en septembre) : cette première coupe ne rapporte rien, les tiges très ligneuses, n'étant pas utilisées ; après cette première coupe un binage suffit désormais entre chaque coupe, les plants étant bien développés. Une deuxième coupe à faible rendement a lieu en novembre de la première année ; puis la plante est laissée au repos pendant la saison sèche. A partir de la deuxième année et pendant 4 ans, les tiges sont coupées 4 fois par an, de mai à novembre, à 45 jours d'intervalle. La plante est exigeante : le paysan fume son terrain : il y apporte, en moyenne, 35 charrettes par an et par hectare, ce qui représente le chiffre relativement important de près de 40 mètres cubes de fumier ; la fumure conditionne en partie la longueur et la qualité des fibres.

On récolte les tiges lorsqu'elles ont pris, à leur partie inférieure, jusqu'à une hauteur d'environ 0,20 m., une teinte d'un brun rougeâtre ; elles ont alors de 1,50 m. à 1,80 m de hauteur totale. La coupe s'effectue par temps sec afin d'éviter la fermentation qui se produit par temps humide et qui serait nuisible à la décortication et à la qualité des fibres. Dès que les tiges sont coupées, le paysan les effeuille et laisse les feuilles sur place puis transporte les tiges à la maison : là elles sont défibrées par les femmes ; l'écorce est ensuite raclée et dégommée avec un petit racloir formé d'une lame basculant sur un support en bois ; puis mise à sécher au soleil. Après quoi les fibres sont vendues au commerçant chinois. La ramie est utilisée pour la fabrication des filets de pêche ; ces filets de pêche sont fabriqués pour le compte des grossistes chinois par des tâcherons vietnamiens dans le faubourg de *Russey-Kéo* à Phnom-Penh.

La culture de la ramie est donc une culture minutieuse et soignée. Elle exige beaucoup de travail ³⁰⁷.

4° — *Le maïs* (pôt). — Principale culture des chamcar de berge. La récolte en a atteint 300 000 tonnes dans les années qui précédèrent la dernière guerre. Elle est tombée aux alentours de 110 000 tonnes actuellement (1955-1957). Il est cultivé sous la forme du *maïs blanc* (pôt sar) et surtout du *maïs roux* (pôt kraham). Le maïs blanc, dont la culture est plus ancienne (il était seul cultivé encore en 1921) est cueilli le plus souvent *avant maturité* et consommé bouilli ou grillé. Dans certains cas, il remplace le riz lors de la période de soudure (dans la région de Kratié — à Koh Sautin — M. C. 21. 017). Il est cultivé surtout près des villes, avec deux récoltes, une de saison sèche, une de saison des pluies sur les terres lobob-lobay ; parfois en terre exondée (Chbar Ampéou), il peut être cultivé 3 fois dans l'année.

Le maïs roux, destiné uniquement à l'exportation, est plus important ; il est cultivé 2 fois : « petite récolte » de saison sèche, pô't prang, (terres de berge et de revers) — « grande récolte » d'avant crue, pô't vossa, (terres de berge et d'arrière-berge), cette dernière récolte aléatoire.

La culture du maïs n'est pas soignée. Elle commence par 2 labours suivis de 2 hersages, mais il arrive qu'il n'y ait qu'un labour-hersage

³⁰⁷ 1 ^{re} année	:	3 labours — 3 hersages :
1 ^{er} labour	:	7 journées
1 ^{er} hersage	:	7 journées
2 ^e et 3 ^e labours	:	10 journées
2 ^e et 3 ^e hersages	:	10 journées
Plantation	:	40 journées
Fumure	:	35 charrettes
4 binages soit	:	40 journées
		{ 1 binage à 20 journées de coolies
		{ 1 binage à 10 journées de coolies
		{ 2 binages à 5 journées de coolies
Récolte 2 coupes	:	60 journées
		Pour chaque coupe :
		{ 20 journées de coolies
		{ 10 journées d'enfants
Total	:	177 journées de travail
2 ^e année et années suivantes :		
Fumure	:	
4 binages à	:	5 journées de coolies
	:	20 journées
Récolte	:	120 journées
Soit	:	140 journées de travail

et même parfois aucun pour la « petite récolte » qui suit la décrue (Koh Sautin). En saison des pluies, le premier labour se fait après une bonne pluie, mais il faut quelquefois attendre 15 jours avant un 2^e labour. Les grains sont semés en poquets. Le paysan, armé d'un bâton (phkak), fait des trous, s'aidant parfois d'un cordeau : les poquets sont distants de 0,30 m. à 0,50 m. — les lignes distantes de 1 mètre ; les trous sont plus profonds en terre légère (8 centimètres) qu'en terre compacte (5 centimètres), l'humidité étant plus proche dans les terres argileuses compactes. Les grains qui ont été mis à tremper pendant une nuit sont ensuite disposés dans les poquets, à raison de 5 à 7 environ par trou, puis les trous sont recouverts de terre pour protéger les grains des oiseaux ; le paysan, lors des récoltes précédentes, a choisi les épis les plus sains, bien enveloppés dans leurs spathes, ceux qui sont le mieux garnis, à grains de coloration uniforme ; le choix s'est effectué sur le terrain ; le cultivateur a prélevé les pieds portant plusieurs épis bien conformés ; il les a longuement séchés au soleil puis suspendus dans la maison ; les épis ne sont débarrassés de leurs spathes et égrenés qu'au moment des semis. Cette sélection « massale » a permis d'éliminer peu à peu les grains de couleur défectueuse ; elle permet d'obtenir un maïs de belle qualité mais elle ne remplace pas pour le rendement une sélection scientifique par hybridation.

Par la suite le paysan se borne le plus souvent à un seul sarclage à la houe et à un buttage. Le démariage est rarement pratiqué : dans la région de Kratié, le paysan pratiquerait un sarclage et un buttage quand les tiges ont 0,20 m. (une coudée) de haut (il « noie les tourterelles ») : et un démariage quand elles ont 0,40 m de haut (2 coudées : il « noie le coq »). En Kien Svay le paysan chasse les grillons, la nuit, à la lanterne. Le maïs cambodgien est à très courte durée d'évolution, ce qui nuit à son rendement mais ce que les conditions naturelles rendent indispensables. Il mûrit en 90 jours : dans ces conditions la récolte n'est possible en arrière-berge que début août, ce qui est souvent trop tard. La récolte a lieu à la *main*, le paysan se contentant d'arracher les épis entourés de leurs spathes ; les tiges sont laissées sur le champ : elles freinent ainsi le courant au moment de la montée des eaux et favorisent le colmatage. C'est au moment de cette récolte que le paysan sélectionne ses futures semences. Le maïs est ensuite transporté à la maison en charrette (dans Kien Svay, on utilise des charrettes grossières à roues pleines) puis *séché* au soleil pendant au moins 8 jours. L'opération ne présente pas de difficulté lors de la récolte

de mars, époque de sécheresse où de grands espaces sont disponibles ; par contre elle se heurte à de grosses difficultés pour la récolte d'août, époque de grandes pluies, où presque toutes les terres sont inondées ; le cultivateur entasse la récolte dans sa maison même et fait sécher par petites quantités sur l'avancée de la maison (protégée par un auvent) ou même sur la route. Une famille qui met en culture 2 à 3 hectares de maïs doit manipuler tous les jours 4 à 6 tonnes de maïs, aussi ne sort-elle pas la récolte si le ciel est tant soit peu menaçant. Le séchage est ainsi très défectueux ; la teneur en humidité varie de 14 à 18 % en moyenne ; le grain se conserve mal et se charançonne. L'égrenage a lieu au bout de 8 jours, soit à la main (les épis étant frottés l'un contre l'autre), soit au bâton (les épis étant battus sur des claies en bambou par 2 hommes placés aux 2 bouts de la claie : les grains sont souvent brisés), soit le plus souvent à la machine : des commerçants chinois qui possèdent des égreneuses de fabrication locale « Tbal bak » montées sur le châssis d'une ancienne voiture de tourisme, vont de maison en maison et font l'égrenage à façon. Le maïs est ensuite remis à sécher en grains, passé au tarare, mis en sac et livré au commerçant.

Dans l'ensemble, un hectare de culture de maïs exige le travail suivant (pour une famille et 1 paire de bœufs).

2 labours	: 10 jours
2 hersages	: 3 jours
Semis	: 2 jours
Sarclage à la houe	: 30 jours
Récolte	: 12 jours

Total : 57 jours de travail, soit moins qu'un hectare de rizière.

5° — *Le haricot*. — Le haricot est le concurrent récent du maïs ; la superficie cultivée atteindrait 100 000 hectares (1957), soit la même superficie que le maïs rouge. Deux variétés sont cultivées : le haricot vert (*sandek bay*), le plus fréquent ; le haricot à grosses gousses (*sandek preng*). Comme pour le maïs deux cultures sont pratiquées : une petite récolte de saison sèche ; une grande récolte de saison des pluies. Traditionnellement le *sandek* est cultivé en association avec le maïs blanc, le coton, le sésame, la tomate, etc... Les méthodes culturales sont sommaires : un ou deux labours suivis de hersages ; dans la terre ainsi préparée le paysan trace des sillons ; la femme dépose des graines par poquets : souvent le travail est fait par deux femmes qui marchent l'une à l'encontre de l'autre. Le *sandek bay* est souvent, aussi,

semé à la volée, en particulier au milieu des tiges de maïs. Le haricot pousse en 80 jours, pratiquement sans soin. Après la récolte faite à la main, les gousses sont battues au bâton. Le sandek est consommé sous forme de haricots germés, secs ou en farine. Mais il y a surtout une très importante exportation.

6° — *L'arachide* (sandek dey). — L'arachide est cultivée surtout sur les terres exondées ou très faiblement inondées du sommet du bourrelet, *en saison des pluies* (semis en avril-mai — récolte de juillet à septembre) ; également, mais moins fréquemment sur les terres lobob-lobay en saison sèche (semis en novembre — récolte en mars). Elle est cultivée sous deux variétés : une variété « locale » dite « khmer » à grosses graines et gousses volumineuses, couchée — une variété d'importation à petites graines, petites gousses et port dressé. La durée de la végétation est de 4 à 6 mois. Le paysan sème les grains, après les labours et hersages, en poquets distants de 0,30 m à 0,40 m sur les lignes — de 0,50 m. à 0,80 m. entre les lignes. Les trous sont profonds de 3 à 5 centimètres : il y dépose 3, 4 ou 5 graines. Les graines sont généralement décortiquées, le décortiquage ayant été effectué juste avant les semis. Les travaux d'entretien sont donnés correctement : sarclage et buttage. La récolte a lieu 3 mois et demi à 4 mois après les semis. Le cultivateur récolte l'arachide avant maturité.

Pour éviter que, dans ces sols humides, la graine ne germe la meilleure époque pour la récolte est celle où les tiges ont pris une couleur jaune brun, les gousses une couleur jaune paille. La récolte se fait soit à la main, soit à la houe : les touffes sont arrachées de façon à ce que les gousses soient au-dessus ; le cultivateur les laisse sécher pendant 3 ou 4 jours ; puis les rassemble en une meule ; après quoi la séparation des gousses de la plante se fait le plus souvent à la main ; quelquefois au bâton. Les gousses sont ensuite conservées en tas jusqu'à la vente. L'arachide est aussi utilisée par le paysan pour la fabrication des gâteaux, des sauces, de l'huile. Le rendement en moyenne est faible : 600 kilogrammes à l'hectare ; il est très irrégulier ; cette culture est mal adaptée. Les chiens provoquent, en outre, de grands ravages dans les champs.

7° — *Le sésame* (lo-ngo). — Le sésame est actuellement une importante culture, développée surtout pour l'exportation (Hong-Kong, Japon) ; la province de Kandal est le principal centre producteur. Le sésame est souvent cultivé en association avec le sandek bay. Deux variétés : sésame noir, sésame blanc. Soins très simples. 4 mois après le semis effectué à la volée les feuilles jaunissent et se tachent

de points noirs : il faut récolter avant déhiscence. Le sésame blanc mûrit un mois avant le sésame noir. A la récolte les bottes sont mises à sécher pendant un mois au soleil puis battues. Les graines de sésame entrent dans la confection de gâteaux. La paille est utilisée dans la confection de paravents qui protègent la fermentation du tabac.

8° -- *Les cultures maraîchères* sont généralement des cultures très soignées. Ainsi la culture des *oignons* à Prek Dambauk (M. C. 21.016) : la terre est labourée trois fois, puis elle sèche pendant une dizaine de jours et elle est fumée avec de la cendre de jacinthe d'eau : après les semailles, les oignons sont arrosés 2 fois par jour pendant 10 jours en même temps qu'on apporte au terrain du fumier et des résidus de poisson. Tomates et doliques bulbeux sont cultivés associés dans la région de Kienchrey (Kompong-Siem) en planches ou en billons. Les *tomates* sont l'objet de soins nombreux : sarclage, buttage, démariage, écimage ; à *Banteay Dek*, chaque plant de tomate est abrité du soleil par un morceau d'écorce de bambou. Quant aux doliques, après 2 mois de plantation, et de soins divers, les paysannes munies de ciseaux en coupent les fleurs au moment où elles apparaissent. Les choux, salades, etc... dont la culture est surtout l'œuvre des Chinois sont toujours fumés (souvent avec de l'engrais humain) et arrosés...

Les cultures de chamcar ne sont pas des cultures très minutieuses. Elles demandent plus de soin cependant que la culture du riz. Certaines demandent au paysan beaucoup de travail (tabac, ramie). Certaines méthodes sont habiles : ainsi le *semis en poquets* du coton, du maïs, du haricot au début de saison sèche. La terre est à cette époque *desséchée et durcie par le vent du Nord* ; elle est en outre dans un état de déséquilibre, la montée de l'eau par capillarité n'étant pas encore amorcée. Des graines semées directement ne peuvent germer ; déposées au fond d'un trou elles trouvent un sol humide, d'autant plus que le tassement de la terre au fond du trou a favorisé une remontée capillaire locale. Enfin, les graines ainsi déposées ne risquent pas d'être entraînées par les eaux de ruissellement en cas de pluie tardive. Mais ces méthodes de culture ne sont pas scientifiques : elles pourraient être très améliorées. Aucune lutte en particulier n'est menée contre les parasites ; il est vrai que le Bouddhisme s'oppose à la destruction des insectes, chenilles, etc...

*Rendements et profits.*I. — *Rendements.*

Bien qu'approximatifs les chiffres suivants permettent de se faire une idée des rendements ³⁰⁸ ;

<i>Coton</i> :	300 kgs de coton non égrené à l'hectare (donnant 30 % de fibres après traitement, ce qui est très médiocre)
<i>Kapokier</i> :	500 à 700 kgs de fibre à l'hectare (près de 1 000 kgs dans la région de Setbau-Saang où les arbres très beaux donnent jusqu'à 5 kgs de fibre par an).
<i>Tabac</i> :	de 7 à 15 piculs à l'hectare, soit 650 kgs environ (tabac <i>local</i>).
<i>Maïs</i> :	autour de 1 500 kgs à l'hectare, ce qui est satisfaisant car il s'agit d'un maïs hâtif.
<i>Arachide</i> :	600 kgs à l'hectare, très médiocre et surtout très irrégulier (0 à 1 000 kgs).
<i>Haricot</i> :	300 à 500 kilogrammes.
<i>Ramie</i> :	450 à 700 kgs de filasse par hectare (en plein rendement) ³⁰⁹ .

Les rendements varient évidemment selon les années. L'arrêt trop précoce des pluies nuit aux cultures de saison sèche (tabac, coton) ; mais les pluies tardives de décembre, si elles sont orageuses, érodent les terres nouvellement déposées. Les pluies de février-mars sont très utiles à condition qu'elles ne soient pas suivies d'un coup de vent desséchant du Nord ce qui est généralement le cas. Pour les cultures de saison des pluies le gros danger est évidemment une crue trop précoce et trop rapide. Les paysans tentent de s'en préserver *en barrant les prek*. Les rendements varient également selon les régions. Les îles donnent une extraordinaire impression

³⁰⁸ Chiffres officiels de 1947 :

Coton graine	0,2 t
Kapok égrené	0,4 t
Tabac	0,6 t
Arachide	0,5 t
Ramie	
Maïs roux	1,5 t
Haricot	0,4 t

³⁰⁹ Détail : 1^{re} année, une seule coupe : 80 kilogrammes de filasse.
2^e année et suivantes : 4 coupes.

la 1^{re} : 100 kg de filasse, la 2^e : 150 kg, la 3^e : 200 kg, la 4^e : 150 kg = total environ 600 kg.

d'exubérance et de richesse : les maïs de Koh Sautin ont jusqu'à 3 mètres de hauteur — les tabacs de Koh Chey (dans l'île de Koh Samrong) ont 2 mètres de haut... A titre d'exemple, nous donnons quelques chiffres de rendement en *maïs* dans les srok producteurs de la province de *Kandal* en juillet 1943 ; — 48 « sondages » ont montré un rendement moyen de 1 555 kilogrammes, mais les terres lobob-lobay de Sandar (Loeuk-Dek) ont donné des rendements de 3 430 kilogrammes à l'hectare, tandis qu'une terre kandeng du même khum ne donnait que 348 kilogrammes. D'une façon générale, les terres lobob-lobay des srok situés au Sud de Phnom-Penh donnaient plus de 2 tonnes à l'hectare, les terres kandeng à peine 0,5 tonne ; les différences étaient beaucoup moins fortes au Nord de Phnom-Penh (de 1 100 à 1 200 kg selon les terres).

2. — *Profits.*

Les cultures de berge ne sont pas menées scientifiquement. Elles ne donnent pas non plus des produits parfaits pour la commercialisation. Le tabac n'est guère consommable hors du Cambodge et du Sud-Vietnam ; le maïs roux est mal séché et se charançonne, etc... Si ces productions peuvent et doivent être améliorées, elles donnent cependant au paysan des ressources assez sensiblement supérieures à celles que donne le riz au *neak-sré*.

100 *pieds de kapokier* (1954-1955) rapportent au paysan (Koh Samrong et Koh Sautin) 6 000 à 7 000 riel (prix de vente de la récolte sur l'arbre par le paysan au commerçant) ; sur la base moyenne d'un pied tous les 7 mètres et de 200 pieds à l'hectare, 1 hectare rapportait en 1955, 12 000 à 14 000 riel sans que le paysan ait pratiquement aucun travail à faire. Mais ce calcul est théorique : le paysan vend souvent 3 récoltes sur pied et à des prix beaucoup plus bas. Par contre les kapokeraies sont d'excellents pâturages.

1 *hectare de ramie* rapportait en 1954 à Prek Tameak, en pleine production, 600 kilogrammes de filasse achetée par le commerçant 1 800 riel le picul de 60 kilogrammes, soit 18 000 riel environ. Il est vrai par contre que les frais de culture sont ici importants³¹⁰ : une famille paysanne ne cultive pas normalement 1 hectare de ramie.

1 *hectare de tabac* rapportait en 1953 à Koh Samrong et Koh Sautin,

³¹⁰ *Prix de revient :*

1^{re} année (sur la base de 15 piastres la journée de coolie, et 10 piastres la journée d'enfant) : 3 210 piastres.

pour une production moyenne de tabac local de 10 piculs à 1 500 riel le picul (chiffre de 1953) 15 000 riel environ — chiffre d'ailleurs exceptionnellement fort dû à un cours anormalement élevé du tabac.

On peut plus normalement évaluer le rapport d'un hectare de tabac avant 1954 à 10 000 riel et en 1956 à 7 000-7 500 riel.

1 hectare de maïs roux rapportait, en 1954, à Koh Sautin, Koh Samrong, pour 1 500 kilogrammes à l'hectare, à 80 riel les 100 kilogrammes, une somme de 1 200 à 1 500 riel soit beaucoup moins. Les cours du maïs ont cessé d'être avantageux depuis 1945.

Mais 1 hectare de maïs blanc rapporte 1 000 « phlong » (40 000 épis) à 8 riel, soit 8 000 riel ³¹¹.

Des chiffres suivants obtenus différemment (Annuaire Statistique Rétrospectif du Cambodge — page 175 et suivantes) permettent de préciser la valeur des cultures des berges.

PLANTES	VALEUR DE LA PRODUCTION EN 1956	ÉTENDUE OCCUPÉE EN 1956	VALEUR DE LA SUPERFICIE CUL- TIVÉE (HECTARE)
Maïs	240 millions de riel	110 000 ha	2 180 riel
Haricot	185,5 —	100 000 ha	1 855 —
Coton	24 —	200 ha	1 200 —
Arachide	105 —	4 000 ha	2 600 —
Tabac	75 —	18 000 ha	4 160 —
Kapok	58,2 —	5 000 ha	11 600 —
Sésame	14,5 —	5 000 ha	2 900 —
Paddy	2 384 —	1 234 000 ha	1 931 —

³¹⁰ (Suite). — 2^e année : 2 600 piastres

Prix de vente : 1^{re} année : 80 kilogrammes de filasse $\times$ 22 \$ = 1 760 \$

2^e année et années suivantes : 600 kg de filasse $\times$ 22 \$ = 13 200 \$

La 1^{re} année se traduit par une perte de 1 450 \$

La seconde par un gain de 10 600 \$ indochinoises à 17 F, soit un gain net qu'on peut évaluer à 180 200 F, soit 18 000 riel en monnaie actuelle.

En réalité, le paysan travaille le plus souvent avec sa famille de sorte que le gain réel, sans tenir compte de la rémunération de la famille, était en 1951 en culture normale de 13 200 piastres, moins 700 piastres de fumier, soit 12 500 piastres à 17 F, ou l'équivalent en monnaie actuelle de 21 250 riel.

³¹¹ Plus difficile à analyser le revenu des cultures maraîchères et fruitières est parfois élevé :

10 ares d'ail rouge en 1947 à Lovea-Em rapportent 3 000 à 4 000 piastres par mois.

5 sapotilliers donnent 5 à 6 piculs de fruits à 50 riel le picul, soit 250 à 300 riel pour 5 arbres.

1 oranger rapporte 500 riel à Pongro (Kratie).

En 1956, à l'exception du coton (en pleine décadence) et du haricot, toutes les autres cultures de berge ont plus de valeur que le riz et quelquefois (kapok) beaucoup plus.

Ainsi les cultures pratiquées sur les berges sont-elles dans l'ensemble beaucoup plus rémunératrices que la culture du riz. Elles le sont d'autant plus qu'une *bonne partie des chamcar porte deux cultures dans la même année*. C'est le cas de toutes les terres « lobob-lobay ». Ces terres représenteraient d'après le « Cadastre » 70 000 hectares. Ce chiffre doit être sous-estimé et l'on ne sera pas loin de la réalité si l'on estime que 100 000 *hectares peuvent porter deux cultures*. Vers 1950-1955, la moitié environ des terres de berge portent deux récoltes par an. Cette proportion est évidemment variable selon les conditions de relief et de l'hydrographie. Les îles du Mékong sont particulièrement favorisées, car, à l'exception du sommet de bourrelet et de quelques dépressions, elles sont presque entièrement composées de terres lobob-lobay. C'est ainsi que dans l'île de Koh Samrong, 1 100 hectares sur 1 800 portent deux cultures (1949). Dans le srok de Tbaung Khmum la presque totalité des terres cultivées en culture saisonnière (2 300 ha) porte deux récoltes. Dans le srok de Kien-Svay, par contre, 5 000 hectares portent 2 cultures, sur une superficie totale cultivée (en 1948) de 12 160 hectares et sur 31 000 hectares de superficie cultivable. D'une façon générale, les terres qui portent 2 cultures sont moins nombreuses au Sud de Phnom-Penh qu'au Nord, les terres d'arrière-berge étant très développées dans Kien-Svay et Loeuk-Dek notamment. La région située entre Prek Kak et les Quatre-Bras est la plus favorisée.

Lorsque la terre porte deux récoltes, sa rentabilité est sensiblement augmentée. La combinaison classique : tabac en saison sèche — maïs en saison des pluies, rapporte pour 1 hectare : $7\,500 + 1\,500 = 9\,000$ riel par an. La combinaison : maïs — maïs ne rapporte par contre que 3 000 à 4 000 riel. Les berges du Nord des Quatre-Bras sont ainsi beaucoup plus riches que celles du Sud non seulement parce qu'elles ont proportionnellement plus de terres à deux cultures mais aussi parce que la culture de saison sèche qu'on peut y pratiquer a une rentabilité beaucoup plus forte.

3. — *Influence des conditions commerciales.*

Les cultures de berge, comme il apparaît à l'évidence même et sauf de rares exceptions (maïs blanc) ne sont pas des cultures vivrières. Ce sont des cultures commercialisées, destinées à la vente : c'est pour

cette raison qu'elles sont rémunératrices. Mais à ce titre elles sont soumises à de fortes variations, selon les cours pratiqués au Cambodge qui eux-mêmes dépendent des prix pratiqués dans le monde. C'est ainsi pour nous en tenir à quelques produits que le *tabac* qui était payé au paysan 1 500 riel le picul de 60 kilogrammes en 1953, lui était payé 200 riel seulement en mars 1954 et 300 en février 1955 ; la *ramie* qui était payée au paysan l'équivalent de 2 240 riel le picul en 1951 à Prek Tameak ne lui était plus payé que l'équivalent de 1 800 riel en décembre 1953 ; le *kapok* est payé au paysan 65 riel l'arbre en 1954-1955 (Koh Sautin) ; 25 riel seulement en 1957 ; 50 riel en 1958 ³¹².

Ces variations des cours, naturellement indépendantes de lui, peuvent causer de graves pertes au paysan : le manque à gagner sur le tabac est de 12 000 riel à l'hectare entre 1953 et mars 1954, 1 hectare rapportant 3 000 riel au lieu de 15 000.

Pendant le cultivateur a trouvé tout naturellement le remède à ces brutales variations des prix, *en changeant de culture, chaque fois qu'il le peut*, suivant les cours pratiqués. Adaptation habile, que la polyculture rend possible et dont le « neak-srè » est bien incapable. En réalité d'ailleurs c'est moins le paysan qui s'adapte au cours des produits que le commerçant qui oblige le paysan à s'adapter. En effet, comme nous le verrons, le paysan travaille avec les prêts que lui consent le commerçant chinois en début de culture. Le commerçant consent des prêts d'autant plus élevés que le cours des produits est plus haut. C'est ainsi que depuis 1921, les plantes cultivées ont suivi, avec quelque décalage, les taux des produits commercialisés.

Les principales cultures de berge en 1921 étaient les suivantes :

— mûrier	: 4 000 à 5 000 hectares
— coton	: 15 000 ha. (production : 5 000 à 8 000 tonnes)
— maïs blanc	: 15 000 ha. (production : 15 000 tonnes)
— ricin	: 2 000 ha. (?) (production : 1 000 tonnes)
— kapokier	: 1 500 ha. (?) (production : 1 000 tonnes)
— haricot et dolique	: 20 000 ha. (?) (production : 11 000 tonnes)

Certaines cultures étaient récentes, telles le kapokier et sans doute aussi le haricot et le maïs ³¹³. L'importance des cultures « textiles » était remarquable.

³¹² 1955 : 75 riel le « slek » de 400 gousses et 65 riel l'arbre
 1957 : 25 riel le « slek » de 400 gousses et 25 riel l'arbre
 1958 : 50 riel l'arbre

(Koh Sautin)

³¹³ DELOCHE DE CAMPOCASSO : « Le Cambodge Économique » 1923.

En 1940, par contre, les chiffres étaient les suivants :

— maïs	: 165 000 hectares
— haricot	: 11 000 hectares
— kapokier	: 4 600 ha. (production : 3 800 tonnes)
— soja	: 1 000 ha.
— arachide	: 5 500 ha.
— coton	: 11 500 ha. (production : 1 500 tonnes)
— mûrier	: 350 ha.
— tabac	: 6 000 ha.

(Résidence Supérieure au Cambodge 1942 — « Le Cambodge Economique »).

Développement du kapokier, du soja, de l'arachide et surtout du tabac sur les terres hautes (sommet et revers du bourrelet) aux dépens du coton, stationnaire en étendue mais dont la production baisse, et du *mûrier*. Développement remarquable de la production du *maïs roux* sur les terres basses de l'*arrière-berge*. La production avait atteint 400 000 tonnes en 1937, pour une superficie cultivée de 300 000 hectares environ (50 000 en terres lobob-lobay et 250 000 dans l'*arrière-berge*). Le paysan avait été encouragé par les hauts prix du *maïs roux* destiné à l'exportation vers la France où des tarifs préférentiels très avantageux lui avaient été consentis. Ces défrichements se sont faits en *arrière-berge* aux dépens des taillis de la forêt inondée, causant quelque inquiétude au Service des Pêcheries qui craignait de voir diminuer la réserve ichtyologique. *Mise en valeur* remarquable et conquête de plus de 200 000 hectares. La valeur de la production de maïs de 1938 était évaluée à 800 millions de riel actuels. Mais ce n'était pas là que *conquête provisoire*.

En 1947, le paysan a, de nouveau, modifié ses cultures :

maïs roux	15 500 hectares
haricots	45 000 —
soja	4 500 —
arachide	1 000 —
coton	1 500 —
tabac	7 000 —
mûrier	6 000 —
kapok	6 000 —

Le fait le plus important est l'abandon presque total du maïs roux. Les paysans ont laissé en friche les *terres d'arrière-berge* et délaissé sur les terres hautes de berge le maïs au profit d'autres cultures notamment le haricot et aussi le soja. Les cours du maïs se sont effondrés depuis

que le Cambodge est privé — par la guerre — du marché français : les marchands chinois refusent de faire des avances sur le maïs mais font des avances pour le *sandek-bay* ; celui-ci depuis 1945 a trouvé un excellent marché en Chine (avant 1948 en Chine même — depuis à Hong-Kong). La culture du soja s'était développée dès 1942 pour l'exportation vers le Japon (à l'époque occupant du pays). Les plantes textiles avaient depuis 1941 connu un grand développement, pas exactement spontané à vrai dire : les Autorités du Protectorat, privées de ravitaillement extérieur, avaient poussé les paysans à cultiver les textiles. Le coton avait atteint 18 000 hectares sur terres de berge en 1944. Le mûrier, fortune du srok de Peamchor et le kapokier sont encore importants en 1947 : tous deux avaient connu une grande extension pendant la pénurie (1941-1945) où le kapok lui-même était filé. Les oléagineux surtout le ricin (7 000 ha en 1944) et l'arachide avaient également été systématiquement développés entre 1941 et 1945 mais dès 1946 ces cultures avaient beaucoup reculé.

Nous avons donné ci-dessus les étendues cultivées par le « neak-chamcar » en 1954-1957. Le déclin des textiles (coton), mûrier s'est accentué sauf pour le *kapokier* ; les cours de celui-ci qui avaient beaucoup baissé de 1948 à 1953 sont au contraire en hausse et les plantations se multiplient depuis 1955 même en terres inondées. Cette multiplication a pour résultat une baisse des cours en 1957 d'autant que seuls des kapokiers Togo ont été plantés (ils donnent une fibre moins blanche et moins appréciée). Le maïs a repris quelque peu mais la plus grande partie des terres d'arrière-berge restent en friche. Le tabac (depuis fin 1953)³¹⁴ et la ramie traversent à leur tour une crise (chiffres ci-dessous). Par contre, le paysan des berges développe la culture du riz de saison sèche, près des beng, les cours de cette céréale ayant été avantageux à la suite de la sécheresse de 1954. Depuis 1956, il développe également la culture du *sésame* (exportation vers le Japon).

Un peu partout le « neak-chamcar », poussé par l'esprit commercial du commerçant chinois, fait ainsi preuve de souplesse : après avoir abandonné à Prek Tameak (Khsach Kandal) la culture du maïs en arrière-berge, lorsque les hauts prix de la ramie permettaient de se

³¹⁴ A Koh Sautin, en mars 1954, le tabac est remplacé par le maïs blanc.

Prix du tabac (local) : 250 riel le kilogramme en 1953 (?)

33 riel le kilogramme en 1954

12 riel le kilogramme en 1956

22 riel le kilogramme en 1957

contenter des profits de cette plante (on ne peut cultiver en même temps le maïs et la ramie, car la ramie est une plante de saison des pluies), il abandonne aujourd'hui la *ramie*, cultive le « riz prang » dans les cuvettes et vit de la teinture au mackloeu.

Dans le srok de Kien-Svay, depuis 1947 les modifications suivantes sont intervenues : abandon total du coton (île de Koh Tachor) abandon du mûrier — développement de la culture de l'arachide et de la culture du soja sur terres exondées en saison des pluies et sur terres loboblobay en saison sèche (Prek Eng) — développement de la culture des arbres fruitiers et notamment du sapotillier (khum de Veal Sbauv).

On peut difficilement qualifier l'agriculture des berges d'agriculture intensive. Il reste encore, en effet, beaucoup de terres en friche qui pourraient être cultivées. C'est le cas notamment des terres d'arrière-berge autrefois cultivées en maïs et dont 100 000 hectares au moins ont été abandonnés depuis 1945. Dans le seul srok de Kien-Svay en 1947, les surfaces en friche couvraient 19 000 hectares alors que les cultures ne couvraient que 12 000 hectares. On obtiendrait des résultats encore plus médiocres dans le srok de Loeuk Dek dévasté pendant 10 ans par les incursions Viet-Minh. C'est un phénomène général que l'étendue relativement faible des cultures dans les régions de berge — sauf dans les îles. C'est ainsi qu'à Pongro (Chhlong-Kratié) sur une superficie totale de 2 000 hectares, 600 seulement sont cultivés, et sur ces 600, 40 sont laissés en friche. Ce sont essentiellement les terres des paysans les plus aisés qui restent incultes depuis que la spéculation sur le maïs roux a cessé d'être réellement profitable. Par ailleurs les rendements sont souvent encore bien médiocres (coton, arachide, maïs). Les soins culturaux laissent à désirer (pas d'assolement, pas d'apport d'engrais, pas d'irrigation).

Dans l'ensemble, cependant, les terres de berge sont une région de travail plus intensif et de rentabilité plus forte que les terres de rizière. Le travail du « neak-chamcar » est beaucoup plus continu que celui du « neak-srè ». A Koh Samrong, par exemple, dès la fin du mois de septembre il aménage la pépinière à tabac, la soigne et la fume pendant tout le mois d'octobre ; en novembre et décembre il repique après avoir 3 fois labouré et hersé son chamcar ; en janvier et février il a à effectuer des travaux d'entretien puis vient l'époque de la récolte en mars, du hachage et du séchage du tabac ; à la mi-mars il part troquer le tabac contre du paddy dans les plaines voisines de Suong ou Prey-Chhor ; un peu plus tard il doit récolter les fruits de ses vergers (manguiers en avril-mai). Le début du mois d'avril est une période de

repos relatif, mais dès le 15 du mois, commence la culture du maïs : 2 labours, l'un fin avril, l'autre à mi-mai suivis de deux hersages ; dès que possible il plante, normalement avant le 10 mai. En mai, juin, sarclage du maïs ; fin juillet début août, récolte du maïs, période de travail intense qu'il faut effectuer au plus vite car la crue menace ; en août le séchage. Septembre est un mois sans grand travail mais il faut alors se préoccuper de la nourriture des bestiaux, soit en les nourrissant à l'étable avec de l'herbe dont on fait provision ou qu'il faut chaque jour aller chercher en sampan, soit en les emmenant en région non inondée ; le paysan ramasse également au fil de l'eau les « arbres canards » dont il fait provision pour le feu. Si l'on ajoute que durant une grande partie de l'année la femme tisse le coton (dans le cas présent, uniquement pour les besoins familiaux), on voit que le travail fourni est assez important bien qu'il n'exige pas d'efforts physiques très vigoureux. On peut estimer qu'un petit paysan effectue, sur 1 hectare de chamcar, à peu près 200 jours de travail par an, sans parler des soins donnés aux bestiaux, de la pêche et du tissage féminin.

Par contre, un hectare de terrain, en bonne année, lui rapporte 10 000 *riel* environ soit 5 fois plus que la même superficie en terre de rizière. S'il est assez exceptionnel qu'un habitant des berges ait des rizières ³¹⁵, il est, par contre, fréquent que le « neak srè » possède quelques chamcar : c'est ainsi par exemple que 8 habitants du khum Ampil ont des terres à Roang, dans les phum Bengkôk et Prek Svay ; le « neak-srè » peut ainsi profiter des avantages de la culture des berges. Cependant ces profits ne sont relativement élevés que si le « neak-chamcar » peut pratiquer une culture permanente (kapokier, arbres fruitiers) ou des cultures de saison sèche (tabac, cultures maraîchères) à haute rentabilité. Ceci est le cas surtout entre Prek-Kak et Phnom-Penh sur le Mékong au Nord des Quatre-Bras et sur le Bassac. Au Sud des Quatre-Bras, les profits sont sensiblement moindres.

Un hectare de terre de berge, avec combinaison tabac — maïs demande 3 à 4 fois plus de travail qu'un hectare de rizière mais rapporte 4 à 5 fois plus. Il est donc très normal que les berges soient d'une façon générale plus peuplées que les rizières.

³¹⁵ Le cas se présente par exemple à Koh Anlong Chen (Saang-Kandal).

LA RECONQUÊTE PAYSANNE

La géographie et l'économie expliquent assez bien que les berges soient plus peuplées en général que les rizières. Mais elles n'expliquent pas pourquoi les terres de berge elles-mêmes sont inégalement habitées (berges de Chhlong : 36 habitants au kilomètre carré ³¹⁶ — berges de Kompong-Siem : 250 habitants au kilomètre carré ³¹⁷) ; elles n'expliquent pas surtout pourquoi les régions de rizières sont très inégalement peuplées, pourquoi il y a 180 habitants au kilomètre carré dans le srok de Bati — 40 dans le srok de Mongkolborrey, pourquoi notamment de fortes densités se rencontrent au Sud-Ouest de Phnom-Penh région naturellement défavorisée, tandis que les provinces des Lacs sont peu et même très peu peuplées. Il faut tenir compte de deux *faits historiques* : l'état du Cambodge en 1863 et la *reconquête paysanne du Cambodge depuis 1863*.

Reconquête et non conquête. Le Cambodge avait, sans doute, été fortement peuplé aux périodes de grandeur : période Founanaise (I^{er} - VII^e siècle) — période Angkorienne surtout (X^e - XIII^e siècles). Mais au milieu du XIX^e siècle, quand se produit l'intervention française (1863) il ne restait guère de cette grandeur que des ruines. Au Siam ou au Vietnam, le peuplement du pays a été continu dans l'ensemble depuis le XIII^e siècle au moins. Au Cambodge cinq cents ans de guerres civiles et étrangères ont suivi les invasions siamoises du XIV^e siècle (prise d'Angkor en 1364) : la vie profonde du peuple en a été

³¹⁶ Berges de Chhlong : srok de Chhlong à l'exception du khum purement forestier de Kompong-Damrey. Le khum le plus peuplé, Chhlong a 140 habitants au kilomètre carré.

³¹⁷ Berges de Kompong-Siem : srok de Kompong-Siem moins les khum rizicoles et le centre urbain de Kompong-Cham.

bouleversée. C'est un pays exsangue que la France a trouvé³¹⁸. « L'illustre royaume khmer », écrit C.E. BOUILLEVAUX, d'après ses souvenirs de 1850, « est encore une contrée sauvage malgré sa vieille civilisation. C'est, on peut le dire, une immense forêt. Çà et là seulement sur le bord des fleuves ou dans l'intérieur des terres, autour de quelques champs de riz, viennent se grouper quelques pauvres cabanes dont les habitants ne s'ingénient qu'autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim ». (« Annam et Cambodge » — page 92). « Vastes marais, plaines rocheuses, pauvres en végétation, d'épaisses forêts sillonnées, de cours d'eau »... écrit de son côté L. DELAPORTE en juillet 1873. L'Atlas de CHABERT et GALLOIS nous donne une image assez identique. La population était (années 1870-1880), d'après tous les observateurs, de l'ordre de 1 million, dans les limites de l'époque. « Mais aujourd'hui », écrit MOUHOT en 1861, « cette population est excessivement réduite par les guerres incessantes que le pays a dû soutenir contre ses voisins et je ne pense pas qu'elle dépasse un million d'âmes, d'après mon appréciation comme aussi d'après les recensements de la population ». C'est ce chiffre que donnent L. DELAPORTE en 1873, C. E. BOUILLEVAUX en 1874 ; et E. AYMONIER dans sa « Notice sur le Cambodge » (1875, p. 19) ; J. MOURA qui fut le premier représentant français parle de 945 000³¹⁹ et BRANDA en 1884 de 900 000. Le chiffre officiel de janvier 1874 était de 945 974 mais le chiffre est certainement sous-évalué pour les Annamites, les Phnong et Stieng et les bonzes ; peut-

³¹⁸ Il y a tout lieu de croire, cependant que l'état du Royaume était pire vers 1830. Le règne de Ang Duong semble avoir été bénéfique.

³¹⁹ Documents du Protectorat en janvier 1874 :

746 424	Cambodgiens
106 784	Chinois
4 452	Annamites (?)
25 599	Chams et Malais
1 263	bonzes
13 401	mandarins
6 154	serviteurs du Palais
30 000	population inscrite de Phnom-Penh
1 957	village chrétien de Phnom-Penh
197	Tagais
2 930	Koys de Kompong-Svay
1 698	Phnongs et Stiengs
115	prisonniers
5 000	population flottante

être surévalué pour les populations cambodgiennes³²⁰. Le chiffre de 1 million nous paraît un maximum. Le nombre des inscrits à l'impôt, tel qu'il est donné d'après les documents officiels du Protectorat par E. AYMONIER (« Géographie du Cambodge » — 1876 — p. 30), est de 126 326, ce qui ne représenterait que 600 000 personnes environ auxquelles il faut ajouter la population de Phnom-Penh (45 000), les bonzes, les mandarins, les esclaves, les étrangers, les primitifs, etc... Cette population correspondait à la superficie du Royaume à cette époque soit 100 000 kilomètres carrés environ. Il faudrait y ajouter la population des provinces de Battambang (60.000 à 70.000 habitants d'après AYMONIER), de Siemréap (sauf le srok de Chikreng) et de Stung-Treng, les deux premières qui restèrent siamoises jusqu'en 1907, la troisième qui appartenait au Royaume Laotien de Champassac. Dans les limites actuelles (180 000 km²), nous pensons que le Cambodge avait environ 1 100 000 habitants vers 1875. De 1875 à 1955, en 80 ans, la population du Cambodge a donc plus que quadruplé. (4 600 000 habitants environ en 1957).

La progression démographique est due surtout au paysan cambodgien. L'apport étranger par accroissement naturel et immigration n'a pas été très important en quantité bien qu'il ne soit pas négligeable. Nous pensons que l'apport vietnamien a été de l'ordre de 150 000 âmes, que l'apport Cham-Malais a été au maximum de 70 000, l'apport chinois de 120 000. Soit un apport étranger total de 350 000 environ. L'accroissement est dû pour 90 % aux Cambodgiens. En dehors des srok de Peamchor et Loeuk Dek et des plantations d'hévéas, l'apport étranger s'est surtout fait sentir dans les villes et en particulier à Phnom-Penh qui en a *sans doute absorbé la moitié* (plus de 200.000 âmes). En ce qui concerne les Chinois cependant, leur progression aurait dû être beaucoup plus forte, car leur natalité est très élevée et l'immigration entre 1937 et 1949 a été importante. Mais il y a eu une *très importante assimilation par naturalisation et surtout par métissage*. Cette assimilation des Chinois est un fait capital. *Œuvre remarquable de la mère cambodgienne.*

Il est donc légitime de parler d'une *véritable reconquête* : c'est un nouveau Cambodge qui s'est créé pendant les 83 années du Protectorat Français (1863-1946) dont plus de 80 furent des années de paix. Mais

³²⁰ Dans son livre « le Cambodge », E. AYMONIER donne le chiffre de 1 500 000 dont 1 200 000 Cambodgiens, mais ce chiffre est une évaluation des années 1900, date où le livre fut publié.

si le pays était exsangue, il l'était inégalement. La reconquête est partie d'un pays peu peuplé, mais aussi d'un pays inégalement peuplé. Et, dans la répartition de la population, *le nouveau Cambodge ressemble beaucoup à l'ancien ; les anomalies actuelles du peuplement s'expliquent par celles de 1863*. La reconquête, en effet, a été spontanée ; *elle s'est faite sans grandes migrations*.

I. — POPULATION DU CAMBODGE PAR « PROVINCES » EN 1874

Le Cambodge au milieu du XIX^e siècle était peu peuplé. Des différences sensibles existaient cependant entre les régions, différences que nous allons essayer de préciser par des renseignements, malheureusement, de seconde main.

1^o — Nous utiliserons en particulier les chiffres fournis par E. AYMONIER, dans sa « Géographie du Cambodge » de 1875 (p. 31-59) : ce sont les chiffres officiels communiqués au Protectorat en Janvier 1874. E. AYMONIER nous indique ainsi quel est, par « province », le nombre des inscrits à l'impôt³²¹. Les « provinces » de 1874 correspondent, à peu près, aux « *srok* » actuels ; les noms sont restés les mêmes ; les limites ont pu varier mais dans des proportions assez faibles ; contrairement aux actuelles provinces et aux khum qui sont des créations récentes, les *srok* correspondent à d'anciennes divisions historiques qui ont gardé un certain caractère de permanence. En tenant compte des modifications de limites qui ont pu intervenir nous avons établi une carte de la densité au kilomètre carré par « khet » (*srok* actuel) en 1874 ; quel que soit le coefficient adopté (5 ou 6) entre le nombre des inscrits et le nombre des habitants, on peut tirer de cette carte des conclusions quant au peuplement du Royaume à cette époque. Les données d'AYMONIER sont malheureusement moins précises pour les provinces alors Siamaises³²². Par ailleurs il faudrait

³²¹ Ces chiffres ont été repris par A. BOUINIS et A. PAULUS (« Le Royaume du Cambodge », 1884, p. 12) et par E. AYMONIER lui-même dans son ouvrage fondamental « Le Cambodge » paru en 1900-1901. Dans ce dernier livre AYMONIER décrit chaque province et accompagne sa description de cartes. Mais les renseignements numériques, presque toujours, sont bien antérieurs.

³²² E. AYMONIER donne 60 000 à 70 000 habitants à la province de Battambang. Il n'indique pas la population de la province de Siemréap ; à notre avis celle-ci ne devait pas dépasser 40 000 âmes.

pouvoir tenir compte des étrangers et des « esclaves royaux » alors nombreux.

La carte n° 10 *rappele beaucoup la carte actuelle des densités*; à cet égard la comparaison est très instructive. Une région est assez peuplée : plus de 4 inscrits au kilomètre carré soit 20 à 30 habitants au kilomètre carré environ : elle s'étend, *comme aujourd'hui*, entre le Tonlé-Tauch à l'Est et les collines qui précèdent la Chaîne de l'Éléphant, au Sud d'une ligne grossière Kompong-Chhnang-Kompong-Cham. Les provinces de l'Est sont moins peuplées, les provinces des Lacs sont très peu peuplées.

Un seul point du Cambodge est très peuplé : l'archipel de Koh-Sautin, l'archipel « cotonnier », sans qu'il soit possible de donner un chiffre de densité, faute de connaître l'étendue exacte de cette circonscription ³²³; aujourd'hui encore les îles de Koh-Sautin, Koh-Mit et Koh-Tontim sont un des ensembles les plus peuplés du Royaume. Ensuite vient l'actuel srok de Kandal-Stung (12 inscrits au km², environ 70 habitants au km²); puis celui de Lovéa-Em, au Sud de Phnom-Penh entre Mékong et Tonlé-Tauch (8 inscrits au km² soit 50 habitants au km²). Les densités sont ensuite nettement plus faibles (moins de 40 habitants au km²). La zone principale de peuplement entre 4 et 8 inscrits au km² (de 25 à 50 habitants environ) est à l'Ouest de la ligne Tonlé-Sap Bassac : srok de Rolea-Peir, Ponhéa-Lu, Oudong, Samrong-Tong, Bati-Samrong et Prey-Krabas; une autre zone correspond aux berges et îles des Quatre-Bras; enfin aux srok de Sithor-Kandal et Peareang au delà du Tonlé-Tauch et Prey-Chhor. Le reste du pays a moins de 4 inscrits au kilomètre carré soit moins de 25 habitants au kilomètre carré. De 2 à 4 inscrits (10 à 25 habitants au km²) en quelques srok du « Cambodge central » : Kompong-Tralach (à cette époque, « khet de Lovek »), Kong Pissey, Tramkâk ³²⁴, Banteay-Méas, Treang-Kirivong, Koh Andet; deux srok de berge,

³²³ « Nous ignorons si cette province est limitée à l'île de ce nom ou si elle s'étend sur la rive gauche du fleuve » (E. AYMONIER, « Géographie du Cambodge », p. 49 et 50). En 1900, AYMONIER semble limiter cette province aux 5 îles, ce qui donnerait 150 habitants au kilomètre carré (!) pour 450 kilomètres carrés.

³²⁴ En ce qui concerne les actuels srok de Tramkâk, Kong Pissey, et Samrong Tong il faut cependant remarquer que MOUHOT déclare n'avoir traversé en 1851 de Kampot à Oudong que des forêts et un seul petit village; la route traversait précisément ces srok. Des renseignements datant de 1900, recueillis oralement, témoignent également du faible peuplement de ces régions. La population y a peut-être été surévaluée.

méridionaux : Koh-Thom et Saang — presque tout le Cambodge oriental « khet de Baphnom, Romduol, Svay-Teap » — le « Kompong-Cham » « khet de Tbaug Khmum », à l'Est du Mékong Dans le reste du pays il y a moins de 2 inscrits au kilomètre carré (ou moins de 10 habitants au km²), c'est le cas de toute la Plaine des Lacs (le srok de Chikreng n'a pas 2 habitants au km²), des forêts de la région de Kompong-Cham (Stung Trang, Chhlong), d'une partie de l'Est, enfin chose curieuse de l'actuel srok de Phnom-Penh (1 inscrit au km²)...

2° — Il est difficile de préciser ce tableau. Nous renvoyons d'ailleurs à la lecture du livre fondamental d'AYMONIER : « Le Cambodge » (1900-1901). On peut cependant penser qu'en ce qui concerne les rizières du Cambodge « central », les actuels srok de Koh-Andet et Kirivong étaient assez mal peuplés, ce qui fait baisser la densité du srok de Treang, auquel ils étaient liés (khet de Treang) ; La petite plaine d'Oudong, site de la capitale récemment abandonnée, était bien peuplée de même que celle de Kompong-Chhnang où l'industrie des poteries était florissante (A. PAVIE). *L'ensemble Bati (actuel) — Kandal-Stung formait cependant la région la plus peuplée du Royaume*, région très vivante où « les habitants actifs, travailleurs, industriels, sont généralement dans l'aisance » ... Ces habitants ont des activités variées : rizières — rizières de saison sèche — culture du riz flottant ; du tabac sur les berges du Bassac — tissage de la soie — pêche collective et réglementée dans les lagunes ; pêche dans les Lacs — production du stick-laque en grande quantité³²⁵. C'était « un des foyers moraux du Cambodge » (AYMONIER) ; on y note la curieuse présence d'un village du nom de *Siemréap* ; d'un autre village qui porte le nom de Preah Putt (le Bouddha sacré) ; tandis que, tout près, dans Kong Pissey on trouve le village du « Nirvana Sacré » (Preah Nippean)³²⁶ ; ces noms, assez solennels, sont exceptionnels au Cambodge où, comme nous l'avons vu, les lieux habités portent généralement des noms très communs. Ils témoignent d'un peuplement ancien et vraisemblablement continu. Bref il y avait certainement là, à quelques 20-30 kilomètres au Sud de Phnom-Penh une région privilégiée, riche en souvenirs. Bati avait sans doute été le siège sinon d'une capitale du moins d'un centre important du Cambodge ancien (ruines de Phnom Chisor —

³²⁵ Le stick-lac (ou gomme laque) est le produit de la sécrétion d'un insecte, l'hémiptère, *Tachardia lacca*. Ces insectes étaient élevés sur les *sangker* (*Combreum quadrangulæ*) qui sont encore très nombreux dans ce srok.

³²⁶ Vat Preah Nippean, monastère qui subsiste aujourd'hui, est très ancien.

ruines de Tonlé-Bati). La région de Sithor (Khsach Kandal) était, sans doute, de même, bien peuplée. Bien que moins habitée, la région de rizières à l'Est du Tonlé-Tauch semble assez vivante, à l'exception du srok de Svay-Teap.

Les rives du Bassac et du Mékong jusqu'à Prek Kak sont bien peuplées, tous les témoignages l'affirment : DELAPORTE (p. 29) parle de « véritables villages » et de pagodes sur les rives du Bassac... A. PAVIE déclare également les berges du Bassac très peuplées. Il semble que les endroits les plus peuplés aient été les îles. « L'île de Koh Sautin passe pour un pays fort riche » écrit BRANDA. « L'île de la courge » (Koh Khoulouk — aujourd'hui Koh Lovea) était également fort peuplée ; elle aurait été, un temps, le séjour des Rois (début du XVIII^e siècle) ; la forte densité de ces îles n'apparaît pas sur la carte, parce qu'elles ne formaient pas de circonscription administrative ; mais elle est toujours attestée. En dehors des îles, les bourrelets de berge étaient habités, comme aujourd'hui ; revers de bourrelet et arrière-berge n'étaient pas cultivés... Riches et vivantes aussi les rives du Tonlé-Tauch et la région de Sithor. D'une façon générale, toutes les rives des fleuves et des rivières sont peuplées, les témoignages concordent : « les rives des cours d'eau sont assez vivantes » (L. DELAPORTE) A. PAVIE nous montre bien peuplées les rives des stung Thnot, Tauch et Slakou (Kandal-Stung — Bati), du stung Chrey-Bac (Oudong).

En ce qui concerne la *Plaine des Lacs*, il est même possible d'affirmer que seules les rives des stung — et encore pas toutes (pas les berges du Stung Sen par exemple) — étaient habitées. Le reste était pratiquement vide. « Des deux côtés du Lac, les populations ont presque disparu, étant plus éloignées des centres » (DOUDART DE LAGRÉE) « La plaine herbue, immense, a remplacé la forêt mais pas la moindre trace humaine » écrit BRANDA en parlant des plaines du Stung Sen. En 1895 encore, la région de Kompong-Thom est à peu près entièrement couverte de hautes herbes : coqs sauvages et sangliers se réfugient lors de l'inondation, dans la Résidence nouvellement installée. « Les régions où les monuments (d'Angkor) sont situés sont si pauvres en habitants »... nous dit DELAPORTE. « Des oiseaux de grande taille, à la démarche grave, animent seuls le paysage » (BRANDA). La région entre Pursat et Battambang est « inculte sauf aux abords des villages, elle a de longues forêts clarières, aux arbres maigres, légèrement noyés aux hautes eaux alternant avec d'immenses plaines de grandes herbes » (A. PAVIE, Tome I, p. 100). « La campagne entre Battambang et Angkor est une des mieux cultivées du Cambodge tant qu'on reste

près des cours d'eau mais dès qu'on quitte leurs abords, la plaine des hautes herbes se continue allant jusque fort loin vers l'Ouest » (A. PAVIE, Tome I, p. 101). Lunet De La JONQUIÈRE parle, lui aussi, en 1911, des... « savanes, plaines immenses qui s'étendent parfois de tous côtés jusqu'au cercle d'horizon »... dans Siemréap.

Par contre il y a des ports et des habitants le long des stung comme aujourd'hui, à la lisière de la zone inondée. Stoung qui « s'étend de chaque côté du fleuve sur une longueur de près d'une lieue ; entre les cases entourées de vastes jardins se trouvent des terrains vagues servant de pâturages » (DELAPORTE). Siemréap « village riant... de légères norias remontent des morceaux de bambou qui puisent l'eau à la rivière et la déversent dans des canaux, de bambou encore, pour l'arrosage des jardins » (BRANDA). Battambang, qui, d'après DELAPORTE, aurait eu 25 000 âmes... A. PAVIE nous parle de nombreuses séries de villages sur la rivière de Pursat ; nous montre habités les bords du Stung Dauntri.

3° — Dans l'ensemble le Cambodge était peuplé *beaucoup moins qu'aujourd'hui mais sensiblement de la même façon*. Deux exceptions cependant :

a) — D'abord le srok de *Phnom-Penh* qu'AYMONIER nous décrit : « Marais, étangs, lagunes, puis plaines de grandes herbes, de broussailles incultes, entrecoupées de rizières et de nombreux bosquets de palmiers ou de bambous... Campagne plutôt triste, pauvre, monotone. Ses habitants cultivent le riz, fabriquent le sucre de palme, et tissent des étoffes de soie ». A la fin du XIX^e siècle, d'après des renseignements recueillis d'un témoin, toute la région entre Phnom-Penh et Kompong-Speu était forestière ; on ne trouvait qu'une quinzaine de maisons chinoises à l'emplacement de Kompong-Speu ; le gros centre d'Ang Snoul (900 habitants en 1952) n'existait pas... La densité au kilomètre carré, toujours d'après le même auteur, ne devait pas attendre 10 au kilomètre carré ; elle est aujourd'hui de 120 ; une colonisation a eu lieu, favorisée par la présence de la capitale, dont les modalités mériteraient d'être étudiées ³²⁷.

b) — Les srok de *Loeuk Dek* et *Peamchor* avaient respectivement 20 à 30 habitants au kilomètre carré. Ils n'en ont aujourd'hui que 40

³²⁷ Il y a 60 ans, la forêt commençait à 10 kilomètres de Phnom-Penh (à Pochentong). Le peuplement est antérieur à 1908 sans doute car les khum sont petits. Dès 1905, le srok renfermait 26 villages.

et 50. AYMONIER ne signale pas, en outre, que ces srok pouvaient être peuplés de Vietnamiens. Aujourd'hui ils le sont aux 2/3 pour Loeuk Dek, aux 4/5 pour Peamchor, et la proportion était plus forte encore en 1939. De 1885 à 1939, les Cambodgiens ont été, peu à peu, éliminés de cette région par les Vietnamiens. Fait dramatique. Nous pouvons citer les points suivants : la Chrétienté de Vinh-Loi (Khum Trapeang-Svay Plong en Peamchor) a été fondée en 1890 ; les premiers actes de baptême datent de 1890 ; les premiers actes de mariage de 1891 ; ils sont les uns et les autres peu nombreux : 29 baptêmes d'enfants et 3 d'adultes en 1890 ; 5 mariages en 1891. Ce qui correspond à une population chrétienne vietnamienne de 600 à 800 personnes (il y en a 5 500 aujourd'hui) ³²⁸. Le peuplement vietnamien aurait été, vers 1890, assez récent... Les Cambodgiens ont été peu à peu refoulés jusqu'à ce que les événements de 1945 viennent arrêter cette évolution.

Certaines régions, enfin, aujourd'hui vides et laissées pour cette raison à l'écart de notre étude, étaient assez peuplées vers 1885 : ainsi le srok de Phnom Srok qui avait de 5 à 10 habitants au kilomètre carré et qui n'en a, aujourd'hui, que 2 : les habitants vivaient en grande partie de cueillette ; ils ont émigré vers les plaines et en particulier vers le srok de Phnom-Penh. D'une façon générale, les régions boisées hautes étaient, relativement, plus peuplées qu'aujourd'hui. La paix revenue, les hommes ont été attirés par les zones moins isolées. Par contre les plateaux forestiers de Kompong-Cham étaient vides ; ils ne sont pas encore très peuplés.

Il est évident que le faible peuplement de la Plaine des Lacs et notamment de la région de Battambang au milieu du XIX^e siècle doit être mis en rapport avec les invasions et les guerres siamoises. Celles-ci sont monnaie courante à partir de 1362. Et l'on sait que les Siamois avaient l'habitude de déporter les populations vaincues. « Il n'y a guère qu'un siècle », écrit MOUHOT en 1862, « qu'autour des ruines de Bassette se groupait une nombreuse population cambodgienne qui a disparu en entier à la suite des guerres réitérées que ce pays a eu à soutenir contre Siam... Les habitants de cette province (Battam-

³²⁸ A cette époque le pays aurait encore gardé son vieux nom khmer simplement traduit en vietnamien : Svay Doi ; ce n'est qu'en 1902 que le nom plus cérémonieux et traduisible en caractère chinois de Vinh-Loi fut adopté. Ce renseignement recueilli sur place est, toutefois, contredit par la carte dressée en 1867 et où Vinh-Loi figure bien avec son nom et est marqué « Village annamite » (Royaume du Cambodge ou de Khmer. Publié par Ordre de l'Empereur, en 1867).

bang) furent emmenés captifs par les vainqueurs qui peuplèrent de la sorte plusieurs parties désertes de leur pays »... (p. 294) ³²⁹. Les invasions vietnamiennes, beaucoup plus tardives (xix^e siècle) ont été moins néfastes dans les plaines de l'Est : les Vietnamiens s'ils tuaient souvent, ne déportaient pas.

Quoi qu'il en soit les inégalités actuelles du peuplement s'expliquent en grande partie par un *état de fait historique* : le peuplement du Royaume au milieu du xix^e siècle.

II. — MODALITÉS DE LA RECONQUÊTE

Densité de la population en 1921. (Carte n° 11)

La carte de la densité de la population en 1921 ³³⁰ par srok appelés alors « khand » ³³¹ confirme que le peuplement depuis 1870-1880 s'est fait sur place ou par déplacements de faible ampleur. *Cette carte correspond à peu près exactement à ce qui existait en 1875 et à ce qui est aujourd'hui, bien que la population ait quadruplé de 1875 à nos jours et presque doublé depuis 1921. Les chiffres sont en effet les suivants pour le Royaume :*

1875 :	1 100 000	habitants environ
1900 :	1 500 000	hab. (AYMONIER)
1921 :	2 520 000	hab. (recensement)
1931 :	2 806 000	hab. (Annuaire Statistique de l'Indochine)
1939 :	2 195 000	hab. (Annuaire Statistique de l'Indochine)
1948 :	3 748 000	hab. (Annuaire Statistique de l'Indochine)
1957 :	4 600 000	hab. (estimation personnelle)
1958 :	4 740 000	hab. (Enquête démographique)

1^o — La seule différence vraiment notable entre 1874 et 1921 est le peuplement du srok de Phnom-Penh qui compte 113 habitants au

³²⁹ MOUHOT dit encore : « Tous les anciens habitants (de Battambang) ont été alors conduits au Siam et au Laos de sorte que la nouvelle population s'est formée de gens venus de Phnom-Penh, d'Oudong et d'autres points du Cambodge. »

³³⁰ D'après les résultats du recensement donnés par Y. HENRY. Nous avons rectifié les erreurs dues notamment à de fausses données de superficies dans la province de Siemréap.

³³¹ Il n'est pas nécessaire d'insister ici sur les difficultés dues à une terminologie différente : les khet (provinces) de 1885 sont aujourd'hui des srok après avoir été des « khands » !

kilomètre carré en 1921 alors qu'il n'en avait, d'après AYMONIER que 10 en 1885 ; il y a donc eu colonisation de cette région haute, assez défavorisée au point de vue économique, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Cette colonisation a été, sans doute, favorisée par l'établissement de la capitale à Phnom-Penh. Nous avons vu que cette colonisation doit être antérieure à 1908. Les habitants sont, sans doute, venus des srok voisins (notamment de Kandal Stung) et de la haute région de Kompong-Speu. Depuis 1921 par contre ce srok est resté stationnaire, puisque la densité actuelle est de 130. Il faut tenir compte évidemment ici du voisinage et du développement de la capitale qui a attiré nombre d'émigrants.

2° — Les srok voisins de Kandal-Stung et Bati avaient respectivement 136 et 116 habitants au kilomètre carré en 1921 et en ont aujourd'hui 190 et 170. Leur progression a donc été très inférieure à la moyenne puisque le Royaume, dans son ensemble, a doublé de population. Il semble que dans un premier temps (fin du XIX^e siècle — début du XX^e siècle) la population ait augmenté sur place dans cette région située au Sud de Phnom-Penh, une partie des habitants de Kandal-Stung allant toutefois peupler le srok de Phnom-Penh ; dans un deuxième temps, la progression de la population dans ces srok s'est ralentie ; à partir de 1946 la population du srok de Kandal Stung est stationnaire par émigration *vers Phnom-Penh*³³². Phénomène qui est sans doute valable aussi pour Bati. Il résulte certes de l'insécurité qui régna dans les campagnes de 1947 à 1954 mais traduit aussi, pensons-nous, un malaise démographique dans ces srok pauvres qui sont trop peuplés.

3° — Autre anomalie : les berges du Mékong au Sud du bac de Neak Luong (Loeuk Dek et Peamchor) où la population n'a pas progressé de 1921 à nos jours : Peamchor avait 16 600 habitants en 1921 — 20 000 environ aujourd'hui. Il faut tenir compte du caractère particulier du peuplement de ces 2 srok ; la population en très grande majorité vietnamienne dès 1921 a éliminé peu à peu les Cambodgiens dont elle provoqua le départ. Mais ces régions eurent à souffrir beaucoup plus que toute autre de la guerre à partir de 1947 et l'indépen-

³³² M. J. TROUDE (Monographie inédite de la province de Kandal) donne au srok de Kandal-Stung 59 370 habitants en 1946 ; ce même srok aurait eu 56 000 habitants en 1952 et 63 000 en 1958. En 12 ans la progression n'aurait été que de 4 000 âmes alors que, démographiquement, elle aurait dû être de 15 000 environ (à raison de 2 % par an).

dance de chacun des États s'y est traduite, notamment dans Loeuk Dek, par un départ de Vietnamiens vers le Sud-Vietnam (4 000 en 1956). Ce srok avait 33 550 habitants en 1946 ; il ne doit guère en avoir plus de 25 000 aujourd'hui ³³³.

Migrations intérieures.

La comparaison des différentes cartes ne permet pas cependant de faire apparaître un fait important : *l'exode rural* lié au développement très récent des villes et particulièrement de *Phnom-Penh*. L'augmentation de la population n'a pas profité à la seule masse rurale. Phnom-Penh avait 108 000 habitants en 1939 ; 120 000 environ en 1942. Sa population actuelle ne peut être qu'évaluée à cause de la brutalité même de la progression : 360 000 habitants en 1950 ; 450 000 en 1958(?). Progrès exceptionnel qu'accusent les transformations de la ville, la construction ininterrompue de buildings, l'aménagement de quartiers entiers (Tuol Kork). Progrès extrêmement récent qui ne remonte pas au delà de 1948 : en 10 ans la population de la ville a presque quadruplé, avec un gain de plus de 300 000 habitants. Le gain représente à peu près le tiers du gain démographique de tout le Royaume. Phénomène commun à tous les pays du Sud-Est Asiatique et qui est dû en grande partie à un afflux de population rurale : au moins 150 000 ruraux Cambodgiens sont venus grossir la population de l'agglomération en 10 ans : il y avait 45 000 Cambodgiens à Phnom-Penh en 1948 ; 150 000 en 1950 ; plus de 200 000 aujourd'hui. Le paysan est attiré vers la ville par le désir d'une vie plus attrayante, par les distractions, etc... Phénomène cependant qui fut très accéléré de 1947 à 1954 par l'insécurité des campagnes et qui est encore aggravé par le surpeuplement des campagnes voisines de la capitale. Bien qu'aucune enquête n'ait été faite, on peut tenir pour assuré que l'essentiel de cette migration vient des srok de Phnom-Penh, Kandal-Stung, Kong Pissey, Bati, Samrong, Treang, Tramkâk, Banteay-Méas. Phénomène d'une exceptionnelle gravité car il ne correspond pas à un véritable développement économique de l'agglomération : une grande partie de la population immigrée est flottante ; on ne compte que 65 000 électeurs soit environ 150 000 personnes alors que les « nationaux » (Khmey et Khmer-

³³³ L'enquête de 1958 donne 50 000 habitants au srok de Loeuk Dek ce qui nous paraît impossible.

Islam) sont au moins 200 000. Une énorme masse à demi-rurale se trouve en quasi-chômage. La migration vers les villes a été sensible pour les autres villes du Royaume notamment Kompong-Cham dont la population aurait doublé; mais le phénomène, encouragé par l'insécurité des campagnes, n'est pas du même ordre de grandeur, puisqu'on n'estimait qu'à 100 000 en 1950 le nombre des habitants de toutes les villes du Royaume, chiffre d'ailleurs sous-évalué. La migration toute récente des paysans, en particulier des paysans des campagnes rizicoles situées au Sud de la capitale, mais aussi de certains paysans des berges (de Koh Lovea par exemple) vers Phnom-Penh, constitue incontestablement le plus important phénomène de migration intérieure du Cambodge, la seule véritable exception au progrès démographique « sur place ». Ce phénomène est récent. Il a porté en 10 ans sur 300 000 personnes, dont 200 000 paysans Cambodgiens; en 80 ans (depuis 1875) il a porté sur 400 000 personnes environ : on estimait à 50 000 âmes la population de Phnom-Penh en 1875. Pendant ce temps le Cambodge s'accroissait de 3 500 000 âmes; plus de 90 % de la progression profitait donc aux campagnes.

Cependant à l'intérieur des campagnes *les migrations intérieures* n'ont eu qu'assez peu d'importance, du moins les migrations à longue distance. Les faits n'ont eu qu'un intérêt régional. Nous dirons donc quelques mots ci-dessous (3^e partie) de *l'immigration dans Battambang*, depuis 1920, de paysans originaires des provinces du Sud (srok de Banteay Méas notamment) ou de Cambodgiens de Cochinchine (Chap. XIX). Nous dirons également quelques mots de l'immigration sur les *plateaux de Kompong-Cham* et notamment sur le plateau de Chamcar-Loeu (Cha. XX) : depuis 1930 et surtout depuis 1948 des paysans viennent défricher *les forêts du Chamcar-Loeu* pour y faire des chamcar; leurs défrichements porteraient sur 10 000 hectares et intéresseraient 20 000 individus; depuis 1953 s'y ajoutent les paysans qui vont s'engager comme coolies sur les plantations d'hévéas : en 1951, 880 Cambodgiens travaillaient sur les plantations; en 1955, 4 247. Phénomène d'ampleur modeste et d'intérêt essentiellement régional : la plupart des immigrants en effet sont originaires de *Kompong-Siem, Koh Sautin et Tbaung Khmum*³³⁴; d'autres viennent de

³³⁴ A la plantation de Krek en 1958, 287 ouvriers cambodgiens sur 502 viennent de ces trois srok.

A la plantation de Peamchang en 1958, 322 ouvriers Cambodgiens sur 816 viennent de ces trois srok.

Romduol et Roméas Hek (Svayrieng), Koh Andet, Kirivong, Prey Krabas et Treang (Takéo), Banteay Meas (Kampot).

Colonisation sur place.

Dans ces conditions, il reste vrai que la reconquête du Cambodge depuis 1863 s'est faite « sur place » ou tout au moins par déplacements très limités. La population s'est multipliée là où elle était, défrichant les terres incultes. Œuvre spontanée, œuvre efficace mais discrète qu'il serait intéressant de pouvoir étudier en détail. Ceci exigerait de très difficiles recherches et des enquêtes probablement assez décevantes. Nous nous bornerons à quelques indications :

1° — En « terres de berge », les superficies cultivées ont augmenté très fortement. Les 3 srok de Saang, Ponhéa Lu et Kien-Svay avaient en 1905, 2 320 hectares de chamcar, et 35 000 en 1950 (Documents cadastraux) ; les 3 srok de Chhlong, Stung-Trang et Tbaung Khmum avaient en 1908 (ADHEMAR LECLÈRE) 307 hectares de chamcar ; ils en ont 16 830 en 1950. Nous avons d'ailleurs vu ci-dessus que les chamcar de berge étaient d'extension très récente. Nous avons également vu que leur extension résultait de deux actions paysannes différentes : la création d'un revers de bourrelet par limonage et colmatage de l'arrière-berge grâce au creusement de prek — et le défrichement de l'arrière-berge pour la culture du maïs en avant-cruée. La première action est une œuvre de longue haleine aux résultats durables ; la seconde menée à bien de 1930 à 1940 s'est révélée au contraire essentiellement provisoire. L'œuvre de colonisation paysanne sur les berges peut être illustrée par l'exemple de *Roca-Koy*, en Kang Meas dans Kompong-Cham (carte n° 20). La mise en valeur du revers de bourrelet et de l'arrière-berge est récente, et se marque nettement sur le plan cadastral par une allure des parcelles toute différente. L'*arrière-berge* a été conquise par simple défrichement pour la culture du maïs vers 1931-1939 ; le terrain est resté propriété du Domaine Local jusqu'en 1939, époque à laquelle les parcelles furent attribuées aux paysans : les terres les plus éloignées ont été attribuées à des paysans des khum voisins. Ces terres ainsi défrichées ne portent qu'une culture par an, en saison des pluies avant la crue : culture du maïs roux. Un deuxième type de conquête a eu lieu grâce au creusement en 1937-1938 du prek Phum Thmey qui a permis le colmatage partiel du Beng Kang Yea ; la carte indique l'étendue primitive de ce beng ; le colmatage était suffisamment avancé dès 1943 pour permettre le démembrement du

domaine local au profit des paysans (40 parcelles ont été ainsi accordées avec permis de culture et redevance versée tous les deux ans) ; lors de l'établissement de la carte en 1948, la plupart de ces terres, encore basses, étaient occupées par des rizières de saison sèche ; aujourd'hui (1957) il subsiste des rizières de saison sèche dans les bas-fonds du Beng Kang Yea mais ailleurs le colmatage est suffisamment avancé pour que des cultures variées (saison sèche) et le maïs (saison des pluies) remplacent le paddy.

La colonisation par colmatage et creusement de prek se traduit dans la toponymie par le très grand nombre de villages qui s'appellent « Prek... » le long des berges. Il est remarquable cependant qu'aucun khum et de très rares phum seulement portent ce nom au Nord de Prek Kak et au Sud de Neak Luong sur le Mékong. On peut en conclure qu'en 1908 lors de la création du khum, il n'y avait guère de prek dans ces régions. Il n'y en a guère encore aujourd'hui et le revers de bourrelet est pratiquement inexistant dans ces deux régions : la *topographie s'y réduit à un bourrelet étroit et presque symétrique*. La colonisation des berges par colmatage est loin d'être achevée : elle est très développée le long du Bassac (voir ci-dessus), développée le long du Mékong de Prek Kak à Neak Luong surtout en Khsach Kandal et Srey Santhor, sporadique le long du Tonlé-Sap de Phnom-Penh à Kompong-Tra-lach, pratiquement nulle sur le Mékong de Prek Kak à Kratié, ou de Neak Luong à la frontière Cochinchinoise. Distinctions très importantes sur le plan régional.

2^o — En région de *rizières*, la croissance de la population s'accompagne de *défrichements*. La superficie des rizières s'est accrue ainsi qu'il suit depuis 1909 :

1909	:	620 000 hectares (BRENIER) (probablement exagéré)
1910	:	675 000 hectares (BAUDOUIN) (probablement exagéré)
1913	:	550 000 hectares (DELOCHE DE COMPOCASSO)
1921	:	556 000 hectares (DELOCHE DE COMPOCASSO)
1930	:	800 000 hectares (A. AGARD)
1936-1940	:	926 000 hectares (moyenne)
1947-1951	:	1 060 000 hectares (moyenne)
1952-1957	:	1 150 000 hectares (moyenne)

On peut, semble-t-il, admettre que la superficie des rizières a doublé depuis 1921 cependant que la population ne doublait pas tout à fait ³³⁵. Phénomène satisfaisant sur le plan humain. Au fur et à mesure

³³⁵ En 1905, les 4 srok de Phnom-Penh, Kandal Stung, Kong Pissey et Sam-rong Thom avaient 46 500 hectares de rizières ; aujourd'hui 120 000.

que les jeunes arrivaient à l'âge adulte, ils allaient défricher un coin de forêt, de buisson ou plus rarement de veal. Ce défrichement s'accompagnait, selon les cas, de la création d'un nouveau lieu habité ou simplement de l'agrandissement du phum ancien. On s'explique ainsi la fréquence dans la toponymie des mots qui désignent la végétation spontanée : veal, russey (bambou), prey³³⁶ surtout et aussi la fréquence des villages neufs « phum thmey ». Un exemple de défrichement peut être pris à *Sangker*, en Romduol dans Svayrieng. C'est une région originellement forestière, de sol sableux, pauvre, aujourd'hui à peu près intégralement cultivée. Le peuplement y est relativement récent et la carte n° 21 permet de suivre ses étapes (Cadastre — khum de Sangker — 2^e feuille). En 1931, lors de l'établissement de la première carte cadastrale 146 parcelles furent dénombrées : elles se groupent en un certain nombre de portions aux contours très irréguliers occupant les régions les plus basses où l'établissement des rizières est le plus facile. Là se trouvent les maisons. En 1935, 179 hectares de « brousse » appartenant au « Domaine Local » ont été distribués (suivant procès-verbal de bornage) aux habitants ainsi qu'à un certain nombre d'habitants du khum voisin de Châk ; des permis de culture ont été accordés à cette époque suivis d'attribution en 1941, 1942, 1943. Le nombre des parcelles est ainsi passé à 258. Une partie de ces terres a été rapidement défrichée et mise en rizières ; elles figurent comme telles sur le plan en grandes rizières très régulières, bien différentes des anciennes ; d'autres par contre sont restées longtemps incultes ; elles sont encore dénommées « brousse » sur le plan de 1935 ; la matrice cadastrale prouve qu'aujourd'hui (1950) elles sont cultivées ; il reste enfin une grande parcelle non encore attribuée ni défrichée qui attend la colonisation. Il semble que très souvent les choses se soient passées de la sorte : d'abord occupation irrégulière et sporadique des clairières correspondant aux endroits les plus bas ; puis à une époque plus récente, permis de culture sur des lots plus réguliers qui sont peu à peu défrichés. Il semble cependant que dans certaines régions (Siemréap) la rizière ait été précédée par le « chamcar loeu », par l'écobuage. Le « chamcar loeu » des Cambodgiens³³⁷ n'est pas un « ray » : il a un caractère certain de permanence que montre bien la photographie aérienne ; il est cultivé pendant 5 ans, ou plus, successivement et n'est laissé que quelque temps en jachère ; la forêt n'y

³³⁶ Un des cas les plus typiques est celui de Prey-Veng « la Longue Forêt ». Il n'y a plus aujourd'hui la moindre forêt à proximité de la ville.

³³⁷ Ci-dessous, chapitre XX, région de Siemréap.

repousse pas mais seulement une formation frutescente très dégradée (Chap. IV). Nous pensons que très souvent le chamcar loeu a précédé la rizière : la forme arrondie est la même (photo 26).

La colonisation par défrichement de forêt à proximité des lieux précédemment cultivés n'a pas soulevé de difficulté dans la plupart des cas, la terre en friche étant abondante. Mais là où les terres disponibles se font rares, l'accroissement de la population provoque des partages et se traduit par le morcellement des propriétés et du terroir. Le *morcellement parcellaire* dont nous dirons un mot ci-dessous est révélateur d'un *progrès démographique sur place en région anciennement peuplée*.

Veal et Forêts.

1° — *Répugnance pour les veal.*

Une remarque très importante doit être faite ici. Dans cette reconquête le paysan semble s'être attaqué aux zones de forêt dense à Diptérocarpées, de préférence aux zones herbeuses des *veal*. Ces *veal* cependant ont été cultivés *autrefois*, comme nous l'avons indiqué et comme le montrent les photographies aériennes. Ils ont été abandonnés et étaient presque toujours vides en 1863³³⁸ ; ils sont restés en grande partie vides aujourd'hui. La région de Kompong-Thom avait en 1870-1880 de 5 à 10 habitants au kilomètre carré — le khum actuel de Srayauv a 15 habitants au kilomètre carré aujourd'hui. Les habitants de Romlong et Tang Kauk devant qui s'étendent d'immenses étendues de *veal sbauv* aux sols assez bons, imperméables, vers l'Ouest (20 km sans un arbre) sont restés sur les terres brunes qu'ils ont défrichées et préférèrent de nos jours émigrer sur le plateau de Chamcar-Loeu en forêt de légumineuses très malsaine pour y brûler la forêt et y faire des cultures diverses (voir Chap. XIX) ; le srok de Koh Andet, srok de *veal* inondés, à proximité des régions très peuplées de Tréang ou de Samrong, est, aujourd'hui encore, presque vide ; de même les parties basses de Prey Krabas ou de Kirivong. Dans le srok de Puok, les khum forestiers de Chochuk ou de Tatrao sont plus peuplés (60 et 100 habitants au km²) que le khum même de Puok (35 habitants au km²) ou le khum entièrement en zone d'herbe de Samrong Yea (20 habitants au km²). De même en Sisophon, Bosbauv, khum forestier, est plus peuplé que Phniet en zone de *veal* : respectivement

³³⁸ Voir ci-dessus les citations de MOUHOT, DELAPORTE, d'A. PAVIE.

68 et 43 habitants au kilomètre carré ; en Sauthnikom de même Samrong (70) et Balaing (62) sont plus peuplés que Trapeang-Thom (50). Les plaines nues du Nord-Ouest de la province de Prey-Veng seraient plutôt moins peuplées que les plaines coupées de l'Est de cette province. Il reste certes de vastes espaces forestiers vides mais un des traits les plus frappants du paysage rural cambodgien est cependant la présence en plein cœur du pays de ces étendues d'herbes incultes ; le contraste entre le peuplement de certaines zones forestières de sol plus que médiocre et le vide des « veal sbauv » est particulièrement marqué dans la région de Siemréap : il y a sans doute là une conséquence d'un repli des populations en forêt lors des invasions. THOREL signale « la facilité avec laquelle les Cambodgiens vont se réfugier et vivre dans les forêts à la façon des sauvages ». (Francis GARNIER, Tome II, p. 295). Que les veal actuels, ces grandes étendues nues, aient été abandonnés au cours des guerres et des invasions s'explique aisément ; aucune protection ne pouvait y être trouvée contre des armées ennemies. Par ailleurs ces grandes plaines sont particulièrement étendues dans Battambang et Siemréap qui restèrent Siamois jusqu'en 1907. On s'explique moins facilement que ces terres restent aujourd'hui si timidement mises en valeur, si largement encore incultes. Elles présentent certes des caractères naturels peu favorables : elles sont inondées aux hautes eaux, sur une profondeur d'ailleurs variable (0,50 m. à 4 ou 5 m.) ; elles souffrent considérablement de la sécheresse en saison sèche où subsistent seules quelques mares (trapeang) ; la terre argileuse (dey eth) est difficile à travailler ; elle est dure comme de la brique en fin de saison sèche, impossible à labourer pour la petite charrue cambodgienne avant des pluies abondantes ; à ce moment le soc de bois patine sur la glaise ; à faible distance du sol une couche très compacte empêche les racines de paddy de pousser en profondeur. Inversement cependant, ainsi que nous l'avons vu, les sols sont parfois assez bons. Le paysan les considère comme assez favorables. Cependant il les laisse incultes, se bornant à les incendier, chaque année, pour la chasse. Le manque de bois de construction et de bois de chauffage est certes une gêne considérable : *il faut des arbres pour construire la maison cambodgienne sur pilotis*. Ces veal d'autre part ne peuvent être réellement mis en valeur qu'avec un réseau hydraulique permettant la maîtrise de l'eau : les expériences faites tant par la Société Rizicole de Battambang avant 1941 que par l'Exploitation Agricole Mécanisée montrent que la culture du riz reste aléatoire tant que l'eau ne peut être maîtrisée : le barrage de Bovel

avait été édifié à cet effet. Ce réseau hydraulique, les Khmer d'Angkor l'avaient construit. Les paysans Cambodgiens n'avaient pas les moyens de le reprendre³³⁹ ; ils se sont bornés à l'édification de « *tanub* » (réservoirs) en lisière des veal et de la forêt inondée pour des cultures de riz de saison sèche. Tous ces inconvénients sont réels. Non décisifs. Nous sommes en présence ici, pensons-nous, d'un fait de civilisation : la répugnance du Cambodgien pour les plaines nues et inondées.

2^o — *Le Khmer et la forêt.*

Par contre le Cambodgien est un homme de la forêt. Plus précisément, il aime la forêt dense à Diptérocarpacées. La forêt claire est restée déserte : elle n'est qu'un terrain de parcours et de chasse, très hostile ; la forêt lacustre est également restée déserte, à l'exception de quelques villages de pêcheurs. La forêt dense à Légumineuses et Tetrameles des terres rouges basaltiques, très malsaine, est restée quasi déserte jusqu'il y a très peu de temps : la conquête du « Chamcar-Loeu » ne remonte guère avant les années 1948 et cette conquête par brûlis est liée à des cultures spéculatives (Chap. XVIII). Tant que ces cultures commerciales n'ont pas été possibles, les forêts de terres rouges sont restées vides. La forêt tropophile à Lagoestromia des terres brunes, plus ou moins rocheuses, a été défrichée plus tôt, sans être vraiment un centre d'attraction. Par contre la forêt dense à Diptérocarpacées, en plaine, sur sols sableux, a été, semble-t-il, la grande région de colonisation et de défrichement. L'étendue des rizières coupées d'arbres et de buissons, l'étendue des forêts dégradées dominées par les « chambak » montrent l'importance des étendues forestières défrichées. Cette forêt, là où elle subsiste, est encore aujourd'hui volontiers fréquentée par le paysan. Elle n'est pas malsaine (voir Chap. IV) : le sol est perméable ; il est très sec en saison sèche ; il n'y subsiste que des mares ; il n'y a pas de sources d'eau vive comme dans toutes les dépressions de la forêt de terres rouges. Les stung sont à sec pendant la plus grande partie de l'année. Conditions peu favorables aux anophèles. Elle n'est pas très dense. Les espèces, variées, fournissent tous les bois utiles aux paysans : le sokram, le kralanh, le trach les colonnes ; les divers *chhoeuteal*, le *sralao*, le *phdiek*, les pièces de char-

³³⁹ Il y eut des tentatives paysannes pour coloniser ces terres avec l'aide de l'Administration : en 1947 les habitants de Srayauv demandent aux Travaux Publics la construction d'une digue de Tuol Roveang au stung Khya dans la plaine d'herbe désolée dite « Veal Krom ».

pente et les planches des murs. Des bois plus précieux (kranhung, neang nuon) sont utilisés en menuiserie (rayons des roues de charrette) ou pour quelques pièces d'ébénisterie. La forêt fournit encore des lianes, des bambous (*russey*), des rotins (*pdauv*) et ropeak : les ropeak sont utilisés pour la vannerie. Le bambou est d'utilisation très variée : menuiserie, vannerie : avec un seul bambou découpé en fines lamelles, un paysan de Krabey-Riel peut fabriquer pour 1 200 riel de paniers ; le bambou est cependant particulièrement utile pour la fabrication des engins de pêche (angrouth, nasses diverses) et surtout des claies de bambou (pruol). Dans les provinces de Siemréap et de Kompong-Thom, des villages forestiers vivent en partie de la confection des claies de bambous vendues aux pêcheries des Lacs : 10 000 bambous fendus rapportent 400 riel à Roluos (1958) ; les petits pieux pour les soutenir (chiamreugn) valent 1,2 riel pièce. Le paysan utilise encore les lianes, si nombreuses (*vâr*) : il vend le paquet de lianes 30 à 35 riel aux pêcheurs qui en tressent des engins (Roluos). Il se livre volontiers à la cueillette et, dans certains cas, avant la récolte du paddy, les racines ou les baies entrent dans l'alimentation³⁴⁰. Il va également chercher le miel sauvage : les procédés de récolte, très pittoresques, ont été décrits par U... K... (M. C. 80 023 — dans « Présence du Cambodge » — France-Asie — nos 114-115, pages 385 à 387) : récolte de jour ou de nuit des ruches sauvages, récolte avec « enfoncement de chevilles »³⁴¹. Petite chasse également et capture (capture des martins-pêcheurs, par exemple, décrite par Méas Ham — M. C. 62 006, *idem*, page 388).

Par ailleurs, les divers « Chhoeuteal » ainsi que les Trach, plus rares en forêt dense, et quelques autres Diptérocarpacées donnent de l'huile de bois ou oléo-résine. Tel est le cas surtout du « Chhoeuteal teuk » (*Dipterocarpus alatus*), espèce la plus typique de ces forêts, dont l'huile est très estimée à cause de sa limpidité : elle est, brute, semi-liquide, épaisse, vert-brun ; après filtration, séparée de la résine, elle est rougeâtre. Pour obtenir l'huile, le paysan creuse dans la partie basse du tronc, à un mètre de hauteur environ, une niche : à la hache il fait à la base une section horizontale droite ; la partie supérieure de

³⁴⁰ Nous ne parlons pas ici de certaines cueillettes particulières aux forêts denses de montagne : cardamome, gutta-percha, gomme-gutte, graine de sleng (*Strychnos nux vomica*). La graine de Krabau (*Hydrocarpus anthelmintica*) est récoltée en forêt inondée.

³⁴¹ Les chevilles enfoncées dans le tronc permettent de monter aux grands arbres de la forêt pour atteindre les essaims d'abeilles « srakar » ou abeilles « d'impôt » car cette activité était autrefois l'objet d'un impôt.

l'entaille est taillée obliquement, en sifflet ; la face inférieure est ensuite creusée en « bénitier ». Pour amorcer l'écoulement de la sécrétion, il allume un feu dans le bénitier, opération qu'il renouvelle pour désobstruer les canaux sécréteurs et faciliter la sécrétion en empêchant la coagulation. Cette pratique, à la longue, nuit à l'arbre qui peut être complètement détruit à l'intérieur. L'arbre est exploité à partir de 15 à 20 ans ; il peut être utilisé pendant 60 ans ; il ne peut être abattu tant qu'il est en exploitation ; il est propriété de la famille qui l'exploite, la propriété cessant avec l'exploitation. Chaque arbre donne 20 à 30 litres d'oléo-résine par an. L'oléo-résine est, le plus souvent, vendue sous forme d'huile pâteuse utilisée pour le calfatage des bateaux, comme vernis à meubles, pour la fabrication des torches. Cette dernière activité est très pratiquée dans les villages forestiers. Les habitants des zones forestières tirent une laque (*moreak*) de l'exsudation du Kroeul (*Melanorrhoea laccifera*) : le latex de cet arbre est conservé avec des oléo-résines de *Dipterocarpus* ; en mélange avec ces mêmes oléo-résines, le *moreak* peut être utilisé comme *verniss* (vernissage de boîtes en bambou par exemple).

Enfin, la forêt à *Dipterocarpacees* est encore le lieu de brûlis où le paysan cultive le paddy ; les « chamcar-loeu » ont un certain degré de permanence ; ce sont des champs sur brûlis ; ils donnent un riz plus nourrissant et plus abondant que les rizières ³⁴² (Chap. XX). Le Khmer peuple la forêt de nombreux « Neak Ta », souvent bienfaisants, sans parler des « preay », esprits féminins qui demeurent dans certains arbres. La forêt a été un lieu de refuge en période de guerres ; elle est encore un lieu de refuge pour ceux qui ont quelque chose à redouter de leurs semblables : « teou prey », « partir en forêt » a un sens sentimental assez voisin de notre expression « prendre le maquis ». *Le Cambodgien est un homme de la forêt.*

III. — HÉTÉROGÉNÉITÉ DU TERROIR ET DÉSÉQUILIBRE DU PEUPLEMENT

Ces faits ont pour conséquence un terroir très hétérogène et un peuplement mal équilibré.

³⁴² La culture sur brûlis est pratiquée dans toutes les forêts denses. Elle est particulièrement importante en forêt de terre rouge. Il en sera parlé dans la 5^e partie de cette étude.

Terroir hétérogène.

L'inégale répartition de la population à la fin du XIX^e siècle se traduit encore de nos jours par l'inégale étendue des khum. On sait que cette circonscription administrative a été créée de toutes pièces par l'Administration du Protectorat en 1908. Là où le pays était peuplé, les khum sont petits ; là où il était peu peuplé les khum sont grands. Depuis 1908 certes il y a eu quelques modifications par dédoublement de khum surtout dans les provinces de l'Ouest : le khum de Tamoeun a été divisé en Tamoeun et Kauk Khmum — ou au contraire par réunion de deux khum en un seul (Chong et Kbal Koh Sautin dans Koh Sautin). Mais ce sont là modifications de détail qui ne transforment pas l'ensemble du tableau : à Tamoeun elles correspondent effectivement à un développement du peuplement et de la colonisation (Chap. XX). Aujourd'hui encore il y a des différences considérables dans l'étendue des khum : en Kandal Stung l'étendue moyenne des khum est de 12 kilomètres carrés ; en Bati de 23 kilomètres carrés ; en Baphnom de 46,6 kilomètres carrés ; en Romduol de 35 kilomètres carrés ; en Mongkolborrey de 94 kilomètres carrés ; en Stoung de 200 kilomètres carrés ; en Chamcar Loeu de 97 kilomètres carrés. Les mêmes phénomènes sont valables en terres de berge, l'étendue moyenne des khum est de 14 kilomètres carrés en Kompong-Siem (berges), de 190 kilomètres carrés en Chhlong. Preuve d'une inégalité ancienne du peuplement et d'une colonisation sans migrations.

De plus graves conséquences est l'hétérogénéité du terroir. La parcelle de *rizière* a une étendue moyenne de 30 à 40 ares. Ce qui différencie la campagne cambodgienne aussi bien de l'extrême morcellement du Nord-Vietnam (parcelle moyenne dans la province de Bac-Ninh : 6,8 ares — parcelle moyenne dans le delta tonkinois : 10 ares) que du très faible morcellement du Transbassac Sud-Vietnamien (Chaudoc : 2,4 ares — Soctrang : 5,3 — Bac-lieu : 9,5). Mais le chiffre moyen du Cambodge n'a pas grande signification, car la parcelle moyenne est 20 ares dans les khum rizicoles de Siemréap et de 2 hectares dans ceux de Battambang. On compte 3 100 parcelles pour 13 600 hectares dans le khum de Kauk Khmum (Battambang), et 3 764 pour 1 775 hectares dans le khum de Trapeang Krassang (Bati). Les extraits de plans cadastraux sont expressifs à cet égard (Fig).

Les chiffres cités en annexe permettent d'illustrer ce très inégal morcellement des rizières cambodgiennes ³⁴³.

Le morcellement est marqué dans les srok situés au Sud de Phnom-Penh : Phnom-Penh (0,31), Kandal-Stung (0,34), Treang (0,23), Bati (0,23), Kong Pissey (0,31) ; aussi dans les srok de Rola-Peir et Babaur ; de même dans toute la partie Nord de Prey-Veng ; et également dans les srok de Puok et Siemréap. Les parcelles sont plus grandes dans le Sud de Prey-Veng (Kompong-Trabek), dans Svayrieng, surtout dans le srok de Svay-Teap (0,85), plus grandes encore dans la province de Kompong-Thom (Kompong-Svay : 1,09) et surtout dans les 4 srok rizières de Battambang : 2 hectares en moyenne entre Battambang et Sisophon. Le morcellement parcellaire est un phénomène complexe. La nature du terrain intervient certainement : les petites parcelles sont particulièrement nombreuses dans les khum forestiers ; le premier défrichement de la forêt se prête mieux à l'aménagement de petites rizières. D'une façon générale les régions à morcellement marqué sont des régions de rizières hautes, irrégulières, coupées en terrain conquis sur la forêt ; les régions à faible morcellement sont des régions de rizières nues, basses, régulières, conquises sur des veal. Cependant les rizières nues de Peareang ou de Sithor Kandal sont assez morcelées et d'autres exemples pourraient être donnés (Prey-Krabas). Il nous semble que le morcellement parcellaire traduit surtout l'ancienneté du peuplement. Il résulte en effet en grande partie des partages successoraux, la terre étant partagée également entre les enfants à la mort des parents : la terre est donc d'autant plus morcelée qu'elle est depuis plus longtemps appropriée, exploitée et peuplée. Et ce d'autant plus qu'en région peuplée, les terrains défrichables sont plus rares. Le morcellement des rizières vient donc confirmer les quelques données historiques dont nous disposons : peuplement assez dense de la Plaine des Quatre-Bras à la fin du XIX^e siècle, particulièrement des provinces de Kandal et Takéo ; les petites plaines de Kompong-Chhnang auraient de même été bien peuplées et A. PAVIE confirme ce fait ; par contre peuplement assez lâche de la Plaine des Lacs. Mais les conséquences économiques de ces faits sont importantes : *le morcellement rendra difficile la modernisation de l'agriculture, dans une des régions les plus*

³⁴³ On peut en conclure qu'en 1908 les régions au Sud de Phnom-Penh étaient plus peuplées que les provinces de l'Est (Prey-Veng, Svay-Rieng) et *a fortiori* plus que les provinces des Lacs ou la région de Kg-Cham. Il n'est cependant pas possible d'entrer dans le détail.

peuplées du Royaume : l'exploitation paysanne moyenne en Bati, par exemple, étant de 2,1 ha, chaque paysan travaille en moyenne 9 parcelles.

Les chamcar des berges sont plus petits généralement que les rizières. Eux aussi sont d'étendue très inégale comme en témoignent les chiffres ci-joints donnés par le Cadastre, en éliminant les khum rizicoles mais en tenant compte des riz flottants ou de saison sèche ³⁴⁴.

L'influence des facteurs purement géographiques est ici prépondérante comme il a été dit ci-dessus : les chamcar de l'arrière-berge et les rizières à riz flottant ou à riz de saison sèche sont plus étendus que les chamcar de la berge ou du revers. Ainsi s'explique la grande étendue des parcelles dans les srok à arrière-berge développée (Kien-Svay, Loeuk Dek), ou à importantes rizières de saison sèche (Muk Kompul). Des chiffres plus précis montrent un morcellement particulièrement fort dans les îles où l'arrière-berge est presque inexistante 0,15 ha à Koh Anlong Chen — 0,16 ha à Kohé — 0,23 ha à Lovéa — 0,23 ha à Koh Sautin — 0,19 ha à Koh Tontim, etc...

Ces îles étaient les seuls endroits peuplés vers 1870, d'après les récits : le morcellement en a, sans doute, été aggravé. Les régions les plus morcelées en tout cas sont les srok de Kompong-Siem, Koh Sautin, Srey Santhor et Khsach Kandal, entre Prek Kak et Phnom-Penh : ce sont vraisemblablement les plus anciennement peuplés : ce sont actuellement les plus peuplés et ceux où l'économie de berge est la mieux représentée.

344

Khet KRATIE	Srok Chhlong	0,56 hectare
Khet KG-CHAM	Srok Krauchmar	0,44 —
	Srok Tbaung Khmum	0,40 —
	Srok Kompong-Siem	0,35 —
	Srok Koh Sautin	0,44 —
	Srok Kang Méas	0,61 —
	Srok Srey Santhor	0,34 —
Khet KANDAL	Srok Khsach Kandal	0,37 —
	Srok Muk Kompul	0,81 —
	Srok Saang	0,64 —
	Srok Koh Thom	0,66 —
	Srok Kien Svay	1,60 —
	Srok Lovea Em	0,65 —
	Srok Loeuk Dek	1,10 —

Faits de surpeuplement.

Les conséquences humaines sont plus graves. L'histoire est responsable en grande partie de l'inégale répartition des hommes dans le Cambodge peuplé. *Géographiquement cette répartition n'est donc pas logique.* Ce fait domine toute la vie régionale. Certaines régions en particulier dans la Plaine des Lacs sont insuffisamment peuplées (Kompong-Thom et Battambang), par rapport à leurs possibilités, encore que les réactions du voyageur devant les immensités nues ne soient pas toujours rationnelles. Inversement il est des régions ou au moins des khum trop peuplés.

La notion de surpeuplement est délicate. En pays rural une zone est surpeuplée quand les ressources agricoles normales ne suffisent pas à nourrir les habitants. Tel est bien le cas en certains points du Cambodge. Plus particulièrement dans les régions rizicoles au Sud de Phnom-Penh.

1° — La région Sud de Phnom-Penh.

Au Sud de Phnom-Penh la densité de la population dépasse généralement 150 habitants au kilomètre carré. De nombreux khum ont plus de 200 habitants au kilomètre carré, certains près de 500. Or les conditions naturelles sont défavorables. Sauf en quelques endroits privilégiés (basse plaine du Stung Thnot) les rendements en paddy sont inférieurs à 1 tonne à l'hectare et se tiennent généralement entre 600 et 900 kilogrammes. Stung peu poissonneux : tout le pays souffre d'un grave déficit en poisson que les paysans doivent se procurer au bord des fleuves. Des faits humains aggravent ces conditions : le pays étant depuis longtemps bien peuplé, la propriété est très petite (2 ha), et de même l'exploitation ; le morcellement est très poussé. Dans ces conditions, les paysans ne peuvent vivre des ressources normales du pays : les revenus autres qu'agricoles représentent parfois plus de 25 % du revenu total. Ils font appel à des activités annexes : Exploitation du thnôt et fabrication du sucre de palme ; mais cette activité est en déclin par suite du manque de bois. Seuls les srok de Kong Pissey, Samrong Tong et Tramkâk en bordure de zones forestières fabriquent encore du sucre en grandes quantités. Il y a d'ailleurs un *cercle vicieux* dans l'exploitation du thnôt : le paysan le plante pour se procurer des ressources supplémentaires en zone fortement peuplée ; mais à cause

de ce fort peuplement il défriche les forêts et ne peut plus, de ce fait, fabriquer le sucre. Dans le srok de Phnom-Penh, les thnôt sont utilisés pour leur jus vendu frais ou fermenté, les palmes sont vendues comme paillotes. Le srok de Kandal Stung s'est livré longtemps à la production du *stick-laque* ; cette production est aujourd'hui abandonnée. Un peu partout les paysans ont quelques modestes cultures secondaires. Le srok de Tramkâk dans la région de Kus a vu se développer depuis peu l'élevage des canards, rémunérateur et bien adapté. Les industries rurales sont nombreuses : vannerie (Kong Pissey, Tramkâk), tissage de la soie (Prey Krabas, Bati, Samrong), travail des métaux (cuivre à Yol Tong, fer en Bati) ; mais ces industries, peu rémunératrices, présentent des caractères d'absurdité économique tels que ceux que M. Pierre GOUROU décrivait dans le delta tonkinois et qui sont caractéristiques de pays surpeuplés : les habitants des khum de Kong Pissey vont chercher en forêt le rotin à 10 ou 15 kilomètres ; les paysannes de Bati achètent à Phnom-Penh la soie grège et la teinture dont elles tissent sampot et sarong ; les forgerons de Trapeang Krassang (Bati) achètent également à Phnom-Penh le fer dont ils forgent des lames de faucille, et les fondeurs de Yol Tong vont, dans les mêmes conditions, se procurer dans la capitale les lingots de cuivre dont ils font les phtel. Les paysans vont vendre corbeilles et paniers, sampot et sarong, fers de faucille et phtel aux commerçants de Phnom-Penh (Chap. IX).

Toute cette région au Sud de Phnom-Penh est depuis peu *une région d'émigration soit temporaire soit continue*. Émigration temporaire vers Phnom-Penh : les paysans de Kandal Stung et Bati fournissent en saison sèche après la récolte et avant les labours de mai-juin la grande masse des « coolies-cyclos », des tireurs d'eau et des dockers de Phnom-Penh. Le coolie-cyclo, juché sur une sorte de triporteur, pousse les clients qu'il transporte à travers la ville ; il est locataire et plus souvent encore sous-locataire de son cyclo. Le prix de location (1956) est de 25 à 28 riel³⁴⁵ ou même 30 riel si le cyclo est cédé à 2 hommes dont l'un travaille le jour et l'autre la nuit. La demande l'emporte sur l'offre et le paysan doit s'adresser à un « caporal » qui exige des candidats un cadeau (50 à 100 riel). Le cyclo-pédaleur, une fois engagé, doit verser un acompte (50 à 100 riel) ; son gain net est de l'ordre de 40 à 50 riel par jour et ses frais de nourriture s'élèvent à 10 riel

³⁴⁵ M. CHAU SENG. La vie des cyclo-pédaleurs « Réalités cambodgiennes ». Samedi 15 décembre 1956.

environ (5 riel par repas soit 3 riel pour 3 bols de riz et 2 riel pour la « soupe chinoise ») ; le bénéfice est de l'ordre de 30 riel par jour car le cyclo-pédaleur n'a pas de domicile et dort dans son cyclo. Le séjour dans la capitale dure de 10 jours à un mois, en général ; mais il peut se prolonger pendant plusieurs mois. Autre métier, celui de « tireur d'eau ». Du fait de son brutal développement récent, Phnom-Penh ne dispose pas d'un réseau de distribution d'eau suffisant, les quartiers excentriques souffrent du manque d'eau surtout en saison sèche ; les habitants achètent l'eau à des tireurs d'eau qui se rendent, traînant un tonneau de 200 litres, dans tous les quartiers. Le tonneau monté sur deux roues et muni d'un brancard est loué à un propriétaire chinois (prix de location : 12 riel par jour) : le paysan va remplir son tonneau à une fontaine publique dans le centre de la ville ; puis il le tire vers les quartiers périphériques où l'eau est vendue à raison de 15 riel les 200 litres. Le bénéfice peut atteindre 30 riel par jour. Alors que le cyclo-pédaleur est toujours un homme, les femmes et même les adolescents sont nombreux parmi les tireurs d'eau. La plupart dorment dans les pagodes. Métier pénible et rude ; spectacle attristant ³⁴⁶.

Il est des migrations de plus longue durée : migrations d'habitants de Kompong-Speu chaque année dans Kompong-Cham ou Kompong-Thom pour l'exploitation des thnôt ; l'absence du village dure, en principe, six mois. Migrations pour plusieurs années : les jeunes de Tuk Méas (Banteay Méas) émigrent vers les plaines de Battambang où ils s'installent comme fermiers (locataires) des propriétaires importants ; ils reviennent presque toujours cependant au pays natal pour y finir leurs jours. Une partie des travailleurs cambodgiens de la plantation d'hévéas de Chup sont originaires de Koh Andet, Kirivong, Prey Krabas, Treang (Takéo) et Banteay Méas (Kampot) ; 66 sur 281 travailleurs dénombrés au centre, auxquels il faut ajouter 14 originaires de Kandal ; on trouve à Krek, sur 502 ouvriers cambodgiens 24 paysans de Kandal et 11 de Takéo ; à Peamchang 222 paysans de Takéo (Kirivong, Koh Andet, Prey Krabas), 91 de Kandal et 32 du srok de Banteay Méas sur 816, soit plus du tiers de l'effectif. Au départ il s'agissait dans l'esprit des paysans d'une migration temporaire avec retour au village pour la culture du riz. Il semble que de plus en plus ces paysans émigrés dans Kompong-Cham s'y installent de façon stable. La migration sera peut-être définitive.

³⁴⁶ Les habitants de Preah Nippean qui vont travailler à Phnom-Penh, reviennent une fois une fois par mois chez eux. Ils peuvent économiser 800 riel en dix jours.

Migration définitive enfin vers Phnom-Penh.

Surpeuplement et émigration se traduisent par une diminution relative des progrès de la population depuis 1921 dans les srok situés au Sud même de Phnom-Penh. Le srok de Kandal Stung avait 42 352 habitants en 1921 ; 60 000 en 1956, chiffre atteint dès 1946 ; l'accroissement est donc de 18 000 habitants soit 42 % ; compte tenu de l'accroissement naturel tel qu'on peut le supposer, soit 2 % par an en moyenne, le srok de Kandal Stung aurait dû augmenter de 70 % — ce qui s'est produit d'ailleurs pour le reste du Royaume (passé de 2 500 000 à 4 500 000 habitants) ; il aurait donc dû gagner au moins 30 000 habitants. L'émigration lui a fait perdre 10 000 à 12 000 habitants. De même Bati avait 44 500 habitants en 1921 ; 57 000 en 1956 ; l'accroissement a été de 13 000 habitants ; il aurait dû être d'environ 30 000. L'émigration a fait perdre 17 000 habitants à ce srok. Le phénomène est beaucoup moins sensible en Samrong dont la population est passée de 31 000 à 52 000 soit une augmentation de 21 000 individus.

2° — *Les berges.*

Quelques khum de berge sont également trop peuplés, notamment certaines îles du Mékong. On note déjà une certaine saturation à Koh Samrong où la densité est de 320 habitants au kilomètre carré : les petits propriétaires que l'érosion du fleuve prive de leurs terrains, quittent l'île pour la ville voisine de Kompong-Cham ; les riches propriétaires s'y sont installés dès 1947, lors de la période d'insécurité, et louent leurs chamcar. Mais le surpeuplement est évident et depuis longtemps déjà à Koh Sautin où la densité est de 420 habitants au kilomètre carré, et où, compte tenu de l'étendue occupée en permanence par les eaux du fleuve, la densité au kilomètre carré cultivé s'élève à 750. Le tissage des couvertures de coton a été développé ici en 1941-1945 en partie pour remédier à ce surpeuplement. Mais les habitants émigrent depuis longtemps : ils ont peuplé au Nord de Kratié, l'île de Koh Longnien.

D'autres exemples pourraient être trouvés. La reconquête paysanne du Cambodge a créé dans le centre du pays, entre le Tonlé-Tauch et les collines qui précèdent la Chaîne de l'Éléphant, des densités de population trop fortes pour les ressources. Il y a là, d'ores et déjà, un problème humain à résoudre.

QUATRIÈME PARTIE

LA SOCIÉTÉ PAYSANNE



L'EXPLOITATION DE LA TERRE

Il n'existe ni étude ni même documentation statistique sur la société paysanne cambodgienne, si ce n'est les renseignements déjà anciens et quelque peu fragmentaires donnés par Y. HENRY³⁴⁷. Nous croyons donc bien faire en donnant une description précise de cette société dans cinq khum, objets d'une « Enquête Agricole » faite en 1948-1949, enquête encore inédite³⁴⁸.

I. — LA SOCIÉTÉ PAYSANNE DANS CINQ KHUM
CAMBODGIENS

Dans chaque khum un certain nombre de familles ont été interrogées par questionnaire. Il s'agit donc d'un *sondage*. Le questionnaire est très précis. Ses réponses ont été recueillies soigneusement. La documentation est de toute première valeur. Nous avons pu la compléter sur place. Cependant, du fait de l'insécurité, les khum n'ont pas été très heureusement choisis : deux d'entre eux (Roang-Chamcar Samrong) sont situés dans la banlieue d'une ville (Kompong-Cham-Battambang) ; tous les cinq sont situés dans des provinces (Kompong-Cham-Kratié-Battambang) dont l'originalité est marquée (chap. XIX et XX) ; par contre les provinces du centre (Kandal-Takéo) et de l'Est (Prey-Veng-Svayrieng), si importantes, ont été laissées de côté. Enfin les enquêteurs n'ont jamais distingué Exploitation et Propriété ; les documents sont difficiles à interpréter.

³⁴⁷ Y. HENRY. Economie agricole de l'Indochine. Hanoï 1932.

³⁴⁸ Un sixième khum a été étudié : Loloksar (Bakan - Pursat). Nous n'avons retrouvé et dépouillé qu'une partie des documents de ce khum.

A l'enquête par sondage est joint un *Recensement* pour les quatre srok de Kompong-Siem, Chhlong, Battambang et Bakan. Ce recensement qui utilise les déclarations des mékhum n'a qu'une faible valeur.

Krala (Kompong-Sien-Kompong-Cham).

Le khum est situé sur le plateau basaltique de Chamcar Loeu à 16 kilomètres à l'Ouest de Kompong-Cham. Ont été étudiés 21 % des familles cambodgiennes, 25 % de la population, 20 % du sol cultivé. Le détail est le suivant :

SURFACE OCCUPÉE PAR FAMILLE	NOMBRE DE FAMILLES	SUPERFICIE OCCUPÉE
moins de 0,5 ha	62	5,21 ha
0,5 à 1 ha	12	6,64 ha
1 à 2 ha	24	33,31 ha
2 à 5 ha	38	129,55 ha
5 à 10 ha	24	177,40 ha
10 à 20 ha	7	116,03 ha
20 à 30 ha	1	19,87 ha
TOTAL	168	488,01 ha

En réalité, l'analyse donne les résultats ci-dessous :

— *Sur moins de 0,5 ha.* — 21 petits commerçants — 8 ont des bœufs dont ils n'ont pas l'utilisation et qu'ils louent.

30 « coolies », très pauvres gens — 11 ne possèdent même pas le terrain de leur maison et sont obligés de louer ; 10 trouvent dans l'élevage des vaches quelques ressources supplémentaires ; un loue 57 palmiers à sucre dont il vend le jus.

11 « exploitants agricoles ». Deux sont des veuves ; les 9 autres complètent leur lopin en louant des terrains, ce qui nous a été précisé oralement : ils possèdent attelage et charrue. Tel U... S..., propriétaire de 6 ares ; il loue des terres qu'il cultive avec son bœuf et son buffle ; il a charrue et même charrette ; c'est un ancien propriétaire qui a vendu ses terres pour payer ses dettes.

— *De 0,5 à 1 hectare.* — 4 veuves et 1 vieillard louent leurs terres à des voisins. 2 hommes travaillent comme coolies l'un sur la plantation de Chamcar Loeu, l'autre à Kompong-Cham comme tireur de pousse ; leurs modestes terrains sont loués à des parents.

2 familles vivent d'élevage et de petit commerce. 3 familles prennent des terres en location pour compléter celles qu'elles possèdent.

— *De 1 à 2 hectares.* — 24 familles — 3 petits commerçants donnent leurs biens en métayage payé en paddy. 1 ménage vit du tissage de coton. 20 paysans ; ils sont tous propriétaires sauf 2. Chacun a un attelage de bœufs. Ils travaillent sans aide extérieure sauf un.

— *De 2 à 5 hectares.* — 38 familles paysannes occupant 130 hectares. Propriétaires à l'exception de 4. Une de ces familles donne ses terres en location. Deux emploient des domestiques (3).

— *De 5 à 10 hectares.* — 24 familles dont 3 d'origine chinoise occupent 177 hectares : 7 d'entre elles donnent une partie de leurs terres en location (1 menuisier loue tous ses terrains). Parmi les 17 autres ménages, 1 emploie un domestique permanent et 3 se font aider par des journaliers ; une vieille femme est tisserande : ses terres sont exploitées par ses 8 enfants. Huit paysans ont deux attelages.

— *Plus de 10 hectares.* — 8 familles dont 5 d'origine chinoise récente, occupent 136 hectares. Sept d'entre elles donnent une partie de leurs terres en location (soit 92 ha) : 4 exploitent de 3 à 7 hectares ; 3 n'exploitent rien. Une famille travaille avec deux attelages et main-d'œuvre étrangère ; elle laisse toutefois une partie de ses terres en friche.

On compte ainsi :

<i>Exploitants</i>	<i>Observations</i>
moins de 1 ha. 30	18 propriétaires, 9 métayers 54 propriétaires ; 6 en partie
de 1 à 2 ha. 27	
de 2 à 5 ha. 67	
de 5 à 10 ha. 1	
total 125	
<i>Commerçants</i> 30	
<i>Paysans propriétaires</i> 3	
non exploitants	

Kauk Khmum.

Kauk Khmum est situé dans la grande plaine argileuse entre Battambang et Mongkolborey. Huit phum ont été étudiés soit 30 % de la superficie cultivée ; l'enquête a porté sur 54 % des familles. Les résultats sont les suivants :

61 familles	14 %	occupent moins de 0,5 ha soit	4,18 ha
8 familles	2 %	occupent de 0,5 ha à 1 ha soit	6,22 ha
44 familles	10 %	occupent de 1 à 2 ha soit	66,52 ha
204 familles	47 %	occupent de 2 à 5 ha soit	764,86 ha
72 familles	16 %	occupent de 5 à 10 ha soit	195,00 ha
37 familles	8 %	occupent de 10 à 20 ha soit	473,56 ha
8 familles	2 %	occupent plus de 20 ha soit	348,00 ha
434 familles			1858,34 ha

14 familles chinoises ont été dénombrées.

Le dépouillement de chaque fiche permet de nuancer ce tableau.

— *Sur moins de 0,5 ha.* — 7 familles de petits commerçants ; elles possèdent souvent des animaux (bœufs et vaches). A côté 43 *coolies* (soit 10 % des familles) qui ne possèdent même pas toujours le terrain de leur maison puisque 26 d'entre eux (60 %) en sont locataires. Ils travaillent notamment aux Chemins de Fer, aux Travaux Publics, à l'Exploitation Rizicole Mécanisée ou chez les autres paysans.

Enfin 11 paysans exploitants : 9 louent des terrains, en métayage à moitié (prôvas), tel le nommé M... Th... qui n'ayant pas même 1 are de terrain, loue des terres qu'il exploite avec ses 2 attelages ; les animaux servent également pour le transport du paddy ; il a un grenier de 20 mètres carrés — 1 paysan se livre surtout à l'élevage — un autre vit de l'exploitation du palmier à sucre et de la vente du jus de palme. L'étendue occupée par ces familles est négligeable : 4 hectares.

— *De 0,5 à 2 hectares.* — 8 familles occupent 0,5 à 1 hectare et 44 de 1 hectare à 2 hectares. Familles pauvres, dont 23 sont locataires. Elles n'exploitent pas une plus grande superficie parce qu'elles manquent de moyens de production : 5 sur 8 et 15 sur 44 n'ont pas de train de culture et à Kauk Khmum qui souffre gravement d'une pénurie d'animaux de trait, la location d'un attelage est très chère (50 thang, soit 1 tonne de paddy, la paire de bœufs pour une saison). Ces familles complètent leurs ressources par la pêche (3), l'élevage (1), le transport du paddy (1), ou en travaillant chez les autres. Certains également, propriétaires, complètent leur exploitation par des locations non signalées.

— *De 2 à 5 hectares.* — 204 familles paysannes occupent 761 hectares. Elles représentent près de 50 % des familles et près de la moitié de la superficie cultivée. *La moitié ne sont pas propriétaires de la terre mais locataires. Le fermage est donc très important.* Mais 49 n'ont pas

une paire de bœufs et 29 n'ont pas de bêtes du tout. Les familles travaillent pour la plupart seules mais 45 d'entre elles cependant se font aider pour le repiquage et la moisson et on compte 21 domestiques à demeure.

— *Sur 5 à 10 hectares.* — 72 paysans dont 24 locataires. La majorité travaille seule, cultive de préférence le riz à semis direct ou laisse une partie des terres en jachère chaque année ; cependant 27 familles se font aider par de la main-d'œuvre étrangère et on compte 19 domestiques à demeure.

— *Sur 10 à 20 hectares.* — 37 paysans dont 3 locataires de leur terrain, les autres étant propriétaires. Presque tous se font aider pour leur travail (27). 34 domestiques à demeure c'est-à-dire en moyenne 1 par famille. Ces paysans sont pour la plupart d'anciens commerçants de Battambang qui se sont installés à Kauk Khmum où la terre était abondante et bon marché. Exploitations fortes (pour le Cambodge) même si une partie des terres reste en jachère chaque année.

— *Sur plus de 20 hectares.* — 8 familles ; toutes sont propriétaires de leurs terres ; on compte 34 domestiques à demeure soit 4 en moyenne par ménage ; tous les ménages se font aider. Il est donc légitime de parler ici de « grandes exploitations » bien que ces exploitants louent une partie de leurs terres : D... P... possède 52 hectares de rizières qu'il travaille avec 6 employés adultes et 4 enfants ; il possède 8 bœufs, 4 charrues, 3 charrettes ; il faut 5 journaliers supplémentaires au moment des grands travaux soit 360 jours de travail ; son grenier permet d'engranger 41 tonnes de paddy. N... Kh... possède 87 hectares, a 7 attelages, 4 charrettes, emploie 7 ouvriers permanents (4 hommes et 3 femmes), utilise 8 journaliers au moment de la récolte ; son grenier peut contenir 88 tonnes de paddy ; il donne cependant une partie de ses terres en fermage.

L'enquête faite sur place ne pouvait pas révéler l'existence de grands propriétaires *non résidents*, ceux-là mêmes qui louent des terrains aux petits et moyens exploitants. Ils sont nombreux cependant.

Beaucoup de familles ne sont pas originaires de Kauk Khmum mais de Battambang ou même de provinces plus lointaines.

Société donc assez diversifiée (*voir tableau p. 460*) :

Chamcar Samrong.

Chamcar Samrong est situé immédiatement à l'Ouest de la ville de Battambang dont il subit fortement l'influence. Le khum comprend

<i>Exploitants</i> moins de 2 ha	60	80 ha	} 50 % locataires
de 2 à 5 ha	204	760 ha	
de 5 à 10 ha	72	490 ha	
de 10 à 20 ha	37	470 ha	
plus de 20 ha	8	340 ha	
TOTAL.....	381	2 140 ha	
Pauvres gens	42		
Petits commerçants et divers	10		

des vergers en bordure du Stung Sangker et surtout des rizières, dans la grande plaine basse à l'Ouest. Le sondage porte sur 50 % des familles et 28 % des terres. Les résultats bruts sont les suivants :

117 familles	42 %	occupent moins de 0,5 ha	soit	17,73 ha
19 familles	6 %	occupent de 0,5 à 1 ha	soit	13,81 ha
30 familles	11 %	occupent de 1 à 2 ha	soit	41,89 ha
57 familles	20 %	occupent de 2 à 5 ha	soit	169,31 ha
33 familles	12 %	occupent de 5 à 10 ha	soit	212 ha
15 familles	5 %	occupent de 10 à 20 ha	soit	202,88 ha
2 familles		occupent plus de 20 ha	soit	52,87 ha
273 familles				710,49 ha

— *Moins de 0,5 ha.* — 11 très petits commerçants ; 65 « coolies » travaillant à Battambang, aux Travaux Publics, vivant d'un petit élevage (5), ou surtout *salariés agricoles* (technouol) soit 23 %, chiffre considérable qui s'explique par la proximité de la ville. Tous possèdent le lopin de terre sur lequel est construite leur maison. Enfin 28 tout petits propriétaires exploitants possèdent un train de culture ou une main-d'œuvre familiale importante. Ces familles louent des terres « prôvas », vivent des vergers, travaillent à façon les terres des riches, ou encore sont salariés.

— *De 0,5 à 1 hectare.* — 19 familles qui ont toutes un train de culture : elles complètent leur petite propriété par des locations de terrain.

— *De 1 à 2 hectares.* — 30 petits propriétaires exploitants travaillent 42 hectares de terrain ; tous sont propriétaires de leurs terres occupés en partie par des vergers ; 8 n'ont pas de train de culture ; celui-ci, à dire vrai, n'est pas nécessaire quand l'exploitation ne comprend que des vergers. 10 se font aider par une main-d'œuvre

journalière au moment des grands travaux, ce qui peut paraître curieux pour d'aussi petites superficies mais s'explique par le travail assez intensif demandé par les vergers. Les autres travaillent elles-mêmes.

— *De 2 à 5 hectares.* — 57 moyens exploitants travaillent 170 hectares ; presque tous sont propriétaires de leurs terres (sauf 7) ; 9 n'ont pas d'attelage soit qu'ils le louent soit qu'ils fassent travailler leurs rizières à façon en se bornant aux travaux des vergers (le prix du travail à façon est de 50 riel par jour) ; 33 (plus de la moitié) font appel à la main-d'œuvre temporaire.

— *De 5 à 10 hectares.* — 33 familles occupent 212 hectares ; 7 sont locataires en tout ou en partie ; par contre 2 de ces familles donnent leurs terres en location (5,35 ha). Moyens propriétaires exploitant directement dans l'ensemble. Plus de la moitié d'entre eux (18) doit faire appel à de la main-d'œuvre salariée.

— *De 10 à 20 hectares.* — Une pagode (Vat Sla Ket). Une briqueterie. 13 paysans. Presque tous donnent une partie de leurs terres (47 hectares) en location ; presque tous laissent en friche une partie de leurs terres. Presque tous (8 sur 13), en outre, font appel à la main-d'œuvre salariée. Un de ces propriétaires habite Battambang. Deux familles possèdent plus de 20 hectares : l'un Ng... N... ne possède que des rizières peu fertiles qui sont pour la plus grande partie abandonnées, l'autre S... S... exploite personnellement environ 3 hectares et donne le reste en location par *métayage* (soit 28 hectares environ).

La société à Chamcar Samrong comprend donc : une masse de pauvres gens à peu près sans terre dont l'importance (23 %) est due au voisinage de la ville, un grand nombre (27 %) de très petits exploitants (1 à 2 ha) en partie locataires, en partie propriétaires et qui vivent surtout des vergers ; un nombre important (30 %) de petits et moyens exploitants (2 à 10 ha), propriétaires de leurs terres qui presque tous doivent faire appel à la main-d'œuvre salariée et auxquels il faut joindre 14 propriétaires importants (plus de 10 ha) qui exploitent personnellement quelques hectares et louent le reste de leurs terres en métayage. Cas typique : celui du nommé M... Kh... qui exploite lui-même 1,02 ha de vergers à Vat Sla Ket (60 cocotiers, 80 aréquiers, 15 thnôt, 90 agrumes, 30 sapotilliers), n'a pas de bœufs mais emploie en permanence 1 femme et 5 enfants pour la récolte des fruits ; il donne en gérance 1,84 ha de rizières et donne en métayage 4 lots de rizières représentant 11,60 ha. Par ailleurs ne figure pas sur l'enquête un grand propriétaire (Y... Y...), ancien secrétaire des Résidences, habitant Battambang, propriétaire de terres situées dans cinq khum ; il exploite

quelques beaux chamcar d'orangers grâce à un canal d'irrigation qu'il a fait creuser, et loue le reste de ses terres (15 ha ?) en métayage ; ses chamcar d'orangers sont travaillés gratuitement par des maraîchers chinois à qui il permet de faire des cultures intercalaires de légumes.

	NOMBRE	SUPERFICIE EXPLOITÉE	OBSERVATIONS
<i>Exploitants :</i>			
Paysans exploitant			
de 1 à 2 ha	77 44 %	140 ha	
de 2 à 5 ha	104 56 %	570 ha	
de 5 à 10 ha. ...			dont 14 pro- priétaires de plus de 10 hectares
plus de 10 ha ...	néant		
	181	710 ha	
<i>Pauvres gens</i>			
(coolies, etc...).....	61		
<i>Commerçants.</i>	11		
<i>Propriétaire non rési- dents.</i>	1		

Roang.

Roang est situé sur la berge du Mékong ; immédiatement au Nord de Kompong-Cham dont il subit fortement l'influence. Le khum a une superficie de 1952 hectares dont seulement 970 hectares sont appropriés : 445 hectares sont occupés par des « chamcar » et 525 hectares par des rizières de saison sèche dans les bas-fonds de l'arrière-berge et quelques rizières de saison des pluies sur le plateau à l'Ouest. L'enquête a porté sur 75 % des familles et 54 % de la superficie ; une forte proportion de pauvres a donc été interrogée.

211 familles 52 %	occupent moins de 0,5 ha soit	31,75 ha
57 familles 14 %	occupent de 0,5 à 1 ha soit	40,84 ha
60 familles 15 %	occupent de 1 à 2 ha soit	89,24 ha
49 familles 13 %	occupent de 2 à 5 ha soit	159,94 ha
18 familles 4 %	occupent de 5 à 10 ha soit	122,18 ha
3 familles 0,7 %	occupent de 10 à 20 ha soit	40,53 ha
1 famille	occupe plus de 20 ha soit	45,16 ha
399 familles		529,64 ha

— *Moins de 0,5 ha.* — 44 petits *commerçants en détail*, notamment des marchands de bois de chauffage dont plusieurs (13) locataires des terrains où ils ont construit leur maison ; certains possèdent des bœufs qu'ils louent à des cultivateurs : ainsi le nommé L... Kh... marchand de bois de feu et propriétaire d'un verger à Roang Krom qui élève 4 bœufs pour les louer.

50 familles de *coolies* (12 %), la plupart misérables, dont beaucoup ne sont pas propriétaires du terrain de leur maison. Ils travaillent à Kompong-Cham, en particulier aux Travaux Publics.

4 familles de pêcheurs, 3 de fonctionnaires et militaires.

110 très petits exploitants agricoles, propriétaires de leurs terres. Quelques-uns (une dizaine) complètent leur exploitation par des locations en fermage ou métayage. Les autres vivent de leur terre, ayant ou non des animaux de trait : les « chamcar » ici sont essentiellement des vergers pour lesquels il n'est pas indispensable d'avoir un attelage. Les femmes filent et tissent souvent le coton. Ainsi V... O... de Roang Krom a 32 ares de terrain dont 22 ares de vergers : 12 agrumes, 20 bananiers et divers ; il cultive 10 ares en plein champ (maïs...) ; il n'a pas de train de culture. Sa femme file et tisse le coton.

— *De 0,5 à 1 hectare.* — 46 petits exploitants propriétaires, travaillant eux-mêmes et vivant des vergers — ou parfois (5) ayant complété une toute petite propriété par quelque location. La plupart (32) ont un attelage. Trois habitent des khum voisins. En outre 1 fonctionnaire, 1 briquetier et 9 commerçants.

— *De 1 à 2 hectares.* — 2 pagodes, 4 briqueteries, 3 commerçants, 51 exploitants propriétaires. Seuls 4 d'entre eux complètent les terres qu'ils possèdent par des parcelles prises en location ou en « gérance ». 14 paysans n'ont pas d'attelage complet, ce qui ne saurait surprendre dans une zone de vergers qui souffre d'ailleurs d'une pénurie constante d'animaux (voir chap. VIII). Trois sont originaires du khum rizicole voisin d'Ampil. Enfin personne n'emploie de main-d'œuvre étrangère : les pauvres de ce khum sont attirés par le travail en ville.

— *De 2 à 5 hectares.* — 1 pagode, 8 briquetiers, fabricants de tuiles, commerçants. 40 paysans. Paysans propriétaires ; sept d'entre eux cependant sont en partie locataires de leurs terres et une exploitation est entièrement en « gérance ». Tous ces paysans ont un attelage, à l'exception de 7 d'entre eux, vieillards ou veuves. E... K..., vieillard de Roang Krom, possède 3,99 ha de « Srè Prang » : il les fait exploiter par son fils qui loue des bêtes pendant l'époque des travaux. Trois

paysans seulement se font aider pour leurs travaux, l'un ayant un salarié à demeure.

— *De 5 à 10 hectares.* — 2 briqueteries et commerçants, 1 pagode. 15 paysans. Propriétaires (sauf 1 locataire), ils travaillent sans faire appel à la main-d'œuvre extérieure, à une exception près. Par contre 4 d'entre eux donnent en location une partie de leurs biens et plusieurs autres laissent des terres en friche : la veuve N... K... qui possède 6,03 ha à Roang Krom donne 4 hectares de rizières en métayage et n'exploite pas le reste. Parmi ces paysans aisés, on trouve sans surprise le *mékhum*. H... S... (Roang Krom) est un bon exemple de ces gens aisés ; il possède 5,23 ha, partie en vergers (150 aréquiers, 33 agrumes, sapotilliers, etc...) partie en chamcar à 2 récoltes (tabac et canne à sucre, maïs) ; il a 2 séchoirs à tabac et 1 métier à tisser ; mais seulement 2 bœufs ; il travaille avec sa famille.

Trois paysans ont plus de 10 hectares (phum Roang Loeu). Un seul est un exploitant important. Les autres louent leurs terres et n'ont pas d'attelage. Une exploitation de plus de 20 hectares est une concession octroyée à un Français. Le Cadastre ne signale pas de grands propriétaires non résidents.

De là le tableau suivant :

	NOMBRE	SUPERFICIE EXPLOITÉE	OBSERVATIONS
<i>Exploitants :</i>			
moins de 0,5 ha	110 40 %	85 ha	
de 0,5 à 1 ha	46 20 %	35 ha	
de 1 à 2 ha	51 21 %	78 ha	
de 2 à 5 ha	40 15 %	123 ha	
de 5 à 10 ha	10 4 %	71 ha	
de 10 à 20 ha	néant	néant	
	257	392 ha	1 Européen 2 proprié- taires de plus de 10 ha
<i>Pauvres gens :</i>	54		
<i>Divers</i>	5		
<i>Commerçants</i>	71		

Pongro.

Pongro est situé sur la rive gauche du Mékong, à 3 kilomètres en aval de Chhlong (Kratie). Sa superficie est de 2 000 hectares ; 630 hectares seulement sont cultivés, 526 familles cambodgiennes ont été étudiées, soit la totalité des familles, vivant sur 626 hectares, soit la totalité des terres mises en culture.

Les résultats pour les Khmer sont les suivants :

186 familles	38 %	occupent moins de 0,5 ha	soit	20 ha.
113 familles	20 %	occupent de 0,5 à 1 ha	soit	82 ha.
143 familles	26 %	occupent de 1 à 2 ha	soit	200 ha.
69 familles	12 %	occupent de 2 à 5 ha	soit	196 ha.
13 familles	2 %	occupent de 5 à 10 ha	soit	87 ha.
2 familles		occupent plus de 10 ha	soit	23 ha.

— *Moins de 0,5 ha.* — 13 forgerons, menuisiers, réparateurs de bicyclettes, etc., 10 commerçants, 1 instituteur, 67 « coolies » (12 %) — pauvres gens et vieillards : quelques-uns (6) ne sont même pas propriétaires du terrain sur lequel ils vivent. Par contre d'autres (37) ont des bœufs ; quelques-uns (14) des métiers à tisser le coton ; tous ont des *arbres fruitiers* dont ils tirent l'essentiel de leur subsistance ; *certain*s louent aussi des terrains. Ils sont donc difficiles à séparer des 91 exploitants agricoles, petits propriétaires dont 59 ont un train de culture complet, nombre d'autres au moins un bœuf et 32 un métier à tisser le coton.

— *De 0,5 à 1 hectare.* — 113 paysans. Tous propriétaires de leurs terres, sauf 5 qui sont en partie locataires ; à l'exception de 15, ils ont attelage et train de culture ; ils travaillent seuls sans faire appel à la main-d'œuvre étrangère ; 37 (soit le tiers) possèdent un métier à tisser le coton. Ainsi S... S... à Pongro, avec sa femme et ses deux enfants, possède et exploite 0,60 ha de chamcar qui portent 2 récoltes de maïs roux ; il a 2 bœufs, 1 charrue, 1 herse, 1 pirogue et 1 métier à tisser.

— *De 1 à 2 hectares.* — 143 paysans, très proches des précédents ; ils sont tous propriétaires exploitants ; 3 seulement sont locataires ; 25 % seulement (37) se font aider par des journaliers ou emploient des travailleurs à demeure (12) ; 75 % travaillent seuls. 17 paysans n'ont pas de bœufs et doivent les louer ; 30 % ont des métiers à tisser.

— *De 2 à 5 hectares.* — 69 paysans très proches également des précédents. Tous sont propriétaires de leurs terres ; ils n'emploient guère de main-d'œuvre salariée : 20 seulement se font aider et on ne compte qu'un salarié à demeure ; ils ont tous (sauf 4) au moins un attelage. 27 ont des métiers à tisser. Mais 16 au moins de ces paysans ne cultivent pas la totalité de leurs terrains qu'ils laissent en friche.

— *De 5 à 10 hectares.* — Une pagode — Une commerçante — Onze paysans. 7 se font aider mais 4 n'ont pas de train de culture. En réalité une grande partie des terres est soit louée soit laissée en friche. C'est ainsi que M... M..., propriétaire de 8 hectares, laisse 4,50 ha sans les cultiver. Il en est de même des 2 propriétaires de plus de 10 hectares : M..., propriétaire de 13 hectares, se contente avec ses 4 enfants de cultiver un verger de 30 kapokiers et 100 agrumes, ainsi que 3 hectares de chamcar.

La société à Pongro est donc peu différenciée : 12 % de pauvres gens presque sans terre, puis une grande masse de petits propriétaires exploitants, travaillant seuls. Une poignée de paysans à peine plus aisés et qui laissent en friche la plus grande partie de leurs terres.

<i>Exploitants</i> moins de 0,5 ha	91	40 ha
de 0,5 à 1 ha	114	83 ha
de 1 à 2 ha	147	200 ha
de 2 à 3 ha	44	104 ha
de 3 à 5 ha	26	100 ha
de 5 à 10 ha	7	57 ha
plus de 10 ha	néant	
TOTAL	429	584 ha
<i>Pauvres gens</i>	67	
<i>Commerçants et divers</i>	30	

De cette étude, portant sur 1 828 familles cambodgiennes, que peut-on conclure ? — La masse de ces paysans est composée de petits exploitants propriétaires de leurs terres, travaillant avec leur famille et possédant un modeste train de culture (2 bœufs ou buffles et les instruments correspondants) ; quelques propriétaires plus riches louent leurs terres à des propriétaires plus pauvres (moins de 0,50 ha ou moins de 1 ha). Dans les régions de vergers (Chamcar Samrong-

Roang) et de « chamcar » (Pongro) une proportion assez forte de petits exploitants n'a pas de train de culture. Dans l'Ouest du Cambodge (Kauk Khmum et Chamcar Samrong) beaucoup de petits exploitants sont fermiers et il y existe de grands propriétaires non exploitants. Il n'y a aucun grand exploitant de nationalité cambodgienne et peu d'exploitants moyens : nous entendons par là des exploitants qui ont plusieurs attelages et font appel à la main-d'œuvre étrangère ; ces exploitants moyens peu nombreux peuvent cependant jouer un rôle important dans certains cas (Kauk Khmum).

Les pauvres gens sans terre sont nombreux. Mais 2 khum sur 5 sont situés dans la banlieue d'une ville et les 3 autres le long de grandes voies de communication. Conditions particulières qui faussent les proportions.

Les petits commerçants sont très nombreux, trait tout à fait caractéristique de la campagne cambodgienne. Il faut ajouter que partout on dénombre des familles chinoises qui sont également des familles de commerçants. *L'emprise du commerce sur la paysannerie cambodgienne est un fait capital.*

Quelques autres exemples.

Il est difficile de rassembler sur d'autres khum une documentation aussi précise. Toutefois, pour nuancer un peu les jugements, nous donnons ici quelques autres renseignements malheureusement fragmentaires.

10 — A Tani (Banteay-Méas-Kampt), 36 familles paysannes³⁴⁹ ont été étudiées. Les résultats sont les suivants :

Paysans exploitant moins de 1 ha	néant
de 1 à 2 ha	5
de 2 à 5 ha	25
de 5 à 10 ha	6
au dessus de 10 ha	néant

Les 36 familles sont *propriétaires de leurs terres* ; toutefois 6 d'entre elles louent une faible partie des terrains qu'elles cultivent. Personne n'emploie de domestique. Une seule famille n'a pas d'attelage et 5 seulement en ont deux ou plus ; 30 ont une paire de bœufs.

³⁴⁹ Choisies parmi les parents d'élèves du Collège de Tani.

Dans le *srok de Bantay Méas*, 39 familles ont été étudiées. Les résultats sont les suivants :

Paysans exploitant moins de 1 ha	2
	dont 1 pisciculteur
de 1 à 2 ha	1
de 2 à 5 ha	21
de 5 à 10 ha	14
au-dessus de 10 ha	néant

Ici encore, donc, majorité de petits *exploitants*. Tous à une seule exception, sont propriétaires de leurs terres ; 3 cependant louent en métayage ou en fermage quelques terrains qui complètent l'exploitation. Huit seulement emploient la main-d'œuvre salariée soit : 1 domestique à demeure et 9 ouvriers saisonniers qui viennent travailler un mois au moment de la moisson. Tous les paysans ont au moins un attelage ; 16, soit près de la moitié, ont deux attelages, un de bœufs, un de buffles.

A *Pursat*, 54 familles paysannes de la région ont été étudiées. Les résultats sont les suivants :

Paysans exploitant moins de 1 ha	2
de 1 à 2 ha	11
de 2 à 5 ha	25
de 5 à 10 ha	13
plus de 10 ha	3

Majorité ici encore de petits exploitants. Tous sont propriétaires. Cinq cependant complètent leur propriété (inférieure à 5 hectares) par des locations ; trois donnent inversement une partie de leur propriété en métayage à moitié (prôvas). Sept paysans se font aider : 4 ont un domestique à demeure, 3 font appel au travail journalier. 6 n'ont pas d'attelage ; 23 ont un attelage ; 22 ont deux ou plusieurs attelages, l'élevage étant assez florissant (il y a même des chevaux).

2° — 43 exploitations ont été étudiées en détail³⁵⁰ dans diverses régions du Cambodge dont 14 dans les rizières du centre et 16 en terres de berge. Le tableau donné en Annexe n° VIII résume les principales indications obtenues ; il n'infirme pas les résultats obtenus par ailleurs :

³⁵⁰ Cette étude a été menée à bien par nos élèves de l'Ecole Royale d'Administration : Hauts Fonctionnaires (1^{re} Promotion). Cycle de Perfectionnement (3^e Cycle).

Prépondérance des exploitations de 2 à 5 hectares — prépondérance absolue des propriétaires (pas un seul locataire n'a été recensé) ; faible importance de la main-d'œuvre salariée.

II — L'EXPLOITATION PAYSANNE

Superficie de l'exploitation.

Une difficulté importante provient de la confusion très générale, déjà signalée entre propriété et exploitation. Confusion d'ailleurs explicable dans un pays où les exploitants sont presque toujours propriétaires ³⁵¹.

1° — Reprenons tout d'abord les données de l'Enquête agricole de 1948 ³⁵².

Rizières. — A *Krala*, 125 exploitants mettent en valeur 478 hectares. La moyenne de l'exploitation est de 3,90 *ha*. 72 % des exploitants travaillent moins de 5 hectares de terres, soit 62 % des terres ; 27 % travaillent de 5 à 10 hectares soit 35 % des terres.

A *Kauk-Khmum*, 381 paysans mettent en valeur 2 140 hectares. La moyenne est donc de 5,60 *ha* par paysan. Il s'agit vraisemblablement de la moyenne la plus élevée du Cambodge. Cette moyenne élevée ne doit d'ailleurs pas faire illusion : elle est due à la présence de quelques grandes exploitations (huit exploitations de plus de 20 hectares dont 3 de plus de 50 hectares). 69 % des ménages cultivent moins de 5 hectares, ce qui représente encore 40 % des terres. De nombreux paysans, en outre, laissent une part des terres en friche.

A *Chamcar-Samrong*, 181 paysans exploitent 700 hectares ; la moyenne est de 3,8 *ha*. 74 % des paysans travaillent de 1 à 5 hectares soit 44 % des terres ; 18 % travaillent de 5 à 10 hectares soit 30 % des terres.

L'enquête de 1948, par *srok*, interprétée, nous donnerait les résultats suivants :

³⁵¹ Nous avons été victime d'une telle confusion. Nous avons donné, d'après l'Enquête Agricole de 1949, le chiffre de 1 306 exploitants dans l'île de Koh Samrong. Or il n'y a que 890 familles. Le chiffre de 1 306 concerne vraisemblablement les propriétaires.

³⁵² Nous pouvons, par l'analyse faite ci-dessus, éviter de confondre propriétaires et exploitants, nous pouvons d'autre part, éliminer les familles non paysannes (commerçants, etc...) et les *superficies qu'elles occupent*.

Rizières de Kompong-Siem (khum Krala, Treang, Vihea-Thom et Ampil) ; l'exploitation moyenne est de 3,6 *ha.* 90 % des paysans travaillent moins de 5 hectares.

Rizières de Battambang (10 khum) ; l'exploitation moyenne est de 5 hectares ; mais 87 % des paysans travaillent moins de 5 hectares.

Chamcar. — A Roang, 257 « neak chamcar » exploitent 409 hectares ; la moyenne de l'exploitation est de 1,59 *ha.* 95 % des « neak chamcar » exploitent moins de 5 hectares soit 78 % des terres et 80 % exploitent moins de 2 hectares ce qui représente 80 % des terres ; 60 % encore exploitent moins de 1 hectare.

A Pongro, 429 « neak chamcar » travaillent 584 hectares ; l'exploitation moyenne est de 1,3 *ha.* : 98 % des paysans exploitent moins de 5 hectares, soit 91 % des terres ; 81 % encore exploitent moins de 2 hectares soit 55 % des terres.

Les renseignements de l'enquête par srok, pour le srok de *Kompong-Siem* (12 khum de berge) viennent confirmer ces résultats : l'exploitation moyenne est de 1,6 *ha.* : 98 % des paysans travaillent moins de 5 hectares et 70 % moins de 1 hectare.

2° — L'Enquête démographique d'avril 1958 nous permet d'utiles comparaisons, grâce à des résultats obtenus très différemment. Elle estime à 551 000 le nombre des *ménages de « riziculteurs »* y compris les salariés : la superficie cultivée étant de l'ordre de 1 200 000 hectares, l'exploitation moyenne en rizières est de 2,2 *ha.* Elle estime à 108 000 le nombre des ménages « d'autres agriculteurs » ; presque tous sont des neak-chamcar. La superficie des chamcar cultivés est de l'ordre de 220 000 hectares. L'exploitation moyenne est de 2,03 *ha.*

L'Enquête nous permet d'établir par province et par srok le tableau approximatif suivant (*voir tableau p. 471*).

Le « neak srè » exploite donc, en moyenne, des superficies *inférieures à 2 hectares* dans les provinces du centre (Kandal, Takéo, Kompong-Speu, Kompong-Chhnang)³⁵³ ; il exploite souvent plus de 3 *hectares* dans les provinces de l'Est (Prey-Veng, Svayrieng)³⁵⁴ ; *deux hectares* environ dans les rizières de Kompong-Cham ; dans la Plaine des Lacs,

³⁵³ La moyenne de Takéo est relevée notamment par les chiffres du srok de Kirivong et surtout du srok de Koh Andet (exploitation moyenne supérieure à 7 *ha*) qui ne correspondent guère à la réalité, la majorité des terres étant en friche.

³⁵⁴ Il y a Chhoeu Khach (Baphnom-Prey-Veng) 50 exploitants de 10 à 20 hectares ayant chacun 2 ou 3 charrues et 4 ou 5 attelages. Il y aurait à Speu, dans le même srok un exploitant de 100 hectares.

Rizières (superficies d'après l'Annuaire Statistique rétrospectif du Cambodge).

PROVINCE	NOMBRE DE MÉNAGES RIZICULTEURS	SUPERFICIE CULTIVÉE	MOYENNE DE L'EX- PLOITATION PAR « MÉ- NAGE »	SROK	MÉNAGES RIZICULTEURS	SUPERFICIE	EXPLOI- TATION MOYENNE
KANDAL	46 000	80 000 ha	1,7	Phnom-Penh Kandal Stung	14 000 10 600	37 000 27 000	2,6 2,5
TAKEO	68 002	145 000 ha	2,1	Bati Samrong Trankak Treang Kivong Koh Andet Prey Krabas Banteay Meas	11 700 8 600 11 200 16 000 7 000 3 000 11 250 16 500	25 000 28 000 28 000 35 000 27 000 29 000 52 000	2,1 3,2 2,5 2,1 3,8 7 2,5 3,1
KG-SPEU	46 300	80 000 ha	1,7	Kong Pissey Samrong Tong Oudong	18 800 11 300 9 000	32 000 29 000 18 000	1,7 2,4 2
KG-CHHNANG	30 300	47 000 ha	1,2	Rolea Peir Babaur	6 880 5 200	16 000 10 000	2,3 1,9

PROVINCE	NOMBRE DE MÉNAGES RIZICULTEURS	SUPERFICIE CULTIVÉE	MOYENNE DE L'EX- PLOITATION PAR « MÉ- NAGE »	SROK	MÉNAGES RIZICULTEURS	CADASTRE SUPERFICIE	EXPLOITATION MOYENNE
PREY-VENG	55 600	180 000 ha	3,1	Baphnom	8 820	10 000	4
				Kg-Trabek	14 380	35 000	2,4
				Kanchrieh	4 660	10 000	2,2
				Komchay Meas	6 640	17 000	2,6
				Pearcang	8 000	20 000	2,5
				Prey-Veng	10 000	30 000	3
				Sithor Kandal	5 340	17 000	3,3
SVAYRIENG	37 500	120 000 ha	3,2	Svayrieng	13 260	41 000	2,1
				Romduol	8 800	31 000	3,5
				Svay Teap	10 480	51 000	4,8
				Romeas Hek	6 760	18 000	2,6
KG-CHAM	55 100	115 000 ha	2	Chhoeung Prey	13 520	31 000	2,2
				Tbaung Khmum	11 660	24 000	2
				Kg-Siem	5 220	9 000	1,7
				Prey Chhor	8 000	25 000	3,1

PROVINCE	NOMBRE DE MÉNAGES RIZICULTEURS	SUPERFICIE CULTIVÉE	MOYENNE DE L'EX- PLOITATION PAR « MÉNAGE »	SROK	MÉNAGES RIZICULTEURS	CADASTRE SUPERFICIE	EXPLOITATION MOYENNE
KG-THOM	34 000	70 000 ha	2	Baray	10 440	19 500	1,8
				Santuk	4 820	10 000	2
				Kg-Svay	11 200	26 000	2,3
SIEMREAP	35 400	45 000 ha	1,27	Stoung	9 120	18 000	1,9
				Chikreng	7 980	12 000	1,5
				Sauthnikom	6 980	8 500	1,4
				Siemréap	7 840	8 500	1
				Puok	7 140	8 000	1
BATTAMBANG	67 300	140 000 ha	2	Kralanh	6 940	3 200	2,1
				Teukchor	8 300	4 000	0,5
				Sisophon	11 000	10 000	0,9
				Mongkolborrey	11 900	43 000	3
				Battambang	10 220	56 000	4,6
PURSAT	22 200	35 000 ha	1,6	Sangker	12 320	40 000	2,6
				Muong Russey	11 720	21 000	1,7
				Bakan	14 340	31 000	2,1

des surfaces à peine supérieures à 1 hectare en Sisophon, Teukchor, Kralanh, Puok, Siemréap et Sauthnikom, zones à demi forestières, 1,6 en Bakan ; par contre plus de 3 hectares en Mongkolborrey et Sangker et même jusqu'à 4 hectares en Battambang. L'exemple de *Kauk Khmum* et même celui de *Chamcar Samrong* cités plus haut étaient donc malheureux car ils correspondent à une région d'exploitation exceptionnellement forte. Or même à *Kauk Khmum* 69 % des exploitants cultivent moins de 5 hectares. C'est assez dire que le « neak srè » est un *petit exploitant*, travaillant un peu plus de 2 hectares en moyenne (ce qui est encore 4 à 5 fois supérieur à ce qu'exploite un paysan tonkinois) ; 10 à 20 % environ des paysans travaillent plus de 5 hectares et encore le mot « travaillent » est-il inexact parce que la plupart du temps les étendues soi-disant exploitées restent en friches. Cette limite maxima de l'exploitation effective à 4 ou 5 hectares correspond à la superficie maxima qu'un seul attelage permet de façonner. Les exploitations supérieures à 10 hectares sont absolument exceptionnelles et cantonnées dans Prey-Veng, Svayrieng et Battambang.

Chamcar des berges.

PROVINCE	SROK	MÉNAGES	SUPERFICIE CULTIVÉE (CADASTRE)	MOYENNE DE L'EXPLOITATION
KG-CHAM	Kg-Siem. . .	5 000	8 600 ha	1,72
	Srey Santhor	3 100	6 000 ha	1,94
	Koh Sautin .	4 600	11 000 ha	2,3
	Kang Meas .	6 700	15 000 ha	2,2
	Krauchmar .	3 000	7 500 ha	2,5
	Tbaung Khmum. . .	2 000	3 500 ha	1,75
KANDAL	Khsach Kan- dal	5 300	7 700 ha	1,43
	Lovea Em . .	6 100	15 000 ha	2,4
	Kien Svay . .	12 600	20 000 ha	1,6
	Saang	3 000		
	Koh Thom . .	9 500	13 000 ha	1,3
KRATIÉ	Chhlong . . .	5 000	6 500 ha	1,3

Le « neak chamcar » exploite en moyenne de 1,3 ha à 2,5 ha ; l'exploitation moyenne serait la plus faible sur les rives du Bassac et du Mékong Supérieur (Chhlong) ; elle serait la plus forte en Krauchmar,

Kang Meas et Lovea Em ; mais les chiffres de Kien Svay sont influencés par la présence de maraîchers très petits exploitants (Chbar Ampéou, Veal Sbauv). Les chiffres de Roang donnés ci-dessus sont eux aussi influencés par la proximité de la ville ; ceux de Pongro par contre correspondent sensiblement à la moyenne. 95 % des neak chamcar travaillent moins de 5 hectares ; 80 % environ moins de 2 hectares. Il n'y a jamais d'exploitation supérieure à 10 hectares. La moyenne de 2 hectares correspond à ce qu'une famille peut travailler sans appel à la main-d'œuvre étrangère sauf cas très particuliers (hachage du tabac).

L'exploitation paysanne au Cambodge est donc de faible étendue.

Train de culture.

1° — Attelage ³⁵⁵.

Le paysan travaille avec d'assez faibles moyens : une paire de bœufs ou de buffles, charrue et herse et, presque toujours, une charrette. Quelques exemples vont nous permettre de préciser.

Kauk Khum.

Exploitations n'ayant aucun attelage	66	17 %
— attelant 1 ou 2 vaches	56	15 %
— ayant un attelage	178	47 %
— ayant deux attelages	56	15 %
— ayant plus de 2 attelages	25	6 %
	381	

Quelques paysans n'ont pas d'attelage. Ce ne sont pas uniquement des pauvres gens : ils se répartissent comme suit :

exploitant moins de 0,5 ha.	10
de 0,5 à 1 ha	4
de 1 à 2 ha	4
de 2 à 5 ha	29
de 5 à 10 ha	18
plus de 10 ha	1
	66

³⁵⁵ Nous comptons pour un attelage :

une paire de bœufs
une paire de buffles
un buffle et une bufflesse
2 bufflesses.

Il semblerait donc que ce soient surtout de *moyens exploitants* qui n'aient pas d'attelages. Il faudrait tenir compte de la date de l'enquête, car après la récolte et avant les labours (de janvier à mai) le paysan se débarrasse souvent de ses bêtes ; à Kauk Khmum il rachète des bêtes aux éleveurs de la région Nord des Lacs (chap. VIII) ; mais la région est dans l'ensemble déficitaire en bestiaux ; tous les petits exploitants *louent des bêtes dans le khum même pour leurs travaux* : la paire de bœufs se loue 50 *thang de paddy* pour une saison de culture (mai à janvier) soit 1 tonne de paddy, prix très élevé.

Chamcar Samrong.

Exploitations n'ayant aucun attelage	62	33 %
attellant une ou 2 vaches	6	3 %
ayant un attelage	79	42 %
ayant 2 attelages	26	8 %
ayant plus de 2 attelages	10	4 %

Parmi les gens dépourvus d'attelage, on compte :

exploitants de moins de 0,5 ha	16	} 34
de 0,5 à 1 ha	5	
de 1 à 2 ha	13	
de 2 à 5 ha	18	
de 5 à 10 ha	7	
de 10 à 20 ha	3	

Ce ne sont donc pas uniquement les gens les plus pauvres qui louent des animaux ; au contraire certains pauvres gens donnent leurs bêtes en location ou travaillent à façon. Le travail à façon se paie 50 riel par jour (1957).

Krala.

Exploitations n'ayant aucun attelage	23	12 %
attellant 1 ou 2 vaches	4	5 %
ayant 1 attelage	65	58 %
ayant 2 attelages	21	19 %
ayant plus de 2 attelages	8	6 %
121		

Roang.

Exploitations n'ayant pas d'attelage	89	}	38 %
attelant 1 ou 2 vaches	4		
ayant 1 attelage	137	}	54 %
ayant 2 attelages	17		
ayant plus de 2 attelages	5	}	8 %
	252		

Un peu plus du tiers des paysans n'a pas d'attelage, parmi eux :

- 52 exploitants de moins de 0,5 ha.
- 14 exploitants de 0,5 à 1 ha.
- 14 exploitants de 1 à 2 ha
- 7 exploitants de 2 à 5 ha
- 4 exploitants de 5 à 10 ha
- 2 exploitants de plus de 10 ha.

Les berges du Mékong au Nord de Kompong-Cham souffrent d'une pénurie d'attelages ; les paysans vendent leurs animaux en particulier pendant la période d'inondation et en rachètent au dehors pour les travaux agricoles. Ils en louent également aux cultivateurs de rizières (Koh Samrong). Beaucoup de ces paysans par contre à proximité de Kompong-Cham sont des maraîchers ou des arboriculteurs et n'utilisent pas d'animaux. Une portion non négligeable enfin loue des attelages à l'intérieur même du khum ou fait travailler la terre à façon (dans le khum voisin de Koh Samrong, le prix du travail à façon est de 60 riel par jour).

Pongro.

Paysans sans attelage	74	}	18 %
attelant 1 ou 2 vaches	3		
ayant un attelage	323	}	75 %
ayant 2 attelages	25		
ayant plus de 2 attelages	4	}	7 %
	429		

Les paysans sans attelage sont surtout des pauvres gens mais pas uniquement puisque :

- 34 travaillent moins de 0,5 ha ; 15 de 0,5 à 1 ha ; 17 de 1 à 2 ha ;
- 4 de 2 à 5 ha ; 4 de 5 à 10 hectares.

Ces quelques enquêtes nous montrent que dans la grande majorité des cas le paysan travaille avec une paire de bœufs ou de buffles. Assez rares, même en région d'exploitation relativement importante sont ceux qui ont 2 attelages ou plus (le maximum pour tout le Cambodge est sans doute Kauk Khmum avec 21 %). Par contre dans une plus forte proportion les paysans sont dépourvus d'attelage. Compte tenu du fait qu'il est de pratique courante de vendre ses animaux soit en saison sèche après la récolte (rizières) soit en période d'inondation (berges), nombre de paysans *doivent louer* leur attelage ou payer la façon du terrain. Le déficit en attelages est particulièrement marqué dans les srok de Mongkolborrey, Battambang, Sangker et MOUNG Russey (Battambang) et sur les berges du Mékong supérieur entre Phnom-Penh et Prek Kak : à Koh Samrong on ne compte que 1 200 bovins alors qu'il en faudrait théoriquement 1 800 ³⁵⁶.

Les prix de *location* d'un attelage de bœufs, pour une saison de travail (du labour à la moisson) sont généralement évalués en mesures de paddy (1 thang = 20 kg environ). Ils varient (année 1954) :

10 à 12 thang à Kompong-Chhnang ; 20 thang à Prey-Chhor (Kompong-Cham) ; 30 thang à Trapeang Chong (Pursat) ; 50 thang à Battambang (Battambang) ; 50 thang à Phnom Sampeou ; 50 thang à Kauk Khmum, et même 60 thang à Tamœun (Battambang).

Le prix de location est d'autant plus élevé que la région souffre d'une pénurie de cheptel, tel est le cas dans Battambang. Les buffles sont loués moins cher (30 thang à Sangker — Battambang) ³⁵⁷. Le

³⁵⁶ Dans le phum Koh Luong, 54 % des 159 familles n'ont pas d'attelage. Un attelage se loue 500 riel pour le labour, 600 riel pour le labour et le transport des feuilles de tabac (1959). A Krôl Kol (Svayrieng), 12 % des familles n'ont pas d'attelage mais 22 % ont deux attelages

à Prey Chhœuteal (Popel-Tramkak)	: 30 %	des paysans
à Phum Pring (Angkanh-Prey Krabas)	: 14 %	n'ont pas
à Phum Cheangtong (Angkassom-Tramkâk)	: 35 %	d'attelage.
à Phum Banhachi (Tbaung Krapeu-Kampong-Svay)	: 10 %	—
à Plian Pongro (Kaheng-Samrong Thom)	: 48 %	—
à Mohakrang (Stoung)	: 20 %	—
à Vihea Suong (Ponhealu)	: 20 %	—
à Phum Taing Kauk (Soyaung-Baray)	: 34 %	—

³⁵⁷ D'après Y. HENRY, en 1929, une paire de buffles se louait 50 à 60 thang de paddy à Battambang, une paire de bœufs 30 à 35 thang. Le renversement actuel des prix montre la dépréciation de l'élevage du buffle.

A Prey-Veng, une paire de buffles se loue 150 riel pour 5 jours en période de labour (rizières de saison sèche).

rendement d'un hectare étant de l'ordre de 50 thang, et la superficie cultivable par une paire de bœufs étant de 4 hectares, on voit que dans les plaines de Battambang, la location d'un attelage *peut représenter le quart du revenu d'un paysan*. Les prix sont moins élevés ailleurs. En région des berges la location se fait souvent en argent : 25 riel par jour à Koh Sautin en 1954 ; 500 riel par mois à Koh Samrong.

Sur les terres de berge, le paysan dépourvu d'attelage, fait travailler sa terre à façon par un voisin : le prix est de 50 à 60 riel par jour (Chamcar Samrong-Koh Samrong) ; à Koki le labour et le hersage de 2 hectares reviennent à 600 riel ; à Prek Luong (Khsach Kandal) le labourage avec hersage à 130 riel pour 1 « Kanseng » soit 40 ares. Le fait existe également à un moindre degré en terres de rizières.

2° — Charrues et charrettes.

Le paysan dispose d'une *charrue* et d'une *herse*, ainsi que des instruments plus légers dont nous avons parlé ci-dessus. La charrue étant faite par le paysan lui-même, ne représente d'ailleurs qu'un faible capital. Les chiffres suivants nous montrent la modestie de cet outillage de travail.

Rizières.

	KAUK KHMUM	CHAMCAR SAMRONG	KRAIA
Exploitants :			
n'ayant pas de char-			
rue	21	23	31
ayant une charrue ...	270	138	80
ayant 2 charrues ou			
plus	89	19	14
	<u>380</u>	<u>180</u>	<u>125</u>

A Kauk Khmum qui est sans doute le khum du Cambodge où l'exploitation est la plus forte, 77 % des paysans n'ont qu'une charrue.

Berges.

	ROANG	PONGRO
Exploitants n'ayant pas de charrue .	76	52
ayant 1 charrue	164	345
ayant 2 charrues ou plus.	17	32
	257	429

Cet outillage est donc particulièrement modeste en terres de berge où une proportion non négligeable de cultivateurs (30 % à Roang) n'ont même pas de charrue : la houe et la bêche leur suffisent pour entretenir les vergers.

Pour les charrettes, les chiffres sont les suivants :

Rizières.

	KAUK KHMUM	CHAMCAR SAMRONG	KRALA
Paysans			
n'ayant pas de char-			
rette	92	107	61
ayant une charrette..	241	71	60
ayant plusieurs char-			
rettes.....	48	3	4

Berges.

	ROANG	PONGRO
Paysans n'ayant pas de charrette	157	117
ayant 1 charrette	102	296
ayant plusieurs charrettes ..	8	16

A l'exception de Kauk Khmum qui apparaît vraiment comme un khum assez exceptionnel, il n'y a pratiquement pas de paysans qui aient deux charrettes. Par contre nombre de paysans ne possèdent pas ce si utile instrument : 23 % à Kauk Khmum — 27 % à Pongro — 50 % à Krala — 55 % à Chamcar Samrong et surtout 61 % à Roang. Sur les berges la *pirogue* remplace partiellement la charrette et Roang est tout proche de Kompong-Cham ce qui rend les instruments de transport moins précieux. Cependant la possession d'une charrette, outil déjà plus cher que la charrue, est un signe de richesse³⁵⁸. Les khum où il y a peu de charrettes (par ex. Sangkhoar en Svayrieng) sont des khum pauvres³⁵⁹.

La main-d'œuvre.

Le nombre des salariés (tchnouol) est faible. Ces salariés sont de trois sortes : salariés *permanents* vivant avec la famille — salariés *saisonniers* venus souvent de l'extérieur, embauchés en mars-avril et vivant également avec la famille jusqu'à la récolte du paddy, soit 10 mois environ — salariés *journaliers* engagés lors des grands travaux.

1° — *Faible importance du salarié.*

A *Kauk Khmum*, on compte pour une population étudiée de 2 385 personnes, 106 *domestiques à demeure*, vivant chez l'employeur. Ces 106 domestiques sont employés par 52 exploitants : 13 % *seulement des paysans emploient des domestiques à demeure*. Les domestiques à demeure (permanents ou saisonniers) sont logés, nourris et habillés ; ils sont en outre payés, en 1954, à raison de 2 500 riels (25 000 francs) pour un homme, pendant une saison, ou encore 1 200 riel pour le labour et le repiquage. Ce sont des habitants de khum déshérités du voisinage ou même des khum plus lointains (srok de Teukchor). En outre, 111 paysans se font aider pendant les grands travaux (labour, repiquage et moisson) : 28 % des familles ont donc à ce moment besoin d'une aide salariée. Ces salariés appartiennent aux familles les plus pauvres.

³⁵⁸ D'après une enquête actuellement en cours (1959), une charrette vaudrait 2 000 à 3 000 riel dans Kompong Speu, Kompong Chhnang, Pursat-6 000 dans Svayrieng.

³⁵⁹ 16 604 charrettes étaient imposées en 1947 dans Kandal pour à peu près 50 000 ménages paysans.

A *Chamcar-Samrong*. — Le nombre de domestiques à demeure est beaucoup plus faible : pour 282 familles étudiées soit 1 520 personnes on ne compte que 14 *domestiques à demeure* dont 3 hommes, 6 femmes et 5 enfants : — 4 paysans (2 %) emploient une main-d'œuvre salariée à l'année ou à la saison. Par contre 75 exploitants font appel à la main-d'œuvre salariée, pour le repiquage essentiellement : 48 % des familles se font donc aider à cette époque ; cette aide représente 5 678 journées de travail et occuperait 261 personnes, hommes, femmes et enfants, habitants du khum. Ce dernier chiffre n'a qu'une valeur relative, car les mêmes « tchnouol » travaillent successivement chez plusieurs exploitants et sont sans doute comptés plusieurs fois (les familles les plus pauvres représentent à peu près ce chiffre). Les journaliers sont payés 25 riel par jour (1957).

A *Krala*, le nombre des travailleurs à demeure est encore plus faible : 5 pour 481 habitants ; 4 exploitants sur 121 ont des travailleurs à demeure (moins de 4 %). L'emploi de la main-d'œuvre salariée n'est guère plus important : 8 exploitations emploient des travailleurs à la journée soit 1 300 journées de travail.

A *Roang*, 4 exploitants sur 252 emploient des salariés à demeure (moins de 2 %) soit 3 hommes et 3 enfants pour une population étudiée de 2 839 habitants. Trois exploitants sur 252 emploient pour les grands travaux 6 journaliers qui fournissent 120 journées de travail. *Il n'y a pratiquement pas de main-d'œuvre salariée agricole.*

A *Pongro*, 6 exploitants sur 429 emploient des salariés à demeure dont le chiffre ne dépasse pas 13 (sur 3 000 habitants soit 0,5 %) ; 75 paysans prennent des journaliers au moment des grands travaux, essentiellement la récolte du maïs en avril (petite récolte) et surtout en août (grande récolte) : 17 % des paysans se font donc aider par des journaliers. Il est assez remarquable que les exploitations un peu étendues (plus de 5 ha) n'emploient pas beaucoup plus de personnel salarié que les autres : à phum Pongro, 4 paysans se font aider, mais le total des journées de travail qu'ils utilisent ne dépasse pas 215.

De ces 5 exemples on peut conclure d'une façon formelle à *la très faible importance de la main-d'œuvre salariée* ; jamais au Cambodge, on ne trouve plus de 15 exploitants sur 100 qui aient de la main-d'œuvre permanente ; jamais la moitié des exploitants ne se font aider même temporairement par des ouvriers qu'ils payent. Des enquêtes effectuées, d'une façon moins précise, mais dans un grand nombre de villages, confirment ces faits (Annexe VIII).

2° — *Ouvriers à demeure.*

Parmi les salariés il faut donc distinguer les ouvriers à demeure, qui vivent dans la famille et les journaliers. Parmi les ouvriers à demeure, certains sont payés à l'année et pratiquement permanents ; d'autres sont recrutés à la saison.

Les ouvriers *permanents*, travaillant toute l'année, sont très peu nombreux ; Prey-Veng, Svayrieng et Battambang sont les provinces qui en comptent le plus. Ils sont extrêmement peu nombreux sur les chamcar des berges.

Parmi eux, beaucoup sont originaires du khum même ou des khum voisins, recrutés parmi les plus pauvres habitants. Il s'agit souvent de débiteurs qui travaillent chez leurs créanciers pour rembourser des dettes ; dans ce cas ils ne perçoivent pas de salaire (*engagement pour dettes*). Encore aujourd'hui, un débiteur qui ne peut pas rembourser, engage parfois un de ses enfants, généralement une de ses filles. Par contre, l'esclavage pour dettes a été théoriquement et officiellement aboli.

D'autres ouvriers permanents, ou tout au moins recrutés à l'année sont originaires de régions pauvres (srok de Teukchor pour les ouvriers de Battambang — khum rizicoles pour les ouvriers employés sur les chamcar de berge : khum Ampil pour Roang). Battambang attire traditionnellement des ouvriers émigrants : entre 1929 et 1940 certains venaient de Prey-Veng ; d'autres de Cochinchine. L'immigration des Cambodgiens de Cochinchine (chap. XX) a presque complètement cessé. A l'heure actuelle ce sont les « chamcar » sur brûlis du plateau de Chamcar-Lœu qui attirent le plus d'immigrants, venus des provinces de l'Est s'employer comme salariés (chap. XIX).

Ces ouvriers à demeure sont logés, nourris et habillés par l'exploitant. Ils font partie de la famille. Leur salaire est très variable (années 1954-1957) : il est de l'ordre de 1 000 riel (10 000 F) dans les provinces du Centre (Kampot, Takéo, Kandal) et dans les provinces de l'Est (Prey-Veng, Svayrieng), que ce soit en terres de berge ou en rizières ³⁶⁰, la main-d'œuvre est en effet suffisamment abondante ; — il est plus

360

Rizières

Prey-Veng : 800 riel
Baray (Takéo) : 1 000 riel (25 thang
de paddy donnés à l'avance).
Tuk Méas (Kampot) : 1 000 riel.
Chhoeu Kat (Prey-Veng) : 1 200 riel.
Prek Sleng (Kandal) : 1 500 riel.
Kampeng (Takéo) : 2 000 riel.

Berges

Prek-Thmey (Kandal) : 1 000 riel.
Koki (Kandal) : 1 000 riel.
Koh Thom (Kandal) : 1 000 riel.
Koh Sautin (Kg-Cham) : 3 000 riel.
Pram Yam (Srey-Santhor) : 1 200 riel.

élevé dans la Plaine des Lacs : Pursat 1 200 riel — Kompong-Thom : 1 500 à 2 000 riel et surtout dans la région de Battambang (2 500 riel) où la main-d'œuvre est plus rare et les exploitations plus grandes. A Kauk-Khum, en Mai 1959, certains tchnouol au service d'un Chinois sont payés 3 000 riel par an : mais ils se logent eux-mêmes et vivent misérablement.

Les chiffres les plus forts nous ont toutefois été donnés pour les berges cultivées en tabac de Koh Sautin et Peamchikang (4 000 riel par an) et pour les vergers d'oranges d'Anlong Veal (Battambang : 5 000 à 6 000 riel) : cultures de valeur, qui exigent un travail plus considérable ³⁶¹.

Les *ouvriers saisonniers* sont plus nombreux, au moins dans certaines provinces (Kompong-Thom, Battambang, Prey-Veng, Svay-Rieng) là où l'exploitation est plus étendue. Mais Y. HENRY a surestimé leur importance précisément parce que sa documentation provenait surtout de la province de Battambang. En région de *rizières*, l'ouvrier saisonnier est très proche de l'ouvrier permanent. Il est en effet embauché le plus souvent pour une saison de culture, du labourage à la récolte soit pendant 10 mois (début avril à fin janvier, ou mai à mars ou plus exactement du début du mois de Vissakh à la fin du mois de Makh). Il est donc pratiquement permanent. Il est logé, nourri et parfois en partie habillé (2 vêtements par an) ; son salaire est variable, plus élevé dans l'Ouest que dans l'Est : 1 200 riel à Bassac (Svay-Rieng) 1 500 riel à Chambák (Svayrieng) — 800 à 1 200 riel à Banteay-Méas ³⁶² — 2 500 riel à Kauk Khum — à peu près égal à celui d'un ouvrier permanent. Toutefois dans certains cas la « saison » est beaucoup plus réduite et ne s'étend par exemple qu'à la période comprise entre le repiquage et la moisson : le prix est de 300 à 400 riel à Sras-Chik (Teukchor), de 10 thang de paddy (220 kilogrammes) à Tani (Kampot) — ou au contraire ne comprend que le labour (300 riel à Pong Tuk - Kandal — 500 à 700 riel à Kompong-Thom) — ou seulement la moisson (1 mois) : du 1^{er} au 31 décembre, 1 ouvrier est payé 150 riel en Banteay-Méas ³⁶³ ; à Chong Daun

³⁶¹ A Banteay Dek (Kien-Svay - Kandal) un ouvrier arroseur est payé 600 riel par mois soit 7 200 riel par an. Il n'est pas logé.

³⁶² En Banteay Méas : 80 à 100 riel par mois.

³⁶³ Les moissonneurs viennent en Banteay-Méas des khum voisins ou du srok de Kampot.

(Baray-Takéo), un ouvrier est recruté pour la récolte (« Rodauv Chraut ») pour 500 riel ou 20 thang de paddy.

Les ouvriers saisonniers, de même que les ouvriers permanents, sont *très peu nombreux en terres de berge* (cf. Roang ou Pongro). Toutefois il faut faire exception pour les salariés qui viennent en mars et en avril, des régions rizicoles, pour la récolte des feuilles de tabac : à Koh Samrong ils sont chaque année une centaine venus des khum rizicoles voisins et même de Svayrieng ; à Koh Sautin ils viennent de Prey-Veng ou de Kandal (Muk Kompul) et reçoivent 800 à 1 000 riel nourris et logés (chiffres de 1954)³⁶⁴. Mais ces salariés n'ont plus de caractère permanent. Ils sont très proches des salariés à la journée³⁶⁵.

3° — Les *journaliers*, employés et payés à la journée sont plus nombreux, contrairement à ce qu'écrivait V. HENRY. Ou tout au moins il est beaucoup plus fait appel à une main-d'œuvre journalière. Ceci apparaît nettement dans les descriptions données ci-dessus, même pour des exploitations peu importantes. Il ne s'agit pas en effet de salariés professionnels. Mais simplement de pauvres gens et de leurs familles, « coolies », très petits exploitants ou jeunes qui, lorsqu'ils ont terminé les travaux sur les rizières familiales, vont travailler chez des paysans plus riches³⁶⁶. Beaucoup de débiteurs se libèrent de leurs dettes en fournissant des journées de travail à leurs créanciers. A Samrong Damdek (Siemréap), 30 à 40 habitants vont travailler chez les 15 « grands » propriétaires (plus de 8 ha) pour le labour, le repiquage et la moisson ; ils sont payés 8 riel par jour ; à Bakou (Kandal) ceux qui ont une petite parcelle se louent moyennant 15 à 25 riel la journée plus les repas. Cependant ces journaliers peuvent venir de khum voisins : à Kompong-Thom, il vient parfois des Kouys qui se font payer en nature. En régions de rizières les journaliers sont employés pour le *repiquage* et pour la *moisson*, travaux qui exigent une grande main-d'œuvre en un temps très court, même sur de petites exploitations ; les femmes sont plus nombreuses que les hommes ; les

³⁶⁴ En 1952, ils auraient été payés jusqu'à 4 000 riel.

³⁶⁵ Le hacheur de tabac n'est pas un salarié mais un entrepreneur travaillant à façon ; il travaille parfois à la saison chez le paysan (pour 2 000 riel à Koh Sautin) : de même l'ouvrière qui étend les hachures sur des nattes (1 200 à Koh Sautin).

³⁶⁶ Certains journaliers viennent de l'extérieur et s'engagent successivement chez plusieurs paysans. Ainsi des jeunes filles de Prey-Krabas dans le srok de Koh Thom, pour les récoltes de saison sèche.

journaliers peuvent être employés pendant 1 mois par un exploitant ; mais le plus souvent ils ne travaillent que 4 ou 5 jours chez le même paysan. Ils sont presque toujours nourris à midi. Leur salaire varie de 10 à 15 riel ³⁶⁷.

Les prix sont particulièrement bas dans les régions pauvres de Siemréap et du srok de Teukchor ; ils sont au contraire élevés dans les plaines de Battambang où les exploitations sont assez grandes et où la main-d'œuvre est rare. En Phnom-Penh et en Kandal Stung (Kandal), les repiqueuses et moissonneuses sont payées à la tâche d'après le nombre de « slek » (soit 400 gerbes) repiquées ou récoltées : 200 riel pour 1 slek repiqué — 25 riel pour un slek moissonné. Dans Battambang le paiement se fait souvent à la tâche d'après la superficie moissonnée (par « ray ») ou d'après le nombre de bottes liées.

En terres de berge les journaliers sont employés non pour les labours ou les travaux du sol mais pour les récoltes de février-mars et d'août. Les prix sont de 10 à 25 riel, plus élevés pour la récolte du *tabac* :

Kompong-Phnom (Lœuk Dek)	15-20 riel
Setbau (Saang)	30 riel (tabac)
Takhmau	15 riel
Prek Ambel (Saang)	10-15 riel
Kompong Kong (Koh Thom)	20 riel
Prek Tameak (Khsach Kandal)	25 riel
Koh Samrong	25 riel (tabac)

367

Sras Chik (Tukchor)	7 riel	
Samrong Damdek (Sauthnikom)	8 riel	
Kauk Khmum (Battambang)	40 riel	
Kompong-Chen	15 riel	
Kompong-Thom	15 riel	
Pha-Ao (Chhœung Prey)	15 riel	
Batheay (Chhœung Prey)	10 riel	
Prey-Chhor (Chhœung Prey)	15 riel	
Bassac (Svayrieng)	10 riel	
Prey-Veng	10 à 15 riel	
Pong Tuk (Kandal)	25 riel	
Pœuk (Kandal Stung)	20 riel	
Sla (Samrong)	10 riel	
Baray (Treang)	10 riel	(payables à l'avance plus la nourriture)
Angkanh (Prey-Krabas)	13 riel	(payables en nature)
Kirivong (Prey-Krabas)	15 riel	
Prey Romdeng (Prey-Krabas)	15 riel	
Tuk Méas	10 riel	la demi-journée.

Le travail « journalier » relativement important n'est pas la conséquence de l'étendue de certaines exploitations. Les exploitations un peu importantes ont des domestiques. Le travail journalier correspond surtout au déséquilibre des emplois du temps paysans à cause de certains travaux urgents (labour et surtout repiquage et récolte).

Mais plus qu'au travail journalier le paysan fait appel à l'entraide (« yok day » — se prêter la main). Entraide pour la préparation du sol qui doit être faite rapidement en terres de berge : on voit souvent, pour le labour et le hersage, plusieurs attelages travailler en file sur le même champ, soit en novembre à la décrue, soit en mai-juin aux premières pluies. Entraide surtout pour le repiquage et la moisson en région de rizières, et surtout dans les provinces du centre (Kandal, Takéo) : à Anlong Romiet (Khsach Kandal) où il n'y a aucun tchnouol, cette entraide est codifiée ; elle est calculée en gerbes (en slek) ; chaque famille doit couper chez les autres le nombre de gerbes que chaque famille voisine a coupé pour elle. L'entraide est également très pratiquée dans la région de Siemréap : celui qui en bénéficie doit fournir le repas à midi et le riz gluant à 15 heures.

Le paysan cambodgien est individualiste mais sans égoïsme.

Faible étendue de l'exploitation ; modestie du train de culture ; faible importance du travail salarié, tout concourt à prouver qu'au Cambodge le paysan est un petit exploitant. Les seules exploitations fortes se trouvent dans Svayrieng, Prey-Veng et surtout Battambang ; nous en avons donné quelques exemples. Ce trait n'est pas très original en Asie du Sud-Est. Mais ce petit exploitant est propriétaire de ses terres.

LA PROPRIÉTÉ

Dans la zone peuplée du Cambodge, le Cadastre permettait de dénombrer en 1950, 806 266 *propriétaires et possesseurs* pour 1 534 000 hectares appropriés³⁶⁸; en 1956, de même source, une statistique permettait d'évaluer ce nombre à 770 000 environ³⁶⁹. C'est assez dire que la terre est partagée en de nombreuses mains.

Régime de la propriété.

Le Code Civil Cambodgien de 1920 a édicté le principe d'une propriété entière et définitive, très proche de celle que nous connaissons. Résultat d'une évolution qu'ont étudiée notamment MM.R. MORIZON et R. KLEINPETER³⁷⁰. Aux termes du vieux droit khmer tel qu'il apparaît dans « les Codes Cambodgiens » traduits par Adhémar LÉCLERE, le sol du Royaume appartenait au Roi : « Le Roi est le maître de la terre. » Les anciens textes emploient le mot « propriétaire » et certains textes paraissent consacrer la propriété privée ; cependant il n'y avait pas de propriété individuelle à proprement parler ; il s'était établi, par l'usage « une possession continue, publique et de bonne foi » qui revenait en *fait* à la propriété : le paysan possesseur du sol avait en effet la possibilité d'aliéner et de transmettre la terre : les droits acquis se transmettaient par voie d'*héritage* et testament

³⁶⁸ Chiffre obtenu en additionnant le nombre des propriétaires de chaque srok à l'exception du srok de Peamchor.

³⁶⁹ Chiffre obtenu en additionnant les résultats par srok donnés dans une statistique cadastrale ; nous avons ainsi compté 727 000 propriétaires, à l'exception du srok de Peamchor et de la province de Kompong-Speu qui ne figurait pas dans le recueil consulté.

³⁷⁰ R. MORIZON : « L'immatriculation foncière de la propriété individuelle au Cambodge. » Paris 1934.

R. KLEINPETER : « Le problème foncier au Cambodge ». Thèse-Paris 1937.

(Codes Cambodgiens — Tome II — articles 49 et 50)³⁷¹. *Le mode d'acquisition de la terre était l'exploitation du sol : principe de « l'acquisition par la charrue »* (Adhémar LECLERE)³⁷² ; le simple fait de borner un terrain pour en prendre possession ou de commencer à le défricher et à l'aplanir suffisait à conférer un droit sur ce terrain (Codes Cambodgiens — Tome I, article 2 — Tome II, article 59). Par contre un abandon de 3 ans consécutifs faisait perdre tout droit foncier (Codes Cambodgiens — Tome II — pages 407 et 617)³⁷³. La propriété était donc liée à l'exploitation cependant que le Roi restait détenteur nominal du sol ; la terre revenait au Roi si elle n'était pas exploitée. « Auparavant toute la terre cambodgienne appartenait de droit au Roi. De fait elle appartenait à qui la cultivait. Cela était la conséquence des devoirs imposés au trône par la loi bouddhique : la terre de Dieu, commise en garde au Roi, laissée par lui à la disposition de tout homme en ayant besoin » (Mémoire du Prince YUKANTHOR au Président du Conseil Français — 1899). Ce système montre aussi que la terre était considérée comme de peu de valeur en soi ; le travail était seul apprécié ; ce qui ne saurait surprendre dans un pays peu peuplé.

Dans Battambang et Siemréap régis par la loi siamoise jusqu'en 1907 « les occupants du sol pouvaient obtenir un droit définitif sur le terrain en faisant la demande aux autorités administratives. Après enquête on délivrait, s'il ne surgissait pas de contestations, un « bai chang » (acte qui lie la terre) (Yves HENRY).

Les terres riches des berges (et aussi les poivrières de Kampot et

³⁷¹ « Si le Roi a récompensé quelqu'un qui s'est distingué dans le service en lui donnant des srè-prang, des srè pasa, des plantations ou tout autre chose, ces choses demeureront aux enfants après la mort des parents » (Codes cambodgiens. Tome I, p. 374).

³⁷² « Si quelqu'un a trouvé un terrain inculte où il pousse beaucoup de petits et de grands arbres, le débroussaille, le défriche pour en faire des rizières, afin de chercher à y gagner sa vie et que quelqu'un vienne demander qu'on empêche ce travail et réclamer ce terrain comme étant son héritage, il ne faudra pas écouter cet homme ; il faudra, au contraire, laisser le terrain à celui qui prend la peine de travailler et qui y gagne sa vie » (Codes cambodgiens. Tome II, p. 617).

³⁷³ « Si le propriétaire d'un terrain d'habitation, de rizières et de champs ne le cultive pas, ne le surveille pas, ne le débroussaille pas, ne l'enclôt ni de haies ni de pieux pour le délimiter, ne l'habite et laisse les arbres et les arbustes l'envahir, si une personne voyant ce terrain où les arbres et les arbustes poussent à volonté, se met à le défricher, à le débroussailler, afin soit de l'habiter, soit d'y faire des rizières ou des champs pour gagner sa vie, s'il est démontré que le propriétaire l'a abandonné depuis plusieurs années, ne l'a pas cultivé conformément au Preah Reach Khaut, ce terrain fût-il planté d'arbres fruitiers, sera la propriété de celui qui s'est mis à le travailler ».

Kompong-Trach) étaient *affermées* par la Couronne qui les possédait en propre, à des « neak chamcar » ou jardiniers (chap. XIII).

La propriété collective était inconnue.

La Convention du 17 juin 1884 instaura un régime de propriété en supprimant les droits du Roi sur la terre : « Le sol du Royaume jusqu'à ce jour propriété exclusive de la Couronne cessera d'être inaliénable ; il sera procédé par les autorités françaises et cambodgiennes à la constitution de la propriété » « Vous avez établi la propriété »... (YUKANTHOR). Le régime français de publicité réelle fut introduit en 1889. Trois essais d'organisation furent faits en 1902, 1908 et 1912. Après 1920, les opérations cadastrales (Plans parcellaires — Matrice — Répertoire alphabétique — Certificats d'immatriculation) ont été assez remarquablement avancées, notamment de 1930 à 1945 sous la direction de J. WIND.

Depuis 1926 il est interdit à tout étranger qui n'est ni sujet ni protégé Français d'acquérir par concession des terrains ruraux. Depuis 1956 cette interdiction s'étend à tous les étrangers quels qu'ils soient.

Le Cadastre distingue « *Propriétaires* » et « *Possesseurs* ». N'est considéré comme propriétaire que celui qui est inscrit sur le registre d'immatriculation et dont les terres sont cadastrées. Il n'y a donc de « Propriétaire » que dans les khum cadastrés. Ailleurs les khum sont « déclarés » et la loi ne connaît que des « *Possesseurs* » (article 74 du code Civil cambodgien : « le droit de possession en matière immobilière ne se transforme en droit de propriété qu'après inscription sur le registre d'immatriculation »). Cette distinction juridique n'a *guère d'importance pratique*, les Possesseurs ayant les mêmes droits et étant soumis aux mêmes devoirs que les propriétaires. Le possesseur transmet son bien et peut l'aliéner comme il l'entend. Les possesseurs sont inscrits après déclaration dans chaque khum sur des registres avec l'étendue de la terre qu'ils possèdent. La possession s'obtient par achat, héritage, ou encore par occupation et mise en valeur pendant 5 ans d'une terre appartenant primitivement au Domaine (Domaine de l'État ou Domaine Local) et sur laquelle le paysan a obtenu un « permis de culture » ; le vieux principe khmer de « l'acquisition par la charrue » demeure encore valable dans les régions peu peuplées, mais après sanction de l'État ³⁷⁴. Dans tout ce qui suit nous emploierons indifféremment les mots « Propriétaires » et « Possesseurs ».

³⁷⁴ Article 723. « En matière immobilière le possesseur devient légitime propriétaire, lorsque la possession paisible, de bonne foi, publique, continue et

I. — MOYENNE DE LA PROPRIÉTÉ

La moyenne de la propriété est faible au Cambodge : 1,9 ha si nous prenons le chiffre de 1950 ; 2 hectares si nous en croyons celui de 1956. Ceci est normal puisque les propriétaires sont nombreux. La moyenne d'ailleurs devrait être un peu plus forte. Propriétaires et possesseurs sont en effet dénombrés par khum : un propriétaire peut donc être compté plusieurs fois, s'il a des terres dans plusieurs khum. De là une source d'erreurs particulièrement sensibles lorsque les khum sont de petite taille (Plaine des Quatre-Bras).

Cette moyenne présente quelques variétés (carte n° 13).

Propriété inférieure à 2 hectares.

La propriété est inférieure, en moyenne, à 2 hectares dans la presque *totalité du Cambodge central*, entre le Tonlé-Tauch et les collines qui précèdent la Chaîne de l'Éléphant : provinces de Kandal, Takéo (sauf les srok de Kirivong et Koh Andet), srok de Banteay-Méas (Kampt), provinces de Kompong-Speu et Kompong-Chhnang et également province de Kompong-Cham. Cette région de petite propriété moyenne correspond presque exactement à la région la plus fortement peuplée (carte n° 12).

Elle comprend géographiquement et économiquement deux régions très différentes :

1° — Les rizières « du centre », entre la ligne Bassac-Tonlé-Sap et la Chaîne de l'Éléphant, depuis la Cochinchine jusqu'à Kompong-Chhnang et même au delà puisque, dans la Plaine des Lacs, le srok de Babaur présente des caractères très proches. Dans toute cette région les khum ont une propriété moyenne de 1 à 1,5 hectare en général, avec quelques khum où la moyenne tombe au dessous de 1 hectare (Kong Noy en Kandal-Stung : 0,40 ha) ; il est vrai que les khum de cette région étant de petite taille, les paysans qui ont des terres sur 2

non équivoque, s'est poursuivie pendant cinq ans consécutifs et qu'elle porte sur une terre non immatriculée ».

L'article 725 prévoit la déchéance des droits, encourus par un abandon de jouissance de cinq ans consécutifs.

(Code Civil Cambodgien)

ou plusieurs khum sont ici particulièrement nombreux, ce qui fausse, plus qu'ailleurs, les résultats. Cette région est une région de forte densité de population (carte) ; c'est également celle de la grande culture du *palmier à sucre* (carte) et du plus grand développement des industries rurales (carte) ; celle où le morcellement parcellaire est le plus poussé (chap. XIV) et où la population était la plus dense vers 1875 (carte). Le morcellement de la propriété est dû à la forte densité de la population et à l'ancienneté du peuplement. Le développement de la culture du palmier à sucre et des industries rurales sont la conséquence du grand nombre de trop petits propriétaires ; le morcellement du terroir traduit à la fois le grand nombre de propriétaires et l'ancienneté du peuplement.

2° — La région des berges du Mékong, du Tonlé-Sap, du Bassac et du Tonlé-Tauch, surtout entre Phnom-Penh et Prek Kak, le long du Mékong au Nord de la capitale et le long du Bassac. La moyenne de la propriété se tient aux alentours de 1 hectare, de nombreux khum n'atteignant même pas ce chiffre : Koh Anlong Chen en Saang (0,5 ha) — Lovea, en Muk Kompul (0,5 ha). Ces terres de berge ont de fortes densités de population (150 à 300 habitants au km²) qui explique la faible moyenne de la propriété.

En dehors de cette région centrale du Cambodge, la propriété est inférieure à 2 hectares dans 4 srok de la province de Siemréap au Nord-Est du pays : Kralanh (1,2 ha) — Puok (1,1 ha) — Siemréap (1,1 ha) — Sauthnikom (1,5 ha). A quelques exceptions près³⁷⁵, la population y est relativement dense. En outre les *vergers* le long des principaux stung, très précieux, sont partagés entre de nombreux propriétaires (le khum de Siemréap où ces vergers sont nombreux a une propriété moyenne de 1 hectare). Surtout, la moyenne de la propriété est abaissée par la présence de khum *forestiers* où les paysans ne disposent que de petites étendues médiocres gagnées sur les clairières de la forêt : la propriété moyenne est de 0,3 ha à Nokor Thom (où se trouve le temple d'Angkor) et de 0,6 ha à Pradak : la majorité de la population vit de ressources forestières et de l'exploitation du thnôt. Il en est de même dans le srok de Teukchor (Battambang).

Pour la même raison la propriété est faible dans le srok également forestier de Krakor (Pursat) : 5 000 hectares seulement sont appropriés sous forme de très médiocres rizières dans les clairières de la forêt.

³⁷⁵ Sampeou Lun où la moyenne de la propriété est de 3,2 ha et où les rizières sont conquises sur des veal.

On peut donc distinguer 3 types de régions à petite propriété : les rizières « du centre » très peuplées et depuis longtemps déjà — les terres de berge fertiles et très peuplées — les clairières en zones forestières. La région de Siemréap a une propriété faible pour les trois raisons à la fois.

Propriété de 2 à 3 hectares.

Dans le reste du Cambodge peuplé, la propriété moyenne est sensiblement plus forte : de 2 à 5 hectares.

1° — *Les Rizières de l'Est* (Svayrieng et Prey-Veng). — La propriété s'y tient entre 2 et 3 hectares (le chiffre est plus faible dans les srok de Pearang et Sithor-Kandal à cause de la présence de chamcar le long du Tonlé-Tauch ; si l'on élimine les khum de chamcar, on atteint pour les rizières une moyenne égale ou supérieure à 2 ha). Rizières à parcelles assez grandes, moyennement peuplées : 80 habitants au kilomètre carré.

2° — Les confins du Sud Cambodge et de la Cochinchine (srok de Koh Thom et de Kirivong) ont une moyenne de 2,4 ha à 2,5 ha. Régions moyennement peuplées.

3° — La partie Nord-Est de la Plaine des Lacs : srok de Santuk (2,2 ha), de Stoung (2,4 ha) et de Chikreng (2,1 ha). Régions à peine moyennement peuplées (30 à 40 habitants au km²).

4° — Dans l'Ouest de la Plaine des Lacs les srok de Bakan (2,7 ha), Moung Russey (2,7 ha) et Sisophon (2,9 ha) ; il s'agit ici encore de régions moyennement peuplées.

Propriété moyenne supérieure à 3 hectares.

Quelques srok ont une propriété moyenne supérieure à 3 hectares.

1° — Dans l'Est de la Plaine des Quatre-Bras ce sont le srok de *Svayteap* (4 ha — khum Chrak Motès : 7,4 ha) et le Sud du srok de *Kompong-Trabek* (khum Banteay Chakrey : 8,8 ha — Beng Dol : 5,9 ha — Kraing Trapeang : 7,2 ha — Peam Montea : 9,7 ha — Ponhea Lieng : 6 ha ³⁷⁶). Rizières cultivées de façon plus ou moins lâche, en bordure de la Plaine des Joncs ; le riz flottant (Kompong-Trabek) et le

³⁷⁶ Le khum de Balong dans le srok de Prey-Veng a une propriété moyenne supérieure à 7 hectares. La seule culture est celle du riz de saison sèche. Les rizières de saison sèche appartiennent à de grands propriétaires.

riz à semis direct ((Svayteap) sont importants. Ces srok sont peu peuplés.

2° — Dans le Sud de la Plaine des Quatre-Bras, aux confins ici encore du Sud-Vietnam les srok de berge de Peamchor (4,8 ha) et Loeuk Dek (4,7 ha) de part et d'autre du Mékong et le srok rizicole de Koh Andet (ha). Les srok de Peamchor et Loeuk Dek n'ont qu'un étroit bourrelet de berge le long du Mékong et de grandes étendues d'arrière-berge cultivées en riz flottant ou incultes ; le peuplement y est essentiellement Vietnamien. Le srok de Koh Andet, très inondé chaque année, est presque vide. La seule culture est celle du riz flottant, mais une grande partie des terres sont incultes.

3° — Dans le Nord-Est de la Plaine des Lacs, le srok de Kompong-Svay (3,85 ha) et aussi le Sud des srok de Stoung et Chikreng. La moyenne est surtout forte dans les khum de rizières basses, inondés une grande partie de l'année et cultivés pour une grande part en riz flottant : Phneou (4,3 ha) — Srayauv (6 ha) — Mohakrang (3,8 ha). Une partie des terres ne sont pas cultivées. La population est faible : Srayauv a 15 habitants au kilomètre carré.

4° — Dans l'Ouest de la Plaine des Lacs enfin, les srok de Sangker (3,1 ha), Battambang (6 ha) et Mongkolborrey. Région de plaines basses cultivées en riz à semis direct ; région peu peuplée (30 à 40 habitants au km²) et qui était presque vide à la fin du XIX^e siècle.

En résumé, le centre du Cambodge, la région de Siemréap ont une propriété moyenne entre 1 et 2 hectares ; le Sud-Est dans sa plus grande part et la région de Kompong-Thom dans sa plus grande part entre 2 et 3, les lisières de la Plaine des Joncs, le srok de Kompong-Svay et l'Ouest de la Plaine des Lacs ont une moyenne supérieure à 3 et parfois même à 5 hectares. Les zones de petite et très petite propriété correspondent à des zones peuplées et même très peuplées (carte n° 121) ; inversement les zones où la propriété est plus forte sont moins peuplées. Ceci ne saurait surprendre. Il est remarquable que certains khum rizières aient une propriété moyenne plus faible que des khum de berge : ceux-ci étant plus riches naturellement on pourrait concevoir que la propriété y soit plus petite. A la propriété assez forte correspond un moindre parcellement ; dans les zones de très petite propriété, le morcellement est intense, ce qui indique que non seulement le peuplement est plus fort mais aussi qu'il est plus ancien. Les zones de propriété moyenne assez forte correspondent enfin à des rizières nues, conquises aux dépens de zones d'herbe (*veal*) ou exceptionnellement dans le cas de Svayteap et Kompong-Trabek aux

dépens des smach. Inversement la petite propriété domine dans des zones entièrement défrichées, mais qui presque toujours ont été conquises aux dépens de la forêt à Diptérocarpacées. Le paysan, nous l'avons vu, préfère défricher la forêt que le veal. La carte de la propriété moyenne par khum traduit essentiellement des inégalités de population dues aux modalités du peuplement telles que nous les avons définies ci-dessus.

II. — DOMINATION DE LA PETITE PROPRIÉTÉ

Répartition des propriétaires.

Les propriétaires sont en majorité des petits propriétaires. Pour 727 000 propriétaires en 1956, on compte :

402 000	(55 %)	propriétaires de moins de 1 hectare
183 000	(25 %)	propriétaires de 1 à 2 hectares
90 000	(12 %)	propriétaires de 2 à 5 hectares
48 000	(7 %)	propriétaires de 5 à 10 hectares
9 300	(1 %)	propriétaires de 10 à 20 hectares
1 191		propriétaires de plus de 20 hectares

92 % des propriétaires cambodgiens ont moins de 5 hectares de terre ; 80 % moins de 2 hectares. Quelques exemples (d'après les documents cadastraux) permettent de préciser et de nuancer ce fait sur lequel il ne sera pas nécessaire d'insister longuement (Annexe)³⁷⁷.

³⁷⁷ D'après Y. HENRY, une enquête faite en 1930, dans les 5 provinces de Svayrieng. Prey-Veng, Kandal, Kompong-Cham et Battambang (soit 440 000 hectares de rizières), à partir des khum et avec contrôle d'après les doubles des livres d'impôt, donnait les résultats suivants :

Terres de rizières.

	MOINS DE 5 HECTARES	5 A 10 HA	10 A 50 HA	PLUS DE 50 HECTARES
Battambang..	76,3 %	18,3 %	5,3 %	0,12 %
Prey-Veng ...	87 %	10,5 %	2,4 %	0,14 %
Svayrieng....	80,3 %	16,5 %	3 %	0,12 %
Kompong - Cham.	96,8 %	2,8 %	0,4 %	0
Kandal.....	99 %	0,9 %	0,1 %	0

Ainsi dans les « rizières du centre », 96 % des propriétaires ont moins de 5 hectares (Takéo) et même 100 % (Kandal) ; 87 % ont moins de 2 hectares (Takéo) et même 97 % (Kandal). Dans certaines rizières de l'Est (srok de Svayrieng), 94 % des propriétaires ont moins de 5 hectares mais seulement 57 % (la moitié) moins de 2 hectares : beaucoup de propriétaires ont donc entre 2 et 5 hectares. Dans la région de Battambang la proportion des propriétaires de moins de 5 hectares peut tomber à 58 % ; celle des propriétaires de moins de 2 hectares à 38 % (Kauk Khmum). En terres de berge nous retrouvons les chiffres des rizières du centre : 97 et même 100 % des propriétaires de moins de 5 hectares ; 70 % et même 91 % de moins de 2 hectares.

En terres de berge (surtout dans les îles) et dans les rizières du centre, l'énorme majorité des propriétaires possède moins de 2 hectares. Dans les « rizières de l'Est » (Prey-Veng, Svayrieng) une forte proportion de propriétaires a entre 2 et 5 hectares (60 % en Kanchrieh — 30 % en Svayrieng) et même au dessus de 5 hectares ; il en est de même dans les rizières de Stoung, Santuk Chikreng, Bakan : le nombre des « moyens propriétaires » explique une propriété moyenne plus élevée (2 à 3 ha). Enfin dans les rizières de Svayteap, de Kompong-Trabek (Sud), de Kompong-Svay, de Sangker Battambang et Mongkolborrey, une forte proportion de propriétaires, a entre 2 et 5 hectares (44 % en Battambang), mais il y a aussi une proportion notable de propriétaires plus importants et même de « grands propriétaires » (plus de 20 ha).

La grande propriété.

1° — La grande propriété est donc rare au Cambodge : 1 191 propriétaires ont plus de 20 hectares soit 0,17 %. Encore paraît-il difficile de parler de « grande propriété » pour une superficie de cet ordre. Cependant on considère déjà comme « grandes propriétés » en terres de berge, celles qui ont plus de 10 hectares ; elles sont d'ailleurs très rares : 1 à Pongro pour 377 propriétaires — 27 à Roang — 12 à Rocakoy — 21 à Koki Thom — 6 à Koh Samrong (dont 3 pagodes) — 5 à Koh Sautin (dont 2 pagodes et celles des 2 enfants de l'ancien chef de l'île « Mékoh ») — aucune à Koh Anlong Chen — 5 dans tout le srok de Srey Santhor — 5 dans tout le srok de Saang. Exceptionnellement le srok de Lovea Em en compte 78 ; celui de Kien-Svay 91³⁷⁸ ; à

³⁷⁸ Loeuk Dek et Peamchor peuplés de Vietnamiens en comptent respectivement 351 et 356.

Peamchikang (Kang Meas) 5 commerçants d'origine chinoise possèdent chacun plus de 30 hectares de chamcar.

En *Rizières*, on considère comme « grandes propriétés » celles qui dépassent 20 hectares. Elles sont exceptionnelles d'une façon générale. Dans les « *rizières du centre* » sont même exceptionnelles les propriétés qui dépassent 10 hectares (aucune à Anlong Romiet — 5 dont 2 pagodes à Trapeang Krassang — aucune à Bakou) ; il en est de même dans les rizières de Kompong-Cham (Prey-Chor : 4) et de Siemréap (Samrong Damdek : 1). De temps en temps on trouve un grand propriétaire³⁷⁹ qui constitue un cas particulier ; on compte une propriété de plus de 20 hectares dans tout le srok de Kandal-Stung (plus de 60 000 habitants), aucune en Rolea Peir, aucune en Babaur. Le nombre des « grandes propriétés » est également insignifiant dans la plus grande partie des *rizières de l'Est* (srok de Romduol : 11 — Baphnom : 6 — Komchay Meas : 1 — Pearang : 5 — Sithor Kandal : 3 — Romeas Ek : 2) mais on en trouve exceptionnellement quelques-unes : [à Speu (Baphnom) 1 propriétaire de 100 hectares]. Il en est de même dans les rizières de Kompong-Cham (Suong, Prey-Chhor), en Baray, dans la plus grande partie des provinces de Kompong-Thom (Stoung : aucune propriété de plus de 20 ha), Siemréap³⁸⁰ (Puok : aucune propriété de plus de 20 ha) et Pursat.

Les grandes propriétés sont donc réunies en quelques rares srok :

Svayrieng (53)³⁸¹ et Svayteap (60)

Kompong-Trabek (263) notamment tout le Sud³⁸²

Kompong-Svay (87)

Sangker (126), Battambang (117) et Mongkolborey (140).

La grande propriété insignifiante sur le plan national a quelque importance régionale. A Kauk Khmum (Battambang) 30 propriétaires de 20 à 50 hectares, 8 propriétaires de 50 à 100 hectares, 1 propriétaire de 132 hectares possèdent 2 037 hectares de terre soit 23 % de la superficie.

2° — Quels sont les « grands propriétaires » ? — Dans les provinces du centre et de l'Est, la Couronne et quelques familles princières :

³⁷⁹ Trapeang-Krassang (Bati) : 1 propriétaire de 75 hectares.

³⁸⁰ Siemréap : 5 grands propriétaires à Roluos (srok de Sauthnikom).

³⁸¹ Chambak : 10 propriétaires de 20 hectares dont 2 ont plus de 100 ha sur 680 propriétaires.

³⁸² 51 propriétaires de plus de 20 hectares à Banteay Cha Krey.

la Couronne possède 41 hectares à Anlong Romiet (Kandal Stung), par exemple, la famille Malika 24 hectares à Phsar Dek (Ponhea Lu), telle autre famille 52 hectares à Lovea (Prey-Chhor). Très peu de choses dans l'ensemble.

Les pagodes possèdent toutes quelque terrain mais rarement plus d'e 20 hectares : comme il y a 2 800 pagodes dans le Royaume, les bonzes se trouvent posséder une vingtaine de milliers d'hectares, ce qui est négligeable ; le clergé bouddhique ne saurait passer pour un grand propriétaire : les terrains appartiennent à chaque pagode et sont improductifs ; les biens de *mainmorte* sont donc *inexistants*. Fait capital si l'on tient compte du nombre des moines et de la piété populaire. Les moines ne sont pas, généralement, permanents et leur désintéressement est réel.

Les « grands propriétaires » roturiers et laïques sont d'*anciens fonctionnaires* : à Sampeou Lun (Puok) d'anciens mékhum et chumtup ; à Sauthnikom, l'ancien mékhum ; à Chamcar Samrong, un ancien secrétaire des résidences qui possède des terres dans cinq khum et réside à Battambang, etc...

Nombre de grands propriétaires surtout sont des *commerçants* ou d'anciens commerçants, la plupart d'origine chinoise récente ou même Chinois naturalisés ; ou encore des épouses cambodgiennes de commerçants chinois, pour tourner la loi de 1926. A Krala, les trois frères, I... L..., I... S..., I... P..., qui possèdent en tout, avec leurs épouses 53 hectares sont tous d'origine chinoise ; ils se sont fait naturaliser pour obtenir des concessions entre 1930 et 1934 ; l'un est encore commerçant.

Cette propriété, d'origine commerciale et chinoise, est surtout importante là où la grande propriété est développée. Les terres y ont été souvent acquises par *concessions* (40 concessionnaires khmer dans la province de Svayrieng pour 630 hectares — 22 dans Battambang pour 2 488 ha). Ces commerçants-propriétaires ou concessionnaires possèdent surtout des *rizières à riz flottant* (Kompong-Trabek, Kompong-Svay) ou des *rizières à semis direct* (Sangker, Battambang, Mongkolborrey, Svayteap) ou encore des rizières de saison sèche : ainsi 5 concessionnaires de terres de Trapeang Thom et Sauthnikom (Sauthnikom — Siemréap) possèdent-ils 562 hectares de « srétanub ».

La « grande propriété » roturière est récente. Elle ne semble pas remonter au delà de 1920. Et pour les « grands propriétaires » la terre ne représente qu'une richesse secondaire. *La richesse au Cambodge est commerciale, nullement terrienne.*

Il est indispensable de dire un mot des propriétaires étrangers.

Dans les srok de Peamchor et Loeuk Dek et même à Koki Thom, les Vietnamiens avaient parfois des propriétés assez importantes. La *Mission Apostolique* possède également des terrains pour chacune de ses Chrétientés, terrains qui sont assez étendus en quelques khum de berge (Roca-Koy, Chhlong). Mais ceci est de peu d'importance, comparé aux concessions rizicoles accordées dans Svayrieng et Battambang à des étrangers, surtout Français. Dans *Svayrieng*, en particulier en Svayteap, 101 concessions étrangères soit 7 650 hectares avaient été accordées entre 1919 et 1942 ; 22 avaient plus de 100 hectares ; 2 avaient respectivement 935 et 993 hectares ; les concessionnaires étaient Vietnamiens et Français (anciens combattants, Société Indochinoise d'Agriculture) ; 34 de ces concessions ont été abandonnées entre 1945 et 1954 et sont retournées au Domaine (2 000 ha) ; les autres (5 620 ha) restent théoriquement concédées³⁸³. Dans Battambang, 13 concessions étrangères avaient été accordées couvrant 6 872 hectares ; les principaux bénéficiaires étaient Français (Aloysius : 645 hectares — Société Rizicole de Battambang : 2 407 hectares) ; aujourd'hui ces concessions ne couvrent plus que 5 876 hectares³⁸⁴. Tout à fait à part sont les 75 000 hectares concédés en terres rouges aux plantations européennes d'hévéas.

L'État cambodgien possède en propre les 2 188 hectares de l'Exploitation Rizicole Mécanisée de Battambang, les 645 hectares de la Station Génétique de Veal Trea et quelques autres domaines agricoles moins importants (sans parler bien entendu du Domaine).

Il est assez remarquable que les « grandes propriétés » s'étendent presque exclusivement dans des zones de « Veal » cultivés surtout en riz à semis direct ou en riz flottant. Ceci s'explique parce que ces « veal » peu aimés du petit paysan, constituaient et constituent encore les seules importantes étendues disponibles ; les riches ont été plus sensibles à la valeur intrinsèque du terrain ; et ce d'autant plus qu'ils n'exploitent pas eux-mêmes et ne souffrent pas personnellement des inconvénients inhérents à ces régions. Pour épargner la main-d'œuvre (généralement des métayers) ils ont recours à des cultures de paddy qui en exigent peu (riz flottant, riz de saison sèche). Mais on peut se demander si la mainmise par les grands propriétaires sur les

³⁸³ L'exploitation mécanisée de Chipou a repris l'ancien domaine de la Société Indochinoise d'Agriculture qui couvre 455 hectares.

³⁸⁴ La Station Génétique de Veal Trea a repris le domaine Aloysius ; l'Exploitation Agricole Mécanisée de Battambang une partie des terres de la Société Rizicole.

veal ne contribue pas à en éloigner la masse paysanne : un phénomène social viendrait ainsi s'ajouter à la répugnance quasi religieuse du paysan pour ces terres. A Srayauv, plutôt que d'aller travailler pour les grands propriétaires, les paysans vont sur le Chamcar-Loeu défricher la forêt dense et malsaine à légumineuses.

Paysans sans terre.

Il est un renseignement que le Cadastre ne donne pas, ni aucune statistique : celui des paysans sans terre. On peut tenir pour assuré qu'ils sont peu nombreux. Nous donnons ci-dessous quelques renseignements fragmentaires :

A *Krala*, sur 168 familles cambodgiennes, 19 ne possèdent rien, pas même le terrain de leur maison et 18 ne possèdent que le lopin sur lequel est installée leur demeure (moins de 1 a) ; mais sur 19 familles ne possédant rien, on dénombre 7 commerçants en détail, nouvellement arrivés et généralement d'origine chinoise, et sur 18 propriétaires de moins de 1 are, on compte 5 vieilles femmes, veuves qui ont vendu leurs biens à la mort de leur mari. Ceci réduit à 24 le nombre des familles paysannes sans terre soit 14 %. La plupart ont perdu leurs terres par endettement ou encore sont récemment immigrés.

A *Kauk Khmum*, sur 434 familles, 28 ne possèdent rien sauf leur maison construite sur un terrain qui ne leur appartient pas, et 3 possèdent moins de 1 are, soit 31 : la proportion est de 6,9 %. Il faudrait ajouter 179 « fermiers » qui ne possèdent en propre que leur maison et leur train de culture : 48 % des paysans n'ont pas de terre, mais ils ne sont pas tous misérables.

A *Chamcar Samrong*, 3 familles sur 282 ne possèdent rien soit 1 %. En outre 27 coolies, petits marchands, etc... ont moins de 5 ares de terre.

A *Pongro*, sur 545 familles, 10 ne possèdent rien ou moins de 1 are soit 2 % des familles.

A *Roang*, sur 399 familles, 87 ne possèdent rien ; 69 ne sont pas des familles paysannes mais des familles d'ouvriers, des petits commerçants ou des pêcheurs ; en réalité 18 familles paysannes sont dépourvues de terrains, soit 4,5 % des habitants.

Voici quelques autres renseignements :

à Bakou (Kandal-Stung) pour 1 075 paysans, à peu près personne n'est sans terre

à Trapeang Krassang (Bati), sur 800 paysans, 77 n'ont pas de terre (9 %)

à Kirivong, 20 % des paysans n'ont pas de terre

à Chrey (Prey-Veng) 12 %

à Chambâk (Svayrieng), 355 paysans n'ont pas de terre sur 755 inscrits (47 %)

à Prek Koy (berges — Saang), 20 % de paysans n'ont pas de terre.

La proportion des « prolétaires » est donc variable ; il semble qu'elle soit très faible en terres de berge (Roang : 4,5 % — Pongro : 2 %) et dans les rizières du centre (Trapeang Krassang : 9 %). Elle est plus forte dans certaines rizières de l'Est (Chambâk) et surtout dans les rizières de Battambang, région où la grande propriété est plus forte et la population depuis moins longtemps installée (le fait n'est pas vrai à Chamcar Samrong sur le bord du stung où la population est installée depuis plus longtemps). *Mais dans les régions les plus peuplées, 90 à 100 % des paysans sont propriétaires.*

Une enquête faite parmi les coolies des plantations permet de confirmer le fait : on pourrait penser que ces coolies qui quittent leur village pour devenir salariés sont de très pauvres gens, non propriétaires. Or à Chup-Centre, 137 sur 281 sont *propriétaires* ; à Peamchang 471 sur 816 ; environ 50 % en moyenne. Si la proportion des prolétaires est forte parmi ceux qui sont originaires de Kompong-Cham et surtout de Svayrieng et Prey-Veng (65 % de prolétaires pour Svay-rieng) elle est faible pour ceux qui sont originaires de *Takéo et Kandal* (66 % de *propriétaires*)³⁸⁵.

III. — PROPRIÉTÉ ET EXPLOITATION

Nous avons indiqué, d'après le Cadastre, un chiffre de propriétaires qui varie, selon nos sources, de 770 000 à 806 000. Ce chiffre est nettement supérieur au nombre des ménages d'agriculteurs tel que nous le donne l'Enquête Démographique de 1958 soit 659 000 dans tout le Royaume et 610 000 environ dans la région que nous étudions. Il y a donc plus de propriétaires que d'exploitants. La propriété en effet est individuelle. Le mari et la femme peuvent rester individuelle-

³⁸⁵ Le paysan est à peu près toujours propriétaire de sa maison. Il y a quelques exceptions cependant dues à ce que certains ménages logent chez leurs parents : à Koh Sautin, 1 592 ménages et 1 414 maisons.

ment propriétaires même après le mariage ; il peut aussi y avoir un bien commun aux époux. Mais si, juridiquement, les biens peuvent ainsi, dans une même famille, être divisés en trois titres de propriété différente (propriété commune — propre du mari — propre de la femme), *économiquement il n'y a qu'une seule propriété*. La propriété est dénombrée individuellement ; mais dans la vie pratique, seule compte la propriété familiale. Le nombre de familles-propriétaires est donc sensiblement plus faible que le nombre brut des propriétaires, encore que nous ne puissions le préciser ³⁸⁶.

Faire valoir direct.

En réalité le nombre des familles propriétaires doit être tout proche du nombre des ménages exploitants. La moyenne de la propriété familiale est très voisine de la moyenne de l'exploitation (2,2 ha). Il y a coïncidence presque absolue dans l'ensemble entre propriété et exploitation ³⁸⁷. Dans l'ensemble du pays les exploitants du sol doivent donc être propriétaires, ceci sous réserve de quelques cas particuliers ou de quelques exceptions de caractère régional.

La coïncidence entre propriété et exploitation nous apparaît presque absolue à Krala et Roang.

	SUPERFICIES	NOMBRE D'EXPLOITANTS	PROPRIÉTAIRES
<i>Krala :</i>	0,5 à 5 ha.	78 %	86 %
	5 à 10 ha.	20 %	10 %
	10 à 20 ha.	néant	
<i>Roang :</i>	moins de 0,5 ha.	40 %	46 %
	de 0,5 à 1 ha.	20 %	19 %
	de 1 à 2 ha.	20 %	19 %
	de 2 à 5 ha.	15 %	12 %
	de 5 à 10 ha.	5 %	3 %

³⁸⁶ Inversement, mais ceci est moins important, la propriété reste un temps, indivise entre les héritiers et le Cadastre porte un seul propriétaire « Héritiers de... », alors qu'il y a, en réalité, plusieurs propriétaires.

³⁸⁷ Notons que parfois, pour frauder le fisc, les paysans ne se font pas attribuer en propriété des terres qu'ils exploitent en fait et qui restent ainsi au Domaine. Le cas nous a été signalé dans la région du Tonlé-Tauch ; il ne doit pas être unique.

De fait à Krala 92 paysans sur 125 sont propriétaires de la terre qu'ils exploitent et de cette seule terre (75 % des paysans exploitent donc en faire valoir direct) ; à Roang la proportion est la même : 185 paysans sur 252 sont propriétaires de leurs terres ; à Pongro, plus typique peut-être, 412 paysans sur 429 sont propriétaires soit 95 %. Les renseignements donnés en annexe montrent que pour 43 exploitations prises dans des régions variées, *tous les paysans sont propriétaires* et 2 seulement complètent leur exploitation par quelque location. De même pour 39 paysans étudiés en Banteay Meas 38 sont propriétaires ; de même dans Pursat.

Le faire valoir direct est donc le mode normal d'exploitation du sol au Cambodge.

Il est quelques exceptions cependant. Dans le srok de Battambang, on compte 11 362 titres de propriété soit vraisemblablement quelques 9 000 propriétés familiales. Or il y a 10 200 ménages exploitants : un certain nombre de ménages exploitants ne sont donc pas propriétaires.

28 % des paysans à Chamcar Samrong et 43 % à Kauk Khmum ne sont pas propriétaires de leurs terres et nous avons signalé inversement (chap. XV) des propriétaires non résidents.

Régionalement, dans des régions où existe une grande propriété, régions qui n'intéressent qu'une faible partie de la population paysanne, d'autres modes d'exploitation que le faire valoir direct peuvent être importants.

Le métayage (Prôvas).

1° — Dans les régions où prédomine le faire valoir direct, c'est-à-dire dans les régions les plus densément peuplées du Royaume, la location des terres n'est pas inconnue. En région de *rizières*, le système pratiqué est celui du métayage à moitié ou *prôvas* (*srè*). Ce système très commun est également pratiqué pour l'élevage des porcs et des vaches et aussi l'exploitation du thnôt (ci-dessus). Le propriétaire fournit la terre et paie l'impôt ; le locataire fournit son travail et donne la moitié de la récolte au propriétaire. Ce métayage se traite d'accord-parties sans contrat écrit. Le propriétaire est parfois un de ces rares grands propriétaires qui existent dans quelques khum ; c'est parfois aussi un paysan enrichi par des héritages et qui ne veut pas accroître son exploitation. Plus souvent le propriétaire est un vieillard ou une veuve qui vit ainsi misérablement de la rente de la terre : La veuve

Neang K..., à Roang, propriétaire de 6 hectares, loue 4 hectares de rizières en métayage ; la veuve Neang L... à Samrong Damdek (Siemréap) loue 6 rizières sur 10 soit 3,6 ha sur 6. Enfin très souvent encore le propriétaire a émigré en ville où il est fonctionnaire ou militaire. Quant au métayer, il est propriétaire de terrain et se contente de compléter son exploitation par une petite location. Dans nombre de cas, le propriétaire est un de ses parents âgé ou absent et le métayage prend l'allure d'un acte de solidarité familiale. Il arrive que le « prôvas » lie entre eux un propriétaire sans attelage et un paysan qui a un attelage et pas de terre ; ils travaillent en commun et partagent la récolte.

Il n'est évidemment pas possible de donner le nombre de « ces métayers ». Mais ils sont dans l'ensemble peu nombreux dans les « rizières du centre » : quelques-uns par khum ; certains khum n'en ont pas (Bakou — Babaur) ; à Sanlong (Treang — Takéo) ils seraient 9 pour 795 ménages de riziculteurs ; à Chhoeung Kreav 10 % des paysans seraient métayers. Ils sont encore peu nombreux dans une grande partie des « rizières de l'Est ». Le système est également pratiqué en khum de berge dans Kandal (Prek Koy — Prek Luong). Il s'agit là plus d'une entraide paysanne dans un milieu de petits propriétaires que d'un mode d'exploitation du sol.

2° — Dans les autres provinces le métayage devient un mode d'exploitation plus ou moins important selon les cas. Le métayer n'est qu'un tout petit propriétaire ou même un paysan sans terre, mais qui dispose d'un attelage ; il prend en location la quasi-totalité des terres qu'il exploite : ainsi Kh... Ch... de Krala, propriétaire de 3 ares, de deux bœufs, d'un buffle et d'un train de culture. Souvent il est un ancien propriétaire qui, endetté, a dû vendre ses terres : ainsi U... S... également de Krala qui ne dispose que du terrain de sa maison mais d'un bœuf, d'un buffle, d'une charrette, d'une charrue, etc... A Sangkhear (Svayrieng) les métayers sont des paysans réfugiés. Ainsi, que nous l'avons vu, un attelage ne permet pas de travailler plus de 4 hectares de rizières ; il n'y a qu'exceptionnellement des exploitations qui dépassent ce chiffre et, dans ce cas, le propriétaire doit avoir un ou plusieurs autres attelages et employer des domestiques à demeure ; nous avons rencontré quelques rares exploitations de ce type (chap. XV — Kauk Khmum). Plus souvent le propriétaire quel qu'il soit préfère donc louer ses terres en prôvas ; quand le propriétaire n'est pas un paysan, il donne toujours ses terres en location. Il y a parfois concurrence entre l'exploitation avec des salariées et le métayage : à Châk (Romduol — Svayrieng), en 1955, les paysans riches

trouvent facilement des « tchnouol » parce que la sécheresse oblige les paysans pauvres des khum voisins à chercher du travail : les riches exploitent directement leurs terres au lieu de les donner en métayage.

Le propriétaire reçoit la moitié de la récolte (exceptionnellement $\frac{1}{3}$, à Anlong Veal-Battambang) ; il fournit outre la terre, les semences³⁸⁸. Ceci explique que ce métayage, très élevé pour le métayer, se maintienne face au *fermage* également pratiqué : le paysan pauvre et imprévoyant manque souvent des semences qui lui seraient nécessaires ; il préfère le métayage qui lui permet de les recevoir du propriétaire au fermage où il serait contraint d'emprunter ; cependant dès qu'il est un peu à son aise, il préfère le fermage : à Srayauv, (Kompong-Svay — Kompong-Thom) le métayage a disparu au profit du fermage depuis que les plus pauvres paysans peuvent aller travailler sur les chamcar forestiers du plateau de Chamcar-Loeu ; ceux qui demeurent sont plus exigeants vis-à-vis des propriétaires. Il y a quelques nuances locales dans le système : à Chamcar Samrong le propriétaire donne la semence et la terre ; il récolte 4 thang et demi de paddy pour 10 ; le métayer a pour lui la totalité de la récolte de « *sandek bay* » dont la culture est pratiquée avant celle du paddy, sur la même terre. A Sauthnikom, le métayage est pratiqué par les 5 grands propriétaires de Srè-Tanub, qui ne sont pas des paysans mais pour 4 d'entre eux des commerçants en paddy : ils ont construit les réservoirs, fait défricher la terre ; ils fournissent les semences ; les métayers donnent la moitié de la récolte au propriétaire et doivent obligatoirement lui vendre l'autre moitié à un prix fixé en début de saison et qui est généralement avantageux pour le propriétaire ; celui-ci approvisionne ainsi facilement son commerce.

Le métayage était et est encore le mode d'exploitation employé par les grands « concessionnaires » cambodgiens et surtout étrangers de Svayrieng et Battambang.

L'importance du métayage est très variable selon les régions. Il est pratiqué dans les rizières de Kompong-Cham, encore qu'en régression

³⁸⁸ Y. HENRY : « Le propriétaire fournit en général les buffles et fait l'avance des semences, souvent aussi du paddy nécessaire à la nourriture de la famille et d'une somme complémentaire pour l'entretien. Le métayer construit sa maison, ses instruments, il fournit son travail et celui de sa famille. A la récolte, le propriétaire se rembourse d'abord de sa semence et le reste est partagé par moitié. Les avances se règlent à part : pour 16 \$ (valeur nominale d'une barre d'argent) l'intérêt est de 10 thang par an. Si les buffles appartiennent au métayer, le partage se fait à raison de 3 thang pour le métayer et de 2 pour le propriétaire (Battambang). » Aujourd'hui comme nous l'avons dit, l'attelage appartient toujours au métayer.

à Prey Chhor où des propriétaires, écœurés par plusieurs sécheresses successives, laissent leurs terres en friche. A Krala on peut estimer que 8 à 10 % des paysans prennent des terres en métayage ; pour les 125 exploitations étudiées, on compterait même 16 % de prôvas et fermiers cultivant 133 hectares soit 27 % de la superficie. Le métayage est pratiqué dans Prey-Veng et Svayrieng pour la culture du srauv vea et du srauv prous : dans les srok de Svay-Teap et Kompong-Trabek où la grande propriété n'est pas négligeable et où les propriétaires de plus de 5 hectares sont nombreux (respectivement 4 200 et 2 000 — voir annexe) ; dans les srok de Baphnom et Prey-Veng pour la culture du riz de « saison sèche » : les rizières de saison sèche (Srè Prang) y appartiennent à des riches³⁸⁹. Le métayage est assez important dans Kompong-Thom, dans les srok de Chikreng, Puok (Sampeou Lun) et Kralanh de Siemréap. On le trouve enfin dans Pursat et dans Battambang : mais dans cette dernière province et notamment dans les srok de Sangker, Battambang et Mongkolborrey, où la propriété moyenne est élevée, où la grande propriété est importante, où les non propriétaires sont nombreux, le métayage est concurrencé victorieusement par le fermage.

Le fermage (tiouol).

1° — Il existe un « petit fermage » assez semblable au « petit métayage » décrit ci-dessus à propos notamment des rizières de Takéo et Kandal. Le fermier est lui-même un petit propriétaire qui veut agrandir son exploitation par quelques locations. Le propriétaire est un paysan aisé qui vit en rentier du sol, ou encore un vieillard ou une veuve, ou enfin un commerçant, ou quelque petit fonctionnaire³⁹⁰. Ce petit fermage est pratiqué sur les berges du Mékong notamment dans Kompong-Cham et Kratié. Dans Kandal, le métayage est plus pratiqué que le fermage : peut-être parce que les cultures sont moins riches. Grâce aux cultures précieuses de saison sèche (tabac) la terre est très chère sur les berges au Nord de Phnom Penh³⁹¹ et le prix de location, payé en espèces, élevé ; il atteint 10 % de la valeur de la terre :

³⁸⁹ Voir ci-dessous Theay, Popus (chap. XVIII).

³⁹⁰ Ou quelque très modeste employé : ainsi le coolie de l'École Primaire de Kompong-Cham.

³⁹¹ Koh Sautin, prix d'un hectare : 20 000 riel soit 200 000 fr l'hectare.

Chihè	(1952) 1500 piastres l'hectare (25 000 fr).
Koh Sautin	(1953) 5 000 à 10 000 riel l'hectare (50 000 à 100 000 fr).
»	(1954) 2 000 à 3 000 riel l'hectare (20 000 à 30 000 fr).
Peamchikang	(1955) 3 000 à 4 000 riel l'hectare (30 000 à 40 000 fr).

Prix d'autant plus élevé que la région est plus peuplée : ce qui explique les chiffres de Koh Sautin où la densité est de 420 habitants au kilomètre carré. Ce prix de location varie cependant avec le cours des produits : 1954 est une année de haut cours du tabac dont Koh Sautin est grosse productrice ; à cette époque un hectare pouvait rapporter 10 500 riel (tabac) et 1 500 riel (maïs) soit 12 000 riel ; la location était de 50 % du revenu, chiffre évidemment élevé. C'est ainsi qu'un propriétaire aisé (4 hectares) peut vivre de la seule location de ses terres et de l'usure. Quelques-uns des paysans les plus riches de Koh Samrong ont émigré à Kompong-Cham où ils vivent du commerce et de la location de leurs chamcar.

Il est difficile de préciser l'importance de ce « petit fermage ». Les accords sont oraux. Les locations sont quelque peu fantaisistes : le propriétaire paysan loue une année (si les prix de location sont avantageux), ne loue pas l'année suivante. A Koh Samrong, 120 à 150 paysans sont à la fois propriétaires et fermiers soit 15 % environ ; proportion qui nous paraît forte ; à Pongro, 91 propriétaires sont locataires soit 17 % des paysans³⁹². Le pourcentage des terres louées reste très faible.

2° — Le fermage cependant est un mode d'exploitation de la terre non négligeable des rizières de Battambang (srok Sangker, Battambang, Mongkolborrey). D'après Yves HENRY, les terres affermées auraient représenté, en 1931, 14 % des terres dans le srok de Battambang et 11 % dans le srok de Mongkolborrey (ex Lovea). Il ne nous a pas été possible de donner des chiffres globaux et nous devons nous contenter de quelques résultats. A Chamcar-Samrong, sur 183 exploitants, 14 sont fermiers soit 7 %³⁹³, avec une superficie affermée de 68 hectares sur 700 soit 10 %. Encore faut-il ajouter que la plupart des fermiers sont ici propriétaires d'un lopin de terre qu'ils arrondissent par des locations faites à des propriétaires de plus de 10 hectares. A Kauk Khmum (Battambang), sur 381 familles exploitantes, 179 sont

³⁹² A Roang, il n'y aurait pas de propriétaire-locataire. Par contre 10 hectares sont loués par de pauvres gens et des marchands (30 locataires).

A Pongro, il y a de même 25 pauvres gens qui louent de minuscules terrains essentiellement pour y installer leur maison (superficie totale louée : 4,11 ha).

³⁹³ En dehors des métayers dont il est parlé ci-dessus.

locataires de leurs terres soit 43 % des familles³⁹⁴ ; la superficie affermée représente 620 hectares sur 2 160 soit 28 % *des terres* ; les fermiers sont nombreux surtout parmi les exploitants de 1 à 5 hectares dont ils forment la moitié (50 %). Ce sont les propriétaires de plus de 20 hectares y compris l'Exploitation Rizicole Mécanisée qui donnent en location. Le cas de Kauk Khmum est cependant assez exceptionnel. Les fermiers sont de nouveaux arrivés, originaires des régions pauvres de Teukchor ; dans le khum de Reang Kessey distant de 40 kilomètres environ, ils viennent de Cochinchine. Il s'agit d'un type très particulier de colonisation récente, création, avant toute mise en culture, sur ces terres disponibles et riches, d'une grande propriété assez importante, d'origine commerciale et chinoise ; puis mise en culture par des immigrants qui se trouvent obligatoirement fermiers. La terre cependant étant abondante, le taux du fermage est peu élevé et avantageux pour le locataire : 3 thang de paddy pour 1 ray de 0,16 ha ou 18 thang de paddy à l'hectare soit 360 kilogrammes de paddy environ alors que le rendement sur ces terres est voisin de 2 000 kilogrammes ; la location représente 1/5 de la récolte en année normale et est payée, ainsi qu'il apparaît, *en nature*³⁹⁵. A Tamoeun, le prix de location est de 4 thang pour un ray soit 24 thang à l'hectare, soit 1/4 de la récolte. Le fermage est réduit quand la récolte est mauvaise : il arrive même que, le propriétaire se contente de demander au locataire de payer l'impôt foncier. Ce sont surtout les rizières à semis direct (Srè Prous) qui sont louées ; elles sont plus loin, en effet, des lieux habités et sont de développement récent. Les lots affermés sont comptés en « ray » de 0,16 ha et la plupart des lots sont de 2,8 ha à 3,6 ha.

Le fermage est pratiqué aussi quoique plus rarement dans Kompong-Thom et le srok voisin de Kompong Chikreng (notamment à Kompong Kdey), en Bakan (Pursat) et même parfois dans Svayrieng et Prey-Veng (srok de Baphnom et Kompong-Trabek), concurremment avec le métayage. On trouve également le fermage dans le srok de Prey-Krabas (Takéo) où les *rizières de saison sèche* de Kampeng, par exemple, sont louées, et dans le srok de *Kirivong* (Takéo) pour le riz flottant et le riz de saison sèche. Sont affermés enfin beaucoup de « *chamcar de terre*

³⁹⁴ Ce chiffre de 1948. Depuis, beaucoup de propriétaires ont vendu des terres à l'Exploitation Rizicole Mécanisée et le nombre des fermiers a augmenté.

³⁹⁵ L'Exploitation Rizicole Mécanisée de Battambang loue les terres aux paysans 18,75 thang l'hectare. D'après Y. HENRY les taux auraient été de 25 à 31 thang en rizière basse, de 12 à 21 thang en rizière haute, ce qui représenterait 20 à 25 % de la valeur des rizières. Les prix auraient donc diminué depuis 1931.

hautes des plateaux de Chup et de *Chamcar-Loeu* (chap. XIX) ; sur le plateau de Chamcar-Loeu la plupart des chamcar appartiennent à la Plantation de Chamcar Andong (S.I.P.H.) qui les loue à des habitants aisés de Speu et autres villages ; ceux-ci les font exploiter par des coolies venus des villages rizicoles voisins ; il s'agit donc là d'un type de location très particulier. Ailleurs le fermage est pratiquement inconnu.

Le fermage est payé en nature (paddy). Les taux sont variables : bas dans Battambang où la main-d'œuvre est rare, ils sont élevés en Prey-Krabas (30 thang soit 660 kilogrammes à l'hectare à Kampeng pour un rendement de 1,2 à 1,5 t), en Chikreng (40 thang ou 880 kg à Kompong-Kdey pour un rendement de 1,2 t.). Le taux est, exceptionnellement, fixé *en espèces* : 200 à 300 riel l'hectare à Phsar Krom (Pursat), 150 riel à Tonléap (Kirivong), ce qui est très peu. Les plantations de Chup et Chamcar Andong louent les « chamcar » pour une somme symbolique : 70 riel l'hectare en 1953 soit 20 kilogrammes de soja et l'impôt foncier (16 riel) ; il ne s'agit pour les planteurs que d'affirmer leurs droits fonciers.

Quelques nuances doivent donc être apportées au tableau traditionnel de la société paysanne cambodgienne, société de *petits paysans propriétaires*. Il existe quelques régions où la propriété moyenne est assez forte (Sangker, Battambang et Mongkolborrey — Svay-Teap et Kompong Trabek — Kompong Svay), avec de « grands propriétaires », anciens fonctionnaires et surtout commerçants d'origine chinoise ; ces « grandes propriétés » qui dépassent parfois 100 hectares sont récentes (depuis 1920) ; elles ont entraîné une différenciation de la société : des métayers ou fermiers — quelques moyens exploitants, rares à dire vrai — des salariés à demeure ou journaliers, viennent s'ajouter aux petits paysans propriétaires. Mais il ne s'agit là que de faits *d'importance régionale*. En outre les régions intéressées sont périphériques et peu peuplées (on n'y compte guère que 70 000 ménages 1/10 à peine du total). La grande masse paysanne n'est pas touchée : *la société paysanne cambodgienne est une Démocratie rurale presque parfaite*. Conséquence du vieux principe khmer de « l'acquisition par la charrue ».

Par ailleurs, du fait que la propriété importante n'existe que dans des régions peu peuplées, le paysan n'est pas très affecté. Les fermages sont modérés dans Battambang. La mainmise tragique de la grande propriété urbaine en régions rurales surpeuplées n'existe pas ici. *Le Cambodge, et c'est son bonheur, ne connaît pas de question agraire.*

Par contre la paysannerie est soumise à la domination du commerce, ce qui nuit à son niveau de vie.

MAINMISE COMMERCIALE ET NIVEAUX DE VIE

I. — COMMERCE ET USURE

Les commerçants dans la société paysanne.

Marchands en détail et petits commerçants plus aisés tiennent une place considérable dans la société paysanne : on compte dans le Royaume 35 400 ménages de marchands³⁹⁶ ; les seuls marchands cambodgiens représentent 17 % des familles étudiées à Krala, — chiffre à vrai dire exceptionnel (1,6 % à Kauk Khmum — 1,8 % à Pongro). Ces petits marchands sont pour la plupart de très pauvres gens, puisqu'ils ne sont quelquefois pas même propriétaires de leur maison ; même pauvres, ils peuvent jouer un rôle important : tel ce boutiquier de Krala qui loue ses 5 bœufs à des paysans pauvres. Or à ces commerçants cambodgiens qui sont presque toujours d'origine chinoise et récemment immigrés, viennent s'ajouter les Chinois ; beaucoup aussi sont pauvres : même alors ils ont un grand rôle : tel ce Chinois de Kauk Khmum, possesseur de 13 bœufs qu'il loue ou avec lequel il effectue des transports, dans un village qui a un déficit accentué en attelages. Pas de commune au Cambodge où dans le phum le plus animé ne se trouvent que quelques boutiques ; les boutiquiers sont toujours sino-cambodgiens ou chinois. Quant aux marchés, aux « Phsar », centres essentiels de la vie paysanne, ils sont presque exclusivement composés des maisons à terre et de compartiments des commerçants chinois et sino-cambodgiens. On trouve enfin les commerçants groupés dans toutes les villes. L'image toujours présente de la

³⁹⁶ Enquête démographique d'avril 1958.

boutique chinoise ne fait que concrétiser deux faits de la plus grande importance : la mainmise du commerce sur la vie paysanne et l'importance des Chinois dans cette mainmise.

Le commerce.

Le *boutiquier villageois* (presque toujours Chinois) vit *en symbiose avec le paysan*. Il remplit en effet un double rôle : il fournit au paysan l'essentiel de ses achats ; il exporte sa production. La boutique contient tout ce dont le paysan peut avoir besoin dans l'immédiat : épicerie importée y compris le lait condensé et l'inévitable sauce « Maggi » — friandises — mercerie — vaisselle et couverts — écharpes (krama) — sampot de toutes sortes et sarong — pièces de tissus écrus ou noirs — tabac local et parfois cigarettes — poisson séché ou fumé — nuoc mam — sel — allumettes — pétrole lampant — socques de bois — marmites — cruches et fourneaux de Kompong-Chhnang — fers de faucille — fers de soc de charrue — balais en fibres de cocos — paniers et corbeilles en ropeak ou en lattes de bambous — voire parfois les instruments de pêche (angrout — chhneang — épervier) dans les régions pauvres en bambousaies — alcools — parfums à bon marché — verroterie — bijoux — pain, etc... Ces produits sauf exception *ne sont pas vendus* au paysan ; il lui sont *avancés* sur la récolte. Quand il a besoin de quelque objet le paysan s'adresse au boutiquier ; il remboursera à la récolte, en paddy, maïs, tabac, etc... Le boutiquier lui-même reçoit, le plus souvent, la marchandise à crédit du *grossiste* ; boutiquier et grossiste sont souvent apparentés. Le grossiste achète les denrées locales au producteur ; les autres à la Maison d'Import-Export, cambodgienne (en réalité Sino-cambodgienne), chinoise ou européenne. La maison européenne, souvent importatrice exclusive, vend, par l'intermédiaire de son « *compradore* »³⁹⁷, au grossiste en exigeant 25 % du prix lors de la signature du contrat ; le grossiste emprunte généralement aux Banques par l'intermédiaire de leur « *compradore* ».

Le circuit est inverse à l'exportation. Le paysan apporte au boutiquier sa récolte (paddy, maïs, tabac, coton, arachide, sésame, sucre de

³⁹⁷ Le mot portugais « Compradore » désigne l'intermédiaire chinois ou autochtone qui traite au nom des Banques ou maisons européennes avec la clientèle. Ce personnage est très important car *il garantit* les prêts et crédits faits aux clients. Pratiquement c'est lui qui dispose de l'argent de la Banque ou de la Maison de Commerce. Il ne perçoit qu'un salaire de principe, mais touche des commissions.

palme, etc...) ou même parfois des produits de cueillette (torches de résine, rotins) ou de chasse (peaux de serpent, de pangolins, de lézards). Ces produits servent presque intégralement au remboursement des dettes. Un « ramasseur de paddy » ou d'autre récolte, grand commerçant, assure l'évacuation des produits, en sacs, ou en vrac par camions et par jonques. Aujourd'hui, avec la multiplication des décortiqueries et rizeries, le ramasseur de paddy est souvent remplacé par l'usinier. Gros commerçant et usinier ont généralement un contrat avec une maison d'Export qui avance lors de la signature du contrat 60 % de l'argent sans intérêt ; la maison, elle, s'adresse aux Banques. Le ramasseur de paddy ou l'usinier prêtent à leur tour au boutiquier. Le circuit commercial fonctionne donc à partir ou vers le paysan sans capital avec l'argent des gros commerçants, des Maisons d'Import-Export ou des Banques, par l'intermédiaire des « grossistes » et des ramasseurs et au dernier échelon du boutiquier.

Même si le paysan n'ayant pas emprunté peut vendre au boutiquier, il le fait dans les plus mauvaises conditions. Il n'a, en général, que de très médiocres moyens de stockage (panier à paddy ou krâng qui ne contient que quelques 200 kilogrammes et où rats, fourmis, cancrelats ont vite fait de mettre les grains à mal) ; seuls les paysans de l'Ouest ont un grenier en torchis de capacité limitée (8 à 20 m³). Aussi le paysan est-il pressé de vendre ; il vend donc, en pleine récolte, à un moment où les cours sont bas ; d'autant plus que la récolte cambodgienne est tardive (février-mars) et que le marché international est alors saturé. En tout état de cause, c'est le boutiquier qui fixe le prix et le paysan, pressé et ignorant, ne peut guère discuter. Le paysan ne peut vendre que sur place, parce que ses moyens de transport, charrette ou pirogue, sont de capacité limitée et lents. C'est donc le commerçant qui assure stockage et transport.

Ce système commercial donne au pays une réelle activité : il stimule par la possibilité d'une *possession immédiate* d'objets de consommation (par achat ou emprunt) le paysan. Nous avons vu qu'en terres de berge ce système a pour résultat de donner à la production une *grande souplesse* : le boutiquier ne prêtant que sur des produits qui se vendent bien, le paysan a dû s'adapter aux nécessités du marché international ; le haricot a succédé au maïs, le tabac et le kapokier au coton, etc... Par ailleurs, pour le paysan le système est commode. Il lui évite en particulier de *se déplacer pour vendre et pour acheter*. Prek Tameak, centre de tissage des nattes, est situé à moins de 20 kilomètres des rives du Beng Veal Samnap où sont produits les joncs (Sarikakeo, etc...) ;

cependant ni les paysans de Prek Tameak ni ceux de Sarikakeo ne se déplacent. Les commerçants achètent les joncs, les transportent à Prek Tameak ; ils fournissent encore aux tisserands les colorants artificiels utilisés et assurent la vente des nattes. A Prek Luong le boutiquier achète au paysan son coton grossier pour l'expédier vers Hong-Kong et fournit à la tisserande les fils de coton importés. Autrement dit le système commercial est bien adapté à une certaine *indolence paysanne*. Le plus bel exemple de cette indolence est fourni par la récolte du kapok, des oranges, du mackloeu parfois, puisque cette récolte est vendue par le paysan au commerçant, sur l'arbre, à charge pour le commerçant d'assurer la récolte ; la vente est souvent fictive et intervient en remboursement de prêt. Système efficace et commode, bien adapté, dans lequel le boutiquier de village joue le rôle essentiel : il vend et achète ; il troque plus souvent (produits fabriqués contre paddy) ; il est enfin le contrôleur des prêts.

Ce système est-il *cher* ? Certes les intermédiaires sont nombreux tant à l'import qu'à l'export, en particulier les boutiques. On compterait, dans le Royaume : 1 marchand pour 18 agriculteurs. Mais ces commerçants prennent-ils un gros bénéfice compte tenu des frais du transport qu'ils assurent ? Il est difficile de répondre. En 1954, le boutiquier achète au « neak-chamcar » de Koh Samrong et Koh Sautin le maïs roux au taux de 80 à 100 riel le quintal, alors que le maïs vaut 190 à 200 riel à Phnom-Penh. (50 % de frais de transport et bénéfices). A Prey-Thmey (Kompong-Speu), khum très isolé, le boutiquier échange 1 touque de pétrole contre 2 touques d'huile de bois (1955). Or le pétrole vaut à Phnom-Penh 3 riel le litre et l'huile de bois 14 riel ; le commerçant prend donc 25 riel sur un produit qui en vaut 28 (près de 100 % de bénéfices et frais de transport). En 1957, le commerçant achète le sandek bay 470 riel le picul (de 60 kg) à Koh Krabey ; le prix à Kompong-Chhnang tout proche (15 km) est de 800 riel (40 % de bénéfices et frais de transport). Mais il prend (1954) au neak-srè de Prey-Chhor son paddy sur place au taux de 36 riel le thang ; le prix de vente à Phnom-Penh distant de 100 kilomètres, par une bonne route, est de 42 riel ; bénéfice et frais de transport ne s'élèvent ici qu'à 12 %. Il est très difficile, le plus souvent, de chiffrer ce que coûte le commerçant, à l'export : il y a en effet dans la plupart des cas une imbrication de services assez extraordinaire. C'est ainsi qu'un grand exportateur de riz, de nationalité cambodgienne, dans la province de Battambang prête gratuitement au paysan le tracteur pour les labours, usine gratuitement le paddy, l'emmagasine égale-

ment gratuitement mais fixe le prix théorique de cet emmagasinage de telle sorte que le paysan ne puisse pas reprendre possession du riz sans donner des sommes dont il ne dispose pas. Le prix d'achat au paysan tient compte de ces imbrications... A l'import le prix de vente dans un village d'un article quelconque dépasse généralement de 10 % le prix du même article vendu au détail à Phnom Penh. Il semble qu'en général le boutiquier qui se livre à un *commerce de traite* sans frais généraux se contente d'un bénéfice assez faible. Mais le système reste cher pour le *paysan* parce que la vente à crédit faite par le boutiquier et dont la pratique est générale, est en réalité un *prêt usuraire*. Le taux, ainsi que nous le verrons, est généralement de 100 % pour une période de culture de paddy, *plus de 10 % par mois !*

Troc et déplacements.

1° — Contre cette mainmise commerciale, la pratique très ancienne du *troc* est un moyen de lutte efficace à condition qu'elle s'accompagne de déplacements. Nous avons déjà signalé les déplacements des « *neak-srè* » pour aller changer leur paddy contre du poisson à *prahoc* (chap. VI), déplacements qui se produisent dans tout le Cambodge, notamment dans la Plaine des Quatre-Bras ; ils intéressent surtout les paysans de Samrong-Tong, Kong-Pissey, Bati et Kandal-Stung qui viennent troquer le paddy et quelques menus objets fabriqués contre le « *trey changvar* » à Russey-Kéo, Chang-Chamrès, Prek Phnau, dans les jours qui précèdent la pleine lune de décembre, janvier et février ; les cours varient d'un jour sur l'autre (voir ci-dessus) ; d'une façon générale ils ne sont pas désavantageux pour le paysan car le pêcheur est pressé de vendre un poisson qu'il ne peut conserver et le poisson s'échange en général au pair avec le paddy ; l'échange au pair est *avantageux* car 1 kilogramme de prahoc vaut 7 riel et 1 kilogramme de paddy 2 riel environ ; il est vrai que dans le kilogramme de prahoc intervient le sel qu'il faut acheter. Et nous avons vu certains jours de bonne pêche le paysan avoir 3 touques de poisson pour 1 touque de paddy. Il faut que, par malchance, la pêche ait été infructueuse pour que le paysan perde le bénéfice de son déplacement. Ce voyage avec femme et enfants, provisions de riz, vaisselle, paille, est assez long : 80 à 100 kilomètres aller-retour, et, de plus en plus, les paysans viennent en autocar. Les convois de charrettes grinçantes, étirés sur la route nationale n° 3, sont cependant encore aujourd'hui un des spectacles les plus pittoresques du Cambodge rural (photo n° 7). De

même les « jardiniers » de Siemréap vont échanger leurs fruits à Kompong Phlout contre du prahoc tout préparé : pour un ananas qui vaut normalement 4 riel ils ont un kilogramme de ce prahoc très renommé qui vaut 7 riel. Les déplacements pour le poisson se font plus rares : les commerçants viennent dans les villages vendre du poisson frais. Mais la pratique du troc sans déplacement par le paysan auprès du pêcheur vietnamien ou cham est très généralisée, chaque fois qu'elle est possible : les « neak-srè » de Theay se procurent ainsi le poisson auprès des Vietnamiens de Kompong-Snè (Prey-Veng) — Les pêcheurs vietnamiens du Mékong vivent ainsi souvent en symbiose avec les « neak-Chamcar » des berges : le poisson est échangé contre des fruits, du tabac, etc... Nous avons donné ci-dessus quelques précisions à ce sujet.

Les « neak-chamcar » se déplacent souvent eux aussi pour troquer certaines de leurs productions (tabac, kramas, couvertures) contre du paddy : de Koh Samrong ils se rendent ainsi en février-mars dans les khum rizicoles de Prey-Chhor et Suong distants de 15 à 20 kilomètres ; ils embarquent leurs charrettes sur un bac improvisé fait de plusieurs pirogues rassemblées ; de Koh Sautin ils se rendent de même à Prey-Totung ; de Roca Koy à Prey-Totung également ; de Prek Dambauk à Baray en Srey-Santhor ; des srok de Kien-Svay et Lovea-Em à Kompong-Trabek (Prey-Veng), etc... Encore faut-il que le paysan ait une charrette : les plus pauvres ne peuvent bénéficier de ce troc.

Certains fabricants de « tbal ken » de Kompong-Popil (Pearang — Prey-Veng) vont vendre leurs moulins aux paysans de Kanchrieh ou de Srey-Santhor : ils obtiennent ainsi pour un moulin jusqu'à 30 thang de paddy valant 60 riel, alors qu'à Kompong-Popil le commerçant chinois ne leur achète que 35 riel.

2° — Depuis peu, les paysans des srok de Phnom-Penh, Kandal-Stung et même Kong-Pissei, ont réussi à échapper en grande partie à la main mise du commerçant en allant vendre et acheter à Phnom-Penh. Les habitants de Preah Nippean vont ainsi vendre des panneaux de « paillote » ; ceux d'Anlong Romiet des paniers, des balais et même du riz blanc « à la criée » dans les rues de la capitale ; ceux de Krauch (Kong Pissei) du riz blanc et des « paillotes » ; la vente en villes des paillotes transportées par charrette, du jus de palme, des objets de vannerie, des sarong et sampot, du riz blanc, transportés par cars permet au paysan d'avoir l'argent nécessaire à ses dépenses ; celles-ci sont effectuées au comptant dans les magasins urbains. Grâce à la proximité de la ville, grâce à l'autocar, le paysan peut ainsi

échapper à l'emprise du commerçant. Le fondateur de Vol-Tong qui se rend à Phnom-Penh y vend un chaudron 300 riel au lieu de 250 sur place, un « phtel » 600 riel au lieu de 500. Le fait tend d'ailleurs à se généraliser depuis que les paysans se sont, en de très nombreuses régions, installés sur les routes (chap. VII). Les déplacements leur sont devenus plus faciles ; grâce au « car chinois » ils gagnent les villes ; ils transportent avec eux volailles, œufs, riz blanc et menus objets, produits de l'*artisanat rural* dont l'importance est, à cet égard, réelle ; les paniers en ropeak, les petits balais, etc... s'accumulent sur le toit des cars. Produits de faible encombrement, faciles à vendre, ces modestes objets sont un *moyen efficace de libération du paysan*.

Mais c'est dire aussi l'importance de la route, de cette ancienne « *route coloniale* » si décriée. Le Cambodge a été doté par le Protectorat d'un beau réseau routier (3 500 km de routes empierrées ou en terrassement), bien dessiné, desservant dans de bonnes conditions presque toutes les régions peuplées (sauf l'Est de Prey-Veng) et complété par des pistes carrossables. Grâce à la route sur laquelle il tend depuis 1947 à s'installer, le paysan peut vendre ses produits dans de meilleures conditions ; grâce à la route les déplacements en charrettes sont facilités ; grâce à la route, enfin et surtout, par le car, par la « remorque »³⁹⁸, par des automobiles à trois roues, le paysan peut se rendre en ville, peut se rendre surtout à Phnom-Penh et échappe ainsi quelque peu à la mainmise du boutiquier chinois.

L'usure.

1° — *Vente à crédit* (Bol). Le boutiquier n'est pas un simple commerçant. Il est aussi prêteur et *usurier*. Il prête sur simple garantie personnelle ; mais les crédits qu'il consent, l'argent qu'il prête le sont à un taux très élevé. Tout d'abord en effet les *ventes à crédit* qu'il fait au paysan sont faites à un *taux usuraire* : en région de rizières le taux est de 2 thang de paddy à la récolte pour la valeur d'un thang prêté en début de culture ; le paysan prend du tissu pour la valeur d'un thang de paddy ; il rembourse 2 thang à la récolte³⁹⁹.

³⁹⁸ La remorque est un véhicule à 2 roues, léger, tiré par une bicyclette ou une motobécane ou encore une vespa. Elle peut transporter 2 à 3 passagers avec leurs colis, au prix de 2 riel le passager par kilomètre. Le tireur de remorque, qui loue la remorque au commerçant et travaille en général dans l'intervalle des travaux des champs, peut gagner 1 200 riel par an.

³⁹⁹ Il est vrai que le prix du paddy est inférieur au moment de la récolte à ce qu'il était au moment du prêt : 80 piastres le quintal en mars 1947 (récolte), 98 piastres en juillet 1947 (semaillles).

L'intérêt est donc de 100 % pour 9 mois. Il peut être un peu inférieur : 5 thang en remboursement de la valeur de 3 thang d'achats soit 70 % pour 9 mois (Siemréap) ; mais un taux mensuel supérieur à 10 % est la règle générale. En régions de chamcar les taux ne sont guère différents : 50 % pour 6 mois sur la culture du tabac : à Koki un paysan qui a acheté pour 1 000 riel doit rembourser 6 mois après 75 kilogrammes de tabac qui valent environ 1 500 riel à la récolte ; il est vrai que dans ce cas le prêteur supporte les risques d'une chute des prix.

2° — *Prêt.* — Le paysan n'a pas de capital. Il est en outre imprévoyant. Il est amené à emprunter en cours de culture ⁴⁰⁰. A la suite d'aléas cultureux par exemple (destruction des pépinières par une saison sèche trop prononcée et obligation de recommencer les semis) ; ou pour racheter bœuf ou buffle ou plus souvent pour des fêtes religieuses ou familiales ; des sommes considérables sont dépensées notamment lors des incinérations. Le paysan doit emprunter de l'argent. Le taux est supérieur à 10 %, de l'ordre de 12 % mensuellement. Le taux de location de l'argent, emprunté en début de saison, est un peu moins cher, du moins dans les campagnes rizicoles : de 3 à 5 thang de paddy (valant de 120 à 200 riel) pour 100 riel empruntés ; le commerçant tient compte de ce que le paddy est plus cher en période de semailles qu'à la récolte ; l'argent a donc moins de valeur au moment du prêt qu'au remboursement. Mais le taux reste voisin de 10 % par mois. A Trapeang-Chang (Bakan-Pursat), en 1947, un emprunt de 100 piastres était remboursé 4 mois après par 15 thang de paddy qui valaient 150 piastres ; à Khvet (Prey Chhor) un emprunt de 1 000 riel demande un intérêt de 20 thang de paddy (800 riel) ; à Takhmau, un emprunt de 1 000 riel est remboursé au bout de 3 mois ; le paysan donne en outre 3 picul ou 180 kilogrammes de maïs d'une valeur de 510 riel et s'engage à vendre au prêteur l'intégralité de sa récolte de maïs. A Chhoeu Kach (Baphnom — Prey-Veng), en 1954, un paysan a emprunté une somme de 3 000 riel remboursable en 3 ans, par tiers tous les ans, au taux de 60 % par an : il a finalement payé la 1^{re} année 1 000 riel et 1 800 riel d'intérêt, la 2^e année 1 000 riel et 1 200 riel d'intérêt, la 3^e année 1 000 riel et 600 riel d'intérêt, soit 6 600 riel.

A Pram Yam (Srey-Santhor — Kompong-Cham), un « neak-chamcar » emprunte chaque année 4 000 riel à des taux qui varient de 15 à 20 % ; mais il rembourse à la récolte de chaque produit et

⁴⁰⁰ A Chong Daung le paysan emprunte début novembre avant de partir surveiller les paddys dans la plaine basse (srè-veal).

l'intérêt n'est finalement que de 2 000 riel soit 50 % pour une année.

A Vol Tong, un artisan emprunte chaque mois en saison sèche de l'argent pour acheter le cuivre nécessaire à la fabrication des « phtel » et chaudrons (chap. IX), ce qui représente une somme annuelle de 1 900 riel ; le taux est de 20 % par mois, très élevé ; il est remboursé à la fin de chaque mois. Un de ses voisins par contre emprunte sans intérêt au grossiste : mais celui-ci impose la fourniture des produits fabriqués en remboursement ; et les produits sont estimés 20 % au-dessous de leur valeur réelle.

Dans le khum de Koh-Thom, vivent une dizaine de prêteurs ; ils prêtent sur gages à 6 % par mois ; sans gage à 10 et 12 % ; la terre n'est pas considérée comme un gage.

3° — Ces taux usuraires s'expliquent, sans s'excuser, par le fait que le boutiquier doit souvent lui aussi emprunter. Le bailleur de fonds est un gros commerçant du chef-lieu ou de la capitale qui prête sur gage à 3 % par mois au moins. Le paysan souvent n'est pas décidé à se libérer de sa dette ; il la renouvelle souvent très régulièrement d'une année sur l'autre ; l'intérêt est le remboursement réel du capital et le paysan reste endetté : ainsi Ch... Y... à Prek An Reach (Lovea-Em-Kandal) emprunte chaque année 7 000 riel à 6 % par mois, rembourse 12 040 riel et réemprunte 7 000 riel. Lorsqu'il ne peut payer ses dettes, le paysan peut être obligé de vendre sa terre, mais non au prêteur qui, généralement est Chinois et ne peut s'en porter acquéreur. Il peut aussi rembourser sa dette en travaillant pour le créancier, lui ou un membre de sa famille (la fille, très souvent). Mais l'esclavage pour dette n'existe plus, au moins en théorie ⁴⁰¹.

Nous avons, jusqu'à présent, considéré le boutiquier comme l'unique prêteur au village. Tel n'est pas le cas. Le marchand de paddy quand il n'est pas boutiquier est un prêteur très fréquent. Il s'assure ainsi la récolte du paysan. Les propriétaires fonciers qui disposent d'un petit capital, prêtent à leurs fermiers où à leurs métayers. De petits propriétaires, même, après une bonne récolte, louent leur terre et prêtent « à la petite semaine » (neak-chamcar de Koh Sautin après la récolte de 1953). Des fonctionnaires ou militaires également, sans parler des gens riches des villes. Le prêt à court terme est une pratique absolument générale dans tout le Royaume. L'Office du Crédit Populaire jusqu'en 1955, et, depuis cette date, l'O.R.O.C. (Office Royal de Coopération) se sont révélés très peu efficaces là-contre (voir Conclusion).

⁴⁰¹ Nous avons connu un exemple qui s'en rapprochait de bien près.

Il est difficile de savoir combien de paysans sont endettés, ou, ont, chaque année, recours à l'emprunt usuraire. Ils n'aiment, en effet, pas l'avouer. Une enquête faite parmi les coolies cambodgiens des plantations s'est révélée négative : sur 1 308 coolies interrogés, personne n'a reconnu être endetté, ce qui est certainement faux. L'Office du Crédit Populaire estimait en 1952 que les $\frac{3}{4}$ des 700 000 propriétaires-exploitants étaient endettés, en moyenne de 1 000 piastres (à 17 fr) par débiteur, ce qui représentait un endettement de 500 millions de piastres (soit 8 500 000 fr — pour une valeur de l'agriculture estimée à 4 102 000 millions de riel soit 41 020 millions de fr). Cette opinion doit être nuancée. A Koh Luong (Chong Koh Samrong-Kompong Siem), 27 % des familles ont acheté à crédit (en 1959) à l'épicier chinois et 24 % sont endettées ; à Prek Changkran (Sithor Kandal), 42 % des familles ont acheté à crédit ; à Vihea Luong (Ponhea-lu), 40 % des familles ont acheté à crédit et 50 % ont emprunté à l'Office Royal de Coopération (ceci en terres de berge).

En rizières, 10 % des paysans de Krol Kô (Svayrieng) sont endettés et 32 % ont emprunté à l'O.R.O.C. — 70 % des paysans sont endettés à Phum Prey Chhoeutéal (Popel en Tramkâk) ; 30 % à phum Pring (Ang Kanh en Prey Krabas) ; 20 % à Phum Cheantang (Angktassom en Tramkâk) ; aucun à Tbaung Krapoeu (en Kompong Svay) ; 65 % à Pongro (Kaheng en Samrong Tong) — 78 % ont acheté à crédit à phum Snar Pimuk (Prek Khpop en Battambang) ; 30 % à Mohakran (en Stoung) ont acheté à crédit et 25 % sont endettés ; 20 % à phum Taing Kauk (Soyaung en Baray) ont acheté à crédit et 34 % sont endettés. Presque tous les paysans de phum Slaket (Chamcar Samrong) seraient endettés mais à peu près personne à phum Khnar (Roléa-Takéo). Nous donnons, en outre, ici les résultats de 2 enquêtes faites très soigneusement, portant sur 47 exploitations et ci-dessous en exemple, *l'endettement* dans un Khum de berge ⁴⁰².

⁴⁰² *L'endettement à Koh Luong (Chong Koh Samrong)* d'après M. KHOY KIM SEAN, élève de l'Ecole Royale d'Administration. Pendant la période des travaux agricoles, 27 % des familles n'ont pas d'argent pour faire face aux dépenses quotidiennes. Aussi, ces familles s'adressent-elles aux épiciers chinois pour acheter à crédit des poissons secs et divers autres produits alimentaires indispensables.

Les paysans n'ont pas seulement à s'acquitter de dettes contractées envers les épiciers chinois mais encore de dettes vis-à-vis des usuriers du village, en général sino-cambodgiens.

Environ 24 % des familles sont endettées. Leur dette varie entre 300 et 2 000 riel. Cette somme est nécessaire soit pour acheter des plants de tabac soit pour

	LIEU DE L'EXPLOITATION		DETTE
<i>Rizières du centre</i>	Kandal	Pongtuk	néant
		Prey Puoch	néant
		Chom Chau	néant
		Tréa	néant
	Kg-Speu	Veal	néant
		Var Sar	néant
		Trapéang-Komp	néant, sauf imprévu
		Krauch	néant
	Takéo	Prey Slek	néant
		Nheng Nhang	néant, sauf occasions exceptionnelles
		Vol Tong	oui, achat du cuivre
		Péaréam	néant
	Baray	Baray	néant
		Baray	néant

louer des bœufs soit pour avancer une partie du prix de location des chamcar. Le taux est de 5 % par mois. Le prêt est consenti généralement sans gage; une certaine confiance règne entre les créanciers et les débiteurs.

Un riche commerçant sino-cambodgien, n'ayant aucune parcelle, prête à taux usuraire. Il passe un contrat avec la manufacture de cigarettes MAC par lequel il s'engage à lui fournir des feuilles de tabac Virginie séchées dans les fours. Avec les grains de tabac fournis par la firme en question, le commerçant produit des plants sur un lopin de terre loué. Ces plants sont ensuite distribués aux membres de sa famille et à ses amis qui seront obligés de lui céder les feuilles fraîches; celles-ci seront séchées dans les fours du commerçant en cause. Sur 10 000 riel investis, ce dernier gagne 6 500 riel à la fin de l'année.

Le remboursement s'opère de quatre façons. D'abord, sous forme de récoltes dont le prix est calculé d'après le cours pratiqué sur la place et qui sert à payer l'intérêt et à rembourser soit partiellement soit entièrement la dette. L'année suivante, les débiteurs empruntent une nouvelle somme. C'est ainsi que l'intérêt devient de plus en plus important, tellement important qu'ils finiront par se trouver dans l'impossibilité de se libérer de leur dette. Ils sont obligés quelquefois de céder leur terrain.

La seconde forme du remboursement consiste en ce que l'usurier demande à ses débiteurs de fournir un travail, par exemple, le portage.

La troisième forme de remboursement est celui effectué en argent provenant de la récolte vendue non pas à l'usurier mais à un autre commerçant.

Enfin, le débiteur, n'ayant pas de terres, oblige sa fille à se mettre au service de son créancier. Les gages sont de l'ordre de 2 000 riel par an; la nourriture, le logement et les vêtements sont à la charge du maître. Si, par exemple, un paysan emprunte 2 000 riel et qu'il paie 5 % d'intérêt, il faudra que sa fille soit domestique pendant un an et deux mois environ. Heureusement, ce mode de remboursement devient de plus en plus rare.

	LIEU DE L'EXPORTATION		DETTE
<i>Rizières du centre</i>		Soeung	néant
		Angkank	néant
	Kg-Chhnang	Ponley	oui, assez souvent
		Koh Krabey	oui, 4 000 riel
	Kg-Cham	Pram Yam	oui, 4 000 riel
<i>Rizières</i>	Kg-Cham	Prey-Chhor	néant
		Khvet	oui, 1 000 riel
<i>Rizières de l'Est</i>	Prey-Veng	Kg Leav	néant
		Chhœukach	oui
		Takor	oui, 500 riel
	Svayrieng	Bassac	oui
<i>Plaine des Lacs</i>	Kg-Thom	Chong Daung	oui
		Kg-Thom	oui, exceptionnellement
	Siemréap Pursat Battambang	Kg-Chen	oui
		Chansâr	néant
		Phsar Lœu	néant
		Russey Krok	néant
<i>Chamcar de Kandal</i>		Koki	oui
		Koki	non
		Chbar Ampéou	oui, exceptionnellement
		Banteay Dek	non
		Svay Rolum	non
		Takhmau	oui, exceptionnellement
		Prek Thmey	oui, souvent
		Koh Thom	non
		Prek Luong	oui exceptionnellement
		Prek Tameak	non
<i>Chamcar de Kg-Cham</i> <i>Chamcar de Kg-Chhnang</i>		Prek Angreach	oui, 7 000 riel
		Prek Angreach	oui, exceptionnellement
		Prek Taten	oui, 500 riel
		Koh Sautin	non
		Koh Sautin	non
		Peani	oui

20 paysans sont endettés sur 47. C'est-à-dire près de la moitié. Mais ce qui nous paraît le plus remarquable est l'absence générale de dettes dans la *région rizicole proche de Phnom-Penh*. Il y a là un fait que nous avons pu vérifier. Le paysan dans un rayon de 30 kilomètres de la ville, surtout vers le Sud, a renoncé à l'achat à crédit et à l'emprunt ⁴⁰³. Il va acheter en ville. Pour se procurer de l'argent il va vendre en ville, ou encore va travailler à Phnom Penh (coolie-cyclo, menuisier, maçon) ou encore accroît sa production artisanale (tissus) ou encore pêche, ou encore vend des produits de l'élevage (œufs, canards, porcs, bœufs). L'artisanat rural, l'élevage, le travail en ville sont avec les déplacements des moyens très efficaces de *libération paysanne*. Cette région est une des plus peuplées du Royaume; et l'une des plus pauvres. Les conditions naturelles sont médiocres; l'exploitation est petite; la propriété très morcelée. Mais fermage et métayage y sont inconnus. L'endettement beaucoup plus rare qu'ailleurs. Ceci influe sur le niveau de vie du paysan. Il faut ajouter que la province de Takéo est celle où le taux de scolarisation est le plus élevé.

Le Chinois de Trieu-Chau.

Le boutiquier est le plus souvent Chinois, Chinois du Sud, presque toujours originaire de la région de Swatow et de la côte de Kouang Toung, c'est un « Trieu-Chau ». Par le jeu des naturalisations et des mariages, beaucoup, certes, ont la nationalité cambodgienne. Les récentes lois réservant aux seuls Cambodgiens un certain nombre de métiers commerciaux ne font que renforcer cette tendance. Le Chinois de Trieu-Chau ne fait guère de difficulté pour prendre la nationalité cambodgienne. Très souvent d'ailleurs il a pris femme cambodgienne. Mais il est resté profondément Chinois, rend le culte aux ancêtres, fête le Têt (en février) plus que le Chaul Chhnam (jour de l'an — le 13 avril); il sera enterré, au jour de sa mort. Il s'efforce d'envoyer ses enfants dans une école chinoise (il y en a une dans presque tous les gros bourgs) malgré les précautions prises par les inspecteurs primaires cambodgiens ⁴⁰⁴. L'assimilation lente et progressive du Chinois dans la

⁴⁰³ « Il se garde bien d'acheter à crédit, moins encore d'emprunter, surtout quand ces achats ou emprunts sont remboursables en nature c'est-à-dire en paddy, car il ne connaît que trop le mal que cela peut lui causer. Il se résoud plutôt à vendre 1 ou 2 bœufs pour se procurer la somme qui lui manque. » M. LONG CHAN. Elève de l'Ecole Royale d'Administration. Cycle de Perfectionnement 1957-1958.

⁴⁰⁴ En principe seuls les enfants dont les deux parents sont Chinois peuvent fréquenter l'École chinoise.

masse cambodgienne, assimilation qui dure depuis des siècles puisque les premiers commerçants chinois seraient arrivés au Cambodge dès le III^e siècle de notre ère, n'est pas encore terminée à cause d'arrivées sans cesse renouvelées jusque vers 1950. Le boutiquier chinois vivant dans la campagne est presque toujours le parent pauvre ou le dernier immigré d'une famille commerçante installée à Phnom-Penh ou dans une ville. C'est cette famille qui l'envoie dans un village. Ceci explique que le boutiquier chinois soit souvent assez pauvre. Le commerçant sino-cambodgien du village, du marché ou de la ville est riche : son père chinois avait fait fortune. Il serait fastidieux d'établir l'implantation des Trieu-Chau dans la campagne cambodgienne et de donner la liste des khum où il y a des Chinois ; il serait certes préférable de donner la liste des khum où il n'y en a pas. Il y a des Chinois pratiquement partout ; on en trouve par exemple dans tous les khum du srok de Kien-Svay, dans 21 des 36 khum du srok de Kandal-Stung, dans 6 des 10 khum du srok isolé de Phnom Sroch ; il y a un commerçant chinois à Samrong, au pied des Dangrek... Même lorsque le commerçant est de nationalité cambodgienne, il est toujours d'origine chinoise, connaît les « caractères » chinois et reste en relations d'affaires avec les milieux commerçants chinois des grandes villes. De là le caractère chinois de tous les centres ruraux, de tous les « phsar » (ci-dessus) : Prey-Totung, Chihé, Suong, Skoun, par exemple dans la province de Kompong-Cham — Tangkauk, Romlong, Kompong-Thmar, Tangkrassang, Kompong-Chen (360 Chinois dont 50 femmes — une école) dans la province de Kompong-Thom... Nous avons vu plus haut quel rôle ce Chinois de Trieu-Chau a joué dans la constitution de la « race » cambodgienne.

Le boutiquier, le marchand de paddy travaillent pour les commerçants des villes, eux aussi Chinois ou Sino-Cambodgiens avec ascendance chinoise très récente (voir introduction).

Le Chinois, du grand commerçant au boutiquier villageois, fait vivre l'économie cambodgienne. Sans lui, le paysan se bornerait, sans doute, au dehors de quelques régions à assurer sa subsistance. Mais de bons observateurs (M. M. E. ROBBE — J. ARRIGHI de CASANOVA) estiment à 750 millions de riel (7 500 millions de fr) le prélèvement du commerçant chinois sur la production, soit 18 % de la valeur de cette production. Nous aurions tendance à croire que ce chiffre, considérable, est au-dessous de la réalité.

II. — ESSAI SUR LES NIVEAUX DE VIE

Le niveau de vie du paysan est bas. « L'annuaire Statistique Rétrospectif du Cambodge » donne une valeur « ajoutée » de l'agriculture de 4 693 millions de riel auxquels il faut ajouter les fruits (250 millions) et l'élevage (797 millions) soit 5 680 000 millions de riel. D'après l'enquête démographique de 1958 3 332 000 personnes vivent de l'agriculture. Le revenu moyen par personne et par an serait de 1 700 riel soit théoriquement 17 000 francs, en pratique 12 000 francs environ. Ce chiffre ne tient pas compte de la pêche et de l'exploitation forestière par les paysans ; mais il ne tient pas compte non plus du bénéfice prélevé par le commerçant en détail. Une famille paysanne vivrait en moyenne avec 8 619 riel par an, soit 86 190 francs en théorie et pratiquement moins de 60 000 francs. Des enquêtes faites sur des cas précis et par une toute autre méthode ne donnent pas des chiffres très différents.

M... K... Voici le cas d'une famille aisée dont le chef M... K... possède 12 hectares de terre à Prey Prom, khum de Baray en Treang, Takéo ⁴⁰⁵. La famille se compose de 5 adultes (le père, la mère et 3 grands enfants, 2 filles et 1 garçon), de 4 enfants de moins de 18 ans (2 filles et 2 garçons), de 2 « vieillards » (le père et la mère de M... K...) ; une servante vit à demeure à la maison. La famille possède : 8 hectares de Srè-Vossa, 2 hectares de Srè-Prang, 2 hectares de chamcar (pâturage et cultures maraîchères).

Les recettes sont les suivantes :

<i>Srè Vossa :</i>	30 thang de paddy à l'hectare (7 ^e catégorie) soit 240 thang de paddy à 40 riel le thang	9 600 J
<i>Srè-Prang :</i>	80 thang de paddy à l'hectare (2 ^e catégorie) soit 160 thang de paddy à 40 riel le thang	6 400 J
<i>Fruits vendus :</i>	8 cocotiers, 5 manguiers, 10 aréquiers goyaviers et bananiers.	950 J
<i>Élevage :</i>	l'élevage de 4 bœufs, 2 vaches, 3 jeunes ne rapporte rien. vente de 2 porcs, achetés jeunes et engrais- sés au bout de 6 mois, à 800 riel le porc	1 600 J
	vente de 50 poulets par an à 25 riel l'un.	1 250 J
	Total.	19 800 J

⁴⁰⁵ D'après M. KOY KIET, élève du Cycle de Perfectionnement à l'École Royale d'Administration.

Report 19 800 J

Il faut ajouter à ces recettes :

150 kilogrammes de poisson de pêche familiale, soit.	750 J
15 poulets consommés par la famille, soit	375 J
— du jus de palme consommé frais ou fermenté ou encore transformé en sucre non vendu, des fruits, légumes, tabac pour la consommation familiale	
— le produit des sampot, vestes, écharpes tissées à la maison	1 000 J
environ.	22 000 J

Douze personnes vivent donc d'un revenu théorique de 220 000 francs par an (en réalité 160 000 F) soit moins de 14 000 francs par personne et par an. Les recettes ne correspondent pas toutes à des rentrées d'argent.

Les dépenses sont les suivantes :

— une employée qui reçoit à l'avance 25 thang de paddy soit.	1 000 J
— impôts fonciers soit Srè-Vossa 8 ha. à 24 J = 192 J Srè-Prang 2 ha. à 100 J = 200 J Chamcar 2 ha. à 30 J = 60 J	452 J
— taxes sur les animaux : 5 J par bœuf — pour 4 bœufs.	20 J
— taxes sur la charrette à bœufs.	6 J
— Semences pour le paddy : Srè-Vossa : 12 thang de paddy Srè-Prang : 4 thang de paddy	480 J 160 J
— Ouvrières journalières, employées au repiquage et à la moisson des Srè-Vossa (20 jours) et des Srè- Prang (10 jours) à raison de 10 riel par jour et par personne, plus la nourriture, soit :	
30 jours pour le repiquage du Srè-Vossa × 2. . 60 J 30 jours pour la moisson du Srè-Vossa × 2. . 60 J nourriture. 60 J 10 jours pour le repiquage du Srè-Prang × 2. . 20 J 10 jours pour la moisson du Srè-Prang × 2. . 20 J nourriture. 20 J	240 J
— Achat et nourriture de 2 porcelets.	40 J

— Nourriture de la famille (y compris la servante) soit : (37 %)

96 thang de paddy soit	3 830 J	
20 kilogrammes de viande de bœuf	360 J	} 5 150 J
20 kilogrammes de viande de porc	400 J	
100 kilogrammes de poisson à prahoc troqués	500 J	
45 kilogrammes de sel	60 J	

Il faut ajouter :

150 kilogrammes de poisson frais pêché par la famille	750 J
15 poulets élevés par la famille	375 J
le jus de palme, les légumes, fruits, œufs, etc...	

— Vêtement (y compris la servante) soit 4 480 J

dont 1 220 riel pour les 2 hommes
940 riel pour les 4 femmes
565 pour le vieillard
355 riel pour la vieille femme
250 riel pour les 2 enfants

— Médicaments. 500 J

— Fêtes religieuses. 500 J

Total. . 16 700 J
(environ)

La famille (12 personnes) dépense environ la valeur de 17 000 riel soit 170 000 francs (en réalité 120 000 F). Elle dispose chaque année de 5 000 riel environ et est considérée comme une famille aisée.

K... S... (Koh-Sautin — srok Koh Sautin — Kompong-Cham) ⁴⁰⁶.

Khum « *de berge* » dans une des plus riches régions, l'île de Koh Sautin. La famille comprend 8 personnes : l'exploitant, sa femme et son fils aîné — son père et sa mère — ses 2 filles et son fils cadet. Le paysan possède 1,5 ha de chamcar. Il emploie pendant 4 ou 5 mois un ouvrier payé au mois, et pendant la récolte du tabac 1 ouvrier et 1 ouvrière spécialistes payés à la saison (soit 2 mois environ). Les ressources agricoles sont complétées par le tissage de couvertures et d'écharpes (krama) en coton. Le chamcar porte 2 récoltes par an, l'une très variée à la décrue, l'autre de maïs roux à la crue.

⁴⁰⁶ D'après M. KEMNATH, de l'École Royale d'Administration.

Recettes

— Vente du produit de 20 pieds de kapokiers	1 000 J
— Tabac 0,80 ha donnant 630 kg à 1700 riel le quintal	10 700 J
— Maïs blanc 0,30 ha donnant 300 « plonn » à 8 J le plonn	2.400 J
— Concombres 60 thang à 30 riel le thang	1 800 J
— Pastèques 0,20 ha — 250 fruits à 8 riel	2 000 J
— Piment	2 000 J
— Courge 0,20 ha — 1 250 fruits	1 000 J
— Maïs roux 1,5 ha à 1,4 t à l'ha. : 2 100 kg à 1 J le kg	2 100 J
— Fabrication de 30 couvertures	} 2 100 J
et 60 écharpes	
— Pêche de 30 kg de poisson	300 J
	27 200 J

Le rapport du travail est de l'ordre de 27 200 riel (272 000 F en valeur officielle — 180 000 francs environ en valeur réelle) par an pour 8 personnes soit près de 3 400 *riel* par personne et par an (23 100 F). Il est à noter que sur ces 27 200 riel, une part importante, contrairement à ce qui se passe en région de rizière, soit 24 510 riel, correspond à des ventes c'est-à-dire à des rentrées d'argent.

Dépenses

— Salaire d'un ouvrier pour 4 mois	2 000 J
— Salaire d'un spécialiste pour la saison de récolte du tabac	2 000 J
— Salaire d'une ouvrière pour la saison de récolte du tabac	1 200 J
— Nourriture :	
Achat de 2 400 kg de paddy	3 000 J
300 kg de sel	300 J
170 kg de poisson	1 700 J
60 kg de viande de porc	1 320 J
Consommation de 30 kg de tabac (y compris troc contre la paille)	500 J
50 « phlôn » de maïs blanc (2 000 épis)	400 J
20 thang de concombres	600 J
50 pastèques	400 J
<i>A reporter.</i>	13 420 J

	<i>Report</i>	13 420 J
	50 courges	40 J
	30 kg de poisson (pêche)	300 J
—	<i>Vêtement</i> : achat	1 200 J
	consommation de 15 écharpes (kramas	450 J
—	Petit déjeuner des enfants à l'école	810 J
—	Achat d'article d'écoliers	210 J
—	Frais généraux	3 100 J
—	Fêtes religieuses	800 J
—	Impôts fonciers — taxe sur les animaux (2 bœufs)	400 J
—	Achat de filés de coton	960 J
		21 690 J

Les dépenses s'élèvent à 21 690 riel. Elles consistent pour 19 000 riel en dépenses effectives, entraînant des sorties d'argent.

La famille dispose donc de quelque 5 500 riel d'argent par an. Famille aisée.

O... V... (khum de Soeung — Samrong — Takéo) ⁴⁰⁷.

La famille se compose de 5 personnes, le mari, la femme et 3 jeunes enfants. Le paysan possède 2 hectares de rizières de 7^e catégorie et 20 palmiers à sucre. Il doit employer quelques ouvriers journaliers au moment de la récolte (10 riel par jour, plus le déjeuner). Les ressources agricoles sont insuffisantes : la femme tisse des sarong de soie pour le compte d'un commerçant chinois qui fournit la soie et lui laisse 1 sarong sur 10 ; l'homme va travailler à Phnom-Penh comme tireur d'eau ; il gagne de 20 à 30 riel par jour, déduction des frais (il est hébergé à la pagode de Vat Bakou).

Recettes

—	Production de 2 ha. de Srè-Vossa de 7 ^e catégorie	
	à 60 thang l'ha : 120 thang à 100 J les 3 thang	4 000 J
—	Vente de 2 porcs et de quelques poulets	1 200 J
—	Pêche de 100 kg de poisson	500 J
—	Activités annexes, soit :	
	vente du vin de palme et de paillote	} 2 000 J
	vente des sarong	
	travail à la ville	
		7 700 J

⁴⁰⁷ D'après M. CHAN SOUN, École Royale d'Administration.

La famille vit avec un revenu inférieur à 8 000 riel pour 5 personnes soit 1 600 riel (environ 11 000 F) par personne et par an. Plus du quart des revenus est dû à des activités autres qu'agricoles.

Dépenses

— Consommation de 100 thang de paddy	3 500 J	} 5 300 J = 73 %
(y compris troc)		
— Autre nourriture	1 800 J	
soit 50 à 60 kg de prahoc (troc)		
20 kg de viande de porc et de bœuf (achat)		
150 kg de poisson frais et sec (achat)		
100 kg de poisson frais (pêche)		
— Vêtement		700 J
— Impôt sur le terrain, les 2 bœufs, la bicyclette		100 J
— Frais d'études des enfants		300 J
— Médicaments et soins médicaux		300 J
— Fêtes religieuses		200 J
— Achat de 2 porcelets		300 J
— Journées de travail de journaliers lors de la moisson		100 J
		7 300 J

Les dépenses de la famille sont à peu près égales aux recettes. Le paysan est obligé parfois d'acheter à crédit et d'emprunter la veille des Fêtes du Nouvel An et du Prachum Ben (Fête des Morts) ; le remboursement se fait en nature (en paddy) à 100 % pour une saison.

THUM... ⁽⁴⁰⁸⁾ (phum Ampil Thom — khum Khvet — Prey-Chhor — Kompong-Cham).

La famille comprend 5 personnes, 4 adultes (le père, la mère, le fils, la belle-fille) et 1 enfant. Le père de famille possède 2 hectares de rizières de 2^e catégorie ; il a un élevage de porcs relativement important 2 (mâles — 2 femelles).

Recettes

— Production de 2 ha. de rizières : 100 thang de paddy	4 000 J
— Vente de porcelets	2 000 J
— Production de 3 porcs, 30 poulets	2 500 J
— Production de concombres et courgettes	100 J
	8 600 J

⁴⁰⁸ D'après M. TEA SUY HONG. École Royale d'Administration. Nous avons dû interpréter les données.

Les recettes sont de l'ordre de 8 600 riel par an pour 5 personnes soit 1 720 J (12 000 F environ) par personne et par an.

Dépenses

— Consommation de 80 thang de paddy	3 200 J	} 8 840 J = 94 %
— Consommation de 3 porcs et 30 poulets	2 000 J	
— Achat de 360 kg de poisson « trey kdiep » à 5 J le kg	1 800 J	
— Achat de 180 kg de viande de porc à 8 J le kg	1 440 J	
— Achat de sauce chinoise, sel, tabac	400 J	
— Impôt foncier	100 J	
— Consommation de concombres et courgettes	100 J	
— Vêtement (?)	700 J	
	9 740 J	

Le budget est déficitaire d'environ 1 200 riel par an. Chaque année le chef de famille emprunte 1 000 riel à un commerçant chinois moyennant 20 thang de paddy (soit 800 riel) d'intérêt. Le remboursement se fait seulement pour la forme car, chaque année, Thum reconstruit une dette. Le déficit n'est finalement comblé tant bien que mal (déficit réel de l'ordre de 1 000 riel par an) que par le travail du fils comme coolie chez un transporteur de Kompong-Cham ce qui lui rapporte 50 riel par jour.

Ch... *S...* (phum Kramomchang — khum Angkanh — Prey Krabas — Takéo).

La famille comprend 7 personnes : le mari et sa femme — le beau-père — la sœur du mari et 3 enfants. Le chef de famille possède 3 hectares de rizières (6 rizières dont 4 lui viennent de ses parents et 2 de ses beaux-parents) ; il doit employer quelques repiqueuses au salaire de 10 à 15 riel par jour (plus un repas). Les 2 femmes tissent la soie et le coton.

Recettes

— Production de 3 ha. de rizières : 120 à 150 thang (140 à 25 riel le thang)	3 500 J
— Vente d'un porc	800 J
— Vente des poulets : 20 poulets de 20 riel	400 J
— Vente de krama et de sarong	700 J
— Vente d'un jeune bœuf	1 200 J
— Pêche de 30 kg de poisson frais	150 J
	6 750 J

Dépenses

— Impôts (impôt foncier — taxes sur 2 bœufs, la charrette)	100 J
— Consommation de 80 thang de paddy	2 000 J
— Vêtement	400 J
— Achat et entretien des instruments de travail	200 J
— Nourriture (sel, 20 kg de porc, 15 kg de bœuf, 15 poulets 1 canard, 50 kg de poisson fumé, séché ou de prahoc troqué)	500 J
— Consommation de 30 kg de poisson pêché	150 J
— Paiement des repiqueuses	200 J
— Achat de bois de chauffage et de bois pour réparer la maison	1 500 J
— Achat de coton et de soie ?	100 J
— Fêtes religieuses	700 J
	5 850 J

La famille vit, en principe, avec moins de 7 000 riel pour 7 personnes soit moins de 1 000 riel par personne (environ 7 000 fr). Et il y a un excédent de 900 riel. En réalité cependant cet excédent n'est dû qu'à la vente — qui n'a lieu qu'une année sur 3 ou 4 — d'un jeune bœuf ; cette vente devait permettre l'achat d'une rizière, achat qui n'a pas pu se réaliser. Il y a en année normale un déficit de 300 riel. Ch... S... complétait autrefois ses ressources par la culture de la pastèque ; il trouve plus efficace aujourd'hui d'aller travailler à Phnom-Penh comme coolie-pousse après la moisson. La vie est assez difficile et il faut souvent remplacer la viande par des grenouilles ou autres reptiles. Mais il n'y a pas de dettes.

Autres données.

Des calculs identiques ont été faits pour 45 autres familles. Les résultats sont donnés en Annexe X.

Les revenus sont ainsi qu'il apparaît modestes : pour 45 exploitations familiales, la moyenne par personne et par an est de 2 730 riel soit 27 000 francs au cours officiel (en réalité 20 000 fr environ). Cependant toutes les familles étudiées sauf une sont propriétaires de leurs terres et il n'y figure point de familles de locataires ni surtout d'ouvrier agricole. Le maximum s'établit à 7 700 riel (55 000 fr) par personne

et par an, le minimum à 650 riel (5 000 fr) par personne et par an.

Ces revenus sont inégaux selon les régions ; ils sont très sensiblement *plus élevés dans les terres de berge que dans les régions de rizières* ; ils sont faibles dans les régions de rizières situées au Sud de Phnom-Penh où les ressources sont en grande partie non agricoles. Mais ils sont les plus bas là où la culture du riz, *très peu rémunératrice, constitue la seule ressource*. L'élevage du petit bétail, les cultures de chamcar (tabac, haricot, pastèque, cultures maraîchères), la fabrication du sucre de thnôt, l'artisanat et le travail en ville augmentent beaucoup les revenus.

D'une façon générale, le « budget » est à peine équilibré. Et le paysan est à la merci de la moindre difficulté. Certains « budgets » sont même régulièrement déficitaires.

Les dépenses sont faibles. Elles consistent essentiellement *en nourriture*. La nourriture représente jusqu'à 94 % des dépenses d'une famille de médiocres ressources (Thum) ; le minimum est de 27 % pour une famille aisée (M... H...). *La nourriture est dans l'ensemble suffisante* et la population paysanne cambodgienne n'est pas sous-alimentée, sauf dans des régions éloignées qui sortent du cadre de cette étude. Le paysan cambodgien ne connaît pas la faim.

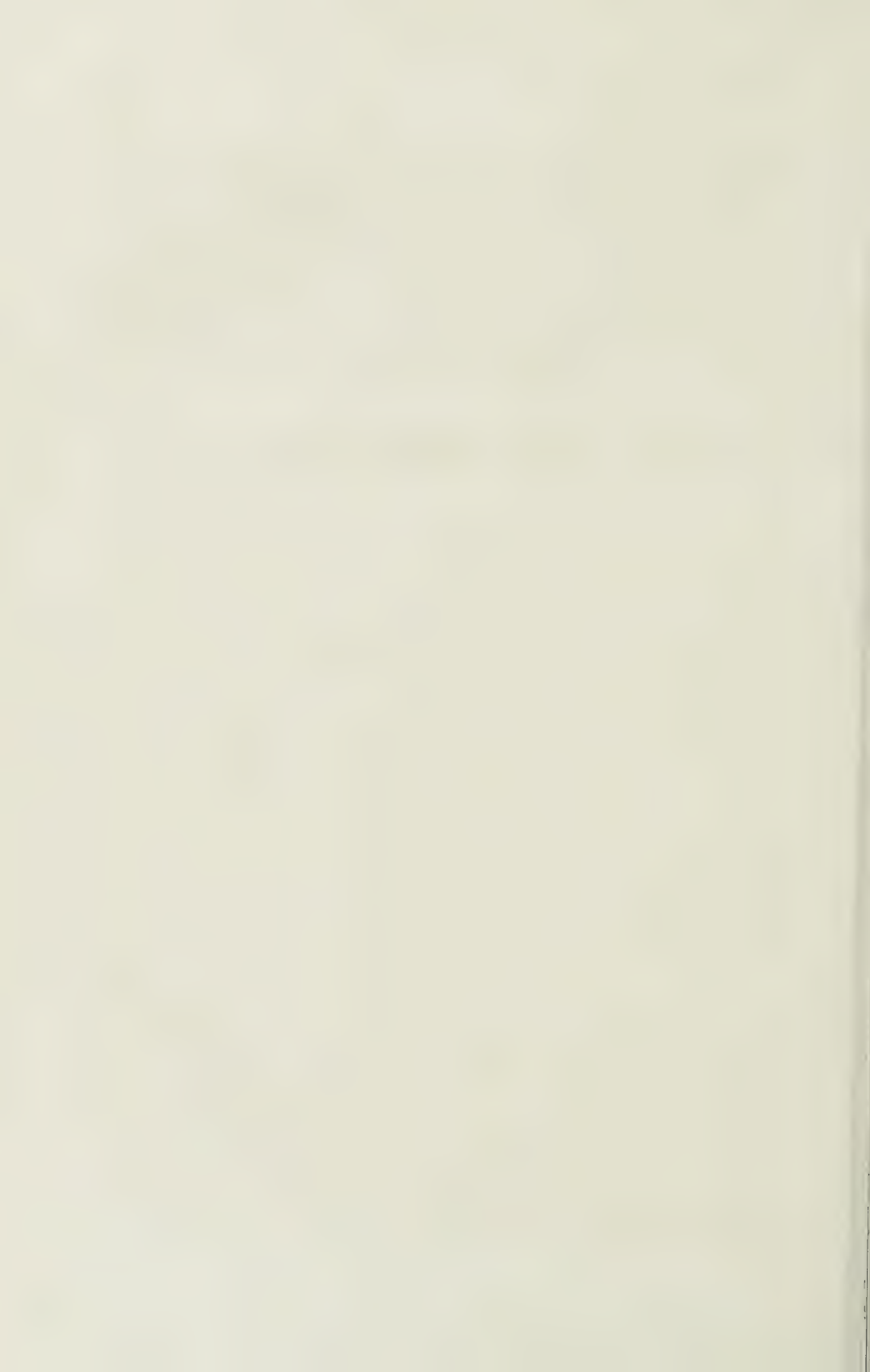
Dans une *famille pauvre* de la région Sud de Phnom-Penh, on consomme en moyenne, par personne et par an : 220 à 250 kilogrammes de paddy, 15 à 30 kilogrammes de poisson, 2 à 4 kilogrammes de viande de porc, 2 à 4 poulets (de 1 kg chacun, vidés et plumés), soit par jour : 400 grammes de riz, 70 grammes de poisson, 16 grammes de viande de porc ou de volaille.

Les dépenses en « vêtements » sont très variables ainsi qu'il apparaît dans les exemples donnés ci-dessus, puisqu'elles varient de 400 riel pour 7 personnes (7 % des dépenses) à 4 480 riel pour 12 personnes (soit 27 %). Il ne faut pas oublier que sous le climat cambodgien, le vêtement est moins indispensable qu'en Europe.

Les dépenses en *fêtes religieuses* sont toujours relativement importantes, quelle que soit la situation de famille. Et il n'a pas été possible de tenir compte des dépenses importantes que les familles cambodgiennes supportent pour la nourriture quotidienne des *bonzes*. Le bonze, comme le Chinois, coûte cher au paysan (nourriture et entretien des 67 000 moines ; construction et aménagement des 8 000 pagodes). En outre le bonze est inutile. Il faut cependant ajouter que le bonze est lui-même un paysan, la pagode le centre de réunion et de fête, la retraite bouddhique à la pagode, une joie que s'offre la paysannerie

cambodgienne. On peut se demander si cette joie n'est pas quelque peu luxueuse pour un homme de condition aussi modeste.

Avec des nuances importantes qui contribuent à diversifier la vie régionale (grande propriété de Battambang, Prey-Veng ou Svayrieng, petite paysannerie en voie d'émancipation de Takéo et Kandal), la société paysanne cambodgienne est une démocratie de petits propriétaires-exploitants, soumise à la domination commerciale du Chinois et à niveau de vie médiocre.



CINQUIÈME PARTIE

LA VIE RÉGIONALE



LA PLAINE DES QUATRE-BRAS

I. — LES VIEILLES PROVINCES

L'expression de « vieilles provinces » peut paraître surprenante appliquée aux provinces qui s'étendent à l'Ouest de Phnom-Penh, entre cette ville et les montagnes. En effet, elles ne renferment que quelques ruines — Tonlé-Bati, XIII^e siècle — Phnom-Chisor : XI^e siècle — Tani-Phnom Da d'Angkor Borrey !: VI^e siècle). Mais l'occupation humaine semble y avoir été à peu près continue en certains points (srok de Bati et de Kandal-Stung). Ce fut, du moins au Nord, la région des capitales qui succédèrent à Angkor : Babaur, Lovek, Oudong, Bati fut un grand centre de civilisation brahmanique. Surtout, ainsi qu'il a été dit, cette région était, en 1863, une des seules relativement bien peuplée ; le peuplement y est donc « ancien ».

Terres pauvres.

Provinces « hautes » (plus de 20 mètres, en général) ; même lorsque l'altitude est inférieure, la région n'est pas inondée, et ne bénéficie que des eaux de pluies. Font seules exception (outre une très étroite bande le long du Tonlé-Sap) les plaines basses du srok de Prey-Krabas et, tout à fait au Sud, les plaines d'inondation qui s'étendent jusqu'à la frontière vietnamienne en Kirivong et Koh Andet.

Ces plaines hautes sont bordées à l'Ouest par les montagnes du Phnom Aural (1 813 m) — du plateau de Kirirom (800 m) — de la Chaîne de l'Éléphant (1 048 m au Ta-Teick) qui donnent un cadre au paysage. Le socle rocheux est à faible profondeur et reparait sous forme de phnom particulièrement nombreux et parfois élevés (Phnom Srang : 635 m). Paysage quelque peu accidenté, agréable.

Terres sableuses, provenant de la décomposition des grès « supérieurs » siliceux de la Chaîne de l'Éléphant et de Kirirom. Les provinces de Kompong-Chhnang et de Kompong-Speu sont constituées presque exclusivement de sables blanchâtres. On ne trouve des terres plus riches en argile que le long des thalwegs et dans les petites plaines de Babaur, du Chrey Bac et d'Oudong. Ce sont également des terres argilo-sableuses qui forment l'essentiel des provinces de Kandal et Takéo, mais, sauf dans les thalwegs, la proportion de sable est très forte. Dans l'ensemble sols *très médiocres*. Le rendement en riz à l'hectare est à peu près toujours inférieur à 1 tonne. D'après les paysans il se tient même fréquemment autour de 0,5 t dans les rizières de Kompong-Speu et Takéo. Seuls font exception les fonds de thalwegs (Veal Kok-Troun de Anlong Romiet) et surtout les plaines basses situées en bordure du Tonlé-Bassac.

Sols presque partout à vocation forestière : les rizières qui couvrent actuellement la région ont été conquises sur la forêt. Cette conquête est encore incomplète et l'on peut d'ailleurs penser que, par endroits, elle est relativement récente. Les paysans se sont d'abord installés dans les thalwegs. Dans les srok de Rolea-Peir et Kompong-Tralach, la forêt, très médiocre, généralement forêt claire de Tbeng subsiste sur les parties hautes, entre les thalwegs, avec en lisière de véritables bois de thnôt ; les parties basses, le long des ruisseaux et rivières, sont en rizières. D'avion le pays ressemble à un manteau d'arlequin. Le paysage n'est pas très différent dans Kompong-Speu (Samrong-Tong — Kong Pissey) si ce n'est qu'ici la forêt a été beaucoup plus défrichée et qu'il subsiste essentiellement des formations très dégradées ; défrichements récents ; la forêt commençait, il y a 60 ans, aux portes même de Phnom-Penh vers l'Ouest.

Plus au Sud, la forêt a complètement disparu des srok de Phnom-Penh et Kandal-Stung dans Kandal et presque complètement de la province de Takéo : elle n'y subsiste que sur quelques phnom (notamment dans la région de Kirivong) où elle est d'ailleurs réduite à une formation de buissons, de lianes et de petits arbres — et dans les réserves forestières de Prey-Chom (Bati), Roneam et Prey-Loeu (Treang)⁴⁰⁹. Mais la forêt disparue marque encore le paysage de la rizière : partout (sauf dans les thalwegs) l'antreang-khet (Eupatoria) — des buissons — des arbres de forêt dense (Reang, Chambak) — et

⁴⁰⁹ Les bords du Stung Slaku sont occupés par des lambeaux de forêt inondée.

surtout, partout des thnôt. Le paysage est « bocager », et le terme n'est pas complètement faux puisque les buissons — comme les haies de nos bocages — servent souvent à marquer les parcelles, sinon à les limiter. Cet aspect de bocage est particulièrement net immédiatement au Sud de Phnom-Penh ; les diguettes, à Siemréap-Kandal et Prek-Sleng, sont plantées de « sangker ». En novembre quand le riz est déjà haut et que tout est vert, ces campagnes de Kandal et de Takéo, ainsi que celles d'Oudong ou de Babaur sont très plaisantes ; le paysage a quelque chose de « fini », qui est rare dans les rizières cambodgiennes. C'est par contre aux dépens de la savane que se sont développées les rizières de la région de Kirivong, rizières dénudées, en région basse souvent inondée ; la savane s'étend encore, désolée, à la frontière des srok de Treang et de Banteay-Méas.

Plaines sèches. Les pluies s'infiltrant rapidement dans le sol et partout se pose le problème de l'eau de février à avril. La région située immédiatement à l'Ouest de Phnom-Penh, n'a pas de nappe phréatique : les puits creusés jusqu'à une vingtaine de mètres n'ont pas atteint l'eau, ou n'ont atteint qu'une eau impropre à la boisson. Aussi, un peu partout les paysans ont-ils aménagé des *mars* (sras). L'Administration du Protectorat avait encouragé les habitants à construire des bassins plus importants et tout récemment (juillet 1957) le Gouvernement Royal a fait appel à la population dans le même sens. La situation est d'autant plus grave que le climat de toute cette région est sec : à peu près partout les pluies sont inférieures à 1 400 m/m. avec des minima très accusés en Banteay-Méas — en Kandal-Stung (Kompong-Kantuot est, avec 784 m/m., la station la plus sèche du Cambodge) et en Babaur : les vieilles provinces sont à l'abri de la montagne. Dans ces conditions, le *riz moyen* est seul cultivé dans Kandal, Kompong-Speu ; presque seul dans Takéo, à l'exception des plaines basses du Sud et de l'Est.

Plaines sèches et hautes, les vieilles provinces sont le domaine du bœuf ; les buffles sont très rares.

L'habitat très dispersé était de règle dans toute la province de Takéo ; dans Kandal (Kandal-Stung et Phnom-Penh) prédominait l'habitat de hameaux. L'habitat groupé se trouvait en régions basses, plus ou moins inondées : en bordure du Veal Pok — en bordure de la zone inondée du Tonlé-Sap (notamment dans le srok de Prey-Krabas) et enfin dans les plaines basses de Kirivong et de Koh Andet. Cette variété des types d'habitat avec prédominance de *l'habitat dispersé* est — en grande partie aujourd'hui — du domaine du *passé*.

La province de Takéo — et le srok de Banteay-Meas — ont été les régions typiques de « *regroupements* » durant la période d'insécurité (1948-1954).

Terres trop peuplées au voisinage de Phnom-Penh.

Dans l'ensemble, ces vieilles provinces présentent des conditions naturelles vraiment défavorables : sols médiocres, pas d'eau, *pas de poisson*. Les stung en effet ne sont pas poissonneux et les paysans doivent se déplacer vers les berges. Cependant ce sont des terres bien peuplées et parfois même très peuplées.

La moyenne est presque toujours supérieure à celle du Cambodge « peuplé » dans son ensemble (environ 60), et déjà on peut considérer comme assez fort le chiffre de 84 habitants au kilomètre carré de Rolea-Peir, Samrong-Tong et Kong-Pissey ; mais surtout les srok situés au Sud de Phnom-Penh sont très peuplés avec des khum où la densité de la population dépasse 200 au kilomètre carré. Seul le srok de Koh-Andet, en région de « veal », inondé, est presque vide (26 habitants au km²).

Dans ces conditions les rizières de saison, très médiocres, ne peuvent pas suffire à la subsistance des habitants de la plupart des srok. La plupart des stung n'ayant guère d'eau en saison sèche il n'est pas facile de créer des rizières prang sauf cas particulier (à Bat-Rokar dans la plaine d'inondation de la rivière de Chaudoc). Le paysan se livre donc à d'autres activités. Presque partout il pratique, sur une petite échelle il est vrai, mais plus que partout ailleurs, des *cultures secondaires*. Elles ne représentent que de faibles superficies. 700 hectares dans Tramkâk sur 30 000, 870 hectares dans Treang sur 37 000, 400 hectares dans Samrong sur 30 000, 1 850 hectares dans Prey-Krabas sur 23 000, 540 hectares dans Bati sur 26 000, 1 000 hectares dans Kandal-Stung sur 32 000, 7 000 hectares dans Phnom-Penh sur 44 000, 900 hectares dans Samrong-Tong sur 30 000, 900 hectares dans Kong-Pissey sur 33 000, 500 hectares dans Oudong sur 19 000.

Si la superficie cultivée est peu importante, ces ressources ne sont pas négligeables. Roneam (Treang) où les cultures sèches ne représentent que 5 % de la superficie cultivée, est très renommé pour ses pastèques, Oudong pour ses arachides. Les srok de Banteay-Meas et de Kirivong tout à fait au Sud, ont des vergers plus développés, au pied des phnom.

Sans être très important, l'élevage du petit bétail est assez pratiqué

notamment celui des *porcs*. Tout récemment, depuis moins de 10 ans, les paysans de Tramkâk, de Banteay-Meas, de Treang, suivant l'exemple des Chinois, se livrent à l'élevage en grand des *canards*, pour vendre soit les œufs transportés par panier à Phnom-Penh, soit les canards eux-mêmes ; partout des mares ont été aménagées et les troupeaux de canards se déplacent sous la surveillance des enfants.

Surtout cette région est celle de l'exploitation du *palmier à sucre*, et des industries rurales. Le *thnôt* est ici l'élément dominant du paysage : quand souffle le vent du Nord, les villages sont emplis du bruissement de ses palmes. Et c'est ici la grande région sucrière du Cambodge. Dans chaque phum, de décembre ou janvier à mai-juin (de la moisson aux nouveaux travaux de la pépinière) les jeunes les plus pauvres vont saigner les *thnôt* qu'ils ont loués à des gens plus riches ou qui appartiennent à leurs vieux parents. Cependant l'activité sucrière est surtout le fait des *srok* de Rolea-Peir, Oudong, Samrong-Tong, Kong-Pissey et Phnom-Penh — ainsi que de quelques *khum* de Treang et Tramkâk. Ailleurs, plus à l'Est, il y a des palmiers mais ils sont moins exploités. Ceci s'explique parce que les *srok* de l'Est (Bati — Prey-Krabas - Samrong - Kandal-Stung) sont aujourd'hui à peu près dépourvus de toute forêt, de sorte que la fabrication du sucre est plus difficile ; elle est déjà très pénible dans le *srok* du Phnom-Penh, éloigné de plus de 20 kilomètres de la forêt ; les paysans y tirent maintenant des ressources de la vente du jus frais à Phnom-Penh où ils se rendent en autocar, les « ampong » pendant au dehors de la voiture — et de la vente des feuilles de *thnôt* pour la construction des innombrables paillotes de cette ville où se constitue avec une grande rapidité un prolétariat urbain.

Les *khum* qui ne fabriquent pas de sucre pratiquent un *artisanat rural* qui parfois procure l'essentiel des ressources. La culture du mûrier et l'élevage du ver-à-soie subsistent, paradoxalement dans un pays aussi pieux, en Prey-Krabas, Treang, et Banteay-Méas. C'est la région la plus importante de tout le Cambodge pour le tissage de la soie : en Samrong, Bati et Kandal-Stung surtout ; mais on tisse aussi le coton (pour faire des *krama*) ; Bati compte des forgerons et des fondeurs de cuivre (Yol-Tong) ; de même Ponhea-Lu (Phsar-Dek). La *vannerie* à partir du petit rotin (*ropeak*) et du bambou tressé, la fabrication des balais sont développées en Kandal-Stung, Kong-Pissey, Treang, Rolea-Peir. La poterie enfin compte les nombreux petits centres du Sud en Banteay-Meas, Treang, Kong-Pissey et surtout les gros centres

de Kompong-Chhnang. Toutes ces activités sont liées à la nécessité pour le paysan de se procurer des ressources supplémentaires : mais aussi à la présence du très *gros marché de Phnom-Penh*, gros consommateur de tissus de soie, de tous articles de vannerie et poterie.

Cependant ces activités ne suffisent pas entièrement. La population, dans cette région de climat sain et où l'hygiène (ainsi que l'instruction) est assez développée à cause du voisinage de la ville, s'accroît très vite. De là un surpeuplement qui se traduit par l'*émigration*. *Émigration temporaire*, après la récolte, vers Phnom-Penh, où le paysan se fait pour quelques mois cyclo-pousse, docker, traîneur d'eau, etc... — *émigration* vers les plantations d'hévéas où les coolies originaires notamment de Takéo sont nombreux, — *émigration* de Tuk-Méas vers Battambang. *Émigration* enfin vers Phnom-Penh.

Cette région très peuplée est une région de très petite propriété (1 ha — 1,5 ha d'après le Cadastre), en réalité 2 hectares environ, si l'on tient compte de la propriété familiale et non de la propriété individuelle. La prise de terres en métayage, dans un cadre familial, est un appoint pour les plus pauvres propriétaires. Petite propriété qui résulte non seulement de la forte densité actuelle mais aussi d'une relative ancienneté du peuplement. *Celle-ci se traduit par le morcellement parcellaire, très marqué*. La parcelle moyenne a 0,23 ha dans Babaur, Bati, et Treang, chaque paysan a 8 à 10 parcelles, ce qui complique son travail. Parcelles petites, irrégulières ; dans Kompong-Speu et Kompong-Chhnang elles sont souvent rondes, avec des diguettes très larges. Les khum aussi sont petits : la région était déjà bien peuplée dans l'ensemble en 1908 quand leurs limites ont été tracées...

La petite propriété correspond à une petite exploitation (2 ha). Il n'y a pas de propriétaire non paysan sauf quelques fonctionnaires. Il n'y a pas de propriétaire paysan important. Par contre le nombre des gens sans terre ou ayant très peu de terre est assez considérable : ce sont les exploitants de thnôt ou encore les potiers et forgerons — ou encore des tchnouol (ouvriers) mais très peu nombreux car la faible superficie cultivée ne justifie pas l'emploi de nombreux ouvriers et, en outre, l'entraide est très pratiquée.

Le paysan a réussi à se libérer partiellement, au Sud de Phnom-Penh, de l'emprise du commerçant chinois (vente directe à Phnom-Penh — achat au comptant).

Telle se définit la région la plus cambodgienne sans doute du Cambodge, la plus traditionnelle. Mais ce tableau est surtout valable

pour les plaines « centrales » situées au Sud de la capitale, plaines généralement hautes. Il faut y apporter quelques retouches pour les quelques plaines basses (Kirivong, Banteay-Meas, Prey-Krabas) sans parler du srok de Koh Andet qui est vide. Il faut également apporter des retouches pour les plaines situées au Nord de Phnom-Penh, sensiblement moins peuplées (70-80 habitants).

Les provinces centrales (Kandal-Takéo) (carte n° 14).

C'est au Sud de Phnom-Penh que la région est la plus fortement individualisée. Les khum s'y ressemblent beaucoup. Ils diffèrent essentiellement par la nature des activités autres que l'agriculture.

1° — *Anlong Romiet (Kandal Stung) (carte n° 17).*

A Anlong-Romiet, les activités secondaires essentielles sont l'exploitation du palmier à sucre et le travail à Phnom-Penh. La population presque entièrement khmère comptait en 1956, 2 500 habitants sur 8,94 km², soit près de 300 habitants au kilomètre carré. Il y a 665 inscrits à l'impôt; le Cadastre dénombre (en 1957) 1 054 propriétaires : dans cette région où les khum sont petits, de nombreux propriétaires sont des paysans de khum voisins et inversement bien des habitants d'Anlong-Romiet ont des terres ailleurs; la propriété familiale moyenne est voisine de 1,2 ha; 97 % des propriétaires ont moins de 2 hectares; parmi les autres, 3 pagodes et la Couronne (chap. XVI). L'habitat est groupé (chap. VII); le terroir très morcelé : 3 645 parcelles dont la moyenne est de 21 ares.

Le khum est situé à 20 mètres d'altitude entre le Stung Thnôt et le Stung Tauch, 780 hectares sont cultivés sur 894, soit 87 %, les terres incultes couvrent 21 hectares, baptisées « brousse » par le Cadastre. Il s'agit d'une forêt-galerie très dégradée. Mais les « pâturages », propriété du domaine privé local pour la plupart ou propriété privée, allongés le long du Stung Tauch, ne sont que d'anciennes terres forestières complètement dégradées.

Les terres sont de valeur inégale : les anciens méandres du Stung Tauch et la plaine d'inondation du Stung Thnôt (Veal Kôk Troun) sont des terres basses, argileuses, assez bonnes (dey kandeng) où les rizières régulières et nues donnent 12 à 15 quintaux à l'hectare.

Outre le riz moyen (Srauv kandal) cultivé de juin à janvier, les paysans ont quelques arbres fruitiers (surtout des bananiers) et cultivent sur la berge du Stung-Thnôt sésame, citrouille et haricot en

saison sèche et quelques légumes (surtout concombres) en saison des pluies ; ces cultures couvrent les besoins familiaux et alimentent une petite vente à Kompong-Kantuot ou à Phnom-Penh. Le riz peut être vendu à la criée dans la capitale (distante de 25 km) où le paysan le transporte en charrette (après décortiquage et blanchiment). Pour compléter les ressources, les paysans exploitent le *palmier à sucre* ; c'est le travail des jeunes (location). Le sucre de 1^{re} qualité est vendu (100 à 120 riel le peang) à Phnom-Penh pour être raffiné ; le sucre de 2^e qualité est consommé ou vendu en panier ; le sucre de 3^e qualité et la mélasse sont vendus à la distillerie de Kompong-Tram. De janvier à avril, les femmes tissaient, il y a dix ans encore, des krama (écharpes) de coton, mais cette activité a cessé.

2° — *Trapeang krassang* (carte n° 16).

A Trapeang-Krassang, comme dans tout le srok de Bati, l'artisanat rural joue un grand rôle. Le khum de Trapeang-Krassang a environ 4 200 habitants dont 237 Chinois pour 19 kilomètres carrés soit une densité de 200 habitants au kilomètre carré. L'altitude de la plaine est de 12 à 18 mètres ; le sol à forte proportion de sable est médiocre.

Sur 1 900 hectares, 1 832 sont cultivés ou habités ; et les terrains d'habitation occupent 55 hectares. L'habitat, comme nous l'avons dit, était, avant 1950, un habitat dispersé typique. Aujourd'hui 629 maisons ont été regroupées en 4 gros phum allongés sur la piste qui, de Chambak (chef-lieu de srok) rejoint la route nationale n° 3 ; les maisons se suivent en chapelet, et ne sont pas encore abritées par des arbres. Deux pagodes. Le riz est pratiquement seul cultivé ; il couvre 1 775 hectares : riz Vossa moyen qui donne une tonne à l'hectare ; un paysan récolte en moyenne 100 à 150 thang de paddy (2,2 t à 3 t) — une tonne de patates — 100 kilogrammes de maïs, produits qu'il vend au Chinois sauf à assurer sa nourriture.

800 « inscrits ». Le nombre des familles-propriétaires est de l'ordre de 700 et la propriété familiale moyenne est de 2 hectares environ divisés en 8 ou 10 parcelles. Un propriétaire a 75 hectares. Les 31 « riches » (plus de 5 ha) emploient des domestiques ou donnent leurs terres en « prôvas » : 77 paysans n'ont pas de terre.

Guère de pêche : les paysans se procurent le poisson au marché de Chambâk. Pas de bois ; aussi les Borassus, nombreux, ne sont-ils pas exploités. Chaque paysan a 5 à 7 bovins, tant femelles que bœufs ; en période sèche, il les emmène jusqu'au Bassac et les confie aux habitants

des berges. Dans la moitié des familles les femmes tissent des sarong de soie, la soie étant achetée à Chambâk et les sarong vendus à Phnom-Penh. Enfin il existe 3 ateliers de *forge* où sont fabriqués des fers de faucille vendus dans tout le Cambodge ; chacun est dirigé par un patron qui emploie 5 ou 6 ouvriers, pauvres gens sans terre.

Les plaines basses du Sud.

1° — *Kampeng.*

La plus grande partie du srok de Prey-Krabas est une plaine basse, à la limite de l'inondation, avec sols argileux prépondérants. L'habitat est groupé. Les récoltes sont belles, le bétail renommé. Le srok est riche. Kampeng a 4 400 habitants, tous Cambodgiens, pour une superficie de 22 kilomètres carrés soit 200 habitants au kilomètre carré. Il est à 7 mètres d'altitude sur un dos de terrain, allongé Nord-Sud qui porte toute une série de khum importants entre deux « plaines d'inondation » (2 m.) marécageuses et semi-lacustres drainées respectivement par la rivière de Takéo et la rivière de Chaudoc (Prek de Bat Rokar). Lors de l'inondation tout le pays disparaît sous les eaux sauf les villages installés sur des tertres ; il est alors possible de gagner en pirogue le Bassac distant de 18 kilomètres. L'habitat est fortement groupé en 8 villages aux belles maisons « pet » à toits de tuiles, entourés d'arbres fruitiers nombreux, de cocotiers et de thnôt ; îlots de verdure au milieu d'une plaine nue. Le khum s'étend à l'Ouest sur la dépression du Prek de Bat Rokar, qui n'est pas entièrement cultivée : les cultures couvrent 1 720 hectares ; la densité au kilomètre carré cultivé est donc de 255. La culture du riz occupe 1 680 hectares : riz de saison des pluies autour des villages ; riz de saison sèche cultivé de janvier à mars-avril ; des rigoles amènent l'eau du Prek de Bat Rokar qui est élevée à l'aide d'écopés à balanciers. Le riz donne d'assez bons rendements (plus d'1 tonne à l'ha — 60 thang). Il est vendu au Chinois, mais aussi aux habitants des berges du Bassac. Après la récolte du riz prang (avril) et avant de se livrer à la culture du riz de saison (repiqué en août) quelques hectares de rizières autour des maisons sont consacrés aux concombres, citrouilles, haricots, pour la consommation familiale. Autour des villages également se pratique la culture du *mûrier*, qui permet l'élevage du ver à soie ; les feuilles sont coupées deux ou trois fois par an ; les vers sont élevés de mai à décembre. La production annuelle de soie est de 3 à 4 kilogrammes par famille. Cette soie est dévidée et tissée dans le khum, chaque maison ayant son métier

à tisser ; il faut d'ailleurs acheter de la soie, pour compléter les besoins, au marché de Bat Rokar (chef-lieu du srok de Samrong) ; les femmes tissent en saison sèche des sampot « hol » et des sarong ; trois cultivateurs sont en même temps forgerons. Les palmiers à sucre nombreux ne sont utilisés que pour leurs feuilles (il n'y a pas de bois). L'élevage des bovins est assez important : bœufs et vaches sont nourris en saison des hautes eaux et jusqu'à la récolte, à l'étable ; en saison sèche, chaque famille envoie ses bêtes, sous la conduite des enfants sur le bord du Prek de Bat Rokar, à 4 kilomètres des principaux villages ; les animaux reviennent tous les soirs ; les jeunes bœufs, à l'âge de 5 ans sont vendus aux paysans de Kandal. Les paysans pêchent avec nasses et filets dans le prek Phleou Teuk ; en outre ils achètent du poisson aux pêcheurs vietnamiens d'Angkor-Borrey, distant de 20 kilomètres, où ils se rendent à bicyclette ; ils achètent aussi à des marchands ambulants. Sont recensés 1 036 propriétaires, mais seulement 872 « inscrits » et 528 familles ; par famille, la propriété est de 3 hectares environ. Un seul paysan a plus de 10 hectares, l'ancien Mékhum ; il exploite ses terres avec une dizaine de salariés prolétaires, habitants du village, engagés à l'année à raison de 200 riel par mois. Par ailleurs, ce « grand propriétaire » et 5 autres riches donnent en location aux pauvres à un prix très élevé des rizières de saison sèche (30 thang à l'ha).

Dans l'ensemble, ce khum donne l'impression de la prospérité ; toutefois en 1955, la récolte de paddy ayant été mauvaise, il y a eu de nombreux départs de jeunes après la moisson (janvier) vers les berges du Bassac et surtout vers Phnom-Penh, où ils ont travaillé comme maçons, charpentiers, cyclos, coolies ; ils sont revenus en mai pour les travaux de la nouvelle année.

2° — *Prabat Chean Chum.*

Le khum de Prabat-Chean-Chum est situé dans le srok de Kirivong à la frontière du Vietnam. Il a 50 kilomètres carrés et englobe dans son coin Sud-Est une partie du petit massif montagneux de Phnom Bayang (312 m), couvert par une forêt très dégradée bien qu'elle soit en réserve. Le reste est en terrains très bas (3 à 6 m) inondés chaque année. Le khum a environ 4 700 habitants ⁴¹⁰, soit une densité de

⁴¹⁰ Autres sources : 3 818 habitants dont 980 inscrits.

Source officielle (1952) : 11 407 habitants.

Nous nous servons de renseignements fournis par Mlle KUM KATIM et vérifiés sur place.

Electeurs (1958) : 2 084.

94 habitants au kilomètre carré. La superficie mise en culture étant de 3 368 hectares, la densité à l'hectare cultivé, assez modeste, est de 140. Outre le marché rural de Tonlâp, peuplé en partie de Chinois (7 familles) et de Vietnamiens (25 familles), les maisons se répartissent en 13 villages, de 20 à 100 maisons, enfouis dans la verdure au pied du phnom ; c'est un habitat de « pied de phnom » très caractérisé. Les rizières couvrent 3 026 hectares ; ce sont pour les 2/3 des rizières à riz flottant (1 200 à 2 000 ha selon les années), le riz est semé en mai et récolté en février. A proximité des maisons au pied du phnom se trouvent des rizières de « riz Vossa », riz *hâtif*, dit « Srauv Konla », repiqué en mai et récolté en octobre avant la crue. Enfin, de janvier à avril après l'inondation il y a quelques cultures de riz de saison sèche (Srauv dœung teuk) avec irrigation à l'aide d'écopés à balanciers à proximité de la rivière de Tonlâp ; mais l'eau de la rivière est insuffisante pour que cette culture puisse prendre une grande extension. Les « chamcar » sont par contre importants : 1/10 de la superficie cultivée ; ils sont situés au pied même de la montagne, au-dessus des villages, alors que les « Srê-Konla » sont situées immédiatement en contrebas. Ils ont été conquis sur la forêt défrichée, et portent des cultures de saison des pluies (mai-novembre) très variées d'ailleurs : légumes divers (haricot, navet), dolique bulbeux, taro, manioc, ananas et surtout maïs et canne à sucre ; ils portent aussi des arbres fruitiers et des *cocotiers* : 2 fois par mois les noix de coco sont expédiées en camion vers Phnom-Penh. Enfin le mûrier y est planté ; par contre le poivre a disparu, sauf le « deyley » utilisé surtout par la pharmacopée chinoise. L'élevage du petit bétail, notamment des porcs, exportés vers le Vietnam (avant 1956) est développé ; de même le cheptel est important : bœufs et buffles peuvent pâturer en saison sèche près des beng — en saison des hautes eaux sur les phnom ; des ventes clandestines au Vietnam et des raptés par les pirates sont fréquents. Le poisson frais ou le poisson à prahoc sont achetés à Tonlâp, ou *troqués* aux pêcheurs vietnamiens contre du paddy. Un tiers des familles tissent pour leur besoin la soie pour fabriquer sampot et sarong, le coton pour faire des krama ; il reste un excédent de soie qui est vendu à Bati, ou à Takéo. La propriété moyenne par famille est supérieure à 3,3 ha ; 80 % des paysans possèdent de la terre ; ils travaillent avec leurs familles et quelques salariés ; on compte 170 salariés (15 %), vivant au jour le jour et dépourvus de terre ; de même sont dépourvus de terre environ 30 autres paysans qui louent la terre des gens plus riches à raison de 150 riel l'hectare. Ces « riches » au nombre de 200 sont eux-mêmes de petits exploitants.

Les provinces du Nord.

Les srok situés au Nord de Phnom-Penh sont restés en grande partie forestiers et sont moins peuplés.

Phsar Babaur. — La plaine de Babaur entre les forêts claires de Robang-Thi et de Krabor est une petite plaine triangulaire, dont la base s'appuie au Veal Pok, dont l'altitude s'abaisse du Sud (23 m) vers le Nord (10 m) et dont le paysage, sauf en bordure des Lacs, est bocager : buissons de bambous, thnôt, maisons dispersées, composent un décor plaisant et reposant. La densité est de 75 habitants au kilomètre carré. Le khum de Phsar-Babaur a 49 kilomètres carrés dont 17 seulement sont cultivés, car il s'étend en partie, au Nord sur la forêt inondée, et surtout, au Sud, sur la forêt claire ; la population est de 3 200 habitants, soit 65 habitants au kilomètre carré mais la densité au kilomètre carré cultivé est de 180 habitants ; il faut cependant tenir compte de la présence d'un assez gros marché au centre du khum à qui il a donné son nom, marché peuplé de commerçants chinois et sino-cambodgiens et de pêcheurs vietnamiens. Les paysans peuvent combiner plusieurs cultures de riz (1 700 ha) ; en plaine haute, riz Vossa moyen, récolté en novembre ; le long du stung, à 5 kilomètres en aval du centre, riz de saison sèche, irrigué par norias à pédale ; en bordure du Veal Pok dans le khum de Melom, riz flottant. Certains paysans vont en saison sèche dans le même khum de Melom faire des chamcar (maïs, haricots, concombres, pastèques) ; certains s'y établissent même pendant 4 mois (janvier à mai), construisent des « ktom » et emmènent avec eux leurs bœufs qui bénéficient ainsi des pâturages encore verdoyants de la forêt inondée. Les thnôt sont très nombreux mais ils ne sont guère exploités : les paysans ont suffisamment de travail en saison sèche, et également suffisamment de ressources ; la fabrication du sucre est au contraire une ressource essentielle du khum forestier voisin d'Anchanh-Run où seule la culture du srauv Vossa est possible. Le poisson frais est acheté sur le gros marché voisin de Ponley aux pêcheurs vietnamiens venus de Snoc-Trou ; de mars à mai, dans les jours qui précèdent la pleine lune et en grande époque de pêche, les paysans vont en charrette (ou en camions) troquer du paddy contre le « trey-changvar » avec lequel ils font le prahoc. Il n'y a pas d'artisanat. La propriété familiale réelle est de 2 hectares. A peu près tous les paysans sont propriétaires ; seuls quelques pauvres n'ont pas de terre et vivent de la coupe et de la récolte du bois dans la forêt

voisine ; 20 % des paysans sont considérés comme riches. Il n'y a guère de prôvas ; il n'est guère fait appel au travail salarié : quelques « tchnouol » viennent cependant pour les gros travaux du village d'Anchanh-Run.

II. — LES BERGES DES QUATRE-BRAS

Entre les « Vieilles Provinces » et le Tonlé-Tauch, au Sud d'une ligne Kompong-Chhnang - Kompong-Cham et jusqu'à la frontière du Vietnam, au cœur du Royaume, la région drainée par les « Quatre-Bras » qui convergent au Palais Royal de Phnom-Penh, est la plus riche et la plus peuplée du Cambodge si l'on en excepte l'extrême Sud (Loeuk Dek : 40 habitants au kilomètre carré — Peamchor : 50 habitants au km²). Les srok ont 100 et même plus de 200 habitants au kilomètre carré : Kang-Méas (107), berges de Srey-Santhor (223), Muk Kompul (140), berges de Khsach-Kandal (260), Ponhea-Lu (160), Saang (160), Koh-Thom (125), Kien-Svay (160), Lovea-Em (160). Chiffres qui prennent toute leur signification si l'on tient compte de la grande étendue des surfaces incultes (fleuves, beng, forêt inondée) ; dans les îles, la densité dépasse normalement 300 habitants au kilomètre carré. Toute cette région était déjà assez fortement peuplée vers 1875 et bien vivante si nous en croyons les récits. La population n'est pas purement cambodgienne. Elle compte d'importants noyaux Khmer-Islam, le long du Tonlé-Sap notamment, et Vietnamiens le long du Tonlé-Thom inférieur, en aval de Banam. Les Cambodgiens eux-mêmes sont très sinisés.

Les terres sont, en majorité les « terres de berge » dont l'économie a été étudiée ci-dessus (chap. XIII). Le « neak-chamcar » y pratique une polyculture variée, habile, originale et rémunératrice. Les *bœufs* sont beaux et nombreux : achetés à l'extérieur jeunes ou âgés de 5 ans, ils travaillent un an ou deux sur les terres légères des chamcar, sont soigneusement nourris à l'étable et sont revendus gras pour la boucherie : activité de gros rapport au Sud de Phnom-Penh. Contrairement à une opinion trop répandue, la pêche dans les fleuves n'est pas très pratiquée par le paysan ; il se borne à plonger le long des rives le « *chhneang-tram* », cette grande cuillère en bambou tressé, remplie de branchages, avec laquelle il prend anguilles et petits poissons ; pour l'essentiel de ses besoins, le paysan achète le

poisson aux pêcheurs Cham et Vietnamiens ⁴¹¹. Le tissage familial du coton (Tonlé-Thom moyen et, Tonlé-Tauch supérieur, Bassac, srok de Kien-Svay) et de la soie (Tonlé-Tauch méridional) est très pratiqué. La saison des hautes eaux surtout septembre-octobre, est période délicate pour tous. L'eau en effet atteint parfois le bas des pilotis ; aucune récolte n'est possible ; il n'est même pas possible souvent d'utiliser le métier à tisser ; le paysan passe son temps à ramasser les branches d'*arbres* au fil de l'eau. il se déplace en pirogue. On comprend l'enthousiasme avec lequel ces riverains célèbrent sur leurs longues pirogues de course noires, vernies et finement décorées, les régates de la Fête des Eaux.

La population vit sur le sommet du bourrelet de berge, en un chapelet pratiquement ininterrompu de maisons, parmi les bananiers et les arbres fruitiers à l'ombre de cocotiers, aréquiers, manguiers, de touffes de bambous et de quelques beaux arbres ; de belles pagodes se signalent très régulièrement par les lignes verticales et sèches des Kokis qui les encadrent. Paysage aimable, riant, le plus séduisant du Cambodge, auquel le fleuve en contrebas donne de la grandeur.

Cependant chacune des berges des « Quatre-Bras » a sa personnalité, car les fleuves ne sont pas identiques ni non plus les « Mésopotamies ». Beaucoup de variété se cache sous le décor uniformément enchanteur.

Berges du Tonlé-Thom supérieur : la rive orientale et la région de Sithor.

1^o — Les rives les plus peuplées sont celles du « Tonlé-Thom moyen » entre le confluent du Tonlé Tauch à Peampathnos et les Quatre-Bras. Le fleuve a multiplié les conditions favorables. Il est *sinueux* et décrit 3 grands méandres (Chap. II) : des berges aux terres lobob-lobay très fertiles s'étendent sur les rives convexes, cependant qu'en face, au sommet de la berge abrupte de rive concave, se sont installés des appontements (Chihé, Peamchikang, Prek-Pò, Rocakong, Bakheng). Le fleuve enserre de riches îles : Koh Andet (normalement rattachée au rivage), Koh Chiram et Koh Thmey, l'archipel de Koh Lovea surtout. Les berges douces de rive convexe et les îles du Tonlé-Thom moyen ont été sans doute les sites privilégiés où se sont autrefois établis les « jardiniers », où ils ont

⁴¹¹ Ce sont des pêcheurs vietnamiens qui exploitent presque tous les lots de pêche.

aménagé, en particulier, leurs cultures précieuses de saison sèche (surtout le cotonnier). *Les cultures de saison sèche* en effet sont ici favorisées. L'amplitude de la crue est forte (12 à 8 m) malgré le rôle régulateur des prek, du Tonlé-Tauch, du Muk Kompul ; le bourrelet de berge est *élevé* : le sommet dépasse de 8 à 10 mètres le niveau d'étiage du fleuve, de 6 mètres le niveau d'étiage des beng. En outre la crue est *rapide et précoce*, ce qui nuit aux cultures d'avant-crue et interdit la culture du riz flottant ; mais la décrue aussi est rapide, antérieure aux dernières pluies ; le bourrelet découvre tôt ; il peut être cultivé tôt, par des plantes à longue durée d'évolution. De là des cultures variées et précieuses favorisées aussi par des sols limoneux, presque parfaits : coton, sésame, arachide, soja, haricot et surtout *tabac*. La région qui fut autrefois la principale productrice de *coton* est aujourd'hui la principale productrice de *tabac* ; quelques khum sont très renommés (Peamchikang, Koh Andet). Le sommet du bourrelet large et très rarement inondé porte des cultures arbustives : le *kapokier*, le mackloeu ; la *ramie* (Rocakoy, Prek Tameak, Prek Anchanh, Prek Dambauk) ; et à proximité de Phnom-Penh les cultures fruitières (cocotiers) et maraîchères. Cependant la nature n'est pas seule en cause et les hommes par le *creusement de nombreux prek*, ont développé les terres riches du *revers de bourrelet*... La nature et l'homme ont donc créé ici les conditions les plus favorables aux *cultures précieuses de saison sèche*. C'est en saison sèche également, dans les parties les plus basses de l'arrière-berge, qu'est cultivé le *Srè-prang* : l'arrière-berge de cette partie du Mékong est la plus importante zone de rizières de saison sèche du Royaume. Ce riz est irrigué assez soigneusement à l'aide d'un réseau de canaux ; des norias à pédales dont chaque paysan est pourvu permettent de monter l'eau dans les rizières ; les beng suffisent souvent comme réservoirs ; mais les paysans ont également aménagé des réserves artificielles qui s'emplissent de l'eau des crues (*tanub*). Les cultures de saison des pluies, en « avant-crue », réduites aux terres les plus hautes de la berge et du revers, couvrent une surface à peine égale à celle des cultures de saison sèche⁴¹² ; elles sont en outre aléatoires ; le maïs roux et le sandek-bay semés à la fin mai ont à peine le temps de végéter avant la crue.

⁴¹² A Prek Tameak, elles ont été presque complètement sacrifiées à la culture de la ramie et en particulier le maïs ; les deux plantes n'occupent pas le même terrain, mais les tiges de ramie sont coupées et travaillées en saison des pluies ; il y a concurrence, à ce moment de cette plante, et du maïs. Beaucoup moins rémunérateur, le maïs a été sacrifié.

Aux activités agricoles il faut ajouter le *tissage du coton* (krama, moustiquaire), de janvier à avril, presque partout pratiqué (chap. IX), le tissage des nattes de joncs (Prek Tameak), la teinture des tissus au *mackloeu* (Prek Tameak, Prek Luong, Svay At).

Chaque année, à la fin de la saison des pluies (octobre-novembre), les paysans vont acheter des bœufs dans les régions d'élevage de Kompong-Thom (Kompong-Svay — Santuk — Stoung) ou sur les rives du Tonlé-Tauch. Malgré ces achats la région reste *assez déficitaire* en cheptel, compte tenu du grand nombre d'exploitations. S'il est relativement facile en effet de nourrir les bêtes en saison sèche, autour des maisons, par contre la saison des hautes eaux pose de redoutables problèmes. Le paysan doit aménager des étables surélevées, faire provision de foin, recourir enfin à la transhumance vers des terres non inondées.

Très petite propriété et très petite exploitation sont de règle : moyenne, 0,86 ha. en Srey-Santhor, 1 hectare en Khsach-Kandal, 1,3 ha en Kang-Méas, 1,6 ha en Muk Kompul, avec un minimum de 0,3 ha dans l'île de Koh-Oknhabey, de 0,24 ha dans le khum de Kohé. La terre très chère (30 000 à 50 000 riel l'hectare pour les terres de sommet et de revers de bourrelet), appartient au paysan mais les locations sont nombreuses, pour de petits terrains ; le prix élevé de la location permet à celui qui possède plus d'un hectare, de vivre sans travailler. Il est fait appel à de nombreux ouvriers saisonniers et journaliers lors de la récolte du tabac (février-mars) ; ces ouvriers viennent des srok rizicoles voisins et même de Svayrieng ou Prey-Veng.

Cependant la propriété est sensiblement plus petite dans les srok de la rive gauche (Srey-Santhor, Khsach-Kandal) du fleuve que dans ceux de la rive droite (Kang-Meas, Muk Kompul). Les srok de rive gauche sont deux fois plus peuplés (223 et 260) que ceux de la rive droite (107 et 140). Le tissage du coton, des nattes, la teinture au *mackloeu* sont surtout pratiqués sur la rive gauche. Les caractères que nous venons de définir sont surtout ceux de la rive orientale du Mékong, du confluent du Tonlé-Tauch au Nord des Quatre-Bras.

2° — *Les berges de « Sithor »*. — Les méandres du fleuve se déplacent vers l'Ouest : les rives convexes et leurs riches terres sont sur la rive orientale ; les îles en sont plus proches et y ont été administrativement rattachées à l'exception de l'archipel de Koh-Lovéa ; encore est-ce là, économiquement, une erreur puisque les paysans de ces îles ont leurs terres sur la rive gauche entre Prek Luong et Prek Russey dans la

région dite Veal Khleang Mong. C'est sur la rive orientale enfin que les prek sont les plus nombreux notamment au Sud, dans Khsach-Kandal, où ils se succèdent en lignes très parallèles. Ceci explique que cette berge soit particulièrement riche et peuplée. Mais cette berge orientale bénéficie encore d'une autre supériorité ; l'arrière-berge est étroite ; au delà, sans grande difficulté, par les pistes parties de Prek Pô et Prek Tameak, il est possible d'atteindre une zone de belles *rizières*, en majorité basses et argileuses autour de Baray (Srey-Santhor) et de Vihea Suor (Khsach-Kandal) ; au delà encore, les berges du Tonlé-Tauch, à l'endroit où elles sont vivantes et peuplées. Une véritable unité régionale existe ainsi. On peut penser que cette facilité assez exceptionnelle des communications avec l'intérieur n'est pas étrangère au fort peuplement de la berge ⁴¹³. Une très ancienne circonscription groupait autrefois les trois srok de Sithor Kandal (Prey-Veng), Sithor Sdam (Peareang — Prey-Veng) et Sithor Chhoeng (Srey-Santhor) ; ce fut d'après AYMONTIER un des foyers de la civilisation Brahmanique au Cambodge. Baray (au nom caractéristique) et Sithor ont des ruines khmer. *Sithor fut capitale du Royaume à la fin du XVI^e siècle* et le nom de Vihea Suor rappelle cette grandeur passée ; On accédait à Sithor à partir du Mékong par un canal, le canal « Prek Luong ». Un khum porte aujourd'hui son nom.

Prek Luong (photo n° 14) a 11 kilomètres carrés ; il s'allonge, comme les khum voisins, perpendiculairement au Mékong, sur lequel il ne présente qu'un bourrelet long de 1,5 km. Grâce au Prek Luong aujourd'hui ombragé de beaux arbres et à peu près inutile, et au Prek Thong qui serait vieux d'une centaine d'année, le colmatage est fort avancé : le revers de bourrelet s'avance de 3 kilomètres vers l'intérieur des terres ; il est à une altitude comprise entre 7 et 9 mètres ; il n'est presque plus inondé, uniquement dans sa partie inférieure (Beng Prabos, Beng Reang) ; au delà s'étend la forêt d'arrière-berge inculte, jusqu'au Beng Khnong ; vers le Mékong la berge abrupte est inculte. Trois phum, l'un à l'intérieur (Anlong-Pring), les deux autres (Prek Thong, Prek Luong), beaucoup plus importants, ayant chacun une pagode, le long du Mékong. Phum Prek Luong a un marché. La population est de 2 715 habitants dont 250 Chinois et 40 Vietnamiens ; la densité de 245 habitants au kilomètre carré ; 806 hectares sont cultivés : la

⁴¹³ Voir la Carte du « Royaume du Cambodge ou de Khmer » publiée en 1867 par le ministère de la marine qui indique une piste de Tremac (Prek Tameak) à Prey-Veng.

densité au kilomètre carré cultivé atteint 340. Les chamcar couvrent 646 hectares avec des cultures très variées : *canne à sucre* ; légumes divers (surtout les *palates* soigneusement plantées en billons et protégées de chaume) ; cotonnier sur le sommet de bourrelet ; *tabac* ou maïs blanc (saison sèche) et maïs roux ou haricot (saison des pluies) sur les parties inondées du revers. Le *riz* de saison sèche (novembre à février) couvre 110 hectares autour du Beng Khnong : des « tanub » ont été aménagés par des associations familiales ; il semble que les « Srè-prang » soient surtout cultivées par les pauvres. L'élevage des *porcs* est développé : plus de 1 000 porcs sont vendus chaque année. Les truies appartiennent à des Chinois qui les font nourrir par des paysans moyennant partage des produits (prôvas) ; des porcelets sont en outre achetés à des marchands ambulants venus de Sithor ; les porcs sont nourris d'une pâtée cuite de son, troncs de bananier, (chaknamvar), liserons. Les femmes *tissent* le coton (60 métiers) pour fabriquer krama et tulle de moustiquaires et surtout la soie pour fabriquer sampot « sin », sarong, écharpes. Le paysan vend ses porcs et son coton aux marchands ; il transporte à Phnom-Penh par pirogue et chaloupe, canne à sucre, légumes et fruits, tabac, maïs, mackloeu, tissus divers, ce qui lui permet d'échapper quelque peu à l'emprise du Chinois. Il achète ou plutôt échange contre fruits et légumes le poisson aux pêcheurs cambodgiens du Beng Pteah (Prek Russey) et du barrage de Prek Takau. La propriété est petite : 0,80 ha en moyenne, soit à peu près 1 hectare par famille. Elle est également répartie : les anciens « Mékhum » sont les plus riches propriétaires mais un seul a plus de 5 hectares. Quelques pauvres gens vivent d'un petit artisanat (coiffeurs, menuisiers, fabricants de paniers) et travaillent comme journaliers ; 50 paysans sont métayers (prôvas). Le khum est très déficitaire en gros bétail : il ne compte que 137 paires de bœufs et 40 vaches ; des bœufs sont achetés dans les khum voisins (Prek Ampil) et sur les berges du Tonlé-Tauch (Kompong-Chamlang) ; mais plus de 300 paysans doivent louer un attelage pour les labours et les hersages (à raison de 20 riel par jour).

3° — *Les rizières de Sithor*. — Au delà d'une arrière-berge étroite, généralement peu inondée, accidentée de buttes sableuses (anciennes îles), couverte de buissons aquatiques, la plaine basse porte de belles rizières autour de Vihea Suor et Baray (Srey-Santhor). Rizières Vossa, en terres argileuses lourdes ; rizières nues : l'habitat se concentre en gros et beaux villages de maisons « rongdôl », situés sur des tertres et entourés fréquemment de touffes de bambous, d'épineux. Baray, en

Srey Santhor par exemple, n'a que trois phum qui tous trois portent le même nom (Baray Komphlak, Baray Sya, Baray Banteay) ce qui indique entre les trois de forts liens anciens ; le plus grand Baray Komphlak a 200 maisons. A proximité même de Sithor, une zone plus haute et sableuse (plaine haute) porte forêt, rizières coupées de buissons et thnôt. Les paysans cultivent le « Srauv Vossa thngon » récolté en janvier et février ; ils ont aussi dans les bas-fonds de l'arrière-berge quelques « srè-prang » irriguées par gravité grâce à des « tanub » construits par associations familiales (Vihea Suor). La culture du srè-prang oblige les paysans à aller vivre pendant plusieurs semaines dans des « ktom » (cabanes) près des beng. L'animal de travail est le buffle, un buffle de haute taille et de très robuste apparence. En dehors du riz, quelques modestes cultures de légumes, arrosées en saison sèche par l'eau prise au puits commun ou à la mare commune. Un peu de tissage dans Baray (krama et sampot), pas du tout dans Vihea Suor. Quelques autres traces de vie communautaire : les habitants de Baray Banteay échangent entre eux les légumes et les fruits de leurs jardins sans les vendre (M.C. 49. 029). Très peu de Chinois : les 4 villages de Sithor, Sanlong, Vihea-Suor, Chrey-Thom en comptent 39 pour 7 500 habitants. La densité de la population est de 70 habitants au km².

Si l'on accède assez facilement à Sithor de la berge du Mékong, par contre la région est éloignée des grands centres : Prek-Tameak ou Prek Pô ne sont accessibles qu'en chaloupe ; après quoi il faut utiliser charrette ou bicyclette. On conçoit encore fort bien aujourd'hui que Sithor ait été un site de refuge pour la monarchie cambodgienne après le désastre de Lovek.

4° — *Les berges du Tonlé-Tauch supérieur* (de Peamprathnos à Prek Chrouk). — Les « rizières de Sithor » sont longées à l'Est par le Tonlé-Tauch supérieur jusqu'au confluent du Prek Khmeng. Le long de ce fleuve modeste (30 à 50 m de large), sinueux, encaissé entre des berges abruptes, élevées, non submergées, se déroulent les plus charmants peut-être des paysages cambodgiens ; de belles maisons à toits de tuiles, de vieilles pagodes, des arbres, des palmes, des touffes de bambou couronnent chaque berge ; des ponts légers de bambous et de planches franchissent l'eau, sur laquelle circulent les pirogues et où trempent les « chhneang-tram » : toute une vie souriante et douce s'épanouit ici.

Le fleuve est bordé de beng avec lesquels il communique par des prek ; les eaux, à l'inondation, gagnent les beng. Mais elles ne

déposent guère d'alluvions, en dehors des berges proprement dites. Il y a quelque limonage cependant et des terres lobob-lobay dans la *région du confluent* avec le Mékong (Peamprathnos, Prek Sandek) ; région riche dont l'économie est celle des berges du Grand Fleuve : arbres fruitiers, canne à sucre, légumes variés et soja en terres exondées ; tabac (saison sèche), maïs, haricot et arachide (saison des pluies) en terres lobob-lobay ; le paysan possède des « srè-prang » dans les bas-fonds, mais aussi des « srè-vossa ». Des Vietnamiens pêchent dans les prek et les beng (Beng Krapit). Les femmes tissent le coton et la soie (Prek Sandek). Les villages sont ininterrompus ; les densités fortes (Prek Changkram : 188, Lové : 206, Mohaleap : 200).

Au Sud de Prek Sandek, sur 25 kilomètres, le Tonlé-Tauch est désert ; il traverse une zone de forêt inondée presque vide : quelques phum et quelques taches de srè-prang. A peu près à hauteur de Sithor, à Kompong-Chamlong, le peuplement reprend, sur le *cours moyen* du fleuve. Quelques rares mais gros prek, utilisés par les pêcheurs ; aucun alluvionnement ; la berge est couverte de hautes herbes, de petits roseaux ; au sommet de la berge, exondés, les maisons et les deyphum. Au delà, de part et d'autre la forêt de type lacustre, sur sol argileux, plus ou moins inondée selon les années ; ressources médiocres ; assez bien utilisées cependant et permettant une densité de 60 à 70 habitants au kilomètre carré. Le sommet de la berge est occupé par des cultures fruitières, des kapokiers et des touffes de bambou ; *le bambou* est ici planté et coupé systématiquement : les pêcheries voisines sur les prek, notamment sur le Prek Khmeng, sont grosses consommatrices, et le bambou se vend bien. Les cultures de saison sèche sont très réduites et proches du sommet de berge : la décrue est en effet tardive ; de part et d'autre du fleuve les terres sont basses et dures comme de la brique ; à cette époque la seule culture importante est celle du *riz prang* (récolte en mars-avril) près des beng ; des réservoirs ont été aménagés en commun⁴¹⁴. La crue cependant est elle aussi tardive : entre 1930 et 1945, la forêt avait été défrichée pour la culture, en saison des pluies, avant crue, du *maïs roux* ; toute la région en avait été grosse productrice ; cette culture a été presque abandonnée et le sandek-bay ne s'est pas beaucoup développé. Quelques cultures sur brûlis (coton, kapokier) sans dessouchage ni labour sont pratiquées. L'abandon de la culture livre de grands espaces à l'herbe et la région a

⁴¹⁴ A Bak Dao un tanub a été construit par les habitants de 3 phum ; les terres irriguées ont été partagées. Les rendements sont bons (50 thang à l'hectare).

un *important troupeau bovin* ; bœufs, mais également vaches et donc des jeunes. Les bêtes sont bien nourries, par pâturage et à la maison, d'herbe et de paille de paddy ; elles sont vendues jeunes (moins d'un an) aux khum riverains du Mékong ; ou, au contraire, âgées (plus de 7 ans) pour la boucherie. C'est la seule région du Cambodge qui soit à la fois région de producteurs, d'éleveurs et d'emboucheurs. Une autre activité importante est la *culture des joncs* : les joncs poussent naturellement dans les beng ; les paysans arrachent les jeunes plants et les repiquent sur de petits replats de la berge du fleuve. Ils les récoltent et les préparent. Le picul (62 kgs) de joncs préparés se vend 550 riel. Certains paysans se contentent d'acheter les joncs (250 riel le picul) et de les préparer (il faut 15 jours pour préparer un picul soit un gain quotidien de 20 riel). Un peu partout les femmes tissent le *coton* (Kompong-Chamlong) et surtout la soie (Kompong-Popil — Prek Rey) achetée à Phnom-Penh. Les paysans pêchent le poisson frais qui leur est nécessaire ; ils ont même parfois des viviers. Poisson sec, poisson fumé, poisson à prahoc sont achetés aux pêcheurs vietnamiens. Les transports s'effectuent pas pirogues et traîneaux.

Berges du Tonlé-Thom supérieur : la rive occidentale — le Chhoeung-Prey.

La rive droite du Mékong supérieur est moins peuplée que la rive gauche. Les conditions y sont moins favorables : pas ou peu de berges basses ; les prek sont moins nombreux, le revers de bourrelet moins développé : *l'arrière-berge est plus large* : de grands beng, les affluents et défluent du Muk Kompul y font barrière ; et jusqu'au Tonlé-Sap s'étend une région naturellement inondée et peu favorable, zone de forêt lacustre et de « veal » hostiles ; quelques collines et le massif de Chhoeung-Prey seuls, au Nord créent des conditions originales au peuplement.

1^o — *Rocakoy* (Kang-Meas) a 3 744 hectares dont 1 103 occupés par des prek (Prek Peamchikang) et surtout des beng (Beng Kanlong Koki — Beng Pralit — Beng Kanleng Sraul — Beng Thom) ; 2 640 hectares sont cultivables, et 2 410 hectares cultivés. Avec 4 100 habitants, la population est de 108 au kilomètre carré et de 155 au kilomètre carré cultivé. Elle se groupe sur le bourrelet de berge du Mékong et le bourrelet de berge du Prek Peamchikang en 5 phum.

La berge haute est abrupte et n'est pas cultivée ; le revers est étroit dans tout l'Est du khum (Rocakoy et Phum Thmey) — par contre

il est large à l'Ouest, au confluent du prek Peamchickang : il y a là une vaste zone de terres hautes, peu ou pas inondées et d'ailleurs assez pauvres — enfin au centre le *prek Thmey* creusé en 1937-1938, a permis le colmatage (0,50 m à 0,90 m par an) du Beng Kang Yea et le développement de beaux chamcar. Les 2 411 hectares cultivés comprennent 2 226 hectares de chamcar et 185 hectares de rizières. Le riz est un riz de saison sèche, cultivé sans labours de janvier à mars sur des terres récemment conquises par colmatage du beng Kang-Yea ; il y a des rizières de saison des pluies non repiquées dans l'Ouest du khum qui est plus élevé ⁴¹⁵ ; les chamcar du beng Kang-Yea portent des cultures variées : *tabac*, et, en cultures intercalaires, soja, arachide, haricot, concombres, courges, citrouilles en saison sèche — maïs et haricot en saison des pluies, avant la crue. Mais la culture la plus absorbante est celle de la *ramie* (thmey) cultivée sur les terres hautes du bourrelet ; culture récente (1950), soigneuse, donnant 5 coupes par an et qui a fait disparaître les arbres fruitiers. A côté, un peu de canne à sucre.

Le Tableau cultural est donc le suivant (carte n° 20)

— sommet du bourrelet de berge exondé :	ramie, canne à sucre.
— revers du bourrelet oriental et zone de colmatage du Beng Kang-Yea	saison sèche : tabac dominant, cultures intercalaires saison des pluies : maïs dominant
— revers du bourrelet occidental peu inondé	saison sèche : maïs dominant saison des pluies : riz non repiqué
— Bas-fonds du beng Kang-Yea	riz de saison sèche culture du lotus dans les beng

A ces ressources s'ajoute le tissage du coton pour les besoins familiaux (tissage des krama et des couvertures).

La population comprend 3 204 Cambodgiens, 330 Vietnamiens, 564 Cham (Phum Cham Pongro), pas de Chinois, ceux-ci habitant au marché voisin de Peamchikang. Les Vietnamiens exploitent le lot de pêcheurie du Prek Krabas ; les Cham sont pêcheurs dans le fleuve. La terre est encore assez abondante et la moyenne de la pro-

⁴¹⁵ La culture du riz a reculé entre 1937 (période où le plan cadastral a été dressé) et 1950.

priété est de 1,6 ha ; elle est en réalité sensiblement plus forte : il y a, en effet, 1 657 propriétaires d'après le cadastre ; mais nombre de propriétaires dans la zone Nord du khum sont originaires des khum rizicoles voisins (Mien, Prey-Chhor, Vihea-Thom, etc...) et n'ont que des parcelles peu étendues. Le nombre de familles du khum est d'environ 700 et la moyenne de la propriété se tient en réalité autour de 2,5 ha ; ce qui est exceptionnellement fort en terres de berge et dû à l'étendue de l'arrière-berge. Douze propriétaires ont plus de 2,5 hectares et emploient une douzaine de « tchnouol ».

2. — *Muk-Kompul et Chhoeung-Prey*. — A l'Ouest de la rive du Mékong, s'étend jusqu'au Tonlé-Sap une zone normalement inondée aux hautes eaux ; le jeu normal de la crue a été troublé par la construction vers 1925 de la route nationale n° 6 (vers Siemréap) et plus tard de la route nationale n° 7 (vers Kompong-Cham). Le drainage, très imparfait, est assuré du Mékong au Tonlé-Sap par la rivière de Muk-Kompul, ses affluents et ses défluent. La forêt lacustre couvre toute la « presqu'île », à l'exception de quelques veal au centre, et au Nord, des rizières de Chhoeung-Prey. La terre très argileuse avec une couche compacte et des concrétions à très faible profondeur est médiocre.

En *Muk-Kompul*, au Sud, les paysans n'occupent que quelques points, les plus hauts, des berges du prek Muk Kompul, en assez gros villages, agglomérés au milieu des arbres fruitiers : Svay-Ampear a 200 maisons. Les habitants ont défriché la forêt inondée pour y aménager quelques rizières de saison sèche et des chamcar de maïs, cultivé en avant-crue ; ils complètent leurs ressources par la pêche et le tissage du coton.

Au centre, les paysans de Tang-Kauk et Tang-Krang (srok de Chhoeung-Prey - Kompong-Cham) ont aménagé aux dépens du veal des rizières assez médiocres ; rizières vossa et autour des beng, rizières prang (environ 1 000 ha) ; pour cette dernière culture, le service de l'Hydraulique Agricole a fait une réserve d'eau à Phnom-Chilea. La ressource essentielle est l'élevage : élevage des bœufs et des buffles très nombreux (5 à 6 têtes par famille) auxquels s'ajoutent les bêtes des khum voisins, élevage des canards surtout, par des Chinois, en liaison avec les commerçants de Phnom-Penh.

Entre Phnom Chilea et Phnom Batheay règne la forêt lacustre ; depuis 1949 les paysans y ont aménagé des « tanub » (Trapeang Veng - Thnal Bat) qui leur permettent de faire des srè-prang. Plus au Nord s'étendent les rizières de Batheay et de Pha-Ao, gros villages de

« piedmont », dont l'un est le centre de la taille des pierres de grès et l'autre un gros marché ; ces rizières en sol sableux ⁴¹⁶ sont parsemées de *palmiers à sucre*. Avant 1942, elles étaient menacées chaque année par l'inondation du Mékong sans que la hauteur d'eau soit suffisante pour permettre de cultiver le riz flottant ; la construction de la route nationale n° 6 avait rendu les manifestations de la crue plus soudaine et plus ample. La construction d'une digue et l'aménagement par le Service de l'Hydraulique Agricole en 1944 et en 1948 de deux casiers protégés contre l'inondation ont donné la prospérité à 2 000 hectares de rizières vossa ⁴¹⁷. Un 3^e casier en cours d'aménagement permettra de mettre en valeur 1 700 autres hectares. En même temps l'habitat très concentré se dispersait par création de nouveaux phum au milieu des rizières. A la culture du riz vossa (de mi-saison : kandal) s'ajoute celle d'un peu de riz flottant dans les régions non endiguées de l'Ouest et surtout la culture du *srè-prang* ⁴¹⁸, en zone très basse, sur le pourtour des beng dans les bas-fonds proches du Mékong et du Tonlé-Sap ; ces beng sont éloignés de 7 à 8 kilomètres des villages ; aussi les habitants vont-ils s'y établir pour plusieurs mois dans des demeures provisoires, emmenant avec eux leurs bœufs qui trouvent là de l'eau et les bons pâturages de la forêt inondée ; les paysans en profitent également pour pêcher et fabriquer le prahoc. D'autres (surtout dans les villages proches de la forêt comme Pha-Ao), à la même époque, exploitent les *thnôt* très nombreux ; les arbres sont soit exploités par la famille soit loués à des taux très variés. Le Phnom Batheay donne une pierre très renommée par sa dureté, utilisée pour faire des meules à aiguiser, des mortiers, des statues de Bouddha, des soubassements de maison (200 familles de Batheay sont des familles de carriers). Les villages installés sur le pourtour de la colline forestière de Chhoeung-Prey (Pha-Ao, Skoun, Sdong-Chey) ont créé aux dépens de la forêt des « chamcar » : ils y cultivent en saison sèche la pastèque, le concombre, le melon d'eau ; en saison des pluies le maïs et le haricot vert ⁴¹⁹. L'emploi du temps du paysan de ces khum est en conséquence assez chargé d'activités

⁴¹⁶ Sols de décomposition des grès supérieurs qui constituent le Phnom Batheay et la colline de Chhoeung-Prey.

⁴¹⁷ Elles produisent 3 200 t de paddy soit 1,2 t à l'hectare.

⁴¹⁸ En particulier khum de Mépring. Totalité des srè-prang dans le srok de Chhoeung-Prey : 2 000 hectares (en 1947).

⁴¹⁹ A Sdong Chey existe une des rares plantations de cocotiers au Cambodge, assez médiocre d'allure d'ailleurs.

diverses ⁴²⁰. Le riz et le sucre de palme sont vendus ou échangés sur les berges.

A l'Ouest du massif de Chhoeung Prey, les conditions ne sont guère différentes, mais aucun travail n'est venu corriger la nature : les rizières souffrent de l'inondation en hautes eaux et de sécheresse aux basses eaux. Le khum de Mépring ne cultive ainsi que du riz hâtif qui doit arriver à maturité avant la crue du Tonlé-Sap (moisson au 1^{er} septembre) et du riz de saison sèche (retenue d'eau de Chiros). Une ressource essentielle est constituée par l'élevage des *porcs* et des *volailles*, en particulier à Tang Krassang et Tumnup.

Les terres incultes des veal restent étendues dans le Nord de Chhoeung-Prey (Batheay a 2 400 ha cultivés sur 14 000 ; Pha-Ao : 1 000 ha sur 4 500). Les densités au kilomètre carré cultivé sont élevées : 200 pour Batheay et 340 pour Pha-Ao. La moyenne de la propriété oscille autour de 2 hectares ; mais le nombre des non-propriétaires est important : le cadastre dénombre 614 propriétaires à Pha-Ao pour 884 inscrits et 842 familles : 230 familles soit plus de 25 % dont 200 familles cambodgiennes n'ont pas de terre. A Batheay, 200 familles n'ont pas de terre sur 816, soit la même proportion. Le système du prôvas est peu pratiqué, le fermage est inconnu ; les pauvres pratiquent d'autres métiers ; ce sont les malheureux sans terre qui, à Batheay, sont tailleurs de pierre ; ce sont les mêmes qui de Pha-Ao émigrent pour aller exploiter les thnôt dans d'autres srok de la province. Le tiers de la population de Sandek et Trap émigre temporairement vers Batheay et Pha-Ao comme coolies-repiqueurs ou comme coolies des Travaux Publics.

420	Hommes	Femmes et jeunes filles
Janvier	: fabrication du sucre de palme	culture de la pastèque
Février	: —	culture de srè-prang
Mars	: —	arrosage et récolte de la pastèque
Avril	: —	moisson et battage du srè-prang
Mai	: labour-semis en pépinière du srè-vossa	
Juin	: soins et irrigation de la pépinière	
Juillet	: labour-hersage	
Août	: repiquage-culture du maïs et du haricot vert	
Septembre	: repiquage	
Octobre	: récolte du maïs et du haricot vert	
Novembre	: recherche de bois de chauffage pour la fabrication du sucre.	
Décembre	: moisson et battage.	

Berges du Tonlé-Sap.

Le bourrelet de berge du Tonlé-Sap est très peu marqué sur la rive orientale qui est basse. Sur la rive occidentale il n'existe de façon continue que jusqu'à Kompong-Tralach ; au delà il est intermittent ; il est, en outre, bas ; s'il est à 12 mètres à Phnom-Penh il n'est plus qu'à 10 mètres à Kompong-Tralach : or à cette hauteur le fleuve atteint en crue la cote 11 mètres ; le *bourrelet de berge est donc normalement submergé* ; il l'est quelque peu dès Prek Phnau où, en crue, seule la route nationale n° 5, en digue, reste exondée ; hommes et bestiaux ont tendance à s'y réfugier ; il l'est surtout au delà de Kompong-Tralach vers le Nord. Enfin le bourrelet est *étroit* : la berge est abrupte et ne se prête pas aux cultures ; le revers est également abrupt sauf en quelques points au Sud de Kompong-Tralach où des prek de colmatage ont été creusés (Prek Phnau, Prek Taten Ponhea-Lu, Prek-Barang de Kompong-Luong, Prek Peam Lovek) ; le sommet de bourrelet exondé est très réduit. De même les îles sont basses et submergées sauf Koh Chen en sa partie méridionale. L'alluvionnement du fleuve est en effet faible au Nord de Kompong-Luong. L'arrière-berge elle-même est assez étroite ; à l'Ouest le Tonlé-Sap a été, comme rejeté, contre les hautes plaines rizicoles ; les communications sont faciles entre la berge et l'intérieur.

L'économie de berge ne trouve donc pas de conditions favorables. Elles diffèrent au Nord et au Sud de Kompong-Tralach. Au Sud l'étroit sommet de bourrelet exondé ou peu inondé sur la rive occidentale porte quelques *cultures arbustives* : les terres *lobob-lobay* par taches là où il y a eu colmatage et aussi, sur la rive orientale, de Chruï-Changvar à Prek-Kdam (Khum de Kompong-Os) ont des cultures de saison sèche (tabac, haricot) et de saison des pluies (maïs). Au Nord de Kompong-Tralach les « chamcar » ne sont plus des « chamcar de berge » : ce sont des « *champs* » conquis sur la forêt lacustre en zone basse ; ils sont défrichés en *saison sèche et travaillés à la houe* : ils portent haricot, maïs, pastèque, tomate, citrouille ; ils sont inondés aux hautes eaux et situés loin des maisons. La culture dominante est finalement celle du « *Srauv-prang* » dans les parties les plus basses : un réseau de canaux amène l'eau de beng aux norias à pédales, aux écopés à balanciers ou à trépied qui l'élèvent dans la rizière. D'autres réseaux utilisent l'eau du Stung Chrey-Bac et du Stung Krang-Banlé ; les labours ont lieu en décembre ainsi que le

repiquage, la récolte fin mars. A Kompong-Tralach on ne compte que 75 hectares de chamcar pour 927 hectares de rizières.

Les ressources purement agricoles sont médiocres ; par contre le fleuve est extrêmement poissonneux ; ce ne sont pas les Cambodgiens qui en profitent directement mais les nombreuses communautés vietnamiennes et surtout Cham établies le long des berges : *Cham* à Chang-Chamrès, Prek Phnou, Khleang-Sbek, Kompong-Luong, Peam-Lovek, Kompong-Tralach, Kompong-Tachès ; Vietnamiens à Prek-Phnou (Là Eth), Prek Kruos (Kompong-Shlok), Kompong-Tralach, Kompong-Chhnang. La pêche est fort active ; pêche au « day » ; pêche par barrage ; pêche au filet et à l'épervier dans le fleuve ; Prek-Phnou, Kompong-Luong, Peam-Lovek, Kompong-Tralach sont de gros centres de vente du « trey-riel » et du « trey-changvar » aux paysans des rizières et de gros centres donc de fabrication du prahoc.

L'artisanat est important et varié : tissage de la soie (par les Cham), tissage du coton (Prek Taten — Kompong Hau), tissage des nattes de jonc (Peam Lovek, Kompong-Tralach), le jonc étant récolté dans les beng (beng de Lovea, Tralap, etc...), fabrication des poteries (Koh Banteay), fabrication des roues de charrettes (Koh Banteay), travail des métaux et notamment orfèvrerie (Kompong-Luong).

La population est dense au Sud dans le srok de Ponhea-Lu (157 habitants au km²) ; moins au Nord. Elle est curieusement répartie : la berge orientale inondée chaque année est pratiquement vide (Kompong-Os : 22 habitants au km², Koh Tkaouv : 13 habitants au km²) ; inculte au Nord, cette berge est cultivée au Sud mais les chamcar y appartiennent, dans le khum de Kompong-Os notamment, à des habitants de l'autre rive. Celle-ci, jusqu'à Peam-Lovek, est occupée de façon presque ininterrompue par de très denses agglomérations : Kompong-Luong a 1 050 habitants au kilomètre carré sur son propre territoire (la plupart des terres cultivées se trouvent dans Koh Chen). Au Nord de Peam-Lovek la berge est déserte sauf quelques gros marchés et centres de pêche (Kompong-Tralach, Kompong-Tachès, Kompong-Chhnang) ; les villages sont établis loin du fleuve : les habitants de Koh-Banteay éloignés du Tonlé-Sap se rendent sur les berges de décembre à avril pour y faire des chamcar et vivent alors dans des cabanes.

On peut donc résumer ainsi la géographie des berges du Tonlé-Sap : au Sud jusqu'à Peam-Lovek l'économie de chamcar reste dominante, grâce à quelques zones de colmatage et surtout aux cham-

car de la rive orientale ; la population est dense. Au Nord, les khum vivent d'une économie de rizière où prédomine d'ailleurs la rizière de saison sèche ; les chamcar ne sont que des « champs », éloignés des demeures, conquis sur la forêt inondée, exploités à la houe ou au bâton uniquement en saison sèche avec prédominance du haricot et des légumes comme la *pastèque* (cultivée surtout pour ses graines vendues entre 8 et 16 piastres le kg). Des conditions très particulières, la présence de phnom élevés tout près du fleuve et de plusieurs îles dans le fleuve font que l'on retrouve une économie de berge dans le srok de *Kompong-Leng*, par exemple dans le khum de Kompong-Hau où les paysans unissent la culture du riz vossa, pratiquée sur les terres plus hautes du khum voisin de Trangel, à la culture du haricot et du tabac de janvier à mars et la culture du maïs d'avril à juillet.

Le khum de *Prek-Taten* est situé au Sud, sur la rive occidentale du fleuve. Il a une superficie de 10 kilomètres carrés, mais une partie des bas-fonds qui le constituent est inculte et couverte de taillis et buissons inondés ; 5 kilomètres carrés seulement sont cultivés. La superficie cultivée comprend 360 hectares de rizières de saison sèche et 126 hectares de chamcar que le Prek, creusé par le vieux Ten (Ta-Ten), a permis de gagner sur les bas-fonds et qui portent tabac, haricot, à la décruë, maïs en avant-cruë. La culture du tabac était autrefois beaucoup plus développée mais a reculé, les terres n'étant pas très fertiles. Chamcar et rizières sont situés pour la plupart de l'autre côté du fleuve dans le khum de Kompong-Os qui est facile à atteindre par pirogue. De la sorte la densité, très élevée (290 habitants au km² et 580 au km² cultivé) n'a pas grande signification. Les maisons réparties en 5 phum sont installées sur le bourrelet de berge qui, seul, reste exondé sauf les années de grande crue ; chaque phum comprend environ 80 maisons. Une seule pagode : Prey-Kdey. Les ressources agricoles sont limitées, le riz de saison sèche étant souvent dévasté par les rats ou souffrant de sécheresse et la récolte de ce produit ne dépassant pas 40 thang en moyenne par famille soit une tonne environ ce qui est insuffisant pour la consommation. L'élevage des bœufs nécessaires aux travaux est délicat faute de pâturages et à cause de l'importance de l'inondation ; il a fallu aménager des meules de paille sur pilotis à côté des maisons ; il faut grouper les bêtes, lors de la crue, dans des enclos surélevés, à l'abri d'un toit de chaume ou sur la route. Il n'y a que des mâles et les paysans vont acheter des bœufs dans la province de Kompong-Speu ; ces achats restent insuffisants : 20 % des paysans n'ont pas d'attelage et louent des

bêtes (400 riel pour 4 mois). Les paysans pêchent dans le fleuve et dans le beng, surtout aux hautes eaux, ce qui est théoriquement interdit, à l'aide de l'épervier, du carrelet et de la grande nasse (srâyen) ; ils peuvent même vendre un peu de poisson. Toutes les femmes filent au rouet le coton acheté en gousse à Phnom-Penh et le tissent pour fabriquer des écharpes et des moustiquaires.

Bien que 788 possesseurs soient déclarés, il n'y a que 580 propriétaires, à peu près autant que d'inscrits ; compte tenu des terres possédées sur Kompong-Os, la moyenne de la propriété est supérieure à un hectare. Depuis 1952, 120 familles sont venues se réfugier dans le khum, par suite de l'insécurité ; elles n'ont pas de terre ; le chef de famille va travailler à Phnom-Penh d'où il revient toutes les semaines, ou loue la terre par le vieux système du prôvas ; 7 ou 8 seulement travaillent comme ouvriers (1 200 riel pour la saison). A part 5 « grands propriétaires » qui ont plus de 10 hectares, les autres sont tous de petits exploitants ⁴²¹.

Les berges du Bassac.

Le Bassac est beaucoup moins large que le Mékong et moins large même que le Tonlé-Sap ; il est peu profond et donc facile à franchir d'autant que de nombreuses îles favorisent le passage : les habitants ont fréquemment des terres de part et d'autre du fleuve, notamment les habitants des îles : ceux de Koh Anlong Chen ont des rizières dans le khum de Kandok, à plus de 10 kilomètres de chez eux. L'Administration a tenu compte de ces données : les srok de Saang et Koh Thom sont à cheval sur le fleuve. La crue est moins forte, plus tardive et plus lente qu'au Nord des Quatre-Bras ; les cultures d'avant-crue (maïs, haricot) en sont favorisées ; la culture du riz flottant est possible. Le fleuve est *sinueux* ; la surface du bourrelet de berge est augmentée d'une part par les méandres du fleuve, d'autre part par la présence d'îles et d'anciens méandres abandonnés. L'étendue des *terres exondées* du sommet de bourrelet est donc assez grande permettant le développement de précieuses cultures arbustives ou annuelles. Par contre le bourrelet lui-même était *étroit* et les terres lobob-lobay rares : la berge est abrupte et incultivable ; le revers était brutal. Mais pour conquérir l'arrière-berge et lutter contre les « Eaux Noires », les hommes

⁴²¹ Il est à noter qu'il y a sensiblement moins de maisons (400) que de familles (580), sans même compter les familles des réfugiés.

ont creusé des *prek*. Le trait le plus caractéristique du paysage est d'ordre humain : le voyageur qui suit à partir de Takhmau la route de berge vers la Cochinchine ne peut manquer d'être frappé par le grand nombre de petits ponts de bois aux planches plus ou moins branlantes qu'il doit passer ; chacun de ces ponts franchit un *prek de colmatage* : très nombreux, ces *prek* dessinent sur la carte des lignes parallèles. A l'exception du Prek Koy et du Prek Ambel, et naturellement du Prek Thnôt (qui n'est autre que le Stung Thnôt), ces *prek* sont artificiels : ils ont été systématiquement creusés à une profondeur telle qu'ils ne laissent passer que les eaux chargées de limon. *Œuvre paysanne collective* effectuée en commun sous la direction de « méprek » qui partagent ensuite les terres conquises au prorata du travail fourni. Structure agraire et organisation sociale uniques au Cambodge. Ainsi ont pu être constitués de part et d'autre du fleuve de très beaux chamcar de terres lobob-lobay.

La population est *dense* : srok de Saang : 161 habitants au kilomètre carré ; srok de Koh-Thom : 123 ; avec, par endroits, des chiffres très élevés : Koh Anlong Chen 400, Prek Koy 416, Prek Thmey 461. Elle est moins bigarrée que le long du Mékong ou du Tonlé-Sap, puisqu'on ne trouve de Vietnamiens qu'à Prek-Chrey (frontière du Sud-Vietnam) et en petit nombre à Prek Ambel et Setbau ; des Khmer-Islam qu'à Svay Prateal et surtout à Prek Thmey. Ailleurs la population est cambodgienne ou plutôt Sino-cambodgienne car la *sinisation* est plus poussée ici sans doute que partout ailleurs au Cambodge (sauf bien entendu dans les régions habitées par des Chinois purs). La population de Chak-Angrè et de Takhmau est chinoise (maraîchers et cultivateurs de bétel) d'aspect physique, de costume, d'habitat si elle est de nationalité cambodgienne ; même plus au Sud la sinisation est encore fortement marquée ; beaucoup de maisons à terre ; beaucoup de femmes portant le pantalon et non le sampot ; les mets sont préparés à la chinoise, servis sur une table basse ; il arrive même que les morts soient enterrés.

L'agriculture est variée. Grande importance des *cultures arbustives* : bétel très soigneusement cultivé (Takhmau), longaniers et sapotilliers (Takhmau), cocotiers (Svay-Rolum et Setbau), mackloeu, magnifiques peuplements de kapokiers, les plus anciens et les plus beaux du Cambodge (Setbau, Rokakhpos, Prek-Koy, Tukveal, Koh Anlong-Chen), bananiers à Setbau, Rokakhpos, Kompong-Svay, Chhoeuteal, etc... et toute la variété des arbres fruitiers habituels. La route nationale n° 30 est une des plus ombragées et une des plus belles du

Cambodge. Le voisinage du gros centre de consommation de Phnom-Penh a favorisé ces cultures et aussi les *cultures maraîchères* ; elles occupaient en 1947 (J. MARINET et J. MARTIN) 40 % des terres cultivées dans un khum comme Kompong-Svay. Il faut en outre citer en terre exondée le mûrier (Tuk-Veal, Prek-Ambel, Koh-Thom) dont la culture par des Sino-Cambodgiens a beaucoup décliné, le soja et la ramie. En terre inondée, la culture dominante est celle du *riz flottant* dans tous les khum : Kompong-Svay 360 hectares sur 830 cultivés en 1947, Chhoeuteal 140 hectares sur 280, Prek-Ambel 400 hectares sur 1 300. Les paysans quand ils ne peuvent cultiver le riz flottant (dans l'île de Koh Anlong-Chen par exemple) ont des rizières dans les khum voisins. En saison des pluies également et souvent en culture associée le *maïs* ; il couvrirait 23 800 hectares dans les srok de Saang et Koh-Thom en 1943, mais il a reculé ici dans de très importantes proportions au profit du riz et du haricot. Les cultures de saison sèche sont variées : cultures maraîchères, canne à sucre (Prek Thmey, Koh-Thom), haricot, arachide (Prek-Ambel : 270 ha), sandekbay et maïs (maïs roux et également maïs blanc, pour Phnom-Penh) ; peu de tabac.

La pêche paysanne profite, plus ou moins frauduleusement, de la présence de nombreux *prek* : ceux-ci, à la *décrué*, sont barrés par des claies de bambous munies de chambres de capture ou de nasses : le Prek Totung dans Rokakhpos est particulièrement poissonneux ; les paysans viennent y faire le prahoc. Ils pêchent aussi, frauduleusement, en période de crue ; les beng de l'arrière-berge sont en partie exploités par des Cambodgiens : ainsi les habitants de Krapôt Pul sur le Prek Ambel, qui possèdent chacun de 10 à 60 nasses et des engins divers exploitent-ils les lots affermés du Beng Kandal...

Presque partout les femmes tissent, surtout le coton, avec des filés d'importation, pour fabriquer des *krama* ; il y a également quelque tissage de la soie.

L'élevage est très important : élevage des *porcs*, nourris au tronc de bananier, mais surtout élevage des *bovins*. La région est une véritable région d'embouche, notamment les khum de Svay-Prateal et Rokakhpos ; les bêtes sont le plus souvent achetées à 7 ans dans les régions rizicoles de Kandal et Takéo par des Cham ; elles sont vendues par eux aux paysans qui les font travailler, mais il arrive aussi que les « *neak-srè* » viennent eux-mêmes vendre leurs animaux aux « *neak-chamcar* » ; les Cham rachètent les bêtes grasses au bout d'un an ou deux pour les vendre à Phnom-Penh. Cet élevage d'em-

bouche a procuré aux paysans de grosses ressources entre 1945 et 1954. En outre, certains « neak-srè » de Prey-Krabas et Kandal-Stung confient leurs bêtes aux « neak-chamcar » pendant la saison sèche, moyennant faible rémunération. Les bêtes sont nourries à l'étable d'herbe fraîche, lavées deux fois par jour au fleuve ou au beng, bien soignées.

Le khum de *Koh-Thom*⁴²² (la « Grande Ile », srok du même nom) s'étend sur 30 kilomètres carrés, son territoire englobant deux îles Koh-Thom et Koh-Tauch. Le cadastre donne 1 120 hectares appropriés soit le tiers environ du territoire ; 666 hectares de rizières, et 458 hectares de chamcar ; l'étendue des rizières cultivées en riz flottant a été quelque peu surévaluée (les rizières payent moins d'impôts) ; la culture du riz ne couvre guère que 500 hectares. L'étendue des chamcar a été au contraire fortement sous-estimée ; ils couvrent environ 800 hectares. Les cultures sont les suivantes :

— Cultures permanentes (sommet de bourrelet)	{ kapokiers bananiers	25 hectares 150 —
— Cultures en terres exondées (sommet de bourrelet)	{ canne à sucre soja	170 — 63 —
— Cultures de saison sèche (revers)	{ tabac légumes navets dolique bulbeux	40 — 125 — 135 — 145 —
— Cultures de saison des pluies (revers)	{ haricot maïs légumes	140 — 195 — 125 —
— Riz flottant (saison des pluies) (arrière-berge)	{	500 —

Les 2/3 des habitants élèvent des poulets, des canards et surtout des porcs : on compte 1 500 porcs élevés par 600 familles. Il y a 2 000 bœufs et 40 vaches, soit une moyenne de 2 bœufs par famille ; en outre des animaux sont loués de janvier à juillet aux « neak-srè » de Prey-Lovea et Bati.

⁴²² Nous devons l'essentiel de cette étude à M. Ith THUY, élève de l'École Royale d'Administration — fait en 1956.

On compte 35 métiers à tisser le coton, et 3 à tisser la soie, un atelier de nattes de jonc et 10 vanniers. Tous ceux qui se livrent à ces activités sont de pauvres gens.

Les paysans pêchent, durant toute l'année, dans le fleuve avec des « tchneang-tram » — aux hautes eaux dans les prek grâce à des « pruol » barrages clandestins — en saison sèche dans les beng de Prey-Lovea (Takéo) qui sont réservés à la pêche familiale.

La population s'élève à 6 000 habitants, soit une densité de 200 habitants au kilomètre carré et de près de 600 au kilomètre carré cultivé, dont 5 174 Cambodgiens, 123 Chinois et 545 Vietnamiens ; il y avait près d'un millier de Vietnamiens en 1945 ; presque tous sont partis entre 1945 et 1954 ; la moitié environ est revenue depuis. Cette population vit dans 1 024 familles dont chacune a sa maison ; les 1 024 maisons sont groupées en 11 phum, 5 alignés sur la rive droite du fleuve, une dans l'île de Koh-Thom, trois dans l'île de Koh-Tauch. Malgré le nombre de phum, il s'agit d'un habitat groupé. Le khum a 5 pagodes.

1 336 propriétaires ont été recensés ; la propriété familiale est d'environ 1,4 ha. La société rurale est très égalitaire : on ne compte qu'une trentaine de pauvres Cambodgiens et 10 propriétaires de plus de 10 hectares. Les autres sont des propriétaires exploitants ; pas de salariés grâce à la pratique de l'entraide.

Berges du Tonlé-Thom inférieur.

Du Bassac au Mékong (Tonlé-Thom inférieur) s'étend la « *Mésopotamie* », terme popularisé par les opérations militaires (1947-1953). A l'exception de l'extrémité septentrionale, entièrement cultivée entre les deux fleuves, cette vaste région, à demi amphibie, est occupée par de grands beng et par une forêt inondée très médiocre, vaste terrain de pâturage en saison sèche grâce à la présence d'un tapis de « Paragrass ». A la saison des pluies, les beng débordent et des « Eaux Noires » remontent du Sud vers le Nord, dangereuses pour les terres. Ce vaste pays est presque vide à l'exception de quelques hameaux de pêcheurs, la plupart vietnamiens. C'est en effet une importante région de pêche notamment le long du prek Loeuk-Dek. Les khum de Prek Tonlea, Loeuk Dek et Prasath auraient respectivement 29, 35 et 21 habitants au kilomètre carré.

Les berges du Tonlé-Thom inférieur, au Sud des Quatre-Bras, ressemblent sur quelques points aux berges du Bassac : la crue

est plus faible et plus tardive qu'au Nord des Quatre-Bras, ce qui favorise le *riz flottant* et le maïs roux en culture d'avant-crue ; par contre, la décrue est lente et tardive, le bourrelet de berge *bas*, ce qui nuit aux cultures de saison sèche à longue durée d'évolution. Mais ces berges ont, par ailleurs, des caractères propres : le fleuve est presque rectiligne, sans méandres ni « berges » basses ; il enserre peu d'îles. Ce sont là traits peu favorables. Il s'y ajoute que l'arrière-berge est étendue sur la rive occidentale jusqu'au Bassac et qu'elle atteint les dépressions du Tonlé-Tauch sur la rive orientale sans qu'il y ait d'arrière-pays. Enfin au Sud de Neak-Luong, la région est peuplée de Vietnamiens. Il est légitime de distinguer rive occidentale (Kien-Svay), rive orientale (Lovea-Em) et rives Sud (Loeuk-Dek et Peamchor).

1. — *Berge de Kien-Svay*. — Nous avons déjà décrit le srok de Kien-Svay (chap. XIII) auquel il faut ajouter le khum de Kompong-Phnom. Les terres basses sont prépondérantes en particulier au Sud. Elles ne sont plus renouvelées depuis quelque 30 ans (construction de la route nationale n° 1) et sont très appauvries ; elles sont envahies en outre par les Eaux Noirâtres stérilisantes venues du Sud. Les seules régions riches (en dehors du faisceau d'anciens bourrelets de Koki au centre) sont celles où grâce à un canal de colmatage, des alluvions peuvent se déposer chaque année : à Samrong-Thom (depuis 1952), à Koki-Thom (depuis 1943). Le creusement d'un canal en travers de la grande route est un travail compliqué et cher qui n'a pu être effectué que par les services publics. Les *prek* construits par les paysans ne franchissent plus la route et n'ont qu'une importance réduite. Le tiers seulement de la superficie est cultivé ; les surfaces en *friches* sont considérables : 19 000 hectares. La culture avant la crue, du maïs roux avait connu une grande extension entre 1930 et 1940 : le maïs couvrait 17 000 hectares en 1938 ; il ne couvrait plus que 5 000 hectares en 1947 (y compris le maïs blanc). Les cultures de saison sèche couvrent une superficie encore plus réduite et les cultures riches (tabac, coton) sont absentes. Le système de culture a été exposé ci-dessus. A l'exception de la zone centrale, la polyculture est peu variée : maïs, haricot, riz flottant en saison des pluies, maïs, haricot, soja, arachide en saison sèche. Les cultures fruitières (bananiers, sapotilliers) se sont beaucoup développées pour les besoins de la capitale.

Région d'embouche : les bœufs sont nourris à l'étable ; ils bénéficient, *en saison sèche*, des beaux pâturages de « Paragrass » de l'ar-

rière-berge, alors non cultivée (en particulier dans le khum de Banteay-Dek). Peu de pêche. Dans les khum les femmes tissent le coton ; dès le début de la saison sèche on voit pendre aux arbres fruitiers, devant les maisons, les filés de coton, importés, teints en rouge ou en noir : le srok de Kien-Svay fabrique des « krama ».

La densité de la population est de 160 habitants au kilomètre carré. Mais les fortes densités sont en amont (Chbar-Ampeou, dans la banlieue de Phnom-Penh, a 625 habitants au kilomètre carré ; Kbal Koh : 470 habitants au kilomètre carré). Par contre, en aval, la densité est inférieure à 100 habitants au kilomètre carré ; friches et terrains incultes sont ici fort étendus : à Koki-Thom, en 1947, sur une superficie cultivable de 1 600 hectares et une superficie totale de 4 700 hectares, 720 hectares soit 15 % de la superficie seulement sont effectivement cultivés ; la densité n'est que de 80 habitants au kilomètre carré. Population presque entièrement cambodgienne, mais ici encore sinisée (il y a des Chinois dans tous les khum) ; population assez évoluée, fortement scolarisée et qui, du temps du Protectorat, était relativement délicate à diriger. Elle a été fortement remuée, en particulier de 1930 à 1945, par le mouvement religieux dit « moderniste ».

2. — *Berge de Lovea-Em et du bas Tonlé-Tauch.* — Sur la rive gauche du fleuve, dans le srok de Lovea-Em, la berge est « étroite » : le bourrelet a moins d'un kilomètre de large et même, au Sud, 200 à 300 mètres. A l'exception de la belle « berge » d'Arey-Khsat-Sarikakéo (2 bourrelets), aux Quatre-Bras, et de celle de Sambour, la rive est partout abrupte et donc inculte ⁴²³ ; une seule île (Koh-Kéo) ; quelques rares « prek » ; le principal est le Prek Pô qui a créé de beaux chamcar dans le khum Peam-Okhna-Ong ⁴²⁴. La région se trouve en effet « coincée » entre le Mékong et les dépressions parfois très vastes (Beng Veal Samnap) qui accompagnent le cours inférieur du Tonlé-Tauch. Étroit, le bourrelet est bas : pendant dix à vingt-cinq jours la piste de berge, elle-même, peut être submergée (de 0,30 m à un mètre) ; seuls restent hors de l'eau les villages situés aux endroits les plus hauts et quelques emplacements remblayés qui servent de refuge aux animaux. L'agriculture est médiocre : les cultures de saison sèche (comme le montre la carte n° 25) sont assez variées : sandek-bay (surtout au Sud), soja, canne à sucre (Peam-Okhna-Ong), mais

⁴²³ Les berges de Koh-Reas et Lovea Sar reculent de 5 à 15 mètres par an.

⁴²⁴ Les 2 prek de Lovea Sar n'assurent qu'un très faible limonage.

blanc et roux, tabac (Koh-Kéo). Dans les bas-fonds de l'arrière-berge, autour des beng, riz de décrue sans labour. En saison des pluies, la surface cultivée est la même : maïs et cultures maraîchères surtout à Arey-Khsat et Sarikakéo en aval pour le marché de Phnom-Penh (en particulier l'ail et le navet de Koh-Kéo). Sur le sommet exondé du bourrelet : arbres fruitiers, mackloeu, indigotier. Seule plante originale, le mûrier : il est cultivé par des Vietnamiens et aussi par des Cambodgiens qui vendent les feuilles aux éleveurs de vers à soie vietnamiens.

Cependant la population est très dense : 216 *habitants au kilomètre carré* pour les khum riverains. Elle comprend des minorités *vietnamiennes* assez importantes : 2 400 habitants en 1952 ⁴²⁵. Parfois agriculteurs, ces Vietnamiens se livrent surtout à la *grande pêche* avec barrages et chambres de capture dans les prek (prek Phlaur Trey ou « Chemin des poissons » à Thmar Kor) et à la pêche au filet dans les beng. Le poisson est vendu pour le prahoc non seulement aux Cambodgiens riverains mais aussi aux paysans venus des rizières du Nord-Ouest de Prey-Veng. Les Khmer se livrent à de multiples activités non agricoles : Beng Krum et Lovea-Sar *filent le coton*, vendu ensuite dans le srok de Kien-Svay. Prek-Russey, Koh-Kéo, Thmar-Kor et Koh-Ras tissent la *soie*, achetée aux éleveurs vietnamiens : Koh-Kéo fabrique des sarong, Thmar-Kor et Koh-Ras des sampot « hol ». Le srok de Lovea-Em est le seul qui fasse des « hol » de grande dimension. Les habitants de Sarikakéo cultivent, récoltent et préparent des joncs ; leurs femmes en tissent quelques-uns pour faire des nattes, mais la majeure partie est vendue, après séchage, aux Chinois qui les transportent à Prek-Taméak. A Peam Okhna Ong et Sarikakéo, les paysans préparent l'indigo, vendu pour la teinture des krama dans Kien-Svay et Khsach-Kandal. Thmar-Kor compte beaucoup de bijoutiers et d'orfèvres. A Beng Krum, les hommes pêchent, louent leurs sampans quand ils sont assez aisés, ou se louent comme coolies-rameurs quand ils sont pauvres. Les paysans se procurent le paddy en Kompong-Trabek par troc contre des légumes, de la canne à sucre, des krama.

Des dépressions plus ou moins lacustres ou occupées par la forêt séparent le Mékong du Tonlé-Tauch inférieur ; la plus vaste est, au Nord, occupée par le *Beng Veal Samnap* ; sur ses bords quelques

⁴²⁵ Bien davantage en 1945 avec les gros centres d'Arey-Khsat, Sarikakéo et Thmar-Kor.

gros villages (Barong, Khnor Kar, Prek Khmeng) entièrement entourés par les hautes eaux ; les animaux domestiques y sont pratiquement inconnus ; les habitants cultivent en saison sèche le riz et le jonc ; les femmes tissent la soie. Un projet, actuellement à l'étude, prévoit l'aménagement du beng par de grands travaux d'hydraulique ⁴²⁶.

Les *rives du Tonlé-Tauch*, au Sud de Prek Chrouk (khum Prek Rey) sont basses et submergées chaque année. De gros villages se sont installés de Prek-Chrouk à Prek-Chrey sur des éminences. Ils ne vivent pas de cultures mais de pêche (pêche familiale, élevage de poissons en viviers) et surtout du tissage de la *soie* (sampot hol, sampot phamuong, sarong) : à Prek-Rey, la moitié des femmes tissent la soie ; à Prek Chrey (dans Prey-Veng) il y a 1 000 métiers à tisser pour 600 maisons, la plupart des maisons ayant deux métiers. La crise actuelle du tissage fait gravement souffrir la population. Prek Tasar fait des nattes de jonc. Au Sud de Prek-Rey, les rives sont vides à l'exception de quelques hameaux de pêcheurs cambodgiens, sur pilotis très hauts, en pleine zone inondée : Anlong-Trea, Prek-Russey.

3. — *Berges de Loeuk-Dek et Peamchor*. — Au Sud de Banam et du bac de Neak Luong, les berges du Mékong ne présentent qu'un intérêt médiocre. Elles sont beaucoup plus basses : le sommet du bourrelet est à 3 mètres au-dessus des eaux d'étiage à Peamchor ; l'ampleur de la crue n'atteint en effet que 6 mètres à Neak Luong, 4 mètres à Tan-Chau (Vietnam). Le bourrelet est également *étroit* : il ne dépasse jamais 200 à 300 mètres. La berge proprement dite est abrupte ; les îles sont peu nombreuses ; il n'y a pratiquement aucun prek de colmatage. Les sols, enfin, sont beaucoup plus compacts. Ces régions étaient avant 1945 peuplées à peu près exclusivement de Vietnamiens. Ceux-ci ont, en partie, quitté la région pendant la période d'insécurité ; d'autres ont émigré récemment, à l'appel du gouvernement vietnamien (4 000 en 1956 en Loeuk-Dek). Des populations cambodgiennes ont été installées par les autorités militaires : ainsi Kaam-Samsar-Lœu, à la frontière vietnamienne, est peuplée de Cambodgiens venus du srok de Koh-Thom et installés en 1946. De même Koh-Rokar, en Peamchor, a depuis 1953 une population cambodgienne majoritaire. Ailleurs, la population peu nombreuse reste en majorité vietnamienne : au moins la moitié des habitants dans

⁴²⁶ J. ARRIGHI de CASANOVA. — Aménagement du périmètre du Beng Veal Samnap. Rapport de mission préliminaire — inédit, juillet 1956.

Loeuk Dek, 80 % dans Peamchor (20 000 habitants sur 25 000). En Loeuk Dek, les Vietnamiens peuplent phum Vinh-Thanh (khum Prek Tonléap), khum Prek-Dach, khum Sandar, les Cambodgiens Prek Tonléap, Peamrang, Kaam-Samsar-Loeu. En Peamchor, Prek Krabau, Trapeang-Svay-Phlong sont essentiellement vietnamiens, Koh-Chek et Prek-Sambaur en majorité ; la partie Sud de Neak-Luong, Koh Peamrang et Koh-Rokar sont en totalité ou en majorité cambodgiens. Peamchor a été une véritable zone de guerre, ravagée pendant sept ans.

Les Vietnamiens sont agriculteurs : culture du *mûrier*⁴²⁷ sur les terres hautes (100 hectares dans Loeuk-Dek) et élevage des vers à soie. Peu d'arbres fruitiers. Le sandek bay et le maïs roux donnent 2 récoltes sur les terres basses du revers ; l'arrière-berge autrefois cultivée en maïs roux (11 000 hectares en Loeuk-Dek) et en srauvprang (Peamchor) est inculte. Ces Vietnamiens habitent, à cause de l'inondation, des maisons non à terre mais sur pilotis très bas, recouvertes de toits de chaume à 2 grands pans, la porte donnant sous l'avancée du toit. Ils pêchent peu. Les *paysans cambodgiens* cultivent eux un peu de *tabac* et surtout du maïs roux et blanc, le sandek bay poussant mal. Le cheptel est peu nombreux et ne comprend guère que des bœufs achetés par les paysans en Kien-Svay, Saang et Koh-Thom ou amenés avec eux lors de leur récente installation. Beaucoup de terres restent en friches et couvertes de hautes herbes. Les paysans de Loeuk-Dek pêchent pour leur compte dans le fleuve ou dans les beng avec des lop et se louent comme

⁴²⁷ *Deux espèces* : môn bay, môn bek ; le premier résistant mieux à la sécheresse, le second supportant mieux l'inondation (4 ou 5 jours). Plantation par semis ou bouturage : les boutures de 25 à 30 centimètres sont placées dans des trous de 15 centimètres de profondeur avec un écartement de 0,70 m entre les lignes, de 0,30 m à 0,40 m entre les tiges. La plantation se fait en février, avec culture intercalaire de sandek bay ; après un an, en janvier de l'année suivante, les tiges sont taillées au ras du sol, de nouveaux bourgeons se développent et la première cueillette intervient dès mars. Deux à trois cueillettes par an : mai-juillet-octobre. Quelques mûriers ne sont pas effeuillés : leurs feuilles servent de réserve pour la saison sèche. La plantation dure 6 ans. Les vers à soie sont élevés de mai à décembre ; après décembre les cocons-mères sont conservés pour la reproduction. Au fur et à mesure qu'ils sont formés, les cocons sont étendus à sécher sur des claies puis plongés dans l'eau bouillante ; ils sont ensuite dévidés sur de petites bobines en bambou ; la soie, de couleur jaune, est renforcée en triple fil, remoulée en fuseaux, puis montée sur un rouet pour former des écheveaux ; ceux-ci sont lavés à l'eau de potasse puis à l'eau claire. La préparation des cocons et le dévidage se font dans de petits ateliers où travaillent 5 ou 6 ouvrières ; la soie grège est vendue au x commerçants chinois.

coolies-pêcheurs aux adjudicataires de lots de pêcheerie. Les paysans de Peamchor achètent leur poisson à prahoc aux pêcheurs vietnamiens du Song-Bé (Tonlé-Tauch). Il y a quelque tissage de coton. Les villages khmer anciens comme *Peamrang* ou *Neak Luong* (Sud), aux grandes et belles maisons très serrées, avec leur berge bien cultivée et leur arrière-berge étendue grâce à un *prek*, sont très différents des villages récents tels *Kaam-Samsar-Loeu* ou *Koh Rokar*, sans arbres, aux maisons apportées d'ailleurs et remontées sans grand ordre. Dans les villages repeuplés de Cambodgiens, de graves difficultés se posent pour l'attribution des terres : bon nombre de terrains, en Peamchor, appartiennent, en effet, à la Mission Apostolique de Phnom-Penh qui y avait installé des chrétiens vietnamiens.

Une partie des eaux du Tonlé-Tauch, à Banam, s'écoule dans une rivière parallèle au Mékong que les Cambodgiens appellent encore Tonlé-Tauch, mais qu'on appelle plus généralement du nom vietnamien de Song-Bé qui signifie également « petit fleuve ». Sur la rive le gros village de *Vealleabang* est peuplé de riziculteurs Khmer mais plus au Sud tous les khum sont entièrement peuplés de pêcheurs vietnamiens qui exploitent d'importants lots de pêcheerie.

III. — LES PROVINCES DU SUD-EST

Au delà du Tonlé-Tauch des rizières s'étendent jusqu'aux frontières du Vietnam à l'Est et au Sud : provinces de Prey-Veng (sauf les berges du Tonlé-Tauch et du Mékong) et de Svayrieng. Ces provinces sont basses et argileuses, moyennement peuplées et cultivées en monoculture de riz de saison des pluies. Le paysage et les genres de vie y sont également monotones.

Provinces basses et argileuses.

L'altitude de ces plaines est basse. Elle diminue du Nord vers le Sud (10-13 m à 4-2 m) mais la cote de 15 mètres n'est jamais atteinte. Une seule butte dans toute cette région : le Baphnom (138 m). Aucun seuil bien net ne sépare les eaux qui vont au Mékong de celles qui vont vers les Vaïcos ; ces dernières, nées à faible altitude, dans des marécages, hésitent sur la direction à suivre : Sud ou Sud-Est. Elles

sont sans doute alimentées par le Mékong. *Etangs et marécages* sont nombreux, allongés grossièrement Nord-Sud : zone des beng et de la forêt inondée à l'Ouest de Prey-Veng, zone de marécages à smach de Speu, de Chiploch, de Mukda. Ainsi qu'il a été dit, l'essentiel du relief est dû ici à d'anciens lits du Mékong dont les *méandres* sont encore bien visibles sur les photos aériennes (Chrey-Khmum, Prey-Tung). Entre ces anciens lits régulièrement inondés s'étendent des inter-fleuves exondés normalement ou peu inondés. Les provinces du Sud-Est sont des provinces deltaïques. Dans le Sud les fleuves (stung Kompong-Trabek, Vaïco Occidental) coulent presque au ras de la plaine, avec d'immenses lits majeurs, inondés chaque année et où la marée se fait sentir de façon très sensible.

Ces plaines sont inondées, en grande partie, chaque année. D'une carte des inondations de 1934 et de 1937 dressée par le Service de l'Hydraulique Agricole, il résulte que ces deux années, toute la région située à l'Ouest d'une ligne Kanchrieh, Komchay Meas, Svay Andor Prey Veng, Chhoeu Kach, Kompong Trabek était inondée, sur une faible profondeur au Nord (0,80 m à 2,60 m), sur de très importantes profondeurs au Sud (Kompong-Trabek : 8 m) ; en 1957, où la crue a été plus importante, l'inondation avait atteint plus à l'Est Chiploch et même Prey-Chhor (Svayrieng).

Ces plaines basses et souvent inondées sont à prépondérance argileuse. Alluvions récentes, où les argiles l'emportent très largement. Seule, tout à fait au Nord-Est, la région de Komchay Méas - Kompong Trach est une région d'alluvions anciennes du Mékong, formée de sables de couleur gris foncé. Les sols argileux comportent deux couches ; la couche inférieure très compacte, très dure et généralement chargée de concrétions pisolithiques, est à faible profondeur, ce qui nuit aux arbres mais aussi au riz.

La colonisation agricole s'est développée aux dépens de zones de végétation plus variées que dans les vieilles provinces : zones de *veal*, savanes encore étendues dans l'angle Nord-Ouest (au Nord de Prey-Veng) et en Svay-Teap ; *forêt lacustre* du Tonlé-Tauch et du Song-Bé, forêt de « smach » qui occupe de grandes superficies entre Chhoeu Kach et Kompong-Trach, pénétrant très au Nord dans les terres et couvre près du tiers du srok de Svay-Teap et tout le Sud du srok de Kompong-Trabek en lisière de la Plaine des Joncs, *forêt* à Diptérocarpacées, souvent très dégradée enfin, à l'Est, dans la région de Komchay Méas, Kompong-Trach, aux confins de la Cochinchine (réserve de Peam Métrei). Les formations inondées couvrent donc la

plus grande partie du pays ; seules y échappent quelques bandes Nord-Sud de forêt dense dont la principale est à la frontière vietnamienne de Tay-Ninh.

Régions basses, ces plaines de l'Est, sont des régions à *buffles* autant qu'à bœufs. Aujourd'hui certes les bœufs sont dans l'ensemble des deux provinces plus nombreux que les buffles : 37 500 contre 34 000 dans Svayrieng, 78 000 contre 62 000 dans Prey-Veng. Cependant si l'on élimine les khum des berges du Tonlé-Tauch et du Mékong qui sont d'autre nature, les buffles l'emportent dans la plupart des srok et surtout en Svay-Teap, Romduol, Prey-Veng, Kanchrieh, Komchay Meas. La proportion dans la plupart des khum rizicoles, surtout dans Svayrieng, est de 2 buffles pour un bœuf (Sangkhoar - Sangker) et même peut atteindre 10 pour 1 (Svay-Chrum dans Svayrieng) ; il y a 30 ans, Svayrieng avait 3 fois plus de buffles que de bœufs.

Régions basses, ces plaines sont cultivées surtout en *riz tardif* (Srauv Vossa thngon) qui exige plus d'eau mais donne de meilleurs rendements : le riz lourd couvre 70 000 hectares dans Prey-Veng, soit 60 % des rizières, 80 000 hectares dans Svayrieng soit 71 %. Dans ces conditions les rendements moyens même en des terres réputées relativement pauvres, et grâce à un climat plus régulier et plus humide (à Svayrieng, en dix ans, la différence des précipitations n'a jamais dépassé 600 mm sur 2 000), sont toujours meilleurs que dans Takéo ou Kandal ; ils ne s'abaissent jamais au-dessous de 50 thang de paddy à l'hectare soit 1 100 kilogrammes, ce qui est supérieur à la moyenne du Cambodge. *Ce riz lourd* est parfois semé directement (en Svay-Teap) ; la culture du riz lourd flottant est importante dans le Sud du srok de Kompong-Trabek (khum de Ponhea Lieng - Kauk Tayang).

Plaine moyennement peuplées.

Les plaines du Sud-Est et c'est là leur second caractère essentiel ne sont que moyennement peuplées. Par srok les chiffres officiels de densité sont les suivants :

Svayrieng	114 habitants au km ²
Romduol	84 —
Svay-Teap	48 —
Romeas-Hek	36 —
Prey-Veng	70 —

Baphnom	80	habitants au km ²	
Kg-Trabek	70	—	
Komchay Meas	50	—	
Kanchrieh	80	—	
Pearang	70	—	(moins berges du Tonlé-Tauch)
Sithor-Kandal	100	—	—

La région a une densité moyenne supérieure à celle de l'ensemble du Cambodge « peuplé » (60) ; le centre entre Prey-Veng et Svayrieng a des densités supérieures à 100 habitants au kilomètre carré, de même les khum de Kanchrieh à la limite de la province de Kompong-Cham mais on ne trouve nulle part les fortes densités de Kandal-Stung, Bati ou Samrong. Il semble que le peuplement n'ait été qu'assez faible en 1863 : d'après AYMONIER les deux provinces comptaient 17 000 inscrits (vers 1880), soit de 70 000 à 80 000 habitants ; le srok de Svay-Teap était presque vide.

La propriété moyenne est relativement forte, dans tous les srok, supérieure à deux hectares, atteignant des chiffres élevés dans certains khum du Sud de Kompong-Trabek (Peam Montea : 9,7 ha), de Svay-Teap (Chrak Montès : 7,4 ha). Dans la réalité la propriété familiale est en moyenne de 3 à 4 hectares. La plupart des paysans disposent donc de terres sensiblement plus étendues que dans Takéo ou Kandal ; ces terres ayant, par ailleurs, un meilleur rendement, on s'explique que dans ces provinces la monoculture du *riz vossa* soit beaucoup plus marquée. Le riz flottant est cultivé seul, et non en complément du riz vossa ; le *riz de saison sèche* pourrait être plus étendu ; il l'est peu sauf à l'Ouest où cette culture est fort importante ; on n'en trouve ailleurs que le long du Vaïco grâce au jeu de la marée. Les cultures secondaires de « chamcar » sont pratiquement inexistantes : quelques parcelles cultivées en canne à sucre, autour des maisons dans Svayrieng ; un peu de maïs en bordure de la zone inondée du Tonlé-Tauch ; des légumes le long du Vaïco. Les thnôt sont nombreux dans toute la partie centrale (Baphnom, Kompong-Trabek, Svayrieng, Romduol) mais ils sont peu utilisés pour la fabrication du sucre, même dans les srok forestiers comme Romeas-Hek ou Komchay-Meas sauf exception. Les paysans de ces deux derniers srok tirent quelque profit de la vente des produits forestiers (huile de bois, résine, torches). L'artisanat est très peu développé : on ne peut guère noter que la vannerie un peu partout, surtout en Romeas-Hek (Chantrey, Prey-Svay, Mukda, Kompong-Trabek) qui fabrique

des paniers et des corbeilles en ropeak et en lattes de bambou ; Chhoeu-Kach a des carrières et fabrique des jarres de ciment. En dehors du riz vossa, le paysan ne pratique guère qu'un élevage plus développé qu'ailleurs, du petit bétail, porcs et gallinacés ; on compte en moyenne deux ou trois porcs par famille, ce qui est sensiblement plus que la moyenne générale, en Baphnom, Kompong-Trabek, Svayrieng, Romduol et Romeas-Hek. Ce petit élevage avait été stimulé entre 1945 et 1954 notamment par le voisinage du gros marché de consommation de Saïgon et la présence du corps expéditionnaire français ; actuellement les exportations vers Saïgon sont arrêtées ; c'est vers Phnom-Penh que sont expédiés les produits. Dans l'ensemble cependant on peut affirmer que le paysan de l'Est ne vit guère que de la culture du *srauv vossa*. Il se trouve ainsi dans une dépendance étroite des commerçants notamment des gros commerçants chinois du centre de *Banam*, au débouché du Tonlé-Tauch et du stung Kompong-Trabek dans le Mékong.

Cependant si le paysan a, en moyenne, des terres un peu plus étendues qu'ailleurs (3 hectares en moyenne soit au moins 3,5 t de paddy par an, sensiblement plus qu'il n'en faut pour une famille), il existe également de grands propriétaires, en nombre assez élevé notamment dans le Sud de Kompong-Trabek et Svay-Teap ; dans ce dernier srok, avant 1945, des concessions nombreuses avaient été accordées, tant à des Cambodgiens qu'à des Français et des Vietnamiens (8 400 ha). Ces concessions étaient exploitées par des fermiers ; à l'heure actuelle, plus de 5 000 hectares constituent encore dans Svayrieng des propriétés importantes. Le nombre des paysans sans terre est ici plus élevé que dans la majeure partie du Cambodge, soit qu'ils travaillent comme « tchnouol », soit qu'ils louent des terres. La majeure partie des coolies originaires du Sud-Est qui travaillent sur les plantations de Chup, Peamchang et Krek ont déclaré ne pas avoir de terres : 37 sur 93 originaires de Prey-Veng ; 37 sur 48 originaires de Svayrieng à la plantation de Peamchang. Pour la location des terres, le fermage (« tiouol ») l'emporte sur le métayage, mais ce fermage, payé en paddy, peut être très élevé : à Chambak (Svayrieng) il atteindrait environ 50 % de la récolte d'une année normale. Le paysan de Svayrieng ou de Prey-Veng, bien qu'il dispose de terres plus abondantes et meilleures que celui de Takéo, est souvent plus misérable. Cette région qui est loin d'être surpeuplée, fournit des émigrants : avant 1945, les paysans de Svayrieng allaient en saison sèche travailler comme coolies à Cholon ; aujourd'hui, beaucoup

de coolies de Chup et Peamchang sont originaires de Romduol, Svayrieng, Konchrieh, Komchay-Meas.

Cependant quelques monographies peuvent nous permettre d'apporter des nuances à ce tableau.

Les rizières au nord de Prey-Veng.

La presque totalité des srok de Pearang, Sithor-Kandal, Prey-Veng, Kanchrieh, soit un bon tiers de la province de Prey-Veng présente un paysage assez rare au Cambodge : des rizières nues, sans même de thnôt sur les diguettes et un habitat aggloméré typique : de gros villages, fortement groupés, à l'abri des Borassus, des cocotiers et des arbres fruitiers. AYMONIER remarquait déjà « les habitants groupent leurs maisons sous les épais bouquets de palmiers et d'arbres fruitiers que mettent en relief les vastes plaines de rizières ». On ne compte guère que 4 à 5 phum par khum, chaque phum ayant plus de 100 maisons. Ces phum se sont installés sur de faibles éminences qui correspondent souvent aux berges élevées d'anciens lits du Mékong, sur les méandres de rive concave ou à d'anciennes îles : les sites des phum de Phnou, Chrey-Khmum, Prey-Tung surtout sont caractéristiques (photo). A l'exception de ces tertres le pays est généralement inondé, sous une faible épaisseur d'eau (1 m- 1,50 m). Région de monoculture du *riz vossa lourd* dans toute la partie orientale ; à l'Ouest le paysan y ajoute la culture du *riz de saison sèche* dans les dépressions qui s'étendent jusqu'au Tonlé-Tauch ; dans la partie supérieure de la dépression il cultive le riz « chamlop » de janvier à mars ; dans la partie la plus basse le riz « prang » de février à mai ; les terres ont été labourées avant l'inondation, en juillet-août ; il se borne à les herser avant repiquage ; il irrigue toujours le riz prang, souvent le riz chamlop, avec des norias à pédales ; un réseau de rigoles amène l'eau à partir du beng ou d'un réservoir (tanub) construit en commun. De février à mai, le grand beng de Prey-Veng n'est qu'une immense rizière « prang » : le paddy prang est mûr à la mi-avril ; des *ortolans* s'y abattent en troupes ; le paysan les chasse avec un curieux instrument (krapah) : un bambou est fendu en deux ; une des branches est tendue par une corde ; le paysan la lâche sur l'oiseau ; cette chasse peut être de grande ressource : 2 500 à 3 000 riel en 6 semaines. Alors que les « srè-chamlop » appartiennent aux paysans des villages voisins qui viennent s'y établir pour plusieurs mois, les « srè prang » appartiennent à de grands propriétaires de Prey-

Veng qui les louent en métayage. Dans l'ensemble de ces rizières nues conquises sur des veal, la densité de la population se tient entre 70 et 80 habitants au kilomètre carré. La propriété est de 2 hectares environ mais elle peut atteindre 4 hectares (Ampil Krao en Sithor-Kandal) ; le morcellement parcellaire est marqué (la parcelle moyenne a de 20 à 40 ares) ce qu'explique assez bien la concentration de l'habitat et, sans doute, un peuplement assez ancien.

Le khum de *Popus* est situé dans la partie occidentale de cette plaine. Sa superficie est de 44 kilomètres carrés ; sa population est de 3 500 habitants soit 80 au kilomètre carré. Toute la partie Nord du khum occupée par la forêt lacustre et le veal de Prek Khyok est inculte ; 21 kilomètres carrés seulement sont cultivés et la densité au kilomètre carré cultivé est de 160 environ. Sur cinq phum ; 4 ont une pagode, celle de Popus étant la plus ancienne. La culture du srauvossa couvre les plaines de Prey Kanlong et Svay ; le riz chamlop est cultivé grâce à deux tanub faits en commun dans la région du beng Krachap ; le riz-prang dans le veal Neak Tapopil et le long du prek Kompong-Khsach. Les terres sableuses qui portent les phum sont couvertes de thnôt nombreux ; ils ne sont pas utilisés pour la fabrication du sucre ; on se contente d'en vendre les palmes à Prey-Veng (1 riel la « feuille »). Le paddy, les porcs et les poulets sont achetés par des Chinois de Prey-Veng qui viennent sur place. Chaque famille fait les menus objets de vannerie dont elle a besoin. Le paysan pêche quelque peu dans le prek Kompong-Khsach mais il achète l'essentiel du poisson frais et se procure par troc en mars-avril le poisson à prahoc auprès des pêcheurs Vietnamiens de Kompong-Khsach. Le cadastre dénombre 794 propriétaires ; la propriété familiale est en réalité proche de 4 hectares car il n'y a que 540 familles. Le plus grand propriétaire, ancien Mékhum, a 5 hectares. Les pauvres sont peu nombreux ; ils louent des srè prang à raison de 70 thang pour 300 récoltés. Il arrive que les plus pauvres donnent leurs rizières en gages pour emprunter, et cèdent au créancier en remboursement la récolte d'une année. Le buffle est l'animal de travail ; la location, rare, d'un attelage coûte 30 thang de paddy pour une saison.

Rizières de Baphnom et Svayrieng.

La région centrale des plaines du Sud-Est entre Chhoeu-Kach et Svayrieng, dans les srok de Baphnom, Kompong-Trabek (Nord), Romduol et Svayrieng est plus variée et aussi plus peuplée. *Le paysage*

est coupé. Des plaines d'inondations qui correspondent à d'anciens lits du Mékong sont occupées par des étangs et marécages parfois tourbeux, par les cours supérieurs des Vaïcos et de leurs affluents, par la forêt lacustre de smach, et par des rizières basses nues; entre ces thalwegs subsistent des interfluvies non inondés; des hameaux très lâches aux maisons dispersées dans leur enceinte de cocotiers s'y allongent au milieu de rizières plantées de palmiers *Borassus*; les regroupements ont d'ailleurs perturbé cet habitat dispersé bien visible encore d'avion. Région plus peuplée aussi que la précédente (souvent plus de 100 habitants au km²); les sols cependant seraient plutôt plus mauvais. Le paysan dans ces conditions doit avoir une activité un peu moins monotone : *vannerie* (Theay, Svay-Chrum); utilisation du *thnôt* pour la fabrication de nattes, de « paillotes » et même du sucre (Prasath).

Tout à fait à l'Ouest, cependant, l'économie est semblable à celle décrite ci-dessus à Popus. Ainsi à *Theay*, proche du grand beng de Kompong-Sné (ou Beng Knar Sar). La culture du riz de saison sèche (riz « chamlop » et riz « prang ») s'y ajoute à la culture du riz vossa, riz lourd surtout mais aussi riz moyen. Le paddy est troqué contre du poisson à prahoc aux pêcheurs vietnamiens de Kompong-Sné ou vendu aux commerçants chinois qui l'expédient par jonques à Banam. Mais l'animal de travail est principalement le bœuf; les *thnôt* sont nombreux et exploités pour leur jus vendu à Kompong-Sné. Quelques paysans, les gardiens de bestiaux en particulier, tressent des paniers et des cordes. L'habitat est dispersé en dehors du marché de Kompong-Sné (800 habitants dont 200 Chinois et 80 Vietnamiens) : 17 *phum*, chacun dirigé par un *méphum*; un seul (300 habitants), en région inondée mérite le nom de village; les autres ne sont que des hameaux ou des groupements de hameaux et de maisons. La population est assez dense : 110 habitants au kilomètre carré (environ 6 000 habitants pour 52 km²)⁴²⁸ et la densité au kilomètre carré cultivé atteint 330 puisque 1 780 hectares seulement sont cultivés dont 1 750 en riz; la moyenne de la propriété est de 2 hectares mais sur un millier de familles, 300 n'ont pas de terre y compris Chinois et Vietnamiens; plus de 200 familles cambodgiennes, notamment à Kompong-Sné, louent des terres, surtout des *srè-prang*.

⁴²⁸ 3 600 habitants en 1952; ce chiffre est certainement sous-estimé puisque le khum comptait 2 762 électeurs en 1958 et que ni les Vietnamiens ni les Chinois ne sont électeurs.

Cependant c'est là un khum un peu favorisé par le voisinage du beng. Ailleurs le riz vossa est *seul cultivé*⁴²⁹. *Chiploch*, dans le srok de Baphnom comme Theay ne cultive que du riz vossa ; ce khum a une densité proche de 200 habitants au kilomètre carré qui, à l'exception du chef-lieu et d'un autre village, vit en 11 « phum » aux maisons éparpillées ou disséminées. Les habitants doivent trouver des ressources annexes qui sont la fabrication du sucre de palme, la vannerie (paniers, nattes en feuilles de thnôt vendues 15 à 20 riel pièce), la fabrication de cordes en palmes de thnôt, etc... Les objets sont échangés contre du paddy. Ils pêchent dans les ruisseaux et chassent en forêt (au Nord). La moyenne de la propriété est de 2,2 ha ; en réalité le propriétaire moyen a entre 3 et 4 hectares et il y a quelques propriétaires de 10 hectares qui récoltent 400 à 500 thang de paddy ; ils louent leurs terres (tiouol ou prôvas) ou emploient des domestiques ; ceux-ci pratiquent souvent d'autres métiers (menuisiers, forgerons, commerçants ambulants). Le srok est un des plus mal desservis par les communications.

Le tableau n'est pas très différent, sauf sur ce dernier point, dans le srok de Svayrieng. *Chambâk* a 4 500 habitants environ dont 82 Vietnamiens et 102 Chinois, soit 150 habitants au kilomètre carré. Le sol est argileux, de valeur médiocre (7^e catégorie). Le khum compte 753 maisons (soit une par famille), de type « pteah rongdôl », dont 42 en bois-tuiles, les autres en torchis avec toit de paillote ; elles sont réparties en 3 villages groupés : *Chambâk* (300 maisons), *Thnar* (190), *Tanou* (185) et en 5 hameaux aux maisons lâches qui donnent à l'habitat une allure généralement dispersée. Les rizières sont proches des maisons. Dans cette plaine basse (altitude 7 m) la culture unique est celle du *riz tardif* (2 155 ha), avec emploi d'engrais chimiques (*Agrophos*) : cette pratique est courante dans les srok de Svayrieng et de Romduol depuis 1947-1948 ; l'engrais est troqué contre du paddy au marché de Svayrieng. Le rendement moyen est de l'ordre de 50 thang à l'hectare. Les cultures autres que le riz sont pratiquement inexistantes (17 ha). Les paysans travaillent surtout avec des buffles ; on compte 1 700 têtes de bétail, soit une moyenne de près de 3 têtes par famille exploitante. Les jeunes buffles sont achetés dans Prey-Veng ; les femelles sont élevées en prôvas par les pauvres ; les bêtes sont fréquemment vendues en février et des achats effectués en mai ;

⁴²⁹ A Chhoeu-Kahc, les paysans cultivent du riz vossa hâtif avant la crue sur les terres les plus hautes et du riz flottant sur les terres les plus basses.

cependant, en saison sèche, celles qui ont été gardées, sont lâchées en lisière de la Plaine des Jones d'où on les ramène tous les soirs. Chaque famille élève deux porcs. Un peu plus des $2/3$ seulement du sol sont cultivés et la densité au kilomètre carré cultivé s'élève, en réalité à 220. Les habitants se livrent à des activités annexes : fabrication des paniers peints et de feuilles de thnôt vendus à Svay-rieng et à Phnom-Penh ; fabrication de nattes avec des joncs achetés au Sud-Vietnam ; immigration temporaire de paysans comme coolies à Phnom-Penh. La pêche familiale est heureusement fructueuse dans les beng (Beng Leach-Chhuon). La moyenne de la propriété est théoriquement de 2,7 ha, dans la réalité elle est de 3,2 ha. Mais cette propriété est assez inégalement répartie : 2 propriétaires (ancien mékhum et ancien conseiller provincial) ont plus de 100 hectares ; 10 ont plus de 20 hectares ; ces 12 grands propriétaires qui possèdent environ 20 % du terroir, louent leurs terres (tiouol) environ 20 thang l'hectare, taux très élevé, à des petits propriétaires ou même à des non-propriétaires, 180 familles n'ont pas de terre, soit 20 %. Quelques très pauvres gens travaillent comme tchnouol, à raison de 1 500 riel pour la saison, taux relativement élevé. Une famille moyenne ne gagne guère que 6 000 riel par an (4 000 kg de paddy) et presque toutes les familles sont endettées.

La région forestière.

La plus grande partie des srok de Roméas-Hek et de Komchay-Méas est occupée par des forêts : arrière-mangrove à smach dans les endroits les plus bas et forêt dense à Dipterocarpacees sur les sols sableux d'alluvions anciennes du Mékong. Le peuplement récent s'est effectué aux dépens des zones basses où ont été constituées de belles rizières, tandis que la forêt dense à Chhoeuteal forme encore des peuplements presque déserts à la frontière du Sud-Vietnam (réserve de Peam-Métrey). La population est faible : 40 habitants au kilomètre carré en moyenne, malgré la présence de quelques centres importants comme Kompong-Trach sur le Vaïco Oriental ; à la culture du riz elle ajoute l'élevage des porcs et des poulets et l'exploitation des ressources forestières : fabrication de torches, récolte de l'huile de bois des Chhoeuteal, tressage des paniers en lattes de bambou et en rotin (phdau et ropeak) ; en outre le riz est cultivé quelque peu en chamcar sur brûlis ; les stung sont peu poissonneux. *Chantrey*, un peu plus peuplé, à la lisière sud, a 85 habitants au kilomètre

carré pour une superficie de 31 kilomètres carrés soit 2 500 habitants. 1 500 hectares sont cultivés, soit 50 % de la superficie, le reste étant occupé surtout par le smach. La densité par hectare de rizière atteint donc 170, Le khum renferme un phum important, celui de Chantrey, 200 maisons, 1 547 habitants dont 38 Chinois et 10 Vietnamiens commerçants et pêcheurs ; en dehors de ce centre l'habitat est un habitat de type dispersé : 16 petits hameaux lâches de 14 maisons au minimum à 47 au maximum. Le khum vit de la culture du riz moyen (Srauv kandal) récolté en novembre et vendu aux commerçants chinois du centre, de l'élevage des porcs et des volailles, de la fabrication du sucre de palme, de l'exploitation de la résine et de la fabrication des torches, et de la vannerie ; en dehors de la culture du riz, toutes ces activités sont pratiquées par les pauvres gens qui n'ont pas de terre. Les paysans pêchent à la nasse, à la ligne et au carret dans le stung dit Prek Anlong-Key, mais ce stung est peu poissonneux. Il y a 765 propriétaires pour 1 500 hectares, soit 2 hectares environ en moyenne ; la propriété familiale est de l'ordre de 2,5 ha. Cette propriété est assez inégalement répartie puisque 200 propriétaires ont plus de 5 hectares et se font aider par des « tchnouol ».

Les régions frontières.

Enfin au Sud et à l'extrême-Est de ces provinces, en lisière de la Plaine des Joncs, des zones entières sont presque vides : partie Sud du srok de Kompong-Trabek, entre Song-Bé et Stung Kompong-Trabek (les khum de Peam-Montea, Banteay-Chakrey, Beng Dol et Trang Trayanh ont respectivement 11, 32, 20 et 37 habitants au km²), srok de Svay-Teap dans son ensemble où la densité est en moyenne de 48 et tombe à 7 dans le khum de Prasath. La forêt de smach couvre de vastes superficies et la moitié du srok de Svay-Teap est inculte (45 000 ha au moins). Les grandes propriétés sont importantes, mais restent en partie en friches : Peam-Montea (Kompong-Trabek) a une moyenne de propriété de 9,7 ha, la plus forte de tout le Cambodge ; on compte 180 propriétaires de plus de 20 hectares dans les 4 khum de Banteay-Chakrey, Peam-Montea, Ponhea-Lieng, et Krang-Tayang. Là où la terre est cultivée domine la culture du riz flottant.

Dans Svay-Teap, où les sols très pauvres sont abrasifs en surface et très compacts à faible profondeur, difficilement cultivables sans

emploi d'engrais, 60 propriétaires ont plus de 20 hectares auxquels il faut ajouter 5 600 hectares de « concessions ». La Société Indochinoises d'Agriculture possède entre Prasaut et Chipou une exploitation mécanisée de 455 hectares. Les grandes propriétés sont exploitées par des *métayers* (prôvas) travaillant à moitié. La paysannerie est ici moins fortement enracinée que nulle part au Cambodge. Ce srok par bien des caractères annonce l'Ouest-Cochinchinois : les paysans travaillent avec des chapeaux en feuilles de latanier, ils utilisent la grande et grossière charrette du Sud-Vietnam, ils battent le paddy, sur la rizière même, avec les petites batteuses utilisées en Cochinchine. Les maisons ont souvent des murs de torchis et, le bois de construction étant rare, sont construites à même le sol. Les arbres sont peu nombreux, y compris les thnôt qui ne sont guère utilisés que pour leurs feuilles. Le srok de Svay-Teap est une région non encore colonisée, à la frontière d'un pays de civilisation profondément différente.

Les deux provinces du Sud-Est, bien qu'elles aient très rarement une population de densité excessive, souffrent d'un certain malaise démographique. L'émigration y est fréquente, avant 1945 vers Saïgon, aujourd'hui vers Phnom-Penh, vers les berges de Kompong-Cham pour la récolte du tabac, vers les plantations d'hévéas : sur 816 ouvriers à Peamchang, 145 viennent de ces deux provinces ; sur 502 ouvriers à Krek, 86. Il nous semble que la raison essentielle en soit une propriété du sol plus mal répartie qu'ailleurs ; les paysans préfèrent partir que de travailler comme salariés.

LA RÉGION DE KOMPONG-CHAM

Nous groupons sous le nom de « région de Kompong-Cham » les srok de Prey-Chhor, Chamcar-Loeu, Strung-Trang, Koh-Sautin, Tbaung-Khmum, Krauchmar, Chhlong. La ville de Kompong-Cham y étend son influence. Elle n'est encore que la troisième ville du Royaume et reste bien modeste comparée à la capitale. Sa population est estimée à 20 300 habitants (1958) ; elle était de 9 000 âmes en 1942 (avec Tonlé-Bet), de 11 300 en 1950 ; elle aurait donc presque doublé entre 1950 et 1958. Ville très active, d'une activité plus saine que Phnom-Penh. Chef-lieu de la plus riche province du Royaume, au centre des grandes plantations d'hévéas ; « capitale » du tabac (Coopérative des Tabacs et Société M.A.C.), des tissus de coton (couvertures paysannes, filatures en voie de construction) ; important centre scolaire.

Cette région, dans une large mesure, est une *région neuve*. Sauf rares exceptions (Koh Sautin) les fortes densités actuelles sont récentes : Koh-Samrong qui a 300 habitants au kilomètre carré était vide vers 1900, couverte d'herbe paillote, fréquentée des sangliers et des tigres ; Koh-Meanchey (khum Tamau-Chhlong) était déserte en 1890. Les plateaux du Chup et de Chamcar-Loeu étaient déserts en 1921 ; la forêt dense à légumineuses et méliacées y régnait. « *Région pionnière* », exceptionnelle au Cambodge : le peuplement paysan du Chamcar-Loeu s'effectue sous nos yeux, avec une accélération marquée depuis 1945 et surtout depuis 1954. La population du srok de Chamcar-Loeu serait passée de 27 000 hommes en 1954 à 40 000 en 1958. Le défrichement est loin d'être terminé. Il n'a pas atteint les grandes forêts à Dipterocarpacees de l'Est, sur les terres grises d'alluvions anciennes et les grès inférieurs. Damber, au Nord-Est de Chup, est au cœur d'une des plus belles forêts du Royaume.

La région est restée presque vide jusqu'il y a peu de temps, parce que toute sa partie occidentale, au contact des régions peuplées, était une forêt dense très malsaine établie sur les plateaux basaltiques. Ce sont aujourd'hui encore les plateaux basaltiques qui donnent sa personnalité à la « *région de Kompong-Cham* ».

I. — LES PLATEAUX BASALTIQUES

Le médiocre relief (207 m au maximum) des plateaux de Chamcar-Loeu et Chup a été brièvement décrit ci-dessus (chap. II). Ces plateaux présentent en surface soit la *roche en place* (basalte) en blocs de lave enrobés de terre brune, avec de temps en temps, dans des creux, des plaques d'une terre argileuse noire, soit des *terres « brunes »*, soit une « *terre rouge* » de décomposition sur les parties les plus hautes, terre argileuse, de composition physique presque parfaite ; en bordure et en contrebas, enfin, des terres « *grises* » et « *noires* ». Les principaux « massifs de terre rouge » sont ceux de Chamcar-Andong, Chamcar-Loeu et Prek Kak sur le plateau de *Chamcar-Loeu* (voir carte n° 3); de Tapao, Chup et Peamchang sur le plateau de *Chup*. On trouve la roche en place dans le Nord du Chamcar-Loeu et sur le plateau de Troeung, entre Peamchang et Chup à l'Ouest du plateau de Chup (région de Srè-Siem). Les zones de terre noire, en dehors des petites dépressions des zones rocheuses, sont : pour le Chamcar-Loeu, la cuvette de Speu, les plaines de Krauch (au Sud-Ouest) et surtout de Tangkauk (à l'Ouest), pour le Chup, la cuvette de Kôr (au centre), les plaines de Suong (à l'Est) et de Kong-Chrey (au Sud). Ailleurs s'étendent de terres brunes (surtout Sud-Ouest du Chamcar-Loeu, Sud-Ouest du Peamchang). Les « terres rouges » sont en proportion plus importantes sur le plateau de Chup (où elles couvrent 30 000 ha au moins) que sur le plateau de Chamcar-Loeu. Le climat des deux plateaux est humide : Peamchang 2 648 millimètres, de pluie par an, Chamcar-Andong 3 206 millimètres ; les pluies débutent plus tôt (Chamcar-Andong reçoit en avril 129 mm de pluie, Thmar Pitt 175 mm). En outre l'eau remonte en saison sèche par capillarité dans les terres rouges. Dans ces conditions de climat et de sol, la grande forêt dense semi-caducifoliée couvrirait normalement les terres rouges avec comme espèces caractéristiques, les Méliacées, les Légumineuses et le sampong (*Tetrameles nudiflora*) aux énormes contre-forts. Forêt qui, au défrichement, se révéla très malsaine par un

paludisme particulièrement violent (dit « fièvre des bois »). Les terres brunes étaient couvertes surtout d'une forêt de sralao (*Lagoestromia augustifolia*) ; les terrains rocheux d'une forêt claire plus médiocre, facile à défricher ⁴³⁰ ; quant aux terres noires basses, elles étaient vraisemblablement recouvertes de prairie ; elles n'étaient pas faciles à mettre en valeur, car, en contrebas des plateaux, elle sont gorgées d'eau et doivent être drainées.

La conquête des terres rouges.

Les plateaux de terres rouges étaient encore en 1920, il y a moins de 40 ans, à peu près vides et avaient une réputation sinistre auprès des paysans. Aujourd'hui encore paysans et commerçants de Prey-Totung n'aiment pas passer la nuit sur le Chamcar-Loeu et laissent les habitants des terres hautes venir à leur rencontre.

1. — Une grande partie des « terres rouges » des deux plateaux a été *concedée*, depuis 1920, aux grandes sociétés européennes de plantation d'hévéas : 42 000 hectares ⁴³¹.

— sur le Chamcar-Loeu :

12 180 hectares à la Société Indochinoise de Plantation d'Hévéas :

Société des Caoutchoucs de Kompong-Thom
(Plantations de Chamcar-Andong et Chamcar-Loeu).

6 319 hectares à la Camékong (Caoutchouc du Mékong)
(Plantation de Prekkak).

— sur le Chup :

22 980 hectares à la Compagnie du Cambodge
(plantation de Chup : 18 013 ha),
(plantation de Peamchang : 4 966 ha).

225 hectares à l'Association des Planteurs du Cambodge
et 3 760 hectares à la Compagnie du Cambodge
(plantation de Krek).

Ces surfaces représentent sur le plateau de Chup la presque totalité des terres rouges ; sur le Chamcar-Loeu une grande partie.

⁴³⁰ Le peuplement y est ancien : on y trouve des monuments Khmer sur le plateau de Troeung (Vat Nokor).

⁴³¹ Sans compter les plantations de Mimot et Snoul : 32 500 hectares.

Sur ces concessions les sociétés ont procédé au défrichement de la forêt puis à la plantation des hévéas. En 1955, les Plantations exploitaient dans tout le Cambodge 31 450 hectares et dans la région qui nous occupe 23 000 ⁴³² soit :

— sur le Chamcar-Loeu	1 820 hectares à Chamcar-Andong
	3 300 hectares à Prekkak
— sur le Chup	11 450 hectares à Chup.
	4 061 hectares à Peamchang
	239 hectares à Tapao
et à Krek	2 166 hectares.

Elles ont donc été à l'origine de la conquête de ces terres vierges. Le défrichement, très pénible, puis la plantation ont été effectués par des Français encadrant et dirigeant une main-d'œuvre tonkinoise. De même jusqu'en 1945, la main-d'œuvre affectée aux travaux de greffage, de saignée, à la marche des usines, était essentiellement tonkinoise. Les « coolies », recrutés dans les régions surpeuplées du delta tonkinois, vinrent d'abord individuellement, puis en familles (recrutement « conventionnel ») ⁴³³. Des villages avec écoles, pagodes, églises, furent construits pour eux. La lutte contre le paludisme fut menée victorieusement. Dans cette première étape, la participation cambodgienne fut très faible. Depuis 1945 cependant les événements politiques ont rendu très difficile le recrutement de coolies au Nord Vietnam. Des Sud-Vietnamiens furent employés et même des militaires chinois nationalistes internés. Puis des Khmer-Islam du Cambodge originaires des régions voisines (srok de Krauchmar khum de Kôr, Roca Popram, etc...). Finalement à partir de 1954, il fut fait appel à la main-d'œuvre cambodgienne ; jusqu'à cette date les Cambodgiens étaient employés pour les travaux les plus simples (nouveaux défrichements, bûcheronnage, camionnage). A partir de 1954 Khmer-Islam et Khmer sont employés comme ouvriers d'usine ou comme saigneurs. Dans cette dernière spécialité leur travail se révèle excellent. En 1951 on ne comptait encore que 880 Cambodgiens sur 8 380 ouvriers. En 1955, sur 15 000 ouvriers de toutes les plantations du Cambodge, 4 247 sont Cambodgiens et

⁴³² Sans compter les plantations de Mimot et Snoul : 10 000 hectares.

⁴³³ Cf. Ch. ROBEQUAIN. L'évolution économique de l'Indochine, Paris 1939.

4 021 Khmer-Islam⁴³⁴. Il faut en outre ajouter à ces chiffres les ouvriers journaliers employés pour le sarclage, le nettoyage des feuilles mortes, etc... Les Cambodgiens, comme il a été dit, sont principalement originaires des srok de Tbaung-Khmum, Kompong-Siem et Koh-Sautin (à Peamchang : 39 %, à Krek : 58 %) mais ils viennent aussi des « vieilles provinces » (à Peamchang : 42 %, à Krek : 7 %) et des provinces du Sud-Est (Peamchang : 17 %, Krek : 17 %). Au début ils formaient une main-d'œuvre très instable; dès qu'ils avaient un peu d'argent ou à l'époque des grands travaux champêtres, ils quittaient la Plantation pour retourner chez eux. Aujourd'hui ils tendent à se stabiliser et à former de véritables villages cambodgiens des plantations; des maisons de style khmer ont été construites pour eux notamment à Chamcar-Andong et à Prekkak.

A Chup, la plus grande partie des terres concédées est effectivement plantée (68 %) mais sur le Chamcar-Loeu, 28 % seulement des terres concédées sont exploitées; la plantation de Chamcar-Loeu en particulier est restée très petite (900 ha sur 6 000 concédés); la Société Indochinoise de Plantations d'Hévéas n'exploite dans l'ensemble que 15 % de la superficie qui lui est concédée.

Ainsi alors que sur le plateau de Chup, par ailleurs plus petit, la presque totalité des terres rouges est concédée et exploitée à 70 %, sur le Chamcar-Loeu, plus grand, il reste des terres non concédées et surtout des terres concédées *non exploitées*. *La colonisation paysanne s'est portée essentiellement sur le plateau de Chamcar-Loeu.*

2. — La colonisation paysanne avait commencé dès avant 1920, mais elle était restée modeste jusqu'en 1948. Depuis cette date et surtout depuis 1954, la colonisation paysanne du Chamcar-Loeu est le phénomène de colonisation avec déplacement le plus remarquable du Cambodge. De 1914 à 1930, le peuplement paysan avait mordu sur les plateaux, essentiellement à partir des villages périphériques. Les villageois de la plaine avaient des « chamcar » de coton et de maïs sur le plateau⁴³⁵; en certains endroits ils avaient même installé des hameaux dont quelques-uns furent abandonnés (bords Sud-Ouest du Chamcar-Loeu dans le khum de Chamcar-Krauch)

⁴³⁴ La progression continue; à Chamcar-Andong on ne comptait que 400 Cambodgiens sur 1 460 travailleurs en 1955; on en compte 1 200 sur 1 625 dès 1956.

⁴³⁵ DELOCHE de CAMPOCASSO signale, en 1922, l'extension de la culture du coton sur les terres élevées dites « terres rouges » (Les Productions du Cambodge. Hanoï 1922). Cette extension daterait de 1914.

et d'autres prospérèrent (Bos-Khnor, Ta-Ong, Svay-Teap). Entre 1941 et 1945, il y eut une extension assez considérable de ces chamcar, pour des cultures encouragées à l'époque par l'Administration du Protectorat : coton et ricin notamment. La plupart des terres ainsi défrichées furent abandonnées après 1945, au moins sur le Chamcar-Loeu. Sur le plateau de Chup, les habitants de Suong, Vihea Suor, Longnieng, Roca Popram, Kôr avaient développé sur tout le pourtour de la cuvette de Kôr (Est du massif de Chup et Ouest du massif de Kauk Srok) des chamcar où après le coton ils cultivèrent le soja (2 000 à 3 000 ha de soja en 1948). Cependant les événements importants datent des années 1948-1950. Sur le plateau de Chup l'insécurité amène l'Administration à regrouper la population en très gros centres, autour notamment de la plantation de Chup (Thmar-Pitt, Trapeang-Russey, Kbal-O ⁴³⁶, Vihea Tontim, Sampou-Phtos) (voir chap. VII), sans que le peuplement se développe, à proprement parler. La plupart du temps les paysans sont locataires de terres appartenant à la *Plantation de Chup* (en 1948 : 20 kg de soja à l'hectare et paiement de l'impôt foncier soit 16 piastres; en 1953 : 70 piastres l'ha).

Sur le Chamcar-Loeu, dès 1948, les habitants des *khum de berge* ou de *plaine voisins* et des quelques petits villages du plateau ont commencé à défricher la grande forêt le long de la route Traeung-Kompong-Thmar. L'insécurité arrêta un temps cet effort. Mais à partir de 1952, le regroupement, ordonné par l'Administration, des populations jusqu'alors éparses en petits hameaux, provoque le développement de *très gros villages*, fortement agglomérés : Bos-Khnor, Ta-Ong, Svay-Teap, Veal Tapok. En même temps la population continue à affluer; elle attaque la forêt de part et d'autre de la route, et à partir des plaines de Prey-Chhor et de Tangkauk. Depuis le retour de la sécurité, en 1954, le défrichement n'a fait que s'accroître : 10 000 hectares auraient été défrichés avec arrivée d'une vingtaine de milliers d'individus. Il ne s'agit plus d'habitants des *khum voisins*. Il y a une forte immigration en provenance notamment de Kampot (srok de Banteay-Méas). Les cultures paysannes couvrent 6 000 hectares sur les 12 000 concédés à la Société Indochinoise de Plantations d'Hévéas dont 2 500 hectares dans la seule forêt de Prey Doeum Thnôt (Plantation de Chamcar-Andong ⁴³⁷).

⁴³⁶ Kbal-O qui a recueilli les habitants de Kôr et Longnieng a 8 000 habitants.

⁴³⁷ En outre à Prey Sam, plantation de Chamcar Loeu, Khum Chamcar Svay.

Les modalités d'installation ont été très variables. Parfois des paysans ont défriché des terres non concédées ; parfois ils ont loué des terres appartenant aux Plantations et s'y sont installés : la Société Indochinoise de Plantations d'Hévéas a passé des contrats avec les paysans aux termes desquels ceux-ci payent un loyer de 300 riel par an et s'engagent à ne cultiver que des légumineuses (soja, arachide) ; les cultures paysannes sont parfois des cultures intercalaires entre des rangées de très jeunes hévéas ; ce loyer très faible n'est exigé par la Société que comme reconnaissance de sa propriété sur la terre ; il ne correspond nullement à la valeur de celle-ci. Ailleurs les paysans se sont installés sans autorisation sur des terres concédées (Prey Doeum Thnôt, khum Chamcar-Svay, Prey Ktoudy Damrey, khum Svay-Teap) et la Société a dû renoncer pratiquement à ses droits. Ailleurs encore ils se sont fixés illégalement sur des terres appartenant à l'état⁴³⁸. Les paysans travaillent quelquefois pour leur propre compte et ont demandé à devenir propriétaires des terres défrichées : 1 000 demandes sont ainsi en instance à la « salasrok » de Speu (1957) ; c'est le cas notamment des immigrés venus de loin. Mais les chamcar appartiennent dans la plus grande majorité des cas à des *riches Sino-Cambodgiens de Kompong-Cham* ou des villages de Bos-Khnor, Svay-Teap qui se sont fait accorder illégalement (par corruption) des concessions ou ont loué des terres aux Plantations. Ces riches font parfois de l'exploitation directe : ils emploient pour le défrichement, le sarclage et la récolte, des ouvriers (tchnouol) originaires du plateau ou venus des régions environnantes, et même d'assez loin (Srayau dans le srok de Kompong-Svay) et payés 20 riel par jour (non nourris) ou 10 riel par jour et nourris ; ces salariés ont parfois eux-mêmes un chamcar. Plus souvent encore les riches sous-louent à des gens pauvres. Le prix de location est variable : 800 riel pour un hectare de terrain non défriché, avec garantie de 4 ans, pour la culture du soja ; le propriétaire obtient ainsi à bon compte un terrain défriché ; jusqu'à 1 700 riel pour un hectare débroussaillé. On voit quels bénéfices aisés peuvent faire des commerçants ou des fonctionnaires qui se sont fait attribuer, comme le cas est fréquent, 30 hectares de terres rouges⁴³⁹.

⁴³⁸ Région de Trapeang-Krapoun — les paysans ont défriché des zones que l'administration voulait maintenir en forêt pour éviter l'érosion des sols en vue de la construction du barrage de Teuk Chhar.

⁴³⁹ Ou qui sous-louent des terrains de plantation.

Ces terres débroussées et cultivées ne sont pas habitées en permanence. Des

La société est ainsi très hiérarchisée : petits propriétaires ayant 2 ou 3 hectares de chamcar et parfois des rizières en terre de rizières — paysans misérables louant des chamcar et travaillant aussi comme coolies soit dans les chamcar des riches soit sur les plantations — coolies des plantations — riches concessionnaires ou locataires —. Les conflits sont d'ailleurs incessants entre les paysans, les planteurs et l'Administration soucieuse de conserver intactes les réserves domaniales.

Les « Chamcar Loeu » de terres rouges.

Les paysans installés sur les terres rouges, en forêt dense à Légumineuses et sampong, font des « *chamcar loeu* », des « jardins hauts » sur brûlis. Le procédé est classique. Le terrain est défriché mais non dessouché ; taillis et lianes de l'étage inférieur sont coupés jusqu'à 2 mètres de hauteur ; les grands arbres sont laissés en place. En mars quand tout est bien sec le paysan met le feu. Fin avril, après un sarclage léger à la houe, il sème : il fait, avec le « *khveo baûk* » (sorte de bêche au fer lancéolé qu'il traîne derrière lui), des trous superficiels dans lesquels sa femme dépose les grains ; avec le pied elle renferme le sol sur la graine. Ces travaux, quand ils ne sont pas effectués par des salariés, sont faits en groupe par entraide familiale : 3 ou 4 bêcheurs et 3 ou 4 semeurs travaillent ainsi sur un chamcar de forêt (le chamcar de forêt a, en général, 2 ou 3 ha). Le sarclage d'un hectare demande 4 à 5 journées de travail et de même le semis (en réalité, pour un chamcar normal de 3 hectares il faut une journée de travail avec 12 à 15 individus). La terre rouge n'est pas labourée : les essais qui ont été faits se sont révélés décevants ; la terre est trop lourde en saison des pluies. En saison sèche, la couche superficielle est très meuble et le « *khveo baûk* » suffit ; en profondeur par contre la terre est extrêmement dure ce qui rend impossible le labour ; le paysan n'a donc ni charrue, ni bœufs, sauf lorsque les bœufs peuvent lui servir au transport ; ils sont alors achetés à l'extérieur notamment dans la région de Skoun. Après une première récolte, le paysan se contente, les années suivantes, d'un sarclage en mars pour débarrasser la terre de la végétation et des tiges qui subsistent ; tiges sèches et brindilles

abris sont construits sur les « chamcar ». Ils servent aux exploitants seulement pendant les périodes de semis, de sarclage ou de récolte.

sont mises en tas et brûlées; c'est le seul entretien du sol... Le « *chamcar-loeu* » de terre rouge n'est pas un « *ray* »; il est cultivé plusieurs années durant (8 à 20 ans en règle générale); après quoi seulement il est abandonné à la végétation, en particulier aux bananiers sauvages. De ce fait les *chamcar* ont un caractère certain de *permanence* : quand deux familles ont défriché, côte à côte, la forêt, un piquet limite les *chamcar* de chacune, ce qui signifie bien que le « *chamcar-loeu* » est objet d'appropriation.

Le « *chamcar-loeu* » de terres rouges n'est pas livré à la culture du riz, sauf très rares exceptions, sur les plateaux de Chup et de Chamcar-Loeu; il n'en est ainsi que sur le plateau de Krek et sur les plateaux de Mimot et Snoul en dehors des limites de notre étude. Il est livré à des cultures *commerciales, spéculatives*. Cette prédominance est à mettre en rapport non seulement avec la nature du terrain mais aussi avec le régime de la terre : les riches propriétaires ou locataires sont en même temps des commerçants. Les cultures varient selon le cours des produits. Actuellement (1954-1958), le paysan cultive surtout le *bananier* (*doeum chek*), le *kapokier* (*doeum Kôr*), le *haricot* (*sandek bay*) et le *soja* (*sandek sieng*). Le bananier donne des bananes vertes consommées dans les villes; les régimes sont transportés du Chamcar-Loeu vers Kompong Cham et Phnom-Penh par camion ou encore sur le toit des autocars; le bananier subsiste en culture permanente pendant huit à vingt ans⁴⁴⁰. Les plantations de *kapokiers* se sont beaucoup développées depuis 1955, à cause des hauts prix de cette fibre; ils sont généralement mal plantés. Les cours s'étant effondrés en 1957, beaucoup d'arbres ont été abattus en 1958. La culture la plus fréquente est celle du haricot et du soja. Cette dernière plante, introduite au Cambodge, sur les berges, vers 1900, est devenue la principale culture des *chamcar* de terres rouges. Le *sandek-bay* (haricot) est semé dès les toutes premières pluies, en mars (pluie des mangues) et récolté à la fin mai; après sarclage sur le même *chamcar*, le paysan cultive le *soja* (*sandek sieng*); le semis a lieu en juin, juillet, parfois même août et septembre dans des trous espacés de 0,60 m; la récolte en décembre; la plante évolue en 4 mois et demi; il ne doit pas pleuvoir pendant la floraison. Le soja peut être parfois remplacé par une deuxième

⁴⁴⁰ Le bananier a la réputation d'être très épuisant pour le sol. Il semble que cette mauvaise réputation soit exagérée; toutefois il augmente l'acidité de terres à pH déjà faible.

récolte de sandek, ou bien, au contraire le soja peut être cultivé sans culture préalable du sandek. Pour l'une et l'autre culture les soins sont très réduits : quelques sarclages à la houe⁴⁴¹. Soja ou haricots donnent 5 à 6 « sacs » à l'hectare, soit 600 kilogrammes environ ; compte tenu de leurs prix élevés (800 riel le « sac » de soja, 300 riel le picul de haricot) soja et haricots sont des cultures rémunératrices. Elles rapportent plus de 7 000 riel à l'hectare. Soja et haricots occupent actuellement la première place sur les terres rouges tant dans le Chamcar-Loeu que dans le Chup où ils couvrent 2 000 hectares sur le pourtour de la cuvette de Kôr (khum de Roca-Popram, Thmar-Pitt, Kauk-Srok, Dang-Tong). Cette double culture apparaît d'autant plus rémunératrice qu'elle n'exige finalement qu'un travail limité.

Pour un hectare de chamcar planté en haricot-soja, le travail annuel est en effet le suivant :

1 sarclage en mars	: 5 journées de travail
semis du haricot	: 5 journées de travail
2 sarclages d'entretien	: 14 journées de travail
récolte du haricot	: 25 journées de travail
sarclage fin mai	: 7 journées de travail
semis du soja	: 5 journées de travail
2 sarclages intermédiaires	: 14 journées de travail
récolte du soja	: 25 journées de travail

soit au total 100 jours de travail, un peu plus qu'un hectare de rizière mais pour un profit plus que double et sans emploi de cheptel.

Moins importante est la culture du *maïs roux*, souvent en association avec le soja, le maïs étant cultivé le premier et le soja n'étant semé que quand le maïs a atteint 0,20 m ; dans certains cas le paysan peut faire deux récoltes de maïs dans l'année, l'une d'avril à août en profitant des pluies précoces d'avril, l'autre d'octobre à janvier en profitant des pluies tardives de décembre, et ensuite de la remontée d'eau par capillarité. La culture du *cotonnier* a presque disparu. Apparue dès 1914, elle avait été développée, sous pression administrative de 1941 à 1945. Elle prendra probablement dans les années qui viennent, un grand développement à la suite des brillants

⁴⁴¹ On compte 1 thang (20 kg) de semence pour 1 hectare.

résultats expérimentaux obtenus⁴⁴². Le ricin qui connut lui aussi une vigoureuse extension pendant les années de guerre, a été abandonné. Le paysan cultive aussi l'ananas et, en bordure Sud du plateau de Chamcar-Loeu, des arbres fruitiers (manguiers), des légumes (concombres, tarots, aubergines, potirons) et l'indigotier. La plupart de ces cultures, notamment le haricot et le maïs sont très néfastes aux sols.

Les cultivateurs des chamcar sont assez différents les uns des autres. Paysans de régions rizicoles qui ajoutent à leurs ressources propres la culture des chamcar de haricot, de soja ou de fruits : beaucoup d'habitants de Skoun et de ses environs viennent ainsi, après la moisson du paddy, faire trois mois de culture de haricot ou de soja (semis, sarclage et récolte) ; ce sont donc des habitants temporaires du plateau. Habitants de Bos Khnor, Svay-Teap, installés depuis longtemps sur le plateau, et propriétaires, à 6 ou 7 kilomètres du village, de chamcar qu'ils cultivent en famille et par entraide : ce sont des habitants permanents du plateau qui se rendent dans la journée sur leurs chamcar et regagnent leurs villages le soir ; ils n'habitent donc pas sur les chamcar, ceci essentiellement *faute d'eau* ; ils sont ainsi condamnés à des déplacements quotidiens qui peuvent être assez longs (8-10 km) et diminuent considérablement l'efficacité du travail. Immigrés récents vivant dans de petits phum au milieu des chamcar : le phum de *Chamcha* groupe ainsi 20 maisons et 40 chefs de famille autour d'un point d'eau ; presque toutes les familles (36) sont venues en 1948 de Tangkauk-Baray, les autres de Skoun ; toutes étaient des familles très pauvres dépourvues de terres dans leur pays natal ; elles se sont installées sur des terres domaniales non concédées, mais sans titre de propriété et sont actuellement menacées d'expulsion par l'Administration des Eaux et Forêts. Immigrés habitant les centres (Bos-Khnor) et travaillant comme locataires ou coolies sur des chamcar où ils viennent passer seulement les saisons de culture.

⁴⁴² Le rendement moyen *paysan* était de 300 à 400 kilogrammes, le rendement maximum de 1 tonne : semis en août, souvent en culture associée avec le soja, récolte à partir de décembre ; démariage, binage et buttage plus souvent pratiqués qu'en terre de berge ; le coton est de meilleure qualité ; mais le paysan laisse subsister d'une année sur l'autre des plantes adventices qui servent de vecteurs aux parasites ; le cotonnier est cultivé 2 ou 3 années de suite, sans arracher les tiges, ce qui favorise également les parasites.

Villages de terres rouges et brunes.

Un certain nombre de villages ne vivent guère que des *chamcar loeu*. Il y a donc là un genre de vie très particulier au Cambodge. Le fait est exceptionnel sur le plateau de Chup : à *phum Koh* (khum de Kôr) misérable hameau immédiatement à l'Est de la plantation de Chup, Khmer et Cham cultivent au milieu de la forêt, soja, arachide, sandek-bay, sésame, maïs, bananiers et kapokiers ; évacués entre 1952 et 1955 sur le village regroupé de Kbal-O, ils sont revenus dans leur hameau ; ils sont dévorés par le paludisme et le pian. Sur le plateau de Chamcar-Loeu, les *chamcar* font vivre au contraire, depuis quelques années, des villages prospères. Ainsi que nous l'avons dit, à un habitat assez dispersé de petits hameaux s'est à peu près complètement substitué de 1952 à 1955 un habitat de très gros bourgs. Situé à la lisière de terres rouges et brunes, le khum de *Chamcar-Krauch* est un khum de *chamcar*. Il a 225 kilomètres carrés ; il comptait en décembre 1952, 3 875 habitants soit 705 familles, répartis en 12 *phum*, chaque *phum* avant une cinquantaine de maisons, à l'exception de Bos-Khnor qui en avait 120 ; en mars 1955 il comptait 4 107 habitants dans 926 maisons ; en avril 1958, 10 000 habitants (dont 16 Cham, 103 Vietnamiens et 258 Chinois), presque toute la population étant concentrée à Bos-Khnor, qui est devenu un très important centre éclairé à l'électricité. Le nombre des électeurs est passé entre 1956 et 1958 de 2 057 à 3 097. La densité de la population est donc 46 habitants au kilomètre carré au lieu de 16 en 1952 grâce à l'immigration. Le climat malsain se traduit en effet par une forte mortalité des jeunes (les enfants de moins de 18 ans ne représentent que 35 % de la population). Moins de 2 000 hectares étaient cultivés en 1950 ; la superficie actuelle des cultures est beaucoup plus forte. Les principales cultures étaient (1954) :

les bananiers	(production 2 000 tonnes)
le soja	(production 400 tonnes)
le sandek-bay	(production 220 tonnes)
l'ananas	(production 200 tonnes)

1031 propriétaires se partageaient en 1950 les 1 814 hectares appropriés, mais ces chiffres ne veulent plus rien dire aujourd'hui. Plusieurs paysans riches travaillent avec des *tchnouol* venus en mai

des régions rizicoles pour le défrichement, payés 20 riel par jour ; mais la plupart des paysans sont locataires de terres appartenant soit à la plantation de Chamcar-Loeu soit à la ferme expérimentale de Chamcar-Krauch, soit surtout à des commerçants ou à des fonctionnaires qui se les sont fait attribuer récemment. Ils vivent misérablement, locataires et en même temps coolies pour la récolte du kapok ou des bananes par exemple ; ils passent sur les chamcar, dans des cabanes, les mois de travail, leurs cultures menacées par les éléphants et les sangliers ; ils complètent souvent leurs ressources en travaillant à la tâche sur la plantation de Chamcar-Loeu. Les produits sont vendus aux commerçants chinois de Bos-Khnor mais le troc est également pratiqué ; contre du paddy dans la plaine de Prey Chhor (2 kg de coton par exemple contre 1 « tao » de paddy), contre du prahoc sur le bord des Lacs.

Rizières de terres noires et « Chamcar-Loeu ».

Plus généralement cependant le paysan a adopté un genre de vie plus complexe, alliant la culture de chamcar à celle des rizières. Tel est le cas notamment pour les « neak-srè » des plaines de terres noires situées en contre-bas des plateaux de Chup et de Chamcar-Loeu. Nous avons déjà défini ces terres où les éléments basaltiques ont été décomposés en milieu très humide. Elles sont en fait gorgées d'eau par suite de la réapparition à leur niveau, sous forme de très grosses sources et de ruisseaux (Au), des eaux de pluies infiltrées dans les terres rouges des plateaux : une nappe phréatique puissante est présente à faible profondeur (Kong-Key : 4,50 m). Dans ces conditions les terres noires, assez riches chimiquement, donnent les meilleurs sols de rizières du Cambodge. A Tangkau (khum de Triel), à Romlong (khum de Soyong) sur la bordure Ouest du Chamcar-Loeu, à Krauch, sur la bordure Sud, à Ampil Tapok et Kong-Chey, Au Reang Au, sur la bordure Sud du massif de Peamchang-Chup, à *Suong*, sur la bordure Est, dans la cuvette de Kôr-Roca-Popram, les paysans vivent dans de très gros villages, fortement agglomérés et situés généralement en contrebas immédiat du plateau (site de Roca-Popram, Kbal-O, Vihea-Luong) ; ils sont ainsi à l'abri de l'inondation et au contact de deux régions d'économie différente ; dans la plaine, grâce à un réseau de rigoles de drainage, la culture du riz est très prospère ; les paddys cultivés, sont des paddys tardifs dont le rendement

dépasse 2 tonnes et peut même atteindre 3 tonnes⁴⁴³ ; sur le plateau à plus ou moins grande distance se trouvent des chamcar, etc... les plus modestes les exploitent eux-mêmes ; au moment de la récolte ils vivent sur les chamcar, dans des cabanes ; les plus riches qui sont généralement des commerçants, font cultiver leurs chamcar par des salariés. L'exploitation de la forêt, notamment la coupe des beaux bois d'œuvre procure d'autres ressources ; les gros bourgs, comme Tangkauk, ont de nombreux menuisiers et sont renommés pour leur travail du bois (meubles, charrettes) ; cette ressource est surtout importante sur le Chamcar-Loeu, les forêts de Chup ayant été en grande partie défrichées. Enfin les gros villages au contact de régions différentes sont le lieu d'un très actif commerce de détail. La route a, en outre, donné à certains une réelle prospérité (Prey-Totung, Tangkauk, Romlong, Au Réang Au).

La cuvette de Speu donne une assez bonne idée de cette vie paysanne ; c'est une petite dépression de terres noires de 9 kilomètres sur 5, dans le Nord du plateau de Chamcar-Loeu, à 40 mètres d'altitude. Au Sud et à l'Ouest le plateau atteint 90-100 mètres ; à l'Est par contre l'altitude s'élève peu (47-49 m), tout au moins dans l'immédiat, mais le terrain change ; aux terres noires succèdent des terres d'alluvions anciennes peu fertiles ; le plateau était couvert de la grande forêt ; les alluvions anciennes de forêt claire. La dépression de terre noire est arrosée par des sources et des rigoles venues du plateau (du Sud et de l'Ouest) et par un stung qui coule du Sud vers le Nord. Le *gros village de Speu* s'est installé au contact des terres noires de la cuvette et des terres grises d'alluvions anciennes. Il groupe la presque totalité des habitants du *khum de Speu* (78 km²) qui ne compte guère, en dehors du phum Speu, que les petits hameaux de Popreung, Prey-Tayo et phum Aumok, ce dernier peuplé de Cham ; tous ces hameaux sont situés comme Speu, formant pratiquement une seule grosse agglomération orientée Nord-Sud, au milieu des arbres, entre les rizières et la forêt claire. La population était officiellement en 1950 de 4 918 habitants dont 4 810 Cambodgiens et Cham, 62 Chinois et 46 Vietnamiens ; le nombre des inscrits était de 1 309. En 1954, le chauvaysrok de Speu déclarait 11 354 habitants. En 1958 la population serait de 19 000 habitants (dont 3 700 Khmer-Islam, 239 Vietnamiens et 653 Chinois). *La population*

⁴⁴³ Les rizières de Suong bénéficient d'apports de sels d'ammoniaque provenant de l'usine de Chup.

a plus que triplé de 1950 à 1958 ; entre 1956 et 1958 le nombre d'électeurs est passé de 3 676 à 5 341 ; ceci par immigration, la population ne comptant que 40 % de jeunes. La densité atteint ainsi 243 au kilomètre carré.

Les paysans ont laissé incultes les terres d'alluvions anciennes de la partie orientale du khum ; ils cultivent par contre à l'ouest des rizières dans la cuvette (khum de Banteay-Chrey) et travaillent des chamcar sur le plateau de terres rouges (khum de Svay-Teap et de Chamcar-Andong). Les rizières, en terres noires, où l'eau subsiste jusqu'en pleine saison sèche, sont belles, avec des rendements de paddy lourd de 2 tonnes à l'hectare. Les chamcar sont cultivés presque exclusivement en bananiers ou en association sandek-bay sandek-sieng. Les bananes sont récoltées toute l'année et les cultivateurs rentrent tous les soirs au villages (à bicyclette) ; la distance peut atteindre 10 ou 12 kilomètres ; pour les chamcar de sandek et de soja, il faut souvent aller habiter sur place dans des cabanes (ktom) lors des travaux de défrichement, de semis, de sarclage ou de recolte. La rizière est travaillée avec des buffles ; les chamcar à la main ; les bœufs, achetés à l'extérieur, sont utilisés pour tirer les charrettes. Les Cham élèvent quelques vaches. Les thnôt du village sont loués à des gens de Bati et Treang (Takéo), à raison de 20 à 30 riel le thnôt pour une saison : ces immigrants temporaires font le sucre sur place, le bois ne manquant pas. Le poisson est acheté à Peam-chikang ou à Prekkak, ou encore aux Vietnamiens ; en janvier, après la moisson, les paysans se rendent à Prekkak pour acheter le poisson à prahoc... A cette époque, d'ailleurs, beaucoup d'habitants se déplacent avec leurs charrettes vers les centres voisins (Prekkak, Prey-Totung, Prey-Chhor, Baray, Kompong-Thmar) pour y vendre bananes et légumes (notamment les courges, concombres, potirons). Inversement des commerçants de ces villages apportent des poteries, des fruits et se ravitaillent en produits locaux. Les Cham et quelques Khmer sont bûcherons et coupent beng, sralao, krakas, kranhung, etc. Les menuisiers sont également nombreux. Les Chinois ont des cultures maraîchères ou élèvent porcs et volailles. Speu est enfin un important centre de petit commerce et d'artisanat (marchands de tissus et de quincaillerie, épiciers, 10 tailleurs, des forgerons, bijoutiers, etc...) sans parler du commerce d'exportation des produits agricoles fait par les Chinois.

80 % des paysans exploitants seraient propriétaires de leurs terres et exploiteraient chacun 3 hectares environ. Quatre paysans plus

riches disposent de 10 hectares. Mais on note quelques grands exploitants, dont la présence est liée à celle des chamcar, non propriétaires : l'un d'entre eux loue 60 hectares de terre à la plantation de Chamcar-Loeu (khum de Svay-Teap) et emploie 10 ouvriers à demeure pour les travailler. Il y a également des paysans modestes qui louent des terres en rizières par métayage (prôvas) et en chamcar par fermage (tiouol) : l'ensemble des fermiers représenteraient 30 % des exploitants. Il s'y ajoute un nombre important de salariés (200 ?)

L'économie n'est pas très différente dans les régions de terre brune que l'on trouve en particulier dans la partie sud du massif de Chamcar-Loeu (Mean, Prey-Totung, Kôr, Krauch, Sampong-Chey) et du massif de Chup-Peamchang (Ampil-Tapok). Les terres brunes, plus mouvementées et moins riches que les terres rouges, portent à peu près les mêmes cultures (kapokiers, soja, haricot, maïs) mais les chamcar en terre brune sont de vrais champs ; ils sont labourés (légèrement) et hersés ; le feu n'y est généralement plus pratiqué ; ils sont presque permanents (M.C. 21 033) ; des buissons, notamment d'Eupatoria, subsistent entre les champs. Il est exceptionnel, sur ces terres, toujours proches des terres noires de bordure, qu'un village vive exclusivement de chamcar : c'est le cas cependant au village regroupé de « Chamcar-Sbau » au Sud-Ouest de la plantation de Peamchang ; les habitants y cultivent du maïs et soja ; assez misérables, souffrant du paludisme, ils complètent leurs ressources par la pêche (illégal) aux hautes eaux dans le Tonlé-Tauch ou travaillent comme coolies sur la plantation. Presque toujours, au contraire, les paysans ont des rizières en terres noires (il y a de la terre noire dans toutes les dépressions) et des chamcar en terre brune, les unes et les autres leur appartenant. C'est une économie mixte dans le cadre de la petite propriété familiale ⁴⁴⁴.

Rizières en terres rocheuses.

Paysage misérable que celui des terres basaltiques rocheuses non évoluées. Paysage mouvementé et naturellement assez cahotique, parsemé de blocs de lave. A la suite des feux répétés, il ne

⁴⁴⁴ Sur les plateaux de Krek, Minot et Snoul, en terres brunes et aussi en terres rouges, les cultures sont des cultures ouvrières. Dans son chamcar, où il vit avec sa famille, à proximité de sa parcelle de rizière, le paysan cultive de l'arachide, du maïs, du soja et même du riz ; autour de la maison, la femme cultive des légumes, des condiments ; on trouve quelques arbres fruitiers.

subsiste guère sur le plateau de Troeung Krala qu'une forêt claire de très petits arbres, avec dans les thalwegs des bambousaies. Cependant dans tous les replis de terrain, entre les blocs de lave, apparaît la terre noire et avec elle de belles rizières qu'il a fallu dépierrer (souvent elles occupent d'anciens étangs asséchés). Les arbres fruitiers sont nombreux, notamment les thnôt et les cocotiers ; enfin les cultures autres que le riz, dans des « chamcar » labourés et permanents, sont importantes (soja, haricot).

II. — LES RIVES DU TONLÉ-THOM ENTRE KOH-SAUTIN ET KRATIÉ

Les rives du Mékong au Nord de Koh-Sautin présentent quelques différences avec ce qu'elles sont au Sud. Le fleuve ici ne coule plus dans une plaine alluviale mais dans une *vallée* aménagée aux dépens des plateaux de grès (à l'Est) et de basalte à l'Ouest ; au coude de Prek Kak, il attaque la falaise basaltique de son méandre de rive concave : fait unique dans le Cambodge peuplé que cette érosion actuelle de la roche en place par le grand fleuve ; du haut de la falaise se découvre un des plus beaux paysages du Royaume ; à Kompong-Cham le fleuve borde également le plateau, ici moins haut, déterminant le site de la ville. Les plateaux, ainsi qu'il a été dit, sont couverts de forêt ou l'étaient il y a peu de temps et de forêts généralement très malsaines ; ils étaient déserts il y a 40 ans et sont restés peu peuplés à l'Ouest, vides à l'Est : au delà de l'arrière-berge, les « neak chamcar » des berges ne trouvent point des rizières peuplées mais des forêts hostiles où les fauves sont nombreux. La forêt couvre également dans le fond de la vallée, l'*arrière-berge*. Celle-ci est plus ou moins large (15 km à hauteur de Krauchmar) ; elle disparaît à hauteur de Kratié. Elle est toujours très *basse* à 10-12 mètres en contrebas du bourrelet de berge. Elle est occupée partiellement par des beng (sur la rive droite, de part et d'autre de Prek Kak) ; drainée sur la rive gauche par une rivière qui, sous des noms divers, joint le Prek Chhlong au Mékong (confluence de Peamchiléang). Elle est très fortement inondée en crue et la *crue y est rapide*. Elle est inculte, couverte de hautes herbes ou d'une forêt lacustre souvent très dense et difficilement pénétrable. Fauves et éléphants y sont nombreux. Ainsi, aujourd'hui encore, une vaste zone sauvage borde les berges du Tonlé-Thom supérieur : les fauves pénétraient il y a 60 ans jusque dans l'île de Koh-Samrong appelée alors Koh-Chrouk (Prey), l'île du sanglier. L'arrière-berge est inculte parce qu'elle est basse et

parce que les hommes n'y ont encore fait *aucun colmatage*. Les Prek qui rejoignent le fleuve n'ont pas été creusés; ils sont presque tous naturels et ne sont autres le plus souvent que le cours inférieur de stung (Stung-Tè, Stung Chhlong) descendus du plateau; ils sont donc, en crue, abondamment alimentés en eaux claires venues du plateau; le limonage par les eaux du Mékong est ainsi rendu difficile (BARTHELEMY). Au Nord de Prek Kak, aucun khum n'a un toponyme en « Prek »; on peut en conclure qu'en 1908 aucun prek n'y avait encore été creusé. Il n'y a donc *pas de terres de revers de bourrelet*, de ces riches terres lobob-lobay qui se déposent ailleurs au débouché des prek dans l'arrière-berge.

Le *bourrelet de berge* est de ce fait *étroit* (0,500 km à 1 km) avec un revers brutal. Fort heureusement le fleuve décrit des méandres un à Chhlong, le deuxième à Prek Kak, le troisième à Koh-Sautin; les berges de rive convexe y étendent des terres lobob-lobay plus sableuses cependant qu'en aval; à Koh-Sautin ces berges ont été morcelées par les bras du fleuve, en un archipel dont les îles, plus ou moins rattachées à la rive droite en saison sèche, multiplient bourrelets exondés et terres basses très fertiles. Le fleuve enserre d'autres îles en amont; mais les éléments déposés sont, en proportion de plus en plus forte vers le Nord, des éléments grossiers, du *sable*, comme il est naturel. De grandes plages de sable pur s'étendent à l'aval des îles et en amont de Koh Pi, le sable constitue même l'essentiel des îles qui n'ont plus du tout la même fertilité; la berge qui fait face à Chhlong est elle-même en grande partie sableuse. D'une façon générale les alluvions sont ici à prépondérance sableuse. A l'exception des îles méridionales (Koh-Pi, Koh-Samrong, Koh-Sautin), les conditions naturelles sont donc nettement moins favorables que sur le Tonlé-Thom moyen. Le bourrelet de berge, *étroit*, est *haut* (chap. II) : il domine le fleuve à l'étiage de 18 mètres (Kratie), à 14 mètres (Tonlé-Bet). Le sommet n'est jamais submergé et porte de belles cultures arbustives. Crue et décrue étant rapides et le bourrelet accusé, les cultures de saison sèche trouvent des conditions favorables (coton, tabac) tandis que les cultures de saison des pluies en avant-crue sont toujours aléatoires.

Dans ces conditions, les berges du Tonlé-Thom supérieur sont *moins peuplées* que celles du Tonlé-Thom moyen si l'on en excepte toutefois l'extrémité méridionale où se trouvent, au contraire, dans les îles, des densités très élevées (Koh-Sautin : 420, Koh-Samrong : 320). La densité se tient généralement entre 100 et 150 habitants

au kilomètre carré, sur la rive gauche de Prek-Achi à Chhlong (Prek-Achi : 133, Khsach Andet : 150) ; elle diminue considérablement en amont de Chhlong (Kanchor : 15). Sur la rive droite les densités sont uniformément faibles en amont de Prekkak (Russey-Kéo : 17-Chambak : 30). La rive gauche de Tonlé-Bet à Kratié est peuplée en partie de Cham (Khmer-Islam) et ceux-ci sont même en majorité de Kompong-Tréas à Chumnik, dans le srok de Krauchmar : ils sont certainement plus de 20 000 avec de très grosses communautés à Tréa, Svay-Khléang, Poeus, Chumnik. Sauf au Sud, les khum sont grands : *le peuplement est récent* en effet, si l'on excepte l'archipel des Koh-Sautin, qui était au milieu du XIX^e siècle la région la plus peuplée du Royaume (carte n° 10, chap. XIV). Mais à 10 kilomètres en amont, Koh-Samrong était déserte encore vers 1900⁴⁴⁵. L'actuel srok de Kratié avait 1 250 inscrits en 1875, soit 7 000 habitants. L'arrivée des Cham daterait du début ou de la première moitié du XIX^e siècle. Peuplement récent, encore inachevé : seuls le sommet du bourrelet et les berges basses dans les îles et sur la rive sont colonisés : l'arrière-berge non colmatée est encore inculte. Enfin on ne notera pas sans surprise que si la population est peu dense, si une grande partie du sol est encore inculte, par contre, beaucoup d'habitants vivent, plutôt mal, d'occupations autres qu'agricoles.

Les îles du Tonlé-Thom de Koh-Sautin à Prekkak. — Les berges méridionales du cours supérieur du Tonlé-Thom présentent cependant un tableau de la vie rurale qui ne diffère guère de celui des berges du cours moyen. Les berges sont plus hautes mais les conditions générales sont les mêmes qu'en aval. Les cultures de saison sèche sont variées ; elles sont peut-être ici plus belles que partout ailleurs (carte n° 24). Le *coton* est réduit à quelques champs, après avoir été très étendu. Les cultures maraîchères sont développées dans la banlieue de Kompong-Cham (Roang) ; le sésame tient une grande place, mais le *tabac* est dominant. Il couvrait 15 % des terres de Kompong-Siem en 1950 et s'est encore étendu depuis. Toutes les berges autour de Kompong-Cham sont, en outre, grâce aux efforts de la Coopérative des Tabacs et de la Société M.A.C. une région-pilote pour cette culture (chap. XII). Par contre les cultures de saison des pluies sont réduites. Comme cultures permanentes il faut noter surtout le kapokier et le mackloeu. Les « neak-chamcar » ne cultivent qu'un peu de riz de saison sèche, essentiellement sur la rive droite entre

⁴⁴⁵ Voir ci-dessus chap. XIV les chiffres donnés par ADHEMAR LECLERE.

Kompong-Cham et Prekkak (Roang, Romchek, Hanchey), mais ce sont là quantités très insuffisantes et ils doivent se procurer la presque totalité de leur consommation par *troc* : en mars, après la récolte du tabac, ils s'en vont en convoi de charrettes vers les plaines rizicoles de Suong ou de Prey-Chhor troquer du tabac, du coton en graine et des tissus de coton contre du paddy. Le tissage du coton est important : tissage familial pour compléter les ressources et même tissage commercial à Koh Sautin (chap. IX). Les bœufs sont seuls élevés pour le labour et la charrette ; il n'y a pas de femelles et le troupeau ne se renouvelle pas (Koh-Samrong compte 1 214 bœufs et 26 vaches) ; il faut acheter des jeunes, notamment dans les srok de Kompong-Svay et Stoung (Kompong-Thom) ; mais le troupeau reste insuffisant (Koh-Samrong : 1 240 bêtes pour 880 exploitants soit un déficit de 520 têtes, Romchek : 662 bovins pour 675 familles exploitantes, soit un déficit de plus de la moitié) ; il y a donc location d'animaux ou travail de la terre à façon par ceux qui ont des attelages. Les animaux sont l'objet de soins attentifs ; pour leur éviter deux mois de transhumance lors de la crue, des étables surélevées leur ont été aménagées, au-dessus desquelles du foin ou de la paille sont engrangés.

La moyenne de la propriété est peu élevée : elle se tient autour de un hectare ⁴⁴⁶. Il n'y a guère que des petits propriétaires : 5 propriétaires de plus de 5 hectares à Koh-Samrong, 4 à Prek Achi. Mais la plupart des petits propriétaires sont en même temps locataires. Le cours des locations est élevé (2 000 à 3 000 riel l'hectare à Koh-Samrong en 1954) : la terre est en effet très précieuse donc très chère.

Comparée à la berge du Tonlé-Thom moyen, cette berge méridionale du Tonlé-Thom supérieur doit son originalité à la présence d'*îles étendues* : archipels de Koh-Sautin (Koh-Mit, Koh-Tontim, Koh-Roka), Koh-Samrong, Koh-Pi (les « deux îles » qui sont en

 446

Koh-Samrong, propriété moyenne	1,4
Romchek	— 1,2
Roang	— 1,2
Kienchrey	— 1,2
Peamchiléang	— 0,8
Chirou	— 1,2
Beng Pruol	— 1,2
Koh-Pi	— 0,6
Prek Achi	— 0,9

réalité 4). Là se trouve l'essentiel de la population, les très fortes densités, trop fortes déjà. Là se trouvent les plus riches cultures. Les berges elles-mêmes, étroites, n'ont pas le même intérêt. Au contraire dans les îles, les bourrelets ont multiplié les conditions favorables. Îles « merveilleuses ». Toutefois leur prospérité semble désormais moins évidente. L'attaque de l'érosion fait disparaître d'excellentes terres ; entre les bourrelets, les terres non renouvelées s'appauvrissent. De nouvelles terres sont bien déposées mais au profit d'autres paysans que les propriétaires anciens. Enfin la population commence à être trop nombreuse. Nous avons déjà eu l'occasion de décrire une de ces îles (Koh-Samrong)⁴⁴⁷. Plus célèbre est *Koh-Sautin* : le khum occupe deux des îles de l'archipel du même nom : l'île de Koh-Sautin proprement dite et Koh-Thmey. La superficie des terres aux basses eaux (de février) est d'après le cadastre de 1 039 hectares ; mais le cadastre est déjà ancien et l'île principale s'agrandit chaque année vers le Sud où s'étendent de larges plages de sable et de limon sableux (dey-khsach) apporté par le fleuve ; la superficie actuelle des terres est voisine de 1 200 hectares auxquels il faut ajouter la superficie occupée par les eaux, soit en tout 18 kilomètres carrés. L'île de Koh-Sautin est composée de 3 bourrelets séparés par des dépressions où subsistent des mares ; le bourrelet Sud mal marqué dans Koh Sautin l'est bien dans l'île de Koh Thmey ; au Nord un quatrième bourrelet est en formation. La dépression centrale est presque complètement fermée ; les sols y sont lourds, argileux, non renouvelés et appauvris. Lors de l'inondation en septembre, chaque bourrelet émerge seul ; il y a quatre îles ; sur ces îles se trouvent les maisons entourées d'arbres fruitiers, de bambous et des kapokiers ; l'eau arrive jusque sous les pilotis où le sol est boueux. Le khum compte 1 414 maisons réparties en 6 phum : 3 d'entre eux se suivent, avec la terminologie habituelle, d'aval en amont sur le bourrelet principal : Chong-Koh, Kandal-Koh et Kbal-Koh, un quatrième occupe le bourrelet de Koh-Thmey, un cinquième sur le bourrelet central est dit « phum loeu » (phum « du haut »), un sixième occupe le petit bourrelet du Nord-Ouest : « phum Tchoeung » (phum « du Nord ») (photo n° 13).

Les phum et leurs ceintures d'arbres fruitiers couvrent avec les plantations de *kapokiers* de Kbal-Koh 500 hectares ; les terres loboblobay 430 hectares avec deux cultures par an ; les pagodes et zones

⁴⁴⁷ J. DELVERT. — Une île du Mékong cambodgien. Bulletin de l'Association de Géographes Français. Mars-avril 1956.

incultes du domaine local (mares, sable) 107 hectares. Les cultures de saison sèche sont surtout le *tabac*, récolté à partir de la fin février et jusqu'en avril ; mais également un peu de maïs, du coton, du sésame (dans les sols argileux non renouvelés). Le tabac est surtout du tabac local, haché vert et vendu prêt au commerçant chinois. 17 paysans font partie de la Coopérative de Kompong-Cham et cultivent des tabacs légers.

Dès le début des pluies et pour gagner du temps, le paysan sème du maïs roux dans les intervalles des plants de tabac, sans labourer ni herser ; le maïs peut ainsi être récolté avant la crue ; son égrenage est une des occupations de la période de l'inondation (ce qui n'est guère favorable à sa conservation). Le kapokier s'est beaucoup étendu en 1955-1956 (hauts cours du kapok) surtout dans Kbal-Koh et Koh-Thmey ; l'égrenage du kapok est aussi une occupation de la saison des hautes eaux ; mais les gousses sont presque toujours vendues sur l'arbre. Les arbres fruitiers sont nombreux et variés dans les dey-phum. Les paysans ne pêchent pas, sauf un peu aux hautes eaux ; ils achètent le poisson aux familles Cham qui habitent l'extrémité occidentale de l'île (dans Chong-Koh). Ces ressources sont complétées par le *tissage du coton* : dans Koh-Thmey, Chong, Kandal et Kbal-Koh (au Sud de l'île) il ne s'agit que d'une activité d'appoint ; travail des femmes à la saison chaude avant la récolte du tabac ; les filés de coton sont achetés à Kompong-Cham ; ils sont teints à l'indigo pour le bleu, avec des colorants chimiques pour les autres couleurs et servent à faire des « krama ». Au contraire dans Phum-Loeu et Phum Khang-Chhoeung, dans le Nord de l'île, les paysans n'ont guère de terres : de par la configuration du terrain, en effet, les terres lobob-lobay sont presque toutes dans le Sud ; les paysans ne possèdent guère que leurs dey-phum ; aussi le tissage du coton est-il une activité essentielle. Le coton est acheté à Koh-Mit (île voisine au Nord, où cette culture est développée) ou encore à Speu sur les terres rouges. Il est dévidé et filé à la maison puis utilisé pour la *fabrification des couvertures* ; dans le seul Phum-Loeu, sur 227 familles, plus de 100 sont inscrites à la Coopérative de Kompong-Cham qui s'emploie à vendre les convertures. Cette activité date de 1920-1925 ; elle a reçu une vive impulsion entre 1941 et 1945. Aujourd'hui d'ailleurs elle est en crise faute d'avoir su trouver des débouchés pour une production de réelle valeur artistique cependant.

On dénombre (cadastre) 1 857 propriétaires pour 1 040 hectares. 52 % des paysans ont moins de 50 ares, 97 % moins de 2 hectares.

Très petite propriété donc. Ces chiffres doivent être accueillis avec quelque réserve, car, lors des relevés cadastraux, l'île était divisée en 2 khum et certains propriétaires ont été comptés deux fois ; il n'y a que 1 592 familles et nombre d'entre elles ne possèdent rien, pas même leur maison. Nous estimons la moyenne de la propriété à 0,70 hectare environ ; 178 *familles vivent dans des maisons qui ne leur appartiennent pas* (puisque'il n'y a que 1 414 maisons) soit 11 % des familles. Les familles sans maison sont particulièrement nombreuses dans les villages de tisserands de Phum-Loeu (42 familles sur 227 soit 25 %) et de Phum Koh Khang-Chhoeung (50 familles sur 334 soit 15 %). En outre 20 à 25 % des familles ont une maison et un deuyphum mais pas de terre ; elles sont comptées cependant comme propriétaires ; familles de pêcheurs cham, de tisserands, de cultivateurs qui louent des terrains. Les 2/3 des paysans dans ces conditions, sont de petits exploitants propriétaires travaillant avec 2 bœufs. Trois pagodes ont plus de 5 hectares, celles du Nord, les plus anciennes : Vat Kandal Khang Chhoeung (11,75 ha) Vat Kandal Khang Tbaung (26 ha), Vat Kbal-Koh (5,63 ha) ; et aussi 3 propriétaires : une veuve et 2 vieillards, le frère et la sœur qui sont les enfants de l'ancien « mékoh » (Chef de l'île) : ils ont respectivement 9,68 ha et 11,29 ha ; tous deux louent la totalité de leurs terres. Nombre de propriétaires de plus de 2 hectares louent également des terres ⁴⁴⁸. Le prix de la terre est élevé : 2 000 à 4 000 piastres en 1952, 2 500 riel en 1955 pour un hectare ; l'hectare de terrain rapporte de 5 000 à 10 000 riel selon le cours des produits ; la location s'élève à 25-50 % du rapport annuel de la terre. Il n'y a pratiquement pas de salariés originaires de l'île, sauf quelques jeunes tisserandes dans Phum-Loeu et Phum Khang Chhoeung payées 4 riel pour le tissage d'une couverture ; par contre, pour les 3 mois de la récolte du tabac, des « thnouol » viennent de la province de Kandal (Muk-Kompul) ou de Prey-Veng, et sont payés 1 000 riel nourris et logés pour 3 mois. Il y a un déficit permanent en cheptel ; les bœufs ⁴⁴⁹ sont achetés en Stoung par des commerçants cham ou cambodgiens ; autrefois des Laotiens venaient vendre des bêtes sur place. Les bêtes sont nourries à l'étable. L'île de Koh-Sautin ne compte qu'un puits à la Pagode de Kandal Koh Khang Tbaung ; les paysans se ravitaillent en eau au fleuve avec

⁴⁴⁸ Ces terres sont en partie louées par des paysans « fermiers » de la M.A.C. pour la culture du tabac (chap. XIII).

⁴⁴⁹ D'après BRANDA, on cultivait avec des buffles vers 1880 (?).

des charrettes-tonneaux, rude servitude en saison sèche car le fleuve est loin ; les plus riches ont des citernes. Le tabac, le kapok, le maïs sont vendus aux commerçants ; les « krama » sont généralement troqués contre du paddy, dans les plaines de Suong, de Prey-Chhor ou encore à Krala. Le terroir est très morcelé puisqu'on dénombre 4 500 parcelles, le champ moyen ayant 23 ares ; du fait de la nombreuse population les chamcar sont souvent éloignés des maisons.

L'île est très densément peuplée. On compte en 1955, 7 565 habitants sur 18 kilomètres carrés soit 420 habitants au kilomètre carré. C'est une des plus fortes densités du Cambodge. La population comprend 6 945 Cambodgiens, 530 Cham, 90 Chinois et 2 Vietnamiens ; les Cambodgiens sont tous « Sino-Cambodgiens », avec des ancêtres Chinois pas très éloignés ; les noms sont chinois ; les jeunes filles ne sortent pas dans la journée ; il y a un autel des ancêtres dans la salle de réception de presque toutes les maisons.

Koh-Sautin était déjà bien cultivée et bien habitée à la fin du ^{xix}^e siècle. La partie nord de l'île est la plus anciennement peuplée : là se trouvent les grandes pagodes ; la partie Sud et Koh-Thmey (l'île neuve) sont de peuplement plus récent, favorisé par l'extension des terres vers le Sud, sous l'action de l'alluvionnement.

Le khum de Koh-Sautin est aujourd'hui incontestablement surpeuplé. La densité au kilomètre carré cultivé est de 750. Un tiers des habitants n'a pas de terre ; deux phum vivent presque exclusivement de tissage du coton. Avec la décadence de cette industrie, l'émigration déjà ancienne, se poursuit ⁴⁵⁰. Émigration vers la ville de Kompong-Cham, vers les terres rouges du Chamcar-Loeu, vers le srok de Sithor-Kandal (Prey-Veng), vers les berges et îles en amont de Kratié : l'île de Koh-Tasuy où cette émigration est ancienne s'appelle aujourd'hui Koh-Sautin... Ce sont surtout les jeunes mariés qui émigrent. Dans une famille de tisserands de Phum-Loeu il ne reste avec le père et la mère que la plus jeune des filles ; les 4 autres enfants sont partis.

Les berges de rive gauche entre Prek Achi et Chhlong. — Très différentes sont les berges au-delà de Prek Kak. Ainsi que nous l'avons dit le peuplement Khmer-Islam ou Cham est ici majoritaire. Les Cham vivent dans de gros villages. Leurs maisons, très serrées sont des « *pieah rongdôl* », avec porte sur le plus petit côté. Elles sont plus allongées que les maisons Khmer ; leurs murs sont en planches

⁴⁵⁰ Il y a 12 000 noms sur le registre du khum ; depuis 1919, 4 500 habitants auraient émigré.

verticales ; les toits le plus souvent couverts de tuiles. Les Cham sont cultivateurs de chamcar (tabac, maïs) et de rizières de saison sèche ; ils pêchent en pêche familiale au « chhnoch » et à l'épervier ; ils sont en outre bûcherons et forestiers ; leurs familles tissent le coton et la soie. Parmi les khum cambodgiens *Khsach Andet* est des plus typiques. Situé dans le srok de Chhlong, sur la rive gauche du Mékong il a une superficie de 20 kilomètres carrés et une population d'environ 3 300 habitants soit 160 habitants au kilomètre carré. La superficie appropriée, d'après le cadastre, est de 933 hectares, mais l'enquête de 1948 ne donne qu'un total effectivement exploité de 602 hectares ; on peut dire que, *chaque année*, les $\frac{2}{3}$ de la superficie sont incultes. La densité au kilomètre carré effectivement cultivé est de 450. Tout le Sud du khum est en hautes herbes à éléphants et taillis inondés aux hautes eaux. L'habitat est étroitement localisé au sommet du bourrelet de berge en 3 Phum : Prek-Samrong, Phum-Thmey, peuplé à lui seul de 2 000 habitants dont la plupart des 260 Chinois, Prek-Tahop, peuplé de Cham ; chacun des phum Khmer a sa pagode ; le phum Cham a une mosquée. Les cultures essentielles sont celles du maïs et du riz. Le *maïs* est cultivé en début de saison des pluies et en début de saison sèche ; la première récolte est possible sur des superficies assez réduites, malgré la précocité de la crue, parce que les berges sont hautes ; quant à la culture de saison sèche, elle débute très tôt et donc dans de bonnes conditions parce qu'elle peut profiter des pluies d'octobre et de novembre. La culture du *riz* est cependant plus importante : culture du riz de saison sèche avec labour, repiquage et irrigation, de novembre à mars ; la paille de paddy est vendue après récolte, comme fourrage aux villages voisins. Le paysan se repose en avril et en août, comme il est de tradition sur les berges. Il faut ajouter les arbres fruitiers, notamment les *agrumes* qui font la renommée du khum voisin de Pongro ; les fruits sont vendus au commerçant chinois sur l'arbre. Les paysans élèvent des bœufs et aussi des buffles pour le travail des rizières : ce fait est exceptionnel en aval de Chhlong ; mais la présence de buffles dans les khum de berge est au contraire caractéristique des régions comprises entre Chhlong et Kratié ; par ailleurs des bœufs sont achetés à Kratié ou Sambor, au prix très élevé de 9 000 à 10 000 riel la paire. La moyenne de la propriété est de 1,4 ha, mais il n'y aurait (Enquête de 1948) que 382 exploitants pour 602 hectares dont 372 propriétaires-exploitants et 10 fermiers (ceux-ci louent la terre 11 000 riel l'ha par an). La grande majorité des exploitants (300) travailleraient moins d'un hec-

tare. Nombre de familles (123 ?) auraient des occupations autres qu'agricoles, essentiellement la pêche (Cham) et l'exploitation forestière. Aucun propriétaire n'a plus de 5 hectares. Ces données sont confirmées par celles du khum voisin de Pongro (chap. XV).

Les berges « amont » du Tonlé-Thom supérieur. — En amont de Chhlong, sur la rive gauche, et en amont de la plantation de Prek Kak sur la rive droite, les khum très étendus (de 125 à 390 km²) comprennent d'immenses surfaces boisées, vides, avec quelques petits hameaux cultivant selon l'altitude « *srè-vossa* » ou « *srè prang* ». La densité est donc faible, de 15 à 30 habitants au kilomètre carré. Même sur les berges, le peuplement est sporadique, avec de très gros villages que séparent des étendues désertes. De 3 à 10 % seulement de la superficie est cultivée. *Il s'agit déjà d'une région forestière.* Dans ces conditions, en dehors du riz, les cultures assez précieuses sont établies sur les terres les plus fertiles, notamment dans les îles : arbres fruitiers, tabac à Kanchor, *coton* et arachide à Chambak, Russey-Kéo, *coton*, kapokier et tabac dans l'île de Koh Meanchey.

Le khum de *Kanchor* a une superficie de 290 kilomètres carrés. Il n'est cultivé que sur 850 hectares, soit sur moins de 3 % ; le reste est couvert de forêts, forêt inondée en bordure du fleuve, forêt dense sur terrasse d'alluvions anciennes plus à l'Est. La population est de l'ordre de 4 600 habitants, soit 15 habitants au kilomètre carré ; mais la densité au kilomètre carré cultivé est fort élevée : 500 ; ce qui ne laisse pas d'être assez paradoxal étant donné l'étendue des surfaces libres. La population comprend des Khmer, des Cham (1 435 aux phum Chhoeuteaphot et Lovea-Thom) et des Chinois (236 à Prek Samau et Prek Chambak) ; elle est établie en 6 gros villages dénommés « *srok Kompong* » (pays de « l'Appontement ») sur le bourrelet de berge (en plus des 4 déjà cités, Kanchor et Dey-Thmey) ; mais aussi en 5 petits hameaux dénommés « *srok-srè* » (pays de la rizière) établis dans des clairières à la limite de la forêt inondée et de la forêt sèche. Ces derniers hameaux vivent de la culture du *riz de saison sèche* (un des hameaux s'appelle « *Srè-Prang* »), culture pratiquée avec des buffles ; de l'exploitation des ressources forestières notamment de la préparation de « *paillotes* » en sbauv (*Imperata*). Les habitants des berges cultivent également du riz en saison sèche (il y a en tout 400 ha de rizières) mais surtout du *tabac* ; le riz sert à la consommation ; le tabac est vendu. Le cadastre donne 860 propriétaires, soit une moyenne de un hectare par propriétaire ; l'enquête F.A.O. de 1948 donne 837 « exploitants » pour 766 hectares effective-

ment cultivés : on a donc affaire à une masse de petits propriétaires exploitants. Mais sur 1 088 « inscrits » (1954), 250 vivent de ressources autres qu'agricoles (pêche, petit commerce, exploitation forestière, notamment la fabrication des paillotes, travail dans les briqueteries, tuileries, charbonnières). Il est assez paradoxal de constater que 25 % *de la population n'a pas de terre alors que 3 % du terroir seulement est cultivé*. Témoignage d'impuissance d'une population nouvellement venue et sans grands moyens de travail, face à des conditions naturelles difficiles : pour 837 exploitants, on ne compte en effet que 761 têtes de bétail (y compris les jeunes) soit un déficit de 50 %, que 425 char-rués soit un déficit de 50 % également et 165 charrettes, soit un déficit de 80 %. Les « riches » sont ceux qui ont un train de culture : ils ne représentent que 50 % environ de la population.

LA PLAINE DES LACS

La Plaine des Lacs est bien différente de la Plaine des Quatre-Bras. Le fait essentiel est une densité de population beaucoup moindre (carte n° 12) : de 30 à 40 habitants au kilomètre carré en moyenne (dans les parties « peuplées » que seules nous étudions), soit :

		HABITANTS
		AU KM ²
<i>parties peuplées</i> du srok de Santuk		23
—	Kompong-Svay	23 (y compris Kg-Thom)
—	Stoung	21
—	Chikreng	20
—	Sauthnikom	52
—	Siemréap	70
—	Puok	35
—	Kralanh	40
—	Teukchor	28
—	Sisophon	26
—	Mongkolborrey	40
—	Battambang	45
—	Sangker	50 (y compris Battam- bang)
—	Moung	35
—	Bakan	34

Nous sommes loin des 180 habitants au kilomètre carré de Kandal-Stung !

Ce moindre peuplement se traduit même dans les limites administratives : khet, srok, khum sont ici beaucoup plus étendus. Certains khum en forêt inondée couvrent plusieurs dizaines de milliers

d'hectares : Koh-Chiveang : 52 020 hectares... L'histoire est la principale responsable de ce moindre peuplement actuel dans une zone qui fut, au contraire, sûrement très peuplée à l'époque Angkorienne. La Plaine des Lacs est, sauf rares exceptions (dans Siemréap), une zone sous-peuplée. Les superficies en forêt (forêt inondée, forêt dense à Diptérocarpacées, plus ou moins dégradée, forêt claire) ou en veal sont considérables. Tout prouve souvent qu'elles pourraient être cultivées : les photos aériennes montrent que les « veal » sont cloisonnés de diguettes, ce qui indique qu'ils ont été cultivés ; des traces d'un réseau hydraulique antérieur avec réservoirs (Baray) et canaux y sont visibles, notamment dans Battambang. De même le réseau hydraulique des rois Khmer a pu être reconstitué dans la région forestière d'Angkor. Le sous-peuplement se traduit par une faible superficie mise en valeur :

SROK (PARTIES ÉTUDIÉES)	PROPORTION DES TERRES CULTIVÉES
Santuk	14 %
Kompong-Svay	23 %
Stoung	11 %
Chikreng	5 %
Sauthnikom	15 %
Siemréap	14 %
Puok	10 %
Kralanh	7 %
Teukchor	6 %
Sisophon	4 %
Mongkolborrey	40 %
Battambang	50 %
Sangker	36 %
Moung	13 %
Bakan	14 %

Le paysage rural donne, en général, une impression d'*inachevé*. Beaucoup d'habitations, de hameaux sont récents et ne semblent pas destinés à rester où ils sont. La faucille employée est la faucille trakat bien moins pittoresque que la véritable faucille khmer. Buissons et arbres se dispersent dans les rizières, alors que, dans l'Est ils se cantonnent assez régulièrement sur les diguettes ; les thnôt sont peu nombreux sauf par endroits et cette absence prive le paysage d'un

de ses éléments d'ordre. La nature domine encore très largement l'homme. Presque partout, d'ailleurs, les bêtes sauvages inquiètent le paysan : les troupes d'éléphants ravagent les cultures ; panthères et tigres enlèvent les jeunes animaux. Dans les zones de forêt dense à Diptérocarpacées la pratique du brûlis, du « *chamcar-loeu* » pour la culture du riz est courante. On passe de ce fait, peu à peu, des régions peuplées aux régions presque vides que nous avons exclues de notre étude.

Le moindre peuplement domine toute l'économie de la région : il explique notamment l'importance de cultures très extensives comme celle du riz flottant ou du riz à semis direct ; il explique également une importance plus grande, en général, du cheptel : sauf Battambang, toutes les provinces des Lacs sont exportatrices de buffles et surtout de bœufs.

L'impression de vide est encore accrue par la répartition de cette population. Elle est en très grande part concentrée le long des *stung*, où les densités (difficiles à évaluer parce que les *khum* n'englobent qu'une faible part de rive de *stung*) sont fortes : Aù-Dambang (158 habitants au km²), Anlong-Veal (94 habitants au km²), Vat Kor (165 habitants au km²), par exemple, sur le *stung* Sangker et son défluent le *stung* Aù-Dambang. Le long des *stung*, en leur partie moyenne, c'est-à-dire où le *stung* ne sort pas de son lit, les maisons se succèdent, en file ininterrompue, sur chaque rive. Mais entre les *stung*, îlots de verdure et de peuplement, la population est trop souvent absente.

Quatre éléments constituent le paysage : la forêt inondée, la forêt dense, les *veal* et enfin les *stung*. La *forêt inondée* en plaine basse ne nous intéresse guère : seuls y vivent à l'aval de gros villages de *pêcheurs* cambodgiens et surtout vietnamiens ; les habitants cambodgiens de ces villages se déplacent avec le retrait des eaux et passent la saison de la pêche (janvier-mai) dans des villages provisoires sur les Lacs même ; les pêcheurs vietnamiens, eux, vivent dans des villages flottants (*sampans* ou maisons sur radeaux). La forêt en plaine haute est soit une forêt dense à Diptérocarpacées qui domine au nord des Lacs sauf dans la région du Santuk, soit la forêt claire à « *tbeng* », particulièrement développée au sud des Lacs dans la province de Pursat ; la forêt claire est vide ou peu s'en faut ; elle ne donne d'ailleurs que des ressources très médiocres et les sols qui la portent sont d'une extrême pauvreté ; la forêt dense au contraire a été très largement défrichée

par des chamcar ou par des rizières ; elle cède très souvent la place à une formation très dégradée (photo 2) : la transition entre chamcar et rizières est souvent insensible ; beaucoup de rizières ont succédé à des chamcar ; la forêt dense est, en outre, l'objet d'une exploitation de cueillette importante : l'huile de bois, la laque. Les veal, en plaine basse, plus ou moins inondée, sont partiellement cultivés en riz (surtout riz flottant et riz à semis direct) ; mais ils sont encore très largement incultes ; d'immenses plaines d'herbes s'étendent à l'infini, à l'Ouest de Baray et de Tang-Krassang, au Sud de Kompong-Thom et de Stoung (Kompong-Thom), au Sud de Kralanh (Siemréap, Battambang), à l'Ouest de Sisophon, au Nord-Ouest de Moung. Ainsi qu'il a été dit le « veal sbauv », tel qu'il s'offrait au paysan lorsqu'il a pu amorcer la reconquête du pays, était un lieu hostile, inondé aux hautes eaux, presque absolument sec aux basses eaux. Les arbres n'y poussent pas, à cause de l'inondation et surtout parce qu'un horizon argileux très compact à concrétions est à très faible profondeur ; il n'y a donc pas de bois de chauffage, pas de bois de construction, pas d'ombre ni pour les hommes, ni pour les bêtes. La culture du riz normal n'est possible que dans les parties les plus hautes. Les villages sont établis à la limite de l'inondation, et de ce fait les rizières sont souvent éloignées ; enfin les terres de veal sont de valeur médiocre qu'elles soient recouvertes par l'eau des Lacs (médiocrement chargée de limon) ou par l'eau des stung qui ne déposent guère que des sables sans grande valeur agricole (plaine de Kralanh inondée par le Stung Sreng, plaine de Pursat) ; seules les plaines de Mongkolborrey, Battambang et Moung, inondées par des stung issus des Cardamomes occidentales aux terrains variés (basaltes et calcaires notamment) sont riches. La distinction des zones de veal et des zones de forêt est importante même *au point de vue social* : dans les zones de veal, la propriété est assez forte (Srayau : 6 ha) et il arrive que ce ne soit pas une propriété paysanne ; le riz flottant qui est cultivé ne sert guère à la consommation ; c'est un produit commercial. Dans les zones conquises sur la forêt domine une propriété beaucoup plus petite qui devient même très petite dans les khum purement forestiers (Pradak : 0,3 ha).

Entre forêt inondée, veal et forêt sèche, les *stung* forment un lien. Leurs berges, dans le cours moyen, sont cultivées en jardins et en *vergers* ; ici se développe un paysage charmant, très semblable à celui des berges du Mékong ; maisons étirées au milieu des arbres, à l'ombre des aréquiers, cocotiers, manguiers, jaquiers ; les terres sont légères, assez peu différentes des lobob-khsach des bords du

Mékong ; elles conservent toujours un peu d'humidité et sont parfois l'objet d'une irrigation perfectionnée ; mais cette parure d'arbres et de jardins est une bande étroite : 100 mètres au maximum ; elle ne permet guère que des cultures arbustives ou maraîchères. Les paysans ici, outre des ressources agricoles plus variées, trouvent des ressources supplémentaires dans le petit commerce entre des régions très différentes : ils vont troquer contre du paddy les produits forestiers ; ils vont troquer contre des légumes et des fruits le poisson ; ils transportent vers les villages de pêcheurs les bambous fendus de la forêt qui serviront à faire les claies, vers les villages forestiers le poisson sec. Les stung sont, dans la Plaine des Lacs, des lieux de vie. Chacun a sa personnalité.

Forêt dense, veal, stung ne s'organisent pas partout de la même façon, ce qui permet de distinguer plusieurs régions qui ne correspondent pas exactement aux limites administratives⁴⁵¹. Autour de *Kompong-Thom* (srok de Santuk, Kompong-Svay, Stoung) les paysans ont surtout colonisé des veal ; la zone forestière au Nord est presque intacte ; les stung n'ont pas d'intérêt sauf, à l'Ouest, le stung Stoung (srok de Stoung dans Kompong-Thom). Autour de Siemréap (srok de Sauthnikom, Siemréap, Puok), les paysans n'ont guère colonisé que la forêt ; les veal sont d'ailleurs presque absents ; les berges des stung sont particulièrement vivantes. La *région de Kralanh* est désolée : les veal sont pauvres, incultes, la forêt est vide, les stung sans grand intérêt. De Sisophon à Moung, dans la région de Battambang, le paysan a colonisé des zones de forêt très fertiles et les stung sont bordés de berges très peuplées : c'est la région la plus favorisée. Enfin dans la *région de Pursat*, conquise en partie sur la forêt claire, en partie sur un veal infertile, seul le stung Pursat est source de vie.

I. — LA RÉGION DE KOMPONG-THOM

Entre les stung Chinit et Stoung, autour de Kompong-Thom, les plaines inondées sont étendues ; elles sont recouvertes vers les Lacs par la forêt lacustre, puis par la savane. Le paysan de la région de Kompong-Thom a, parfois, défriché la forêt inondée (village chré-

⁴⁵¹ Dans le Cambodge « peuplé » bien entendu ; toute la partie non peuplée, au Nord, est une immense forêt.

tien de Kompong-Kô) ; il a, en partie, colonisé les savanes, bien que subsistent de vastes surfaces incultes (entre Stung Srakomon et stung Stoung). Plus haut, s'étend une zone herbeuse avec termitières et taillis de bambou qui est probablement une forêt claire très dégradée, au delà enfin la forêt dense. Le paysan n'a pas installé ses demeures dans les plaines basses, mais soit sur le bord des stung (Phneou, Trapeang-Krassang sur le stung Chinit, Kompong--Samrong, Balang, Kompong-Kô sur le stung Sen, Kompong-Chen, Mosakrang sur le stung Stoung, Kompong-Kdey sur le stung Chikreng), soit sur des tertres non inondés, soit au pied des phnom (Tbong-Krapoeu, Samnak, Santuk, etc... en couronne autour du Phnom Santuk). Autour des maisons est cultivé le riz vossa repiqué, le plus souvent un riz hâtif (Srauv Konla). Mais au delà, dans la plaine plus ou moins inondée, soit Plaine des Lacs proprement dite, soit plaine d'inondation du stung Sen en amont de Kompong-Thom, souvent loin de chez lui, le paysan cultive des *riz flottants*, riz, « lourds », à longue durée d'évolution. Certains phum ne vivent même que de riz flottant (Kompong-Kô)⁴⁵². Cette prépondérance du riz flottant expliquerait l'emploi exclusif de la faucille droite « kandiev trakat », la faucille khmer classique étant d'emploi difficile pour couper le riz flottant ; la culture du riz flottant est ici ancienne ; elle était déjà pratiquée il y a plus de 100 ans. Elle oblige le paysan à se déplacer en avril pour les labours et les semis : il reste parfois absent pendant plusieurs jours vivant dans sa charrette ou dans des cabanes ; nouveau déplacement lors de la moisson après la récolte du « srauv Konla », en février. On ne moissonne que les épis (soit 40 à 50 cm de tige) ; la paille, longue de 2 ou 3 mètres, reste sur la rizière pour la nourriture du bétail. Quelques semaines avant les pluies, le paysan met le feu, les cendres servent d'engrais ; le paddy est ramené en charrette ou plus rarement en travois (khiev), le travois étant utilisé par les pauvres. Le *buffle* est l'animal de trait ; mais les bovins sont plus nombreux (34 000 bubalins et 58 000 bovins dans les 4 srok de Kompong-Thom) ; dans le troupeau bovin les femelles sont à égalité avec les bœufs (18 000 pour 20 000) ; les jeunes (moins de 3 ans) sont nombreux (20 500) ; *un fort excédent est disponible* : les 3 srok de Kompong-Thom vendent des bœufs, des jeunes et aussi des animaux âgés (plus de 7 ans), notamment aux terres de berge de la région

⁴⁵² Khum Trapeang-Russey — Kompong-Kô cultive du paddy flottant du type srauv bangka, srauv pôk qui pousse dans 2 ou 3 mètres d'eau.

de Kompong-Cham. L'élevage du gros bétail trouve ici des conditions favorables : en effet les pâturages sont abondants, une faible partie des terres étant cultivée ; souvent même les rizières sont laissées en jachère une année ou deux, ce qui accroît les possibilités de pâture. Les bêtes, aux hautes eaux, peuvent se déplacer vers les régions forestières plus hautes (Chikreng, Stoung, Santuk). Surtout il y a en saison sèche, autour des beng de la forêt inondée, d'excellents pâturages de « Paragrass » vers lesquels les villages entiers transhument de février à avril. En même temps, les paysans se livrent dans ces *beng* à une *pêche fort active* qui leur permet de se procurer prahoc, phaâk et poisson sec et même de rapporter du poisson sec pour le vendre aux habitants des régions forestières. Ce déplacement des villages rizicoles de février à avril, vers les Lacs, est un des phénomènes les plus caractéristiques de la géographie de ces pays : les villages sont presque abandonnés, les maisons fermées, les écoles « suspendues » ⁴⁵³... Dans l'économie de la région, les *stung* ne jouent qu'un rôle *très médiocre*. Les berges du *stung* Tang-Krassang et du *stung* Srakomon sont nues et vides ; celles du *stung* Sen et du *stung* Chinit sont longées d'arbres fruitiers et de kapokiers mais sans être zone d'attraction. Ces plaines où dominent les riz flottants ont une *moyenne de propriété forte* (Phneou : 4 ha, Kompong-Svay : 4, Trapeang-Russey : 3,3, Mohakrang : 3,8) et le métayage est pratiqué sur une échelle assez importante : le *srok* de Kompong-Svay a 87 propriétaires de plus de 20 hectares, 502 de plus de 10 hectares. Mais des exploitations étendues n'y sont pas inconnues, exploitées à l'aide de *journaliers*, avec jusqu'à 4 attelages. La société rurale est plus différenciée qu'ailleurs : à Samproch (Stoung), on compte 12 % de fermiers ou métayers.

Dans l'ensemble, les *khum* rizicoles ont une densité assez faible.

Srayau (Kompong-Svay) carte n° 14.

Srayau (*srok* Kompong-Svay, *khet* Kompong-Thom) ⁴⁵⁴ a 326 kilomètres carrés ; le sol est un sol argileux (*dey kandeng*) sur presque toute l'étendue du *khum* ; la nappe phréatique est à 4 mètres ; la plupart des 11 *phum* sont installés au sud de la route nationale n° 6

⁴⁵³ La grande pêche est très importante sur le bas *stung* Sen (Phat Sanday) et le bas *stung* Stoung.

⁴⁵⁴ Nous empruntons une part de ces renseignements à Mr. ROSPHUM, ancien élève de l'École Royale d'Administration.

sur des « tuol », monticules sablonneux exondés ; ces tuol correspondent probablement à d'anciennes berges du Stung Sen ; les autres phum sont situés sur la berge actuelle de ce stung ; le phum de Trapeang-Veng, le plus récent (il date de 20 ans), s'est installé sur la route nationale. Les phum sont encadrés d'arbres fruitiers et parfois de thnôt d'ailleurs inexploités ; le reste du pays est nu ; 4 pagodes et 4 écoles.

8 900 hectares seulement sont mis en valeur soit 27 % de la superficie, le reste étant en savane semée de beng et de trapeang. 8 700 hectares sont en riz et 200 hectares en cultures secondaires. Le riz flottant est cultivé dans les veal, à 8 kilomètres des villages (Veal Boveng, Kandeng, Kamplouv, etc...) ; les labours ont lieu du 13 avril (Nouvel An) à la fin mai ; les hommes y vivent de huit jours à un mois, selon l'importance des travaux, dormant sous les toits de leurs charrettes, puis ils reviennent à la maison pour se livrer de juin à novembre à la culture du « srauv Konla ». Paysans et paysannes retournent en février moissonner le riz flottant du type Kângal qui pousse dans un mètre à 1,50 m d'eau. Quelques cultures secondaires, surtout sur les berges du stung Sen : légumes, maïs blanc (cultivé de mars à juillet, aux premières pluies avant la crue) ; la récolte des graines de lotus dans les beng procure des ressources non négligeables. Le riz Konla donne un rendement moyen de 50 thang à l'hectare, mais son goût le fait préférer pour l'alimentation ; le riz flottant donne, selon l'ampleur de la crue, de 70 à 100 thang à l'hectare. La production totale peut être évaluée à 11 000 ou 12 000 tonnes de paddy dont près de 4 000 tonnes (180 000 thang) sont normalement exportées surtout vers Kompong-Cham.

Le cheptel est important : 4 500 bœufs, 1 000 vaches, 2 000 bovins de moins de 3 ans, 4 000 buffles. Ces animaux ne mangent bien que de mai à juillet, sur les rizières ; en juillet après les labours, tandis que les bœufs sont nourris à l'étable de paille et d'herbe cueillie dans les beng, que les vaches sont laissées, entravées, sur des tuol, les buffles sont conduits dans les parties basses du khum (Beng Sasarmony, Kopreah à 12 km) où ils restent pendant un mois sous la garde de bergers ; ceux-ci, pauvres gens payés 100 riel pour une paire de buffles, installent les animaux sur des terres et les nourrissent d'herbe coupée ; cette migration dure un mois, avant l'inondation. Après le repiquage, en août, bœufs et buffles sont emmenés sur les hauteurs du Phnom Santuk, où ils vivent en quasi-liberté, sans abri, livrés à la pluie, aux insectes, aux moustiques ; ils se nourrissent

d'herbes dures et de feuilles ; cette seconde migration est de plus en plus abandonnée, à cause des vols de bestiaux. Enfin, en pleine saison sèche, après la moisson du riz flottant (février), les paysans partent en charrette vers les beng avec tout leur bétail et une bonne provision de riz ; ils se groupent en caravanes de 30 à 100 charrettes ; des gamins chassent devant eux vaches et veaux qui gambadent, poursuivis par les chiens. Un véritable village de cabanes sur pilotis bas s'édifie près du beng ; les animaux sont libres ; on suspend des grelots de bois au cou de quelques femelles et la nuit on entrave les plus vieilles ; les autres bêtes sont laissées en pleine liberté dans la forêt inondée. Cependant les paysans pêchent au filet (uon) et à l'angrouth ; les femmes fabriquent prahoc, phaâk, mam et un poisson sec très renommé ; le retour a lieu fin mars, début avril. Cette grande migration de février-mars est cependant de moins en moins pratiquée. Buffles et bœufs peuvent être chaque année vendus, soit à des Cham, soit à des paysans des berges de Kandal et Kompong-Cham ; en 6 mois de 1957, 200 buffles et 60 bœufs ont été vendus. Le riz, le poisson, la vente des bestiaux constituent les seules ressources : quelques femmes tissent des krama ou des nattes de romchek vendues sur place même.

La moyenne de la propriété est forte : 6 *hectares*. Le cadastre dénombre 1 565 propriétaires pour quelque 8 900 hectares cultivés ; 5 propriétaires-paysans ont plus de 20 hectares ainsi que 39 non-paysans. L'exploitation est en moyenne de 4 hectares. On compte une centaine de « tchnouol » ; ce sont les habitants les plus pauvres du village ; ils n'ont généralement que quelques rizières konla ; ils se louent pour le repiquage et la récolte quand leurs propres travaux sont terminés à raison de 15 riel par jour ; certains d'entre eux de plus en plus nombreux vont travailler comme coolies sur les chamcar de soja du Chamcar-Loeu où ils vivent une partie de l'année (en juin notamment pour la cueillette du haricot ; ils sont payés 20 riel par jour) ; Quelques salariés étrangers, sont employés à la saison pendant 3 mois, logés et nourris par le propriétaire, à raison de 400 riel par mois. Des grands propriétaires, certains sont exploitants importants (10 ha) et travaillent avec des tchnouol ; d'autres, plus nombreux louent des terres en métayage ; mais avec l'appel de la main-d'œuvre du Chamcar-Loeu, la formule la plus fréquente est le *fermage à taux fixe*, beaucoup plus avantageux pour le fermier. On peut considérer que 500 propriétaires, soit 1 sur 3 louent la totalité ou une partie de leurs terres.

La population est d'environ 5 000 habitants en 1957, y compris 10 Vietnamiens et 50 Chinois. Ceci donne une densité de 15 habitants au kilomètre carré et de 65 au kilomètre carré cultivé. On note d'ailleurs, à côté de l'émigration temporaire vers le Chamcar-Loeu, une immigration de commerçants venus de Kompong-Cham et de cultivateurs venus de Takéo. Cette faible population n'est pas riche cependant : le régime de la propriété et les difficultés de la mise en valeur en sont responsables.

Zones forestières, Stoung et Chikreng.

Kompong-Svay dans sa partie peuplée, ne comprend que des étendues nues ; le peuplement s'est fait aux dépens du veal ; les conditions ne sont plus tout à fait les mêmes au Sud (Santuk) ni surtout à l'Ouest (Stoung).

L'exploitation forestière est importante dans le srok de Santuk. A *Kompong-Thmar* et Balang une partie de la population vit du commerce des bois d'œuvre et du bois de chauffage ainsi que de la fabrication du charbon de bois : on compte une centaine de fours appartenant à une dizaine de propriétaires cambodgiens. Le bois d'œuvre (krakas, koki, sokram, sralao, chhoeuteal) et aussi les bambous descendent par radeaux le stung Chinit ; ils proviennent des grandes réserves forestières en terres grises d'alluvions anciennes de Beng-Lovea. Kompong-Thmar est aussi un important centre sucrier : les thnôt sont très nombreux, en terre sableuse haute, à la sortie Nord du marché. Autour du Phnom Santuk, couvert de forêt dense, les beaux villages de piedmont, très groupés, ajoutent au riz flottant les cultures de chamcar et l'exploitation de la forêt.

A l'Ouest, dans le srok de Stoung et dans le srok de Chikreng rattaché administrativement à Siemréap, le peuplement s'est développé en partie aux dépens de la forêt dense à Diptérocarpacées et la vie paysanne se mêle intimement à la forêt. Le témoignage le plus évident en est l'importance dans le second de ces srok surtout, des « *chamcar-loeu* » conquis par brûlis. Ces chamcar, de forme circulaire (photo), sont presque *permanents*, une fois établis. Ils sont cultivés pendant cinq et six ans successivement ; la forêt ne peut jamais s'y reconstituer ; elle cède la place à une formation dégradée de buissons dominés par la silhouette en plumet des chambak et des chhoeuteal. Mais contrairement aux chamcar de terres rouges, les chamcar de forêt à Diptérocarpacées, sur sols sableux sont cultivés en *paddy*.

En *Stoung*, l'économie est encore en partie une économie de *veal* comme en *Kompong-Svay*. Toutefois les villageois de *Trea*, par exemple, joignent à la culture du riz flottant en plaine basse, la culture du riz léger (*srauv sral*) en zone défrichée haute, et la culture des agrumes et en outre une petite industrie née de la forêt : fabrication des boîtes de bétel en *thnôt* ou en bambou laqué (*pra-op sla*), des bols en bambou tressé, des « *teap* » des plateaux (*spok*) en *roluos*. La laque (*moreak*) provient du *doeum-kroeul* (*Melanorrhoea laccifera*). Une centaine de familles (sur un millier) se transmettent de père en fils les traditions de cette fabrication. Non loin à *Daung* et *Trayéa* les paysans fabriquent des paniers tressés, imperméabilisés à la résine (*krus*). *Kompong-Chen*, gros centre en plein développement, est un important marché du bois. Mais le *srok* de *Stoung* doit surtout sa prospérité au *stung*, le seul de la province de *Kompong-Thom* qui ait vraiment attiré les hommes et ce, depuis longtemps : il était bordé d'habitations lorsque DELAPORTE le remonta en 1873. Sur une dizaine de kilomètres, dans les *khum* de *Trea*, *Kompong-Chen* et *Mosakrang* se succèdent le long de la rive du *stung*, cocotiers, aréquiers, manguiers et surtout les orangers pour lesquels *Kompong-Chen* est très renommé.

Le *srok* de *Chikreng* appartient à la province de *Siemréap* ; il est situé entre la limite de la province de *Kompong-Thom* et le *stung* de *Damdek* qui fut la frontière du Royaume de 1863 à 1907 ; mais il s'apparente plus au *srok* voisin de *Stoung* qu'au cœur de la province de *Siemréap*. *Srok* peu cultivé : 12 000 hectares seulement sont en culture sur un total de 200 000 hectares (dans nos limites) ⁴⁵⁵. La majeure partie de la zone cultivée se trouve, de part et d'autre du cours moyen du *stung* *Chikreng*, sur une longueur d'une dizaine de kilomètres et autour de *Phum Au* (*khum Sangvoy*) le long d'un petit cours d'eau intermittent. Les traits essentiels de la vie rurale y rappellent ce que nous avons dit de la région de *Kompong-Thom* et notamment de *Stoung* : importance de la culture du riz flottant, propriété moyenne assez forte (3,2 ha), déplacement de la population pour la pêche et les besoins de l'élevage de février à avril, quelques cultures et vergers le long du *stung* (manguiers, cocotiers), densité de la population assez faible (34 habitants au km²). Mais cette vie rurale se développe dans une cadre forestier : entre forêt inondée, et

⁴⁵⁵ Ce *srok* souffre gravement de la sécheresse ; il n'y a pas de nappe phréatique.

forêt dense plus ou moins conservée. L'influence de la forêt est dominante, même au chef-lieu, Kompong-Kdey. *Chamcar de paddy* : la récolte est une récolte de soudure (en novembre), généralement assez bonne ; ainsi le paysan fait-il parfois, surtout quand il est pauvre, 3 récoltes de riz (riz de chamcar en novembre, riz moyen en décembre, riz flottant en février) — *Chasse à l'arbalète* avec des flèches empoisonnées au « chor-châk » ou par piégeage, surtout en février à la baisse des eaux et en octobre à la montée des eaux — *Travail en forêt* par les pauvres gens employés comme bûcherons ou travaillant à leur compte de février à mai, ce qui rend les technouol difficiles à trouver.

Le reste du srok est entièrement *forestier*, avec des khum semblables à ceux des hautes régions et un genre de vie assez particulier : tel, par exemple *Loveng-Russey*. Ce khum a 434 kilomètres carrés ; les cultures occupent 1 400 hectares environ soit moins de 3 % de la superficie. Il a environ 7 000 habitants, soit 16 habitants au kilomètre carré. Ces habitants sont dispersés (1955) en hameaux, d'une vingtaine de maisons, chaque maison entourée d'une haie de bambou épaisse, comme protection contre les fauves, sauf à Spean-Thnôt, important village « regroupé ». Chaque phum s'est installé dans une clairière où les paysans ont des rizières (1 300 ha) ; ils ont également des chamcar de paddy, gagnés sur la forêt et qu'ils cultivent pendant trois ans ; ce sont les habitants les plus pauvres qui cultivent le riz de chamcar, ce qui les dispense d'attelages. Presque tous les paysans sont bûcherons, pendant la saison sèche (1 mois, 1 mois et demi environ), Ils travaillent généralement pour le compte d'exploitants de Stoung ; ils sont payés 15 riel par jour, nourris et reçoivent le tabac ; l'argent sert à acheter les vêtements ; ils vont en forêt à 15-20 kilomètres couper les bois d'œuvre. D'autres travaillent pour les charbonniers. Tous vont, pour leur propre compte, couper lianes, rotins, ropeak, bois de chauffage, cueillir des fruits sauvages. Un certain désir de se suffire se manifeste par quelques médiocres cultures annexes (bananier, tabac, pastèques, citrouilles) et un peu de tissage familial de coton. Quelques paysans vont en saison sèche jusqu'au Tonlé-Chhmar pêcher du poisson, faire prahoc, poisson sec et poisson fumé ; mais la plupart achètent le poisson au marché de Kompong-Kdey. On élève plutôt des buffles que des bovins ; il y a peu de bêtes ; elles sont nourries au hameau, encore que quelques-uns, ceux qui pêchent, les emmènent avec eux transhumer en saison sèche.

II. — LA RÉGION DE SIEMREAP (Sauthnikom, Siemréap et Puok-Est)

Du stung Chikreng au stung Puok la région est bien différente et aussi la vie des hommes. Les plaines hautes sableuses non inondées sont ici très proches des Lacs : Siemréap, à 20 mètres d'altitude, n'est qu'à 14 kilomètres des Lacs (Kompong-Thom, à 13 mètres d'altitude, en est à 40 kil.) Les plaines basses sont très étroites ; elles n'ont pas 6 kilomètres de large à hauteur de Siemréap ; la forêt inondée est moins large et surtout la zone des *veal* (3 à 5 km au maximum) ; la population paysanne s'est donc installée surtout en zone de plaines hautes, sableuses, en défrichant la forêt dense à Diptérocarpacées qui recouvrait le pays. Conditions défavorables, car les sols sont très pauvres. Le paysage classique est celui de rizières de petites dimensions (parcelle moyenne dans le srok de Puok : 0,25 ha), parsemées d'arbres et de buissons, plus ou moins encastrées dans des zones de forêt et semées de termitières ; paysage confus, inorganisé au moins en apparence ⁴⁵⁶. De véritables villages forestiers sont nombreux, vivant presque uniquement de l'exploitation des produits forestiers (oléo-résines, bambous, lianes (*vâr*) ⁴⁵⁷, de la coupe de bois d'œuvre, ou encore de « *chamcar-loeu* » cultivés en paddy.

La pente de ces plaines basses est *forte*, et par conséquent la montée des eaux lors de l'inondation est rapide : la culture du riz flottant est réduite et disparaît même immédiatement au Sud de Siemréap. L'élevage est très important : il trouve sur les *veal* et les tapis herbeux de la forêt lacustre des conditions favorables puisque *veal* et forêt inondée sont proches de la zone habitée ; mais il n'y a plus de vastes mouvements en saison sèche pour les bestiaux. Pas de déplacement non plus pour la pêche ; les paysans se ravitaillent en *poisson auprès des gros villages de pêcheurs cambodgiens* (Kompong-Khleang, Kompong-Phlouk, Kompong-Phtoul). La présence exceptionnelle de ces villages de pêcheurs cambodgiens est un fait capital. Vie en forêt, disparition du riz flottant, disparition de la pêche paysanne

⁴⁵⁶ Il est bien entendu que nous décrivons ici les conditions naturelles contemporaines et non celles — inconnues — que trouvèrent les bâtisseurs d'Angkor. Nous ne pensons pas cependant que ces conditions aient pu être différentes et nous sommes contraints de nous étonner devant leur *médiocrité*.

⁴⁵⁷ Des paquets de lianes sont transportés par camions à partir des Koulen (piste de Banteay-Srey). Ils servent à tresser des engins de pêche.

et des mouvements de troupeaux, telles sont les conséquences de la nature. Deux types de villages : les villages du « bas », à la lisière de la zone inondée : ils vivent de différentes cultures de paddy (paddy moyen, paddy de saison sèche, parfois paddy flottant) et ont un cheptel important ; les villages du « haut » : ils vivent de paddy moyen, de paddy de chamcar, de vergers et de cueillette, et d'exploitation forestière.

Par ailleurs, et ceci est quelque peu paradoxal, la densité de la population est assez élevée : 82 habitants au kilomètre carré à Sauthnikom, 110 à Damdek, 160 à Siemréap (y compris le centre urbain), 90 à Krabey-Riel, 110 à Tatrao, 53 à Khnat. Même les khum forestiers comme Nokor-Thom (Angkor) ou Pradak ont respectivement 34 et 30 habitants au kilomètre carré. Ce fort peuplement s'explique partiellement mais, partiellement seulement, par la présence de beaux *vergers*, bien entretenus et bien soignés le long des stung : Au Damdek, stung Cha de Roluos, stung de Puok et surtout stung Siemréap avec les plus beaux vergers du Cambodge. Mais les rizières elles-mêmes sont assez bien peuplées, plus que celles de Kompong-Thom pour des terres moins fertiles ; les khum sont beaucoup plus petits : 70 kilomètres carrés en moyenne en Sauthnikom ; les parcelles nombreuses et petites. Tout semble indiquer un peuplement assez ancien, ou plus exactement une région encore peuplée à l'arrivée des Français. Bien des traditions y demeurent (port du sampot relevé, érection des « monts de sable » au Jour de l'An, danses « trott ») La moyenne de la propriété est faible (1,5 ha en Sauthnikom, 1,1 ha en Siemréap et Puok). Assez peuplée, la région est active et vivante avec les gros centres de Siemréap, Puok et Roluos. Certains khum semblent même trop peuplés ainsi Sranger (50 habitants au km²) et surtout Krabey-Riel (90 habitants au km²) pour des rizières très médiocres. Sranger et Krabey-Riel étaient des centres d'émigration vers Siemréap avant que la *vannerie* ne s'y développe sous l'impulsion de l'Éducation de Base (voir chap. VIII). L'activité commerciale est importante et en grande partie pratiquée par les paysans eux-mêmes sous forme de troc. C'est à cette relative richesse et à cette relative densité de peuplement qu'on doit l'extension exceptionnelle dans la cuvette des Lacs de la rizière de saison sèche, irriguée par canaux (Siemréap), par réservoirs-paysans ou « tomnup » (Roluos) ⁴⁵⁸, depuis

⁴⁵⁸ A Kompong-Kdey, un ancien instituteur a aménagé un tom-nup que les habitants utilisent pour les cultures maraîchères.

1937 par l'eau du Baray occidental (Khnat, Samrong-Yea, 1 000 ha) et bientôt par le réseau moderne du Baray occidental (13 000 ha). Forêt, riz de saison sèche, stung, population assez forte caractérisent cette région, qui fut le cœur du Cambodge (groupes monumentaux de Siemréap, Roluos, Beng Mealea) et qui reste *très khmer*⁴⁵⁹.

Le stung Siemréap.

Sur 8 kilomètres le stung Siemréap est bordé d'une suite ininterrompue de jardins, de vergers et de maisons paysannes avec au centre la petite ville de Siemréap. Toutes ces maisons, groupées administrativement en 10 phum, appartiennent au khum de Siemréap ; celui-ci englobe en outre le village de Phnom-Krom au pied de la colline du même nom et 6 phum rizières. L'ensemble du khum (centre urbain, villages de stung, villages de rizières, Phnom-Krom) a une superficie de 103 kilomètres carrés et une population de 24 000 habitants. Le centre urbain ayant une population de 12 000 habitants (10 330 en 1951, 9 854 en 1949) dont 1 200 Chinois et 500 Vietnamiens, la population paysanne du khum est de 10 000 environ, soit, à peu près, 100 *habitants au km²*.

Le stung Siemréap, né au Phnom Koulen, a de *l'eau en toutes saisons* bien que son débit soit très irrégulier. Il est utilisé de façon perfectionnée pour l'irrigation : sur 8 kilomètres, les paysans y ont installé des barrages munis de norias (chap. VIII). Jusqu'en 1948, la construction de ces norias était libre ; depuis elle est soumise à une autorisation de l'Administration ; mais il n'y a pas de règlement d'utilisation de l'eau (les norias ont toutes le même débit, soit 20 litres à la minute) ; chaque paysan peut installer une noria ; il la construit lui-même lorsqu'elle est en bambou ; il fait faire la roue par un menuisier lorsqu'elle est en bois (coût : 1 000 riel). Le paysan pauvre s'unit à d'autres pour construire barrage et noria ; l'eau est partagée ensuite à son arrivée dans les jardins en plusieurs petits canaux que l'on peut fermer grâce à des planchettes de bois. Un certain nombre de paysans n'ont pas de norias et remplacent cet instrument par un simple seau qu'un assemblage de 2 bambous permet de monter et de descendre dans la rivière. L'eau amenée par noria ou par seaux sert à l'irrigation des jardins maraîchers et des vergers ; elle permet aux berges du stung

⁴⁵⁹ Notons par contre la prédominance de la maison « Kantang » (toits à 2 pans, pilotis bas, porte sur le côté) qui trahirait des influences *siamoises*.

Siemréap d'avoir, en pleine saison sèche, si sévère dans la plaine sableuse, une végétation drue et belle qui leur donne la séduction d'une oasis. En aval du marché, entre celui-ci et le coude de la route de Phnom-Krom, 3 canaux construits par les habitants en 1934-1935 sous la direction de l'Administration provinciale, apportent l'eau du stung à des *rizières de saison sèche* (srè prang). L'eau est répartie par un réseau de rigoles ; elle est partagée par accord entre les propriétaires. Plus bas, à proximité du Phnom-Krom, une autre culture de riz de saison sèche est possible, au fur et à mesure de la baisse des eaux d'inondation, culture dite du riz « qui chasse l'eau » (srauv Bandeng teuk).

Le stung Siemréap est peuplé de *jardiniers* ; la superficie des vergers est de 12 % de la superficie totale du khum (316 ha sur 2 620) mais il faudrait éliminer les phum purement rizières situés à quelques distances du stung ; les paysans riverains ont en moyenne 25 % de leurs terres en vergers, à Phum-Thmey 50 %. Le phum Treang de 200 maisons, au Nord, entre le stung et la forêt, ne vit que des jardins ; les habitants louent leurs rizières en prôvas à des paysans de phum voisins. Les cultures comprennent d'abord les arbres fruitiers : cocotiers (Vat Svay en particulier) dont les palmes servent à faire cloisons et murs de maisons, manguiers (dont les fruits récoltés en mai, servent en particulier à faire des confitures), mangoustaniers (qui exigent beaucoup d'eau et ne sont au Cambodge cultivés qu'ici et à Kampot), quelques dourions à titre d'essai, jaciars, orangers, bananiers, « *mak prang* » aux fruits jaune d'or, ronds, de la taille d'une prune que les commerçants de Phnom-Penh viennent en mai récolter sur l'arbre (en 1956, 25 arbres ont rapporté 12 000 riel, soit 500 riel par arbre), aréquiers très nombreux en plantations serrées dont les fruits tombent d'eux-mêmes mûrs (à partir de 5 ans) et dont les troncs creusés sont utilisés par l'irrigation, quelques thnôt. Le bétel grimpe sur les aréquiers. Sous les arbres aussi, dans quelques petites parcelles, situées en bordure même de la rivière, dans son lit majeur, sont cultivés légumes et plantes précieuses : en saison sèche, pastèques, concombres, ananas, canne à sucre, patates et tabac, cultures très soigneuses, faites à la houe, sur billons, souvent fumées ; en saison des pluies, maïs, soja, canne à sucre. Fruits et légumes sont vendus au marché de Siemréap et surtout troqués contre du poisson aux pêcheurs des Lacs notamment aux pêcheurs cambodgiens du gros village de Kompong-Phlout, à des cours qui varient mais qui sont généralement très favorables aux jardiniers (en 1957 un ananas est

échangé à Kompong-Phlout contre un kilogramme de prahoc, alors qu'au marché de Siemréap, l'ananas vaut 4 riel et le kilogramme de prahoc 7 riel).

Si le phum de Treang vit exclusivement de ses vergers et loue ses rizières, les autres phum riverains ont une économie mixte ; les paysans travaillent aussi les rizières, rizières de saison des pluies, assez médiocres et qui appartiennent presque toujours à l'Administration provinciale ; en aval, les paysans de Vat Svay et Chriev ont surtout des rizières de saison sèche, excellentes qui donnent jusqu'à 2,5 t à l'hectare. Les plus riches habitants ont des rizières vossa et prang et des greniers à paddy. Dans l'ensemble cependant et sauf pour les phum non riverains, la riziculture n'est pas l'activité dominante.

A ces ressources s'ajoutent celles de la pêche ; non pas pêche dans le stung qui n'est guère poissonneux et où la ligne et le harpon sont seuls utilisés ; mais pêche dans les Lacs. Les plus pauvres habitants dans tous les phum en aval du marché et presque tous les habitants de Po-Banteay-Chey, Vat Po, Aranh sont pêcheurs ; ils travaillent en saison sèche comme salariés des « fermiers » de pêcherie (payés 800 riel par mois) et se mêlent à cette époque pour le travail aux claies ou aux samra aux habitants de Peam et de Phnom-Krom. Ils sont également transporteurs de bois de chauffage dont les tas s'amassent sur la berge. Les habitants les plus riches de ces villages sont « fermiers » des pêcheries ou élèvent des poissons (trey pra, Pangasius) en viviers.

Les paysans pratiquent encore toutes sortes de petits métiers ; à Treang, certains se font orpailleurs ; ailleurs on fabrique des jarres ou des soubassements de pilotis en ciment ; quelques femmes tissent ; il y a aussi quelques « sucriers ». Mais surtout les paysans utilisent les produits de la forêt. Ils sont menuisiers, scieurs de long, charrons, tonneliers (tonneaux à prahoc) ; ils tressent corbeilles et paniers en rotin et ropeak, en lanières de tronc de bananier (ce travail de vannerie est surtout la spécialité des khum voisins de Sranger et Krabey-Riel) ; ils cherchent en forêt lianes (vâr), rotin, écorces, oléo-résines ; ils fabriquent des bâtonnets d'encens et des torches ; ils coupent des bambous et fabriquent claies et nasses pour la pêche ; ils tressent des nattes en *romchek*, run, etc... Le village de Phnom-Krom est un village de pêcheurs et de carriers misérables qui exploitent les carrières de rhyolithe pour l'empierrement des routes.

En dehors du centre urbain, on compte environ 2 500 chefs de famille. Le cadastre dénombrait en 1957, 2 769 « possesseurs » pour

2 650 hectares cultivés, soit une moyenne d'environ un hectare. Grande masse (1 921 soit 52 %) de très petits propriétaires-exploitants (moins de un ha), jardiniers et riziculteurs travaillant eux-mêmes et s'entraïdant pour les travaux, 796 petits propriétaires (2 à 5 ha), 48 propriétaires importants (plus de 5 ha). Ni grands ni moyens exploitants : il n'y a pas en effet de salariés, les pauvres gens dépourvus de terre et d'attelage vivent de la cueillette des produits forestiers ou comme coolies-pêcheurs. Il y a par contre un certain nombre de fermiers, notamment ceux qui prennent en location les rizières appartenant à l'Administration du srok ; c'est là une survivance de la domination siamoise, les Siamois payant leurs fonctionnaires par l'attribution de lots de terrain ; actuellement ces rizières sont mises en adjudication tous les ans en mars. Quelques propriétaires non exploitants, commerçants de la ville ; l'un d'eux possède 30 hectares ; ils donnent leurs terres en prôvas, comme les jardiniers de Treang, à des riziculteurs.

Pradak.

Pradak est un village forestier, comme il en existe plusieurs dans la province de Siemréap (Daunkeo en Puok), assez différent de ceux que nous avons connus dans Chikreng. La population s'élève à environ 2 000 habitants tous cambodgiens, soit une densité de 30 habitants au kilomètre carré ; il y avait en 1951, 553 inscrits ; 406 habitants possédaient de la terre mais moins de 0,6 ha en moyenne : il n'y avait en effet que 236 hectares de rizières pour une superficie de 6 700 hectares ; la densité est donc de 900 habitants au kilomètre carré cultivé. Les rizières sont situées au Sud du village dans l'ancien Baray Oriental, un peu plus humide et imperméable que les autres terrains entièrement sableux. La récolte est si faible que le paddy récolté peut être foulé aux pieds. La forêt couvre donc la presque totalité du khum. Les habitants vivent en 5 villages bien groupés dont Pradak est de loin le plus gros avec 236 maisons, « pteah kantang » sur pilotis bas ; tous les toits sont couverts de chaume. Il n'y a que quelques puits collectifs pour chaque phum. La principale activité est l'exploitation des thnôt et la fabrication du sucre de palme : nous avons compté plus de 100 fours à sucre en activité dans le seul phum Pradak. L'autre activité essentielle est la fabrication des batonnets d'encens avec l'écorce de Chhoeuteal ; les bâtonnets de Pradak sont considérés comme étant de seconde qualité. Sucre de palme et bâtonnets sont

vendus au marché de Siemréap. L'exploitation de l'huile de bois et l'aménagement de chamcar forestiers complètent des ressources, à vrai dire, médiocres. La pêche est pratiquement nulle. Beaucoup de paysans travaillent comme coolies (Travaux Publics. Conservation d'Angkor). Le cheptel comprend de nombreuses *bêtes jeunes* ; une famille paysanne peut avoir 10 têtes de bétail. Les maisons sont pauvres ; certaines mêmes misérables : ce sont des cabanes, sur pilotis de soutien sans vraies colonnes ; le fourneau cambodgien n'est généralement pas utilisé ; les femmes font la cuisine sur des pierres, à l'extérieur de la maison. Malgré cette pauvreté, ce village, bien connu des touristes qui se rendent aux temples de Banteay-Srey et Banteay-Samrè, est propre, souriant et gai.

III. — LA RÉGION DE KRALANH (Ouest de Puok-Kralanh, Tuk-Chor, Sisophon)

A l'Ouest de Puok et jusqu'à Sisophon, et même jusqu'à Poipet s'étend une des régions les plus désolées du Cambodge peuplé. La densité de la population est de 25 dans l'Ouest de Puok, de 40 en Kralanh, de 28 en Teuk-Chor, de 26 en Sisophon ; et ce malgré la présence de quelques gros marchés : Prey-Chrouk, Kralanh, Kompong-Thkau, Phnom-Liep, Prahnet-Preah, Sisophon... La route nationale n° 6 traverse entre Puok et Sisophon une région presque vide ; le peuplement paysan est resté sporadique, plus au Nord, en zone forestière (le khum de Snoul a 72 habitants au km²). La superficie cultivée est de l'ordre de 5 %. Les conditions naturelles cependant ne diffèrent guère des autres régions : alternance, au Nord de la zone de forêt inondée, de forêts denses à Diptérocarpacées et de « veal ». Mais les savanes, particulièrement étendues ici en terres basses (moins de 20 m), généralement inondées, sont composées en surface de terrains sableux très infertiles. A cause de l'éloignement des Lacs, les eaux d'inondation qui parviennent jusqu'au Phnom-Kombat, à 3 kilomètres au Nord de Kralanh, ne contiennent aucune alluvion fertilisante ; quant aux alluvions déposées par les rivières venues des Dangrek, elles ne contiennent guère que du sable ; seules les terres les plus méridionales sont quelque peu fertilisées par les eaux des Lacs, mais elles sont très inondées (4 m dans les rizières de Sampeou-Lun). Quelques phnom ont attiré à leur pied les populations : Phnom-Liep, Prahnet Preah, Sisophon. En dehors des marchés récents,

seules les berges du Stung Sreng et du Stung Sisophon sont peuplées. A cette médiocrité de la nature s'ajoutent l'éloignement et les mauvaises communications, la position à la frontière qui a amené, même récemment, de nombreuses perturbations (beaucoup d'habitants ont accompagné en 1947 le départ des Siamois à la rétrocession), enfin une piraterie à l'état quasi endémique (la région fut de 1947 à 1954 le domaine des bandes Khmer Issarak).

Les modes de vie, cependant, ne sont guère différents de ceux rencontrés dans Kompong-Thom. Quelques cultures de riz en zone forestière, assez médiocres à vrai dire (exemple : Sasarsdam : 312 ha pour une superficie de 6 600 ha, Phnom-Liep : 727 ha pour une superficie de 18 180 ha...); le paddy n'est généralement pas repiqué; d'assez belles rizières de *riz flottant* dans les zones les plus basses (khum Sampeou-Lun)⁴⁶⁰; troupeaux assez importants de bœufs et buffles, vivant en demi-liberté et transhumant en saison sèche vers les beng de la forêt inondée (région de Peamsema); déplacement de la population avec les troupeaux pour la pêche, la fabrication du poisson sec, du poisson fumé et du prahoc (de février à avril). Il y a d'importantes ventes de bestiaux, notamment des bœufs dans les plaines de Battambang. Quelques jardins et vergers le long du Stung-Sreng (Kralanh : 25 hectares sur 878, Phniet : 53 hectares sur 2 750 : tabac, maïs, concombres, pastèques, etc...) et le stung Sisophon. Kralanh exporte des volailles nourries au riz « rouge ». Plus originales quelques cultures de chamcar sur certains phnom (surtout à Sisophon sur le Phnom Svay : bananiers, mûriers, papayers : 230 ha) et un peu partout la survivance d'un petit artisanat pour les besoins locaux, survivance qui s'explique surtout par les mauvaises communications : c'est ainsi que subsiste l'élevage du ver à soie et le tissage de la soie à Sras-Chik (Phnom-Srok), quelque tissage de coton à Sampeou-Lun, à Kompong-Thkau. Dans la zone haute à riz vossa, la propriété est morcelée et petite (moyenne un peu supérieure à 1 ha); dans les régions à riz flottant (Sampeou-Lun, en Kralanh, srok de Sisophon), la moyenne de la propriété est plus élevée (3 ha)⁴⁶¹, une bonne partie des rizières à riz flottant appartiennent à des habitants de plaine haute, mais presque exclu-

⁴⁶⁰ Autour du village même, culture de riz vossa et quelques légumes; les habitants vont acheter noix de coco, bananes, canne à sucre, oranges à Battambang.

⁴⁶¹ A Sampeou-Lun : 5 propriétaires (anciens mékhum et chumtup) ont 20 hectares chacun (sur 367 propriétaires).

sivement à de riches commerçants, sino-cambodgiens ⁴⁶². Presque toutes ces rizières à riz flottant sont exploitées par des métayers, lesquels sont souvent endettés : la moitié qui revient au paysan est engagée à l'avance pour rembourser des prêts ; le paysan ne conserve pour lui que le riz blanc cultivé près du village, en terre non inondée, ou très peu inondée (1 m) ; le riz flottant est exporté par les soins des commerçants, par des jonques aux hautes eaux. A Kralanh, plus du tiers de la population paysanne ne posséderait pas de terre et serait soit « prôvas » soit « tchnouol » ⁴⁶³. Cette région misérable est aussi une de celles où la propriété est la plus mal répartie.

A ces ressources il convient d'ajouter pour les khum « hauts » un peu d'exploitation du thnôt (Thmey) et un commerce important des produits forestiers en particulier des bambous destinés aux pêcheries des Lacs.

IV. — LA RÉGION DE BATTAMBANG

Région originale que celle de Battambang (srok de Mongkolborrey Battambang, Sangker et, pour partie, Moung-Russey). Région de plaines basses sur lesquelles l'inondation s'étend très loin (au Sud même de la route nationale n° 5) ; région de sols *bruns*, argileux et argilo-limoneux, profonds, chimiquement riches, notamment en chaux : les sols proviennent d'un massif de *calcaire* permien dont apparaissent encore quelques phnom : Sampeou-Krapoeu, Phnom Tauch, Phnom de Sisophon. Une « *forêt-parc* » dont subsistent arbres et buissons occupait les parties non inondées, savanes et forêt lacustre les parties inondées. Il reste encore de grands espaces incultes mais là se trouve *la plus vaste étendue de rizières du Cambodge* : 160 000 hectares. Le riz cultivé est essentiellement le *riz vossa* à *semis direct* ; sa culture exige moins de main-d'œuvre que celle du riz repiqué ; en outre il peut être semé assez tôt, alors que les pluies ne permettent pas encore l'aménagement facile des pépinières ; enfin il est assez haut, début octo-

⁴⁶² Les paysans de Sras-Chik ont des rizières vossa autour des maisons (Phnom-Sruk), des rizières à paddy flottant vers Mongkolborrey à 30 kilomètres.

⁴⁶³ On compte à Kralanh 330 propriétaires pour 870 hectares : la moyenne est de 2,6 ha. Mais il y a 562 électeurs hommes ; 230 habitants ne seraient donc pas propriétaires, du moins dans le khum.

bre lorsque toutes les plaines sont sous la menace de l'inondation ; son importance est telle que le nom de « *srè srok* » est réservé aux rizières semées, tandis qu'ailleurs cette appellation concerne les rizières repiquées ; dans les plaines les plus basses, loin des maisons, se trouvent les « *srè veal* » cultivées, surtout, en riz flottant. La production de paddy permet des ventes importantes : les 4 srok sont les principaux exportateurs du Cambodge. Bien que les paysans aient presque tous des greniers à paddy, ils ne ramènent chez eux que le paddy nécessaire à leurs besoins et vendent le reste sur l'aire. Sur les bords de trois beaux stung ont été aménagés à la place de la forêt-galerie dont il reste des traces, jardins et vergers : stung Mongkolborrey au Nord, stung Moung au Sud et surtout stung Sangker et ses défluent. Rizières à semis direct et vergers constituent les deux aspects caractéristiques de la campagne.

Reconquête récente.

1^o — Ce paysage, plus que nulle part ailleurs, dans l'Ouest cambodgien, a un aspect *inachevé*. Plaines nues où rien n'arrête le regard, ou plus souvent semées d'arbres et de buissons ; rizières à très larges parcelles (2 ha en moyenne en Mongkolborrey et Battambang, 1,45 ha en Sangker, 1 ha en Moung-Russey) dont les diguettes, très distantes, mal dessinées, peu entretenues, jamais plantées, ne marquent plus le paysage. La rizière semée n'a d'ailleurs pas la belle ordonnance de la rizière repiquée. Paysans habillés de diverses manières, qui en sampot « *châng kben* » noirs retroussés, qui en sarong de coton imprimé, utilisant le chapeau conique vietnamien introduit par les Cambodgiens de Cochinchine ou le chapeau Thaï. Charrettes plus hautes, plus lourdes, plus grossières. Souvent des paillotes médiocres, en chaume, sur pilotis bas, installées depuis peu, sans arbres protecteurs ; ailleurs des villages d'aspect cochinchinois, aux maisons cachées par des rideaux de bambou. Un déficit permanent en attelages ; qui se traduit par la prépondérance des *bœufs*, anormale dans cette région basse. Une population de caractère instable. Nulle part plus qu'ici en effet il ne s'agit davantage d'une reconquête et d'une *reconquête récente*. La région était, sans doute, bien peuplée au temps d'Angkor ; des ruines subsistent (Vat EK, Vat Pruol, Prasat Ang, Sneng, etc...) ; les photos aériennes montrent partout des traces de culture (Baray de Svay-Cheut à Baydaniran, baray au pied Nord du Phnom Tippedey) et il n'est pas interdit de penser que Battam-

bang ait été le grenier d'Angkor. Mais la plupart des rizières avaient été abandonnées et le pays était, sauf les berges des stung, vide à la fin du XIX^e siècle, couvert d'une savane plus ou moins arborée (dite « Prey shea sbauv » à Reang Kessey) ⁴⁶⁴. Les guerres siamoises avaient été ici particulièrement dévastatrices. AYMONIER évaluait la population de la province à 60 000 habitants en 1874, à 100 000 en 1900, presque tous concentrés le long des stung (chap. XIV). Et il semble y avoir eu, en outre, un important exode vers la Thaïlande en 1907, à la rétrocession. La reconquête des grandes plaines entre Battambang et Mongkolborey date des années 1925.

2° — Reconquête en grande partie *paysanne*. Mais, ici, assez exceptionnellement, les paysans sont souvent venus d'ailleurs. Du Cambodge méridional, en particulier du srok de Banteay-Meas (Tukméas) et jusque des provinces du Sud-Est (Svay-Rieng). Y. HENRY signalait en 1931 que l'attraction de Battambang se faisait sentir jusque dans Prey-Veng et Svay-Rieng : les plus pauvres gens de ces régions venaient travailler comme salariés annuels puis devenaient fermiers et parfois propriétaires. Cette immigration continue aujourd'hui sur une très faible échelle. Cependant une part des immigrants est venue de *Cochinchine*. Les premiers Khmer de Cochinchine (« Khmer Krom » dans la terminologie officielle) arrivèrent en 1926 ; leur venue fut encouragée entre 1930 et 1934 par le Résident BARREAU qui fit donner aux nouveaux venus outils et vêtements. Ainsi ont été peuplés par des Khmer Krom les khum de Roung-Chrey (Beng Pring), Châk (Tuol Prom), Baydamran (Svay-Cheat), Reang-Kessey. Ils étaient originaires de toutes les provinces de l'Ouest et du Sud de Cochinchine mais surtout de Soctrang et Travinh. L'immigration continue aujourd'hui mais pour quelques individus seulement. Reang-Kessey à l'arrivée des Khmer Krom était une immense plaine d'herbes avec quelques arbres, fréquentée des éléphants et des tigres. Ni route, ni voie ferrée ; le territoire faisait partie du khum de Kompong-Preah. Les premiers Khmer Krom y arrivèrent en 1926, venant de Travinh : une dizaine de famille en tout ; ils étaient las de travailler pour les grands propriétaires de rizières et avaient entendu dire que des terres étaient disponibles dans Battambang. Ils créèrent le phum Reang-Kessey à la limite extrême de la zone inondée, de façon à être à l'abri de l'eau tout en bénéfi-

⁴⁶⁴ Voir notamment H. MOUHOT, page 294.

cient de la richesse ichtyologique due à la crue ; ils élirent un méphum qui, après accord du mékhum de Kompong-Preah, distribua le terrain ; chaque famille reçut un lot de 30 « ray » ou 1 « tra » soit 4,80 ha ; les immigrés n'avaient aucun animal de travail et durent d'abord travailler à la houe. Par contre ils apportaient avec eux la faucille « trakan », la faucille à aile traditionnelle. Le village de Reang-Kessey resta fortement groupé par crainte des hautes eaux et surtout des fauves. Ces nouveaux venus construisirent leurs maisons à terre, chacune posée sur un petit tertre, en torchis, avec un toit à deux pentes en chaume, et plantèrent autour une haie de bambou en carré, réalisant ainsi une maison semblable à celles qu'ils habitaient en Cochinchine (pteah kantang) : ce type de maison en torchis à terre était en outre plus facile à édifier que la maison cambodgienne sur pilotis, dans une région pauvre en bois. L'habitat actuel est resté semblable : les maisons du khum sont groupées le long d'une piste orientée Est-Ouest, de la voie ferrée (phum Reang-Kessey) à la route nationale n° 1 ; les maisons sont à terre sauf celles de quelques riches qui ont construit des maisons sur pilotis. Mais les immigrés ont maintenant des animaux : les plus riches achètent des *bœufs* (à Au Dambang, Au Sralao) ; les pauvres élèvent des vaches par le système du prôvas (partage des petits à la naissance) ; pour ces animaux il a fallu construire des étables à côté des maisons. Reang-Kessey vit de la culture du riz vossa semé directement, léger ou lourd, appelé ici srauv srok, de quelques cultures secondaires (tabac), de pêche aux basses eaux dans les beng proches du Lac, pendant une quinzaine de jours chaque année, de l'élevage des canards et des porcs. De 1926 à 1940 il est arrivé chaque année quelques familles de Travinh, Soctrang, Camau ; mais la natalité étant très forte cette population augmente vite. De nombreux villages nouveaux s'étirent maintenant sur la route nationale n° 5. Ceux qui arrivent aujourd'hui, à raison de 2 ou 3 familles par an, ne trouvent plus de terre disponible et doivent travailler comme salariés ou comme métayers.

3° — La reconquête a été également pour partie, l'œuvre des *concessions surtout européennes*, entre le stung Mongkolborrey et le stung Sangker : 35 concessions avaient été accordées soit 9 360 ha ; 8 364 hectares sont aujourd'hui encore concédés dont 5 876 hectares à 13 concessionnaires non Cambodgiens. Certaines concessions sont fort étendues ; elles sont exploitées — en partie seulement — par des paysans-fermiers ou métayers. La plus importante de ces concessions (2 407 ha à Beng Pring) a toutefois disparu :

elle appartenait à la Société Rizicole de Battambang qui s'efforça de 1929 à 1941 de développer sur les terres qu'elle faisait cultiver la production d'un riz de haute qualité destiné à l'exportation. Elle n'existe plus, ayant été vendue en 1941 à des Siamois ; depuis les terres sont abandonnées⁴⁶⁵. Par contre se sont créées des entreprises de l'État. A l'heure actuelle, la *Station de génétique de Veal Trea* (645 ha) sélectionne des paddys ; elle prête les semences aux paysans (essentiellement le Neang Ta-Nay, le Neang Meas) avec un intérêt de 25 %.

Non loin, à Thmar-Kol (Kauk-Khmum) s'étend le grand domaine (2 600 ha) de « *l'Exploitation Agricole Mécanisée* » de Battambang. Fondée le 13 décembre 1949 par convention entre le Haut-Commissariat de France en Indochine et le Gouvernement Royal, elle est devenue en janvier 1954 propriété de l'État cambodgien ; elle se propose d'étudier pratiquement les possibilités au Cambodge de la culture mécanisée du riz. En 1954, 1 560 hectares sont travaillés mécaniquement, le reste est *loué* aux habitants ; la moisson est faite par des paysans, à la faucille, à raison de 45 à 55 riel le ray (chap. XVI) moissonné, soit 300 riel environ à l'hectare. Le rendement moyen est de 1,8 t. Les terres ont été fournies par le Gouvernement Royal mais il n'a pu donner que 2 600 hectares au lieu de 4 000 prévus, dont 1 400 hectares de terres basses au lieu de 2 000 hectares ; si une partie des terres était, en effet, inculte et « *res nullius* », le reste était approprié : il fallait racheter la terre au paysan contraint de partir ou de devenir fermier de l'Exploitation. De là une violente et souvent victorieuse opposition de sa part.

Dernière création de l'État (1957) et une des plus originales : le « *Nikum Preah Sihanouk* », village fondé dans le khum de Tamoeun ;

⁴⁶⁵ La Société Rizicole de Battambang a été fondée en 1929 pour la production de riz de qualité. Dès 1927, sur 300 hectares *incultes et inhabités*, elle défriche mécaniquement des terres et fait appel à des Cambodgiens de Cochinchine employés comme *métayers*. A partir de 1934, elle entreprend la culture *directe* sur 1 500 hectares pour la vente en France (marque « *Apsara* ») — 3 000 hectares en 1939 étaient cultivés mécaniquement et la production directe ou annexe s'étendait sur 12 000 hectares. Le domaine lui-même atteignait alors 6 000 hectares ; sur le domaine vivaient 3 500 personnes dont 2 500 travailleurs. Le matériel comprenait 17 tracteurs — 35 charrues mécaniques — 2 moissonneuses batteuses — 5 andaineuses — 8 grosses batteuses — 500 charrettes cambodgiennes.

La production de 1939 était de 8 000 tonnes ; celle de 1940 : de 16 000 tonnes.

(B.E.O. — 1940 — Fascicule n° 4).

il groupe une centaine de familles, militaires, gardes provinciaux démobilisés, paysans Khmer Krom. Chaque famille a reçu 5 hectares de terre : les 500 hectares du Nikum ont été défrichés, labourés et hersés en commun avec le matériel des stations de Thmar-Kol et Veal-Trea.

Reconquête récente du pays qui se marque dans le *régime de la terre* assez particulier au Cambodge. En dehors même des concessions, les srok de Mongkolborrey, de Sangker, de Battambang et de Moung sont les srok du Cambodge où la moyenne de la propriété est la plus élevée (Mongkolborrey : moyenne 2,7, Battambang : 6, Sangker : 3,1, Moung-Russey, 2,7). Le khum de Roung-Chrey établit une sorte de record avec une moyenne de 17,2 ha. Cette moyenne élevée est due d'abord à ce que de *nombreux paysans* (25 à 40 %) ont 4,80 ha (30 « ray » ou plus) de terre, ce qui est déjà exceptionnel au *Cambodge*⁴⁶⁶, mais aussi à ce qu'il existe un nombre important de *grands propriétaires non résidents* pour la plupart fonctionnaires ou commerçants (d'origine chinoise de Trieu-Chau) surtout en Mongkolborrey et Battambang ; on compte 383 propriétaires de plus de 20 hectares si l'on ajoute à ces deux srok, celui de Sangker. Par contre, s'il existe un nombre élevé de propriétaires « moyens » (2-5 ha), le nombre des petits propriétaires (1-2 ha) est faible ; celui des « très petits propriétaires » qui ne peuvent pas vivre sur leur lopin de terre (moins de 1 ha) est élevé (23 %). Ces très petits propriétaires doivent louer des terres et il existe à côté d'eux une assez forte proportion de purs *fermiers* (peut-être 30 %) : on peut estimer à 25 % *au moins*, dans les khum de rizières, la proportion des terres *affermees*. Le fermage pratiqué est le fermage à taux fixe payé généralement en nature (tiouol). La reconquête à Battambang s'est faite en partie par la grande propriété et l'utilisation de fermiers ou de salariés. Même si les terres ne sont pas toujours effectivement cultivées, elles sont juridiquement appropriées. En outre l'emploi de salariés est fréquent : s'il exploite lui-même la totalité de sa terre, le propriétaire de plus de 5 hectares doit toujours se faire aider par de la main-d'œuvre étrangère à sa famille. La société rurale est ici beau-

⁴⁶⁶ Le chiffre de 4,8 ha est plus réel que celui de 5 hectares ; mais il est difficile à utiliser statistiquement.

20 % des paysans ont plus de 5 hectares en Battambang

33 % des paysans ont plus de 5 hectares en Mongkolborrey.

coup plus diversifiée, beaucoup moins égalitaire qu'ailleurs au moins dans les zones de rizières ⁴⁶⁷.

Conséquence du faible peuplement lors de la rétrocession de la province (1907). La reconquête n'est pas achevée ; de grandes étendues de « Veal » ou même de forêt, autrefois cultivées, sont encore incultes. Les rizières s'étendent en grandes taches de part et d'autre du stung Mongkolborrey du bien médiocre Aû Kien-Kès, du stung Sangker, du stung MOUNG. Entre ces bandes cultivées le pays est resté peu peuplé. Le long du stung Sangker la densité dépasse souvent 100 habitants au km² (Vat Kor : 165, Aû Dambang : 158, Anlong Veal : 94, Samrong Khnong : 168, Vat Tamin : 179, Bay Damran : 132, Chhoeuteal : 132, Chamcar-Samrong : 111) ; il en est de même dans une moindre mesure le long du stung Mongkolborrey (Lovéa : 102, Bovel : 95, Russey Krok : 184) ; le long du stung MOUNG, MOUNG et KEAR ont 75 habitants au km². En rizières, la densité est au contraire restée assez faible (Reang Kessey : 47, Tapou : 40, rizières de MOUNG, 30 à 40, Chrey : 34, Kauk Khmum : 42, Peam Ek : 55, Phnom Sampeou : 86, Prek Norin : 54, ROUNG Chrey : 20, Tamoeun : 18). Des terres riches peu peuplées, des berges de stung couvertes de vergers et mieux peuplées, telle est la province de Battambang.

Province frontière enfin, siamoise du XVIII^e siècle à 1907, cambodgienne de 1907 à 1941, à nouveau siamoise de 1941 à 1947, reprise enfin le 9 décembre 1946. Région très particulière, nous n'osons dire particulariste. Si elle a fourni au Royaume nombre de ses hommes politiques et de ses fonctionnaires, elle reste difficile à diriger pour qui n'en est pas originaire. Le Cambodgien de l'Est s'y sent quelque peu dépaycé. Ce fut la grande province des Khmer Issarak.

Kauk Khmum (carte n° 18).

Kauk Khmum, dont nous avons déjà parlé, est, sans doute, le plus typique des khum rizicoles de Battambang. Il est situé à 40 kilomètres au Nord-Ouest de Battambang ; sa superficie est de 13 000 hectares : plaines basses argileuses (13 à 14 m d'altitude), inondées sur une faible profondeur (1 m environ) et naturellement couvertes de hautes herbes ; la partie Sud-Ouest cependant est une plaine haute

⁴⁶⁷ Reang Kessey (1950-1951) : 866 possesseurs de terre (moyenne 6 ha) pour 1 065 inscrits ; 200 Cambodgiens au moins ne possèdent pas de terre, soit 20 % ; on compte 85 fermiers et 115 salariés — 130 possesseurs ont plus de 5 hectares.

(19 m) couverte par la forêt claire. Deux cours d'eau très médiocres, l'Aû Kien-Kès et l'Aû Sangker traversent le khum ; ils n'ont pas d'eau en saison sèche ; ils servent de défluent accessoire au stung Mongkolborrey par le seuil de Bavel, mais une partie de l'eau qui les alimentait autrefois est évacuée par les canaux 3 et 4 du réseau d'irrigation de Bavel (voir Conclusion). Ils sont cependant encore aujourd'hui bordés par de la forêt-galerie. Ces « Aû » n'ont aucune influence économique : ils n'ont pas permis l'établissement de vergers ou de potagers. Cependant l'Aû Kien-Kès, malgré sa médiocrité, a localisé l'habitat : des 16 phum que compte le khum, les 6 plus importants se suivent, dans la verdure, le long de ce ruisseau (dont Kandal, Kauk Khum, Chrameng, Kien-Kès). L'Aû Sangker ne joue pas un rôle semblable : trois petits hameaux s'échelonnent de loin en loin le long de son cours ; les autres hameaux sont situés entre veal et forêt (Aû Mat), soit franchement en plaine (Thmat Pong). La région a été cultivée autrefois et plusieurs beng sont d'anciens « baray » en particulier le beng Ming Meang à la lisière du khum voisin de Tamoeun.

La culture unique est celle du *riz* en saison des pluies. 12 000 hectares sont appropriés dont 7 000 effectivement mis en culture par les paysans. 180 hectares seulement sont occupés par les maisons et les jardins. Autour des phum, de part et d'autre de l'Aû Kien-Kès, les paysans, en particulier les pauvres, cultivent du riz repiqué (srè srok) en rizières petites et régulières ; au delà et sur la plus grande partie du khum la culture dominante est celle du *riz à semis direct* (srauv prous), avec deux labours, l'un pour débarrasser le sol de l'herbe, l'autre pour enfouir la semence ; les rizières sont vastes (plus de 2,2 ha en moyenne), nues sauf à l'Ouest, et régulières, les diguettes étant orientées Nord-Est Sud-Ouest suivant la pente du terrain. Dans le Sud du khum 1 560 hectares sont depuis 1951 cultivés mécaniquement par l'Exploitation Agricole Mécanisée de Battambang. La terre est bonne et les rendements moyens se tiennent entre 1,5 ha et 2 hectares ; le paddy cultivé est un paddy lourd. Il est ramassé par les commerçants chinois de Thmar-Kôl (Tamoeun) qui l'expédient par voie ferrée.

On compte 819 familles paysannes ; elles disposent de 1 731 bovins et 506 bubalins ; le nombre des bœufs l'emporte donc nettement sur celui des buffles, bien que le buffle soit ici dans de meilleures conditions. Le nombre de têtes (2 237) donne près de 3 têtes de bétail par exploitation mais 32 têtes seulement pour 100 hectares, ce qui

est insuffisant (il faut au moins 2 bœufs pour labourer 4 ha). Il y a donc un déficit important en cheptel d'autant que le troupeau bovin ne peut se reconstituer puisqu'il compte pour 911 bœufs, 397 vaches seulement et 423 veaux. Les animaux sont achetés à l'extérieur : après la récolte les paysans se rendent dans le srok de Euk-Chor où ils achètent des bœufs ; le choix est délicat, les bêtes doivent être très solides car la terre est lourde : une paire de bœufs vaut 3 000 piastres (51 000 fr) en 1949, 5 000 riel (50 000 fr) en 1954, 17 % des paysans n'ont pas d'attelage ; ils louent des bœufs à leurs voisins pour une saison, à un prix d'ailleurs très élevé (50 thang la paire pour le labour et la moisson, soit 1 100 kg de paddy) ; beaucoup de gens pauvres (14 %) travaillent avec une ou deux vaches. Les cultures autres que le paddy sont négligeables. La pêche familiale est très faible, l'Aû étant à sec en saison sèche ; il n'y a un peu de pêche (illégal) qu'aux hautes eaux.

La société rurale de ce khum a été décrite en détail, pour la moitié des familles (chap. XV). 35 à 40 % des propriétaires ont plus de 5 hectares, chiffre très anormal au Cambodge ; les propriétaires de plus de 20 hectares (au nombre de 39) possèdent à eux seuls 2 037 ha, soit 1/6^e de la superficie ; il y a parmi eux, en effet, 8 propriétaires de 50 à 100 hectares et 1 propriétaire de 132 hectares. 2 188 hectares ont été acquis depuis 1948 par l'Exploitation Agricole Mécanisée de Battambang : une partie aux dépens de grands propriétaires (Société Rizicole : 260 ha, Crédit Agricole : 99 ha) mais beaucoup aux dépens de petits propriétaires dont le nombre a fortement diminué (116 de moins) de 1949 à 1955 ; il est certain qu'à ses débuts l'Exploitation Agricole Mécanisée de Battambang s'est heurtée à une grande mauvaise volonté paysanne, due précisément à ces expropriations. En bref, 4 000 hectares environ appartiennent à de « grands » propriétaires paysans, à des « concessionnaires » ou à l'État. 69 % des familles paysannes exploitent moins de 5 hectares ; la moyenne de l'exploitation est de 5,6 ha alors que la moyenne de la propriété est de 15 hectares. Il y a quelques « grandes exploitations » en dehors de l'Exploitation Agricole Mécanisée de Battambang qui d'ailleurs n'exploite que 1 560 hectares sur les 2 180 qu'elle possède. Ces exploitations paysannes fortes, entre les mains d'anciens commerçants de Battambang, sont exceptionnelles au Cambodge. Elles expliquent le nombre élevé des *technouol* : *domestiques permanents* payés 2 500 riel par an en 1953, 3 000 en 1954 et installés soit à demeure soit dans leurs propres misérables « paillotes », originaires de khum voisins

pauvres ou de Cochinchine ; *ouvriers saisonniers* venus de la plaine inondée (Tamoeun, Tuol Tumpoeung) ou du srok de Teuk Chor et payés soit pour le labour et les semis (1 200 riel) soit pour le labour, les semis et la moisson, et nourris ; *journaliers* enfin, recrutés parmi les gens pauvres qui n'ont pas de terre ou très peu. Cependant beaucoup de soi-disant grands exploitants laissent en réalité en friche une partie de leurs terres.

L'enquête de 1949 estime à 152 le nombre des fermiers pour une superficie de 1 100 hectares représentant 1/7^e des terres cultivées ; En 1949, 20 % *environ des terres étaient exploitées par location*. Ce chiffre a beaucoup augmenté depuis : une centaine de petits propriétaires seraient devenus locataires de l'Exploitation Agricole Mécanisée de Battambang. Le taux de location est bas : 18 thang à l'hectare (200 kg soit 10 % en bonne année), le taux est abaissé en cas de mauvaise récolte et parfois le propriétaire se contente de faire payer au locataire l'impôt foncier. Le système du prôvas est très peu pratiqué.

La population du khum était évalué en 1949 par l'enquête de la F.A.O. à 4 444 habitants ; en 1953 à 5 086 habitants dont 146 chinois soit une densité de 42 au km². En 1958, on dénombre 3 442 électeurs dont 1 879 hommes (âgés de plus de 21 ans). En admettant même des erreurs, on doit estimer que la population est de 7 000 habitants au moins : il y a eu une *immigration forte et continue*. Le pays continue donc à se peupler : Kauk-Khmum date de 80 ans environ (1870 ?) mais il était resté de peu d'importance jusqu'en 1931, date où il fut érigé en khum. Les grandes plaines de Battambang sont encore une région pionnière.

Le cas de Kauk-Khmum est sans doute un cas un peu extrême. Ailleurs la propriété est moins élevée ; il n'y a pas d'exploitation mécanisée et pas de « grands » exploitants ; la monoculture du « *srauw vossa prous* » est moins accentuée : il s'ajoute au moins (Tamoeun-Peam Ek) la culture du riz flottant, voire celle du *soja* sur les rizières avant les semis ; mais le tableau reste vrai dans l'ensemble.

Chamcar-Samrong.

Vergers et jardins ne jouent qu'un rôle secondaire le long des stung Moung et Mongkolborrey. Il n'en est pas de même le long du stung Sangker. Chamcar-Samrong peut être considéré comme assez typique des villages installés sur les berges du stung Sangker et de

ses défluent (Aû Dambang ou stung-Chas, Aû Daunteo, Aû Tapou, etc) ; la vie y est influencée par le voisinage de la ville de Battambang mais tel est le cas également de tous les khum riverains du stung. Il a une superficie de 3 670 hectares dont 2 500 hectares seulement sont appropriés ; le khum s'étend d'une part sur 3 kilomètres environ le long de la berge du Sangker en aval de Battambang, d'autre part dans la grande plaine rizicole située à l'Ouest de la ville ; la plaine rizicole est une plaine argileuse (dey kandeng) ; sur le bord du stung, sur une largeur d'une centaine de mètres, la terre est dite « dey lobay-khsach », c'est-à-dire limono-sableuse, assez semblable à la terre des berges du Mékong ; toute cette zone est presque entièrement submergée ; 4 « prek » ont été creusés à travers la berge qui permettent d'irriguer les terres ; l'un dit « prek Cham » est sans doute œuvre collective ; les 3 autres creusés depuis moins de 50 ans l'ont été par des individus isolés. Quatre phum s'allongent le long du stung en une suite ininterrompue de maisons ; deux autres sont situés en zone de rizières ; chaque phum compte une centaine de maisons (820 maisons) ; le phum de Chamcar-Samrong, le plus proche de la ville, a quelques compartiments commerçants en dur.

En dehors des commerçants, des jardiniers chinois, des salariés travaillant à Battambang et des pêcheurs Cham, la population paysanne vit pour la plupart à la fois de ses rizières et de ses vergers. Les rizières (2 350 ha officiellement) sont cultivées en « srauv vossa » repiqué ; les rendements y sont assez bons : 50 thang de paddy à l'hectare (1,2 t) ; toutefois la culture du paddy est souvent précédée de celle du haricot (sandek-bay) dans la rizière elle-même ; celle-ci est labourée aux premières pluies de mai, semée en sandek ; le sandek pousse en deux mois et demi ; les gousses sont récoltées puis par un nouveau labour les feuilles et les tiges du sandek sont enfouies dans la rizière comme *engrais vert*, peu avant le repiquage du paddy. Cette récolte du haricot qui intéresse 500 hectares environ est une création des « métayers » (prôvas) à qui elle profite surtout : la récolte du sandek leur revient en effet entièrement. La culture du *jute* tend également à se répandre. Les habitants des phum Anlong-Chen et Trang vivent presque exclusivement de la rizière. Inversement les habitants des quatre phum riverains vivent surtout de leurs vergers. La superficie des vergers (147 ha) est certainement sous-estimée par le cadastre ; elle est d'environ 500 hectares et *s'étend chaque année*. Il y a peu de temps encore (1947), les berges étaient plantées d'arbres très variés : cocotiers, bananiers, manguiers, sapotilliers, « makprang »,

« phnheao », thnôt, orangers ; en outre aux cultures maraîchères faites par les Chinois s'ajoutait la double culture du *maïs roux* : une culture aux premières pluies (avril, mai, juin) ; une culture aux dernières pluies (septembre, octobre, novembre). Aujourd'hui la culture de l'*oranger* est devenue la préoccupation essentielle ; les manguiers ont été abattus et les vergers d'orangers s'étendent aux dépens des rizières surtout depuis 1954. La culture est assez soignée : les arbres sont plantés en lignes par marcottage, à raison de 300 à 400 pieds à l'hectare (distance normale entre 2 arbres : 5 m) ; contre les insectes, en particulier les fourmis, on imprègne le pied de chaque arbre d'un mélange de D.D.T. et de savon ; parfois on y dispose aussi du sel. L'arrosage et même l'irrigation sont régulièrement pratiqués ; quelques propriétaires aisés — qui n'exploitent d'ailleurs que leurs chamcar et louent leurs rizières — ont même des pompes à moteur, ce qui permet de faire deux récoltes par an sur le même arbre. La récolte commence généralement en septembre et dure jusqu'en février mais certains arbres produisent toute l'année ; un arbre de 7 ans, en plein rapport, donne en moyenne 200 fruits (5 phlon). Les fruits sont vendus sur l'arbre à des commerçants de Phnom-Penh et un hectare d'orangers rapporte environ 40 000 riel par an ⁴⁶⁸. Dans ces conditions un hectare de vergers coûte 100 000 riel (un million de francs)... Les thnôt sont loués (15 riel le tronc, ce qui n'est pas cher) à des spécialistes venus de la province de Kompong-Chhnang. Les paysans ne pêchent pas mais achètent le poisson aux Khmer-Islam (Cham) qui représentent plus de 13 % de la population ⁴⁶⁹.

Les paysans travaillent presque exclusivement avec des bœufs mais on note un léger déficit en attelages (pour 269 familles étudiées, 528 têtes de bétail y compris les jeunes) ; chaque année des bœufs sont achetés à des habitants de Siemréap qui viennent les vendre au mois de mars au village voisin de Prek-Khpop (où la foire d'autrefois n'existe plus) ⁴⁷⁰. De l'enquête faite en 1949 il résulte que sur 183 exploitants agricoles, 33 % n'ont pas d'attelage et 45 % attendent

⁴⁶⁸ Rapport variable selon les cours : en janvier 1958, 30 à 60 riel le phlon (40 fruits). Un hectare donne normalement 50 à 60 000 oranges.

⁴⁶⁹ Ailleurs (Anlong Veal) il y a un déplacement d'une semaine ou deux pour aller faire fraiche, poisson fumé, poisson séché dans la région de Prek-Thol, Prey Roneam.

⁴⁷⁰ A Anlong Veal les paysans vont chercher leurs bêtes dans Stoung, Chikreng et Bakan. Une paire de bœufs vaut 7 000 à 10 000 riel.

une ou deux vaches ; proportion considérable ; ce ne sont pas forcément les plus pauvres qui n'ont pas d'attelage ; en effet bien des riches propriétaires de vergers n'ont pas d'attelage et font effectuer le travail à façon à raison de 50 riel par jour ; les pauvres eux louent un attelage.

La société rurale a été étudiée en détail ci-dessus (chap. XV). Les propriétaires de plus de 5 hectares (25 %) donnent leurs terres en location aux petits propriétaires et à un nombre important de prolétaires (23 % des familles cambodgiennes). Sont louées les rizières, les riches propriétaires se réservant les vergers qu'ils exploitent avec un faible train de culture et quelques ouvriers. Le taux de location est de 4 thang et demi de paddy pour 10 thang de paddy récoltés, la récolte du soja étant laissée au locataire ⁴⁷¹ ; c'est donc le système du prôvas mais assez favorable au tenancier. On peut admettre que *près de 30 % des paysans* sont locataires au moins en partie. Pas de grand exploitant ⁴⁷². De ce fait le nombre des ouvriers agricoles est faible.

La population du khum s'élevait en 1951 à 3 837 habitants, en 1953 à 4 116 habitants, soit une densité de 110 *au kilomètre carré*, chiffre qui correspond aux données des listes électorales de 1958.

Des conditions de vie assez identiques se rencontrent dans les khum riverains du stung Sangker (Vat Ek, Baydamran, Prek Norin) ; mais elles se trouvent encore le long de l'Aû Dambang aussi appelé Stung-Chas (la Vieille rivière) défluent du Sangker.

V. — LA RÉGION DE PURSAT

La région de Pursat fait pauvre figure auprès de celle de Battambang. Le bord des Lacs est ici tout proche des premières collines qui précèdent les Cardamomes (la distance n'est que de 37 km à Pursat). Les plaines alluviales sont étroites ; les terres hautes, sableuses, sont proches de la rive des Lacs (17 km à Pursat) quand elles ne l'atteignent pas comme à Krakor ; ces terrains sableux, d'alluvions « anciennes », arrachées par les stung aux Cardamomes, sont très pauvres et couverts de *forêt claire* à tbeng ; ils constituent la quasi-totalité du srok

⁴⁷¹ Anlong-Veal : 3 thang pour 10 thang récoltés.

⁴⁷² A Anlong-Veal (srok Sangker), un Chinois travaille avec 4 ou 5 coolies et vend 120 000 riel d'oranges par an.

de Krakor qui, de ce fait, est presque vide et sans intérêt. Les plaines basses sont étroites et recouvertes presque partout par la forêt inondée ; les veal sont peu étendus ; la plaine du stung Pursat qui est la région la plus favorable est constituée surtout par des sables, et est donc peu fertile ; elle est en outre ravagée chaque année par les crues violentes de la rivière. Les conditions sont donc peu favorables. Le riz vossa est cultivé presque partout en monoculture : la pente des plaines étant relativement forte, la culture du riz flottant est presque impossible ; la culture du riz de saison sèche est faible. Par contre l'élevage du bétail est important. Seul véritable élément d'intérêt : les berges du *Stung Pursat* où se développent de beaux vergers, sur une quinzaine de kilomètres ⁴⁷³. Mais la superficie cultivée dans la région de Pursat (srok de Bakan et Krakor) ne dépasse pas 40 000 hectares, avec une population de 100 000 habitants. Le srok de Bakan (y compris Pursat) a une densité de 30 habitants au kilomètre carré. Encore faut-il ajouter qu'une partie de la population au moins dans l'Ouest de Bakan est d'immigration récente : le gros centre de Trapéang-Chong créé en 1935 est peuplé d'habitants venus de Kandal-Stung, Bati et Romduol ; phum Prey-Chhoeuteal dans le khum de Svay-Daunkéo a été fondé en 1941 par des Cambodgiens de Cochinchine qui n'avaient pas voulu rester dans Battambang lors de la cession de cette province aux Siamois. Les khum sont d'ailleurs grands.

Tasnauk.

Le khum de Tasnauk a une superficie de 82,5 km² ; il s'étend pour la plus grande partie sur des plaines argileuses basses, recouvertes d'un mètre à 1,50 m d'eau des Lacs chaque année pendant une huitaine de jours ; la partie Nord-Est du khum est occupée par de la forêt inondée. L'angle Sud-Est est traversé par un défluent du Stung Pursat, le Stung Tauch et un défluent de celui-ci le stung Sanlong ; ces rivières bordées d'arbres sont presque à sec en mars-avril. Une faible partie du khum est cultivée, soit 1 790 hectares (25 %). L'habitat est dispersé en 13 hameaux au milieu des rizières et deux villages aux maisons égrenées le long du Stung-Tauch. Le morcellement parcellaire est très poussé (parcelle moyenne : 26 a). Le riz est la culture dominante, riz vossa de saison (kandal), repiqué et récolté

⁴⁷³ Environ 750 hectares de vergers cultivés surtout en *orangers*.

en décembre (1 700 ha). Les cultures secondaires qui ne couvrent que 90 hectares sont négligeables : en février, après la moisson, culture du maïs, du tabac pour les besoins familiaux ; en juin-juillet, aux premières pluies, après les labours, culture du sésame et du soja. Les arbres fruitiers sont nombreux en particulier les manguiers et surtout les cocotiers. En saison sèche, quelques jeunes hommes pauvres exploitent le *thnôt* et fabriquent du sucre ; ils louent les *thnôt* 15 riel pour la saison. Le cheptel est important : 1 670 bovins, 990 bubalins, soit 2 660 têtes de bétail pour 857 exploitations en 1949 soit un peu plus de 3 têtes par exploitation. Les vaches sont peu nombreuses et le khum achète des jeunes à Pteah-Sdok et Khmar où les pâturages sont plus nombreux. Les paysans pêchent dans le stung aux hautes eaux (novembre-décembre) avec des « *chhneang-tram* » et des barrages à nasses, mais ils obtiennent l'essentiel du poisson qui leur est nécessaire pour faire du poisson sec ou du *prahoc* par troc contre du paddy aux pêcheurs vietnamiens de Reangtil et Neak-Ta-Thom. Les plus pauvres s'en vont en saison sèche pendant un mois ou deux à Reangtil et Neak-Ta-Thom (khum Kompong-Sanlong) ; ils installent des cabanes sous les arbres, pêchent, font du poisson fumé et séché qu'ils vendent à leur retour.

Le Cadastre dénombre en 1950, 869 propriétaires pour 1 788 hectares soit une moyenne de 2 hectares par propriétaire. L'enquête agricole faite en 1949 dénombrait 857 « exploitants » (pour 871 familles) pour une superficie équivalente, soit :

352 propriétaires exploitants de 0,5 à 1 hectare
498 propriétaires exploitants de 1 à 5 hectares
7 propriétaires exploitants de 5 à 25 hectares.

On peut en conclure que la propriété et l'exploitation concordent presque absolument et qu'on a affaire à une masse de petits propriétaires exploitants (2 à 3 ha). Il y a une trentaine d'habitants qui n'ont pas de terre et travaillent comme coolies, comme locataires de *thnôt* ou comme pêcheurs ; les familles s'entraident pour le repiquage et la moisson ; les *technouol* sont payés 30 riel par jour. Les 7 propriétaires de plus de 5 hectares, d'origine Sino-Khmer, travaillent avec leur famille et quelques *technouol*. Structure sociale très égalitaire ; le système du *prôvas* n'est pratiqué que par quelques vieillards.

Le paysage avec un habitat dispersé correspondant à une colonisation familiale aux dépens de la forêt, la structure sociale égalitaire

font penser dans cette petite région plus aux régions du « vieux Cambodge » qu'à l'Ouest. Plus à l'Ouest, vers Trapéang Chong, les traits sont plus proches de ceux de Battambang.

La densité, cependant, reste faible. Tasnauk avait en 1949, 2 857 habitants (enquête agricole), en 1954, 2 890 (statistique provinciale), soit 40 habitants au kilomètre carré.

Le stung Pursat.

Le plus grand stung du Cambodge, appelé aussi rivière de « Kbal Pram » (des Cinq Têtes), ne joue pas dans la vie des habitants un rôle aussi important que le stung Siemréap ou le stung Sangker. Dans tous les khum qu'il traverse, la culture du riz (riz vossa repiqué, léger et lourd et un peu de riz flottant tout à fait en aval à Syar) reste l'activité principale ; seul peut-être le khum de Pteah-Rung, en amont, en pleine zone forestière fait exception ; des chamcar y couvrent 360 hectares pour 745 hectares de rizières ; il a pour spécialité la culture de l'oranger qui est ici fort ancienne puisque l'orange s'appelle « krauch puttisat » ou « krauch pursat »⁴⁷⁴ ; les vergers sont ici, et de même à Phsar-Loeu, mêlés à la forêt ; ils sont établis sur des terres siliceuses, légères, assez riches en phosphore et en azote qui leur conviennent fort bien. Le phum *Dap-Dat* dans Phsar-Loeu produit 70 000 kilogrammes d'oranges, les fruits étant achetés sur l'arbre par des marchands vietnamiens et chinois ; à ces cultures fruitières s'ajoutent, en saison sèche, des cultures maraîchères. Plus au Nord, Loloksar et Phsar-Krom subissent fortement l'influence du centre urbain de Pursat : briqueteries, grande distillerie, nombreux paysans travaillant en ville comme coolies, notamment cyclo-pousses ; on y cultive en saison sèche, grâce à de grandes norias, maïs, tabac et légumes et on y élève les petits chevaux de trait. En aval, Syar cultive à côté du riz, en saison sèche, des légumes divers, des patates, du haricot et en juillet le sésame ; plus proches des Lacs, les paysans complètent leurs ressources par la pêche.

Cependant la présence de ces cultures de berges ne modifie pas sensiblement la structure agraire si l'on exclut un grand nombre de tout petits propriétaires dû au voisinage de la ville⁴⁷⁵. Les petits proprié-

⁴⁷⁴ « Le sentier de Pursat (est) tout imprégné de l'odeur des citronniers, des mandariniers et des orangers » (Fred Abaly).

⁴⁷⁵ Soit 624 propriétaires pour 947 hectares (moyenne : 1,5). Autre source : 701 possesseurs pour 1 203 hectares (moyenne : 1,8).

taires et les prolétaires (200 ?) ont des activités autres qu'agricoles (coolies de la distillerie, de briqueteries, etc...), se louent comme tchnouol ou louent des terres en prôvas aux propriétaires de plus de 5 hectares. De même la présence du stung n'élève pas très sensiblement la densité de la population (Loloksar : 60 habitants au km²) ; le trait le plus original est encore le mélange de population avec à côté des Cambodgiens et des Chinois des pêcheurs Cham (en amont) et surtout Vietnamiens (en aval). Par contre le stung Pursat localise l'habitat. Les maisons s'y succèdent tout le slong de berges et le long de celles des principaux défluent.

CONCLUSION

Au terme de cette étude, la population paysanne cambodgienne apparaît plus variée qu'une observation superficielle ne le ferait croire : Riziculteurs des provinces du Sud-Est ou de Battambang. Riziculteurs-pêcheurs de Kompong-Thom. Riziculteurs et forestiers de Siemréap. Jardiniers des rives de stung. Riziculteurs et fabricants de sucre de Kompong-Speu, Kandal et Kompong-Chhnang. Riziculteurs et artisans de Takéo et Kandal. « Neak-chamcar » cultivateurs de tabac de Kompong-Cham. « Neak-chamcar » cultivateurs de maïs et éleveurs de Kien-Svay et Saang. Cultivateurs de soja et de haricot sur les brûlis du Chamcar-Loeu...

Cette variété a des causes multiples. Causes historiques : la Plaine des Lacs et les plaines de l'Est étaient peu peuplées au milieu du siècle dernier ; elles sont restées le domaine d'une monoculture extensive du paddy qui est, semble-t-il, l'activité normale du Cambodgien ; mais, dans les Vieilles Provinces, la densité beaucoup plus forte a tôt imposé de multiplier les ressources (exploitation du Thnôt, artisanat). Causes géographiques surtout ; la distinction essentielle est entre deux genres de vie. Le riziculteur est esclave du climat et de traditions très anciennes. Le cultivateur de chamcar, proche encore du jardinier, s'est habilement adapté aux données naturelles et aux conditions particulières de cultures commerciales ; il a créé un terroir bien organisé ; il est le paysan le plus évolué. Cependant il est encore un troisième genre de vie, celui du « forestier », de « l'écobueur » ; il subsiste dans Siemréap, vivant de cueillette et de cultures vivrières sur brûlis ; mais il est en pleine expansion sur le plateau de Chamcar Loeu : la pratique, sur brûlis, sans labour, de cultures spéculatives a permis au paysan de tirer parti des riches mais lourdes terres basaltiques restées longtemps inutilisées parce que malsaines et dangereuses à défricher.

Cependant la population paysanne est la même dans ses grands traits. Le *rythme des saisons* accusé par la longueur et la sévérité de la saison sèche, par l'importance de l'inondation de septembre et octobre qui coïncide avec les grandes pluies de Vossa, règle avec rigueur la vie de tous.

A tous le *Bouddhisme* impose sa loi. Dans ce pays de pêches miraculeuses, les paysans se donnent bien du mal pour ramasser quelques petits poissons ; ils se privent des ressources du petit élevage et tirent peu de profit, finalement, d'un important troupeau de bêtes à cornes. L'augmentation d'une population grosse consommatrice de poisson, la nécessité aussi d'exporter des produits chers par le port excentrique de SIHANOUKVILLE n'obligeront-elles pas, à développer pêche et élevage, à choisir entre préceptes religieux et impératifs économiques ? Choix déchirant sans doute : c'est dans la morale Bouddhique que les paysans trouvent une paix proche du bonheur ; et la Pagode lieu de prières et de fêtes est le centre de la vie rurale.

Presque toujours, la forêt dense de plaine à Diptérocarpacées a été le terrain de l'installation paysanne. Elle fut un refuge aux heures sombres de l'Histoire. Elle est encore, souvent un cadre. Chambak, Krakas, Reang, Samrong, Chhoeuteal teuk, buissons d'« *Eupatoria* » subsistent dans les rizières et même le long des berges, sans parler de l'arbre sacré « *Ficus religiosa* ». Le paysage garde toujours quelque chose d'inachevé ; le paysan qui a conservé quelque peu une mentalité d'homme de la forêt, *occupe le sol finalement de façon assez lâche*. Il répugne, semble-t-il, à vivre en communautés trop denses, comptant plus de 150 à 200 habitants au kilomètre carré en rizières plantées de Borassus ou vivifiées par l'artisanat, plus de 400 habitants au kilomètre carré en terres de berge. Plutôt que d'intensifier des méthodes de cultures sommaires (pas d'engrais ni même de fumier, pas de sélection, pas de lutte antiparasitaire, pas d'irrigation, peu de soins culturaux), il préfère trouver d'autres occupations ou partir. Les sols d'ailleurs sont médiocres. Mais, saine et prolifique, la population s'accroît rapidement. L'exode rural s'accroît dans les « Vieilles Provinces », surtout dans Kandal et Takéo. Sans doute sera-t-il nécessaire, non seulement de conquérir de nouvelles terres comme, actuellement, à Kompong-Som et Païlin, mais aussi d'augmenter et de diversifier la production par une culture plus intensive.

Les paysans le voudront-ils ? Partout, en effet, ils sont maîtres du sol. Petits propriétaires exploitant directement avec l'aide de leur

famille. Véritable paysannerie donc. Démocratie rurale, rare en Asie. Dominée par le commerçant certes mais servie par lui également et moins onéreusement peut-être qu'on le croit. Victime de l'usure certes; mais l'usurier ici n'est pas le grand propriétaire terrien et il est plus facilement supporté. A l'origine de ce régime est, sans doute, cette notion du vieux droit khmer que l'exploitation du sol est la source de sa possession. La propriété véritable n'existait pas avant le Protectorat. Celui-ci, par ailleurs, sut ne pas léser les paysans en favorisant une colonisation étrangère. Enfin les bonzes boudhiques, si nombreux mais religieux temporaires, ne se sont pas appropriés de biens étendus. Cependant les petits exploitants, aujourd'hui propriétaires, travaillent avec des instruments vétustes et inefficaces. Les rendements sont toujours faibles. Heureux, les paysans sont pauvres.

Moderniser les instruments (une charrue métallique attelée au collier d'épaule ne serait-elle pas utile ?), rendre les techniques plus intensives; permettre ainsi aux hommes de vivre mieux et d'être cependant plus nombreux; leur conserver toutefois leur attachante personnalité et leur sourire, telle est l'œuvre difficile mais capitale à accomplir ⁴⁷⁶.

* * *

⁴⁷⁶ Assez peu a été fait jusqu'à ce jour. Le pays a été doté par le Protectorat d'un excellent réseau routier et d'une voie ferrée très utile, longue de 385 kilomètres, construite en 1932-1933, achevée par les Japonais de 1941 à 1945. Tout récemment il a reçu un port en eau profonde (Sihanoukville) construit par l'Aide Économique Française relié à la capitale par une route à grande circulation œuvre de l'Aide Économique Américaine. Quelques travaux d'*Hydraulique Agricole* ont été menés à bien : construction avant 1939 de barrages à Kompong-Snè (800 ha — Prey-Veng), Bat Rokar (Takéo), Lomchang (Takéo), Kompong-Sleng (Takéo) et Takéo-ville permettant la culture du riz de saison sèche sur 3 600 hectares. Aménagement avant guerre à Bovel (Battambang) d'un réseau d'irrigation, comprenant un barrage sur le stung Mongkolborrey à Aù Chik, une petite tête morte de 4 kilomètres et 4 artères de part et d'autre : ce réseau intéressait théoriquement 30 000 hectares auxquels il devait procurer une *irrigation d'appoint* en saison des pluies; en réalité le réseau était assez défectueux, il a été pratiquement détruit par l'occupation siamoise (1941-1943). Aménagement du réseau d'irrigation du *Baray Occidental* : l'œuvre, très séduisante, consiste à remettre en eau le Baray Occidental de Siemréap, réservoir édifié au XI^e siècle, long de 8 kilomètres et large de 2, en y détournant l'eau de la rivière de Siemréap (à raison d'un débit de 15 m³/seconde en période de hautes eaux); 13 000 hectares doivent ainsi recevoir une irrigation d'appoint en saison des pluies; des rizières de saison sèche pourront être aménagées; les travaux ont commencé en 1939; le barrage sur le stung Siemréap a été terminé en 1944; après une interruption les travaux ont été achevés en 1959, par la

Mission d'Aide Économique Américaine : 9 000 hectares sont irrigables mais les paysans n'en ont guère tiré profit jusqu'ici. Aménagement du « casier » de *Chhoeung-Prey* (à partir de 1943) par endiguement des terres du quadrilatère Batheay-Pha-Ao-Sautip-Skoun (Kompong-Cham) pour les protéger de l'inondation du Mékong; un premier casier de 1 137 hectares a été fermé en 1944; les autres achevés avec le concours de l'Aide Économique Américaine (1952-1957). Un réseau d'irrigation (4 000 ha) est en voie d'achèvement dans la plaine de Prey-Chhor; un petit réseau a été aménagé sur le stung Khya à la lisière des provinces de Kompong-Cham et Kompong-Thom. Le creusement du canal de Koki-Thom (1943) et du canal de Samrong-Thom (1952-1953) sous la R.N.1 permettent le colmatage de terres d'arrière berge dans le Sud du srok de Kien-Svay. Enfin, en dehors de la zone que nous étudions, le casier de Prey-Nop a été aménagé (Kampot) : 12 000 hectares avaient été protégés contre l'invasion des eaux saumâtres, en bordure du Golfe de Siam. A partir de 1957 le Gouvernement Royal, inquiet de la perpétuelle menace de la sécheresse, a lancé une « campagne de l'Eau » et incité les paysans à multiplier les petits travaux d'hydraulique : 3 barrages — 70 canaux — 1 638 mares (sras) — 5 000 puits ont été aménagés en 1958 et 1959. Les fonctionnaires participent à ces travaux, dans le cadre d'une politique de revalorisation du travail manuel.

Une expérience de culture mécanisée du paddy a été tentée à *Thmar-Kol* (Battambang) avec un succès relatif. Fondée le 13 décembre 1949 par convention entre le Haut-Commissariat de France en Indochine et le Gouvernement Royal, « l'Exploitation Agricole Mécanisée de Battambang » est devenue en janvier 1954 propriété de l'État Cambodgien; exploitation expérimentale, elle est dotée d'un puissant matériel (tracteurs, carterpillars). Mais elle a eu beaucoup à souffrir de l'insécurité depuis sa fondation jusqu'en 1954 (elle a notamment été attaquée par les Vietminh en mai 1950). Par ailleurs elle n'a pu encore obtenir la restauration du réseau d'irrigation de Bavel, et la maîtrise complète de l'eau en saison des pluies serait cependant indispensable; faute de pouvoir évacuer l'eau dans de bonnes conditions et faute d'avoir sélectionné des paddys qui ne versent pas, la moisson mécanique est pratiquement impossible; il faut faire appel à des moissonneurs armés de faucilles, ce qui augmente considérablement les prix de revient. Enfin le Gouvernement Royal n'a pu fournir que 1 400 hectares de terres basses au lieu des 2 000 hectares prévus. 1 560 hectares sont cultivés mécaniquement, le reste est loué aux habitants. Le rendement est de 1,8 t.

Des essais de sélection ont été poursuivis avant 1953 par les soins de l'Office Indochinois du Riz à la Station de Génétique de Battambang, puis par le Ministère de l'Agriculture qui dispose également de l'exploitation expérimentale de Veal-Trea (Battambang), de la ferme-école de Prek Leap, de la Station d'essais de Chamcar-Krauch. Les résultats n'ont pas été convainquants. Beaucoup plus intéressants sont les résultats obtenus pour la culture du cotonnier par la mission Française d'Aide Économique : rendements de 3 tonnes avec traitement antiparasitaire.

L'activité du *Service Vétérinaire* s'est traduite dès avant guerre par une élimination presque totale des épizooties (peste bovine), des essais de croisements peu probants en vérité et l'organisation de foires éphémères notamment à Prek-Khpop (Battambang) et dans le Sud-Cambodge (Tani, etc...).

Le *Crédit Agricole* s'était efforcé, sans grand succès, de libérer le paysan de l'emprise du commerçant chinois en lui faisant des prêts à faible taux : la première « Caisse provinciale de Crédit Agricole Mutuel » avait été ouverte en 1929 à Svay-Rieng; mais le nombre des sociétaires n'atteignait encore que 50 000 en 1951.

L'*Office Royal de Coopération* qui a pris la succession du Crédit Agricole (1956), avec de plus grandes ambitions, a voulu créer dans toutes les provinces du Royaume des coopératives de consommation, pour éliminer le « boutiquier » chinois. Les résultats sont médiocres. En effet, l'Office Royal de Coopération a créé non de véritables coopératives mais des magasins d'État dont la gestion difficile s'avère défectueuse. Il faut cependant remarquer que les ventes à perte, faites par ces magasins, ont amené dans certains cas le commerçant chinois à diminuer ses prix. Par ailleurs l'Office Royal de Coopération prête à des paysans réunis en coopératives de production (tabac, surtout mais aussi maïs, paddy et tout récemment jute); ces prêts se sont montés à 6 500 000 riel pour 6 mois en 1959. Les coopératives, elles-mêmes, sont restées peu importantes.

Nous pensons qu'un des plus grands services qui puisse être rendu au paysan serait de distribuer un *Enseignement* Primaire de valeur pratique à la masse rurale, et de créer, dans le cadre de l'Enseignement Secondaire, un enseignement agricole qui formerait des cadres ruraux.



BIBLIOGRAPHIE

TITRES GÉNÉRAUX

- Le Cambodge Économique (Résidence Supérieure au Cambodge). Phnom-Penh, 1942.
- DANNAUD (J. P.). — Cambodge — Lausanne, 1956.
- DELVERT (J.). — Géographie du Cambodge. (Service Français d'Information — Phnom-Penh, 1954-1955, 2 fascicules ronéotypés).
- DELVERT (J.). — Présences géographique et humaine. Présence du Cambodge. France-Asie, n^{os} 114-115. T. XII. Novembre-décembre 1955.
- DELVERT (J.). — Le Cambodge. Géographie Universelle Larousse, t. II, pp. 287-292. Paris, 1959.
- GOUROU (P.). — L'utilisation du sol en Indochine Française. Paris, 1940.
- GOUROU (P.). — L'Asie, Paris, 1950.
- MORIZON (R.). — Monographie du Cambodge. Hanoï, 1931.
- PORÉE (J.) et MASPERO (E.). — Mœurs et Coutumes des Khmers. Paris, 1939.
- ROBEQUAIN (Ch.). — L'Indochine Française. Paris, 1948.
- SION (J.). — L'Asie des Moussons. *Géographie Universelle*, t. IX, 2^e Partie, pp. 447-449. Paris, 1929.
- TAN KIM HUON. — Géographie du Cambodge et de l'Asie des Moussons. Phnom-Penh, 1957.

CHAPITRE PREMIER. — CLIMAT

- BRUZON (E.) — CARTON (P.). — Le climat de l'Indochine et les typhons de la Mer de Chine. Hanoï, 1930.
- BRUZON (E.) — CARTON (P.) — ROMER (A.). — Le climat de l'Indochine. Aperçu général et régime des vents. Haut-Commissariat de France en Indochine. Saïgon, 1950.

CHAPITRE II. — HYDROGRAPHIE

- BARTHELEMY (R.). — Étude sur le colmatage du Mékong. *Revue Indochinoise*. Avril 1913.
- Rapport de reconnaissance*. — Bassin du Bas Mékong. Ministère de l'Intérieur des États-Unis d'Amérique. Bureau of Reclamation. Mars 1956.

CHAPITRE III. — SOLS

- DUPOUY (G.). — Études minéralogiques sur l'Indochine Française. Paris, 1913.
 HENRY (Y.). — Terres rouges et terres noires basaltiques d'Indochine. Leur mise en valeur. Hanoi, 1931.
 MARINET (J.). — Étude économique et culturale du poivre au Cambodge. *Agronomie Tropicale*, 1955, n° 3, pp. 279-360.

CHAPITRE IV. — PAYSAGES VÉGÉTAUX

- BEJAUD (M.). — La forêt Cambodgienne, inédit. Phnom-Penh, 1930.
 CHAMPSOLOIX (R.). — A propos de la « forêt claire » du Sud-Est Asiatique (Bois et forêts des Tropiques — 1959, n° 64, pp. 3-11).
 MAURAND (P.). — L'Indochine forestière. B.E.I., 1938, pp. 809-831 et Institut de Recherches Agronomiques et Forestières de l'Indochine. Hanoi, 1943.
 ROLLET (B.). — Étude sur les forêts claires du Sud-Indochinois (in : « les Forêts claires du Sud-Indochinois ». Centre de Recherches Scientifiques et Techniques du Cambodge, du Laos et du Vietnam, 1952, ronéotypé).
 SCHMID (M.). — Note sur les cartes des sols et des formations végétales du Darlac (Centre National de la Recherche Scientifique et Technique — Saïgon, 1955).
 SCHMID (M.). — Note sur les formations végétales des hauts plateaux du Centre-Vietnam et des régions limitrophes (in : « L'Étude de la végétation tropicale ». Actes du Colloque de Kandy, 1956, pp. 183-194).
 SCHMID (M.). — Flore Agrologique de l'Indochine. *Agronomie tropicale*. Vol. XIII, 1958, 6 numéros, pp. 7 — 51, 143 — 237, 300 — 359, 459, — 522, 636 — 672, 687 — 703.

CHAPITRE V. — L'HOMME

- CABATON (A.). — La vie domestique au Cambodge. *Revue Indochinoise*, 1910, p. 103 et suivantes.
Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge. — Cérémonies des Douze Mois. Fêtes Annuelles Cambodgiennes. Phnom-Penh, 1954.
Commission des Mœurs et Coutumes du Cambodge. — Cérémonies privées des Cambodgiens. Phnom-Penh, 1958.
 MANIPOUD (L.). — Textes annotés concernant les mœurs et coutumes Cambodgiennes. Bibliographie de la France, 1948.
 MARTINI (F.) et BERNARD (S.). — Contes populaires inédits du Cambodge. recueillis et traduits par... Paris, 1946.
 OLIVIER (Dr. G.). — Les populations du Cambodge. Paris, 1956.
 « *Présence du Cambodge* ». Revue « *France-Asie* », n°^s 114-115. Saïgon, novembre-décembre 1955.

CHAPITRES VI et VII. — *VÊTEMENT — NOURRITURE*
MAISON — PHUM

- BLANDIN. — Le maklua (arbre à teinture). B.E.I., 1910.
- GROSLIER (G.). — Recherches sur les Cambodgiens d'après les textes et les documents. Paris, 1921 (très important).
- MONOD (G.H.). — Le Cambodgien. Paris, Larose, 1931.
- BARDACH (J.). — Étude sur la pêche du Cambodge. Phnom-Penh, 1959. (ronéotypé.)
- BLACHE (J.). — Aperçu sur le plancton des eaux douces du Cambodge. Cybium n° 6. Paris, 1951.
- CHEVEY et LE POUILLAIN. — La pêche dans les eaux douces du Cambodge. Travaux de l'Institut Océanographique de l'Indochine, 1941.
- CHEVEY et LE POUILLAIN. — « Rapport préliminaire sur la pêche dans les eaux douces Cambodgiennes ». B.E.I., 1939, pp. 39-83 et 260-331.
- DELVERT (J.). — La pêche au Cambodge. Techniques animales. Paris, Octobre-novembre 1956.
- GOOSENS (J.). — Technique de pêche au Cambodge en région inondée. Cybium n° 6, Paris, 1951.
- THIOUM. — « Sur quelques accidents causés par la manipulation et la consommation des poissons au Cambodge » inédit. Toulouse, 1950.
- NGUYEN VAN HUYEN. — Esquisse d'une étude de l'habitation sur pilotis dans le Sud-Est Asiatique, Paris, 1933.
- ROBEQUAIN (Ch.). — L'habitation indigène en Indochine. « *La Science et la Vie* » (1931).
- POU SAVEROS (Mlle). — Occupation du sol et toponymie de la province de Kandal. Diplôme d'Études Supérieures — inédit. Paris, 1957.
- OLIVIER (R.). — La maison matrimoniale dans la coutume Cambodgienne. Recueil Judiciaire n° 4. Phnom-Penh, 1955.
- PORÉE MASPÉRO (E.). — Krôn Pali et rites de la maison (à paraître).

CHAPITRE VIII. — *OUTILS ET CHEPTEL*

- BARADAT (R.). — « Note sur l'utilisation du cheptel Cambodgien ». Phnom-Penh, 1946, inédit, en partie publié dans « *Revue d'Élevage et de Médecine Vétérinaire des Pays Tropicaux* ». Paris, 1948-1949.
- BARADAT (R.). — La foire de Prek Khpop au Cambodge. B.E.I., 1939, p. 259.
- BARADAT (R.) et SAUVEL. — Conditions d'élevage au Cambodge. B.E.I., 1937.
- BAUDOIN (F.). — Rapport sur la foire aux bestiaux de Prek-Po. B.E.I., 1909.
- JAUFFRET. — Possibilités de l'élevage bovin et bubalin dans les provinces du 1^{er} Secteur Vétérinaire du Cambodge. Bulletin Économique de l'Indochine. Novembre 1939.
- JAUFFRET et GUIGNARD. — Le cheptel Cambodgien, capital à exploiter. B.E.I., juin 1936.
- LEMASSON (J. L.) et LASSALLE (A.). — « Embarcations utilisées au Cambodge pour la pêche dans les eaux douces continentales » (Communications présen-

tées aux 1^{re} et 2^{me} sessions du Conseil Indo-Pacifique des Pêches). Phnom-Penh, 1950.

MAGEN (A.). — Perfectionnement de la charrue Cambodgienne. B.E.I., 1911, pp. 258-259.

VITTOZ. — Le grand bœuf Cambodgien. B.E.I., novembre-décembre 1933.

PROM TEP SAVANG (Dr). — Facteurs sociaux et religieux dans l'élevage au Cambodge. Thèse-Toulouse 1954.

CHAPITRE IX. — *ARTISANAT RURAL*

CASSIER (A.). — Les rotins du Cambodge. B.E.I., 1902.

LES POTERIES de Kompong-Chhnang et de Prey-Kri au Cambodge. B.E.I., 1899, pp. 236, 240.

SOUYRIS-ROLAND (A.). — « La poterie dans le Sud-Cambodge ». Bulletin de la Société des Études Indochinoises, pp. 307-311.

STOCKEL (J.). — Étude sur le tissage au Cambodge. Arts et Archéologie Khmers, t. I, 1921-1923, fascicule 4, pp. 387-402.

CHAPITRE X. — *THNOT*

CASSIER (A.). — Le palmier à sucre du Cambodge. B.E.I., 1901.

MAYRARGUE (R.). — Le palmier à sucre, — le sucre de palme au Cambodge — Rapport inédit du 5 janvier 1953.

ROLIN (J.). — Le palmier à sucre du Cambodge. B.E.I., 1906.

CHAPITRES XI et XII. — *RIZICULTURE*

BAUDOIN (M.F.). — La culture du riz au Cambodge.

COYAUD (Y.). — Le riz. Archives de l'Office Indochinois du riz. Saïgon, 1950. Les riz de qualité et la société rizicole de Battambang. B.E.I., 1940.

HENRY (Y.). — Économie agricole de l'Indochine. Gouvernement Général de l'Indochine. Hanoï, 1932.

HENRY (Y.) et DE VISMES (M.). — Documents de démographie et de riziculture en Indochine. Hanoï 1928.

CHAPITRE XIII. — *CHAMCAR*

ACHARD (Ed. L.). — Note sur les terres riveraines du Mékong. B.E.I., 1904, p. 375.

BADOUX (C.). — Culture, préparation et vente du tabac au Cambodge. B.E.I., 1941, p. 163.

CASSIER (A.). — Le bananier du Cambodge. B.E.I., 1901.

DELVERT (J.). — Une Ile du Mékong Cambodgien. Bulletin de l'Association de Géographes Français. Mars-avril 1956.

DELVERT (J.). — La vie rurale au Cambodge. France-Asie, 1957.

LOLLICHON (F.). — La production des tabacs de coupe au Cambodge. Centre de Recherches Scientifiques et Techniques. Archives des Recherches Agronomiques au Cambodge, au Laos et au Vietnam. Année 1952, n° 16.

- MARINET (J.). — Amélioration de la mise en valeur des berges du Mékong au Cambodge, inédit. Phnom-Penh, 1949.
- MARINET (J.). — Amélioration à apporter à la culture du maïs au Cambodge. — Le maïs, Paris, 1949, p. 309.
- MARTIN (Cl.) et MARINET (J.). — Nouvelle méthode de recensement des cultures. Essai effectué dans le srok de Kien-Svay au Cambodge. *Bulletin Mensuel de Statistique d'Outre-Mer*. n° 15, 31 mai 1948.
- Service Français d'Information. — La culture du tabac au Cambodge, note de documentation n° 105, Saïgon, décembre 1953.
- La culture du tabac — le Cambodge au travail — Réalités Cambodgiennes, 16 mars 1957.
- ROULE (F.). — Les conditions de la production du maïs dans le Sud Indochinois de 1932 à 1945. Le maïs, Paris, 1949, pp. 291-308.
- CHAPITRE XIV. — *LA RECONQUÊTE* (Les ouvrages se rapportant aux périodes 1850-1930 sont très nombreux. Nous ne citons que les plus importants).
- AYMONIER (E.). — Notice sur le Cambodge. Paris, 1875.
- AYMONIER (E.). — Géographie du Cambodge. Paris, 1876.
- AYMONIER (E.). — Le Cambodge. Paris, 1900 — 3 vol. (fondamental)
- I. Le Royaume actuel
 - II. Les Provinces Siamoises
 - III. Le Groupe d'Angkor et l'Histoire.
- BARTHELEMY (R.). — Le Cambodge actuel. Phnom-Penh, 1911.
- BAUDOUIN (F.). — Monographie de la circonscription résidentielle de Kompong Cham.
- BONARD (Vice-Amiral). — Exploration du grand fleuve du Cambodge. (Revue Maritime et Coloniale, t. VII, 1863, pp. 240-261.
- BOUILLEVAUX (C. E.). — L'Annam et le Cambodge. Voyages et notices historiques, Paris, 1874.
- BOUILLEVAUX (C. E.). — Voyage dans l'Indochine 1848-1856 avec carte du Cambodge et d'une partie des Royaumes limitrophes, Paris, 1858.
- BOUINAIS (A.) et PAULUS (A.). — Le Royaume du Cambodge. Paris, 1884.
- BREBION (A.). — Livre d'or du Cambodge, de la Cochinchine et de l'Annam (1625-1910).
- COLLARD (Paul). — Cambodge et Cambodgiens. Paris, 1921.
- DELAPORTE (Louis). — Voyage au Cambodge. Paris, 1880.
- DELAPORTE (L.). — Le Cambodge et les régions inexplorées de l'Indochine centrale. Bulletin Société Géographique de Paris, 1875.
- DELOCHE de COMPOCASSO. — Le Cambodge économique. Hanoï, 1923.
- DELOCHE de COMPOCASSO. — Les productions du Cambodge. Hanoï, 1922.
- DOUDART DE LAGRÉE. — Lettres d'un précurseur — Doudart de Lagrée au Cambodge par Félix JULIEN, Paris, 1883.
- DOUDART DE LAGRÉE et GARNIER (F.). — Atlas du voyage d'exploration en Indochine.
- DREYFUS (P.). — Le Cambodge économique. Thèse, Paris, 1910.

- GARNIER (Francis). — Voyage d'exploration en Indochine. Paris, 1873, 2 vol.
 GARNIER (F.). — Voyage d'exploration en Indochine. Paris, 1885, 2 vol.
 KING (D.O.). — Travels in Siam and Cambodia — *Journal of Royal Geographical Society* — Londres, 1860.
 LE GRANCLAUDE (H.). — Le réveil du peuple Khmer. Hanoï, 1935.
 LUNET DE LA JONQUIÈRE (E.). — Inventaire descriptif des Monuments du Cambodge. Paris, 1911.
 LE MIRE (Ch.). — L'Indochine, Cochinchine Française, Royaume du Cambodge, Royaume d'Annam et Tonkin. Paris, 1884.
 MOUHOT (H.). — Voyage dans les Royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine. « Le Tour du Monde ». Paris, 1863, 2^e semestre, pp. 219-235.
 MOURA (J.). — Le Royaume du Cambodge, Paris, Leroux 1883, 2 vol.
 MOURA (J.). — Voyages dans le Royaume du Cambodge et du Laos.
 PANNETIER (D^r). — Notes Cambodgiennes. Au cœur du pays Khmer. Paris, 1921.
 PANNETIER (D^r). — Le Cambodge. Saïgon, 1917.
 PANNETIER (D^r). — Sentences et proverbes Cambodgiens. B.E.F.E.O. XV, fascicule 3.
 PAVIE (A.). — Mission Pavie Indochine, 1879-1885. Géographie et Voyages, Paris, 1901.
 PELLIOT (Paul). — Mémoire sur les coutumes du Cambodge de Tchéou-TaKouan — in « Œuvres Posthumes de Paul PELLIOT » III. Paris, 1951.
 REVEILLIÈRE (Contre-Amiral) dit BRANDA. — Ça et là — Cochinchine — Cambodge — L'âme Khmère, Paris, 1892.
 ROUX (L. C.) et VIDAL (J. M.). — Quinze jours au Cambodge. Montpellier, 1885.
 THOREL. — Notes médicales du voyage d'exploration du Mékong et de Cochinchine, 1862-1868. Paris, 1870.
 DE VILLEMEREUIL (A. B.). — Exploration et missions de Doudart de Lagrée. Paris, 1883.

CHAPITRES XV, XVI et XVII. — SOCIÉTÉ RURALE

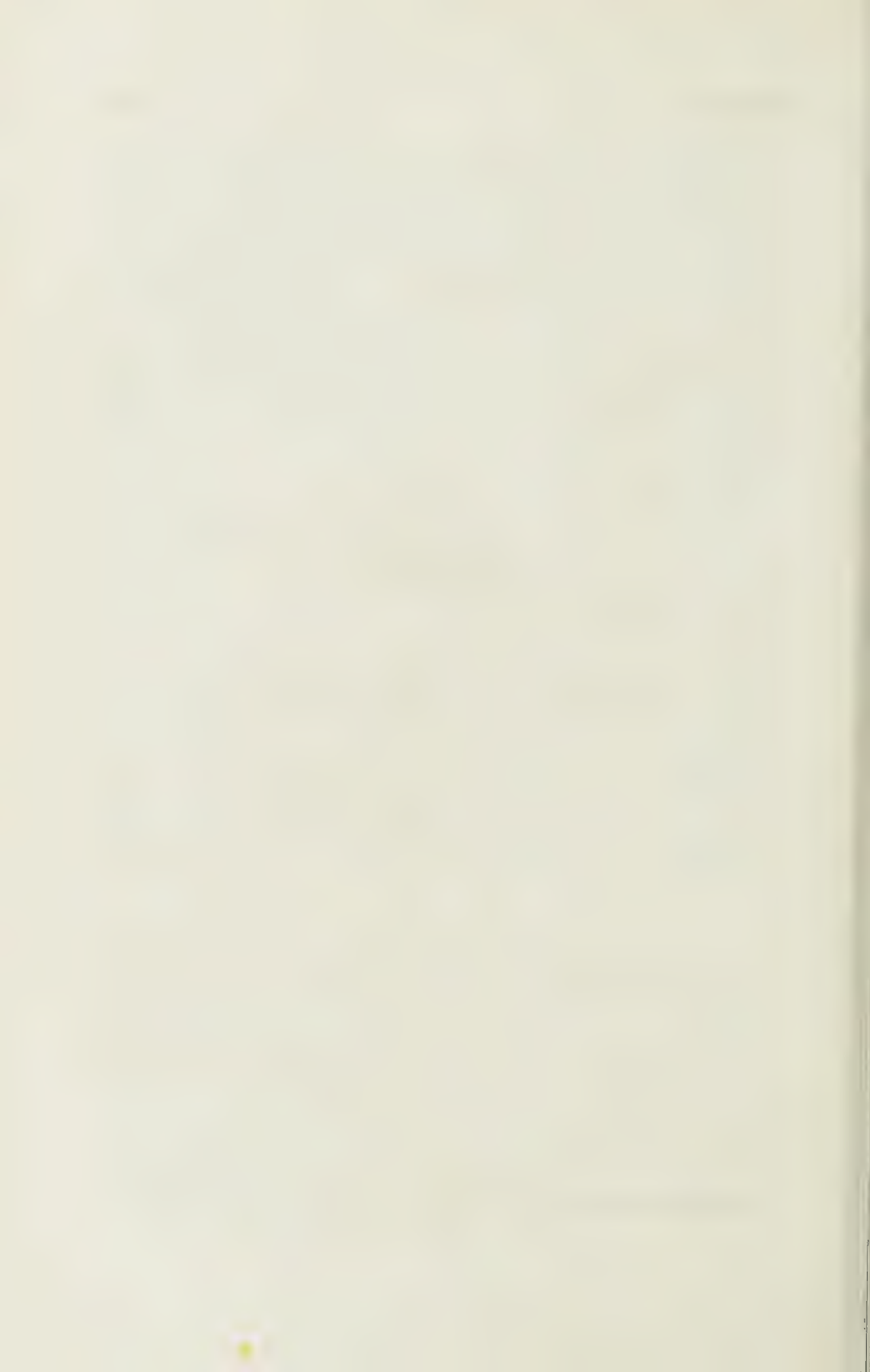
- KLEINPETER (R.). — Le problème foncier au Cambodge. Thèse Paris, 1937.
 LECLÈRE (Adhémar). — Les Codes Cambodgiens. Paris, 1898.
 MORIZON (R.). — L'immatriculation foncière de la propriété individuelle au Cambodge. Paris, 1934.
 PAULUS (A.). — L'esclavage dans l'Indochine et, en particulier, au Cambodge et dans l'Annam. Paris, 1886.

CHAPITRES XVIII, XIX et XX. — LA VIE RÉGIONALE

- BELLAN (Ch.). — Monographie de Kompong-Speu. Bulletin de la Société des Études Indochinoises, 1904.

- DE BLAINVILLE. — Monographie de la circonscription résidentielle de Svay-Rieng, B.S.E.I., 1905.
- DE LA BROSSE (P.). — Dans les provinces Cambodgiennes rétrocédées. *Revue Indochinoise*, octobre 1907.
- DE LA BROSSE (P.). — Les provinces Cambodgiennes rétrocédées, Hanoï, 1907.
- DE LA BROSSE (P.). — Le territoire de Battambang. Aperçu politique. *Revue Indochinoise*, septembre 1907.
- BRIEN. — Aperçu sur la province de Battambang. Saïgon, 1886.
Notice sur la province de Battambang. *Revue Indochinoise*, 1906.
- DE COULGEANS. — Rapport sur la province de Battambang. B.E.I., 1902.
- DUFOSSE (D^r M.). — Géographie physique, économique et historique du Royaume du Cambodge; monographie de la circonscription résidentielle de Kompong-Thom. B.S.E.I. Saïgon, 1918.
- DURAND (P.). — La province de Battambang — *Revue France Indochine* — Saïgon 1913.
- LECLÈRE (Adhémar). — Géographie physique, économique et historique du Cambodge. 3^e fascicule. Monographie de la province de Kratié. Saïgon, 1901.
- LIBERSART (H.). — La circonscription de Takéo. *Revue Indochinoise* (mai 1914).
- LOUBET (L.). — Monographie de la province de Kompong-Cham. Phnom-Penh, 1939.
- MARQUET. — La province de Pursat. *Revue Indochinoise*, 1906.
- MORIZON (R.). — La province Cambodgienne de Pursat. Paris, 1936.
- PARENT. — Monographie de Kompong-Chhnang. B.S.E.I. n° 66 (1914).
- RICOU (E.). — Monographie du srok de Chongkay — B.E.I. n° 101 (mars-avril 1913).
- Monographies. — Monographie de la province de Svay-Rieng. *Revue Indochinoise*. Avril 1907 (pp. 484-488-553-559).
— Monographie de la province de Stung-Treng, B.S.E.I. n° 64, 1913.
— Monographie de la résidence de Kandal (Kompong-Speu) B.S.E.I., n° 68, 1916-1917.

ANNEXES



ANNEXE N° I

Provinces et Srok étudiés

province (Khet) de Svayrieng

- de Prey-Veng
- de Kandal
- de Takeo
- de Kampot srok de Banteay Meas
- de Kg-Speu { srok de Oudong
— Samrong Tong moins 1 khum
— Kong Pissey
- de Kompong-Cham (sauf srok de Mimot)
- de Kratié srok de Chhlong

- de Kompong-Thom { srok de Baray
— de Santuk (moins 8 khum)
— de Kg Svay (moins 3 khum)
— de Stoung

- de Siemréap { Srok de Chikreng moins 4 khum
— de Santhni kom moins 1 khum
— de Siemréap moins 4 khum
— de Puok moins 1 khum
— de Kralanh moins 7 khum

- de Battambang { Srok Teuk Chor moins 5 khum
Srok Sisophon 7 khum soit : Phniet — Bosbauv —
Mkak — Kg Svay — Chang Ha — Sam-
rong — Kuttasal
Srok Mongkolborrey
Srok Battambang 10 khum soit : Tamoeun — Rung
Chrey — Kauk Khum — Ta Nguon —
— Chrey — Phnom Sampéou — Aumal —
Chamcar Samrong — Kdol — Peam Ek —
Prek Norin.
Srok Sangker
Srok Moung Russey 8 khum soit Dauntri — Tuol
Prum — Taleas — Chey — Moung — Chak
— Kear — Robas Mkol

province de Pursat

- { Srok Bakan sauf 1 khum
- { Srok Krakor sauf 2 khum

province de Kompong-Chhnang

- { Srok Babaur
- { Srok Rolea Peir
- { Srok Kompong-Tralach
- { Srok Kompong-Leng

ANNEXE N° II

Tissage du coton

PROVINCES	SROK	KHUM
<i>KRATIÉ</i>	Chhlong	<i>Pongro</i> Tatau
<i>KOMPONG-CHAM</i>	Prey-Chhor	Prey-Totung Lovea
	Srey-Santhor	Knar Sar Baray Russey-Srok Saukong Angkor Ban Sdau Peamchikang Roca Koy
	Kang-Méas	Krauchmar Prek Achi Svay Khleang Roka Khnor
	Krauchmar	<i>Koh-Sautin</i> Mohaléap
	Koh-Sautin	Svay-Méas Hanchey
	Kompong-Siem	
<i>KANDAL</i>	Khsach-Kandal <i>Kien-Svay</i>	Prek Luong Dey Eth Kbal Koh Koki <i>Veal Sbauv</i>
	Loeuk Dek Ponhea Lu Koh-Thom	Kompong-Phnom Prek Taten Koh-Thom
<i>KOMPONG-CHHNANG</i>	Kompong-Leng	Kompong Hau
<i>PREY-VENG</i>	Kompong-Trabek Prey-Veng	Kompong-Trabek Kompong Leau
<i>KOMPONG-THOM</i>	Santuk	Kompong-Thmar
<i>SIEMREAP</i>	Chikreng Puok Kralanh	Chikreng Kompong-Khleang Snouol
<i>KAMPOT</i>	Banteay Méas	Tani

ANNEXE N° III

Tissage de la soie

La soie est tissée surtout dans les khum suivants (carte) :

PROVINCES	SROK	KHUM
<i>KANDAL</i>	Kandal-Stung	Prek Sleng Trea Siemréap
	Lovea-Em	Banong Prek Thmong Prek Rey <i>Phum Thom</i> Kok Kéo Thmar Kor Koh Reah Prek Russey Khleang Sbek Chang Chamrès Roka Khpos <i>Tuk Veal</i>
	Ponhea Lu Phnom-Penh Saang	Prek Ambel Prek Sdey Prek Luong Prek Takau
	Koh Thom	
	Khsach Kandal	
<i>TAKEO</i>	Bati	Trapeang Krassang Chambak Thnot Peaream Komareachea Krangleav Angkanh Prey Lovea Ponley Suor Kompong Ang Andet Angkor Borrey Tang Yap Champa Basrè Basré Po Romchak Lomchang Sla Rovieng Bat Rokar (Samrong) Soeung Prambey Mum <i>Khvao</i> Chikmar Smong Saulong
	Prey-Krabas	Prey Romdeng Prabat Chean Chum Phnom Denh
	Samrong	
	Treang	
	Kirivong	

ANNEXE N° III (suite)

Tissage de la soie

PROVINCES	SROK	KHUM
<i>TAKEO (suite)</i>	Tramkak	Trapeang Thom Nheng Nhang Thnot Srè Ronong
<i>KAMPOT</i>	Banteay Méas	Tani
<i>PREY-VENG</i>	Pearcang	Prek Chrey Prek Russey Prek Antear Prek Sandek Prek Changran Speu
	Sithor Kandal Baphnom	
<i>KOMPONG-SPEU</i>	Kong Pissey Samrong Tong Oudong	Veal Ktum Kraing Krang Chek
<i>KOMPONG-CHAM</i>	Koh Sautin Kang Méas Chhoeung Prey	Lové Peamchikang Tangkrang
<i>BATTAMBANG</i>	Sisophon Teukchor Sangker	Phniet Phnom Srok Phnom Sampeou
<i>SIEMREAP</i>		Banteay Chhen Samrong Chongkal

ANNEXE N° IV

Riz flottant

KHET	SROK	KHUM
PREY-VEENG	Kg-Trabek	(tout le Sud du srok)
	Baphnom	Chhoeukach
KANDAL	<i>Kien-Svay</i>	Kbal Koh
	Lovea Em	Banteay Dek
	Kandal-Stung	Koh Rah
	Saang	Takhmau
	Koh Thom	Setbau
		Prek Ambel
		Prek Sdey
KOMPONG-CHAM	<i>Chhoeung-Prey</i>	Tang Krang
	Ouest du srok	Tang Kok
		Batheay
		Mépring
		Sautip
KG-CHHNANG	Kg-Tralach	Peani
		Chrès
	Rolea Peir	Chrey Bac
	Kompong-Leng	Prey Kri
	Babaur	Melou
		Phsar
PURSAT	Krakor	Anlong Thnot
		Beng Kantuot
	Bakan	Syar
BATTAMBANG	Sangker	Kompong-Preah
	Battambang	Tamoeun
		Peam Ek
	Mongkolborrey	Prek Norin
SIEMREAP	Kralanh	Kralanh
		Sampou Luon
	Puok	Prey Chrouk
		Keo Por
	Sauthnikom	Dan Run
	<i>Chikreng</i>	Kompong Chikreng
KOMPONG-THOM	Stoung	Kompong-Chen
	Kompong-Svay	Kompong-Thom
		Srayau
		Trapeang-Russey
	Santuk	Phneou
		Kompong-Thmar
	Baray	Baray
		Romlong
TAKEO	Prey-Krabas	Suor
		Ponley
		Champa
		Ba Srè
		Angkanh
	Kirivong	Phnom-Denh
		Prabat Chean Chum
	Bati	Peaream

ANNEXE N° V
Riz de saison sèche.

KHET	SROK	KHUM
KOMPONG-CHAM	Krauchmar	Krauchmar
	Stung Trang	Preah Andaung
	Tbaung-Khmum	Chiro
	Kompong-Siem	Kienchrey
		Hanchey
	Koh Sautin	Lové
	Kang Méas	Kang Taneng
		Saukong
		Sdau
	Srey-Santhor	Prek Por
KANDAL		Prek Dambang
		Prek Romdeng
		Russey Srok
	Prey-Chhor	Lovea
		Tong Rong
	Chhoeung Prey	Chiléa
		Batheay
		Tang Krang
		Tang Kok
		Mepring
KG-CHHNANG		Sautip
		Sampong Chey
	Khsach Kandal	Prek Tameak
		Prek Dambauk
	Muk Kompul	
	Lovea Em	Barong
	Ponhea Lu	Koh Chen
		Prek Taten
	Kien Svay	Prek Phnau
		Chbar Ampeou
SIEMREAP		Kbal Koh
	Kg-Tralach	Kompong-Tachès
		Kompong-Tralach
		Peani
	Rolea Peir	Chrès
		Andong Svay
		Chrey Bac
	Babaur	Koh Banteay
		Mélom Phsar
	Puok	Puok
TAKEO		Khnat
		Keo Por
		Samrong Yea
	Siemréap	Siemréap
	Sauthnikom	Roluos
	Prey Krabas	Ponley
		Champa

ANNEXE N° V (*suite*)*Riz de saison sèche.*

KHET	SROK	KHUM
TAKEO (<i>suite</i>)		Ba Srè Kampeng Angkanh Angkor Borrey Prabat Chean Chum Saulong) Kg-Yol Baray) Kbal Po Trea Bat Rokar (barrage de Bat Rokar) Choeung Kuon Peaream
	Kirivong Treang Samrong	
	Bati	
	Prey-Veng	Prek Antheas Angkor Yos Banlech Prasat Popus Banam Kompong-Leav Prek Chrey Prek Changranh Kompong-Popil
PREY VENG	Sithor Kandal Peareang	

ANNEXE N° VI
Rendements en paddy à l'hectare

KHET	SROK	KHUM	RENDEMENT MOYEN A L'HECTARE (EN ANNÉE MOYENNE VERS 1955)		OBSERVATIONS
			THANG	KGS	
PREY-VENG		Kg-Leav		2 500	riz saison sèche.
		Chhoeu Kach	50-60		riz normal
		Baray :			riz hâtif et
		saison sèche	80		riz flottant
TAKEO		saison des pluies	30	660	3 ^e catégorie
		Roneam	30	700	7 ^e catégorie
		Sla	20	500	
		Trapeang-Krassang	70-100	1540-2200	
		Kampeng	30	660	riz saison sèche
		Krang Leaou	20	500	
		Chambak	20	500	
		Saulong		1 000	
		Pearcam	100		
		Rokar			
		(Treang)	35		
		Soeung	60		
KANDAL		Angkanh	40-50		
		Cham Chau	40-50	1 100	6 ^e catégorie
		Anlong Romiet	60-70	1300-1500	déy kandeng
		Prey Puoch		700	
		Pong Tuk	50		
		Svay Rolum	50		riz flottant
KOMPONG-SPEU		Veal	30		
		Preah Nip- pean	20-30	660	déy khsach
		Trapeang Kong	40		
		Var sar	40		
Kg-CHHNAN		Chhoeung			
		Kreav	30	660	6 ^e catégorie
KOMPONG-CHAM	Kompong-Svay	Srayau		800-900	y compris
		«	70-100	1400-2000	riz flottant
		«	50	1 000	riz flottant
		Prey-Chhor	60-70	1 320	riz konla

ANNEXE N° VI (suite)
Rendement en paddy à l'hectare

KHET	SROK	KHUM	RENDEMENT MOYEN A L'HECTARE (EN ANNÉE MOYENNE VERS 1955)		OBSERVATIONS
			THANG	KGS	
POMPONG- THOM	Kompong- Chen	Kg-Chen Samproch	40	2 000	bon rende- ment (1957) riz flottant
SIEMRÉAP	Sauthnikom	Chansar Roluo	80 40-60		
BATTAM- BANG	Teukchor Battambang	Pranet Preah Au Mal	45 35	1 000	enquête agri- cole
	Moung	Prek Norin Chrey	20	1 500	
	Sang ker	Phnom Sam- peou		3 500	vérifié par les services agri- coles

ANNEXE N° VII
Morcellement parcellaire en région de rizières

KHET	SROK	ETENDUE MOYENNE D'UNE PARCELLE DE RIZIÈRE (CHIFFRES DE 1951-1952)
BATTAMBANG	Battambang (9 khum rizicoles) Sangker (10 khum rizicoles) Moung Russey (6 khum rizicoles) Mongkolborrey (13 khum rizicoles)	2 hectares ¹ 1,45 ha 1 hectare 2 hectares
SIEMREAP	Puok (9 khum) Siemréap (8 khum) Sauthnikom (15 khum)	0,25 ha 0,2 ha 0,44 ha
KOMPONG-THOM	Stoung (6 khum) Kompong-Svay (6 khum) Baray (9 khum)	0,50 ha 1,09 ha 0,34 ha
PURSAT	Bakan (6 khum)	0,46 ha
KG-CHHNANG	Babaur Rolea Peir	 0,23 ha 0,27 ha
KOMPONG-SPEU	Oudong Samrong Tong Kong Pissey	0,50 ha 0,40 ha 0,31 ha
KANDAL	Phnom-Penh Kandal Stung	0,31 ha 0,34 ha
TAKEO	Bati Samrong Treang Tramak Kirivong	0,23 ha 0,59 ha (?) 0,23 ha 0,38 ha 0,41 ha
KAMPOT	Banteay Meas	0,48 ha

¹ L'exploitation Agricole Mécanisée couvre 4 000 hectares.

ANNEXE N° VII (suite)
Morcellement parcellaire en région de rizières

KHET	SROK	ETENDUE MOYENNE D'UNE PARCELLE DE RIZIÈRE (CHIFFRES DE 1951-1952)
KG-CHAM	Prey-Chhor	0,50 ha
	Tbaung Khmum	0,34 ha
PREY VENG	Kanchrich	0,33 ha
	Peareang	0,34 ha
	Komchay Meas	0,20 ha
	Sithor Kandal	0,39 ha
	Prey-Veng	0,45 ha
SVAYRIENG	Kompong-Trabek	0,80 ha
	Romeas Ek	0,60 ha
	Romduol	0,77 ha
	Svay-Rieng	0,57 ha
	Svay-Teap	0,85 ha

ANNEXE N° VIII
Exploitations types

PROVINCE	KHUM	SUPERFICIE	PROPRIÉTAIRE	LOCATAIRE	EMPLOI DE MAIN-D'ŒUVRE SALARIÉE	NOMBRE D'ATTELAGES	OBSERVATIONS
<i>Rizières du Centre</i>							
KANDAL	Pong Tuk	3 ha	P	néant	2 saisonniers (labour) 10 journaliers repiquage 15 journaliers moisson	2	exerce la profes- sion de Chumtup
	Prey Puoch Trea	4 ha	P	—	néant	2	menuisier en ville
	Trapeang Kong	3 ha	P	néant	journaliers	1	exploite des thnôt.
KG-SPEU	Var Sar	6 ha	P	—	néant	3	Le propriétaire est la belle-mère
	Krauch	2,5 ha	P	—	—	— (1 bœuf 1 vache)	exploite le thnôt exploite des thnôt
	Veal	3,3 ha	P	—	—	1	exploite des thnôt et un chamcar

ANNEXE N° VIII (suite)
Exploitations types

PROVINCE	KHUM	SUPERFICIE	PROPRIÉTAIRE	LOCATAIRE	EMPLOI DE MAIN-D'ŒUVRE SALARIÉE	NOMBRE D' ATTELAGES	OBSERVATIONS
TAKEO	Baray	12 ha	P	—	1 permanent 2 journalières repiquage	2	chamcar de 2 ha
	Baray	3 ha	P	—	2 journalières moisson	néant (vaches)	
	Bati-Pearcam	3 ha	P	—	néant	2	
	Socung	2 ha	P	—	journalières pour la moisson	1	coolie porteur d'eau
	Angkanh	3 ha	P	—	journalières pour repiquage	1	coolie-cyclo
	Prey-Slek	3 ha	P	—	néant	néant (vaches)	coolie en ville
	Nheng-Nhang	0,98 ha	P	—	—	1	tissage
KG-CHHNANG	Peani	9 ha	P	néant	néant	1	filles travaillent au filage de la ramie
	Ponley	1,5 ha	P	—	—	1	fabrique des paniers

ANNEXE N° VIII (suite)
Exploitations types

PROVINCE	KHUM	SUPERFICIE	PROPRIÉTAIRE	LOCATAIRE	EMPLOI DE MAIN-D'ŒUVRE SALARIÉE	NOMBRE D'ATTELAGES	OBSERVATIONS
<i>Rizières de l'Est</i>							
PREY-VENG	Chhoeu-Kach	7 ha	P	néant	1 permanent	1	
	Kompong Leau	2 ha	P	—	4 journaliers arrachage des semis		
					30 journaliers repiquage	néant	charpentier
SVAYRIENG	Takor	4 ha	P	—	30 journaliers moisson		
	Bassac	6 ha	P 3 ha	3 ha en prôvas	néant 2 permanents journaliers repiquage	2 2	charpentier culture des champignons
<i>Rizières de Kompong-Cham</i>							
KG-CHAM	Prey-Chhor	2 ha	P		journaliers repiquage		Donne 1 ha en location
	Khvet	2 ha	P		néant	1	

ANNEXE N° VIII (suite)
Exploitations types

PROVINCE	KHUM	SUPERFICIE	PROPRIÉTAIRE	LOCATAIRE	EMPLOI DE MAIN-D'ŒUVRE SALARIÉE	NOMBRE D'ATTELAGES	OBSERVATIONS
Rizières de la plaine des Lacs							
SIEMRÉAP	Sauthnikom	3 ha	P		néant	2	élevage impor- tant
PURSAT	Phsar-Loeu	5 ha	P		—	2	petit chamcar à tabac
KG-THOM	Kg-Chen	10 ha	P		80 journées de journaliers repiquage	4	
					80 journées de journaliers moisson		
BATTAMBANG	Chong-Daung	4,8 ha	P		néant	1	tireur de re- morque
	Russey-Krok	3,2 ha	P		néant		
Chamcar des berges							
KANDAL	Prek-Thmey	2 ha	P		2 permanents	2	Donne 1 ha en location.

ANNEXE N° VIII (suite)
Exploitations types

PROVINCE	KHUM	SUPERFICIE	PROPRIÉTAIRE	LOCATAIRE	EMPLOI DE MAIN-D'ŒUVRE SALARIÉE	NOMBRE D'ATTELAGES	OBSERVATIONS
KANDAL (suite)	<i>Chamcar des berges (suite)</i>						
	Koki	1,97 ha	P 1,37 ha	0,6 ha	Journaliers labour récolte		
	Takhmau	2 ha	P		néant		
	Chbar-Ampéou	0,72 ha	P		—		menuisier
	Koki	3,22 ha	P		1 permanent	1	tissage de coton
	Svay-Rolun	0,39 ha	P		néant	1	donne en mé- tissage 2 ha de rizières.
	Prek-Taten	2 ha	P		—	1	
	Kompong-Kong	2 ha	P		Journalières pour la récolte	1	
	Prek-Tameak	5 ha	P		5 journaliers pour les diffé- rents travaux	3	
	Prek-Luong	1,42 ha	P 0,60 ha	0,82 ha	Journaliers	1	tissage de krama et de tulle moustiquaire.

ANNEXE N° VIII (suite)
Exploitations types

PROVINCE	KHUM	SUPERFICIE	PROPRIÉTAIRE	LOCATAIRE	EMPLOI DE MAIN-D'ŒUVRE SALARIÉE	NOMBRE D'ATTELAGES	OBSERVATIONS
KANDAL (suite)	Prek-Angreach	6 ha	P		néant	2	2 ha laissés en friche.
	Prek-Angreach	4 ha	P			néant	2 ha laissés en friche
	Koh Sautin	1,5 ha	P		1 coolie 1 hacheur de tabac 1 hacheuse de tabac	1	
KG-CHAM	Koh Sautin	4 ha	P 2 ha	2 ha	1 permanent 10 journées récolte maïs 30 journées	1	donne en mé- tayage 3 ha de rizières, tissage des cou- vertures et kra- mas.
	Pram-Yam	5 ha	P		2 permanents	3	
	Koh-Krabey	14,2 ha	P		Journaliers 162 journées		
KG-CHHNANG							

Chamcar des berges (suite)

ANNEXE N° IX

Répartition de la propriété dans quelques Khum

ANLONG ROMIET (RIZIÈRES-KANDAL STUNG-KANDAL)			BAKOU (RIZIÈRES-KANDAL-STUNG-KANDAL)	
moins de 1 ha	885	propriétaires 84 %	686	83 %
de 1 à 2 ha	135	— 13 %	123	14 %
de 2 à 5 ha	34	— 3 %	25	3 %
	(dont 2 Pagodes)			
plus de 5 ha	3		0	0
	(dont 1 Pagode et la Couronne)			
TRAPEANG-KRASSANG (RIZIÈRES-BATI-TAKÉO)			PREY-CHHOR (RIZIÈRES-PREY-CHHOR-KG-CHAM)	
moins de 1 ha	801	56 %	616	53 %
de 1 à 2 ha	334	23 %	314	27 %
de 2 à 5 ha	262	18 %	190	17 %
plus de 5 ha	31		38	3 %
	(dont 1 : 75 ha)			
KRALA (RIZIÈRES-KG-SIEM-KG-CHAM)			SANGKHOAR (RIZIÈRES-ROMDUOL-SVAYRIENG)	
moins de 1 ha	436	33 %	368	41 %
de 1 à 2 ha	361	27 %	233	26 %
de 2 à 5 ha	410	30 %	247	27 %
de 5 à 10 ha	116	9 %	49	5 %
plus de 10 ha	16		1	1 %
CHAMCAR-SAMRONG (RIZIÈRES-BATTAMBANG)			KAUK-KHMUM (RIZIÈRES-BATTAMBANG)	
moins de 1 ha	108	12 %	264	33 %
de 1 à 2 ha	130	15 %	45	5 %
de 2 à 5 ha	401	47 %	161	20 %
de 5 à 10 ha	109	13 %	211	26 %
de 10 à 20 ha	96	10 %	68	9 %
plus de 20 ha			39	5 %
ROANG-BERGES (KG-SIEM-KG-CHAM)			KOKI-THOM-BERGES (KIEN-SVAY-KANDAL)	
moins de 0,5 ha	380	46 %	380	22 %
de 0,5 à 1 ha	158	19 %	809	48 %
de 1 à 2 ha	154	19 %	317	19 %
de 2 à 5 ha	106	12 %	136	8 %
plus de 5 ha	27	3 %	21	3 %
KOH-SAMRONG-BERGES (KG-SIEM-KG-CHAM)			KOH-SAUTIN-BERGES (KOH SAUTIN-KG-CHAM)	
moins de 0,5 ha	469	37 %	958	52 %
de 0,5 à 1 ha	398	32 %	637	34 %
de 1 à 2 ha	291	23 %	207	11 %
de 2 à 5 ha	85	7,5 %	38	2 %
plus de 5 ha	6	0,5 %	5	

ANNEXE N° X
Revenus paysans

KHUM	SROK	NOMBRE D'INDIVIDUS PAR FAMILLE	REVENU ANNUEL EN RIEL	REVENU PAR TÊTE EN RIEL	DÉPENSES ANNUELLES EN RIEL	REMARQUES
1 ^o Région Sud de Phnom-Penh (rizières)						
Prey Puoh	Phnom-Penh	8	13 000	1 650	10 400	gagne 4 000 J comme menuisier en ville.
Chom Chan	Phnom Penh	8	16 000	2 000	16 460	Travailleur comme maçon. Femme pâtissière. Vend des bœufs.
Pong Tuk	Phnom-Penh	5	12 300	2 460	11 000	Gagne 600 J par mois comme 1 ^{er} Chum-tup (adjit du mékhum).
Tréa	Kandal Stung	5	14 000	2 800	10 100	Exploitation du thnôt.
Trapéang Kong	Samrong Tong	6	5 700	950	4 800	Exploitation du thnôt. Cueillette.
Veal	Kong Pissey	5	14 000	2 800	11 300	Exploitation du thnôt. Culture de la pastèque.
Var Sar	Samrong Tong	10	25 000	2 500	18 000	Exploitation du thnôt.
Krauch	Kong Pissey	6	7 950	1 325	6 200	Vente du riz blanc et de paille.
Baray	Treang	7	5 600	800	5 600	

ANNEXE N° X (suite)
Revenus paysan

KHUM	SROK	NOMBRE D'INDIVIDUS PAR FAMILLE	REVENU ANNUEL EN RIEL	REVENU PAR TÊTE EN RIEL	DÉPENSES ANNUELLES EN RIEL	REMARQUES
<i>1° Région Sud de Phnom-Penh (rizières) (suite)</i>						
Pearcam	Bati	5	8 500	1 700	6 500	pêche et travail comme coolie et cyclo-pousse; soit les 4/5 des revenus.
Prey-Slek	Treang	10	15 920	1 592	15 460	
Nheng-Nhang	Tramkak	5	6 500	1 300	10 215	Tissage.
Yol Tong	Bati	5	21 700	4 340	21 700	Fondeur de cuivre.
Yol Tong	Bati	7	33 000	4 710	31 500	Fondeur de cuivre.
Pram-Yam	Srey-Santhor	16	24 540	1 533	24 800	Endetté.
<i>2° Rizières de l'Est</i>						
Takor	Prey-Veng	5	24 800	4 960	26 300	Culture de riz de saison sèche.
Kg-Leau	Prey-Veng	4	14 000	3 500	10 700	
Chhoeu-Kach	Prey-Veng	7	16 800	2 400	11 294	Doit rembourser 6 600 riel de dettes intérêts compris.
Bassac	Svayrieng	10	15 300	1 530	14 010	

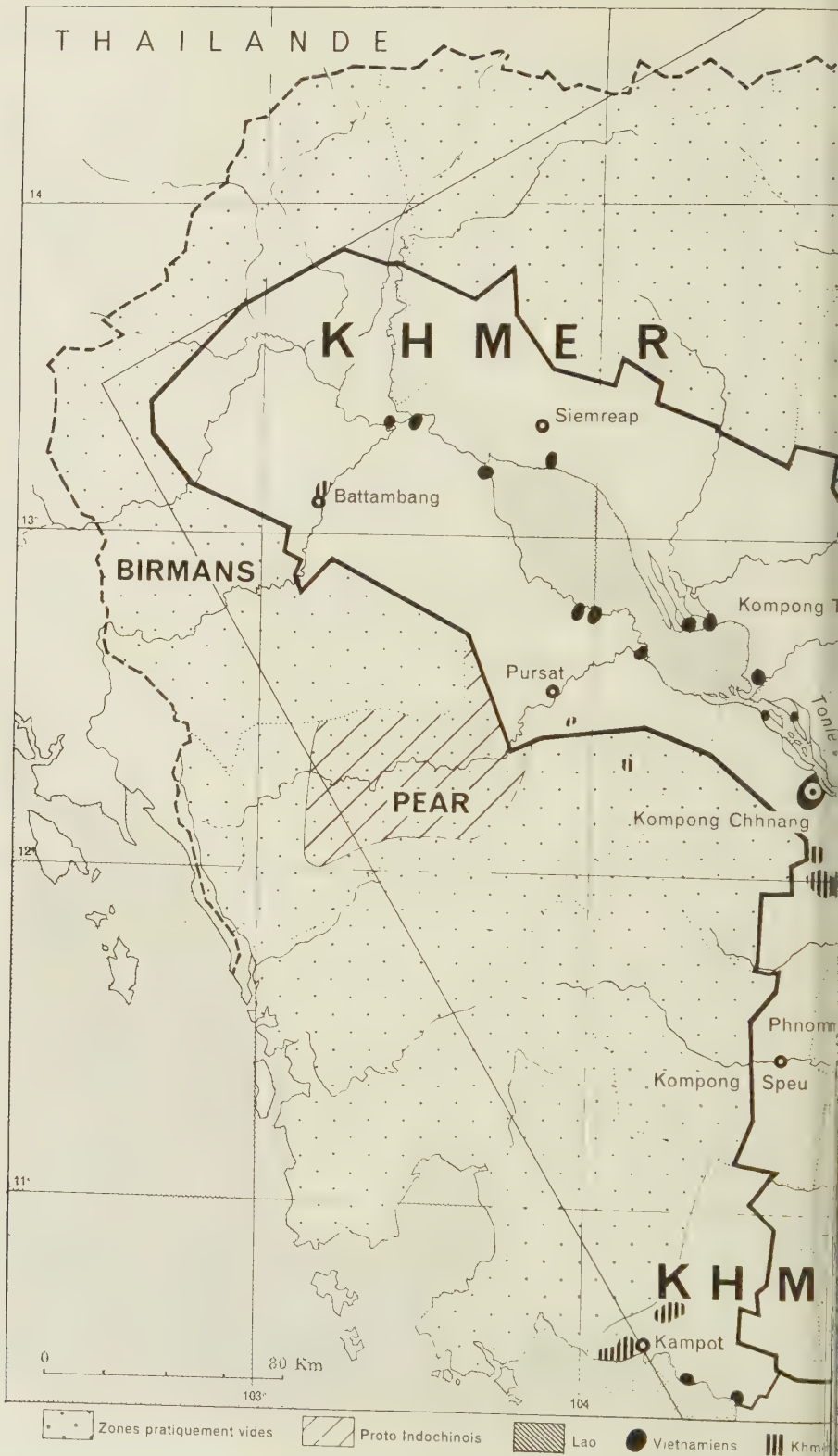
ANNEXE N° X (suite)
Revenus paysan

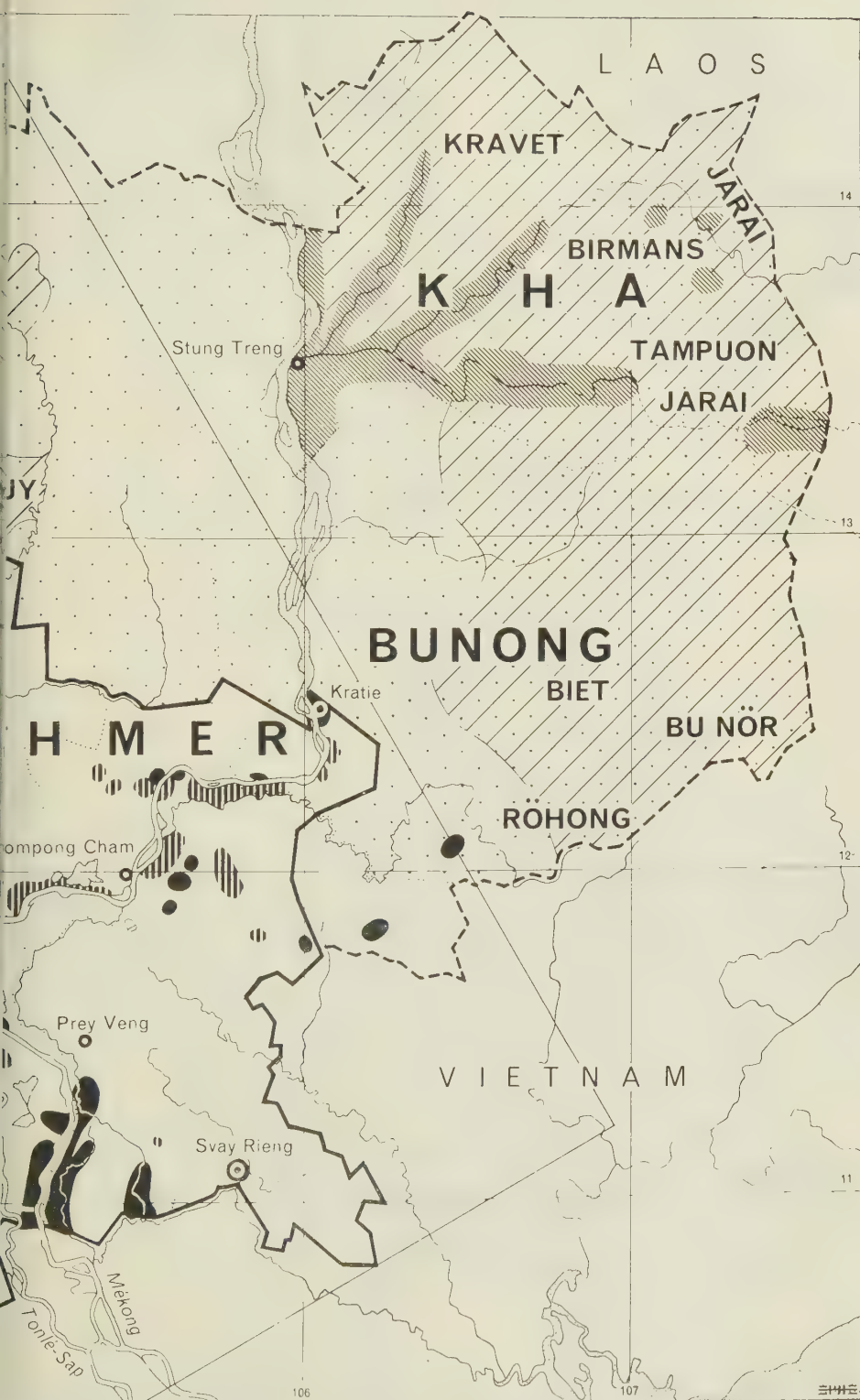
KHUM	SROK	NOMBRE D'INDIVIDUS PAR FAMILLE	REVENU ANNUEL EN RIEL	REVENU PAR TÊTE EN RIEL	DÉPENSES ANNUELLES EN RIEL	REMARQUES
			3° Rizières de Kompong-Cham.			
Prey-Chhor	Prey-Chhor	5	5 500	1 100	2 000	
			4° Rizières de la Plaine des Lacs.			
Russey-Srok	Mongkolborrey	5	8 700 à 13 000	1 740 à 2 600	8 850	Possède aussi des chamcar de tabac.
Phsar-Loeu	Bakan	11	18 500	1 680	14 000	Important élevage du petit bétail.
Chansar	Sauthnikom	6	35 000	5 830	28 000	Tireur de remorque.
Chong Doung	Baray	5	13 000	2 600	11 200	
Kg-Chen	Stoung	7	22 300	3 200	14 300	
Kg-Thom	Kg-Thom	8	22 000	2 750	20 000	
Ponley	Babaur	8	12 400	1 750	8 200	
			5° Berges.			
Kg-Chhnang	Rolea Peir	10	40 200	4 020	44 700	Exploitation de 14 ha.
Peani	Kg-Tralach	5	9 650	1 930	8 075	travail de la ramie par les jeunes.

ANNEXE N° X (suite)
Revenus paysan

KHUM	SROK	NOMBRE D'INDIVIDUS PAR FAMILLE	REVENU ANNUEL EN RIEL	REVENU PAR TÊTE EN RIEL	DÉPENSES ANNUELLES EN RIEL	REMARQUES
5° Berges (suite)						
Svay Rolum	Saang	10	40 000	4 000	30 000	
Bantea-Dek	Kien-Svay	5	26 930	5 400	25 650	0,12 ha.
Koki	Kien-Svay	7	16 800	2 400	13 500	
Chbar Ampeou	Kien-Svay	4	9 250	2 315	8 510	dont 4 200 J comme menuisier.
Takhmau	Kandal-Stung	6	20 000	3 330	17 000	
Koki	Kien-Svay	11	13 600	1 240	13 600	Locataire de 0,60 ha propriétaire de 1,37
Prek-Thmey	Koh Thom	9	21 000	2 330	20 000	
Prek Luong	Khsach-Kandal	7	14 000	2 000	10 000	
Prek Angreach	Lovea-Em	8	13 800	1 725	21 020	fortement endetté.
Prek Angreach	Lovea-Em	6	44 000	7 400	37 670	
Koh-Thom	Koh-Thom	9	14 000	1 500	13 000	
Prek-Taten	Ponhea-Lu	7	4 600	657	4 100	
Prek-Tameak	Khsach-Kandal	7	54 400	7 771	47 020	
Koh-Sautin	Koh-Sautin	7	41 000	5 871	22 000	
Klnach	Kraté	7	8 000H	01 145	6 000	recettes augmentées par l'exploitation forestière.

CARTES
ET
FIGURES





A, BIET Autres groupes et sous-groupes ethnolinguistiques

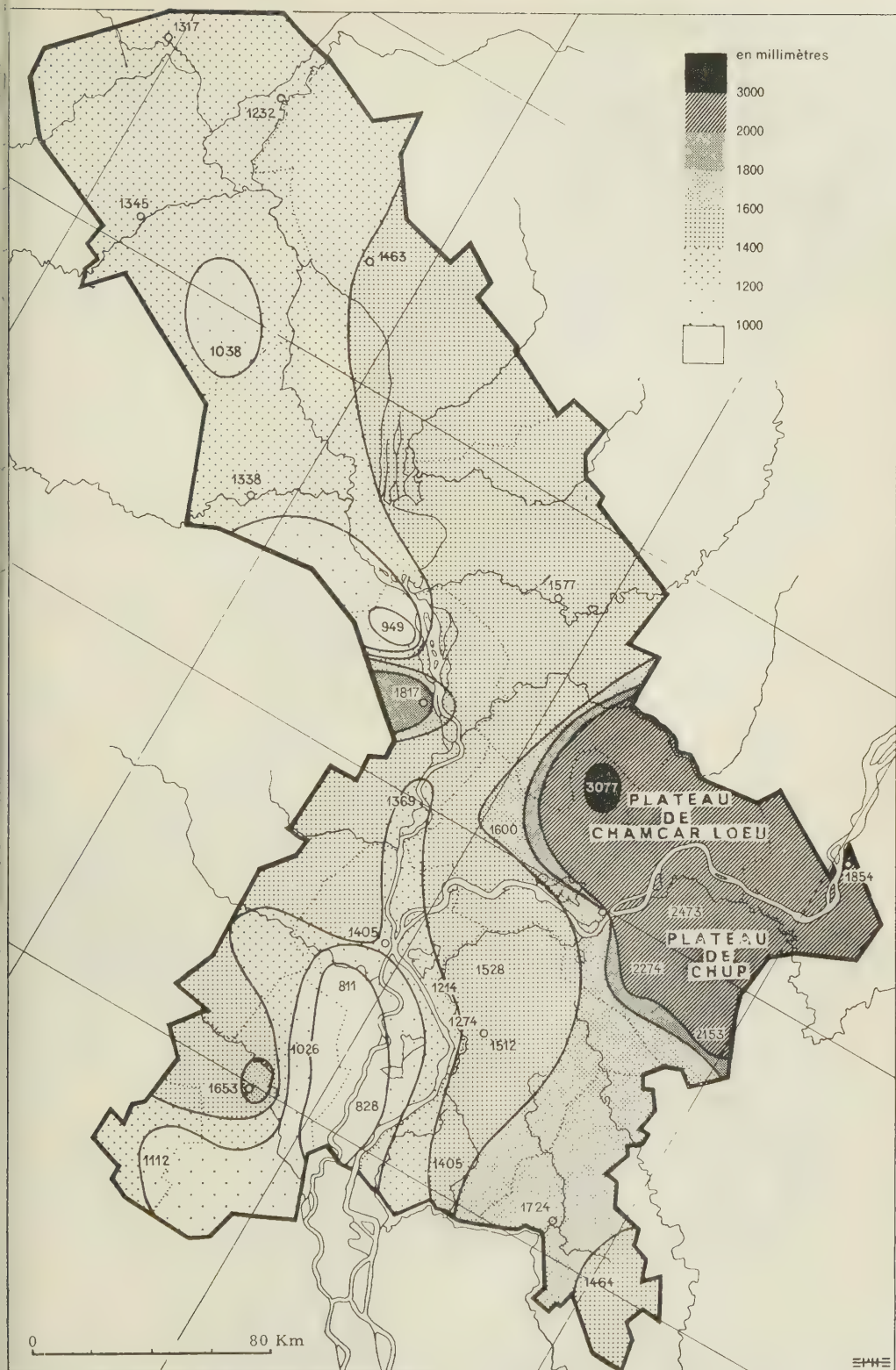
● Chef-lieu de province

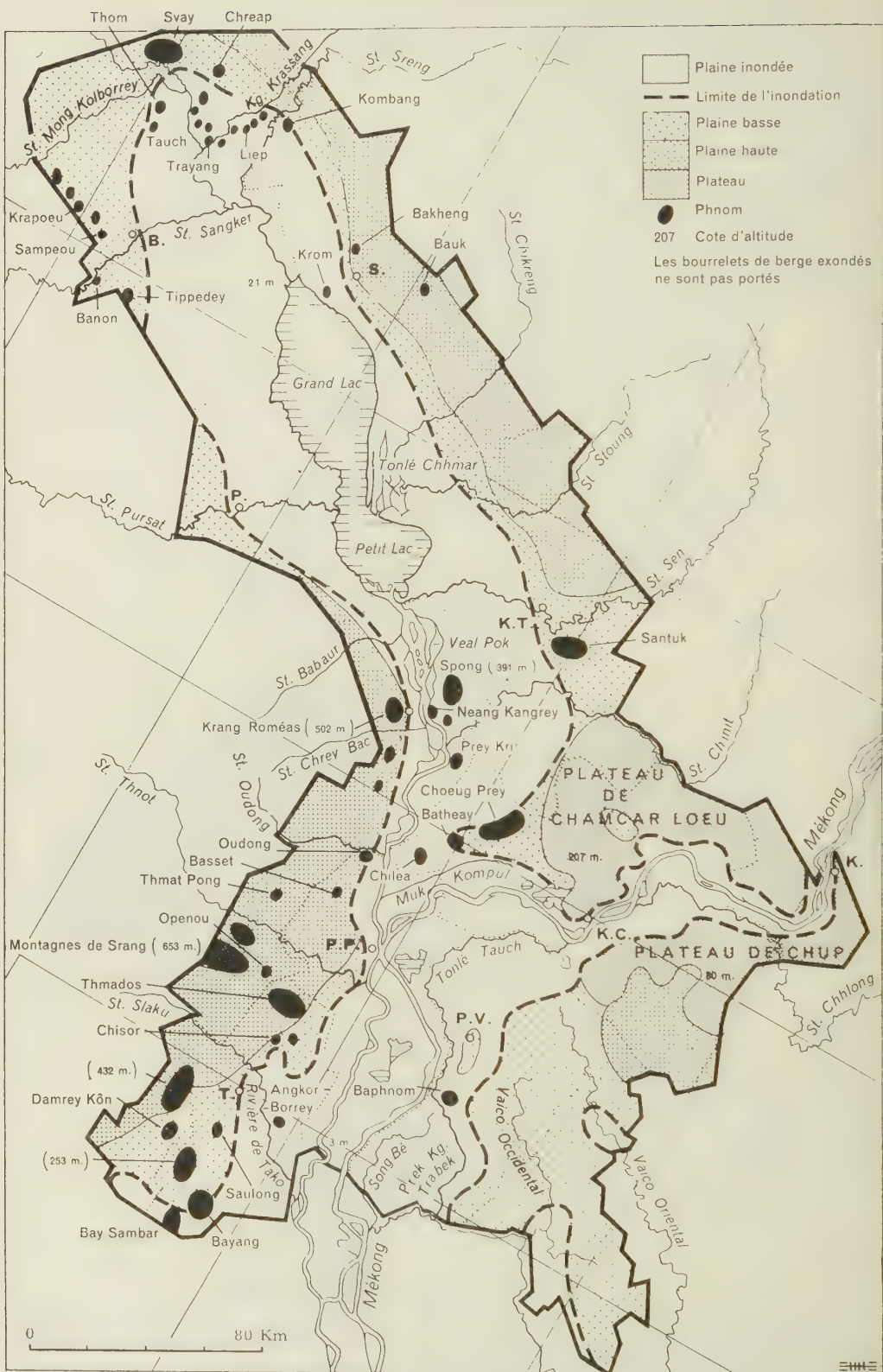
..... Limite de province

— Limite de la zone étudiée

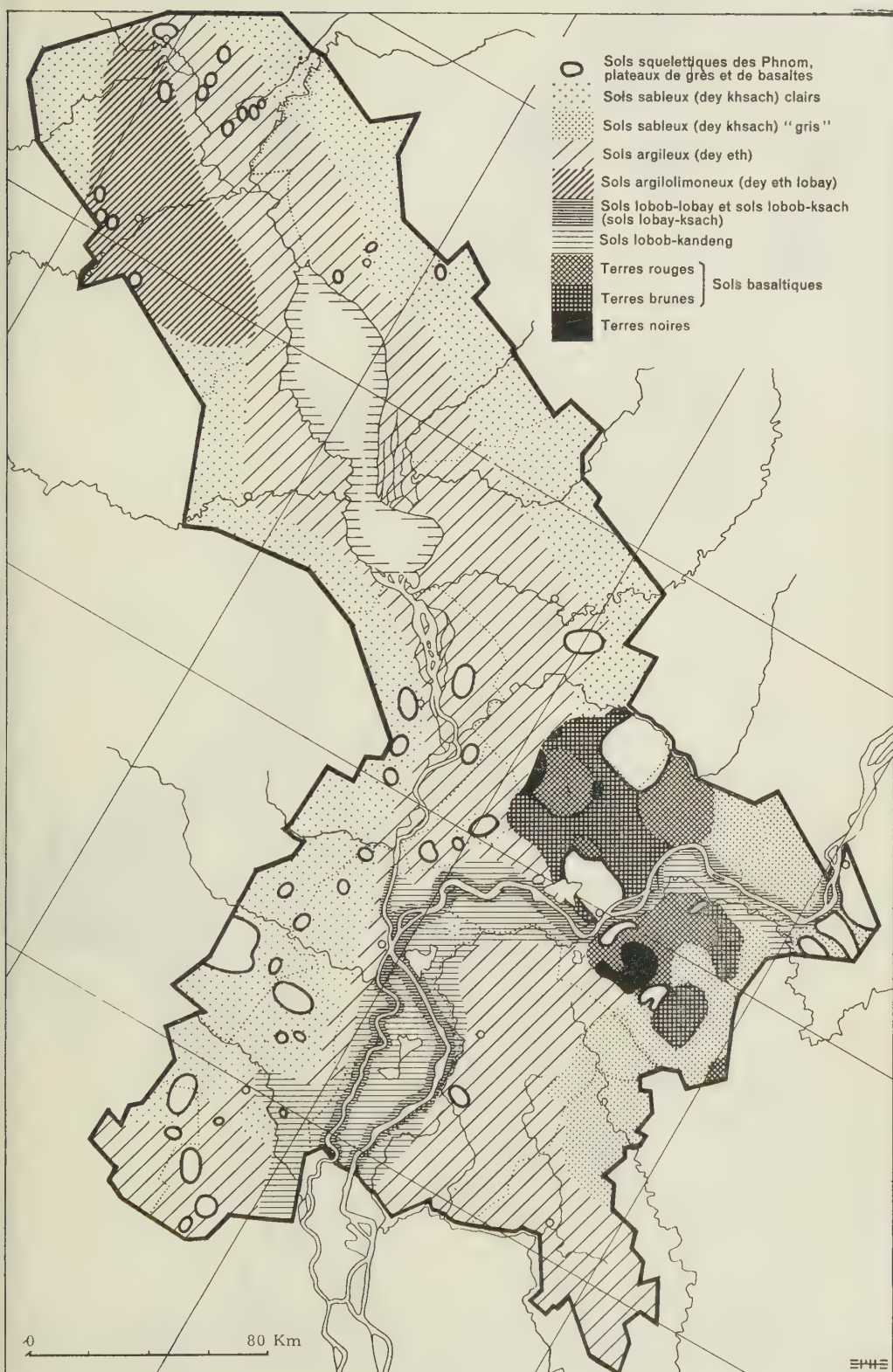


2. LES PLUIES DANS LES PLAINES CAMBODGIENNES

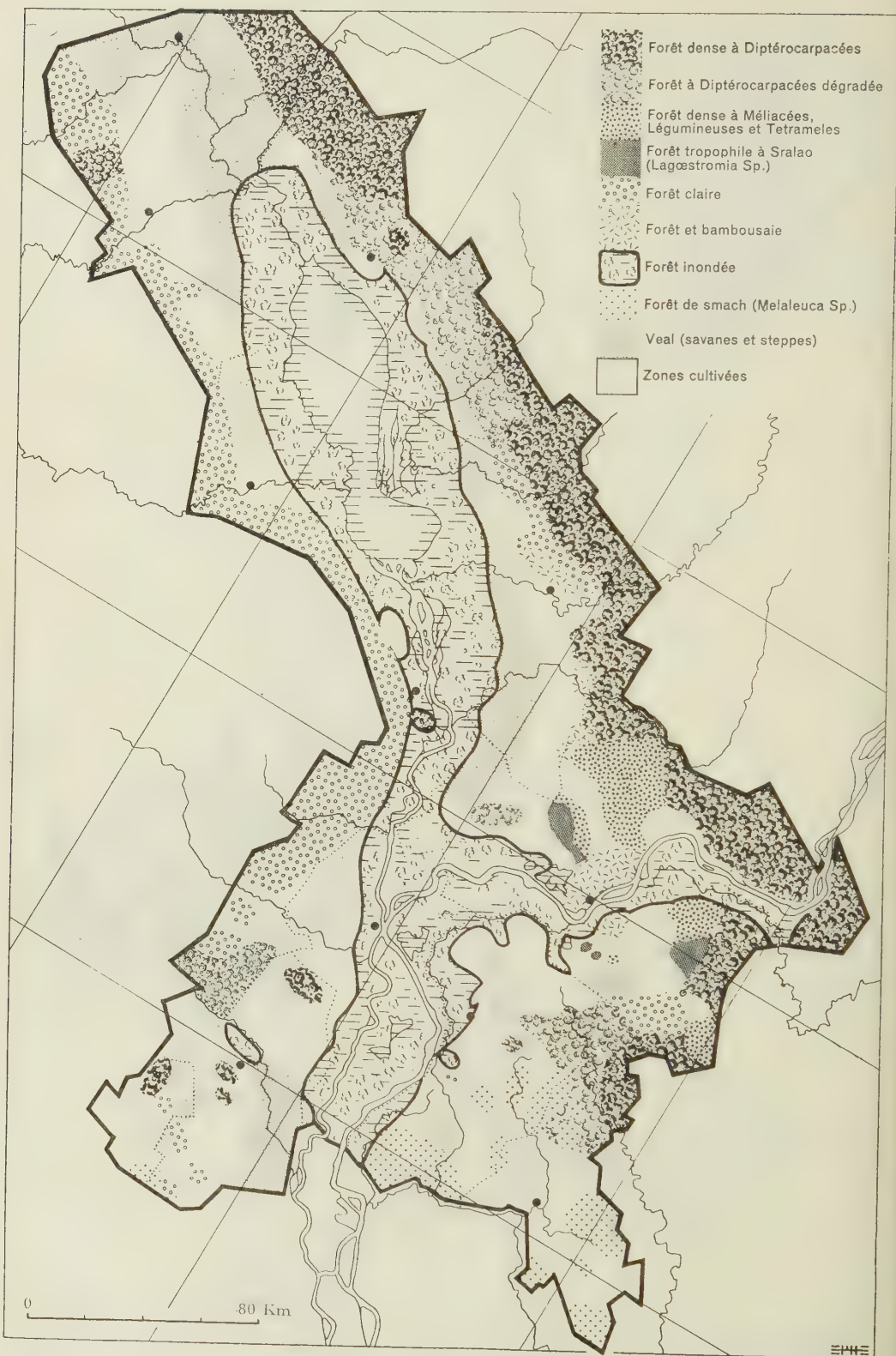




4. CARTE SCHÉMATIQUE DES SOLS



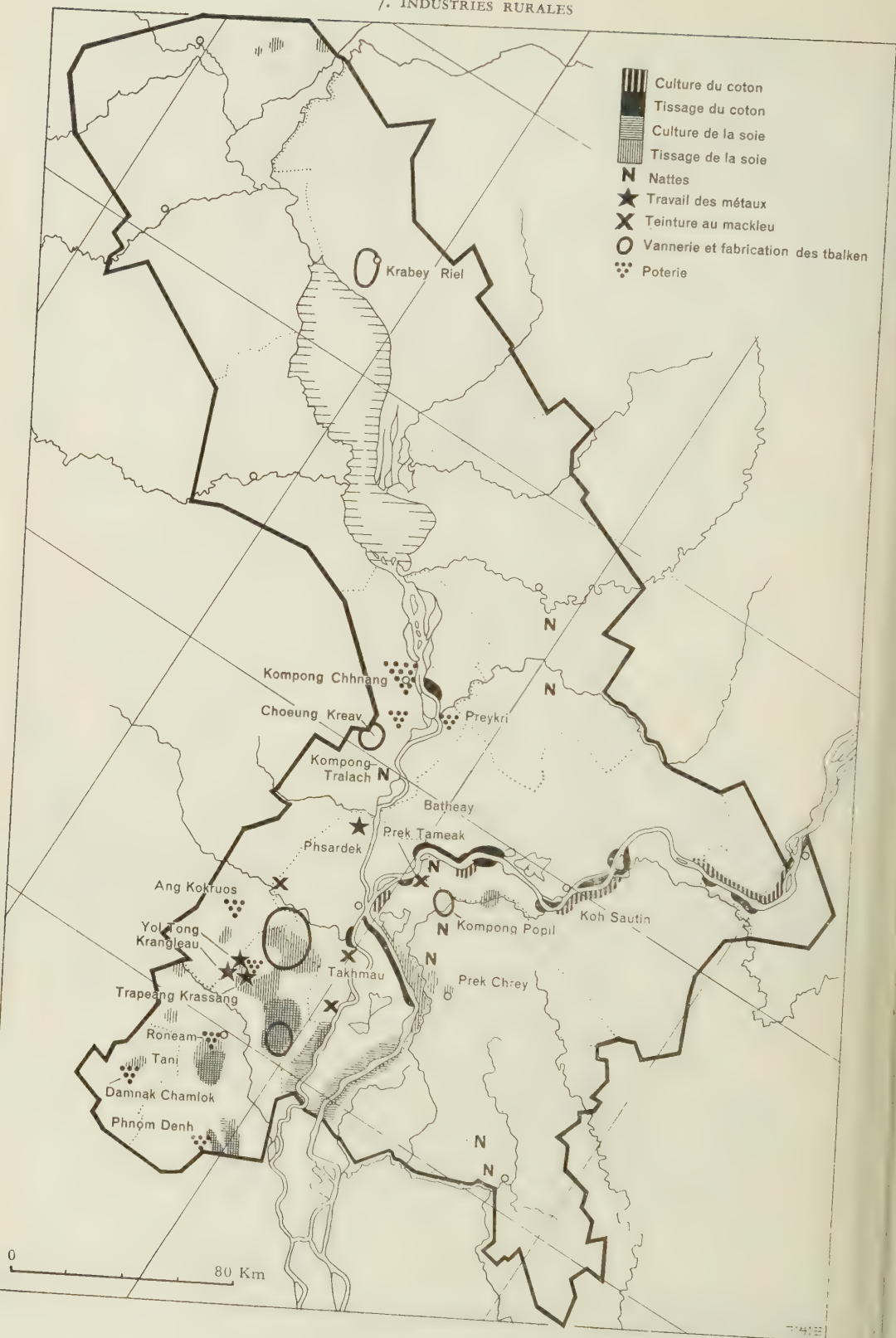
5. CARTE SCHÉMATIQUE DES PAYSAGES VÉGÉTAUX



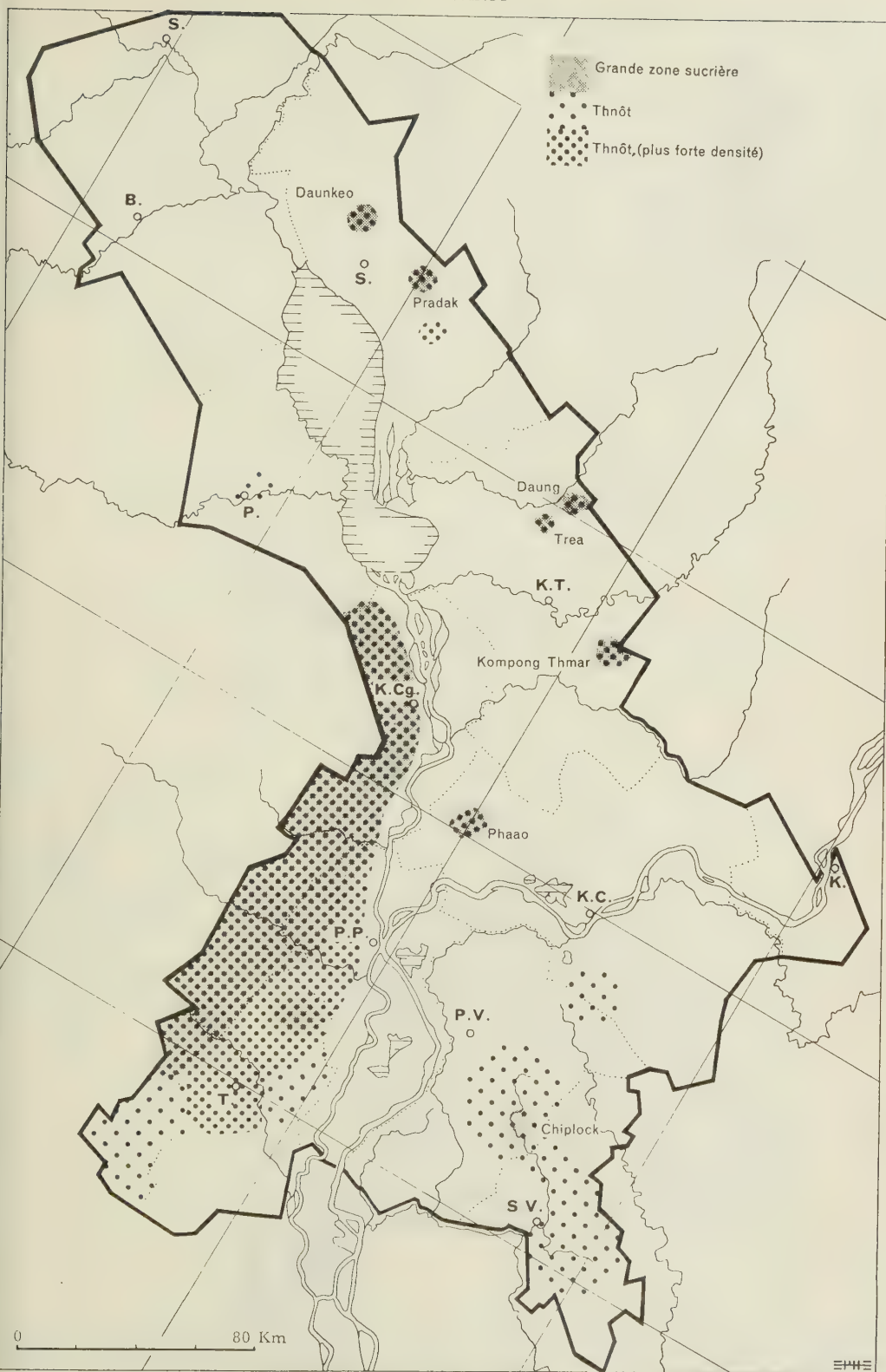
6. DÉPLACEMENTS TEMPORAIRES DE PAYSANS



7. INDUSTRIES RURALES



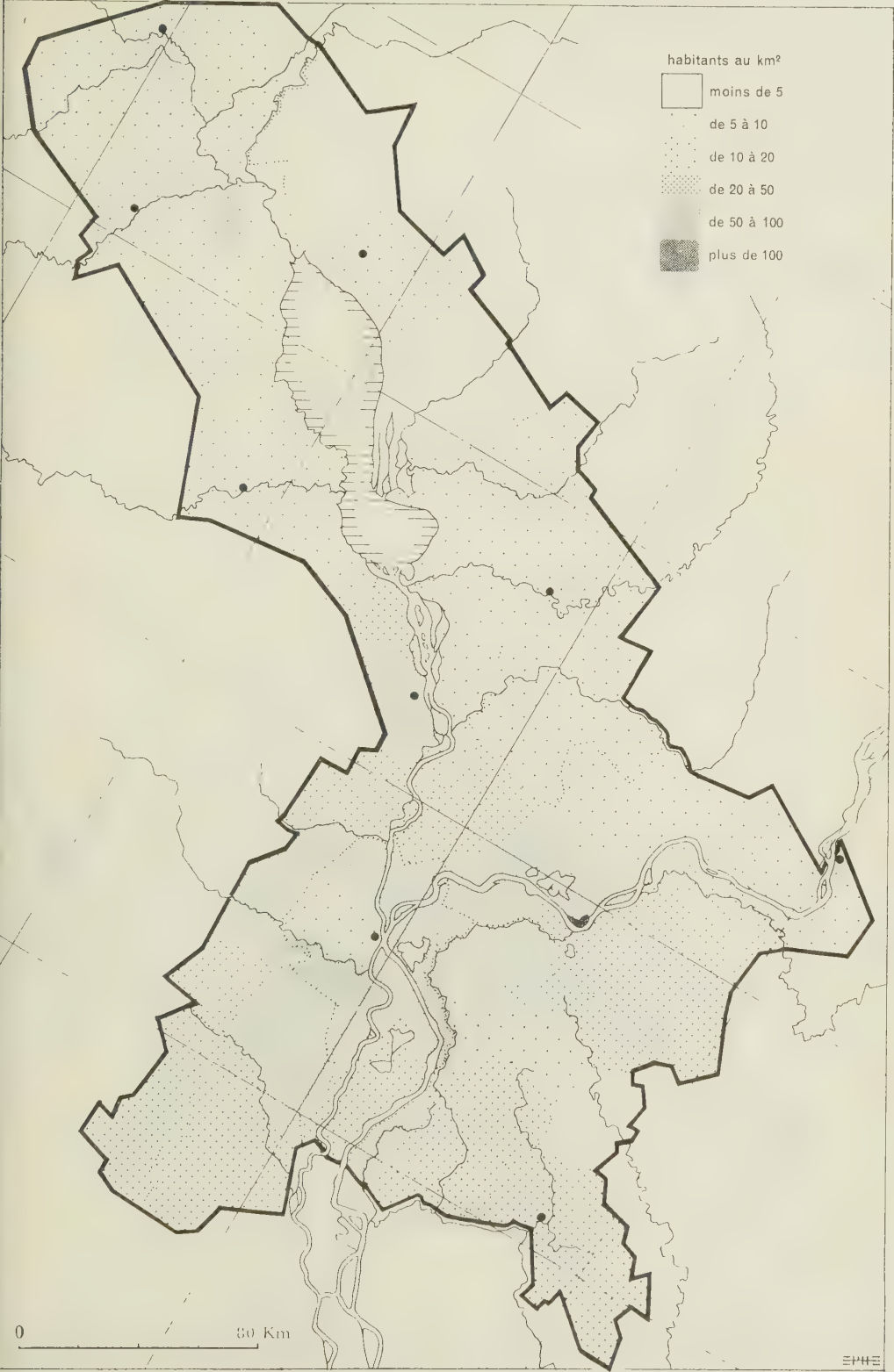
8. LE THNÔT



9. CULTURE DU RIZ



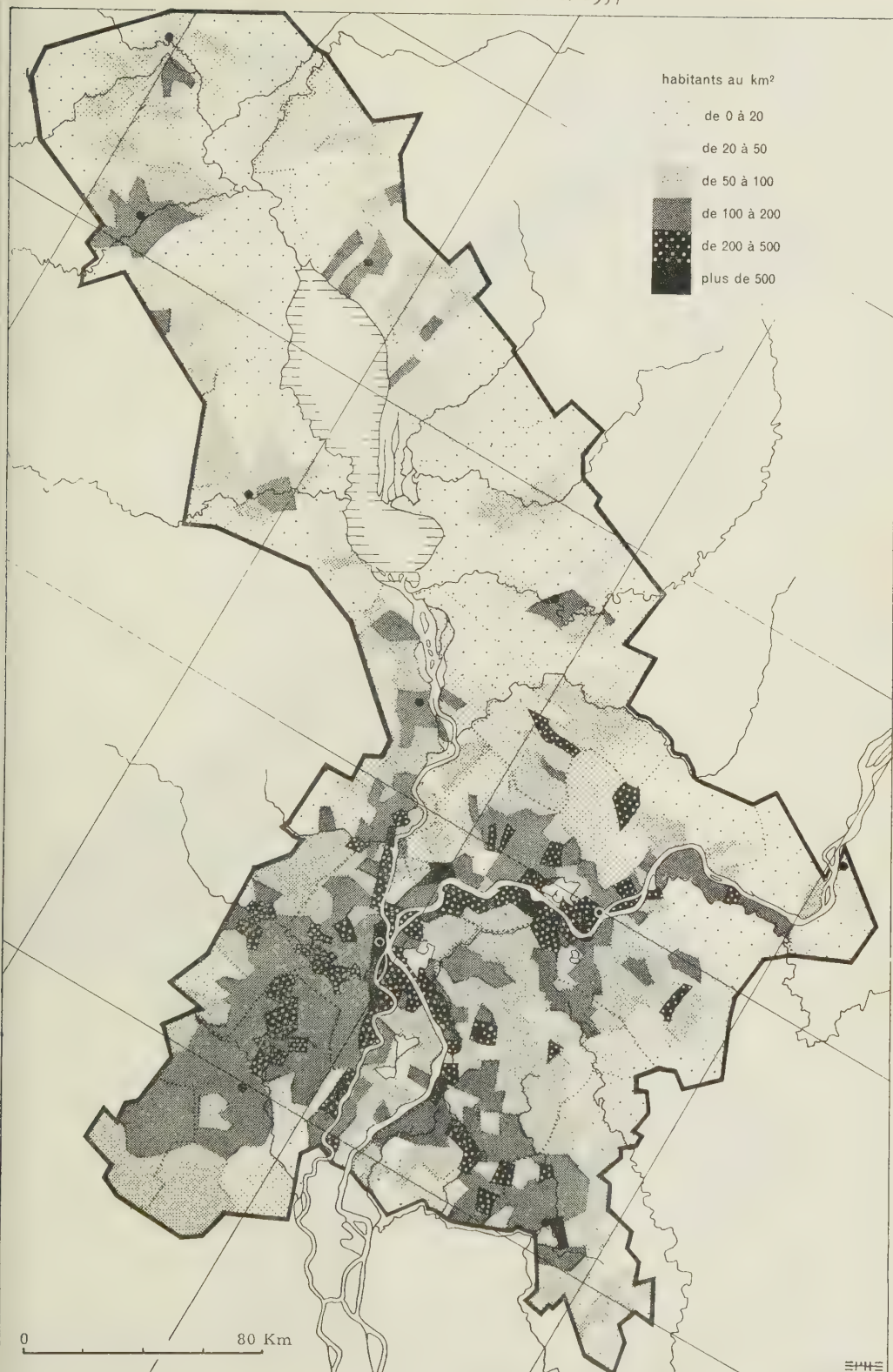
10. DENSITÉ DE POPULATION EN 1874, PAR SROK, d'après le nombre des « inscrits » à l'impôt

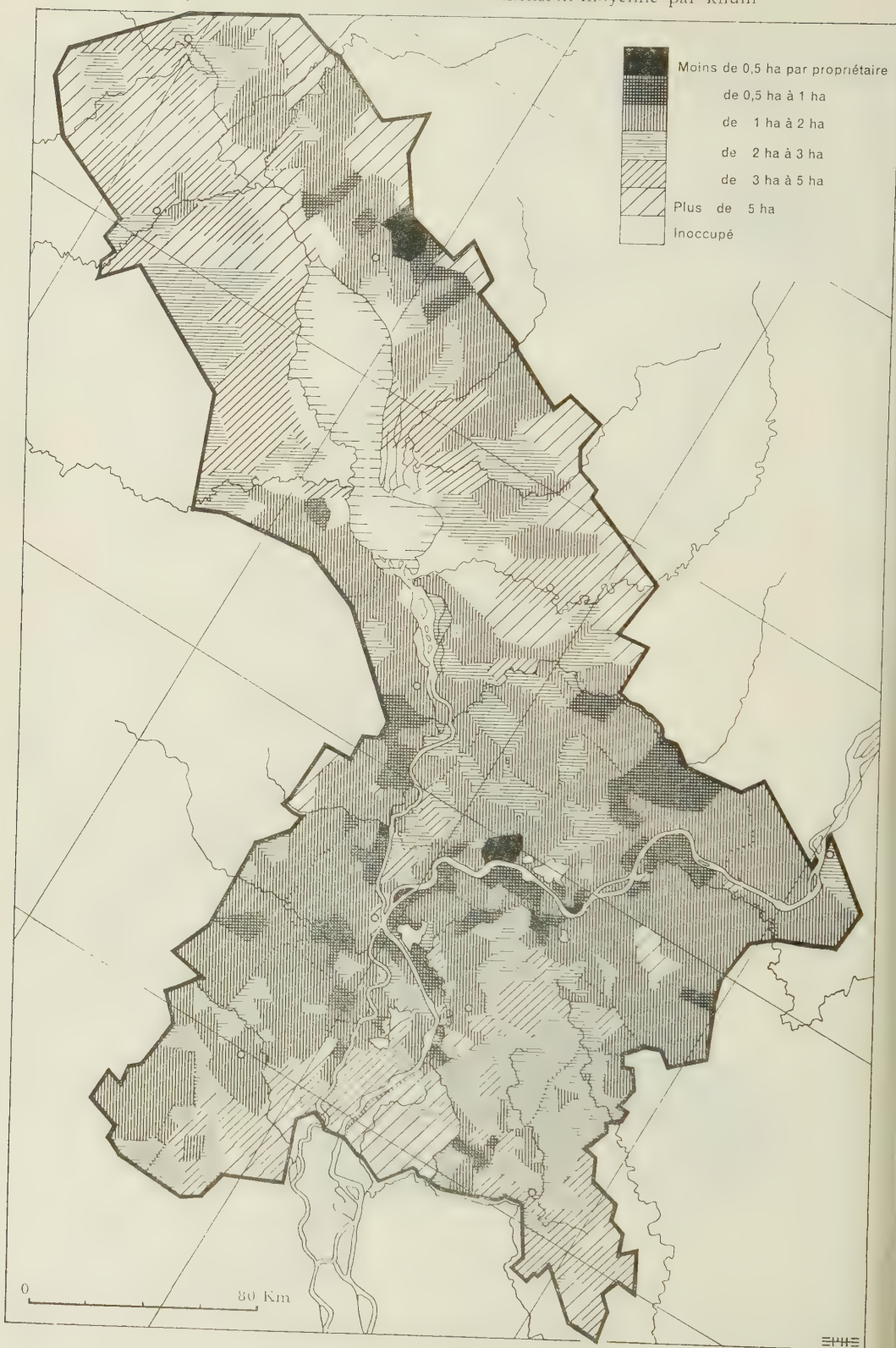


11. DENSITÉ DE POPULATION EN 1921, PAR SROK



12. DENSITÉ DE POPULATION EN 1957

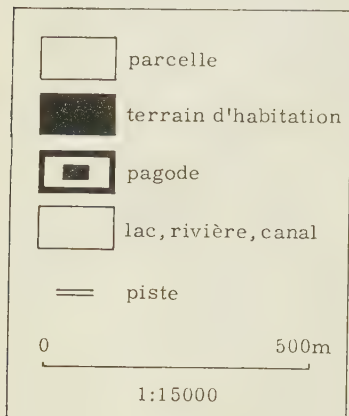




14. LOCALISATION DES PLANS PARCELLAIRES ET DES PLANS DE CULTURES

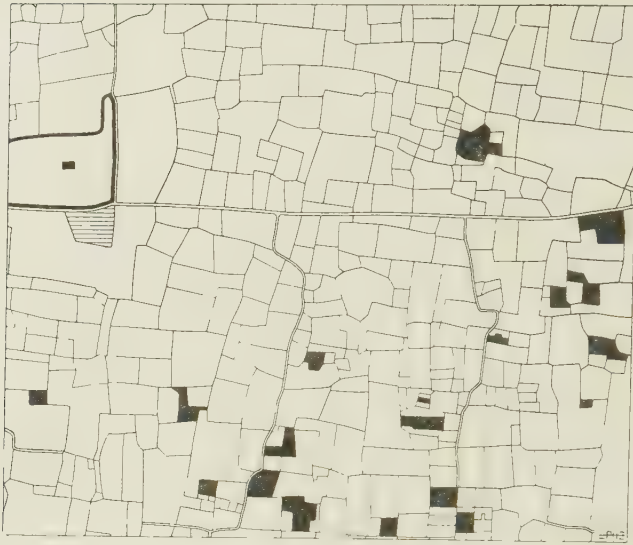


LEGENDE ET ECHELLE
COMMUNES AUX PLANS 15-20

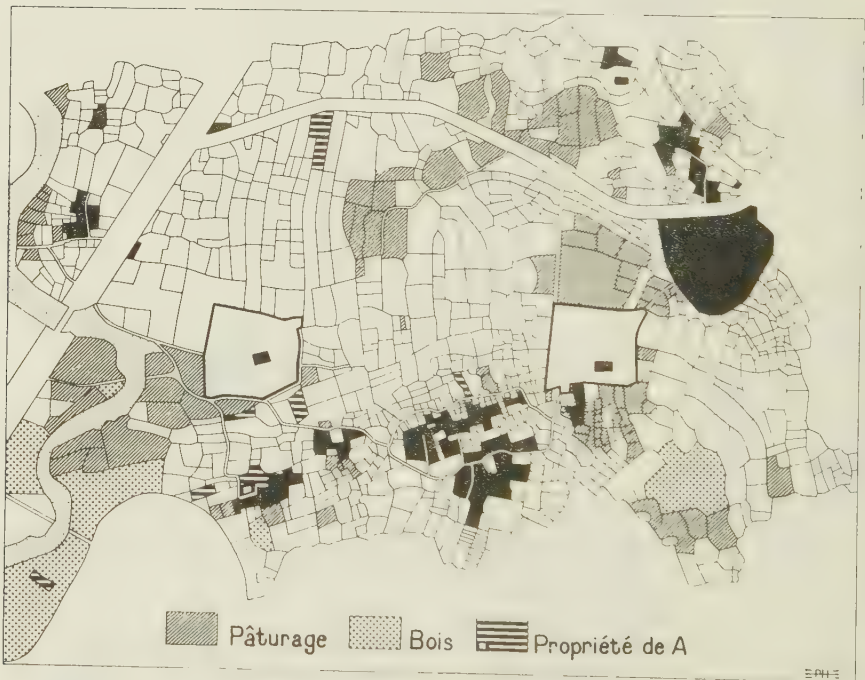




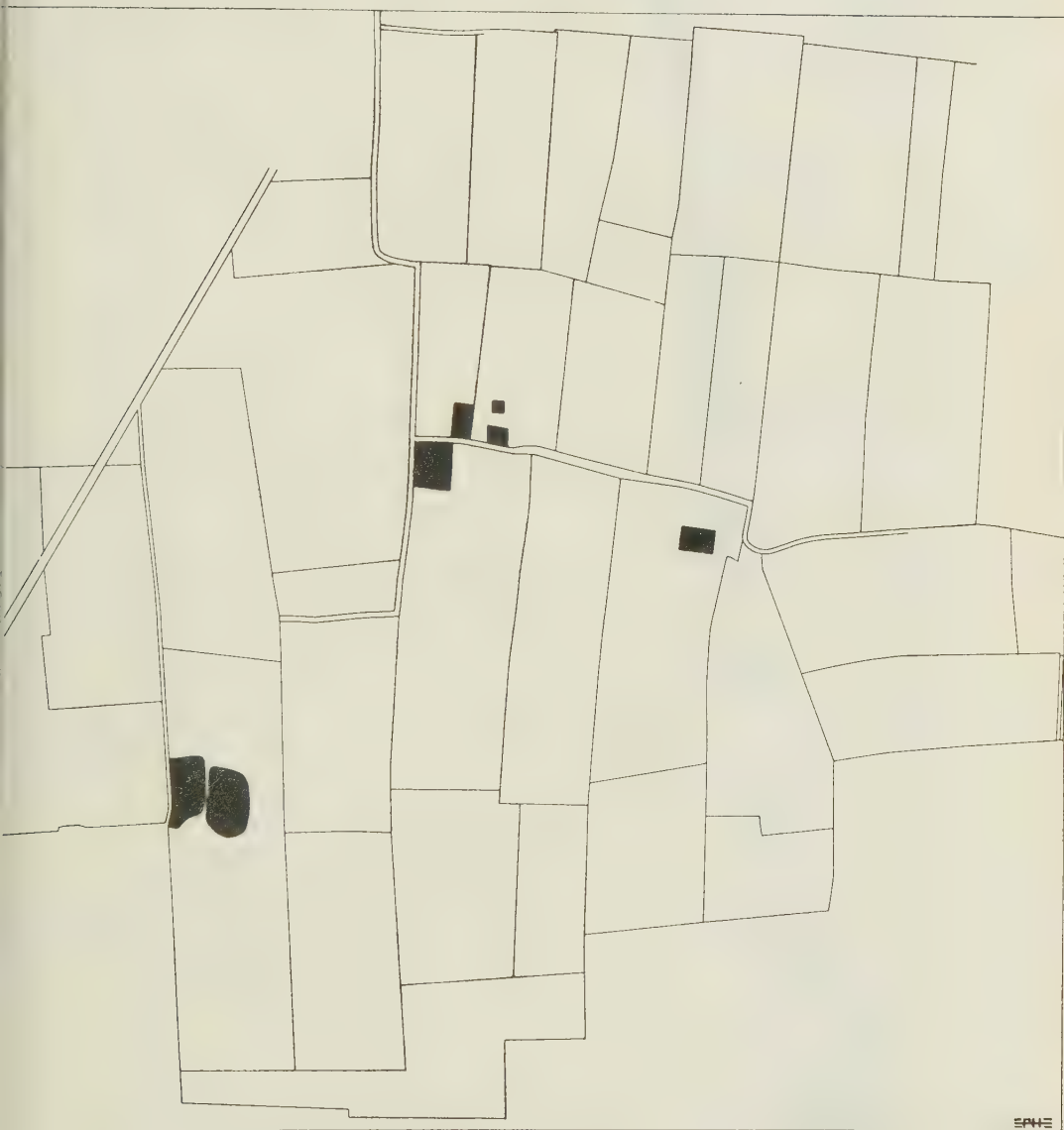
16. TRAPEANG-KRASSANG



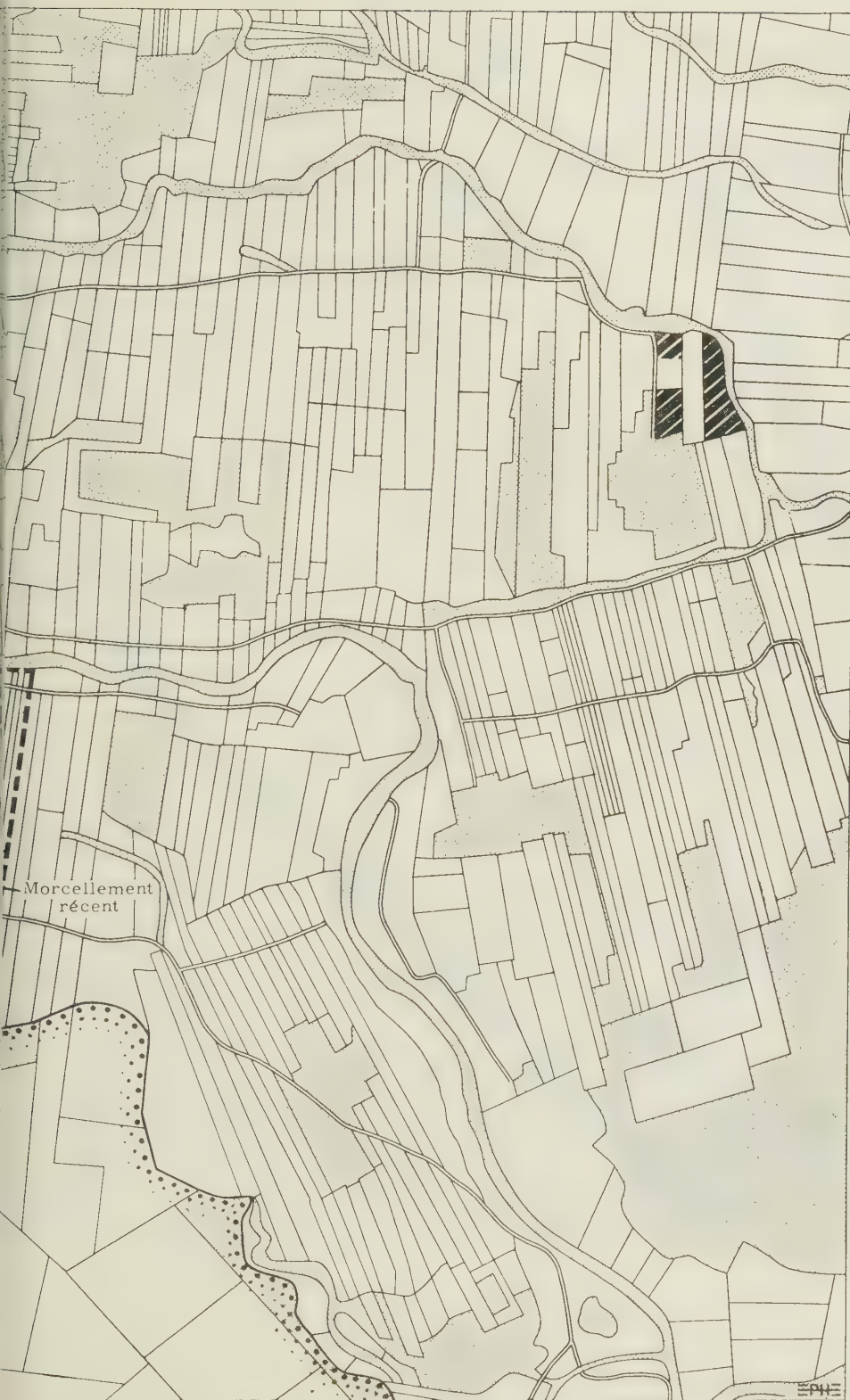
17. ANLONG-ROMIET



18. KAUK KHUM (BATTAMBANG)



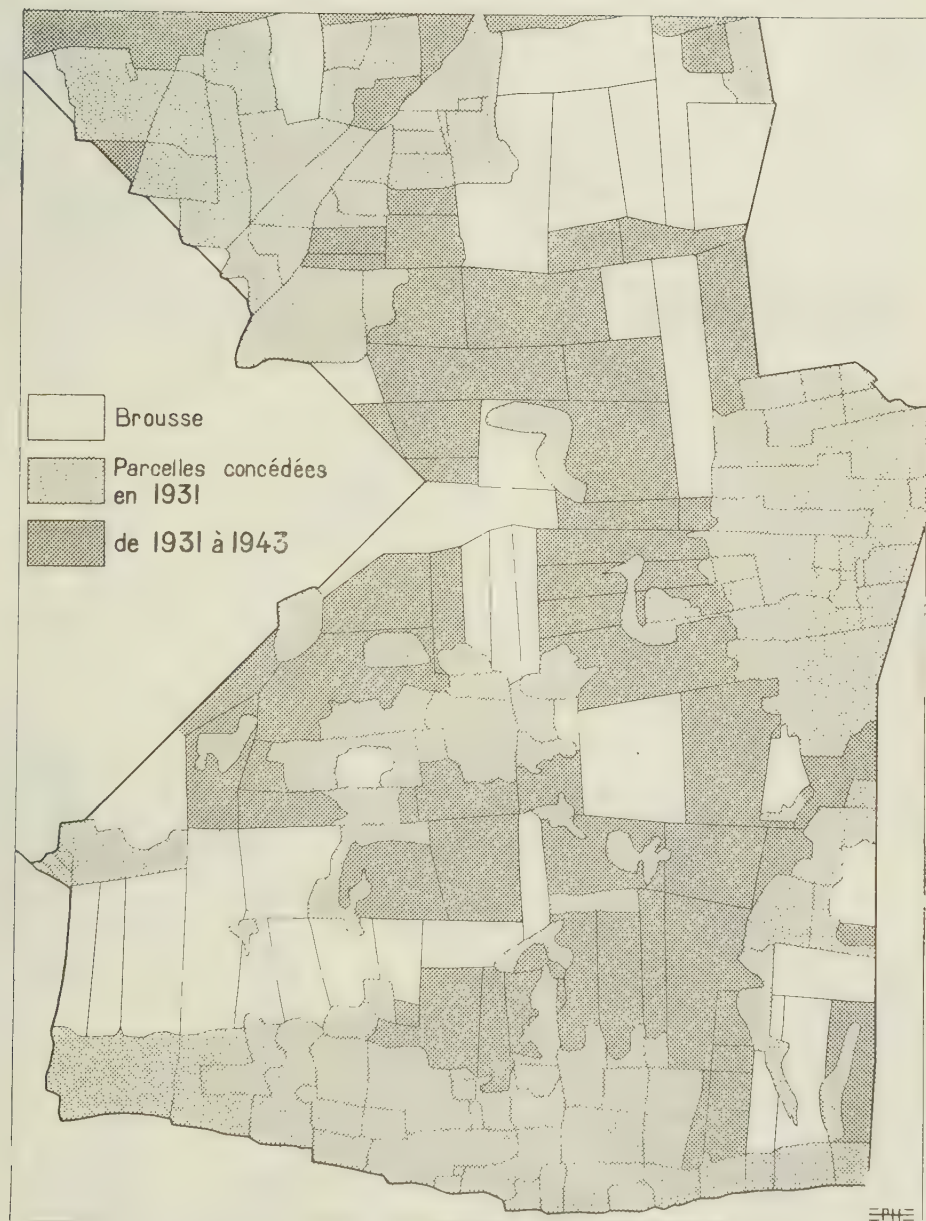




19. KOH SAMRONG



21. SANGKER



22

SROK DE KIEN SVAY (NORD)

MEKONG

PREK ENG

KBAL KOH

VEAL SBAUV

PREK THMEY

B A

Échelle 1:50 000

0 1 2 km



23

SROK DE KIEN SVAY (NORD)





24

SROK DE **KOMPONG SIEM** (SUD)

CULTURES DE SAISON SÈCHE (1947)



Riz



Cultures maraichères



Sésame



Arachide



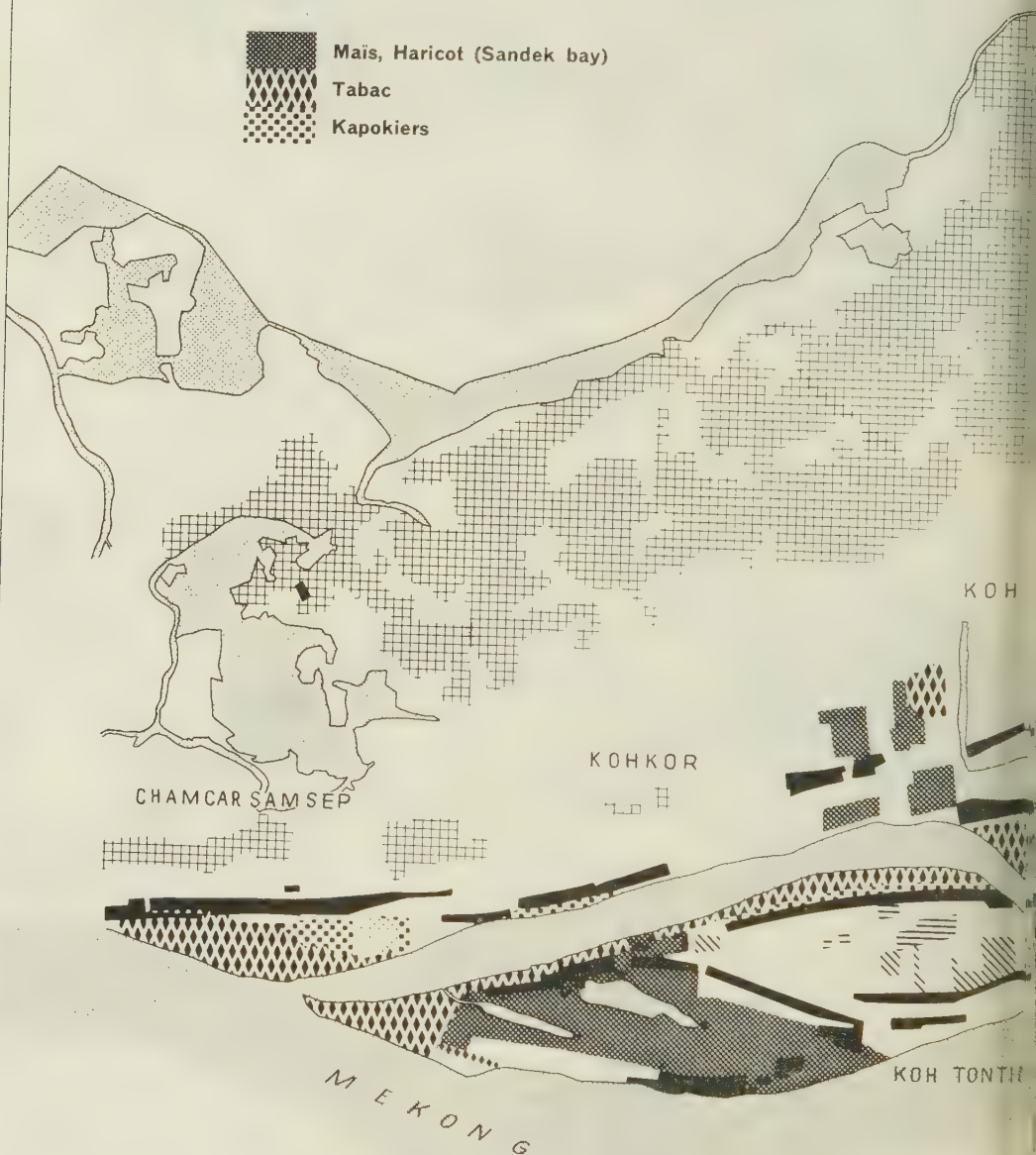
Maïs, Haricot (Sandek bay)

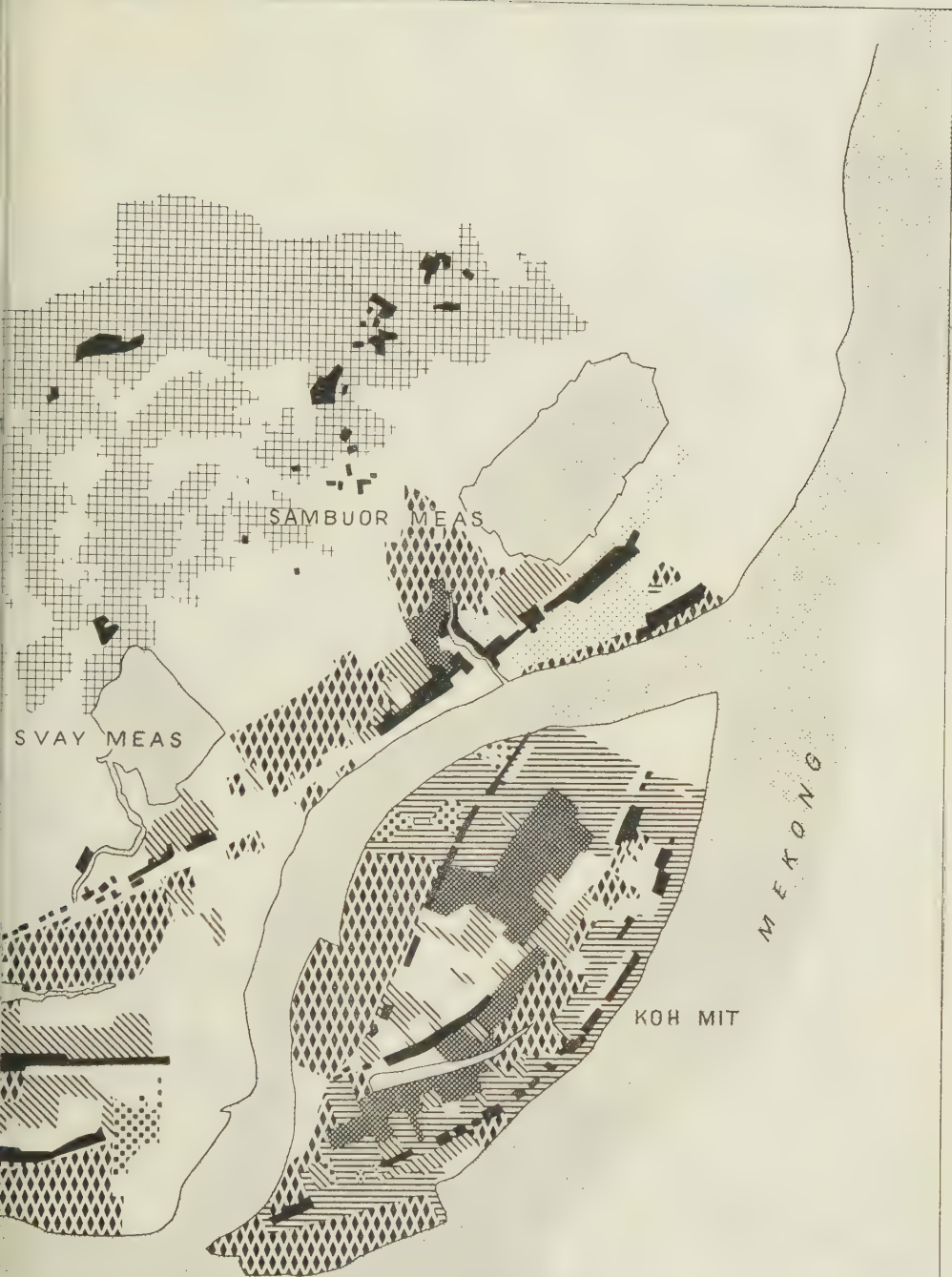


Tabac



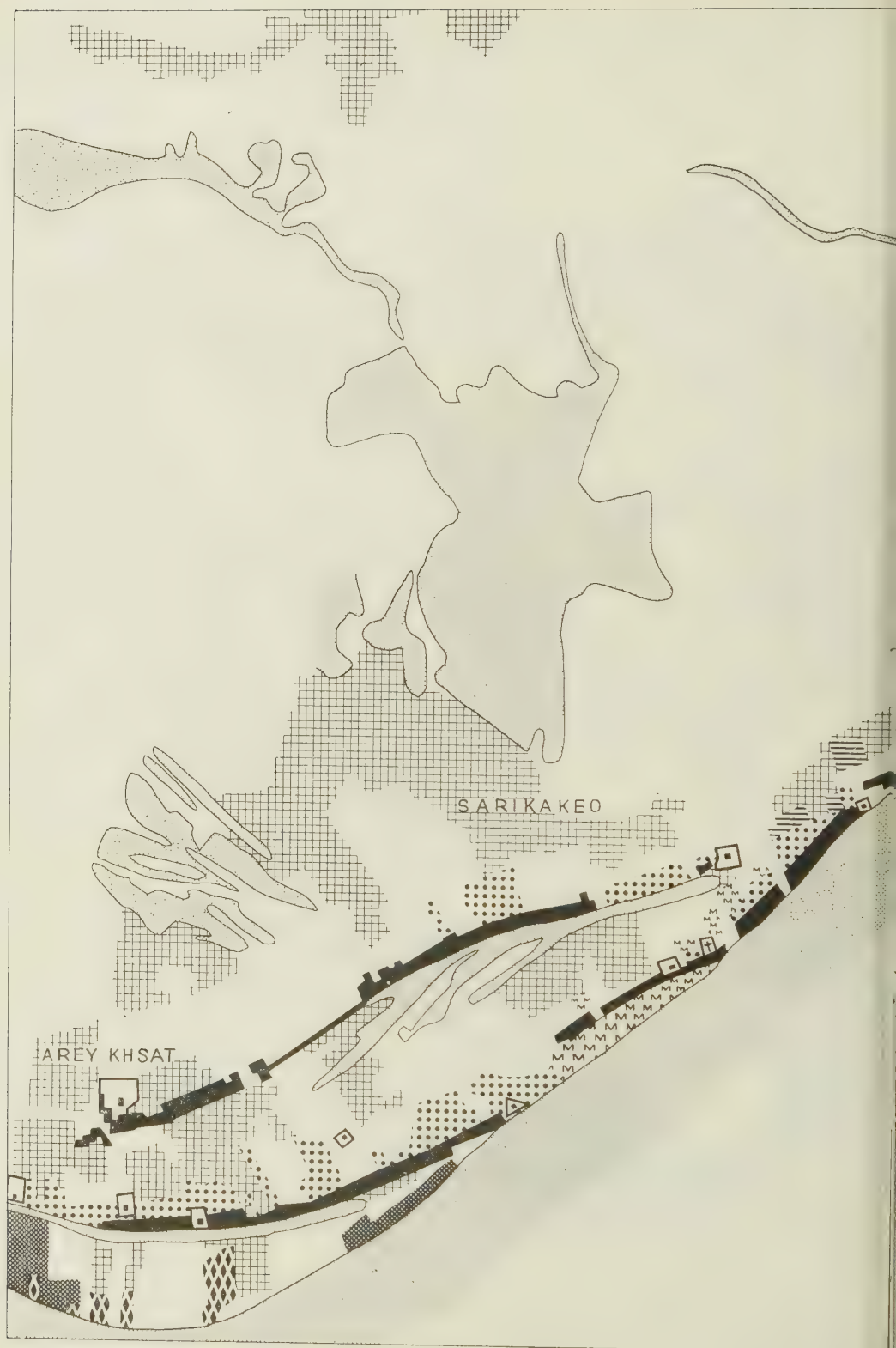
Kapokiers





Échelle 1:50 000

0 1 2 km





25

SROK DE **LOVEA EM** (NORD)

CULTURES DE SAISON SÈCHE (1947)



Riz



Arachide



Soja



Maïs, Haricot (Sandek bay)



Tabac



Kapokiers



Bananiers



Mûriers



Dey phum (masse bâtie)



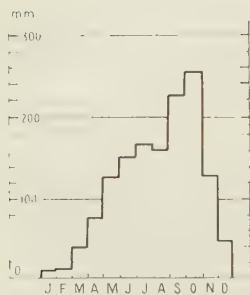
Pagode

d'après les documents de la

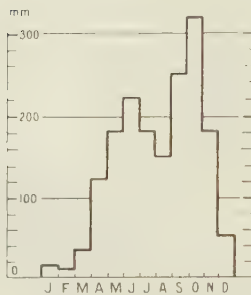
Direction de l'Agriculture

0 Échelle 1:50 000 2 km

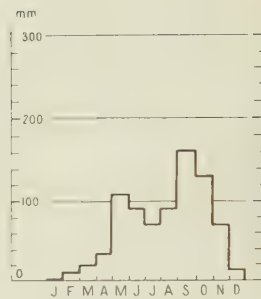
FIG. I-9. PLUVIOMÉTRIE



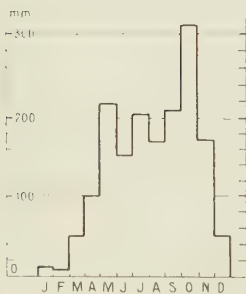
1. PHNOM-PENH



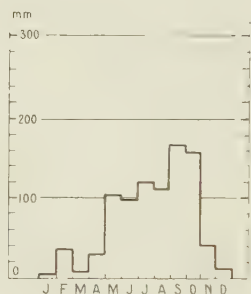
2. SVAYRIENG



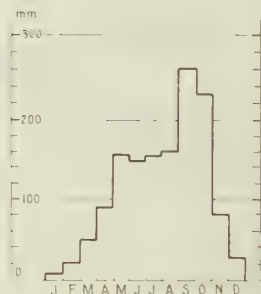
3. KOMPONG-KANTUOT
(1929-1938)



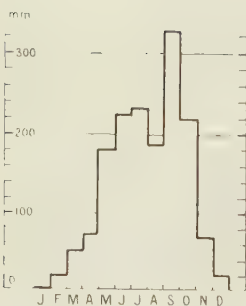
4. TAKEO
(1929-1938)



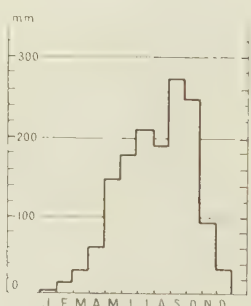
5. PONLEY
(1929-1938)



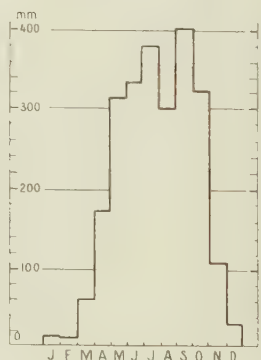
6. BATTAMBANG



7. KOMPONG-THOM
(1929-1938)

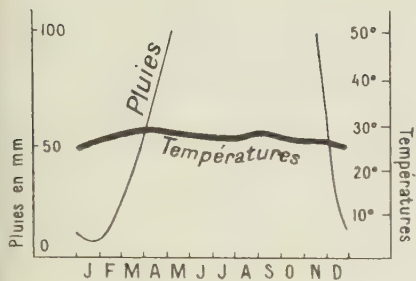


8. SIEMREAP
(1929-1938)

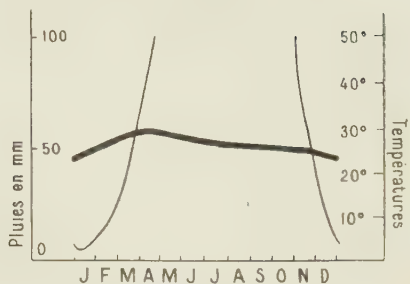


9. THMAR PITT

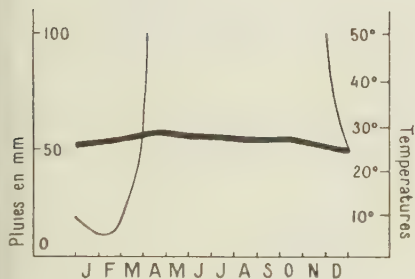
FIG. 10-14. COURBES OMBROTHERMIQUES



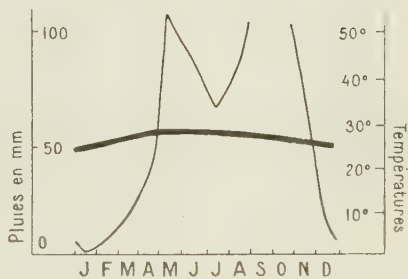
10. PHNOM-PENH



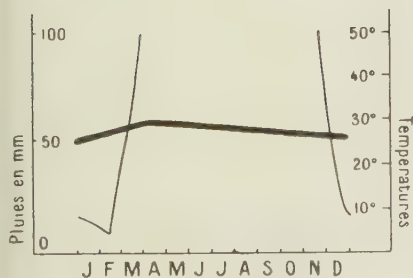
11. BATTAMBANG



12. SVAYRIENG



13. KOMPONG-KANTUOT
(1929-1938)



14. THMAR PITI

FIG. 15-17. COURBES DES CRUES (MÉKONG)

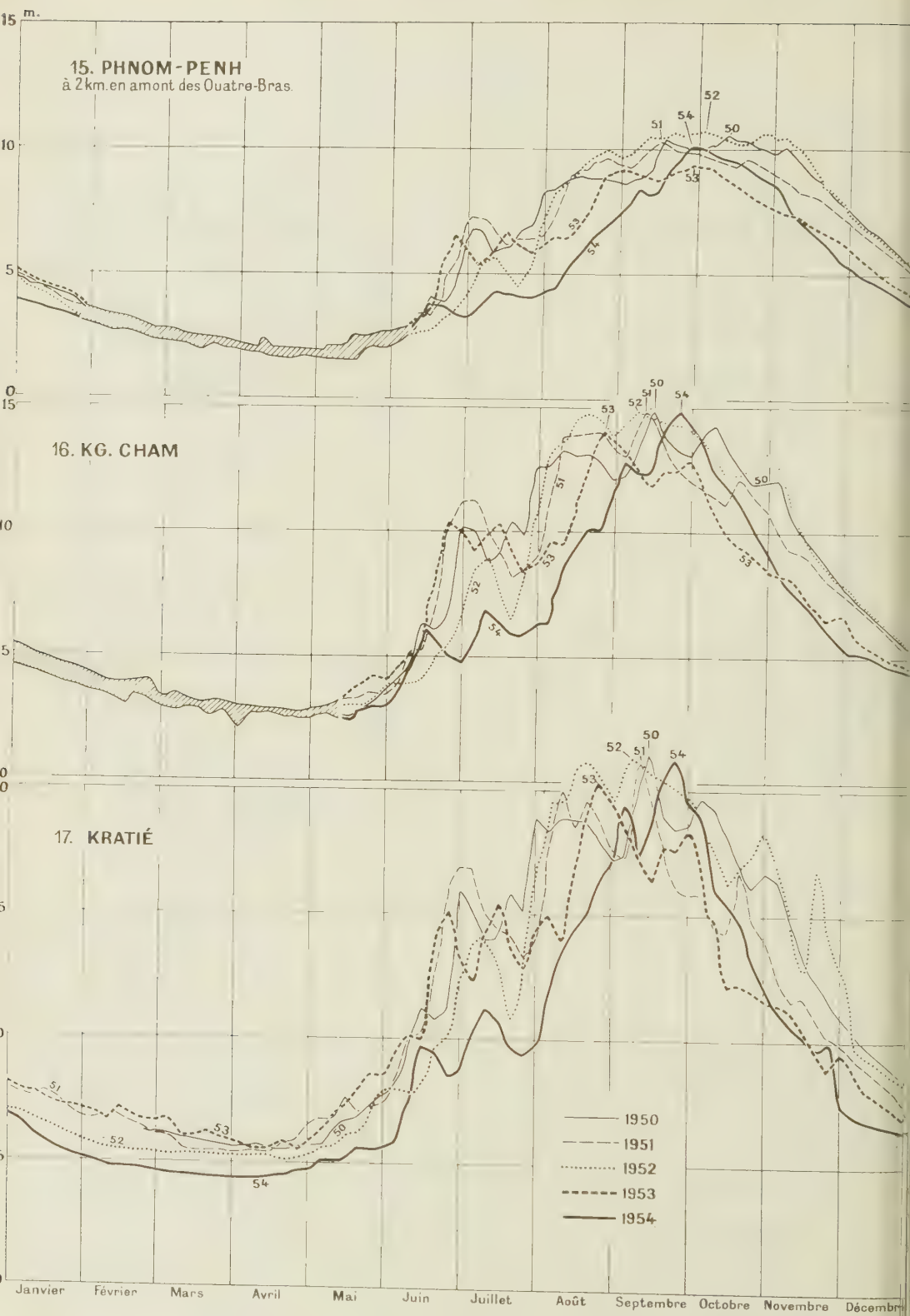
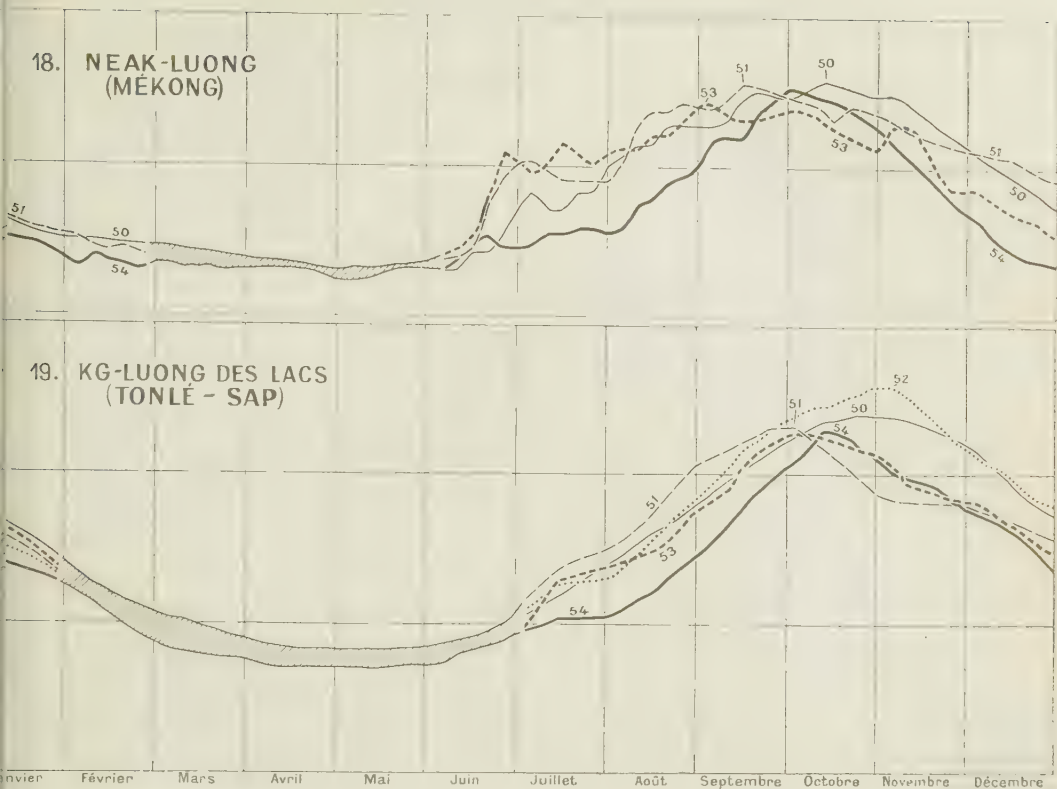


FIG. 18-19. COURBES DES CRUES DE 1950 A 1954



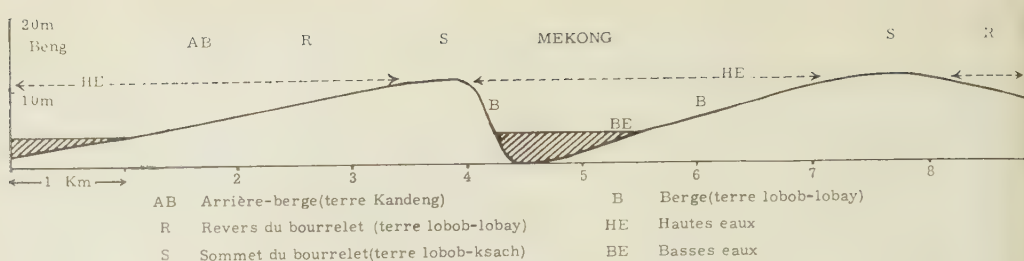


Fig. 20 PROFIL SCHEMATIQUE DES BERGES DU MEKONG

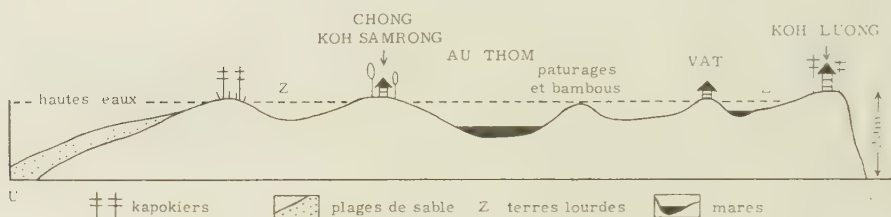


Fig. 21 COUPE DE KOH SAMRONG

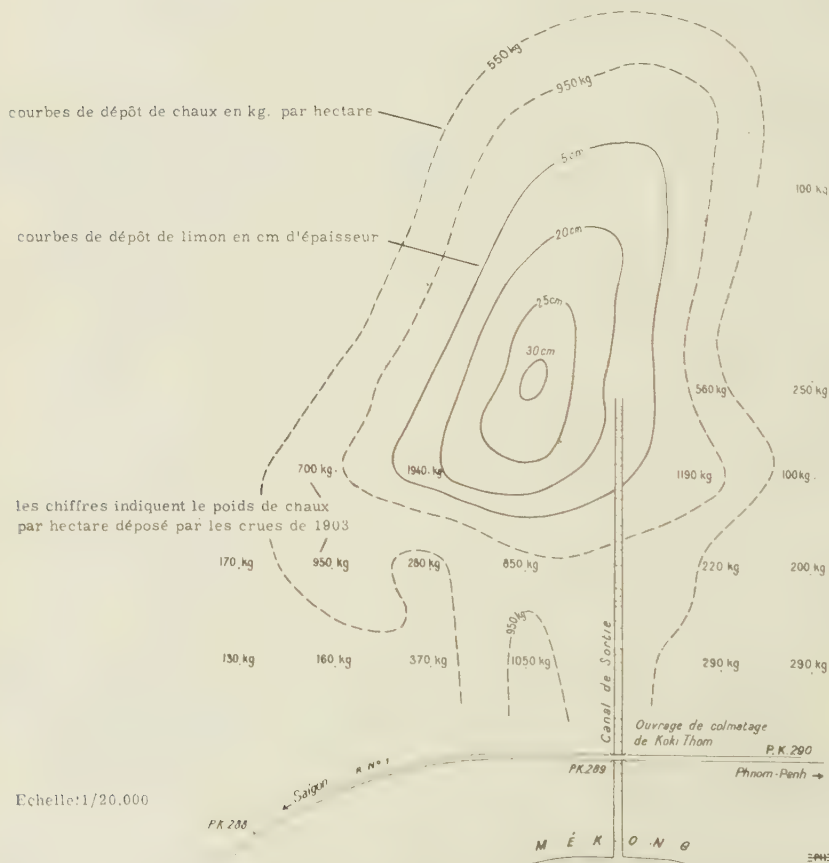


FIG. 23. CARTES DES INONDATIONS EN 1934 ET EN 1937
d'après la documentation des Travaux Publics



FIG. 24. NASSE (« TROU »)

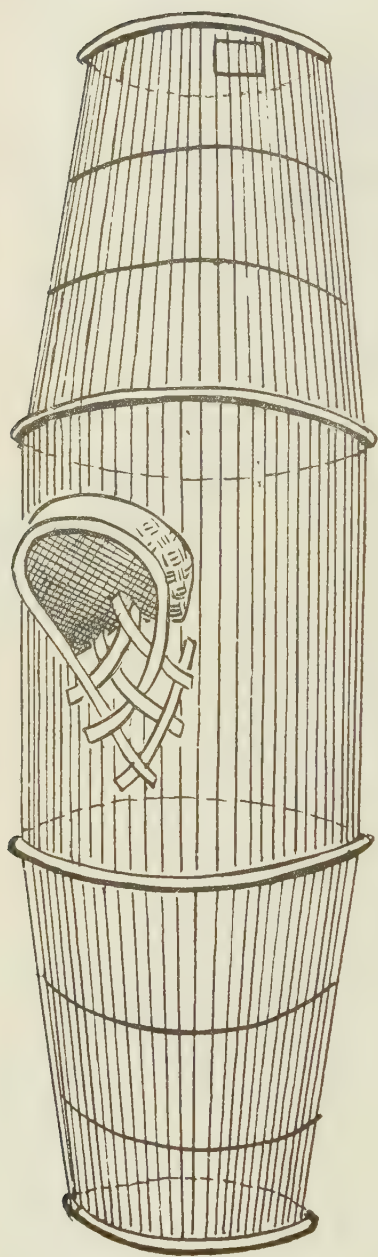
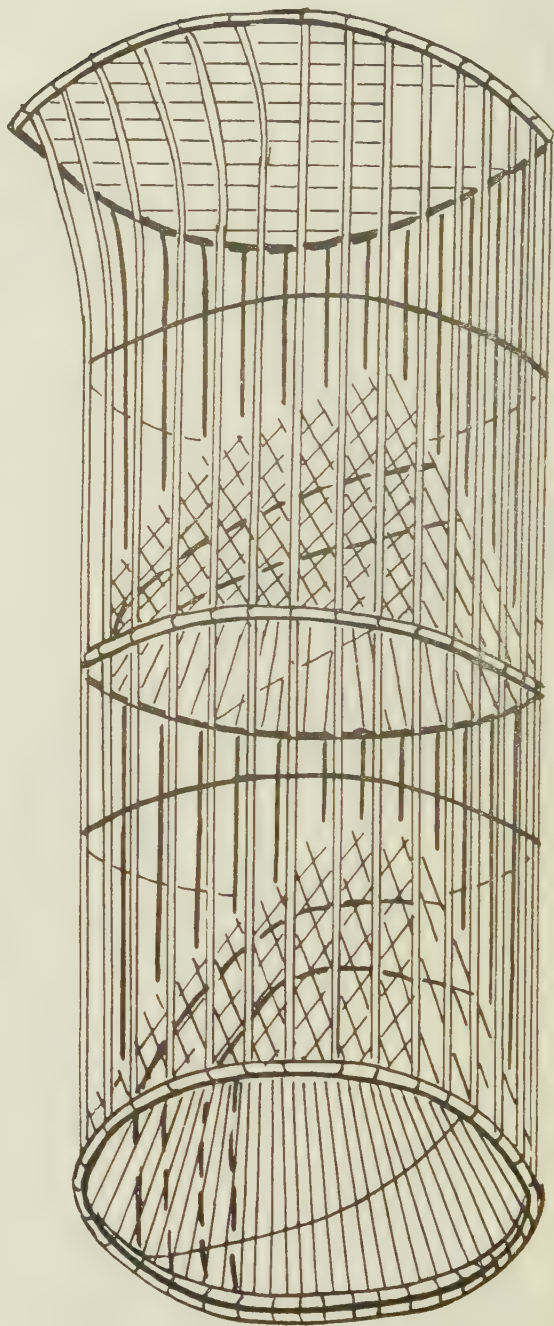
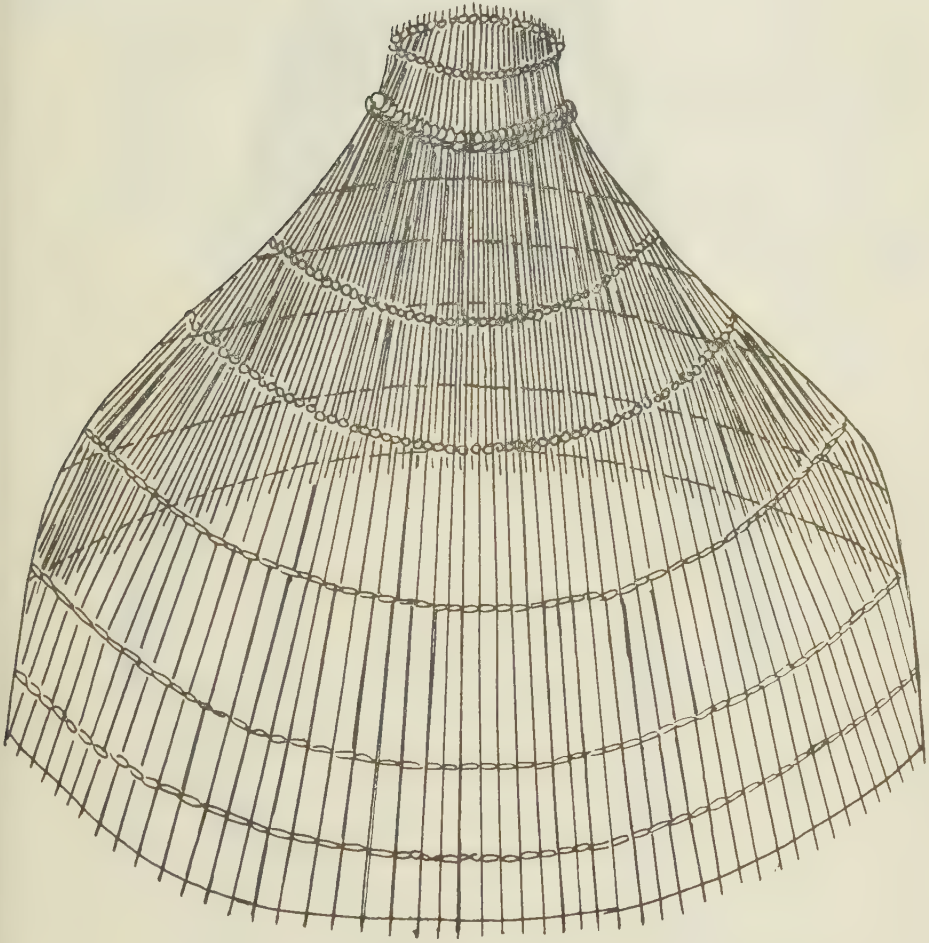


FIG. 25. NASSE (« LOP »)



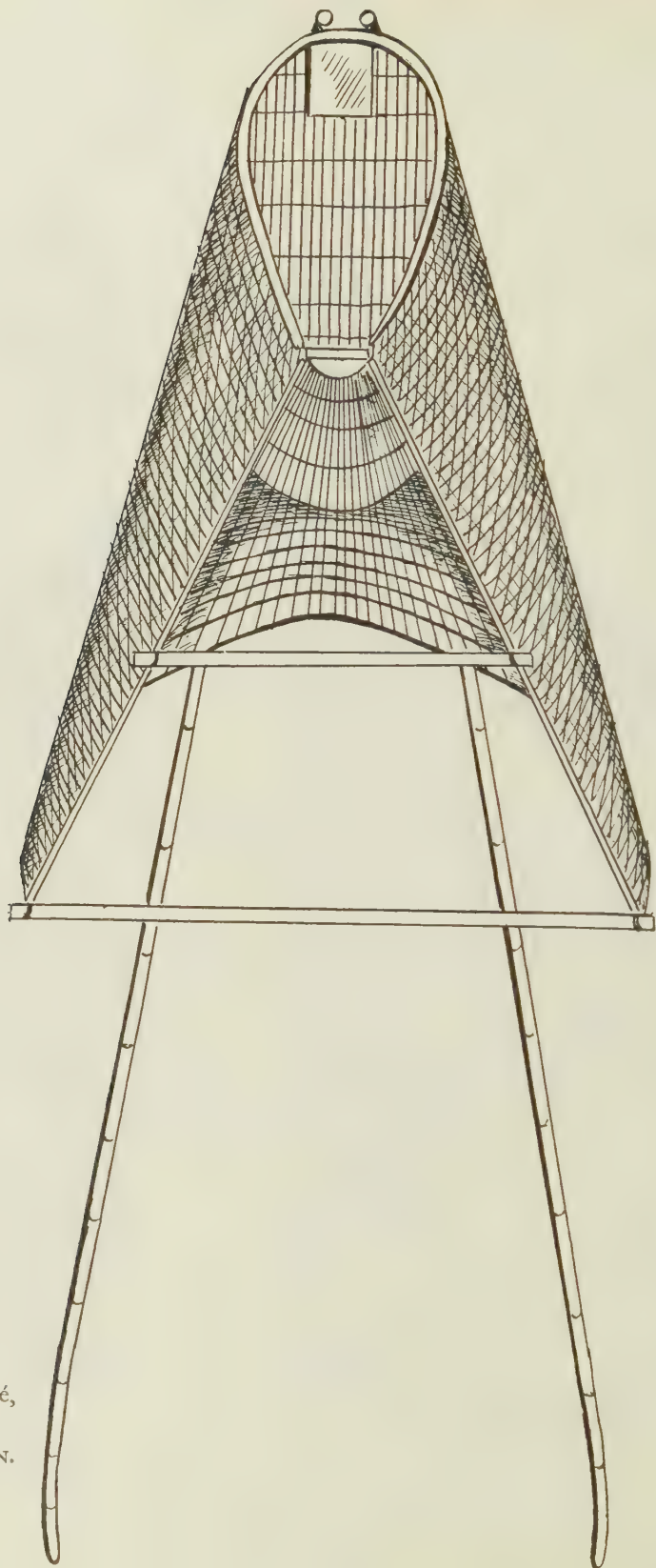
Dessins de Nguyen van Qué,
d'après J.-L. LEMASSON.

FIG. 26. ANGROUTH



Dessin de Nguyen van Qué,
d'après J.-L. LEMASSON.

FIG 27. « CHHNEANG TRAM »



Dessin de
Nguyen van Qué,
d'après
J.-L. LEMASSON.

FIG. 28. LA CHARRUE (NONGKEAL)

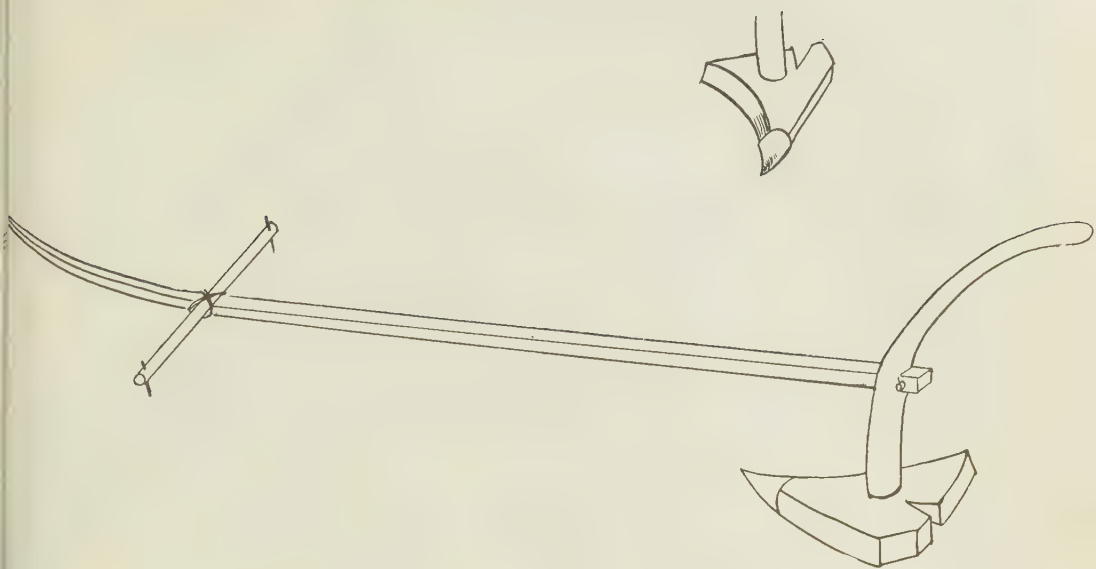
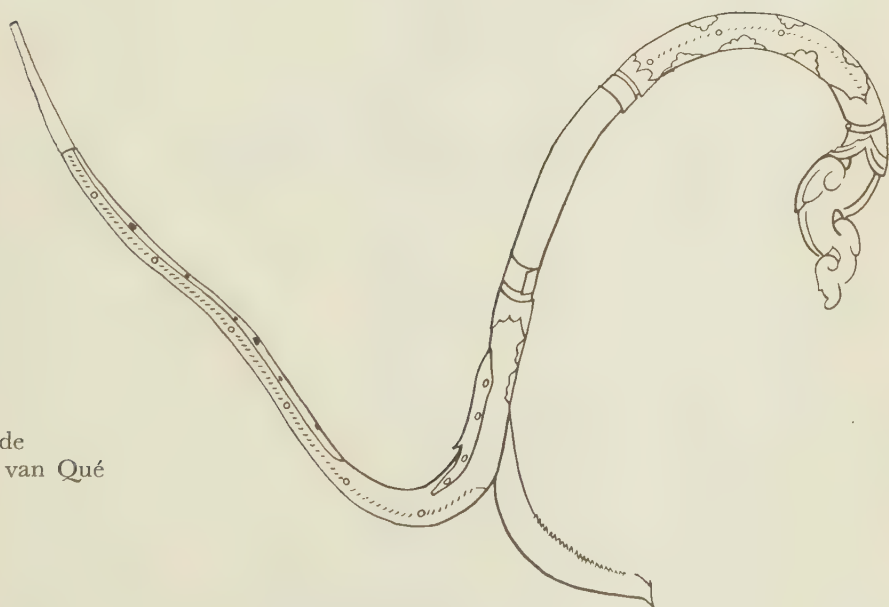
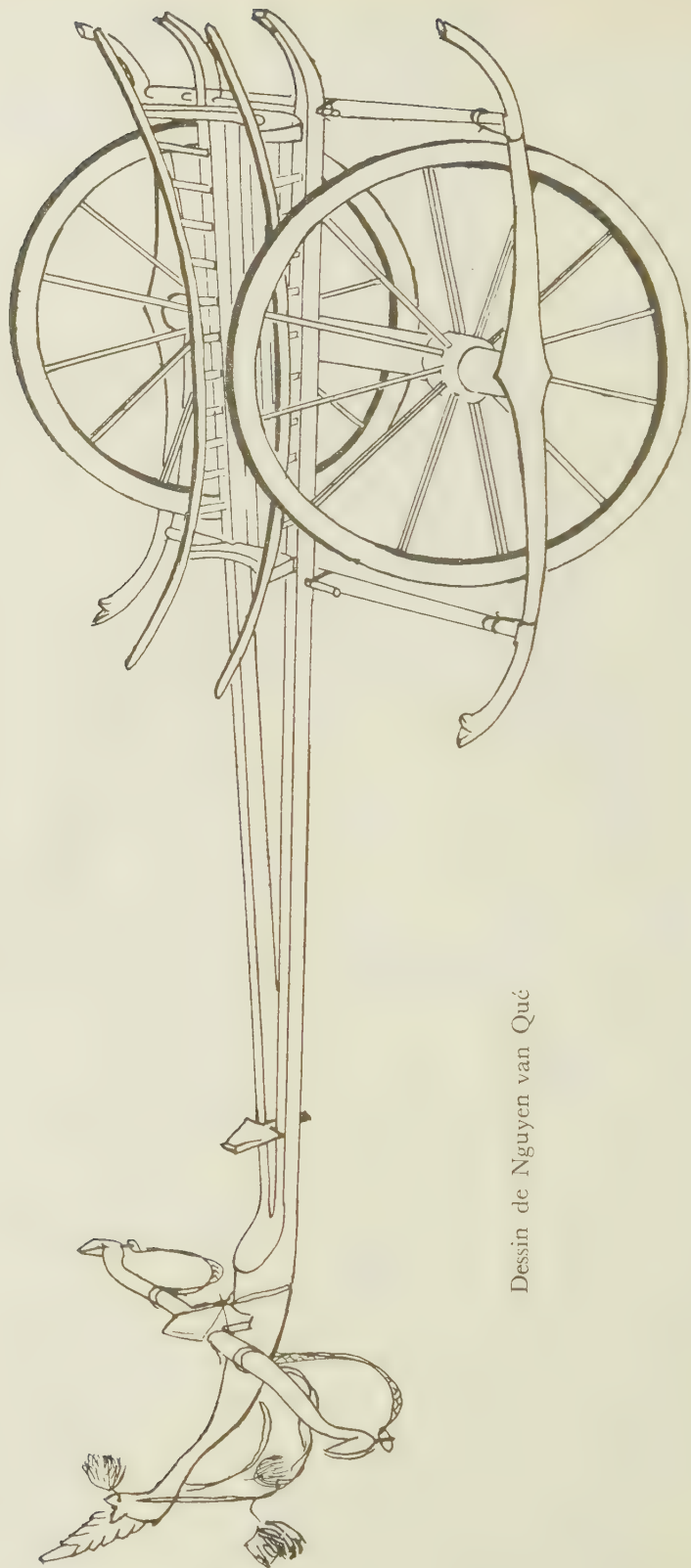


FIG. 29. LA FAUCILLE (KANDIEU)



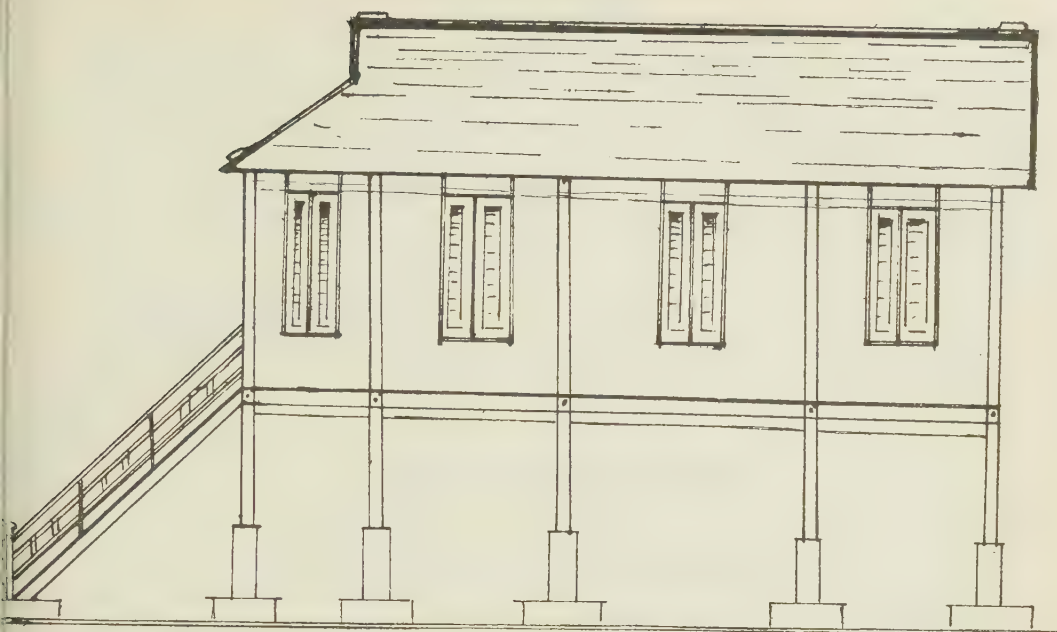
Dessins de
Nguyen van Qué

FIG. 30. LA CHARRETTE (« ROTÈS »)

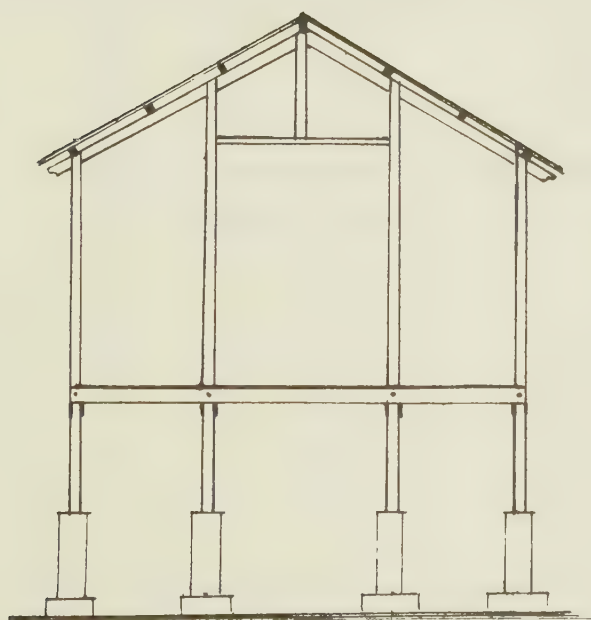


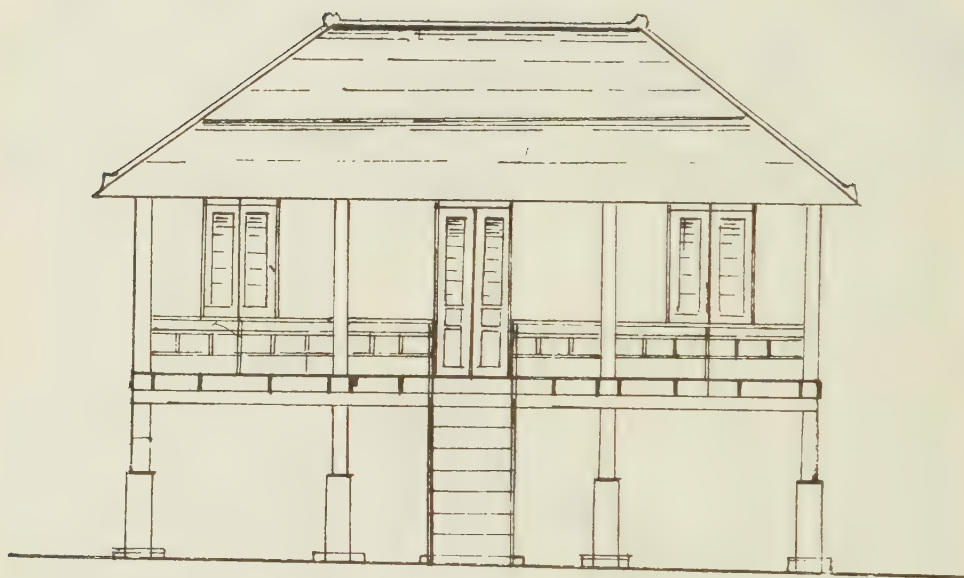
Dessin de Nguyen van Quê

FIG. 31. PTEAH RÔNGDÔL

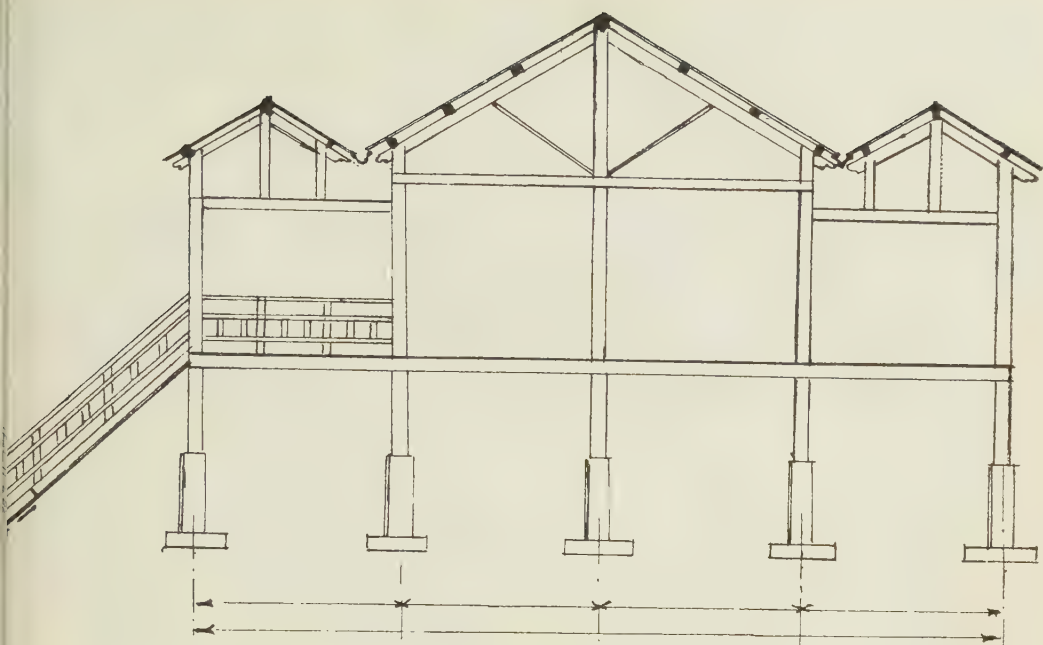


Coupe
transversale

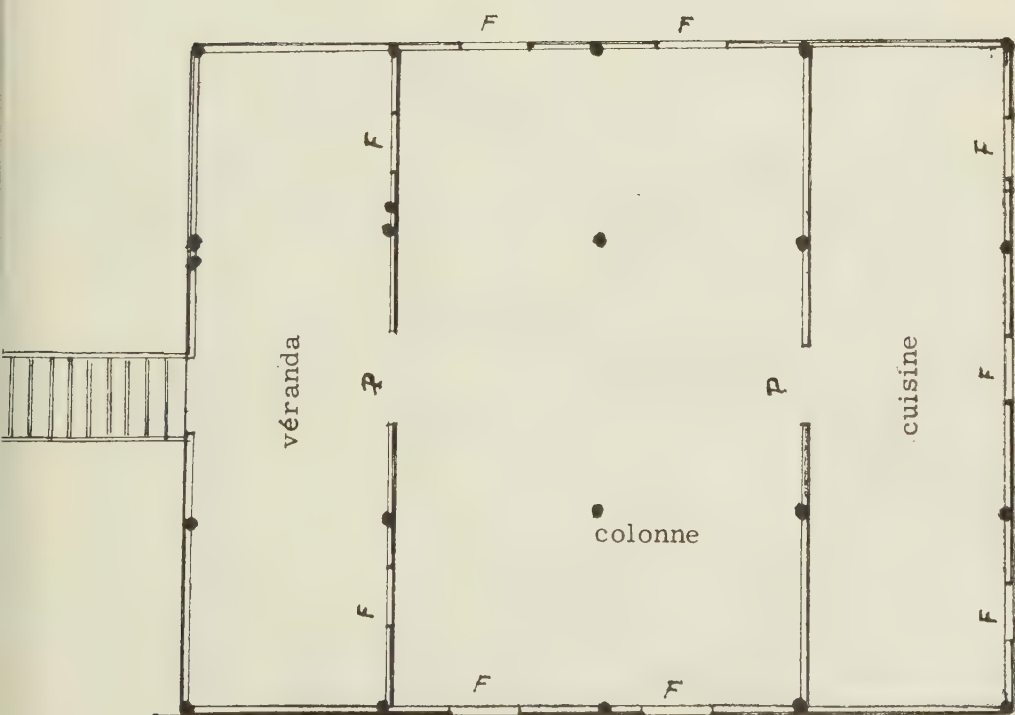




Façade principale

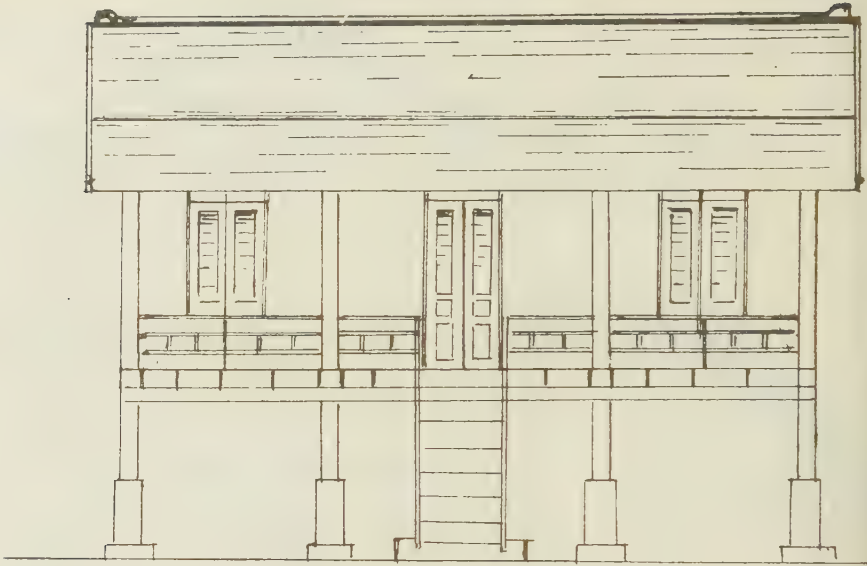


Coupe transversale

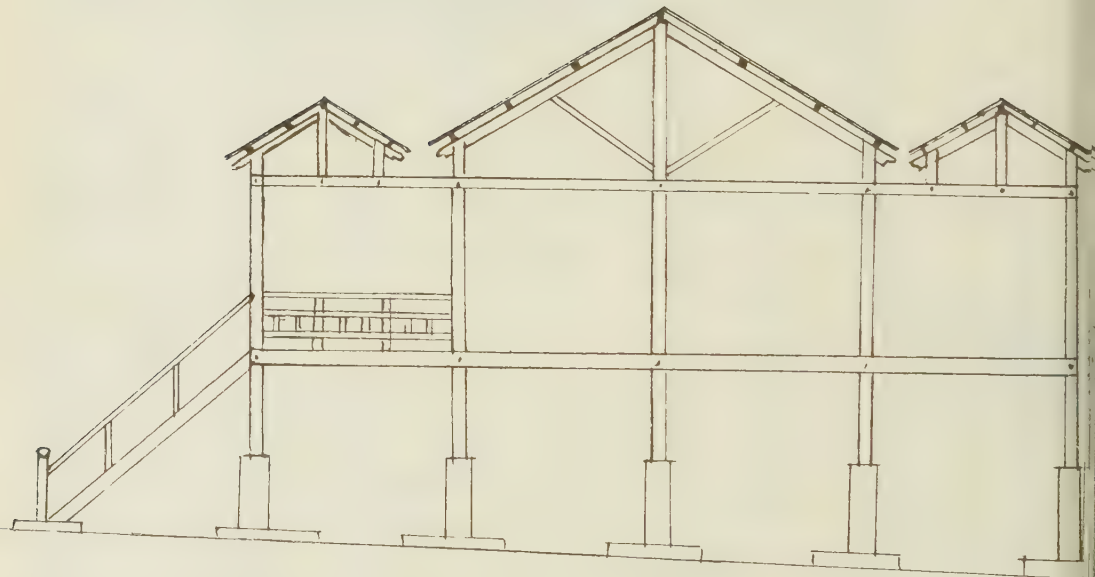


Plan

FIG. 33. PTEAH KANTAING



Élévation



Profil

TABLE DES FIGURES

- FIGURES 1 à 9. — Graphiques de pluviométrie.
 FIGURES 10 à 14. — Courbes ombro-thermiques.
 FIGURES 15 à 19. — Courbes des crues du Mékong et du Tonlé Sap.
 FIGURE 20. — Profil schématique des berges du Mékong.
 FIGURE 21. — Coupe de Koh Samrong.
 FIGURE 22. — Limonage et colmatage dans l'arrière-berge de Koki Thom (Kandal).
 FIGURE 23. — Carte des inondations en 1934 et en 1937.
 FIGURE 24. — Nasse (trou).
 FIGURE 25. — Nasse (lop).
 FIGURE 26. — Angrouth.
 FIGURE 27. — Chhneang tram.
 FIGURE 28. — La charrue (Nongkeal).
 FIGURE 29. — La faucille (Kandieu).
 FIGURE 30. — La charrette (rotès).
 FIGURE 31. — Pteah « rôngdôl ».
 FIGURE 32. — Pteah « pet ».
 FIGURE 33. — Pteah « Kantaing ».

TABLE DES PHOTOGRAPHIES

- 1 Paysan Cambodgien.
- 2 Forêt dégradée à Chambak.
- 3 Veal.
- 4 Bœufs attelés.
- 5 Fabrication du Prahoc.
- 6 Pilon à paddy.
- 7 Charrettes transportant des marmites.
- 8 Maison sous les cocotiers.
- 9 Hameau.
- 10 Hameau.
- 11 Prey Tung (Prey Veng).
- 12 Route de Kus (Takéo) à Tani (Kampoh).
- 13 Koh Santin-Chihé.
- 14 Prek Mong.
- 15-16 Récolte du jus de palme.
- 17 Tissage.
- 18 Tissage des nattes.
- 19 Travail de l'argent.
- 20 Travail du cuivre à Yol Tong.
- 21 Hersage de la rizière.
- 22 Repiquage du riz.
- 23 Moisson.
- 24 Dépiquage.
- 25 Préparation des meules.
- 26 Chamcar forestier à Siemréap.
- 27 Route de Troeung à Kompong Thmar.
- 28 Siemréap. Une noria.

TABLE DES CARTES

Carte ethnolinguistique du Cambodge.

1. Nomenclature de la région étudiée.
2. Les pluies dans les plaines Cambodgiennes.
3. Relief et inondation.
4. Carte schématique des sols.
5. Carte schématique des paysages végétaux.
6. Déplacements temporaires de paysans.
7. Industries rurales.
8. Le thnôt.
9. Culture du riz.
10. Densité de la population en 1874 par srok, d'après le nombre des « inscrits » à l'impôt.
11. Densité de population en 1921 par srok.
12. Densité de population en 1957.
13. Dimension de la propriété. Dimension moyenne par khum.
14. Localisation des plans parcellaires et des plans de cultures.
15. Exemples de plans parcellaires. Lovéa.
16. ——— Trapeang Krassang.
17. ——— Anlong Romiet.
18. ——— Kauk Khum.
19. ——— Koh Samrong.
20. ——— Roca Koy.
21. ——— Sangker.
22. Plans de culture, srok de Kien Svay (saison sèche).
23. ——— srok de Kien Svay (saison des pluies).
24. ——— srok de Kompong Siem (saison sèche).
25. ——— srok de Lovéa Em (saison sèche).

Erratum des cartes et figures :

1. Sur les cartes 1 à 14, la ville de Kompong Thom (K.T.) doit être placée sur la rive gauche (sud) du Stung Sen.
2. Sur la figure 22, il faut lire « les chiffres indiquent le poids de chaux par hectare déposé par les crues de 1943 » et non « par les crues de 1903 ».

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	13
-----------------------	----

PREMIÈRE PARTIE

Les conditions naturelles

CHAPITRE	PREMIER. Les pluies.	35
—	II. Le relief des plaines et l'inondation. . . .	50
—	III. Les sols.	91
—	IV. Les paysages végétaux.	114

DEUXIÈME PARTIE

La civilisation agraire

CHAPITRE	V. L'homme	135
—	VI. Vêtements et nourriture.	143
—	VII. La maison et le phum	180
—	VIII. Outils et cheptel.	221
—	IX. L'artisanat rural.	263
—	X. Le thnôt.	289

TROISIÈME PARTIE

Population et économie

CHAPITRE	XI. La population	305
—	XII. Le cultivateur de rizièrre (neak srè). . . .	322
—	XIII. Le paysan des berges « neak chamcar ». .	371
—	XIV. La reconquête paysanne	425

QUATRIÈME PARTIE

La société rurale

CHAPITRE	XV. L'exploitation.	455
—	XVI. La propriété	488
—	XVII. Mainmise commerciale et niveaux de vie.	510

CINQUIÈME PARTIE

La vie régionale

CHAPITRE	XVIII. La plaine des Quatre-Bras.	537
—	XIX. La région de Kompong-Cham.	587
—	XX. La plaine des lacs.	614
CONCLUSION		651
BIBLIOGRAPHIE.		657
ANNEXES		665
CARTES ET FIGURES		689
TABLE DES FIGURES		737
TABLE DES PHOTOGRAPHIES		737
TABLE DES CARTES		738
TABLE DES MATIÈRES		739

Vu, le 17 novembre 1959 :
*Le Doyen de la Faculté des Lettres
et Sciences Humaines
de l'Université de Paris,*

ANDRÉ AYMARD

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,

JEAN SARRAILH

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 28 JANVIER 1961
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE HÉRISSEY
A ÉVREUX (EURE)

LES PLANCHES EN
HÉLIOGRAVURE ONT
ÉTÉ TIRÉES PAR
AULARD A PARIS

*Numéro d'imprimeur : 2223.
Dépôt légal : 1^{er} trim. 1961.*

I. N. 039. 347

